Emergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture 1989-2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène

Léa Mosconi

▶ **To cite this version:**

Léa Mosconi. Emergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture 1989-2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène. Art et histoire de l'art. Université Paris-Est, 2018. Français. NNT : 2018PESC1104 . tel-04384203

HAL Id: tel-04384203
https://theses.hal.science/tel-04384203

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE VILLE, TRANSPORTS, TERRITOIRES
LABORATOIRE ARCHITECTURE, CULTURE ET SOCIÉTÉ, XIX^{e}-XXI^{e} siècles, UMR AUSser 3329
ENSA de Paris-Malaquais

Doctorat en architecture

Léa Mosconi

Émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture
1989 - 2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène

Thèse dirigée par Jean-Louis Violeau

Soutenue le 03 octobre 2018

Volume 1

Jury :

Aurélien Bellanger, écrivain, examinateur
Christophe Bonneuil, chargé de recherche au CNRS, examinateur
Eric Chauvier, maître de conférence à l'ENSA Versailles, rapporteur
Jean-Pierre Chupin, professeur à Université de Montréal, rapporteur
Fanny Lopez, maîtresse de conférence à EAVT Marne-la-Vallée, examinatrice
Catherine Maumi, professeur à ENSA Grenoble, examinatrice
Jean-Louis Violeau, professeur à ENSA de Nantes, directeur de recherche

Remerciements

Je tiens à remercier celles et ceux qui m'ont apporté leur soutien au cours de cette recherche.

Mes remerciements vont à Jean-Louis Violeau, directeur de recherche, pour son aide et sa confiance. Je lui suis reconnaissance de ses conseils avisés, de son regard bienveillant et de son accompagnement toujours enrichissant et constructif tout au long de cette recherche.

Je remercie le Ministère de la Culture et de la Communication et le Bureau de la Recherche Architecturale Urbaine et Paysagère de m'avoir attribué un Contrat Doctoral, ce qui m'a permis de faire cette thèse dans de bonnes conditions. Je suis aussi reconnaissance au Laboratoire ACS pour son acceuil et son soutien. Enfin, je tiens à remercier l'UMR AUSser, l'Ecole Doctorale VTT et l'Université Paris-Est. Mes remerciements vont aussi à Véronique Le Veux, François Parrain et Joëlle Trouvé. Un grand merci à Aude Clavel pour sa relecture et ses corrections toujours justes et pertinentes.

Mes remerciements chaleureux vont à François Chaslin, Luca Merlini et Philippe Simon, avec qui j'ai eu la chance de partager des recherches et des débats. Aussi, je tiens à remercier les doctorants et jeunes chercheurs avec qui j'ai échangé durant ce travail, particulièrement Julie André-Garguilo, Paul Bouet, Stéphanie Dadour, Margaux Darrieus, Maxime Decommer, Bérénice Gaussuin, Florian Julien, Christelle Lecoeur, Lucie Morand, Frédérique Mocquet, Mathias Rollot.

Je tiens à remercier pour leur disponibilité et leur gentillesse les personnes qui m'ont accordé un entretien pour cette recherche : Luc Abbadie, Dominique Alba, Frank Boutté, Patrick Bouchain, Nikola Basic, Nicolas Bel, Christian Cayes, François Chaslin, Philippe Chiambaretta, Julien Choppin, Jean-Louis Cohen, Albert Dubler, Didier Faustino, Edouard François, Patrice Genet, Catherine Larrère, Bruno Latour, Yves Lion, Panos Mantziaras, Gilles Perraudin, Philippe Rahm, Augustin Rosenstiehl, Jean-Paul Robert, Jean-Philippe Vassal.

Je remercie aussi les étudiants que j'ai d'encadré à l'ENSA Paris-Val de Seine, à l'EAVT Marne-la-Vallée, à l'ENSA Paris-Malaquais et à l'Académie Royale des Beaux-arts de Bruxelles pour leurs questions et leurs questionnements, leur dynamisme et leurs doutes, leur énergie et leur regard.

Je tiens à remercier mes confréres à l'atelier, à l'école et à la Maison de l'architecture en Ile-de-France pour leur soutien quotidien et leur bienveillance ; je remercie particulièrement l'équipe avec laquelle j'ai travaillé sur l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*, notamment Ornella Angeli, Fanny Benguigui, Félix Chameroy, Alice Dubet, Hadrien Krief, Lisa Poletti-Clavet, Elias Nourry, Marguerite Wable.

Enfin je tiens à remercier ma famille, ma mère pour son soutien indéfectible, mon père et ma sœur, ainsi que mes amis, particulièrement Sarah Eilenberg pour sa relecture bienveillante.

Enfin je remercie mon mari, Henri Bony, qui sait voir en moi le meilleur ; je dédis ce travail à mes deux filles, Diane et Elisabeth, nées au début et à la fin de ma thèse, en 2013 et 2018. Leur amour, leur force et leur gaîté m'ont permis de mener cette recherche avec joie et détermination.

Sommaire

Introduction page17

Partie I : Un récit relativement autonome (1989-2001) page 61

Premier chapitre : Légitimation, institutionnalisation, médiatisation du récit écologiste **page 67**

Deuxième chapitre : L'écologie chez et avec les architectes, de 1989 à 2001 **page 107**

Troisième chapitre : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du milieu de l'architecture, 1989-2001 **page 145**

Partie II : Connivence entre le champ du politique et le milieu de l'architecture pour une convergence des discours sur l'écologie (2001-2011) page 201

Premier chapitre : De la performance énergétique au développement durable : un discours dominant en expansion **page 205**

Deuxième chapitre : Les autres approches du récit écologiste dans le milieu de l'architecture dans les années 2000 **page 255**

Troisième chapitre : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du milieu de l'architecture, 2001-2011 **page 337**

Partie III : Complexification et diversification des discours sur l'écologie (2011-2015) page 407

Premier chapitre : Émergence de la thèse de l'anthropocène : crise de la modernité ? **page 411**

Deuxième chapitre : Les liens entre politiques, médias, institutions et architecture vus de l'intérieur : le cas de l'exposition « Villes potentielles, architecture et anthropocène » pendant la COP 21 **page 475**

Troisième chapitre : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du milieu de l'architecture, 2001-2011 **page 529**

Conclusion de la thèse page 579

Bibliographie page 597

Plan de la thèse

Introduction

« Le climat fragile de la modernité[1] » comme cadre de la recherche

Une socio-histoire du *récit écologiste*

***Le récit écologiste* et les architectes**

Un plan chrono-thématique : trois périodes d'études

Première partie : 1989-2001, de la chute du mur à la chute des tours

Deuxième partie : 2001-2011, des tours qui s'effondrent à la ville qui tombe

Troisième partie : 2011-2015, de Fukushima à Paris

Méthodologie : quels outils pour une thèse en architecture ?

Les entretiens : comprendre les discours et l'histoire qui structurent le récit écologiste

Le recensement : prendre la mesure de ce qui compose le récit écologiste

L'exposition Villes potentielles, architecture et anthropocène *: regarder de l'intérieur et comprendre les représentations du récit écologiste chez les architectes*

Le corpus : entre spécificité du champ architectural et emprunt aux autres disciplines

Partie I : Un récit relativement autonome (1989-2001)

Introduction de la première partie

« La crise environnementale », des sommets mondiaux à la société civile en passant par le milieu intellectuel

Autonomie du récit écologiste dans le milieu de l'architecture

Un héritage complexe et ambivalent

[1] Titre emprunté à l'article FRESSOZ, Jean-Baptiste, LOCHER, Fabien, *Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale*, La Vie des idées, 20 avril 2010. ISSN : 2105-3030. URL : http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html

Premier chapitre : Légitimation, institutionnalisation, médiatisation du récit écologiste

1. **Fin des années 1980 : L'eschatologie comme horizon**
   Deux catastrophes marquent la fin du millénaire

   Un climat d'eschatologie dans le milieu de l'architecture de la fin des années 1980 ?

   La catastrophe et le risque : débat dans les sciences humaines et sociales de la fin des années 1980

2. **Évaluer la crise environnementale : création du GIEC et de la Charte Européenne de l'environnement**
3. **Construire un organe de mesure de la crise : le GIEC (1988)**

   Construire un cadre commun en Europe : création de la Chartes européenne de l'environnement et de la santé

   Une crise ?

4. **Un principe de précaution difficilement appréhendable**

5. **Médiatisation de la crise environnementale : le Sommet de Rio (1992)**

6. **Le Protocole de Kyoto : quantification et législation**

Deuxième chapitre : L'écologie chez et avec les architectes, de 1989 à 2001

1. **Laboratoire de recherche**

   CRATerre

   GRECAU

   ABC

2. **Henri Ciriani, l'Atelier Uno : une idéologie qui traverse aussi les années 1990**

3. **Numérique et écologie : destins croisés ?**

   Concevoir autrement avec la computation

   Modéliser pour mesurer la crise

   Le cas de The Whole Earth Catalog

4. **Retour sur l'exemple de deux pionniers : Patrick Bouchain et Édouard François**

   Génèse de deux trajectoires : à l'écart des discours dominants

Transformation des Usines LU : Le lieu unique, projet manifeste d'une autre manière de construire

L'immeuble qui pousse, projet manifeste d'une architecture du vivant

Chapitre trois : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du monde de l'architecture, 1989-2001

1. Implications de différents lieux du milieu de l'architecture sur la question écologique

Les écoles d'architecture

Les autres écoles

Les CAUE

Le CRATerre

La SFA, l'IFA, le Pavillon de l'Arsenal

L'Union Internationale des Architectes

CSTB et Ademe

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Matière et matériaux

Milieu, mésologie

Écologie urbaine

Énergie, Climat, réglementation

Durable, Écoconception, Haute Qualité Environnementale

4. Corrélation entre le souci écologiste et les autres catégories étudiées

Utopie

Paysage

Mouvement moderne

Postmodernisme

Partie II : Connivence entre le champ du politique et le milieu de l'architecture pour une convergence des discours sur l'écologie (2001-2011)

Introduction de la deuxième partie

Premier chapitre : De la performance énergétique au développement durable : un discours dominant en expansion

1. Irruption du développement durable dans le milieu des architectes : l'article 116 de la Loi NRE

Construction d'un récit sur le durable : des politiques aux constructeurs

L'innovation comme réponse aux injonctions du récit du durable

Le durable, vecteur de nouveaux modèles et d'un nouveau marché

Le récit du durable : un discours moral

Une Chaire en Écoconception sans architectes

2. L'architecture durable, une question politique : positionnement du CNOA et de l'UIA

Un intérêt tardif pour la question environnementale

Ajouter un pilier culturel au développement durable et responsable

3. Le rôle des architectes dans le Grenelle de l'environnement

Un Grenelle de l'environnement sans le secteur du bâtiment : Yves Lion comme seul représentant d'un monde ignoré

Énergie Versus Culture

Réception du Grenelle de l'environnement

La formation environnementale comme enjeu des écoles ?

4. La place de la ville Post-Kyoto dans la Consultation du Grand Paris

Que nous raconte la référence au protocole de Kyoto ?

Quel constat formulent les dix équipes ?

Que proposent les dix équipes sur le plan écologique ?

Le toit comme support de propositions écologiques pour le Grand Paris

Deuxième chapitre : Les autres approches du récit écologiste dans le milieu de l'architecture dans les années 2000

1. Construire avec ce qui existe et avec le climat, le cas de la transformation de la Tour bois-le-Prêtre de Lacaton & Vassal

Un positionnement manifeste

Habiter le déjà-là

Habiter le climat

Influence de la contre-culture

L'héritage du mouvement moderne

2. Penser une « architecture météorologique », le cas du « Digestible Gulf Stream » de Philippe Rahm

Positionnement : un entre-deux avantageux

À l'écart de la « morale écologiste » et de l'écologie politique

La liberté de la météorologie contre l'ennuie du durable

« La forme et la fonction suivent le climat »

Le Digestible Gulf Stream *comme projet manifeste*

Influence du monde intellectuel

Le fantôme du mouvement moderne

Le postmodernisme, un parent caché

L'héritage manquant de la contre-culture

3. Construire en pierre et penser la matière, le cas du Chai de Solan de Gilles Perraudin

Construire en pierre et penser la matière, le cas du Chai de Solan de Gilles Perraudin.

Fracture et continuité dans la trajectoire de Gilles Perraudin

Un engagement politique

Contre l'industrialisation, contre le mouvement moderne

L'influence du vernaculaire

La matière et le milieu

Le Chai de Solan, figure inactuelle de l'architecture écologique

Une architecture de la décroissance ?

Troisième chapitre : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du monde de l'architecture, 2001-2011

1. Implications de différents lieux du milieu de l'architecture sur la question écologique

Les écoles d'architecture

Les Maisons de l'architecture

Les CAUE

Les lieux de diffusion de la culture architecturale

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Matière, matériaux, réemploi

Milieu, mésologie, lieu

Écologie urbaine

Énergie, Climat, réglementation

Haute Qualité Environnementale

Développement durable

4. Corrélation entre le souci écologiste et les autres catégories étudiées

Paysage

Mouvement moderne

Postmodernisme

Numérique

Partie III : Complexification et diversification des discours sur l'écologie (2011-2015)

Introduction de la troisième partie

Chapitre sept : Émergence de la thèse de l'anthropocène : crise de la modernité ?

1. **Modernocène ; l'Anthropocène s'ancre dans les garanties constitutionnelles de la modernité : l'Homme, le progrès et la raison. Retour sur le rapport du mouvement moderne à l'environnement au travers des projets de Le Corbusier pour Paris.**

   La modernité comme nouvelle époque géologique, le mouvement moderne comme allégorie de la modernité

   Les projets urbains pour Paris de Le Corbusier comme illustrations manifestes de la doctrine du mouvement moderne

2. **Acosmocène ; la « perte de monde » comme terreau fertile de l'anthropocène. Retour sur le positionnement de la dimension panthéiste de Le Corbusier.**

   Acosmocène ; la « perte de monde » comme terreau fertile de l'anthropocène.

   Retour sur le positionnement de la dimension panthéiste de Le Corbusier.

3. **Capitalocène ; la phynanciarisation du monde et le changement climatique. Retour sur un moment de révolte, l'architecture de la contre-culture des années 1960 et 1970 et de leur influence sur l'architecture des années 2010.**

   Acosmie et modernité : un terreau fertile pour l'anthropocène

   « Acosmie des modernes » selon Augustin Berque : Le Corbusier, une cosmologie complexe et ambivalente

Deuxième chapitre : Les liens entre politiques, médias, institutions et architecture vu de l'intérieur : le cas de l'exposition « Villes potentielles, architecture et anthropocène » pendant la COP 21

1. **Le contexte : la COP21 en France en 2015**

   2015 : attentats et changements climatiques

   La COP21 ou comment penser le climat dans un non-lieu

2. **Observer depuis l'intérieur avec l'exposition et les rencontres *Villes potentielles, architecture et anthropocène***

   Échanges avec les différents lieux de diffusion de la culture architecturale à Paris

Partenaires privés

Partenaires publics

Analyse du positionnement des différents acteurs rencontrés

3. Contenu de l'exposition et des rencontres *Villes potentielles, architecture et anthropocène*

Exposition Villes potentielles *: séquence histoire*

Exposition Villes potentielles *: séquence histoire*

4. Les positions d'une génération d'architectes sur une « architecture de l'anthropocène » au travers de la production de l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*

Construire un corpus d'architectes : comment se dessine une génération
Méthodologie et dispositifs

Ce que dit à la production engagée sur les représentations de l'anthropocène : Les cadavres exquis à trente mains

Ce que dit à la production engagée sur les représentations de l'anthropocène : L'Atlas des trois figures

Troisième chapitre : Les mots du récit écologique dans différentes médiations du monde de l'architecture, 2001-2011

1. Implications de différents lieux du milieu de l'architecture sur la question écologique

Les écoles d'architecture

Les Maisons de l'architecture

Les CAUE

Les lieux de diffusion de la culture architecturale

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Développement durable

Matière et réemploi

L'agriculture urbaine ou du vivant dans la ville

Énergie

Climat

Anthropocène

Conclusion de la thèse

Le temps du récit

L'articulation modernité – anthropocène

Le langage de l'architecture de l'anthropocène

Introduction

Figure 1 : Église gonflable, Hans Walter Müller, 1969, dessin réalisé par Hadrien Krief, 2015.

Novembre 1988, la création du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, le GIEC, médiatise, institutionnalise, légitimise l'idée d'une crise environnementale et se propose d'en prendre la mesure. Les années 1990 et 2000 sont ponctuées d'événements politiques, souvent mondiaux, qui participent à faire de ce que l'on appellera alors le développement durable une question sociétale centrale. C'est dans ce contexte qu'émerge la thèse de l'anthropocène, qui fait vaciller la notion de *crise environnementale* et qui construit alors ce que nous appellerons un *récit écologiste*. L'amplitude, la temporalité, la dimension symbolique et esthétique de l'anthropocène modifient, notamment chez les architectes, la grille de lecture que nous avons jusqu'alors des changements climatiques.
Comment ce récit sur l'écologie pénètre-t-il le milieu de l'architecture ? Quel champ lexical convoque-t-il ? Quels acteurs s'emparent de ce sujet ? Quelles institutions portent ces thèmes et vers quelles directions ? Quelles représentations construit-il chez les architectes ? Nous proposons dans cette recherche de mener une socio-histoire du récit écologiste dans le milieu de l'architecture français, de la fin des années 1980 au milieu des années 2010, afin de saisir les fondements sur lesquels ce récit se construit et les implications qu'il induit dans le champ de l'architecture.

Le climat fragile de la modernité[2] comme cadre de la recherche

1969, l'architecte et ingénieur franco-allemand Hans Walter Müller conçoit une église gonflable pour le curé de Montigny-lès-Cormeilles. L'architecte revendique un projet éphémère, nomade, léger, porté par l'air. L'église, de 39 kilogrammes, volume cubique marqué par une croix de lumière, symbolise une autre manière d'appréhender l'environnement et les modes de vie. Au même moment, aux États-Unis, on assiste à la prolifération de nombreuses communautés qui proposent, en contestation avec la *société de consommation*, des modes de vie alternatifs dans une autre architecture, elle aussi alternative. De la Californie à la France, dans certains milieux marginaux, une jeune génération tente de s'émanciper d'un mode de vie jugé normatif et conteste les valeurs et les principes d'un monde moderne qui serait en déclin. L'architecture qui en résulte, que l'on appellera *architecture solaire*, *architecture bioclimatique* ou encore

[2] Titre emprunté à l'article de Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale », *La Vie des idées*, 20 avril 2010, ISSN : 2105-3030. [en ligne]. http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html

architecture douce, s'empare des questions de climat, d'environnement et d'énergie et les articule avec une redéfinition des modes de vie. Ce courant, que documentent notamment les historiennes françaises Caroline Maniaque dans *Go West*[3] et Fanny Lopez dans *Le Rêve d'une déconnexion*[4], se construit principalement à partir d'une opposition franche et marquée aux valeurs de ce que le philosophe français Bruno Latour appellerait la *constitution moderne*[5].

Par ailleurs, les architectes ou critiques d'architecture, qui s'emparent de ces questions, en les commentant ou en y participant, les considèrent souvent par le prisme de leur positionnement par rapport au Mouvement moderne. C'est le cas par exemple de l'architecte français Bernard Huet, qui écrit dans l'éditorial du numéro de *L'Architecture d'Aujourd'hui* consacré à l'architecture douce en 1970 : « Nous avons appelé *architecture douce* par analogie avec *énergie douce* toute forme de pratique architecturale qui refuse d'utiliser les processus de production de *l'autre architecture* qui fait appel à l'énergie de même nom, aux procédés industriels et à la division du travail qui organise sa production[6] », opposant, à demi-mot, terme à terme, l'architecture douce à l'architecture du Mouvement moderne. L'architecte américain Sim Van Der Rin quant à lui dénonce dans ce même numéro l'attachement de « 'l'architecture moderne à glorifier l'homme au détriment de la nature, l'organisation et la technologie au détriment de l'homme[7] ». Il revient sur les visions positivistes et futuristes des modernes : « Avec nos rêves, nous avons permis de construire un cauchemar vide[8] », avant de camper les principes de l'architecture bioclimatique.

L'architecture bioclimatique s'ancre donc en partie dans une contestation des valeurs du monde moderne et de son architecture. Elle propose une architecture respectueuse de son milieu, économe en énergie, inventive dans ses dispositifs, en relation avec son climat et parfois construite avec des matériaux de réemploi. Cette architecture et les idées qui la portent s'essoufflent à la fin des années 1970 et disparaissent quasiment des débats architecturaux. Après la

---

[3] Caroline Maniaque, *Go West, des architectes au pays de la contre-culture*, Paris, Parenthèse, 2014.

[4] Fanny Lopez, *Le Rêve d'une déconnexion, de la maison autonome à la cité énergétique*, Paris, Éditions de la Villette, 2014.

[5] Voir à ce sujet Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique,* Paris, La Découverte, 1991.

[6] Bernard Huet, « Architecture douce Lassus, Wampler, Van der Ryn » (éditorial), *L'architecture D'Aujourd'hui*, , n°179, mai-juin 1975, p.1.

[7] Sim Van Der Ryn, *L'architecture D'Aujourd'hui*, n°179, mai-juin 1975, p. 28.

[8] *Idem*, p. 28.

parenthèse relative des « années d'hiver[9] », la considération pour l'écologie pénètre à nouveau le milieu de l'architecture deux décennies plus tard, à la fin des années 1980. Avec la création du GIEC (1988), la tenue du Sommet de la terre de Rio (1992), l'instauration du principe de précaution (1992) et la mise en place d'une politique énergétique, c'est la première fois que l'on tente d'ériger massivement des règles, des normes et des objectifs communs pour quantifier ce que l'on identifie comme une *crise environnementale*. Émergent alors massivement dans le secteur du bâtiment une réglementation énergétique, une prolifération de labels à caractère écologique accompagnés d'un discours souvent consensuel sur l'architecture dite durable.

Les années 1990 et 2000 sont aussi marquées par l'émergence de la thèse de l'anthropocène, qui identifie ce qui serait notre nouvelle période géologique. D'abord mentionnée en 1992 par le journaliste Andrew Revkin, cette thèse est présentée en 2000[10] lors d'un colloque en climatologie par Paul Crutzen, prix Nobel de chimie, ce qui lui confère une audience et une légitimité d'une autre ampleur. Elle suscite dans un premier temps un débat et des controverses dans les champs de la géologie et de la climatologie, avant de pénétrer les sciences humaines et sociales dans la seconde partie des années 2000. Si la thèse de l'anthropocène émerge timidement dans le champ de l'architecture au début des années 2010, elle conditionne dès la décennie précédente 2000 un climat de sidération et d'effroi[11] dont il s'imprègne aussi.

Les principes et les orientations de l'architecture de la contre-culture se construisent en partie contre les valeurs de l'architecture du Mouvement moderne et contre l'idéologie qu'elle porte. L'ambition de cette recherche est de questionner le lien entre l'émergence dans les années 1990, 2000 et 2010 d'une *architecture du récit écologiste* et le cadre dans lequel elle survient, à savoir « le climat fragile de la modernité ». Nous faisons l'hypothèse que cette architecture se positionne, dans la plupart de ses orientations, par rapport au projet moderne, que ce soit pour y adhérer ou pour s'en abstraire. Les conditions de réflexion et de production de l'architecture qu'ont construit les architectes modernes sont le cadre par rapport auquel les

[9] Nous empruntons cette expression à Félix Guattari, notamment dans l'ouvrage Félix Guattari, *Les années d'hiver : 1980-1985*, (recueil d'articles), Paris, Bernard Barrault, 1986.

[10] Le colloque se tient en février 2000 à Cuernavaca au Mexique et s'intéresse à l'ancienneté des impacts humains sur la planète.

[11] Voir à ce sujet les texte Jean-Baptiste Fressoz, « L'anthropocène et l'esthétique du sublime », *Sublime. Les tremblements du monde*, catalogue d'exposition, Centre Pompidou-Metz, 2016, pp. 44-49.

principes d'une *architecture du récit écologiste* se définissent. Nous faisons l'hypothèse que l'*architecture du récit écologiste* ne résulte pas seulement de la réalité des problèmes environnementaux, mais qu'elle est aussi corrélée à un contexte particulier, celui du *climat fragile de la modernité*, qui appelle à deux issues : la poursuite effrénée du projet moderne ou son abandon.

Une socio-histoire du *récit écologiste*

Le travail que nous menons ici a pour ambition de construire une socio-histoire du récit écologiste dans le milieu de l'architecture des années 1990, 2000 et 2010, par le prisme des discours des architectes, de la production architecturale et des différentes médiations[12] du milieu de l'architecture. Cette socio-histoire se situe dans ce contexte ambivalent, décrit précédemment, parcouru aussi bien par les discours normatifs sur le développement durable et la performance énergétique que par un récit eschatologique que participe à entrainer l'émergence de la thèse de l'anthropocène.

Théorisé notamment par Gérard Noirel dans l'ouvrage *Introduction à la sociohistoire*[13]*,* la socio-histoire propose de construire un cadre d'étude en faisant converger certains traits de la méthode historique avec ceux de l'approche sociologique. De l'histoire, la socio-histoire reprendrait l'ambition de chercher à camper « les individus en chair et en os derrière le monde inanimé des objets qu'ils ont laissé[14] », étudiant la genèse des manifestations qu'elle observe. Il s'agirait donc, comme dans la méthode historique, de rendre visible l'historicité du monde afin de cerner l'influence du passé sur les phénomènes contemporains. De la sociologie, la socio-histoire reprendrait l'objectif de comprendre les relations qu'entretiennent les individus entre eux. Il s'agirait alors de comprendre les liens sociaux qui se tissent entre les individus, d'étudier les indépendances qui se construisent entre eux et de cerner la manière dont celles-ci influencent les relations face-à face.

L'emprunt de la socio-histoire dans le cadre de cette recherche en architecture permet de mettre en perspective l'étude sociologique d'un groupement, celui des architectes français du *récit écologiste* des années 1990-2000-2010, au sein d'une histoire récente de l'architecture. Aussi, la socio-histoire, pouvant être abordée comme

[12] Conférence, colloque, exposition, émission de radio, émission de télévision, formation.

[13] Gérard Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, collection Repère, 2008

[14] *Idem*, page 7

une *boîte à outils* pour comprendre le monde dans lequel nous vivons[15], nous aide à articuler une étude des discours des acteurs du milieu de l'architecture avec un travail sur les événements de ce même milieu, qu'il s'agisse de la construction d'un bâtiment ou de la tenue d'une exposition. Par la convergence des discours et des faits, nous tentons ainsi de tracer les lignes de ce *récit écologiste* en suivant l'évolution de son apparition dans le champ de l'architecture, de la fin des années 1980 au mi-temps des années 2010, en nous efforçant de saisir ce qu'il tient du contexte dans lequel il s'inscrit, à savoir *le climat fragile de la modernité*.

Le récit écologiste et les architectes

Dans *La condition postmoderne*[16], le philosophe Jean-François Lyotard avance que la société postmoderne se caractériserait par son « incrédulité à l'égard des métarécits[17] », en opposition aux sociétés précédentes, notamment la société moderne, structurées autour de métarécits. Le philosophe français définit le récit comme un discours qu'une culture donnée se raconte à elle-même au sujet de ses propres pratiques et croyances. Cette thèse sur ce que l'on a appelé « la fin des grands récits » a reçu une audience certaine dans le champ de l'architecture, notamment en raison de son adéquation avec les principes et les revendications que portait au même moment l'architecture postmoderne. L'idéologie défendue par cette architecture s'est articulée autour de la contestation d'un récit jugé alors naïf et moralisateur véhiculé par la société moderne, faisant du grand récit le bras armé d'une architecture moderne normative et globalisante. Jean-François Lyotard note qu'une multitude de récits miniatures émergent et prolifèrent avec la société postmoderne, en opposition aux grands récits structurants des sociétés précédentes.

Empruntant à Jean-François Lyotard sa définition du *récit*, nous faisons l'hypothèse que se construit dans les années 1990-2000-2010 un récit autour de l'écologie que nous appellerons au sein de cette recherche le *récit écologiste*[18]. Ce *récit écologiste* est composite, tant au niveau des registres qui le structurent qu'au niveau des acteurs qui participent à le construire. On peut cerner, à la fin des années 1980,

[15] *Idem*, page 7.

[16] Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

[17] *Idem,* page 7.

[18] À noter que Jean-Paul Bozonnet a déjà utilisé les termes de récit écologiste dans Jean-Paul Bozonnet, « Les Métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, tome 39, n°3, juillet-septembre 2007, pp. 311-342.

avec la création du GIEC, la tenue des grands sommets sur le climat et avec l'affirmation, notamment par la réglementation, d'une politique énergétique, une institutionnalisation, une légitimation et une médiatisation de la question écologique. Nous faisons l'hypothèse que cela constitue la structure principale du *récit écologiste* ; cette structure est portée par les instances décisionnelles et dominantes des milieux politiques et financiers, et orientée vers les questions de performance énergétique, sous l'égide de ce que l'on appelle alors le *développement durable*. Dans le milieu de l'architecture, cette composante du *récit écologiste* est incarnée dans une architecture qui se revendique *durable* et qui est performante au niveau énergétique ; elle est portée par les instances structurantes du milieu, à savoir le Conseil national de l'Ordre des architectes (CNOA), le ministère de la Culture ainsi qu'une grande partie de la maîtrise d'ouvrage et des entreprises de construction. Si dans les années 1990 peu d'architectes pensent aux conditions d'une architecture durable (c'est le cas par exemple de l'agence Jourda et Perraudin qui fera figure de pionnière), dans les années 2000, la majorité des architectes convoquent ces notions de durabilité et de performance pour présenter leurs projets.

Le *récit écologiste* se construit aussi à partir des travaux, des recherches et des actions de différents acteurs engagés : ceux-ci proposent un travail alternatif sur l'écologie par rapport au modèle dominant et participent à insuffler à la question écologique une légitimité dans le champ des idées. Ces acteurs et les travaux qu'ils produisent nourrissent le *récit écologiste* et lui confèrent une amplitude intellectuelle. Par exemple, les ouvrages de Bruno Latour, de Michel Serres, de Philippe Descola, de Catherine Larrère, de Raphaël Larrère participent à construire un débat intellectuel, critique et théorique autour des questions écologiques dès les années 1990. Dans le champ de l'architecture française, les travaux de Gilles Perraudin, Lacaton et Vassal, Édouard François, Patrick Bouchain, Philippe Rahm construisent eux aussi un récit alternatif de l'architecture écologique.

Enfin, l'émergence de la thèse de l'anthropocène participe à la construction d'un récit autour de l'écologie. Cette nouvelle période géologique, par son amplitude, sa temporalité, sa dimension symbolique, est une des composantes du *récit écologiste* qu'elle

participe à esthétiser[19] et à sacraliser. Nous l'avons vu, la thèse de l'anthropocène émerge timidement chez les architectes au début des années 2010, néanmoins, elle mobilise différents registres (le sublime, l'eschatologie, la sidération, l'effroi) dans un *récit écologiste* déjà très composite.

Le *récit écologiste* se structure autour des injonctions des instances dominantes, à savoir la performance énergétique et le développement durable, ce qui lui confère une grande audience au sein de la société civile et participe à son officialisation et à sa médiatisation. Ce *récit* se construit aussi à partir des revendications et des réflexions de différents acteurs, philosophes, architectes, historiens, militants, ce qui le légitimise dans le champ des idées. Enfin, il se nourrit de l'esthétique du sublime et de la fin des temps que construit alors la thèse de l'anthropocène. Par ces trois composantes, le *récit écologiste* est à la fois globalisant, légitime et sacré.

Un plan chrono-thématique : trois périodes d'études

Le plan de la recherche est composé de trois parties chrono-thématiques : la première porte sur les années 1990, pendant lesquelles on constate une autonomie du récit qui se construit chez les architectes par rapport au récit que construisent les politiques écologiques mises en œuvre ; la deuxième partie s'articule autour des années 2000, pendant lesquelles on identifie une convergence des discours entre le milieu de l'architecture et les sphères politiques, médiatiques et financières ; enfin, la troisième partie s'intéresse aux années 2010, au sein desquelles on constate une diversification et une complexification des discours sur l'écologie et une récupération par les instances dominantes des thématiques alternatives.

La période d'étude de la recherche débute en 1989. Dans l'ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*[20], le philosophe français Bruno Latour consacre, dans sa première partie, un chapitre, à *La miraculeuse année 1989*, avançant que celle-ci serait chargée « d'une symétrie trop belle pour être ratée[21] », à savoir d'une part le triomphe du capitalisme libéral symbolisé par la chute du mur de Berlin, et d'autre part la conscience de l'ampleur des catastrophes

[19] Voir à ce sujet Jean-Baptiste Fressoz, *L'anthropocène et l'esthétique du sublime*, dans Hélène Guenin (dir.), *Sublime, les tremblements du monde*, catalogue de l'exposition, Edition du Centre Pompidou Metz, 2016, pp. 44-49.

[20] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

[21] Bruno Latour, Entretien avec Léa Mosconi, mai 2017.

écologiques, médiatisées par les premières rencontres et sommets sur le climat. Pour le philosophe français, la confrontation dans un temps limité entre un capitalisme victorieux et les monstres qu'il participe à générer (ici la dégradation environnementale) fait de l'année 1989 un symbole de la schizophrénie des Modernes, et de ce que l'on appellera plus tard l'anthropocène. C'est entre autres pour cette raison que nous avons déterminé l'année 1989 comme borne de la thèse, et donc comme borne de sa première partie.

En 1989, nous sommes aussi au lendemain de la création du GIEC (novembre 1988) et du Rapport Brundlant (1987), et en pleine préparation de ce qui sera le plus grand sommet environnemental, le troisième Sommet de la Terre de Rio (1992). Dans un autre registre, en 1989 nous sommes aussi aux prémices d'un débat sur le champ des idées autour de la question écologique, avec notamment la publication de *La société du risque*[22] (1986), *Les trois écologies*[23] (1989), *Le Contrat naturel*[24] (1990), *Nous n'avons jamais été modernes*[25] (1991) et *Le nouvel ordre écologique*[26] (1992).

La date de 1989 est donc à la fois symbolique et politique, car elle incarne la chute d'un modèle, le communisme, et l'hégémonie d'un autre, le capitalisme financier. C'est aussi une date circonstancielle et contextuelle car elle se trouve au carrefour des événements majeurs de l'histoire politique de l'environnement qui initient une période dynamique autour de ces questions. Chez les architectes, la date de 1989 est assez signifiante. L'année 1989, qui clôt des années 1980 tonitruantes et exaltées par un postmodernisme insolent et médiatique, marque la fin brutale de ce courant architectural et invite donc à repenser ce que pourrait être l'architecture de la fin du millénaire. L'architecture n'est résolument plus postmoderne en 1989 sans réellement avoir déterminé les fondements sur lesquels elle pourrait s'appuyer.

La seconde borne temporelle de la thèse est 2015. D'une part, il nous semblait important de pouvoir aller « le plus loin possible » dans les

---

[22] Ulrich Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, traduction de Risikogesellschaft, Paris, Aubier, 2001, (1re éd. Suhrkamp Verlag, 1986).

[23] Félix Guattari, *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

[24] Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Paris, François Bourin,1989.

[25] Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes, op. cit.*

[26] Luc Ferry, *Le Nouvel ordre écologique*, *l'arbre, l'animal, l'homme*, Paris, Grasset, 1992.

années 2010 afin de rendre compte du changement qui s'opère entre les années 2000 et les années 2010. Les recherches pour la thèse ont été achevée fin 2015, elles ont été assemblées début 2016 et la rédaction a débuté en juin 2016 : dans cette mesure, l'année 2015 était l'année la plus proche que nous pouvions étudier. D'autre part, en 2015 se tenait la COP21, la *Conférence de Paris sur le climat*, qui nous paraissait être un événement d'étude particulièrement important pour cette recherche, par son amplitude et son caractère symbolique : la COP21 s'annonçait comme un événement majeur au sein duquel seraient signés des accords sur le climat, renvoyant alors dans l'imaginaire collectif à la COP3, qui s'était tenue dix-huit ans plus tôt en 1997 à Kyoto et qui avait donné lieu au médiatique Protocole de Kyoto. De plus, le fait que la COP21 se tienne en France, à Paris, nous permettait potentiellement d'observer au plus proche les jeux d'acteurs engagés dans le milieu de l'architecture au sein de cet événement.

Première partie : 1989-2001, de la chute du mur à la chute des tours

Les deux bornes temporelles de la première partie de la thèse, 1989 et 2001, sont notamment incarnées par des symboles architecturaux : la chute d'un mur, la chute de deux tours. Ce mur cassé et ces tours effondrées sont chargés des bouleversements que subissent les idéologies dominantes en cette fin de siècle, le communisme et le capitalisme ; ces deux symboles architecturaux participent à véhiculer et à construire une image et un imaginaire des mouvements qu'éprouvent ces deux idéologies. Définir la décennie 1990 à partir de ces deux bornes temporelles, 1989 et 2001, permet d'ancrer notre recherche dans le contexte politique et idéologique au sein duquel elle s'inscrit. Dans *Une histoire (critique) des années 1990*[27] François Cusset campe ce contexte complexe et ambivalent et revient sur son influence sur la société et la culture française des années 1990. La recherche que nous menons n'est assurément pas une recherche en politologie, néanmoins elle a l'ambition de cerner le contexte politique et sociétal dans lequel évoluent les acteurs que nous étudions.

[27] François, Cusset, *Une histoire (critique) des années 1990, de la fin de tout au début de pas grand-chose,* Paris, La Découverte/ Centre Pompidou Metz, 2014.

Nous venons de l'évoquer, le choix de faire débuter la décennie (et notre période d'étude) en 1989 est lié à une volonté de prendre acte des conditions politiques et de l'idéologie au sein desquelles la décennie 1990 et la recherche s'inscrivent. Nous fixons aussi 1989 comme borne de la recherche, et donc de la première partie, en raison des événements qui parcourent la fin des années 1980 qui font de 1989 une date pertinente par rapport à une histoire politique et intellectuelle de l'environnement. Enfin, 1989, comme nous l'avons mentionné, est aussi une année relativement signifiante dans l'histoire de l'architecture : elle marque la fin d'un courant, le postmodernisme, et l'ouverture vers une période aux contours plus flous et aux idées moins convergentes, dont nous tenterons d'explorer une des composantes.

Le thème de l'environnement s'implante massivement dans les discours politiques et sociétaux de la fin des années 1980. Les différentes catastrophes, de Bhopal (1984), de Tchernobyl (1986), d'Exxon Valdez (1989), et leur médiatisation, participent à construire un imaginaire de la catastrophe qui mobilise une attention croissante de la société civile pour les risques environnementaux. Le Sommet de Paris du G7, en 1989, aborde largement les questions écologiques[28] et participe à les médiatiser et à leur conférer une certaine légitimité, ce que poursuivront trois ans plus tard, le Sommet de la Terre de Rio, puis le Protocole de Kyoto de 1997. Dans une partie de l'ouvrage *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*[29], Bruno Latour revient sur cette période de la fin des années 1980 au sein de laquelle on assiste à une prise de conscience globalisée des dégradations écologiques : « À partir de la fin des années 1980, de plus en plus de gens – activistes, scientifiques, économistes, intellectuels, partis politiques – ont saisi la montée des périls dans les relations jusqu'ici plutôt stables que la terre entretenait avec les êtres humains[30]. » À noter, et nous le développerons dans le premier chapitre de la première partie de la thèse, que ce positionnement ne fait pas consensus au sein des sciences humaines et sociales. De jeunes historiens, notamment Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz,

[28] Michel Frédérick, « La sécurité environnementale : élément de définition », *Études internationales*, vol.24, n°4, 1993, pp.753-765, [en ligne] http://id.erudit.org/iderudit/703239ar

[29] Bruno Latour, *Où atterrir ? comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte (Cahiers libres), 2017.

[30] *Idem*, p. 28.

Fabien Locher, remettent en question dans plusieurs ouvrages[31] le récit du *grand réveil* qui se construit à la fin des années 1980 sur une prise de conscience soudaine des risques notamment des risques environnementaux.

Nous avons analysé la production architecturale, les discours des architectes et les manifestations du milieu de l'architecture qui se tiennent autour de l'écologie au cours de cette période 1989-2001. Nous n'avons pas observé d'influence majeure du récit qui se construit autour de l'écologie au niveau sociétal sur la manière dont le milieu de l'architecture appréhende les questions environnementales au cours de la décennie 1990. En effet, les acteurs du milieu de l'architecture de cette période ne s'emparent pas des thématiques que porte le récit écologiste des politiques et de la société civile, ils n'emploient pas la même terminologie et ne s'y réfèrent presque jamais. Il y a de rares exceptions, comme par exemple François Hélène Jourda et Gilles Perraudin, dont le projet de Herne-Sodingen est présenté en 1997, par l'Allemagne, lors de la COP3 de Kyoto, ou quelques incursions sémantiques dans les discours de quelques architectes.

Si le récit politique et médiatique construit autour de l'écologie est peu présent chez les architectes, en revanche l'inquiétude et le climat eschatologique des années 1990 sont perceptibles dans le milieu de l'architecture de la fin du millénaire. S'il touche notamment l'architecture qui s'oriente vers les questions écologiques, le discours sur la catastrophe et la fin des temps constitue plus largement un cadre à l'ensemble du champ de l'architecture. Par exemple, en 1989, à l'Institut français d'architecture l'exposition *Temps sauvage et incertain : Anthologie*, sous le commissariat de Patrice Goulet, dépeint notamment ce climat d'inquiétude. En 1992, dans le texte « Danser sur les décombres[32] »

[31] Voir par exemple Jean-Baptiste Fressoz, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique,* Paris, Le Seuil (l'univers historique), 2012.

[32] François Chaslin, *« Danser sur les décombres », L'Architecture d'Aujourd'hui*, n°279, février 1992.

Figure 1 : Couverture du catalogue de l'exposition Temps sauvage et incertains, GOULET, Temps sauvage et incertain, Paris, Demi-cercle, 1989.
Figure 2 : Photographie du projet de Jourda et Perraudin à Herne Sodinguer, Académie de formation, livraison en 1999. Photographie issue du site internet de Françoise-Hélène Jourda.

publié dans *L'Architecture D'Aujourd'hui*, le critique d'architecture François Chaslin insiste sur cette dimension : « Nous voici confrontés à un sentiment collectif d'effondrement[33]. » L'architecte Didier Faustino conçoit à la fin des années 1990 l'installation *Body in transit*, container qui permet de transporter facilement des clandestins dans la soute d'un avion ou dans les cales d'un bateau. Le projet, présenté en 2000 lors de la Biennale d'architecture de Venise, assume et revendique être empreint de la noirceur et du nihilisme de l'époque dans laquelle il s'inscrit[34].

Nous avons tenté de suivre, dans ces années 1990 délimitées entre 1989 et 2001, ce qui participe à construire un récit autour de l'écologie dans le milieu de l'architecture au niveau sociétal. Plusieurs événements ou courants concourrent à le construire. L'implication du champ du politique dans l'organisation des différents sommets ou instances sur le climat et le contexte eschatologique que génèrent les différentes catastrophes posent les fondements sur lesquels se structurera le récit écologiste.

Dans un deuxième chapitre, il s'agit de saisir la manière dont le milieu de l'architecture s'empare des questions écologiques dans ce contexte. Dans ses quatre sous-chapitres, nous avons analysé le rôle de la recherche dans l'incursion de l'écologie au sein du débat architectural ; le rôle de l'architecte Henri Ciriani dans le possible ralentissement de la prise en compte des questions écologiques chez les architectes ; les points de frottement entre l'émergence de l'écologie et l'apparition du numérique dans le milieu de l'architecture au cours de cette période ; et enfin, le positionnement et la production architecturale de deux architectes français, pionniers d'une réflexion sur l'architecture écologique, Patrick Bouchain et Édouard François. Nous nous sommes alors particulièrement intéressés à deux projets, la transformation des Usines LU à Nantes (Patrick Bouchain, 1999) et la réalisation de l'Immeuble qui pousse à Montpellier (Édouard François, 1999).

[33] *Idem*.

[34] À ce sujet, voir l'entretien de Didier Faustino par Léa Mosconi, *Produire de l'incertitude*, [en ligne] http://www.paris-art.com/produire-de-lincertitude/

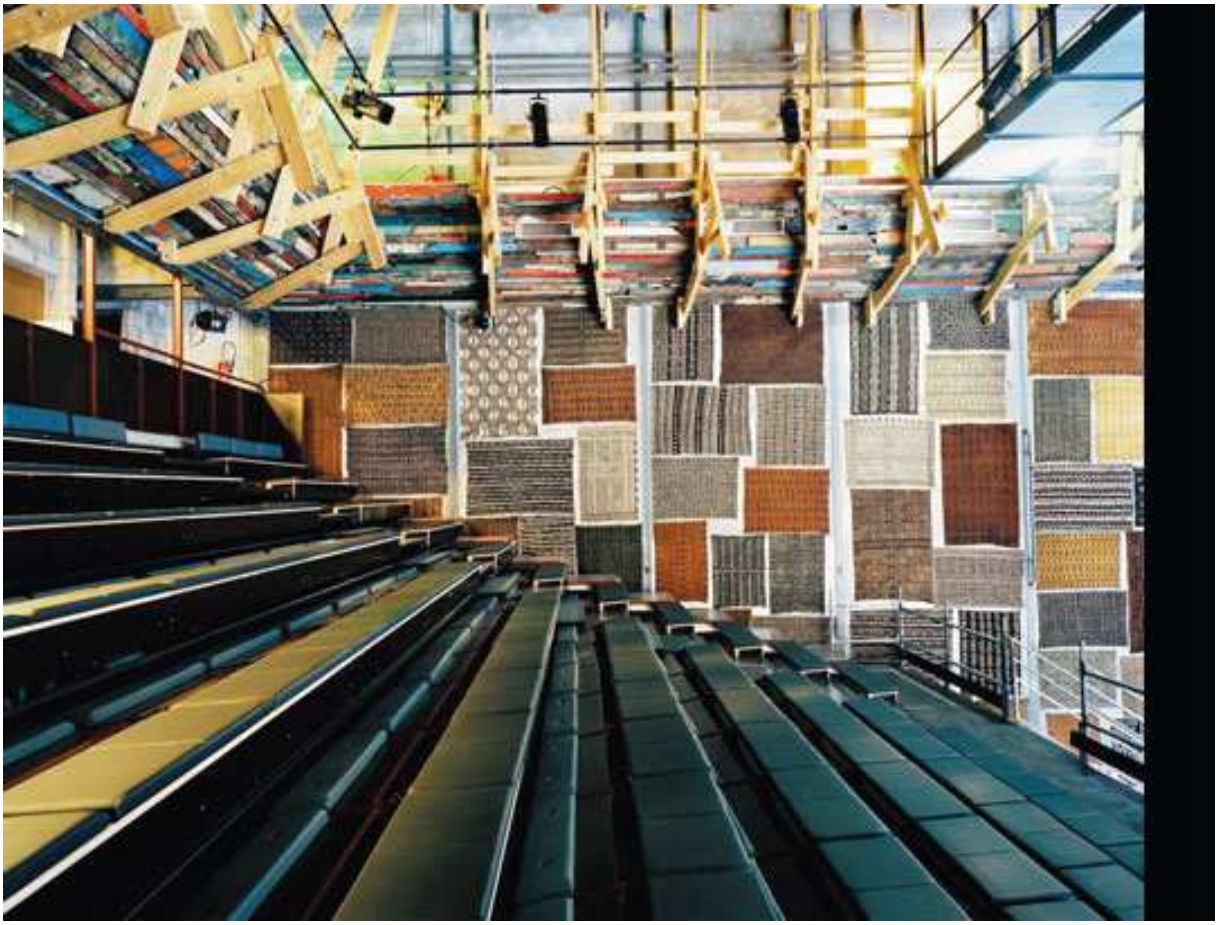


Figure 1 : L'immeuble qui pousse, réalisé par Édouard François, Montpellier,1999.

Figure 2 : Le Lieu Unique, réalisé par Patrick Bouchain, Nantes, 1999.

Enfin, dans un troisième chapitre, nous avons analysé la place des discours sur l'écologie dans les conférences, expositions, colloques, formations, émissions de télévision ou de radio du milieu de l'architecture. Ce chapitre nous a permis de réaliser une photographie des médiations qui animent le milieu de l'architecture de la fin du millénaire, et d'observer assez précisément l'étanchéité entre le discours sociétal sur l'écologie et le discours du monde de l'architecture sur les questions environnementales. Les manifestations du monde de l'architecture en lien avec l'écologie ne se font que très rarement en partenariat avec des événements politiques ou avec ses acteurs. Les événements autour d'une « architecture écologique » se déroulent dans des écoles ou des lieux assez petits ; ils bénéficient d'une médiatisation limitée et sont généralement portés par des architectes ou des chercheurs pionniers et militants. L'écologie n'est pas au centre du débat architectural de la décennie, elle concerne une minorité d'acteurs engagés qui portent un discours militant dans des lieux relativement modestes, sans être alternatifs. Si les instances politiques abordent l'écologie dans le bâtiment par le seul prisme de la performance énergétique, les angles d'approche que mobilisent les acteurs engagés autour de l'écologie du monde de l'architecture sont plus diversifiés. Plusieurs réflexions sont menées autour de l'intégration du vivant en ville, autour d'une approche mésologique de l'architecture, autour des conditions de ce que serait une architecture climatique en 1990, autour de la matière avec un retour vers la terre, la pierre, le bois, mais aussi autour des prémices d'un questionnement sur le réemploi. La question énergétique est aussi abordée, mais elle est loin d'être aussi présente qu'elle ne l'est dans les injonctions politiques.

Figure 1 : *Body in transit*, Didier Faustino, pour la Biennale d'architecture de Venise, 2000, présenté sur la photographie au MAXXI de Rome, en 2016. Source : http://www.duendepr.com/actualites/2015/11/18/didier-faustino-transformers-au-maxxi-rome/

Deuxième partie : 2001-2011, des tours qui s'effondrent à la ville qui tombe

La deuxième partie de la thèse a pour bornes les années 2001 et 2011. Comme pour la première partie, ces deux dates font sens par rapport à l'histoire que nous étudions, mais symbolisent aussi deux événements majeurs, l'attentat du World Trade Center et la catastrophe de Fukushima, issus tout deux d'une histoire plus large. La référence à ces deux événements ancre la socio-histoire que nous menons dans un contexte plus large et nous incite à l'inscrire dans un cadre politique et idéologique plus vaste.

Si en 1989 se joue, avec la chute du mur de Berlin, la représentation de la victoire du capitalisme sur le communisme, l'effondrement des tours de Manhattan douze ans plus tard met en scène la vulnérabilité de l'hégémonie du modèle conquérant. La décennie qu'ouvre cet événement est trouble : le capitalisme, symbolisé par le quartier d'affaires new-yorkais, mis à mal par l'attentat, se trouve dans une dynamique d'affirmation de son idéologie. On est donc, dès 2001, dans un climat au sein duquel deux orientations à priori antagonistes se confrontent : celle d'un capitalisme que font vaciller d'autres idéologies, la plus visible étant celle du djihadisme, et celle d'un capitalisme qui impose son modèle avec d'autant plus de vigueur qu'il est attaqué. Le rapport de la société au récit écologiste est influencé par ce contexte. Si le mécanisme de récupération des questions écologiques par ces instances dominantes du monde capitaliste commence dès la fin des années 1980, on assiste à partir de 2001 à l'affirmation d'un capitalisme vert, qui fait de la question écologique un champ d'exploration fructueux pour les marchés financiers. Ce champ d'exploration est particulièrement médiatisé par le biais d'une terminologie efficace (*croissance verte, développement durable, transition écologique*) et d'images puissances.

Le milieu de l'architecture s'en trouve particulièrement touché. Jusqu'ici assez peu poreux aux discours écologistes que construisent les politiques et les médias, le champ de l'architecture bascule brutalement au tournant de 2001 vers ce que l'on appelle alors l'architecture durable. Cette architecture durable reprend la terminologie, les objectifs et les principes véhiculés par un développement durable très médiatisé. 2001 représente aussi, en

France, la date à partir de laquelle est mis en place l'article 116 de la loi la Loi relative aux nouvelles régulations économiques, dite « loi NRE », autour du développement durable, dont il fait une question centrale et contraignante pour le champ de la construction. Les constructeurs et les maîtres d'ouvrage se saisissent de cette injonction réglementaire ; certes cette réponse favorable est la conséquence des contraintes de la réglementation, mais elle est aussi liée au fait que les réglementations énergétiques permettent d'accéder à un nouveau marché.

2001 constitue ainsi un tournant dans le milieu de l'architecture, à partir duquel les questions écologiques dépassent les projets et les travaux des pionniers et des militants pour envahir massivement l'ensemble de la production architecturale. Dans un premier chapitre, nous avons tenté de saisir l'origine du discours qui se construit autour du développement durable et de la performance énergétique. Nous avons d'abord essayé de comprendre le rôle des constructeurs, des maîtres d'ouvrage ainsi que celui du Conseil national de l'Ordre des architectes (CNOA) et de l'Union internationale des architectes (UIA) dans l'instauration du développement durable comme condition du projet d'architecture. Dans un second temps, nous nous sommes attachés à déterminer l'influence de deux événements sur la progression du récit du durable chez les architectes : le Grenelle de l'environnement et la consultation du Grand Paris. Ce premier chapitre nous a permis de comprendre comment le discours sur l'architecture durable se construit au cours de la décennie : il est d'abord contraint par les politiques par le biais de la réglementation, il est ensuite porté par les constructeurs et les maîtres d'ouvrage grâce aux marchés que cette orientation ouvre, puis légitimé par les instances officielles du monde de l'architecture (CNOA) et enfin popularisé par deux événements médiatiques et hautement symboliques, le Grenelle et le Grand Paris. Plus que de s'immiscer dans les débats du monde de l'architecture, le développement durable devient au cours des années 2000 une condition même du projet, imprégnant massivement et sans distinction l'ensemble de la production architecturale mais aussi les médias et les médiatisations de l'architecture, ainsi que la recherche en architecture.

Bien que le développement durable et le cadre conceptuel qui l'accompagne dominent largement le champ de l'architecture des

années 2000, la décennie est aussi parcourue par les discours et les projets d'architectes que l'on qualifiera ici d'alternatifs. Nous n'employons pas « alternatif » dans la dimension politique et contestataire qui l'accompagne parfois, mais pour qualifier des démarches, des projets, des discours qui divergent du récit dominant du développement durable. Dans un deuxième chapitre, nous avons ainsi observé les discours et la production de trois figures relativement alternatives par rapport au récit dominant sur l'architecture durable. Il s'agit de Lacaton et Vassal, de Philippe Rahm et de Gilles Perraudin. Nous avons observé un projet manifeste issu de la production de chacun des trois architectes : respectivement la transformation de la Tour Bois-le-Prêtre à Paris (réalisée avec Frédéric Druot en 2011), l'installation Digestible Gulstream (présentée à la Biennale de Venise en 2008) et le Chai de Solan (inauguré en 2008).

Dans un troisième chapitre, comme pour les troisièmes chapitres de la première et de la troisième partie, nous avons recensé l'ensemble des manifestations (expositions, conférences, colloques, formations, émissions de télévision et de radio) organisés autour de l'écologie dans le milieu de l'architecture pendant la période étudiée. Nous avons pu saisir combien 2001 est un point de basculement dans le processus de domination de la thématique du développement durable sur l'ensemble des autres composantes de l'écologie (climat, environnement, matière, réemploi, mésologie). Alors que dans la décennie 1990, l'ensemble des catégories de l'écologie étaient représentées de manière relativement équivalente, les années 2000 voient une hégémonie absolue du développement durable dans ce qui constitue l'espace de débat des architectes, et ainsi une uniformisation du champ lexical convoqué, des orientations mobilisées et des postures présentées.

On assiste au cours des années 2000 à une victoire écrasante d'une orientation de l'architecture écologique sur ses autres composantes. Le développement durable, relativement peu présent dans les discours de l'architecture des années 1990 (pourtant son énonciation date de 1987 avec le rapport Brundtland), devient un axe structurant de l'architecture écologique mais aussi de l'architecture tout court. Une

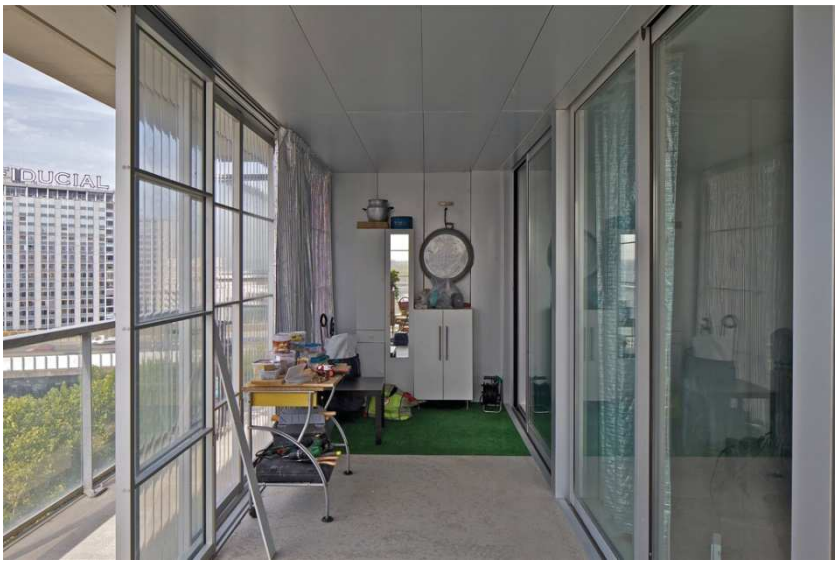


Figure 1 : Transformation de la Tour Bois-le-Prêtre, Lacaton, Vassal, Druot, 2011. Photographie issue du site internet de Lacaton et Vassal.

Figure 2 : Digestible Gulfstream, Philippe Rahm, 2008. Photographie issue du site internet de Philippe Rahm.

Figure 3 : Chai de Solan, Gilles Perraudin, 2008. Photographie issue du site internet de Gilles Perraudin.

grande majorité des projets, des discours et des manifestations du milieu de l'architecture se situe par rapport à cette notion. Cette architecture du développement durable est active sur deux fronts : celui du réel et celui du symbolique. En ce qui concerne le réel, l'architecture du développement durable se positionne sur le champ de la performance énergétique : elle revendique être responsable et multiplie les réponses souvent d'ordre technique aux injonctions réglementaires en matière d'énergie. Par le biais de labels, de chiffres et de certifications, c'est une architecture qui quantifie le degré de sa moralité et ainsi de sa légitimité. Sur le champ symbolique, nous pourrions facilement opérer ici un glissement sémantique et parler plutôt du champ de la communication : l'architecture écologique construit une iconographie qui lui est propre, composée d'une part d'une forte présence de la végétation et d'autre part de certains éléments iconiques, comme par exemple le panneau solaire, qui a valeur d'outil de légitimation. Le vert, comme le dispositif énergétique, fonctionne à double niveau au niveau symbolique : ils convoquent d'une part les représentations simplifiées de la nature (le vert) dans l'imaginaire collectif, et d'autre part mobilisent une certaine sophistication technique qui apaise toutes les velléités de progrès techniques que peuvent convoiter l'homme ou la femme moderne.

Troisième partie : 2011-2015, de Fukushima à Paris

Dans le cadre de cette recherche, nous avons rencontré en 2015 Julien Choppin, cofondateur avec Nicola Delon du collectif Encore Heureux. Lors de l'entretien, l'architecte français a insisté sur l'importance, pour lui et pour, lui semble-t-il, sa génération, de la catastrophe de Fukushima, qui ne permettrait plus aucune naïveté concernant ce qu'il considère comme étant l'aporie du projet moderne et des croyances qu'il véhicule, notamment en ce qui concerne le progrès technique. Après les catastrophes de Bhopal et de Tchernobyl, la catastrophe de Fukushima réactive et réactualise dans l'imaginaire collectif un récit d'eschatologie écologique dans un contexte de modernité jugée par ses détracteurs comme « débridée », récit déjà présent à la fin des années 1980. Néanmoins, dans les années 1980, la question écologique est considérablement moins médiatisée qu'elle ne l'est au début des années 2010. Quand la catastrophe de Fukushima se déclenche, l'écho est particulièrement

important du fait de la présence massive de la question environnementale dans les champs politiques et médiatiques. Cela engage deux incidences : d'une part, la catastrophe de Fukushima jouit d'une certaine audience ; d'autre part, la politique mise en place par rapport aux questions écologiques suscite un questionnement (et parfois une remise en cause). Certains dénoncent alors l'ambivalence de cette politique qui ferait du développement durable un thème omniprésent et qui favoriserait en parallèle une poursuite effrénée des rêves illimités du monstre moderne, notamment son désir d'invincibilité[35] (le progrès permettra tout, même une centrale nucléaire sur une île).

Si d'après les ouvrages de Bruno Latour ou d'Ulrich Berck, on peut caractériser la modernité par son incapacité à être réflexive, on pourrait alors avancer, en s'appuyant sur cet axiome, que la catastrophe de Fukushima met en lumière l'incapacité du développement durable et du capitalisme vert à construire un propos réflexif sur l'écologie. Pouvons-nous pour autant appréhender la catastrophe de Fukushima comme le point de basculement d'un discours écologique qui deviendrait alors réflexif, comme le mentionne Julien Choppin ? L'analyse de l'architecte français apparait partiellement juste. Nous observons bien un point de clivage fort entre les deux périodes, 2001-2011 et 2011-2015. On peut le mesurer notamment aux thématiques et à la terminologie qui parcourent alors le milieu de l'architecture (recherche, pratique, médiation), lesquels changent de manière notable au tournant des années 2010, passant d'un développement durable omniprésent à une diversification des questions abordées par l'architecture dite écologique. Sans assister à une déconstruction critique de la notion d'architecture durable chez les architectes, on observe au début des années 2010 un désinvestissement de cette notion au profit de deux courants qui s'affirment : le thème du réemploi (plus largement de la matière) et celui de l'agriculture urbaine. Nous le verrons dans les parties 1 et 2, ces thématiques sont déjà présentes dans les années 1990 et 2000 ; mais elles appartiennent alors à des courants plus marginaux et sont relativement peu médiatisées.

En 2012, le Pavillon de l'Arsenal, un des lieux les plus importants de diffusion de la culture architecturale à Paris, inaugure une exposition

[35] Voir à ce sujet Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit*, page 24 : « Oui, il se sont crus, ils ont failli être, invisibles ».

intitulée *Re-architecture*[36] qui présente des pratiques « alternatives » de jeunes agences dans l'air du temps : le réemploi y est largement représenté. En 2014, c'est le collectif Encore Heureux, déjà présent dans l'exposition *Re-architecture,* qui assure le commissariat de l'exposition *Matière Grise*[37], toujours au Pavillon de l'Arsenal. En 2015, dans le cadre de la COP21, la Mairie de Paris, en partenariat avec le Pavillon de l'Arsenal, demande au collectif Encore Heureux de faire une démonstration « échelle un » des potentialités du réemploi en imaginant un « pavillon circulaire » sur l'esplanade de l'Hôtel de ville. Cette architecture manifeste du réemploi, implantée stratégiquement au cœur de Paris et au centre de ses instances décisionnelles, sous les projecteurs de la COP21, incarne le changement de statut que subit la thématique du réemploi entre les années 2000 et les années 2010.

Portée par des pionniers dans les années 1990, comme par exemple Patrick Bouchain, notamment avec le projet de transformation des anciennes Usines LU à Nantes (1999), sur lequel nous reviendrons, revendiqué par des jeunes collectifs plutôt marginaux dans les années 2000, comme par exemple Bellastock avec son célèbre festival, le réemploi est *consacré* dans les années 2010. Si nous prenons l'exemple de la Mairie de Paris, il est intéressant d'observer qu'en matière de politique architecturale et urbaine, elle suit dans les années 2000 les injonctions du discours dominant autour du développement durable, et qu'elle récupère largement, dans les années 2010, les discours marginaux sur le réemploi qu'elle participe à légitimer et à institutionnaliser. Un autre exemple : si le collectif belge Rotor s'empare de la thématique du réemploi dès 2005, c'est en 2010 qu'on lui propose le commissariat et la scénographie du Pavillon belge de la Biennale de Venise. Par ailleurs, la France désigne le collectif Encore Heureux pour le commissariat du Pavillon français de la Biennale de Venise de 2018. La Biennale de Venise est une instance de consécration du milieu de l'architecture ; que la thématique du réemploi sorte des événements et des collectifs marginaux pour investir des manifestations majeures des architectes est représentatif du déplacement que subit la thématique du réemploi dans les années 2010.

[36] Exposition *Re-Architecture*, Pavillon de l'Arsenal, du 12 avril au 20 aout 2012.

[37] Exposition *Matière grise*, Pavillon de l'Arsenal, du 26 septembre 2014 au 25 janvier 2015.

Figure 1 : Photographie de l'exposition Matière Grise, Pavillon de l'Arsenal, 2014. Photographie issue du site internet Encore Heureux.

Figure 2 : Pavillon circulaire, Paris, 2015. Photographie issue du site internet Encore Heureux.

La thématique du « vivant dans la ville » suit une trajectoire relativement similaire. Elle est elle aussi portée par des pionniers dans les années 1990, comme par exemple Édouard François et son médiatique « Immeuble qui pousse » à Montpellier (1999), que nous étudierons plus loin. Elle commence relativement timidement à investir les propositions d'une minorité d'architectes dans les années 2000, comme par exemple au sein de l'agence SOA, qui place le thème de l'agriculture urbaine au centre de sa pratique. Dans les années 2010, cette thématique pénètre massivement l'ensemble des images des projets des architectes des années 2010. Elle diverge néanmoins du réemploi en deux points. Si la thématique du réemploi est mobilisée dans les années 2000 dans les discours de collectifs plutôt marginaux, la thématique du « vivant » dans l'architecture et dans la ville s'insinue de manière plus diffuse dans les projets d'architectes plus conventionnels. Par ailleurs, au cours des années 2010, alors que le réemploi touche une minorité de projets expérimentaux très médiatisés, la question du vivant est omniprésente dans les discours et dans les éléments de communication de quasiment tous les projets du début de la décennie. Mobiliser et représenter le vivant dans l'architecture et dans la ville devient une contrainte quasiment incontournable pour remporter un projet. On observe que si les représentations de la nature envahissent les images des projets, l'effectivité de cette imbrication entre vivant et architecture n'est que rarement réellement expérimentée dans les projets construits.

Si cette inclinaison était déjà présente dans les années 2000 avec ce que l'on a appelé le *greenwashing*, une étape est franchie : il ne s'agit plus seulement de proposer une façade verte ou de végétaliser un toit, mais de donner à voir des éléments de nature plus signifiants et de convoquer des thématiques comme l'agriculture urbaine. La communication du projet intègre massivement des représentations fortes de la nature : l'idée d'une imbrication entre nature nourricière et bâtiment est de plus en plus présente, les arbres se démultiplient sur les images des toits et terrasses des projets, les discours des architectes proposent d'aborder le bâtiment comme un « écosystème ». On n'est plus, comme dans les années 2000, dans une utilisation du végétal comme un ornement, on revendique de s'emparer de la nature comme d'un modèle organisationnel (d'où la

récurrence de la référence à l'écosystème) ou d'en faire un élément signifiant du projet.

Les propositions des consultations *Réinventer Paris, Réinventer Paris 2, Réinventer la Seine* sont des exemples de cette orientation. Les images des projets, présentées notamment lors d'expositions au Pavillon de l'Arsenal, démultiplient les toits nourriciers et les façades vertes. Une partie de la presse met en lumière cette tendance. Dans l'article « Réinventer la Seine sombre dans l'infantilisme vert[38] » publié dans *Le Monde*, le journaliste Frédéric Edelman dénonce l'utilisation qu'il juge systématique, abusive et inappropriée du végétal dans les propositions de la consultation, qui cacherait le vide conceptuel des projets : La journaliste et chercheuse Margaux Darrieus, dans l'article « Réinventer Paris : pas un radis mais des potagers au kilomètre », fait le même constat : « Si l'innovation n'a pas de prix, elle a au moins une couleur. Serres partagées, toits-potagers, façades d'algues ou de houblon (!), forêt sur le toit… Un voile vert recouvre la majorité des perspectives remises par les équipes lauréates[39] ».

Certes on observe un point de clivage au tournant des années 2010, que la catastrophe de Fukushima participe peut-être à enclencher. L'hégémonie du récit du développement durable et de ses valeurs (performance énergétique, croissance verte) s'affaiblit au profit d'une complexification et d'une diversification des discours de l'architecture écologique des années 2010. On assiste à une récupération de thématiques alternatives par les instances « légitimantes », ainsi qu'à une radicalisation, dans les images et dans les discours, de l'imbrication entre architecture et nature. Une troisième tendance, beaucoup moins visible néanmoins, peut être identifiée.

[38] Frédéric Edelman, « Réinventer la Seine sombre dans l'infantilisme vert », *Le Monde*, 3 aout 2008.

[39] Margaux Darrieus, « Réinventer Paris : pas un radis mais des salades au kilomètre », *AMC*, numéro, page 24

Figure 1 : Projet Ternes Villiers, Jacques Ferrier, Chartier Dalix et SLA Paysages dans le cadre de la consultation Réinventer Paris.
Figure 2 : Projet Mille arbre, Sou Fujimoto, dans le cadre de la consultation Réinventer Paris.

La thèse de l'anthropocène, qui apparait au début des années 2000 dans le champ de la climatologie avant de pénétrer les sciences humaines et sociales, émerge timidement au début des années 2010 dans le champ de l'architecture. Par son amplitude et sa temporalité, elle remet en question l'idée de crise écologique ainsi que les outils qui nous ont permis jusqu'ici de l'appréhender. Nous faisons l'hypothèse dans cette recherche que c'est aussi l'apparition du récit que porte l'anthropocène qui fait vaciller celui que construit dans les années 2000 le développement durable.

Dans un premier chapitre, nous proposons de saisir l'influence de la thèse de l'anthropocène sur les valeurs sur lesquelles se fonde l'architecture des années 2010. Pour cela, nous proposons trois prismes de lecture qui font l'objet de trois sous-chapitres. Le premier s'articule autour de l'idée de modernocène : la nouvelle période géologique pourrait être lue comme une conséquence de la mise en œuvre des principes de la modernité. Nous proposons une mise en perspective historique par le biais d'une étude des projets urbains de Le Corbusier pour Paris. Le deuxième sous-chapitre s'intéresse à l'idée d'acosmocène : la nouvelle période géologique pourrait être lue comme une conséquence de la *perte de monde* qu'engage la société industrielle. En continuité avec le premier sous-chapitre, nous proposons une lecture du rapport qu'entretient Le Corbusier à ce que l'on pourrait appeler le « cosmos ». Le troisième sous-chapitre s'organise autour de l'idée de capitalocène : la nouvelle période géologique pourrait être lue comme une conséquence de la marchandisation du monde dans un contexte de capitalisme débridé. Nous proposons de regarder le cas d'un courant d'architectures en contestation avec ce modèle et avec la société de consommation : il s'agit des architectes de la contre-culture qui participent à définir les principes de l'architecture bioclimatique.

Le deuxième chapitre se structure autour de l'étude des représentations du récit écologiste chez trente jeunes architectes issus d'une même génération. Par l'analyse de leurs discours, de leurs dessins et de leurs images, nous avons tenté de saisir les figures qui structurent le récit écologiste dans la représentation qu'en proposent les architectes d'aujourd'hui. Trente dessins, quatre-vingt-

dix images et quatre-vingt-dix courts textes ont été analysés dans ce cadre. L'ensemble de ces documents se trouve en annexe.
Comme dans les parties une et deux, le troisième chapitre de la troisième partie s'articule autour de l'analyse de la place de l'écologie au sein de certaines médiations du milieu de l'architecture. Cette recherche nous permet de mesurer le déclin relatif que suit la thématique du développement durable au cours de cette période, ainsi que l'expansion des autres axes, notamment ceux qui se structurent autour de la matière, du réemploi, du climat, du milieu, du vivant.

Méthodologie : quels outils pour une thèse en architecture ?

Après avoir obtenu une licence de mathématiques[40] et un DEUG en sciences sociales[41], nous avons suivi des études d'architecture de 2006 à 2011, avec l'obtention en 2010 du diplôme d'architecte d'État et en 2011 l'Habilitation à la maîtrise d'œuvre en nom propre. De 2010 à 2012, nous avons travaillé au sein de l'agence d'architecture Valode & Pistre. C'est en tant qu'architecte et depuis ce champ disciplinaire que nous avons appréhendé notre thèse de doctorat, dont nous avons commencé les recherches en juillet 2012. Le doctorat en architecture a été instauré par décret en 2005. En 2012, quand nous avons débuté cette recherche, peu de thèses en architecture avaient alors déjà été soutenues. Les débats autour de ce qui pourrait caractériser une thèse en architecture, autour de la méthodologie mobilisée, autour des emprunts qu'elle pourrait faire aux autres disciplines et enfin autour du rapport qu'elle entretiendrait au projet, spécificité de son champ disciplinaire, étaient alors nombreux et animés. Ils ont parcouru notre travail et ont participé à orienter des directions d'ordre méthodologiques.

Les entretiens : comprendre les discours et l'histoire qui structurent le récit écologiste

Comme nous le mentionnions au début de l'introduction, l'ambition de cette recherche est de construire une socio-histoire du récit écologiste chez les architectes de la fin des années 1980 au milieu des années

[40] En 2006 à l'Université Paris 5 René Descartes, avec un mémoire de licence autour des infinis de Cantor sous la direction de Joël Sakarovitch.
[41] En 2004, à l'Université Paris 5 René Descartes.

2010. L'histoire sur laquelle nous travaillons est une histoire récente. Pour ces deux raisons, il a semblé nécessaire de réaliser une série d'entretiens avec les différents acteurs qui participent à construire ou à commenter la socio-histoire sur laquelle nous travaillons. Nous tentons de mettre en perspective les faits qui relèvent de l'histoire de cette période avec les discours que portent ses principaux protagonistes.

Après avoir réalisé une série d'entretiens exploratoires, nous avons construit un guide d'entretien et esquissé le corpus des personnalités avec lesquelles nous souhaitions nous entretenir. Ce guide a bien sûr été adapté et enrichi en fonction du champ disciplinaire de la personne interrogée, de son histoire, de sa démarche et des opportunités qu'offrait l'entretien. Vingt-six personnes ont été interrogées[42]. Nous avons interrogé des architectes que nous pourrions, en simplifiant, répartir en deux catégories : les pionniers et la jeune génération. Les pionniers sont ceux qui, dès le début de la période que nous étudions, construisent déjà, dans leurs démarches et/ou dans leurs productions, un discours autour de ce que pourrait être l'architecture dite écologique. Nous avons rencontré Jean-Philippe Vassal, Gilles Perraudin, Édouard François, Patrick Bouchain. Nous avons également contacté Françoise-Hélène Jourda, qui a répondu favorablement à notre demande, mais hélas, l'entretien n'a pas pu se faire. La jeune génération émerge dans un contexte déjà favorable à la question écologique, après le tournant du début des années 2000. Nous avons interrogé Philippe Rahm, Julien Choppin[43], Augustin Rosenstiehl.

Pour comprendre l'ancrage du positionnement des pionniers et la réception dont ils ont pu jouir dans les années 1990, nous avons interrogé deux historiens de l'architecture, à la fois acteurs, spectateurs et commentateurs critiques de ces périodes : Jean-Louis Cohen et François Chaslin. Nous avons interrogé des personnalités qui ont joué un rôle lors d'événements ponctuels liés à notre recherche : l'architecte Yves Lion, qui a participé à la commission du Grenelle de l'environnement ; Dominique Alba, qui a dirigé le Pavillon de l'Arsenal au moment de l'exposition *Architecture = durable* ; l'architecte Philippe Chiambaretta, qui a dirigé le numéro *Habiter*

[42] Dont cinq entretiens exploratoires.

[43] Cofondateur avec Nicola Delon du collectif Encore Heureux.

l'anthropocène[44] de la revue *Stream*. Nous avons aussi rencontré des personnalités du milieu institutionnel : Panos Mantziaras, ancien directeur du Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère, à l'initiative du programme de recherche *Ignis Mutat Res* ; Albert Dubler, ancien président de l'Union internationale des architectes ; Patrice Genet, ancien vice-président du Conseil national de l'Ordre des architectes, en charge du *Livre vert*. Enfin nous avons interrogé différentes personnalités issues de champs connexes à celui de l'architecture, qui ont participé à enrichir voire orienter le récit écologiste du monde de l'architecture : la philosophe Catherine Larrère, l'écologue Luc Abbadie, l'ingénieur Franck Boutté, l'ingénieur Nicolas Bel, le philosophe Bruno Latour, l'ingénieur et vice-président en charge du développement durable du Groupe Vinci, Christian Cayes.

À l'exception de Dominique Perrault, que nous souhaitions interroger pour échanger sur le cas de la représentation de la nature sauvage (par son extrême artificialisation) dans le projet de la Bibliothèque nationale de France (remporté en 1989, inauguré en 1995), tous les intervenants que nous avons contactés ont accepté de nous rencontrer. Certains, c'est le cas notamment de Patrick Bouchain, de Franck Boutté, d'Yves Lion, nous ont accordé de longs entretiens[45] et une grande attention. D'autres ont annoncé dès l'échange de mails un entretien limité à 30 ou 45 minutes. Nous observons que les pionniers sont ceux qui nous ont accordé le plus de temps et que les architectes émergents sont ceux qui ont le plus insisté pour limiter le temps de l'échange. Patrick Bouchain, hors enregistrement, m'a répondu, alors que je le remerciais du temps qu'il m'avait consacré : « Mais c'est intéressé, si je réponds à vos questions, alors je fais partie de l'histoire que vous écrivez, qui sera un jour sûrement publiée et que vous raconterez dans les colloques auxquels vous participerez et dans les cours que vous donnez. » Cela nous renseigne sur le regard que portent ces deux générations sur la recherche en architecture, mais aussi sur la manière dont ils perçoivent ce « récit écologiste », objet d'études plus ou moins crédibles selon les uns ou les autres.

[44] Philippe Chiambaretta (dir), *Habiter l'anthropocène*, *revue STREAM*, n° 3, Éditions Les Presses du réel, avril 2015.

[45] L'entretien avec Franck Boutté par exemple a duré plus de quatre heures.

Le recensement : prendre la mesure de ce qui compose le récit écologiste

Nous l'évoquions au début de l'introduction, l'enjeu de ce travail est de faire une socio-histoire du récit écologiste chez les architectes. Dans ce cadre, nous tentons de cerner comment le discours sur l'écologie est véhiculé à travers les différentes médiations du champ de l'architecture. Les médiations que nous étudions sont de différentes natures : des conférences, des expositions, des colloques, des émissions de télévision, de radio et des formations. Le recensement de ces événements nous permet de mesurer avec une relative précision la manière dont le milieu de l'architecture est pénétré par le récit écologiste, et de saisir la terminologie employée, les acteurs engagés, les thématiques portées.

Le relevé est établi à partir du *Bulletin d'Informations Architecturales* (1989-200) qui devient en 2000 *Archiscopie*. Afin de comprendre dans sa complexité la place que prend l'écologie au sein de l'ensemble des thématiques qu'aborde le milieu de l'architecture, nous avons mené ce même recensement dans d'autres catégories, qui nous semblent éclairantes, à plusieurs égards sur le sujet que nous traitons[47] : les catégories « Mouvement moderne » et « Postmodernisme » afin de comprendre comment évoluent ces différents courants dont nous faisons l'hypothèse qu'ils 's'articulent aussi avec la construction du récit écologiste ; l'« Utopie », car cela nous permet de saisir si l'apparition des questions écologiques dans les années 1990 et 2000 engage la construction d'une utopie ; la catégorie « Numérique » nous semblait également pertinente : nous le verrons dans le deuxième chapitre de la première partie, l'apparition du numérique dans le milieu de l'architecture permet à la fois de quantifier le coût énergétique d'un bâtiment, mais aussi de disposer d'un outil pour optimiser son économie. En termes de période, on voit qu'apparaissent au même moment l'utilisation massive des outils numériques dans les agences et la création des labels à caractères énergétiques. Autre catégorie qu'il nous semblait pertinent de recenser, le « Paysage », pour son imbrication assez évidence avec la question environnementale, et pour sa position qui renvoie tant à ce que l'on pourrait appeler « nature » qu'à ce que l'on appelle « culture », mais aussi pour prendre la mesure de la manière dont la notion de paysage s'impose dans les années 1990, et de son éventuelle corrélation avec la

LE BULLETIN
D'INFORMATIONS ARCHITECTURALES

INSTITUT FRANCAIS D'ARCHITECTURE, 6 RUE DE TOURNON, 75006 PARIS - N° 189

SOMMAIRE
n°189, décembre 1995

CALENDRIER
- p. 1 à 6

CHRONIQUES DE L'IFA
- p. 6

ACTUALITE
- p. 7, Paris-Massena, projet urbain.
- p. 8, Artistes/Architectes, expo à Villeurbanne.
p. 9, Musée de l'Arles antique, H. Ciriani archi.
p. 10, Paris d'ingénieurs, expo au Pavillon de l'Arsenal.

DOCUMENTS
p. 10, Potsdamli urbain.
p. 11, Splendeur du béton, par Peter Collins.
p. 12, Architecture et philosophie au siècle des lumières par Antony Vidler.

Cf. § Actualité. Vue intérieure du Musée de l'Arles antique, Henri Ciriani arch. (ph. Jean-Marie Manthiars).

CALENDRIER

CONFERENCES, VISITES

Les manifestations organisées par l'IFA sont signalées par le sigle ▲.

■ ▲ A l'IFA, cycle "Auteur d'un livre d'architecture" organisé par la bibliothèque de l'IFA. Présentation d'ouvrages récents par leurs auteurs, suivie d'une séance de signatures :
— Le 14/12 à 18h30, Caroline Mierop pour *Grains ciel* aux éd. Norma/IFA (CF. Bull. 188 § Chroniques de l'IFA). Inscr. obligatoires et rens. Sarah Day, 46.33.90.36.

■ Au Centre Georges Pompidou, "Tribune Architecture" des "revues parlent" :
. Le 11/12, Glenn Murcutt parlera de son travail à l'occasion de la présentation de la monographie parue aux éd. Gallimard/Electa et dont F. Fromonot est l'auteur (CF. Bull 186 et Architecture d'Aujourd'hui n° 303 d'oct. 95).
Le 14/12, "Enric Miralles", A 19h, Grande salle, 1er sous-sol. Rens. 44.78.42.25.

■ Au Musée du Louvre*,
— "Les Mitis du Louvre", cycle "Musée-musées" à 12h30 :
. Le 13/12, "Le Bouchaston Museum à Maastricht" par A. Rossi et A. van Grevenstein. Rens : 40.20.51.86.
— "L'actualité archéologique", à 12h :
. Le 4/12, "Le mythe alexandrin face à l'archéologie : recherches récentes à Alexandrie" par J.-Y. Empereur.
. Le 8/12, "La mission archéologique franco-tchèque à l'ancienne Samarkand (Afrasiyab) : dernières découvertes" par F. Grenet.
— "Henri Focillon" à 18h30 :
. Le 4/12, "Focillon et la narration du musée d'art" par T. Ertevin.
. Le 18/12, "L'art français et l'art allemand dans la pensée de Focillon" par W. Cahn.
* A l'Auditorium.
Rens. 40.20.51.55.

■ Jeunesse & Patrimoine International* propose :
— Le 16/12, Au château de Vincennes : visite des fouilles secrètes depuis juin 91, avec M.-J. Chapelot, et de la tour du village avec J.-P. Adam. Prix : 40 F ou 80 F. A 14h30, allée centrale, devant le chantier de fouilles.
— "Monuments-Musées, Musées-Monuments" cycle Lundis du Patrimoine.
A 19h à l'Académie d'architecture, 9 place des Vosges, 75004 Paris. Prix 30 F ou 20 F.
. Le 4/12, "Palais-Musée : du Louvre au Grand Louvre" par G. Nicot, L. Descubes.
. Le 8/1, "Château-musée : le château de Vizille et le Musée de la Révolution française" par F. Bordes et J.-L. Taupin.
* Rens. 42.25.91.92.

■ "Les Ingénieurs de la Renaissance, de Brunelleschi à Léonard de Vinci" à la Cité des Sciences et de l'Industrie* (CT à Expos) :
— Le 6/12, "Innovation technique en Europe à l'époque de la Renaissance" par P. Beaunier et D. Eleaume.
— Le 13/12, "Léonard de Vinci et l'architecture" par J. Guillaume et D. Eleaume.
* A 17h, salle Jean Bertin, 30 av. Corentin Cariou, 75019 Paris. Rens. 36.68.29.30.

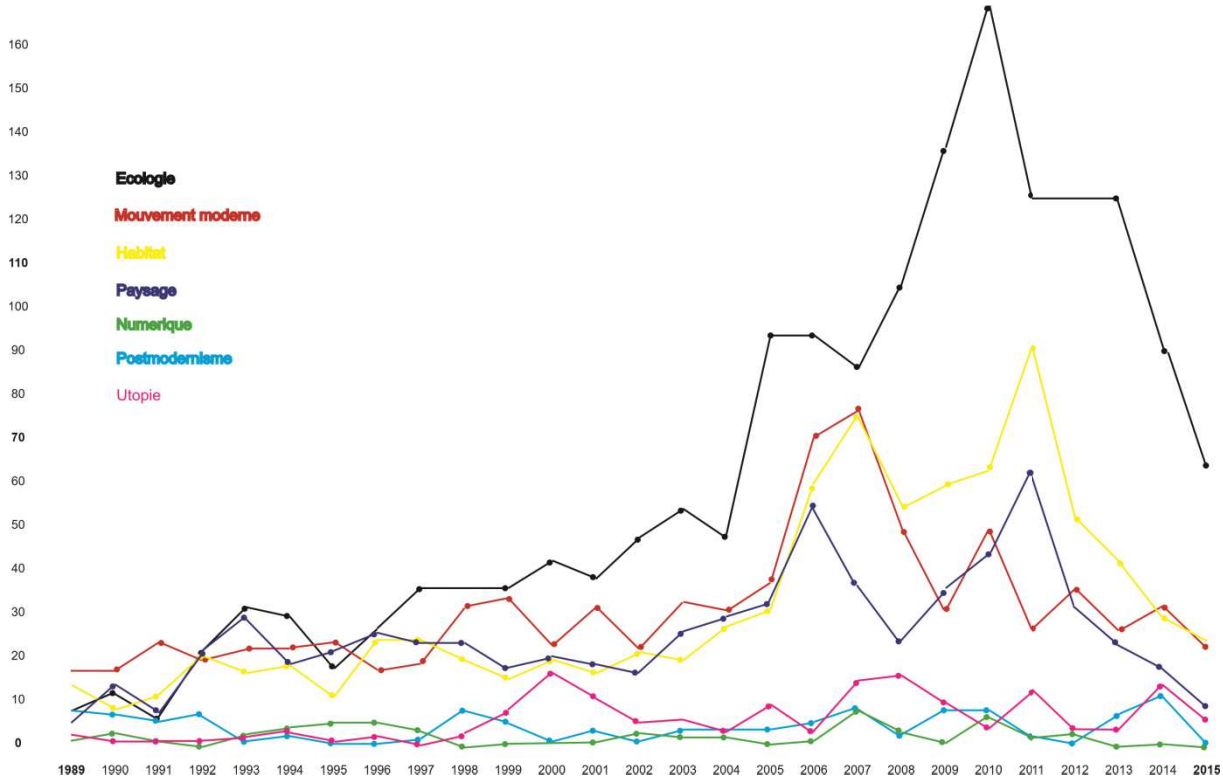
■ Au Musée d'Orsay, "Le second Empire, quelques regrets", cours d'histoire culturelle réservés aux étudiants et détenteurs de la carte du Musée d'Orsay :
. Le 5/12, "Nouveaux châteaux : le cas de Fontfroide" par P. Prévost-Marcilhacy.
. Le 12/12, "Les Beaux-Arts appliqués à l'industrie" par M. Barroux.
* A 18h30, auditorium, 1 rue de Bellechasse. Tél. 40.49.48.14.

■ Au Musée des Arts décoratifs* :
— "La France rocaille et l'Europe, 1720-1760".

ARCHISCOPIE
ÉDITÉ PAR LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE / IFA
N°116 - novembre 2012

P 2 & 11 CALENDRIER
P 12 et 13 PROGRAMME DE LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
P 14 à 22 ACTUALITÉ
P 14 LOUVIERS, CLOÎTRE MUSICAL
P 16 L'ART, L'ARCHITECTURE ET LE VIN AU CHÂTEAU LA COSTE
P 19 OULLINS, UNE MÉDIATHÈQUE EN CŒUR DE VILLE
P 21 FERNAND POUILLON, LE ROMAN D'UN ARCHITECTE, UN DOCUMENTAIRE
P 23 à 28 DOCUMENTS
P 23 OÙ VA LA VILLE AUJOURD'HUI ?
P 24 RECONQUÉRIR LES RUES
P 25 LES ARCHITECTURES DE LA RECONSTRUCTION
P 26 PATCHWORKS PARISIENS, PETITES LEÇONS D'URBANISME ORDINAIRE
P 27 LES FAUBOURGS DE DAMAS

Figure 1 : Couverture du *Bulletin d'informations Architecturales*, numéro 189, décembre 1995.
Figure 2 : Couverture d'*Archiscopie*, numéro 116, novembre 2012.



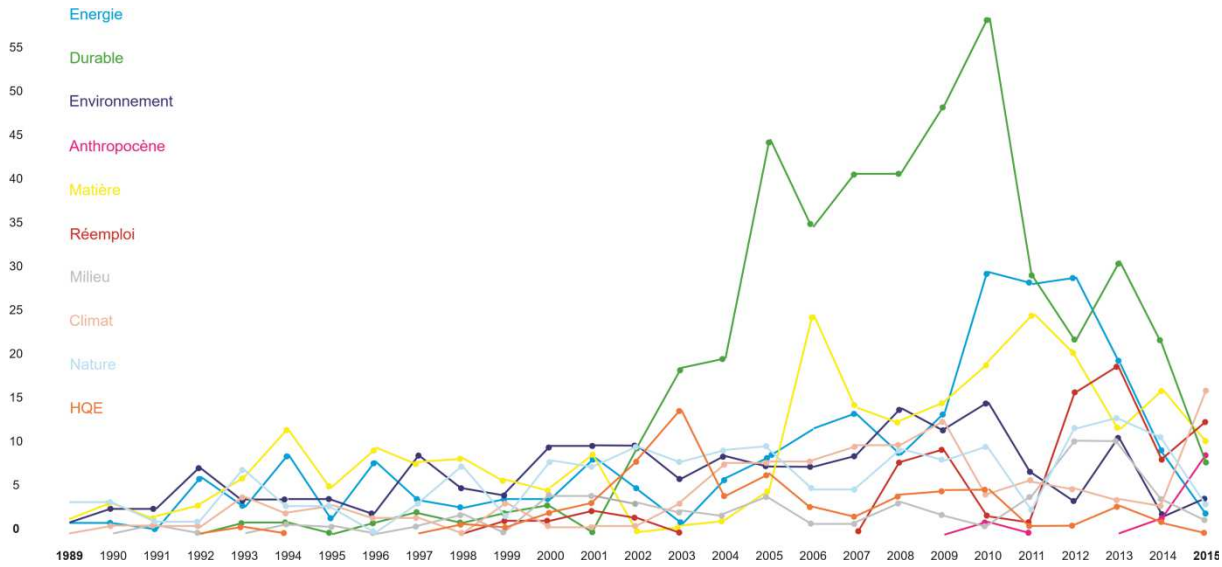


Figure 1 : Évolution du nombre de manifestations, autour de plusieurs thèmes (écologie, paysage, mouvement moderne, etc.), recensées dans le *Bulletin d'Informations architecturales* puis dans *Archiscopie* entre 1989 et 2015.

Figure 2 : Évolution du nombre de manifestations, autour de plusieurs thèmes en lien avec l'écologie, recensées dans le *Bulletin d'Informations architecturales* puis dans *Archiscopie* entre 1989 et 2015.

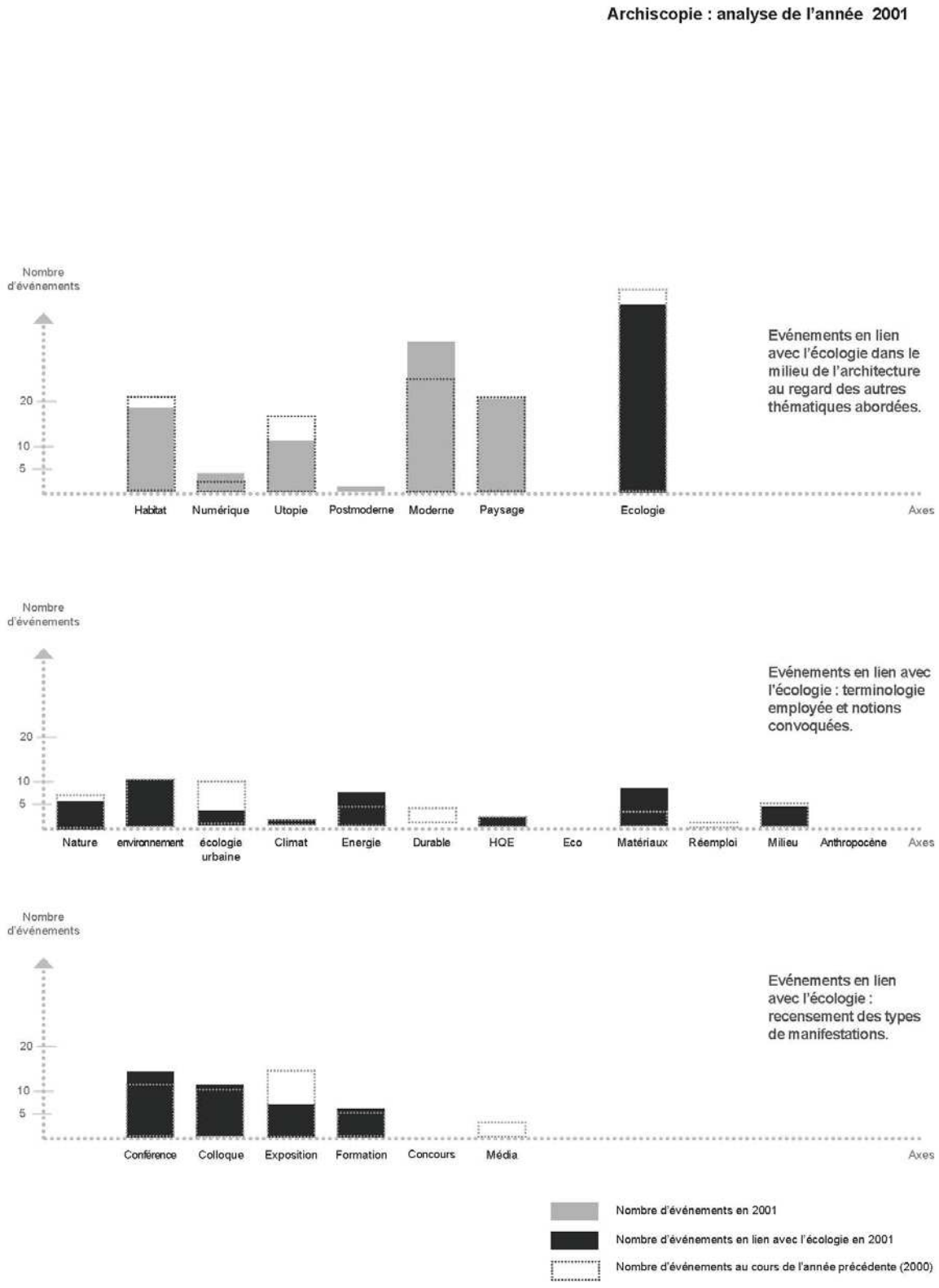


Figure 1 : exemple pour l'année 2001 (les autres années sont en annexe) du traitement des données relevées dans le *Bulletin d'Informations Architecturales* puis dans *Archiscopie*.

question écologique. Enfin, il nous est apparu important d'ajouter une catégorie indépendante qui nous fournirait une référence autonome et neutre : nous avons choisi le thème de l'« Habitat ».

En parallèle de ce recensement général, nous avons établi deux classifications des événements à caractère environnementaux : une par type d'événement (conférence, exposition ou autre) et l'autre par thème abordé et terminologie employée (développement durable, HQE, énergie, nature, climat...), que nous avons ensuite formalisées par des schémas et des diagrammes rassemblés en annexes. Nous avons donc construit des outils de mesure pour comprendre la manière dont le récit sur l'écologie se développe chez les architectes français de 1989 à 2015. Ces outils nous permettent d'identifier et d'aborder les notions sur lesquelles s'appuient les discours sur l'écologie dans le champ architectural, mais aussi d'évaluer le rôle et le positionnement des différents acteurs qui s'en emparent.

L'exposition Villes potentielles, architecture et anthropocène *: regarder de l'intérieur et comprendre les représentations du récit écologiste chez les architectes*

En décembre 2015 devait se tenir à Paris la COP21, sommet mondial autour de la question des changements climatiques. Dans le cadre de notre thèse, nous avons décidé en 2014 de monter un projet fictif d'exposition pendant la COP21, l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*, avec trois objectifs. D'une part, cela nous permettait, par le biais de ce projet, de rencontrer les acteurs que nous étudions jusqu'alors (institutionnels, architectes, maîtres d'ouvrages, journalistes) dans un contexte singulier et inédit, celui de la *Conférence de Paris*. D'autre part, par le biais de cette exposition, qui finalement n'est pas restée un projet fictif mais s'est tenue fin 2015 à la Maison de l'architecture en Île-de-France, nous avons pu solliciter trente architectes afin qu'ils produisent un corpus d'images, de textes et de dessins autour de l'anthropocène. Ce corpus, que nous n'aurions pas pu obtenir sans la promesse de l'exposition, nous a permis d'explorer dans le deuxième chapitre de la troisième partie de la recherche les représentations du récit écologiste au sein d'une génération d'architectes. Enfin, la construction de ce projet d'exposition nous a permis de penser les points d'imbrication entre le projet et la recherche et la manière dont le projet pouvait intervenir

dans le processus de la recherche : ici, le projet permet de saisir un autre angle dans l'enquête que nous menons sur la construction d'un récit écologiste chez les architectes français depuis le dernier quart de siècle, et permet de produire une matière singulière et précieuse pour notre recherche.

Nous avons pu rencontrer et échanger dans ce cadre avec les directeurs des trois principaux lieux de diffusion de la culture architecturale à Paris (le Pavillon de l'Arsenal, la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Maison de l'architecture en Île-de-France), avec la directrice de l'Atelier international du Grand Paris (AIGP), avec différentes potentielles entreprises partenaires plus ou moins proches des architectes (Leroy Merlin, Vinci, Metsa Wood), avec certaines écoles d'architectures et certains laboratoires de recherche, avec la Mairie de Paris et le ministère de la Culture, avec le CNOA, le CROAIF, l'UIA. Grâce à ces échanges, qui se sont structurés autour de la tenue d'une exposition sur l'architecture écologique dans le cadre de la COP21, j'ai pu observer, depuis l'intérieur, le rapport qu'entretenaient ces différents acteurs à l'objet de ma thèse.

Par ailleurs, pour la troisième partie de notre thèse, qui traite de la période 2011-2015, nous souhaitions travailler sur les représentations du récit écologiste chez les jeunes architectes, confrontés dès leurs études aux préconisations environnementales. Nous avons établi un corpus de trente architectes et mis en place deux dispositifs permettant de produire ces représentations. Nous avons demandé à ces architectes de penser l'influence de la thèse de l'anthropocène sur trois figures : le foyer, la place, la limite. Le premier dispositif est celui du cadavre exquis. Chaque architecte a produit la fin d'un dessin à quatre mains et le début du suivant. Celui qui commence le dessin détermine la figure à laquelle le dessin est consacré. Les dessins sont remis et repris en mains propres. Les architectes échangent ensuite pour trouver un titre au cadavre exquis réalisé ensemble. Chaque dessin est réalisé au format 18x24 cm et au feutre noir. Le second dispositif est celui de l'atlas. Sur chaque figure, les architectes fournissent une image de référence et explicitent leur choix par un court texte. Cette matière est ensuite organisée dans trois tableaux[48], un tableau pour chaque figure, le foyer, la place, la limite.

[48] En référence aux tableaux constitués par Aby Warburg dans son *atlas Mnémosyne*.

Figure 1 : Cadavre exquis réalisé par Julien Choppin (collectif Encore Heureux) et Bertrand Segers, 2015.

Rassemblant au coeur du logement des sources de chaleurs et des sources médiatiques diverses, un foyer froid manifeste les changements d'énergie. Le passage d'une économie de matières premières à celle de l'information. Le passage d'une lumière chaude à une lumière froide.

Image envoyée par Martinez Barat - Lafore - Notes and Figures - Belgian Pavillon, 14th Venice Architecture Biennale - © Interiors

Figure 1 : Image et texte envoyés par Martinez-Barat-Lafore, 2015 pour la figure du foyer, photographie issue du catalogue du Pavillon belge de la Biennale de Venise, notes et figures, 2014.

Ces deux dispositifs m'ont permis de saisir les représentations du récit écologiste dans un panel d'architectes au travers du dessin[49] et de l'image. Ils ont pu être mis en place grâce au cadre qu'offrait l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*.

Cette production a été présentée à trois reprises, à la Maison de l'architecture en Île-de-France, à la Galerie VU' et à l'espace Callot de l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais (ENSAPM) ; elle est conservée dans les collections du FRAC Centre Val-de-Loire.

Le corpus : entre spécificité du champ architectural et emprunt aux autres disciplines

Nous venons de l'évoquer, nous avons construit la méthodologie de cette recherche en partie en relation avec la spécificité du champ disciplinaire auquel nous étions confrontés, celui de l'architecture. C'est ce qui nous a conduit à nous appuyer sur le dispositif de l'exposition et à travailler aussi à partir du corpus généré à l'occasion de *Villes potentielles, architecture et anthropocène*. Le corpus de la thèse comprend des lectures, des entretiens, de la matière produite par le recensement de la terminologie du récit écologiste, des images, des dessins et des textes produits dans ce cadre.

Nous avons lu pour cette recherche des ouvrages et des articles d'histoire et de théorie de l'architecture, orientés autour du Mouvement moderne, du postmodernisme et de la question écologique (au sens large, de l'énergie à la mésologie en passant par la thèse de l'anthropocène). Par ailleurs, nous avons recensé et lu de nombreux travaux de doctorat en cours, ou tout juste terminés, autour de l'architecture écologique. Nous avons donc pris contact avec ces doctorants et jeunes docteurs en architecture pour être au fait d'une part des connaissances produites sur ces questions, et d'autre part pour prendre la mesure de la manière dont des recherches récentes en architecture s'emparent de la question écologique. Nous avons ainsi échangé avec Hélène David, Béatrice Durand, Paul Bouet, Claire Doussard, Aliki Mirto-Perisinaki, Dimitri Toubanos, Mathias Rollot, Marc Frochaux.

[49] Les dessins, les images et les textes récoltés ont été exposé en 2015 à la Maison de l'architecture en Île-de-France, en 2016 à la Galerie VU' et dans l'espace Callot de l'ENSA Paris-Malaquais. Ils sont aujourd'hui conservés au FRAC Centre.

Par ailleurs, il nous a semblé important d'intégrer à notre corpus des ouvrages, articles, séminaires issus des sciences humaines et sociales. Le travail qu'a poursuivi Bruno Latour sur les *modernes*, notamment les ouvrages *Nous n'avons jamais été modernes*[50] et *Enquête sur les modes d'existences*[51] ont une place prédominante dans le corpus de cette recherche, et nous ont éclairé sur la nature des imbrications entre anthropocène et modernité. Différents ouvrages de philosophie et de sociologie, notamment *La condition postmoderne*[52] de Jean Lyotard, *Le Postmodernisme*[53] de Frederic Jameson ou *Les commentaires sur la société du spectacle*[54] de Guy Debord ont été particulièrement précieux pour appréhender les revendications postmodernes dans leurs relations à notre objet.

Surtout, il nous a semblé précieux de mobiliser les sciences humaines et sociales pour aborder la question écologique dans sa complexité. Nous nous sommes appuyés sur les travaux de Christophe Bonneuil, de Jean-Baptiste Fressoz, de Fabien Locher, d'Émilie Hache, de Bruno Latour, de Catherine et Raphaël Larrère, d'une part pour aborder l'histoire environnementale dans sa globalité, mais aussi pour appréhender la thèse de l'anthropocène. Nous avons suivi deux années de suite le séminaire *Mésologiques* d'Augustin Berque à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) pour appréhender la notion de milieu. À l'EHESS aussi, nous avons suivi le séminaire *Environnement : approches des sciences humaines et sociales* dirigé par Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere, Wolf Feuerhan, le séminaire *Anthropocène : quelles histoires ?* dirigé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, le séminaire *Atelier de l'anthropocène*, dirigé par Benoit Hazard.

Nous avons tenté d'articuler cette matière avec celle issue des ouvrages de théorie et d'histoire de l'architecture dite écologique : les travaux de Caroline Maniaque sur l'architecture de la contre-culture et plus précisément sur la revue *The Whole Earth Catalog*, ainsi que ceux de Fanny Lopez sur l'autonomie énergétique ont été particulièrement précieux pour assoir notre recherche. Nous avons aussi travaillé à partir des conclusions de deux grands programmes de recherches lancés par

[50] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*

[51] Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existences. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

[52] Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne, Rapport sur le savoir*, *op. cit.*.

[53] Frederic Jameson, *Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, École Nat.sup.des Beaux-Arts, 2007.

[54] Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard (Folio), 1992 (1e édition en 1988 aux éditions Gérard Lebovici).

le Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère (BRAUP) à savoir la *Consultation du Grand Paris* (en épluchant en particulier les rapports de 2008 et de 2009), ainsi que la recherche *Ignis Mutat Res*, à laquelle nous avons participé pendant deux ans, dans l'équipe menée par Alena Prochazka[55]. Enfin, nous avons aussi intégré à notre corpus les éléments de diffusion et de vulgarisation de l'« architecture écologique », notamment les catalogues d'exposition, les vidéos en ligne d'architectes qui s'expriment sur cette question, les articles de presse.

Le corpus de la thèse s'appuie ainsi sur les ouvrages, les séminaires, les recherches que nous venons de citer et les articule avec les entretiens que nous avons menés, le recensement que nous avons effectué et la matière de l'exposition que nous avons construite.

Cette recherche de doctorat tente de saisir ce qui fonde le récit écologiste dans le milieu de l'architecture ; elle fait l'hypothèse que celui-ci se construit à partir des valeurs de la modernité, en s'y opposant, en y souscrivant, en tout cas en se situant toujours par rapport à celles-ci. À partir d'un plan qui met en lumière l'orientation sur ces questions de trois périodes, 1989-2001, 2001-2011, 2011-2015, nous tentons de construire une socio-histoire du récit écologiste dans le milieu de l'architecture avec les outils de notre champ disciplinaire, l'architecture, en empruntant aux sciences humaines et sociales, toujours depuis notre champ, les éléments nous permettant de saisir dans leur complexité les objets que nous étudions.

[55] Pour une recherche intitulée *L'épiderme aérien des villes par le prisme de l'énergie et des modes de vie, learning from Chicago, Montréal, Paris*. Nous avons participé à cette recherche sous la direction de Philippe Simon et de Sabri Bendimérad. 2012-2014.

Partie I

Un récit relativement autonome, 1989-2001

La crise environnementale, des sommets mondiaux à la société civile en passant par le milieu intellectuel

Au niveau sociétal et politique, la décennie 1990, est marquée par différents événements relatifs à ce que l'on commence alors à appeler la *crise environnementale*. Dans un climat plutôt eschatologique, au lendemain des catastrophes de Bhopal (1984) et de Tchernobyl (1986), au lendemain de la prise en compte de la biodiversité (1986) et de la menace qu'elle subit, au lendemain du rapport Brundtland – notre avenir à tous » (1987) –,le GIEC (1988) est créé, le Sommet de Rio (1992) organisé, la notion de *principe de précaution* (1992) développée, le Protocole de Kyoto (1997) ratifié.

En parallèle, plusieurs sociologues, philosophes et anthropologues interrogent et s'emparent de l'idée de *crise environnementale* et de son implication, notamment en ce qui concerne les principes de la modernité qu'elle viendrait ébranler. La plupart des ouvrages portés par ces intellectuels sont liés, directement ou indirectement, aux événements politiques et médiatiques cités plus haut. En 1986, au lendemain de la catastrophe de Tchernobyl, Ulrich Beck publie *La société du risque*[56], en 1989, Félix Guattari sort *Les trois écologies*[57], en 1990, Michel Serres publie *Le Contrat naturel*[58], suivi en 1991 par la sortie de *Nous n'avons jamais été modernes*[59] de Bruno Latour, puis en 1992 par *Le nouvel ordre écologique*[60] de Luc Ferry. Enfin, Catherine et Raphaël Larrère publient en 1997 *Du bon usage de la nature*[61], et Bruno Latour sort *Politiques de la nature*[62] en 1999. Ces essais, de différentes natures, qui touchent des publics multiples sur des temporalités diverses, participent à faire de la question environnementale une question centrale, tant pour le grand public que pour tout une communauté de chercheurs.

---

[56] Ulrich Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Traduction de Risikogesellschaft (1e éd. Suhrkamp Verlag, 1986), Paris, Aubier, 2001.

[57] Félix Guattari, *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

[58] Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Paris, François Bourin,1989.

[59] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique*, *op. cit*.

[60] Luc Ferry, *Le Nouvel ordre écologique*, *l'arbre, l'animal, l'homme*, Paris, Grasset, 1992.

[61] Catherine Larrere, Raphaël Larrere, *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion ((champs essai), 1997.

[62] Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, 1999.

Nous verrons dans cette première partie que le milieu de l'architecture reste relativement sourd aux manifestations médiatiques, politiques et sociétales en lien avec l'idée de *crise environnementale* ainsi qu'aux questionnements sur l'écologie que le milieu intellectuel semble construire au cours des années 1990. Peu poreux certes, mais pas totalement imperméables, comme le montreront certains exemples développés dans cette partie.

Autonomie du récit écologiste dans le milieu de l'architecture

Une des hypothèses de cette partie est que cette indifférence du milieu de l'architecture pour les débats politiques sur l'écologie n'indique pas une indifférence des architectes pour la question de l'environnement. En marge des discours dominants, des architectes, des écoles d'architecture, des lieux d'exposition en lien avec le champ de l'architecture, mais aussi des chercheurs en architecture s'emparent de la question environnementale. Nous verrons que loin de l'injonction de performance énergétique et de *développement durable*, plusieurs démarches significatives se construisent réunissant un corpus d'acteurs que nous analyserons.

Notre seconde hypothèse découle de la première : il n'existe pas dans les années 1990 une unique manière d'aborder la question de l'écologie en architecture ; en revanche, on peut identifier divers courants en construction qui traduisent des démarches multiples, que nous pourrions rassembler autour de quatre thèmes : l'attention au milieu, la réflexion sur la matière, l'intégration du vivant dans l'architecture et dans la ville, et enfin la mise en dialogue entre l'architecture et son climat.

Un héritage complexe et ambivalent

L'ancrage de ces démarches se constitue dans différents moments ou différentes théories de l'histoire de l'architecture : certains architectes soucieux de la question environnementale revendiquent une filiation avec l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970, d'autres un ancrage et une influence des architectes dits du régionalisme critique, d'autres convoquent une histoire de l'architecture plus vaste, renvoyant à une vision romantique du rapport entre l'individu, l'architecture et l'environnement, enfin d'autres démarches

revendiquent une approche nouvelle et contemporaine (souvent computationnelle) et affirment porter les idées du millénaire à venir.
Quasiment tous les acteurs concernés se positionnent en faux par rapport à l'idéologie du Mouvement moderne, idéologie que la question écologique ferait, d'après certains, imploser. Avec la fin des années 1980 s'achèvent dans le milieu de l'architecture les discussions et les débats autour du postmodernisme et de ses doctrines. Le Mouvement moderne perd donc son principal détracteur et semble devenir, au vu de la recherche que nous avons menée, un patrimoine que l'on présente plus qu'une doctrine dont on débat. Bien qu'elle soit relativement faible, la controverse autour des principes du Mouvement moderne s'initie dans le milieu de l'architecture de la décennie 1990 au sein de certains débats qui se construisent autour de l'écologie.

Cette première partie de la thèse a pour ambition de cerner la manière dont l'écologie pénètre le milieu de l'architecture entre 1989 et 2001. Nous faisons l'hypothèse que le récit écologiste qui s'affirme chez les architectes avec une relative autonomie par rapport aux événements sociétaux, intellectuels et politiques qui se déroulent en lien avec l'écologie durant cette même période. Il s'agira donc, dans un premier temps, d'identifier les points de basculement au cours des années 1990 au niveau sociétal, intellectuel et politique, qui permettent de passer d'années 1980 quasiment indifférentes à l'écologie à des années 2000 qui, des discours médiatiques à la règlementation, font de la crise environnementale et du développement durable un sujet central. Dans un deuxième temps, nous tenterons d'identifier par quel biais, autour de quelles notions et avec quelles démarches certains acteurs du milieu de l'architecture s'emparent de la question écologique. Cela nous permettra, dans un troisième temps, de conclure sur la perméabilité du monde de l'architecture aux injonctions écologiques que portent la société civile et les politiques durant la dernière décennie du millénaire.

Premier chapitre

Légitimation, institutionnalisation, médiatisation, labélisation du récit écologiste dans la société

> « (…) de ce temps qui ne s'aimait pas et usa d'un ton outrancier pour se faire passer pour la fin des temps, pour une certaine fin des temps, de ce temps-là, logiquement, aucun des contemporains ne voulut vraiment être[63]. »

L'ambition de ce premier chapitre est de cerner la manière dont se construit un *récit écologiste* au sein de la société dans des années 1990, marquées par la crise, chargées d'un caractère eschatologique, portées malgré tout par l'enthousiasme, parfois feint, d'un nouveau millénaire. Si la considération pour l'environnement parcourt l'histoire, et notamment l'histoire récente des années 1960 et 1970, ce souci écologiste reste cantonné jusqu'alors à des milieux relativement marginaux et à des audiences majoritairement limitées. Bien sûr, l'idée de protection de la nature s'affirme aux États-Unis dès le milieu du XX^{e} siècle, avec par exemple, en 1970 une marche pour la Terre[64] réunissant vingt millions de personnes ; le premier Sommet de la Terre de Stockholm, en 1972, participe aussi à médiatiser les questions environnementales ; enfin, le choc pétrolier de 1973 ouvre les inquiétudes énergétiques alors présentes surtout dans des milieux alternatifs à des audiences plus grandes, au sein de la société civile, mais aussi et surtout chez les politiques et les industriels. Si l'on prend le cas de la France, la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, de 1974 à 1981 montre déjà une orientation vers un souci de l'environnement et de l'économie d'énergie, comme l'avance François Chaslin : « 'C''est en partie sous Giscard que ces questions environnementales vont évoluer en France. C'est à ce moment-là que le ministère de l'Équipement va devenir le ministère de l'Environnement. Cela correspond à une conséquence du choc de 1973. On a oublié ce que c'était, mais on a quand même à un moment interdit d'éclairer les villes. On reprochait à Giscard d'être un ancien, d'avoir une politique *de retour en arrière*, d'être hanté par sa jeunesse, par les années de guerre, par cette ambiance un peu dure. Néanmoins, on pensait vraiment que le choc pétrolier allait avoir des conséquences considérables. Cela n'a pas été le cas[65]. »

Nous prenons donc, dans cette recherche, la mesure de l'importance d'une histoire plus large que celle que nous traitons, et notamment de

---

[63] François Cusset, *Une histoire (critique) des années 1990, de la fin de tout au début de quelque chose*, Paris, La Découverte/Centre Pompidou, 2014.

[64] Le 22 avril 1970, 20 millions de personnes descendent dans les rues suite à l'appel de Gaylord Nelson pour la Journée de la Terre.

[65] Entretien avec François Chaslin par Léa Mosconi, 12 novembre 2014.

celle des années 1960 et 1970. Néanmoins, les événements et mouvements que nous venons d'évoquer, s'ils ont une importance certaine, sont encore peu articulés les uns aux autres et ne convergent pas vers un discours total, cohérent et structuré. La fin des années 1980 et les années 1990, notamment avec le rapport Brundtland (1987), la création du GIEC (1988), le troisième (et très médiatisé) Sommet de la Terre de Rio (1992), et le Protocole de Kyoto (1997), mais aussi avec un débat intellectuel émergent sur les questions environnementales[66], participent à légitimer le souci écologiste. Nous employons ici l'idée de légitimation dans la définition qu'en donne Jean-François Lyotard, en 1979, dans *La condition postmoderne*[67], à savoir « la légitimation, c'est le processus par lequel un législateur se trouve autorisé à promulguer cette loi comme une norme. Soit un énoncé scientifique ; il est soumis à une règle : un énoncé doit présenter tel ensemble de conditions pour être perçu comme scientifique. Ici la légitimation est le processus par lequel un législateur traitant du discours scientifique est autorisé à prescrire les conditions dites (en général, des conditions de consistance interne et de vérification expérimentale) pour qu'un énoncé fasse partie de ce discours, et puisse être pris en considération par la communauté scientifique[68]. »

[66] Nous avons cité en introduction de la partie les ouvrages : *Les trois écologies* (1989) de Félix Guattari, *Le Contrat naturel* (1990) de Michel Serres, *Nous n'avons jamais été modernes* (1991) de Bruno Latour, *Le Nouvel ordre écologique* (1992) de Luc Ferry.

[67] Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne, Rapport sur le savoir*, Éditions de Minuit, 1979.

[68] *Idem*.

1. Fin des années 1980 : l'eschatologie comme horizon

> « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe. Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe[69]. »

Dans un entretien mené dans le cadre de cette recherche en juillet 2015 avec Augustin Rosenstiehl, cofondateur de l'agence d'architecture SOA, nous interrogions l'architecte parisien, né en 1973 en plein choc pétrolier, sur l'influence des différents événements des années 1990 sur sa démarche d'architecte. Étudiant en ethnologie puis en architecture, Augustin Rosenstiehl affirme être plus marqué par le caractère eschatologique des années 1990 que par les politiques environnementales qui les accompagnent : « Ma génération a baigné dans une couche nucléaire. Quelque chose qui a changé le rapport à l'environnement. Une menace latente, qui est là, qui est invisible, qui coupe le lien de la relation entre l'Homme et la planète[70]. »

Deux catastrophes marquent la fin du millénaire

Si l'on fait un pas de côté et que l'on revient quelques années avant 1989, deux catastrophes majeures marquent les années 1980 , dont le retentissement est toujours prégnant dans les années 1990 : le 3 décembre 1984, l'exposition d'une usine[71] produisant des pesticides fait 3 828 morts à Bhopal, en Inde. On dénombre quelques semaines plus tard entre 20 000 et 25 000 morts et près de 300 000 malades. Peu de temps après, le 26 avril 1986, l'accident nucléaire dans le réacteur Lénine de Tchernobyl[72] en Russie marque considérablement les populations. Les conséquences de ces événements sont à l'échelle des hommes et des femmes et à celle de leur environnement. Plusieurs temporalités sont en jeu : le temps figé de l'événement, le temps présent, et un avenir incertain dans lequel il est difficile de projeter la portée de l'accident[73]. Les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl se mesureront des années plus tard et

[69] Walter Benjamin, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot, 1982, p. 342.

[70] Augustin Rosenstiehl, membre fondateur de l'agence SOA, lors de notre entretien, juillet 2015.

[71] Filiale de la firme américaine Union Carbide.

[72] Accident nucléaire classé de niveau 7 qui a eu lieu dans la centrale Lénine.

[73] Par exemple, en ce qui concerne la catastrophe de Tchernobyl, Greenpeace estime que 200 000 personnes contracteront un cancer à cause de l'accident.

marquent considérablement le début des années 1990. Ces catastrophes participent, pour une partie de l'opinion publique, à mettre en lumière la dangereuse imbrication entre la sphère du politique et la sphère des référents scientifiques, compromettant la crédibilité des uns et la légitimité des décisions des autres[74].
Ces deux événements accompagnent l'évolution du rapport des sociétés à l'écologie. La considération pour l'environnement qui émerge dans les années 1960, alors assez communautaire et plutôt circonscrite aux milieux marginaux, devient une question collective et institutionnelle[75] et surtout s'affirme dans un contexte de catastrophe.

Un climat d'eschatologie dans le milieu de l'architecture de la fin des années 1980 ?

Au milieu des années 1990, François Chaslin écrivait : « D'où peut-être cette fascination que nous éprouvons depuis dix ou quinze ans pour la théorie du complexe, du chaos et de la catastrophe, tous phénomènes qui se sont imposés comme les métaphores "naturelles" de notre propre situation existentielle. (…) Notre âge est celui de l'interrogation, de l'inquiétude. Il ne faudrait pas qu'il devienne celui de l'effroi[76]. » Le critique français identifie dans plusieurs de ses textes un climat d'inquiétude qui parcourrait le milieu de l'architecture de la fin du millénaire. Ces deux catastrophes, Bhopal et Tchernobyl, participent-elles à installer ce climat eschatologique chez les architectes ?

Il y a peu d'échos directs à ces deux catastrophes dans le milieu de l'architecture. La base de données ArchiRès[77] ne recense quasiment aucune mention des événements dans les revues d'architecture, dans les ouvrages, les thèses, les mémoires les TPFE[78] du champ de l'architecture avant les années 2000. On ne recense quasiment pas non plus de conférences, d'expositions ou de colloques dans le milieu de l'architecture qui évoqueraient l'une ou l'autre de ces catastrophes.

[74] À ce titre l'introduction du livre de Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, La Découverte. 2012, montre un exemple sur les questions de certitude et de confiance des populations pour les institutions, notamment scientifiques.

[75] Institution s'entend ici au sens que lui donne Émile Durkheim notamment dans E. Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Payot (Petite Bibliothèque Payot), 2009 [1894], c'est-à-dire une forme sociale constituée, relativement immuable, sorte de mécanisme légitime du collectif.

[76] François Chaslin, « Quelle idée de l'avant-garde ? », *STOA* n°2, Louvain-la-Neuve, novembre 1997.

[77] Portail francophone des bibliothèques d'architecture et de paysage, qui rassemble les vingt ENSA, l'ESA, Camondo, l'UCL, l'ULB, L'Académie libanaise des beaux-arts (ALBA), la Cité de l'architecture et du patrimoine. Le portail ArchiRès recense à ce jour (juillet 2016) 390 000 notices bibliographiques.

[78] Étude menée à partir de la base de données ArchiRès entre 1986 et 2015 sur l'ensemble des revues, ouvrages, thèses, TPFE, PFE, vidéos, recensés sur ArchiRès. Seule une vidéo est disponible à l'ENSA.

Pourtant, ces événements entremêlent plusieurs questions en relation directe avec le champ architectural : le rapport à l'environnement, la question de l'énergie et celle du nucléaire. Si ces sujets sont débattus une décennie plus tôt dans certaines communautés d'architectes, relativement marginales, ils ne font pas explicitement débat dans le milieu de l'architecture des années 1980 puis 1990, alors tournées vers d'autres questions. Néanmoins on note que l'Union internationale des architectes organise à Prague un colloque durant trois jours du 7 au 10 novembre 1989 (à noter la coïncidence calendaire avec un autre événement de 1989, majeur celui-ci : la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989), intitulé *Assemblée pour la prévention du nucléaire*, et dont l'ambition est d'articuler des ateliers, des conférences et une exposition pour penser « l'architecture et l'urbanisme par rapport au désarmement et à l'écologie ». Si la référence à la catastrophe de Tchernobyl n'est pas explicite, la tenue de cet événement mondial du monde de l'architecture sur le risque nucléaire est l'expression d'une inquiétude et d'une réflexion d'une partie de la communauté des architectes pour ce sujet. Aussi, trois ans plus tard, en 1992, l'Espace Electra de la fondation EDF accueille une exposition, en partenariat avec l'Institut français d'architecture, intitulée *Architecture de l'électricité*. Le *Bulletin d'Informations Architecturales* indique que l'objectif de l'évènement est de saisir « l'évolution architecturale, artistique liée aux différentes étapes du développement de l'énergie électrique en France à travers les réalisations de Paul Friesé, architecte de sous-stations électriques, Georges-Henri Pingusson, constructeur de la centrale de Vitry Sud qui fut à la fin des années 1920 la plus moderne du monde, puis Claude Parent ». Nous avons contacté la Fondation EDF afin de recueillir plus d'informations sur cette exposition et déterminer s'il existait une réflexion critique plus générale des risques du nucléaire en parallèle, mais nous n'avons hélas pas eu plus de documentation, ce qui ne nous permet pas d'évaluer la portée critique de cette exposition. Ces deux événements, *Assemblée pour la prévention du nucléaire* et *Architecture de l'électricité*, sont assez isolés, et nous ne sommes même pas en mesure de convenir que le second s'inscrit dans une réflexion post-Tchernobyl, ce qui nous amène à faire l'hypothèse que le milieu de l'architecture n'est, du moins apparemment, pas explicitement ou directement influencé par ses deux catastrophes.

On peut avancer que cela est surement dû aux dates des catastrophes, 1984 et 1986, qui tombent en plein milieu des années 1980, décennie surtout marquée, chez les architectes, par les discours tonitruants du postmodernisme. À titre de comparaison, par exemple, la catastrophe de Fukushima, qui se déroule près de vingt-cinq ans après Bhopal et Tchernobyl, en 2011, sera mentionnée, toujours dans la base de données ArchiRès, dans quatorze articles, cinq ouvrages, un mémoire, un document audiovisuel et un PFE. Par ailleurs, François Chaslin[79] y consacre un des numéros de son émission de radio hebdomadaire *Métropolitains* sur France Culture[80] et l'évoque dans plusieurs autres émissions. L'ENSA Paris-Malaquais, la Maison de la culture du Japon et l'Association franco-japonaise de l'architecture et du design organisent en 2012[81] le colloque *Ville et architecture après le 11 mars*, avec notamment les architectes Kengo Kuma, Yasuaki Onoda, Kasuhiro Kojima, Kazuyo Sejima, Riken Yamamoto, qui aura une seconde édition à l'ENSA Paris-Malaquais en 2013[82].

Si les deux catastrophes ne font pas explicitement ni directement débat dans le monde de l'architecture, elles instaurent un climat d'eschatologie qui marque et influence indirectement un certain milieu de l'architecture. En 2010, dans la revue *Architectura viva*, François Chaslin revient sur l'emprise d'un discours de la catastrophe sur le milieu de l'architecture : « Ce sentiment de la catastrophe a baigné les années 1980 comme une sorte de poétique négative, sur un fond de désenchantement du monde, avec les deux crises économiques nées des chocs pétroliers de 1973 et 1979, l'apparition du sida, le retour du chômage, la chute du Mur et l'écroulement du modèle communiste, ensuite les guerres ethniques en Europe de l'Est. Ce sont des phénomènes historiques qui en quelque sorte "résonnaient" dans l'expression architecturale et accéléraient la fin du postmodernisme qui n'avait pourtant que quelques années d'ancienneté, inventé qu'il avait été en 1977. Très vite (à New York et dans certains milieux "avancés" dès 1988), ce mouvement devait être supplanté par un déconstructiviste vaguement inspiré de Derrida mais

[79] Critique d'architecture français.

[80] « Japon, 1 ans après le Tsunami du 11 mars 2011 », *Métropolitains*, émission de François Chaslin, France Culture, 6 mai 2012.

[81] Du 29 au 31 mars 2012.

[82] Conférence le 28 mars par Riken Yamamoto, exposition à l'Espace Callot de l'ENSA Paris-Malaquais du 29 mars au 10 avril 2013.

qui surtout, d'un point de vue essentiellement esthétique, accumulait objets brisés, pliés, fracturés et chaotiques[83]. »

Le critique d'architecture français poursuit en identifiant une influence de cette fin de siècle eschatologique sur le monde de l'architecture : « Apparues dans le débat scientifique vers 1975, ces notions de chaos, de catastrophe, de fractales, ces métaphores pour nous, n'ont donc touché le milieu architectural que quelques années plus tard. Et pas seulement parmi les déconstructivistes, ou parmi ceux qui allaient ensuite travailler sur les architectures numériques ou "non standard". Mais aussi chez des architectes de sensibilité plus classique, baroquisantes et cherchant à mêler de la manière la plus confuse l'air et la matière des villes, comme en France Henri Gaudin dès le début des années 1990. Il est (dans mon souvenir) parmi les premiers qui s'en soient nourris. Le sentiment de la catastrophe est par exemple omniprésent dans les écrits de Paul Virilio (sentiment angoissé, chez lui, et proche de celui du désastre)[84]. »

C'est aussi ce climat eschatologique que tente de saisir Patrice Goulet dans l'exposition *Temps sauvage et incertain* dont il est commissaire à l'Institut français d'architecture en 1989, qui deviendra une exposition itinérante, présentée notamment à la Fondation Nicolas Ledoux à Arc-et-Senans. Dans le catalogue de l'exposition, le curateur précise « ce temps sauvage et incertain, c'est celui de notre environnement, celui des villes contemporaines de 1, 10, 20 millions d'habitants (…) l'architecture, une goutte d'eau dans l'océan de construction. Comment faire pour que cette goutte d'eau change la couleur de l'ensemble[85] ? »

En 1998, dans la publication *Écologie urbaine*[86], éditée à la suite du colloque éponyme organisé à l'École d'architecture de la Villette, Jean-Paul Curnier place la catastrophe comme seul horizon du champ de l'architecture des années 1990 : « Seule la catastrophe occupe désormais la question du devenir car elle seule peut arracher quelque chose à l'univers construit. La catastrophe, tour à tour effroyable ou sublime est seule à pouvoir répondre à l'attente de l'inattendu, non comme retour légitime du naturel, de la nature reprenant "ses droits", comme on le dit si familièrement et si étrangement, mais comme

[83] François Chaslin, *« Mort du mathématicien Benoit Mandelbrot »*, *Métropolitains*, France Culture, numéro 523, octobre 2010. Publié dans la revue *Arquitectura Viva*, Madrid, n°133, juillet-août 2010.

[84] *Idem*.

[85] Extrait du texte de présentation de l'exposition dans le *Bulletin d'Informations Architecturales*, septembre 1989, p. 7.

[86] François Séguret, Henri-Pierre Jeudy, *Écologie urbaine ?*, actes du colloque *Écologie urbaine*, Paris, Éditions de la Villette, 2000.

réouverture du jeu, comme destruction du miroir. La catastrophe : chiffon rouge de l'écologie. Car c'est précisément contre toute forme d'aléa et principalement contre la perspective omniprésente de la catastrophe, qui ne peut être pour elle qu'une responsabilité humaine inavouée ou camouflée, qu'une forme de continuation de la faute vers laquelle incline spontanément l'humanité, que prospère l'écologie, forme contemporaine du ressentiment élevé au rang de pensée et d'envie politique[87]. »

La catastrophe et le risque : débat dans les sciences humaines et sociales de la fin des années 1980

Quelques mois après l'accident de Tchernobyl, le sociologue allemand Ulrich Beck publie *La Société du risque, sur la voie d'une autre modernité*[88]. L'ouvrage, qui aura un retentissement considérable dans le champ des sciences humaines et sociales, appuie sa thèse, dès les premières lignes de son avant-propos[89], sur l'analyse des catastrophes technologiques du monde industrialisé, mentionnant notamment Bhopal et Tchernobyl. La thèse du sociologue allemand est que les risques ne sont plus *naturels* mais qu'ils sont les conséquences imprévues de la modernisation. Ces risques se distingueraient par leur caractère incertain, et la société industrielle serait dans l'impossibilité de les prévoir et d'évaluer leur incidence. Cet état serait aussi un indicateur du rapport que nos sociétés industrielles entretiendraient avec la *nature*, et l'influence de ces risques manufacturés se mesurerait à son impact sur l'environnement.

En avant-propos de l'ouvrage, en mai 1986, quelques semaines après la catastrophe de Fukushima, Ulrich Berck écrit : « L'envers de la nature socialisées est la *sociétisation des destructions naturelles* qui se transforment en menaces sociales, économiques et politiques intégrées au *système* et portant sur la société mondiale industrialisée à l'extrême[90]. » Le sociologue allemand poursuit au cours de l'ouvrage l'idée que les risques induits par la modernité mènent à une aporie dont l'incidence sur l'habitabilité de la terre serait à la fois

[87] Extrait des actes du colloque *Écologie urbaine* organisé par le concours du plan urbain, par l'ENSA Paris-la-Villette, le 5 mai 1998, intervention de Jean-Paul Curnier, « Écologie politique au miroir. (L'œuvre en surplomb) ».

[88] Ulrich Beck, *La société du risque, op. cit.*

[89] *Idem*, p.13.

[90] *Idem*, p.17.

considérable et imprévisible : « Les dégâts et les menaces qui pèsent sur la nature et sur l'environnement, les communiqués indiquant le taux de contamination des denrées alimentaires et des objets d'utilisation courante, les accidents chimiques, les intoxications et les incidents atomiques potentiels, et à fortiori ceux qui ont déjà eu lieu, opèrent dans le sens d'une dévaluation rampante ou galopante, et d'une expropriation des droits au patrimoine. En augmentant inconsidérablement les risques liés à la modernisation, on s'engage chaque jour davantage dans une politique du devenir invivable de la terre[91]. » En reprenant l'idée que porte son sous-titre *Sur la voie d'une autre modernité*, Ulrich Beck présente les principes de la modernité réflexive, une modernité qui interrogerait sa propre dynamique et les conséquences de ses principes, et qui serait organisée autour de l'idée de risque et de l'anticipation de la catastrophe. L'influence des travaux d'Ulrich Beck est considérable et illustre l'intérêt, qui va s'accroitre au cours des années 1990, des sciences humaines et sociales pour l'étude de la modernité, de ses conséquences notamment écologiques. D'autre part, la forte résonnance de l'ouvrage chez les chercheurs[92] s'accompagne d'un rayonnement des idées de l'auteur au-delà de son champ et d'un public de sachants. Pour l'historien français Jean-Baptiste Fressoz, « si ce récit a connu un succès immense, bien au-delà des sciences sociales, c'est que son efficacité rhétorique invitait à refonder le politique. Il fallait transformer nos institutions, les rendre aptes à gouverner non seulement les humains, mais aussi tous les êtres que la technique avait mobilisés pour notre confort. Les philosophes Michel Serres ou Bruno Latour entreprirent d'écrire une nouvelle constitution, un nouveau "contrat naturel" visant à intégrer humains et non-humains de manière symétrique dans nos "collectifs"[93] ».

Dans son ouvrage *L'Apocalypse joyeuse*[94], l'historien français se positionne en faux par rapport à la thèse du sociologue allemand, notamment en ce qui concerne la prétendue réflexivité de la modernité, et engage à sortir du récit de dessillement que portent *La Société du risque* ou encore *Nous n'avons jamais été modernes*. Nous reviendrons dans la troisième partie sur ces thèses portées par

[91] *Idem*, pp. 69-70.

[92] Google Scholar recense 2305 citations de *La société du risque*.

[93] Jean-Baptiste Fressoz, « Les leçons de la catastrophe. Critique historique de l'optimisme postmoderne », *op. cit.*

[94] Jean-Baptiste Fressoz, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, *op. cit.*

Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher et d'autres historiens de l'environnement ; notons seulement qu'à propos du climat de catastrophe que peint Ulrich Beck, que Bruno Latour qualifie d'*eschatologique*, Jean-Baptiste Fressoz nous renvoie à la fin de son livre à l'idée d'une « apocalypse joyeuse » qui caractériserait non pas la fin du XX^{e} siècle, mais l'ensemble de la modernité : « L'enjeu de notre modernité est peut-être moins de définir son exceptionnelle réflexivité que de considérer son passé, de comprendre le succès des dispositifs qui ont produits la désinhibition moderne, d'en repérer les survivances contemporaines et d'exercer un droit d'inventaire sur ce lourd héritage. C'est à cette condition que nous pourrons sortir de l'étrange climat actuel de joyeuse apocalypse[95]. »

En 2004, presque vingt ans après la sortie de *La société du risque* mais seulement trois ans après sa traduction en France, les *Annales de la recherche urbaine* consacrent un numéro à la question de l'anticipation de la catastrophe. La publication qui s'intitule *Apprivoiser la catastrophe* assume l'influence des travaux d'Ulrich Beck et propose d'identifier l'ensemble des risques qui menacent l'espace urbain et les outils pour l'en préserver.

Les événements de Bhopal et de Tchernobyl participent à construire un imaginaire de la catastrophe pour la société civile tout en alimentant les thèses que débattent certains intellectuels importants de la fin du millénaire sur le risque, l'écologique et la catastrophe. Certes, le milieu de l'architecture ne reprend pas nommément ces événements et n'analyse pas les enjeux qu'ils portent, comme il le fera avec la catastrophe de Fukushima ; néanmoins, ces deux catastrophes, additionnées à un climat général marqué par d'autres événements de natures différentes – comme la prolifération du sida, les changements climatiques, les crises financières –, participent à instaurer un climat sombre de « fin des temps » qui pénètre le milieu de l'architecture. François Chaslin, dans un article publié d'abord en 1994 dans *Noise*, puis en 1995 dans *Projeto*, puis en 1998 dans *Poïesis*, campe cette fin de millénaire eschatologique : « En cette fin de siècle, l'air du temps s'est assombri et teinté de catastrophisme. L'époque est fascinée par les dérèglements, par ces extraordinaires concentrations humaines qu'on sait exister ailleurs, par cet état précaire dans lequel semblent vivre les sociétés, par cette turbulence,

[95] *Idem*, p.302.

ce danger qui plane sur la paix, sur la santé, sur l'écologie, sur les frontières des nations, sur les équilibres sociaux, par l'explosivité ou plutôt l'implosivité du Monde. Et cette fascination développe en nous un curieux mélange de jouissance et d'épouvante. La notion de chaos règne en maître-mot depuis que les conversations mondaines ont répercuté l'écho affaibli de la théorie mathématique des fractales et de la catastrophe. Il existe bien un sentiment d'apocalypse latente, que nous esthétisons à tout va, dont nous avons fait l'un des ressorts de l'art contemporain, du cinéma et de la littérature[96]. »

L'architecte Didier Faustino[97], étudiant dans les années 1990, évoque dans un entretien mené dans le cadre de notre recherche combien le caractère eschatologique de la fin du millénaire a marqué sa démarche et sa production artistique et architecturale : « À ce moment-là, nous avions vingt ans, et étions partie prenante de ce contexte. C'est une génération sans revendications. Moi-même, je n'en avais pas. Un constat dominait : celui que les revendications des aînés ne nous intéressaient pas. Leurs revendications étaient en train d'être récupérées pour alimenter la machine à vendre. Il y avait une sorte de rage romantique qui émergeait. Nous n'étions plus dans le *no futur* mais dans un futur sans intérêt. J'avais l'impression d'une chute où il fallait quand même acter certaines choses. Mes projets étaient très noirs. D'ailleurs ils le sont encore aujourd'hui ; je traîne une sorte de dystopie d'enfant de Michel Foucault[98]. » Le projet *Starway to heaven*, réalisé en 2001, sculpture urbaine prenant la forme d'une cage d'escalier qui domine le territoire, avec une absurdité assez provocante, porte cette imaginaire de la catastrophe, de l'incertitude et de l'inachevé.

[96] François Chaslin, « Les idées nébuleuses », *Noise*, n°18-19, décembre 1994, puis publié dans *Projeto* n°183, Sao Paulo, mars 1995 et dans *Poïesis*, n°7, mai 1998.

[97] Architecte français né en 1968.

[98] Entretien avec Didier Faustino par Léa Mosconi, octobre 2012.

2. Évaluer la crise environnementale : création du GIEC et de la Charte européenne de l'environnement

Ce contexte post-catastrophe crée un terreau propice à l'émergence d'un débat autour de la question controversée des changements climatiques. À la fin des années 1980 apparaissent deux courants antagonistes : certains font part d'une inquiétude grandissante face à ce que l'on commence à appeler « la crise environnementale » et en appellent aux instances mondiales : selon eux, l'absence de preuves absolues en matière d'environnement ne devrait pas être un « prétexte » pour ne pas agir. D'autres part, ceux que l'on appellera quelques années plus tard les « climato-septiques », rejettent la notion même de crise environnementale et en appellent à la raison afin d'éviter des investissements qu'ils jugent inutiles, qu'ils soient financiers ou en ressources humaines, pour une potentielle crise dont il n'existe, selon eux, aucune certitude scientifique.

Si le terme de diversité biologique est utilisé pour la première fois en 1980[99], ce n'est qu'en 1986 que la contraction « biodiversité » est employée dans le colloque *National Forum on biological diversity* par Edward Osborne Wilson. Les actes sont édités en 1988, marquant la première publication du terme. En 1987, le Rapport Brundtland, intitulé *Notre avenir à tous*[100], et rédigé en vue de la préparation du Sommet de Rio, utilise pour la première fois l'expression *développement durable*[101]. Le rapport définit cette nouvelle notion comme « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Le développement durable met alors en tension deux notions avec l'ambition de les accorder : l'idée de « besoin » et l'idée de « limitations ».

Construire un organe de mesure de la crise : le GIEC (1988)

Face à ces interrogations, il devient pressant, pour les « décideurs », d'instaurer une « source objective » d'information afin d'appréhender

[99] Employé par Thomas Lovejoy dans une publication en 1980.

[100] *Our common futur*.

[101] *sustainable development*.

avec rationalité la question de l'environnement. C'est dans ce contexte que deux organismes de l'ONU[102] créent en novembre 1988 à l'occasion du G7 le Groupe d'expert intergouvernemental sur l'évolution du climat , dit GIEC. Le GIEC réalise une synthèse des travaux de meilleure qualité faisant consensus afin d'évaluer les recherches scientifiques et socio-économiques des laboratoires du monde entier portant sur la question du climat.

Trois groupes de travail structurent le GIEC : le premier est en charge des « inventaires nationaux des gaz à effet de serres » ; le deuxième coordonne les sujets touchant la « vulnérabilité des systèmes socio-économiques et naturels aux changements climatiques », en évaluant les impacts négatifs et positions de ces changements ainsi que les possibilités d'adaptation au regard des publications existantes ; le troisième groupe a pour objectif de cerner les « solutions envisageables pour limiter les émissions de gaz à effet de serres ou tout autres conséquences du changement climatique ». Le GIEC produit environ tous les cinq ans[103] des rapports d'évaluation présentant de façon détaillée un bilan scientifique, technique et socio-économique sur les changements climatiques pour une période donnée, en explicitant les causes, les incidences et les mesures à prendre pour y faire face.

Malgré le désir d'impartialité sur lequel il se fonde, le GIEC est un organisme controversé dès sa création et dont les premiers rapports suscitent au début des années 1990 le doute de certains, que ce soit les climato-sceptiques ou même certains écologistes ou climatologues. D'une part, la structure hybride du GIEC, mêlant politique et science, biaise, selon certaines personnes (scientifiques, climatologues, citoyens engagés dans la cause écologistes), la neutralité de l'organisme, qui réaliserait, toujours selon eux, des rapports très édulcorés face à la réalité de la crise environnementale. Par ailleurs, les climato-sceptiques contestent la validité « scientifique » des conclusions du GIEC, tant dans leur globalité et que sur des points de détails.

Certes, la controverse sur le climat perdure après la création du GIEC, organisme qui peine à affirmer sa légitimité au début des années 1990.

[102] L'Organisation météorologique mondiale[102] (OMM) et le programme des Nations Unies pour l'Environnement[102] (PNUE).

[103] Premier rapport en 1990, deuxième en 1995, troisième en 2001, quatrième en 2007, cinquième en 2014.

Construire un cadre commun en Europe : création de la Charte européenne de l'environnement et de la santé

Quelques mois plus tard, en décembre 1989, la Charte européenne de l'environnement et de la santé est adoptée par les États membres de la Région européenne de l'OMS. Son ambition de mettre en place une série de principes et une stratégie d'ordre environnementale pour la période 1989-2000[104]. La question de l'environnement est appréhendée au regard des dommages qu'un milieu dégradé peut engager sur la santé des hommes et des femmes, par exemple « le maintien et l'amélioration de la santé et du bien-être exigent un développement systématique et durable[105][106] ».

Néanmoins, on voit émerger quatre tendances qui nous semblent participer timidement à une nouvelle manière d'appréhender l'environnement. D'une part, on sent pointer un « doute » face au mode de vie dit « moderne[107] » et face à l'utilisation croissante des ressources naturelles : « l'utilisation inconsidérée des ressources naturelles et des produits manufacturés par l'homme, qui est de nature à porter préjudice à l'environnement et à menacer la santé[108] ». D'autre part, on voit émerger une « conscience collective » et mondiale en matière d'écologie dépassant les États et les territoires : « Chaque gouvernement et service public est responsable de la protection de l'environnement et de la promotion de la santé humaine sur son propre territoire et doit faire en sorte que les activités exercées sous sa juridiction ou son contrôle n'entraînent aucun dommage pour la santé des populations des autres États. En outre, chaque gouvernement partage la responsabilité commune de sauvegarder l'environnement mondial[109]. » Aussi, on voit apparaitre la question de la règlementation dans le champ de l'environnement par le biais de procédures, de critères, de normes : « Des critères et des procédures destinés à quantifier, à contrôler et à évaluer les

[104] Au-delà pour certaines résolutions, notamment les résolutions 42/187 et 42/186 de l'Assemblée générale des Nations Unies.

[105] Préambule de la Charte européenne de l'environnement et de la santé, point 5, ou encore toujours dans le préambule « un environnement propre et harmonieux exerce une influence bénéfique sur la santé et le bien » (point 3), « la santé humaine est tributaire d'une grande variété de facteurs environnementaux de la plus haute importance » (Point 1).

[106] Ou encore « Chaque individu a l'obligation de contribuer à la protection de l'environnement, dans l'intérêt de sa propre santé et de la santé des autres. », « L'environnement devrait être géré comme une ressource aux fins de la santé de l'homme et de son bien-être ».

[107] Un mode de vie « moderne » est ici employé dans le sens où l'évoque Ulrich Berk, sociologue allemand né en 1944, dans « Le Conflit des deux modernités et la Question de la disparition des solidarités » : il s'agit d'un mode de vie lié à une production industrielle, à l'expansion de la société de consommation, à l'avènement du capitalisme, et à la glorification du capitalisme.

[108] Préambule de la Charte européenne de l'environnement et de la santé, point 6.

[109] « Obligations » de la charte européenne de l'environnement et de la santé, Obligation 5.

dommages pour la santé ou pour l'environnement devraient être élaborés et appliqués[110]. ». Enfin, nous pouvons constater la volonté de développer une « pédagogie » en sensibilisant le grand public aux questions environnementales : « Les médias jouent un rôle capital en sensibilisant le public et en favorisant une attitude positive envers la protection de la santé et de l'environnement. Ils ont le droit de recevoir des renseignements corrects et précis, et devraient être encouragés à communiquer ces renseignements au public de façon efficace[111]. »

Si la Charte européenne de l'environnement et de la santé reste très axée sur l'homme et la femme, leur santé et leur bien-être, l'émergence d'un doute face au progrès, d'une ambition collective et mondiale sur l'écologie, de la volonté de préserver l'environnement par le biais de la réglementation, d'un désir de rendre le grand public acteur dans le débat sur l'écologie, participent à assoir l'environnement en tant que question centrale et structurante de nos sociétés, esquissant le récit dont il pourrait porter les questionnements.

Une crise ?

Par ailleurs, l'expression même de « crise environnementale » est à interroger. Elle est largement utilisée au cours de cette période. Dans *L'Utopie et la ville, après la crise, épisodiquement*[112]*,* le sociologue français Jean-Louis Violeau donne cette définition de la notion de crise : « La crise s'inscrit dans un profil historique tout en marquant généralement la fin d'une époque. Elle permet la périodisation qui à la fois distingue, simplifie et toujours de biais qualifie. Elle donne un sens, un rythme, une scansion. Mais elle reporte du même coup l'avènement de l'avenir et engage au repli vers la sécurité[113]. » En qualifiant de « crise » les changements climatiques, le désordre écologique, la pollution massive, nous marquerions historiquement le passage d'un temps à l'autre, en identifiant ainsi les qualités de l'un et de l'autre ; aussi, comme le soulignent les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, choisir le terme de crise, c'est penser la possibilité d'une sortie de crise, c'est appréhender les changements climatiques comme un moment ponctuel dont on va,

[110] « Principes fondateurs d'intérêt général » de la Charte européenne de l'environnement et de la santé, principes 12.

[111] « Droit et obligations » de la Charte européenne de l'environnement et de la santé, point 7.

[112] Jean-Louis Violeau, *L'Utopie et la ville, après la crise, épisodiquement*., Sens et Tonka, 2013.

[113] *Idem.*

grâce aux outils appropriés, se sortir ; en quelque sorte, la notion de crise porterait en elle l'idée que nous posséderions le matériel pour en sortir.

Bruno Latour, dans *Face à Gaïa*[114], souscrit au constat qu'identifient Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz par rapport à la notion de *crise :* « Hélas parler de "crise" serait encore une façon de se rassurer en se disant qu'"elle va passer" ; que la crise "sera bientôt derrière nous". Si seulement ce n'était qu'une crise ! Si seulement, cela avait été juste une crise ! D'après les spécialistes, il faudrait parler plutôt de "mutations" : nous étions habitués à un monde ; nous passons, nous mutons dans un autre monde (…). Normalement, de mauvaises nouvelles en mauvaises nouvelles, nous devrions avoir le sentiment d'avoir glissé d'une simple crise écologique à ce qu'il faudrait plutôt nommer *une profonde mutation de notre rapport au monde*[115]. »

[114] Bruno Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte.
[115] *Idem*, p.16.

3. Un principe de précaution difficilement appréhendable

Lors de notre entretien, l'écologue Luc Abbadie avait mentionné à propos de la notion de précaution : « Je suis prudent quand je ne monte pas dans un avion si on me dit qu'il a une chance sur 100 de se planter ; 's'il y a une chance sur 10 000 000, je monte[116]. »

Dans le premier rapport que rend en 2008 l'équipe Secchi-Vigano pour la consultation du Grand Paris de l'agglomération parisienne, on peut lire la déclaration suivante : « En résumé, à la question très générale de la posture à adopter face au défi de l'après-Kyoto, notre réponse est le principe de précaution. Ce dernier est adapté à un enjeu majeur de réduction de la consommation d'énergie et d'émissions de gaz à effet de serre[117]. » Dans cette même consultation, l'équipe menée par Christian de Portzamparc écrit la même année : « Bâtir l'avenir c'est voir, ou chercher à discerner une vision du futur. Et dans la fin des années 1980, dans tous les colloques, faute de discours d'avenir, on s'est replié sur une invocation : le mot durable et le principe de précaution[118]. » Ceci est factuellement faux, nous le verrons dans le troisième temps de ce chapitre, mais révèle la manière dont le principe de précaution intervient dans le discours du champ de l'architecture pour les architectes d'aujourd'hui.

Trois ans plus tard, c'est l'architecte française Odile Decq, qui intitule l'éditorial du numéro 46 de la revue *Archistorm Haro : Sur le principe de précaution*[119]. L'architecte française ouvre son texte avec les rêves que le progrès et la poursuite de l'innovation permettaient encore dans monde dans lequel l'adolescente qu'elle était grandissait, évoquant alors les premiers pas sur la lune et la rapidité du Concorde : « Ces rêves concouraient à l'idée, alors répandue, que

[116] Luc Abbadie, écologue français, entretien mené par Léa Mosconi le 20 octobre 2014, en réponse à une question sur la légitimité du principe de précaution.

[117] Bernardo Secchi et Paola Vigano, rapport 2008 de la Consultation sur le Grand Paris.

[118] Christian de Portzamparc, rapport 2008 de la Consultation sur le Grand Paris. Page 7.

[119] Odile Decq, éditorial de la revue *Archistorm*, n°46, janvier-février 2011, pp. 12-13.

nous irions, tous, toujours plus loin, plus vite, que l'évolution du monde nous permettrait d'inventer et de nous affranchir des contraintes les plus dures de la vie. Ce qui est arrivé[121]. » Odile Decq décrit alors un principe de précaution qui freinerait la créativité et l'innovation des architectes et qui mènerait à une production architecturale pauvre, banale et sans ambitions. L'ancienne directrice de l'École spéciale d'architecture (ESA) cite même dans son texte la définition du principe de précaution[122] en manifestant sa volonté d'abstraire l'architecture du champ d'application de ce principe de précaution jugé incompatible avec les ambitions de l'architecture : « J'attends du ministre en charge de l'architecture le courage de s'attaquer à l'application du principe de précaution dans la conception, l'enseignement et la réalisation de l'architecture. » Quelques mois plus tard, le 30 mars 2011, l'article est publié sur le site *Le Courrier de l'architecte* sous le titre de « Le Principe de précaution, gangrène de la création architecturale ».

Quelques années plus tard, Rudy Ricciotti publie dans *Le Monde* un texte manifeste intitulé « Halte au principe de précaution[123] » qui débute par « le principe de précaution est un principe affairiste », et se poursuit en dénonçant ce « désastre existentiel » qui serait « une nouvelle version du cartésianisme ». Comme le fait Odile Decq, Rudy Ricciotti voit dans le principe de précaution un vecteur de durcissement des règlementations. Quelques mois avant la parution de cet article, l'architecte bandolais participe à une séance plénière au Centre Pompidou sur le principe de précaution[124] organisée par l'entreprise OSMOS « leader mondial de la surveillance de la santé des structures » et par le groupement SYNNOV pour la « défense de l'innovation en France ». L'intervention de Rudy Ricciotti campe la plupart des positions présentées plus tard dans l'article du *Monde*. Avec la provocation qui le caractérise, il débute sa présentation ainsi : « Il y a quelque chose d'honorable dans le faire d'être imprudent ». Il appuie notamment sur un point qu'il évoque aussi dans *Le Monde*, à savoir le paradoxe entre le fait que le principe de précaution a pour vocation de protéger l'environnement alors qu'il « engage un consumérisme environnemental », situation que l'architecte de Bandol

[121] *Idem*, p.12.

[122] La définition de 2005, quand celui-ci entre dans la Constitution française.

[123] Rudy Ricciotti, « Halte au principe de précaution », *Le Monde*, 7 octobre 2014, [en ligne] http://www.lemonde.fr/idees/article/2014/10/07/halte-au-principe-de-precaution_4499294_3232.html

[124] *Principe de précaution et innovation,* Centre Georges Pompidou, 27 mai 2014.

qualifie de « délire environnementaliste ». Rudy Ricciotti rappelle cette anecdote : il y a quelques années, il aurait remis un rapport à Jean-Louis Borloo préconisant de diminuer le confort des Français de quelques degrés plutôt que de multiplier les dispositifs techniques complexes d'économie d'énergie, argumentant qu'il « faudrait refuser la dépendance technologique : ça c'est héroïque, ça c'est romantique ». Le rapport aurait été « mis à la poubelle » et on aurait ri au nez de l'architecte.

Nous venons de le voir, Rudy Riccotti fait du principe de précaution le principe de l'expansion inconsidérée des normes, des réglementations et de la dépendance à des technologies toujours plus complexes. Dans cette partie, nous tenterons de reconstituer une courte généalogie du principe de précaution pour saisir s'il porte les idées que lui reprochent certains de ses détracteurs, et pour comprendre son influence sur les différents champs qu'il convoque : politique, scientifique, philosophique, juridique et architectural.

Le premier Sommet de la Terre en 1972 à Stockholm fait émerger et rend populaire l'idée d'une « préservation de l'environnement », ce qui animera les débats autour de cette question dans les années 1970. Entre autres choses, ce « souci écologiste » donne lieu à la naissance en Allemagne d'un courant militant pour le « *Vorsorgeprinzip* , une sorte de « principe de prévoyance » sur lequel s'appuiera Hans Jonas pour écrire *Le Principe de responsabilité*[125] en 1979. Dans son ouvrage, Hans Jonas interpelle les habitants et les politiques sur l'état de la planète et les invite à assurer un risque zéro de détérioration de la terre et des conditions de vie humaine, par le biais d'une responsabilisation de chacun : « Agis de façon à ce que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre[126]. » Dans les années 1980, plusieurs textes officiels de pays d'Europe du Nord reprennent cette notion.

Le principe de précaution s'ancre dans les premières réflexions d'Hans Jonas sur le principe de responsabilité, et se construit aussi dans une relation dialectique avec deux autres notions, le principe d'espérance[127] et le principe de prévention. Le principe d'espérance

[125] Hans Jonas, *Le principe de responsabilité*, 1979.

[126] *Idem*, p.30.

[127] Théorisé par Ernst Bloch dans *Le principe d'espérance*, Gallimard, 1976.

est développé par Ernst Bloch dans l'ouvrage en trois volumes *Le Principe d'espérance*[128] paru entre 1954 et 1959, reprenant des thèses déjà évoquées par l'auteur dès 1918 dans *L'Esprit de l'Utopie*[129]. L'enjeu, selon Ernst Bloch, est « d'apprendre à espérer » en construisant une « conscience anticipatrice » et en articulant une anthropologie des désirs et des besoins avec la nécessité d'un certain « idéalisme ». Le principe de précaution emprunte au principe d'espérance l'ambition de mettre en place un comportement éthique face à un futur incertain, Il n'est en revanche pas porteur de l'optimisme du principe développé par Ernst Bloch.

La relation du principe de précaution au principe de prévention est plus complexe. L'idée de « prévention » est une notion ancienne, que l'on retrouve dans la démarche de certains professionnels (médecins, politiques, avocats et autres). Elle est popularisée par diverses campagnes dites de « prévention », dès la fin du XVIII^{e} siècle, du choléra à la variole en passant par l'alcool ou aujourd'hui la sécurité routière ou le sida. Le principe de prévention a pour objectif de restreindre les dommages liés à des risques avérés d'atteinte à l'environnement, à la santé, et parfois à d'autres champs, avec pour enjeu d'agir en priorité en amont plutôt que de remédier aux dommages après coup. La prévention s'appuie sur l'expérience acquise dans un domaine et sur un ensemble des certitudes accumulées afin d'éviter l'accroissement ou l'apparition d'un dommage connu.

L'émergence du principe de précaution au début des années 1990 est issue de ces deux constats : l'incapacité du principe de prévention à embrasser la complexité des problèmes contemporains, et la nécessité d'articuler les notions de responsabilité, de prévoyance, de prévention et d'espérance en un principe capable d'appréhender les enjeux climatiques qu'annonce la fin du millénaire. Le principe de précaution reprend les grands axes du principe de prévention mais diffère de ce dernier sur un point fondamental : alors que le principe de prévention traite des risques « avérés », le principe de précaution s'intéresse aussi aux risques « potentiels ». Le principe de précaution intègre la notion de doute comme composante majeure de son

[128] Ernst Bloch, *Le principe d'espérance*, Paris, Gallimard, 1976.

[129] Ernst Bloch, *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1977.

fonctionnement. Plus que d'un changement d'approche, il s'agit d'un bouleversement qui annonce un changement de paradigme.

Le principe de précaution est évoqué pour la première fois en février 1992 dans le Traité de Maastricht[130], dans une partie dont l'ambition annoncée est d'engager une croissante soutenable et respectueuse de l'environnement[131]. Quelques mois plus tard, au Sommet de la Terre de Rio, le principe de précaution est pour la première fois défini, et entre, non sans heurts, dans le débat sur l'environnement : « Pour protéger l'environnement, des mesures de précaution doivent être largement appliquées par les États selon leurs capacités. En cas de risque de dommages graves ou irréversibles, l'absence de certitude scientifique absolue ne doit pas servir de prétexte pour remettre à plus tard l'adoption de mesures effectives visant à prévenir la dégradation de l'environnement[132] ». En 1995, la loi Barnier[133] relative au renforcement de la protection de l'environnement précise la notion de précaution[134].

Le principe de précaution évolue au cours des années 1990 de principe philosophique à principe juridique, jusqu'à devenir un principe constitutionnel dans certains pays[135]. La France, par exemple, ancre le principe de précaution dans la Constitution française en 2004 en l'inscrivant dans l'article 05 de la Charte de l'environnement[136].

Dix jours plus tard, le sociologue Bruno Latour publie une tribune dans le quotidien *Le Monde*, dans laquelle il fait état du faible écho que reçoit l'inscription du principe de précaution dans la Constitution française : « Que s'est-il passé le mardi 1er juin 2004 à l'Assemblée nationale ? Rien d'important. La preuve, c'est que les Verts n'ont pas pris part au débat et que les socialistes se sont abstenus. Quant à la droite, elle a voté, mais en traînant les godillots. On ne discutait que

---

130 Traité sur l'Union européenne, signé le 07 février 1992, entre en vigueur le 1er novembre 1992.

131 « La politique de la Communauté (…) vise un niveau de protection élevé (…). Elle est fondée sur le principe de précaution et d'action préventive, sur le principe de correction, par priorité à la source, des atteintes à l'environnement et sur le principe du pollueur-payeur ». Article 130R devenu 174 avec le Traité d'Amsterdam.

132 Principe 15 de la Déclaration de Rio.

133 La loi n° 95-101 du 2 février 1995, de Michel Barnier, ministre de l'Environnement du gouvernement Balladur.

134 « L'absence de certitudes, compte tenu des connaissances scientifiques et techniques du moment, ne doit pas retarder l'adoption de mesures effectives et proportionnées visant à prévenir un risque de dommages graves et irréversibles à l'environnement à un coût économiquement acceptable », ajoutant la notion de « cout » à la définition de la Déclaration de Rio.

135 En France, en Allemagne et au Brésil.

136 La Charte de l'environnement a valeur de loi constitutionnelle. Elle est introduite en 2004 dans le bloc de constitutionnalité du droit français et adopté en 2005 : « Lorsque la réalisation d'un dommage, bien qu'incertaine en l'état des connaissances scientifiques, pourrait affecter de manière grave et irréversible l'environnement, les autorités publiques veillent, par application du principe de précaution et dans leurs domaines d'attributions, à la mise en œuvre de procédures d'évaluation des risques et à l'adoption de mesures provisoires et proportionnées afin de parer à la réalisation du dommage ». Article 5 de la Charte de l'environnement, 2004.

de broutilles : une simple révision constitutionnelle[137]… ». Pour le sociologue français, cet événement passé presque inaperçu serait un point de basculement qui marquerait une fin de la croyance aveugle dans le progrès et la raison ; en d'autres termes, une remise en question profonde de la modernité et de ses fondements. Il poursuit en invitant plus que le lecteur, le citoyen, à prendre la mesure du bouleversement qu'engage une telle décision : « Et si c'était au contraire l'un de ces événements considérables, qui marchent, comme le disait Nietzsche, "sur des pattes de colombe" ? Comment imaginer, en effet, une décision plus grave que celle qui consiste, pour une vieille nation comme la nôtre, à changer de futur ? Et pourtant, c'est bien l'enjeu du principe de précaution : au futur radieux vers lequel marchait naguère le progrès poussé par la science, succède un avenir qui oblige à prendre soin, à être vigilant, à faire attention. Non plus le progrès de la raison mais "des progrès" dont il faut donner "les raisons" par des preuves publiques et des faits discutables[138]. » Le sociologue français confirme et appuie cette position dans l'ouvrage *Chronique d'un amateur de sciences*[139] qu'il publie deux ans plus tard, faisant du principe de précaution, souvent vu comme un principe d'inaction, un principe d'action porteur d'un basculement paradigmatique majeur : « Le principe de précaution n'a rien à voir avec l'inaction et rien non plus avec l'action précautionneuse. Il est au contraire tout entier dirigé par une nouvelle urgence de la décision. Derrière le principe de précaution se cache en réalité une réorganisation profonde de la vie publique[140]. »

L'année suivante, en 2007, Bruno Latour publie une nouvelle tribune dans le quotidien *Le Monde*, argumentant à nouveau autour du principe de précaution et de la rupture qu'il représenterait avec le monde moderne : « Le principe de précaution, c'est le retour au sens commun (…). Mais parce que ce petit principe de rien du tout met fin à toutes les anciennes façons de moderniser un pays : on ne peut plus foncer de l'avant en espérant que les conséquences de nos actions ne reviendront plus sur nous, pour nous hanter. Moderniser à l'ancienne, c'était innover d'abord, réfléchir après ; internaliser les

[137] Bruno Latour, « L'Avenir du principe de précaution », *Le Monde*, 12-13 juin 2004.

[138] *Idem*.

[139] Bruno Latour, *Chronique d'un amateur de sciences*, Paris, Presses des Mines, 2006.

[140] *Idem*, p.109.

profits et externaliser les pertes ; se décharger sur d'autres des conséquences inattendues de nos actions[141]. »

Luc Abbadie, écologue français né en 1956, travaille sur l'intégration du vivant dans la ville et a participé à de nombreuses recherches auprès d'architectes et d'urbanistes, notamment à la recherche *Ignis Mutat Res*[142]. Au sein du laboratoire BIOEMCO qu'il dirige à l'École normale supérieure, il prône l'importance de la pluridisciplinarité des équipes de recherche et intègre des personnalités des sciences humaines et sociales dans son laboratoire pour favoriser la diversité des approches. Cette proximité avec différents champs, pour une personnalité importante de l'écologie urbaine, en fait un acteur intéressant à interroger dans le cadre de notre recherche. Nous le rencontrons en octobre 2014 dans son laboratoire durant une heure et demie, et le questionnons notamment sur la légitimité du principe de précaution.

L'écologue avance qu'une des difficultés avec ce principe réside dans la manière dont il est instrumentalisé pour argumenter les discours médiatiques des politiques pour convaincre du caractère abusif de la protection de l'environnement : « Je pense que le principe de précaution est très mal compris. Il s'agit, quand quelque chose n'est pas clair, de faire attention, donc cela génère des recherches pour savoir, pour comprendre, pour mesurer les choses. C'est ce que le grand public a du mal à cerner. N'importe quel politicien qui a envie de nuire à l'idée 'd'environnement va critiquer le principe de précaution. (…) C'est une démarche, normale : si l'on avance et que l'on a des doutes, il faut vérifier pour savoir où l'on va et ne plus avancer tête baissée. (…) Il y a certains moments où nous avons peu d'information. Il faut réfléchir aux impacts négatifs, aux effets à long terme, aux risques[143]. » Cet extrait fait écho aux positions et déclarations des architectes que nous présentions au début de cette section, Bernardo Secchi, Paola Viagno, Christian de Portzamparc, Odile Decq et Rudy Ricciotti. Le principe de précaution est complexe tant dans l'histoire qu'il convoque que dans les interprétations dont on semble pouvoir aisément le charger au gré des discours que l'on souhaite appuyer. L'équipe Secchi et Vigano le convoque dans une

[141] Bruno Latour, « Pauvre principe de précaution », *op. cit.*.

[142] La recherche *Ignis Mutat Res* est coordonnée par le Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère et par le ministère de la Culture et de la Communication. Luc Abbadie fait partie de l'équipe de recherche menée par Alena Prochazka dont l'intitulée des travaux est *L'épiderme aérien des villes au regard de la question de l'énergie et des modes de vie.*

[143] Entretien avec Luc Abbadie, 20 octobre 2014.

déclamation forte, courte et manifeste, mais n'en dit aucun mot de plus dans les 136 pages du rapport, et il est difficile de saisir ce que l'équipe projette alors dans cette notion. L'équipe Portzamparc fait du principe de précaution une notion révélatrice d'un manque de vision d'avenir et la condamne à être le symptôme de l'aporie des discours des architectes des années 1990. Odile Decq remet en question le principe de précaution qui nuirait à l'innovation et aux expérimentations dans le champ de l'architecture, quand Rudy Ricciotti critique un principe de précaution qui mènerait à une surexploitation de dispositifs technologiques dans le bâtiment et à un « consumérisme environnemental », en appelant à une simplicité, au bon sens et à une réduction de notre dépendance aux innovations complexes et coûteuses.

Plus que de révéler la difficulté des architectes à s'emparer en profondeur de cette notion, ces exemples illustrent aussi l'ambiguïté du principe de précaution : dans sa dimension philosophique, comme Bruno Latour le souligne, il est chargé d'une idée (Jean-Baptiste Fressoz dirait surement une idée teintée d'un certain optimisme suranné) aussi manifeste que radicale de rupture épistémologique avec la démarche moderne. Dans son acception scientifique et physique, il promet de rompre avec l'injonction de la performance à court terme, à tout prix ; dans sa réalité, en fonction des acteurs qui le manipulent, des discours qui le portent et des intérêts qu'il engage, le principe de précaution donne lieu dans le milieu de l'architecture dans certains cas à une surenchère technologique coûteuse énergétiquement et financièrement, ou dans d'autres justifie des réglementations parfois abusives. Il pourrait aussi, et nous n'en n'avons pas d'exemple ici, donner lieu à une tout autre interprétation : il pourrait porter l'idée d'une manipulation limitée de la technologie, d'une distance critique avec les dispositifs complexes et d'une prudence à l'égard de projets d'échelle incommensurable, et dans ce cas dialoguer avec les défenseurs d'une architecture que l'on pourrait qualifier « de la décroissance ».

4. Médiatisation de la crise environnementale : le Sommet de Rio (1992)

« En tout cas le Sommet de Rio en 1992, c'est très loin pour moi. Je ne faisais vraiment pas partie des recherches sur les questions environnementales à cette époque-là. Je découvre beaucoup plus tard, à posteriori, des textes, et je me dis que c'est troublant : je dis la même chose qu'eux ou ils disent la même chose que moi ! Donc 1992, le Sommet de Rio, cela ne m'a pas marqué. Mon histoire à moi n'est pas vraiment liée à cet événement[144]. »

Cet extrait de l'entretien que nous avons mené avec Franck Boutté est assez représentatif des réponses que obtenues des architectes interrogés au cours de cette recherche sur l'influence du Sommet de Rio sur la construction de leur démarche d'architecte (et de citoyen) face aux questions environnementales. Sur France Culture, en avril 2014, la philosophe Monique Canto Sperber posait la question suivante[145] : « Qu'est-ce qui vous a incité à publier ces ouvrages et à vous intéresser aux questions de la signification de la nature ? » La philosophe en éthique de l'environnement, Catherine Larrère, répond : « La redécouverte de la nature, un peu par hasard lors du Sommet de Rio, où je me suis retrouvée un peu par hasard dans un colloque d'éthique environnementales, et où j'ai découvert des questions que je n'avais jamais abordées[146]. »

Nous avons interrogé Catherine Larrère un an plus tard, notamment pour comprendre comment cet événement qui ne semblait pas avoir marqué les questionnements d'architectes pourtant sensibles à l'écologie avait pu ébranler cette actrice majeure de la pensée environnementale. Un concours de circonstance l'a menée à Rio : durant le Sommet de la Terre se tiennent une multitude de colloques sur le climat dans tout le Brésil, notamment un à Porto Allègre sur l'éthique environnementale. Jean-Pierre Dupuy, qui doit y représenter

[144] Entretien avec Franck Boutté par Léa Mosconi, octobre 2014.

[145] Philosophe française née en 1954.

[146] Dans l'émission *Question d'éthique* de Monique Canto Sperber, France Culture, 3 avril 2014.

la France ne peut s'y rendre et demande à Catherine Larrère[147] de le remplacer. La philosophe française, qui travaille alors sur Montesquieu, le XVIII[e] et l'histoire du communisme, y présente le livre que vient de publier Michel Serres, *Le contrat naturel*[148]. Les questions soulevées par le colloque et les échanges avec les autres intervenants, mais aussi la polémique qui se prépare quelques mois plus tard à l'occasion de la sortie du livre de Luc Ferry, *Le Nouvel ordre écologique*[149] en réponse à celui de Michel Serres, participent à orienter les travaux de Catherine Larrère vers la question de l'éthique environnementale. Tous juste cinq ans plus tard, en 1997, elle publie avec Raphaël Larrère l'ouvrage *Du bon usage de la nature*[150]. Quand nous lui demandons si elle pense que des événements comme le Sommet de Rio permettent d'officialiser et de légitimer le souci écologiste, elle nous répond : « Légitimer, non mais je pense qu'effectivement ça a officialisé. Cela a donné une vitrine mondiale à quelque chose qui était là mais qui était beaucoup moins visible, oui bien sûr[151]. »

Par ailleurs, comme nous le mentionnions dans l'introduction, dans le cadre de cette recherche, nous avons suivi quatre séminaires à l'EHESS en relation avec notre thèse : un sur l'histoire de l'environnement[152], deux sur l'anthropocène[153], un sur la mésologie[154]. À l'exception de ce dernier, les autres, dans différentes mesures, évoquent le Sommet de Rio comme un moment d'officialisation des discours sur l'environnement, jusqu'alors restreints soit dans les marges de la contre-culture (notamment en Californie dans les années 1960-1970), soit à quelques communautés d'universitaires, notamment avec le développement de la *wilderness* et de la pensée environnementale, toujours au États-Unis, soit à quelques scientifiques « alarmistes » et isolés dans la décennie 1980. Le Sommet de Rio officialiserait un sentiment jusqu'alors individuel ou communautaire sur l'environnement, un peu comme le choc pétrolier

147 Catherine Larrère dira lors de notre entretien : « Qui est-ce qu'il a sous la main ? Il cherche quelqu'un qui soit philosophe et qui parle anglais, enfin qui se débrouille en anglais, qui puisse parler d'éthique environnementale, finalement il tombe sur moi. ».

148 Michel serres, *Le Contrat naturel*, *op. cit.*.

149 Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*…, *op. cit*.

150 Catherine Larrere, Raphaël Larrere, *Du bon usage de la nature…, op. cit*.

151 Entretien avec Catherine Larrère, par Léa Mosconi, novembre 2014.

152 *Environnement : perspectives en sciences humaines et sociales*, dirigé par Élise Demeulenaere, Wolf Feuerehahn et Guillaume Blanc.

153 *Histoire de l'anthropocène* dirigé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'atelier de l'anthropocène* dirigé par Benoit Hazard.

154 *Mésologique* dirigé par Augustin Berque.

de 1973 avait officialisé la question énergétique, présente pourtant de manière marginale depuis le début des années 1960.
Au vu des différents acteurs du milieu de l'architecture que nous avons été amenée à rencontrer et au vu des expositions, colloques et conférences que nous avons pu recenser dans le milieu de l'architecture, le Sommet de Rio ne semble pas avoir d'influence majeure ni sur les discours que construisent les architectes du début des années 1990, ni sur une prise de conscience des questions climatiques.

Néanmoins, d'une part sa place dans l'histoire de l'émergence du récit écologiste dans la société est importante – c'est cet événement qui permet d'officialiser les craintes environnementales –, d'autre part il oriente considérablement les préoccupations des années 1990 vers le climat, et enfin, c'est avec ce Sommet que se construisent les bases d'une politique environnementale mondiale, qui mènera au Protocole de Kyoto, dont l'influence sur le milieu de l'architecture sera elle considérable.

Quelles idées portent ce Sommet, quelle est son histoire, quelles sont les acteurs qui y prennent part et quelle influence peut-il avoir sur la manière dont les années 1990 se tournent vers la question des changements climatiques, et plus spécifiquement sur la manière dont les architectures s'emparent de ce sujet ?

« Le mode de vie américain n'est pas négociable[155] *»*

La Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement, plus communément appelé le Sommet de la Terre de Rio, qui se tient du 3 au 14 juin 1992 à Rio de Janeiro, est la troisième édition des sommets de la Terre . Ces rencontres décennales organisées par l'ONU ont débuté en 1972 à Stockholm, marquées par la mise en place de principes à caractère écologique pour une gestion plus responsable de l'environnement. La deuxième rencontre à Nairobi en 1982 ayant été un échec[156], et les questions environnementales se faisant de plus en plus pressantes, le Sommet de la Terre de Rio se positionne comme porteur d'une idéologie naissante sur l'écologie et vecteur d'un engagement collectif fort.

[155] Georges Bush père au Sommet de Rio 1992.

[156] Le Sommet de la Terre de Nairobi se tient en pleine guerre froide. Ronald Reagan désigne sa fille comme déléguée des Etats-Unis.

C'est un évènement d'une rare ampleur, auquel 172 gouvernements participent, et dans lequel plus de 200 représentants d'État membres, de gouvernements observateurs, d'organisations intergouvernementales et non gouvernementales exposent leurs positions et parfois leurs inquiétudes sur la crise environnementale. L'avant dernier jour du Sommet, le 13 juin 1992, une table ronde est organisée. Il s'agit de la plus grande réunion de dirigeants mondiaux, autour d'une même table, de l'histoire de la diplomatie mondiale. Deux instances structurent les conférences : les déclarations et les négociations.

Lors de la préparation du Sommet, plusieurs personnalités « membres de la communauté scientifique et intellectuelle », dont Marc Augé[157] et Pierre Bourdieu[158], rédigent un appel, « L'appel de Heidelberg », présentant les craintes des signataires face aux potentielles dérives du Sommet de la terre, et mettant « en garde les autorités responsables du destin de notre planète contre toute décision qui s'appuierait sur des arguments pseudo-scientifiques ou des données fausses ou inappropriées[159] ». Les signataires évoquent « 'l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement scientifique et social[160] ». Ils alertent les médias et interpellent les politiques au sujet de ce danger qu'ils jugent menaçant pour l'évolution heureuse de nos sociétés. Le terme employé, « idéologie » est loin d'être neutre. Au début des années 1990, des groupes puissants se rassemblent pour questionner la réalité du changement climatique, portant un doute sur les « faits » qui pourtant commencent, avec la création quelques années plus tôt du GIEC, à faire consensus dans la communauté scientifique, à savoir la responsabilité de l'homme et de la femme dans les changements climatiques. Bruno Latour avance dans *Face à Gaïa*[161] qu'accepter les faits engage presque directement la nécessité d'une action politique menée à l'aide de mesures radicales, et que nier les faits repousse ce changement qui s'annonce radical. Cette controverse portée par les climato-septiques participe à médiatiser l'idée que la science du climat est douteuse, qu'elle est portée par un

[157] Anthropologue français (1935-).

[158] Sociologue français (1930-2002).

[159] Appel De Heidelberg, coordonné par Michel Salomon, 1992.

[160] *Idem*.

[161] Bruno Latour, *Face à Gaïa*, *op. cit.*, p.16.

lobby fort dont l'ambition serait de contraindre notre monde moderne à revenir « en arrière ».

La Déclaration de Rio est juridiquement non contraignante. Les instruments juridiques internationaux non contraignants traduisent l'incertitude de la communauté internationale à détenir les moyens suffisants pour rendre juridiquement obligatoire un principe donné. Elle débute sur un premier principe qui énonce une position pourtant assez peu présente dans le reste de la déclaration : « Les êtres humains sont au centre des préoccupations relatives au développement durable. Ils ont droit à une vie saine et productive en harmonie avec la nature[162]. » La portée symbolique de ce premier principe introductif de la Déclaration de Rio est forte, elle oriente la manière dont l'ensemble du texte sera réceptionné et aiguille le débat sur le bien-être de l'homme et de la femme avant d'évoquer toutes les questions inhérentes à la crise environnementale, qui fondent pourtant l'existence même de cet événement mondial. C'est donc une vision orientée d'une nature qui représente non pas une fin mais un moyen au service de l'homme et de la femme.

D'une part, on voit émerger la volonté d'instaurer une « conscience collective » sur la question de l'environnement, dépassant les limites géographiques, les différentes cultures et les politiques nationales : « Les États doivent coopérer dans un esprit de partenariat mondial en vue de conserver, de protéger et de rétablir la santé et l'intégrité de l'écosystème terrestre[163]. » Cette idée s'articule avec un désir de responsabiliser chaque pays quant à la gestion durable de son territoire : « Les États ont le droit souverain d'exploiter leurs propres ressources selon leur politique d'environnement et ils ont le devoir de faire en sorte que les activités exercées dans les limites de leur juridiction ou sous leur contrôle ne causent pas de dommage à l'environnement dans d'autres États[164] » ; enfin, on voit naître parallèlement à ces deux tendances l'ambition d'initier une solidarité entre pays : « La situation et les besoins particuliers des pays en développement, en particulier des pays les moins avancés et des pays les plus vulnérables sur le plan de l'environnement, doivent se

[162] Principe 1 de la Déclaration de Rio.

[163] Principe 7 de la Déclaration de Rio.

[164] « Principe – élément » 1.a de la Déclaration de Rio.

voir accorder une priorité spéciale[165] », en appréhendant les éventuelles catastrophes naturelles ou les problèmes environnementaux comme une question commune et globale et non comme une préoccupation dont la responsabilité incomberait à un pays donné. « La communauté internationale doit faire tout son possible pour aider les États sinistrés[166]. » On voit se construire l'idée que la considération pour l'environnement a pour conséquence de penser un monde « commun » avec la difficulté que cela engage. Par ailleurs les relations conflictuelles entre les États sont aussi perçues comme une potentielle aggravation de la crise environnementale, les guerres et les destructions que le conflit pourrait générer constituant un facteur aggravant au niveau écologique également : « La paix, le développement et la protection de l'environnement sont interdépendants et indissociables[167]. »

Une autre considération émerge de la Déclaration de Rio, il s'agit de la nécessité d'instaurer des règles et des instruments de mesure afin de réaliser un constat objectif de la situation et de s'assurer de la gestion heureuse, équitable et minimale de la consommation énergétique, en considérant différentes échelles d'intervenants – l'habitant, le constructeur, l'entrepreneur, l'État[168].

Enfin, la Déclaration de Rio montre l'ambition de développer une pédagogie autour de l'environnement. Ce point se traduit selon trois axes. D'une part, il s'agit de mettre en place une connaissance de l'environnement ; d'autre part, de transmettre avec transparence les risques et les dangers inhérents à la crise écologique ; enfin, d'intégrer les citoyens au pouvoir décisionnel[169].

Le Sommet de Rio met en place trois conventions : la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques, la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification, ainsi que la mise en place d'Agenda 21, plan d'action pour le XXI^{e} siècle.

---

[165] Principe 6 de la Déclaration de Rio.

[166] Principe 18 de la Déclaration de Rio.

[167] Principe 25 de la Déclaration de Rio.

168 « Les polluants, en particulier les polluants atmosphériques, y compris ceux qui sont à l'origine de dépôts acides, nuisibles à la santé des écosystèmes forestiers aux échelons local, national, régional et mondial, devraient être contrôlés. » « Principe – élément » 15 de la Déclaration de Rio.

[169] « Chaque individu doit avoir dûment accès aux informations relatives à l'environnement que détiennent les autorités publiques, y compris aux informations relatives aux substances et activités dangereuses dans leurs collectivités, et avoir la possibilité de participer aux processus de prise de décision. Les États doivent faciliter et encourager la sensibilisation et la participation du public en mettant les informations à la disposition de celui-ci ». Principe 10.

Lors de l'entretien qu'il nous accorde, l'ingénieur Franck Boutté souligne que le Sommet de Rio installe une certaine vision de l'environnement : « Il y a donc deux environnements aujourd'hui, un abstrait et le milieu. Il faut faire attention à ne pas privilégier le premier, car on risque de résumer ces questions à un appareil statistique et on ne fonde pas un projet de société sur un appareil statistique. C'est dévastateur. Et cette question culturelle, elle se retrouve aussi par là. Autant tu peux faire un Agenda 21 sur les questions économiques, écologiques et sociales, et il peut être parfait sur ces trois champs. S'il ne s'est posé aucune question de l'ordre de la culture, ton Agenda 21 peut être une arme de destruction massive. Tu peux raser la ville avec ce type d'Agenda 21[170]. »

[170] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, 31 octobre 2014.

5. Le Protocole de Kyoto : quantification et législation

> « Le sommet de la terre de Rio était assez lointain à l'époque, peut être que le Protocole de Kyoto en revanche a été un peu plus relayé dans nos milieux, mais encore pas tant que cela. À l'époque, ces questions étaient encore marginales et il n'y avait pas dans les écoles d'architecture une émulation autour de ces sujets ; je pense notamment à 1997 ou j'étais étudiant et où Kyoto n'avait pas fait événement[171]. »

> « J'avais entendu parler du Protocole de Kyoto. Cela n'a pas eu directement d'impact, en revanche, deux ou trois ans après, oui. J'ai appris qu'il s'était passé quelque chose qui faisait écho à des choses qui se passaient dans ma propre vie. Je rencontrais des gens qui me donnaient telle ou telle opportunité, et je recollais les morceaux, et je recollais Kyoto, et Rio. J'ai compris qu'à Rio, il se passe autre chose que des soirées endiablées[172]. »

La Convention-cadre des Nations Unies sur les changements (CCNUCC) est adoptée en 1992 lors du Sommet de la Terre de Rio par 154 États[173], comme nous l'avons vu un peu plus haut. Elle s'appuie sur trois principes fondateurs : le principe de précaution, que nous venons d'expliciter, le principe de responsabilités communes mais différenciées, le principe du droit au développement. La CCNUCC n'est pas juridiquement contraignante. La Conférence des parties (COP) est l'organe suprême de la CCNUCC ; elle réunit tous les ans toutes les parties de la Convention avec l'ambition de faire un bilan de son application et d'éventuellement adopter des décisions afin de préciser de nouveaux engagements. À COP 1, en 1995 à Berlin, les Parties débutent des négociations[174] dont l'objectif est de préciser des engagements solides et détaillés pour les pays industrialisés ; celles-ci durent près de deux ans, à l'issue desquels un traité international est adopté lors de la COP 3, le 11 décembre 1997 à Kyoto[175] : le Protocole de Kyoto.

Le Protocole de Kyoto porte les ambitions et les principes de la CCNUCC, et a pour enjeu d'imposer aux différents pays des objectifs

[171] Julien Choppin, cofondateur du collectif Encore Heureux, lors de notre entretien le 24 juin 2015.

[172] Franck Boutté lors de notre entretien, le 31 octobre 2014, voir annexe 1.

[173] Auxquels il convient d'ajouter la totalité des membres de la Communauté européenne.

[174] Ces négociations seront appelées « Mandat de Berlin ».

[175] Japon.

de réduction ou de limitation de leurs émissions de gaz à effet de serre. Il diffère de la CCNUCC par son caractère juridiquement contraignant (malgré une certaine flexibilité), bien que son champ d'application se limite aux Parties à la Convention également devenues Parties au Protocole (par ratification, acceptation, approbation ou accession). Les autres Parties ou pays ou États ne sont pas tenus d'honorer les engagements du Protocole. Si le Sommet de Rio avait pour objectif de fédérer une conscience environnementale autour de principes marquants, le Protocole de Kyoto a l'ambition de se confronter à l'application de ses principes, dont l'article 03.1 annonce les objectifs[176].

Le Protocole de Kyoto, et cela est résolument dû à son caractère juridiquement contraignant, diffère radicalement de la Charte européenne de l'environnement et de la santé ou de la Déclaration de Rio, tant sur la forme que sur le fond. Il ne s'agit pas de « principes », comme à Rio, mais d'« articles », ces derniers ne véhiculent pas de « grands discours » ou de « grandes idées », mais posent, comme peut le faire un document juridique, les conditions d'application du Protocole.

De manière générale, la question climatique et environnementale est ramenée dans le Protocole de Kyoto à une question de l'énergie. À titre d'exemple, dans la Charte européenne de l'environnement et de la santé, le mot « environnement » apparait 67 fois, il est formulé près de 55 fois dans la Déclaration de Rio, contre 6 fois dans le protocole de Kyoto dans laquelle, à l'inverse, les termes d'« énergie » ou de « dioxyde de carbone » sont présents (bien qu'assez timidement) là où ils sont absents dans la Charte européenne de l'environnement et de la santé et dans la Déclaration de Rio. En revanche, le mot « engagement » est très récurrent dans le Protocole de Kyoto, près de 55 fois, alors qu'il est totalement absent dans les deux autres textes. Cette notion d'engagement est très importante dans la construction du Protocole, elle le porte et lui donne une certaine légitimité tant sur le versant des « principes » que sur celui de leur application.

[176] « Les Parties visées à l'annexe I font en sorte, individuellement ou conjointement, que leurs émissions anthropiques agrégées, exprimées en équivalent-dioxyde de carbone, des gaz à effet de serres indiqués à l'annexe A ne dépassent pas les quantités qui leur sont attribuées, calculées en fonction de leurs engagements chiffrés en matière de limitation et de réduction des émissions inscrits à l'annexe B et conformément aux dispositions du présent article, en vue de réduire le total de leurs émissions de ces gaz d'au moins 5 % par rapport au niveau de 1990 au cours de la période d'engagement allant de 2008 à 2012[176]. »

La Déclaration de Rio s'engage sur deux points : d'une part à quantifier, mesurer et contrôler l'évolution de la crise écologique et les efforts fournis par chaque pays en ce qui concerne la question de l'énergie : l'économie d'énergie et les innovations autour de cette question, notamment les énergies renouvelables, comme l'évoque par exemple l'article 2.i[177]. D'autre part, il s'agit de mettre en place les conditions d'une certaine solidarité entre les différents pays, comme l'explicite l'article 11.3[178]. Ces deux notions, l'énergie et la solidarité mondialisée, structurent l'ensemble des vingt-huit articles.

On note par ailleurs l'émergence dans ce texte d'un regard marqué par l'« économie ». Dans les différents articles du Protocole de Kyoto, les notions d'économie d'énergie et de recherche en énergies renouvelables sont corrélées à la question économique, ce qui n'était pas le cas au Sommet de Rio. Différents articles sont orientés par cette approche dite « d'économiste ». Par exemple, il est expliqué dans le Protocole de Kyoto que si un pays s'engage à polluer « X » sur un temps « t », si au temps « t » le pays a pollué « X-Y », il peut alors polluer pour la prochaine période d'engagement « Y » qu'il n'aura pas « utilisée » au temps « t » ; en quelque sorte, il s'agit de marchandisation du droit à polluer[179]. Autre exemple, le Protocole de Kyoto réactualise le principe pollueur-payeur[180], formulé par l'OCDE en 1972, en proposant que certaines Parties puissent recevoir des « droits à polluer » en échange d'investissements en énergie « propre » dans le pays d'une Partie au Protocole. Il est possible de s'affranchir sur son territoire d'une partie de ses obligations en participant au fonctionnement d'un projet durable, souvent dans un pays en développement.

Par exemple, le journal *Le Monde*[181] présente un projet du chimiste Rhodia en Corée du Sud qui vise à réduire les émissions de gaz à effet de serre. En échange, Rhodia reçoit un lot de crédits d'émissions de dioxyde de carbone de l'agence de Nations Unies en charge de la coordination de ce type de projet. L'article du *Monde* donne à voir

---

177 « Recherche, promotion, mise en valeur et utilisation accrue de sources d'énergie renouvelables, de technologies de piégeage du dioxyde de carbone et de technologies écologiquement rationnelles et innovantes ».

178 « Les pays développés Parties et les autres Parties développées figurant à l'annexe II de la Convention pourront également fournir, et les pays en développement Parties pourront obtenir, des ressources financières aux fins de l'application de l'article 10 du présent Protocole par voie bilatérale, régionale ou multilatérale. »

179 « Si les émissions d'une Partie visée à l'annexe I au cours d'une période d'engagement sont inférieures à la quantité qui lui est attribuée en vertu du présent article, la différence est, à la demande de cette Partie, ajoutée à la quantité qui lui est attribuée pour les périodes d'engagement suivantes ».

180 Le principe pollueur-payeur a été adopté par l'OCDE en 19721. Il figure dans l'Acte unique européen signé en 1986.

181 « Protocole de Kyoto : les "permis de polluer" s'achètent et se vendent en Bourse », *Le Monde*, 16 février 2006.

l'économie qui se crée autour de ces lots de crédit d'émission de dioxyde de carbone, qui depuis près de dix ans s'achètent et se vendent en bourse[182].

Le Protocole de Kyoto s'appuie en partie, en termes de réglementation de gaz à effet de serre, sur le Protocole de Montréal[183], premier protocole international à caractère environnemental (signé en 1987). En revanche, pour les gaz à effet de serre non réglementés par le Protocole de Montréal, le Protocole de Kyoto se fonde sur les travaux du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat[184] (GIEC).

Nous avons consulté l'ensemble des numéros de *L'Architecture d'Aujourd'hui* et d'*AMC* de 1997 afin d'étudier comment le Protocole de Kyoto y était appréhendé, et plus largement si celui-ci avait porté les questions environnementales dans les médias des architectes. Il faut noter que le Protocole de Kyoto, de par la réglementation qu'il met en place en termes énergétiques, notamment dans le secteur de la construction, a un impact direct sur l'architecture. Pourtant, il n'est pas évoqué, ni mentionné, ni même annoncé dans aucune des deux revues. Nous avons aussi recensé l'ensemble des manifestations (expositions, conférences, colloques, émissions de radio et de télévision) qui se sont tenues au cours de cette période dans le milieu de l'architecture : quasiment aucun événement ne fait référence au Protocole de Kyoto.

Par ailleurs, la crise environnementale est quasiment absente des pages de *L'Architecture d'Aujourd'hui* et d'*AMC*. La question de l'écologie n'est pas évoquée, que ce soit implicitement ou explicitement dans l'ensemble des textes de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui* des numéros de 1997, à l'exception d'un seul article, du

[182] Voir l'article 6.1 du Protocole de Kyoto explicite ces possibilités : « Afin de remplir ses engagements au titre de l'article 3, toute Partie visée à l'annexe I peut céder à toute autre Partie ayant le même statut, ou acquérir auprès d'elle, des unités de réduction des émissions découlant de projets visant à réduire les émissions anthropiques par les sources ou à renforcer les absorptions anthropiques par les puits de gaz à effet de serre dans tout secteur de l'économie ».

[183] Le « Protocole de Montréal relatif à des substances qui appauvrissent la couche d'ozone » a été signé par 24 pays en 1987 et est entré en vigueur en 1989. C'est un accord international modifiant la Convention de Vienne sur la protection de la couche d'ozone (1985). Son ambition est de réduire et à terme d'éliminer complètement les substances qui réduisent la couche d'ozone. En 2009, 196 pays sont signataires du Protocole de Montréal, il s'agit alors du premier protocole environnemental à atteindre la ratification universelle.

[184] Voir article 4.2 du Protocole de Kyoto : « Les méthodologies d'estimation des émissions anthropiques par les sources et de l'absorption par les puits de tous les gaz à effet de serre non réglementés par le Protocole de Montréal sont celles qui sont agréées par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat et approuvées par la Conférence des Parties à sa troisième session. »

tout jeune Philippe Rahm[185], qui se fera connaitre quelques années plus tard pour son principe d'« architecture météorologique[186] ».

L'article en question qui s'intitule « La friche et la ville[187] » est une critique d'une exposition de Gilles Clément[188], au travers de laquelle Philippe Rahm pose la question de la crise environnementale et de la manière dont architectes, urbanistes, artistes et paysagistes peuvent s'emparer de ce sujet. Prenant l'exemple de la démarche de Gilles Clément, Philippe Rahm évoque la « finitude écologique », le rôle de l'architecte dans un changement de paradigme, la question complexe de l'articulation nature-culture : « Retrouvant la cosmogonie aristotélicienne ou l'animé et l'inanimé ne se distinguent pas radicalement, Gilles Clément pose les premiers mots d'une conception élargie du paysage, liée à la finitude écologique, ou l'homme et la ville ne sont plus à côté de la nature, mais avec elle, physiquement, chimiquement, biologiquement[189]. »

Dans les numéros de la fin des années 1990 du *Moniteur*, et spécifiquement dans ceux de 1997, les questions du numérique et d'Internet et de leur impact sur l'architecture sont très présentes. C'est un sujet qui est évoqué à de nombreuses reprises et dans divers articles. En revanche, il n'est pas question d'écologie dans *AMC*, sauf peut-être dans une publicité[190], sous la forme d'un dossier d'une trentaine de pages intitulé « Le territoire de l'étang de Berre : urbanisme-développement-environnement ». Toujours dans *AMC*, un dossier[191] de vingt-deux pages est consacré en détails à la réhabilitation, mais la question de l'énergie en est totalement absente.

Nous l'avons mentionné, contrairement à la Déclaration de Rio, le Protocole de Kyoto est presque exclusivement axé sur la question de l'énergie. Plus qu'une résolution sur les changements climatiques ou les problèmes environnementaux, il semble constituer un outil pour penser l'évolution énergétique du monde mondialisé. Cette orientation influencera fortement et durablement la manière dont la question écologique sera abordée dans les années 2000, notamment dans le milieu de l'architecture. Si celui-ci est passif face à ce type de

[185] Philippe Rahm est un architecte suisse né en 1967.

[186] Qui est assez clairement explicité dans Philippe Rahm, « Architecture météorologique », Archibooks, 2009.

[187] RAHM, Philippe, *La friche et la ville*, *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n°312, septembre 1997.

[188] Gilles Clément est un paysagiste français né en 1943.

[189] *L'Architecture d'Aujourd'hui*, *op. cit.*, p.23.

[190] *AMC,* n°80, mai 1997.

[191] *AMC,* n°82, septembre 1997, pp. 55-77.

manifestations et aux décisions qui y sont prises, il n'en demeure pas moins qu'il subira largement, tant dans les réglementations que dans les discours auxquels il devra se plier, cette orientation vers la « performance énergétique » qu'engage le Protocole de Kyoto.

Deuxième chapitre

Émergence du récit écologiste chez les architectes : loin des discours institutionnels, des démarches s’affirment

1. Dans les laboratoires de recherches

Certains laboratoires ou unités de recherche participent dans les années 1990 à porter la question écologique dans le milieu de l'architecture. L'influence des questionnements de l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 est identifiable dans certains de ces lieux qui, même s'ils se sont formés quelques années, voire une ou deux décennies plus tard, s'articulent autour de thématiques assez proches de celles que soulève l'*architecture de la contre-culture*.

CRATerre

CRATerre[192] est une association d'étudiants créée en 1979. Habilitée par le Ministère en 1986, l'association voit son action et son rayonnement croître durant les années 1980, acquérant au cours des années 1990 une certaine légitimité dans la recherche, dans l'enseignement et dans la pratique, et faisant référence dans le champ de l'environnement encore peu exploré. CRATerre développe ses activités d'une part autour de la conservation et de la gestion du patrimoine en terre, et d'autre part autour de la conception et de la réalisation de bâtiments en terre. Dès 1984, CRATerre propose un post-diplôme et mène ses recherches dans le champ de l'enseignement. En 1998, CRATerre inaugure une chaire à l'Unesco, intitulée « Architecture de terre, cultures constructives et développement durable ».

CRATerre réussi à introduire une sorte d'idéalisme porté par certains groupes d'architectes dans les années 1960 et 1970 dans la notion d'environnement de la décennie 1980, pourtant relativement éloignée de ces préoccupations, et cela jusqu'aux années 1990 et 2000. L'approche de CRATerre trouve une place légitime dans les débats sur l'environnement, et introduit, dans des années 1990 encore assez silencieuses sur ces questions, le thème de l'environnement dans les colloques, les conférences, les formations et les projets, du monde de l'architecture. À noter que CRATerre publie, en 1989, un livre de référence sur l'architecture de

[192] CRATerre : Centre de recherche et d'applications sur la terre crue.

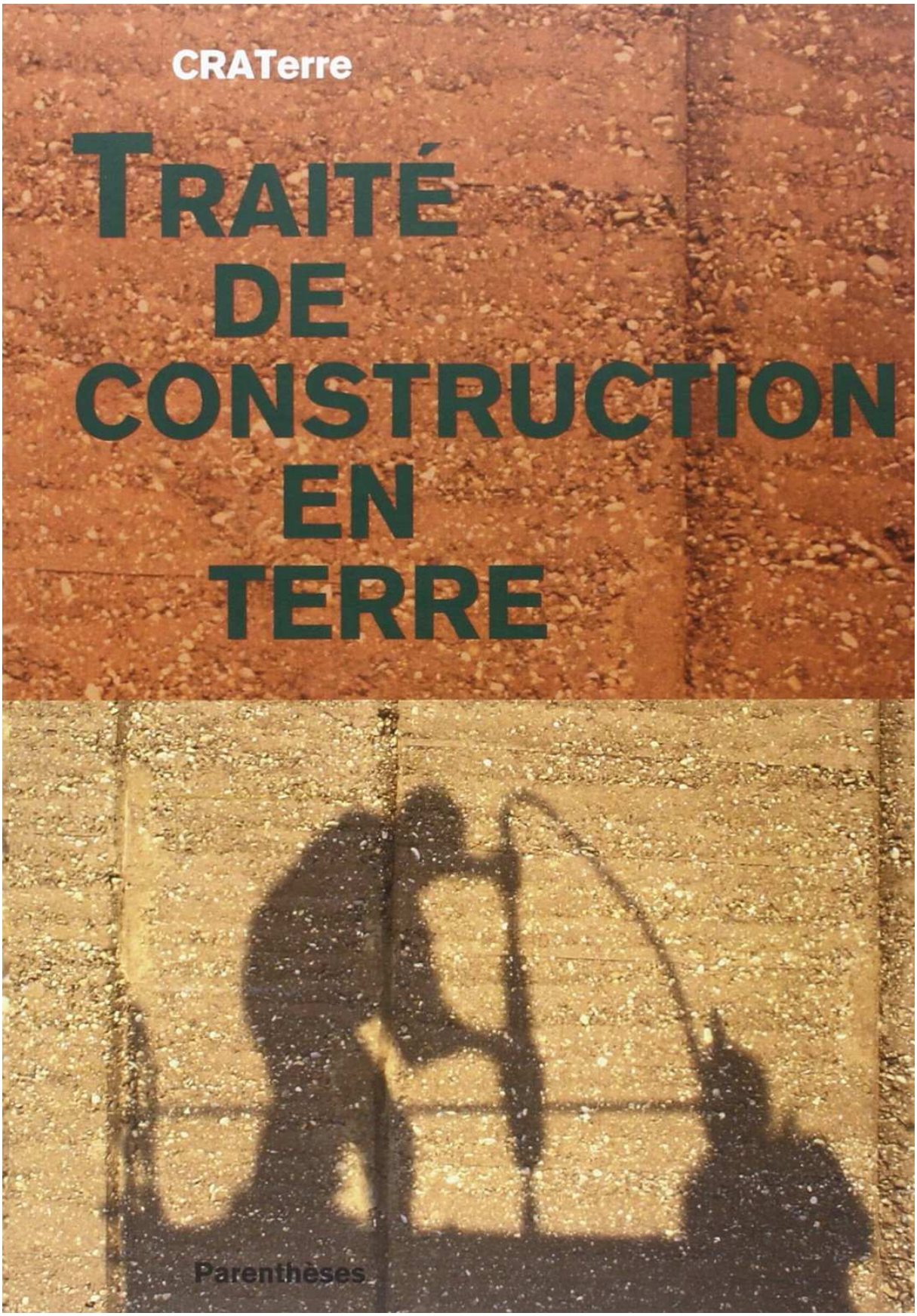


Figure 1 : Couverture du livre **d'**Hugo Houben et Hubert Guillaud, *Traité de construction en terre*, Éditions Parenthèse, 1989.

terre, intitulé *Traité de construction en terre*[193], qui connait une fortune heureuse, tant dans son champ que dans les champs connexes. Par exemple, si on se réfère au référencement « Google Scholar , le livre est cité près de 122 fois, ce qui est considérable pour un ouvrage d'architecture. Par ailleurs, sa publication permet une diffusion large et sur un temps long des principes et des techniques de construction défendues par le collectif.

GRECAU

À l'unité pédagogique de Toulouse, le laboratoire GRECAU, qui deviendra en 2000 le GRECO[194] – Groupe de recherche environnement conception architecturale et urbaine –, articule ses travaux autour d'une « réflexion sur les dimensions thermiques, aérauliques et acoustiques au cours du processus du projet, notamment en amont de celui-ci[195] ». Le laboratoire compte trois axes : « qualité environnementale et renouvellement urbain », « ambiance et confort des espaces construits », « concept et méthode pour le projet ».

Pierre Fernandez[196] est un acteur important de ce laboratoire, dont il deviendra directeur de 2002 à 2006 avant de diriger l'ENSA Toulouse. En 1994, avec Paul Brejon et Pierre Lavigne, il publie *Architecture climatique : une contribution au développement durable. Tome I : bases physiques*[197] . L'ouvrage à vocation pédagogique explicite les différentes thématiques du monde physiques sur lesquelles intervenir dans le projet d'architecture. Quatre ans plus tard, en 1998, Pierre Fernandez, Pierre Levigne et Alain Chatelet publient le tome II, axé sur les « concepts et dispositifs ». Les deux ouvrages, portés par le GRECAU (les quatre auteurs sont alors membres du laboratoire), peuvent être considérés comme précurseurs dans une décennie 1990 qui voit peu de publications d'ouvrages sur l'énergie[198]. Entre la publication des deux tomes, Pierre Fernandez soutiendra au GRECAU en 1996 sa thèse intitulée *Intégration de la composante énergétique dans la pédagogie du projet d'architecture*. Faisant

[193] Hugo Houben, Hubert Guillaud, *Traité de construction en terre*, Parenthèse, 1989.

[194] Initialement nommé GRECAU, le GRECEAU et l'IRIAC de l'ENSA Bordeaux ont fusionné en 2000 en un seul laboratoire le GRECO.

[195] Voir description sur le site du laboratoire [en ligne] http://w3.toulouse.archi.fr/greco/recherche.htm

[196] Architecte français, professeur en architecture.

[197] Paul Brejon, Pierre Fernandez, Pierre Lavigne, *Architecture climatique, une contribution au développement durable*, t. 1 : *Bases physiques*, Aix en Provence, Edisud, 1994.

[198] Le portail ArchiRès recense quatre fois plus de livres en lien avec la question de l'énergie entre 2000 et 2009 qu'entre 1990 et 1999.

l'hypothèse que c'est dans le processus de projet que doit s'engager une réflexion sur la question énergétique, Pierre Fernandez mène dans sa recherche « une investigation théorique (…) pour identifier les modalités d'intégration des contraintes énergétiques dans l'instrumentation du projet ».

Habilité à encadrer des recherches en 2006, le professeur a déjà dirigé ou codirigé six thèses en lien avec le thème de l'énergie (sur les dix qu'il a encadré) et encadre ou co-encadre actuellement deux thèses en relation avec le durable (sur les trois thèses qu'il dirige). Pierre Fernandez, qui effectue sa thèse au GRECAU puis en devient directeur avant de soutenir en 2006 une HDR intitulée *De l'architecture bioclimatique au développement durable urbain*, participe, par l'activité de recherche qu'il mène et surtout par l'encadrement de travaux en lien avec la question de l'énergie dans le projet d'architecte, à diffuser du milieu des années 1990 jusqu'à aujourd'hui l'idée de l'importance de la question de l'énergie dans la conception architecturale.

Laboratoire ABC

Des recherches autour de l'architecture bioclimatique sont menées au sein de l'équipe ABC, acronyme d'Architecture Bio-Climatique, de Marseille, qui devient, en obtenant le statut de laboratoire, le Laboratoire de recherche sur l'architecture bioclimatique et la construction parasismique. Son ambition est d'explorer les interactions entre l'architecture, les climats et l'environnement. Dès la fin des années 1970, l'équipe ABC traduit plusieurs ouvrages de la pensée environnementale, notamment *L'homme, l'architecture, le climat*[199] en 1978, et assure, de la fin des années 1970 au milieu des années 1990, la rédaction de plusieurs ouvrages sur l'architecture et le climat, comme *Archi-bio*[200] en 1979, *Conception thermique de l'habitat, guide pour la région Provence-Rhône-Côte d'Azur*[201], en 1988, ou encore *Architectures d'été, construire pour le confort d'été*, en 1993.

[199] Baruch Givoni, *L'homme, l'architecture, le climat,* Éditions du Moniteur, 1978.
[200] Jean-Louis Izard, Alain Guyot, *Archibio*, Paris, Parenthèse, 1979.
[201] *Conception thermique de l'habitat, guide pour la région Provence-Rhône-Côte d'Azur*, Edisud, 1988.

2. Henri Ciriani, l'atelier Uno, l'architecture « néo-moderne » : une idéologie qui traverse aussi les années 1990

La figure de l'architecte Henri Ciriani[202] marque le monde de l'architecture, et particulièrement celui de l'enseignement, dans les années 1980 et 1990. De 1978 à 2002, à UP8 qui deviendra en 1982 l'École d'architecture de Paris-Belleville, l'architecte transmet les principes et même l'« idéologie » d'une architecture souvent identifiée comme « néo-moderne[203] ». Au sein de l'école du Nord-Est parisien, Henri Ciriani fonde l'atelier Uno, au travers duquel il véhicule avec fermeté ses principes et au sein duquel il forme, avec autant de fermeté et d'exigence, les étudiants à être ce qu'il appellera des « tigres », c'est-à-dire à architectes performants et indispensables. Les agences d'architecture recrutent ainsi ensuite ces « tigres » capables de réaliser un travail considérable, et ceux-ci souvent nommés « chef de projet » diffusent alors dans les agences une « architecture Uno », une architecture « néo-moderne ». Comme l'évoque Franck Boutté, directeur du bureau d'étude environnementale éponyme et ancien étudiant de l'atelier Uno, cette habile articulation entre transmission d'une idéologie et formation à une certaine performance a permis à Henri Ciriani de marquer la production architecturale française par l'enseignement et à imposer une architecture « néo-moderne » : « Comme disait Ciriani, "on forme des projeteurs performants, des tigres". À l'époque, les tigres gagnaient tous les concours. Tu sortais d'Uno, tu étais une bête à concours, tu gagnais les concours et du coup le mouvement néo-moderne se gagnait par leur capacité à gagner des concours[204]. »

[202] Architecte français né à Lima en 1936. Membre de l'AUA de 1968 à 1982.

[203] À propos de cette classification voir par exemple le texte de Christophe Gibout, « Néo et post-modernisme : la mode architecturale comme discours public réaménagé », dans la revue *Quaderni* : « Les publics : généalogie d'une audience télévisuelle », (pages 7-20), 1998. Néanmoins, dans son livre, *Les architectes et mai 81*, Jean-Louis Violeau rappelle que Jean-Philippe le Dantec, en 1984, avait classé Henri Ciriani (comme Jean Nouvel ou encore Yves Lion) dans la catégorie « néo-rationaliste » et pas dans celle de « néo-moderne marxiste» (comme on aurait pourtant pu le pressentir). Jean-Louis Violeau, *Les Architectes et mai 81*, Éditions Recherches, 2011.

[204] Entretien avec Franck Boutté le 31 octobre 2014, voir annexe 1.

Figure 1 : Immeuble de logements dans le 13^{e} arrondissement de Paris, Henri Cirriani, 1991.

Le deuxième point qui permet d'imposer l'architecture « Uno » est la capacité des exercices[205] du studio de projet à singer des projets auxquels seront confrontés les étudiants en architecture en agence. Ainsi, avec les exercices par exemple de la médiathèque 30x30, du « logis », des « soixante logements », l'atelier « Uno » construit préalablement les réponses architecturales des futurs architectes en les mettant en situation. Jean-Louis Violeau revient dans *Les Architectes et mai 81*[206] sur la manière dont ces exercices permettent de porter cette systématisation de l'écriture « Uno » dans une grande partie de la production architecturale des année 1980 et 1990 : « On peut dès lors parler de la naissance progressive d'une écriture spécifique, l'équivalent d'"néo-moderne" à la française qui, à côté de la transparence, et du verre et du métal, aura dominé les verdicts d'une bonne partie des concours publics des années 1980[207]. » Le sociologue français revient aussi sur la corrélation entre les exercices de l'atelier et de la production architecturale de l'époque : « Certains de ces concours, pour les logements ou des bibliothèques publiques (qui se sont alors multipliés sur tout le territoire avec notamment 2047 bibliothèques ouvertes de 1981 au début des années 2000), ont même offert l'occasion d'une traduction directe des exercices scolaires de certains studios, ainsi des projets de troisième et de quatrième année, le "30x30" (une bibliothèque) et les "soixante logements" proposés par Henri Ciriani et le groupe UNO au sein de l'École d'architecture de Belleville[208]. »

Franck Boutté évoque l'absence de questionnements autour de l'écologie au sein de l'atelier Uno : « L'idée de nature n'était pas du tout présente. Je ne me souviens d'aucun cours ou quelqu'un ait employé le mot environnement, ou écologie ou nature[209]. » La divergence entre l'architecture « Uno » et l'architecture « écologique » est plus profonde, on pourrait même faire l'hypothèse que ce qui porte l'architecture néo-moderne entre dans un conflit irréconciliable avec les différentes formes que peut prendre l'architecture dite « écologique ». L'architecture « Uno » est a-contextuelle, a-matérielle, et ne pose pas non plus la question de l'énergie. Sans penser le milieu (ni même le site) dans lequel elle s'implante, sans penser la

[205] À ce sujet, voir l'article Jean-Charles Lebahar, « Approche didactique de l'enseignement de projet en architecture : étude comparative de deux cas », *Didaskalia*, n°19, 2001.

[206] Jean-Louis Violeau, *Les architectes et mai 1981*, *op. cit.*

[207] Jean-Louis Violeau, *Les architectes et mai 1981*, *op. cit.*, p.130.

[208] *Idem*.

[209] Entretien avec Franck Boutté le 31 octobre 2014, voir annexe 1.

matière qu'elle utilise, ni l'énergie qu'elle consomme ou produit, l'architecture néo-moderne est sourde aux questionnements qu'engage l'architecture dite « écologique » à cette même période, du moins dans les années 1990. Au cours des entretiens que nous avons menés pour cette recherche, le nom d'Henri Ciriani est revenu à plusieurs reprises chez différents architectes, alors que nous ne l'avions pas anticipé – notamment Franck Boutté, nous venons de le voir, Édouard François, Yves Lion, Dominique Alba, Panos Mantziaras.

Édouard François explique que le travail qu'il menait autour de la matière, ou plutôt de la multiplicité des matières, et sur la question de l'intégration du vivant dans l'architecture n'était pas acceptable au sein de l'atelier d'Henri Ciriani, tant, selon l'architecte parisien, il était en confrontation presque morale avec les principes d'« Uno » : « À l'atelier Uno, ils me prenaient pour un taré. Un pervers sexuel. Pour eux, ce que je fais ce 'n'est pas de l'architecture. Nouvel, ils l'appelaient "Bicyclette". Un jour, je me suis violemment disputé avec Ciriani. Après on est devenus copains. Sur des questions d'architecture, de personnes, de sadisme. Je lui ai dit qu'il avait niqué la France et qu'il ne comprenait même pas ce 'qu'était la modernité[210]. »

Yves Lion confirme le caractère radical et péremptoire du positionnement du fondateur d'Uno : « Je suis à l'extrême opposé de la position de Ciriani. Depuis toujours, y compris lorsque je travaillais avec Ciriani. Et on a construit des bâtiments à l'Isle d'Abeau, lui il a fait des petites maisons, Chemetov et Huidobro ont fait une grande barre, moi j'ai fait deux petites maisons. Mes petites maisons, elles n'avaient rien à voir avec les maisons de Ciriani, d'ailleurs ça serait marrant d'aller voir aujourd'hui à quoi ça ressemble. J'espère que ça a été détourné par tout le monde. Mais on a été frères. Petit à petit j'étais gêné, parce que j'avais beaucoup d'amitié, d'affection, d'amour pour ce type. On s'aimait beaucoup. Et puis, je l'ai vu partir dans tout à fait autre chose. Et là je me suis totalement désolidarisé. Et l'enseignement que je faisais à l'école Tolbiac, c'était exactement le contraire. Ce n'était que situer, situer avec l'environnement… tout le contraire. (…) Nous n'avions plus de débat d'idées, c'est devenu tabou ; il a dû me dire que j'étais romantique, que ça n'avait aucun sens, que le contexte c'est complètement con, qu'il faut tout refaire.

[210] Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

Le passé, pour lui, ce n'était qu'à condition que ce soit Le Corbusier[211]. »

Toujours sur la matière, Franck Boutté explique : « C'est un enseignement basé sur l'énonciation d'une hypothèse. Elle est très abstraite. Comme "rétrécissement" par exemple. Après il y a un programme, par exemple le 30x30 avec la médiathèque, au travers duquel il faut exprimer les hypothèses avec des éléments très simples – un poteau, une paroi horizontale, une paroi verticale –, tu dois exprimer "rétrécissement", ou "profondeur", ou "dilatation", ou "dilution". Du coup, l'enseignement d'Uno, c'est la fabrication d'un espace très abstrait. On ne se pose pas les questions de matérialité ou de descente de charge par exemple. Tu t'en fiches, tu ne parles pas de matière, tu t'en fiches, tu te dis que tu construis en carton blanc. Du coup, je me suis rendu compte après que c'était des architectures qui ne pouvaient pas être autrement qu'en béton. Et ça personne ne le dit. En fait c'est une évidence[212]. »

Poursuivant l'objectif de mettre en avant une réflexion sur l'espace et sur l'importance d'un projet fondé sur « l'énonciation d'une hypothèse », les enseignants de l'Atelier Uno construisent des exercices « sans contexte », une architecture qui fait donc notamment abstraction de son site, de son milieu, de ses conditions climatiques et météorologiques. Seule exception, l'exercice de cinquième année intitulé « la pièce urbaine », qui s'inscrit dans un site. Franck Boutté revient sur le déroulement de l'exercice, à la suite duquel il a décidé de quitter l'école d'architecture (à quelques mois de son diplôme) : « On abordait la ville qu'en cinquième année, avec ce fameux exercice de "la pièce urbaine". Tu faisais table rase d'un secteur et tu te redonnais les conditions de repenser un espace à l'échelle urbaine. Autre drame conceptuel et intellectuel de la formation. Donc l'année où j'y étais, Uno décide de travailler sur un site près de la Nation, la ZAC de la Réunion. Il y avait une partie de la ZAC détruite, avec des bâtiments neufs, dont un d'Édith Girard, et de l'autre côté, il fallait considérer que c'était vierge. Et on a les conditions réunies pour faire la pièce urbaine dont l'enjeu est de tenir l'espace. (…) On nous présente le site et on nous demande d'en faire l'analyse. Tout le week-end on se ballade, je croise des étudiants de Belleville. On nous avait donné un plan du site, mais sur le plan, là où sont les immeubles

[211] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, le 13 janvier 2015

[212] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, le 31 octobre 2014.

existants, c'est vide. Alors, en allant sur le site, déjà tu te rends compte qu'il y a des immeubles, que c'est un tissu particulier. Un tissu particulier, avec des venelles très arborées, des parcelles très étroites, beaucoup de jardins, des systèmes très étonnants. Un tissu de maisonnettes un peu hybride, certains diraient impur ; un tissu qui n'avait pas été traversé par Hausmann. Dingue, magnifique, joyeux. (…) À l'issue de ce week-end où j'avais été désemparé, j'ai dit à Henri Ciriani : "Je suis allé voir le site, et on ne peut pas faire comme s'il n'y avait rien sur ce site car justement, il y a quelque chose. Et ce quelque chose il est riche et intéressant." Il me dit : "Boutté, tu es un romantique. (…) Ce jour-là, j'ai quitté le studio et j'ai arrêté l'école[213]. »

À noter, Dominique Alba, directrice de l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR), interrogée dans le cadre de la recherche, explique que son intérêt pour le développement durable s'est construit dès le début de sa formation d'architecte, avec une thèse entamée dont le titre serait *Développement durable et développement miniers* en 1986. Elle évoque le monde de l'architecture à la fin des années 1980, peu poreux aux questions environnementales, et incrimine des débats d'égo plus que des débats d'idées, et une architecture de la forme sourde aux urgences climatiques et sociales. Henri Ciriani est cité à plusieurs reprises, représentatif pour la directrice de l'APUR de cette architecture formaliste, qu'elle rapproche alors même du postmodernisme[214] : « Pour moi, Ciriani et les autres étaient tout ce que je ne voulais pas. C'était de l'hyper-formalisme. Pour moi le postmodernisme était de l'hyper-formalisme. Il n'y avait plus du tout de sens, c'était juste le dessin des choses[215]. »

Dans un entretien mené par Jean-Louis Violeau publié dans l'ouvrage *Quels enseignements pour l'architecture*[217] en 1999[218], Henri Ciriani montre pourtant une approche plus complexe et moins caricaturale

[213] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, le 31 octobre 2014.

[214] Ce rapprochement entre Henri Ciriani et le postmodernisme est aussi évoqué par Jean-Louis Violeau dans *Les architectes et mai 81* », pp. 61-62 : « Dans la série (…) des numéros spéciaux d'Architectural Design sur le postmodernisme, si l'on retrouve surtout Charles Moore, Robert Venturi, Léon Krier, Ricardo Bofill et Robert Stern en 1977, Aldo Rossi, Peter Eisenman et Michael Graves s'y adjoignent dès l'année suivante. Charles Jencks y rédige d'ailleurs un article sur les Five. En 1980, dans Post-Modern Classicism, tous sont rejoints par Hans Hollein et Arata Isozaki (mais aussi par Henri Ciriani, et même Paul chemetov) ».

[215] Entretien avec Dominique Alba, 18 février 2016 : « Je pense qu'il y avait des architectes qui étaient encore très liés à la forme et qui donc ils sont entrés dans les années postmodernes, dans les années 1980 et 1990, Ciriani et autres, avec des guerres et des scissions très fortes entre les écoles d'architectes. »

[217] Jean-Louis Violeau, *Quels enseignements pour l'architecture ? Continuités et ouvertures,* Paris, Éditions Recherches/École d'Architecture Paris-Belleville, 1999.

[218] Entretien réalisé en avril 1996.

que celle que semblent dessiner certains de ces anciens étudiants : « J'ai employé à dessein le terme de transformation plutôt que celui de projet pour être plus clair… Par contre, cette transformation ne peut s'exercer qu'à travers un corpus de connaissances qu'il faut acquérir. Des connaissances qui ont à voir avec ce que j'appelle, moi, la pertinence d'un travail au regard de l'urbain, des usages, des pratiques, de la psychologie, de la climatologie, de la géographie, etc.[219]. »

La démarche d'Henri Ciriani, sa démarche d'architecte mais aussi et surtout sa démarche d'enseignant, participe à orienter la production architecturale française et les débats vers d'une architecture souvent été identifiée comme « néo-moderne ». En dehors du fait que celle-ci prend une place prédominance dans le milieu de l'architecture durant la période que nous étudions (1989-2001), les principes qu'elle véhicule sont diamétralement opposés aux valeurs que peut porter une architecture dite écologique. Les thématiques que pourraient porter le champ de l'écologie dans l'architecture, les questions de milieu, d'énergie, de climat, de matière, n'ont pas l'espace pour être interrogées. Nous faisons l'hypothèse que cela engage un ralentissement de la pénétration d'une réflexion écologique dans les débats qui dominent le milieu de l'architecture (notamment les revues et les institutions).

[219] Jean-Louis Violeau, *Quels enseignements pour l'architecture ?, op. cit.*

3. Écologie et numérique : destins croisés ?

Lors de l'entretien qu'il nous accorde, Franck Boutté insiste à plusieurs reprises sur la nécessité d'identifier et d'analyser le lien entre l'émergence de l'écologie et du numérique dans le champ de l'architecture au courant des années 1990 : « Il faut bien saisir qu'il y a une corrélation entre l'arrivée de l'informatique et la prise en compte des questions environnementale. C'est vraiment important. En 1992 en France, l'émergence des labels est liée tant aux questions informatiques qu'aux questions environnementales. Avec le numérique, on se dit finalement qu'on doit pouvoir modéliser et calculer pour savoir jusqu'où l'on peut aller et quels sont les effets d'entrainements[220]. »

Cette corrélation entre considération pour l'écologie et développement du numérique est liée à la période étudiée. En effet, dans les années 1990, le champ du numérique se démocratise, investit et bouleverse l'ensemble des autres domaines, le bâtiment ne faisant pas exception. On parle alors de « tournant numérique[221] », de « révolution numérique[222] », rendue possible grâce au « croisement d'une logique libérale avec une logique libertaire[223] » ; une « révolution » particulièrement médiatisée et qui tend à entrer dans le quotidien des populations occidentales dès la deuxième partie des années 1990.

Concevoir autrement avec la computation

Dès le début des années 1990, le numérique pénètre le milieu de l'architecture, au travers de la question de la conception. En effet, des logiciels de conception et de fabrication assistées par ordinateur se multiplient, engageant une réflexion, menée par certains acteurs finalement plutôt marginaux, sur la mutation de la conception architecturale induite par le développement de la conception par

[220] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, le 31 octobre 2014.

[221] À ce sujet, voir la thèse de Sébastien Bourdonnais, *Sensibilités technologiques : expérimentations et explorations en architecture numérique 1987-2010*, dirigée par Dominique Rouillard et soutenue en 2013.

[222] Le terme de « Révolution » est contesté ou nuancé par certains auteurs, par exemple, voir Jean-Michel Salanskis, *Le monde du computationnel*. Paris, Les belles lettres, 2011, p.42. : « Les mutations de la révolution informationnelle, en conséquence, ne seraient pas tant une grande et unique rupture, confirmée par ses innombrables illustrations, qu'une pluralité hétérogène de mutations, chacune substantielle mais chacune locale, et relative à un contexte qui reste directeur, et n'est en ce sens pas véritablement "révolutionné". »

[223] Louis Vitalis, « La "révolution numérique" : une révolution technicienne entre liberté et contrôle », *Communiquer*, n°13, 2015, p. 44.

ordinateur. Le débat est posé par certains architectes, comme Asymptote, dECOi, Tom Kovac[224], Objectile[225], OCEAN design recherche association[226], et par certains lieux comme le FRAC Centre, qui sera dans les années 1990 et 2000 à l'initiative de nombreux événements permettant d'ancrer un débat autour des mutations de la conception architecturale engagées par la révolution numérique. Certains, donc le FRAC Centre, moteur sur ce sujet, proposent des points de convergence entre le champ du numérique et le champ de la « nature ». Par exemple, les possibilités de modélisation que permet le numérique pourraient engager (par imitation mais pas seulement) des liaisons avec les données du climat, de la météorologie, des caractéristiques formelles de certains éléments naturels.

En renouvelant ses codes et son langage grâce aux possibilités du numérique, l'architecture pourrait ainsi lier de nouvelles relations « inédites » à la « nature », comme l'explique sur son site le FRAC Centre : « Avec les logiciels de conception et de fabrication assistée par ordinateur, l'architecte ne dessine plus, il met en œuvre des calculs et des opérations qui modifient le modèle informatique. Concevoir l'architecture revient à établir des relations qui recomposent sans cesse le projet en fonction des cheminements et des informations émergeant en cours d'élaboration. Le projet se définit avant tout comme système actif d'intégration et de tissage des divers aspects du programme architectural, des qualités physiques et du comportement des matériaux ainsi que de l'environnement : une architecture hybride et interactive répondant à une nouvelle "écologie numérique"[227]. »

Dans la citation de Franck Boutté qui introduit ce sous-chapitre, l'ingénieur évoque la date de 1992. Date importante pour le débat écologique avec la tenue du Sommet de Rio, 1992 est aussi la borne temporelle que choisi l'historien italien de l'architecture Mario Carpo[228] pour son ouvrage *The Digital Turn of Architecture : 1992-2012*[229], qui

[224] Tom Kovac, né en 1958, est un architecte australien.

[225] L'atelier Objectile, a été créé en 1996 par Patrick Beaucé et Bernard Cache. C'est un laboratoire de recherche en design et en architecture numérique.

[226] OCEAN est fondée en 1994 par Michael Hensel et Tom Verebes rejoints par Defne Sunguroglu, Daniel Coll i Capdevila, Toni Kotnik.

[227] Présentation de la page *Écologie et numérique* du FRAC Centre, [en ligne] http://www.frac-centre.fr/ressources/parcours-thematiques/architecture-numerique/architecture-numerique-92.html

[228] Historien italien de l'architecture, né en 1958.

[229] Mario Carpo, « The Digital Turn in Architecture 1992-2012 », *AD Reader*, Chichester, John Wiley & Sons, 2013.

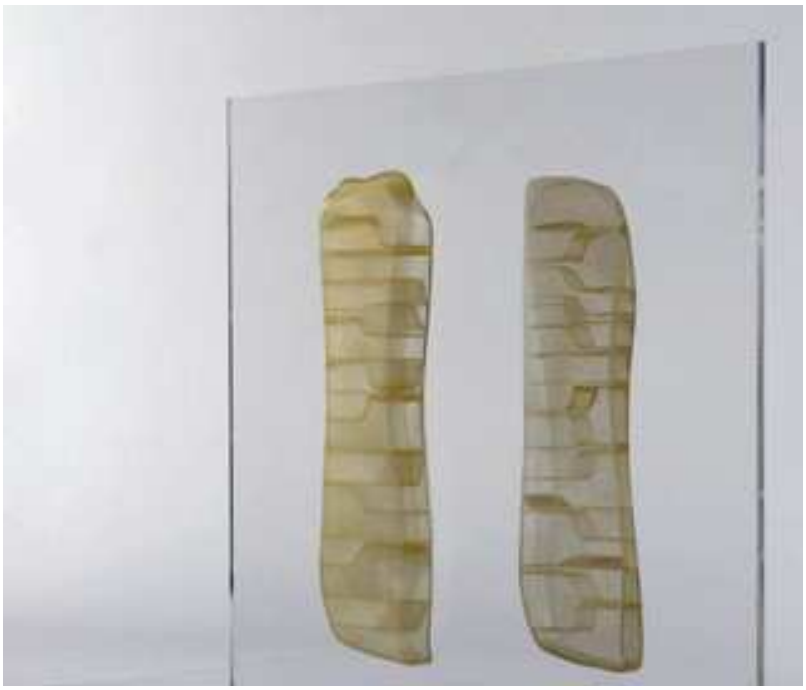


Figure 1 : Ikon Tower, Tom Kovac, 1998, conservé dans les collection du Frac Centre Val-de Loire, Sur son site internet, le Frac écrit : « Expérimentant les technologies numériques au service de nouveaux dispositifs de spatialisation, Tom Kovac développe ici une nouvelle dynamique des surfaces : ainsi, une façade ondulante dont les deux côtés en béton contrastent avec l'ouverture latérale en verre, dans un effet de distorsion cinématique, se donne comme une onde fluide, où l'interface entre l'intérieur et l'extérieur est traitée comme une peau perméable à son environnement. ». Source : http://www.frac-centre.fr/collection-art-architecture/kovac-tom/ikon-tower-64.html?authID=112&ensembleID=318

réunit un ensemble d'articles publiés dans la revue anglaise *Architectural Review*[230].

Modéliser pour mesurer et contrôler « la crise »

Les échanges entre « numérique » et « écologie » dans le champ de l'architecture, on vient de le voir, se situeraient donc au niveau de la conception, dont les potentialités seraient bouleversées grâce au numérique, conception que l'on pourrait ainsi orienter vers des problématiques autour de la nature (terme beaucoup employé par les différents acteurs portant cette démarche), de ses caractéristiques formelles à ses caractéristiques physiques.

Franck Boutté, mentionne un autre point de convergence entre « numérique » et « écologie ». Selon lui, ce sont les possibilités engagées par le développement du numérique au début des années 1990, notamment en matière de modélisation, qui permettent d'identifier et de mesurer la dimension énergétique (coût, consommation, gain) dans le bâtiment et la ville. Ainsi, ces données tangibles et quantifiables auraient participé à l'émergence de réglementations et à la création de labels.

La fin des années 1980 et le début des années 1990 (Rapport Brundtland, 1987, création du GIEC, 1988, Sommet de Rio, 1992), sont parcourues par une médiatisation, une institutionnalisation et une « légitimation » de la question environnementale ; la COP3, avec le Protocole de Kyoto, en 1997, participe au passage d'un constat de « crise » à la mise en place de « solutions » et d'« actions » qui visent à réguler et à diminuer l'empreinte énergétique. Dans ce contexte, la prolifération du « numérique » en tant qu'outils de mesure permet d'identifier et d'agir sur la dimension énergétique du bâtiment. Cela accélère et accroit sûrement aussi une considération générale (pas seulement des architectes) pour une réflexion sur l'économie d'énergie dans le bâtiment, à la fin des années 1990 et au début des années 2000 ; une réflexion qui entraine plus largement un débat pour une architecture dite « écologique ». La convergence d'une part d'un souci afférent à l'idée de crise environnementale, qui se manifeste à l'échelle globale et au sein des instances mondiales, et d'autre part le

[230] Revue d'architecture internationale fondée en 1896 à Londres.

développement des performances computationnelles, participe à rendre incontournable – notamment par les réglementations et les labels mais aussi par consensus social – la question de l'énergie dans le secteur du bâtiment.

Les entrecroisements entre « numérique » et « écologie » dans les années 1990 se produisent à la fois à une petite échelle dans des milieux relativement marginaux, autour de la question de la « conception », comme le montrent certaines explorations présentées notamment au FRAC Centre ; dans un même temps, cette révolution numérique entre dans une échelle globale et mondialisée dans le bâtiment par le biais des préconisations des sommets mondiaux sur le climat, qui portent l'injonction d'une quantification de la « crise environnementale » et de la construction d'outils pour optimiser les réductions de consommation énergétique.

L'exemple du « Whole Earth Catalog

« Malédiction aux architectes qui nous ennuient et nous étouffent et qui font le coq dans les poulaillers. Donnez-nous plutôt des oiseaux sauvages comme celui-ci[231]. »

Ces entrecroisements « numérique-écologie » que nous venons d'évoquer sont présents dans une histoire plus longue, qui débute à la fin des années 1960. L'ouvrage *Go West, des architectes au pays de la contre-culture*[232] de Caroline Maniaque revient sur une architecture (souvent sans architecte) de la fin des années 1960 et des années 1970, issue de la contre-culture californienne (mais qui marquera dans certains milieux marginaux de tous les États-Unis et une partie de l'Occident). Cette architecture qui s'ancre dans la contestation des valeurs d'une société moderne, et qui s'affirme en rupture avec l'idéologie du progrès, de la consommation de masse et de la croissance, mêle une attention au climat et à l'énergie et, souvent, une réflexion sur la technologie et les innovations. Pour Caroline Maniaque, cette architecture serait « une alliance entre la culture

[231] Stewart Brand, l'oiseau serait Antonio Gaudi, *LWEC*, p. 85 cité par Caroline Maniaque dans son mémoire de HDR, *La fabrique du Whole Earth Catalog,* 2015, p.109.
[232] Caroline Maniaque, *Go West, des architectes au pays de la contre-culture*, Parenthèse, 2014.

hippie et la cybernétique, une certaine vision romantique de la nature et la révérence pour la technologie et la culture computationnelle[233] ».

Fanny Lopez, dans *Le rêve d'une déconnexion*[234] revient sur le rapport ambigu qu'entretient la contre-culture à la technologie : « Le monde de la contre-culture n'est pas anti technologique mais plutôt ambivalent. Ses protagonistes (de la contre-culture) jonglent entre technophobie et technophilie : le refus de la spécialisation s'associe à la réappropriation de technologie dites de pointe, au culte de la nature et de l'utopisme communautaire[235]. »

Le cas de la revue *The Whole Earth Catalog* est un bon exemple d'articulation des questions computationnelles et climatiques dans les problématiques du champ de l'architecture. *The Whole Earth Catalog*, fondée par Stewart Brand[236], et plus tard *Co-Evolution Quarterly* « [favorisent] la prise de conscience écologique en signalant toute une série d'outils-livres, instruments et de techniques aussi bien constructives qu'éducatives[237] ». *The Whole Earth Catalog* s'est vendu à 2,5 millions d'exemplaires entre 1968 et 1971. De par la personnalité de son fondateur, Stewart Brand, sensible à l'innovation technologique et aux questions énergétiques et climatiques, la revue exacerbe cet entrecroisement entre computation et énergie que l'on constate déjà, de manière plus ambivalente, dans la contre-culture.

C'est d'ailleurs cet intérêt pour les questions computationnelles que Stewart Brand développe ensuite dans les années 1980. En 1985, il fonde avec Larry Brilliant[238] le *Whole* Earth *'lectronic Link* qu'il décrit comme un espace de discussion numérique autour des contenus du *Whole Earth Catalog*. Communauté virtuelle rassemblée autour d'un fournisseur d'accès à internet, the WELL jouit alors d'une couverture médiatique importante et d'une notoriété considérable, que Caroline Maniaque attribue en grande partie à la personnalité de Stewart Brand. Aujourd'hui, The WELL est encore actif, et se définit comme un espace de discussion et de conversation qui conserve le caractère pluridisciplinaire du *Whole Earth Catalog*. La dimension écologique est néanmoins beaucoup moins prégnante que dans le *Catalog* : par

[233] *Idem*, pp. 15 et 16.

[234] Fanny Lopez, *Le rêve d'une déconnexion, de la maison autonome à la cité énergétique,* Paris, Éditions de la Villette, 2014.

[235] *Idem*, p. 149.

[236] Auteur, éditeur, créateur, américain né en 1938.

[237] Caroline Maniaque dans son mémoire de HDR, *La fabrique du Whole Earth Catalog,* 2015, p.109.

[238] Épidémiologiste américain, né en 1944.

exemple, parmi les dix catégories[239] qui regroupent les conférences coordonnées par le WELL, aucune n'est liée à l'idée de nature, au climat, à l'énergie, au durable ou à l'environnement[240].

[239] Arts, Entertainment and the Media, Computers, Tools and Science, Home and Private Life, Mind, Spirit and Health, Money and Livelihood, Recreation and Adventure, Regions, Society, Politics and Education, Using The WELL. Données trouvées sur le site de « The Well ».

[240] On note néanmoins dans le thème « Society, Politics and Education » une conférence intitulé « Sustainability, energy and ecology ».

4. Retour sur l'exemple de deux pionniers : Patrick Bouchain et Édouard François

Nous le mentionnions dans l'introduction, dans les années 1990, la question environnementale est principalement portée dans le milieu de l'architecture française par quelques pionniers qui participent, dans leurs projets comme dans leurs discours, à médiatiser certains axes de ce que l'on peut appeler une architecture écologique. C'est le cas notamment et principalement de Jourda et Perraudin, Patrick Bouchain, Édouard François, Lacaton et Vassal. Dans le deuxième chapitre de la deuxième partie de la thèse, qui s'articule autour des années 2000, nous présenterons les travaux de Jourda et Perraudin et de Lacaton et Vassal[241]. Nous construisons ce sous-chapitre autour des trajectoires, de l'architecture et des discours de deux architectes : Patrick Bouchain et Édouard François. Deux projets nous permettrons de structurer cette analyse : la transformation des usines LU par Patrick Bouchain à Nantes (1999) et l'Immeuble qui pousse d'Édouard François à Montpellier (1999).

Nous avons rencontré les deux architectes dans le cadre de la thèse. Patrick Bouchain nous a reçu un samedi matin dans son agence durant presque trois heures. L'échange a été très fluide, et Patrick Bouchain s'est montré très bienveillant face à nos questions. L'entretien s'est surtout structuré autour du parcours de l'architecte, et il nous a été plus difficile de le faire sortir du discours qu'il a construit sur son travail et que nous avions déjà eu l'occasion de lire en préparant l'entretien. Édouard François nous a reçu une heure et demie dans son atelier en semaine. L'échange a été plus rude, prenant parfois une orientation difficile voir chaotique. Néanmoins, l'entretien a été assez fructueux sur certains points du parcours et du positionnement de l'architecte.

[241] En effet, nous avons fait le choix de présenter le travail de Gilles Perraudin autour de la pierre, qui se développe à la fin des années 1990 et surtout dans les années 2000 ; ainsi il nous semblait plus cohérent d'analyser son travail dans la partie 2. Par ailleurs, l'orientation de Lacaton & Vassal vers les questions écologiques est plus marquées dans les années 2000, ce qui nous a aussi conduit à faire l'analyser de leurs travaux dans la partie 2.

Génèse de deux trajectoires : à l'écart des discours dominants

Patrick Bouchain et Édouard François revendiquent l'un et l'autre une prise de distance avec leurs écoles lors de leurs études : les étudiants, les enseignants, les différents rituels qui s'y déroulent, les valeurs qui y sont transmises, ne les intéressent pas.

Patrick Bouchain entre à l'école d'architecture à seize ans, sans son baccalauréat, sur concours. Pour financer ses études, il travaille dans différentes agences d'architecture pour lesquelles il réalise des relevés. Cette activité participe à l'éloigner du monde de l'école, en raison du temps que cela lui prend, mais aussi, et surtout, car cela l'entraine à appréhender l'architecture d'une manière totalement opposée à ce qu'on lui enseigne à l'école : « Je suis rentré dans l'architecture par le relevé ». Avec le relevé, Patrick Bouchain construit ce qui fondera sa démarche d'architecte : construire avec ce qui existe, réemployer et transformer le déjà-là : « J'ai fait des relevés de bâtiments existants : il y avait encore beaucoup de travaux de restructuration et de reconstruction après la guerre. On commençait à avoir des reconversions de bâtiments publics peut-être en gardant la même fonction, mais en changeant leur scénographie. Le relevé est une forme incroyable pour apprendre l'architecture, on le voit même dans la période ancienne, on allait faire ses études à 'l'étranger en allant faire des relevés de monuments anciens. (…) J'ai donc appris à lire l'architecture en regardant, en analysant et la traduisant par un dessin à main levée puisque à l'époque on n'avait pas les rayons laser. Parfois, les hauteurs ne pouvaient pas être prises, donc j'ai appris à lire l'architecture par comparaison, en multipliant les hauteurs, lorsqu'un individu passait[242]. »

Ce souci des potentialités qu'offre l'existant, sa matérialité et son histoire, marginalise l'étudiant en architecture dans des années 1960 dominées par l'idéologie de la *tabula rasa*. Pour son service militaire, Patrick Bouchain part en Afrique et y découvre une architecture vernaculaire qui influence aussi l'orientation de sa carrière. Il y fait l'expérience de ce que les injonctions du Mouvement moderne induisent sur les territoires qu'il côtoie : « Les modernistes forçaient les Africains à rompre avec leur passé pour rentrer dans le progrès et la modernité. J'ai donc vu ce moment où on disait aux Africains de casser leurs cases pour construire en murs, et j'ai donc découvert que

[242] Entretien avec Patrick Bouchain, par Léa Mosconi, 22 novembre 2014.

c'était Lafarge qui faisait des campagnes de publicité ; j'ai vu l'arrivée des fabricants de moules à parpaing. On peut dire que c'est la réalité qui m'a formé à une architecture de haute qualité humaine, et non pas la réglementation de l'architecture à haute qualité environnementale[243]. » Quand Patrick Bouchain rentre à Paris en 1968, juste après les événements, il se sent d'autant plus éloigné des préoccupations des architectes de sa génération.

Édouard François fait ses études d'architecture à la fin des années 1970 et au début des années 1980, après avoir fait Maths Sup, Maths Spé et les Ponts et Chaussées[244]. Il se sent en décalage avec les cours, les enseignants et les étudiants de l'école d'architecture : « Dès mes études, je n'ai pas compris ce que l'on m'enseignait, j'ai trouvé cela nul à chier. C'était sans intérêt[245]. » L'architecte français passe la majeure partie de son temps dans les ateliers des Beaux-arts de Paris : « J'ai eu de la chance d'avoir un professeur qui dès la première année m'a envoyé aux Beaux-arts. Les architectes n'allaient pas aux Beaux-arts, on y détestait les architectes. Et vice versa. J'ai eu une formation très attentionnée. Comme si j'étais un petit canard noir chez les poulets. Ils se sont dit qu'il est tellement rare d'avoir un architecte qu'ils allaient en faire une bête de course. Je devais être le vilain petit canard qui allait tuer les autres canards en rentrant chez lui. Je ne comprenais rien aux études d'architecture, je ne comprenais rien de ce que l'on me racontait, cela me paraissait idiot, je faisais de la peinture, de la gravure, de la sculpture, je suis retourné aux Ponts où j'ai fait le cycle d'urbanisme, j'ai tout fait en même temps[246]. » Édouard François insiste durant notre échange sur l'importance de ces trois éléments : sa sensibilité à la rigueur et à la logique scientifique, sa distance avec le « monde des architectes » dont il se sent étranger, et l'ancrage de sa démarche dans le champ de l'art. Ces différents points, selon lui, ont participé à le marginaliser dans le milieu des architectes et lui ont permis de construire un positionnement radical et singulier.

---

243 *Idem.*

244 Édouard François vient d'une famille de polytechniciens, il aurait aimé faire Polytechnique mais « n'en avait pas le niveau ». Il reste assez vague sur son passage au Ponts et Chaussées, nous savons qu'il est passé par cette école sans être certain que le diplôme des Ponts et Chaussées lui a été délivré.

245 Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

246 *Idem.*.

Transformation des Usines LU : Le lieu unique, projet manifeste d'une autre manière de construire

Pour comprendre les orientations que prend Patrick Bouchain avec la transformation des Usines LU à Nantes à la fin des années 1990, il faut saisir la démarche qu'il construit au cours des années 1970 et 1980. En sortant de l'école d'architecture, Patrick Bouchain revendique rejeter le titre d'architecte. Il se considère comme un accompagnateur de projet et prend ses distances avec l'idée d'un architecte grand ordonnateur du monde. Dans un premier temps, il se rapproche du milieu de l'art et du spectacle et accompagne, par la scénographie et l'installation, différents projets au sein desquels s'articulent ses principes, que nous pourrions rassembler autour de trois axes. Le premier est le souci de l'économie : l'économie financière du projet mais aussi son économie de matière. Le deuxième est le souci de ce qui est déjà-là : faire avec ce qui existe, le valoriser plutôt que de s'en abstraire. Le troisième point est un souci politique : il s'agit de penser les dimensions politiques qu'engage le projet ; notamment, il s'agit de penser à la manière dont il est construit, qui le construit et quelles ambitions le portent.

Après ces premières expériences, Patrick Bouchain se rapproche du milieu institutionnel. De 1974 à 1979, il est coordinateur pédagogique pour les programmes d'enseignement artistique et technique, puis en 1979-1980, mandaté par le Ministère de la Culture, il fait le tour des écoles européennes pour ensuite rédiger un rapport sur l'enseignement de l'architecture, qu'il rend 1981 juste après les élections présidentielles. C'est dans ce cadre que Claude Mollard lui propose de penser une nouvelle école fondée sur une autre pédagogie, l'ENSCI, l'École nationale supérieure de création industrielle, qui ouvre en septembre 1982. C'est à partir de ce moment que sa production architecturale se développe, notamment avec sa collaboration avec Zingaro et la réalisation de son théâtre[247] et de son cirque[248], avec Daniel Buren au Palais Royal[249], avec le projet de la Grange au Lac[250], sa collaboration avec Philippe Starck pour la maison Starck[251].

[247] En 1984 à Aubervilliers.

[248] En 1988 à Aubervilliers avec la collaboration de Jean Harari.

[249] En 1986, pour l'œuvre intitulée *Les deux plateaux*, plus communément appelée *Les colonnes de Buren*, dans la cour du Palais Royal.

[250] En 1993, Auditorium de Musique en Haute-Savoie.

[251] En 1994, maisons vendues dans le catalogue des 3 Suisses.

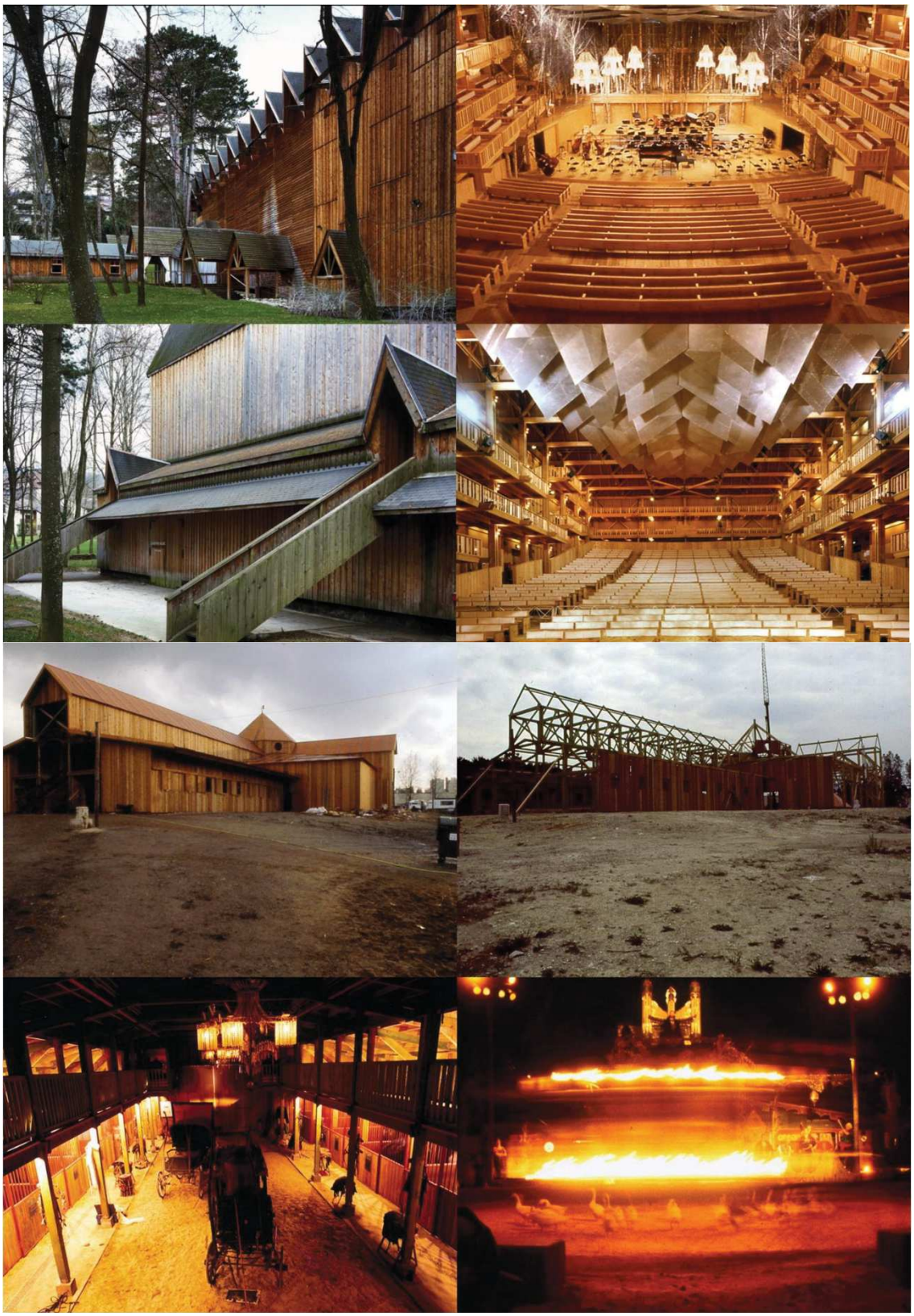


Figure 1 : Photographies du projet de la Grange-au-Lac (source : site internet de Patrick Bouchain.
Figure 2 : Photographies du projet du cirque équestre Bartabas (source : site internet de Patrick Bouchain).

Au début des années 1990, Patrick Bouchain échange avec Jean-Marc Ayrault, alors maire de Nantes, au sujet d'un projet pour la célébration de la création de l'État français (et de la Déclaration des droits de l'Homme). Le projet n'aboutit pas, mais le maire de Nantes propose alors à l'architecte travailler sur un projet autour de l'abolition de l'esclavage. C'est dans ce cadre et avec cette orientation que la réhabilitation des usines LU en centre culturel est confiée à Patrick Bouchain. Pour celui-ci, réaliser ce projet à Nantes, qui s'est « enrichie grâce au commerce triangulaire », fait sens : il appréhende cette réhabilitation comme l'occasion de faire un projet manifeste sur un sujet qu'il souhaite aborder depuis longtemps, celui de « l'immigration comme forme de commerce triangulaire ».

La question de l'emploi des immigrés sur le chantier fait germer la première idée de l'architecte : « Et si on faisait un chantier où on irait chercher quelqu'un dans son pays pour apporter une technique que nous aimerions développer sur le plan scientifique et technique ? Technique que nous ne sommes pas capable de faire aussi bien que cette personne qui est pourtant considérée comme un analphabète, voire comme une main d'œuvre chez nous[252]. » Ainsi, Patrick Bouchain cherche, au travers de ce projet, à valoriser les connaissances et les compétences de ceux qui d'ordinaire ne seraient qu'exploités.

Il rencontre le céramiste français Camille Viraud. Ce dernier travaille beaucoup en Afrique et propose à l'architecte français de collaborer avec lui, notamment pour le mettre en relation avec certains artisans et artistes africains. Après un premier voyage en Afrique, au mali, Camille Viraud propose de travailler autour de trois sujets : d'une part, à Bamako, des forgerons récupèrent des bidons – que l'industrie française jette car la réglementation française ne permet pas de les recycler –, pour en faire du mobilier scolaire ; d'autre part, des piroguiers de Ségou qui coupent les arbres nécessaires à la fabrication de leurs pirogues avec comme seul outil une petite tronçonneuse, laquelle produit de nombreuses chutes avec lesquelles travailler ; enfin, des femmes qui teignent des tissus, appelés bogolans, qui retiennent l'attention du céramiste et de l'architecte : « Quand je vois ça, je veux les trois, donc je vais prendre des bidons et

[252] Entretien avec Patrick Bouchain, par Léa Mosconi, 22 novembre 2014.

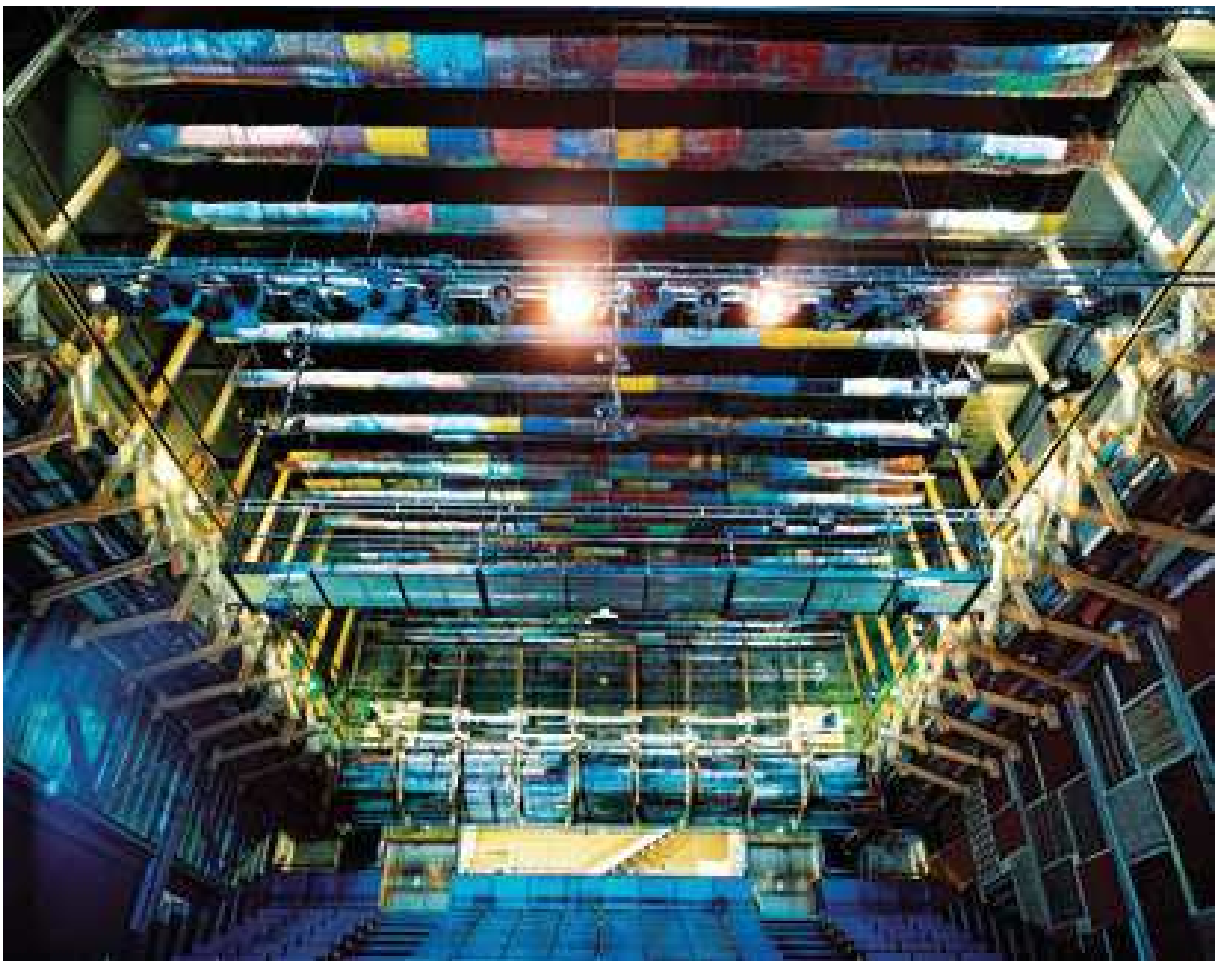
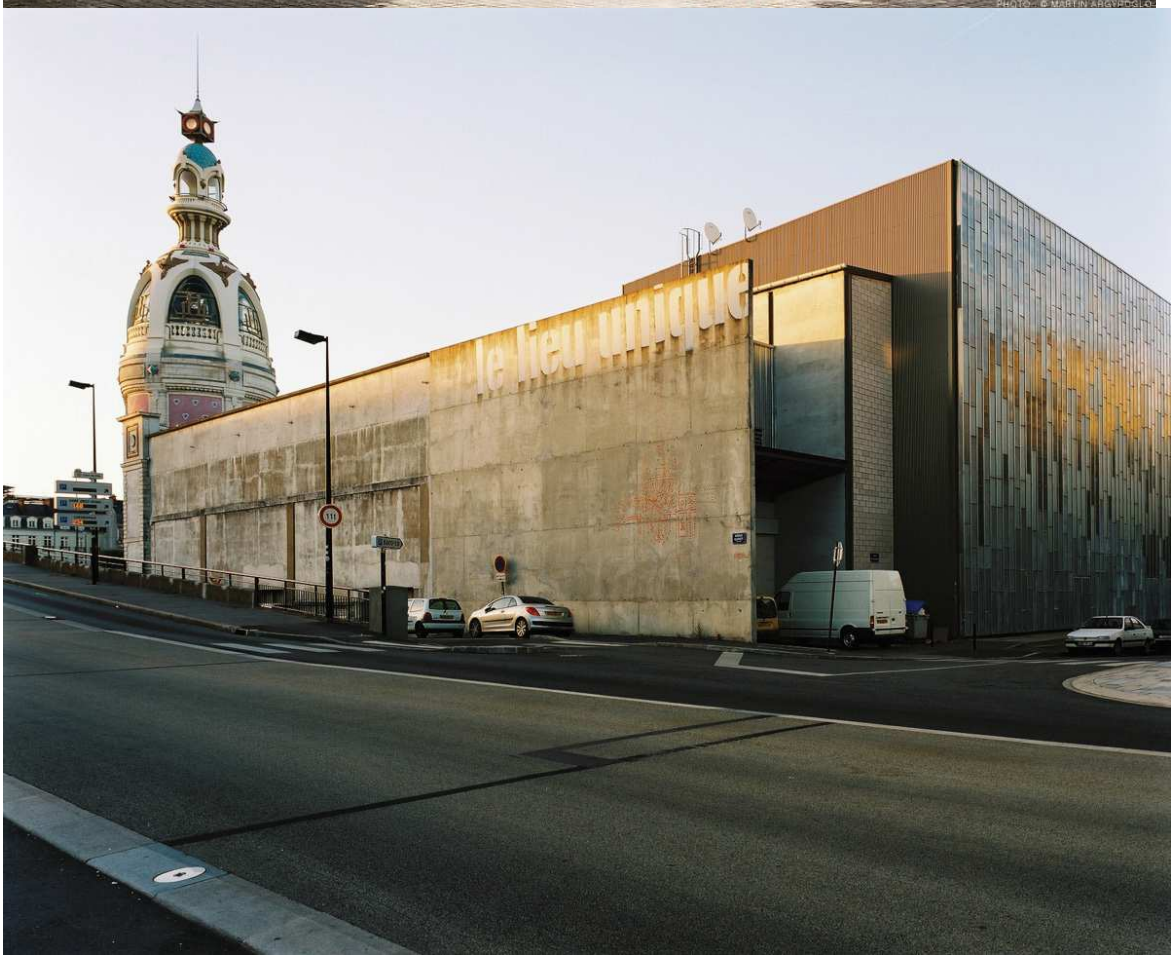


Figure 1 : Photographie de la salle du Lieu Unique (source : site internet de Patrick Bouchain).

je vais m'en servir comme correcteur acoustique. (…) Après je vais peut-être faire toutes les menuiseries en Afrique. On achète toujours des matières premières en Afrique et on les transforme en France avec une main d'œuvre africaine, alors pourquoi on ne ferait pas faire un objet fini en Afrique avec une main d'œuvre africaine qui produit en Afrique ? (…) Tous les ingénieurs me disent que je ne pourrais pas y arriver parce qu'il n'y a pas de normes et il n'y a pas de normes africaines pour une fenêtre, donc avec les normes françaises et européennes, ça ne marchera pas. Alors je cherche et je dis : "Et si c'est une œuvre d'art ? Si c'est un décor de théâtre ? Si 'j'achète un décor de théâtre ? Je n'achète pas une fenêtre, j'achète un décor de fenêtre"[254]. »

Patrick Bouchain rencontre sur le chantier un homme qui, en voyant le travail de récupération mené pour ce projet, raconte à l'architecte l'histoire d'un pêcheur qui démolit des bateaux. À cause des quotas européens, la pêche au thon est interdite : en échange de sa prime européenne, le pêcheur doit démolir son bateau, la personne qui démolit les bateaux n'a pas le temps de tout bruler. Patrick Bouchain propose de récupérer cette matière pour faire la passerelle téléphérique du projet en la construisant comme une passerelle de démolisseur dans laquelle se trouve un bateau démoli et au-dessus duquel se déploie une correction acoustique de bidons. L'architecte français revendique le caractère politique du projet : « Si au XIX^{e} siècle on avait des théâtres avec des petits anges, des petites trompettes, des femmes aux seins nus, là on a un théâtre à la limite du XX-XXI^{e} siècle qui est l'expression du mépris de l'Afrique, puisque on va jeter nos trucs pollués et on les rapporte ; du mépris des travailleurs en France, puisqu'on détruit leur outil de travail sous prétexte que c'est du quota, et on a la passerelle de démolisseur. Je pense que c'est une salle chargée de signes que personne ne voit. Il faut raconter parfois les histoires de cette salle. Les gens le sentent ce théâtre, il a du sens et il n'est pas noir, je ne voulais pas le peindre parce que tous les théâtres sont toujours noirs, là je ne me suis pas posé la question de peindre ces bidons que tout le monde trouve beaux qui sont à peu près les couleurs des bateaux : une harmonie s'est installée[255]. »

[254] *Idem.*
[255] *Idem.*



Figures 1 et 2 : Photographie du Lieu Unique (source : site internet de Patrick Bouchain).

Avec le projet du Lieu unique à Nantes, Patrick Bouchain donne à voir l'expression du déchet matériel et symbolique de la société d'aujourd'hui et de ses mécanismes de domination. En 2004, pour un projet de réhabilitation, la Condition publique à Calais, il poursuit cette démarche et propose de garder au sein du bâtiment une terre polluée et affectée par les activités industrielles du lieu pour en faire une trace, un rappel de nos actes passés, présents et probablement à venir : « Au Lieu Unique, le plafond était pollué et à la Condition Publique, le toit est pollué : si on pollue, vivons dans notre pollution. Si cette pollution nous tue alors peut-être qu'on arrêtera de polluer. Si cette pollution on la jette en Afrique pour tuer les Africains, on ne la verra pas[256]. »

L'Immeuble qui pousse, projet manifeste d'une architecture du vivant

Nous l'avons mentionné, dès le début de sa formation d'architecte, Édouard François se sent en marge du milieu de l'architecture, sentiment qu'il dit nourrir tout au long de sa carrière[257]. Fraîchement diplômé au milieu des années 1980, l'architecte s'associe et participe à de nombreux projets. Nous avons trouvé peu de traces de la production et du propos de l'architecte au cours de cette période. Nous savons seulement, par le biais de l'entretien que nous avons mené avec lui, qu'il aurait beaucoup construit durant la deuxième partie des années 1980[258]. En 1990, il s'associe à l'architecte français François Roche, ce qui lui permet, selon lui, de construire une démarche et un propos : « On a passé un moment important à ne pas construire. Je tenais à ne pas construire. Je cherchais à comprendre. Comprendre quel était mon propos. Dans ce métier, les gens n'ont pas de propos. À l'école on disait "ça c'est de l'archi, ça ce n'est pas de l'archi". J'ai tout mis à la poubelle, et j'ai passé du temps à me reconstruire. On a développé avec François Roche, dans les années fin 1980 début 1990, des positions assez radicales. On a inventé les

256 *Idem.*

257 Il dira par exemple au cours de l'entretien : « J'étais paumé à la sortie de l'école. Tel ou tel autre était le protégé de Ciriani ou d'autres. Regardez l'Atelier 2345 *(Atelier 234),* il n'y a pas plus pourri qu'eux : *corporates*, branleurs ; en sortant de leurs diplômes c'est tout juste s'ils n'étaient pas déjà architectes conseils » ; ou encore : « De toute façon, la presse française a été très dur avec moi en me traitant de barré, de tout ce que vous voulez. Je n'ai aucune commande officielle. Alors que ces espèces de béni-oui-oui d'architectes à deux balles sont justes gavés de commandes officielles. Cela veut dire que quelque part le réseau culturel est complètement déficient. ». À plusieurs reprises, Édouard François fait mention du sentiment de rejet qu'il a par rapport au milieu de l'architecture.

258 Il dira par exemple au cours de l'entretien : « En fait mon prof aux Ponts avait un gros problème avec Pellerin sur une zone de Issy-les-Moulineaux, il m'a appelé, je ne sais pas comment cela s'est fait mais le mec m'a nommé urbaniste de la zone. J'avais 23 ans. Avec le promoteur le plus porcif de la place de Paris, qui m'a quand même beaucoup appris. Ma carrière a été relativement malmenée. À 26 ans j'avais déjà construit pas loin de 80 000 m². Et puis j'en ai eu ras le bol. »

collages pour découvrir la matière : les premiers collages en architecture qui ont été fait, c'est nous qui les avons faits. La perspective filaire des "modernos" pour ça ne marchait pas. On a pris beaucoup position, on a été très médiatisés, surtout à l'étranger. À un moment donné, je me suis dit que c'était bien de construire. C'est là que nous nous sommes séparés avec François Roche[259]. »

De 1994 à 1997, Édouard François s'associe à Duncan Lewis (il n'en fait pas mention pendant l'entretien) et réalise avec lui notamment le projet des gites ruraux de Jupilles, projet déjà chargé des principes que portera plus tard l'architecte, notamment l'hybridation entre architecture et végétation. Édouard François indique avoir été très médiatisé dans les années 1990, notamment et surtout en dehors du milieu des architectes, au sein de médias grand public : « 'J'ai fait beaucoup de choses à partir des années 1990, j'ai peu construit, ce que je faisais était tellement radical. Mais j'ai été très médiatisé : comme une bête. Regardez la pub American Express, je n'avais même pas quarante ans. Mes confrères m'ont haï, j'étais beau, jeune. Et j'étais très discret, je le suis toujours. Mes confrères pensaient que c'était de la suffisante. En plus c'était très rare de toucher le grand public, alors forcément ça attise la jalousie. (…) J'avais énormément de médias, c'était vraiment démentiel. Jamais un architecte n'aura eu autant de presse que moi. À part peut-être Nouvel[260]. » D'après lui, cette médiatisation participe à le marginaliser d'autant plus dans le milieu de l'architecture, et en parallèle lui offre une visibilité qui lui permet d'accéder à des commandes singulières.

En 1998, il fonde sa propre agence[261], et s'engage dans le projet de l'Immeuble qui pousse à Montpellier. C'est le premier projet de cette échelle dans lequel l'architecte peut présenter les principes et réflexions qu'il s'est attaché à construire au cours des années 1990 : « En fait ce qui m'a sauvé c'est l'Immeuble qui pousse[262] ». Le promoteur de l'Immeuble qui pousse contacte Édouard François après avoir lu son portrait dans *Madame Figaro* : « Ils avaient mis une photo de moi au lieu de mettre mon travail, et avec à coté un texte complètement stupide qui disait que je transformais l'air en beau. Je me suis dit que s'il y avait bien un papier qui ne servirait à rien ce

[259] Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

[260] I.

[261] Il baptisera son agence d'architecture en 2012 *Maison Édouard François*. **C**ela qui peut sembler anecdotique néanmoins, cela confirme la volonté de l'architecte français de se distinguer du corps des architectes, qui emploie plutôt les termes d'atelier ou d'agence d'architecture.

[262] Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

serait celui-là. En fait, quand on médiatise sa personne, cela veut dire que l'on est porteur de projets. Quand on médiatise un projet, cela veut dire que l'on porte seulement un projet. En fait, cela a déclenché les commandes. Maintenant je suis très sensible à mettre ma personne avant de mettre mes projets. Voyez Nouvel, on voit plus sa tronche que ses projets[263]. » Le promoteur Michel Troncin fait appel à Édouard François en partie en raison de sa notoriété, mais aussi à cause de son positionnement singulier. D'ailleurs, dans la présentation de la Maison Édouard François sur son site Internet, la bonne entente entre l'architecte et le promoteur est largement valorisée. C'est ce contexte favorable qui permet à l'architecte français d'aborder le projet de l'Immeuble qui pousse comme un projet manifeste et d'être libre d'y développer ses thématiques de travail.

L'Immeuble qui pousse est un projet de soixante-quatre logements situé dans la ZAC Antigone de Montpellier. Deux principes le sous-tendent. Le premier relève d'une réflexion sur l'espace intermédiaire, entre le foyer, l'intérieur, et l'environnement, l'extérieur. Pour cela, Édouard François travaille autour d'un élément, le balcon. Comme il le dit lui-même, ce projet aurait pu s'appeler « Le balcon dans tous ses états » tant c'est un élément central du projet. En effet, les balcons sont spatialement et symboliquement détachés de l'intérieur et de l'extérieur du bâtiment : il s'agit d'objets autonomes. Aussi Édouard François les traite comme des lieux singuliers : certains sont particulièrement spacieux, de proportion carrée, et leurs gardes corps, qui comportent des percements, montent à plus de 2,20 mètres. Certains balcons de l'Immeuble qui pousse sont facilement assimilables à une pièce, séjour ou chambre (dimensions, proportions, percements, murs), ce qui participe à leur conférer une place prédominante dans la composition du projet. Aussi, dans les images qui en seront véhiculées, les balcons seront des objets particulièrement présents.

263 *Idem.*

Figures 1 et 2 : Photographie de l'Immeuble qui pousse (source : site internet d'Édouard François).

Cependant, le principe le plus médiatisé de ce projet est celui de l'hybridation entre le bâti et le végétal, que le nom de l'ensemble de logements reflète. Notons à ce sujet que le nom « Immeuble qui pousse » fait référence au végétal mais aussi à son mouvement et à sa dynamique : Édouard François fait de son bâtiment un objet vivant : ce n'est plus seulement un ensemble de logements avec une façade végétalisée, c'est l'immeuble lui-même qui devient vivant. Pour faire de son bâtiment un « immeuble qui pousse », Édouard François propose une façade en gabion dans laquelle il intègre du terreau, des plantes ainsi qu'un système d'irrigation automatique. Les détracteurs du projet disent que l'Immeuble qui pousse ne pousse pas ; Édouard François écrit sur le site Internet de son agence : « L'immeuble pousse. Lentement. Son épiderme est devenu biotope[264]. » Pour l'instant, dix-huit ans après la livraison du projet, l'image la plus foisonnante et luxuriante du projet est celle de la maquette présentée en 1998 et conservée depuis dans les collections du CNAC Georges Pompidou.

À la fin d'années 1990, qui médiatisent peu la question du vivant dans l'architecture et dans la ville, Édouard François fait figure de pionnier avec ce projet ; l'architecte nous explique pendant l'entretien qu'il pense que la visibilité et l'attention médiatique dont a bénéficié l'Immeuble qui pousse ne sont en rien liées à un intérêt pour son orientation écologique. Selon lui, deux choses participent à la fortune du projet, et plus largement de son travail. Il y aurait d'une part sa singularité, une écriture architecturale selon lui dérangeante, particulière, troublante ; ensuite, sa plasticité : l'Immeuble qui pousse attirerait d'ailleurs plus le milieu de l'art que celui de l'architecture. « Non, l'environnement, ils s'en foutent. C'est la plasticité du travail. Il se trouve que cette plasticité est liée à l'environnement mais eux ils s'en foutent, ce n'est pas le problème[265]. » Notons que le Centre Georges Pompidou[266] et le FRAC Centre Val-de-Loire conservent dans leurs collections les dessins et maquettes de l'architecte.

[264] http://www.edouardfrancois.com/projets/tous-les-projets/article/256/limmeuble-qui-pousse/#.WINAv8ty7IU

[265] Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

[266] Durant l'entretien, Édouard fait mention de l'intérêt de Chantal Beret pour la plasticité de son travail, ce qui participe à le faire entrer dans les collections des centres d'art : « Le Centre Georges Pompidou a acheté la maquette tout de suite, de toute façon le centre Pompidou a quasiment acheté toute mon agence. Vers 1995. (…) c'est Chantal Beret qui est passée, son mec enseignait à Harvard, elle avait repéré mon travail, ils ont vu deux ou trois trucs, un matin ils se pointent avec un camion et prennent tout. »

Figure 1 : Photographie de l'Immeuble qui pousse (source : https://www.pinterest.fr/pin/358669557800613667/ ?lp =true)

Figure 2 : Maquette de l'Immeuble qui pousse (source : site internet d'Édouard François).

Notons aussi qu'à cette même période, à la fin des années 1990, Édouard François commence à enseigner dans la prestigieuse école d'architecture londonienne, la AA School. Il décide de ne pas y présenter son travail mais de construire des cours théoriques sur deux thématiques, la modernité et la question écologique : « Une chose m'a fait progresser très vite, c'est ma nomination à la AA School en 1999. Je ne voulais pas montrer mon travail pour enseigner, je trouvais que ce n'était pas une bonne position intellectuelle, j'ai commencé à faire des cours *a capella*, à la voix sans diapo. » Il aborde le thème de l'environnement à travers deux notions, le vivant et la matière[267], et tente de transmettre cette approche dans ses cours. Il est intéressant qu'un architecte comme lui, à priori assez éloigné des dogmes du Mouvement moderne, décide de construire une série de cours sur ce sujet. Selon l'architecte, pour comprendre l'émergence de l'écologie, il faut comprendre l'effondrement de la modernité : « Dès 1999, dans mon cours de la AA School, j'ai annoncé un la fin de la *topic moderne*, et la création d'une nouvelle topic dont j'ai donné comme nom provisoire *sustainable topic*, développement durable. J'ai annoncé pour la première fois les points de la topic moderne, que personne ne connait, qui sont "internationale, hygiène, abstraction, futur meilleur, technologie". Ce sont, en fait, tous ces points-là qui ont fabriqué la pensée moderne. Première apparition de la pensée moderne 1903, Malevitch, carré noir sur fond blanc. C'est la synthétisation absolue de la modernité. Les points magnétiques de la nouvelle topic sont basés sur le contexte, la saisonnalité, la temporalité. J'ai annoncé pourquoi la topic moderne s'était effondrée et quelles étaient les conditions de son effondrement[268]. »

Patrick Bouchain et Édouard François illustrent, dans leurs démarches comme dans leurs projets, la manière dont l'écologie s'immisce dans le milieu de l'architecture des années 1990 : par des architectes, des chercheurs, des journalistes convaincus et orientés de façon singulière. Les positions défendues sont diverses, on le voit assez clairement entre les propositions de Patrick Bouchain et d'Édouard François, on le verra aussi entre la démarche de Françoise-Hélène Jourda et le laboratoire CRATerre, ou entre Lacaton et Vassal et

[267] « La matière : vous allez voir un truc sidérant. Tout le monde parle de la matière. Moi j'ai une connaissance absolue de la matière, une connaissance théorique. Personne n'est au courant de cela. Je voulais faire un bouquin là-dessus depuis les années 2000 mais je n'ai pas le temps. Je fais des petits trucs théoriques car j'en ai marre, les gens sont tellement paumés. Regardez cela c'est brillantissime, si je peux me permettre. » Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015..

[268] *Idem*.

Philippe Rahm : plusieurs récits se construisent simultanément. Dans cette décennie, les pionniers participent à définir les composantes de ce que pourrait être une architecture écologique au travers de leurs projets et de leurs discours.

Troisième chapitre

Les mots du récit écologiste dans les médiations du milieu de l'architecture 1989-2001

L'ambition de cette recherche est de faire une socio-histoire du récit écologiste chez les architectes. Dans ce cadre, il est précieux de cerner comment le discours sur l'écologie est véhiculé dans les différentes « médiations » du champ de l'architecture : conférences, colloques, expositions, formations professionnelles, médias radiophonique ou télévisuel, publications. Ces manifestations sont souvent représentatives de la manière dont le milieu de l'architecture est pénétré par l'émergence du récit écologiste : leur recensement nous permet de saisir avec une certaine précision les personnalités du milieu de l'architecture engagées, les lieux impliqués et les notions convoquées autour de la question écologique dans sa résonnance avec le champ de l'architecture. D'autre part, ces médiations étant identifiées dans un calendrier précis, leur inventaire nous informe sur les corrélations (ou leurs absences) entre les discours sociétaux sur la « crise environnementale » et le débat architectural autour de l'écologie.

Un travail de recensement a été engagé à partir de l'inventaire réalisé par le *Bulletin d'Informations Architecturales*, revue mensuelle (avec un numéro spécial couvrant l'ensemble de l'été) fondée par l'Institut français d'architecture. La revue publie chaque mois un calendrier relativement complet des événements (expositions, conférences, colloques, formations et autres) directement ou indirectement en lien avec le milieu de l'architecture. Le *Bulletin d'Informations Architecturales*[269] qui est édité de 1974 à 1999, devient *Archiscopie* à partir de 2000, avec Gwenaël Querrien comme rédactrice en chef de 1977 à aujourd'hui. De nombreux chercheurs et journalistes y participent, comme Thierry Mandoul, Rémi Rouyer, Philippe Simon, Anne-Marie Chatelet.

Comme nous l'évoquions en introduction, nous avons recensé les conférences, colloques, expositions, formations, émissions de télévision ou de radio liés aux questions environnementales dans le milieu de l'architecture. En parallèle, la même recherche a été menée pour six autres catégories : « Mouvement moderne », « postmodernisme », « utopie », « numérique », « paysage », « habitat ». Dans un second temps, nous avons réalisé deux classifications des

[269] Le *Bulletin d'Informations Architecturales* prend initialement le nom de *Bulletin d'Informations*.

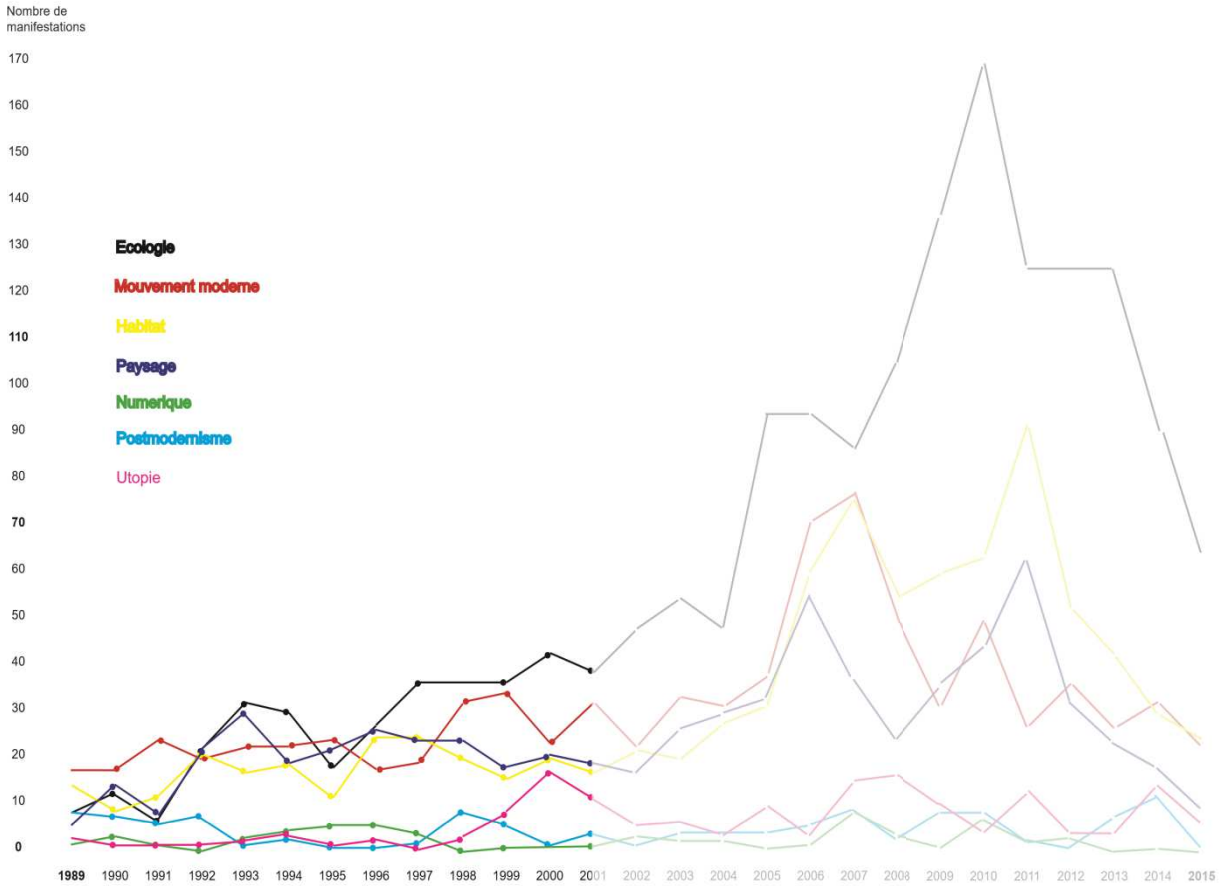


Figure 1 : Évolution du nombre de manifestations par thèmes sur la période 1989-2015 d'après notre recensement

événements à caractère environnemental recensés : une par type d'événement (conférence, exposition ou autre) et l'autre par thème abordé et terminologie employée (développement durable, HQE, énergie, nature...). Il s'agit de prendre la mesure de l'anatomie et de l'histoire récente du discours écologiste dans le milieu de l'architecture, et d'apprécier les convergences et les divergences entre le discours médiatique et politique sur l'écologie et le discours des architectes.

1. Implications de différents lieux du milieu de l'architecture sur la question écologique

Trois lieux de différentes natures organisent une grande partie des événements du milieu de l'architecture liés aux questions écologiques entre 1989 et 2001 : les écoles d'architecture, les CAUE et le laboratoire CRATerre. À eux trois, ces lieux sont impliqués dans l'organisation de plus d'un tiers (35 %) des manifestations en lien avec l'écologie recensées par le *Bulletin d'Informations Architecturales*.

Les écoles d'architecture

Les écoles d'architectures s'avèrent particulièrement dynamiques. Elles sont l'initiative de l'organisation d'un peu plus d'un cinquième des événements (21 %) liés à l'écologie entre 1989 et 2001. Si l'on étend aux autres écoles (ingénierie, paysage, sciences sociales) on atteint 27 %. Les écoles d'architecture de Grenoble, Nancy, Bordeaux et Clermont-Ferrand sont les plus impliquées. Marseille, Versailles, Montpellier, Lille portent moins de manifestations, mais se distinguent aussi par la coordination de manifestations sur l'écologie. Les écoles d'architecture ne véhiculent pas un même propos ni une même orientation, mais au contraire affirment chacune des positions qui leurs sont propres et abordent des sujets parfois très différents avec des approches multiples. Ceci diffère des CAUE, qui semblent converger vers une ligne commune, comme nous le verrons plus loin.

L'École d'architecture de Grenoble est la plus active, avec l'organisation de 26 % des événements relatifs à l'écologie relevés dans les écoles. Certes, l'influence du laboratoire CRATerre engage l'école à s'impliquer dans diverses manifestations liées à la promotion d'une architecture de terre, néanmoins, on totalise aussi de nombreux événements[270] concernant l'utilisation du bois dans l'architecture contemporaine, ce qui semble être dû à une attention plus globale de l'école pour le milieu dans lequel elle se situe (les Alpes) et la matière

[270] Par exemple, J.-P. Watel, Conférence *Construire en bois*, École d'architecture de Grenoble, 20 mars 1989 ; Concours *Construire en bois dans les Alpes,* Ville de Grenoble/APPS/École d'architecture de Grenoble, 1989 ; ou encore Colloque *La maison individuelle ; un marché d'avenir pour les jeunes architectes ; quel lien avec la filière bois*, École d'architecture de Grenoble, 6 mars 1998.

à laquelle les étudiants peuvent être confrontés. Ce thème de la matière propre à un lieu, des potentialités du matériau, est central dans l'ensemble des événements que porte l'École de Grenoble, qu'ils soient ou non liés au laboratoire CRATerre.

Cette question du milieu et du rapport entre une architecture et un site est particulièrement présente au sein des manifestations qu'organise l'École d'architecture de Clermont-Ferrand. L'école, qui organise 10 % des événements tenus dans les écoles d'architecture, questionne tout au long de la décennie les différents rapports que peut entretenir une architecture à son milieu, et tente d'investir les relations qui peuvent s'instaurer entre l'architecture, la ville et la « nature ». Notons, sur les questions mésologiques, la tenue par exemple d'un colloque intitulé *Sens du lieu*[271] auquel participent Chris Younes, Philippe Nys, Bruno Queysanne, Philippe Gresset ou encore l'architecte Catherine Furet, et qui donnera lieu en 1996 à une publication[272] éponyme dirigée par Michel Mangematin, Philippe Nys et Chris Younès. Aussi, en 1998, l'École de Clermont-Ferrand organise un colloque intitulé *Nature et Cité*[273] dont l'ambition est de penser « l'utilisation et l'intégration de la nature dans la création architecturale et urbaine contemporaine[274] ». Organisé par Chris Younès, l'évènement rassemble des intervenants de différentes disciplines : le géographe Augustin Berque, le paysagiste Gilles Clément, l'architecte François Roche, le théoricien de l'architecture Sébastien Marot, ou encore les philosophes en éthiques environnementales Catherine et Raphaël Larrère. Les actes sont publiés en 1999 aux éditions de La Découverte sous le titre *Villes contre nature*[275]. On peut avancer que la présence de Chris Younès à l'École de Clermont-Ferrand participe manifestement à l'orientation de la position de l'école et des évènements qui s'y déroulent.

Les thématiques abordées à l'École d'architecture de Bordeaux sont très différentes : la question de la performance énergétique et de la maîtrise « technique » de la dimension écologique de l'architecture y est centrale. En association avec le Centrex[276], l'école de Bordeaux propose au cours de la décennie 1990 des conférences sur la

[271] Colloque, *Sens du lieu*, École d'architecture de Clermont-Ferrand, du 6 au 8 mars 1994, P. Nys, C. Younes, B. Queysanne, P. Gresset, C. Furet et autres.

[272] Michel Mangematon, Philippe Nys, Chris (dir.), *Sens du lieu*, Éditions Oussia, Bruxelles, 1996.

[273] Colloque *Nature et Cité*, . École d'architecture de Clermont Ferrand, du 19 au 21 novembre 1998, organisé par Chris Younès.

[274] Texte de présentation du colloque *Nature et Cité*, mentionné dans le *Bulletin d'Informations Architecturales,* octobre 1998.

[275] Chris Younès (dir.), *Villes Contre Nature*, Paris, Éditions de la Découverte, 1999.

[276] Association développée dans l'École d'Architecture de Bordeaux, subventionnée en partie par les collectivités locales. Le Centrex, qui a arrêté ses activités en 2005, proposait des salons, un site internet et un logiciel de classement de la documentation.

maîtrise de l'énergie dans le bâtiment[277], organisant par exemple en 1999 un colloque intitulé *Les matériaux de l'isolation thermique*[278] et une réflexion sur une architecture contemporaine bioclimatique[279].

L'École d'architecture de Nancy, qui est à l'initiative de 15 % des manifestations en lien avec l'écologie dans les écoles d'architecture, aborde la question environnementale par plusieurs biais : celui d'un questionnement entre architecture et nature[280], celui de la matière[281] et enfin en convoquant des figures fortes et manifestes de l'écologie, comme le montre la tenue d'une conférence de James Wines[282] en 1997 dans l'école lorraine.

À noter que l'École de Lille, qui organise sa première manifestation en relation avec les questions écologique en 1998 (dans la période que nous étudions), accueille ensuite entre 1998 et 2000 trois conférences d'acteurs importants d'une architecture sensible à l'environnement : Sébastien Marot, Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, et Patrick Blanc. À noter aussi, l'ensemble des écoles d'architecture accueille en conférence les architectes précurseurs en matière d'environnement, et particulièrement Françoise-Hélène Jourda, Gilles Perraudin, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal ou encore Philippe Rahm.

Les autres écoles

Enfin, d'après le recensement du *Bulletin d'Informations Architecturales,* trois autres écoles sont à l'initiative d'événements en lien avec l'écologie : l'École nationale des ponts et chaussées, l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, et l'EHESS. S'il ne s'agit pas d'écoles d'architecture, il nous parait important de relever les manifestations qui s'y déroulent dans la mesure où, étant recensés dans le *Bulletin d'Informations Architecturales*, il s'agit d'événements dont le milieu de l'architecture a connaissance, donc d'événements

[277] Voir par exemple Conférence *Chauffage et nouvelles technologies*, École d'architecture de Bordeaux, 7 février 1994. Rencontre organisée par le Cetrex et la délégation régionale Aquitaine de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie.

[278] Colloque *Les matériaux de l'isolation thermique*. École d'architecture et du paysage de Bordeaux, 6 décembre 1999.

[279] Par exemple, Conférence *Architecture bioclimatique,* École d'architecture et de paysage de Bordeaux, 6 mars 1995. Rencontre thermique organisée par le Centrex.

[280] Par exemple la conférence *L'architecture de la nature, l'architecture de l'esprit, la logique de l'architecture*, École d'architecture de Nancy, 7 janvier 1992 ; ou Conférence *Nature et culture* par P. Thibault, École d'architecture de Nancy.

[281] Exposition *Séquence bois,* École d'architecture de Nancy, du 6 au 27 novembre 1996, coproduction CNDB et Maison de l'architecture de Paris. Réalisations récentes en France et à l'étranger

[282] James Wines est un artiste et architecte américain né en 1932.

auxquels assistent potentiellement des étudiants, des enseignants et des chercheurs en architecture, ou des architectes : ils participent ainsi à une certaine culture architecturale.

Les Ponts et Chaussées organisent cinq événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales*, soit presque autant que l'École d'architecture de Clermont-Ferrand par exemple. Au début des années 1990, les intitulés des conférences et des formations relèvent d'un registre assez général et parfois énigmatique – par exemple, en 1991 une formation nommée *Aménagement, management urbain et environnement : Habitat, immobilier* –, avant de se focaliser à la fin de la décennie autour des questions d'impact sur l'environnement et de mesures compensatoires. Pour l'ingénieur Franck Boutté, qui a fait ses études aux Ponts-et-Chaussées entre 1989 et 1992 avant d'entamer un cursus à l'ENSA Paris-Belleville, l'enseignement de l'école d'ingénieur est alors assez déconnecté des préoccupations environnementales qui émergent alors au début des années 1990 : « Aux Ponts-et Chaussées, on ne parlait pas d'écologie. On a dû nous dire que parfois, pour faire un projet, il fallait faire une étude d'impact. J'avais un cours *Gestion des grands projets* où l'on a dû me dire que pour faire un projet il faut faire une étude d'impact environnemental. Je ne sais pas comment ce genre d'étude existait à cette époque-là mais ça existait. Mais à part ça non. Mais en même temps ce n'étaient pas les questions et les problèmes de l'époque. Même s'il y avait eu le Sommet de Rio[283]. »

L'École nationale supérieure du paysage de Versailles est particulièrement dynamique et organise un nombre important de conférences en relation avec le champ du paysage ; certaines font écho à des problématiques écologiques[284] communes à celles du champ de l'architecture. Enfin, à l'EHESS, se tient dès 1997 un séminaire sur la mésologie (qui se poursuit encore aujourd'hui[285]), coordonné par Augustin Berque, avec de nombreux intervenants issus du champ de l'architecture.

[283] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, 31 octobre 2014.

[284] Par exemple Conférence *Écologie et paysage : un nouveau rapport à la nature*, par J. Robin, École nationale supérieure du paysage de Versailles,13 mars 1990 ; ou Conférence *La place du paysage dans l'histoire de l'écologie*, par P. Acot, École Nationale Supérieure du paysage de Versailles ; ou encore Formation *Urbanisme végétal et qualité des espaces verts de l'habitat*, par C. Stefulesco, F. Grether, B. Leclerc, G. Dmouchy, A. Holodinsky, A. Coscia-Moranne, M. Pena, École nationale supérieure du paysage, 23 et 24 janvier 1996.

[285] Le séminaire est reconduit pour l'année 2016-2017.

Au cours de la décennie 1990, les événements organisés dans les écoles, et particulièrement les écoles d'architecture, font écho à la pluralité des approches de l'écologie dans le champ de l'architecture. Des outils pour appréhender des techniques environnementales sur la matière ou sur la performance énergétique aux connaissances sur les questions mésologiques, d'une réflexion sur les liens entre architecture, ville et nature, à la présentation de positions contemporaines manifestes par le biais de conférences d'architectes sensibles à la question environnementale, les écoles participent à alimenter une réflexion émergente sur la manière dont les questions environnementales peuvent pénétrer le milieu de l'architecture.

Les CAUE

Les CAUE participent aussi à la coordination de plusieurs événements liés à l'écologie entre 1989 et 2001. Leur implication est, du moins quantitativement, bien moins grande que celle des écoles d'architecture : l'ensemble des CAUE est impliqué dans un peu moins de 9 % des événements recensés. Les CAUE du Val d'Oise (CAUE 95) et de Rhône-Métropole (CAUE 69) sont à l'initiative de presque la moitié des événements relevant des CAUE sur l'écologie. Le CAUE des Hautes Alpes (CAUE 05) s'intéresse principalement à la question des impacts de l'urbanisation sur l'environnement, comme le montre par exemple le thème du colloque organisé en 1994 en partenariat avec le Centre polytechnique de Saint-*Louis à Cergy Pontoise, intitulé Le contentieux entre l'urbanisme et l'environnement*[286]. Le CAUE 69, très actif à partir de 1997 sur les questions environnementales, propose tant des manifestations à caractère historique sur le lien entre ville et « nature »[287] que des événements autour de question de matière[288], dont une formation qui pose, dès 2000, la question du réemploi, et qui s'intitule *Le temps de la pierre : du réemploi au recyclage*[289].

À noter qu'en 1992, année où se tient le Sommet de Rio, le thème du troisième congrès de la Fédération nationale des CAUE, qui se

[286] Colloque. *Le contentieux entre l'urbanisme et l'environnement*, Centre polytechnique de Saint-Louis à Cergy-Pontoise, 21 et 22 avril 1994, organisé par le CAUE 95.

[287] Par exemple voir la conférence du CAUE Rhône, *De la pelouse interdite à la plaine d'aventure. Un siècle de domestication de la nature en ville*. 7 juin 1997.

[288] Par exemple, Colloque *Au fil du bois,* Lyon, 5 mars 1998, organisé par le CAUE du Rhône et la Maison de l'architecture de Rhône-Alpes.

[289] Formation *Le temps de la pierre: du réemploi au recyclage,* CAUE Rhône, 23 novembre 2000.

déroule à Mérignac[290], est « paysages de l'environnement ». Après avoir interrogé en 1985 le thème des « territoires en projets » puis en 1990 la question de l'identité des petites et des moyennes villes, ce troisième congrès national a pour ambition de s'emparer de « l'environnement » comme d'un « outil de développement local, au niveau économique, social et culturel[291] ». Six ans plus tard, en 1998, la thématique de l'environnement est à nouveau investie dans un colloque inter-CAUE intitulé *L'environnement réinvente la ville*[292] auquel participent les politiques Dominique Voynet[293] et Gérard Larcher[294], François Barré[295] ou Henri-Pierre Jeudy[296].

Nous verrons dans la deuxième partie de la recherche que les CAUE investissent considérablement les questions de performance énergétique et de réglementation entre 2001 et 2011. Si cela est moins fréquent entre 1989 et 2001, certains CAUE, comme le CAUE 67, interrogent l'émergence des labels, par exemple au travers de la conférence intitulée *Voyage au pays de la BBC*[297]. D'autres, comme le CAUE 92, questionnent l'influence des chartes environnementales sur la manière de penser une architecture et une ville durable, comme par exemple avec l'organisation du colloque *Des Chartes d'environnement au développement durable*[298].

Le CRATerre

Le laboratoire de recherche CRATerre, quant à lui, collabore à près de 8 % des événements, participant ainsi activement à la diffusion d'une culture sur la construction en terre. La majorité[299] des manifestations coordonnées par CRATerre sont des formations (payantes pour la plupart). Le laboratoire de Grenoble promeut donc l'architecture de terre par une stratégie de transmission de

[290] Les 25, 26 et 27 octobre 1992.

[291] Description de l'évènement dans le *Bulletin d'Informations Architecturales*, été 1992.

[292] 27 et 28 mai 1998.

[293] Femme politique née en 1958. En 1998, Dominique Voynet est ministre de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement (Gouvernement Lionel Jospin).

[294] Homme politique né en 1949, en 1998, Gérard Larcher est alors Sénateur RPR des Yvelines.

[295] Né en 1939, en 1998, François Barré est directeur de l'Architecture et du Patrimoine au ministère de la Culture.

[296] Philosophe né en 1945.

[297] Conférence *Voyage au pays de la BBC*, École d'architecture de Strasbourg, 20 janvier 1997, organisée par le CAUE 67.

[298] Colloque *Des chartes d'environnement au développement durable*, avec P. Ringenbach, J. Tavernier, et D. Bidou et autres, CAUE 92, 27 mars 1997.

[299] 85 %.

compétences. On dénombre peu de colloques, de conférences ou d'expositions : le *Bulletin d'Informations Architecturales* en recense trois entre 1989 et 2001. La diffusion des travaux de CRATerre ne s'inscrit pas dans les médiations conventionnelles de la recherche institutionnelle, mais emploie les outils généralement utilisés dans le secteur privé. Au cours de la décennie 1990, le laboratoire grenoblois forme des architectes et plus largement de nombreuses personnes issues du secteur de la construction aux techniques de l'architecture de terre, de sa préservation à sa construction, engageant une sensibilité de leur part à ces questions et peut-être une traduction dans la production architecturale des personnes formées. Cette stratégie du CRATerre peut s'expliquer par les ambitions affichées du laboratoire de lier la recherche à l'expérimentation et à l'action, et d'éprouver, dans une production architecturale dynamique, les travaux théoriques menés au laboratoire.

Dans le document de présentation du laboratoire rendu par CRATerre au Bureau de la recherche architecturale, les chercheurs grenoblois affichent sans ambigüité cette volonté de mettre les recherches en application, et donc de former les architectes : « Le triptyque recherche, expérimentation et application sera très vite associé à un renforcement des activités de formation et de diffusion des savoirs, la posture de recherche se déclinant dès lors en un polyptyque de cinq volets articulés et transversaux. Cette évolution confirme une relation étroite entre connaissance et action, entre théorie et pratique dont CRATerre ne se démarquera plus jusqu'à ce jour[300]. ». Dans ce document, les termes « agir », « action » et « application » sont mentionnés 20 fois, quand « environnement » l'est 7 fois, « écologie » 1 fois et « terre » 38 fois.

La plupart des formations annoncent une approche par la technique, comme par exemple la formation *Technologie des blocs de terre comprimées* qui a lieu tous les ans entre 1993 et 1997, ou encore *Construction en terre : technique de construction en terre crue*. L'autre volet des formations coordonnées par CRATerre concerne la promotion du patrimoine architectural de terre, en diffusant son histoire[301] et en transmettant les compétences adéquates pour le préserver[302]. CRATerre coordonne en 1994[303] un colloque

[300] Source : http://craterre.org/terre.grenoble.archi.fr/documentation/downloads/presentationCRATerreENSAG.pdf, rapport rendu en 2005 au BRAUP, p.16.

[301] Colloque CRATerre. *Histoire de l'architecture de terre*, 3 et 4 mai 1994.

[302] Formation. CRATerre *La préservation du patrimoine architectural en terre*, Grenoble, du 19 septembre au 5 octobre 1990 (6500 francs).

international à Cuba intitulé *III^e Conférence internationale sur le logement et la planification urbaine pour favoriser la construction de logements en terre et l'utilisation de matériaux locaux*. Pourquoi les membres de CRATerre qui semblent si actifs et si déterminés dans leur volonté de promouvoir l'architecture de terre n'organisent-ils pas plus d'expositions et de colloques pour diffuser dans un autre cadre et à un autre public leurs travaux sur la terre ?

La SFA, l'IFA, le Pavillon de l'Arsenal

Si l'on se tourne vers les principaux lieux de diffusion de la culture architecturale, comme l'Institut français d'architecture, le Pavillon de l'Arsenal ou encore la Société française des architectes, la participation au débat autour de la « crise environnementale » est bien plus modeste. Avec la coordination de 8 événements entre 1989 et 2000, la Société française des architectes[304], la SFA, est à l'initiative de seulement 2,7 % de l'ensemble des manifestations autour de l'écologie relevées par le *Bulletin d'Informations Architecturales*, avec notamment l'accueil en 1989 d'une conférence de Paul Virilio intitulée *Le contrôle de l'environnement*[305] dont on se sait pas si elle évoque à proprement parler les questions environnementales ou si elle présente l'ouvrage que publiera l'essayiste français en 1990, *Inertie polaire : essai sur le contrôle de l'environnement*[306].

En 1990, la SFA reçoit deux acteurs majeurs d'une architecture dite « écologique », Françoise-Hélène Jourda et Gilles Perraudin[307] , dans le cadre d'une conférence intitulée *Ingénierie architecturale*. Les autres manifestations organisées par la SFA témoignent du rapport de certains architectes ou théoriciens de l'architecture à la « nature », en accueillant notamment deux conférences sur Reyner Banahm[308] (par Luc Baboulet puis Jean-Louis Cohen), une conférence sur la nature dans le *Case Study House Program*[309] ou encore sur le Crystal

---

303 Le 28 février 1994, colloque organisé en partenariat avec l'École d'architecture de Grenoble.

304 Association fondée en 1877.

305 Paul Virilio, *Le Contrôle de l'environnement*, conférence à la Société Française d'Architecture, 28 juin 1989.

306 Paul Virilio, *Inertie polaire : essai sur le contrôle de l'environnement,* Paris, Christian Bourgois, 1990.

307 Françoise-Hélène Jourda et Gilles Perraudin, *Ingénierie architecturale*, conférence à la Société Française d'Architecture, 27 mars 1990.

308 Conférence *Reyner Banham. The architecture of the well tempered environnement (1969)* par Luc Baboulet., SFA, 4 mai 1999 ; et Conférence A. *Reyner Banham. Los Angeles, the architecture of four ecologies (1971)*, par Jean-Louis Cohen, SFA, 8 juin 1999.

309 Conférence *Technique, usage et nature : le « Case Study House Program*, par Luc Baboulet, SFA, 6 mars 1998.

Palace[310]. La Société française des architectes est un des rares lieux où la question écologique est abordée par le biais de l'histoire : la plupart des autres manifestations présentent soit des positions manifestes d'architectes, d'urbanistes, de paysagistes, soit un constat sur une situation présente, soit des outils pour appréhender les questions environnementales dans le champ de l'architecture.

L'Institut français d'architecture totalise la coordination de 6 événements durant la période 1989-2000, soit à peine plus de 2 % de l'ensemble des manifestations organisées autour de l'écologie dans le milieu de l'architecture : en 1989, l'exposition *Temps sauvages et incertains*[311] ne traite pas explicitement d'écologie, mais, de par la thématique investie, se réfère à la question environnementale de manière indirecte. Dans sa description de l'événement, le commissaire de l'exposition, Patrice Goulet[312], évoque « ce temps sauvage et incertain, c'est celui de notre environnement, celui des villes contemporaines de 1 10, 20 millions d'habitants », et fait de l'environnement, ou plutôt de la crise environnementale, une des dimensions du contexte dans lequel envisager les grands bouleversements du monde et leur influence sur l'architecture à venir. Les cinq autres événements que l'IFA organise autour de l'environnement présentent les positions manifestes d'architectes sensibles à la question écologique dans leur pratique de l'architecture : l'institut de la rue de Tournon organise en 1993 une exposition pour présenter le travail de Jourda et Perraudin[313], en 1995 autour des travaux de Lacaton-Vassal[314], en 1997 une conférence de Lucien Kroll intitulée *Écologie et composant*[315], en 2000 une exposition intitulée *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines*[317], dont le commissariat est assuré par Patrick Bouchain, Loïc Julienne, Gilles Clément, Jean Attali. Cette exposition revendique construire un « traité 'd'écologie urbaine » en présentant « plusieurs cas concrets de réoccupation de délaissé comme entreprise progressive de recyclage ». Par ailleurs, l'Institut français

---

310 Conférence *La serres à légume de Joseph Paxton : le Crystal Palace*, SFA, 1er février 1994.

311 Exposition produite par l'IFA, la Fondation Claude-Nicolas Ledoux et le Deutsches Architekturmuseum de Francfort-sur-le-Main, présentée à l'Institut français d'architecture du 28 avril au 05 juin 1989 et à Arc-et-Senans du 15 juin au 30 septembre 1989. Commissariat assuré par Patrice Goulet.

312 Critique d'architecture français né en 1941.

313 Exposition *Jourda Perraudin, projets et réalisation*, IFA, du 4 mars au 12 avril 1993.

314 Exposition *Il fera beau demain ; projets et réalisation d'Anne Lacaton et de Jean-Philippe Vassal,* IFA, du 9 mars au 03 juin 1995.

315 Conférence *Écologie et composant*, par Lucien Kroll, IFA, 4 novembre 1997.

317 Exposition *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines*, IFA, jusqu'au 17 septembre 2000. Commissariat : Patrick Bouchain, Loic Julienne, Gilles Clément, Jean Attali et autres.

d'architecture participe avec EDF en 1999 à l'organisation d'un concours intitulé *Confort, énergie et maisons individuelles*. Celui-ci engage les participants à penser la question de l'économie d'énergie dans l'habitat individuel dans deux situations : une maison unifamiliale au Cap Corse et un ensemble de maisons groupées en milieu périurbain en banlieue lyonnaise. L'agence Lacaton et Vassal est lauréate sur le premier site, l'atelier Frédéric Druot sur le second. La production du concours est présentée dans le cadre d'une exposition à l'espace Elec en 1999.

Fondé en 1989, le Pavillon de l'Arsenal n'est pas, à ses débuts, un lieu de débat autour des questions écologiques. Le jeune espace dirigé par Ann-José Arlot[318] semble alors plus préoccupé par la diffusion de la production architecturale parisienne émergente et la valorisation de l'identité du patrimoine de la capitale. Néanmoins, dans le cadre de l'organisation d'un cycle d'expositions thématiques sur différents matériaux, une exposition sur le bois a lieu, associée à plusieurs conférences[319] sur l'utilisation de ce matériau. Le bois est porteur de l'idée d'une architecture plus douce et plus proches des conditions de nature. Si le Pavillon de l'Arsenal ne se positionne pas explicitement sur la question écologique dans cette exposition ou dans ces conférences autour du bois, ces événements participent indirectement à une ouverture sur une autre manière de construire, peut-être plus en phase avec les questions environnementales.

L'Union internationale des architectes

À l'échelle internationale, l'Union internationale des architectes[320], l'UIA, investit la question écologique dès le début des années 1980. Tous les trois ans, l'UIA organise des congrès internationaux rassemblant plusieurs milliers d'auditeurs autour d'une thématique[321]. Le congrès de 1981 s'intitule *L'architecture, l'Homme,*

[318] Anne-José Arlot est une architecte française. Elle fonde le Pavillon de l'Arsenal en 1989 qu'elle dirige jusqu'en 2003.

[319] Par exemple la conférence *Construire en bois*, 7 février 1994, avec Roland Schweitzer, Patrick Berger, J.M. Roques, Philippe Gazeau, Dominique Perrault..

[320] Organisation non gouvernementale fondée en 1948

[321] D'après le site de l'UIA.

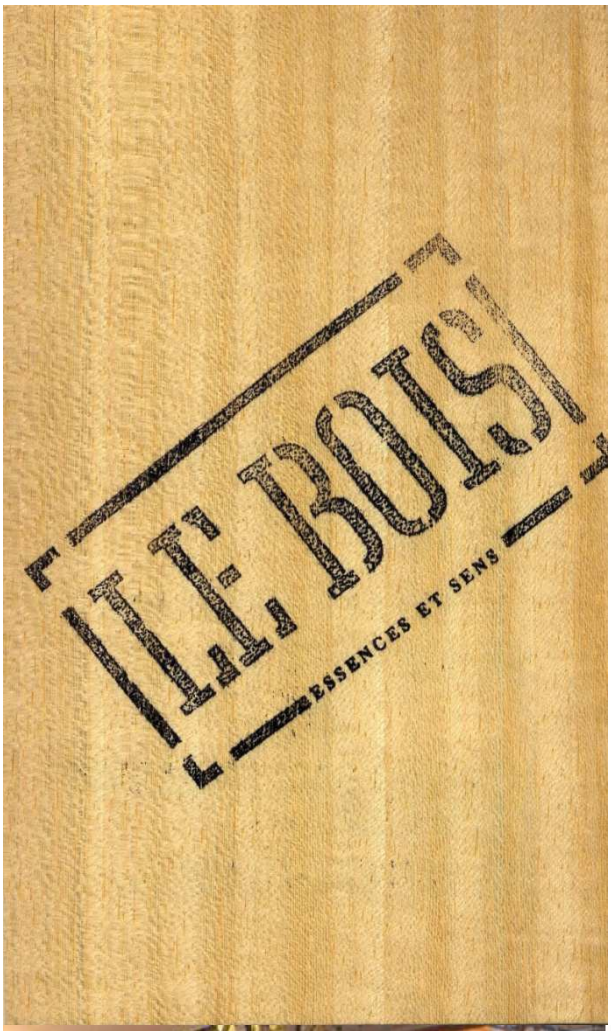


Figure 1 : Iconographie utilisée pour l'affiche de l'exposition *Le Bois, essence et sens*, Pavillon de l'Arsenal, 1994.
Figure 2 et 3 : Photographies de la scénographie de l'exposition *Le Bois, essence et sens*, Pavillon de l'Arsenal, 1994.

l'environnement[322], et près de la moitié des congrès qui suivent traitent directement ou indirectement de questions environnementales. Entre 1989 et 2001, l'UIA organise six manifestations en lien avec la question écologique. À Prague notamment, en 1989, trois ans après la catastrophe de Tchernobyl, une conférence, un atelier et une exposition intitulées *Assemblée pour la prévention du nucléaire*, cherchent à penser « l'architecture et l'urbanisme par rapport au désarmement et à l'écologie[323] ».

Quatre ans plus tard, le 18e Congrès de l'UIA, intitulé *L'architecture à un carrefour : concevoir un avenir durablement viable*, se tient du 18 au 21 juin 1993 et s'empare (très tôt dans la décennie) de la notion de « développement durable » apparue six ans plus tôt, en 1987, dans le rapport Brundtland. Une « Déclaration » est rédigée à l'occasion du Congrès et intitulée Déclaration d'interdépendance pour un avenir viable et durable. Le texte, signé par Olufemi Majekodunmi, alors président de l'UIA, et de Susan A. Maxamn, alors présidente de l'AIA, fait le constat de la nécessité de « préserver, entretenir et mettre en valeur le patrimoine naturel et culturel dans un environnement salubre et diversifié », et alerte la « société d'aujourd'hui qui est en train de détruire l'environnement et de compromettre tout espoir d'un avenir viable et durable ». La déclaration poursuit en appuyant sur la place et le rôle du secteur de la construction et appelle les « professionnels de l'architecture, de la conception architecturale et de la construction dans le monde » à s'engager mettre au centre la question environnementale au centre de leur pratique, à améliorer et développer leur connaissances et compétences sur ce thème et à communiquer auprès des partenaires professionnels comme du grand public « l'importance vitale d'une conception architecturale intégrant le concept d'avenir viable et durable ». La déclaration de l'UIA emprunte beaucoup au Sommet de Rio – ses formulations généralistes, sa terminologie, son constat et ses objectifs –, et a dû être préparée dès cette période. L'UIA, en partenariat avec l'Unesco et l'Institut américain des architectes, lance dans le cadre de ce congrès un concours intitulé *Confrontation internationale d'idées en faveur de l'environnement*, avec trois thèmes annoncés : « rendement de l'énergie et des ressources », « bâtiment et matériaux pour une construction saine » et « utilisation des sols et écologie urbaines ». L'année suivante, en 1994, l'organisation d'un concours d'idée

[322] 14e Congrès de L'UIA, à Varsovie.

[323] Extrait du texte de présentation de l'événement dans le *Bulletin d'Informations Architecturales*, été 1989.

européen nommé *L'utilisation innovante de la climatisation passive dans les bâtiments multifonctionnels* consolide le rapport étroit entre les ambitions de l'UIA pour une « architecture durable et viable » et les injonctions au secteur du bâtiment issues des différentes rencontres politiques (le Sommet de Rio, puis les COP).

CSTB et Ademe

On dénombre aussi la coordination de plusieurs événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* (donc diffusés dans le milieu de l'architecture) par deux acteurs publics, l'un lié au secteur du bâtiment, le Centre scientifique et technique du bâtiment[324], le CSTB, et l'autre à celui de l'énergie, l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie[325], l'Ademe. Le CSTB et l'Ademe participent à la diffusion de compétences et de connaissances autour des questions énergétiques et réglementaires d'une architecture dite « écologique ». Le CSTB l'organise 10 événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* entre 1989 et 2000, soit 3,4 % de l'ensemble des événements. Les manifestations débutent en 1994 et se poursuivent jusqu'en 2000, et plus de la moitié concernent des formations autour de questions énergétiques et réglementaires, par exemple sur l'isolation thermique par l'extérieur[326]. En 1996 et 1997, le CSTB participe à la coordination de deux colloques autour de l'environnement et de l'énergie, *Thermique, ventilation, acoustique, clefs de voute de la réhabilitation des bâtiments*[328] et *Bâtiment et environnement*[329]. L'Ademe est impliquée dans l'organisation de 5 événements[330] entre 1989 et 2000 dont, en 1993, un concours[331] avec le ministère de l'Environnement, le Comité d'action pour le solaire et la Camif, pour promouvoir l'architecture solaire contemporaine. Aussi, en 2000, l'Ademe

[324] Établissement public français à caractère industriel et commercial créé en 1947 et placé sous la tutelle du ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer.

[325] Établissement publics français à caractère industriel et commercial créé en 1991 et placé sous la tutelle du ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer.

[326] Par exemple, Formation *L'isolation thermique des façades par l'extérieur. Connaissance pratique et théorique*, CSTB, 10 et 11 février 1994 ; ou Formation. *Isolation thermique des façades par l'extérieur, mur-manteau*, CSTB, 26 et 27 mars 1997.

[328] Colloque *Thermique, ventilation, acoustique, clefs de voute de la réhabilitation des bâtiments*, CSTB, jusqu'au 5 décembre 1996.

[329] Colloque *Bâtiment et environnement*, CSTB, du 9 au 12 juin 1997, avec I. Aho, R. Baldwin et autres. (3 400 francs).

[330] Soit 1,7% des événements sur l'écologie recensés par le *Bulletin d'informations architecturales* entre 1989 et 2000.

[331] Concours *Maisons solaires, Maisons d'aujourd'hui.* Prix organisé par le comité d'action pour le solaire, avec l'Ademe, le ministère de l'Environnement et la Camif. Récompense un bâtiment, toute catégorie construit et réceptionné entre 15-09-88 et 15-09-92 utilisant l'énergie solaire sous toutes ses formes. (100 000 francs).

coordonne un séminaire[332] intitulé *Conception architecturale et performance énergétique* dans le cadre du projet européen *Save* « en vue d'un renforcement réglementaire en matière de consommation d'énergie dans le construction neuve[333] ».

Avec l'implication des écoles et particulièrement des écoles d'architecture, des CAUE et de l'association CRATerre, avec l'engagement ponctuel des lieux majeurs du monde de l'architecture, comme l'IFA, la SFA, le Pavillon de l'Arsenal, et d'acteurs publics comme l'Ademe et le CSTB, le récit écologiste pénètre le milieu de l'architecture par le biais des médiations au cours des années 1990. Le grand absent dans l'organisation de ces événements est le Conseil national de l'ordre des architectes[334], qui pourtant engage un travail sur ce thème, notamment avec le *Livre vert* dans les années 2000, comme nous le verrons dans la deuxième partie de la recherche.

[332] Le 28 juin 2000.

[333] Texte issu de la présentation de l'événement dans *Archiscopie*, n°5, mai 2000, p.5.

[334] Notons seulement que le CROAIF organise les 17 et 18 mai 1994 une formation intitulée *Connaissance et utilisation des végétaux,* et que l'Ordre des architectes de Languedoc-Roussillon organise le colloque *Rencontre de l'architecture : l'écologie urbaine*, les 29 et 30 juin 2000.

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

D'après le relevé que nous avons réalisé, Françoise-Hélène Jourda[335] et Gilles Perraudin sont les architectes les plus actifs au sein des manifestations en lien avec la question écologique entre 1989 et 2001. Les architectes, qui ont fondé ensemble l'agence Jourda et Perraudin en 1979, communiquent souvent ensemble, puis indépendamment l'un de l'autre à partir de la fin des années 1990, quand l'agence et le couple se séparent. Françoise-Héléne Jourda poursuit alors les questionnements menés par l'agence Jourda et Perraudin sur une architecture « climatique », en les orientant peut-être plus fortement vers ses dimensions énergétiques, quand Gilles Perraudin, qui défend une « architecture située », se tourne vers une réflexion sur les matériaux, et notamment sur la pierre[336].

Les deux architectes lyonnais participent à des conférences médiatisées dans des lieux parisiens importants de diffusion de la culture architecture, comme l'IFA, la SFA, mais aussi dans les écoles d'architecture (Versailles, Nancy, Strasbourg, Montpellier). L'IFA organise par ailleurs des visites des bâtiments de Jourda et Perraudin : le Lycée international, en 1992 ou en 1994, l'institut de la rue de Tournon proposent une visite de six opérations de l'agence aux alentours de Lyon. L'IFA organise également en 1993 une exposition autour des travaux de deux architectes lyonnais, intitulée *Jourda Perraudin, projets et réalisations*[337]. L'exposition, accompagnée d'un catalogue[338], revient sur la démarche des deux architectes, et présente un corpus de projets de l'agence. Patrice Goulet, commissaire de l'exposition et directeur de la publication, insiste sur le positionnement fort et radical des architectes lyonnais sur le thème de l'écologie dans une décennie pourtant assez peu poreuse à cette question. Sept ans plus tard, en 2000, l'Urban Center de New-York accueille l'exposition *Ten shades of green : architecture and the natural word*, au sein de laquelle les travaux de Jourda et Perraudin sont présentés avec ceux de Renzo Piano, d'Herzog &

[335] Architecte française (1955 - 2015).

[336] Média. Radio. France Culture, *Métropolitains. Nouvelle architecture de Pierre à partir des carrières du pont du Gard* avec Gilles Perraudin. 9 février 2000.

[337] 4 mars au 12 avril 1993.

[338] Patrice Goulet, *Jourda & Perraudin*, Mardaga, 1993.

Partner, de Norman Foster et Weibler & Geissler. L'ambition de l'exposition, organisée par l'Architecture League de New-York, dont le commissariat est assuré par Peter Buchanan, est de conduire une réflexion sur l'impact de l'architecture sur l'environnement. Six ans plus tard, en 2006, Peter Buchanan publie le catalogue de l'exposition avec la collaboration de Kenneth Frampton.

À noter que le Centre Pompidou invite en 2000 Françoise-Hélène Jourda à faire une conférence[339] : le fait que le débat sur l'architecture écologique sorte des lieux de l'architecture, comme l'IFA, les écoles d'architecture, la SFA, et investisse un lieu de culture grand public comme le Centre Pompidou, est représentatif de la manière dont évolue la place des questionnements sur l'architecture que l'on qualifie alors de durable au cours de la décennie 1990.

Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, qui fondent l'agence Lacaton et Vassal en 1987, bénéficient aussi d'une certaine médiatisation de leurs travaux et de leurs démarches sur la période 1989-2001. Notamment, à l'IFA, qui consacre en 1995 une exposition aux deux architectes bordelais, sous le titre *Il fera beau demain : projets et réalisations de l'agence Lacaton & Vassal*[340], accompagnée d'un catalogue. L'événement s'inscrit dans un cycle d'expositions intitulé *Série manifeste*[341] qui présentera aussi au cours de la décennie 1990 les démarches de François Roche ou de Dominique Lyon. Dans la publication, Lacaton et Vassal en appellent à « travailler la transparence, les filtres, bâtiments ouverts, perméables au climat[342] », et à « inventer les maisons-machines, les maisons-fleurs ». Ils s'en prennent au « confort bourgeois » qui contraindrait une architecture potentiellement « exceptionnelle ».

Arc-en-rêve[343] à Bordeaux participe fortement à la diffusion des idées et des projets des deux jeunes architectes, notamment par le biais de deux expositions en 1991, et d'une exposition en 1995. Il faudra en revanche attendre 2002 pour qu'une exposition monographique soit consacrée à Lacaton et Vassal dans le centre d'architecture bordelais.

Le *Bulletin d'Informations Architecturales* recense peu de conférences des deux architectes bordelais, seulement une en 1998 intitulée *Entre*

339 8 mars 2000.

340 Du 9 mars au 3 juin 1995.

341 Coordonné par Patrice Goulet.

342 Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, *Il fera beau demain*, Paris, Institut français d'architecture (Manifeste), 1995, p.6.

343 « Arc en rêve, centre d'architecture » est un lieu d'exposition à Bordeaux fondé en 1982.

le simple et l'hétérogène, le naturel et l'artificiel, le bricolé et l'industrialisation à l'École d'architecture de Lille. Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal sont, dans les années 1990, au tout début de leur carrière : l'agence a été fondée en 1987, et bien que les deux architectes aient reçu le Prix des albums de la jeune architecture en 1991, on connait peu de projets de l'agence avant la Maison Latapie, en 1993, ce qui explique aussi cette faible participation aux conférences, participation qui sera plus importante dans les années 2000 et 2010.

Aussi, la démarche des deux architectes bordelais dans ces années 1990 s'ancre moins directement dans les problématiques énergétiques et environnementales que celle de Jourda et Perraudin, du moins dans le discours véhiculé et la terminologie employée. Les projets de l'agence bordelaise portent néanmoins une réflexion sur le climat et sur la question de l'économie d'énergie et de matière, que les deux architectes mêlent aux autres thématiques que l'agence a pour ambition d'explorer, comme les questions d'économie de projet, de générosité des espaces, de transparence et de fluidité, mais aussi de sensibilité de l'existant, comme on peut le voir notamment avec l'exemple de la Maison Cap Ferret en 1998. Aussi, au cours de ces années 1990, l'agence bordelaise consolide sa réflexion sur le climat, qu'elle affirme ensuite dans les années 2000, notamment avec son travail sur la question de la transformation. Ce travail, mené avec Frédéric Druot est notamment formalisé dans l'ouvrage *Plus "+" : les grands ensembles de logements, territoire d'exception*[344] ou la transformation de la Tour Bois-le-Prêtre, sur laquelle nous reviendrons dans la deuxième partie de la recherche.

Beaucoup d'architectes ou de théoriciens de l'architecture commencent à intervenir dans les événements en lien avec l'écologie à la fin des années 1990 : c'est le cas de Philippe Rahm, d'Édouard François, de Sébastien Marot, de Philippe Madec.

À la fin des années 1990, Philippe Rahm, jeune architecte diplômé en 1993, commence à s'intéresser aux liens entre architecture et climat. Il est invité en 1998 par le CAUE de l'Hérault et la DRAC Languedoc-Roussillon pour une conférence[345] au domaine d'O[346] intitulée

[344] Frédéric Druot, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, *Plus "+" : les grands ensembles de logements, territoire d'exception,* Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 2004.

[345] 10 décembre 1998.

[346] Domaine département d'art et de culture de l'Hérault.

Discipline manquante de l'architecture : l'herbe entre les pavés ; en 1999, c'est l'École d'architecture de Marseille qui le convie à faire une conférence sous le titre *Architecture de l'immanence*. En parallèle, il présente plusieurs fois son travail à la radio, dont 3 fois sur France Culture : dans *Métropolitain*[347], l'émission hebdomadaire de François Chaslin, dans l'émission *Les feux de la rampe*[348], ou encore dans celle de Bernard Comment[349]. Aussi, le jeune architecte suisse, alors associé à Jean-Gilles Decosterd, expose l'avancement de ses travaux à plusieurs reprises à la fin des années 1990, notamment à Lausanne[350], Paris[351], Montréal[352], Rome[353], et à deux reprises aux FRAC Centre dans des expositions collectives[354].

À son retour de la Villa Médicis dont il est pensionnaire en 2000, Philippe Rahm consolide sa démarche alors en construction sur le thème d'une architecture du climat, notamment ses réflexions sur ce qui deviendra, dans ses discours, une architecture « physiologique » puis une architecture « météorologique ». Le rythme de ses participations à des conférences et expositions entre la fin des années 1990 et le début des années 2000 triple, voire quadruple : au début du millénaire, les positions et ambitions de l'architecte suisse font partie des débats de la scène architecturale française et internationale ; son approche d'une architecture climatique est alors une des plus médiatisées, tant dans la sphère de l'architecture dite écologique que dans les médiations plus générales du champ architectural. Philippe Rahm comprend très tôt l'importance de la terminologie du discours et le rôle des médiations dans la diffusion de son positionnement, qui conditionneront sa place dans le monde de l'architecture et éventuellement son accès à la commande ; nous y reviendrons dans la deuxième partie de la recherche. Si sa participation aux manifestations du milieu de l'architecture est considérable à partir de 2001, on voit bien que le tout jeune architecte fraichement diplômé, agé d'à peine trente ans à la fin des années 1990, est déjà presque aussi actif au sein des diverses médiations recensées qu'une agence

347 3 mai 2000.

348 18 août 1998

349 20 novembre 1999.

350 *Mémoire de jardins*, exposition au musée des arts décoratifs, Lausanne, 29 janvier 1998.

351 Espace d'art contemporain, Paris, 16 avril 1999.

352 *Entropie - néguentropie*, exposition, galerie 200m3, Montréal, Canada.

353 *Jardin stimulé*, *La Ville, Le jardin, la mémoire 1998 - 2000* à la Villa Médicis, du 23 juin au 22 septembre 2000.

354 Dans *Domestic architectures*, du 4 mai au 25 juin 2000 et dans la deuxième édition d'Archilab « Archilab 2000 » du 05 mai au 25 juin.

installée comme celle de Lacaton et Vassal par exemple, et à peine moins que Jourda et Perraudin.

Édouard François, comme Philippe Rahm, intervient surtout à la fin des années 1990, notamment pour présenter le travail mené pour l'Immeuble qui pousse[355]. Il faut attendre les années 2000 pour que l'ancien associé de François Roche présente en conférence ses positions sur la question de l'intégration du vivant dans l'architecture et dans la ville.

On recense peu de manifestations autour de l'écologie engageant Philippe Madec, figure d'une architecture « écoresponsable[356] », entre 1989 et 2001. L'architecte fait moins de conférences dans les années 1990 que dans les années 2000 ou 2010 : à titre de comparaison, Philippe Madec fait deux fois plus de conférences dans les années 2000 que dans la décennie précédente. Alors que la plupart des conférences que donne Philippe Madec dans les années 2000 font référence à l'architecture « durable et écoresponsable », seule une des 11 conférences de l'architecte recensées entre 1989 et 2001, fait référence à la question environnementale : intitulée *À propos du régionalisme – A Luigi Snozzi* » et donnée en 2000 à l'ENSA de Clermont-Ferrand, cette conférence s'oriente sur la démarche de l'architecte Luigi Snozzi[357] et plus largement sur le régionalisme critique. À noter, dans cet événement, cette phrase de Philippe Madec : « L'enjeu majeur de l'humanité est environnemental et cet enjeu lie à la terre nos objectifs de progrès[358] », assez prémonitoire des questions qui se poseront tant au champ de la climatologie qu'à celui des sciences humaines et sociales, et plus tard au champ architectural, à savoir l'imbrication entre le progrès de la modernité et les changements climatiques, que le météorologue Paul Crutzen traduira dans la notion d'« anthropocène ».

Plusieurs intervenants issus des sciences humaines et sociales pénètrent le débat du champ architectural autour de l'écologie dans les années 1990 : c'est le cas par exemple du géographe Augustin Berque et du sociologue Henri-Pierre Jeudy. Le premier, comme nous le mentionnions précédemment, ouvre un séminaire à l'EHESS intitulé *Questions de mésologie*, qui est notamment relayé dans le milieu de

[355] Par exemple, Conférence *L'immeuble qui pousse* par Édouard François, Fondation Vasarely, 30 mars 2000.

[356] Terme relevé sur le site http://www.atelierphilippemadec.fr/philippe-madec.html

[357] Architecte suisse né en 1932.

[358] Philippe Madec, « A propos du régionalisme – A Luigi Snozzi », texte issu de la conférence de Philippe Madec, [en ligne] sur le site de l'architecte, http://www.atelierphilippemadec.fr/philippe-madec.html, page 6.

l'architecture par le *Bulletin d'Informations Architecturales* à partir de 1997. Henri-Pierre Jeudy, quant à lui, participe ou initie plusieurs événements qui tentent, par un entrecroisement entre le champ des sciences humaines et sociales et celui de la théorie de l'architecture, de questionner le thème de l'écologie urbaine. Dès 1993, il fait une conférence à l'ENSA Montpellier intitulée *L'écologie urbaine*[359] ; la même année il participe au colloque *La nature dans la ville*[360] au Centre culturel du Languedoc, en présence Michel Courajoud et Michel Desvignes ou encore Maraval. L'année suivante, il participe au colloque de Clermont Ferrand *Le sens du lieu*, puis en 1998 au colloque *Nature et Cité* de l'ENSA de Clermont-Ferrand, ainsi qu'aux rencontres inter-CAUE *L'environnement réinvente la ville*, et enfin il codirige avec François Séguret le colloque *Écologie urbaine* à l'ENSA Paris-la-Villette, auquel participent notamment Anne Cauquelin, Daniel Guibert, Thierry Pacquot, Serge Renaudie.

À noter, dans l'introduction du colloque, l'intervention de François Séguret, qui associe l'émergence d'une réflexion sur l'écologie urbaine à l'institutionnalisation des questions environnementales : « L'écologie, voire l'écologisme, trouve sa légitimation sur le terrain institutionnel, comme le montre la montée du thème écologique au niveau des instances politiques européennes. C'est au Parlement européen que le milieu écologiste s'est le mieux développé, suggérant un au-delà du cadre traditionnel du débat politique[361]. » L'introduction du colloque se clôt en interrogeant la capacité de l'écologie à construire des questionnements sociétaux communs : « Dans quelle mesure donc, l'écologie ne légitime-t-elle pas l'évolution de certaines pratiques traditionnelles ? Et si les tentatives de définition de l'environnement comme un "sujet" semblent vouées à l'échec, la dérobade devant les questions prégnantes de la sécurité et de l'exclusion, la réduction de l'imaginaire politique à une programmation de mesures ne permettent-elles pas d'envisager l'écologie urbaine comme une fiction pour les écologistes eux-mêmes[362] ? » Par ailleurs, l'intervention de Thierry Paquot, intitulée *Économie, écologie, démocratie*, s'inscrit elle aussi dans une histoire « institutionnelle » de l'environnement, mettant en relation la manière dont l'écologie est appréhendée dans les politiques de la ville avec la manière dont elle

[359] 27 janvier 1993.

[360] Organisé par le CAUE 54, le 24 et 25 novembre 1993.

[361] François Séguret, Henri Pierre Jeudy (dir.), *Écologie urbaine ?*, *op. cit.*, p. 6.

[362] *Idem*.

s'est institutionnalisée au cours des dernières décennies. La conclusion du colloque, qui incombe à Marc Abélès, se clôt sur cette inscription de l'écologie urbaine dans le champ du politique et des institutions, paraphrasant les propos d'introduction : « Il me semble que sur le point de la légitimation institutionnelle, certaines institutions ne vont perdurer que grâce à cette écologie.

L'écologie urbaine n'est-elle pas une fiction pour les écologistes ? Est-elle ce qui peut les mener dans un combat politique[363] ? »

La philosophe Chris Younès, enseignante dans les années 1990 à l'ENSA Clermont-Ferrand, est aussi assez dynamique dans l'organisation de manifestations autour de l'écologie. Elle oriente une partie de ses travaux autour d'une réflexion sur une architecture du « milieu », articulant le travail d'Augustin Berque sur la mésologie à une réflexion architecturale et urbaine. Elle organise ainsi plusieurs événements dont notamment 1998 le colloque *Nature et Cité* que nous évoquions précédemment.

À noter qu'un architecte comme Dominique Perrault, qui n'est pourtant pas considéré comme un acteur de l'architecture dite écologique, expose son travail en 1998 sous le titre *Dominique Perrault. Architecture et nature*[364]. Quatre ans plus tôt, il participe à la conférence qu'organisait le Pavillon de l'Arsenal en marge de l'exposition sur le bois. Aux côtés de Patrick Berger, Roland Schweitzer ou encore Philippe Gazeau, il interroge les potentialités du bois dans la construction contemporaine. Au regard du travail de Dominique Perrault et du phantasme de pièce de « nature » au centre de la Bibliothèque nationale de France, et au vu de ces éléments, nous avons souhaité interroger l'architecte parisien pour saisir la place de ses questionnements sur la « nature » et le climat dans sa démarche et dans ses projets. Malgré mes nombreuses sollicitations, Dominique Perrault ne nous a pas reçu.

[363] *Idem*, p. 127.

[364] Exposition. Innsbruck. *Dominique Perrault. Architecture et nature*. Jusqu'au 17 avril 1998.

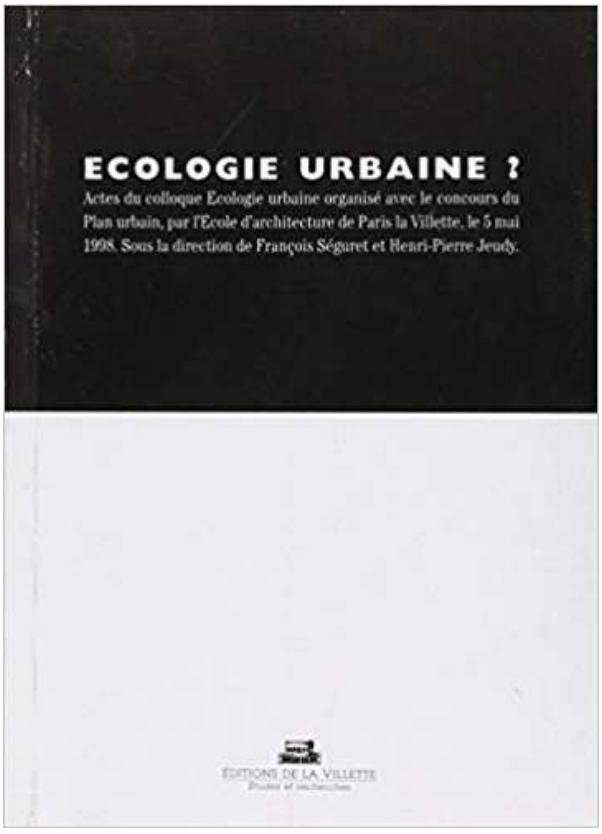


Figure 1 : Michel Mangematin, Philippe Nys et Chris Younès (dir.), Actes du Colloque *Sens du lieu*, 1994 à l'ENSA Paris-la-Villette, *Sens du lieu*/Ousia, 1996.

Figure 2 : Couverture des Actes du colloque Écologie Urbaine, François Séguret et d'Henri Pierre Jeudy (dir.), *Écologie urbaine ?*, actes du colloque, Paris, Éditions de la Villette.

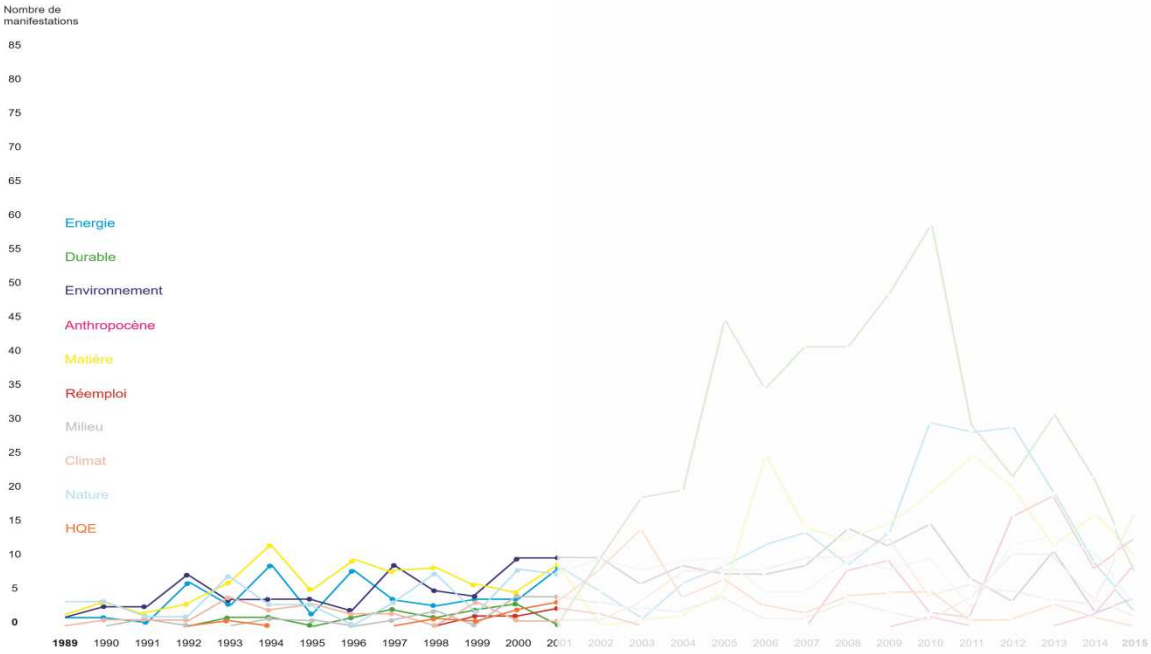
3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Pour cette recherche, nous avons dans un premier temps recensé les différents événements en lien avec l'écologie dans ses diverses dimensions annoncés dans le *Bulletin d'Informations Architecturales*. Dans un second temps, nous avons dégagé de ces manifestations en relation avec l'écologie des thèmes récurrents, dont nous avons suivi l'évolution pendant les trois périodes que nous étudions, 1989-2001, 2001-2011, 2011-2015. Onze notions ont été relevées : environnement, nature, développement durable, écologie urbaine, le préfixe « éco », haute qualité environnementale, anthropocène, matière, réemploi, milieu. L'ambition de ce sous-chapitre est de saisir au travers de quelles notions le récit écologiste pénètre le milieu de l'architecture au cours des années 1990, et de prendre la mesure de la terminologie convoquée.

Nous avons identifié plusieurs notions du champ de l'écologie qui semblent traverser et orienter les années 1990. Ces notions sont marquantes soit d'un point de vue quantitatif, par le nombre d'événements qui s'y réfèrent, soit d'un point de vue qualitatif, par la nature des manifestations qui s'en empare et par l'importance de leur influence.

Matière et matériaux

Nous l'avons évoqué au début du chapitre avec l'exemple de CRATerre, la question de la « matière », du matériau, a une place importante dans les réflexions menées autour de l'écologie dans le monde architectural des années 1990. Ce thème de la matière est, du moins dans la majorité des manifestations engagées, pensé dans une réflexion globale que l'on pourrait qualifier d'environnementale, qui lie la question du cycle de vie de la matière à celle de sa provenance, et donc souvent au site et au milieu, ou encore à celle de son empreinte énergétique, en envisageant même parfois (mais rarement) le thème du réemploi. CRATerre mais aussi l'École d'architecture de



.

Figure 1 : Évolution de la terminologie de l'écologie dans le relevé des médiations de 1989 à 2015

Bordeaux[365], l'association Inventerre[366], la Fédération française des tuiles et briques[367], la Fédération nationale du bâtiment[368], participent, au travers principalement de conférences et de formations, à diffuser l'idée de l'utilisation de ce matériau alors relativement peu utilisé et donnent les outils techniques pour le mettre en œuvre. En revanche, peu d'événements « marquants » et fédérateurs sont organisés autour de la question de la terre : peu de colloques ou d'expositions, donc peu de publications, permettant de rendre ces événements pérennes et accessibles dans une temporalité plus longue.

Par ailleurs, parmi les 297 manifestations liées à l'écologie recensées par le *Bulletin d'Informations Architecturales* entre 1989 et 2001, 30 font écho au matériau « bois ». Ce thème du bois, dans l'imaginaire collectif, renvoie à un mode de production plus doux, plus attentif à l'environnement, et qui détient une certaine historicité. Il est à la fois porté par les écoles d'architecture, particulièrement l'école de Grenoble qui organise de nombreuses conférences sur ce matériau, principalement au début des années 1990, mais aussi par l'École d'architecture de Nantes ou par l'École spéciale d'architecture ; aussi, le « bois » est particulièrement médiatisé en 1994, lorsque le Pavillon de l'Arsenal lui consacre une exposition, *Le bois, essence et sens*[370], et un cycle de conférences. Le fait qu'un lieu comme celui du Pavillon de l'Arsenal, qui, comme le dit justement son ancienne directrice Dominique Alba sait « à la fois accompagner et doper l'actualité du monde de l'architecture[371] », décide d'organiser dans sa grande galerie du premier étage une exposition sur le bois atteste de l'intérêt d'un certain monde de l'architecture pour ce matériau au milieu des années 1990. Par ailleurs, la tenue de cette exposition donne une visibilité considérable au matériau : elle montre, notamment grâce à la conférence *Construire en bois* qui l'accompagne et qui réunit notamment Dominique Perrault, Patrick Berger, Philippe Gazeau, que le bois est aussi le matériau des jeunes architectes parisiens reconnus.

---

[365] Conférence *Terre cuite, terre crue*, École d'architecture de Bordeaux, 9 mars 1994.

[366] Formation *Stage sur les techniques de construction en terre crue*, Association, du 5 au 8 juillet 1994.

[367] Qui par exemple réalise un concours *Archi terre cuite*, lancé par la Fédération française des tuiles et briques et doté d'un prix de 30 000 francs pour encourager les architectures de terre cuite. Envoi des dossiers sur un ouvrage achevé avant le 1er avril 1996.

[368] Colloque *Conception des fondations et des ouvrages en terre*, Fédération Nationale du bâtiment, 24 mars 1994.

[370] Du 20 juillet au 8 mai 1994.

[371] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

Nous avons vu qu'au début des années 1990, la construction en bois est d'abord valorisée par le biais de conférences dans les écoles d'architecture, avant le tournant de 1994, quand le Pavillon de l'Arsenal lui consacre une exposition. Après cette date, le matériau bois est porté par différents acteurs de la filière bois qui s'avèrent très actifs dans l'organisation de conférences, de formations et même d'expositions. *Séquence Bois*, porté par le Comité national pour le développement du bois (CNDB), coordonne sept manifestations, dont plusieurs expositions intitulées *Séquence bois : 100 réalisations pour témoigner*, des conférences pour promouvoir l'utilisation du bois et valoriser son image, par exemple *Le bois pour des réhabilitations de qualité*[372], *Le bois dans l'architecture contemporaine*[373]. Aussi, après 1994, le thème de la construction bois et la valorisation de ce matériau s'étendent dans des conférences ou colloques, dans divers lieux de l'architecture assez hétérogènes. Par exemple, l'Université de la Sorbonne organise en 1994 le colloque *Construire en bois*[374], l'Institut finlandais consacre la même année à Paris une exposition intitulée *Le bois, élément d'architecture sacrée* ; l'École des ponts et chaussées coordonne un colloque en 1996 sur l'*Utilisation contemporaine du bois dans le génie civil et dans la construction*[375] ; ou encore, dans le cadre de la Semaine de l'architecture au Luxembourg, en 1997, un colloque intitulé *Nouvelles techniques pour l'utilisation du bois dans l'architecture*[376] est organisé.

Milieu, mésologie

La question du lieu, de l'insertion dans un milieu, de la mésologie, est présente dans plusieurs manifestations recensées par le *Bulletin d'Informations Architecturales* : elle convoque un groupe d'intervenants récurrents qui porte avec un certain engagement ces idées au travers des écoles et de différents lieux culturels. L'École d'architecture de Clermont-Ferrand et l'EHESS sont particulièrement impliquées. La première organise notamment en 1994[377] le colloque *Sens du lieu*, puis en 1998 la conférence *L'architecture et la*

[372] Par M. Hoyet, 6 décembre 1997.

[373] Par J.-C. Bignon, 10 décembre 1997.

[374] 30 mars et 6 juin 1994.

[375] 4 juin 1996.

[376] 9 octobre 1997.

[377] 16, 17, 18 mai 1994.

transformation du milieu, le colloque *Nature et Cité*, au sein duquel de nombreuses interventions font référence à la notion de milieu. Enfin, sans évoquer les mots milieu ou mésologie, plusieurs manifestations engagent à penser le rapport au territoire, à l'environnement et aux relations qui peuvent s'établir entre une architecture et le lieu dans lequel elle s'instaure, renvoyant pour certains aux idées de ce que l'on a appelé « le régionalisme critique ». C'est le cas de l'exposition *Tessin : une architecture d'un territoire. 1969-1995* en 2000, toujours à l'École d'architecture de Clermont-Ferrand, ou encore de la conférence de Philippe Madec *À propos du régionalisme – A Luigi Snozzi* que nous évoquions plus haut. Cette question du milieu est souvent imbriquée avec celle de la matière : on construit dans et avec un milieu, en s'attachant à penser aussi les relations entre les matériaux présents sur le site et la construction à réaliser. Le concours *Construire en bois dans les Alpes*, que la Ville de Grenoble, l'APPS et l'École d'architecture de Grenoble organisent chaque année depuis 1989, a l'ambition de penser l'utilisation d'un matériau, le bois, dans sa relation avec le site dans lequel s'instaure le projet, et dans lequel on « trouve » la matière.

Écologie urbaine

Le thème de l'intégration du vivant dans l'architecture et dans la ville, que l'on qualifie alors sommairement d'« écologie urbaine », est assez présent dès le début de la décennie 1990. Par exemple, le 27 mars 1992, l'Institut d'urbanisme de Grenoble et le ministère de l'Environnement organisent un colloque intitulé *Écologie et espaces publics* avec pour ambition de penser les plans aux « solutions pour une bonne qualité de la vie en milieu urbain » par le biais « des plans municipaux d'environnement » coordonnés avec les « expériences de circulation en ville ». En 1993, l'École d'architecture de Paris-Conflans accueille l'exposition *Ville et écologie urbaine* ; en 1998, c'est l'École d'architecture de Paris-la-Villette qui organise le colloque *Écologie urbaine*[378] que nous avons mentionné précédemment ; et en 2000, l'exposition *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des*

[378] Colloque *Écologie urbaine*, École d'architecture de la Villette, 5 mai 1998, organisé par le Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales-CNRS et la revue *Urbanisme*, avec le soutien du Plan urbain.

friches urbaines à l'IFA s'annonce comme un « traité d'écologie urbaine ».

Les délaissés, « terrains aménagés par l'homme pendant les périodes de développement urbain, puis abandonnés », sont abordés par un groupe pluridisciplinaire composé d'architectes, de paysagistes, d'économistes, de philosophes, regroupés sous le nom de L'Atelier, et dont l'ambition est dans un premier temps de définir ces « délaissés », de les cartographier, et enfin de penser les outils et les moyens de leur reconquête. L'Atelier avance cinq biais par lesquels engager celle-ci : une reconquête naturelle, une reconquête forestière, une reconquête botanique, une reconquête d'usage et une reconquête de mobilité. Pour cela, l'alternative que propose l'Atelier est la forêt : peu onéreuse, « à la fois immédiate, provisoire et transitoire », la forêt est un lieu marginal et « sauvage » qui joue un rôle important dans l'équilibre écologique de la ville. « Dire que c'est une forêt suffit sans doute à changer le regard des hommes sur ces territoires abandonnés. »

Cet événement convoque bien sûr le thème de l'écologie urbaine, mais pas seulement : il est aussi question du « milieu », d'une écoute et d'une attention extrême au lieu, à ses attentes et à ses besoins ; le thème de la matière et du matériau, de son recyclage et de son réemploi, est aussi très présent : « Le recyclage participe aussi de cette reconquête : que ce soient les "chemins cuits" de Jean Lautrey qui recyclent les débris récoltés sur ces territoires pollués, ou le mobilier imaginé par Isabelle Allégret à partir des bois abandonnés dans les terrains vagues, on voit bien que le délaissé possède une véritable richesse et qu'il peut produire lui-même les matériaux de sa reconquête. »

Au début des années 2000, l'exposition *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines* rassemble ainsi de nombreuses approches pour aborder la ville et les lieux (par l'écologie urbaine, par la mésologie, par la matière) que l'on pourrait qualifier d'« écologiques ». Près de dix ans plus tard, en 2009, le thème du colloque *Nature et paysage* organisé par le CAUE Loir-et-Cher reprend ce sujet sous l'intitulé *Les délaissés temporaires*[379], événement durant lequel Patrick Bouchain intervient.

[379] Première rencontre *Nature et paysage. Les délaissés temporaires*, 25 septembre 2009, organisée par le CAUE Loir et Cher, l'École nationale d'ingénieur du Val-de-Loire, Agglopolys, la ville de Blois. Campus universitaire de Blois,.

Énergie, climat, réglementation

Au cours des années 1990, le thème de l'énergie, souvent lié à celui de la réglementation et parfois à celui du climat, est présent de manière significative et avec une certaine constance. Plusieurs approches se distinguent . D'abord, l'approche par la performance, qui fait souvent écho aux questions réglementaires et parfois à celles ouvertes par les événements politiques (Sommet de Rio, Protocole de Kyoto) que nous évoquions dans le premier chapitre. Par exemple le Club de l'énergie et de l'environnement coordonne en 1993 le colloque *Enseignement et maîtrise des ambiances*. À noter que le terme « ambiance » est utilisé ici pour évoquer la question de l'énergie. En 1995, c'est l'association Europe et environnement qui, en préparation de la conférence des Nations Unies à Istanbul *Sommet Cité Habitat II*, organise un colloque intitulé *Pour un habitat soutenable*[380] pendant deux jours et autour de cinq sujets dont « Habitat et énergie ».

En 1996, le Centre canadien d'architecture accueille une exposition intitulée *Énergie et aménagement : ville industrielles planifiées du Québec. 1890-1950*, dont l'ambition est de retracer l'évolution des collectivités situées dans des régions du Québec où les ressources naturelles sont abondantes. Ce retour par l'histoire sur le lien entre développement des villes et ressources naturelles, dans une exposition relativement importante, participe à construire une culture commune autour de ce sujet, qui dépasse alors la question des outils de la performance.

À la fin des années 1990, les *Assises nationales de l'énergie* sont créées par l'Ademe et portées, encore aujourd'hui, par les villes de Dunkerque, Bordeaux et Grenoble, en collaboration avec Energy cities[381]. Pour sa deuxième édition en 2000, les *Assises* organisent pendant deux jours des rencontres intitulées *Énergie, habitat…demain*. La liste des intervenants de ces deuxièmes assises montre une absence significative des architectes. Au même moment, en 2000, se tient à Lisbonne une exposition intitulée *UIE 2000 : Electricity for sustainable urban development* dans le Parc of Nation

[380] Colloque *Pour un habitat soutenable,* École nationale des arts et industrie, 7 et 8 avril 1995, organisé par l'association Europe et environnement qui prépare la Conférence des Nations Unies « Sommet Cité Habitat II » à Istanbul en juin 1996. *Habitat et énergie* par P. Richet, Y.B. Civel, M. Lanaud, P. Duchene-Marullaz, R. Gendre, A. Landabaso. *Visite de Fribourg et de son éco-station* avec P.W. Heller, R. Disch. *Urbanisme-architecture* par M. Rudolff, P. Chemetov, M. Correia Fernandes, B. Dissli, H. Eek, J.C. Richez, D. Salomon, L. Sato et animé B. Ecrement. *Vie quotidienne, démocratie, citoyenneté*, *Habitat II et la participation des citoyens, perspectives ?* ».

[381] Association européenne des villes en transition énergétique.

de Lisbonne. L'ambition de cet événement est de présenter des projets et des réalisations porteurs de solutions techniques pertinentes « pour une utilisation efficace d'énergie en contexte urbain ».

En parallèle de cette approche de l'énergie par la « performance », on dénombre plusieurs événements portant sur une architecture du climat, qui entremêlent l'idée d'une efficience énergétique et celle d'une attention au climat d'un lieu donné. On pourrait imaginer que cette démarche se rapproche de celles développées vingt à trente ans plus tôt dans l'architecture solaire et bioclimatique des années 1960 et 1970, mais c'est finalement assez rarement le cas. Par exemple, en 1989 se tient à l'ENSA de Nancy l'exposition *Architecture bioclimatique*[383] qui reprend la terminologie employée dans les années 1970 ; en 1993, le Palais des expositions de Valence accueille *Architecture climatique*, une rencontre organisée par Rhône Alpes Énergie qui tente de dresser les « principes de l'architecture climatique » ainsi qu'un « guide », et qui présente un corpus d'exemples d'architectures dites climatiques (en France, en Italie du Nord, en Grèce). Aussi, de nombreux concours sur une architecture solaire ou bioclimatique émergent : par exemple en 1995 le concours international *Maison individuelle bioclimatique* dans l'ile de Ténériffe, qui propose de penser une maison de 120 m² sur une parcelle de 500 m² utilisant les énergies renouvelables et matériaux recyclables, avec une récompense de 40 000 dollars. Le Comité d'action pour le solaire organise à plusieurs reprises dans les années 1990, le concours *Maisons solaires, maisons d'aujourd'hui*, qui distingue un bâtiment (toute catégorie) utilisant les énergies solaires « sous toutes leurs formes ».

Durable, Écoconception, Haute qualité environnementale

La notion de développement durable se construit au cours de la seconde partie du XX^{e} siècle, bien que l'on trouve des occurrences de cette terminologie employée dans son sens actuel bien plus tôt[384]. En 1968, la première conférence intergouvernementale organisée par

[383] Sur laquelle, malgré nos recherches et nos échanges avec l'ENSA de Nancy, nous n'arrivons pas à retrouver de documentation.

[384] Par exemple Philippe VI de Valois, édictait le 29 mai 1346 la première réglementation forestière avec le texte suivant : « lesdites forez se puissent perpétuellement soustenir en bon estat ». Source [en ligne] http://leclubdesbioeconomistes.com/vous-avez-dit-durable/

l'UNESCO, à l'initiative du scientifique Michel Batisse[385], pour engager le programme sur *l'utilisation et la conservation de la biosphère*, identifie deux notions apparemment autonomiques qui participent à poser les bases de ce que l'on appellera ensuite le « développement durable ». Le rapport Brundtland *Notre avenir à tous*, en 1987, achève de donner une définition complète au développement durable et contribue considérablement à sa médiatisation. À titre d'exemple, dans la Déclaration de Rio, en 1992, cinq ans après le Rapport Brundtland, la notion est mentionnée 12 fois (sur les 4 pages que compte la déclaration), « écologie » n'est pas mentionné, « environnement » l'est 34 fois, « nature » ou « naturelle » 4 fois. Le terme semble pénétrer difficilement le milieu de l'architecture au cours des années 1990, pour connaitre en revanche une fortune considérable dans les années 2000. À titre indicatif, entre 1989 et 2001, le *Bulletin d'Informations Architecturales* recense 10 événements en lien avec le développement durable, soit 3,3 % du total. Entre 2001 et 2011, 36 % des événements à caractère écologique du milieu de l'architecture que nous étudions font écho au durable.

Le premier événement recensé faisant mention du développement durable date de 1993 : il s'agit du XVIII[e] congrès de l'UIA à Chicago, que nous évoquions précédemment, intitulé *L'architecture à un carrefour : concevoir un avenir durablement viable*. Ensuite, en 1994, le colloque *Villes et développement durable* à Manchester tente de mettre en lumière le « potentiel des villes à contribuer au développement durable » et à « présenter la mise en œuvre des actions possibles ». L'École d'architecture de Montpellier accueille également deux conférences en 1996 et en 1998 en lien avec le développement durable[386].

En 1997, le Centre Pompidou, dans le cadre d'un cycle de conférences intitulé *Le bâtiment de demain et d'après-demain*, organise la conférence *Le bâtiment et le développement durable*[387]. Alors que dans le milieu de l'architecture la notion de développement durable émerge lentement, l'exemple de du musée de la rue Beaubourg illustre la manière dont le durable entre dans le monde des architectes par d'autres biais : ceux du grand public, des médias,

[385] Michel Batisse (1923-2004) est un scientifique français et ancien sous-directeur général de l'Unesco.

[386] Conférence *Développement durable, la situation en Europe après la conférence d'Istanbul* par G. Wurteisen, architecte ? École d'architecture de Montpellier ? 4 décembre 1996. et Colloque *Ville durable ?,* Montpellier, École d'architecture de Languedoc Roussillon, 20 novembre 1998.

[387] 11 septembre 1997.

de la construction, de la réglementation. Par exemple, dans les années 1990, sur les dix manifestations usant d'une terminologie autour du développement durable, quatre seulement se situent « chez les architectes[388] ».

Le préfixe « éco » qui sera fréquemment utilisé devant de multiples termes dans les titres des manifestations des années 2000, est peu employé entre 1989 et 2001, tout juste 3 fois, en 1992, dans un colloque au Futuroscope de Poitiers intitulé *Place aux éco-mobiles*, en 1996 pour la *Visite de Fribourg et de son éco-station*, et en 1997, dans le sous-titre – *Dessines-moi un éco-logis* – d'une partie de l'exposition *Villette Amazone*, sur laquelle nous reviendrons.

L'association Haute Qualité Environnementale, dite HQE, créée en 1996 et active dès le début des années 1990, participe à l'organisation de 5 manifestations entre 1989 et 2001. La terminologie HQE est ainsi reprise au-delà de l'association, et les expressions « haute qualité environnementale » ou « qualité environnementale » rencontrent une certaine fortune, notamment dans le début des années 2000. La première incursion de la HQE dans les événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* date de 1993 : il s'agit d'un appel à concours intitulé *Bâtiment à haute qualité environnementale* organisé par le Plan construction et architecture, s'adressant aux maîtres d'ouvrage et « à leurs partenaires, architectes, économistes, ingénieurs, paysagistes ». Une dizaine de projets sélectionnés profitent alors d'un soutien financier et d'une « assistance méthodologique ». L'association HQE, fondée en 1996, n'existe pas encore, mais les idées qu'elle véhicule circulent déjà depuis le début des années 1990 dans le secteur de la construction. En 1999, l'organisation d'un colloque par le PUCA, le CSTB et l'association HQE intitulé *Bâtir avec l'environnement : décider, concevoir, réaliser*[389], permet de définir les enjeux de la HQE dans le secteur du bâtiment. L'ambition de l'événement est de présenter les recherches des cinq dernières années, les explorations publiques et privées, les outils et méthodes de projets pour lesquels « l'environnement est une composante essentielle dans la réalisation, la rénovation ou le fonctionnement ». Enfin, en 2000, notons le titre de la conférence de Laurent-Marc Fisher, architecte associé de l'agence Architecture Studio, à l'École de Nancy, *Architecture Studio : la*

[388] École d'architecture, CAUE, UIA.

[389] 9 mars 1999.

démarche HQE autour du collège de Mirecourt[390]. Celui-ci tend à montrer d'une part la complexité de la HQE – une démarche, une association, des propositions, un label, une idéologie diront certains – ; et d'autre part, combien, quatre ans après la formation de l'association, la terminologie « HQE » a pénétré le monde de l'architecture et ses références en matière d'architecture écologique.

Nous évoquions les multiples approches que propose l'exposition à l'IFA *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines*, que l'on pourrait catégoriser rapidement du côté de l'écologie urbaine, mais qui finalement convoque beaucoup d'autres thématiques. Cette exposition constitue un événement fort par son ampleur et relativement marquant au regard du nombre d'articles et de mémoires y faisant référence. Dans ses années 1990, un second événement semble aussi rassembler plusieurs approches et souffrir d'une certaine popularité, bien que le milieu qu'il touche soit très différent, plus grand public que la *Forêt des délaissés*.

En 1996 se tient un événement important par sa taille et sa médiatisation, l'exposition *Villette Amazone, manifeste pour l'environnement au XXI*[e] qui se tient dans le Parc de la Villette, organisée par celui-ci et le Comité 21[391]. Les commissaires, Bettina Laville[392] et Jacques Leenhardt[393], proposent au travers de cette exposition « un voyage à travers les diverses conceptions de l'engagement actuel pour la défense de l'environnement[394] », et un premier bilan de l'application des mesures prises lors du Sommet de Rio. L'événement revendique se tenir sur le champ de la culture et éviter le terrain des médias ou des experts : le basculement induit par le développement durable se ferait en premier lieu par la culture d'après les commissaires, qui ajoutent : « Le XXI[e] siècle sera culturel ou ne sera pas. » L'exposition est composée de quatre parties, entre art et architecture.

[390] 5 décembre 2000.

[391] Le comité 21 est un « réseau d'acteurs engagés dans la mise en œuvre opérationnelle du développement durable » d'après le site du comité[en ligne] http://comite21.org/qui-sommes-nous/index.html

[392] Conseillère d'État, président du Comité 21.

[393] Directeur d'étude à l'EHESS.

[394] B. Laville et J. Leenhardt, *Villette Amazone, manifeste pour l'environnement au XXI*[e] *siècle*, Catalogue de l'exposition, Actes Sud, 1996.

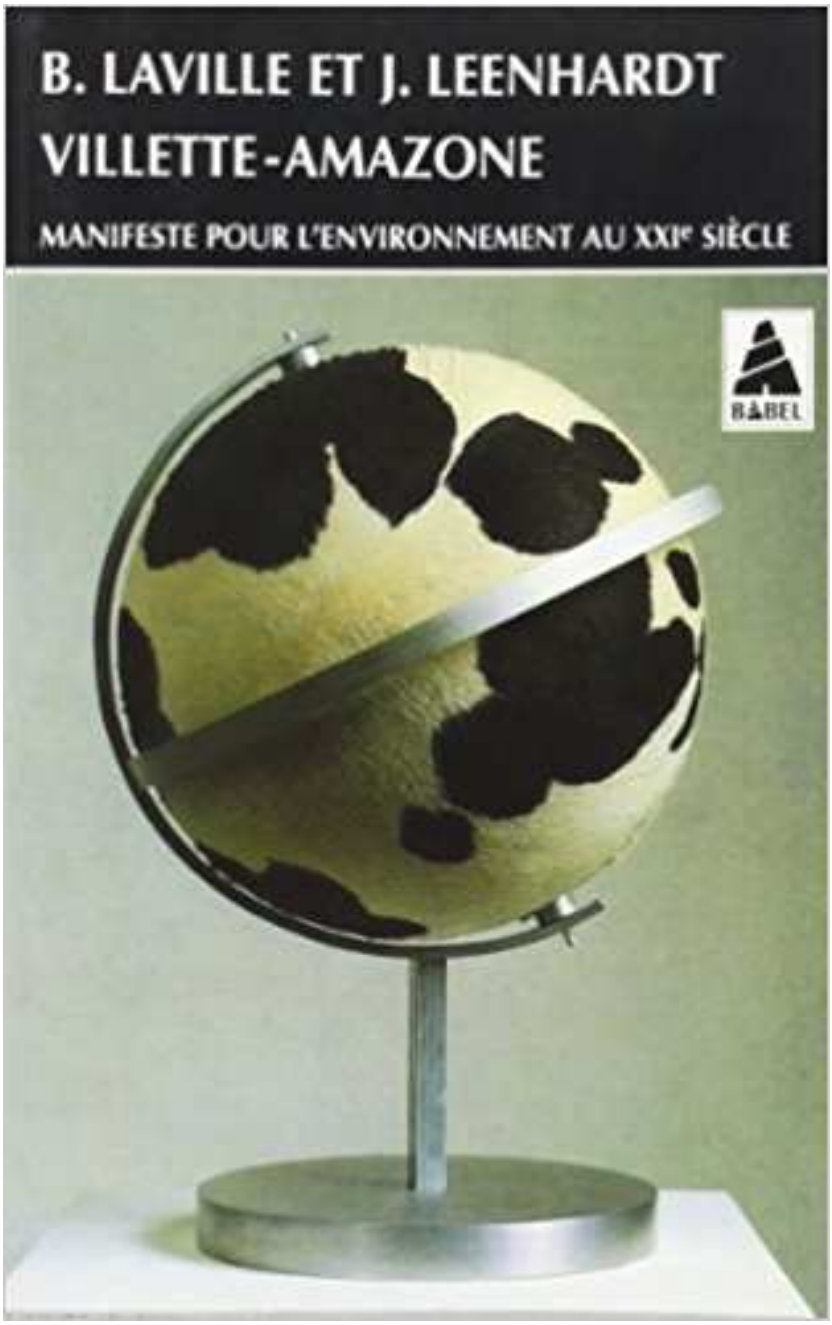


Figure 1 : Bettina Laville, Jacques Leenhardt, Catalogue de l'exposition *Villette Amazone, Manifeste pour l'environnement au XXI^e siècle*, Acte Sud,1996.

La première présente une installation de Frans Krajcberg[395], qui érige à l'entrée du parc 140 arbres morts recomposant une forêt ambiguë. Il s'agit de la plus grande œuvre réalisée par l'artiste brésilien. La deuxième partie, *Sites et artistes*, présente sur six espaces « menacés » des projets (réalisés ou imaginaires) proposés par des artistes, comme par exemple le projet *La Route du Maïdo* avec le projet collectif de Gilles Clément, Jean-Michel Alberola, Giuseppe Penone, Jaume Plensa, Éric Samakh et Bernard Pagès. La troisième partie, *Dessines-moi un éco-logis*, a pour ambition de montrer les « matériaux et procédés du prochain millénaire » et les technologies permettant d'optimiser la « qualité environnementale » des bâtiments. Enfin, la quatrième partie présente une « maison manifeste » réalisée par une équipe franco-finlandaise (K. Wartiaine, N. Favet, J. Majurinen).

[395] Artiste polonais, naturalisé au Brésil, né en 1921, Grand Prix de la Biennale de Sao Paulo en 1957.

4. Corrélation entre le souci écologiste et les autres catégories étudiées

Avec 9 manifestations recensées autour de l'écologie dans le *Bulletin d'Informations Architecturales* en 1989, le thème de l'environnement est déjà présent dans le débat architectural de la fin des années 1980, mais son ampleur est relativement modeste comparée à celles d'autres thématiques, comme par exemple le « Mouvement moderne », sujet qui totalise 17 évènements, ou la question de « l'habitat » portée par 14 événements. Néanmoins, d'autres thématiques recensées, autour du « paysage » du « numérique », de l'« utopie », du « postmodernisme », sont au centre de deux à trois fois moins de manifestations que celle de l'écologie ; cela tend à montrer la faible présence de ces sujets dans le milieu de l'architecture de la fin des années 1980, mais nous fait aussi relativiser les 9 événements en lien avec l'écologie.

Si l'on considère seulement la courbe des événements liés à l'écologie sur la période 1989-2001, on constate qu'elle est quasiment constamment croissante (sauf en 1991 et en 1995), et qu'entre 1989 et 2000, le nombre de manifestations à caractère écologique passe de 9 à 43, soit une augmentation de 377 %. Certes, le nombre d'événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* croît aussi, comme le fait remarquer sa rédactrice en chef, Gwenaël Querrien, dans le numéro de janvier 2000, lors du passage du *Bulletin* à *Archiscopie*. Néanmoins, l'augmentation du nombre d'événements liés à l'écologie dépasse largement l'augmentation générale du nombre de manifestations recensées. Par exemple, les catégories « Mouvement moderne » ou « Habitat » voient le nombre de leurs événements augmenter entre 1989 et 2000 respectivement de 41 % et de 42 %. Les catégories déjà peu présentes à la fin des années 1980, comme l'« utopie », le « numérique » et le « postmodernisme » restent constamment faibles au cours de la décennie 1990, avec en moyenne 2 à 5 événements par an.

Utopie

Seules exceptions, les années 1999, 2000 et 2001 pour la catégorie « Utopie » : en effet, le changement de millénaire semble favoriser considérablement l'intérêt pour le thème de l'utopie, en général et en particulier dans le champ de l'architecture. 16 événements sont organisés en 2000 sur « le lieu qui n'existe pas » : deux lieux majeurs de la scène culturelle parisienne notamment portent alors ce sujet, le Grand Palais avec une exposition intitulée *Vision du futur : une histoire des peurs et des espoirs de l'humanité*[397], et la Bibliothèque nationale de France avec une exposition intitulée *Utopie, la quête de la société idéale en Occident*[398], en parallèle de laquelle se tient une journée d'étude sous le titre *Utopie et architecture*, le 30 mai 2000, réunissant notamment Françoise Choay, Paul Virilio et Thierry Paquot. L'École d'architecture de Belleville organise deux conférences en 2000 autour de l'utopie, une première menée par Paul Chemetoff sous le titre *L'architecte et l'utopie*[399] et une seconde par Bernard Huet, intitulée *L'été de l'utopie*[400]. Quelques mois plus tard, en avril 2001, le séminaire *Architecture et utopie*[401], dirigé par Jean-Louis Violeau à l'ENSA Paris-Belleville, accueille une conférence de Jean-Paul Yungmann.

Paysage

Dans les catégories recensées, la seule qui totalise une augmentation similaire à celle de l'écologie est celle du paysage. En effet, entre 1989 et 2000, le nombre d'événements autour du paysage augmente de 300 %. L'observation des deux courbes des événements en lien avec l'écologie et de ceux en relation avec le paysage montre que sur la

[397] Jusqu'au 1 janvier 2001.

[398] Du 4 avril au 9 juillet 2000.

[399] 14 juin 2000.

[400] 21 juin 2000.

[401] 4 avril 2001 au laboratoire l'IPRAUS de l'ENSA Paris-Belleville.

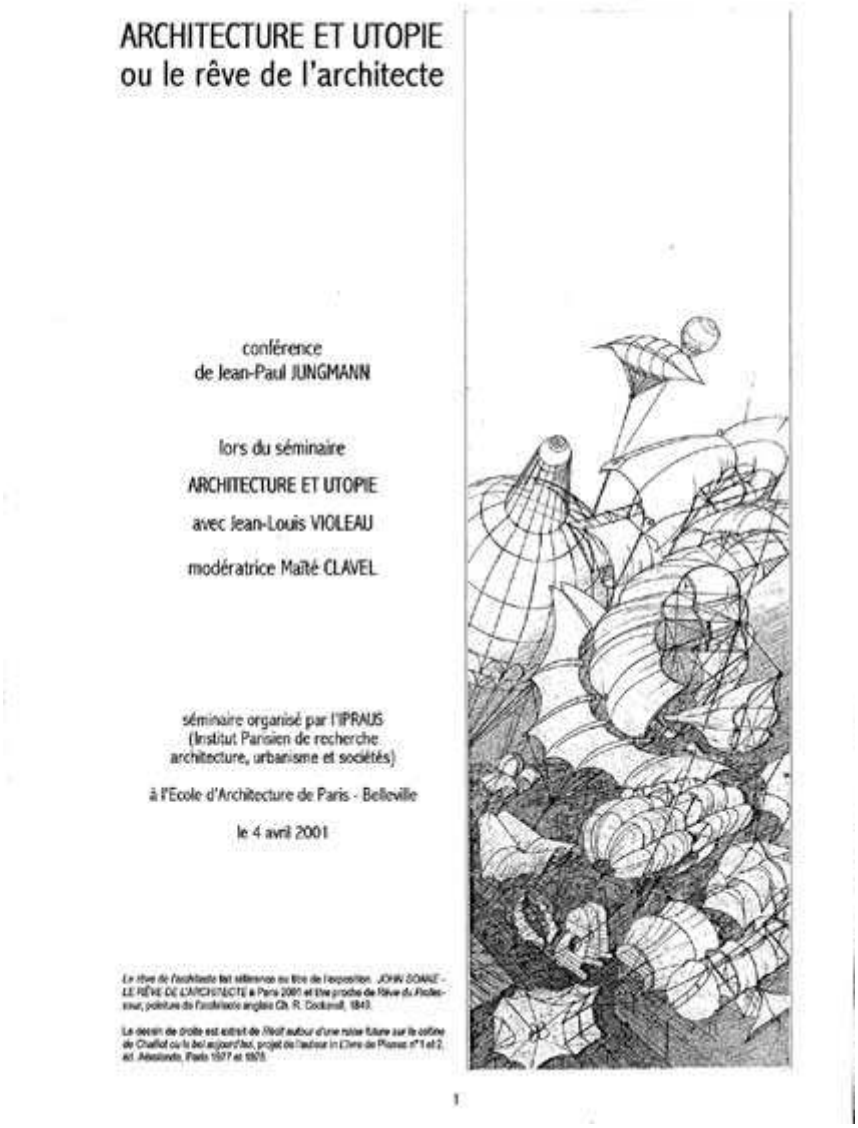


Figure 1 : Affiche du séminaire *Architecture et utopie ou le rêve de l'architecte*, ENSA Paris-Belleville, 4 mai 2001.

période étudiée dans ce chapitre, 1989-2001, elles tendent à être relativement semblables : débuts assez modestes à la fin des années 1980, augmentation considérablement avec deux pics, un premier autour de 1993, un second autour de 1997, et une baisse majeure en 1995. Une différence manifeste se lit à la fin des années 1990 : alors que la courbe « écologie » continue de croître, et de façon significative, celle de la catégorie « paysage » décroît lentement à partir de 1997, et cela jusqu'en 2002.

Au-delà de cette similarité des deux courbes et des différentes corrélations que l'on vient de mentionner, les événements recensés qui portent la question du paysage participent indirectement à porter des idées souvent proches de celles soutenues par les événements en lien avec l'écologie.

Une grande partie des événements, près de la moitié, est centrée sur des questions strictement paysagères (histoire, outils, technique, présentation de démarches de paysagistes), et se déroule dans des lieux du monde du paysage, notamment les écoles nationales supérieures du paysage de Versailles et de Bordeaux. L'articulation avec la question écologique, bien que tacite tant les deux champs ont de points de convergence évidents, n'est alors pas explicitée ou investie ; les questions architecturales et urbaines ne sont pas non plus posées. Néanmoins, l'instauration d'une pensée construite sur le paysage, accessible au milieu de l'architecture[402], participe à alimenter une sensibilité à « l'environnement » et aux interactions que l'on y engage. Aussi, cette médiatisation autour du paysage, notamment véhiculée chez les architectes, fournit les outils d'une approche lucide de ce champ et de ses potentialités pour l'architecture et pour la ville.

Dans son cours au Collège de France *Anthropologie de la nature*, Philippe Descola, anthropologue français né en 1949, donne une définition du paysage qui souligne l'importance du lien entre architecture, urbanisme et paysage : « La représentation qui résulte de l'action paysagère peut être soit actuelle, une peinture de paysage, un jardin, une scène miniature, soit potentielle, c'est à dire n'existant que sous la forme d'un schème visuel au moyen duquel des morceaux d'environnement seront perçus par le regard comme s'ils

[402] Du moins dont les événements qui la porte sont recensé par une revue lue par le milieu de l'architecture.

étaient des représentations de sites, de pays, d'environnements[403]. » L'anthropologue français poursuit en explicitant l'importance dans la construction dans l'aménagement et dans l'appréhension de l'espace d'une articulation de ces représentations : « Mais pour qu'un tel mécanisme soit possible, pour qu'un site quelconque soit perçu et appréhendé par les sens, parce qu'il fonctionne comme une image, il faut que des représentations matérielles ou discursives du paysage préexistent à la perception paysagère de l'environnement et la conditionnent. Autrement dit, un aménagement de l'espace n'est pas un paysage s'il n'a pas de fonction représentationnelle globale[404]. »

On dénombre donc de nombreux événements, et de manière croissante au cours des années 1990, pour appréhender, définir et penser la notion de paysage, comme le colloque à la Bibliothèque nationale en 1994 intitulé *Le paysage est-il un patrimoine comme les autres ?*, auquel participent notamment le philosophe Raphaël Larrère[405] et le géographe Yves Lacoste[406], ou encore la conférence de Nikola Jankovic *Le paysage à l'heure de sa reproductibilités technologiques*[407] en 1997 à l'École d'architecture de Paris-la-Seine.

En parallèle, toujours dans le champ du paysage, des événements viennent confronter cette notion d'une part avec l'architecture et la ville et d'autre part avec les questions écologiques. Par exemple, la conférence *Écologie et paysage : un nouveau rapport à la nature*[408], ou la conférence *La place du paysage dans l'histoire de l'écologie*[409] à l'École nationale du paysage de Versailles en 1990. L'exposition *Architecture et paysage*[410] en 1993 à la Maison de l'architecture présente trente projets français récents pour illustrer le thème du « végétal dans le projet d'architecture ou comment recomposer la ville, réinventer la ville et intégrer le mouvement ». Par une réflexion sur ce que l'on pourrait appeler « l'écologie urbaine », l'exposition tente de montrer les possibilités d'une appréhension du paysage et du vivant dans la conception architecturale et urbaine.

---

[403] Philippe Descola, *Les usages de la terre. Cosmopolitiques de la territorialité,* cours au Collège de France, 2 mars 2016.

[404] Philippe Descola, *Les usages de la terre. Cosmopolitiques de la territorialité,* cours au Collège de France, 2 mars 2016.

[405] Né en 1942, Raphaël Larrère publiera trois ans plus tard avec Catherine Larrère *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, 1997.

[406] Né en 1929.

[407] 13 juin 1997.

[408] École nationale supérieure du paysage de Versailles, par J. Robin, 13 mars 1990.

[409] École nationale supérieure du paysage de Versailles, par P. Acot, 12 juin 1990.

[410] Du 1er juin au 15 septembre 1993.

Enfin, on constate un entrecroisement des acteurs et des champs : des architectes s'emparent de la question du paysage dans différentes conférences, comme par exemple en 1997, Édouard François et Ducan Lewis, notamment dans la conférence intitulée *Nouveaux paysages*[412], Roland Castro et Julia Bourke dans celle intitulée *Architecture, paysage, pensée : deux visions*[413], Sébastien Marot[414], avec la conférence *Sub-urbanisme et paysage*[415]. D'un autre, côté, trois paysagistes participent fortement dans les années 1990 à faire pénétrer une pensée sur le paysage dans le milieu de l'architecture : Michel Courajoud, dont les liens avec l'architecture sont étroitement tissés, participe à de nombreux événements « chez les architectes », comme par exemple la conférence *Le point de vue du paysage* à l'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée, en 1999. Alexandre Chemetoff[416], architecte, urbaniste et paysagiste, participe aussi à cette émergence de la question du paysage dans le champ de l'architecture : notons par exemple qu'il donne dès 1990 une conférence à l'École d'architecture de Bretagne intitulée *Le Paysage*, puis la même année une conférence à la Société française des architectes intitulée *Des jardins à la ville*[417]. Enfin, Gilles Clément[418] défend avec vigueur, chez les paysagistes comme chez les architectes, la notion de « jardinier » et plus tard celle de « jardinier planétaire ». Plusieurs conférences et expositions participent à véhiculer les idées du créateur du Parc André Citroën, comme par exemple la conférence intitulée *Profession : jardinier planétaire*[419] au CAUE Val-de-Marne en 1997, ou l'exposition *Gilles Clément, une école Buissonière* à l'Espace Electra en 1997.

Nous commencions ce sous-chapitre avec une définition du paysage de Philippe Descola. En 2011, l'anthropologue français invite Gilles Clément à s'emparer de la chaire de création artistique du Collège de France. Dans sa leçon inaugurale, le 1er décembre 2011, Gilles Clément donne alors cette définition du paysage : « *Paysage*, selon moi, désigne ce qui se trouve sous l'étendue de notre regard. Pour les non-voyants, il s'agit de ce qui se trouve sous l'étendue de tous les

412 À l'École d'architecture de Bretagne, 08 janvier 1997.

413 À l'École d'architecture de Clermont-Ferrand, 11 février 1997.

414 Qui n'est pas architecte de formation (mais philosophe) mais qui fait partie du milieu de l'architecture.

415 ENSA Versailles, 29 mars 1996.

416 Né le 2 février 1950.

417 22 avril 1992.

418 Paysagiste français né le 6 octobre 1943.

419 12 octobre 1999.

autres sens. À la question : “qu’est-ce que le paysage ?”, nous pouvons répondre : ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé de regarder ; ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé d’exercer nos sens au sein d’un espace investi par le corps. Il n’y a pas d’échelle au paysage, il peut se présenter dans l’immense ou dans le minuscule, il se prête à toutes les matières – vivantes ou inertes –, à tous les lieux, illimités ou privés d’horizon. (…) Le paysage est lu à travers un filtre puissant composé d’un vécu personnel et d’une armure culturelle. La Beauce, interprétée comme un vide monotone en France, apparaîtra comme une étendue admirable à un Japonais dont le pays ne bénéficie nullement d’un tel espace[420]. »

Mouvement moderne

Si les discussions autour du « Mouvement moderne » sont nombreuses sur la scène architecturale de la dernière décennie du millénaire, il est généralement peu question d’un débat d’idées ou de doctrines : les différentes figures du Mouvement moderne, architectes emblématiques ou bâtiments manifestes, sont présentées et parfois glorifiées au travers d’expositions, de colloques, de conférences, sans qu’il y ait un débat sur la doctrine convoquée.

Ainsi, parmi les 42 évènements recensés entre 1989 et 2001 autour de la figure de Le Corbusier dans le *Bulletin d’Informations Architecturales*, 25 concernent de Jean Prouvé, 17 Alvar Aalto. Les autres événements sont majoritairement organisés autour d’architectes français ; l’architecte allemand Mies Van Der Rohe ne totalise que 2 événements quand son confrère autrichien Adolf Loos n’en compte que 3. À part quelques exceptions, comme par exemple une conférence de William Curtis à la Société française des architectes en 1993 intitulée *Quelques paradoxes de la monumentalité moderne : les grands projets dans leur perspective historique*, les manifestations n’affichent donc pas l’ambition d’engager un débat, mais leur abondance exprime certainement la nécessité, à une époque donnée, de faire l’inventaire d’un mouvement.

Les démarches des « grands » noms du Mouvement moderne français sont décortiquées, analysées et mises en perspective : les différents projets de ces architectes sont explorés et font l’objet à eux

[420] Gilles Clément, *Jardins, paysage et génie naturel*, Conférence inaugurale au Collège de France, 1er décembre 2011.

seuls de conférences ou de colloques. Des lieux culturels majeurs, comme le Centre Pompidou, participent à ce que l'on pourrait appeler une « patrimonialisation » du Mouvement moderne. En 1993 par exemple, après avoir consacré une exposition[421] à l'architecte néerlandais Gerrit Rietveld[422], le musée de la rue Beaubourg accueille l'exposition *Pierre Chareau architecte (1883-1950)*[423]. L'année suivante, le musée du Louvre accueille une conférence intitulée *La lumière naturelle dans les musées de Louis Kahn*[424], puis en 1997, l'UNESCO organise et reçoit le colloque *Le Corbusier. Voyage, influence internationale*[425]. La même année, le Design Muséum de Londres accueille l'exposition *Charlotte Perriand : pionnier moderniste*, alors que se tient en parallèle à Arc-en-rêve l'exposition *Charlotte Perriand*[426].

Les événements recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* entre 1989 et 2001 montrent donc une présence conséquente du thème du Mouvement moderne. Un « Mouvement moderne » qui semble réhabilité au cours de ces années 1990, après avoir été irrité et chatouillé par les discours et les revendications du postmodernisme dans les années 1980. Un « Mouvement moderne » réhabilité, sur lequel on engage conjointement une historiographie et une certaine patrimonialisation, du moins pour sa production majeure. Une des hypothèses qui construit cette recherche est que la considération pour l'écologie est liée à la chute de la modernité. En suivant cette hypothèse, le Mouvement moderne, qui ancre les principes de la modernité dans son architecture, « aurait dû » être questionné, débattu, contesté, dans ces années 1990, au sein desquelles on semble identifier et définir la « crise environnementale » que d'autres appelleront plus tard le basculement dans l'« anthropocène ». Pourtant, et nous le voyons avec une certaine précision, ce n'est pas le cas. Quasiment aucun événement ne porte un regard contestataire ou critique sur le Mouvement moderne ou sur les principes qu'il porte. Alors que dans les années 1960 et 1970, l'architecture de la contre-culture, l'architecture solaire ou bioclimatique est liée à un questionnement des valeurs de la

[421] Du 29 juin au 27 septembre 1993.

[422] Architecte, designer, ébéniste néerlandais né en 1888 et mort en 1965.

[423] Du 3 novembre 1993 au 17 janvier 1994.

[424] 25 janvier 1995.

[425] 6 et 7 juin 1997.

[426] Du 19 juin au 21 septembre 1997.

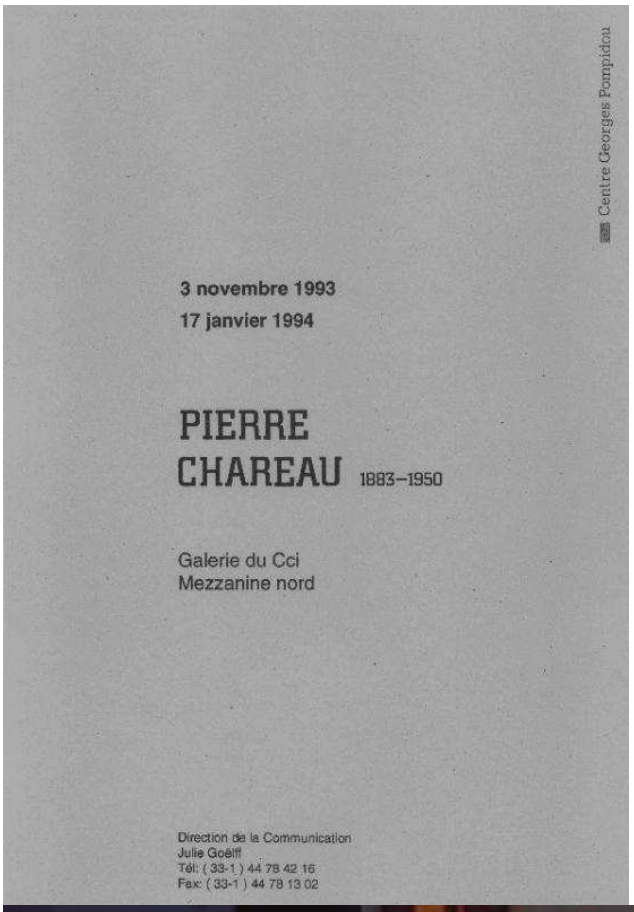


Figure 1 : Affiche de l'exposition *Pierre Chareau architecte (1883-1950)*, Centre Pompidou, 1994.

Figure 2 : Vue de l'exposition *Pierre Chareau architecte (1883-1950)*, Centre Pompidou, 1994.

modernité, alors que dans les années 1980, le postmodernisme assume une insolence et une virulence à l'égard du monde moderne, de ses principes, de son mode de vie normatif et de son architecture, les années 1990, qui portent pourtant l'idée de « crise environnementale », sorte d'écho d'un système en déclin, échappent au débat sur le « monstre » moderne et sur l'achèvement des soldats qui le portent, le progrès et le capitalisme.

Dans la rencontre *Architecture, image et anthropocène* qui se tient en 2016, à l'ENSA Paris-Malaquais, le critique d'architecture Valéry Didelon avance que l'affirmation d'une « conscience environnementale » s'inscrit tant dans un front de modernisation (et notamment avec les questions d'innovation et de *high tech*) que dans une « condition postmoderne » : « L'écologie va légitimer la nouvelle phase de modernisation et devient le nouveau carburant du modernisme. Les nouveaux discours sur l'architecture écologique qui nous promettraient un futur radieux, vont se nourrir de l'écologie. (…) Pour résumer mon propos, sur cinquante ans on passe de la critique à l'indifférence à la récupération de l'écologie : ce qui est un glissement au sein de la condition postmoderne. L'écologie est un thème qui met en crise la distinction entre modernisme et postmodernisme[427]. »

Postmodernisme

Alors que les années 1980 portent un débat tonitruant, dense et multiple autour du postmodernisme, notamment au travers d'expositions, de conférences et de colloques, les années 1990 marquent une rupture brutale du débat autour de la « condition postmoderne » de l'architecture. 18 événements sont recensés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* autour du postmodernisme entre 1989 et 2001, soit 17 fois moins que les manifestations autour du Mouvement moderne et ses 312 manifestations. La moitié des événements sont liés à la figure d'Aldo Rossi, dont la mort survient brutalement 1997 dans un accident de voiture[428].

Par exemple, la Fondation pour l'architecture de Bruxelles consacre à l'architecte italien une exposition[429] en 1989, tout comme le Centre

[427] Valéry Didelon, Rencontre *Architecture, image et anthropocène*, ENSA Paris-Malaquais, 16 mai 2016, avec les interventions d'Augustin Rosentiehl et de Bertrand Lamarche.

[428] À noter pourtant que la plupart des événements autour d'Aldo Rossi sont antérieurs à sa mort.

[429] Exposition *Aldo Rossi. Il teatro domestico*, Fondation pour l'architecture. Bruxelles, du 14 avril au 21 mai 1989.

Pompidou en 1991[430]. En 1994, la Société française des architectes accueille la conférence *Le Gallaratese de Rossi, entre permanence et conditionnel*[431], et le Centre canadien d'architecture le reçoit en conférence[432] en 1996 et lui consacre en parallèle une exposition[433]. Deux conférences sont également menées par deux figures du postmodernisme au Centre Pompidou, dans deux registres très différents : Ricardo Boffill[434], en 1990 et Ettore Sottsass[435] en 1994. Une présence donc très faible de la question du postmodernisme, qui ne fait plus débat dans les différentes manifestations du champ de l'architecture, comme cela a pu être le cas dans les années 1980, et dont on ne fait pas encore l'historiographie, à l'exception peut-être de la figure d'Aldo Rossi, autour duquel néanmoins le nombre d'événements organisés reste relativement modeste.

VII^e Biennale de Venise de 2000 : moins d'esthétique, plus d'éthique

Notons qu'en 2000, le thème de la Biennale de Venise, dont le commissariat est assuré par Massimiliano Fuksas[436], est *Moins d'esthétique, plus d'éthique*. Trois ans après l'ouverture du Guggenheim de Bilbao, à la fin des années 1990 caractérisées par l'émergence de ce que l'on appellera les « starchitectes », le « moins d'esthétique » du titre de la Biennale semble dénoncer une architecture de la forme et du geste, une architecture du star-système, qui serait selon le commissaire inadaptée aux enjeux de l'architecture et de la ville d'aujourd'hui, comme il l'évoque dans un entretien au lendemain de l'ouverture de la Mostra : « Quand on considère les problèmes liés à l'environnement, à savoir la dimension des villes, l'esthétique n'est pas en question[437] » ; ou dans le quotidien *L'Humanité* : « On se demandait, avec mon équipe, s'il était possible de participer à ce processus complexe qu'est notre environnement d'aujourd'hui, caractérisé par la mondialisation, de fortes

430 Exposition *Aldo Rossi par Aldo Rossi*, Centre Georges Pompidou, du 26 juin au 30 septembre 1991, commissariat : A. Guiheux et A. Ferlenga.

431 Conférence *Le Gallaratese de Rossi, entre permanence et conditionnel,* par J..P. Fortin, SFA, 5 avril 1994.

432 Conférence *Rencontre avec Aldo Rossi*, CCA, Montréal, 7 novembre 1996.

433 Exposition *Luigi Ghiri – Aldo Rossi : des choses qui ne sont qu'elles-mêmes*, CCA, Montréal, jusqu'au 24 novembre 1996.

434 Conférence *Ricardo Bofill interrogé par J. Dethier*, Centre Georges Pompidou, 21 mai 1990.

435 Conférence *Ettore Sottsass*, Centre Georges Pompidou, 19 mai 1994.

436 Architecte italien (dont l'atelier est à Paris) né en 1944.

437 Entretien de Massimiliano Fuksas par Tim Madesclaire, « *A l'architecture d'entrer dans le chaos* », *Libération Next*, 19 juin 2000, [en ligne] http://next.liberation.fr/culture/2000/06/19/a-l-architecte-d-entrer-dans-le-chaos_327742

concentrations urbaines et par tous les débats concernant la nourriture, les énergies renouvelables. (…) Car le débat, et nous avec, allons devenir stériles si on en reste à parler de la forme ou de la qualité des matériaux. L'idée était de déclencher une réflexion sur notre raison d'être. Car pour être un grand architecte, il faut avant tout être un grand homme[438] ».

Ce débat sur l'aporie de l'esthétique face aux injonctions du monde de demain, notamment en termes d'urbanisation et d'environnement, peut aussi, du moins dans ce que son titre annonce, être lu comme un dernier débat pour entamer le millénaire sur la condition postmoderne de l'architecture ; en effet, le thème de la Biennale permet de se remémorer les revendications de certains architectes du postmodernismes des années 1980 contre une morale castratrice, pour une libération formelle, et d'engager un débat ancré dans l'histoire entre ces deux notions que convoquent tant le Mouvement moderne, le postmodernisme et que l'architecture des années 2000 : l'éthique et l'esthétique, pour se positionner, en fonction des époques, en faux ou pour y souscrire. Le critique d'architecture Luca Molinari, dans le numéro de *L'architecture d'Aujourd'hui* consacré à la Biennale, regrette que ce débat de fond n'ait pas été engagé : « Je ne pense pas que le commissaire ait voulu faire la moindre allusion à un débat philosophique subtil qui plongerait ses racines dans une bonne partie de la recherche théorique de ces deux derniers siècles. Je crois plutôt qu'il voulait proposer deux mots-clés simples pour interpréter une situation en cours d'élaboration. Ces deux termes n'ont donné lieu à aucune réflexion théorique profonde sur l'état de l'architecture. C'est plutôt la Mostra elle-même qui est devenue le lieu actif des diverses réflexions et du dévoilement des contradictions dans laquelle se trouve immergée la culture de l'architecture contemporaine[439]. »

Le thème « moins d'esthétique, plus d'éthique » pourrait se lire comme une accusation des idées du postmodernisme, que l'on pourrait lier avec la volonté affichée du commissaire de questionner un contexte de crise, notamment de crise environnementale. Si la VII^{e} Biennale de Venise ne lance peut-être pas de débat de fond autour de son thème, son succès médiatique participe à engager un lien entre les notions convoquées dans son titre.

---

[438] Entretien de Massimiliano Fuksas, « Une espèce de fourre-tout à la gloire du design », *L'Humanité*, 12 octobre 2002, [en ligne] http://www.humanite.fr/node/272924

[439] Luca Molinari, « VII^{e} Mostra d'architecture, 15 juin-29 octobre 2000, L'architecture…plus ou moins », *L'architecture d'Aujourd'hui*, n°330, septembre-octobre 2000, p. 50.

5. Corrélation entre les débats autour de l'écologie du milieu de l'architecture et les événements sociétaux autour de la crise environnementale

« Bâtir l'avenir c'est voir, ou chercher à discerner une vision du futur. Et dans la fin des années 1980, dans tous les colloques, faute de discours d'avenir on s'est replié sur une invocation : le mot durable, le "principe de précaution". Si ce slogan a pu aider à fermer les yeux sur un avenir qui fait peur, il fut nuisible à ce moment[440]. »

Comme nous venons de le constater avec le recensement mené, de la fin des années 1980 au début des années 2000, cette affirmation de l'équipe de Christian de Portzamparc n'est pas représentative de la réalité de la situation. Autrement dit, si l'on parle de durable et du principe de précaution dans les débats de société, on n'en parle quasiment pas dans le monde de l'architecture durant la période mentionnée par l'architecte. En effet, l'émergence des questions environnementales aux niveaux politique et médiatique se fonde en grande partie sur d'une part la notion de « développement durable », et d'autre part la volonté de performance énergétique, et enfin une définition des « valeurs » liées à l'idée de « protection de l'environnement », comme par exemple le « principe de précaution ».

Néanmoins, malgré ce qu'avance l'architecte parisien, nous avons pu constater que la notion de durable est peu présente dans les manifestations recensées[441], et seulement la moitié de celles-ci se situent dans des lieux directement liés au monde de l'architecture, les autres événements étant coordonnés par le secteur du bâtiment ou par différentes industries. Le « principe de précaution », qui n'aurait cessé d'être invoqué dès la fin des années 1980 d'après l'architecte parisien, n'est relevé dans aucune des manifestations recensées. Quand Christian de Portzamparc écrit ces lignes, pour le premier rapport de la consultation sur le Grand Paris en 2008, le monde de l'architecture s'est en effet considérablement projeté au travers des ambitions du monde institutionnel et politique en matière d'écologie ; la vision de l'architecte parisien de la fin des années 1980 est probablement induite en erreur par le lieu depuis lequel il écrit.

[440] Christian de Portzamparc, *Rapport 2008 de la consultation sur le Grand Paris*, page 7.

[441] 3,3 % des événements recensées autour de l'écologie entre 1989 et 2001 sont liées au développement durable.

Néanmoins, si le développement durable émerge timidement chez les architectes, et si cette émergence se fait en grande partie par le biais de la construction, on voit qu'un autre des enjeux portés par les institutions et les politiques, à savoir la performance énergétique, est en revanche présent et de manière significative dans les événements recensés. Si le mot « performance » est peu mentionné, l'idée de bâtiment économe et producteur en énergie est présente dans de nombreuses manifestations. En revanche, les événements sont majoritairement organisés par différents intervenants du secteur de la construction et de la promotion plus que par ceux du monde de l'architecture. En effet, les discours des architectes, à l'exception de quelques figures comme celles de Jourda et Perraudin, font assez peu mention d'une préoccupation vis-à-vis de l'énergie et de son économie durant cette période. D'autre part, la question de l'énergie dans le bâtiment est questionnée au prisme de l'idée de « solution ». On propose de nombreux concours d'appel à idées innovantes autour de l'économie d'énergie, on organise des colloques pour « former » aux solutions heureuses en matière de performance énergétique. Pour autant, pas de débat d'idées, de débat critique, de discussion de fond sur le bouleversement qu'engage l'idée de performance énergétique dans l'architecture et dans la ville.

Enfin, autre point caractéristique de cette période, les événements recensés ne font que très rarement référence aux événements mondiaux majeurs (Sommet de Rio, Protocole de Kyoto, Charte de l'environnement, GIEC) qui se tiennent alors autour du climat. Nous n'avons relevé que deux événements : en 1996, une conférence intitulée *Développement durable : la situation en Europe après la conférence d'Istanbul*[442] donnée par l'architecture Georges Wurteisen à l'École d'architecture de Montpellier, et en 1997, un colloque au CAUE 92 intitulé *Des Chartes d'environnement au développement durable*[443]. Dans les années 2000, le Grenelle de l'environnement par exemple est beaucoup plus présent dans les manifestations recensées, tout comme la COP21 dans les années 2010, au centre de plusieurs conférences ou colloques.

Le 17 juin 1992, soit trois jours après la fin du Sommet de Rio, un colloque se tient au Palais de l'Unesco, sous le titre *Les promoteurs-constructeurs au service de l'environnement*. Le titre et l'enjeu

[442] 4 décembre 1996.

[443] 27 mars 1997.

annoncés sont caractéristiques du clivage en matière d'environnement entre le monde institutionnel, politique, financier et celui de l'architecture.

Le milieu de l'architecture est poreux à la question écologique, nous l'avons vu, mais son appréhension de ce thème est protéiforme, parfois alternative, et ne suit pas encore la ligne attendue par les injonctions politiques et réglementaires. En revanche, le monde de la construction et de la promotion s'empare dès le début des années 1990 des enjeux énergétiques liés à l'idée de « protection de l'environnement ». Le fait que ces événements soient relayés par le *Bulletin d'Informations Architecturales* fait pénétrer ces sujets et ces préoccupations chez les architectes et participe à ouvrir le monde de l'architecte à ces questionnements au cours des années 1990.

Partie II

Connivence entre le champ de l'architecture et le milieu politique pour une convergence des discours [2001-2011]

Dans la préface du catalogue de l'exposition *Architecture = durable*[444], qui se tient en 2008 au Pavillon de l'Arsenal, Anne Hidalgo, alors première adjointe de Bertrand Delanoë à la Mairie de Paris, énonce les orientations de la politique environnementale à Paris depuis le début des années 2000 : « Dès 2001, la Ville de Paris a pris conscience de ces enjeux[445] en mettant en place, dans le cadre du PLU, un plan d'aménagement et de développement durable. En octobre 2007, elle a adopté un Plan climat ambitieux. Elle a également lancé sur ses portes, sur la couronne, de très nombreuses opérations d'aménagement durable visant à urbaniser des friches trop longtemps délaissées, à reconquérir des territoires à l'abandon ou sous-utilisés. Sur des dizaines d'hectares se construit à présent cette ville que nous pourrions qualifier de "responsable". Pour donner du sens et accompagner cela, Paris, forte de son histoire, de la richesse de son patrimoine, a renoué un dialogue constructif avec ses voisins. Tout simplement parce que notre avenir est commun[446]. »

Dans cet extrait, Anne Hidalgo mentionne les deux dates clés de l'architecture durable en France : 2001 et 2007. En 2001 est votée la loi NRE qui fait entrer la question environnementale dans le *reporting* des entreprises. L'année 2007 est particulièrement intense sur le plan environnemental, entre le débat de campagne présidentielle autour du pacte écologique lancé par Nicolas Hulot et le Grenelle de l'environnement. C'est par ailleurs cette même année que le nouveau président de la République, Nicolas Sarkozy, le 26 juin 2007, lance la consultation du Grand Paris engageant les architectes à penser « la ville de l'après Kyoto ».

Dans cette deuxième partie de la thèse, nous nous attacherons à saisir la manière dont les questions écologiques, déjà présentes dans le milieu de l'architecture des années 1990, se dirigent vers un développement durable globalisant et dominant. Nous tenterons aussi de saisir les positions des architectes sensibles aux questions écologiques qui se tiennent alors aux marges du discours sur l'architecture et la ville durable. Par le biais de l'analyse de la démarche et des projets de trois agences françaises, Lacaton et Vassal, Philippe Rahm, Gilles Perraudin, nous étudierons d'une part les discours que construisent ces architectes et d'autre part leur

444 *Architecture = durable*, exposition au Pavillon de l'Arsenal, 2008, commissariat Jacques Ferrier et Franck Boutté.

445 Écologiques bien sûr, Anne Hidalgo fait référence au début de son texte.

446 Anne HIdalgo, « Préface », dans Jacques Ferrier (dir.), Catalogue de l'exposition *Architecture = durable*, Éditions du Pavillon de l'Arsenal/ Picard, Paris, 2008.

réception au sein d'une décennie plus orientée vers la performance énergétique. Enfin, le dernier chapitre de cette partie s'attachera à observer au sein des médiations du milieu de l'architecture (expositions, conférences, colloques, formations, émissions de radio et de télévision) les notions et les acteurs que convoque la question écologique chez les architectes au cours des années 2000.

Nous nous attacherons aussi à comprendre comment la domination du durable sur les autres thématiques écologiques chez les architectes est corrélée à une convergence des intérêts et des valeurs du monde de l'architecture et du monde politico-industriel pour une expansion du développement durable.

Premier chapitre

De la performance énergétique au développement durable, un discours dominant en expansion

Nous avons pu le constater dans la première partie de la thèse, l'écologie est présente dans le milieu de l'architecture de manière diffuse dans les années 1990. Si les grands débats architecturaux de la décennie ne convergent pas vers les questions environnementales, l'écologie se manifeste par poches portées de manière plurielle par des acteurs spécifiques, architectes, chercheurs, écoles, institutions. Nous l'avons vu également, plusieurs thématiques sont alors présentes dans des proportions relativement équivalentes. Nous les avons catégorisées autour de quatre notions : la matière, la mésologie, le climat et l'énergie, l'écologie urbaine.

Au début des années 2000, la question de la performance énergétique, portée par la notion le développement durable, qui devient très rapidement omniprésente, pénètre massivement la production architecturale. Dans un premier temps, autour de 2001, la politique, par le biais de la loi, fait de la rentabilité énergétique une question incontournable pour le secteur de la construction. Les maîtres d'ouvrage et les industriels s'emparent ensuite de la thématique environnementale. Ils définissent rapidement une stratégie pour faire de la performance énergétique un outil de développement économique et financier. Ce n'est que trois ans plus tard, en 2004, que le Conseil national de l'ordre des architectes (CNOA) prend la mesure de l'incursion des questions écologiques dans la production architecturale. Le CNOA ajuste alors sa politique en fonction de ce nouvel impératif et construit, notamment sous l'égide de son vice-président Patrice Genet, le *Livre vert*. C'est à de cette période, au mi-temps des années 2000, que l'écologie entre dans les revues d'architecture, d'abord avec des rubriques qui lui sont consacrées avant d'investir de manière plus diffuse l'ensemble du contenu. En 2007, le Grenelle de l'environnement et la Consultation du Grand Paris participent à médiatiser auprès d'un large public la question de l'architecture et de la ville durable. Enfin, l'exposition *Architecture = durable* qui se tient en 2008 au Pavillon de l'Arsenal, réunissant les projets de trente architectes dans l'air du temps, achève de faire du développement durable une question totale et omniprésente dans le champ de l'architecture. L'ambition de ce chapitre est de présenter les différentes étapes de l'apparition et de la domination du développement durable chez les architectes.

1. Irruption du développement durable dans le milieu des architectes : l'article 116 de la loi NRE

Construction d'un récit sur le durable : des politiques aux constructeurs

À la fin des années 1990, le développement durable est assez peu présent dans les discours et les projets des architectes français. Même des architectes pionniers d'une architecture écologique, comme Françoise-Hélène Jourda, Gilles Perraudin, Patrick Bouchain, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, Édouard François, ne convoquent que très peu cette notion. Pourtant, au milieu des années 2000, sur les sites internet des agences d'architectes, dans les livres qui leur sont consacrés, dans les articles publiés dans les revues, le thème du développement durable est presque toujours convoqué ou bien mentionné.

Quel que soit le support, les projets sont de plus en plus fréquemment présentés avec des termes du champ lexical du développement durable. On ne parle plus seulement de « vingt-six logements à Pantin » mais de « vingt-six logement HQE (ou BBC) à Pantin », les textes de présentation ou de critique construisent un argumentaire de plus en plus crédible (au fur et à mesure que la décennie avance) sur les qualités énergétiques du bâtiment.

Dans l'article « La presse architecturale, miroir actif de la préoccupation environnementale[447] », Christophe Camus et Béatrice Durand font le constat de l'expansion de la médiatisation du développement durable dans les revues d'architecture au cours des années 2000 et en identifient trois moments. Dans un premier temps, le développement durable serait abordé dans « des rubriques connexes à la pratique, à défaut de pouvoir y contribuer[448] ». Les questions écologiques seraient alors circonscrites à des rubriques spécifiques (actualité, technique, produits, autres), mais ne pénètreraient pas encore les articles sur les projets d'architecture. Le

[447] Christophe camus, Béatrice Durabd, « La presse architecturale, miroir actif de la préoccupation environnementale », *Communication*, Vol.33/1|2015, mis en ligne le 18 février 2015, consulté le 06 juillet 2017, [en ligne] http://communication.revues.org/5115 ; DOI : 10.4000/communication.5115

[448] *Idem.*

développement durable est alors une question périphérique que l'on convoque ponctuellement, mais ne fait pas partie de la ligne stratégique des revues. Dans un deuxième temps, d'après les deux auteurs, la thématique du développement durable investirait plus largement l'ensemble des articles des revues, mais sur un registre exceptionnel (anecdotique, exotique, marginal, militant) : « L'architecture écologique est ainsi légitimée, mais dans une sphère qui reste limitée[449]. » Dans un troisième temps, le développement durable « qui ne s'affiche pas comme tel[450] » ferait partie intégrante des outils et des paramètres d'évaluation de la qualité architecturale. Il aurait donc investi les fondements mêmes des revues, devenant ainsi un de ses composants.

Comment se fait-il que le développement durable soit si présent dans la production architecturale française et dans sa médiatisation à partir du milieu des années 2000 alors que ce thème est quasiment absent à la fin de la décennie précédente ? Quels sont les acteurs, les événements, les projets manifestes qui permettent au début des années 2000 de projeter la thématique du durable dans les débats du monde de l'architecture ?

Notre première hypothèse est que ce ne sont pas des acteurs, événements, projets du monde de l'architecture qui portent le développement durable du début du second millénaire. Notre deuxième hypothèse est que l'expansion du développement durable n'engage pas de débat chez les architectes. De ces deux hypothèses en découle une troisième : le Protocole de Kyoto, établi en 1997 lors de la COP3, engage des résolutions contraignantes qui touchent notamment le secteur de la construction. Afin de respecter les engagements de Kyoto, ces résolutions sont traduites en termes législatifs. En parallèle, dans cette fin du millénaire, cette nécessité d'économie énergétique est associée à la notion émergente de « développement durable ». On construit alors un discours médiatique autour d'un développement durable, dont l'un des deux termes porte encore soigneusement l'idéologie moderne de la croissance et du progrès, qui permet d'associer les injonctions énergétiques de Kyoto à un récit plus large et plus unificateur.

449 *Idem.*

450 *Idem.*

Nous le mentionnions dans la partie précédente[451], si le développement durable n'a pas pénétré le champ lexical du milieu de l'architecture des années 1990, il constitue déjà un élément de langage très actif dans les instances politiques. Rappelons-le, dans la Déclaration de Rio, en 1992, « durable » est mentionnée 12 fois, « écologie » n'est pas mentionné, « environnement » l'est 34 fois, « nature » ou « naturelle » l'est 4 fois. Le Protocole de Kyoto mentionne 6 fois « durable », « écologie » n'est jamais citée, « environnement » l'est 7 fois. En construisant un récit autour d'un développement durable porté par une morale humaniste qui associerait sans lien hiérarchique l'économie, le social et l'environnement dans un horizon commun et rassurant, les instances dirigeantes (politiques et financières) donnent à la rentabilité énergétique une amplitude médiatique non négligeable.

C'est donc par les instances politiques, notamment avec le Rapport Brundtland (1987), le Sommet de Rio (1992), le Protocole de Kyoto (1997), que la notion de développement durable est construite, médiatisée, popularisée. Ces instances politiques engagent une législation « énergétique » qui touche alors le secteur du bâtiment. Ce sont en premier lieu les maîtres d'ouvrage et les constructeurs qui se trouvent confrontés à ce sujet et qui développent alors une stratégie adaptée à l'apparition de ce nouveau paramètre. Dans le cadre de cette recherche, nous avons interrogé Christian Cayes, délégué au développement durable chez Vinci de 2003 à aujourd'hui. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Christian Cayes souligne l'importance de la législation dans la prise en compte de la question du développement durable chez les maîtres d'ouvrage : « Le développement durable est apparu dans la législation française par l'article 116 de la Loi sur les nouvelles régulations économiques de 2001. Avant, même si tout le monde disait qu'il en faisait par-ci, par-là, le mot n'apparaissait pas donc il n'y avait rien. Vinci est né autour de 2001, c'est à ce moment-là que les mots "développement durable" sont arrivés dans l'imaginaire collectif, dans l'imaginaire politique et dans l'univers médiatique. Les entreprises cotées étant soumises à cette nouvelle législation, Vinci, comme d'autres, s'est approprié le mot. Après, chez Vinci, on n'était pas friands de l'appellation marketing "développement durable"[452]. »

[451] Chapitre 3, Partie 1.

[452] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 3 février 2015.

Deux réactions simultanées peuvent être identifiées dans la réponse favorable des maîtres d'ouvrage à l'injonction de rentabilité énergétique. La première réaction est de se conformer aux nouvelles exigences réglementaires, c'est une réponse contrainte. La seconde est de faire de cette contrainte le terreau fertile d'une nouvelle stratégie permettant d'accéder à un nouveau marché. Dans l'article « Le secteur du bâtiment face aux enjeux du développement durable : logiques d'innovations et/ou problématiques du changement[453] », Philippe Deshayes souligne le rôle de la norme dans le secteur de la construction durable dans « la relance d'une compétitivité qui s'inscrit dans la logique de firme[454] ». Le groupe de certification Afnor[455] recensait en 2009 plus de cinq mille normes (établies, en évaluation ou en cours d'écriture) autour du développement durable à l'échelle de l'Europe. Philippe Deshayes analyse ce mouvement en expansion comme un « levier majeur de transposition des enjeux sociaux et environnementaux dans la logique économique de croissance[456] ». La mise en place d'une réglementation énergétique favorise l'expansion d'une nouvelle économie dans le secteur de la construction, qui s'adapte dès le début des années 2000 à ces nouvelles injonctions.

Dans l'entretien qu'il nous accorde, l'ingénieur Franck Boutté résume, en la caricaturant, l'approche que développent les constructeurs et les politiques dans ce début des années 2000, déplorant une approche simpliste, lacunaire, portée par l'ambition de profit : « Il fallait penser à l'environnement car c'était bon pour l'économie. Les fabricants, qui ont assez bien identifié cela, sortaient des éléments estampillés pour l'économie d'énergie. Une espèce d'inculture technique a permis ce phénomène d'appropriation simpliste, avec une réponse toute faite face à ce grand problème sociétal qu'est le changement climatique. Cette attitude simpliste, "je fais ça plus ça plus ça et j'ai fait mon travail", a été très présente chez les aménageurs et les promoteurs. Ils s'assurent d'une bonne conscience environnementale, ils font leur travail. Le vrai travail à faire c'est de questionner tout cela. Se dire que l'enjeu est d'économiser des kilowattheures, c'est le degré zéro de la pensée et le degré zéro d'une approche multicritère et constructive.

[453] Philippe Deshayes, « Le secteur du bâtiment face aux enjeux du développement durable : logiques d'innovation et/ou problématiques du changement », *Innovations*, vol. 37, n°1, 2012, pp. 2019-236.
[454] *Idem*.
[455] Le Groupe Afnor est un groupe français axé sur la normalisation, la certification, l'édition spécialisé et la formation. Il est sous la tutelle du ministère de l'Industrie.
[456] Philippe Deshayes, « Le secteur du bâtiment face aux enjeux du développement durable… », *op.cit*.

Les bâtiments passifs que veut faire Ségolène Royal ou les kits thermiques de la Mairie de Paris, c'est juste un suicide[457]. »

L'innovation comme réponse aux injonctions du récit du durable

Avec l'exigence de rentabilité énergétique, il s'agit alors de penser les outils pour construire une nouvelle stratégie économique fondée sur de nouveaux modèles. Pour répondre aux prescriptions énergétiques, on constate une démultiplication de dispositifs et de matériaux innovants. Ceux-ci ouvrent et alimentent un nouveau marché dans le secteur de la construction. L'innovation est alors le levier dont les acteurs du bâtiment s'emparent ; c'est un moyen de répondre à la réglementation, d'augmenter l'espace d'un marché naissant, et de se distinguer des autres prestataires. Philippe Deshayes insiste sur ce dernier point : « L'approche dominante vis-à-vis de l'innovation reste celle de la logique schumpétérienne qui considère que la concurrence est consubstantielle à la société capitaliste et que cette concurrence passe par l'entrepreneur, au sens de celui qui transforme une idée en un produit : l'innovateur est celui (ou ceux) qui conçoivent une idée ou un concept nouveau (technologie ou système), tandis que l'entrepreneur est celui (ou ceux) qui transforment ce nouveau concept en un produit susceptible de créer de la richesse[459]. » L'innovation, plus qu'une réponse aux injonctions réglementaires, constitue un outil pour se démarquer dans un marché tenu par la compétitivité.

Dans l'entretien qu'il nous accorde, Christian Cayes souligne l'intérêt que développent les maîtres d'ouvrage et les entreprises du bâtiment pour une architecture durable innovante et performante, déplorant même une implication politique et citoyenne encore trop faible : « J'aimerais bien par moment que l'exigence médiatique, que l'exigence citoyenne, que l'exigence publique soit plus forte. Nous avons fait des efforts considérables en termes de technologie environnementale, et de gros investissements. Nous, ce n'est pas seulement le groupe Vinci. Le marché n'est pas au rendez-vous. Jean-Louis Borloo parlait de passoires énergétiques à n'en plus finir : il nous avait promis quarante ans de bonheur à nous constructeurs parce qu'on avait les outils pour permettre de réduire la précarité énergétique et faire de la réhabilitation de grande qualité, mais je ne

[457] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, 31 octobre 2014.

[459] Philippe Deshayes, « Le secteur du bâtiment face aux enjeux du développement durable… », *op.cit.*

sais pas à quel moment et qui va appuyer sur les boutons pour faire de la performance énergétique. On attend tous de faire des travaux. Alors l'État exemplaire, la conscience publique, les médias c'est bien gentil, mais le marché n'est pas au rendez-vous[461]. »

Nous avons rencontré l'écologue Luc Abbadie, professeur à l'UPMC, directeur de l'Institut et des sciences de l'environnement de Paris. L'écologue français a travaillé à plusieurs reprises avec des architectes et des urbanistes dans le cadre de recherches sur l'intégration du vivant en milieu urbain, en étudiant plus particulièrement le cas parisien. Lors de notre échange, Luc Abbadie identifie le Protocole de Kyoto comme le point de basculement vers une course aussi vaine qu'effrénée à l'innovation : « On prétend sortir des problèmes par l'innovation. On ne change alors rien d'autre en se reposant sur le progrès et cette spécificité humaine : "J'ai plus de pétrole mon vieux mais ce n'est pas grave j'ai du gaz de schiste. J'ai plus de gaz de schiste, j'ai du nucléaire, j'ai plus de nucléaire, j'ai de la fusion éternelle ultra-propre". On n'arrive pas à sortir de ça. Et même si un jour nous avions une source d'énergie propre et inépuisable, l'énergie on ne la consomme pas dans le vide. On consomme des matériaux avec, on consomme du temps aussi, et de l'espace. Cela ne change rien. Il faut reconnecter l'énergie à tout le reste. La réponse que l'on nous apporte est strictement technique. Bien que les innovations technologiques aient leur rôle à jouer dans le nouveau monde, là on est vraiment dans des considérations basses. Cela montre que l'on n'a rien compris à ce qu'il se passe et que l'on applique des recettes qu'on n'arrête pas d'appliquer depuis des décennies et qui ne font qu'aggraver la situation[462]. »

Le durable, vecteur de nouveaux modèles et d'un nouveau marché

Certes, les réglementations énergétiques portées par un discours médiatique autour de la « crise écologique » font entrer le développement durable dans le secteur de la construction au début des années 2000 ; il n'en demeure pas moins que la stratégie mise en place par les constructeurs et les maîtres d'ouvrages, notamment par le champ de l'innovation, permet de faire de cette prescription règlementaire, politique et médiatique une donnée incontournable, et

[461] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 3 février 2015.

[462] Entretien avec Luc Abbadie, par Léa Mosconi, 20 octobre 2014.

au développement durable de prendre une telle place prédominante dans le milieu de l'architecture dès la deuxième partie des années 2000. La réglementation est portée par des constructeurs et maîtres d'ouvrage, qui perçoivent dans ce basculement un intérêt pour leur propre développement. Dans *Le rêve d'une déconnexion*[463], Fanny Lopez souligne le basculement qui s'opère au sein du champ de l'environnement avec l'apparition de la notion de développement durable, qui convoque avec elle inévitablement l'économie et la croissance : « Cette notion problématique va orienter l'ensemble des débats et des actions, encourageant une curieuse cohabitation : protection-environnement-croissance économique. Avec le développement durable s'engage une réconciliation entre le développement économique et les équilibres écologiques[464]. »

Dans ce début de millénaire, ce n'est pas le milieu des architectes qui engage un débat intense sur les conditions d'une architecture ou d'une ville durable. L'architecture durable ne naît pas d'un positionnement fort d'architectes pionniers, de luttes idéologiques entre confrères ; elle n'est pas portée par un ou plusieurs ouvrages manifestes d'un célèbre critique. Elle se fonde sur les intérêts des instances dominantes, politiques et surtout financières.

Lorsque de notre échange, Christian Cayes souligne différents modèles permettant de soutenir une approche plus durable. Il fait alors mention des partenariats public privé – qui connaissent une sérieuse controverse – considérés comme des outils permettant de s'assurer sur le long terme de la réalisation vertueuse du bâtiment : « Les outils financiers dont je vous parle, ça s'appelle des partenariats public-privé. Nous faisons les travaux. Quand vous êtes sur l'exploitation dans la durée, évidemment vous êtes sur une chaine de valeurs beaucoup plus longue ; les questions environnementales, comme les questions sociales d'ailleurs, vous pouvez les intégrer le plus en amont possible puisque c'est vous qui les gérez du début jusqu'à la fin. Si on vous demande un bâtiment BBC, Passivhaus ou autre, vous le faites jusqu'au jour de la livraison. Si vous avez à le gérer pendant trente ou cinquante ans, là peut-être que vous mettrez… je ne sais pas moi : des ponts thermiques supplémentaires, peut-être que vous mettrez des fenêtres un peu différentes, une orientation légèrement différente : ça ne sera pas tout à fait la même

[463] Fanny Lopez, *Le Rêve d'une déconnexion. De la Maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, Éditions de la Villette, 2014.

[464] *Idem*, p. 274.

chose. Le modèle économique et la prise en compte de l'environnement n'est pas la même chose si vous êtes simplement là pour faire des travaux et que vous livrez à toute vitesse ou si vous allez gérer et exploiter l'ouvrage pendant plusieurs dizaines d'années. Dans ce cas, la prise en compte de l'environnement devient évidente, et devient très importante dans le modèle économique[465]. »

Le récit du durable : un discours moral

Le récit qui se construit autour du durable pourrait se résumer ainsi : « mieux habiter la terre tout en conservant ce qui fait de nous des hommes et femmes modernes : la croyance dans progrès, le confort pour chacun, le capitalisme comme société ». Ce récit mobilise une dimension morale qui participe à en sacraliser et à en légitimer les injonctions. La terminologie convoquée alimente cette dimension, comme l'expression « générations futures », que l'on retrouve systématiquement dans le discours sur le durable, qui renvoie la responsabilité humaine non à la planète mais à sa descendance qu'il contraint. Une fois le récit moral autour du durable engagé, l'ensemble des actions qui le mobilisent sont difficilement critiquables : en les questionnant, c'est toute la morale instaurée par le récit du durable que l'on entache.

C'est pour cette raison que Christian Cayes construit son argumentation de défense du partenariat public-privé par rapport à des enjeux de développement durable ; il confère alors à ce type de partenariat, pour le moins controversé, un caractère moral qui déplace l'axe du débat et qui a pour objectif de neutraliser les attaques. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Franck Boutté revient sur la morale qui scelle le discours du durable : « Cette autojustification pseudo morale autour du développement durable est hélas très présente : cette bonne conscience environnementale fallacieuse, cette morale teintée de l'idée que l'on travaille pour l'environnement, la planète, les générations futures, c'est souvent un prétexte pour développer un marché, pour faire du profit, pour engager une approche simpliste. D'ailleurs "génération future", c'est un peu délicat comme notion : il y a

[465] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 3 février 2015.

un rapprochement assez rapide avec l'eugénisme ; je me méfie de ce terme que l'on emploie trop souvent pour justifier n'importe quoi[466]. »

Une Chaire en éco-conception sans architectes

Après avoir engagé en 2003 une délégation au développement durable sous la direction de Christian Cayes, le groupe Vinci participe en 2008 à la création d'une chaire en « éco-conception des ensembles bâtis et des infrastructures », en partenariat avec trois écoles : Mines ParisTech, l'École des ponts ParisTech et AgroParis-Tech. Christian Cayes, à l'origine de cette initiative, souligne que la méfiance inspirée par le groupe Vinci sur la question écologique les a conduits à investir dans un projet permettant de démontrer l'implication et l'engagement du groupe : « Chez Vinci, on est sur de la performance globale et notre engagement citoyen passe aussi par une conscience environnementale. Néanmoins, on était conscients, au milieu des années 2000, que le monde extérieur nous regardait avec suspicion. Chaque fois que nous proposions quelque chose, que ce soit bien ou pas bien, on sentait de la méfiance. On a beaucoup travaillé sur l'innovation durable. On a rendu un paquet de travaux scientifiques que nous avons donné en "*open innovation*". Le fait d'être estampillé Vinci desservait la connaissance scientifique produite. Donc on a trouvé une autre solution, qui était de dire : compte tenu des enjeux "Énergie-Climat", compte tenu des enjeux "Mobilité-Transports", compte tenu des enjeux "Sens du vivant, nature, biodiversité et démographie croissante en ville", la seule solution pour tirer la connaissance scientifique par le haut, c'est que ça ne vienne pas de chez nous[467]. »

Le groupe Vinci fonde alors la chaire d'éco-conception avec l'ambition affichée de rendre audible et crédible un engagement naissant dans l'innovation durable. L'objectif revendiqué est de diffuser largement les recherches produites afin de les rendre accessibles au plus grand nombre. La participation de Vinci à la chaire s'élève à quatre millions d'euros par tranche de cinq ans[468]. Cette quête de légitimité et d'honnêteté pourrait être analysée comme une première étape pour conquérir un marché aussi vaste que concurrentiel, en devenant un

[466] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, 31 octobre 2014.

[467] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 3 février 2015.

[468] D'après les informations que nous apporte Christian Cayes durant l'entretien.

maillon aussi incontournable que légitime. « Avec la création de la chaire en éco-conception, on a pris le parti de soutenir le monde scientifique sur ces trois questions qui sont le bâti, la mobilité et la biodiversité. Nous avons renouvelé notre engagement jusqu'en 2018. On en est très contents. Tout est ouvert, chaque fois qu'il y a des travaux de recherche, ils sont mis en communauté. Tout est libre d'accès et chaque fois qu'on fait des universités, des conférences, c'est plein à craquer, c'est ouvert à tout le monde, y compris à la concurrence. Parce que notre intérêt est d'améliorer la connaissance scientifique pour que le marché soit tiré vers le haut. Je résume à ma manière, je prends une logique d'entreprise[469]. »

Notons que la chaire en éco-conception des ensembles bâtis et des infrastructures ne fait pas intervenir d'acteurs du milieu de l'architecture. Elle ne s'adresse ni aux écoles, ni aux étudiants, ni aux enseignants, ni aux praticiens d'architecture. Christian Cayes explique avoir été sollicité par l'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée après la création de la chaire : « On a pu associer Marne à des travaux de recherches, à des conférences, des conventions, mais on n'a pas pactisé pour les intégrer dans la chaire elle-même. Au renouvellement de la chaire, quand il a été question d'intégrer de nouvelles disciplines, évidemment on a pensé aux architectes, aux urbanistes, et aux anthropologues. On s'est dit que ça ne serait peut-être pas si mal. Et en fait, on s'est dit : "On a déjà perdu presque un an pour apprendre à travailler ensemble avec trois écoles, maintenant que le train est lancé, si on essaye de raccrocher un quatrième wagon, et pourquoi pas un cinquième, ça risque d'être plus complexe. Donc laissons tomber"[470]. » Cette absence des architectes dans la chaire d'éco-conception de Vinci est un détail, mais il est représentatif de la manière dont le développement durable s'infiltre dans la production architecture : par une dynamique portée par les politiques, les constructeurs, les entrepreneurs, et non pas une émulation ou un débat qui animerait le monde de l'architecture.

[469] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 03 février 2015.

[470] *Idem.*

2. L'architecture durable, une question politique : positionnement de l'ordre des architectes et de l'Union internationale des architectes

En juin 2004, le Conseil national de l'Ordre des architectes (CNOA), sort le *Livre vert - Les architectes et le développement durable*[471]. La publication de trente pages rassemble dix propositions du CNOA qui concourent à poser les conditions de ce que seraient une architecture et un urbanisme durables. Pilotée par la société en conseil et management du développement durable Écodurable, la publication s'inscrit dans une dynamique plus générale du CNOA, qui multiplie alors différentes actions autour de la question du développement durable. Cette même année, le CNOA lance dans chaque conseils régional des forums intitulés *Les architectes et le développement durable*, énonçant trois objectifs : « la formation initiale et continue des architectes du développement durable », « l'approche méthodologique de la construction durable », et « le dialogue de fond avec les acteurs, publics et privés ». L'année suivante, en 2005, le CNOA lance la « Charte d'engagement en faveur du développement durable – Les architectes au cœur du développement durable », composée de huit articles. Cinq ans plus tard, en 2010, une nouvelle forme de la Charte est proposée sous le titre « Charte d'engagement des architectes pour une architecture responsable.

Un intérêt tardif pour la question environnementale

Pourtant, jusqu'au mi-temps des années 2000, l'implication du CNOA dans une réflexion sur l'architecture écologique est assez faible. Dans l'introduction du *Livre vert,* le président du CNOA Jean-François Susini, écrit, en 2004, à propos du développement durable : « Tous les pays développés ont désormais pris conscience de la nécessité d'infléchir leur modèle économique pour affronter des enjeux qui ne nous apparaissaient pas cruciaux il y a peu d'années encore[472] »,

[471] Publié le 10 juin 2004, [en ligne]: http://www.architectes.org/sites/default/files/fichiers/auto-liens-casses/Les_architectes_et_le_developpement_durable.pdf. À noter que *Le Livre vert* est un titre déjà utilisé. En 1975, le colonel Kadhafi publie l'ouvrage *Le Livre vert* avec pour sous-titre *Guide pour une révolution libyenne*, Le livre est aujourd'hui banni en Lybie. Mouammar Kadhafi*, Le livre vert – Guide pour une révolution libyenne*, Éditions Cujas, Paris, 1976.

[472] *Le Livre vert – Les architectes et le développement durable* (Conclusion de la première étude organisée par l'Ordre des architectes avec l'appui d'Ecodurable, juin 2004.
http://www.architectes.org/sites/default/files/fichiers/auto-liens-casses/Les_architectes_et_le_developpement_durable.pdf

soulignant la prise de conscience récente de la question écologique par le CNOA.

Nous avons écrit à Isabelle Moreau, directrice des événements extérieurs et institutionnels du CNOA, afin de connaitre la position de l'Ordre des architectes sur l'écologie dans les années 1990 et au début des années 2000. L'échange s'est fait par mail, avant qu'elle ne nous oriente vers l'ancien vice-président du CNOA, Patrice Genet. Isabelle Moreau confirme l'intérêt tardif de l'Ordre pour le développement durable : « C'est en juin 2004 que le Conseil national a publié, après environ un an de travail, son premier document sur le développement durable intitulé *Les architectes et le développement durable*. Jusque-là et pendant les années 1990, je n'ai pas le souvenir que le Conseil national se soit emparé de ces questions, même si sur le plan européen (dans les pays scandinaves ou en Allemagne ou encore en Autriche) ou international, certains architectes français sont apparus comme pionniers sur ce sujet (Françoise-Hélène Jourda par exemple)[473]. »

Le recensement que nous avons mené dans le *Bulletin d'Informations Architecturales* entre 1989 et 2001 corrobore les propos d'Isabelle Moreau. Alors que les écoles d'architecture, les CAUE, certains laboratoires de recherche sont très actifs dans l'organisation d'événements autour de l'architecture écologique, le Conseil national et les conseils régionaux sont quant à eux particulièrement silencieux, coordonnant très peu d'événements et ne s'associant quasiment pas à ceux portés par d'autres instances. Seuls 2 événements ont été recensés, la formation *Connaissance et utilisation des végétaux*, les 17 et 18 mai 1994 (organisée par le CROAIF), et le colloque *Rencontre de l'architecture : l'écologie urbaine*, les 29 et 30 juin 2000 (organisé par le conseil régional de l'Ordre des architectes de Languedoc-Roussillon).

Nous avons rencontré Patrice Genet, vice-président du CNOA de 2000 à 2004, et président de la commission « Architecture et développement durable ». C'est lui qui porte le travail qu'engage l'ordre au début des années 2000 sur l'écologie. Il confirme sans aucune ambiguïté notre constat de l'absence d'implication de l'Ordre des architectes dans les questions écologiques dans les années 1990 :

[473] Mail envoyé de la part de isabelle.moreau@cnoa.fr à lea.mosconi@gmail.com le 23 décembre 2014 en réponse à un premier mail envoyé le 16 décembre par lea.mosconi@gmail.com

« Léa Mosconi : Le CNOA s'est-il emparé des questions écologiques dans les années 1990 ?

Patrice Genet : Ma réponse est simple : l'Ordre ne s'intéressait pas à ces sujets. Ce n'était pas un thème important à l'époque. »

Quand il est élu vice-président du CNOA en 2000, Patrice Genet tente alors de porter au sein de l'Ordre un axe de réflexion autour du développement durable : « À mon arrivée, on a eu dans le cadre de nos débats au sein du conseil une discussion sur l'opportunité pour la profession de s'intégrer dans ce processus de réflexion sur le développement durable. Ce que je peux vous dire c'est que ce n'était pas du tout gagné. Il n'y avait pas du tout une franche majorité au sein du conseil qui voulait que l'on s'engage dans cette direction[474]. »

Isabelle Moreau et Albert Dubler (ancien président de l'Union internationale des architectes, porteur de manifestations importantes autour de l'architecture durable) confirment dans le cadre de nos échanges l'importance du rôle de Patrice Genet dans l'orientation que prend le CNOA au début des années 2000 sur l'environnement. Certes, l'Ordre était plus sensible à ces questions qu'au milieu des années 1990, il n'en demeure pas moins que c'est la détermination et l'engagement de Patrice Genet qui auraient grandement participé à infléchir les directions du Conseil national.

De 2000 à 2002, Patrice Genet engage un travail de sensibilisation de l'Ordre au développement durable, et c'est à partir de 2002 que le CNOA lance plusieurs chantiers sous l'égide de Patrice Genet et de la société Écodurable : le *Livre vert*, les forums *Les architectes et le développement durable*, la Charte d'engagement en faveur du développement durable. Par ailleurs, Patrice Genet nous indique qu'à partir de 2002, le CNOA entretient des échanges soutenus avec Françoise-Hélène Jourda (en tant qu'architecte française pionnière d'une architecture écologique) : « Françoise-Hélène Jourda nous fait part de son expérience et de ses questions[475]. ». En parallèle, le CNOA dresse un inventaire des pratiques écologiques qui ont pu être initiées ente 1990 et 2000 au niveau européen.

Dans l'entretien qu'il nous accorde, Patrice Genet souligne que cette temporalité est la même que celle du monde de l'architecture : « Le discours sur le développement durable dans la profession a

[474] Entretien avec Patrice Genet, par Léa Mosconi, 22 janvier 2014.

[475] *Idem*.

commencé à prendre place en 2002. À l'Ordre, on prenait conscience que la profession d'architecte avait une implication sociétale. On ne pouvait pas passer à côté de la question environnementale, surtout que d'autres, industriels, producteurs d'énergie, s'y intéressaient. On s'est dit qu'on n'allait pas regarder passer le train. À l'époque, on faisait partie de l'association HQE. On en était membre comme on aurait pu être membre de plein d'autres. On était autour de la table de l'association HQE comme l'était la Fédération du bâtiment ou d'autres acteurs. Mais on ne prenait pas part au débat. On a commencé à se dire qu'il fallait prendre part au débat en 2002 environ, avec la constitution d'un groupe de travail. Ce groupe de travail posait plusieurs questions : qu'est-ce que l'on peut faire pour sensibiliser la profession à ces questions ? Est-ce que l'on peut rappeler que l'on n'est pas seulement des artistes mais aussi des acteurs économiques, environnementaux et sociétaux ? Notre ambition était alors d'arriver à se positionner dans ce paysage[476]. »

Lors de l'entretien avec Christian Cayes, directeur délégué au développement durable chez Vinci de 2003 à aujourd'hui, nous l'interpellons sur les relations qu'il a pu éventuellement entretenir avec le CNOA : « Je ne les vois jamais, y compris dans les réunions sectorielles, y compris dans les réunions un peu nationales sur les questions de ville, de quartiers, de bâtiments. Peut-être que je ne fais pas signer les gens et circuler des listes, mais je les trouve singulièrement absents. De toute façon, leur positionnement est très différent du nôtre, complémentaire peut être. Ils ne sont pas extrêmement visibles sur ce sujet-là. On voit beaucoup plus des associations environnementales, qui ne représentent peut-être pas grand-chose avec des discours puissants, parfois faux. Je suis un scientifique, il faut me prouver les choses[478]. »

Les questions écologiques arrivent tardivement dans les préoccupations du CNOA, et s'articulent presque exclusivement autour du discours dominant sur le développement durable, reprenant alors la terminologie, les notions et les objectifs identifiés et déterminés par les politiques, les maîtres d'ouvrage, les entreprises du bâtiment.

[476] Entretien avec Patrice Genet, par Léa Mosconi, 22 janvier 2014.

[478] Entretien avec Christian Cayes, par Léa Mosconi, 3 février 2015.

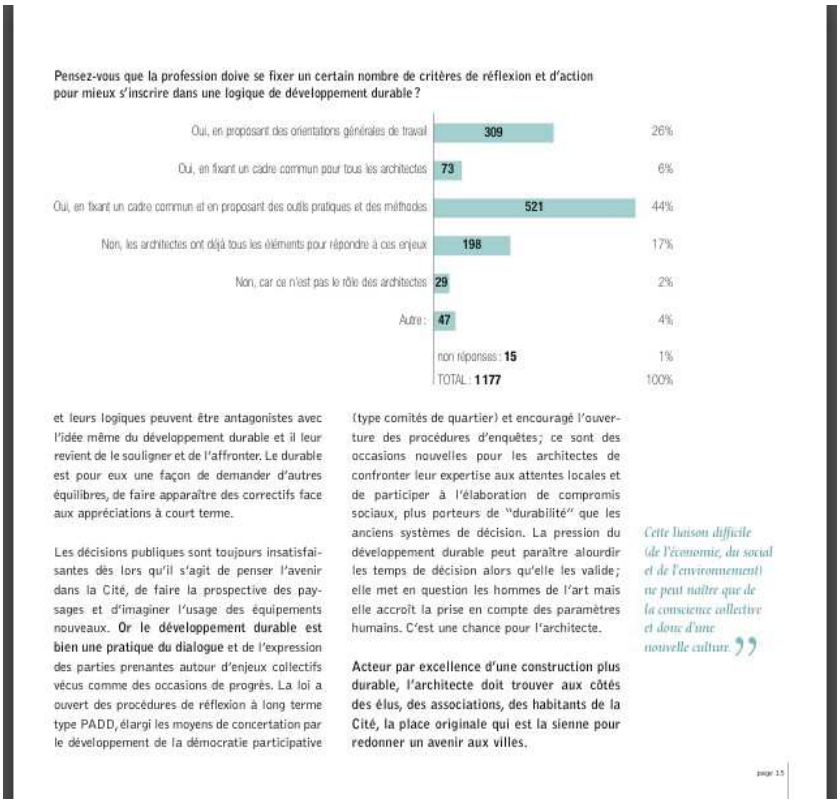
Ajouter un pilier culturel au développement durable et responsable

Les termes « culture » et « culturel » apparaissent 10 fois dans le *Livre vert* et 5 fois dans la Charte en faveur du développement durable. Lors de notre échange avec Isabelle Moreau, la directrice des affaires intérieures de l'Ordre insiste sur la dimension culturelle qui caractériserait l'approche du développement durable du CNOA : « Patrice Genet a été le premier, en qualité d'architecte et en tant que vice-président du Conseil national, à avoir une approche à fois sociale et culturelle du développement durable, alors que dans cette même période les approches étaient très *environnementalistes*. C'est ainsi que le CNOA a été le premier à défendre l'idée du quatrième pilier *culturel* du développement durable, ce qui est particulièrement présent dans la charte du développement durable[479]. »

Lors de notre entretien, Patrice Genet nous apporte des précisions sur la manière dont il caractérise la dimension culturelle d'une approche durable : « J'ai essayé de démontrer que la valeur ajoutée de l'intervention d'un architecte dans un principe de construction écologique, au-delà de l'intervention systématique de normes, devait trouver des prolongements du côté émotionnel. Il y a une dimension culturelle à ce niveau-là, que personne d'autre ne peut apporter. Cette dimension culturelle s'apporte par l'émotion que peut susciter un projet architectural. (…) Bien sûr, il nous faut des systèmes techniques, qui nous permettent de faire une enveloppe isolante, de changer d'économie d'énergie, d'être le moins polluant possible. Mais la véritable question c'est : est-ce que je suis bien dans ce logement ? Il ne faut pas se laisser enfermer dans un ensemble de critères techniques. Moi, les quatorze cibles HQE m'ont toujours bien fait sourire, pourquoi quatorze ? Pourquoi donner un label dès que l'on a rempli trois cibles sur les quatorze ? J'ai vu des choses étonnantes. Une des cibles porte sur la circulation, et j'ai vu des projets qui disaient "je remplis la cible 6 ou 7 en ventilation parce que j'ai mis la VMC". Ce n'est pas cela faire la haute qualité environnementale. Et cette haute qualité environnementale, elle ne peut pas être vue sous un angle réduit. Elle occulte toute la qualité d'usage du logement[480]. » Patrice Genet souligne l'aporie d'une approche strictement réglementaire et énergétique, néanmoins il donne peu d'éléments

[479] Mail envoyé de la part de isabelle.moreau@cnoa.fr à lea.mosconi@gmail.com le 23 décembre 2014 en réponse à un premier mail envoyé le 16 décembre par lea.mosconi@gmail.com.

[480] Entretien avec Patrice Genet, par Léa Mosconi, 22 janvier 2014.



Pensez-vous que la profession doive se fixer un certain nombre de critères de réflexion et d'action pour mieux s'inscrire dans une logique de développement durable ?

Oui, en proposant des orientations générales de travail	309	26%
Oui, en fixant un cadre commun pour tous les architectes	73	6%
Oui, en fixant un cadre commun et en proposant des outils pratiques et des méthodes	521	44%
Non, les architectes ont déjà tous les éléments pour répondre à ces enjeux	198	17%
Non, car ce n'est pas le rôle des architectes	29	2%
Autre :	47	4%
non réponses : **15**		1%
TOTAL : **1177**		100%

et leurs logiques peuvent être antagonistes avec l'idée même du développement durable et il leur revient de le souligner et de l'affronter. Le durable est pour eux une façon de demander d'autres équilibres, de faire apparaître des correctifs face aux appréciations à court terme.

Les décisions publiques sont toujours insatisfaisantes dès lors qu'il s'agit de penser l'avenir dans la Cité, de faire la prospective des paysages et d'imaginer l'usage des équipements nouveaux. **Or le développement durable est bien une pratique du dialogue** et de l'expression des parties prenantes autour d'enjeux collectifs vécus comme des occasions de progrès. La loi a ouvert des procédures de réflexion à long terme type PADD, élargi les moyens de concertation par le développement de la démocratie participative (type comités de quartier) et encouragé l'ouverture des procédures d'enquêtes; ce sont des occasions nouvelles pour les architectes de confronter leur expertise aux attentes locales et de participer à l'élaboration de compromis sociaux, plus porteurs de "durabilité" que les anciens systèmes de décision. La pression du développement durable peut paraître alourdir les temps de décision alors qu'elle les valide; elle met en question les hommes de l'art mais elle accroît la prise en compte des paramètres humains. C'est une chance pour l'architecte.

Cette liaison difficile (de l'économie, du social et de l'environnement) ne peut naître que de la conscience collective et donc d'une nouvelle culture.

Acteur par excellence d'une construction plus durable, l'architecte doit trouver aux côtés des élus, des associations, des habitants de la Cité, la place originale qui est la sienne pour redonner un avenir aux villes.

page 15

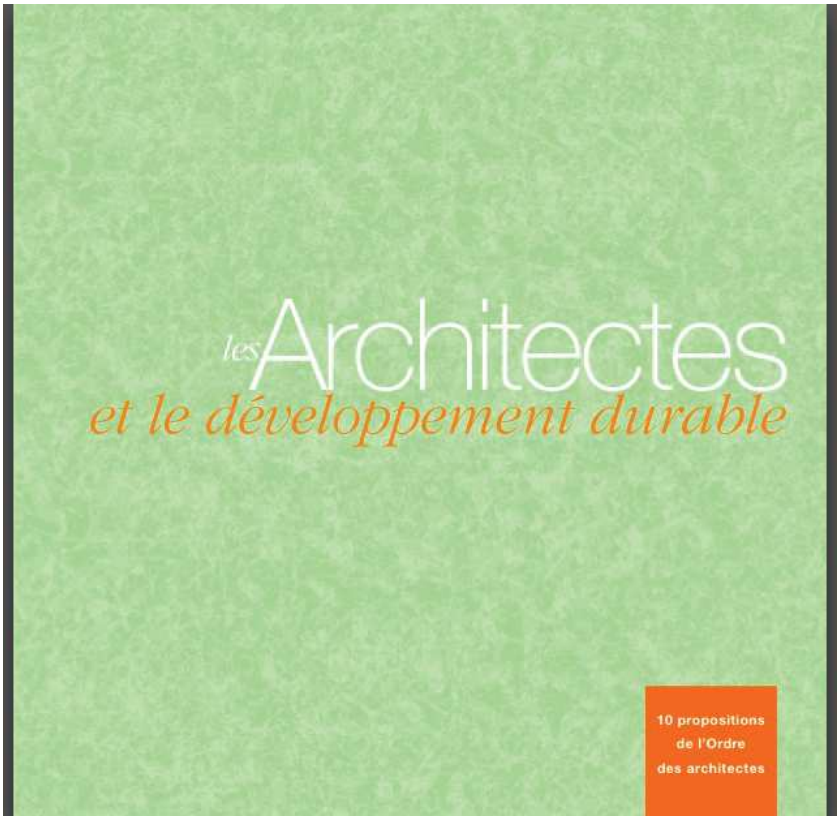


Figure 1 : Page 15 du *Le Livre vert – Les architectes et le développement durable* (conclusion de la première étude organisée par l'Ordre des architectes avec l'appui d'Écodurable, juin 2004.

Figure 2 : Couverture du *Le Livre vert – Les architectes et le développement durable* (Conclusion de la première étude organisée par l'Ordre des architectes avec l'appui d'Ecodurable, juin 2004

.

permettant de saisir les conditions de ce que serait un développement durable associant un pilier culturel aux trois piliers qui le constituent l'économie, l'environnement et le social.

La Charte en faveur du développement durable, éditée en 2005, donne quelques précisions sur la volonté du CNOA d'ajouter un pilier culturel au développement durable. La Charte s'ouvre en affichant sans ambiguïté sa volonté, sans toutefois être assez précise pour que l'on saisisse pleinement ce qui caractérise ce pilier culturel : « Par leur approche globale de la Cité et de l'habitat et parce qu'ils constituent un maillon essentiel de la chaîne de construction, les architectes ont un rôle central à jouer dans la conception et la mise en œuvre de projets répondant aux enjeux du développement durable. Il leur appartient par conséquent de proposer, en partenariat avec l'ensemble des autres acteurs de la filière, des solutions créatives et innovantes intégrant les quatre piliers : culturel, social, environnemental et économique d'une architecture durable[481]. »

La question culturelle est abordée de trois manières différentes dans les documents du CNOA. Dans le premier des huit points qui composent la Charte et qui s'intitule *Apport culturel et développement local*, elle est associée à l'idée d'une attention aux « formes architecturales et urbaines existantes, même les plus modestes » à une réflexion sur l'intégration de l'architecture dans « son territoire et ses paysages » et à la valorisation des « matériaux et savoir-faire locaux ». Ce premier point oriente une architecture durable jusqu'ici généralement perçue du point de vue de la performance énergétique vers une dimension plus mésologique. *Le Livre vert* porte aussi cette idée : dans le premier axe défendu, le cinquième alinéa stipule « régionaliser la démarche en affirmant la spécificité des *cultures régionales* au travers de l'architecture durable, par l'implication des conseils régionaux de l'Ordre[482] ».

La deuxième approche d'une dimension culturelle du durable se structure autour de l'injonction à innover. En innovant, en convoquant recherche, ingéniosité et créativité, l'architecte mobiliserait aussi la culture. C'est ce que mentionne le septième point de la Charte, intitulé *Recherche, innovation, créativité*. Cette approche met en relation la dimension culturelle du développement durable à la nécessité

[481] Charte d'engagement des architectes en faveur du développement durable, 2 juin 2005.

[482] *Le Livre Vert – les architectes et le développement durable,* [en ligne] http://www.architectes.org/sites/default/files/fichiers/auto-liens-casses/Les_architectes_et_le_developpement_durable.pdf, p.19.

d'innover, et rejoint le positionnement d'un certain nombre d'entreprises du bâtiment. Le CNOA ne précise pas en revanche comment l'innovation serait abordée dans une dimension autre que technique.

Enfin, le CNOA envisage la dimension culturelle du développement durable de manière vague et générale, laissant aux lecteurs du *Livre vert* ou de la Charte une interprétation assez libre. Néanmoins, les termes « culture » et « culturel » sont assez présents pour que l'on saisisse la volonté de l'Ordre de se positionner sur ce sujet. Dans le *Livre vert*, certaines phrases sont soulignées en couleur et transcrites dans un corps de texte plus important, véhiculant presque des slogans. Plusieurs d'entre elles sont consacrées à cette dimension culturelle, affirmant le positionnement du CNOA. En voici un exemple : « Cette liaison difficile, de l'économie, du social et de l'environnement, ne peut naître que de la conscience collective et donc d'une nouvelle culture[483]. »

Le CNOA valorise une autre notion dans son approche du développement durable, celle d'une *architecture responsable*. Lors de notre échange, Isabelle Moreau précise : « Le Conseil national a aussi été le premier, sous l'impulsion encore de Patrice Genet, à promouvoir le concept d'architecture "responsable", concept qui a ensuite été repris au niveau européen (au niveau du Conseil des architectes d'Europe) et international (au niveau de l'UIA pendant la présidence d'Albert Dubler). D'ailleurs Albert Dubler a participé à ce positionnement dès 2004, car il faisait d'ailleurs pendant son mandat au Conseil national du groupe de travail sur le développement durable[484]. » En 2010, quand le CNOA propose un renouvellement de la Charte d'engagement des architectes en faveur du développement durable celle-ci change de nom pour s'intituler Nouvelle charte d'engagement des architectes pour une architecture responsable. En réalité la Charte n'est quasiment pas modifiée, les huit points qui la composent restent les mêmes. En revanche, sur le site du CNOA, le texte qui présente le renouvellement de la Charte souligne l'importance de la notion de responsabilité dans la politique durable de l'Ordre : « Aujourd'hui, les architectes souhaitent mettre cet acquis au service de la collectivité pour exercer la triple responsabilité qu'ils revendiquent et qu'ils font partager à leurs confrères au sein de

[483] *Idem.*, p.15.

[484] Mail envoyé de la part de isabelle.moreau@cnoa.fr à lea.mosconi@gmail.com le 23 décembre 2014 en réponse à un premier mail envoyé le 16 décembre par lea.mosconi@gmail.com.

l'Union internationale des architectes : responsabilité d'innovation et de qualité à l'égard du maître d'ouvrage, responsabilité d'un "mieux vivre ensemble" à l'égard de leurs concitoyens, responsabilité de conservation du patrimoine écologique et notamment de la biodiversité à l'égard des générations futures[485]. » La notion de responsabilité confirme et consolide la valeur morale dont est chargé le développement durable. En s'emparant d'une *architecture responsable*, l'Ordre (qui n'est pas le seul à opérer cette stratégie) réussi une double manœuvre : d'une part, nous le venons de le voir, il verrouille sur le champ de la morale les fondements et les enjeux d'une architecture responsable ; d'autre part, il atténue le caractère environnemental du développement durable, en remplaçant le terme de « durable », symboliquement lié à l'écologie, par celui de « responsable », qui lui est plus lointain.

Dans la première partie de la thèse, nous avons vu que l'Union internationale des architectes (dont les liens avec le CNOA sont étroits) est présente et dynamique autour de la question écologique dès le début des années 1990. Nous avons rencontré Albert Dubler, président de l'UIA de 2011 à 2014. Il souligne l'intérêt constant de l'UIA pour les questions environnementales et les différentes stratégies mise en place par l'Union pour participer à une réflexion à plusieurs échelles. Pour rappel, la moitié des congrès qu'organise l'UIA depuis 1980 s'articule directement ou indirectement autour des problématiques environnementales. Pourquoi l'Ordre national et régional a-t-il mis autant de temps à prendre la mesure de l'amplitude de la question écologique dans le milieu de l'architecture ? Pourquoi a-t-il fallu attendre les injonctions des politiques des maîtres d'ouvrages, des entreprises du bâtiment, pour engager un débat alors que l'UIA multipliait déjà les manifestations autour de ce thème depuis longtemps ?

Quatre ans après la publication du *Livre vert*, en 2008, dans le catalogue de l'exposition *Architecture = durable*, l'architecte français Édouard François écrit : « en France, on a des normes mais on n'a pas d'éthique[486] », soulevant, avec l'insolence qu'on lui connait, l'aporie du cadre éthico-idéologique du développement durable des années 2000, que cette prise en compte tardive et lacunaire illustre peut-être.

[485] http://www.architectes.org/actualites/nouvelle-charte-d-engagement-des-architectes-pour-une-architecture-responsable

[486] Edouard François, dans Jacques Ferrier (dir.), Catalogue de l'exposition *Architecture = durable*, Éditions du Pavillon de l'Arsenal/ Picard, Paris, 2008, page 100

3. Le rôle des architectes dans le Grenelle de l'environnement

Pendant la campagne de 2007, la Fondation Nicolas Hulot pour la nature et l'homme et le Comité de veille écologique publient en ligne le 7 novembre 2006 un document intitulé le « Pacte écologique ». Destiné aux candidats à l'élection présidentielle, et les principaux candidats (Nicolas Sarkozy, Ségolène Royal, François Bayrou) le signent. Le Pacte écologique dresse dix objectifs et cinq propositions . La première concerne la mise en place d'un poste de « vice-premier ministre en charge de l'écologie », viennent ensuite l'instauration de la taxe carbone, la question agricole, la systématisation de procédures de démocratie participative, et enfin l'engagement en faveur d'une pédagogie sur le développement durable.

Un Grenelle de l'environnement sans le secteur du bâtiment : Yves Lion comme seul représentant d'un monde ignoré

Douze jours après l'élection présidentielle remportée par Nicolas Sarkozy, son ministre de l'Écologie, du Développement et de l'Aménagement durable, Alain Juppé, annonce, le 18 juin 2007, le lancement du Grenelle de l'environnement. Six groupes[487] pluridisciplinaires, composés chacun d'une quarantaine de personnalités sont alors formés, ainsi que trois ateliers[488]. Sur les deux cent quarante intervenants qui constituent les six groupes, un seul appartient au monde de l'architecture et de la ville : Yves Lion, architecte, urbaniste, fondateur des Ateliers Lion Associés, Grand Prix d'urbanisme en 2007.

Son projet d'Ambassade de France à Beyrouth obtient en 2003 l'Équerre d'argent. L'architecte est aussi engagé dans le domaine de l'enseignement : en 1999, il fonde l'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée. Le choix d'Yves Lion est surprenant : si l'architecte et urbaniste est aussi reconnu que médiatisé, ses projets n'ont jamais revendiqué s'inscrire dans une

[487] Groupe 1 : « Lutter contre les changements climatiques et maîtriser la demande d'énergie »; Groupe 2 : « Préserver la biodiversité et les ressources naturelles »; Groupe 3 : « Instaurer un environnement respectueux de la santé » ; Groupe 4 : « Adopter des modes de production et de consommation durables » ; Groupe 5 : « Construire une démocratie écologique »; Groupe 6 : « Promouvoir des modes de développement écologiques favorables à l'emploi et à la compétitivité »

[488] Atelier n° 1 : Transports et déplacements ; Atelier n° 2 : Bâtiment et Urbanisme ; Atelier n° 3 : Énergie et stockage du carbone.

démarche écologique, ce que confirme l'architecte que nous avons interrogé : « Je venais d'avoir le Grand Prix de l'urbanisme, Jean-Louis Borloo me téléphone : "Nous sommes en train d'organiser le Grenelle de l'environnement et j'aimerais bien qu'en tant qu'urbaniste émérite vous puissiez participer." Je lui dis : "Mais bien sûr. Ce que je connais ça rentre dans ce que je vais vous dire : c'est très intuitionniste tout ça si ce n'est que j'ai une conscience. Je viens de construire un immeuble dont l'isolation thermique est à l'extérieur. J'ai une maison au Maroc, il y a de l'isolation thermique. Il y a un parpaing pourri, une brique pourrie et au milieu il y a du liège, ma maison elle est fraîche"[489]. ».

On peut aussi s'étonner de la faible présence du milieu de la construction parmi les invités, alors même que le secteur du bâtiment est largement désigné comme étant l'un des champs d'intervention prioritaires, ce que confirme aussi Yves Lion : « Au Grenelle de l'environnement, j'ai été surpris de voir que j'étais le seul à représenter les architectes mais aussi les urbanistes. Mais attendez, ce n'est pas fini : j'étais aussi le seul à représenter le BTP, la promotion privée, la promotion publique. Ils ne sont pas là, il n'y a que moi. En revanche, les autres, ils y sont tous : il y a tous les syndicats, tous les machins comme ça, mais comme représentant de la construction, je suis le seul. Et l'autre personne qui peut avoir un rôle, c'est un banquier qui peut venir et dire : "Nous les banques ont est d'accord pour investir, avoir un retour sur investissement et aider au financement de l'isolation thermique." Sinon, je suis tout seul[490]. »

L'architecte et urbaniste français fait partie du premier des six groupes de travail qui s'intitule « Lutter contre les changements climatiques et maîtriser la demande d'énergie ». S'il est le seul du secteur de la construction à participer au Grenelle, il faut noter que l'architecte Françoise-Hélène Jourda a un rôle de conseil dans la phase préparatoire : elle rend en septembre 2007 un rapport sur la prise en compte du développement durable dans la construction qui sert de préambule à certaines discussions. Elle y propose un label « Développement durable de la construction », faisant écho au label allemand « construction durable ». Invoquant le retard de la France, l'architecte suggère d'instaurer une grille d'évaluation à cotation des bâtiments avec des items considérant toutes les ressources : énergie,

[489] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015.

[490] *Idem*.

matériaux, air, eau et sol, afin de quantifier l'empreinte écologique des projets. Nous ne sommes pas parvenus à établir si Françoise-Hélène Jourda est intervenue dans la décision qui a conduit à choisir Yves Lion comme représentant du secteur du bâtiment. Lors de notre échange avec Isabelle Moreau, celle-ci mentionne la participation du CNOA au Grenelle : « Le Conseil national a été bien sûr ensuite été impliqué dans le Grenelle de l'environnement et a, à cette époque, fourni plusieurs contributions et proposé plusieurs amendements aux deux projets de loi[491]. »

Si Yves Lion n'est pas un pionnier de l'architecture écologique, il n'en demeure pas moins qu'il semble prendre son rôle très au sérieux. C'est ce qu'il nous dit au cours de notre entretien : « Le Grenelle est un des plus beaux moments intellectuels de ma vie, et de ma vie de citoyen. Il y a quand même beaucoup de monde, et les gens se parlent, et comme je suis vice-président j'ai un peu des responsabilités. C'est un de mes meilleurs souvenirs[492]. » Le chercheur Jean-Louis Cohen, que nous interrogeons l'année suivante dans le cadre de cette thèse, nous confirme l'implication et l'engagement d'Yves Lion dans le Grenelle de l'environnement : « À mon sens il y a un épisode important, c'est le Grenelle de l'environnement. Il faut regarder comment certaines personnes ont investi ce moment, notamment Yves Lion. Il y croyait énormément. Rétrospectivement, il doit peut-être se trouver un peu naïf. C'est un type entier, qui s'engage totalement. Il a un grand sens de l'humain. À l'époque, j'étais très surpris de le voir foncer dedans[493]. »

Le chercheur français a raison, Yves Lion, bien qu'il soit jusqu'ici assez peu réceptif aux questions écologiques, s'implique avec un dynamisme qui semble sincère dans son rôle de vice-président du premier groupe de travail du Grenelle : « Je ne suis pas un grand spécialiste des réunions politiques, vous imaginez bien. Avec le Grenelle de l'environnement, j'ai trouvé la société française magnifique. Alors c'est un peu naïf, un peu optimiste, je n'en sais rien, mais j'ai trouvé les gens extraordinaires. Tout le monde se décarcassait pour cette histoire de Grenelle. C'était bien sûr poussé par Borloo qui est un mec très dynamique, derrière par Sarkozy, qu'on voyait très peu. On voyait surtout Kosciusko-Morizet et Borloo.

[491] Mail envoyé de la part de isabelle.moreau@cnoa.fr à lea.mosconi@gmail.com le 23 décembre 2014 en réponse à un premier mail envoyé le 16 décembre par lea.mosconi@gmail.com.

[492] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015.

[493] Entretien avec Jean-Louis Cohen, par Léa Mosconi, 17 janvier 2016.

Ensuite Sarkozy s'est emparé des conclusions et nous a reçu à l'Elysée. Il y avait un monde fou. Il fait des déclarations, des déclarations…[494] »

Jean-Louis Cohen poursuit en identifiant, au travers du cas d'Yves Lion, le clivage qui existe dans cette fin des années 2000 entre le discours sur l'architecture écologique et la production architecturale : « À mon avis, Yves Lion est un cas intéressant. Entre le Yves Lion qui animait ces commissions et les projets d'Yves Lion architectes, il y a peu de zones de recouvrement. C'est complétement différent de l'époque du discours hygiéniste des modernes, qui était totalement en phase avec la production architecturale, avec une stratégie de simplification des formes, des réponses localisées, d'implantation des bâtiments. C'est une question du dédoublement de personnalité est intéressante et Yves Lion est en un exemple pertinent[495]. »

Nous avons examiné les projets que construit Yves Lion après le Grenelle de l'environnement. S'ils répondent aux exigences thermiques de la fin des année 2000 comme le reste de la production architecturale française, ils ne se distinguent pas sur le plan énergétique ou écologique. Par ailleurs, nous avons lu les textes de présentation des projets des Ateliers Lion et Associés publiés en ligne pour savoir si le thème de l'environnement y est présent. Les courts textes, qui oscillent entre cinq-cents et mille signes, présentent très rarement les projets au travers de la thématique écologique, et quand celle-ci est présente, c'est de manière anecdotique. Par exemple à la fin de la présentation du projet d'ensemble de bureaux et de logements du Quai de Willebroeck à Bruxelles (2008-2014), le texte mentionne : « Une réduction de 30 % de consommation énergétique est obtenue grâce à l'utilisation de l'eau du canal pour le confort d'été[496] » ; même chose pour les logements BBC de la ZAC Beauvert à Grenoble, dont la présentation se termine par « le toit du parking accueille un jardin potager avec serre et cabanons[497] ».

Le cas d'Yves Lion est représentatif de la difficulté que rencontre l'architecture écologique du début des années 2000 ; si la

[494] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015.

[495] Entretien avec Jean-Louis Cohen, par Léa Mosconi, 17 janvier 2016.

[496] http://www.atelierslion.com/projets/quaidewillebroek/?domaine=architecture

[497] http://www.atelierslion.com/projets/zacbeauvert/?domaine=architecture

Figure 1 : Logements du Quai de Willebroeck à Bruxelles (2008-2014), Ateliers Lion Associés
Source : http://www.atelierslion.com/projets/quaidewillebroek/?domaine=architecture

Figure 2 : Logements BBC de la ZAC Beauvert à Grenoble (en cours), Ateliers Lion Associés
Source : http://www.atelierslion.com/projets/zacbeauvert/?domaine=architecture

généralisation du développement durable dans la construction génère une architecture plus performante sur le plan énergétique, il n'en demeure pas moins que l'incursion du durable ne construit ni un *langage*, ni des dispositifs architecturaux, spatiaux ou urbains identifiables qui feraient de l'architecture écologique un terreau fertile à un débat d'idées dans le champ de l'architecture.

La formation environnementale comme enjeu des écoles ?

Yves Lion prend ainsi au sérieux son rôle dans le Grenelle et arrive à acquérir, d'après le récit qu'il fait de cette expérience, une place importante parmi les quarante intervenants du groupe 1 : « J'ai été vice-président de la commission Climat et de l'Environnement. J'y étais en tant qu'urbanisme car on semblait considérer cette position comme centrale. Je me retrouvais être le pivot de toute cette histoire. Au bout d'un moment, dans une réunion, tout le monde était debout, je ne me souviens plus pourquoi, les gens se sont retournés vers moi et m'ont dit : "Mais c'est vous les architectes qui avez la clé. C'est vous qui devez faire la synthèse de tout ça." J'ai été très honoré, je pensais qu'ils avaient raison. Je me suis adressé au ministère de la Culture pour leur dire : "Voilà ce qu'ils disent au Grenelle de l'environnement." Et là je me suis fait jeter par le ministère de la Culture qui ne voulait pas entendre parler de tout ça[498]. »

L'axe sur lequel Yves Lion souhaite orienter le débat au sein de son groupe de travail est celui de la formation : pour faire face aux enjeux portés par le Grenelle, il faudrait former la jeune génération d'architectes et d'urbanistes au sein des écoles. L'architecte français, qui a fondé et dirigé l'EAVT de Marne-La-Vallée, sollicite alors plusieurs spécialistes afin d'établir une proposition dans ce sens au ministère de la Culture : « Je dis au Ministère : "Écoutez ce n'est pas compliqué, j'en ai parlé avec plein de gens, il faut trois mois pour former un étudiant en architecture aux questions environnementales. Trois mois en accéléré mais en trois mois on le fait. Donc ce que je vous propose c'est qu'à la rentrée on lance ça et on demande que toutes les écoles prennent trois mois." Je sais bien comment fonctionnent les écoles. Mais ils m'ont dit : "Vous n'y pensez pas. Mais qu'est-ce que c'est que cette fantaisie ? Vous allez abimer le métier !"

[498] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015.

Tous ces gens qui ne sont ni architectes, ni quoi que ce soit, parlent de l'architecture : on ne sait pas de quel droit au fond[499]. »

Cet exemple met notamment en lumière la difficulté d'instaurer un projet commun entre deux ministères, ici celui de l'Écologie, du Développement et de l'Aménagement durable qui porte le Grenelle de l'environnement et celui de la Culture qui porte le champ de l'architecture. Huit ans plus tard, en décembre 2015, pendant la COP21, on assiste à cette même confusion. L'émergence des questions écologiques dans le champ de l'architecture est majoritairement appréhendée sous l'angle énergétique, et donc souvent technique, échappant ainsi à ce que l'on peut projeter sur le champ de la culture. Il est difficile de concilier les injonctions d'efficacité énergétique du ministère de l'Écologie avec les enjeux que porte le ministère de la Culture.

Énergie versus *Culture*

Yves Lion en donne un second exemple. Après avoir établi au sein de son groupe de travail certaines exigences de performance énergétique à prendre en compte dans le bâtiment, l'architecte se rend au ministère de la Culture pour échanger sur les différents champs d'action dans lesquels les architectes pourraient intervenir : « Au Grenelle de l'environnement, je deviens très vite une espèce de relai des revendications du groupe. Je sympathise avec tous ces gens. Je considère que j'ai à rendre des comptes, donc je vais au ministère dont dépendent les architectes, ce n'est pas lui qui m'a nommé mais c'est lui que je vais voir. Et je me retrouve autour d'une table avec tous les pontes du ministère sauf le ou la ministre de l'époque, mais il y a tous ces gens qui sont là et qui me disent des conneries inépuisables. Une ABF [Architecte des bâtiments de Franc] me dit : "Vous comprenez, nous, le Grenelle de l'environnement, ça consiste à remplacer toutes les fenêtres des monuments historiques par des fenêtres en PVC." Vous voyez j'entends ça. J'entends des conneries comme ça et puis je rentre[500]. »

Si Yves Lion balaie d'une main les appréhensions que peuvent formuler certaines personnes au ministère de la Culture, notamment

[499] *Idem.*
[500] *Idem.*

celles de l'ABF, il n'en demeure pas moins que celles-ci pointent des paradoxes dans lesquels se trouve tenue l'architecture des années 2000. L'article « Date de péremption, voir l'emballage[501] » que la critique Ariane Wilson publie en 2016 dans la revue *Criticat* souligne cette tension entre l'injonction de performance et la question de l'intégrité de l'architecture. La critique identifie les limites d'une politique du durable dans le secteur du bâtiment, qui ferait abstraction de certaines dimensions fondamentales de l'architecture au profit d'une approche strictement énergétique. En articulant son propos autour du cas de la réhabilitation, Ariane Wilson démontre l'aporie d'une politique plus engagée dans la construction d'un discours communicationnel séduisant et moralisateur que dans des actions cohérentes et argumentées : « Face à ce combat des valeurs calorifiques dont les méthodes de calcul rendent difficiles les comparaisons, vaut-il la peine de s'en prendre si sévèrement aux bâtiments existants ? Sont-ils suffisamment responsables de la folie du gaspillage énergétique pour mériter d'être mis sous camisole ? Pourquoi violenter des bâtiments de qualité, exceptionnelle ou plus modeste, lorsque d'autres pratiques gaspilleuses restent débridées [502] ? »

La critique met en lumière le clivage, que dénonçait déjà Yves Lion dix ans plus tôt, qui s'opère entre rentabilité énergétique et culture. Elle replace son constat dans un contexte économique qui permet de mieux saisir les logiques de la politique énergétique mise en place. Ariane Wilson rappelle par ailleurs l'incohérence d'une politique énergétique rigoureuse avec le secteur du bâtiment et laxiste avec d'autres pratiques, rappelant par exemple la généralisation des vidéos publicitaires dans l'espace public, notamment en vitrine des magasins : un de ces écrans consommerait un cinquième de ce que consomme un immeuble BBC de six étages.

Dans l'entretien qu'il nous accorde, l'ingénieur Franck Boutté revient lui aussi sur cette tension entre les dimensions énergétiques et culturelles auxquelles sont soumis les projets d'architecture des années 2000, dénonçant lui aussi une technologie souvent inadaptée, peu rentable et couteuse en termes d'intégrité architecturale : « Cette technologie est souvent utilisée dans des situations où elle a de très mauvais rendement. Jeremy Rifkin vante pourtant cela et tout le

[501] Ariane Wilson, « Date de péremption, voir l'emballage », *CRITICAT*, n°17, 2016, pp. 88-113.

[502] Idem, p.111.

monde y croit. Il est partout, quelque part tant mieux, peut être que ça fait bouger les lignes. Rifkin il a un énorme problème, c'est qu'il met au point un modèle qui n'est ni complet ni scientifique, et finalement la variable d'ajustement de ce modèle c'est juste la ville. La ville devient juste une variable d'ajustement. Une ville, c'est une humanité et une culture cristallisée. Pour lui, c'est juste une variable d'ajustement. Pour lui, les toits doivent être producteurs, c'est comme ça et c'est tout. Mais ça ne peut pas être tout. Le fait que les toits deviennent comme cela c'est un problème de société. Ça ne veut pas dire que les toits ne peuvent pas être producteurs, cela veut dire que l'on doit en débattre que l'on doit le décider ensemble. Si les bâtiments doivent produire de l'énergie, on doit en débattre. Quand Ségolène Royal reprend cela et parle de son BEPOS en 2020, c'est un suicide[503]. »

Réception du Grenelle de l'environnement

Avant même le commencement du Grenelle, en octobre 2007, l'association ATTAC le dénonce dans un communiqué de presse, avançant qu'il affaiblirait les questions écologiques en les dépolitisant : « Il n'est pas question que le processus du Grenelle de l'environnement entérine ce que M. Sarkozy et le MEDEF en attendent : une dépolitisation de l'écologie politique et une instrumentalisation de l'environnemental contre le social[504]. ».

Après plusieurs mois d'échanges entre les intervenants des six groupes et des deux ateliers, le Grenelle de l'environnement donne lieu à un projet de loi intitulé « Grenelle I » et adopté à la quasi-unanimité à l'Assemblée en octobre 2008, et validé en 2009 par le Sénat. Le Grenelle II, qui précise les modalités d'application du Grenelle 1 est présenté le 23 septembre 2008 et reçoit un accueil plus mitigé. Les députés de la majorité présidentielle et du centre votent pour, l'opposition, qui s'abstient ou vote contre, dénonce l'affaiblissement des mesures qui préfigurent dans le Grenelle I. Un Grenelle III est ensuite envisagé, avant d'être abandonné.

Yves Lion revient sur l'écart entre le dynamisme qu'il a perçu dans les échanges pendant le Grenelle et les lois qui en ressortent : « Une fois, dans une réunion officielle, il y a Greenpeace et la FNSEA qui

[503] Entretien avec Franck Boutté, par Léa Mosconi, 31 octobre 2014.

[504] https://france.attac.org/archives/spip.php?article7670

bataillent. Greenpeace dit “Il faut diversifier l’agriculture” et l’autre dit “Je veux bien diversifier l’agriculture mais vous ne me prenez pas les terres”. Moi je trouvais ce débat formidable. Tout le monde a raison là. Donc qu’est-ce que je fais ? Je dis : “Tout le monde a raison.” Et j’organise la discussion entre Greenpeace, représentée par Yannick Jadot, et puis la FNSEA, représentée par son vice-président. Donc là ils se mettent d’accord : pour diversifier l’agriculture, il ne faut pas bouffer toutes les terres agricoles. Ça a l’air bête ce que je vous dis, mais c’est fondamental. Ils se mettent d’accord là-dessus. Alors après le Grenelle de l’environnement il y a l’aspect négatif. Après ça passe à l’Assemblée nationale, puis il y a Monsieur Accoyer, qui était président de l’Assemblée nationale à l’époque, qui fait des déclarations un peu débiles. C’est dommage[505]. »

Si l’association ATTAC affiche comme d’autres dès le lancement du Grenelle les limites, voir le danger, de l’initiative du président Sarkzoy, d’autres, comme Yves Lion, sont déçus de la tournure que prend l’application des principes du Grenelle de l’environnement dans une loi Grenelle II jugée décevante. D’autres encore, et c’est le cas de l’écologue Luc Abbadie, applaudissent l’initiative du Grenelle de l’environnement, lui conférant la possibilité, par sa médiatisation, d’un « éveil des consciences » des politiques et de la société civile, mais s’interrogent sur la simplification qui est faite des questions pourtant complexes[506]. »

Luc Abbadie regrette que le Grenelle ne soit pas l’occasion de prendre la mesure de la complexité[507] et de la difficulté que représentent les changements climatiques ainsi que le bouleversement profond qu’ils invitent : « Le Grenelle a aidé à corriger certains problèmes environnementaux. En revanche, il n’a pas aidé à faire que l’environnement ne soit pas juste un emmerdement à gérer. Il faut un changement de pensée, il faut une révolution. Je pense que cela passe par une certaine humilité : savoir où est notre place. C’est en rupture par rapport à une pensée dominante. Il n’y a qu’à regarder les réactions si vous êtes un peu critique avec la croissance. C’est quand même fantastique, ils sont tous en train de nous bassiner avec la croissance. Mais c’est terminé la croissance. Heureusement que c’est terminé. Il va falloir vivre avec les mecs ! C’est un véritable

[505] Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015.

[506] *Idem*.

[507] Cette citation d’Yves Lion illustre assez bien cette simplification : « Au Grenelle, j’ai appris que ce n’était pas si compliqué que ça, techniquement, d’engager des solutions durables » (Entretien avec Yves Lion, par Léa Mosconi, 20 janvier 2015).

changement qui vient très doucement parce qu'on ne veut pas faire le constat que nous sommes à la fin d'un cycle et d'une civilisation. Cette civilisation-là est cuite. Si on était capable de dire "ok, c'est terminé, il faut tout réinventer, économiquement, techniquement, socialement" ce serait fantastique. C'est de cela dont nous avons besoin aujourd'hui. Ce sont de perspectives. Aujourd'hui, on essaie de régler les problèmes avec des recettes qui datent d'un siècle ou deux. Il faut avoir le courage de dire que c'est foutu[508]. »

En revanche, Christian Caye, délégué au développement durable chez Vinci, lors de l'entretien qu'il nous accorde, se réjouit des lois Grenelle II qui vont dans les mêmes directions que le Groupe Vinci : « Compte tenu de nos activités, on ne pouvait pas faire l'économie d'une entrée sociale et d'une entrée environnementale. Ça n'a rien avoir avec une démarche imposée par l'extérieur, c'était simplement une démarche d'entrepreneur. Pour bien faire nos métiers, il faut se comporter comme ça. C'était notre projet collectif, notre projet politique. Ça tombait plutôt bien parce que la loi nous a permis de savoir de quoi on parlait et de mesurer : quelque fois ça fait du mal mais on fait des plans d'action. Après s'est greffé, beaucoup plus tard sur le cas français, le Grenelle II et puis là l'article 225 qui nous tire encore plus haut. Ça va plutôt dans le bon sens, mais ce n'est pas ça qui nous a donné envie d'y aller[509]. »

Le Grenelle de l'environnement nait de l'injonction du personnage médiatique Nicolas Hulot aux candidats à la présidentielle de 2007 d'intégrer un ensemble d'objectifs écologiques dans leurs différents programmes. Lancé par Nicolas Sarkozy juste après son élection, le Grenelle reprend finalement peu de propositions du Pacte écologique. Son application dans les lois Grenelle I et Grenelle II est souvent jugée trop timide au regard de l'enjeu écologique. La médiatisation et le débat qu'engage le Grenelle participent à faire du développement durable et de la performance énergétique des questions centrales, notamment chez les architectes. Pourtant, et nous l'avons mentionné, le milieu de l'architecture, et plus largement le secteur de la construction, sont absents de la consultation : son seul représentant est Yves Lion, que l'on ne peut pas caractériser par son engagement pour une architecture écologique.

[508] Entretien avec Luc Abbadie, par Léa Mosconi, 20 octobre 2014.

[509] Entretien avec Christian Caye, par Léa Mosconi, février 2015.

Dans l'entretien qu'il nous accorde, le critique François Chaslin revient sur la décennie 2000 qui voit l'incursion fulgurante du durable dans le monde des architectes sans que les architectes en soient pourtant réellement les acteurs : « Il n'y avait aucune raison pour que les architectes, sauf idéologues, ne se mêlent plus des questions écologiques. Pour revenir à votre question, ce qui est évident, c'est qu'au moment, dans les années 1990 et 2000, où est revenue la préoccupation énergétique ou écologique, cela semblait plutôt voulu par les instances publiques – d'autres diront par des instances financières. Il a fallu des grands moments internationaux et nationaux, comme le Grenelle de l'environnement, pour faire qu'assez brutalement (ça n'a pas été brutal mais ça a été perçu comme tel) les architectes se trouvent confrontés, sans y avoir beaucoup réfléchi, du moins dans leur grande masse, à la question écologique. Ça s'impose comme une norme et pas comme une chose voulue profondément par une génération d'architectes[510]. »

Si le constat du critique français est juste, son analyse est plus fragile. Les questions écologiques, ou plutôt énergétiques, sont portées et imposées par les puissances politiques et financières dans les années 1990 et 2000, mais il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un sujet dont il est difficile de contester la légitimité. François Chaslin affirme : « Il n'y avait aucune raison que les architectes, sauf idéologues, ne se mêlent plus des questions écologiques. » Fallait-il vraiment que les architectes restent passifs et indifférents face à un sujet aussi légitime qu'inévitable que l'écologie, attendant patiemment que les classes dominantes, politiques et financières, établissent les conditions de ce que serait l'architecture durable des années 2000 ? Une architecture performante et rentable, dont ces mêmes classes dominantes se partagent les profits ; une architecture dépolitisée à laquelle la majorité des architectes français s'est mollement contrainte.

[510] Entretien avec François Chaslin par Léa Mosconi, 14 novembre 2014.

4. La place de la ville post-Kyoto dans la consultation du Grand Paris

Au lendemain de son élection, le 26 juin 2007, Nicolas Sarkozy, dans son discours d'inauguration du satellite numéro trois à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, fait part de sa volonté d'engager un travail autour du schéma directeur de la région Île-de-France, dont il précise les orientations et les enjeux pendant environ un tiers de son discours. Le président français n'hésite pas à inscrire ce projet dans une perspective historique, lui conférant ainsi de l'ampleur et une certaine ambition : « Nous vivons encore aujourd'hui en 2007 sous l'impulsion du Général de Gaulle et de Paul Delouvrier qui ont structuré de manière très profonde cette région. Mais la meilleure manière d'être fidèle à cet héritage doit être de penser à notre tour à ce que doit être l'aménagement de l'Île-de-France pour répondre à d'autres défis. C'est une mission qui revient bien sûr au Conseil régional, qui n'a plus la même place en 2007 qu'en 1965. Mais l'État peut-il se priver d'avoir un projet, une stratégie pour la région économiquement la plus puissante d'Europe, qui produit 28 % de la richesse nationale de notre pays ? Je ne le pense pas. Je vois en somme deux grands enjeux pour l'Île-de-France en 2007 : la cohésion et la croissance[511]. »

Moins de trois mois plus tard, lors de l'inauguration de la Cité de l'architecture et du patrimoine, le 17 septembre 2007, le chef de l'État confirme dans son discours sa volonté de penser le développement de la région Île-de-France, et mentionne cette fois-ci le lancement d'une grande consultation autour du « Grand Paris ». L'expression alors pour la première fois mentionnée. Près de huit mois plus tard, le 4 juin 2008, dix équipes, souvent pluridisciplinaires, sont retenues. Chacune est portée par un architecte[512] et associée à un laboratoire de recherche.

[511] Le discours de Nicolas Sarkozy est consultable [en ligne] https://observatoiregrandparis.files.wordpress.com/2008/10/discours-de-nicolas-sarkozy-26-06-075.pdf

[512] Les architectes têtes de files sont : Jean Nouvel, Christian de Portzamparc, Winni Mass, Bernardo Secchi, Roland Castro, Richard Rogers, Yves Lion, Djamel Klouche, Finn Geipel, Studio 8 (on remarque que les leaders sont tous masculins).

Que nous raconte la référence au protocole de Kyoto ?

La consultation s'intitule *Le Grand Pari(s) de l'agglomération parisienne* et porte le sous-titre *La métropole du XXIe siècle de l'après-Kyoto* en référence directe au Protocole de Kyoto établi lors de la COP3 de Kyoto en 1997, dix ans plus tôt. Nous avons lu les deux rapports rendus en 2007 et en 2008 par chacune des dix équipes afin d'y cerner la place qu'y prenaient les questions écologiques. Nous avons établi une liste de termes (« écologie », « durable », « nature », « environnement », « énergie », « soutenable », « anthropocène », et en élément de comparaison « mobilité », « étalement », « densité »), et avons recensé leur récurrence dans chacun des vingt rapports, afin de disposer d'un instrument de mesure dans cette enquête. Aussi, nous avons interrogé Jean-Paul Robert, architecte et critique d'architecture, qui a piloté le premier rapport (2008) de l'équipe de Jean Nouvel. Enfin, Panos Mantziaras, architecte et ancien directeur du Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère (BRAUP), que nous avons rencontré, nous a apporté un éclairage sur le déroulement de la consultation.

Tout d'abord, nous nous sommes interrogés sur la référence au protocole de Kyoto dans le sous-titre de la consultation, un événement qui a certes marqué l'histoire environnementale récente, mais qui en revanche a connu peu d'écho dans le milieu de l'architecture. Panos Mantziaras revient sur le choix de ce titre : « *Le Grand Pari(s) de l'agglomération parisienne* est un titre que l'on trouve dans un livre de Castro de Banlieue 89. Castro avait soufflé ce titre à mon prédécesseur à cette époque-là. Le sous-titre par contre, c'est un travail plus complexe que l'on a fait ici au BRAUP et dont la paternité est plus difficile à tracer. C'est un travail de bureau, je ne peux pas dire que la provenance du titre m'appartient. Quand je travaillais avec Éric Lengereau pour la recherche *L'architecture à grande échelle*, les questions environnementales venaient trop souvent sur la table. Il était presque évident que Kyoto était là. Qui a dit le terme "post-Kyoto", je ne sais pas. C'était dans ce bureau-là, qui était le bureau de mon chef. C'est un titre qui est né quand Éric Lengerau, Nicolas Texier et moi-même travaillions l'idée de la consultation[513]. »

[513] Entretien avec Panos Mantziaras, par Léa Mosconi, 20 décembre 2014.

L'ancien chef[514] du BRAUP souligne qu'une réflexion sur les conditions d'un Grand Paris écologique a été entamée dès l'énoncé de la consultation. Si l'injonction de penser le développement d'un « Grand Paris » vient de Nicolas Sarkozy, les modalités de la consultation sont pensées par le BRAUP, qui oriente une partie de son travail vers les questions écologiques dans cette fin des années 2000, ce que nous verrons dans la prochaine partie avec le cas de la recherche *Ignis Mutat Res*. En revanche, Jean-Paul Robert, qui appréhende la situation depuis une autre position, semble voir dans les conditions de la consultation une ambition plus économique et médiatique qu'écologique : « Les origines de la consultation du Grand Paris n'étaient pas directement liées à ce questionnement pour l'écologie. Les préoccupations de Nicolas Sarkozy, qui en a eu l'initiative, relevaient davantage d'un souci économique : à ses yeux, la région capitale risquait de décrocher de son rang dans le palmarès mondial des métropoles. Les termes de la consultation évoquaient cependant le devenir d'une métropole post-Kyoto, ce qui indique que les questions environnementales n'étaient pas omises. Elles n'ont pas initié la consultation, mais ont été formulées et l'ont accompagnée[515]. »

Si la paternité de l'injonction de penser la ville « post-Kyoto » provient plutôt du BRAUP que de Nicolas Sarkzoy, il n'en demeure pas moins que l'utilisation de cette expression est étonnante. Dans une fin d'année 2000 où les termes de « durable », « soutenable », « performante » connaissent un succès retentissant, il est surprenant qu'une consultation de cette ampleur ne les utilise pas et lui préfère une référence à un accord international. À un terme dans l'air du temps, comme « durable », le BRAUP préfère une référence historique relativement forte qui charge la consultation d'une dimension symbolique, lui conférant une certaine solennité : « À l'époque, les discussions au BRAUP étaient que le Protocole de Kyoto prenait terme en 2012 : 2008-2012, c'était justement le temps de la consultation. Il fallait dire "Attendez les gars, on se dit des choses mais dans quatre ans on sera dans un *no man's land* législatif !" Donc on voulait par ce titre engager à penser l'après, l'après Protocole de Kyoto. C'était aussi car on se rendait compte que l'architecture telle qu'elle se concevait, et d'ailleurs telle qu'elle se conçoit toujours en France, était vraiment sans aucun rapport avec la

[514] Panos Mantziaras est chef du BRAUP de 2011 à 2015.

[515] Entretien avec Jean-Paul Robert, par Léa Mosconi, 14 novembre 2012.

question environnementale, à part des exceptions très rares, comme aujourd'hui encore. Et puis on a une législation, on a la RT 2012 et bientôt la RT 2020. Cela contraint de plus en plus mais, en termes d'expression esthétique, d'expression architecturale, les choses n'ont pas bougé. On n'est pas encore devant une conception nouvelle du monde tel qu'on l'habite[516]. »

Quel constat formulent les dix équipes ?

Trois interrogations traversent l'ensemble les questionnements des dix équipes. Il s'agit premièrement de la notion d'énergie, qui s'accompagne dans tous les dossiers d'une réflexion théorique, expérimentale et parfois projectuelle sur la manière d'intégrer des dispositifs énergétiques dans la métropole, à plusieurs échelles, dans différents contextes, et selon diverses temporalités. La deuxième question qui anime les équipes est celle de la mutabilité, que certaines appréhendent par le biais de la densité, de la compacité, de l'intensité, en travaillant sur la grande échelle et la petite échelle. Le troisième thème, l'attractivité de la métropole parisienne, préoccupe la majorité des équipes, qui multiplient les constats malheureux sur la capacité de la métropole à capter l'enthousiasme de ses habitants, à générer de la mixité sociale, culturelle et programmatique, à penser les espaces de proximité . Ce sujet rejoint la question de l'imaginaire de la métropole et engage à penser la dimension symbolique qu'il est nécessaire d'insuffler dans le Grand Paris, qui doit se garder de se cantonner à une réflexion d'ordre fonctionnelle.

Dans leur majorité, les dix équipes intègrent la question écologique dans leurs deux rapports successifs. La plupart peinent en revanche à définir ce que seraient les conditions de la ville post-Kyoto ramenant la question vers la ville durable ou écologique. Il n'y a pas d'analyse approfondie de ce qui a mené à la COP3, de ce que contient le Protocole de Kyoto et de son implication pendant la décennie 1997-2007. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Panos Mantziaras souligne que l'équipe de Jean Nouvel aurait refusé de traiter de la ville post-Kyoto. Dans l'analyse que nous avons pu faire des rapports, ce refus tonitruant n'est pas flagrant : comme les autres équipes, celle de Jean Nouvel aborde la question écologique. Les deux rapports de l'équipe Jean Nouvel font

[516] Entretien avec Panos Mantziaras, par Léa Mosconi, 20 décembre 2014.

Figure 1 : Image issue du rapport 2009 de l'équipe menée par Yves Lion.
Figure 2 : Image issue du rapport 2009 de l'équipe menée par Roland Castro.
Figure 3 : Image issue du rapport 2009 de l'équipe menée par Antoine Grumbach.

même parfois référence à l'expression « ville post-Kyoto », comme par exemple dans cet extrait du premier rapport (qui reste néanmoins très descriptif) : « Entre la conférence de Stockholm consacrée en 1972 et notre travail en 2008, sur une agglomération de l'après Kyoto qui intègre les engagements de la France de promouvoir un modèle de croissance qui économise les ressources naturelles et privilégie les stratégies à long terme, il se passe plus de trente-cinq ans. "Penser globalement, agir localement". Ce concept a été formulé par Gro Harlem Brundtland, Premier Ministre de la Norvège, dans son rapport publié en 1987 "Notre avenir à tous". Le rapport Bruntland a contribué à faire connaître la notion de *sustainable development* traduite en français par développement soutenable, puis viable, et enfin durable. Le Sommet de la Terre en 1992 adopte vingt-sept principes du développement durable. L'homme est au centre des préoccupations dans le respect des générations actuelles et futures[517]. ».

D'après le recensement des termes du champ lexical de l'écologie que nous avons mené dans les vingt rapports, c'est dans le rapport de 2008 de l'équipe de Jean Nouvel que la récurrence des termes est la plus forte. Néanmoins, la terminologie du durable est majoritairement présente dans la partie consacrée explicitement à l'écologie : les questions environnementales pénètrent difficilement le reste du rapport. Les termes « nature » et « durable » sont les plus présents. À noter aussi que le rapport de 2009 est nettement plus modeste dans l'utilisation des termes recensés. À titre d'exemple, on recense 145 fois le terme « nature » dans le rapport 2008 contre 32 fois en 2009 ; 68 fois le terme « écologie » en 2008 contre 8 fois en 2009. Le seul terme qui connait une progression entre les deux rapports est le terme « énergie », qui passe de 47 à 63 occurrences.

Les rapports des équipes d'Antoine Grumbach et de Richard Rogers emploient aussi fréquemment les termes du champ lexical de l'écologie. Contrairement à l'équipe de Jean Nouvel, ces deux équipes proposent un rapport 2009 beaucoup plus empreint d'une terminologie écologique : par exemple, dans l'équipe d'Antoine Grumbach, le mot « nature » est employé 52 fois dans le premier rapport et 155 fois dans le second. L'équipe de Richard Rogers utilise dans des proportions similaires l'ensemble des termes recensés dans son rapport 2008, puis montre dans son rapport 2009 une nette orientation vers l'énergie, passant de 147 occurrences à 215. Les

[517] Rapport 2008 de l'équipe Nouvel, p. 435.

rapports de l'équipe de Bernardo Secchi sont aussi marqués par une forte présence du terme « énergie ». Par exemple, dans les rapports 2008, « nature », « écologie », « durable » et « environnement » sont respectivement mentionnés 6, 21, 34, 23 fois, quand le terme « énergie » l'est 263 fois.

Dans les rapports, la question écologique est abordée d'abord par le biais d'un constat quasi-similaire pour toutes les équipes : l'étalement urbain croissant est dangereux ; la métropole manque d'espaces verts ; la préoccupation écologique est absente du développement de la région Île-de-France ; il y a trop peu de points d'interpénétration entre les espaces dit « bâtis » et les espaces dit « naturels » ; les îlots de chaleur urbains sont préoccupants ; l'empreinte écologique des Franciliens est supérieure à leur bio capacité. Ces constats sont parfois énoncés avec naïveté et sont pour certains teintés de moralisme, comme le montre cet extrait du premier rapport de l'équipe de Jean Nouvel : « La question est d'autant plus politique que le début de ce siècle est marqué par une menace due pour bonne part à la mauvaise gestion de nos hypertrophies urbaines et de nos territoires industriels. Menace pour notre santé et l'avenir de la planète. Des accords internationaux sont signés, incitant à changer de cap. Et à juste titre. Nos enfants ne nous pardonneront pas d'y manquer[518] » ; ou cet extrait de l'équipe de Richard Rogers : « Le changement climatique est un des plus grands défis auquel l'humanité doit faire face. (…) Il existe aujourd'hui des preuves scientifiques irréfutables de la responsabilité de l'homme dans le réchauffement rapide de la planète depuis la révolution industrielle. (…) Le XXI^{e} siècle peut conjurer cette catastrophe mais il faut agir vite et efficacement[519]. »

Certains appuient leur constat et leur propos sur les concepts de philosophes, ce qui donne éventuellement de l'épaisseur à leur positionnement : c'est le cas de l'équipe menée par l'AUC, qui fait à plusieurs reprises référence à Bruno Latour : « Il faudrait affirmer, comme Bruno Latour que "l'écologie n'a rien à voir avec la prise en compte de la nature, de ses intérêts et de ses buts propres, mais qu'elle est plutôt une autre façon de tout considérer. Écologiser une question, un objet, une donnée, ce n'est pas le remettre dans son contexte, lui créer un écosystème, c'est l'opposer, terme à terme, à une autre activité, poursuivie depuis trois siècles, et que l'on appelle,

[518] Rapport de l'équipe menée par Jean Nouvel, 2008, p. 6.

[519] Rapport de l'équipe menée par Richard Rogers, 2008, p. 76.

faut d'un meilleur terme, modernisation[520] » ; C'est aussi le cas de l'équipe menée par Fin Geipel, qui convoque Michel Serres : « Le mot environnement désigne à la fois un voisinage et un horizon lointain. Il place l'être humain au centre en tant qu'acteur dans son entourage direct, mais aussi comme un parasite dans un système plus large. "Oubliez donc le mot environnement, écrit Michel Serres, car ce mot évoque trop un monde mis à notre disposition : mieux vaut placer les choses au centre et nous à leur périphérie, ou mieux encore, elles partout et nous dans leur sein, comme des parasites" (Serres, p. 60). La métropole peut être cette entité qui permet de faire éclater, sur le plan écologique, l'anthropocentrisme qui détermine le concept d'environnement[521]. »

Que proposent les dix équipes sur le plan écologique ?

À partir de ce constat sur la question écologique assez uniforme dans l'ensemble des dossiers, les équipes développent un positionnement et parfois des propositions sur ce qui pourrait être engagé dans la métropole de demain sur le plan écologique. La majorité des équipes souligne l'importance de penser, dans une perspective écologique, la question de la densité, de la compacité, de l'intensité. Si la densité ne fait pas consensus, la notion d'intensité est reprise par presque toutes les équipes.

Franck Boutté en donne cette définition dans le second rapport de l'équipe menée par MVRDV : « L'intensité est le résultat du croisement de la connectivité, de la porosité, de la densité, de la mixité, de la qualité et de la flexibilité. C'est peut-être le sens ultime de la recherche de la durabilité à l'échelle urbaine[522]. » La notion de compacité est aussi mise en avant dans les réflexions sur la ville durable, avec l'argument qu'une ville compacte préserve de l'étalement urbain. L'équipe menée par Richard Rogers s'empare particulièrement de cette notion : « La compacité doit être la première règle de l'urbanisme contemporain. C'est un concept qui génère efficacité, interaction et urbanité. Construire la ville – et la vie – sur la ville, c'est reconnaitre la vraie valeur du terrain[523]. » L'équipe menée

[520] Rapport de l'équipe menée par l'AUC, 2008, p. 15.

[521] Rapport de l'équipe menée par Fin Geipel, 2008, p. 25.

[522] Franck Boutté, *Territorialiser l'Utopie, Utopiser le territoire*, Rapport 2009 de l'équipe MVRV, p. 228.

[523] Rapport de l'équipe menée par Fin Geipel, 2009, p. 12.

par Roland Castro est plus ambivalente sur la notion de compacité, qu'elle décrit dans son premier rapport et à laquelle elle souscrit dans le second. Le rapport 2008 stipule : « La compacité n'est pas une solution, et il faut manier avec prudence la notion de densité. Il faudrait plutôt envisager de grandes aires protégées (parcs, forêts, zones de maraichage...) ». Et l'année suivante, on peut lire dans le rapport 2009 : « La ville que nous souhaitons promouvoir, à l'échelle métropolitaine, est compacte. » L'équipe menée par Yves Lion élargit le débat sur la compacité, qui naît souvent du constat d'un étalement urbain pernicieux, pour proposer de repenser les usages des citadins dans leurs globalité : « L'étalement urbain n'est pas pour autant le seul motif à l'émission de CO2 : c'est l'"effet barbecue" : le vrai loisir francilien n'est pas situé dans la région. Ainsi, la ville dense, économe en déplacements en semaine, consomme du déplacement le week-end (forêts d'IDF, aéroports...), tandis que la ville de la deuxième couronne dispose de jardins et d'une accessibilité plus facile aux espaces naturels. Les uns prennent "easyjet", les autres font un barbecue dans leur jardin...[524] ! »

Aussi, plusieurs équipes mènent une réflexion sur les possibilités de végétalisation de la métropole et sur les point d'articulation entre le construit et le naturel. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Jean-Paul Robert revient sur cette volonté de l'équipe de Jean Nouvel : « Plutôt que continuer à s'appuyer sur la notion ancienne de *confrontation* entre ville et nature, il est plus précieux de se demander comment ces situations, qui représentent des atouts, ouvrent à des *négociations*. Comment peut-on profiter de ces côtoiements, de ces interpénétrations, de ces juxtapositions, comment élargir physiquement ces limites là où il y en a, comment amplifier et donner du sens à ces chevauchements, comment les exploiter économiquement[525] ? »

L'agriculture urbaine mobilise aussi de nombreuses équipes, notamment les équipes menées par Jean Nouvel, Yves Lion, Richard Rogers, Antoine Grumbach et Roland Castro. Plusieurs d'entre elles font référence à des projets internationaux existants pour montrer les qualités de l'agriculture en ville, comme par exemple l'équipe Nouvel : « Face aux menaces d'un changement climatique et à la pénurie d'énergie, il est urgent de promouvoir une agriculture de proximité. Le

[524] Rapport de l'équipe menée par Yves Lion, 2009, p. 19.

[525] Entretien avec Jean-Paul Robert, par Léa Mosconi, 14 novembre 2012.

défi consiste à rapprocher les producteurs des consommateurs : produisons en Île-de-France les cerises et framboises qui viennent du Chili ou les pommes importées d'Australie et de Nouvelle Zélande et économisons ainsi le carburant et le carbone généré par les transports en avion[526]. »

L'équipe menée par Antoine Grumbach s'empare aussi de ce thème, qui traverse l'ensemble de sa proposition : en proposant d'étendre le Grand Paris le long de la Seine jusqu'au Havre, l'architecte fait du fleuve l'acteur principal du projet. Il faut par conséquent en prendre soin et accompagner ce qu'il peut générer pour la métropole parisienne : une agriculture de proximité et une interpénétration entre l'urbain et le naturel. Dans son rapport de 2009, l'équipe écrit : « La vallée de la Seine offre l'opportunité d'un développement métropolitain linéaire et multipolaire, associé à des espaces naturels d'une qualité exceptionnelle. L'opposition ville nature est en passe d'y être révolue. L'agriculture urbaine devient l'un des enjeux de l'après-Kyoto, pour des raisons de sécurité alimentaire et d'économie – dans la perspective d'une taxation carbone des produits lointains. La solidarité entre l'urbain et le rural, entre l'intensité et l'urbanisme diffus, est dorénavant indispensable pour penser la forme des métropoles contemporaines[527]. »

La question énergétique est présente dans tous les rapports, dans des proportions diverses. Quasiment tous font référence à la nécessité de développer les énergies renouvelables, notamment par le biais de la multiplication de panneaux solaires ou d'éoliennes, notamment sur les toits. Certains proposent, assez timidement, de penser aussi le modèle de croissance, insistant sur le fait qu'une réduction de la consommation d'énergie se fait aussi en repensant la consommation. Le second rapport de l'équipe menée par Richard Rogers le mentionne : « En ce qui concerne l'énergie, les deux pôles de cette approche sont la diversification du bouquet énergétique et la réduction de la demande en énergie. Dans le cadre de la diversification du bouquet énergétique, la cogénération et la production locale d'énergie sont essentielles. La réduction de la demande dépend d'une variété d'interventions visant surtout la transformation et la rénovation du parc immobilier existant. L'autre axe

[526] Rapport 2008 de l'équipe menée par Jean Nouvel, p.103.

[527] Rapport 2009 de l'équipe menée par Antoine Grumbach, p.16.

d'action est le développement d'une nouvelle culture de consommation consciente et réduite[528]. »

Le premier rapport de l'équipe menée par Roland Castro l'évoque quant à lui très tacitement : « C'est pourquoi prendre en compte l'après Kyoto ne consiste pas seulement et essentiellement à respecter les normes techniques dans la construction et l'aménagement du territoire conformes à l'objectif du développement durable, mais à réactualiser la vieille sagesse des cités grecques et de leurs citoyens qui se méfiaient de l'*hubris*, soit de la démesure, la violence, que les hommes peuvent manifester vis-à-vis de la nature[529]. »

Le positionnement de l'équipe menée par MVRDV s'avère plus difficile à cerner. Son second rapport tourne autour de l'injonction tonitruante du « plus » : « Nous nous concentrons de manière obsessive sur la durabilité. Pouvons-nous parler d'une religion ? Ou d'une culture des condamnés ? La *Durabilité* ne mène seulement qu'à la peur. (…) PLUS ! Demander plus répond à la notion selon laquelle la durabilité requiert une réduction des champs productifs associés à la pollution. Contexte de réduction des ressources énergétiques, réduction des émissions en CO2…Tout ceci nous conduit donc impassiblement à une réduction des fenêtres, réduction des trajets, *et cetera* ! La réduction est omniprésente. Elle intimide sinon réduit les dernières aspirations pour être compétitif. Ne devons-nous pas embrasser toujours PLUS le monde et ce le PLUS possible ? Être PLUS attractif, plus diverse, plus ouvert, plus libre, plus collaboratif, plus unique, plus synergique, plus vert, plus dense, plus spacieux, plus égalitaire. (…) PLUS. Cette combinaison de responsabilité et d'ambition permet d'éviter le *réductionnisme* menaçant. Elle n'est pas orientée pour faire moins. Elle synthétise une approche énergique, pour plus d'enthousiasme[530]. » Face à l'injonction du « PLUS ! » de MVRDV, la position de l'équipe menée par l'AUC est plus modeste : il s'agit de faire avec le déjà-là, et de penser un urbanisme du recyclage : « La métropole du XXI^{e} siècle de l'après Kyoto, et à fortiori, l'occidentale, est déjà là. Il s'agit aujourd'hui quantitativement d'agir plus sur ce qui existe que d'étendre l'urbanisation sur des terrains vierges. Nous ne

[528] Rapport 2009 de l'équipe menée par Richard Rogers, p. 26.

[529] Rapport 2009 de l'équipe menée par Richard Rogers, p. 15.

[530] Rapport 2009 de l'équipe menée par MVRDV, pp. 26-33.

sommes plus dans un urbanisme de l'extension mais dans un urbanisme du recyclage[531]. »

Enfin, deux équipes, celles portées par Antoine Grumbach et par Richard Rogers, proposent de penser la place du déchet et de son traitement dans la métropole : « Le traitement des déchets pourrait être un des procédés les plus importants de la vie urbaine des cinquante prochaines années. Le raisonnement est basé sur le fait que les déchets constituent une ressource et devraient être traités comme tels[532]. »

Le toit comme support de propositions écologiques pour le Grand Paris

Les dix équipes proposent d'investir le toit pour répondre aux exigences de la ville post-Kyoto. Les nombreux champs abordés, les nombreuses solutions préconisées, les nombreux constats, les nombreuses recherches et expérimentations qui structurent et composent ces dossiers mènent explicitement ou tacitement à considérer l'objet toit comme vecteur de possibilités au regard des questions que pose le Grand Paris au regard de l'injonction de penser la ville de l'après Kyoto. La question du toit et de ses potentialités émerge particulièrement dans les questionnements et les propositions de trois équipes, regroupées autour de Jean Nouvel, de MVRDV et de Richard Rogers.

L'équipe regroupée autour de Richard Rogers approfondit particulièrement les possibilités qu'offre le toit en matière d'énergie (et plus largement d'environnement), en réfléchissant à une production locale d'énergies renouvelables. Il propose de réaliser une surface active de modules photovoltaïques de 29 km² sur les toitures disponibles en région parisienne[533], de travailler sur des revêtements en toiture qui pourraient absorber ou d'émettre de l'énergie, d'intégrer le traitement des déchets sur les toits en appréhendant le bâtiment comme un écosystème, de mettre des serres sur les toits pour produire des aliments, de récupérer l'eau de pluie sur les toitures des bâtiments. Enfin, l'équipe Rogers comptabilise 400 km² de toiture disponible en région parisienne et propose de les transformer en

[531] Rapport 2009 de l'équipe menée par Richard Rogers, p. 77.

[532] Rapport 2009 de l'équipe menée par Richard Rogers, p.103

[533] Ceci équivaudrait à l'électricité traditionnelle de 325 MW.

bande verte, un parc de 400 km² posé sur la ville[534]. Cette équipe est celle qui utilise le plus les termes « toit » et « toiture », et cela de manière incomparable.

Les équipes regroupées autour de Finn Geipel et d'Yves Lion appréhendent le toit comme un moyen de lutter contre les effets de l'îlot de chaleur urbain, et proposent ainsi de végétaliser les toitures afin de réduire ce phénomène. Elles accompagnent leurs propositions d'une réflexion sur l'énergie solaire dont le toit pourrait être le support. L'équipe regroupée autour de Bernardo Secchi rejoint ces réflexions de manière assez singulière, dans le sens où elle mêle des questionnements fondés sur une étude rigoureuse[535] à une démarche scénaristique. Plusieurs fictions sont proposées et étudiées, comme par exemple celle de surélever d'un étage chaque pavillon[536].

Les équipes regroupées autour de Roland Castro, de MVRDV, de Christian de Portzamparc, d'Antoine Grumbach et de Jean Nouvel abordent aussi la question de la ville durable par le biais de son rapport avec la nature. Sans négliger la dimension énergétique, qu'ils précisent pour la plupart comme leurs confrères, ils attachent une certaine

[534] Ce qui permet selon l'équipe Rogers de « générer une biodiversité accrue, continuité et diversité des habitats (oiseaux et insectes), plaisir de la nature de proximité, lieux protégés du bruit et de l'activité de la rue, lieux privés et intimes à proximités, absorption des eaux de pluie – flux d'eau modérés, fraicheur – effet de l'évaporation et de la transpiration des plantes, isolation améliorée des toits, ombres supplémentaire, sensibilisation aux changements de saison, possibilité de faire pousser des légumes, des fruit ou simplement des herbes (micro-agriculture), possibilité d'observer les étoiles). »

[535] Par exemple, quand l'équipe Secchi évoque la possibilité de l'énergie solaire sur les toits, elle précise en fonction des différents scénarios, l'évaluation du coup et du gain énergétique : « L'évaluation du potentiel solaire considère uniquement l'installation de capteurs solaires sur les toitures du patrimoine bâti. L'utilisation de terrains pour l'installation de champs solaires est exclue de cette considération. La surface de toitures disponible pour l'installation de capteurs solaires thermiques ou de cellules photovoltaïques a été évaluée de la manière suivante :
- Ont été considérés tous les bâtiments indifférenciés (résidentiels et tertiaires), industriels (bâtiments agricoles, commerciaux, industriels, à l'exceptions des serres et silos) et remarquables (gares, mairies, préfectures et sous-préfectures, bâtiments religieux divers, bâtiments sportifs, à l'exception des églises, châteaux, tours, etc.) référencés dans les données
- La surface de toiture a été considérée comme égale à la surface au sol du bâtiment
- 10 % de cette surface totale de toiture a été considérée comme adaptée à l'installation de capteurs solaires.
- Orientation plein-sud, inclinaison 30°. Si la totalité de cette surface était utilisée pour des usages thermiques
(Rendement thermique considéré : 30 %), le potentiel solaire atteindrait 15.010 GWh/a soit 1.287 ktep/a. Si la totalité de cette surface était utilisée pour la production d'électricité photovoltaïque (rendement photovoltaïque considéré : 15 %), le potentiel solaire atteindrait 7.505 GWh/a soit 643 ktep/a.
En considérant que 20 % de la surface utilisable est destinée au solaire thermique et 80 % au solaire photovoltaïque, le potentiel solaire annuel est évalué à 9.000 GWh/a soit 770 ktep/a (énergie finale). Cette répartition est fondée sur le fait que l'électricité possède une valeur énergétique plus élevée, étant plus difficile à obtenir et permettant plus d'applications que la chaleur, qui peut-elle être plus facilement économisée, ou récupérée d'autres procédés. » Rapport 2008 p. 55.

[536] « Le premier exercice fait l'hypothèse qu'on puisse surélever d'un étage chaque pavillon. Ce droit à la densification ne serait concédé qu'en échange d'améliorations énergétiques des constructions existantes ainsi que de leurs surélévations, afin d'atteindre les prescriptions de la classe A (50kwh/m2). Surface supplémentaire construite : 6442m2 (+50%) Logements supplémentaires (dimension moyenne de 110m2): 58, Densité: 52 logt/ha, Surface construite totale : 19.486 m2. Consommation énergétique totale : 974.300 kwh/mq, Réduction de la consommation énergétique: -75%. Si on étendait cette hypothèse de densification à l'ensemble du pavillonnaire inclus dans le carré de 50x50kms, on obtiendrait ainsi 634.500 nouveaux logements, soit environ 42% des logements préconisés par le SDRIF d'ici à 2030. 177 logements (+50%) » Rapport 2008, p. 76

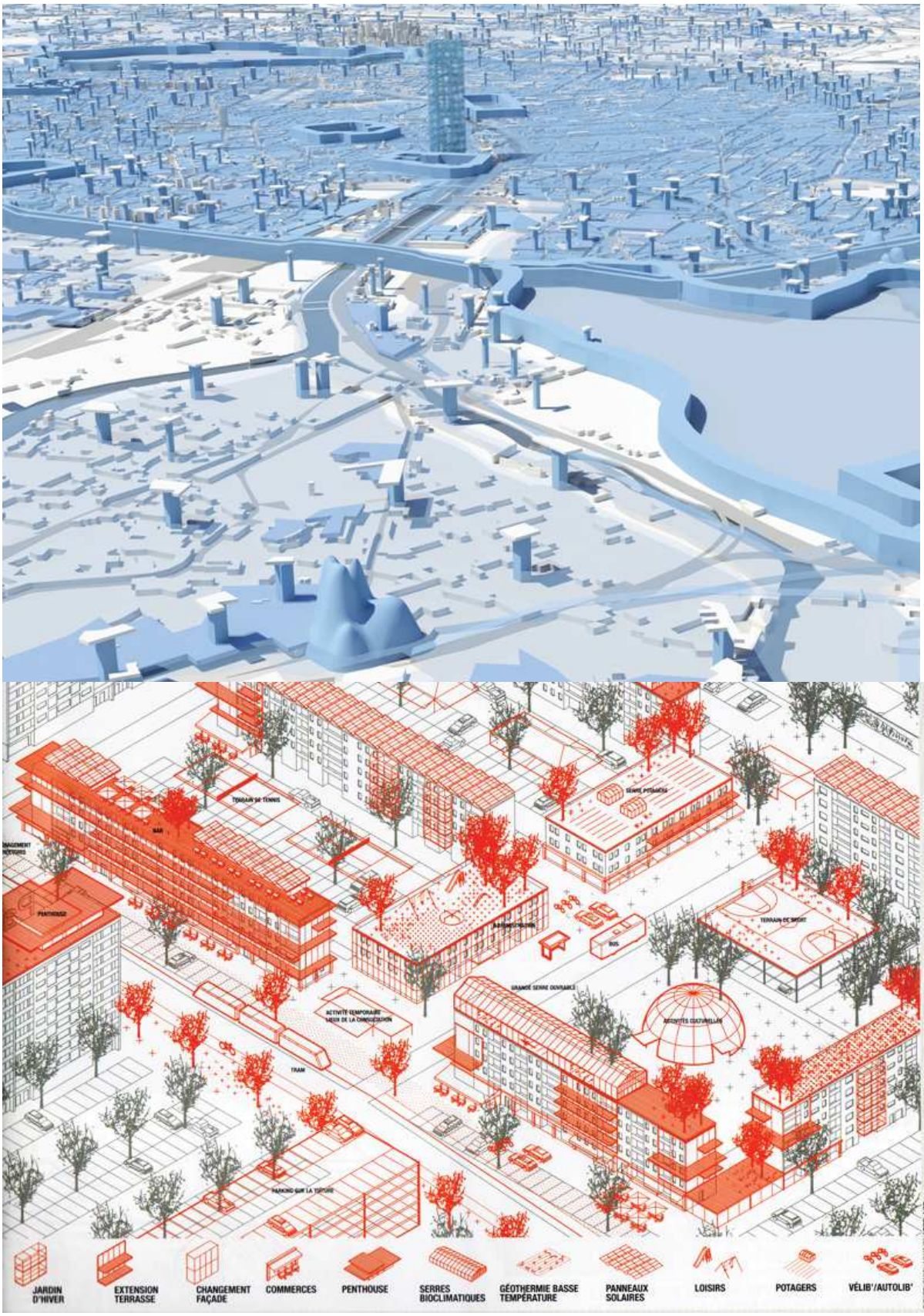


Figure 1 : Image issue du rapport 2009 de l'équipe menée par MVRDV.

Figure 2 : Image issue du rapport 2009 de l'équipe menée par Jean Nouvel.

importance à la question de l'environnement naturel et à son articulation avec la métropole. Dans ce sens, l'équipe Castro propose de transformer les toitures en jardin pour recréer à l'échelle de l'immeuble un lien avec un espace naturel. L'équipe Portzamparc et l'équipe MVRDV quant à elles proposent une extension des immeubles par le haut associée à la préservation d'espaces vierges. L'équipe Grumbach énonce son ambition que la ville du XXI^{e} siècle mêle la nature et l'urbain. C'est d'ailleurs dans les rapports de cette équipe que le terme environnement est le plus présent. Quant à l'équipe Nouvel, elle propose de penser une agriculture urbaine sur les toits, qui permette de faire entrer l'environnement naturel dans l'environnement urbain, de favoriser les échanges, et de diminuer l'impact environnemental du transport des marchandises.

Si les notions de densité et de compacité ne font pas consensus, toutes les équipes s'accordent sur la notion d'intensité. Les dix équipes préconisent de densifier l'existant, de construire la ville sur la ville, de travailler sur la mutabilité du bâti et d'entreprendre une réflexion profonde sur la malléabilité de la ville afin de densifier certains lieux. L'équipe MVRDV, l'équipe Nouvel et l'équipe Lion précisent ces positions et préconisent une densification partielle de la ville par les toits. Selon l'équipe regroupée autour de MVRDV, une ville qui se veut dense a aussi besoin d'un centre dense. L'équipe propose deux solutions : premièrement, ajouter une épaisseur au-dessus du bâti existant, deuxièmement, créer la nouvelle *skyline* parisienne avec des programmes mixtes en hauteur[537].

L'équipe Rogers prend position de manière radicale sur la question de la densité, en affirmant vouloir construire la ville sur la ville et en revendiquant que la compacité doit être la première règle de l'urbanisme contemporain : efficacité, interaction et urbanité. L'équipe Rogers propose ainsi de surélever les toits en engageant une réflexion globale et dynamique sur l'implantation d'équipements de proximité. L'ambition est d'augmenter la densité et la compacité, de diminuer les trajets et de favoriser les échanges. Dans une autre mesure, l'équipe regroupée autour d'Yves Lion investit aussi ce sujet en suggérant de densifier par le haut, en évoquant la possibilité de rajouter un étage sur chaque bâtiment lorsque cela est envisageable structurellement[538], et en proposant d'autoriser chaque propriétaire

[537] Rapport 2009 de l'équipe MVRDV, p. 132.

538 Rapport 2009 de l'équipe Lion, p. 119.

d'un pavillon à construire 100 m² supplémentaires, notamment sur le toit. L'équipe regroupée autour de Bernardo Secchi, en plus d'une réflexion sur la densification du dense, propose des micro-densifications sur différents points de la métropole et évoque la possibilité d'insérer de nouveaux logements sur les toits des zones d'activités.

L'équipe MVRDV propose de penser la densification du dense, et particulièrement du centre du Grand Paris. Plusieurs expérimentations sont réalisées par l'équipe, notamment celle de venir densifier un lieu fort de la ville en prenant l'exemple de la Sorbonne : « Si tout le monde veut rester à la Sorbonne, pourquoi ne pas investir à cet endroit ? Pourquoi ne pas allonger la Sorbonne vers le haut ? Un campus vertical. Une vraie tour sans fin, une tour de 1000 mètres de haut, au milieu du Grandparis, et visible pour tous ses habitants. Une démonstration claire de l'importance de l'éducation et de la connaissance. En ayant un système de transport privilégiant les liaisons avec des instituts de recherche et les zones de développement et recherche, le centre de Grandparis redevient le centre de la recherche et d'innovation[539]. »

[539] MVRDV, Rapport 2009, p. 144.

Deuxième chapitre

Les autres approches de l'écologie dans le milieu de l'architecture des années 2000

Nous l'avons vu dans le premier chapitre, une approche de l'écologie domine le monde de l'architecture années 2000, celle du développement durable et de la performance énergétique. En parallèle se construisent d'autres récits : autour du climat, de la météorologie, du milieu, du vivant, de la matière. Leur visibilité est moins importante que dans les années 1990 tant l'injonction médiatique du durable est forte et écrasante. C'est donc majoritairement dans les marges que se développent ces autres thématiques.

Néanmoins, deux architectes dont la reconnaissance est solide au-delà du champ de l'architecture durable participent à rendre visible et à médiatiser deux autres enjeux d'une architecture « écologique ». Il s'agit d'Anne Lacaton et de Jean-Philippe Vassal, qui font de la transformation de l'existant et des conditions du climat deux acteurs du projet. Grâce à leur notoriété, ils engagent un débat relativement large dans le milieu de l'architecture autour de ces notions. Leurs travaux, et particulièrement la transformation de la Tour Bois-le-Prêtre (réalisée avec Frédéric Druot), permettent de penser, notamment par le prisme écologique et énergétique, la question de l'héritage du patrimoine moderne ; ils participent à construire un champ de connaissances et de compétences plus ample sur le thème de la « transformation ». Par ailleurs, à un moment où l'architecture dite durable se caractérise par l'intégration d'un ensemble de solutions techniques normalisées qui renforcent la distinction entre intérieur et extérieur et qui éloigne l'habitant des conditions du climat dans lequel il habite, Lacaton et Vassal déploient des dispositifs singuliers qui favorisent un « habiter avec le climat ».

Dans un autre registre, l'architecte franco-suisse Philippe Rahm se s'engage dès la fin des années 1990, principalement par le biais de textes ou d'architectures de papier, pour une architecture « météorologique ». Les projets qu'il porte jusqu'en 2005 avec son associé Jean-Gilles Decosterd connaissent d'abord une certaine reconnaissance dans le champ de l'art. Si la portée de son travail est moins large que celle des projets de Lacaton & Vassal, ses travaux participent à esthétiser, tant par la plastique que par la théorie, une architecture écologique encore formellement et conceptuellement assez pauvre.

Dans les années 1980 et 1990, Gilles Perraudin et son associée François-Hélène Jourda, sont considérés comme les pionniers en

France d'une architecture écologique ; leur travail, qui mêle une dimension technico-énergétique assez marquée avec une réflexion sur la justesse de la matière, est très médiatisé dans les années 1990 : l'IFA leur consacre une exposition en 1993 et la plupart des lieux de diffusion de la culture architecturale les invitent à présenter leur démarche et leurs projets par le biais de conférences et d'expositions. À la fin des années 1990, les associés se séparent ; Gilles Perraudin développe ensuite au cours des années 2000 un travail sur une architecture de pierre, une architecture « vernaculaire d'avant-garde[540] ». Loin de la dimension *high tech* développée dans sa première période, l'architecte définit alors les conditions d'une architecture située, sobre et juste. Juste par rapport au milieu dans lequel elle s'inscrit, juste par rapport à la matière qu'elle utilise, juste par rapport à une histoire de l'architecture. Gilles Perraudin, en revendiquant une architecture de l'artisanat, se positionne contre un modèle industriel et souligne l'aporie du projet moderne.

Pour tenter de saisir ces trois figures, nous avons articulé trois outils. Dans un premier temps nous avons lu et analysé les textes portant sur la démarche et les projets de ces trois architectes. Ensuite, nous avons confronté cette matière à des entretiens que nous avons pu mener avec eux[541]. Enfin, grâce au travail que nous avons réalisé sur la revue *Archiscopie*[542], nous avons recensé l'ensemble des conférences, expositions et colloques auxquels ils ont participé, notamment dans les années 2000. En entrecroisant ces trois approches, nous avons tenté de comprendre les discours que portent ces trois figures d'une architecture écologique « alternative » dans une période pourtant très contrainte, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Ces discours s'ancrent dans une filiation : les trois architectes consacrent dans les entretiens un temps important à se positionner face à l'héritage du Mouvement moderne et à l'idéologie qu'il véhicule. Deux d'entre eux, Jean-Philippe Vassal et Gilles Perraudin reviennent sur l'influence de l'architecture de la contre-culture, et les trois se situent par rapport à ce moment de l'histoire de l'architecture.

[540] D'après Gilles Perraudin, c'est Patrice Goulet, en 1980, qui emploie la première fois cette terminologie à propos de son travail. Dans le livre *Gilles Perraudin* (Presses du réel, 2012), Yann Nussaume utilise aussi cette expression. Lors de notre entretien, Gilles Perraudin qualifiera lui aussi son travail d'architecture vernaculaire d'avant-garde.

[541] Nous avons rencontré, dans le cadre d'entretiens Jean-Philippe Vassal en 2015, Philippe Rahm en 2009 et 2015, et Gilles Perraudin en 2017.

[542] Présenté dans les chapitres 3, 6 et 9 de la thèse

Enfin, les questions de liberté et de plaisir face à un développement durable perçu comme contraignant et frustrant sont récurrentes, particulièrement chez Jean-Philippe Vassal et chez Philippe Rahm. Cet extrait de *Météorologie des sentiments*[543] est assez signifiant de la manière dont la notion de liberté est convoquée tant dans le travail de Philippe Rahm que dans celui de Lacaton et Vassal : « À un moment, l'un d'entre nous arrive à cette conclusion qu'il ne sert à rien d'essayer d'avoir moins chaud puisque nous n'avons aucun moyen de nous rafraîchir. Finalement, notre liberté, notre libre arbitre, c'est de pouvoir choisir d'avoir encore plus chaud. On fouille dans le coffre et on en sort une couverture, avant d'entrer dans la voiture. L'air intérieur y est bouillant à cause de l'effet de serre qui piège les rayons du soleil à l'intérieur de la carrosserie de verre et d'acier, les empêchant de sortir de la voiture. (…) On referme les portes, on remonte les dernières fenêtres ouvertes, on met le contact et on pousse le chauffage au maximum. On remet nos vestes, que nous avions laissées sur le siège arrière, et on s'emmitoufle dans la couverture [544]. »

En 1999, Élodie Nourrigat[545], alors étudiante à l'École d'architecture de Montpellier, réalise pour son diplôme intitulé *L'architecture comme prétexte*[546] une enquête auprès de neuf architectes. Son ambition est de saisir les problématiques sur lesquelles se fonde le positionnement des architectes de cette fin de millénaire. Elle interroge Anne Lacaton, François Seigneur, Jean Nouvel, Claude Parent, Gilles Perraudin, Rudy Ricciotti, Philippe Rahm, Patrice Goulet, Adrien Sina. L'architecte montpelliéraine nous a transmis les entretiens réalisés avec Anne Lacaton, Philippe Rahm et Gilles Perraudin. Ces trois documents nous permettent de disposer d'une matière qui convoque les trois acteurs de ce chapitre avec une même méthodologie, des mêmes enjeux et une même temporalité : 1999. Ce deuxième chapitre de la deuxième partie de la thèse propose de saisir si les trois projets de ces architectes, la transformation de la Tour Bois-le-Prêtre (2011), le Digestible Gulf Stream (2008) et le Chai de Solan (2008), participent à une forme de résistance à l'hégémonie de l'architecture durable des années 2000.

[543] Philippe Rahm, *Météorologie des sentiments*, Éditions Les petits matins, 2015.

[544] *Idem*, p. 16.

[545] Elodie Nourrigat est architecte, elle a créé en 2000 avec Jacques Brinon l'agence N+B architectes. Elle est docteure en architecture et Maitre-Assistante à l'ENSA Montpellier.

[546] Sous la direction de Gui Jourdan.

1. Construire avec ce qui existe et avec le climat, le cas de la Tour Bois-le-Prêtre de Lacaton & Vassal

En 2015, dans le cadre d'une intervention à la rencontre « le foyer face à l'anthropocène », l'architecte Jean-Philippe Vassal conclut sa présentation en déclarant : « Il faut habiter avec le climat ». C'est par le prisme de cette injonction que nous élaborons la généalogie de la démarche des deux architectes, en tentant de cerner l'héritage dans lequel ils s'inscrivent et le positionnement qu'ils construisent au cours des années 1980, 1990 et 2000. Dans ce cadre, nous observerons particulièrement le cas du projet de transformation de la Tour Bois-Le-Prêtre, que les deux architectes bordelais réalisent avec Frédéric Druot en 2011. D'une part, ce projet incarne les principes que Lacaton, Vassal et Druot revendiquent dans l'ouvrage *Plus*[547] publié en 2005, faisant de la Tour bois-le-Prêtre un projet manifeste. D'autre part, il s'agit du projet le plus publié, présenté, commenté de Lacaton & Vassal, ce qui participe à en faire une référence dans la communauté intellectuelle du monde de l'architecture. Enfin, les principes qu'ils portent servent de modèle pour une partie des projets de transformation à venir de l'agence[548] et influence la production d'une génération de jeunes architectes[549] qui s'emparent tant du thème de la transformation que des dispositifs mis en place par Lacaton, Vassal et Druot.

La transformation de la Tour Bois-le-Prêtre a donc valeur de projet manifeste, de référence et de modèle. Si les projets manifestes ne manquent généralement pas de fragilités et de contradictions, si les références sont parfois des repères vacillants et si les modèles sont faits pour être questionnés et déconstruits, le projet de la porte Pouchet marque tant la carrière et les discours de Lacaton et Vassal qu'il marque le milieu français de l'architecture, notamment dans son approche de la question écologique.

[547] Philippe Druot, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, *Plus – Les grands ensembles de logements - Territoires d'exception*, *op. cit.*

[548] En 2016, Lacaton, Vassal, Druot, transforment 530 logements, ils livrent en 2014 et en 2016, la transformation de 80 logements à Saint-Nazaire (La Chesnaie).

[549] La réhabilitation « change de peau » à Paris de L'Atelier du pont, réalisée en 2013, illustre assez bien combien une jeune génération s'est emparée des principes de Lacaton, Vassal, Druot.

Un positionnement manifeste

Après des études, menées ensemble à l'École d'architecture de Bordeaux, soldées pour Anne Lacaton par un diplôme sur la transformation d'un bourg en Gironde, et pour Jean-Philippe Vassal par un diplôme intitulé *Le végétal et la ville*, les deux architectes fondent leur agence en 1987. On pourrait voir, dans leurs travaux d'étudiants comme dans les réflexions engagées à la création de leur atelier, les préfigurations des questions qui les animeront tout au long de leur trajectoire et sur lesquelles s'ancre la démarche solide, radicale et imperturbable qu'ils construiront.

Notamment, les recherches qu'ils mènent pour la maison Latapie, formalisées dans le projet de papier Maison d'habitation économique[551] (1991), annoncent déjà la volonté d'une « générosité » de l'espace, d'une liberté d'appropriation des lieux par ses habitants, d'une réflexion sur le coût économique et écologique du projet, ainsi qu'un travail subtil et complexe sur le rapport de l'intérieur à l'extérieur. Les dispositifs architecturaux que Lacaton et Vassal explorent au cours de leurs projets prennent aussi forme dans cette étude : le dispositif de la serre, sur lequel Jean-Philippe Vassal a déjà travaillé pour son diplôme, la démultiplication d'espaces de transition, le contrôle de la météorologie du bâtiment, le jeu sur la transparence, la limitation des murs et des portes pour favoriser un lieu flexible et adaptable. En revanche, la question du déjà-là, pourtant prégnante dans le travail que poursuivra l'agence, est évacuée dans cette étude hors site qui ne tisse de relation ni avec un contexte géographique ni avec une histoire du lieu.

Cette même année, en 1991, l'agence bordelaise est récompensée par les Albums des jeunes architectes et des paysagistes. Plus que sur les projets construits, assez peu nombreux dans ce début des années 1990, cette nomination s'appuie sur le positionnement intellectuel des deux architectes, déjà bien articulé et formalisé. Ces positions seront largement véhiculées dans des lieux de diffusion de la culture architecturale : l'Institut français d'architecture consacre dès 1995 à la jeune agence une exposition monographique sous le titre

[551] Le projet est visible sur le site internet de l'agence [en ligne] https://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=23

Figure 1 : Maison d'habitation économique, maquette du projet, Lacaton et Vassal, 1991. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

teinté d'optimisme *Il fera beau demain : projets et réalisations de l'agence Lacaton & Vassal*[552]. L'exposition est accompagnée d'un catalogue[553] qui présente cinq projets de l'agence, et dans lequel Lacaton et Vassal en appellent à « travailler la transparence, les filtres, les bâtiments ouverts, perméables au climat » et à « inventer les maisons-machines, les maisons-fleurs ». Ils s'en prennent au « confort bourgeois » qui contraindrait une architecture potentiellement « exceptionnelle ».

La reconnaissance de Lacaton et Vassal par la profession se construit d'abord sur ce positionnement singulier et manifeste : leur production architecturale, de la fin des années 1990 à aujourd'hui, vient étayer une position critique construite très tôt. Dans le milieu des années 1980, l'enseignement de l'École d'architecture de Bordeaux, les voyages africains de Jean-Philippe Vassal, le travail de recherche mené par Anne Lacaton à Arc-en-rêve participent à faire émerger les réflexions que construisent les deux architectes sur une autre manière d'habiter : habiter avec ce qui existe dans des lieux grands, flexibles et peu coûteux.

Habiter le déjà-là

Entre les recherches menées par Lacaton et Vassal au début des années 1990 dans le cadre du travail pour la maison Latapie et celles qu'ils engagent à la fin de cette même décennie pour la maison Cap Ferret se profile un nouvel acteur déterminant : le lieu. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Jean-Philippe Vassal revient sur l'importance de considérer le site comme un élément fondamental du projet : « La Maison du Cap Ferret, c'est d'abord une maison à cet endroit-là. Il s'agit de profiter du lieu, comprendre le lieu, être dans le lieu, participer à la forêt, participer au climat. Chaque petit buisson est important, chaque racine. Il faut révéler des vues, se mettre à une hauteur bien précise, garder la forme de la dune de sable parce qu'elle est belle, parce qu'elle est douce et parce qu'elle est sensuelle. Il faut tout faire pour que la technique s'adapte à ces exigences-là. Tout vient de ce qui existe[554]. » Si l'agence a déjà montré dans différents projet une attention par rapport à l'existant, la

[552] L'événement s'inscrit dans un cycle d'exposition intitulé S*érie manifeste* qui présentera aussi au cours de la décennie 1990 les démarches de François Roche ou encore de Dominique Lyon. L'exposition se tient du 9 mars au 3 juin 1995.

[553] Patrice Goulet, *Il fera beau demain : Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal*, Institut français d'architecture, 1995.

[554] Entretien avec Jean-Philippe Vassal, par Léa Mosconi, 17 février 2015.

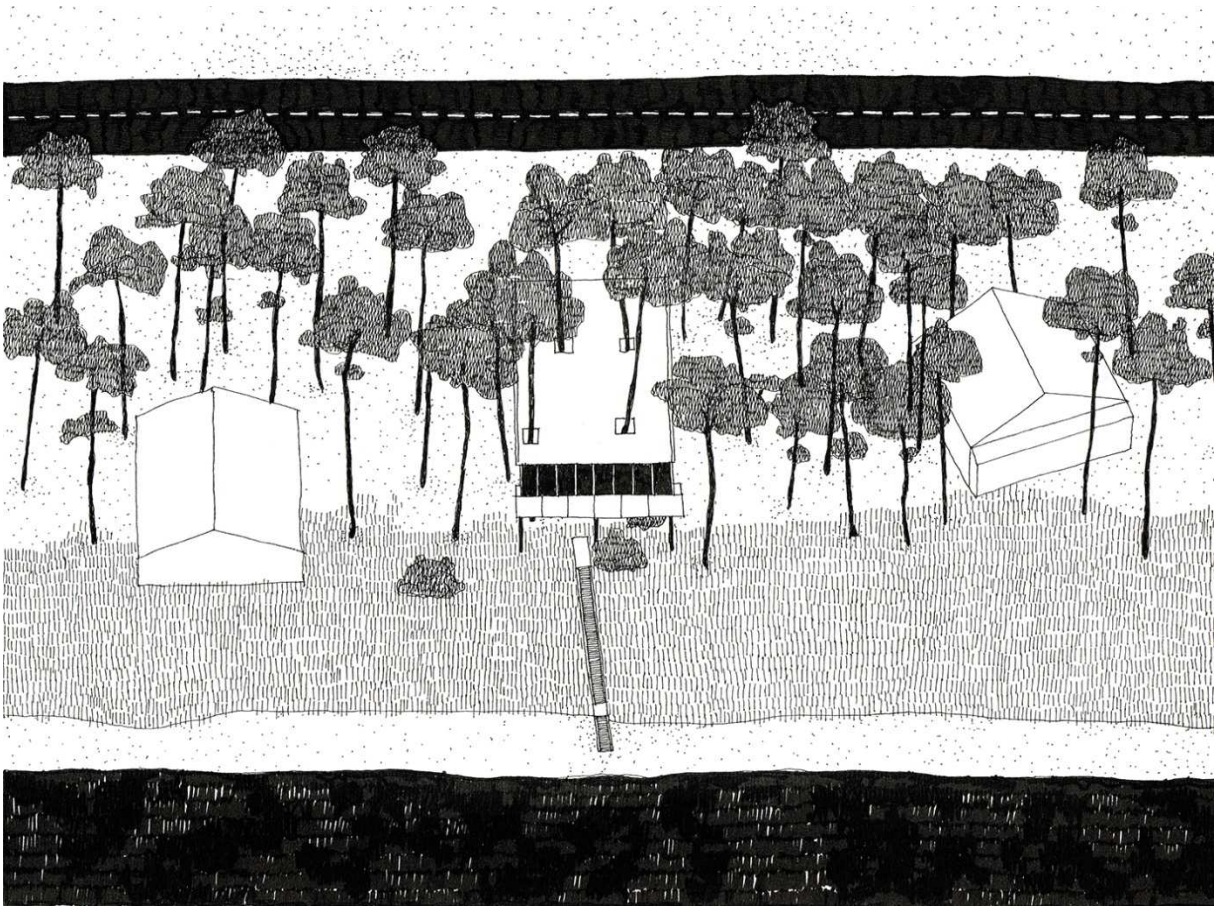


Figure 1 : Maison Cap Ferret, Lacaton et Vassal, 1997, dessin : Hadrien Krief, 2015.

Maison Cap Ferret, parallélépipède de 180 m² sur pilotis, traversée par les arbres, est une démonstration manifeste des positions alors émergences des architectes bordelais sur l'importance du contexte.

Le terrain de la maison s'étend face au bassin d'Arcachon, sur une petite dune de sable sur laquelle sont implantés des arbousiers, des mimosas et quarante-six pins. Lacaton et Vassal traduisent la question de l'importance du lieu, de ce qu'il est et ce qu'il génère, par deux principes qui structurent l'ensemble du projet : préserver et valoriser. Préserver et valoriser le terrain par le dispositif du pilotis qui permet de ne pas abimer la dune sur laquelle s'implante la maison qui s'élève sur douze micropieux ; dessous, l'habitant peut se mouvoir et la végétation poursuivre son développement. Préserver et valoriser en conservant ce qui existe : la maison s'implante sur un terrain occupé par sept arbres, ils ne sont pas coupés et traversent ainsi l'habitation.

La présence des arbres traversants, dans le séjour, la cuisine et un couloir, ne semble pas induire un dessin différent de l'espace, comme si l'incursion d'un élément de la « nature » dans un espace domestique n'avait aucune incidence. Habiter avec le déjà-là, et avec un déjà-là aussi symboliquement marqué que peut l'être l'arbre, se ferait donc sans heurts, dans une cohabitation additionnelle, comme l'explique Jean-Philippe Vassal : « Le travail de l'architecte c'est de permettre que les choses 's'additionnent et qu''elles ne se mélangent pas. Quand il y a une situation de forêt au bord 'd'un lac comme au Cap Ferret, et quand il y a une maison, dans beaucoup de cas c'est une confrontation, ce n'est pas une addition : on coupe les arbres et on aplani la dune pour mettre une maison. L'addition, c'est vraiment l'addition : cinquante arbres avant les travaux, cinquante arbres après, une maison comme on l'a veut, une maison comme on la veut. Donc cinquante arbres, plus une maison comme on la veut, plus une dune, plus des buissons, plus le ciel, plus la vue[555]. »

Ce thème de l'addition entre le projet et ce qui existe, Lacaton et Vassal l'ont exploré dans un tout autre cadre, près de dix ans plus tard, au mitan des années 2000, en abordant la question de la transformation des grands ensembles, un autre « existant » plus encombrant que la dune du Cap Ferret. C'est d'abord par la pratique du projet et du milieu professionnel que les deux architectes se confrontent à ce que l'on pourrait appeler une politique de la

[555] Entretien avec Jean-Philippe Vassal, par Léa Mosconi, 17 février 2015.

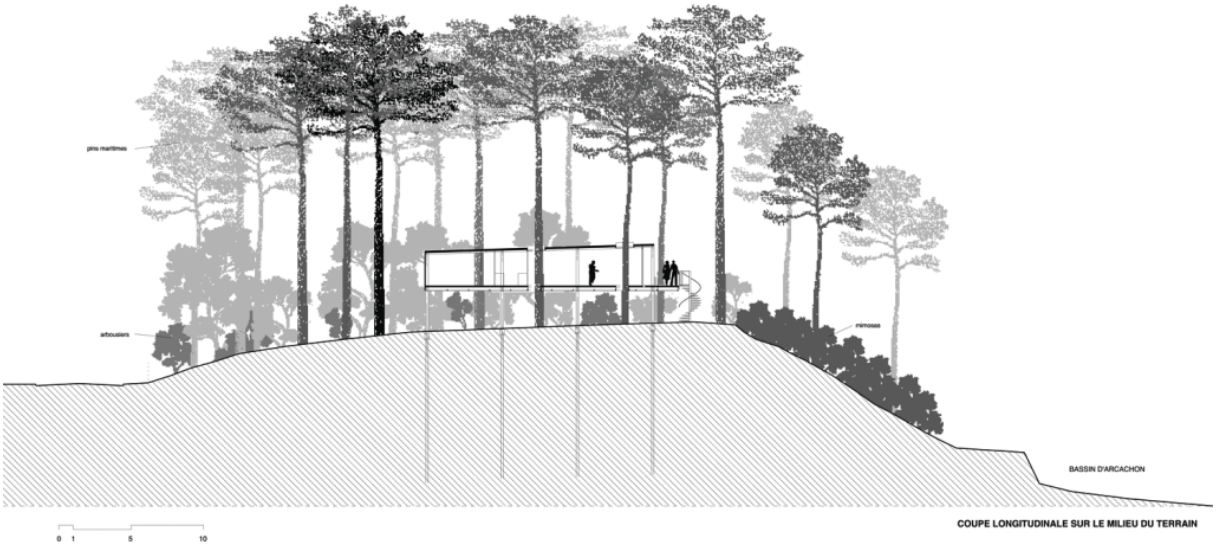


Figure 1 : Coupe, Maison Cap Ferret, Lacaton et Vassal, 1997. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

Figure 2 : Photographie,, Maison Cap Ferret, Lacaton et Vassal, 1997. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

destruction-reconstruction des grands ensembles des années 1960 et 1970. Face à ce constat, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal et l'architecte Frédéric Druot mènent une recherche qu'ils publient dans un ouvrage manifeste intitulé *Plus – Les grands ensembles de logements : territoires d'exception*[556] qui tente de démontrer les qualités de la transformation de ce patrimoine moderne face aux injonctions de démolition. Habiter avec l'existant, dans ce cas, c'est donc aussi habiter avec ce que l'on préfèrerait détruire, cacher, oublier.

Ce positionnement et cette attention pour un héritage embarrassant nous renvoie à l'anecdote que raconte souvent le philosophe Bruno Latour sur l'histoire de Frankenstein et sur la responsabilité de son créateur : « La véritable faute de Victor Frankenstein, celle qu'il cache sous sa frénésie de contrition et qu'il dissimule derrière une chasse à l'homme – ou plutôt une chasse au monstre – c'est qu'il a *abandonné* la créature après l'avoir fabriquée. (…) La leçon serait que le véritable péché n'est pas celui de créer, mais d'abandonner sa création à elle-même, de fuir avec horreur les conséquences inattendues de nos projets. La seule morale qu'il faudrait inventer, ce serait celle d'un Victor *qui n'aurait pas fui* devant les monstres sortis de ses mains[557]. »

Ces grands ensembles, héritage douloureux d'une période révolue, Lacaton, Vassal et Druot proposent de les considérer comme un existant avec lequel traiter, un acteur du projet, un paramètre avec lequel composer. « Transformer plutôt que démolir », sonne comme une injonction économique, écologique mais aussi symbolique : habiter avec, et non pas contre, ce qui existe, sans conditions : écouter l'histoire que peut nous raconter ce monstre moderne, le transformer s'il le faut, mais habiter avec lui. La transformation de la Tour Bois-le-Prêtre est l'exemple manifeste de ce positionnement : conçue par Raymond Lopez en 1959, et déjà rénovée en 1990[558], elle est représentative du patrimoine moderne qui subit la démolition[559].

La démonstration économique et écologique de Lacaton Vassal et Druot est évidente, le mécanisme de démolition-reconstruction est

[556] Philippe Druot, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, *Plus – Les grands ensembles de logements - Territoires d'exception*, *op. cit*.

[557] Bruno Latour, Conférence inaugurale du colloque *Eschatologie et Morale,* 13 mars 2008, Institut Catholique de Paris.

[558] La rénovation est réalisée par le bureau d'étude Tecteam qui se charge de l'Isolation par l'extérieur, de la sécurité, du chauffage, de la pose d'une grille d'entrée, de la réfection des façades.

[559] Sa sœur jumelle, la tour Borel, sera détruite en 2013.

couteux financièrement, énergétiquement et écologiquement ; qu'en est-il de la valeur symbolique ? Nous posions la question de l'habitabilité de l'existant : comment habite-t-on avec des arbres qui traversent un espace domestique ? En quoi leur présence bouleverse – ou non – notre manière de concevoir et d'habiter les lieux ? Ici, avec la Tour Bois-le-prêtre, comment appréhende-t-on et habite-t-on son nouveau logement quand les traces de l'ancien bâtiment, lieu parfois chargé de sentiments ambivalents, de la nostalgie au rejet, sont présentes ?

Habiter le climat

> « Penser le rapport de l'habitant à son environnement extérieur, il me semble que c'est la meilleure façon pour nous autres architectes de penser l'anthropocène[560] ».

C'est avec ces mots que Jean-Philippe Vassal conclut son intervention lors de la rencontre *Le foyer face à l'anthropocène*. Après lui, la critique d'architecture Françoise Fromonot présente le travail et la démarche de Glenn Murcutt, pionnier d'une architecture « écologique ». Enfin, l'architecte Hans Walter Müller, qui a développé une recherche sur l'architecture gonflable, expose les potentialités de la cohabitation de cette architecture singulière et de son environnement. Alors qu'une grande partie de la production architecturale contemporaine répondant aux exigences du développement durable multiplie les dispositifs lui permettant de s'abstraire du climat dans ce que certains nomment des « logements thermos », ces trois intervenants proposent dans cette rencontre d'« habiter avec le climat ».

On pourrait voir une dimension politique dans cette volonté : l'architecture ne serait pas seulement un outil pour se protéger de l'environnement et des conditions climatiques, mais aussi un dispositif permettant un réembrayage entre l'homme et son milieu[561]. Lacaton et Vassal sont représentatifs de cette démarche : ils jouent avec les ouvertures et les espaces de transitions pour faire pénétrer, avec une certaine douceur, les dispositions atmosphériques de l'environnement

[560] Jean-Philippe Vassal, 9 décembre 2015, Rencontre *Le foyer face à l'anthropocène*, Maison de l'architecture en Île-de-France.

[561] Le géographe Augustin Berque parlerait de « recosmisation », à ce sujet voir la conférence Augustin Berque, *Comment dépasser l'acosmie de la modernité ?*, séminaire scientifique mené par Augustin Berque dans le cadre de la Chaire « Développement des territoires et innovation » (Fondation de l'Université de Corse/Laboratoire Lieux, eSpaces, Identités et Activités), enregistré le mardi 11 juin 2013 à l'Université de Corse - Captation LFX Centaure Production, [en ligne] https://www.youtube.com/watch?v=2mdDAkwwkyw

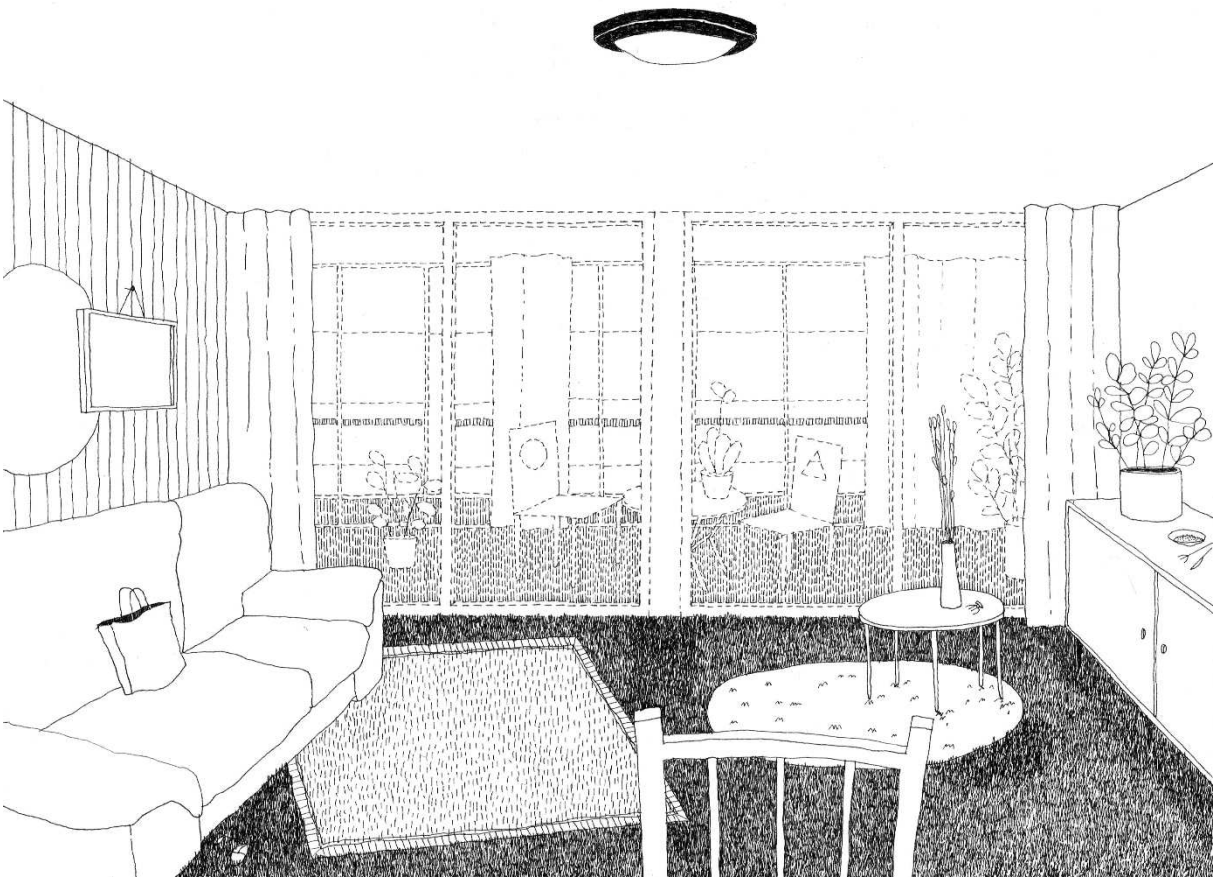


Figure 1 : Tour Bois-le-Prêtre, transformation réalisée par Druot, Lacaton et Vassal, 2011, dessin réalisé par Hadrien Krief, 2017.

dans le foyer. Les généreuses baies vitrées, quand elles sont ouvertes, permettent à la lumière naturelle et au vent de traverser la plupart de leurs logements. Dans la Tour Bois-le-Prêtre, les espaces tampons, entre les balcons et les séjours, n'ont pas les conditions de confort et d'intériorité des séjours (ils ne sont d'ailleurs pas chauffés) mais sont en revanche plus domestiqués que les balcons : habiter ces lieux, c'est habiter un entre deux, en le foyer et climat.

Les matériaux utilisés par les deux architectes bordelais ont une faible inertie, sont peu épais et souvent traversables par la lumière : la matière vient donc marquer une limite entre l'intérieur et l'extérieur, mais celle-ci est légère et parfois poreuse. Les frontières entre le foyer et l'environnement sont douces et franchissables : deux séries de rideaux dans la Tour Bois-le Prêtre permettent d'accentuer la limite et d'ajouter une séquence supplémentaire entre l'habitat et le monde. Par le plan, par la matière et par l'agencement de différents dispositifs, Lacaton et Vassal tentent de construire des articulations entre l'habitant et son milieu. Quand nous interrogeons l'architecte Patrick Bouchain sur les conditions d'une architecture écologique, il prend l'exemple du travail de Lacaton et Vassal pour montrer les limites d'une architecture du climat qu'il juge trop sophistiquée et trop éloignée des besoins de l'homme et de la femme : « Lacaton et Vassal, j'aime ce qu'ils font mais je leur dis gentiment qu'une rose, ce n'est pas un Homme. Ils disent que l'on peut habiter une serre parce que nous serions des roses et car on peut réguler la température. Moi quand je dors, je n'ai pas envie que d'un seul coup, la maison s'ouvre sous prétexte que la température augmente. Je ne veux pas être réveillé par des mécanismes. Je ne veux pas une maison automatique, je veux pouvoir ouvrir ma fenêtre. C'est peut-être psychologique, physique ou autre, mais je ne veux pas que ma fenêtre s'ouvre contre mon grès[562]. »

Il y a peut-être néanmoins une ambivalence chez les deux architectes à vouloir à la fois concevoir un habitat qui éprouve les conditions du climat et en parallèle faire du « confort » une de leurs grandes revendications. La notion de confort revient avec récurrence dans les intentions que projettent Lacaton et Vassal dans l'habitat : un confort d'habiter souvent associé à l'idée de plaisir et à la générosité des surfaces. Pour les deux architectes, le confort, au même titre que la surface, semble être un des indicateurs d'un logement « digne », de

[562] Entretien avec Patrick Bouchain, par Léa Mosconi, 22 novembre 2014.

Figure 1 : Photographie de la Tour Bois-le-Prêtre, transformation réalisée par Druot, Lacaton et Vassal, 2011. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

Figure 1 : Évolution de la Tour Bois-le-Prêtre, du projet de Raymond Lopyez (1959) à la transformation réalisée par Druot, Lacaton et Vassal (2011) en passant par la réhabilitation du bureau d'études Tekyeam. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

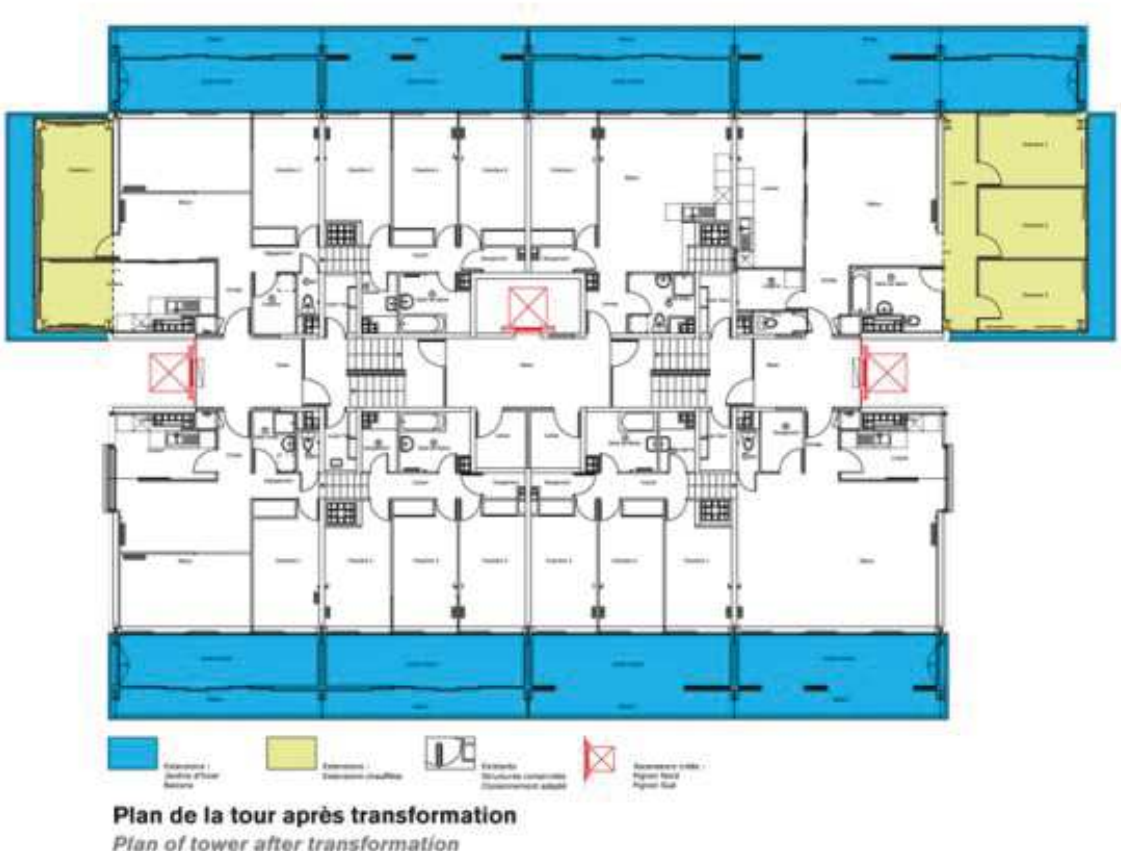


Figure 1 : Plan de la Tour Bois-le-Prêtre, transformation réalisée par Druot, Lacaton et Vassal, 2011. Source : site internet de Lacaton et Vassal.

ceux qu'habitent les plus privilégiés. Les deux architectes endossent des directions fortes sur la question de l'habiter : habiter le déjà-là, habiter avec le climat, habiter librement des lieux flexibles. Ils formulent pourtant avec les notions de confort et de surface des critères plutôt normatifs. Est-ce qu'il ne faut pas malmener les conditions de confort établies pour penser les conditions d'un logement en interaction avec son climat » ? Est-ce que l'on peut développer une recherche alternative sur l'habitat comme le font Lacaton et Vassal tout en respectant les règles de confort dictées par les classes dominantes ? D'ailleurs, Lacaton et Vassal n'affirmaient-il pas eux-mêmes dans le premier catalogue qui leur était consacré et que nous mentionnions au début de ce texte « Trop de confort : on se prive d'architectures extraordinaires à cause d'un peu trop de confort, bourgeois[563] » ?

En dehors de la confusion idéologique qu'elle porte, cette position sur le confort pose aussi la question du rôle de l'habitant : si, pour reprendre la citation de Jean-Philippe Vassal, l'enjeu à l'heure de l'anthropocène est de « mettre en relation l'habitant et l'environnement », quelles responsabilités donne-t-on à l'habitant ? Le confort dont il jouit, en dehors d'avoir un coût environnemental, ne le plonge-t-il pas dans un rôle passif et secondaire ? L'environnement et les conditions de climat ne deviennent-ils pas alors un spectacle que l'on contemple plus qu'un élément avec lequel on interagit ? L'héritage de Lacaton et Vassal, de la contre-culture américaine au Mouvement moderne, porte aussi ces contradictions que les deux architectes tentent, dans leurs projets comme dans leurs discours, de concilier.

Influence de la contre-culture

Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal font leurs études d'architecture à la fin d'années 1970, animées par différents débats : celui autour de la critique du Mouvement moderne, celui qui forge les prémices de ce que l'on appellera le postmodernisme, et celui qui porte les réflexions sur une « architecture de la contre-culture ». « Protestation qui prend racine paradoxalement non pas dans la faillite mais dans le succès de

[563] Patrice Goulet, *Il fera beau demain : Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal*, *op. cit.*, p. 7.

l'économie industrielle développée[564] », la contre-culture s'ancre dans la contestation du modèle de vie normatif et consumériste de la vie moderne. Elle prend forme dans une architecture alternative, autonome qui matérialise et supporte l'idée d'un autre modèle et d'un autre mode de vie. Lacaton et Vassal sont marqués dès leur formation par ce courant dont ils intègrent certaines dimensions à leur propre démarche.

Dans l'entretien qu'il m'accorde, Jean Philippe Vassal revient sur cette influence : « Pendant nos études, avec Anne Lacaton, nous étions sensibles à la question des énergies douces et à ce qu'il se passait sur la côte californienne : les dômes géodésiques, les charpentiers américains, les gens qui bidouillaient des projets, les maisons passives. C'étaient les hippies. Nous avions un livre fantastique qui montraient comment les Américains faisaient des dômes avec Buckminster Fuller, dans les bois, avec des poils en bois, des stockages de chaleur dans les pierres, des bidons d'eau qui récupéraient du soleil et faisait chauffer l'eau, des murs trombes, il y avait même des ingénieurs dans la région bordelaise qui avaient des prototypes de maisons solaires. » En 1970, Bernard Huet consacre un numéro de *l'Architecture d'Aujourd'hui*[565] à *L'architecture douce*[566]. On pourrait avancer que la démarche de Lacaton et Vassal s'inscrit dans une filiation avec l'architecture douce issue de la contre-culture. Douce dans les modes de vie qu'elle permet, douce dans les rapports qu'elle instaurerait à son environnement, qu'il soit naturel, architectural ou urbain.

Dans son ouvrage, *Go West*[567], Caroline Maniaque décrit l'architecture de la contre-culture comme « une alliance entre la culture hippie et la cybernétique, un mariage entre une vision romantique de la nature et la révérence pour la technologie, pour la culture computationnelle[568] ». Lacaton & Vassal se positionnent sur une ligne assez similaire, en défendant d'une part un espace habité libre et non conventionnel et d'autre part en assumant une réflexion sur l'outil technique et sur son incursion dans l'habitat. Cela donne

[564] Theodore Roszak, *The making of counter culture*, Université de Californie, 1969, p. 12.

[565] Dont il est alors rédacteur en chef.

[566] Il précise « nous avons appelé "architecture douce" par analogie avec "énergie douce" toute forme de pratique architecturale qui refuse d'utiliser les processus de production de "l'autre architecture" qui fait appel à l'énergie de même nom, aux procédés industriels et à la division du travail qui organise sa production.(...) L'architecture douce s'inscrit dans de nouvelles relations de l'Homme et de la Nature par le respect des écosystèmes, elle refuse le gaspillage d'énergie et de matériaux, elle recherche l'autonomie. Bernard Huet dans l'éditorial de *L'architecture D'Aujourd'hui*, « Architecture douce », n°179, mai-juin 1975, p. 01.

[567] Caroline Maniaque, *Go West, op. cit.*

[568] Caroline Maniaque, *Go West, op. cit.,* p.15.

lieu à des espaces grands et peu contraints, avec peu de murs et peu de fenêtres, autour desquels s'ajoutent des lieux non-standard, comme l'espace entre le séjour et le balcon de la Tour Bois-le-Prêtre ou encore l'espace sous serre de la Maison Latapie.

Lacaton et Vassal retirent de la contre-culture l'exploration d'alternatives non conventionnelles, ce qui les amène à favoriser une certaine ingéniosité et une curiosité pour d'autres manières de faire : d'autres dispositifs, d'autres techniques, d'autres mécaniques, d'autres matières, d'autres usages. Les projets de deux architectes bordelais sont aussi empreints de la douceur manifeste qui porte certaines idées de la culture hippie : les notions de plaisir, de générosité, de douceur, de délicatesse, de gentillesse sont revendiquées dans leurs discours, dans la présentation de leur projet comme dans les réflexions sur la manière dont ils peuvent être habités. La pensée de l'architecture de la contre-culture imprègne les principes des deux architectes bordelais par une réflexion sur des espaces non standards, par un travail sur l'architecture de la douceur et du plaisir, par une recherche sur l'intégration mesurée de la technique et de la technologie.

L'héritage du Mouvement moderne

L'héritage du Mouvement moderne se manifeste de façon récurrente dans les projets, dans les discours et dans les principes de Lacaton et Vassal ; on peut distinguer trois sujets qui marquent particulièrement la démarche des deux architectes : la liberté du plan, la conception par l'intérieur, l'optimisme.

L'idée d'une liberté d'appropriation de l'espace qui passerait par la proposition à l'habitant d'un espace libre et non contraint, est un héritage du plan libre des Modernes assumé par les deux architectes : « L'architecture moderne offre une possibilité de choix grâce au plan libre. Mon bureau[569], il va jusqu'à la Tour Eiffel puisque je la vois. C'est cette liberté issue du plan libre que nous voulons offrir aux habitants[570]. »

[569] Nous sommes dans l'agence Lacaton Vassal et Jean-Philippe Vassal désigne son bureau qui est dans un grand *open space* vitré d'où l'on voit la tour Eiffel.
[570] Entretien avec Jean-Philippe Vassal, par Léa Mosconi, 17 février 2015.

En libérant le plan des contraintes techniques, les Modernes libèreraient les habitants de contraintes d'usages, du moins dans la vision que construisent Lacaton et Vassal de l'architecture moderne : « L'ambition de construire moins cher, d'avoir une générosité d'espace et une liberté d'usage pour les logements est une caractéristique de l'espace moderne dont nous nous emparons[571]. » Cette volonté se traduit dans les logements conçus par Lacaton et Vassal. La transformation des logements dans le travail mené sur la Tour Bois-le-Prêtre s'accompagne d'une mutation des distributions verticales du bâtiment. Lacaton et Vassal instaurent aussi cette « liberté des lieux non contraints » par l'ouverture physique et visuelle dans ces lieux de croisement des habitants : les circulations verticales forment une faille continue longitudinale dans le plan du bâtiment et viennent donc chercher la lumière de part et d'autre de la tour. La cage d'escalier et l'ascenseur sont vitrés. Ce dispositif amplifie la fluidité de ces lieux de passage qui dépassent la seule injonction de fonctionnalité.

Le deuxième point sur lequel Lacaton et Vassal assument l'influence des Modernes est celui d'une conception de l'espace par l'intérieur : « Ce que nous revendiquons du Mouvement moderne, c'est cette idée d'habiter, d'être dedans, de penser l'espace depuis l'intérieur, c'est penser au plaisir, au confort, à la liberté dans tous ces dispositifs. » Les deux architectes bordelais conçoivent l'habitat à partir du foyer, en fonction des ambiances et des usages que l'espace intérieur peut participer à générer, et pensent en parallèle les lieux de transition entre l'intérieur et l'extérieur. La Tour Bois-le-Prêtre en est un exemple. L'analyse de ses logements avant transformation conduit Lacaton Vassal et Druot à conclure que les deux principaux enjeux sont l'agrandissement des lieux de vie et l'enrichissement du rapport de l'intérieur à l'environnement. Tout part du foyer, que l'on agrandit, que l'on libère et dont on favorise les rapports à l'environnement extérieur.

Comme le mentionnait la citation de Jean-Philippe Vassal pour initier cette partie, Lacaton et Vassal ont beau faire leurs études à la fin des années 1970 au moment des débats autour du postmodernisme, ils ne revendiquent aucune filiation avec ce courant. Jean-Philippe Vassal le souligne durant l'entretien qu'il nous accorde : « Je 'n'ai pas compris le postmodernisme et je ne le comprends toujours pas. Ni la

[571] *Idem.*

déconstruction, c'est pareil, autant en philosophie ça va, autant en architecture, je n'ai jamais vraiment compris. Je pense que ce qui est à revendiquer, à assumer et à pousser jusqu'au bout, c'est la modernité. Ce n'est pas contre ce qui s'est passé avant, c'est avec ce qui s'est passé avant. Il le faut, et avec la délicatesse nécessaire pour penser quelque chose qui 's'y ajoute[572]. »

On a souvent associé au postmodernisme le slogan « *no future* » et l'idée d'une rupture avec la « naïveté congénitale[573] » et l'optimisme de la modernité. Les positions et les projets des deux architectes ne sont pas chargés de ce caractère eschatologique du postmodernisme qui crie non sans euphorie à la fin des temps, achevant la flèche du temps bien orienté de la modernité ; au contraire, on pourrait y lire une proximité avec l'optimisme qui porte le Mouvement moderne. Optimisme qui conduit les deux architectes à penser des « solutions » à mettre en œuvre pour penser un habitat de « qualité ». La question quantitative s'établit comme critère principal : plus de surface, plus de lumière, plus économique. Trois paramètres qui réduisent la question complexe de l'habiter en une mesure simple et efficace. Un bon logement serait un grand logement lumineux et peu coûteux. Cette simplification renvoie à celle qui aurait poussé les architectes modernes à croire que la raison et le fonctionnalisme leur permettrait de définir absolument, résolument et universellement les qualités d'un logement.

La liberté et la flexibilité spatiale, la conception par l'intérieur et l'optimisme des Modernes dialoguent chez Lacaton et Vassal avec la volonté de concevoir des espaces non standards, de penser une architecture et des pratiques douces, et d'engager un lien entre l'homme ou la femme, le bâtiment et l'environnement, trois sujets déjà présents dans l'architecture de la contre-culture. Cette double filiation, que l'on pourrait envisager à un autre niveau, et en caricaturant beaucoup, entre une architecture du capitalisme et une architecture de la décroissance, nous renseigne sur le paradoxe du positionnement des architectes bordelais : le conflit entre l'idéologie de la modernité et celle que portent les revendications des jeunes hippies de la contre-culture apparait difficilement conciliable. C'est peut-être ce paradoxe que pointe le critique Valéry Didelon dans son article « Valeurs d'usage, valeurs d'image : la nouvelle école

[572] *Idem.*

[573] Pour reprendre les termes de Charles Jencks dans *Le langage de l'architecture postmoderne*, London : Academy Edition, 1979.

d'architecture à Nantes[574] » dans *Criticat*, en soulignant combien les principes généreux, familiers, d'une pensée plutôt alternative, sur lesquels se fonde le travail de Lacaton et Vassal du fait de leur récupération par le « spectaculaire intégré[575] », deviennent des injonctions du capitalisme : Valéry Didelon prend l'exemple du thème de la flexibilité et observe l'ambivalence de cette notion au travers du cas de l'École d'architecture de Nantes, réalisée par les deux architectes bordelais.

L'héritage de Lacaton et Vassal, entre contre-culture et modernisme, sans filiation, du moins assumée, avec les questionnements postmodernes, nous renseigne-t-il sur les lieux de l'habiter qu'ils conçoivent ? Saisir l'ambivalence de cette filiation permet de comprendre celle des logements de Lacaton et Vassal, des intentions qu'ils portent à la manière dont ils sont habités : grands, lumineux, ouverts sur l'extérieur, flexibles et adaptables, simples et bruts dans leurs finitions, manifestes de ce « plus » revendiqué par les deux architectes, sont-ils l'expression d'un habité consumériste ou d'un habité alternatif ?

[574] Valéry Didelon, « Valeur d'usage, valeur d'image : la nouvelle école d'architecture à Nantes », *Criticat,* 8, septembre 2011, pp. 4-17.

[575] Dans les *Commentaires sur la société du spectacle (*Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1988), Guy Debord définit le spectaculaire intégré comme la forme qui symboliserait la combinaison du spectaculaire concentré et du spectaculaire diffus.

2. Penser une *architecture météorologique*, le cas du *Digestible Gulf Stream* de Philippe Rahm

> « En faisant de la nuit le jour, de l'hiver un printemps, l'espace architectural contemporain flotte aujourd'hui hors des rythmes astronomiques. Il stagne sur un midi de mai, dans une interminable pause du mouvement de rotation de la terre[576]. »

En 2008, Philippe Rahm est invité pour la seconde fois à participer à la Biennale de Venise[577], dans le Pavillon international *Out there : architecture beyond building*. Il représentait déjà, à la Biennale de 2002, le Pavillon suisse avec une exposition nommée *Hormonorium*, installation « climatique » qui instaurait dans une salle plusieurs lieux « physico-chimiques ». L'architecte suisse reprend six ans plus tard ce même thème et tente, dans une installation intitulée *Digital Gulf Stream*, *l'architecture comme météorologie, l'architecture comme gastronomie*, de penser dans un même lieu la confrontation d'une multitude de climats et de météorologies. L'installation est une incarnation manifeste des principes de ce que Philippe Rahm nomme « l'architecture météorologique » ; elle lui donne l'occasion, dans le texte qui l'accompagne, de livrer sa définition de l'architecture, qui portera par la suite l'ensemble de ses projets : « L'architecture est une médiation thermodynamique entre le macroscopique et le microscopique, le corps et l'espace, le visible et l'invisible, le météorologique et les fonctions physiologiques. L'architecture ne construit plus des espaces mais des températures et des atmosphères[578]. »

Dans le contexte des années 2000, qui semblent faire converger l'architecture écologique, le développement durable et la performance énergétique, comme nous avons pu le voir auparavant, le travail de Philippe Rahm sur une architecture « météorologique » nous interroge. D'une part car il sort des thématiques convoquées par l'« architecture durable » ; d'autre part car l'ambition même de son travail diffère de ce que l'on attend d'une architecture écologique ; enfin, sa démarche nous intéresse par la réception dont elle jouit. Nous tenterons dans un premier temps de comprendre comment Philippe

[576] Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, Archibooks (Crossborders), Paris, 2009, p. 59.

[577] Le commissaire général est Aaron Betsky.

[578] Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, *op. cit.*, p. 17.

Figure 1 : Hormonorium, Philippe Rahm et Jean-Gilles Decosterd, Pavillon Suisse, Biennale de Venise, 2002.

Rahm situe son travail par rapport à l'idéologie dominante du développement durable. Dans un second temps, il s'agira de cerner dans quelles généalogies s'inscrit son travail. Nous conclurons en tentant de saisir influence du travail de l'architecte suisse sur la manière dont l'architecture écologique est appréhendée et conçue dans la fin des années 2000 et dans le début des années 2010.

Positionnement : un entre-deux avantageux

Nous utiliserons au cours de ce sous chapitre le qualificatif « architecte suisse » pour désigner Philippe Rahm. C'est ainsi qu'il se définit lui-même sur le site internet de son agence[579], et c'est ainsi que la page Wikipédia[580] qui lui est consacrée l'identifie. Dans l'entretien qu'il accorde à Élodie Nourrigat en 1999, il explique pourtant être né en France, y avoir vécu jusqu'à seize ans ; et il y retournera définitivement à quarante et un ans. Le fait que Philippe Rahm se définisse comme architecte suisse aujourd'hui alors qu'il est né et a grandi en France, qu'il est de nationalité française et qu'il est définitivement installé en France depuis dix ans est peut-être anecdotique. Après tout, il a vécu près de la moitié de sa vie en Suisse et il y a obtenu son diplôme d'architecte. Néanmoins, ce détail nous renseigne sur l'ambition de « l'architecte suisse » d'acquérir une dimension internationale, et sur sa volonté de se distinguer du milieu franco-français de l'architecture.

Très tôt, Philippe Rahm se démarque en effet de « l'architecture durable » telle qu'on la voit émerger en France dans les années 2000, grâce à plusieurs biais. D'une part, et nous venons de le voir, par sa position, entre la France et la Suisse, qui lui évite d'être trop vite associé aux débats franco-français sur la performance énergétique. D'autre part, dans les années 2000, les travaux qui le font connaitre ne s'ancrent pas dans le milieu de l'architecture mais dans celui de l'art, ce qui donne une autre portée à son discours. Aussi, son travail a l'ambition de convoquer des références assez fortes : l'architecte suisse s'empare dans ses textes de philosophes comme Hegel, Nietzsche, Barthes ou Debord, d'écrivains comme Jules Verne,

[579] Voir [en ligne] http://www.philipperahm.com/data/about-f.html : « Philippe Rahm (né en 1967) est un architecte suisse diplômé de l'école Polytechnique de Lausanne en 1993. Son agence d'architecture est établie depuis 2008 à Paris. »

[580] Voir [en ligne] https://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Rahm « : Philippe Rahm (né en 1967 à Pully en Suisse) diplômé de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (Suisse) en 1993, est un architecte suisse de renommée internationale, dont l'agence est située à Paris. »

Villiers de l'Isle Adam, Robbe-Grillet ou Huysmans, d'architectes comme Vitruve, Claude Perrault ou Le Corbusier. Philippe Rahm tente de camper dans plusieurs ouvrages ses positions manifestes sur l'architecture, ancrées dans un récit historique et théorique bien construit, entre références scientifiques, littéraires, philosophiques et architecturales. Enfin, Philippe Rahm se distingue dans la manière dont il aborde le thème de l'écologie. Loin des problématiques du durable et de la performance énergétique, loin de l'architecture écologique ou climatique, loin des réflexions sur une « haute qualité environnementale », Philippe Rahm s'approprie les champs de la physiologie et de la météorologie pour conceptualiser ce qu'il appellera « l'architecture physiologique » jusqu'au milieu des années 2000, puis « l'architecture météorologique ».

C'est donc un sujet très singulier dans l'architecture écologique dont s'empare Philippe Rahm, un sujet qu'il construit et dont il invente la terminologie et les enjeux ; sa position entre la France et la Suisse, entre l'art et l'architecture, entre la recherche et l'expérimentation, lui permet d'acquérir une visibilité relativement large et une certaine crédibilité. La médiatisation et le crédit dont il jouit lui permettent d'avoir une certaine influence dans milieu de l'architecture (en France mais aussi au niveau international) au cours des années 2000 ; son travail marque une jeune génération à l'affût d'un positionnement manifeste sur l'architecture, à contre-courant de l'architecture consensuelle et normative du début du millénaire.

Nous avons rencontré Philippe Rahm lors de deux entretiens : le premier en 2010 dans le cadre de notre mémoire, le second en 2015 dans le cadre de notre thèse. Les deux entretiens ne nous ont pas été accordés pour notre recherche, et il a fallu dans les deux cas trouver des prétextes pour interroger l'architecte suisse : la première fois, après plusieurs demandes infructueuses d'entretien pour notre mémoire, nous avons dit à Philippe Rahm que l'entretien serait publié dans une revue[582] ; la seconde fois, l'entretien s'est fait à l'occasion du travail que nous menions avec Henri Bony sur l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène* à laquelle l'architecte suisse participait. Cette précision n'a pas pour objectif de le dénigrer, mais éclaire sur la valeur qu'il accorde aux médias et à la recherche.

[582] La revue que nous avions alors citée était *Face B*, dirigé par Aurélien Gillier, Sébastien Martinez Barat et Benjamin Lafore. L'entretien n'a jamais été publié et *Face B* n'existe plus. En 2016, Martinez-Barat et Lafore ont obtenu les Ajap.

À l'écart de la « morale écologiste » et de l'écologie politique

Si l'on poursuit l'analyse de ce qui distingue Philippe Rahm du milieu de l'architecture française durable, la question de la morale figure comme un autre point de clivage. Qu'elle soit sincère ou feinte, la morale investit et ponctue les discours sur le développement durable dont s'emparent une partie des architectes français des années 2000. La philosophe Émilie Hache identifie et conceptualise dans l'ouvrage *Ce à quoi nous tenons*[583] la relation qui se tisse entre morale et écologie de la fin des années 1980 à aujourd'hui : « Cette crise écologique est donc tout à la fois scientifique, politique et morale (…). Elle est tout autant une crise de la "nature" remettant en cause la question de savoir ce qu'est un environnement, ce qu'est la nature et donc aussi notre relation avec ce-ceux que l'on a ainsi nommé[584]. » Dans le texte qu'elle écrit avec Bruno Latour en 2009, « Morale ou Moralisme, un exercice de sensibilisation[586] », Émilie Hache donne avec le philosophe français une définition éclairante de ce qui distingue la morale et le moralisme : le moralisme consisterai à faire « varier la répartition des êtres capables de nous interpeller selon le gradient bien connu des humains et des non-humains[587] », quand la morale ferait varier « l'intensité des interpellations nécessaires pour produire une réponse quel que soit le type d'être considéré[588] ». À la lecture de ces définitions, nous pourrions émettre l'hypothèse que l'architecture « durable » est peut-être plus moraliste que morale.

Ces principes « moraux » sont d'abord, et nous l'avons vu dans la première partie, construits et façonnés dans le monde politique et médiatique des années 1990. Deux engagements d'ordre moral, et résolument communicationnels, parcourent des événements, des médiums et des débats de différentes natures : le Sommet de Rio (1992), le Protocole de Kyoto (1997), les unes des revues grand public, les reportages dans les journaux télévisés, les publicités pour des marques de lessives. Le premier engagement est qu'il faut préserver l'environnement pour préserver un cadre de vie soutenable pour l'homme et la femme ; le second engagement est qu'il faut

583 Emilie hache, *Ce à quoi nous tenons*, Le Découverte, 2014.

584 *Idem*, p.17.

586 Émilie Hache, Bruno Latour, « Morale ou moralisme, un exercice de sensibilisation », *Raisons politiques*, n° 34, mai 2009, pp. 143-166.

587 *Idem*, p. 144.

588 *Idem*.

préserver l'environnement pour ne pas détruire irrémédiablement la planète. Ces principes, énoncés dans cet ordre de priorité, s'appuient sur une injonction collective et globale ainsi que sur une injonction individuelle posée à chaque citoyen. L'émergence de cette préoccupation écologique au niveau global et mondial ne remet en aucun cas en cause la croissance et le système capitaliste. Au contraire, ce système capitaliste global appuyé sur l'idée d'une croissance verte et sur l'engagement des citoyens permettrait d'échapper à la destruction de la planète et donc à la disparition de notre cadre de vie. Le discours sur l'écologie, qui deviendra le discours du développement durable, véhicule donc aussi un discours moral, sur lequel il s'appuie et avec lequel il tisse un lien d'interdépendance.

Si l'on considère les discours plus alternatifs sur l'écologie, héritiers de ceux que l'on a pu voir émerger au sein de la contre-culture américaine dans les années 1960, ils sont eux aussi marqués par une dimension morale très forte. Les différents principes qui fondent cette architecture écologiste se structurent autour de l'attention portée au milieu dans lequel s'instaure l'architecture, d'une réflexion sur la matière (sa nature, sa provenance, son réemploi), d'une ambition d'économie d'énergie notamment grâce à des dispositifs bioclimatiques et d'une préoccupation pour l'articulation entre le vivant et le bâti. Ces valeurs s'articulent autour de l'idée de préserver la nature mais aussi, et surtout, de préserver la relation entre l'homme et l'environnement ; le géographe Augustin Berque dirait qu'il s'agit alors de *recosmiser* le lien de l'homme ou de la femme à son milieu[589].

Ces deux principes sont résolument, eux aussi, imprégnés d'une dimension morale, et dans ce cas plus morale que moraliste, pour reprendre la classification de Bruno Latour et d'Émilie Hache. Plus largement, si l'on dépasse le champ de l'architecture et les deux exemples cités, avec l'architecture durable et l'architecture écolo-alternative, au sein de la société civile comme dans les débats politiques, l'écologie est souvent chargée d'un discours empreint de questions morales. C'est ce qu'identifient Catherine et Raphaël Larrère, dans l'ouvrage *Du bon usage de la nature*[590] publié en 1997 ; les deux auteurs, respectivement philosophe en éthique

[589] Voir par exemple Augustin Berque, *Recosmiser la terre, quelques leçons péruviennes*, Paris, B2, 2018

[590] Catherine et Raphaël Larrere, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion. 1997.

environnementale et ingénieur agronome, soulignent qu'« il est assez communément admis que nos rapports avec la nature ne sont pas uniquement affaire de capacités techniques mais engagent aussi des normes éthiques[591] ».

Le discours que construisent tant Philippe Rahm que les projets qu'il conçoit ne semble pas investir le champ de la morale, ni même celui du moralisme. Le contexte météorologique est appréhendé comme un champ des possibles exempt de toute dimension éthique. En 2010, lorsque nous l'interrogions sur la relation entre écologie et morale, l'architecte suisse nous avait répondu : « Certains se disent qu'avec l'écologie il y a une nouvelle morale, une nouvelle conscience. C'est faux. (…) L'architecture météorologique c'est la liberté : dilatation des choses, légèreté des éléments, liberté de déplacement. Je pense que c'est beaucoup plus libre que le reste. Le reste c'est une liberté qui marche sur des codes[592]. »

Dans son discours, la morale, perçue par le prisme de l'ensemble des contraintes qu'elle convoque, est souvent mise en opposition directe avec la notion de liberté qui structure son propos. Dans l'ouvrage *Architecture météorologique*[593], l'architecte suisse renvoie le champ de la morale à un temps révolu : « Le champ du visible, jusqu'à présent saturé de symbole, de morale, de narrations, d'intérêts singuliers, se dégonfle, se vide, se diffracte, s'éclaircit, s'allège, se déforme, se déprogramme. Déployé entre le physiologique et le climatique, entre déterminisme et liberté, cet entre-deux maintenant ouvert, flottant, indécis, est l'espace d'un nouveau paysage[594]. » Pourtant, dans l'entretien qu'il accorde à Élodie Nourrigat en 1999, Philippe Rahm, alors associé à Jean-Gilles Decosterd, soulignait : « Jean-Gilles Decosterd et moi-même avons toujours évolué ici, en Suisse, dans un milieu critique. La notion de responsabilité de l'architecte par rapport au paysage urbain, son rôle social et politique nous a été inculqué très tôt. On nous apprend l'éthique[595]. »

Si l'on s'écarte de la notion de morale, qui d'ailleurs, même quand elle porte des discours, est souvent peu revendiquée tant elle est chargée

[591] *Idem*, p. 9.

[592] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[593] Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, Archibooks (Crossborders), 2009.

[594] *Idem*, p. 8.

[595] Philippe Rahm, Entretien avec Élodie Nourrigat, dans le cadre du TPFE *L'architecture comme prétexte*, 1999. Voir annexe.

d'une dimension péjorative, et que l'on s'intéresse au caractère politique dont peut être chargé l'écologie[596], on remarque que le travail de Philippe Rahm ne prétend pas non plus posséder cette dimension. Il est difficile de percevoir une portée politique dans son discours ou dans ses projets, ou de saisir ce que l'on pourrait appeler un « engagement ». Pourtant, et nous l'avons perçu dans les chapitres précédents, les architectes qui revendiquent s'emparer de la question écologique font souvent converger dans leur discours la dimension écologique de leur architecture et leur engagement écologiste. Philippe Rahm adopte ici aussi une posture très différente. À la question « l'architecture écologique se construit-elle sur une conscience de l'état du monde ? », l'architecte suisse répond : « En tant qu'architecte, ça ne m'intéresse pas ! En tant que citoyen, je ne suis pas spécialement "écologique", je considère que c'est une responsabilité personnelle. En revanche, en tant qu'architecte, l'écologie ouvre un champ de travail fascinant, libre et excitant. Ce n'est pas lié à une morale, au contraire[597]. ». Il ajoute plus tard dans l'entretien : « Pour moi, l'écologie n'est pas une histoire d'éthique. Ce n'est pas une lutte[598]. ». Comprendre la dimension amorale[599] du travail de Philippe Rahm permet de saisir les enjeux qu'il projette sur son architecture, et surtout de comprendre la réception dont son travail jouit. Dans un contexte assommant de règlementations, d'injonctions récurrentes d'ordre moral, de valorisation de la notion de « responsabilité », d'institutionnalisation de la « précaution », la position de Philippe Rahm retient l'attention et l'intérêt des médias, des institutions et des jeunes architectes.

Notons néanmoins que la position de Philippe Rahm sur l'engagement de l'architecte a évolué à la fin des années 2000. Au cours d'un entretien en 2015, il raconte que son intervention à la COP15 de Copenhague en 2009 a marqué un tournant dans son positionnement sur les questions écologiques : « J'ai participé à la COP de Copenhague en 2009. J'avais fait l'exposition à l'École d'architecture de Copenhague avec l'UIA[600] en parallèle de l'exposition officielle. Cet événement m'a marqué. Avant je

[596] Flipo Fabrice, *Les enjeux d'une philosophie politique écologiste*, Textuel, 2014.

[597] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[598] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[599] Nous employons bien ici le terme « amoral » qui signifie « indifférent aux prescriptions morales » (Larousse) et non « immoral » qui est définit par « qui viole les principes de la morale établie par sa conduite, sa pensée » (Larousse).

[600] Union internationale des architectes.

m'intéressais plutôt à la question de l'énergie, de la lumière, de l'air. Et puis en 2009, cela s'est mis en résonnance avec des questions écologiques et climatiques. Ma considération et mon attention pour la question du changement climatique est apparue pour moi à ce moment-là, pas avant[601]. »

La liberté de la météorologie contre l'ennuie du durable

Lors de ce même entretien que Philippe Rahm nous a accordé en 2010, il racontait une anecdote qui permet peut-être d'éclairer la réception heureuse de ses recherches. En 2009, le magazine *Icon* lui avait consacré un portrait[602] et une couverture ; Philippe Rahm explique que « le rédacteur commence l'article en disant que l'architecture écologique est ennuyante et que mon travail est le premier dans lequel il n'y pas cette idée d'ennui. Il continue l'article en soulignant que « l'on trouve même un certain amusement dans ce que je fais. Je pense qu'aujourd'hui il y a tout un champ ouvert : on peut trouver de l'amusement et de la liberté dans l'écologie, et c'est d'ailleurs l'enjeu[603] ». Plus loin, l'architecte suisse dira qu'« il y a certainement des architectes qui travaillent de manière écologique, de manière ennuyante », identifiant assez justement l'association qui est souvent faite entre l'architecture du développement durable et un certain ennui. »

Jean-Louis Violeau, dans *L'Utopie et la ville, après la crise, épisodiquement*[604] écrit que « le développement durable est un slogan mou et unanimiste (donc pervers)[605] ». Philippe Rahm cerne le caractère assommant et mou dont semble chargé le discours de l'architecture durable, et s'en écarte en se singularisant par sa mobilité (voir son instabilité dans un milieu plutôt statique) entre la France et la Suisse, entre l'architecture et l'art, entre la recherche, la pratique et l'expérimentation ; il s'en écarte aussi en se détachant des dimensions morales de l'architecture durable des années 2000 ; il s'en écarte surtout en évitant de porter ce même discours consensuel sur l'engagement dans la cause écologique et les convictions qui le

601 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

602 *Icon*, n°69, 2009.

603 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

604 Jean-Louis Violeau, *L'Utopie et la ville, après la crise, épisodiquement* , Sens et Tonka, 2013.

605 *Idem*, p. 78.

porteraient. En évacuant la morale de son approche de l'écologie, Philippe Rahm se détache sans ambiguïtés du discours dominant de l'architecture durable et de l'ennui qui l'accompagne ; il rend son positionnement audible, donne une visibilité certaine à son travail et lui confère une dimension manifeste. La singularité de sa démarche, et l'écho dont elle bénéficie, tient tant à la singularité du prisme par lequel l'architecte suisse aborde l'écologie, la météorologie, qu'à la singularité d'une posture amorale dans un contexte tenue par une morale particulièrement normative.

Très vite, Philippe Rahm met en opposition dans son discours l'« engagement écologique » d'une architecture durable contrainte et une architecture météorologique libre et exaltante. Cette posture est assumée et revendiquée : « Je m'en fous totalement de la maison passive, ce qui m'intéresse c'est de trouver de nouvelles manières de vivre, de trouver des espaces amusants, nouveaux et sensuels[606]. » Ce positionnement lui permet de sortir, dans une période très contrainte par les réglementations[607], de la rigidité d'un système normatif en proposant des pistes de réflexion délibérément déchargées de la lourdeur des questions sociales, règlementaires et juridiques de l'architecture de cette période : « Nous pouvons imaginer créer une maison avec des différences de températures, comme avant on faisait une maison qui se répartissait entre le public et le privé ou l'espace jour et l'espace nuit. Il y a des nouvelles stratégies qui se profilent. Là, on se dit que l'on va plutôt faire une stratégie climatique qu'une stratégie sociale. Est-ce que l'on peut faire une architecture qui se structure sur un courant d'air[608] ? »

En 2006, l'installation intitulée *Météorologie d'intérieur* que Philippe Rahm présente dans l'exposition *Environnement : manière d'agir pour demain*[609] au Centre canadien d'architecture est un bon exemple de la manière dont l'architecte se déplace entre art et architecte, entre les références littéraires et théoriques, s'emparant de l'écologie pour construire le cadre d'expériences libérées d'un contexte social ou moral : « Qu'est ce qui peut se passer dans une chambre ou il fait très chaud, toute une nuit, et très humide ? Lors de l'exposition *Météorologie d'intérieur*, Alain Robbe-Grillet a projeté des images

606 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

607 Sur l'accessibilité des handicapés, sur les questions de sécurité et bien sûr, sur l'énergie.

608 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

609 Du 18 octobre 2006 au 10 juin 2007. Commissariat de l'exposition assuré par Giovanna Borasi.

Figure 1 : Philippe Rahm devant son installation *Météorologie intérieur* pour l'exposition *Environnement : manière d'agir pour demain,* Centre canadien d'architecture, 2006.

sexuelles qui pourraient se dérouler dans cette chambre. Je lui ai demandé d'interpréter et de créer des images, des narrations qui naissent d'espaces au départ objectifs qui sont de pures données de climat. On trouve ainsi plus de liberté, plus de manière d'habiter, en travaillant sur les paramètres climatiques[610]. »

C'est un détail, mais il nous renseigne sur le contexte idéologique et culturel des années 2000, et sur l'écart entre celui-ci et le travail de Philippe Rahm. Le texte du communiqué de presse de l'exposition, qui rassemble donc deux installations, une de Gilles Clément et une de Philippe Rahm, présente ainsi les ambitions de l'événement : « *Environnement : manières d'agir pour demain* s'attaque à des sujets d'actualité tels que la consommation d'énergie et les ressources naturelles, la question de limiter le contrôle de l'humanité sur l'environnement en raison de son immense capacité technologique, la recherche de ressources renouvelables et les meilleurs moyens pour les utiliser. Au moment de choisir un plan d'action convenable, il devient évident que la problématique de la relation entre l'humanité et l'environnement ne se pose pas en termes technologiques ni esthétiques, mais bien éthiques[611] ». La confrontation entre le texte du communiqué de presse, qui emmène la question écologique dans toutes les directions, si bien que celles-ci s'affaiblissent en un discours mou et consensuel soutenue par une « éthique » dont on ne saisit pas les traits, et la proposition de Philippe Rahm, incisive, amorale, spécifique, est éclairante sur ce qui distingue l'architecte suisse des acteurs de l'architecte durable des années 2000.

Cette distinction entre la position de Philippe Rahm et celle des architectes du durable se fait aussi autour du rapport qu'ils entretiennent au climat dans leurs projets respectifs. Philippe Rahm tente de faire émerger d'une architecture du climat un nouveau langage, il pense donc une architecture qui interagit avec les conditions climatiques ; il fait ainsi du climat un acteur du projet. L'architecture durable se caractérise quant à elle par sa volonté de minimiser la consommation d'énergie et de maintenir des conditions de confort agréable : elle multiplie donc les dispositifs qui favorisent la distinction entre l'espace domestique et le contexte climatique. D'un côté, le climat est un élément central du projet, générateur de

[610] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[611] Extrait du communiqué de presse de l'exposition *Environnement : manières d'agir pour demain*. C'est aussi cet extrait qui est choisi pour présenter l'exposition sur le site du Centre Culture d'architecture de Montréal, voir [en ligne] http://www.cca.qc.ca/fr/explorer?event=2750

l'architecture, de l'autre il est un élément dont on se protège et dont on abstrait. Ce point de désaccord a sûrement moins de conséquences en termes de réception que la divergence qui se joue autour de la morale. Néanmoins, celui-ci dépasse le champ des discours et son implication architecturale est bien plus prégnante. D'un côté, une architecture de l'intranquillité et du désir, comme nous le verrons avec l'installation du *Digestible Gulfstream,* de l'autre une architecture de la norme et du confort.

Philippe Rahm, dans l'ouvrage A*rchitecture météorologique*, identifie cette aporie de l'architecture durable : plus elle répond à ses engagements énergétiques, plus elle se scinde de l'environnement qui est pourtant au centre de son projet : « On pourrait aujourd'hui arguer que le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources et les mesures qui s'en suivent pour lutter contre ces phénomènes – par la réduction de la consommation d'énergie la parfaite isolation thermique des bâtiments et une meilleure organisation du territoire – pourraient faire régresser la dissociation entre espace naturel et espace artificiel. En réalité, le phénomène contraire se produit : augmentation de l'épaisseur de l'isolation, emploi de double voire de triple vitrage, impossibilité d'ouvrir les fenêtres dans le système du renouvellement d'air contrôlé. Les mesures les plus efficaces aujourd'hui pour lutter contre le dégagement des gaz à effet de serres dissocient encore plus l'espace intérieur de l'environnement extérieur, isolent la maison de son contexte[612]. »

« La forme et la fonction suivent le climat »

Nous venons de le voir, Philippe Rahm s'empare de l'écologie par le prisme de la météorologie, en évacuant la dimension morale, militante et politique dont le thème de l'environnement peut être chargé. Dans un contexte de changements climatiques avérés, l'architecte suisse aspire à construire un nouveau cadre propice à l'expérimentation de ce « nouveau paradigme ». L'ambition affichée par Philippe Rahm est d'explorer le langage d'une architecture du climat et les usages que cela peut générer. Au travers des expositions, des conférences, des publications, Philippe Rahm répète l'apophtegme séduisant, efficace

[612] Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, *op. cit.*, p. 57.

et référencé « la forme et la fonction suivent le climat », ce qui achève de faire du climat un champ générateur de nouveauté : un nouveau langage et de nouveaux usages.

Ce thème du nouveau langage revient de manière récurrente dans le discours de l'architecte suisse : « Les enjeux actuels liés au réchauffement climatique sont physiques, réels, matériels, scientifiques et objectifs : ils peuvent permettre d'inventer un nouveau langage architectural[614]. » Il fait souvent écho au langage que l'architecture moderne a su développer, s'écartant alors de trois positions que Philippe Rahm évalue peu fertiles pour l'architecture du climat : la réglementation, l'esthétisation, la narration. Nous l'avons vu dans les paragraphes précédents, l'architecte suisse se distingue d'une approche réglementaire de la question écologique, approche quasi-dominante qui trace les lignes de l'architecture durable des années 2000 : « Les réponses architecturales à l'écologie ne doivent pas constituer une simple couche technique que l'on superposerait superficiellement au projet. Elles doivent devenir le moteur d'un renouvellement fondamental de la forme urbaine et architecturale et, en conséquence, rendre possible l'invention de nouvelles fonctions et d'autres usages[615]. »

Il prend aussi ses distances, avec peut-être plus d'ambivalence, avec une approche esthétisante de l'écologie. Certes, la posture manifeste de l'architecte suisse comporte une dimension esthétique, mais cette posture ne revendique pas la construction d'une esthétique formelle, comme il l'énonce lui-même : « Nous n'attachons pas d'importance à l'aspect formel[616]. » En revanche, si l'esthétique n'est pas une finalité, Philippe Rahm convoque cette notion comme contexte de travail ; il se réfère aux bouleversements de nos connaissances sur la physique[617] qui nous feraient percevoir l'asymétrie comme une valeur positive qui nous engagerait ainsi dans un « nouveau champ esthétique », ou le déséquilibre et l'asymétrie deviendraient des points de référence. L'architecte suisse prend acte des crises qui parcourent le monde

[614] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

[615] Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, *op. cit.*, p. 105.

[616] Philippe Rahm, Entretien avec Elodie Nourrigat, *op. cit.*

[617] « Prix Nobel 2008 de physique, Makoto Kobayashi, Toshihide Maskawa et Yoichiro Nambu ont montré que si le monde que nous voyons existe, c'est parce qu'il est asymétrique. Une brisure de la symétrie de l'Univers s'est produite lors du Big Bang où l'annulation symétrique de la matière et de l'antimatière a laissé un surplus de matière correspondant à ce que l'on voit de l'Univers, des galaxies, les planètes, la terre, la vie. L'apparition d'une forme résulte d'une brisure de la symétrie, conséquence elle-même d'un déséquilibre dans un système. (…) Et à la question de Heidegger qui est à la base de la métaphysique « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien », nous pouvons maintenant répondre aujourd'hui : « parce que l'Univers est asymétrique ». Nous propos aujourd'hui est d'accepter pleinement ce nouveau champ esthétique », extrait de Philippe Rahm, A*rchitecture météorologique* », *op. cit*., pp. 14-15.

d'aujourd'hui, crise climatique – crise des valeurs, crise des connaissances –, et du bouleversement esthétique inhérent à ces crises. Néanmoins, il se tient rigoureusement à l'écart d'une esthétisation de l'écologie dans le projet d'architecture ou d'urbanisme.

Enfin, Philippe Rahm revendique s'écarter d'une démarche narrative. Si l'on peut voir dans l'énonciation de la plupart de ces projets un caractère spéculatif voir fictionnel, caractère renforcé par le fait que peu d'entre eux ne sont construits, l'architecte suisse se défend sans ambigüité, du moins dans son discours, de construire une approche narrative de l'écologie dans ses projets : « L'architecture météorologique, ce n'est pas un langage fictionnel, c'est un langage plastique. C'est un langage d'architecte, il y a de nouvelle manière de mettre l'isolation, d'ouvrir une fenêtre, de ventiler, c'est un langage technique propre à l'architecture. Ce n'est pas un langage narratif[618]. » Néanmoins, dans les faits, le travail de Philippe Rahm est plus ambivalent dans son rapport à la fiction qu'il ne l'affirme. Ce positionnement assez ferme par rapport à la narration doit sûrement être interprété à la lumière de la filiation qu'il ne souhaite pas marquer avec le postmodernisme. Aussi, bien que ses projets jouissent d'une grande visibilité médiatique et institutionnelle, l'architecte suisse a peu construit. Alors que nous faisions un stage dans son agence en 2009, nous avions écouté l'entretien qu'il avait accordé à une journaliste, venue dans son bureau l'interroger. Quand elle lui avait demandé si finalement il désirait vraiment construire, nous avions été surprise de sa réponse assurée et ferme : il était architecte, construire était son objectif premier. Le Jade Echo Park, inauguré courant 2017, est le premier projet d'envergure qu'il a construit. Se démarquer de la fiction permet à l'architecte suisse de conserver une certaine crédibilité en tant que potentiel « constructeur ».

Le Digestible Gulf Stream *comme projet manifeste*

Le cas de l'installation du *Digestible Gulfstream* à la Biennale de Venise nous semble particulièrement pertinent pour illustrer la démarche de Philippe Rahm en général, et plus spécifiquement son positionnement vis-à-vis de l'architecture météorologique comme

[618] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

vecteur d'un langage et d'usages. Séparé de son associé Jean-Gilles Decosterd en 2005, il installe sa propre agence d'architecture à Paris en 2008. La Biennale de Venise de 2008 est son premier projet important[619] depuis sa séparation avec Jean-Gilles Decosterd et permet d'affirmer les ambitions de son « architecture météorologique[620] ».

L'installation permet à l'architecte suisse de construire une définition de l'architecture qui serait le médium thermodynamique entre les corps et les lieux endossant ainsi deux rôles : d'une part celui d'instaurer une médiation entre les habitants et le climat, et d'autre part celui de générer en son sein une ou des météorologie(s) spécifique(s) : « L'architecture ne construit pas des espaces mais des températures et des atmosphères[621]. » L'installation fait la démonstration qu'à la situation climatique qui serait celle d'avoir chaud et de vouloir se rafraîchir, les réponses potentielles seraient toutes architecturales. L'architecte suisse les classifie en quatre catégories. Pour réagir au sentiment de chaleur, on peut rafraîchir l'espace avec de l'air conditionné (réponse atmosphérique), on peut boire (réponse physiologique), on peut se déshabiller (réponse sociale), on peut arrêter de bouger (réponse physique).

Avec le projet de la Biennale de Venise, Philippe Rahm construit des climats fluctuants en plaçant dans une salle deux plateaux en métal horizontaux de 2,40 x 6 mètres. Le plateau bas, posé au sol, est chauffé à 28°, celui du haut, suspendu à 2 mètres, refroidi à 12 ; la convexion de l'air aidé par la conduction thermique du métal des plateaux crée un Gulf Stream miniature et génère ainsi plusieurs climats qui évoluent avec les mouvements de l'air. L'architecte suisse revendique construire un « paysage invisible[622] » et concevoir une

619 Il y a aussi l'installation que nous évoquions au Centre canadien d'architecture de Montréal, en 2006, mais cette dernière jouit d'une moins grande visibilité.

620 Les conditions du projet semblent elles aussi favorables à l'architecte suisse: d'une part la biennale de Venise est un lieu de débat du monde de l'architecture et jouit d'une médiatisation conséquente ; d'autre part, l'installation, exercice qui appartient tant au champ de l'art qu'au champ de l'architecture, est un exercice pour lequel l'architecte suisse est rodé et qui lui évite de démontrer sa crédibilité en tant que constructeur ; enfin, 2008 est l'année ou le développement durable sera le plus présent dans le milieu des architectes, ce qui donne d'autant plus de visibilité aux positions de Philippe Rahm. La même année, en février 2008, Philippe Rahm dirige un enseignement dit « intensif », un workshop intercycle d'une semaine, à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais, autour de la notion de manifeste. Le manifeste, dispositif qui intéresse l'architecte suisse depuis le début de sa formation, caractérise le projet qu'il mène pour la Biennale : le Digestible Gulf Stream est pensé et conçu comme un manifeste de l'architecture météorologique.

621 Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, *op. cit.* p. 18.

622 *Idem*.

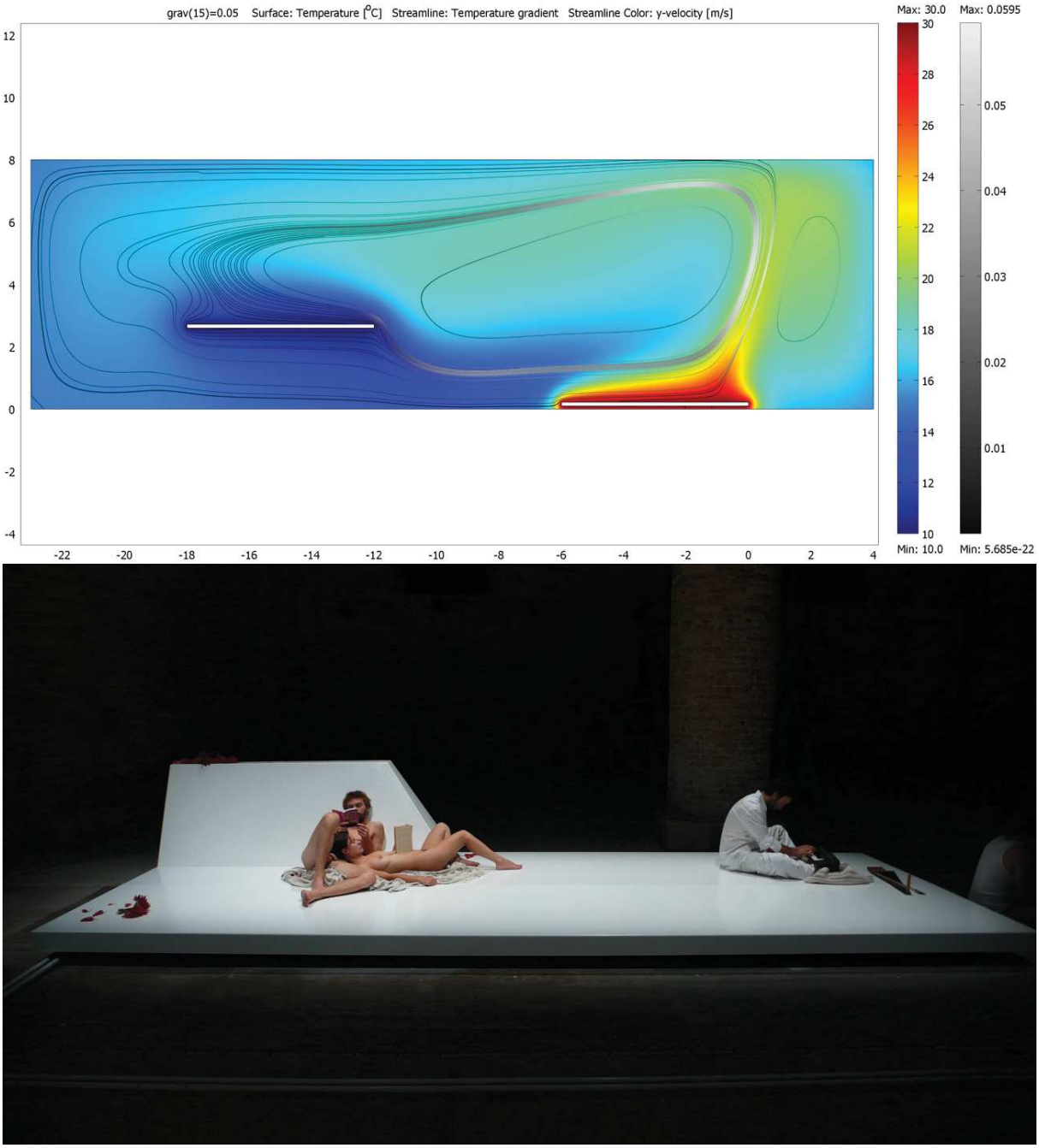


Figure 1 : Schéma explicitant les variations de chaleur dans l'installation *Digestible Gulstream*. Source : site internet de Philippe Rahm.

Figure 2 : Installation *Digestible Gulstream*, Philippe Rahm, Biennale d'architecture de Venise, 2008. Source : site internet de Philippe Rahm.

« dynamique plastique aérienne[623] ». Il identifie les paramètres qu'il développera ensuite pour caractériser le langage de l'architecture météorologique : une évanescence matérielle soutenue par une sobriété plastique pour appuyer la présence d'une architecture de l'invisible, des flux, des variations de la chaleur, de la luminosité, de l'humidité.

L'installation de Philippe Rahm est habitée durant la Biennale : on y voit de jeunes gens séduisants évoluer sur ces deux plaques, s'y assoir, s'y allonger, s'y dévêtir, y être parfois nus : « Entre 12°C et 28°C, l'habitant peut migrer dans ce paysage thermique et choisir librement un climat en fonction de ses envies vestimentaires, alimentaires, sportives, sociales et de ses activités. L'architecture se structure ici littéralement sur un courant d'air, déployant une spatialité fluide, aérienne, atmosphérique[624]. »

Face à l'aporie du projet porté par l'architecture du développement durable, Philippe Rahm entend s'emparer du climat pour construire des situations capables de générer un autre langage et d'autres usages, par le biais de ce qu'il appelle l'architecture météorologique. L'interprétation qu'il en fait avec l'installation Digestible Gulf Stream permet d'inscrire un projet manifeste dans un des lieux les plus visibles du milieu de l'architecture à un moment, en 2008, quand l'écologie est au paroxysme de sa médiatisation chez les architectes[625]. Ce projet, celui de l'exposition en 2006 avec Gilles Clément au Centre culturel d'architecture et le livre qu'il publie l'année suivante, *L'architecture météorologique*, participent à ancrer le travail de Philippe Rahm dans la théorie et dans l'expérimentation. Ces deux expositions et cet ouvrage permettent aussi de rendre visible le travail et le positionnement de l'architecte suisse, de leur donner une certaine crédibilité et de fixer les questions qu'ils soulèvent dans le débat sur une architecture « écologique » qui anime alors une partie du monde de l'architecture.

623 *Idem*.

624 http://www.philipperahm.com/data/projects/digestiblegulfstream/index-f.html

625 D'après le recensement que j'ai mené dans la revue *Archiscopie* des événements liés à l'écologie, 2008 est l'année ou il y a le plus de manifestations sur l'écologie dans le milieu de l'architecture, de 1989 et 2015.

Figure 1 : Couverture de Philippe Rahm, *Architecture météorologique*, Archibooks, collection Crossborders, 2009.

Figure 2 : Couverture de Philippe Rahm, *Météorologie des sentiments*, Éditions Les petits matins, 2015.

Influence du monde intellectuel

Le 8 juin 2016, à son initiative, Philippe Rahm rencontre Bruno Latour dans le cadre d'une conférence intitulée *Ville et architecture à l'ère de l'anthropocène*[626] qu'ils donnent ensemble à La Maréchalerie de

Versailles. Quelques semaines plus tôt, l'architecte suisse avait présenté son travail aux étudiants du master SPEAP de Sciences-Po devant Bruno Latour. Quelques semaines plus tôt aussi, Philippe Rahm participait au colloque *Au tournant de l'expérience*[627], dans lequel intervenait aussi Bruno Latour. En 2015, pendant la COP 21, Philippe Rahm avait organisé trois débats[628] à la Maréchalerie et avait invité Bruno Latour à participer à l'un d'entre eux[629] ; le sociologue français avait donné son accord avant de se décommander.

Philippe Rahm est un des rares architectes que nous avons interrogés pour notre recherche de doctorat à revendiquer une connaissance du monde intellectuel. Il en connait les enjeux, les acteurs, et les ouvrages de référence. Lors de notre premier entretien, en 2010, il mentionne, avant que nous ne les évoquions, les questions écologiques qui animent les sciences humaines et sociales du début des années 1990. Il identifie la controverse qui se joue entre Luc Ferry et Michel Serres et a lu les deux ouvrages autour desquels la polémique s'est construite : « Luc Ferry a écrit un livre, *Le Nouvel ordre écologique* (1992), qui s'oppose au livre de Michel Serres, *Le Contrat naturel* (1990), qui est plus vieux. *Le Contrat naturel* véhicule des idées américaines de *deep ecologik* où la nature devient plus importante que l'Homme ; il y a une forme d'antihumanisme qui apparait dans ces théories. Michel Serres résume l'idée de contrat social entre les hommes, une idée humanisme au sein de laquelle l'Homme est au centre du monde. Et tout à coup, il explique la notion de contrat naturel comme la considération de la nature comme plus importante que l'Homme. Ce qui est assez contestable pour Luc Ferry

626 Bruno Latour, Philippe Rahm, *Ville et architecture à l'ère de l'anthropocène*, Versailles, Centre d'art contemporain La Maréchalerie, 8 juin 2016.

627 *Au tournant de l'expérience. Interroger ce qui se construit, partager ce qui nous arrive*, Cité de l'architecture et du patrimoine,11 et 12 mars 2016, organisé par Chris Younès, Xavier Bonnaud et Céline Bodart.

628 19, 26 novembre et 03 décembre 2015. Maréchalerie de Versailles, autour de trois notions : l'air, la lumière, la vapeur.

629 *Débat 02 : La lumière. L'éclairage comme astronomie domestique*, 26 novembre 2015, avec Cyrille Berger, Laurent Grasso, Matthieu Poirier, Matthieu Lehanneur. Modération : Catherine Pierre.

par rapport à une tradition humaniste française depuis la Renaissance[630]. ».

Certes, l'architecte suisse propose une analyse réductrice des deux ouvrages, peut être en raison du temps limité qu'offre le dispositif de l'entretien, néanmoins, il connait les enjeux des deux livres et les discussions qu'ils provoquent. Philippe Rahm se positionne par rapport à cette controverse et donc par rapport à un débat qui s'ancre à la fois dans un autre milieu que le sien, celui des sciences humaines et sociales, et dans une autre temporalité que la sienne, le début des années 1990 : « *Le Contrat naturel* m'a beaucoup intéressé. J'avais même fait un projet que j'avais appelé Le Contrat naturel. On avait travaillé au niveau des matériaux de construction en disant que les matériaux aussi doivent aussi avoir leur propre écologie, qu'ils ont leur propre vie et que l'on ne doit pas faire dire à la pierre ce qu'elle n'est pas. J'ai laissé tomber ce projet à cause de son côté romantique et presque à cause de son animisme. Cette forme d'altérité me semble presque antihumaniste[631]. ».

Quand nous l'avons à nouveau rencontré en 2015, nous avons interrogé Philippe Rahm sur l'influence qu'avait pu avoir, pour le jeune architecte qu'il était, la publication de quatre livres édités entre 1989 et 1992, *Les Trois Écologies, Le Contrat naturel, Nous n'avons jamais été modernes, Le Nouvel ordre écologique.* Cette question l'a amené à préciser la manière dont il se situe par rapport au travail de Bruno Latour et de Félix Guattari, qu'il n'avait pas mentionné lors de l'entretien de 2010. En cohérence avec la position qu'il construit sur l'écologie, à l'écart des questions sociales, politiques et morales, Philippe Rahm ne souscrit pas aux idées portées dans *Les Trois écologies* : « *Les Trois écologies*, que j'ai lu tardivement, ne m'a pas vraiment intéressé. Félix Guattari ramène les questions écologiques dans le champ du social plutôt que de les affronter. Je me souviens que cela glissait très vite du côté sociologique ou sur des questions de sciences humaines. C'est une manière de dégager l'écologie des questions scientifiques qu'elle engage pourtant (…). Quand je l'ai lu il y a dix ans je me suis dit que ce n'était pas très constructif. »

[630] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[631] *Idem*.

Son positionnement face à Bruno Latour est plus ambivalent. Nous l'évoquions, l'architecte suisse est à la recherche d'échanges avec le philosophe français. Si Philippe Rahm semble intéressé par le travail de Bruno Latour, il s'appuie peu, dans ses textes ou dans ses projets sur des notions latouriennes. La médiatisation de Bruno Latour et la légitimité scientifique dont il jouit en font un intellectuel par rapport auquel il convient de se situer, surtout pour un architecte qui revendique un ancrage théorique solide. Aussi, certaines questions qu'investit le philosophe français sont assez proches de celles dont s'empare Philippe Rahm, ce qui justifie d'autant plus le rapprochement entre les deux hommes. Quand je l'interroge sur Bruno Latour en 2015, Philippe Rahm répond « *Nous n'avons jamais été modernes*, je ne l'ai toujours pas lu ; d'ailleurs Bruno Latour a changé de position depuis ce livre. Notamment avec cet article "Pourquoi la pensée critique ne marche plus" en 2004 ». Lors de la rencontre réunissant l'architecte suisse et le philosophe français, *Ville et architecture à l'ère de l'anthropocène*, Philippe Rahm interpelle Bruno Latour sur cet article qu'il lit comme point de bascule de la position du philosophe, notamment sur la notion de récit. Bruno Latour conteste l'interprétation de l'architecte suisse : « Le problème avec les architectes, c'est qu'ils utilisent les arguments scientifiques à la légère alors que nous les prenons au sérieux[632]. » Cette anecdote est représentative du rapport que Philippe Rahm entretient avec le monde intellectuel : il en maîtrise les codes et les enjeux, il en connait l'actualité, il articule avec aisance certaines notions sur lesquelles il appuie son travail ; il ne revendique pas une approche de chercheur, ses connaissances sont parfois lacunaires et ses démonstrations théoriques parfois fulgurantes et souvent approximatives, comme dans l'interprétation qu'il fait d'une basculement de la pensée de Latour, sans avoir lu ses ouvrages de référence, seulement à l'appui d'un article d'une dizaine de pages.

Le fantôme du Mouvement moderne

Philippe Rahm a commencé ses études d'architecture en 1989 : « On était alors en plein centenaire de la mort de Le Corbusier[633]. » Il décide de consacrer son mémoire à la Villa Savoye en tentant de

[632] Bruno Latour lors de la rencontre *Ville et architecture à l'ère de l'anthropocène*. Critique que le philosophe français avait déjà formulé à l'égard des architectes dans l'introduction qu'il avait fait à la rencontre *Autour de l'étrangeté* le 22 février 2010.

[633] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

mettre en lumière une autre histoire de la maison : celle de sa détérioration matérielle, celle de sa condition physique. « Les cinq points de l'architecture de Le Corbusier cherchent à évacuer la réalité physique du monde. La modernité, et la Villa Savoye qui la représente, c'est un prisme pur flottant dans l'espace, qu'on a rendu tout blanc. C'est une volonté de rendre réel une abstraction. Ce que j'ai tenté de montrer dans mon mémoire, c'est toute l'histoire naturelle de la Villa Savoye qui s'est battue contre ce principe d'abstraction[634]. »

Dix ans plus tard, en 2003, il y emmène un groupe de seize étudiants, avec l'écrivaine Marie Darrieussecq et l'artiste Jean-Michel Vilmouth ; il publie l'année suivante, en 2004, un livre autour de cet enseignement. *Ghostscape*[635], titre de l'enseignement et titre du livre, a pour ambition de penser les fantômes qui pourraient hanter la maison manifeste de Le Corbusier. La figure que construit Philippe Rahm avec ses étudiants, une Villa Savoye hantée, peut se lire comme une allégorie des espaces invisibles et troubles de la modernité, une mise en lumière du monstre que peut contenir le Mouvement moderne. La thèse de l'architecte suisse reprend celle de son mémoire : la Villa Savoye est une incarnation manifeste d'un des désirs inavouables de la modernité : s'abstraire des conditions physiques du monde : « Le Corbusier disait que c'était en béton alors qu'en réalité c'était un mélange de béton et de briques un peu bricolé. De la même manière, il y a eu du salpêtre qui a fait sortir les briques, qui sont apparues par des marques noires sur la blancheur de la façade, comme des fantômes. Toute la réalité physique du monde climatique, matériel, se vengeait et réapparaissait sous forme de fantôme sur cette architecture blanche et pure. Cela a été un point de départ de mon travail[636]. »

Ce serait donc en questionnant l'aporie de certaines conditions modernes, l'abstraction et le « purisme », et leurs ambitions intenables, que Philippe Rahm aurait construit son approche d'une architecture « physiologique » : « Ce travail sur la Villa Savoye m'a permis de définir ce que je souhaitais faire : une architecture qui redevienne matérielle, en lien avec la pesanteur et le climat. Une

634 *Idem*.

635 Marie Darrieussecq, Philippe Rahm, Jean-Michel Vilmouth, *Ghostscape*, Éditions de l'École des Beaux-Arts de Paris, 2004.

636 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

architecture qui se réengage dans le monde sensible. Il y avait une phrase de Le Corbusier qui m'intéressait : "L'architecture comme pure création de l'esprit", alors que pour Hegel c'est "l'architecture comme imparfait symbole de l'esprit", parce que pour lui l'architecture était totalement prise dans le monde physique de la pesanteur, dans le monde matériel. Cette recherche m'a conduit dès le début de mon travail à accepter ce monde physique, sensible, climatique et à créer des liens écologiques, physiques, matériels, météorologiques avec le monde sensible, le monde réel[637]. »

En interrogeant les fantômes de la maison manifeste du Mouvement moderne, Philippe Rahm interroge l'ambivalence dont peut être chargée l'idéologie moderne et tente d'en saisir les zones d'ombre et d'ambigüité. L'architecte suisse se montre critique par rapport à un Mouvement moderne avec lequel pourtant il entretient une relation soutenue et complexe : d'une part il se situe par rapport à celui-ci, d'autre part il le convoque dans son discours, enfin, il l'appréhende comme un modèle fort, modèle dont il projette la structure sur ce que pourrait être le mouvement d'une architecture écologique. Lorsqu'il évoque l'enjeu de l'incursion des questions environnementales chez les architectes, il identifie comme ambition principale celle de constituer un nouveau langage architectural, le langage de l'architecture écologique[638] ; il prend comme modèle l'architecture du Mouvement moderne qui aurait réussi, avec le changement de paradigme qu'à opéré la modernité, à construire un nouveau langage, le langage de l'architecture moderne. Le Mouvement moderne hante le travail et le discours de Philippe Rahm ; miroir inversé de ce que pourrait être le mouvement de l'architecture météorologique, il fonde un modèle fort et complexe, ambivalent et intenable, à partir duquel il construit ses premières hypothèses de recherche.

Le postmodernisme, un parent caché

« Traité comme une mode, le postmodernisme s'est *démodé*[639] » écrivait Hal Foster en 1996. Il est rare en effet aujourd'hui qu'un architecte affirme une filiation avec les idées issues de ce courant,

[637] *Idem*.

[638] Ou « architecture physiologique » ou encore « architecture météorologique ».

[639] Hal Foster, *Le retour du réel*, La lettre volée, 2005, p. 250 (édition originale: *The Return of the Real*, Massachusetts Institute of Technology, 1996).

tant, dès le début des années 1990, le postmodernisme et ce qu'il portait est tombé en désuétude. Cependant, plusieurs signes dans les projets comme dans le discours de Philippe Rahm permettent d'émettre l'hypothèse que l'architecte suisse, qui a fait ses études entre 1989 et 1993, et qui, selon ses propres termes, a « été élevé avec Aldo Rossi[640] », a été marqué par certaines « valeurs » de la condition « postmoderne », qu'il explore dans son travail. Néanmoins, il est difficile de saisir la manière dont Philippe Rahm s'empare de cet héritage, tant l'architecte suisse est ambivalent sur ce sujet. En voici un exemple, lors de l'entretien qu'il m'accorde en 2010, Philippe Rahm fait référence au postmodernisme à deux moments de notre échange et de manière totalement antagoniste :

« Pour moi, le postmodernisme, c'est une prison complète ou l'on est dans des codes ; si on met du rouge c'est pour des pompiers ! C'est une prison sémantique, une prison de références : on ne peut plus faire les choses sans références. Alors que l'architecture météorologique, c'est totalement la liberté, c'est des fluides, des vaporisations, des dilatations, de la légèreté. Je pense que c'est beaucoup plus libre que le postmodernisme. Le postmodernisme, c'est une liberté qui marche sur des codes[641]. »

« Quand le Postmodernisme est arrivé, contre la modernité, il y a eu des architectes comme Venturi par exemple qui a fait un bâtiment complètement banal, mais de couleur rouge pompier, et c'était une caserne de pompiers... Tout à coup, ce jeu, qui n'était plus sur l'espace mais sur la signification des choses, a renouvelé le langage de l'architecture et c'était une énorme liberté[642]. »

Cet exemple traduit une difficulté de l'architecte suisse à se positionner vis-à-vis d'un héritage dont il revendique certains aspects et dont il se détache vigoureusement par ailleurs sur d'autres questions. Le caractère manifeste des revendications du postmodernisme, la valorisation des notions de liberté individuelle, d'amoralité et de pluralité, la mise en crise de la modernité, font écho aux questions dont s'empare l'architecte suisse et à la démarche qu'il construit. Le Digestible Gulfstream pourrait se lire comme un projet postmoderne qui favorise la multiplicité des usages, la liberté d'appropriation, la perversion du confort bourgeois, la convocation de

[640] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2010. Voir annexe.

[641] *Idem*.

[642] *Idem*.

symboles, et même, l'utilisation du récit. « Habiter un courant d'air », est un apophtegme qui construit une narration qui mythologise le climat en faisant de ses caractéristiques des signes.

Pourtant, s'il existe une dimension du postmodernisme à laquelle Philippe Rahm ne souscrit pas, du moins dans son discours, c'est celle du récit. Le récit serait selon lui le symbole de la subjectivité et de l'obscurantisme du postmodernisme, et contribuerait à l'impossibilité des revendications postmodernes à construire un mouvement fort, cohérent, légitime et porteur d'un modèle. Reprenant le travail mené par Jean-François Lyotard sur la « condition postmoderne », Aron Kibédi Varga propose dans le texte « Le récit postmoderne[643] » une lecture du clivage entre modernisme et postmodernisme par le prisme du récit. Il y souligne l'importance du rôle des récits de légitimation dans le modèle moderne et la nécessité, dans la « période postmoderne[644] », de convoquer les récits dans leurs dimensions mythologiques : « Entrer dans la période postmoderne, ce n'est pas seulement se rendre compte du déclin des mythes, c'est aussi faire un effort pour retrouver le récit. Si Ricœur, MacIntyre et d'autres insistent tellement sur la fonction quotidienne du récit, c'est sans doute parce qu'ils estiment que le récit se trouve, à l'heure actuelle, menacé sous toutes ses formes[645]. » Si Philippe Rahm n'a probablement pas une connaissance pointue de ce sujet, son intuition l'engage à être vigilant par rapport aux narrations postmodernes. Plus que du récit, nous pourrions spéculer que c'est le caractère « non légitimant » des récits postmodernes qui trouble l'architecte suisse. En effet, son travail étant plutôt identifié principalement dans le champ de l'art, Philippe Rahm est en quête de légitimité en tant qu'architecte. Par ailleurs, il tente d'objectiver une démarche qui elle aussi est souvent qualifiée de fictionnelle voire de subjective. Rejeter le récit est une manière de s'affirmer en tant que constructeur rationnel et objectif et de rompre avec l'image de l'architecte-artiste fictionnel qu'il véhicule.

On retient néanmoins que, contrairement à ce qu'il revendique, la narration est souvent présente dans ses projets : deux exemples

643 Áron Kibedi Varga, « Le récit postmoderne », *Littérature*, n°77, *Situation de la fiction*, 1990, pp. 3-22, [en ligne] http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1990_num_77_1_1506, DOI : 10.3406/litt.1990.1506.

644 Aron Kibédi Varga utilise la notion de « période postmoderne », Áron Kibedi Varga, « Le récit postmoderne », p. 15.

645 *Idem.*

signifiants et représentatifs d'une grande partie de ses projets, *Ghost Flat* et *Territoire déterritorialisé*. Dans le projet *Ghost Flat*, commandé en 2004 par le Centre d'art contemporain Kitakyshu au Japon, l'architecte suisse et Jean-Gilles Decosterd[646] nous proposent d'ajouter une quatrième dimension à l'architecture pour penser un appartement qui s'organiserait « dans les différentes longueurs d'onde du visible afin (…) d'élargir la mesure et la fabrication de l'espace à d'autres univers, parallèles, invisibles. Bilocation, ubiquité, *channeling*, c'est à travers cette présence synchronique de différentes dimensions spatiales que nous aimerions dessiner une architecture où s'entrecroisent des spectres d'espaces, des chambres hantées par d'autres chambres, où des fantômes de programmes peuvent apparaître dans d'autres programmes[647] ».

Cinq ans plus tard, en 2009, Philippe Rahm propose pour la carte blanche du VIA (Valorisation de l'innovation dans l'ameublement) une installation intitulée *Territoire déterritorialisé. Un beau jour de printemps à Paris en 1882*, dans laquelle il propose de reconstituer « chimiquement et météorologiquement la géologie et l'atmosphère parisienne d'avant l'apparition de la pollution massive du XIX^{e} siècle, comme une réalité naturelle à la fois filtrée et régénérée[648]. ». Le symbole, le mythe et la fiction portent ces deux projets que l'on pourrait aisément qualifier de narratifs.

Quand on l'interroge sur la capacité de l'écologie à construire un récit, Philippe Rahm répond : « Je pense qu'il faut aujourd'hui abandonner la notion de "récit". La pensée postmoderne des années 1980 a popularisé cette idée que tout était "récit", que tout n'était que points de vue subjectifs et que même les faits scientifiques et objectifs n'étaient que des "points de vue" subjectifs, de "grands récits", comme on les a nommés de manière péjorative pour en souligner la faible valeur objective[649]. » L'architecte suisse fait même du récit le dispositif de pensée qui fragiliserait l'émergence d'un questionnement écologiste chez les architectes.

Peut-être que l'échange à la Maréchalerie de Versailles entre Bruno Latour et Philippe Rahm peut nous apporter un éclairage sur ce que

[646] Decosterd et Rahm travaillent pour ce projet avec Jérôme Jacquin et Marie Darrieussecq.

[647] http://www.philipperahm.com/data/projects/ghostflat/index-f.html

[648] http://www.philipperahm.com/data/projects/deterritorializedmilieus/index-f.html

[649] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

l'architecte suisse assume de son héritage postmoderne. À la fin de son introduction, il interpelle le philosophe français avec cette question : « Si la modernité est objective et univoque, la postmodernité des années 1980 met en place une critique de l'objectivité moderne et en appelle à une forme de subjectivité, de multiplicité, d'altérité : on recommence à raconter des histoires, à raconter des récits, qui sont donc issus de questions culturelles et non plus scientifiques (…) Pourrions-nous aspirer aujourd'hui à une situation, que je qualifierais de postcritique, qui serait une combinaison des moyens modernes (réutiliser la science, l'objectivité, les procédures) pour des fins postmodernes (liberté, diversité, multiplicité, altérité)[650] ? » Si cette question n'a pas reçu la réponse attendue, sa formulation nous permet de saisir ce qu'emprunte l'architecte suisse au postmodernisme et la manière dont il se situe par rapport à cet héritage.

L'héritage manquant de la contre-culture

Plusieurs dimensions de l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 auraient pu retenir l'attention de Philippe Rahm, tant les sujets dont s'empare ce « courant » de l'architecture font écho à ceux que traitera l'architecte suisse trente ans plus tard. Nous pouvons énoncer trois points de convergence : d'abord la volonté de penser une architecture en interaction intrinsèque avec les conditions climatiques dans lesquelles elle s'inscrit ; ensuite, le désir de concevoir une architecture intégrant les innovations scientifiques qui vont dans le sens de la première condition ; enfin, l'architecture de la contre-culture affiche une volonté d'être autonome, notamment énergétiquement (mais pas seulement), par rapport au système dominant. Si l'ambition de Philippe Rahm ne revêt pas la dimension politique des revendications de la contre-culture, il propose en revanche des projets qui affirment une autonomie par rapport au contexte juridique, normatif et social du système dominant. C'est d'ailleurs entre autres pour cette raison que ses projets consistent souvent en des installations qui se développent dans le champ de l'art et non dans celui de l'architecture, cadre beaucoup plus contraignant qui ne lui permettrait pas cette liberté.

[650] Philippe Rahm, *Ville et architecture à l'ère de l'anthropocène*, La Maréchalerie de Versailles, 8 juin 2016.

Nous l'avons évoqué, Philippe Rahm ne revendique pas un positionnement politique et insiste sur le fait que sa démarche ne s'accompagne pas d'un engagement écologique. Son travail est à l'écart des considérations éthiques, des convictions et des questions sociales qui découlent de la crise environnementale. Le caractère politique et social de la contre-culture explique sûrement la faible appropriation de ce courant par l'architecte suisse, comme il le souligne lui-même : « L'idéologie que porte l'architecture bioclimatique ne m'a pas du tout influencé. Mon point de vue était beaucoup plus lié à l'architecture elle-même[651]. » On pourrait identifier cette première cause : selon Rahm, le caractère politique de la contre-culture en fait un courant qui s'ancre d'abord dans des questions sociales avant de se positionner autour de problématiques architecturales.

La seconde raison de l'étanchéité de la démarche de Philippe Rahm à l'architecture de la contre-culture est probablement aussi générationnelle. Le contexte dans lequel il construit son positionnement, dans une fin d'années 1980 plutôt centrées sur le débat modernisme-postmodernisme et dans des années 1990, au début ce que l'on appellera l'architecture du star-système[652], est lui-même assez peu poreux à ce courant de l'architecture. Plusieurs architectes et chercheurs[653] que nous avons interrogés dans le cadre de notre recherche nous ont dit que l'architecture bioclimatique des années 1960-1970 était considérée comme « ringarde » et « *has been* » dans les années 1990. Ce courant ne fait donc pas partie des référents sur lesquels se construit la culture architecturale des années 1990, au sein de laquelle Philippe Rahm articule sa démarche. « » Le courant de l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 ne m'a pas tellement influencé. C'est plutôt venu après. En réalité j'ai eu une éducation architecturale où ces questions-là étaient absentes. J'ai été élevé avec Aldo Rossi, et même avec certains modernes, comme Le Corbusier, Louis Khan. Ces questions-là, de contre-culture et d'architecture bioclimatique, avaient disparu. Le livre d'histoire de l'architecture que nous avions était celui de Kenneth Frampton dans

[651] Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

[652] Voir à ce sujet l'article de François Chaslin, dans *L'Architecture d'Aujourd'hui* (n°272, octobre 1990, p.34), qu'il introduit par : « Nous sommes aujourd'hui, en architecture comme en d'autres disciplines entrés maintenant dans l'ère du star-système généralisé, du vedettariat universel et transcontinental qui sont devenus une des marques, à bien des égards affligeants, de cette fin de siècle ».

[653] Propos tenus en dehors de l'enregistrement de l'entretien.

lequel je ne suis pas sûr qu'il parle d'architecture bioclimatique. On n'avait pas d'informations par rapport à cela[654]. »

Un peu plus loin dans l'entretien, Philippe Rahm précise que s'il évolue dans un contexte au sein duquel le courant de l'architecture de la contre-culture est absent, en revanche, certains enseignements qu'il suit s'articulent autour d'exemples d'architecture ou de dispositif bioclimatique : « À l'EPFL[655], en première année, on a vu des choses sur le vernaculaire, sur des manières de construire au Yémen, sur l'inertie des murs, la ventilation des bâtiments dans les tropiques. C'est une chose que j'ai acquise, mais l'intérêt que j'ai eu plus tard pour des questions climatiques n'était pas lié à cela[656]. »

En 1996, Philippe Rahm et Jean-Gilles Decosterd[657] proposaient en réponse à un concours international pour une intervention artistique sur le bâtiment Uni-Dufour à Genève, un projet intitulé Béton géologique. L'ambition de cette installation aurait été de montrer l'ancrage géologique de la modernité et l'imbrication entre ce qui relève de la nature et de la culture. Le projet était d'installer sous le bâtiment Uni-Dufour de « gigantesques enrochements provenant de la même origine géologique alpine que le béton[658] » ». En 1998, dans le dossier de *L'Architecture d'Aujourd'hui* intitulé *Sous les pavés l'herbe*[659] autour de l'architecture écologique, Philippe Rahm affiche la volonté « de relier, par cette confrontation entre la roche et le béton, les matières de la ville à un milieu naturel local en exposant des filiations et des comportements physiques habituellement dissimulés[660] ». En 2014, Bruno Latour présente aux Abattoirs de Toulouse l'exposition *Anthropocène Monument*[661] qui présente trente projets en réponse à l'injonction du philosophe français de penser un monument à l'anthropocène. Pensée vingt ans plus tôt l'installation Béton géologique aurait pu être conçue dans le cadre de cette exposition. Avec vingt d'avance donc, l'architecte suisse pose les termes des questions qui se formuleront au début des années 2000

654 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

655 École polytechnique fédérale de Lausanne.

656 Philippe Rahm lors de notre entretien en 2015. Voir annexe.

657 Avec Jean-Claude Deschamps.

658 Philippe Rahm, « Sous les pavés, l'herbe », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 217, juin 1998, p. 99.

659 *Idem*, pp. 90-102.

660 *Idem*, p. 99.

661 Exposition *Anthropocène monument*, Abattoirs de Toulouse, 3 octobre 2014-4 janvier 2015.

avec l'émergence de la thèse de l'anthropocène. C'est un détail, mais il est assez représentatif de ce qui fait la force de Philippe Rahm : avoir une intuition aiguisée de ce que sont les questions fondamentales de notre époque et s'abstraire du contexte normatif dans lequel il se trouve. C'est ce qui lui permet, dans des années 1990 portées par ce que l'on pourrait appeler l'architecture du spectacle, de penser, alors même que la notion n'est pas encore définie, un projet convoquant la thèse de l'anthropocène.

Nous l'avons vu, Philippe Rahm jouit d'une visibilité importante ; nous avons formulé l'hypothèse que cette réception favorable était liée à l'ancrage de son positionnement entre le champ de l'art et celui de l'architecture, entre la théorie et l'expérimentation, entre la Suisse et la France, entre un thème de travail très *mainstream* (le durable) et un angle très singulier (la météorologie). Nous avons aussi pu voir que l'articulation qu'il fait de son héritage architectural lui permet de construire une démarche singulière et facilement repérable dans le milieu de l'architecture. Philippe Rahm voit dans le Mouvement moderne l'exemple d'un modèle fort et cohérent qui permet d'établir un langage. Il retient du postmodernisme le tonitruant manifeste mais aussi l'exacerbation de la liberté, de la subjectivité, de la sexualité, de la multiplicité, et bien sûr l'abstraction qui est faite des dimensions morales et sociales. Enfin, si l'architecture de la contre-culture ne constitue pas un héritage pour l'architecte suisse, certaines questions dont il s'empare permettent de réactualiser les principes de l'architecture bioclimatiques des années 1960 et 1970.

Philippe Rahm ne construit pas seulement une démarche et des projets, son ambition est de construire le langage d'un mouvement architectural, l'architecture météorologique. C'est peut-être ce qui explique aussi l'importance qu'il accorde à la nécessité de se situer d'une part dans une histoire de l'architecture et d'autre part en fonction de références théoriques assez fortes. L'architecte suisse tente de structurer les bases d'un modèle, ce qui explique aussi la portée de la réception dont ses travaux jouissent. Ce n'est pas seulement le travail d'un architecte qui est évalué, c'est aussi et surtout celui d'un courant d'architecture autoproclamé, « l'architecture météorologique ».

3. Construire en pierre et penser la matière, le cas du Chai de Solan de Gilles Perraudin

Fracture et continuité dans la trajectoire de Gilles Perraudin

En 1992, l'agence Jourda et Perraudin remporte le concours d'un centre de formation en Allemagne, à Herne Sodingen. Le projet proposé par les deux architectes lyonnais réunit sous une serre de 13 000 m² des bureaux municipaux, des salles de réunion, des salles polyvalentes, des administrations, des logements, des bureaux, un hall de sport et une bibliothèque. Les questions écologiques et énergétiques structurent les directions architecturales. Le bois utilisé pour les poteaux est local[662], le dispositif de la serre permet avec l'utilisation d'une ventilation double flux d'instaurer dans le bâtiment « le climat de Nice » alors que nous sommes au milieu de la Ruhr, un champ solaire composé de 10 000 m² de cellules photovoltaïques est abrité sur la cinquième façade, l'eau de pluie est collectée et employée. Dans la majorité des articles consacrés à ce projet reviennent les termes de « projet manifeste » et d'« utopie réalisée » ; dans un texte publié en mars 1996 dans *Les Échos*[663], un journaliste présente même le projet de Jourda et Perraudin comme l'utopie construite issue de deux grandes figures, celle du dôme géodésique de Richard Buckminster Füller et celle de Crystal Palace de Joseph Paxton.

Le Centre de formation d'Herne peut se lire comme le projet manifeste de l'atelier Jourda et Perraudin[664] tant il semble reprendre avec une certaine radicalité et à une grande échelle l'ensemble des thématiques qui leur sont chères. Plus largement, le projet peut être appréhendé comme un projet manifeste de l'architecture durable, alors émergente tant il répond aux différentes injonctions énergétiques, climatiques et écologiques qui se structurent dans cette fin des années 1990. En 1997, l'Allemagne montre le projet d'Herne au sommet de Kyoto. Françoise-Hélène Jourda précise qu'il est présenté « sous la

[662] Dans une forêt à 70 km du projet.

[663] François Lamarre, « Construction sous serre dans la Ruhr », *Les Échos*, 14 mars 1996.

[664] Sur Google Image, à la recherche « Jourda Perraudin », la première image trouvée est une image du centre de formation d'Herne. Sur les dix premières images, cinq sont issues de ce projet.

Figure 1 et 2 : Photographie du projet d'Herne Sodinger, 1999. Source : site internet de Françoise-Hélène Jourda.

Figure 3 : Photographie du projet d'Herne Sodinger, 1997. Source : site internet de Françoise-Hélène Jourda.

forme de maquette, de films et d'une exposition, en tant que contribution de l'Allemagne à la COP3 pour dire : c'est possible[665]. »

Le projet de la Ruhr est le dernier que Françoise-Hélène Jourda et Gilles Perraudin réalisent ensemble. Certes, on peut sûrement le qualifier de projet manifeste, mais il est surtout manifeste du positionnement de Françoise-Hélène Jourda et traduit surtout une direction de l'atelier dans laquelle ne se reconnait plus Gilles Perraudin : « On venait de gagner le projet d'Herne. J'ai commencé à me poser de sérieuses questions sur la justesse de notre attitude. Je me suis rendu compte assez vite que j'allais dans un sens qui n'était pas celui vers lequel je souhaitais aller. C'est ce sentiment qui m'a amené à m'intéresser à la pierre, au bois, à la matière[666]. »

Par son échelle, sa médiatisation, sa surabondance de références au développement durable, sa multiplication presque obsessionnelle de dispositifs énergétiques et climatiques, le projet du centre de formation allemand matérialise les points de divergence des deux associés et précipite Gilles Perraudin vers des questionnements qui le conduiront à ce qu'il appelle lui-même une « architecture de la sobriété », mêlant une réflexion sur la matière et sur le milieu : « Je me posais beaucoup de questions sur ce que nous faisions avec Françoise Jourda ; c'est ce qui nous a conduit à nous séparer à ce moment-là : c'est parce que j'ai fait volte-face sur le plan architectural. Cela ne s'est pas formulé comme ça. Je ne voulais plus construire ce genre de trucs, ce n'était pas possible, ce n'était pas la bonne direction. À ce moment-là, j'ai découvert la pierre. J'ai découvert les carrières. J'ai été impressionné par ce matériau. Je me suis retrouvé face à des montagnes de pierres : j'ai vu les temples, j'ai vu la Grèce, j'ai vu l'Égypte[667]. »

En caricaturant, on pourrait séquencer la trajectoire de Gilles Perraudin avec le centre de formation d'Herne : avant, avec Françoise-Hélène Jourda, une architecture technico-bio-climatique, après, une architecture « vernaculaire d'avant-garde[668] » ; autrement

---

665 Françoise-Hélène Jourda dans la vidéo *Architecture responsable et développement durable* publiée [en ligne] http://www.architectes.org/atom/4819

666 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 12 avril 2017.

667 *Idem*.

668 D'après Gilles Perraudin, c'est Patrice Goulet, en 1980, qui emploie la première fois cette terminologie à propos de son travail. Dans le livre *Gilles Perraudin*, Presses du réel, 2012, Yann Nussaume utilise aussi cette expression. Lors de notre entretien, Gilles Perraudin qualifiera lui aussi son travail d'architecture vernaculaire d'avant-garde.

dit, toujours en caricaturant, avant, une architecture de la croissance verte, et après, une architecture de la décroissance. Dans le texte intitulé « Inspiration traditionnelle[669] » qu'il écrit dans la revue *Cosa Mentale*, Gilles Perraudin porte un regard critique sur la première partie de son parcours : « Si mes premiers projets firent la part belle aux technologies *high-tech* pour réaliser des apports énergétiques gratuits et renouvelables, j'ai pris conscience que l'énergie dépensée pour produire ces systèmes sophistiqués devenait plus importante que les économies qu'elles étaient supposées faire[670] ! » Un constat qu'il expose aussi dans le livre qui lui est consacré : « J'avais l'impression de ne pas aller au bout de ma démarche architecturale, la médiatisation me condamnait à cultiver un même style architectural, une expression *high-tech* mâtinée de vertus écologiques[671]. »

Certes, les directions, les obsessions, l'engagement de Gilles Perraudin connaissent une ligne de fracture au mitan des années 1990. Néanmoins, la démarche qu'il construit seul, après sa rupture avec Françoise-Hélène Jourda, et les projets qu'il fera à partir de ces principes ont plusieurs points d'ancrage qui parcourent les années 1970, 1980, et 1990. Sa considération pour le milieu dans lequel s'instaure le projet, son travail sur la matière, ses références à l'architecture vernaculaire sont déjà présents dans ses premières réflexions et sont visibles (avec plus ou moins de clarté) dans les projets qu'il mène dans sa « première période ». Trois exemples : la Maison de Saint-Peray, réalisée en 1982, propose déjà une articulation entre une réflexion bioclimatique, un travail sur la matière (la brique) et un dialogue entre le bâtiment et le milieu. En 1984, les quatre maisons à l'Isle d'Abeau expérimentent l'entrecroisement de dispositifs climatiques et d'un travail sur la terre (le pisé). La transformation du chalet en Haute Savoie, en 1998, propose cette même articulation entre l'énergie et la matière, cette fois-ci avec le bois. Nous étudierons plus précisément les points de continuité entre ces trois sujets dans la suite de ce sous-chapitre : le milieu, la matière, le vernaculaire.

En revanche, un point, et non des moindres, diffère entre les deux temps du travail de l'architecte : son positionnement sur la modernité,

669 Gilles Perraudin, « L'inspiration traditionnelle »*, Cosa Mentale*, n°11 « cycle tradition », sept. 2013, revue sans pagination.

670 *Idem*.

671 Yann Nussaume, Valéry Didelon, *Gilles Perraudin*, Presses du réel, 2012, p. 116.

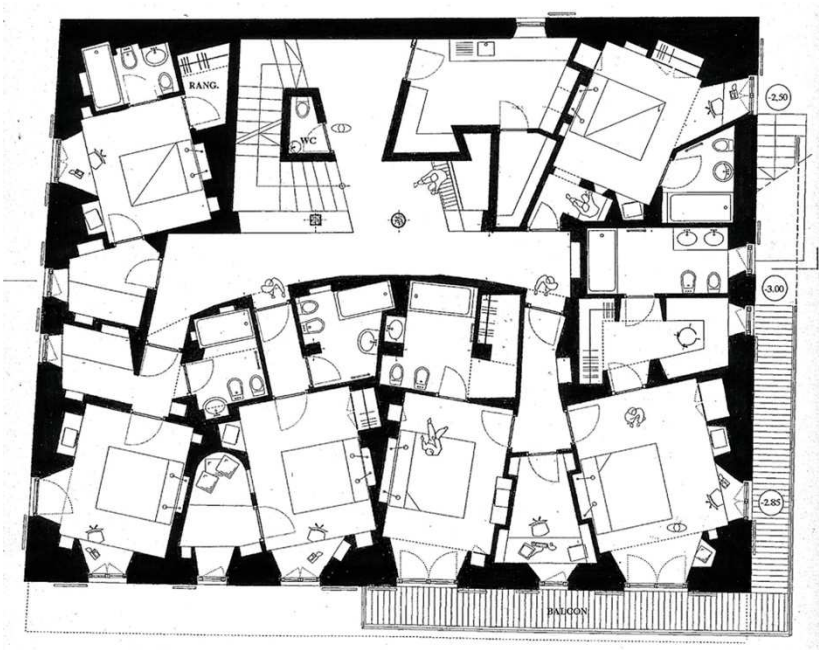


Figure 1 : Plan, chalet en bois, Haute-Savoie, 1998. Source : site internet de Françoise-Hélène Jourda.

Figure 2 : Photographie, maisons de l'Isle d'Abeau, 1984. Source : site internet de Françoise-Hélène Jourda.

Figure 3 : Photographie, maison de Saint-Peray, 1982. Source : site internet de Françoise-Hélène Jourda.

l'industrialisation et le progrès. S'il questionne peu ces dimensions dans la première partie de son travail, il en fait un sujet central après la fin des années 1990, par rapport auquel il situe son travail. On peut faire l'hypothèse que ce positionnement radical sur les valeurs de la modernité s'accompagne d'un engagement politique assez marqué. Gilles Perraudin passerait d'une architecture écologique apolitique à une architecture écologique politique, ce qui le conduirait à passer d'une architecture qui suit les injonctions du capitalisme, en s'orientant sur la ligne de la croissance verte, à une architecture engagée, à l'écart de la « marchandisation du monde[672] ».

Un engagement politique

Contrairement à Philippe Rahm qui ne s'empare pas de la dimension politique de l'écologie, Gilles Perraudin affirme que son travail sur une architecture écologique prend racine dans un engagement politique : « L'écologie c'est de la politique » affirme l'architecte lors de notre entretien, avant d'identifier le contexte de mai 68 comme particulièrement propice à l'éveil d'une conscience politique et à l'émergence d'une considération pour l'environnement. « C'était l'après et l'avant mai 68. On découvrait que le monde était fini, enfin plutôt qu'il avait une finitude. Qu'il soit fini ce n'est que quelques dizaines d'années après que je peux le dire. Une des critiques principales que nous formulions était autour du consumérisme. »

Pour comprendre le lien que le jeune homme fait alors entre engagement et écologie, il faut saisir la manière dont il appréhende le printemps 1968. Quand mai 68 débute, Gilles Perraudin est en pension, c'est l'année de son bac : « Quand 68 est arrivé, on nous a renvoyé dans nos foyers et j'ai passé les plus grandes vacances de ma vie. Nous écoutions, mon frère et moi, sur un petit transistor les événements de mai : le boulevard Saint-Michel, les pavés, les barricades. Nous étions à la campagne : nous avons vécu 68 dans un calme absolu. Il n'y avait plus de carburant, on se déplaçait à vélo. C'était une période d'une tranquillité absolue, ce qui ne m'a pas empêché de penser le problème. » C'est à ce moment que s'entrecroisent un engagement politique émergent, une sensibilité pour l'environnement et un discours sur un mode de vie doux et

[672] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

alternatif. Doux dans sa mobilité, « à vélo », et dans son utilisation des ressources – « nous n'avions plus de carburant » –, alternatif dans la remise en question du consumérisme et des injonctions de la classe dominante. En 1971, Guy Debord publie *La Planète malade*[673] dans lequel il écrit en parlant de mai 68 : « Ce printemps obtint aussi, sans précisément y monter à l'assaut, un beau ciel, parce que quelques voitures avaient brulé et que toutes les autres manquaient d'essence pour polluer. Quand il pleut, quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps[674]. »

Deux ans plus tard, en 1970, Gilles Perraudin s'inscrit à l'École d'architecture de Lyon et tente d'y poursuivre son combat naissant ; en deuxième année, il s'engage dans une coopérative ouvrière de production : « On construisait des maisons en bois. Ce n'était pas neutre. J'ai failli abandonner mes études d'architecture que je trouvais sans intérêt. » En 1973, le choc pétrolier marque aussi le jeune étudiant en architecture et renforce son inquiétude sur les questions écologiques et énergétiques : « Le choc pétrolier a eu une incidence importante. Déjà en tant que citoyen je me suis rendu compte de notre fragilité par rapport à la ressource, et en particulier la ressource énergétique. Néanmoins, mon questionnement était déjà bien antérieur : les questions d'ordre politique et économique me préoccupaient déjà depuis longtemps ».

Contre l'industrialisation, contre le Mouvement moderne

Dans l'entretien que Gilles Perraudin nous accorde en avril 2017, l'architecte qu'il mentionne le plus fréquemment est Le Corbusier, dont le nom apparait onze fois dans la retranscription de l'échange ; c'est près de deux fois plus que Louis Khan, qui est cité cinq fois, alors que l'architecte de la pierre revendique une influence majeure de l'architecte américain sur ces recherches et sur sa démarche. Nous l'évoquions au sein d'un précédent paragraphe, un des points de clivage majeur du parcours de Gilles Perraudin est celui de son positionnement par rapport aux valeurs de la modernité, notamment l'idée de progrès et le processus d'industrialisation.

673 Guy Debord, *La Planète malade*, Gallimard, 2004 [1971|.

674 *Idem*, p. 94.

La figure de Le Corbusier, en tant qu'incarnation manifeste du projet moderne, revient avec récurrence dans le discours de l'architecte. Les critiques qu'il formule sur les valeurs de la modernité se construisent majoritairement en s'appuyant sur des exemples de l'architecture ou de la démarche de l'architecte de la Cité radieuse. Quand nous l'interrogeons sur son positionnement sur les injonctions de la modernité pour le champ de l'architecture et de la ville, Gilles Perraudin répond : « Le Corbusier incarne la figure architecturale de la modernité. C'est un type qui s'est pris pour un artiste alors qu'il n'a fait qu'une peinture triste et sans intérêt : c'est encore pire au niveau architectural. Son engagement avec le purisme allait très bien avec l'idée de négation de l'Homme et de la nature. On lessivait tout, on faisait des architectures blanches sous le soleil, de la construction en série, de la machine à habiter, une terminologie qui fonctionnait très bien pour l'émergence de la société industrielle qui s'est servi de ces principes[675]. »

L'architecte de la pierre voit en Le Corbusier l'idiot utile d'une société de consommation en expansion portée par une industrialisation massive. Un idiot utile qui propose une formalisation du projet moderne, renforçant aussi son autorité par la construction d'une terminologie et d'une doctrine. L'un des projets manifestes de Le Corbusier, la Cité radieuse, en est pour Gilles Perraudin l'incarnation : « La maison du Fada porte bien son nom. Avec l'école en haut et un parc qui ne sert à rien, avec des pilotis qui, quand on est dessous, vous font percevoir avec violence le mistral : tout est faux dans ce bâtiment qui nie l'environnement et qui méprise la ville. (…) On est dans un non-lieu, dans tous les sens du terme. On n'arrive pas à juger ce truc, c'est un non-lieu, comme si cela n'avait pas eu lieu[676]. » Citant l'ouvrage de Michel Onfray *Décoloniser les provinces, contribution aux présidentielles*[677], Gilles Perraudin dénonce une perte de cosmos avec l'architecture moderne, et notamment celle de Le Corbusier, qui achèverait la destruction de notre environnement et la réduction de l'homme au rôle de consommateur.

675 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

676 *Idem*.

677 Michel Onfray, *Coloniser les provinces, contributions aux présidentielles,* L'Observatoires, 2017.

Figure 1 : Unité d'Habitation, Marseille, 1945. Photo : Paul kozlowski, © FLC/ADAGP 1945.

Dans l'entretien qu'il publie pour le catalogue de l'exposition *Matière grise*[678], Gilles Perraudin propose une relecture historique de la modernité, suggérant qu'il aurait existé un Mouvement moderne industriel, dont les figures principales seraient Mies Van Der Rohe et Le Corbusier, et un Mouvement moderne plus proche de l'artisanat, dont les acteurs majeurs seraient Albert Laprade[679] ou Heinrich Tessenow[680]. Lors de l'entretien qu'il nous accorde, il insiste à nouveau sur l'importance de dissocier ces deux positionnements : « Tessenow faisait appel à des artisans. Il était partisan d'une modernité non industrielle, une modernité artisanale. Cela ne correspondait pas au développement de la société qui, pour des raisons économiques, allait vers un développement très fort de l'industrie[681]. » L'architecte de la pierre conclut l'entretien en attribuant la victoire de la modernité industrielle à la corrélation des enjeux qu'elle porte avec ceux qu'engage le monde industrielocapitaliste : « Vider l'architecture de sa dimension culturelle pour adopter un style international, c'est du pain béni pour les industriels[682]. »

C'est à la fin des années 1990 que le positionnement de Gilles Perraudin sur la modernité change. Dans l'entretien qu'il accorde à Élodie Nourrigat en 1999, l'architecte affirme : « Nous avons tous cru que le progrès en tant que facteur d'évolution dynamique d'une société nous entraînerait vers un bonheur de plus en plus grand et vers une société plus équilibrée, plus humaine. Les deux dernières guerres nous ont prouvé le contraire. Les grands thèmes de Le Corbusier sur l'air, la lumière, la verdure, n'ont jamais servi aux habitants[683]. » Aujourd'hui, Gilles Perraudin mentionne souvent[684] cette citation de Roland Barthes : « Tout à coup, je me suis rendu compte qu'il m'était devenu indifférent d'être moderne[685] », pour illustrer son autonomie par rapport au monde moderne, dans une société qui serait, selon l'architecte de la pierre, toujours tenue par les injonctions de la modernité.

---

678 Julien Choppin, Nicolas delon, *Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture*, Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2014.

679 Architecte français (1883-1978).

680 Architecte allemand (1876-1950).

681 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

682 Gilles Perraudin, « Les bâtiments, carrières du futur », dans Julien Choppin, Nicolas Delon, « Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture », *op. cit*. p. 325.

683 Entretien avec Gilles Perraudin, par Elodie Nourrigat, 1999.

684 Gilles Perraudin mentionne cette citation pendant notre échange, il la met en exergue dans son texte, « L'inspiration traditionnelle » (*Cosa Mentale*, n°11 « cycle tradition », septe. 2013, revue sans pagination), il la cite pour introduire sa conférence *Gilles Perraudin, construire en pierre*, Cité de l'architecture et du Patrimoine, 4 févier 2013.

685 Roland Barthes, « Délibération », *Tel Quel*, 1979.

Gilles Perraudin le revendique lui-même : « À 15 ans, j'étais fanatique de Le Corbusier dont j'avais étudié toute l'œuvre complète. Maintenant c'est devenu ma tête de turc[686]. » C'est par le prisme des assertions corbuséennes que Gilles Perraudin découvre l'architecture. Son cousin, en école d'ingénieur, l'emmène dans la bibliothèque de son établissement : « Il y a avait des livres de et sur Le Corbusier dans la bibliothèque de son école. Je les ai dévorés. J'ai su alors que je serais architecte[687]. » Cette influence des principes de l'architecture moderne dans le travail de Gilles Perraudin, alors associé à Françoise-Hélène Jourda, se fait à deux niveaux.

D'une part, dans le rapport qu'ils entretiennent au progrès, notamment au progrès technique ; Jourda et Perraudin montrent dans leurs réalisations comme dans leur discours l'exploitation maîtrisée de techniques innovantes. Certes, l'objectif est environnemental, mais il n'en demeure pas moins que les deux architectes produisent alors une architecture qui se rapproche du *high tech*. Dans les années 1980, Jourda et Perraudin sont proches de l'agence RFR, et notamment du célèbre ingénieur Peter Rice. À la fin de la même décennie, les deux architectes échangent avec l'architecte anglais « *high tech* » Norman Foster, qui manifeste la volonté de travailler avec eux. Les projets de Jourda et Perraudin portent, dans leurs expressions comme dans leurs dispositifs, ce rapport singulier à la technique. La maison qu'ils se construisent près de Lyon, à Vaise en 1987 et l'École d'architecture de Lyon, en 1987 aussi, en sont des exemples manifestes.

Le deuxième trait de la modernité dont Jourda et Perraudin héritent est celui de la raison et de ce que l'on pourrait appeler un certain fonctionnalisme. Dans des années 1980 dominées par une architecture postmoderne, chargée de signes et d'impertinence, dans des années 1990 portées par les grands gestes d'architectes que l'on appellera alors « starchitectes », Jourda et Perraudin revendiquent une architecture ancrée dans les conditions du réel. Ces conditions appellent à un certain fonctionnalisme, du moins à un certain pragmatisme raisonnable, qui s'articule autour de deux pôles : l'usage

686 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

687 *Idem*.

et le climat. Une architecture que l'on habite facilement et qui découle des enjeux écologiques : la forme suit la fonction qui suit le climat.

Nous faisons l'hypothèse que les divergences que l'on mentionne fréquemment entre les orientations que prennent Françoise-Hélène Jourda et Gilles Perraudin (dispositif énergétique *versus* pierre ou bois, technique innovante *versus* artisanat) ne sont que des manifestations d'un clivage plus théorique autours du projet moderne. Quand où l'architecte lyonnaise poursuit le travail engagé avec son associé dans les années 1980 et 1990, Gilles Perraudin construit son « nouveau discours » et son architecture en faux par rapport aux valeurs de la modernité, et notamment par rapport à l'une de ses matérialisations, l'industrialisation.

Pour l'architecte de la pierre, l'industrialisation engage, avec la standardisation, l'universalisme et la technique qu'elle suppose, l'accroissement de la distinction entre l'homme ou la femme, et son environnement, il le répétera tout au long de l'entretien : « Ma conviction profonde est qu'il faut désindustrialiser la construction, totalement. Cela pourrait éviter la catastrophe qui arrive avec la destruction de la vie sur terre. (…) Aujourd'hui, on entend des discours qui sont de vaines tentatives de récupération de l'écologie : à partir du moment où l'on industrialise la production écologique, on est à côté de la plaque. C'est la récupération d'un discours[688]. » Gilles Perraudin transcrit ce questionnement à toutes les échelles, du mobilier à l'espace domestique, de l'architecture à la ville. Il prône un mobilier adapté aux singularités des corps de chacun et rejette l'idée d'un mobilier universel : « On a sans arrêt nié et dévalorisé les différences pour favoriser le développement industriel, on ne peut pas faire les mêmes assises pour les Inuits que pour les Pygmées[689]. » Nous l'avons vu, Gilles Perraudin dénonce la standardisation et l'industrialisation à l'échelle du bâtiment. Quant à la ville, elle est pour l'architecte de la pierre une manifestation significative de l'aporie du projet moderne : « Je suis absolument opposé aux grandes villes. Ma détestation de la grande ville est venue tout doucement, elle est maintenant totale, elle représente le paroxysme des valeurs de la modernité industrielle[690]. »

688 *Idem*.
689 *Idem*.
690 *Idem*.

En 2015, lors de la rencontre *La limite face à l'anthropocène*[691], l'historien de l'environnement Christophe Bonneuil intitule son intervention *Anthropocène : crise de la modernité*. Cette orientation permet de souligner l'imbrication entre le projet moderne, l'émergence du capitalisme et la destruction de la terre. Dans l'entretien qu'il nous accorde, Gilles Perraudin dresse, avec la terminologie de l'architecte, un constat assez similaire : « Aujourd'hui, la modernité est le sujet qu'il nous faut combattre en permanence. C'est le vrai responsable de ce que l'on appelle l'anthropocène[693]. » Sa lecture des changements climatiques, qu'il propose par le prisme du projet moderne, est suffisamment rare chez les architectes pour que nous le soulignions. Alors que la grande majorité de l'architecture des années 2000 s'attèle à combattre, sur le champ de l'énergie, les conséquences de la crise écologique, Gilles Perraudin, s'attaque aux causes, qu'il attribue à une société industrielle portée par un projet moderne dont il souligne l'aporie.

L'influence du vernaculaire

Nous faisons l'hypothèse que le positionnement critique que l'architecte de la pierre développe sur les principes de la modernité se construit aussi grâce à sa sensibilité à l'architecture vernaculaire. Celle-ci lui donne une autre grille de lecture de certains dogmes modernistes, ce qui lui permet d'aborder le monstre moderne dans un premier temps avec une certaine distance puis dans un second temps avec vigilance.

Quand on interroge Gilles Perraudin sur l'origine de sa préoccupation pour l'architecture vernaculaire, il évoque son adolescence et son attention pour les constructions vernaculaires de son village natal, dans le Dauphiné. L'expérience qu'il acquiert au début de ses études en s'engageant dans une coopérative ouvrière de production de bois le sensibilise aussi à « ce qui existe sur un lieu donné[694] ». Néanmoins, c'est quelques années plus tard, à la fin de son cursus, que Gilles Perraudin en fait une question centrale dans sa démarche

[691] 11 décembre 2015, Maison de l'architecture en Île-de-France

[693] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

[694] *Idem.*

de jeune architecte. Dans l'ouvrage *Gilles Perraudin*[695], le chercheur Yann Nussaume mentionne que c'est l'enseignant Pierre Genton[696], à l'écoute des préoccupations de son étudiant, qui recommande Gilles Perraudin comme stagiaire en Algérie auprès d'André Ravéreau. D'après l'architecte de la pierre, cette rencontre est décisive dans sa trajectoire : « André Ravéreau a été pour moi le professeur que je n'ai pas eu. (…) Après Ravéreau, j'ai parcouru la Turquie et l'Iran pour voir une autre architecture vernaculaire. Avec André, j'ai trouvé le guide de lecture de cette architecture vernaculaire[697]. »

Ces échanges, « intenses » sur le plan intellectuel et physique, sensibilisent en partie Gilles Perraudin à l'architecture vernaculaire. Ces réflexions conduisent l'architecte à penser les conditions d'une architecture située et écologique : « Pour moi, l'architecture vernaculaire, c'est la réponse la plus intelligente à faire pour répondre aux conditions du climat[698]. ». Ce stage le conduit aussi à prendre position sur le rôle de l'architecte : de retour à l'École d'architecture de Lyon, il réalise un diplôme sur « la participation des habitants pour créer de l'architecture[699] ». Enfin, le voyage en Algérie et l'enseignement d'André Ravéreau approfondissent son regard sur le clivage entre une architecture vernaculaire « éthique et juste[700] » et une architecture industrielle au service « de la marchandisation du monde[701] ». Il mentionne la lecture politique qu'il fait de l'architecture vernaculaire dans l'entretien qu'il accorde à Valéry Didelon dans l'ouvrage *Gilles Perraudin* : « La question du vernaculaire n'est pas formelle, elle est avant tout politique et économique. Elle renvoie au mode de production de l'architecture[702]. ».

À l'issue du premier concours rendu par Jourda et Perraudin, Patrice Goulet qualifie l'architecture des deux jeunes lyonnais d'« architecture vernaculaire d'avant-garde ». Gilles Perraudin s'approprie ces termes, affirmant sa volonté d'échapper aux injonctions du monde capitaliste sans pour autant dessiner une architecture inactuelle : « Je n'ai jamais

695 Yann Nussaume, Valéry Didelon, *Gilles Perraudin*, *op. cit.*

696 Pierre Genton (1924-) est architecte et enseignant français ; à noter qu'il a travaillé chez Auguste Perret et Le Corbusier avant de se rapprocher d'André Ravéreau.

697 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

698 *Idem.*

699 Yann Nussaume, Valéry Didelon, *Gilles Perraudin*, *op. cit.,* p.10.

700 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

701 Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017..

702 Yann Nussaume, Valéry Didelon, *Gilles Perraudin*, *op. cit.,* p.111.

cherché à faire de l'architecture vernaculaire traditionnelle. J'ai toujours cherché à faire une architecture vernaculaire d'avant-garde. Je ne veux pas faire une architecture du siècle passé, mais je veux me projeter dans une continuité avec cette histoire pour faire un vernaculaire contemporain. Retrouver l'attitude vernaculaire. Vernaculaire : ce que l'on fait pour soi et par soi, donc qui n'a aucune valeur marchande et c'est essentiel. Faire une architecture qui échappe à la valeur marchande[703]. »

La matière et le milieu

Gilles Perraudin mène une réflexion sur la matière et sur le milieu dès le début de son travail. Étudiant en deuxième année à l'École d'architecture de Lyon, il participe activement à une coopérative ouvrière de construction en bois, développant alors un intérêt, des connaissances et des compétences sur ce matériau. À la fin de ses études, il part dans le Tessin pour rencontrer l'architecte Mario Botta et comprendre les enjeux d'une architecture située. Quand il ouvre son agence, il se positionne dans cette filiation : « J'ai voulu être dans cette perspective que j'avais découverte au Tessin : m'installer dans une région donnée de France, une région particulière. Je me suis installé pour travailler sur des projets locaux, des projets du lieu. L'approche sur les matériaux, la manière d'être par rapport au climat, c'était très important pour moi. (…) Pendant trois ans je travaillais avec un collègue de l'école dans l'extrême sud du Jura, région de moyenne montagne avec des particularités[704]. » Trois ans plus tard, il participe avec Françoise-Hélène Jourda à un concours international orienté vers l'architecture passive. C'est ce qui marque le début de la reconnaissance de la jeune agence et son tournant vers des questions énergétiques.

Malgré cette inflexion vers la performance, plusieurs projets de l'agence alors installée à Lyon présentent ce rapport à la matière et au milieu. C'est le cas, nous l'avons mentionné, de la Maison Saint-Peray (1982), qui utilise la terre et des briques, formant « une matière épaisse, avec des murs bruts sans enduits extérieur ni intérieur[705] ». L'ascendance de ce qu'Alexander Tzonis, Liane Lefaivre et Kenneth

[703] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.
[704] *Idem.*
[705] *Idem.*

Frampton nommeront plus tard le « régionalisme critique » est manifeste dans cette maison. Gilles Perraudin assume cette filiation : « Quand on regarde cette petite maison, elle est en lien direct avec l'influence que j'ai pu avoir des Tessinois. D'ailleurs, elle renvoie à des intentions d'une maison de Luigi Snozzi, qui est elle aussi à flanc de colline[706]. »

Pour autant, si l'architecture de Jourda et Perraudin porte certaines traces de cet attachement à la matière et au milieu, c'est au début des années 2000 que ces thèmes s'affirment dans l'architecture et dans le discours de Gilles Perraudin. Par exemple, dans l'entretien qu'il accorde à Élodie Nourrigat en 1999, l'architecte de la pierre mentionne[707] une seule fois le terme pierre. Dix-huit ans plus tard, en 2017, dans l'entretien que nous mènons avec lui, Gilles Perraudin emploie[708] 41 fois le terme pierre, concluant l'échange par cette phrase : « Je ne suis pas marié avec la pierre non plus : je fais du bois et de la terre aussi », affirmant son attachement à la justesse de la matière.

Trois questions traversent les réflexions de Gilles Perraudin dans son rapport à la matière ; la première est celle de sa localisation : il s'agit d'utiliser une matière à proximité du projet et en cohérence avec le lieu. La deuxième est celle de processus de production, ce qui nous renvoie à son positionnement par rapport à l'industrialisation. La troisième est celle de la valeur symbolique dont est chargée la matière. Le béton et le ciment représentent de façon manifeste ce que Gilles Perraudin dénonce : une matière énergivore, mondialisée, hors sol, industrialisée, « sans âme[709] », qu'il met en opposition terme à terme avec la pierre, la terre et le bois : « On dit que la pierre est vivante. C'est fort sur le plan symbolique ; habiter la pierre est une expérience forte. Être dans le monde, trouver sa place et son équilibre profond au monde, cela passe par des matériaux que l'on habite comme la pierre, le bois, la terre. À l'opposé, le béton et le ciment sont des matériaux morts dans lesquels on nous enferme ; la seule origine de ces matériaux est celle de la société industrielle. Je m'oppose à l'utilisation, si ce n'est du béton, au moins du ciment. Quand on voit

706 *Idem.*

707 Sur les 12 0000 signes que compte la retranscription de l'échange entre Gilles Perraudin et Elodie Nourrigat.

708 Sur les 46 000 signes que compte la retranscription de l'entretien.

709 Pour reprendre la terminologie de Gilles Perraudin.

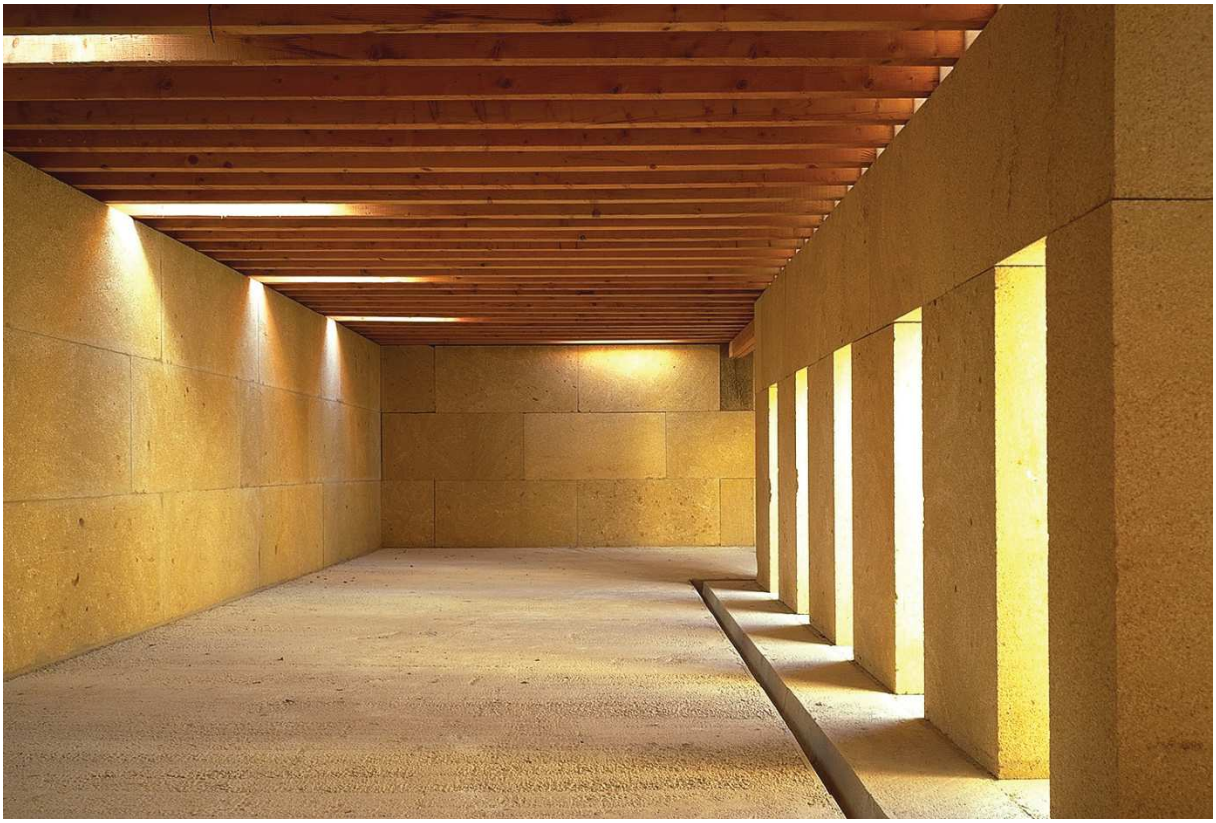


Figure 1 : Chai de Vauvert, Gilles Perraudin, 1997. Source : site internet de Gilles Perraudin.

que Lafarge finance Daesh. Il y a un problème moral. L'industrie n'a pas d'âme ; il ne lui en faut pas d'ailleurs, si elle a une âme, elle est morte[710]. »Quand Gilles Perraudin et Françoise-Hélène Jourda se séparent, à la fin des années 1990, Gilles Perraudin décide de faire de ses convictions un projet emblématique. Dans cette perspective, il devient son propre client et dessine sa cave à vin à Vauvert en Camargue. Ce
projet est un moyen de formaliser sa démarche et de rendre visible le tournant architectural qu'il a opéré. Durant l'entretien qu'il nous accorde, il évoque à plusieurs reprises le projet de Vauvert comme un projet « carte de visite » lui ayant permis à la fois de prouver que la construction en pierre est une alternative crédible et de rassembler l'ensemble des valeurs qu'il défend. C'est la première fois que l'architecte utilise la pierre qu'il découvre près de Vauvert : au bord d'une route, il aperçoit un empilement de pierres, des blocs d'environ six tonnes, amassés pour former une clôture qui cache une décharge automobile. Gilles Perraudin est séduit par cette pierre qui s'articule avec une apparente simplicité, qui est chargé tant du lieu dont elle provient que de l'histoire qu'elle convoque.

Si le Chai de Vauvert est le premier projet en pierre de Gilles Perraudin, l'architecte voit une incursion « inconsciente » de son attachement à ce matériau dans un précédent projet, l'École d'architecture de Lyon. Réalisée en 1987 avec Françoise-Hélène Jourda, l'École d'architecture de Lyon, est un parallélépipède rectangle orné sur l'un de ses côtés d'un hall semi cylindrique. La partie basse est en béton, rythmée par de grands arcs ; la partie haute est une verrière qui s'articule délicatement sur le socle massif. Gilles Perraudin appréhende ce socle comme une première intuition sur les enjeux de la pierre : « La pierre, si on veut bien le voir, est déjà présente dans l'École d'architecture de Lyon. Les grands arcs de soubassement sont faits de blocs de béton mais ils sont montés exactement de la même manière que des blocs de pierre. Ils sont indépendants les uns des autres, préfabriqués comme des claveaux, montés sur un arc en bois, un support : c'est comme de la pierre. Il y a une symbolique forte, c'est comme le royaume de dédale. »

La réception du travail de Gilles Perraudin sur la matière est assez ambivalente. Certes, sa démarche est plutôt saluée, et le Chai de

[710] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

Vauvert jouit d'une certaine reconnaissance, mais celle-ci reste assez confidentielle. Une grande distance sépare la médiatisation des projets de Jourda et Perraudin des années 1980 et 1990 de celle des projets de l'architecte de la pierre au début des années 2000. Par exemple, dans le recensement que propose ArchiRes, on dénombre 15 articles publiés sur le Centre de formation d'Herne Sodinger dans les trois ans qui suivent sa conception, alors qu'avec ce même critère, le Chai de Vauvert ne compte que 3 publications.

En 2008, quand le Pavillon de l'Arsenal présente trente projets « durables » en Île-de-France et quatre-vingts projets « durables » européens dans l'exposition *Architecture = durable* aucun projet de Gilles Perraudin n'est présenté[711]. En 2009, quand la Cité de l'architecture organise l'exposition *Habiter écologique* présente une sélection de projet en fonction de différentes catégories, comme l'« approche française », « passage à l'acte », « les précurseurs de l'architecture éco-responsable ». Parmi les quelques quatre-vingts projets exposés, le seul projet de Gilles Perraudin est la maison de Lyon qu'il a réalisée avec Françoise-Hélène Jourda en 1987.

Gilles Perraudin souligne avec amertume le manque de soutien de la part des médias et des institutions dans ces années 2000 pourtant tournées vers l'écologie : « J'ai été peu soutenu, à l'exception de quelques personnes comme le critique Jean-François Pousse[712]. ». Dans l'entretien qu'il nous accorde, il revient sur l'animosité de certains face à une démarche à contre-courant, orientée sur un matériau, la pierre, qui n'est alors pas dans l'air du temps : « Un jour j'ai rencontré le rédacteur en chef de *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Axel Sowa[713], d'origine allemande, qui m'avait dit "pour moi la pierre c'est fasciste". Un critique qui a aussi peu d'épaisseur sur l'histoire et la théorie de l'architecture, c'est décevant. C'est pour cela que je me méfie de la potentielle dimension symbolique de la pierre, car on associe alors une dimension monumentale qui peut renvoyer à l'architecture fasciste. Le béton serait donc sans doute démocratique.

[711] En revanche le Centre de formation d'Herne (Jourda et Perraudin) est mentionné ainsi que deux projets de Françoise-Hélène Jourda, le musée botanique de Bordeaux (2003) et les bureaux à Saint-Denis (2009), dans la sélection des quatre-vingts projets européens. Par ailleurs, le projet de réhabilitation de la Halle Pajol est présenté dans la sélection des trente projets d'Ile de France. Françoise-Hélène Jourda présente alors sa démarche dans une vidéo de 2 minutes et huit secondes.

[712] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

[713] Axel Sowa est rédacteur en chef de *L'Architecture d'Aujourd'hui* entre 2000 et 2007.

D'ailleurs, on le voit bien que c'est démocratique quand les bétonneux financent Daesh[714]. »

La réception difficile du travail de Gilles Perraudin construit une limite à son travail, qu'il cerne lui-même. Il revient à plusieurs reprises sur la difficulté de trouver des maîtres d'ouvrage éclairés et sensibles aux qualités de la pierre, du bois et de la terre. Il emploie les termes de « luttes », de « combat » et dénonce la difficulté qu'ont les clients à sortir du béton et du ciment, quand bien même les arguments économiques, écologiques et logistiques sont du côté des matériaux naturels. Il revient sur une anecdote qui illustre la difficulté du positionnement de Gilles Perraudin et la fragilité de sa condition : « Aujourd'hui à Genève je construis des opérations de logement ; je voulais que les immeubles soient en pierre avec des planchers bois car j'estime que c'est la bonne manière de faire, la plus juste. Tous les lobbies sont faits pour faire des règlementations qui nous empêchent d'utiliser le bois, qui finit par être plus cher. Là, on est en train d'abandonner le bois au profit du béton. Ça me fait mal au cœur. J'ai d'ailleurs été physiquement malade tellement cela m'a contrarié. On voudrait démontrer que l'on peut construire des immeubles de grande taille, là ils font vingt-cinq mètres de haut, en pierre et en bois. À Paris, on a toujours construit comme cela, je ne vois pas pourquoi tout à coup ce serait insurmontable[715]. »

Le Chai de Solan, figure inactuelle de l'architecture écologique

En 2002, les sœurs de la communauté religieuse de Solan, près d'Uzès, vont à la rencontre de Gilles Perraudin et lui demandent de réaliser un chai viticole, un atelier de préparation et un lieu de stockage, dans la continuité des bâtiments existants qu'elles habitent déjà. Elles ont vu le Chai de Vauvert, livré en 1998 ; elles formulent alors cette demande à l'architecte de la pierre : « C'est ce que l'on veut pour notre projet[716]. » Les sœurs sont conseillées par l'essayiste Pierre Rabhi, notamment en ce qui concerne le développement agrobiologique de la communauté ; elles souhaitent un projet

[714] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.
[715] *Idem.*
[716] *Idem.*

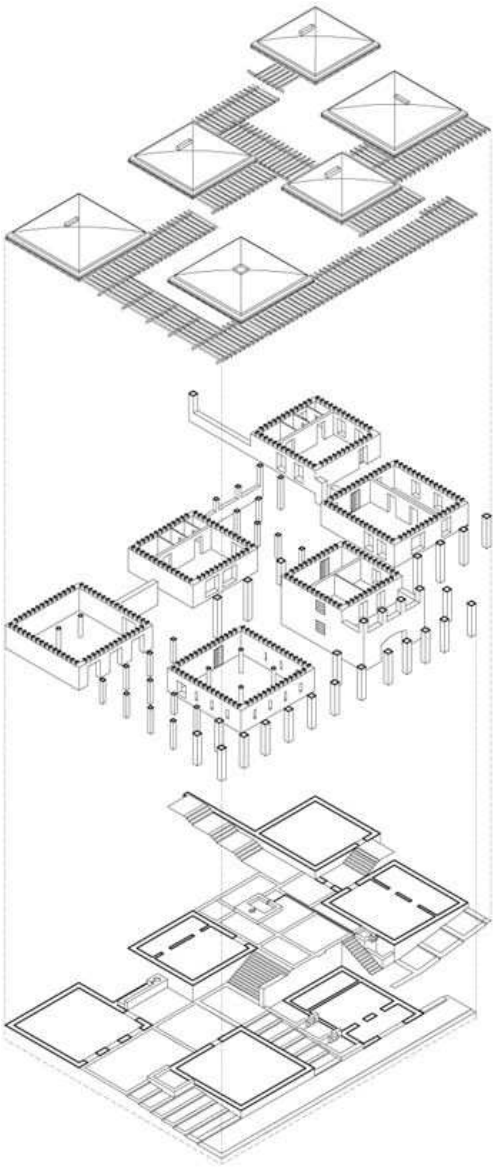


Figure 1 : Axonométrie, Chai de Solan, Gilles Perraudin, 2008. Source : site internet de Gilles Perraudin.

Figure 2 : Photographie, Chai de Solan, Gilles Perraudin, 2008. Source : site internet de Gilles Perraudin.

écologique, un projet porteur d'une « sobriété heureuse[717] » en accord avec l'environnement – bâti et naturel – dans lequel il s'insèrera.

Le projet de Solan est un parallélépipède rectangle de 42 mètres de long par 17 mètres de large, dont la partie Est partiellement enfoncée dans la pente. L'édifice, réalisé en pierre et bois massifs, comporte sur ces quatre faces une colonnade régulière de 6,30 mètres de haut composée par la superposition de trois blocs de terre de 1,05x2,10x0,5 mètres rythmés par des vides de 0,25 mètres. Le projet mobilise 3 000 blocs de pierre de 2,5 tonnes chacun. Le vide a été doublé dans certaines pièces comme les bureaux et les vestiaires. Un bandeau de pierres couchées couronne le chai. La pierre apparente n'est pas doublée par un isolant ; seul le toit est isolé avec de la laine minérale et des graviers[718]. Le bois utilisé, du pin douglas, provient des Cévennes. Dans l'entretien qu'il accorde à la journaliste Virginie Bourget dans *Le Moniteur*, Gilles Perraudin souligne le caractère écologique du projet de Solan : « Au plan environnemental, la pierre est véritablement écologique : sa fabrication ne consomme aucune énergie, elle n'émet aucun polluant, et n'impose aucun traitement de finition grâce au calcin qui la protège naturellement. Autre atout : son inertie, indispensable au confort des utilisateurs et, ici, à la maturation du vin. Enfin, avec des épaisseurs comprises entre 1,05 mètre et 1,20 mètre, un mur en pierre se dispense d'isolation rapportée[719]. » Nous l'avons vu dans un précédent paragraphe, depuis son expérience chez André Ravéreau, Gilles Perraudin s'interroge sur le thème de l'autoconstruction. À Solan, le déroulement du chantier répond ainsi aux positions de Gilles Perraudin : il est conduit par le père Theotokis, moine orthodoxe, aidé par des fidèles de Roumanie. Dans l'article « Retour sur la pierre[720] » publié en 2010 dans *Criticat*, Valéry Didelon rapproche le projet de Gilles Perraudin « de l'architecture antique mais aussi l'architecture rationaliste moderne d'un Auguste Perret, ou plus proche de nous de Livio Vacchini[721] ». Il y a dans ce projet massif une rigueur et une solennité qui échappent au temps ; une gravité et une sobriété qui l'abstraient des

[717] *Idem.*

[718] Avec une épaisseur de 40 cm.

[719] Virginie Bourget, « Bâtiment d'activités : un chai monastique en pierre et bois massifs », *Le Moniteur*, n°5491, 20 février 2009, p. 73.

[720] Valéry Didelon, « Retour à la pierre », *Criticat*, n° 6, septembre 2010.

[721] *Idem*, p. 15.

gesticulations contemporaines et le mettent en perspective avec l'histoire longue.

Dans ce début d'années 2000 portées par l'expansion exponentielle des notions de développement durable et de performance énergétique, l'approche qu'ont les sœurs de ce que serait une architecture écologique a un caractère *inactuel.* Le projet du Chai de Solan nous intéresse particulièrement car il réunit deux dimensions qui lui confèrent une valeur manifeste. En premier lieu, il exprime la convergence entre les valeurs du client et celles que revendique l'architecte, ce qui permet de concevoir une architecture cohérente, forte, et chargée d'un discours tenu. L'architecte de la pierre l'évoque au cours de l'entretien qu'il nous accorde : « Le projet du Chai de Solan devient manifeste car le client, les sœurs, et l'architecte, moi-même, se sont retrouvés dans une osmose[722.] » En second lieu, la divergence entre le propos que porte le Chai de Solan sur une « sobriété heureuse » et celui que tient alors le discours tonitruant du durable sur une croissance verte infinie confère au projet de Gilles Perraudin une dimension militante, ou pour reprendre ses propres termes, en fait « un projet de résistance ».

Par cette convergence des valeurs radicales du client et de l'architecte et par l'inactualité de ces valeurs au regard de la période dans laquelle elles se situent (2002-2007), le Chai de Solan peut être lu comme un projet manifeste d'une architecture écologique inactuelle porteuse d'un autre idéal. Si le projet de Solan est un projet manifeste, il est manifeste d'un autre mode de vie, que l'on pourrait rapprocher de la décroissance. Ou l'on construit avec ce que l'on a, dans un périmètre raisonnable, avec les bras de ceux qui habiteront le projet, et on fait de la lumière du soleil non pas une ressource dont on exploite l'énergie potentielle, mais un élément qui campe « entre grâce et pesanteur, la gravité de notre rapport au monde[723] ».

Une architecture de la décroissance ?

Dans la revue *Cosa Mental*, Gilles Perraudin clôt son texte en évoquant son positionnement sur ce qu'il appelle la « modernité

[722] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.
[723] *Idem.*

industrielle » ; il emploie dans cette citation le terme de croissance, renvoyant alors à un mode de consommation, de production et de vie à l'opposé de ses propres convictions : « Si notre engagement reçoit chaque jour un écho plus favorable, nos minuscules victoires ne nous font pas pour autant crier victoire. L'hydre aux sept têtes de la "croissance" renaît en permanence malgré nos coups. J'ai découvert avec Camus (et la mythologie grecque) qu'il me faudrait en permanence "rouler ma pierre", jouir des quelques instants de gloire, puis courageusement remonter avec enthousiasme sous les coups pervers des lobbies industriels[724]. » Si le terme de décroissance est rarement employé par l'architecte de la pierre, il est latent dans l'horizon que tisse son travail depuis la fin des années 1990. Quatre aspects de l'approche de Gilles Perraudin convergent vers ce que pourrait être une architecture de la décroissance : d'abord le rapport à la matière, celle du site, naturelle, qui nécessite un transport et une transformation limités. La pierre, la terre et le bois sont dans cette perspective les trois matériaux qu'il privilégie. À ce sujet, Gilles Perraudin souligne l'importance d'une utilisation juste des ressources et en donne la définition suivante : « C'est une utilisation de ressources qui ne pèse pas sur l'exploitation de celle-ci. Par exemple, si on prend l'utilisation de la pierre : la pierre ce n'est pas recyclable, c'est réutilisable. Le recyclage oblige à faire de l'énergie. Moi je me place en effet du côté de la décroissance avec une diminution de l'utilisation des énergies fossiles[725]. »

Le deuxième aspect est corrélé au premier, c'est celui de la production ; une production qui échappe à l'industrialisation, qui utilise une matière et des techniques adaptées à une production artisanale : « Il faudrait seulement réussir à construire avec l'énergie humaine et animale. Je pense que c'est comme ça que les hommes ont fait depuis le début de l'humanité, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas continuer. La preuve, c'est qu'il y a actuellement un bâtiment qui se construit de cette manière, le Château de Guédelon[726]. »

Le troisième aspect est aussi lié au précédent, c'est celui du positionnement politique du projet. En effet, derrière le clivage industrialisation–artisanat, on peut lire dans la démarche de Gilles

[724] Gilles Perraudin, « L'inspiration traditionnelle », *op. cit*.

[725] Entretien avec Gilles Perraudin, par Léa Mosconi, 19 avril 2017.

[726] *Idem*.

Perraudin un positionnement politique sur la marchandisation du monde que porte son architecture, tant dans la matière qu'elle agence que dans la production qu'elle nécessite. Quand nous lui demandons si l'on peut identifier son architecture comme une architecture de la décroissance, l'architecte de la pierre engage un débat sur ce que porte le terme de décroissance : « La décroissance, c'est la contestation d'un développement des sociétés qui est guidé par une croissance dont le but premier est de faire du bénéfice. Si on est très simple, en économie politique, le capital s'investit et il doit être rémunéré, c'est ce qui crée la croissance. Cette croissance-là crée le problème. Aujourd'hui, elle nécessite de surexploiter les ressources de la terre. Que ce soit des sociétés socialistes ou capitalistes cela ne change rien au problème. C'est une problématique qui nous fait faire une croissance au sens financier. Je suis opposé à cela car c'est là qu'est la racine stricte du problème environnemental. À partir du moment où tout devient objet de marchandise, à partir du moment où le logement devient objet marchand, il est susceptible de devenir support de rendement financier et va avoir comme conséquence de surexploiter les ressources. Si par décroissance on entend la critique de ce modèle, alors oui, j'essaie de penser une architecture de la décroissance[727]. »

Enfin, le quatrième aspect, peut-être le moins prégnant dans la démarche de Gilles Perraudin, concerne les modes de vie. À plusieurs reprises, il mentionne l'importance d'une sobriété des usages : tant dans la manière dont on habite les lieux que dans sa mobilité. Il propose dans cette perspective une architecture qui questionne certaines dimensions du confort moderne. Par exemple, dans le cadre d'un concours pour un éco-quartier, Gilles Perraudin propose un contre-projet intitulé « Les villes du futur sont dans leur passé » ; il ne sera pas retenu, néanmoins l'architecte de la pierre est en train d'en faire un livre. L'ambition du projet est de proposer une superposition des fonctions « comme dans la ville ancienne, l'éco-quartier que je propose superpose toutes les fonctions. On n'a pas besoin de se déplacer car on a tout au même endroit. Il faut renforcer les mobilités douces : la marche, le vélo. Je développe d'autres perspectives, des manières de penser le climat dans un contexte méditerranéen, avec des rues étroites, des arcanes, et autres[728] ».

[727] *Idem.*
[728] *Idem.*

En 2010, dans le texte « Retour à la pierre », Valéry Didelon spéculait déjà sur la potentialité de l'architecture de Gilles Perraudin à poser les conditions de ce que pourrait être une architecture de la décroissance : « À bien des égards, la construction en pierre massive telle qu'on l'entend ici ouvre la voie à une *architecture de la décroissance*, qui fait écho aux réflexions critiques de Jacques Ellul, sur le *système technicien* ou au plaidoyer de Serge Latouche pour l'*autoproduction*[729]. » Si la notion d'« architecture de la décroissance » est aujourd'hui encore fluctuante, les directions que proposent les projets et la démarche de l'architecte de la pierre nous apportent une matière pour penser ce que pourraient être ses caractéristiques.

[729] Valéry Didelon, « Retour à la pierre », *op. cit.,* p. 17.

Troisième chapitre

Les mots du récit écologiste dans les médiations du milieu de l'architecture 2001-2011

Nous l'évoquions plus haut, l'enjeu de ce travail est de faire une sociohistoire du récit écologiste chez les architectes. Dans ce cadre, nous tentons de cerner comment le discours sur l'écologie est véhiculé à travers les différentes médiations du champ de l'architecture. Le recensement des conférences, expositions, colloques et formations nous permet de mesurer avec une relative précision la manière dont le milieu de l'architecture est pénétré par le récit écologiste et de saisir la terminologie employée et les acteurs engagés.

Entre 2001 et 2011, le relevé est mené à partir de la revue *Archiscopie*, nouvelle version du *Bulletin d'Informations Architecturales* avec lequel nous avons suivi le recensement sur les années 1989-2001 ; comme pour la période précédente, le recensement concerne aussi d'autres catégories, qui nous semblent éclairantes, à plusieurs égards sur le sujet que nous traitons[730].
En parallèle de ce recensement général, nous établissons deux classifications des événements à caractère environnementaux : une par type d'événement (conférence, exposition ou autre) et l'autre par thème abordé et terminologie employée (développement durable, HQE, énergie, nature...).

Nous avons donc construit des outils de mesure pour comprendre la manière dont le récit sur l'écologie se construit chez les architectes de 1989 à 2015, et plus précisément dans ce chapitre sur la période 2001-2011. Ces outils nous permettent d'identifier et d'aborder les notions sur lesquelles s'appuient les discours sur l'écologie dans le champ architectural, mais aussi d'évaluer le rôle et le positionnement des différents acteurs qui s'en emparent.

Comme pour la période précédente, 1989-2001, les événements recensés ont ensuite été catégorisés en fonction de la terminologie qu'ils emploient et des notions qu'ils convoquent, dégageant alors dix

730 « Le Mouvement moderne » et le « postmodernisme » afin de voir comment évoluent ces différents courants dont nous faisons l'hypothèse qu'ils s'articulent aussi avec la construction du récit écologiste. « L'utopie » car cela nous permet de saisir si l'apparition des questions écologiques dans les années 1990 et 2000 engage dans certaines manières de les appréhender, la construction d'une utopie. Aussi, comme nous l'avons vu, l'apparition du numérique dans le milieu de l'architecture permet à la fois de quantifier le cout énergétique d'un bâtiment mais aussi d'avoir un outil pour optimiser son économie. En termes de période, on voit qu'apparaissent au même moment l'utilisation massive des outils numériques dans les agences et la création des labels à caractères énergétiques. Le « paysage » est une catégorie qu'il nous semblait pertinent de recenser pour son imbrication assez évidence avec la question environnementale, et pour sa position qui renvoie tant à ce que l'on pourrait appeler « nature » qu'à ce que l'on appelle « culture » ; Aussi, pour prendre la mesure de la manière dont la notion de paysage s'impose dans les années 1990, et de son éventuelle corrélation avec la question écologique, nous paraissait important. Enfin, il nous a paru important d'ajouter une catégorie indépendante qui nous permettrait d'avoir une référence autonome. Nous avons choisi dans ce cadre le thème de l'« habitat ».

classifications : milieu, énergie, durable, HQE, environnement, écologie urbaine, anthropocène, nature, matière, réemploi.

Une augmentation générale des manifestations

La première comparaison entre les deux périodes est d'ordre quantitatif : le nombre total d'expositions, de conférences et de colloques dans le milieu de l'architecture connait une forte croissance de la fin des années 1980 aux années 2000. Gwenaël Querrien, rédactrice en chef du *Bulletin d'Informations Architecturales* puis d'*Archiscopie* le note dans son éditorial du premier numéro des années 2000, premier numéro donc d'*Archiscopie* : le nombre de pages nécessaires à la revue pour répertorier les manifestations du monde de l'architecture est en constante expansion. Dans l'éditorial du numéro 44 (novembre 2004), elle évoque le fait qu'*Archiscopie* est passé de quatre pages à vingt-huit pages « sans augmenter la taille des textes, ce qui indique une augmentation de l'activité culturelle sur l'architecture en France[731] ».

Dans son article intitulé « L'architecture saisie par les médias » publié dans les *Cahiers de la médiologie* en 2001, Jean-Louis Cohen fait le constat de l'augmentation significative des évènements du monde de l'architecture au cours des dernières décennies : « Les manifestations et les expositions se multiplient à Paris et dans un réseau de plus en plus dense de centres culturels et de galeries. Pour en rester à la France, six cents expositions de taille appréciable ont été organisées au cours des vingt dernières années et une trentaine d'expositions importantes sont inaugurées chaque année à Paris. Le nombre total d'expositions de tous calibres organisés par les collectivités locales, les musées et les centres d'architecture ne cesse de croître. Il est passé d'une quarantaine au début des années 1980 à une centaine dix ans plus tard et à près de trois cents en 2000[732]. ».

En 2014, dans son article intitulé « Communiquer l'architecture par le média exposition[733] », Marie-Élisabeth Laberge confirme ce constat plus d'une décennie plus tard, cette fois-ci spécifiquement pour les

[731] Gwénaël Querrien, « Éditorial », *Archiscopie*, n°44, novembre 2004, p. 2.

[732] Jean-Louis Cohen, « L'architecture saisie par les médias », *Cahier de médiologie*, n° 11 « Communiquer – Transmettre », 2001, pp. 311-317.

[733] Marie-Élisabeth Laberge, « Communiquer l'architecture par le média exposition », *Media Tropes*, vol. III, n° 2, 2012, pp. 83-108.

expositions[734] : « Depuis le début des années 1980, le nombre d'expositions présentant des sujets architecturaux augmente considérablement. Plusieurs musées dédiés à l'architecture ont également ouvert leurs portes pendant cette décennie et quelques institutions très importantes sont fondées encore aujourd'hui[735]. ». À noter que la prolifération des manifestations sur l'architecture incombe aussi à la pénétration des questions architecturales dans les lieux de diffusion de la culture que l'on pourrait qualifier de plus généraux et plus « grand public ». Les débats sur l'architecture se cantonnent de moins en moins aux lieux spécialisés et s'ouvrent à différentes institutions, comme le note Jean-Louis Cohen dans la suite de l'article que nous mentionnions : « Par ailleurs, l'architecture s'est glissée dans les collections permanentes et les expositions thématiques des musées comme le Centre Georges Pompidou ou le Musée d'Orsay et dans certaines collections régionales comme celle du FRAC-Centre, et la question de l'héritage architectural, le plus récent inclus, est soulevée chaque année par les journées du Patrimoine[736]. » Enfin, l'ouverture de nombreux lieux forts de diffusion de la culture architecturale de la fin des années 1980 à la fin des années 2000 – le Pavillon de l'Arsenal en 1989, la Maison de l'architecture en Île-de-France en 2004, la Cité de l'architecture et du patrimoine en 2007 –, participe aussi à l'expansion du nombre de manifestations.

Une augmentation des manifestations sur l'écologie entre les années 1990 et 2000

L'évolution du nombre d'événements liés aux questions écologiques entre les années 1990 et les années 2000 est représentative de cette augmentation générale du nombre de manifestations du milieu de l'architecture, mais elle est singulièrement plus forte que la plupart des autres thématiques. Entre 1989 et 2001, on dénombre 297

734 On pourrait aussi citer cet article de Liane Lefaibre dans le Moniteur datant de 2002 : « Les expositions d'architecture ont le vent en poupe. Les architectes jouissent aujourd'hui auprès du public d'une notoriété qui vaut bien celle des artistes contemporains. Le succès des manifestations traitant de l'art de bâtir est […] le signe d'un engouement récent. »

735 Marie-Élisabeth Laberge, « Communiquer l'architecture par le média exposition », *op. cit.,* p. 84.

736 Jean-Louis Cohen, « L'architecture saisie par les médias », *op. cit.,* pp. 311-317.

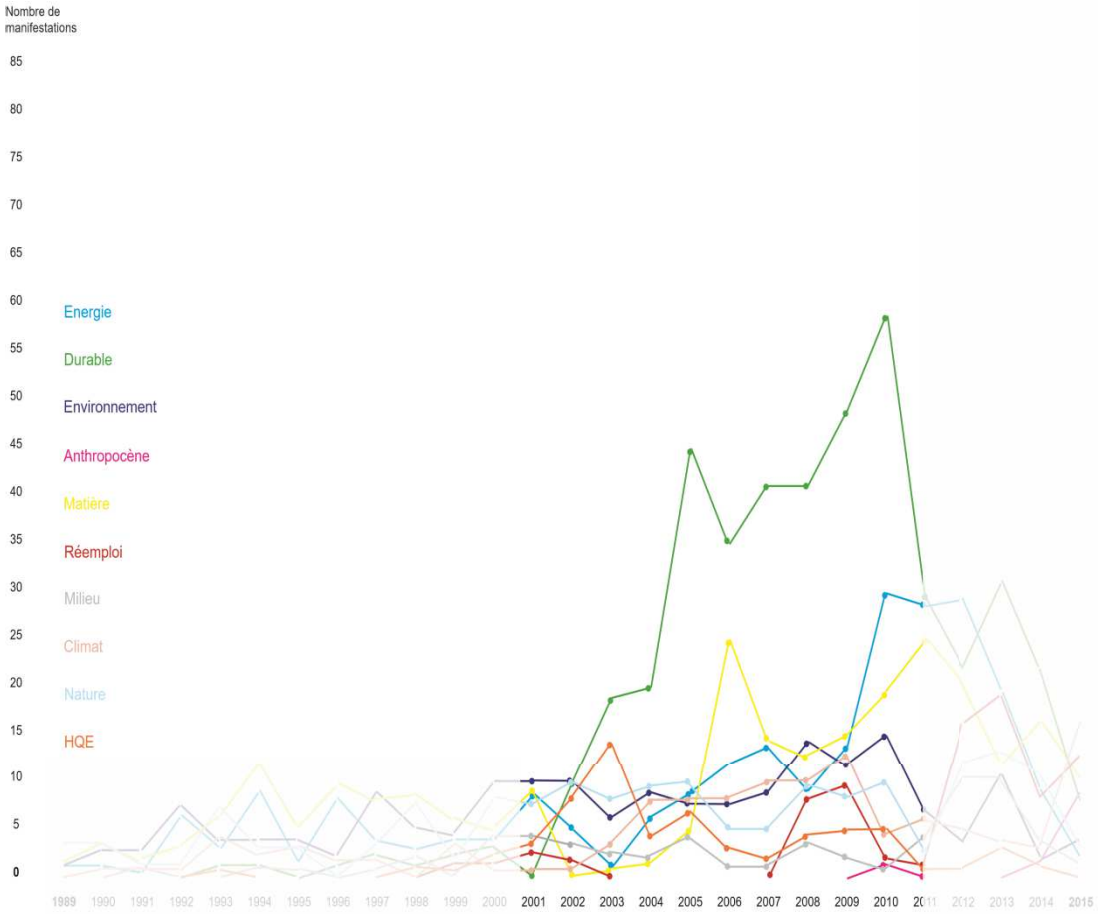


Figure 1 : Évolution du nombre de manifestations par thèmes sur la période 1989-2015 d'après notre recensement.

manifestations en rapport avec l'écologie dans le *Bulletin d'informations Architecturales*, soit une moyenne approximative de 24 événements par an. Entre 2001 et 2011, on totalise 903 événements autour de l'écologie dans *Archiscopie*, soit une moyenne approximative de 90 événements par an. On identifie une augmentation de 275 % entre les années 1990 et les années 2000. À titre de comparaison, les événements en lien avec le « Mouvement moderne » connaissent une augmentation de 73 %entre les années 1990 et 2000 , et ceux autour de la notion d'habitat augmentent de 84 %. Des hausses significatives certes, mais pas du même ordre de grandeur que celle de qui concerne la thématique de l'écologie.

Une augmentation des manifestations sur l'écologie au cours des années 2000

Les événements autour de l'écologie augmentent globalement entre 2001 et 2011, à l'exception de deux légères baisses en 2004 et en 2006. On constate deux pics significatifs : le premier en 2005, avec une augmentation de 105 % par rapport à 2004, et le second en 2010, avec une augmentation de 70 % entre 2008 et 2010. Le premier pic arrive quatre ans après l'article 116 de la loi NRE. Nous l'évoquions dans le premier chapitre de cette partie, quand on interroge le directeur délégué au développement durable du Groupe Vinci, Christian Cayes, sur l'intérêt de son entreprise pour les questions énergétiques au début des années 2000, il associe la considération grandissante pour l'écologie avec la création de l'article 116 : « En réalité, c'est assez facile de faire un calendrier de l'intérêt du monde du bâtiment pour le durable. Le "développement durable" est apparu dans la législation française par l'article 116 de la Loi sur les nouvelles régulations économiques de 2001 et son décret d'application de 2002. Avant, même si tout le monde disait qu'il en faisait par-ci, par-là, le mot n'apparaissait pas donc il n'y avait rien[737]. »

Les thématiques écologiques dont le nombre augmente le plus sont alors la « haute qualité environnementale », qui se développe massivement en 2003, et le « développement durable », qui entre 2001 et 2005 passe de 0 à 45 événements (ce qui représente alors 48 % des événements autour du champ lexical de l'écologie en 2005).

[737] Entretien avec Christian Caye, par Léa Mosconi, mars 2015.

Cette prolifération du discours sur le développement durable participant au pic de 2005 peut être attribué à l'entrée du développement durable par et dans la réglementation. Aussi, et nous l'avons dit dans le premier chapitre de cette deuxième partie, la création du *Livre vert* par le Conseil national de l'ordre des architectes (CNOA) en juin 2004, participe à la médiatisation des considérations liées au développement durable, au sein du monde de l'architecture. Initié par Patrice Genet, architecte, alors vice-président du CNOA, le *Livre vert* a pour ambition de rendre compte des engagements de la profession face à la crise environnementale.

Le second pic de 2010 est sûrement lié à la médiatisation du Grenelle de l'environnement (2007) et à l'adoption de la loi Grenelle I (2009) et de la loi Grenelle II (2010), qui participent tant à construire et à véhiculer un débat sur l'environnement au niveau sociétal qu'à la réglementer. Aussi, on peut faire l'hypothèse que la tenue en 2008 d'une exposition[738] sur l'architecture et le durable, avec la participation de trente architectes reconnus, dans un des plus importants lieux de diffusion de la culture architecturale, participe à porter cette thématique dans le champ de l'architecture pour les années qui suivent. Dans un entretien, Dominique Alba, directrice du Pavillon de l'Arsenal de 2003 à 2012, confirme ce potentiel du lieu parisien à amplifier les questions sur lequel il s'engage : « On peut reconnaitre au Pavillon de l'Arsenal le fait qu'il arrive à accompagner et à doper l'actualité. C'est un coup accélérateur[739]. »

[738] *Architecture = durable*, commissariat : Jacques Ferrier et Franck Boutté, Pavillon de l'Arsenal.

[739] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

1. Implications des différents lieux du milieu de l'architecture vis-à-vis de la question écologique

Dans les années 2000, d'après le recensement que nous avons mené au sein de la revue *Archiscopie*, trois lieux de natures très différentes organisent une grande majorité des événements autour des questions environnementales : les écoles d'architecture, les CAUE et les maisons de l'architecture. Ces lieux totalisent à eux trois la coordination de 45,2 % de l'ensemble des événements relevés sur l'écologie. Si les écoles et les CAUE étaient déjà très présents pour porter les questions environnementales chez les architectes dans les années 1990[740], on observe plusieurs mouvements significatifs dans l'implication des différents lieux entre les années 1990 et 2000. Par exemple, les maisons de l'architecture étaient quasiment absentes du débat environnemental dans les années 1990 (absentes tout court d'ailleurs pour certaines, dont la création se fait dans les années 2000), alors qu'elles accueillent et organisent dans les années 2000 plus de 10 % des événements autour de l'écologie. CRATerre, qui est fortement présent dans les années 1990, notamment dans l'organisation d'un nombre conséquent de formations, est beaucoup plus discret dans les années 2000, passant ainsi de la coordination de 8 % des manifestations entre 1989 et 2001, à moins de 1 % entre 2001 et 2011.

Les lieux de diffusion de la culture architecturale comme la Société française des architectes (SFA), l'Institut français d'architecture (alors en profonde mutation avec la création de la Cité de l'architecture et du patrimoine) et le Pavillon de l'Arsenal organisent environ le même nombre d'événements que dans les années 1990. Néanmoins, le nombre total de manifestations recensées sur l'écologie dans *Archiscopie* ayant plus que triplé, le maintien du nombre d'événements organisés par la SFA, l'IFA et le Pavillon de l'Arsenal entre la décennie 1990 et la décennie 2000 peut être identifié comme une diminution de l'implication de ces lieux pour des problématiques environnementales, implication pourtant déjà assez faible. Nous

[740] À titre de comparaison, les écoles étaient déjà impliquées dans 21 % des événements dans les années 1990, soit comme dans les années 2000. Les CAUE étaient impliqués dans les années 1990 dans l'organisation de 9 % des événements, ils sont à 13,5% dans les années 2000.

verrons, en étudiant précisément le contenu et la portée de ces événements que la situation est plus complexe et nuancée.

Par exemple, certes le Pavillon de l'Arsenal organise peu d'événements, mais dans les 8 événements recensés du lieu parisien, il y a l'exposition *Architecture = durable* qui donnera une audience significative aux discours des architectes sur le développement durable. Également, on assiste à une implication grandissante du Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB) et de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, (Ademe), entre les années 1990 et 2000. Les deux acteurs publics, du bâtiment pour l'un, et de l'énergie pour l'autre, affichent une volonté de participer à la coordination de formations en matière de réglementation énergétique.

Les écoles d'architecture

Les écoles d'architecture sont les lieux qui organisent le plus d'événements autour de l'écologie d'après le recensement que nous avons mené dans *Archiscopie*. On relève la coordination de près de 193 événements autour des questions environnementales entre 2001 et 2011 dans les écoles d'architecture, ce qui représente 21,4 % de l'ensemble des événements recensés sur l'écologie dans l'ensemble des lieux au cours de cette même période, soit un peu plus d'un cinquième. Si l'on étend aux autres écoles (écoles d'ingénieurs, écoles du paysage, EHESS, Sorbonne), on arrive alors à 24 %. À noter, que dans les années 1990, les écoles d'architecture sont à l'initiative de l'organisation de 61 événements autour de l'écologie, soit 21 % de l'ensemble des événements recensés autour de cette thématique, et 27 % en étendant à l'ensemble des écoles (ingénieur, paysage et autres). L'augmentation du nombre d'événements autour de l'écologie dans les écoles d'architecture entre les années 1990 et 2000 est exactement corrélée à l'augmentation générale des événements portant sur l'écologie sur cette même période. À noter seulement que le nombre d'événements recensés par *Archiscopie* dans les autres écoles (hors architecture) est significativement plus bas : cela peut indiquer une politique d'*Archiscopie* dans les années 2000 de ne plus recenser les événements des écoles n'appartenant pas aux champs de l'architecture, mais cela peut aussi vouloir dire

que la préoccupation pour les questions environnementales de ces « autres écoles » diminue dans les années 2000.

Les écoles d'architecture de Lille, de Grenoble, de Marne-la-Vallée et de Paris-Malaquais sont celles qui regroupent le plus grand nombre d'événements. À titre indicatif, ces quatre écoles totalisent presque la moitié des événements sur l'écologie organisés dans les écoles d'architecture. Dans les années 1990, les écoles les plus engagées étaient celles de Grenoble, Nancy, Bordeaux et Clermont-Ferrand. On constate que l'École d'architecture de Grenoble, qui est portée sur ces questions en partie en raison de la présence dans ses murs du laboratoire CRATerre, est la seule dont l'engagement traverse les deux décennies. Moins actives que les écoles que nous venons de citer, les écoles de Paris-Belleville, Nancy, Montpellier, Versailles, Marseille et l'École spéciale d'architecture (établissement privé) montrent aussi une implication significative et participent à l'organisation d'événements importants autour de l'écologie.

L'École d'architecture de Lille est la plus engagée, avec la coordination de vingt-quatre événements. Elle se distingue quantitativement, en coordonnant en moyenne presque trois fois plus d'événements sur l'écologie que les autres écoles d'architecture ; elle s'affirme aussi par la diversité et la qualité des événements qu'elle organise. Elle invite des acteurs forts et engagés autour de la question environnementale, dont certains ont une approche parfois peu consensuelle du « développement durable ». Notons à ce sujet la conférence que donne Sébastien Marot en 2001, intitulée *K. Lynch. La pornographie du déchet*[741] dans le cadre du cycle *Développement durable-environnement*. *Démarches et normes, entre discours et pragmatisme*. L'ENSA Lille reçoit aussi Gilles Perraudin, en 2001, qui, au moment où les questions de performance énergétique semblent être la première injonction d'une architecture environnementale, engage une conférence au titre un brin provocateur *La pierre, le retour*[742]. Cette même année, en 2001, Françoise Fromonot y présente aussi la démarche de l'architecte Australien Glenn

[741] Conférence *K. Lynch. La pornographie du déchet* par Sébastien Marot, ENSA Lille, 20 décembre 2001 (Cycle « Développement durable-environnement. Démarches et normes entre discours et pragmatisme »).

[742] Conférence *La pierre, le retour* par Gilles Perraudin, ENSA Lille, 1er mars 2001.

Murcutt[743] ; Michel Devisgne présente[744] aussi en 2002 sa démarche et la manière dont il appréhende la « nature ».

Quelques années plus tard, en 2009, c'est Augustin Rosenstiehl, membre fondateur de l'agence SOA, qui vient y présenter son travail sur l'agriculture urbaine, avec une conférence intitulée *La ville arable : ferme urbaine et tours vivantes*[745]. Cette question de l'agriculture urbaine, encore relativement peu médiatisée à la fin des années 2000, est explorée dans de nombreuses conférences à l'école de Lille, notamment en 2010 par l'historienne Dominique Rouillard, avec une conférence intitulée *La métropole agricole*[746]. En parallèle, l'École d'architecture de Lille organise de nombreuses conférences autour des dimensions historiques et théoriques que l'émergence du « durable » introduit dans l'architecture, comme par exemple en 2002, une conférence de Rémi Rouyer intitulée *Une approche environnementaliste de l'architecture*[747], ou le colloque *Le développement durable au regard de l'histoire urbaine*[748], les 27 et 28 novembre 2003. À noter aussi la tenue à l'ENSA Lille de l'exposition itinérante du Pavillon de l'Arsenal *Architecture = durable. 30 architectes, 30 projets en Île-de-France*[750].

L'École d'architecture de Grenoble est elle aussi très active dans l'organisation de manifestations autour de l'écologie dans les années 2000 d'après le recensement d'*Archisopie*. Nous le mentionnions au début du chapitre, cette école est celle qui montre, d'après notre recherche, une implication constante qui traverse tant les années 1990 que les années 2000. Néanmoins, si les événements recensés dans l'école durant la période 1989-2001 sont pour partie engagés en collaboration avec le laboratoire CRATerre, les manifestations relevées dans les années 2000 sont très peu marquées par la présence du laboratoire. On note seulement 2 événements communs aux deux lieux, en 2001, deux formations, *Architecture de Terre et environnement*[751] et *Habitat économique et développement*

[743] Conférence *Glenn Murcutt: matériaux, architecture, paysage*, par Françoise Fromonot, ENSA Lille, 5 avril 2001.

[744] Conférence *Pour une nature* intermédiaire, par Michel Desvignes et Ch. Dalnosky, ENSA Lille, 28 mars 2002.

[745] Conférence *La ville arable : ferme urbaine et tours vivantes*, par SOA, ENSA Lille, 5 novembre 2009.

[746] Conférence *La métropole agricole,* par Dominique Rouillard, Villeneuve d'Ascq, École d'architecture et de paysage de Lille, 6 mai 2010.

[747] Conférence *Une approche environnementaliste de l'architecture*, par Rémi Rouyer, ENSA Lille, 18 avril 2002.

[748] Colloque *Le développement durable au regard de l'histoire urbaine*, ENSA Lille, 27 et 28 novembre 2003.

[750] Exposition *Architecture = durable. 30 architectes, 30 projet en Île-de-France*, École d'Architecture et du paysage de Lille. du 14 au 19 mai 2009.

[751] Formation *Architecture de la terre* organisée par CRAterre et ENSA Grenoble, *Architecture de terre et environnement*, 2001.

durable[752]. Comme l'École d'architecture de Lille, l'École de Grenoble n'organise pas seulement des évènements sur les questions de performance énergétique et de règlementation, mais propose de saisir des approches multiples et souvent manifestes de différents acteurs portés par les questions environnementales. Par exemple, l'École d'architecture de Grenoble reçoit en 2007 Jacques Ferrier pour une conférence intitulée *Innovations durables*[753], en 2009 Françoise-Hélène Jourda[754] pour une leçon inaugurale, et la même année, l'architecte Bruno Mader pour une conférence intitulée *Architecture et contexte*[755]. Aussi, plusieurs conférences sont organisées autour de certaines figures de l'architecture de terre, comme celle de Marcelo Cortès en 2008, *Architecture de Terre*[756] , celles de Anna Heringer et de Martin Rauch en 2010, *Construction en terre : beauté durable*, *savoir-faire et éthique des architectes*[757] ou de Vincent Lietard *Construire en terre mahoraise*[758].

L'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée est aussi très dynamique dans l'organisation d'événements autour de l'écologie durant la période 2001-2011. Des thématiques assez diverses sont abordées : la question de l'éthique environnementale, notamment dans deux conférences en 2006, intitulées *Souci de la nature, écologie du paysage, éthique environnementale*[759] et *Les éthiques de l'environnement, entre nature et technique*[760], l'agriculture urbaine, notamment avec le colloque *Agricultures urbaines*[761], organisé avec le CAUE 77 et l'Institut français d'urbanisme, et encore la matière et le réemploi, avec l'intervention de Gilles Perraudin sur la matière[762] et une conférence en 2007 intitulée *Matière, invention, recyclage*[763].

---

752 Formation *Architecture de la terre* organise par CRAterre et ENSA Grenoble, *Habitat économique et développement durable*, 2001.

753 Conférence, *Innovations durables,* par Jacques Ferrie, École d'architecture de Grenoble, 18 octobre 2007.

754 Conférence *Leçon inaugurale de Françoise-Hélène Jourda*, ENSA Grenoble, 5 octobre 2009.

755 Conférence *Architecture et contexte*, par Bruno Mader, ENSA Grenoble, 22 octobre 2009.

756 Conférence *Architecture en terre*, par Marcelo Cortès, . ENSA Grenoble, 3 avril 2008.

757 Conférence *Construction en terre : beauté durable, savoir-faire et éthique des architectes*, par Anna Heringer et Martin Rauch, École d'architecture, Grenoble, 11 février 2010.

758 Conférence *Construire en terre mahoraise*, par Vincent Lietar, École d'architecture, Grenoble, 16 novembre 2010.

759 Conférence *Souci de la nature, écologie du paysage, éthique environnementale*, École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée, 24 octobre 2006.

760 Conférence *Les éthiques de l'environnement, entre nature et technique*, École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée, 28 novembre 2006.

761 Colloque *Agricultures urbaines*, École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée, 11 mars 2010, org. CAUE 77/IFU.

762 Conférence *Les matériaux naturels du futur* avec Gilles Perraudin, École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée, 21 novembre 2006.

763 Conférence *Matière, invention, recyclage*., École d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne, 3 avril 2007.

L'École d'architecture de Paris-Malaquais est à l'initiative de l'organisation de vingt manifestations. La jeune école, fondée en 2001, organise en 2009 un cycle de conférences intitulé *CLIMATS* qui rassemble dix-huit conférences autour de cette notion, entre le 6 février et le 10 décembre 2009. Le communiqué de presse de l'événement annonce une volonté de prendre la mesure de l'urgence des changements climatiques et la nécessité, pour les acteurs du milieu de l'architecture, de prendre position : « Les scientifiques ont démontré ces dernières décennies une évolution néfaste des conditions climatologiques au point que la question du climat est devenue incontournable dans l'espace public et politique. Si la capacité de production de la société industrielle a pu assurer à une partie des habitants de cette planète une relative prospérité, est-il encore possible de poursuivre ce type de développement qui sacrifie les écosystèmes sans même garantir l'essor du reste de la population mondiale ? La situation climatique n'oblige-t-elle pas à reconsidérer notre relation au monde, à définir un nouveau projet politique, à envisager un nouveau rapport à l'espace autour de la question écologique ? C'est ce dont nous souhaiterions débattre à travers le cycle de conférences *CLIMATS* qu'organise l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais[764] ».

Plusieurs personnalités participent, issues du monde de la pratique architecturale, comme Jean-Philippe Vassal, Hans Walter Müller ou Françoise-Hélène Jourda, du monde de la recherche en architecture, comme Antoine Picon, Dominique Rouillard ou Virginie Lefebvre, de l'économie, comme Yann Moulier-Boutang, du monde du paysage, comme Gilles Clément. Le cycle CLIMATS se caractérise par la place qu'il donne au sein de l'école à la question écologique : il en fait la question centrale d'une école d'architecture durant une année entière, montrant par la diversité des acteurs, l'étendue de la question et la multiplicité des approches. Une publication rassemblant les interventions est publiée en 2012 sous la direction de Jac Fol, Virginie Lefebvre, Florian Hertweck et Thierry Mandoul, sous le titre *Climats. Les conférences de Malaquais, numéro 2 (2009)*[765].

[764] Extrait du Communiqué de presse du cycle de conférences *Climats* qui s'est tenu en 2009 à l'ENSA Paris-Malaquais.

[765] Jac Fol, Thierry Mandoul, Florian Hertweck, Virginie Lefebvre, *Climats. Les conférences de Malaquais, numéro 2 (2009)*, Golion, Infolio, 2012.

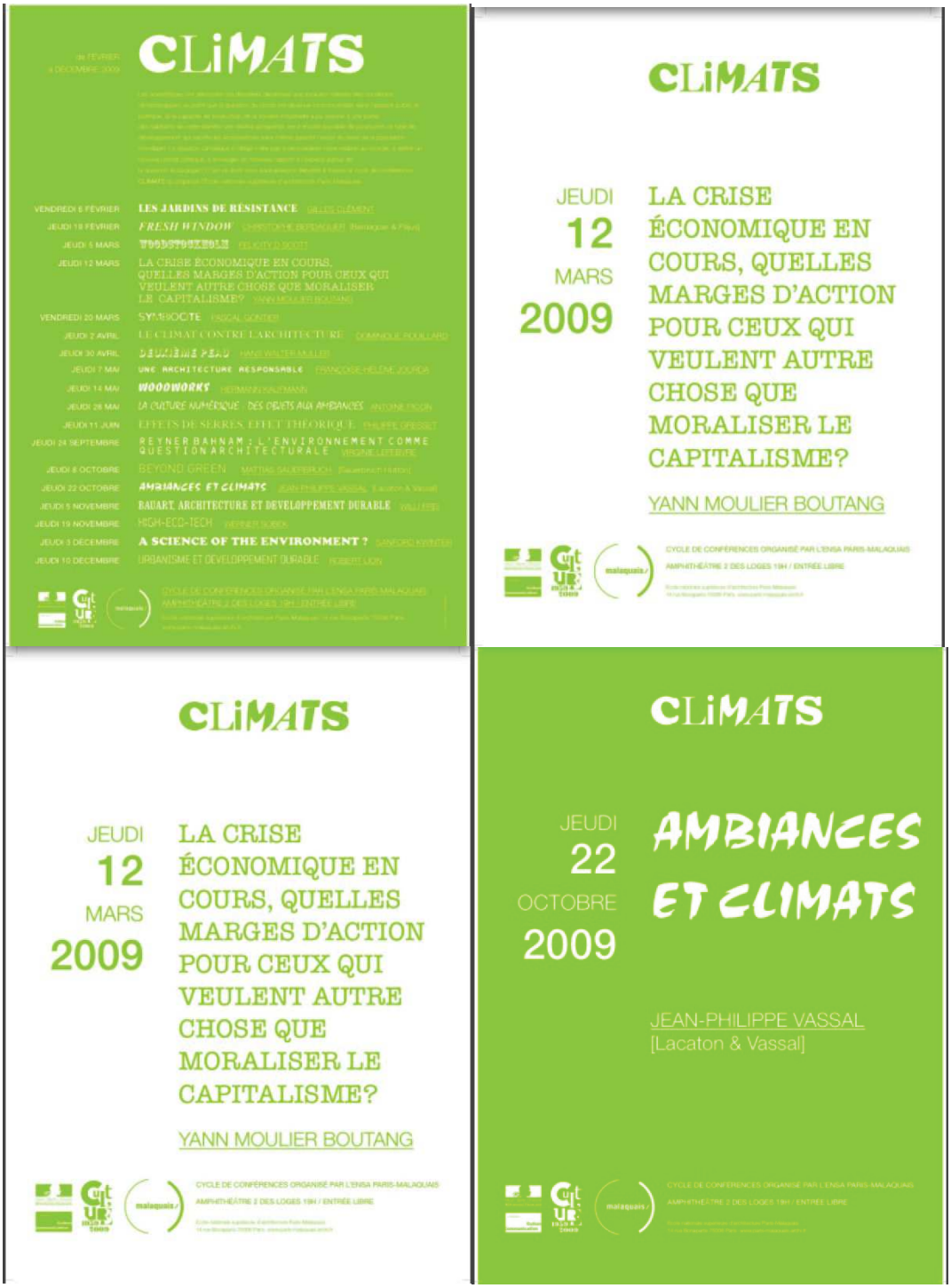


Figure 1 : Affiches du cycle *Climats*, ENSA Paris-Malaquais, 2009.

À noter que certains acteurs du monde de l'architecture sensibles aux questions environnementales choisissent, non sans engagement, les écoles d'architecture pour transmettre leur démarche, leur positionnement, leur connaissances : c'est le cas de Patrick Bouchain mais aussi de Jean-Philippe Vassal, Gilles Perraudin (dont toutes les conférences recensées sont situées dans des écoles), Françoise Fromonot (qui y fait plusieurs conférences sur la figure de Glenn Murcutt).

À noter que le PUCA organise avec l'ENSA Paris-la-Défense en 2001 un colloque intitulé *Les deux jours du PUCA : société et territoire. Programmer et concevoir. Environnement : Quelles cibles ?* auquel participent notamment Jean-Louis Violeau et Yannis Tsiomis. L'ambition de l'événement est de faire le point sur les modalités de gestion des questions environnementales. Trois ans plus tard, les 8 et 9 novembre 2004, et avec une direction similaire, l'ENSA de Saint-Étienne accueille la *Troisième rencontre de l'architecture. Architecture et développement durable* qui ont pour thème « l'écoconception, l'architecture citoyenne, une politique architecturale ». Nous le verrons dans une prochaine sous-partie, c'est justement dans le milieu des années 2000 que le préfixe « éco » prolifère dans les titres des événements autour de l'écologie. Cette troisième rencontre rassemble notamment François Duval, Max Rolland, Jocelyne Duvert, Christian Brodhag, Olivier Sidler, Philippe Madec, Gilles Perraudin, Dominique Gauzin-Müller, Jurgen Hartwig, Dominique Alba.

Enfin, et nous le verrons aussi dans un prochain sous-chapitre, la thématique de la HQE connait un pic significatif entre 2001 et 2004 ; les écoles d'architecture s'en font écho et organisent de nombreux événements durant ces trois années. En 2003, l'école de Nancy, en partenariat avec *Le Moniteur*, le CRIT et EDF, consacre à la HQE un colloque éponyme qui porte l'ambition de « partager les expériences et savoir-faire pour passer de l'expérimentation ponctuelle au développement de la démarche HQE ». La même année, l'École d'architecture et du paysage de Bordeaux organise un colloque intitulé *Haute Qualité Environnementale ?* avec Catherine Sémidor et des membres du groupe de recherche Environnement et conception.

On compte aussi plusieurs formations, à l'ENSA Lyon par exemple *L'architecture à Haute Qualité Environnementale*[766] courant 2003, ou encore à l'ENSA Marseille, *L'architecture à haute qualité environnementale en région méditerranéennes*[767] en 2004. Quelques années plus tard, à la fin des années 2000, le thème de la haute qualité environnementale s'affirme à nouveau dans les écoles. Il ne s'agit plus de transmettre des connaissances et des savoirs sur ce sujet, mais plutôt de le questionner, voire d'en démontrer une prétendue « absurdité ». Par exemple, l'architecte français Rudy Ricciotti fait le tour de France des écoles d'architecture (mais aussi d'autres lieux de diffusion de la culture architecturale) pour dénoncer la HQE, tout en faisant la promotion de son ouvrage sorti en 2006, *HQE*[768], réédité et augmenté en 2009 sous le titre *HQE, les renards du Temple*[769]. L'architecte de Bandol y tient plusieurs conférences, comme par exemple à l'École d'architecture de Versailles, sous le titre *HQE : the New Religion*[771], avec Emmanuel Combarel et Franck Boutté, ou une conférence à l'École d'architecture de Saint-Étienne, reprenant le titre de son livre, « HQE. Les renards du Temple[772] ».

Dans une perspective plus nuancée, un colloque se tient en 2009 à l'École d'architecture de Paris-la-Villette sous le titre *Haute Qualité environnementale, maîtrise de l'énergie : quelles responsabilités ?*, avec deux tables rondes, la première autour du thème « Éthique et responsabilité », avec Philippe Peletier, Chris Younès, Pierre Liochon, Sylvie Chambre, et la seconde autour du thème « Les engagements contractuels » avec Alain Bornarel, Guy Lemée, Michel Ducroux et Michel Le Sommer.

Enfin, si dans le recensement que nous avons mené au cours de la décennie 2000 l'École d'architecture de Normandie n'est à l'initiative d'aucun événement jusqu'à 2008, on identifie qu'elle coordonne en deux ans, de 2008 à 2010, dix événements autour du climat, avec une ligne directrice assez forte et des intervenants de disciplines et de positions assez diverses. Notons par exemple la conférence de

[766] Formation *L'architecture à haute qualité environnementale* avec l'Agence locale pour l'énergie, ENSA Lyon, 10 sessions de 3 à 5 jours.

[767] Formation *L'architecture de la Haute Qualité Environnementale en région méditerranéennes*, École d'architecture de Marseille-Luminy, à partir du 25 mars 2004, durant 10 séances.

[768] Rudy Ricciotti, *HQE*, Éditions Al Dante, 2009.

[769] Rudy Ricciotti, *HQE, les renards du temple*, Éditions Al Dante, 2015

[771] Conférence *HQE : the new religion*, par Rudy Ricciotti, Emmanuel Combarel, Franck Boutté, École d'architecture de Versailles, 4 février 2010.

[772] Conférence *HQE. Les renards du temple*, avec Rudy Ricciotti et Daniel Fanzutti, École d'architecture de Saint-Étienne, 19 mai 2010.

l'architecte Mario Cucinella intitulée *Plus de confort et moins d'énergie*[773], la conférence de l'économiste Christian de Perthuis, intitulée *Le changement climatique : réalités et aspects économiques*[774], et celle de l'architecte suisse Philippe Rahm intitulée *Form and function follow climate*[775].

Les maisons de l'architecture

L'implication des maisons de l'architecture dans l'organisation ou l'accueil d'événements en lien avec l'écologie connait un essor significatif dans les années 2000. Si dans les années 1990 seuls cinq événements sont portés par les maisons de l'architecture (la plupart en partenariat avec d'autres institutions), les années 2000 comptent presque vingt fois plus d'événements. Affichant une volonté de « proximité avec l'usager d'architecture et le citoyen[776] », les maisons de l'architecture s'ancrent sur tout le territoire, développent des partenariats avec les institutions publiques et les entreprises privés locales et sont, dans certains cas, le reflet d'une politique locale du conseil régional de l'Ordre des architectes dont elles sont issues. Les principaux financements des maisons de l'architecture proviennent du CNOA et du ministère de la Culture. En 2004 est créé le Réseau des maisons d'architecture afin de coordonner l'ensemble des trente-deux maisons de l'architecture sur le territoire français, auxquelles s'ajoutent celles de Montréal et de Turin. Du fait de leur implication locale, les maisons de l'architecture peuvent être amenées à construire des projets avec les CAUE.

La Maison de l'architecture en Île-de-France, créée en 2004 par le conseil régional de l'Ordre des architectes en Île-de-France, le CROAIF, est à l'initiative de 22 % des événements montés dans les maisons de l'architecture autour de l'écologie entre 2001 et 2011. Une programmation assez diverse, avec de grandes figures d'une architecture qui se veut « consciente de l'environnement », comme Françoise-Hélène Jourda[777] ou Patrick Bouchain[778] ; on note aussi la

[773] Conférence *Plus de confort et moins d'énergie*, par Mario Cucinella, Rouen, École d'architecture de Normandie, 6 avril 2010.

[774] Conférence *Le changement climatique : réalités et aspects économiques*, par Christian de Perthuis, Rouen, École d'architecture de Normandie, 5 janvier 2010.

[775] Conférence *Form and function follow climate*, par Philippe Rahm, Rouen, École d'architecture de Normandie, 1er avril 2010.

[776] http://www.ma-lereseau.org/index_reseau.php consulté le 18 octobre 2016 (site du réseau des maisons de l'architecture).

[777] Conférence *La tribune des enseignants* par Françoise-Hélène Jourda, Paris, Maison de l'Architecture en Île-de-France, 24 avril 2006.

volonté d'explorer le thème du local, avec par exemple la tenue d'une rencontre intitulée Architecture et développement local, où intervient notamment Patrice Doat du groupe CRATerre. Par ailleurs, la diffusion d'une pensée du « durable » et de la performance énergétique s'affirme aussi avec l'accueil des ICEB cafés[779] et d'un certain nombre d'événement autour du durable. Dans cette même perspective, la Maison de l'architecture en Île-de-France organise une série de conférences qui questionne soit un programme soit un département au regard de la question du durable, comme par exemple *La Seine-Saint-Denis, un département durable ?*[780], *Les écoles et le développement durable*[781], *La Seine et Marne, un département durable ?*[782]. Enfin, on note un nombre significatif d'événements autour du matériau bois, en partie montés en partenariat avec le CNDB. Il est difficile de saisir si la présence de la question écologique à la Maison de l'architecture en Île-de-France est due à une politique du lieu et donc à un positionnement conscient sur l'environnement, ou si elle résulte au contraire de l'absence de lignes de direction de l'association et donc de sa grande ouverture aux projets de ses différents partenaires[783] et aux thématiques qu'ils portent.

Les autres maisons de l'architecture se répartissent à peu près équitablement les autres événements, à l'exception peut-être de la Maison de l'architecture de Picardie, à Amiens, qui accueille 8 % des événements sur l'écologie, donc deux fois plus que les autres maisons du réseau. Ce lieu accueille d'une part de nombreux événements autour du bois et d'autre part plusieurs manifestations autour du « durable », notamment en 2010 l'exposition, *Architecture = durable*[784], conçue par le Pavillon de l'Arsenal, et une conférence de l'un de ses commissaires, Franck Boutté, *Le développement durable*[785]. Quatre ans plus tôt, en 2006, Jacques Ferrier, co-commissaire de l'exposition *Architecture = durable* fait lui aussi une

---

778 Conférence *Seine-Arche. Les Terrasses en mouvement* par Patrick Bouchain, Paris, Maison de l'Architecture en Île-de-France, 31 mars 2006.

779 « ICEB café = événement- gratuit-mensuel-à but pédagogique, qui permet à un intervenant spécialiste de son sujet de traiter une question en rapport avec le bâti ou l'aménagement durable », voir [en ligne] http://www.maisonarchitecture-idf.org/spip.php?rubrique6, consulté le 18 octobre 2016.

780 Conférence « *La Seine-Saint-Denis, un département durable ?* », Paris, Maison de l'Architecture en Île-de-France, 22 octobre 2009, organisée par CROAIF avec le CAUE 93.

781 Conférence *Les écoles et le développement durable,* Paris, Maison de l'Architecture en Île-de-France, 06 octobre 2009.

782 Conférence *La Seine et Marne, un département durable ?*, Paris, Maison de l'Architecture en Île-de-France, 5 Mars 2009.

783 Comme l'ICEB ou le CNDB.

784 Exposition du 11 mai au 17 juillet 2010.

785 11 mai 2010.

conférence à la Maison de l'architecture d'Amiens qu'il intitule *Architecture et développement durable*[786].

Au cours des années 2000, les maisons de l'architecture renforcent leur position sur la scène de la diffusion de la culture architecturale. Leur ancrage territorial, leurs liens avec les CAUE et avec l'Ordre des architectes, deux instances qui portent, nous le verrons, la question du durable au cours de ces même décennie, en font des lieux d'échange sur différentes dimensions de la question environnementale. Néanmoins, les maisons de l'architecture sont très dépendantes de leurs partenaires et souffrent d'un budget souvent trop faible pour leur permettre d'être autonomes dans leur programmation. Le ton des événements est donc souvent assez consensuel, rarement manifeste, et souvent, les expositions qui s'y installent sont accueillies et non produites par les maisons de l'architecture. Nous mentionnions par exemple la maison de l'architecture d'Amiens qui reçoit *Architecture = durable*, ou encore les maisons de l'architecture de Montpellier et de Marseille qui accueillent *Habiter écologique*, conçue par la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Maison de l'architecture 129 qui accueille l'exposition *Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009*, elle aussi conçue par la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Maison de l'architecture de Bordeaux qui reprend l'exposition *Patrick Bouchain, fait main, la matière et la manière*, conçue par Arc-en-rêve.

Les maisons de l'architecture sont donc des lieux en expansion, porteurs de nombreuses manifestations, mais leur influence sur le « monde de l'architecture » est parfois limitée en raison d'une ligne curatoriale peu marquée ; néanmoins, leur proximité avec les « usagers » de l'architecture, tant physiquement par leur ancrage local que symboliquement dans les thèmes abordés, en font des relais détenteurs d'une certaine influence, entre le monde de l'architecture et celui des habitants, et ce relai véhicule un ensemble de questionnements autour de l'architecture « écologique », avec dynamisme au cours des années 2000.

[786] 9 mars 2006.

Les CAUE

Les CAUE sont à l'initiative de l'organisation de près de 120 manifestations autour de l'écologie entre 2001 et 2011 soit près de 13 % des événements sur cette thématique recensés dans *Archiscopie*. Une augmentation plutôt significative (mais pas spectaculaire) par rapport à la période 1989-2001, pendant laquelle les CAUE étaient en charge de 26 événements autour de l'écologie, soit 9 % de l'ensemble des manifestations autour de cette thématique. Les deux CAUE les plus actifs dans la décennie précédente, le CAUE du Val d'Oise et le CAUE de Rhône-Métropole, restent les plus dynamiques dans les années 2000 autour de la question environnementale, portant ensemble près d'un quart des événements organisés autour de l'écologie au sein des CAUE entre 2001 et 2011[787].

Si le CAUE du Rhône initie dans les années 1990 une réflexion autour du thème de la matière et du réemploi, les manifestations qu'il porte dans les années 2000 s'orientent dans leur grande majorité autour de la question de l'« aménagement durable » et de la haute qualité environnementale. Les mêmes sujets sont convoqués dans les évènements organisés par le CAUE du Val d'Oise, la HQE revient à maintes reprises, dans de nombreuses conférences, et même au sein d'une exposition en partenariat avec l'Ademe, intitulée *Bâtir dans le bon sens. La démarche Haute qualité environnementale en images*.

Notons que le CAUE de l'Hérault organise en 2005 plusieurs événements qui lient la question de l'étalement urbain à celle de l'écologie. Dans un premier temps, l'enjeu de ces rencontres est de sensibiliser les élus et les professionnels de l'aménagement à des « typologies plus écologique ». Deux ans plus tard, en 2007, le Conseil général de l'Hérault engage avec le CAUE un partenariat autour de ces mêmes questions en reprenant le titre de ces premières rencontres, *Habiter sans s'étaler*. Plusieurs médiations sont mises en place, des documents pédagogiques, des visites d'opération, des formations, des conférences ; un appel à projet[788] est aussi lancé

[787] Notons que dans les années 1990, ces deux CAUE étaient à l'origine de la moitié des événements montés par les CAUE autour de l'écologie : donc leur prédominance traverse les années 2000 mais s'affaiblit avec le nouveau millénaire.

[788] Sept ans plus tard, en 2014, deux événements rendent compte des recherches menées autour de la question de la densification en milieu pavillonnaire : une exposition itinérante reprenant le titre *Habiter sans s'étaler* et un article intitulé *Questionner l'étalement urbain* publié dans la revue *Urbanisme* (hors-série, n° 46, 2014).

« permettant à certaines communes du département d'envisager une nouvelle conception des extensions urbaines, alternative au lotissement standard et moins consommatrice de foncier[789] ».

Les lieux de diffusion de la culture architecturale

Nous l'évoquions en introduction de ce chapitre, les principaux lieux de diffusion de la culture architecture architecturale en France, la Société française des architectes (SFA), l'Institut français d'architecture (L'IFA qui devient en 2007 la Cité de l'architecture et du patrimoine), le Pavillon de l'Arsenal, Arc en rêve, le FRAC Centre Val-de-Loire, portent relativement peu de manifestations en lien avec l'écologie, surtout au regard de l'augmentation considérable de leur nombre dans les autres lieux ; en effet, ces cinq lieux maintiennent le même nombre de manifestations que dans les années 1990, alors que, dans la plupart des autres lieux le nombre d'événements portant sur l'environnement est multiplié par trois. Toutefois, si dans les années 1990 les événements conçus par ces institutions sont relativement mineurs (dans leur ambition comme dans leur portée), ceux qui s'y développent dans les années 2000 jouissent pour certains d'une grande visibilité et de grands moyens.

Le Pavillon de l'Arsenal est peut-être l'exemple le plus signifiant. Dans les années 1990, le lieu parisien porte quelques conférences et une exposition autour du bois, dans un propos général assez éloigné de la question écologique. Si le nombre d'événements n'augmente pas de manière manifeste (l'augmentation est de 60 %), on note deux modifications importantes. D'une part, le propos se précise : dans les années 1990, les manifestations du Pavillon que nous avons recensées dans la catégorie « écologie » s'articulent de manière assez vague autour de cette notion, quand les événements des années 2000 s'emparent sans ambiguïté de la question environnementale. D'autre part, les événements des années 1990 sont plutôt de « petits événements » à faible portée quand ceux des années 2000 sont des manifestations majeures qui participent à porter la ligne curatoriale du Pavillon : ces événements sont autant marqués par l'empreinte du Pavillon qu'ils participent à faire l'identité du Pavillon des années 2000. Ce changement est probablement dû

[789] http://www.caue-lr.fr/habiter-sans-setaler

au contexte temporel des années 2000, mais est sûrement lié aussi au changement de direction du Pavillon de l'Arsenal : en 2003, Dominique Alba remplace Ann-José Arlot.

Nous l'avons vu dans le premier chapitre de la deuxième partie, Dominique Alba est particulièrement sensible aux questions environnementales. En 1986, elle entreprend à l'école des Mines une thèse intitulée *Développement durable, développement miniers*[790] et montre un engagement certain autour de ce sujet : « Je voulais travailler sur l'histoire des paysans au regard des routes minières, je me suis rendu compte en arrivant sur le site que le sujet n'était pas ça, c'était la corrélation entre le développement durable et le développement minier. À ce moment-là, la Banque mondiale commencé à accorder ses financements au regard de la politique environnementale des entreprises minières. J'ai pu mener ce travail dans ce cadre[791]. ». À la fin des années 1990 et au début des années 2000, Dominique Alba conseille Bertrand Delanoë dans le cadre d'un comité technique de 1996 à 2001, puis elle est nommée à son cabinet sur les questions de renouvellement urbain et d'architecture. En arrivant à la direction du Pavillon de l'Arsenal, Dominique Alba lance plusieurs événements de grande ampleur autour de l'écologie.

En 2005, l'exposition *Nouveau Paris, la ville et ses possibles*, dont le commissariat est assuré par l'architecte français Nicolas Michelin et la scénographie par le célèbre architecte japonais Toyo Ito, affiche l'ambition d'« explorer les possibilités d'évolution de Paris au regard des enjeux du développement durable et des nouvelles pratiques citadines[792] ». Durant l'entretien qu'elle nous accorde, Dominique Alba mentionne cette exposition qui selon elle aurait permis au Pavillon de l'Arsenal, jusqu'alors assez silencieux sur ce sujet, d'assoir un propos sur l'écologie.

Trois ans plus tard, en 2008, le lieu parisien monte l'exposition *Architecture = durable* qui s'empare de manière beaucoup univoque de la question environnementale : d'une part dans son titre plus qu'explicite sur le propos de l'exposition, d'autre part dans l'ambition

[790] C'est Dominique Alba, lors de l'entretien que nous avons mené avec elle le 23 février 2016 qui nous donne ce titre « Je vais juste ajouter un élément de mon parcours. En 1986, j'étais en thèse à l'école des mines de Paris sur développement durable et de développement miniers. Un sujet de thèse que j'avais proposé ». Le terme de « développement durable » n'est pas encore employé pourtant en 1986.

[791] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

[792] Communiqué de presse de l'exposition.

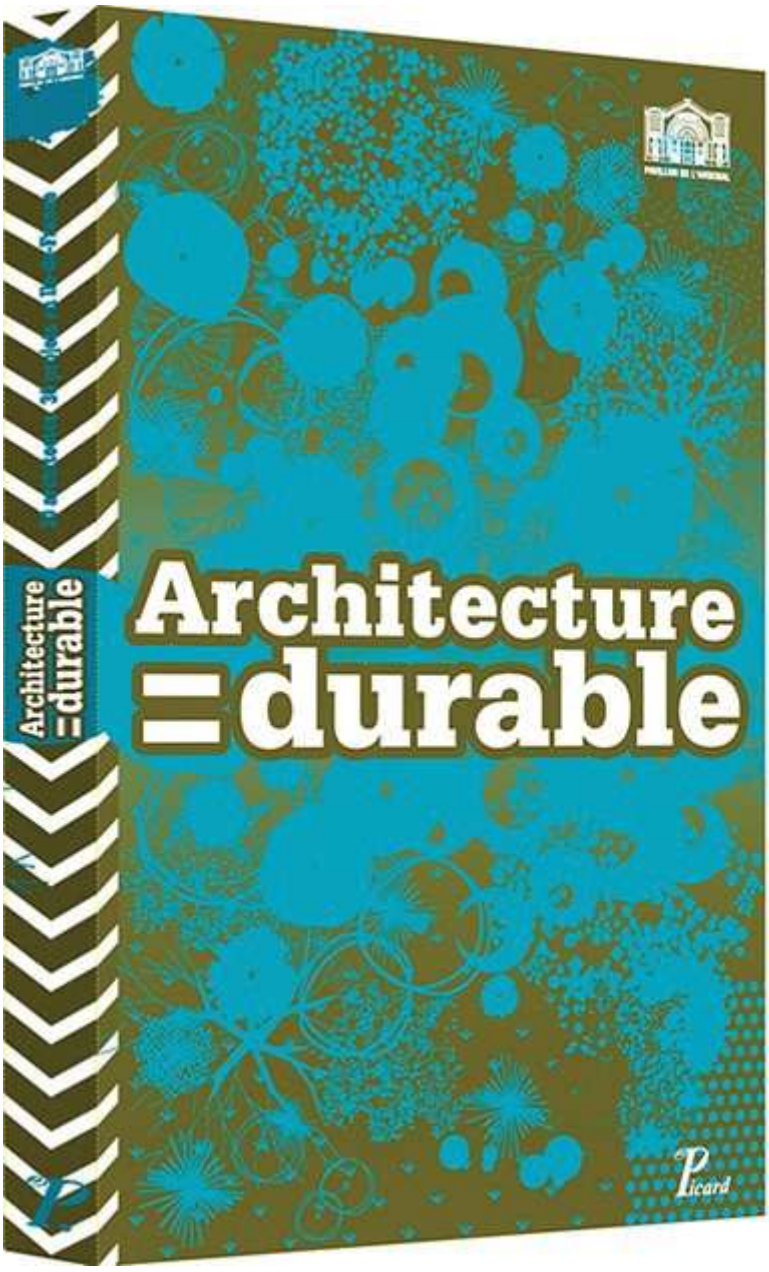


Figure 1 : Catalogue de l'exposition *Architecture* = *durable*, sous la direction de Jacques Ferrier, Éditions du Pavillon de l'Arsenal-Éditions Picard, 2008.

qu'elle affiche à savoir présenter un corpus de projets et de démarches durables. Le choix du commissariat se porte vers l'architecte Jacques Ferrier qui, trois ans plus tôt, en 2005, a dessiné en partenariat avec Lafarge un projet de tour intitulée Hypergreen, qu'il définit comme « un grand gratte-ciel écologique, avec des éoliennes et des jardins suspendus (…), un gratte-ciel ultra-environnemental qui servira ensuite de boîte à idées pour les gratte-ciels de nouvelle génération[793] ». Le Pavillon de l'Arsenal associe l'ingénieur Franck Boutté à Jacques Ferrier pour le commissariat d'*Architecture* = *durable*, consultant en environnement. Jacques Ferrier signe néanmoins seul le texte du dossier de presse de l'exposition, c'est aussi lui qui introduit le catalogue et c'est souvent son nom seul qui apparait dans les documents de communication de l'exposition.

C'est donc un commissariat qui se répartit entre un architecte confirmé et reconnu mais dont la crédibilité écologique se limite à un projet de papier réalisé avec Lafarge et un jeune consultant qui commence tout juste alors à se faire connaitre. Dominique Alba souligne : « Nous avons choisi Jacques Ferrier et Franck Boutté, qui n'avaient jamais travaillé ensemble, car ils nous semblaient tenir chacun un propos important sur le thème de l'écologie (…). Ce n'était pas un choix évident mais c'est ce choix-là : le Pavillon a le droit de choisir, on choisit les commissaires, cela ne se discute pas[794]. » L'exposition est une des premières de cette ampleur et dans un lieu aussi visible à faire converger son propos vers celui que portent les discours politiques et médiatiques des années 2000 autour de l'écologie : le durable n'y est plus vu comme une dimension marginale dont s'emparent seulement quelques figures mais comme un nouveau paramètre incontournable.

Les choix curatoriaux renforcent cette idée d'un développement durable généralisé et normalisé. L'exposition présente trente projets parisiens réunis sous les critères définis par Franck Boutté, à savoir urbanité, implantation, morphologie, matérialité, système, performance. Les trente architectes présentent leur démarche dans le catalogue, par le biais d'entretiens et dans l'exposition au travers de courtes vidéos, et se situent par rapport aux thèmes du

[793] Propos de Jacques Ferrier dans le document de communication de Lafarge pour présenter la tour Hypergreen.

[794] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

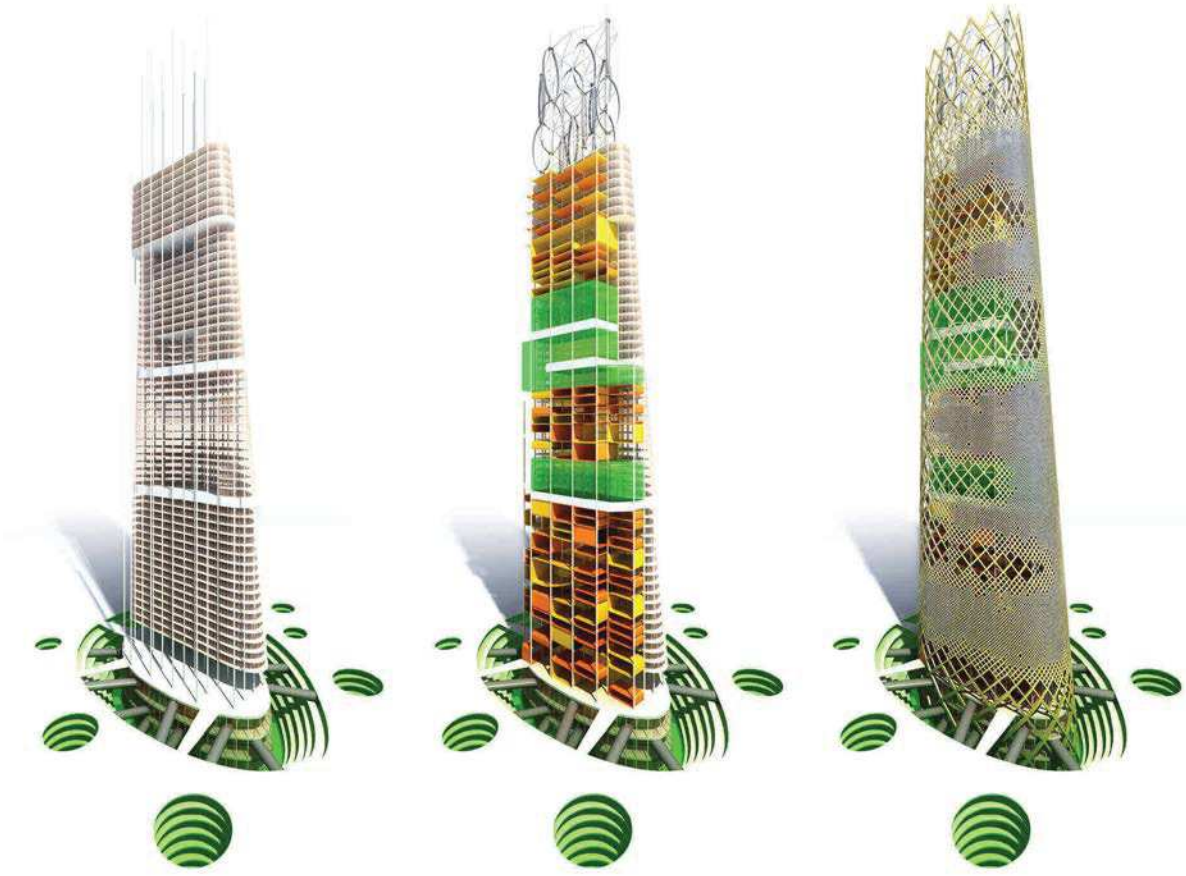


Figure 1 : Image 3D du projet Hypgreen, 2005. Source : site internet de Jacques Ferrier.

développement durable. Une des forces communicationnelles de cette exposition est liée non pas aux projets présentés, un rassemblement de réalisations « à la mode » que l'on a fait plus moins adroitement entrer dans des critères « durables », mais à l'énonciation des positions des architectes dans les vidéos, qui seront postées sur Internet et bénéficient ainsi d'une large visibilité. De 2009[795] à aujourd'hui, ces vidéos ont été visionnées près de 100 000 fois sur Dailymotion. Plutôt que de montrer trente architectes qui travaillent sur l'architecture durable, l'exposition montre comment les trente architectes dans l'air du temps se positionnent sur l'écologie. C'est une donnée importante pour comprendre qu'*Architecture = durable* participe à la récupération du thème de l'écologie par la classe dominante du secteur de la construction, celles des architectes « en vogue » et des gros maîtres d'ouvrage, et favorise ainsi une dépolitisation du thème de l'écologie.

Avec le développement durable, l'écologie devient une donnée communicationnelle et économique du secteur de la construction ; communicationnelle car le « vert » permet de séduire tant les mairies que les futurs habitants : pour les architectes et les maîtres d'ouvrage, valoriser la dimension durable du projet optimise ses chances de le voir se construire ; économique car avec le développement durable, le recourt aux dispositifs écologiques participe à une nouvelle économie du bâtiment et multiplie les enjeux financiers de la construction.

Par exemple Philippe Madec, Gilles Perraudin ou Patrick Bouchain ne sont pas invités à participer à cet événement. Dominique Alba explique : « C'est Jacques Ferrier qui les a sélectionnés pour la plupart. Est-ce que ces architectes avaient un projet en cours à ce moment-là, je ne sais pas, il y avait un tas de critères auxquels ils devaient répondre. Après, Patrick Bouchain par exemple ne s'est jamais revendiqué comme architecte alors il ne pouvait pas vraiment être présenté ici, c'est quand même un peu compliqué de dire qu'on n'est pas architecte et d'aller présenter son travail dans une exposition d'architecture. Perraudin n'avait peut-être pas grand-chose à cette époque-là dans l'actualité. C'est un critère important. (…) Nous avons plutôt forcé le trait du durable chez ceux qui ne se revendiquent pas "écolos" pour dire que le durable ce n'est pas seulement ceux qui le revendiquent. On ne vit pas tous dans des maisons en chanvre sans

[795] Date de leur mise en ligne.

chauffage[796]. » L'exposition *« Architecture = durable*, en montrant trente projets qui pour la plupart[797] ne sont pas des projets manifestes d'une architecture écologique, fait par des architectes en vogue (Jean Nouvel, Christian de Portzamparc, OMA, Dominique Perrault, Philippe Gazeau, Périphérique…), participe à dépolitiser l'écologie et à généraliser le marketing du durable à l'ensemble de la production architecturale.

Comme le dit Dominique Alba, d'un côté « le Pavillon est en phase avec son époque » et donc est représentatif de l'air du temps, et de l'autre, il donne une impulsion et féconde cet air du temps. Avec *Architecture = durable*, le Pavillon rend visible une préoccupation grandissante du milieu de l'architecture pour l'environnement et participe à l'amplifier. Nous constatons, et nous le verrons dans la prochaine partie, le même mécanisme six ans plus tard avec l'exposition *Matière grise*, qui à la fois révèle une tendance, celle du réemploi, et amplifie l'écho que peut avoir ce sujet chez les architectes : « La présence du thème de l'écologie au Pavillon dans les années 2000 était, je pense, aussi l'expression d'une volonté politique. Il y avait à Paris une nouvelle municipalité. Ce sont les écolos qui ont fait remonter la question de la transition énergétique ; les écolos avait fait un nombre de voix assez élevé aux présidentielles, ce qui n'est pas sans conséquence, du coup le discours a tout envahi (...). *Architecture = durable* est liée à ce contexte. Les projets apportent tous leur brique à la question de la durabilité. Ce ne sont pas tous les mêmes. Loin de là. Certains consomment de d'énergie d'ailleurs. Mais on les a choisis car ils apportent des réponses de densité, de mixité, d'invention programmatique[798]. »

En dehors de ces deux grandes expositions, *Nouveaux Paris, la ville et ses possibles* et *Architecture = durable*, le Pavillon de l'Arsenal monte deux autres expositions, au second étage (dans un espace d'exposition plus petit) autour des questions écologiques : en 2006, le lieu parisien consacre une exposition au concours de la réhabilitation de la Tour Bois-le-Prêtre et participe ainsi à rendre visible le débat

[796] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

[797] Il y a des exceptions comme la Tour Bois-Le-Prêtre, que nous avons vue dans le chapitre précédent. Néanmoins, une grande partie des projets présentées dans l'exposition *architecture = durable* ne revendiquent pas une approche durable. Prenons l'exemple de la crèche collective Pierre Budin d'ECDM : si on consulte la page internet de ce projet de l'agence parisienne, dans la description qu'ECDM fait du projet il n'y a pas une seule référence à des questions écologiques.

[798] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016.

autour du thème de la transformation ; en 2010, c'est l'exposition *Habitat énergie 0* qui médiatise le discours sur l'économie d'énergie. Notons aussi qu'en 2003, alors que Dominique Alba vient tout juste d'en être nommée directrice, le Pavillon accueille Nathalie Blanc et Marianne Cohen pour une conférence intitulée *Paris, la nature, les habitants*[799].

L'Institut français d'architecture (IFA) qui deviendra au cours de cette période la Cité de l'architecture et du patrimoine est aussi à l'origine de manifestations significatives autour de l'écologie. En 2005, La Cité accueille l'exposition *Métamorphose durable*[800] , initialement conçue pour le Pavillon français de la Biennale de Venise. Le commissariat est assuré par Françoise-Hélène Jourda qui, comme nous le mentionnions dans la première partie, est assurée d'un crédit certain sur la question environnementale tant cette dimension est prégnante dans l'architecture qu'elle conçoit avec Gilles Perraudin jusque dans les années 1990 et dans celle qu'elle construit sans son associé par la suite. L'exposition présente des scénarios spéculatifs sur l'évolution de la ville durable, en 2014, 2034 et 2064 ; elle s'accompagne de plusieurs conférences[801]. Au même moment, l'architecte Patrick Berger présente l'exposition *Milieux. Patrick Berger architecte*, aussi à la Cité de l'architecture installée à la Porte dorée, à travers laquelle il tente de mettre en perspective la notion de milieu dans vingt-quatre de ses projets en « explorant différents états naturels et construits, urbains et péri-urbains ». Le choix de la thématique du milieu est assez signifiant au regard du travail que mène alors l'architecte français.

On note dès 2002 une rencontre organisée par et à l'IFA intitulée Développement durable, villes et territoires[802], animée par Yannis Tsiomis, qui énonce l'ambition de cerner les enjeux urbains du développement durable car « à travers la loi SRU, le développement durable est devenu un des critères pour construire et aménager la ville, l'agglomération et le territoire[803] ». Cette conférence, dans un lieu important de la culture architecturale, coordonnée par un

[799] Conférence *Paris, la nature, les habitants*, par Nathalie Blanc, Marianne Cohen, Pavillon de l'Arsenal, 6 octobre 2003.

[800] Du 9 au 15 mai, Palais de la Porte dorée.

[801] Conférence *Villes et développement durable : l'urgence de penser et d'agir*., Cité de l'architecture, Porte dorée, 24 mars 2005, dans le cadre de l'exposition *Métamorphoses durables*, Conférence *Projet ou le rôle de l'architecture dans la pensée du développement durable*, Cité de l'architecture, Porte dorée, 11 mai 2005, dans le cadre de l'exposition *Métamorphoses durables*.

[802] 5 décembre 2002.

[803] Texte de présentation de la conférence.

chercheur reconnu et non spécialiste de ces questions, sur un sujet aussi vaste, est représentative du changement qui s'opère dans l'appréhension de la question écologique chez les architectes : ce n'est plus une question de spécialistes traitée dans des lieux marginaux, mais un sujet central les chercheurs et architectes jusqu'ici silencieux sur cette thématique et que portent les instances dominantes, comme ici l'IFA.

En 2009, un an donc après la tenue de l'exposition A*rchitecture = durable*, la Cité de l'architecture et du patrimoine organise l'exposition *Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable*[804]. Le commissariat de l'exposition est assuré par Dominique Gauzin-Muller, qui met la question écologique au centre de son travail depuis les années 1990. En parallèle se tient l'exposition *N'en jetez plus… Et habitez écologique*[805] ainsi que plusieurs conférences[806] autour de ce sujet. Contrairement à l'exposition du Pavillon de l'Arsenal qui proposait une photographie de l'intégration du développement durable dans la démarche et les projets d'architectes contemporains (et dans leur grande majorité français), l'exposition de la Cité est plus large : d'une part dans le champ dont elle s'empare, traitant avec plus de complexité des différentes dimensions du durable , d'autre part dans le milieu qu'elle donne à voir, sortant du monde de l'architecture pour convoquer d'autres discipline et acteurs ; enfin dans la temporalité qu'elle traite, en mêlant les projets contemporains à des références historiques. L'exposition se termine le 1er novembre 2009, un mois et demi plus tard, la Cité organise un colloque intitulé *Peut-on faire du développement durable un levier d'attractivité pour la région capitale*[807], ainsi qu'une rencontre *Immobilier durable : l'innovation en marche*[808]. *Habiter écologique* ; l'exposition et le catalogue qui l'accompagnent, sont réalisés grâce au mécénat de Bouygues Immobilier, de la fondation EDF et de la Compagnie Saint Gobain.

Du côté d'Arc en rêve à Bordeaux, on ne dénombre pas d'événements majeurs qui porteraient, comme les deux expositions

[804] Du 13 mai au 1er novembre 2009.

[805] Du 13 mai au 1er novembre 2009.

[806] Par exemple, dans le cadre de l'exposition *Habitez écologique*, Rafaël Magrou anime la conférence *A la recherche de nouveaux modes d'habiter*, le 8 octobre 2009, Dominique Gauzin-Muller et Marie-Hélène Contal font la conférence *Développement durable : l'approche française*, 15 octobre 2009.

[807] 15 décembre 2008.

[808] 14 décembre 2009, avec Alain Sallez, Christian Devillers, Françoise-Hélène Jourda.

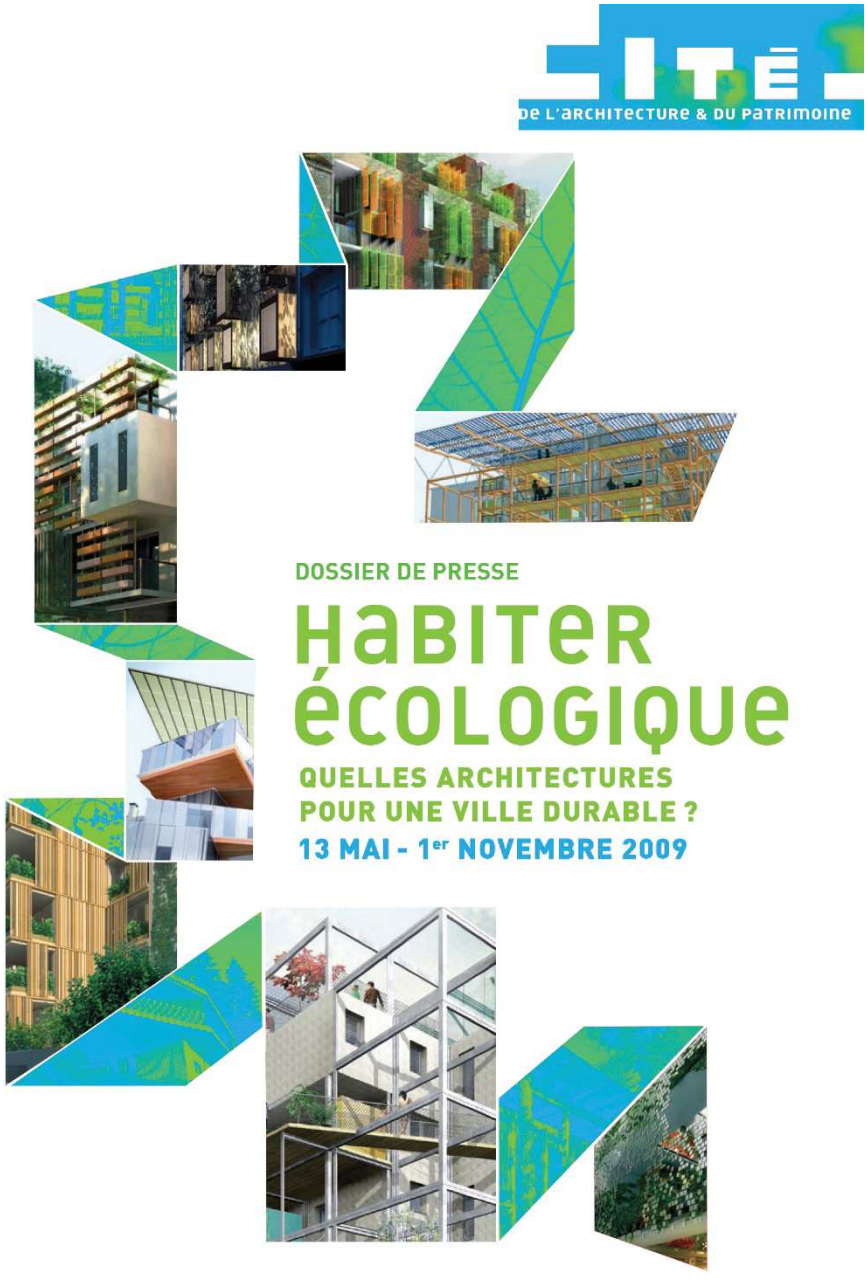


Figure 1 : Affiche de l'exposition *Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable ?*, Cité de l'architecture et du patrimoine*, 2009*.

parisiennes, un discours univoque et tonitruant sur l'architecture ou la ville durable. Néanmoins, la terminologie du durable pénètre les manifestations du lieu bordelais, par exemple la grande exposition *Habiter l'an 2000*[809] a pour sous-titre *Habitat, ville, nature*. On note aussi l'organisation, en 2008, sous l'égide du ministère de la Culture, du Forum européen des politiques architecturales et du développement durable[810], événement majeur dont l'ambition est d'engager une dynamique « d'échanges des savoirs et savoir-faire en matière d'architecture articulée à l'objectif de développement durable ».

Le FRAC Centre poursuit le travail initié dans les années 1990 sur l'influence de la computation sur l'architecture, sur la mise en valeur des courants dit utopistes ou radicaux, et enfin sur une architecture du climat. Cette ligne directrice, assez tranchée, ne dévie pas dans les années 2000, sûrement en raison d'un ancrage assez solide des ambitions curatoriales du lieu, mais aussi car Frédéric Migayrou et Marie-Ange Brayer, à l'initiative de ces thématiques, dirigent, l'un puis l'autre, ce lieu de 1990 à 2014. On note peu d'influence du discours dominant du développement durable sur la manière dont le FRAC aborde la question environnementale dans ces différentes manifestations. Les positions de Philippe Rahm[811], Jean-Gilles Decosterd ou encore François Roche y sont très médiatisées, et plus globalement la question écologique est traitée par rapport aux potentialités qu'elle ouvre en termes de conception architecturale, du processus à la forme[812]. L'exposition *Machine atmosphérique*[813], en 2005, est assez représentative tant de l'approche que peut avoir le FRAC de l'architecture « écologique » que des acteurs qu'elle soutient.

Archilab, événement annuel puis biennale d'architecture organisée par le FRAC Centre, s'empare aussi, dans plusieurs de ses éditions de la question écologique, comme en 2002, sous le titre *Économie de la terre*. L'ambition de cet événement est de « prendre en compte les

809 Exposition Arc en rêve. *Habiter l'an 2000. Habitat, ville nature* jusqu'au 28 janvier 2001.

810 9 et 10 octobre 2008.

811 Cinq manifestations traiteront du travail de Philippe Rahm dont Exposition. Frac Centre Orléans. *Philippe Rahm. Décosterd et Rahm, associés*. Du 22 janviers 2005 au 30 avril 2005.

812 Par exemple Exposition *IaN+. Nouvelle écologie des systèmes vivants*, Orléans, Frac Centre, jusqu'au 6 mai 2007.

813 *Machine atmosphérique*, FRAC Centre Val-de-Loire, du 25 novembre 2005 au 15 janvier 2006. Avec Asymptote, Décosterd & Rahm, Associés, EZCT, Hasegawa, IaN+, Kol/Mac, KovacArchitecture, NOX, OpenSource Architecture (OSA), DR_D(Dagmar Richter), R&Sie(n), Servo, Watanabe, Xefirotarch/Hernan Diaz-Alonso.

environnements locaux et leur interaction avec une économie globale de la circulation, de l'échange[814] », en d'autres termes, il s'agit d'allier une pensée du contexte à une pensée de la globalité.

Notons que la Cité des sciences et de l'industrie, en partenariat avec l'Ademe, invite en 2003[815] l'agence d'architecture hollandaise MVRDV à se charger du commissariat de l'exposition *« Climax. Une exposition simulation sur le changement climatique*. Cette exposition importante, traitant de la ville face au changement climatique, réalisée par une jeune agence en vogue comme MVRDV dans un lieu grand public, participe à véhiculer l'idée que le milieu de l'architecture s'est empare à pleines mains de la question du développement durable, en convergence étroite avec les préoccupations grandissantes des politiques, des médias et de la société civile.

[814] Communiqué de presse de l'événement.

[815] Du 28 octobre 2003 au 31 août 2004.

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

Nous avons évoqué à plusieurs reprises, la place prédominante des architectes lyonnais Françoise-Hélène Jourda et Gilles Perraudin, alors associés, dans les différents événements du monde de l'architecture. Les deux architectes ont été les premiers, dès le début des années 1980, puis dans les années 1990, à véhiculer un discours complexe et structuré sur l'architecture écologique comprenant tant les dimensions climatiques et énergétiques qu'une réflexion sur la matérialité ou le milieu. Les associés se séparent à la fin des années 1990 ; Gilles Perraudin et Françoise-Hélène Jourda poursuivent séparément leur travaux dans une direction différente, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent : alors que Françoise-Hélène Jourda deviend la figure de référence de l'architecture durable, déclinant dans son travail des dispositif environnementaux innovants, Gilles Perraudin engage un travail sur la pierre, réalisant au cours des années 2000 plusieurs projets manifestes autour de ce matériaux. Les deux architectes lyonnais diffuent donc entre 2001 et 2011 deux discours antagonistes, l'un sur ce que l'on pourrait imprudemment appeler la « croissante verte », et l'autre sur ce que l'on nommerait avec autant d'imprudence la « décroissance ».

Françoise-Hélène Jourda participe ou construit près de quatorze manifestations entre 2001 et 2011, à peu près autant[816] qu'avec Gilles Perraudin durant la période 1989-2001. Par rapport à la décennie précédente, les événements sont plus importants de par leur taille, la réception dont il jouisse et les lieux dans lesquels ils s'inscrivent. Françoise-Hélène Jourda est commissaire, nous l'avons vu, du Pavillon Français de la Biennale de Venise de 2004 ; l'année suivante, elle emporte l'exposition *Métamorphose durable* à l'Institut français d'architecture ; en 2006, elle fait une conférence à la Maison de l'architecture en Île-de-France[817], puis en 2007 à l'Académie

[816] On dénombrait treize manifestations organisaient par les architectes lyonnais dans la période 1989-2001.

[817] Conférence *La tribune des enseignants*, par Françoise-Hélène Jourda, Maison de l'architecture en Île-de-France, 24 avril 2006.

Figure 1 : Couverture du livre-dvd *Métamorphoses durables*, jeu prospectif pour un projet de ville durable, Biennale internationale d'architecture de Venise, 2004.
Figure 2 : vue de l'exposition *Métamorphoses durables*, jeu prospectif pour un projet de ville durable, Biennale internationale d'architecture de Venise, 2004.

d'architecture[818] et au Pavillon de l'Arsenal[819], et en 2009 à la Cité de l'architecture et du patrimoine. Entre temps, des conférences dans les écoles d'architecture de Strasbourg[820], Grenoble et Malaquais[821] et dans des lieux plus confidentiels. Les événements portés par Françoise-Hélène Jourda présentent, par le biais d'exemples souvent issus de la production architecturale de l'architecte lyonnaise, les enjeux d'une architecture durable et les outils pour la penser et la concevoir.

Gilles Perraudin est beaucoup plus silencieux au cours de cette décennie . Lors de l'entretien qu'il nous accorde, il explique avoir constaté un désintérêt du milieu de l'architecture pour son travail dans les années 2000. Dans la période 2001-2011, il fait trois conférences dans trois écoles d'architecture, d'après le recensement d'*Archiscopie* : en 2001 à l'ENSA Lille, intitulée *La pierre, le retour* ; en 2004, il participe à la *Troisième rencontre de l'architecture et du développement durable*[822] » au côté notamment de Philippe Madec, Dominique Gauzin-Muller et Dominique Alba ; en 2006, à l'ENSAVT Marne-La-Vallée, avec une conférence intitulée *Les nouveau matériaux du futur*[823]. La démarche qu'il incarne, à contre-courant du récit dominant sur le durable, ne pénètre pas les grands lieux de diffusion de la culture architecturale, ce qui est particulièrement visible au regard de la médiatisation dont jouit son ancienne associée. Nous l'avons vu, l'exposition *Architecture = durable* ne présente pas de projet de l'architecte et l'exposition *Habiter écologique* n'expose qu'un projet réalisé en 1990 par Jourda ET Perraudin, quand elle présente pourtant la démarche de nombreux architectes français contemporains, de Philippe Madec à Lipsky + Rollet en passant par Dusapin & Leclerq ou Jacques Ferrier.

Après Françoise-Héléne Jourda, l'architecte ou le chercheur le plus actif dans l'organisation ou la participation de manifestations sur l'écologie dans le milieu de l'architecture, toujours selon le

[818] Conférence *On remet le couvert*, par Françoise-Hélène Jourda, Philippe Madec et Dominique Gauzin-Müller, Académie d'architecture, 20 décembre 2007.

[819] Conférence, *Quels matériaux pour demain ?*, avec Quentin Hirsinger (matério), Patrick Jouin designer et Françoise-Hélène Jourda, Pavillon de l'Arsenal, 10 mai 2007.

[820] Conférence *Françoise-Hélène Jourda*, ENSA Strasbourg, 3 juin 2008.

[821] Conférence *Une architecture responsable*, par Françoise-Hélène Jourda, ENSA Paris-Malaquais, 7 mai 2009.

[822] Colloque *Troisième rencontre de l'architecture. Architecture et développement durable*. Thème : éco-construction, l'architecture citoyenne, une politique architecturale, avec François Duval, Max Rolland, Jocelyne Duvert, Christian Brodhag, Olivier Sidler, Philippe Madec, Gilles Perraudin, Dominique Gauzin Muller, Jurgen Hartwig, Dominique Alba et autre, École d'architecture de Saint-Étienne, 8 et 9 novembre 2004.

[823] 21 novembre 2006.

recensement d'*Archiscopie*, est Philippe Madec. Pourtant silencieux sur ce sujet dans la décennie précédente[824], celui-ci est particulièrement dynamique dans les années 2000. Les lieux dans lesquels il intervient sont moins prestigieux que ceux dans lesquels Françoise-Hélène Jourda fait ses interventions, néanmoins, ponctuellement, et souvent associé à l'architecte française, il accède à des lieux importants comme l'Académie de l'architecture, où il fait une intervention en 2007 avec Françoise-Hélène Jourda et Dominique Gauzin-Muller, ou encore le Palais des congrès, en 2010, où il fait une conférence dans le cadre du colloque *Projets urbains numéro 38 : laboratoire du durable*[825] aux côtés de Bernardo Secchi, de Michel Desvigne ou encore d'Ariella Masbunghi. Philippe Madec intervient aussi, et principalement, dans des lieux moins parisiens et qui bénéficient d'une moins grande visibilité. En 2002, au Centre méridional de Toulouse, l'architecte français donne la conférence *Entre nature et démocratie*[826], intervention qui se veut « manifeste » sur le rôle de l'architecte face à la crise écologique, dans laquelle il dit : « Il s'agit pour l'architecte, héritier d'une situation catastrophique du monde, de ménager ce qui reste de nature et d'humanité, accomplissant ainsi le projet de la modernité[827]. » En 2004, aux Rencontres d'architecture de Dijon, il donne la conférence *Architecture et développement durable*[828]. À noter que la plupart de ses interventions utilisent dans leur titre le terme « durable ». Philippe Madec donne aussi des conférences dans les écoles : à l'ENSA Versailles, il participe au Manège 10, avec Didier Courbot, Anne-Marie Ducroux et Catherine Pierre pour une rencontre intitulée *Développement durable, utopie et nécessité*[829], puis en 2007, la conférence qu'il donne à l'École d'architecture de Rennes, *Du modernisme au durable*[830], fait écho aux propos que nous citions et qui semblent entremêler le récit du durable à celui du modernisme.

Plusieurs textes que Philippe Madec écrit à la fin des années 1990 et au début des années 2000 portent cette idée que la crise écologique

824 Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3 de la première partie, on ne recense qu'une seule conférence de Philippe Madec en lien avec l'écologie sur la période 1989-2001.

825 26 avril 2010. Organisé par la Direction générale de l'aménagement du laboratoire et de la nature.

826 29 janvier 2002.

827 Philippe Madec publie le texte de la conférence dans la revue *Lyon Mag* en février 2002 sous le titre « Au confluent de la nature et de la démocratie ».

828 5 avril 2004.

829 22 novembre 2005.

830 12 décembre 2007.

réactualise les grandes ambitions d'un modernisme qui se serait fourvoyé dans l'application de ses principes fondateurs : « L'échec du Modernisme ne met pas fin aux idéaux modernes. Théorie et pratique modernistes ont été enrayées, dépréciées puis condamnées à cause de la rémanence de concepts quasi antiques, certains porteurs de barbarie, tels : la confusion de l'universalité et de l'unité, l'anthropocentrisme des conceptions de l'espace, l'appel à l'idéal, la volonté de soumission de la nature, le recours fasciné à la puissance de la technique. Le Postmodernisme s'achève dans un spleen envisageable car il ne pouvait y avoir d'autre tâche pour les postmodernes que de rétablir, dans le projet de l'Humanité Moderne, les principes négligés des modernistes[831]. » Philippe Madec, qui voit déjà dans le postmodernisme un courant qui aurait pu réactualiser le « vrai » projet moderne, projette sur l'écologie les mêmes aspirations : « De son côté, le monde continue d'évoluer à l'aune de l'environnemental et de la cybernétique, qui remettent en selle les idéaux de l'Humanité Moderne : la considération de la communauté et de l'individu, l'harmonie de l'Homme et de la nature, l'abstraction de l'espace, la matérialité du lieu. Ce qui a changé, c'est notre position vis-à-vis de ce qui reste de nature et de ce qui reste d'humanité, et nos outils pour essayer, une fois encore, de parvenir au réenchantement[832]. »

En 2004, Philippe Madec participe aux deuxièmes rencontres de la maîtrise d'œuvre qui s'intitulent Développement durable, contrainte ou stimulant. *Archiscopie* consacre un article[833] à ces rencontres. L'auteur, Martin Lucas, décrit une ambiance crispée dans la salle qui compte environ cent cinquante auditeurs. Si ceux qui ont conçu la HQE revendiquent l'ambition d'en faire un outil souple qui n'alourdira pas le coût de la construction, Philippe Madec dénonce l'étroitesse des quatorze cibles et répond qu'il faut au contraire accepter que construire durable, « c'est plus cher », et ajoute « on ne commence pas un projet avec un matériau mais par des valeurs[834]. »

831 Philippe Madec, « Poursuivre certains idéaux modernes à la fin du modernisme et du postmodernisme », *Techniques et Architecture*, n°449, aout-septembre 2000.

832 *Idem*.

833 Martin Lucas, « HQE, deuxième rencontre de la maîtrise d'œuvre », *Archiscopie*, n°42, été 2004, pp. 27-28.

834 *Idem*, p. 27.

Le CSTB, Centre scientifique et technique du bâtiment, offre à Philippe Madec une carte blanche[835] en 2008 dans le cadre du cycle *Architecture et effet de serres, vers une architecture de bio-logique*. Dans une conférence intitulée *Vers un autre usage du monde*, l'architecte français défend une architecture « enracinée dans une terre et dans ses ressources ». Il se positionne par rapport à la HQE : « Les démarches de HQE n'ont pas vocation à proposer une manière de faire du projet architectural et s'affirment très clairement comme des procédures de construction » ; et plus largement par rapport à la technique : « Aujourd'hui, la voiture consomme moins, pollue moins, mais les gaz à effet de serre ont continué d'augmenter. Cela signifie que la technologie n'apporte pas à elle seule une réponse capable d'envisager un environnement durable. ». On note, à la fin des années 2000 de nombreuses interventions dans des rencontres ou dans des expositions, par exemple les expositions *Écologique Cité*[836] ou *Habiter écologique* qui présente quatre projets de l'architecte français[837].

Après Françoise-Hélène Jourda et Philippe Madec, Patrick Bouchain et Philippe Rahm sont les personnalités les plus dynamiques dans les événements sur l'écologie recensés par *Archiscopie* sur la période 2001-2011. Patrick Bouchain donne de nombreuses conférences, principalement dans les écoles d'architecture : il fait notamment une intervention à l'ENSA Marseille intitulée *Recyclage ou réemploi ?* avec Jean-Marc Huygen[838], dans laquelle il pose, bien avant que l'air du temps ne s'empare de ce thème, les conditions d'une architecture du réemploi. Si la figure de Patrick Bouchain est déjà présente dans les années 1990, tant pour le grand public avec le Cirque Zingaro (1988) que chez les architectes, grâce à plusieurs projets remarquables et remarqués[839], c'est dans les années 2000 que son travail sera le plus médiatisé. D'une part, on assiste à une augmentation considérable du nombre de publications qui lui sont consacrées : la base ArchiRès recense, dans les années 1990, 22 éléments[840] sur Patrick Bouchain contre 203 pendant la décennie suivante. Aussi, la seule médiation

[835] Conférence *Carte blanche à Philippe Madec. Vers un autre usage du monde*, dans le cadre du cycle « Architecture et effet de serre. Vers une architecture de bio-logiques », Centre scientifique et technique du bâtiment, 7 février 2008.

[836] Exposition *Écologique Cité*, expérience réalisée notamment à Fribourg, Malmö, Copenhague et Kalundborg. Dessins, film, entretien (avec Françoise-Hélène Jourda, Philippe Madec et autres), Maison de l'architecture de Franche-Comté, jusqu'au 18 décembre 2009.

[837] À titre de comparaison, l'exposition de la Cité de l'architecture présente un seul projet de Jourda & Perraudin.

[838] Jean-Marc Huygen est architecte et enseignant. Il a publié l'ouvrage *La poubelle et l'architecte*, Acte Sud, 2008.

[839] Comme le projet de la grange-au lac (1994) ou la transformation des usines LU (1999).

[840] Articles, ouvrages, mémoires, PFE, vidéos.

recensée pour Patrick Bouchain dans la dernière décennie du millénaire est l'exposition *La forêt de délaissées*[841] à l'Institut français d'architecture, le nombre de conférences qu'il donne et des expositions qui présentent sa démarche et ses projets augmente considérablement dans la décennie 2000. C'est aussi un indicateur du rôle qu'il joue au cours de cette période.

Trois grandes expositions lui sont consacrées : en 2005, *Patrick Bouchain. Fait main, la matière et la manière*[842] à Arc-en-rêve à Bordeaux, en 2006, l'exposition *Métavilla*[844] qui investit le Pavillon Français de la Biennale de Venise, et l'exposition *Le bois, une leçon de choses*[846] à la scène nationale Le Channel de Calais. L'attribution du Pavillon Français à la Biennale de Venise lui donne une visibilité considérable, mais surtout confère à sa démarche et à ses projets une légitimité et une reconnaissance importante de ses pairs. Lorsque nous l'interrogeons sur la genèse de l'exposition *Métavilla*, Patrick Bouchain évoque que le ministère de la Culture l'a d'abord contacté deux ans plus tôt pour lui proposer d'assurer, en binôme avec Françoise-Hélène Jourda, le commissariat du Pavillon Français de la Biennale de 2004 : « On m'avait dit vouloir présenter deux visions, la mienne et la sienne, et faire une vision de ces deux visions. Je leur dis : "Vous plaisantez ou quoi, je vais m'esquinter à expliquer à Françoise-Hélène Jourda que je suis contre son positionnement, ses idées et ses projets ? On ne va pas faire un Pavillon où on va se regarder en chien de faïence !" On me répond "Tu te rends compte que tu refuses la Biennale ?" J'ai répondu "Ce n'est pas grave, vous pouvez donner la Biennale à Françoise-Hélène Jourda"[847] »

Deux choses sont peut-être à relever dans cette anecdote. D'une part, la volonté du Ministère de mettre à égalité deux approches divergentes de l'architecture écologique, celle de l'efficacité énergétique et celle des outils alternatifs. En quelque sorte, la démarche de Patrick Bouchain apparait pour l'institution, aussi crédible et légitime que celle véhiculée

841 Exposition *La forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines,* IFA, 2000. Commissariat Patrick Bouchain, Loic Julienne, Isabelle allegret, Gilles Clément, Boulcourt, Jean Attali. L'exposition de compose d'un « traité d'écologie urbaine et présente plusieurs cas concrets de réoccupation de délaissés comme entreprise progressive de recyclage. »

842 Exposition *Patrick Bouchain. Fait main, la matière et la manière*, Maison de l'architecture de Bordeaux, du 23 au 30 octobre 2005.

844 Exposition *10e Biennale d'architecture de Venise : Villes, architecture et société*, Pavillon français *Métavilla* conçu par Patrick Bouchain, Kroll, Onfray, collectif EXYZT…, Venise, du 10 septembre au 19 novembre 2006.

846 Exposition *Le bois, une leçon de choses*, travaux de Patrick Bouchain, Cailai, Scène nationale Le Channel, du 4 avril au 2 juin 2006.

847 Entretien avec Patrick Bouchain, par Léa Mosconi, 22 novembre 2014, voir annexe.

Figures 1 et 2 : Vues du Pavillon français de la Biennale de Venise, 2004. Source : site internet de Patrick Bouchain.

par les différentes instances dirigeantes[848] que porte Françoise-Hélène Jourda.

D'autre part, le refus[849] de Patrick Bouchain montre l'incompatibilité entre ces deux approches. Stratégiquement habile, l'architecte de l'agence Construire concède la Biennale à Françoise-Hélène Jourda car leur association diluerait le propos qu'il porte et délégitimerait au final sa démarche. Deux ans plus tard, le ministère de la culture propose à Patrick Bouchain d'assurer, seul, le commissariat de la Biennale de 2006 : « Deux ans plus tard, on vient me revoir pour des raisons pas tout à fait honnêtes : le Ministère n'avait plus 'd'argent. Ils se sont dit "Patrick il va se débrouiller, il va trouver de l'argent, avec toi ce ne sera pas cher, est-ce que tu veux la faire ?" Et donc je leur ai d'abord dit que non. C'était en juin et je leur ai dit que je répondrais en septembre[850]. »

Pendant les vacances, Patrick Bouchain contacte ses anciens étudiants et des jeunes architectes dont il a accompagné le travail et leur propose de « faire » le pavillon français ensemble : « Je suis pour eux un peu un modèle et en même temps ils ont une perception fausse de ce j'ai été et de ce que je suis. Je me dis que je vais fonctionner avec cette contradiction. Même si j'aime ce qu'ils font, je suis critique par rapport à leur travail. Je me dis alors que je ne porte aucune critique, ils sont comme ça, ils ont entre vingt-cinq et trente ans. Un peu comme ses enfants, un père peut aimer ses enfants et en même temps être opposé à ses enfants, donc je leurs dis "je serais un peu comme votre père, ce sera ma maison mais moi je ne ferais que le ménage, et j'ai fait le ménage pendant trois mois". J'ai fait le linge, la vaisselle, etc. Voilà comment est né Métavilla[851]. ». Le Pavillon français se construit à partir de cette contradiction générationnelle qui engage un débat large sur le rôle et l'engagement de l'architecte.

Les manifestations auxquelles participent les architectes que nous venons de citer, Françoise-Hélène Jourda, Philippe Madec, Patrick Bouchain, sont majoritairement des conférences ou des interventions, et plus rarement des expositions. Dans le recensement que nous des

[848] Des instances de réglementations aux CNOA, tous convergent vers un discours sur la performance énergétique.

[849] N'ayant pas interrogé Françoise-Hélène Jourda, nous ne savons pas si elle était elle-même d'accord pour partager Pavillon avec Patrick Bouchain.

[850] Entretien avec Patrick Bouchain, par Léa Mosconi, 22 novembre 2014, voir annexe.

[851] *Idem*.

événements qui mobilisent Philippe Rahm, neuf d'après *Archiscopie*, six sont des expositions. À noter que sur la biographie de son site Internet, Philippe Rahm mentionne sa participation à 69 expositions et à 96 conférences[852] entre 2001 et 2011. Dans son texte « Communiquer l'architecture par le média », Marie-Élisabeth Laberge souligne la singularité du dispositif de l'exposition par rapport aux autres médias : « L'exposition se distingue d'autres médias du fait qu'elle recourt à plusieurs modes de médiation ; elle est donc un *multimédia*. Les médias choisis (objets, supports textuels et visuels, interactifs) sont agencés dans l'espace par une instance productrice (le commissaire) qui tente de les rendre signifiants pour les visiteurs qui vont le parcourir et ainsi, coproduire le sens du dispositif[853]. » On pourrait opposer à Marie-Élisabeth Laberge que la conférence par exemple peut aussi être appréhendée comme un *multimédia* dans le sens où elle articule parfois un discours oral, une projection d'iconographie et de texte, des extraits vidéo ou sonores. Il n'en demeure pas moins que l'exposition véhicule, plus que la conférence, une image, et qu'elle touche un généralement un public plus large, du fait de sa tenue sur un temps relativement long. Elle est aussi, généralement plus médiatisée : les revues, les journaux, les émissions de radio consacrent une partie de leurs espaces respectifs à la critique ou à la présentation d'exposition, ce qui est plus rare pour les conférences. En investissant massivement l'exposition, Philippe Rahm s'empare d'un outil précieux pour diffuser l'imaginaire que construit son discours. Nous avons déjà consacré une partie du chapitre précédent à la figure de Philippe Rahm en évoquant le rôle des expositions et de conférences de la décennie 2000 dans la médiatisation et dans la légitimation de son travail : elles ont une place centrale et lui permettent d'ancrer solidement son discours.

Deux personnalités, absentes de notre recensement sur la période 1989-2001, sont particulièrement impliquées sur la décennie 2000 : il s'agit Dominique Gauzin Muller et de Marie-Hélène Contal.

---

[852] Cet écart, entre le nombre le recensement d'*Archiscopie* et le nombre d'événements réalisés d'après l'architecte suisse souligne les limites du dispositif mis en place pour la recherche. Deux facteurs ont pu intervenir : d'une part, de nombreux événements se déroulent en dehors de la France, voire de l'Europe ; le recensement d'*Archiscopie*, s'il mentionne les grands événements internationaux est moins complet dès que l'on sort des frontières françaises. Aussi, Philippe Rahm recense l'ensemble de ses interventions : sans différencier son rôle (commissaire, scénographe, artiste) ni la hauteur de sa participation (pour certaines expositions, seule une de ses pièces est présentée).

[853] Marie-Élisabeth Laberge, « Communiquer l'architecture par le média exposition », *op. cit.*, pp. 82-108.

Architecte, Dominique Gauzin Muller est diplômée en 1984 de l'École d'architecture de Paris-Tolbiac, étudiante « assidue » dans les ateliers de Roland Schweitzer et de Marion Tournon-Branly. De Roland Schweitzer, elle conserve un intérêt pour le bois, matériau autour duquel elle articule ses recherches du milieu des 1980 à la fin des années 1990. C'est au début des années 2000 que le travail de Dominique Gauzin Muller converge plus explicitement vers le développement durable ; la parution en 2001 de *L'architecture écologique*[854] illustre le tournant que prend l'architecte : l'ouvrage connait une certaine médiatisation, et est aujourd'hui encore considéré comme l'une des premières publications « *mainstream* » sur l'architecture écologique. En 2002, *Archiscopie* consacre un article à l'ouvrage, concluant ainsi : « Espérons que le livre aide à faire sortir la démarche environnementale de la confidentialité dans laquelle elle reste encore en France[855]. » C'est probablement pour cette raison que les premiers événements recensés dans *Archiscopie* auxquels Dominique Gauzin Muller participe ne débutent qu'en 2002.

Les interventions de l'architecte dans les années 2000 se structurent autour de trois événements : la parution d'*Architecture écologique*[856], le travail qu'elle mène sur l'architecture du Vorarlberg[857] et l'exposition *Habiter écologique*[858], dont elle assure le commissariat. Quelques exceptions, comme les Troisièmes rencontres de l'architecture. Architecture et développement durable en 2004, la conférence « On remet le couvert » avec Marie-Hélène Contal et Françoise-Hélène Jourda en 2007, et une formation continue, à l'école des Ponts « L'étude d'impacts sur l'environnement. Du cahier des charges à l'évaluation », qu'elle assure en 2010 avec Marie-Hélène Contal.

La présence de Marie-Hélène Contal dans le recensement d'*Archiscopie* est encore plus tardif : les premiers événements relevés sont l'exposition *Habiter écologique* dont elle est commissaire associée, et la conférence qui se tient dans son cadre, *Développement durable : l'approche française*, qu'elle donne le 15 octobre 2009 avec Dominique Gauzin-Müller. Les quatre autres

[854] Dominique Gauzin-Muller, *L'Architecture écologique*, Le Moniteur, 2001.

[855] *Archiscopie*, n° 19, 2002, p. 17.

[856] Voir par exemple la conférence *architecture écologique* à la Maison de l'architecture du Rhône-Alpes, le 16 décembre 2002.

[857] Voir par exemple la conférence à l'École de Nancy, *Architecture contemporaine et développement durable dans le* Vorarlberg, par Dominique Gauzin Müller, 19 janvier 2005.

[858] Voir par exemple l'émission de radio *Métropolitains* de François Chaslin, *Architecture et écologie* avec Augustin Berque, Dominique Gauzin-Müller, Paul-Emmanuel Loiret et Serge Joly, dans le cadre de l'exposition *Habiter écologique*, 8 octobre 2009.

manifestations se tiennent en 2010 et abordent, toujours par le prisme du développement durable, plusieurs thématiques assez générales, comme la potentialité architecturale de l'architecture durable[859] ou encore l'éthique de l'architecture durable[860]. À ces événements relevés s'ajoute une douzaine, entre 2009 et 2010 aussi, autour des Global Awards. Certes, le nom de Marie-Hélène Contal n'est pas toujours mentionné dans les descriptifs succincts d'*Archiscopie*. Néanmoins, en tant que co-fondatrice du prix, elle est probablement en partie à l'initiative de ces manifestations. Ces conférences, expositions, colloques se tiennent à la Cité de l'architecture, dans des maisons de l'architecture, dans des CAUE.

Marie-Hélène Contal, architecte, est directrice adjointe de la Cité de l'architecture et du patrimoine. Sa sensibilité pour l'écologie, au mi-temps des années 2000, l'engage à donner une place importante à ce sujet au sein de la plus grande institution de diffusion de la culture architecturale française. Cet engagement participe à renforcer le récit autour du durable alors en construction dans le monde de l'architecture, mais aussi à l'élargir et à lui donner une certaine crédibilité. D'une part, elle s'entoure de personnalités issues d'autre champs, comme le géographe Augustin Berque ou la philosophe Chris Younès. D'autre part, elle est au cœur d'un réseau d'architectes qui ont acquis une certaine légitimité en matière d'écologie, comme Françoise-Hélène Jourda, Philippe Madec ou Dominique Gauzin Müller.

Avec l'investissement du Pavillon de l'Arsenal sur le champ du durable, l'écologie était passée d'une question strictement normative à un enjeu communicationnel et économique. Le durable avait envahi dans un discours globalisant l'ensemble de la communauté des architectes. Le travail mené à la Cité de l'architecture par Marie-Hélène Contal lui assure une certaine légitimité. Pourtant, si les figures portées par la Cité, comme Françoise-Hélène Jouda, Philippe Madec, Lipsky & Rollet, sont certes crédibles et légitimes dans leur approche d'une « architecture écologique », il n'en demeure pas moins qu'elles souscrivent, dans leur démarche comme dans leur projet, au discours dominant sur la performance énergétique et

859 Conférence *Développement durable et architecture emblématique : collision ou collusion ?*, avec Marie-Hélène Contal, Luis Fernandez Galiano, Patrick Schmacher, Cité internationale Universitaire de Paris, 9 juin 2010.

860 Conférence *Architectures durables. Une nouvelle éthique pour l'architecture et la ville*, par Marie-Hélène Contal et Jana Revedin, Palais de Chaillot, 17 juin 2010.

s'inscrivent dans la croissance verte du monde capitaliste dans lequel elles évoluent. En caricaturant, nous pourrions dire que le début des années 2000 énonce les conditions d'une architecture écologique performance, que le milieu de la décennie, avec *Architecture = durable*, les médiatise et les généralise, et que la fin des années 2000 leur confère une certaine crédibilité. Ces trois moments, liés et indissociables, verrouillent l'architecture écologique en une architecture durable performante, aux ordres des logiques financières d'un monde régi par le phantasme d'une croissance perpétuelle.

À l'initiative d'événements importants dans les années 1990, comme le colloque *Nature et cité* en 1998, Chris Younès est moins présente dans la décennie suivante. Certes, elle participe à plusieurs manifestations, comme en 2002 avec le colloque *La rencontre et le lieu*, au couvent de la Tourette, la conférence *Entre urbain, architecture et nature* à l'IFA, en 2008 le colloque *Écologies urbaines. Pour un urbanisme performatif*[861], en 2009 le colloque *Haute Qualité environnementale, maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre : quelles responsabilités ?*[862] à l'ENSA Paris-la-Villette. Néanmoins, si dans les années 1990 les deux directions de recherche de la philosophe étaient explicites, à savoir la question de l'interaction ville-nature et la thématique du milieu, elles semblent plus fluctuantes dans les années 2000 : du milieu à la HQE en passant par la performance et l'écologie urbaine, les axes de travail de la philosophe sont plus divers.

La critique d'architecture Françoise Fromonot consacre une partie de ses recherches à la fin des années 1990 autour de la figure de l'architecte Glenn Murcutt. Architecte australien né en 1936, Glenn Murcutt interroge, par sa démarche et ses projets, les conditions d'une architecture écologique. Il ne construit qu'en Australie, dans un milieu qu'il connait et qui lui est accessible facilement. Il travaille seul dans son atelier, exceptionnellement avec un stagiaire. Ses projets s'insèrent avec précaution dans leur milieu et articulent avec intelligence des dispositifs énergétiques rudimentaires. Pendant les années 2000, Françoise Fromonot intervient à de nombreuses reprises sur le travail de Glenn Murcutt, principalement dans les

[861] Colloque *Écologie urbaines. Pour un urbanisme performatif*, avec Chris Younès, Michael Hensel, Paolo Cascone et autre, ESA, 12 décembre 2008.

[862] Colloque *Haute qualité environnementale, maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre : quelles responsabilités ?,* ENSA Paris-la-Villette, 18 novembre 2009. Deux tables rondes « Éthique et responsabilité » avec Philippe Peletier, Chris Younès, Pierre Liochon, Sylvie Chambre, et *Les engagements contractuels* avec Alain Bornarel, Guy Lemée, Michel Ducroux et Michel Le Sommer.

écoles d'architecture, comme à l'ENSA Lille par exemple en 2001, avec la conférence *Glenn Murcutt : matériaux, architecture, paysage,* ou Saint-Étienne en 2008 avec la conférence *Glenn Murcutt. Vers une architecture bien tempérée*[863], mettant en perspective le travail de l'architecte australien avec les travaux de Reyner Banham.

Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal sont assez peu présents dans le recensement d'*Archiscopie* durant la période 2001-2011. Deux conférences de Jean-Philippe Vassal y sont mentionnées : *Le projet de réhabilitation de la Tour Bois-le-Prêtre*[864] à l'ENSA Versailles, *Ambiances et climats*[865] à l'ENSA Paris-Malaquais, et une exposition au Pavillon de l'Arsenal (deuxième étage) consacrée au projet de transformation de la Tour Bois-le-Prêtre, qu'ils réalisent avec Frédéric Druot. Ajoutons qu'ils participent avec Frédéric Druot, au même titre que trente autres architectes, à l'exposition *Architecture = durable.* La vidéo ou il présente la Tour Bois-le-Prête est visionnée deux à trois fois plus que les vidéos de leurs confrères, à l'exception de celles de Rem Koolhaas, Floris Alkemade et Rudy Ricciotti. Leur présence dans les médiations du milieu de l'architecture avait été assez discrète aussi durant la période précédente, 1989-2001, à l'image de l'architecture des architectes bordelais, à leur image aussi peut être, eux qui font de la retenue et de la sobriété une positionnement politique.

[863] 25 mars 2008.

[864] 1er juin 2008.

[865] 22 octobre 2009.

3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Les événements autour de l'écologique relevés dans le recensement d'*Archiscopie* ont été catégorisé autour de onze notions : environnement, nature, développement durable, écologie urbaine, le préfixe « éco », haute qualité environnementale, anthropocène, matière, réemploi, milieu. Cette classification nous permet de comprendre les notions sur lesquelles le récit écologiste en expansion dans les années 2000 s'appuie pour se construire.

Matière, matériaux, réemploi

Certes, il y a une augmentation, au cours des années 2000, du nombre d'événements autour de la matière et du réemploi, mais celle-ci est proportionnelle à l'expansion générale du nombre d'événement autour de l'écologie dans cette même décennie. Elle n'est donc pas significative d'une prédominance de cette thématique sur les autres. On relève peu de manifestations dans la première partie des années 2000 et une croissance plus marquée entre 2005 et 2010. Comme dans les années 1990, il n'y a pas de grands événements marquants autour de ce thème mais plutôt un ensemble, assez dense.

Il en est de même dans les années 2000 : les questions de matière et de réemploi sont présentes de manière diffuse, mais ne sont pas portées par un événement fort et manifeste. On peut dégager quatre sujets de cette thématique. Le premier, qui est largement majoritaire, est celui du bois, qui totalise 56 manifestations, deux fois plus que dans les années 1990 ; néanmoins, encore une fois, cette augmentation n'est pas significative si on la rapporte d'une part à l'augmentation générale du nombre d'événements dans les années 2000, et d'autre part à celle des événements articulés autour de l'écologie. Le deuxième thème abordé est celui de la terre, qui rassemble 10 manifestations ; la question est beaucoup moins prégnante qu'elle ne l'était dans les années 1990. Nous avons relevé précédemment que CRATerre était moins dynamique dans les années 2000 en ce qui concerne l'organisation d'événements, ce qui explique en partie la diminution des

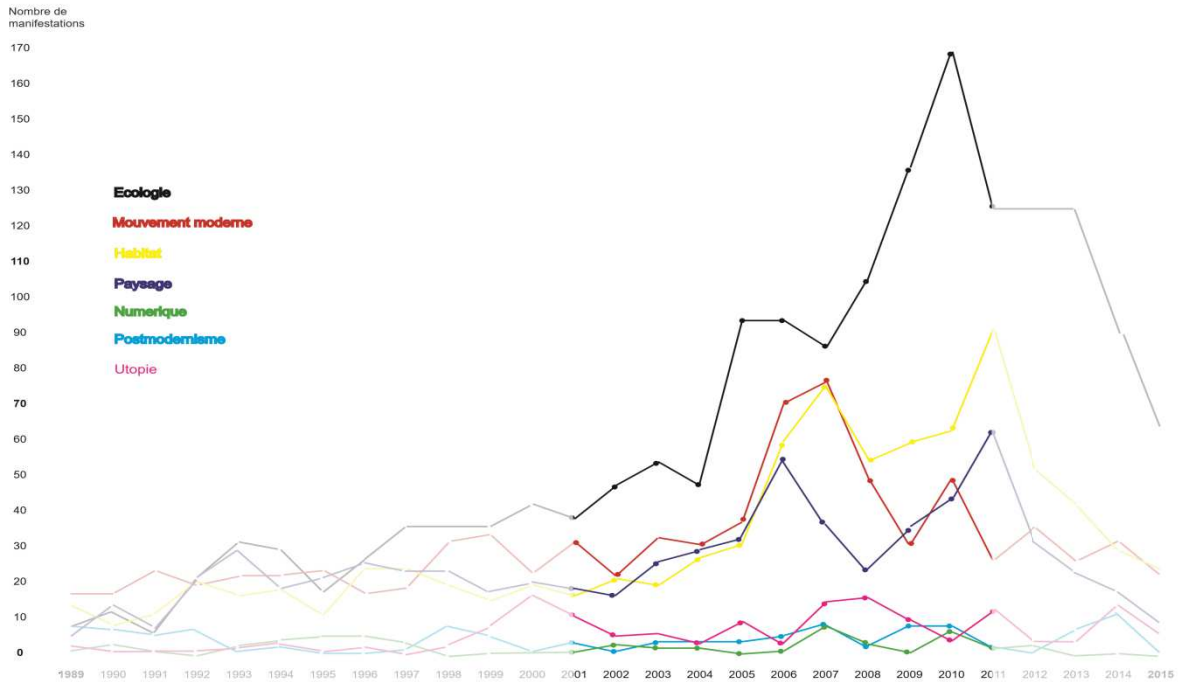


Figure 1 : Évolution de la terminologie de l'écologie dans le relevé des médiations de 1989 à 2015.

événements autour de la terre durant cette même décennie. Le troisième sujet se structure autour de ce que l'on pourrait appeler les « matériaux innovants durables » ; il compte deux fois moins d'événements que la terre, et dix fois moins que le bois, mais montre un des axes de recherche des constructeurs des années 2000 pour concilier les réponses aux injonctions énergétiques et le développement économique de leur structure. En avril 2004, dans l'éditorial de la revue *Archiscopie*, Gwenaël Querrien revient sur l'expansion des nouveaux matériaux innovants durables et s'interroge sur les limites de leur coût énergétique : « Cette façade en titane permet de fixer et de capter la pollution : quelle est alors l'impact, sur le plan écologique, de la construction et de la destruction de ce matériau[866] ? »

Le quatrième sujet est celui du réemploi. Très peu présent dans la première partie des années 2000, il émerge de manière notable autour des années 2007-2008 avant de connaitre, dans les années 2010, une certaine fortune. Néanmoins, on relève, dès mars 2001, une exposition intitulée *Matière, Matériaux, Matière grise*[867] à l'École d'architecture de Grenoble. Le titre de l'événement fait écho à celui de l'exposition que monteront treize ans plus tard Julien Choppin et Nicola Delon, fondateurs du collectif Encore Heureux, et commissaires en 2014, *Matière grise. Matériaux-Réemploi-Architecture.* L'exposition se tient au Pavillon de l'Arsenal, dans son grand espace du premier étage, et reçoit un retentissement considérable[868] (nous y reviendrons dans la troisième partie de la recherche). La personne en charge de la communication de l'école de Grenoble, pourtant déjà présente dans l'établissement au début des années 2000, n'a pas pu me transmettre d'informations, ni même de traces de cette exposition. Néanmoins, en dehors de la coïncidence du titre qui traverse plus d'une décennie, la tenue de cet événement nous permet d'établir que la question de la matière et du réemploi est déjà présente au début des années 2000 en marge des discours sur la performance énergétique.

866 Gwenaël Querrrien, « Éditorial », *Archiscopie*, n° 40, avril 2004, p. 4.

867 Exposition *Matière matériaux matière grise*, ENSA Grenoble, jusqu'au 30 mars 2001.

868 Plus de trente articles de presse, dans des revues spécialisées comme dans des journaux généralistes, seront publiés autour de l'exposition d'Encore Heureux.

Cinq ans plus tard, en 2006, se tient encore une exposition sur le réemploi à l'École d'architecture de Grenoble, intitulée *Réemploi-Relation*[869]. Le ton du dossier de presse de l'exposition est manifeste et radical. Bien que le mot ne soit pas mentionné, il s'agit de promouvoir une architecture de la « décroissance » et de rompre avec le modèle de production contemporain : « Le réflexe de l'architecte soucieux de soutenabilité est de privilégier, dans la mesure du possible, la faible technologie à la haute technologie, les matériaux et techniques demandant peu d'énergie lors de leur mise en œuvre et leur recyclage. Privilégier l'efficacité du matériau, optimiser le rapport entre les capacités du matériau et ce qui lui est demandé[870]. » Le dossier de presse est aussi traversé par des préconisations plus précises qui laissent entrevoir ce que serait l'architecture d'un modèle de production plus doux : « Sont préférables, par exemple : - matériaux de réemploi > matériaux de recyclage > matériaux nouveaux ; - mur en pisé > en briques crues > en briques cuites > en béton ; - structure en bois local > bois importé > acier ; - poutre de 20 cm de haut > 40 cm si la portée et les charges le permettent ; - un château de sable plutôt qu'un château de pierre [871]… » Néanmoins, les questions de durabilité et de soutenabilité, deux idées pourtant véhiculées par la société de consommation que semble pourtant dénoncer l'événement restent encore au centre du débat : « Le compromis se trouve à la rencontre entre durabilité et soutenabilité. Un mur en béton est plus durable qu'un mur en terre comprimée mais il est moins soutenable ; il peut plus durer dans le temps et face aux contraintes qu'il subira mais il est plus coûteux pour les générations futures, la terre pourra moins en supporter (soutenir) les conséquences[872]. »

À noter que la pierre est quasiment absente de notre recensement. Seule une conférence lui est consacrée, *La pierre, le retour*, par Gilles Perraudin, à l'ENSA Lille, le 1er mars 2001. Dans une décennie pourtant tournée vers l'écologie, l'absence de la pierre dans les débats, pourtant portée par une figure légitime comme celle Gilles Perraudin, est significatif de l'orientation que prend au cours de cette décennie la question écologique chez les architectes.

869 Exposition *Réemploi – relation*, École d'architecture de Grenoble, du 6 au 21 avril 2006.

870 http://www.grenoble.archi.fr /huygen/060409_Reemploi-Relation.pdf, p. 4.

871 *Idem*, p. 5.

872 *Idem*.

Milieu, mésologie, lieu

On note une légère augmentation de la thématique du milieu dans les années 2000 par rapport aux années 1990. Dans son éditorial de janvier 2003, qui campe un bilan de l'année 2002 et les perspectives pour l'année 2003, Gwénaël Querrien souligne l'importance d'une architecture consciente du milieu au sein duquel elle s'instaure : « La découverte de l'architecture réelle ne peut se faire que sur son terrain, en même temps que l'édifice on perçoit sa relation au contexte (paysage, climat, territoire), les chemins pour s'y rendre, la vie enfin, donc la complexité[873]. » Si la thématique du milieu est assez discrète au cours de cette décennie, elle apparait néanmoins par le biais de certains événements assez importants. Par exemple, en 2005, nous l'avons vu dans le sous-chapitre précédent, une exposition à la Cité de l'architecture (alors à Porte dorée), dont le commissariat est assuré par l'architecte Patrick Berger, se saisit de cette question. Il s'agit de l'exposition *Milieux. Patrick Berger architecte*[874], qui propose une répartition des projets de Patrick Berger autour de trois thématiques : « la ville région et son milieu », « l'architecture et les éléments naturels » et « les figures d'espace et les valeurs d'usage ». Bien qu'elle soit avant tout une manifestation autour du travail de l'architecte français, l'exposition *Milieux. Patrick Berger architecte* donne une certaine visibilité à la notion plutôt confidentielle de « milieux ». Aussi, elle charge, au mi-temps d'années 2000 tournées vers le durable, le débat architectural des notions que convoque la mésologie.

Écologie urbaine

Dans les années 2000, le thème de l'écologie urbaine continue sa lente expansion démarrée dans les années 1990. L'augmentation n'est pas spectaculaire mais elle est relativement constante. En 2001, Arc-en-Rêve monte une de ces premières grandes expositions du millénaire, qui s'intitule *Habiter l'an 2000 : Habitat, ville, nature*, dont l'ambition première est de proposer un autre regard sur l'habitat de

[873] Gwénaël Querrien, *Archiscopie*, n° 28, janvier 2003, p. 2.

[874] Du 9 mars au 15 mai 2005.

demain, et qui s'accompagne d'une réflexion sur l'intégration d'éléments naturels en ville. Trois ans plus tard, Augustin Berque consacre le colloque annuel de Cerisy-la-Salle, qui se tient durant une semaine, à la notion de « villes campagne[875] », notion qui interpelle le champ de l'écologie urbaine. En 2008, dans son éditorial du numéro 75 de la revue *Archiscopie*, Gwenaël Querrien souligne l'aporie de la démultiplication des maisons HQE qui participe « finalement au développement de l'étalement urbain ». En réaction à ce constat, la journaliste française prône une écologie urbaine qui serait plus adaptée aux enjeux écologiques. L'année suivante, c'est l'urbaniste italien Bernardo Secchi qui intitule la conférence qu'il donne au Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes *La Courrouze : ville dans la nature ou nature dans la ville*[876].

Si l'architecte Édouard François participe à relativement peu d'événements recensés durant la période 2001-2011, il n'en demeure pas moins qu'il est invité à quatre reprises (en plus de deux fois en 2000) dans les émissions de François Chaslin[877] sur France Culture : *Métropolitain* et *L'Equerre et le compas*. Ces émissions lui permettent d'expliciter, par l'exemple de projets comme Tower Flower ou l'Immeuble qui pousse, les conditions d'une architecture qui intègre le vivant, mais aussi de leur donner une grande visibilité et une certaine légitimité.

Énergie, Climat, réglementation

Les thématiques de l'énergie et du climat sont présentes dès le début de notre période d'étude précédente, 1989-2001. L'énergie fait partie, avec les catégories « matière » et « environnement », des notions qui dominent les années 1990 quand les événements autour du climat sont nettement moins nombreux. Nous l'avions souligné, deux tendances sont perceptibles à la fin du millénaire : celle de la règlementation et de la performance, et celle, plus timide, d'une

875 Colloque *Les trois sources de la ville campagne*, avec Augustin Berque, Cerisy-la-Salle, du 20 au 27 septembre 2004.

876 22 janvier 2009.

877 Ce qui n'empêche pas Édouard François de nous dire, dans l'entretien qu'il nous accorde le 27 février 2015 :
« Édouard François : Chaslin c'est un mec qui m'a flingué.
Léa Mosconi : Il ne vous a pas flingué, il vous a beaucoup reçu et il a au contraire valorisé votre travail dans ses émissions.
Édouard François : Après oui, mais au départ il m'a flingué. Avec le traitement que j'ai eu j'aurai dû disparaitre. Son intérêt pour moi est très tardif. De toute façon, la presse française a été très dure avec moi en me traitant de barré, de tout ce que vous voulez. »
François Chaslin débute son émission en 1999, dès 2000 il reçoit Édouard François à deux reprises, puis le reçois quatre fois jusqu'à l'arrêt de l'émission.

réflexion bioclimatique plus large. Dans la première partie des années 2000, on constate une augmentation des deux catégories, « énergie » et « climat », proportionnelle à celle que subissent la majorité des manifestations autour de l'écologie. En revanche, à partir de 2008, le thème de l'énergie connait une très forte augmentation, + 300 %, quand celui du climat montre quant à lui une diminution conséquence, - 60 %.

La décennie 2000 est celle de la prédominance du durable, et l'année 2008, notamment avec l'exposition *Architecture = durable*, entérine la prégnance de ce thème. La question énergétique est imbriquée avec celle du durable, ce qui explique l'augmentation des manifestations autour de la performance énergétique à la fin de la décennie 2000. Les événements s'orientent massivement autour de l'idée d'une acquisition de compétences sur la rentabilité énergétique du bâtiment : il y a peu d'expositions, quelques conférences ou séminaires, et majoritairement des formations. Une grande partie des événements recensés sont plutôt à destination du secteur de la construction que du monde de l'architecture. La plupart de ces manifestations ne comportent pas de dimension culturelle marquée. Par exemple, en 2007, le CSTB organise au Sénat un séminaire intitulé *Durée de vie et coût global*[878], dont l'ambition est de cerner les « performances d'exploitation d'un bâtiment dans les domaines de l'environnement et de l'énergie[879] ». Dans le programme de la journée, les mots « architecte » et « architecture » ne sont pas mentionnés[880]. Le lieu choisi, le Sénat, instance du pouvoir, participe à montrer une convergence des enjeux politiques de l'État et économiques des entreprises dans une réflexion sur la performance énergétique des bâtiments. Une grande majorité des manifestations vont dans ce sens. Le CAUE 69 propose la formation *Comment concilier réhabilitation et efficacité énergétique ?*[881] ; *Le Moniteur* met en place la formation (payante) *Améliorer les performances énergétiques des bâtiments de logement social*[882] ; dans le cadre d'une conférence intitulée *Les réseaux de chaleur et la géothermie*

878 Séminaire *Durées de vie et coût global*, Paris, Sénat, 12 mars 2007, organisé par le CSTB.

879 *Archiscopie*, n° 84, février 2007, p. 12.

880 L'architecte est peut-être présent de manière implicite : on peut lire dans le programme de la journée du CSTB l'intervention d'un « représentant de la maîtrise d'œuvre ».

881 22 et 23 octobre 2008.

882 Sur deux jours courants 2009, 1260 euros.

dans les nouveaux quartiers urbains[883], le CAUE Val-de-Marne interroge la question énergétique à l'échelle urbaine.

À noter qu'en 2005, Rennes organise, en plusieurs lieux, différentes manifestations autour de l'énergie. Plusieurs conférences, dont *Quelle énergie pour notre siècle*[884] de Pierre Radanne, ancien président de l'Ademe, et deux expositions *Énergie cher(i)es*[885] et *Énergie et ville durable : comment contribuer à Rennes aux engagements de Kyoto ?*[886].
L'Observatoire en énergies renouvelables, sous le nom « Observ'er » organise, à plusieurs reprises au cours des années 2000, le concours *Habitat solaire, habitat d'aujourd'hui*, qui apparait dans la continuité de celui recensé dans les année 1990 intitulé *Maison solaire, maison d'aujourd'hui*,organisé par le Comité d'action pour le solaire. C'est un basculement intéressant, assez représentatif de celui qui s'opère entre les années 1990 et 2000. *Maison solaire, maison d'aujourd'hui* s'intéresse certes à une certaine rentabilité énergétique, mais place ces réflexions dans une approche bioclimatique globale qui n'est pas sans rappeler celle des années 1960 et 1970. Observ'er, fondée en 1979, « informe et promeut les énergies propres et favorise des initiatives destinées à accroitre le rôle des énergies renouvelable dans l'économie et dans la société[887] ». Son objectif est strictement orienté vers une performance énergétique propre associée à sa dimension économique.

Nous l'évoquions, le thème de l'énergie est appréhendé dans cette fin des années 2000 par le prisme de la performance, de l'économie et de la réglementation, cependant une minorité de manifestations propose un regard plus large sur cette notion. En 2004, par exemple, l'École d'architecture et du paysage de Bordeaux organise l'exposition *40 années d'architecture économe en énergie en Languedoc Roussillon*[888], proposant un retour sur « l'architecture solaire des années 1970, bioclimatique des années 1980 et durable d'aujourd'hui[889] ».

---

883 15 octobre 2009, à Vitry-sur-Seine.

884 Maison du Champ de mars de Rennes, 5 octobre 2005.

885 Centre d'information et d'urbanisme de Rennes, août 2005 à juin 2006.

886 Centre d'information et d'urbanisme de Rennes, octobre et novembre 2005.

887 Texte de présentation [en ligne] sur http://www.energies-renouvelables.org/accueil-observ-er.asp

888 Commissariat assurée par l'architecte Georges Wursteisen.

889 *Archiscopie*, n° 32, mars 2004, p. 7.

En 2006, l'Institut national de l'énergie solaire propose les formations *Soleil et discours architectural. Principe, outils, expériences internationales*[890] et *Le soleil en habitat collectif. Eau chaude solaire*[891] ; l'année suivante, en 2007, l'Union internationale des architectes lance le concours *Architecture bioclimatique et sources d'énergies renouvelables* au service des populations sinistrées après des destructions naturelles. Les candidats sont engagés à penser des abris écologiques en articulant des dispositifs ingénieux et l'utilisation intelligence des ressources locale et climatiques.

En 2008, le Centre canadien d'architecture (CCA) organise, sous le commissariat de Mirko Zardini et de Giovanna Borasi, l'exposition *1973, désolé, plus d'essence*. Elle fait partie d'une série d'expositions thématiques initiées en 2006 par *Environnement : manières d'agir pour demain* que nous présentions dans le chapitre précédent. Son ambition est d'analyser l'innovation architecturale produite en réaction à la crise énergétique de 1973 en présentant « des recherches dans des secteurs aussi variés que les systèmes solaires passifs et actifs, l'architecture enfouie ou souterraine, l'amélioration des matériaux d'isolation et de construction, les percées dans le domaine de la technologie des éoliennes et la conception de systèmes intégrés visant à gérer les ressources énergétiques dans un contexte plus large[892] ». C'est une des seules expositions recensées dans la catégorie « énergie » qui soit de nature historique et critique, et qui donne à lire la question de l'énergie comme une question d'architecture qui dépasse sa dimension technique et économique.

Haute qualité environnementale

Il y a peu d'événements autour de la HQE dans les années 1990 : on recense un concours sur la HQE en 1993, il faut ensuite attendre 1998 pour que les manifestations dans cette catégorie se densifient timidement. En revanche, au début des années 2000, plus spécifiquement en 2001, on constate une très forte augmentation des événements autour de la HQE, qui augmentent de 350 % entre 2001 et 2003 (le pic). De 2004 à 2008, le nombre de manifestations concernant la HQE diminue et se stabilise (alors que l'ensemble des

[890] Du 16 au 18 octobre 2006.

[891] 14 novembre 2006.

[892] http://www.cca.qc.ca/fr/explorer?event=2684

événements autour de l'écologie augmente assez fortement), et connait une légère augmentation de 2008 à 2011.

La HQE est plutôt abordée dans sa dimension technique : peu de manifestations tentent de la mettre en perspective avec des considérations architecturales. Les lieux qui portent les événements autour de la HQE sont représentatifs de ce positionnement, ainsi que le type de manifestations proposées (majoritairement des formations ou des « colloques). Les manifestations HQE sont majoritairement portées par les CAUE ou par des groupements d'organisateurs convoquant souvent des instances du secteur du bâtiment. Par exemple, le CAUE 94 organise en 2002 le colloque *La Haute Qualité Environnementale dans le bâtiment*[893]*,* toujours en 2002, le CAUE de Sceaux monte le colloque *La Haute Qualité Environnementale des équipements publics*[894] faisant intervenir notamment Alain Bornarel, pionnier de la HQE. Le CSTB organise de nombreux colloques ou formations, comme en 2004 la formation *Certification à Haute Qualité Environnementale dans le tertiaire : la pratique de l'audit.*

Les écoles et les lieux de diffusion de la culture architecturale sont généralement absents en ce qui concerne le thème de la HQE. On recense deux manifestations dans les écoles au début des années 2000, mais celles-ci sont réalisées en partenariat avec d'autres organisateurs. Par exemple, en 2003, l'École d'architecture de Nancy organise un colloque intitulé *Haute Qualité Environnementale*. L'ambition de l'événement, monté avec *Le Moniteur*, le CRIT et EDF, est de « partager les expériences et le savoir-faire pour passer de l'expérimentation ponctuelle au développement de cette démarche[895] ». La même année, l'École d'architecture de Lyon propose, en partenariat avec l'Ademe et la Région Rhône-Alpes, la formation « L'architecture à Haute Qualité Environnementale ».

Après une baisse significative de 2003 à 2007, on constate une légère augmentation en 2008, 2009 et 2010 : les événements sont alors, pour certains, d'une autre nature : ils se déroulent dans des lieux du monde de l'architecture et non du secteur du bâtiment, et ils font intervenir un architecte célèbre. En effet, nous l'avons aussi vu dans

[893] La colloque se tient à Créteil le 2 novembre 2002.

[894] 4 avril 2002.

[895] *Archiscopie*, n°22, mars 2003, p. 9.

le sous-chapitre précédent, en 2006, l'architecte Rudy Ricciotti a sorti l'ouvrage *H.Q.E.*[896] suivi en 2009 par *H.Q.E, Les renards du temple*[897]. Durant deux ans, il parcourt la France, parfois accompagné d'autres intervenants, pour déclamer un discours argumenté anti-HQE.

Développement durable

L'augmentation de l'occurrence du terme « durable » dans les événements du milieu de l'architecture recensés par *Archiscopie* entre 2001 et 2011 est spectaculaire. En 2001, seul un des 38 événements recensés sur l'écologie entre dans la catégorie durable, soit 2,7 % de l'ensemble. En 2010 (le pic), sur les 170 événements organisés autour de l'écologie, 58 concernent le durable, soit 34 %. Dans les années 1990, la présence du thème du développement durable est très faible : il y a peu de manifestations et celles-ci ont une faible portée.

En 2002, la catégorie « durable » domine déjà, *exæquo* avec les catégories « nature » et « environnement », l'ensemble des catégories de l'écologie ; en 2003, elle domine seule. De 2003 à 2011, la catégorie « durable » se distingue sans ambigüité des autres : on peut parler d'une catégorie « dominante » qui mobilise environ un quart à la moitié de événements autour de l'écologie au cours de cette période. Deux pics se discernent nettement, celui de 2005 et celui de 2010. En 2005, pic quantitativement moins important qu'en 2010, la moitié des événements sur l'écologie porte sur la question du développement durable, ce qui illustre l'emprise de cette notion sur l'architecture écologique française de cette période. Alors qu'elle mentionne peu la question écologique dans les éditoriaux du *Bulletin d'Informations Architecturales* entre 1989 et 2001, Gwenaël Querrien revient à de nombreuses reprises sur ce thème dans les années 2000, et plus particulièrement sur le durable, terme qui revient fréquemment dans ses textes au cours de la décennie 2000.

[896] Rudy Ricciotti, *H.Q.E.*, *op. cit.*

[897] Rudy Ricciotti, *H.Q.E., Les renards du temple op. cit.*

Figure 1 : Affiche de l'exposition *Villes rêvées, villes durables ?*, Espace Fondation EDF, 2009.

Figure 2 : Couverture de la publication, Éric Charmes, Souami Taoufik, *Villes rêvées, villes durables ?*, Gallimard (Découvertes), 2009.

Jusqu'au pic de 2005, les manifestations autour du durable sont principalement des conférences et des colloques, parfois des formations ; il y a peu d'expositions. À partir de 2005, l'ensemble des catégories – conférence, colloque, exposition, formation, émission de radio ou de télévision –, est recensé. Aussi, on identifie une diversification des lieux organisateurs : plus la décennie avance, plus les écoles d'architecture et les lieux de diffusion de la culture architecturale s'emparent de la thématique du durable, ce qui n'empêche pas les d'autres acteurs de rester présents autour de ce sujet. Les écoles organisent plusieurs colloques importants, comme par exemple l'ENSA Lille qui coordonne en 2003 le colloque *Le développement durable au regard de l'histoire urbaine*[898] ; en 2004, l'ENSA Saint-Étienne organise les Troisièmes rencontres de l'architecture intitulées *Architecture et développement durable*[899], avec notamment François Duval, Max Rolland, Olivier Sidler, Philippe Madec, Gilles Perraudin, Dominique Gauzin Müller et Dominique Alba. En 2005, c'est l'ENSA Grenoble qui organise le colloque *De l'environnement au développement durable*[900], en préfiguration de la Biennale de l'habitat durable. Pierre Mahey, Yann Nussaume et Jean-Pierre Campredon participent à cette manifestation.

En 2005, nous l'avons mentionné précédemment, l'IFA accueille l'exposition *Métamorphoses durables*[901], d'abord présenté au Pavillon français de la Biennale de Venise. C'est probablement l'une des premières fois que le terme durable est employé dans un événement d'une telle visibilité dans le milieu de l'architecture. Trois ans plus tard se tient l'exposition *Architecture = durable* que nous avons aussi déjà présentée et dont le retentissement est à prendre en considération pour comprendre l'expansion que poursuit « l'architecture durable » à la fin des années 2000. La même année, Arc-en-rêve organise, rappelons-le aussi, sous l'égide du ministère de la Culture, le forum européen des politiques architecturales *Architecture et développement durable*[903]. Ces mêmes années, la Cité de l'architecture et du patrimoine organise plusieurs événements autour

898 27 et 28 novembre 2004.

899 8 et 9 novembre 2004.

900 10 novembre 2005.

901 Du 9 mars au 15 mai 2005.

903 9 et 10 octobre 2008.

du durable, comme par exemple la conférence *Peut-on faire du développement durable un levier d'attractivité pour la région capitale ?*[904]

En 2004, l'Institut français d'architecture monte l'exposition *Une provocation constructive : architecture et développement durable au Vorarlberg.* Au cours des années 2000, elle devient itinérante et rencontre et certain succès : son itinérance se prolonge et s'accompagne de nombreuses conférences. Au total, on dénombre 22 manifestations entre 2004 et 2011 autour de l'architecture durable du Vorarlberg. Les manifestations prennent la forme de conférences ou d'expositions, elles se tiennent dans des écoles d'architecture, dans des CAUE, dans des maisons de l'architecture, mais aussi au Centre méridional de l'architecture et de la ville, au Centre de commerce de Saint-Étienne, à l'Archikturzentrum de Vienne. Ces événements permettent de diffuser un exemple intéressant qui jusqu'alors ne bénéficiait pas de visibilité. Le Vorarlberg est un petit *Land* de la pointe ouest de l'Autriche. Dans les années 1980, des architectes et des charpentiers forment un groupe de « constructeurs » pour concevoir et réaliser une architecture écologique. Près de cinq cents constructions manifestes sont réalisées ; l'exemple du Vorarlberg est souvent cité en raison de son approche pluriscalaire, qui combine dispositif, architecture et urbanisme durable[905].

Un colloque qui se tient en 2008 à Arbresle dans le cadre des Rencontres de Thomas Moore retient notre attention : sobrement intitulé *Les enjeux du développement durable*, il se structure autour « des concepts de la décroissance et du développement durable ». C'est l'unique occurrence de tous les événements recensés dans les années 2000 (et dans les années 1990) du terme « décroissance », pourtant nécessairement imbriqué avec la notion de développement durable qui porte l'injonction inverse, celle de la croissance verte.

Trois manifestations, dans des lieux qui dépassent le champ de l'architecture, sont révélatrices de la place que prend le thème de l'architecture durable dans la société et dans la prise de conscience du grand public du rôle que peut jouer le secteur du bâtiment dans la transition écologique. En 2009, la conférence *Quel projet de*

[904] 15 décembre 2008.

[905] À ce sujet voire la thèse de Hélène David, *Architecture, écologie, territoire : neuf tableaux*, sous la direction de Philippe Potié, 2015.

civilisation pour le développement durable[906] se tient au théâtre du Rond-point et réunit notamment l'économiste et sociologue Bernard Perret, le politologue Philippe Dujardin et le philosophe Jean Attali autour de la question « le développement durable ne sera-t-il dans l'histoire que la dernière ruse d'un modèle économique peinant à faire reconnaître ses bénéfices universels [907] ? ». Le Club Ville Aménagement de Paris-la-Défense organise de nombreuses conférences autour de l'architecture et de la ville durable, comme en 2009 les conférences *Le monde agricole est-il un levier d'avenir de la ville durable*[908] ? et *La durabilité sera urbaine ou ne sera pas*[909]. Le Club Ville Aménagement de Paris-la-Défense est une association de maîtres d'ouvrage d'opérations urbaines. Il est intéressant de voir que ce type d'acteurs s'empare, en le montrant, du thème du développement durable, allant jusqu'à organiser une multitude de conférences avec des personnalités de l'architecture et de la ville crédibles, comme peut l'être l'urbaniste Ariella Masboungi[910].

En 2010, le Grand Palais organise la conférence *Quels défis pour une architecture durable ?*[911]. Cette même année, Éric Charmes et Taoufik Souami sont en charge du commissariat de l'exposition *Villes rêvées, villes durables*[912] à l'Espace d'exposition de la fondation EDF. L'auteur de *La Ville émiettée* et le chercheur du LATTS publient en parallèle un catalogue[913] éponyme chez Gallimard, qui rend compte de la densité des recherches menées pour cette exposition. Avec pour objectif d'engager un débat grand public autour des conditions de la ville durable, l'exposition propose un parcours autour de six thématiques : « ville dense versus ville diffuse », « la ville à la campagne, une utopie urbaine devenue le cauchemar des urbanistes », « une ville dense pour une ville durable : une fausse bonne idée », « » être au centre : vers des centralités », « nouvel urbanisme, éco-quartier, du vert dans la ville ». Le cas de cette exposition nous intéresse car il entrecroise des mondes relativement étanches. D'une part, il s'agit d'un événement qui touche le monde de

906 26 janvier 2009.

907 https://www.actu-environnement.com/ae/agenda/manif/debat_quel_projet_civilisation_developpement_durable_6646.php4

908 4 décembre 2009, conférence donnée par Jean Viard et animée par Ariella Masboungi.

909 16 novembre 2009, conférence donnée par Jacques Levy et animée par Ariella Masboungi.

910 Grand Prix d'urbanisme 2016.

911 9 mars 2010.

912 Du 23 octobre 2009 au 7 janvier 2010.

913 Éric Charmes, Taoufik Souami, *Villes rêvées, villes durables*, Gallimard (Découvertes), 2009.

l'architecture, ou du moins la recherche en architecture, dans la mesure où le travail d'Éric Charmes y connait un certain écho. D'autre part, l'événement s'installe dans un lieu tenu par le « premier producteur et fournisseur d'électricité de France », société anonyme à l'influence et au poids financier conséquent. Enfin, l'exposition s'adresse à un public relativement large. La multiplication d'événements de cette nature, qui imbriquent le grand public, le pouvoir financier ou étatique et le monde de l'architecture, fait de l'architecture et de la ville durable une notion incontournable des années 2000.

Au milieu de la décennie, en 2004, l'architecte François Roche publie dans *Archiscopie* le message suivant pour proposer une promenade urbaine : « Vous n'êtes pas idolâtre d'un patrimoine moralisant, vous n'êtes pas otage d'une écologie consumériste, vous doutez des icônes contemporaine type "*Elle déco*" et vous désirez vous endetter sur vingt ans pour une architecture non standard ? Alors venez[914]. ». Si *l'écologie consumériste* qu'évoque l'architecte français est peut-être une paraphasse du développement durable, ce message de détresse nous montre le poids d'un développement durable dominant dans le débat architectural français et plus largement dans le débat, même grand public, sur l'architecture et la ville durable.

[914] 31 janvier 2004.

4. Corrélation entre le souci écologiste et les autres catégories étudiées

En parallèle du recensement des événements autour de l'écologie relevés dans le *Bulletin d'Informations Architecturales* puis dans *Archiscopie*, nous avons recensé les manifestations issues d'autres thèmes : le Mouvement moderne, le postmodernisme, l'habitat, le numérique, l'utopie, le paysage. Dans notre précédente période d'étude, 1989-2001, la courbe des événements autour de l'écologie est d'abord, jusqu'à 1996, agglomérée avec celles des événements issus des catégories les plus visibles : le Mouvement moderne, l'habitat et le paysage. De 1996 à 2001, la courbe de l'écologie domine légèrement celles des autres catégories ; à partir de 2001, cette domination est franche et totale, et cela jusqu'à la fin de notre période d'étude, en 2011. Nous tentons de saisir ici la manière dont les manifestations issues des autres catégories nous renseignent sur ce qui constitue le récit écologiste que nous traquons.

Paysage

Les événements autour du paysage suivent déjà, dans les années 1990, une progression assez semblable à celle des manifestations sur l'écologie (dans une moindre mesure néanmoins). De 2001 à 2006, la courbe du paysage suit, avec une quinzaine d'événements en moins, celle de l'écologie : même progression et même pic autour de 2005-2006. En revanche, alors que les événements autour de l'écologie continuent de croître jusqu'au pic de 2010, ceux du paysage diminuent fortement de 2006 à 2008 pour augmenter légèrement ensuite jusqu'en 2010.

Les événements portant sur le paysage se déroulent majoritairement dans les écoles d'architecture : les étudiants sont donc sensibilisés à cette notion qui trouve une place assez centrale dans le débat architectural. Quelques exemples représentatifs des questionnements sur le paysage qui animent les écoles d'architecture : en 2001 à l'ENSA Lyon la conférence *Paysage et architecture, déqualification du*

quartier de V. Merle[915] donnée par Alexandre Chemetoff ; en 2003 la conférence à l'ENSA Strasbourg *Le paysage comme fondation*[916] ; en 2004 la conférence à l'ENSA Nantes *Le paysage, entre le politique et le vernaculaire*[917], en 2006 la conférence *Paysage et cosmologie à l'époque moderne*[918] donnée par le géographe Augustin Berque.

On remarque une la présence assez forte des paysagistes dans les événements des institutions du milieu de l'architecture. Gilles Clément est le paysagiste dont on recense le plus d'événements (onze événements), il est suivi par Michel Devisgne (sept événements), par Michel Courajourd (six événements) et enfin par Alexandre Chemetoff (quatre événements) et Patrick Blanc (deux événements). En 2005, Michel Courajoud donne la conférence *Contexte*[919] à l'ENSA Rennes ; en 2008, Michel Desvigne donne une conférence au Pavillon de l'Arsenal sous le titre *Michel Desvigne paysagiste*[920] ; l'année suivante, en 2009, Arc en rêve monte l'exposition *Alexandre Chemetoff et associés architectes, paysagistes, situations construites*[921], présentant la démarche et les travaux de l'atelier parisien ; en 2010, le paysagiste Michel Courajoud donne la conférence *Penser la ville par le Paysage* à la Cité de l'architecture et du patrimoine.

Par ailleurs, le thème du paysage est très présent dans le milieu de l'architecture, et cela sans forcément la présence de paysagistes : plusieurs manifestations réunissant architectes et chercheurs en architecture se tiennent autour du paysage, interrogeant le champ de l'architecture et de la ville par ce prisme. En 2001, à la Défense, se tient le colloque *Penser la ville par le paysage*[922] ; en 2005 se tient à la Maison de l'architecture des territoires et du paysage le colloque *Architecture-Paysage : alliance ou relation contre nature*[923] avec Dominique Amouroux, Laurent Devisme, Jean-Louis Violeau, Soline Nivet et Duncan Lewis ; l'année suivante, l'URCAUE organise

[915] 20 février 2001.

[916] 3 juin 2003.

[917] Par J.B. Jackson, 3 mars 2004.

[918] 31 mai 2006.

[919] 27 avril 2005.

[920] 10 mars 2008.

[921] Du 28 mai au 18 octobre 2009.

[922] 15 mai 2001.

[923] 14 octobre 2005.

l'exposition *Dialogue(s) Architecture & Paysage*[924] ; enfin, en 2010, Édouard François donne la conférence « Architecture et paysage[925] » à la Sucrière de Lyon. Aussi, l'émission radiophonique *Métropolitain* consacrée à l'architecture et à la ville traite au cours de cette décennie à de nombreuses reprises du champ du paysage, comme en 2004 avec l'émission *Paysage en architecture et vignes*[926], et en 2006 l'émission *Les paysages et la publicité*[927].

Enfin, le thème du paysage est aussi présent dans des lieux plus grand public : par exemple l'Espace EDF Electra consacre une exposition intitulée *Patrick Blanc. Folies végétales*[928] au travail du paysagiste Patrick Blanc, et le Centre Georges Pompidou organise en 2010 un colloque intitulé *Selon Gilles Clément. Vers un jardin planétaire*[929] sur le positionnement du paysagiste Gilles Clément.

Mouvement moderne

Comme la catégorie « paysage », la catégorie « Mouvement moderne » suit, avec un retard d'une dizaine d'événements, la courbe de la catégorie « écologie » jusqu'à 2006-2007, mais contrairement à cette dernière, elle décroit entre 2007 et 2010. Si nous prenons la catégorie « habitat », la catégorie repère de notre étude, on voit que celle-ci aussi suit le mouvement des courbes des catégories « paysage » et « Mouvement moderne ». Ce point nous renseigne donc sur l'augmentation des évènements autour de l'écologie entre 2005 et 2010, qui n'est pas une augmentation générale de l'ensemble des catégories mais qui est spécifique à l'écologie (au durable pourrait-on dire, tant la notion domine alors très largement l'ensemble des notions que convoquent l'écologie).

La composition des manifestations autour du Mouvement moderne dans les années 2000 est assez proche de celle que l'on a pu analyser dans les années 1990. Les discussions sont nombreuses, elles prennent plusieurs formes (conférences, colloques, expositions,

[924] Du 12 avril au 16 mai 2006.
[925] 22 juin 2010.
[926] 18 décembre 2004.
[927] 8 novembre 2006.
[928] 4 mars 2007.
[929] octobre 2010.

émissions de télévision et de radio) et n'engagent que très rarement un débat d'idées ou de doctrines. Les grandes figures du Mouvement moderne, architectes emblématiques et bâtiments manifestes sont patrimonialisés dans des événements rarement polémiques ou critiques.

La figure de Le Corbusier est très présente dans les années 2000 ; si elle dominait déjà les manifestations autour du Mouvement moderne dans les années 1990, Jean Prouvé et Alvar Aalto le suivait avec un écart important[930] mais bien moins grand que dans la décennie suivante. Entre 2001 et 2011, on relève 68 manifestations sur Le Corbusier, 16 sur Jean Prouvé, 15 sur Fernand Pouillon, 12 sur les frères Perret et 10 sur Robert Mallet-Stevens. Une seule sur Alvar Aalto, pourtant assez présent dans la décennie précédente. Les manifestations convergent vers l'analyse du travail d'architectes modernes français ; à l'exception de Niemeyer, qui totalise 8 événements, les autres architectes étrangers sont très peu présents[931].

Ces grandes figures, Le Corbusier, Perret, Jean Prouvé et d'autres, sont à la fois présentées et consacrées dans des manifestations du monde de l'architecture, comme par exemple l'exposition *Perret, la poétique du béton, 1900-1954*[933] qui présente à l'Institut français d'architecture le travail des deux architectes Français. Aussi, il est intéressant de noter que des lieux culturels plus grand public, comme le Centre Pompidou, donnent une place importante à ces figures manifestes de la modernité. En 2005, le Centre Pompidou monte l'exposition *Robert Mallet Stevens, architecte*[934], en 2006 *Charlotte Perriand (1903-1999*[935]*),* et en 2008 *Pol Abraham*[936]. Des conférences ou des colloques sont associés à ces expositions, qui jouissent par ailleurs d'une certaine visibilité dans la presse.

Les manifestations, dans leur grande majorité, appréhendent le Mouvement moderne comme un patrimoine dont il nous faudrait faire l'inventaire. Il demeure quelques exceptions. En 2002, Yannis Tsiomis

[930] Pour rappel dans les années 1990 on totalisait 42 événements autour de Le Corbusier, 25 autour de Jean Prouvé et 17 autour d'Alvar Aalto.

[931] Pour information, Adolf Loos totalise deux manifestations, Charles et Ray Eames quatre, Ludwig Mies Van Der Rohe quatre.

[933] Du 30 janvier au 18 avril 2004.

[934] Du 27 avril au 29 aout 2005.

[935] Jusqu'au 27 mars 2006.

[936] Du 5 mars au 2 juin 2008.

donne la conférence *Sous le monolithe, la contradiction permanente : du CIAM au TEAM X*[937] à l'ENSA Paris-Malaquais. En 2003, se tient le colloque *Critique de la modernité*[939] au centre culturel du Couvent de la Tourette. En 2007, Thierry Pacquot engage la conférence *Le Corbusier, pour ou contre*[940] au Musée d'art contemporain de Marseille. Pierre-Antoine Gatier, architecte du Patrimoine, donne à l'ENSA Bordeaux la conférence *Pathologie du patrimoine moderne, et corbuséen en particulier*[942]. En 2008, Roland Castro donne au CAUE de l'Essonne la conférence *Construire après les grands ensembles*[943], au sein de laquelle il présente son positionnement sur le patrimoine moderne et les outils à mettre en place pour l'aborder. En 2010 se tiennent à l'ENSA Paris-Belleville deux expositions autour de la question de la transformation des grands ensembles, la première s'intitule *Grands ensembles. Entre pérennité et démolition*[944] et la seconde *Les grands ensembles au XXI^e siècle, un héritage en projets*[945].

Très peu de débat d'idées et de controverses donc sur le Mouvement moderne dans une décennie qui pourtant est dominée, du moins au sein de ses médiations, par la question écologique. Pourtant, les changements climatiques, que l'on commence à appeler *anthropocène* dans les champs de la climatologie et de la stratigraphie, sont directement imbriqués avec les principes qui portent la modernité, revendiqués par le Mouvement moderne : progrès, mécanisation, standardisation, dissociation nature-culture, industrialisation. La considération des architectes pour l'écologie, surreprésentée et sur-revendiquée au travers de manifestations aussi nombreuses que tonitruantes, est inversement proportionnelle à la place qu'occupe le débat critique sur les valeurs du Mouvement moderne.

[937] 28 janvier 2002.

[939] 11 et 12 janvier 2003.

[940] 7 mars 2007.

[942] 14 mai 2007.

[943] 12 juin 2008.

[944] Du 1er juin au 13 juillet 2010.

[945] Du 25 novembre au 17 décembre 2010.

Postmodernisme

Durantla décennie 2000, on recense environ quatre fois moins d'événements autour du postmodernisme qu'autour du Mouvement moderne. Les manifestations autour du postmodernisme, malgré une petite hausse en 2000 et autour de 2007-2008, sont encore assez peu nombreuses. Comme dans la décennie précédente, et comme dans la catégorie « Mouvement moderne » il y a assez peu d'événements critiques ou de débat d'idées, mais quelques manifestations autour de figures majeures du postmodernisme comme Aldo Rossi, Ettore Sottsass ou encore Charles Jencks. Par exemple, en 2004, l'ENSA Clermont-Ferrand organise la conférence *Aldo Rossi, le retour de l'histoire et de la mémoire des visionnaires*[946] ou encore les six émissions de *Métropolitains* que François Chaslin consacre à Charles Jencks en 2010[947]. Deux événements semblent néanmoins sortir de ce registre pour proposer une lecture du débat idéologique qu'a porté le postmodernisme. En 2007, la conférence de Jacques Lucan à la Cité de l'architecture et du patrimoine, *Le Postmodernisme et après… les années 1970 et 1980*[948], propose de revenir sur les débats idéologiques des décennies 1970-1980, entre critique du Mouvement moderne, postmodernisme et régionalisme critique. L'année suivante, François Chaslin consacre son émission du 16 juillet 2008 à un moment précis de la période mentionnée par Jacques Lucan : le 15 juillet 1972, soit le moment où le postmodernisme danse sur ce qu'il nomme les « décombres du Mouvement moderne ». L'émission s'intitule *L'architecture moderne est morte à Saint-Louis, Missouri, il y a 36 ans et un jour, le 15 juillet 1972, à 15h32 (ou à peu près).*

Numérique

Lors de notre entretien en 2014, l'ingénieur Franck Boutté nous a confié : « Je pense qu'il faut bien saisir qu'il y a une corrélation entre l'arrivée de l'informatique et la prise en compte des questions environnementales. C'est vraiment important. En 1992 en France, l'émergence des labels est plus liée aux questions informatiques qu'aux questions environnementales. On se dit finalement qu'on doit

946 14 janvier 2004.

947 27 mai 2010, 01 juillet 2010, 14 octobre 2010, 21 octobre 2010, 28 octobre 2010, 4 novembre 2010.

948 14 juin 2007.

pouvoir modéliser et calculer pour savoir jusqu'où on peut aller et quels sont les effets d'entrainements. Il faut rechercher des corrélations entre la place que prend le numérique et celle de l'écologie ». Cette remarque nous a incité à recenser les événements en relation avec le numérique, l'informatique, la computation.

Ce relevé ne permet pas d'appuyer les arguments de Franck Boutté. Tant dans leur nombre que dans leur évolution, tant dans les thématiques abordées que dans les acteurs convoqués, les événements liés au numérique et à l'écologie sont totalement étanches les uns aux autres. D'abord, on recense très peu d'événements autour du numérique, entre 3 et 10 par an. Ensuite, ces événements suivent une courbe presque constante, avec un très léger pic en 1998 et en 2014. Enfin, la question écologique n'y est quasiment jamais mentionnée. Seule exception, le FRAC Centre qui tente d'entrecroiser le climat avec la computation, donnant très rarement lieu à des échanges entre ces deux mondes. À noter que contrairement aux manifestations autour du Mouvement moderne et du postmodernisme, de nombreux événements en lien avec le numérique portent l'ambition d'engager un débat d'idées.

Partie III

Complexification et diversification des discours sur l'écologie 2011-2015

En 1780, dans *Les Époques de la nature*[949], Buffon avance que « la face entière de la terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissante de l'Homme[950] ». Un peu plus de deux siècles plus tard, la critique de la société moderne, avant de porter sur le champ des valeurs et des idées, se structure autour d'un rejet de ce qui la matérialise : cette « empreinte de la puissance de l'homme » sur la terre, devenu incontrôlable, et qui s'illustre dans une pollution grandissante dans diverses dégradations environnementales, dans ce que l'on appelle alors l'*anthropocène*.

Dans cette troisième partie de la recherche, nous étudierons l'évolution du récit écologiste de 2011 à 2015. Nous faisons l'hypothèse que l'émergence de la thèse de l'anthropocène dans le milieu de l'architecture et sa médiatisation au sein de la société civile participent à faire vaciller la manière dont les architectes s'emparent de la question écologique, à la fin d'années 2000 très orientées vers le développement durable. Un climat d'eschatologie et de sidération s'instaure et modifie légèrement le contexte au sein duquel se construisent tant les démarches que les projets des architectes. Nous émettons une seconde hypothèse, à savoir que le récit écologiste alors dominé par le durable se diversifie au cours des années 2010 et que des thématiques jusqu'alors traitées dans les marges sont récupérées par les instances dominantes qui en font des sujets légitimes et incontournables.

Dans un premier chapitre, nous reviendrons sur l'articulation entre anthropocène et architecture, puis dans un deuxième chapitre, nous tenterons d'analyser l'imaginaire architectural que convoque le récit écologiste pour une jeune génération d'architectes. Enfin, dans un troisième chapitre, nous étudierons la manière dont le thème de l'écologie évolue dans les médiations du milieu de l'architecture de 2011 à 2015.

[949] Georges Louis-Leclerc Buffon, *Les Époques de la nature*, Paris, Imprimerie royale, 1780.

[950] Georges Louis-Leclerc Buffon, *Les Époques de la nature*, vol. 2, Paris, Imprimerie royale, 1780, p. 197.

Premier chapitre

Émergence de la thèse de l’anthropocène : Crise de la modernité ?

La thèse de l'anthropocène apparait dans le champ de la climatologie dans les années 2000 avant de pénétrer les sciences humaines et sociales assez massivement au cours de la dernière décennie. Cette nouvelle époque géologique consacre la puissance de l'homme qui serait devenue une force géologique dominante, dont l'influence sur la terre serait commensurable dans son amplitude comme dans sa temporalité à celle de la nature. Plusieurs philosophes et historiens, notamment Bruno Latour, Christophe Bonneuil, Fabien Locher, Émilie Hache, Jean-Baptiste Fressoz, identifient dans leurs travaux l'imbrication que l'on peut constater entre anthropocène et modernité.

En effet, la *constitution moderne*, à laquelle Bruno Latour consacre une partie de son travail dans *Nous n'avons jamais été modernes*[951] et dans *Enquêtes sur les modes d'existences*[952], peut se lire tant comme la cause que comme la conséquence de l'émergence de cette nouvelle époque géologique. Cause, car le front de modernisation porte la responsabilité de cette « empreinte de la puissance de l'homme » sur la terre, dont Buffon fait le constat pourtant victorieux ; conséquence, car si l'anthropocène peut se définir comme l'incursion dominatrice de l'homme et de la femme dans le champ de la nature, on peut faire l'hypothèse que c'est la multiplication des preuves de contrôle et de domination de la nature par l'Homme qui instaure un terreau fertile à l'émergence de la constitution moderne.

L'imbrication entre modernité et anthropocène se fait d'aussi au niveau temporel. Certes, il est difficile, tant la thèse de l'anthropocène est récente, de lui déterminer une borne temporelle qui fasse consensus. Néanmoins, deux hypothèses commencent à s'affirmer avec une relative crédibilité, la première faisant débuter l'anthropocène avec les prémices de l'industrialisation, la seconde faisant coïncider l'entrée dans la nouvelle période géologique avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Quant à la modernité, dont les bornes temporelles sont-elles aussi discutées, nous considèrerons la proposition du géographie français Augustin Berque de penser l'humanisme et la raison cartésienne comme des

951 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*

952 Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existences, op. cit.*

points d'ancrages, et les débuts de l'industrialisation comme la concrétisation des principes du monde moderne. L'anthropocène comme époque géologique débuterait donc, selon les différentes communautés scientifiques, soit au moment où la modernité se construit, soit au moment où elle s'impose.

Une des hypothèses qui parcourt cette recherche est que l'émergence du récit écologiste à la fin du XX^{e} siècle est lié à l'effritement du monde moderne. Au sein de ce chapitre, qui ouvre la dernière partie de la recherche, nous tenterons d'aborder la thèse de l'anthropocène par trois notions qu'elle interroge. Le premier sous-chapitre questionnera la relation entre modernité, Mouvement moderne et anthropocène ; il s'intéressera plus particulièrement à une figure manifeste du Mouvement moderne, Le Corbusier, en analysant plus précisément ses projets urbains pour Paris. Dans un deuxième temps, suivant l'hypothèse que modernité et anthropocène sont imbriqués, nous interrogerons le changement de cosmologie qui s'opère avec l'instauration de la modernité et son influence sur la manière dont l'architecture moderne pense sa propre cosmologie ; nous nous intéresserons encore à la figure moderne de Le Corbusier et au rapport au sacré qu'il induit. Enfin, dans un troisième temps, nous interrogerons les relations entre capitalisme, phynanciarisation du monde – et de la planète – et anthropocène, convoquant la notion de *capitalocène*, explicitée notamment par les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz ; nous nous intéressons dans ce cadre à un courant de l'architecture, l'architecture de la contre-culture, qui dans les années 1960 et 1970, propose, dans ses constructions comme dans les modes de vie qu'elle génère, une critique du capitalisme et de la modernité.

À la fin de la rencontre *La limite face à l'anthropocène*[953], réunissant Christophe Bonneuil, Djamel Klouche, Catherine Larrère, Sébastien Marot, Dominique Rouillard et Nasrine Seraji, un débat assez vif a émergé autour des notions de croissance verte ou de décroissance. Si la thèse de l'anthropocène souligne une modernité en crise, il est difficile de cerner si elle est chargée d'un discours de rupture avec le monde moderne, portant l'horizon de la décroissance, ou si au contraire elle annonce une poursuite effrénée d'une modernité d'autant plus conquérante que la nouvelle période géologique en

[953] Le 11 décembre 2015 à la Maison de l'architecture en Île-de-France.

atteste la puissance et la domination. L'enjeu de ce chapitre est d'explorer la manière dont le champ de l'architecture peut se positionner face à cette thèse émergente, notamment par rapport à ces deux pôles entre modernité verte conquérante et décroissance rouge.

1. Modernocène ; l'anthropocène s'ancre dans les garanties constitutionnelles de la modernité : l'Homme, le progrès et la raison. Retour sur le rapport du Mouvement moderne à l'environnement au travers des projets de Le Corbusier pour Paris.

La modernité comme nouvelle époque géologique, le Mouvement moderne comme allégorie de la modernité

Nous nous appuyons ici sur les définitions que donnent le sociologue Bruno Latour et le géographe Augustin Berque de la modernité. Selon les deux chercheurs, la modernité se développe principalement autour de l'humanisme et du rationalisme, et construit une constitution permettant l'irruption des sciences, une forte croyance en celles-ci, la mécanisation du monde, et enfin la laïcisation de la société. On assisterait alors au déclin de la religion, grand récit du monde ancien, qui se fragiliserait au contact des valeurs de la modernité. La croyance moderne se développerait autour du progrès, cette flèche du temps bien orientée, qui arracherait l'homme à son passé archaïque pour le mener vers un avenir plus radieux. La notion de *constitution moderne* mobilisée par Bruno Latour dans l'ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*[954], publié en 1991, serait alors un texte commun qui définirait l'entente et la séparation entre le monde naturel et le monde social, développant une dynamique puissante entre l'individu et la société dans laquelle l'un et l'autre demeurerait liés et dépendants. La force du récit que construirait la modernité résiderait dans le fait qu'à l'idée du progrès social et technique s'associerait une foi dans un progrès moral. Bruno Latour avance que les principes de la constitution moderne conduisent à une distinction absolue mais ambigüe de la nature et de la société. C'est à dire que la représentation des choses par l'intermédiaire du laboratoire est à jamais dissociée de la représentation des citoyens par l'intermédiaire du contrat social. Le terme représentation prend alors deux sens différents, la représentation

[954] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*

Figure 2

PREMIER PARADOXE	
La nature n'est pas notre construction : elle est transcendante et nous dépasse infiniment.	La société est notre construction : elle est immanente à notre action.
SECOND PARADOXE	
La nature est notre construction artificielle au laboratoire : elle est immanente.	La société n'est pas notre construction, elle est transcendante et nous dépasse infiniment.
CONSTITUTION	
Première garantie : bien que nous construisions la nature, elle est comme si nous ne la construisions pas.	**Deuxième garantie : bien que nous ne construisions pas la société, elle est comme si nous la construisions.**

Troisième garantie : la nature et la société doivent rester absolument distinctes ; le travail de purification doit demeurer absolument distinct du travail de médiation.

Figure 3

Point d'ancrage	Possibilité critique
Transcendance de la nature	Nous ne pouvons rien contre les lois naturelles
Immanence de la nature	Possibilités illimitées
Immanence de la société	Nous sommes totalement libres
Transcendance de la société	Nous ne pouvons rien contre les lois de la société

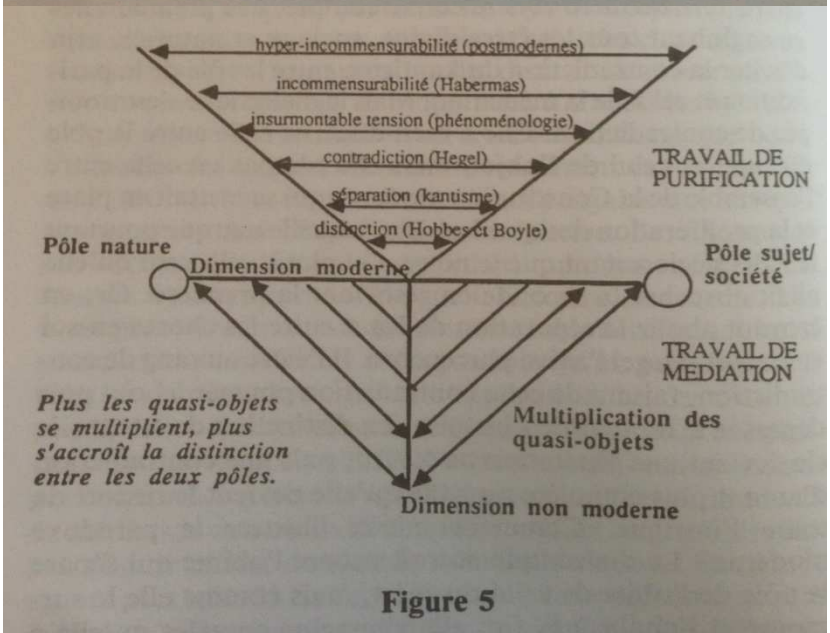


Figure 5

Figure 1 : Schéma issu de l'ouvrage de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991, page 34
Figure 2 : Schéma issu de l'ouvrage de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991, page 34
Figure 3 : Schéma issu de l'ouvrage de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991, page 37

scientifique des non-humains, objets de science, et la représentation politique des citoyens, sujets de droit. Ainsi, jamais l'ordre social ne correspond ou n'interfère avec l'ordre naturel. Toujours selon Bruno Latour, cette constitution qui fonctionne par le biais d'un double langage donnerait aux modernes une base forte et verrouillée lui conférant l'illusion d'une certaine invincibilité.

Alors que la modernité se serait fondée sur la dissociation nature/société, humain/non-humain, terre/ciel, dans un travail de purification, elle aurait été peu à peu, toujours selon Bruno Latour, confrontée à l'émergence d'*hybrides* qu'elle n'aurait su classer, légitimer et intégrer dans sa *constitution* : « Mais où classer le trou de l'ozone, le réchauffement climatique global de la planète ? Ou mettre ces hybrides ? Sont-ils humains ? Humains, puisque c'est notre œuvre. Sont-ils naturels ? Naturels car ils ne sont pas de notre fait. Sont-ils locaux ou globaux ? Les deux[955]. » Ce phénomène serait devenu peu à peu ingérable, lorsque l'hybridation aurait envahi et désarticulé l'ordre établi. Les hybrides, les mixtes, les quasi-objets sont définis par le sociologue français comme le résultat de mélange de formes pures.
Les quasi-objets se trouveraient ainsi au sein d'un mouvement sociétal qui en permet l'élaboration et l'expérimentation, mais qui ne leur donne aucune légitimité. Ainsi, la modernité se fonderait simultanément sur ces deux dispositifs, à savoir la création d'hybrides et la production d'entités distinctes par purification. C'est à partir de ce constat que Bruno Latour affirme dans son titre que nous n'aurions jamais été modernes, puisque nous n'aurions jamais réussi le projet de la constitution moderne de distinguer absolument la nature et la société. Lors du séminaire *Anthropocène, quelles histoires ? Histoire globale, histoire environnementale, histoire des savoirs* dirigé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, les historiens de l'environnement soulignent que « nous n'avons jamais été modernes, certes, mais ça nous le savions déjà depuis longtemps[956] », questionnant ainsi le récit « réflexif » dont peuvent être chargées les thèses latouriennes.

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz identifient la manière dont l'émergence de la thèse de l'anthropocène participerait à

[955] *Idem*, p. 72.

[956] Lors du cours du 18 novembre 2015.

construire un autre récit sur la modernité et sur notre époque : une modernité inconsciente de la gravité de ses actions sur l'environnement, aveuglée par sa quête de progrès face à une époque contemporaine réflexive et consciente des enjeux des changements climatiques et de la responsabilité de l'homme et de la femme. Cette vision de la modernité que construirait l'anthropocène trouverait notamment ses sources dans des ouvrages comme *Nous n'avons jamais été modernes*[957] ou *La Société du risque*[958], qui infantiliserait une modernité que l'on observerait avec la condescendance de notre époque réflexive. En construisant le récit d'un *réveil*, la thèse de l'anthropocène achèverait de dépolitiser à la fois notre regard sur la modernité, mais aussi celui que nous pourrions porter sur la question écologique des années 2010. C'est ce qu'identifient Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher dans l'article « Le climat fragile de la modernité[959] » : « Il faut en somme prendre en compte ce fait étrange et dérangeant que la destruction moderne des environnements ne s'est pas faite comme si la nature ne comptait pas, mais au contraire dans un monde où ont longtemps régné des théories climatiques qui faisaient des choses environnantes les productrices mêmes de l'humain. Des modernes inconscients de la portée de leurs actes, aveuglés par leur foi dans le progrès et leur vision clivée du monde ? Notre post-modernité a aussi ses mythologies[960]. »

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz démontrent, dans l'ouvrage *L'Évènement anthropocène*[961] et dans leur séminaire, que les questionnements et les inquiétudes sur le dérèglement climatique et les dégradations écologiques dus à l'activité humaine ont parcouru les cinq derniers siècles. Du XV^{e} au XVIII^{e} siècle, l'influence de l'homme sur le climat est vue de manière plutôt positive ; il s'agit même d'un argument pour justifier les colonisations : on civilise un peuple mais on civilise aussi un climat (notamment avec la déforestation qui aurait une action sur les fortes pluies). À partir du XVIII^{e} siècle, l'inquiétude est de plus en plus palpable ; après la Révolution française, autour des années 1790, on dénonce le déclin des forêts (dû à l'expropriation de la noblesse) dont l'influence serait néfaste pour le climat. En 1800, Antoine-Alexis Cadet de Vaux,

[957] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*
[958] Ulrich Beck, *La société du risque…, op. cit* .
[959] Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.
[960] *Idem.*
[961] Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène, la terre, l'histoire et nous,* Paris, Le Seuil (anthropocène), 2013.

pharmacien reconnu et agronome, publie une série d'articles dans la revue *Le Moniteur Universel* : « Nous sommes dévorés de sécheresse et la science dit : "il ne faut pas accuser la nature" mais l'homme, qui, en altérant la surface de la terre, a changé le cours de l'atmosphère et conséquemment l'influence des saisons[962]. » En 1821 est lancée une enquête climatique à la suite de l'hiver 1820-1821 particulièrement rude. Les préfets sont consultés par le ministère de l'Intérieur afin de déterminer si les dérèglements du système météorologique sont dus à la déforestation[963]. L'année suivante, en 1822, Charles Fourier écrit *De la détérioration matérielle de la planète*[964] en avançant que le dérèglement du climat incombe à l'individualisme des hommes modernes : « Les désordres climatiques sont un vice inhérent à la culture civilisée ; elle bouleverse tout par la lutte de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif[965]. »

La dégradation de la planète est inhérente au projet de la modernité. Ce qui semble différencier les approches que construisent Bruno Latour et Ulrich Beck de celles que développent Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, c'est surtout la question de la réflexivité de la modernité ; ce n'est pas l'identification de ce qui constituerait la modernité (distinction nature-société, quête du progrès, humanisme, mécanisation du monde, rationalisation) qui porte à controverse, mais la conscience de l'influence de ces principes sur l'évolution de l'homme et de la planète. Si l'on suit les jeunes historiens, la modernité aurait intégré l'aporie de son projet en termes d'impact écologique. Ce constat propose une vision beaucoup plus politique de la modernité, qui aurait, en conscience, sacrifié le climat et l'environnement de la terre et de ses habitants pour un développement industriel, technique, urbain, financier : « L'entrée de notre planète dans l'Anthropocène fait suite, non pas à un modernisme frénétique ignorant l'environnement, mais, bien au contraire, à deux siècles de réflexions et d'inquiétudes quant à l'altération humaine du climat[966]. »

---

962 Antoine-Alexis Cadet De Vaux, *Observation sur la sécheresse actuelle, ses causes et les moyens de prévenir la progression de ce fléau*, *Moniteur universel*, 26 août 1800. L'article est écrit à la suite de l'été 1800 qui fuit un été très pluvieux. L'extrait est cité dans Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.

963 Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.

964 Notes préparatoires pour le *Traité de l'association domestique agricole : théorie de l'unité universelle*, publiées dans *La Phalange* en 1847. Source : Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.

965 Cité par Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.

966 Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Le climat fragile de la modernité, op. cit*.

Le Mouvement moderne, en architecture, reprend les valeurs de la modernité et les matérialise, de façon visible et manifeste, dans l'architecture de l'après-guerre dès le début des années 1950. L'industrialisation du bâtiment, la croyance dans le progrès, la distinction entre la nature et la culture, la rationalisation notamment par le fonctionnalisme, sont des principes qui constituent le Mouvement moderne et qui sont issus des valeurs de la modernité. Le Mouvement moderne était-il réflexif ? Nous essayerons d'y répondre au travers de l'analyse du positionnement de Le Corbusier, en étudiant notamment ses projets urbains pour Paris.

Les projets urbains pour Paris de Le Corbusier comme illustrations manifestes de la doctrine du Mouvement moderne

Le Corbusier est une figure manifeste du Mouvement moderne en architecture ; par ses projets, ses textes, la réception dont il jouit, l'architecte franco-suisse porte et incarne le projet moderne. Nous proposons dans ce sous-chapitre d'observer ses propositions urbaines pour Paris. Au travers de ses projets, il s'agit de cerner la manière dont il appréhende le milieu au sein duquel s'instaurent l'homme et la femme, l'architecture, la ville et les relations qu'il propose, ou non, d'engager entre ces différentes entités. Le cas de Le Corbusier nous renseigne plus largement sur les conditions que proposent le Mouvement moderne à la *nature*, au climat et au milieu.

Le Corbusier a décrit ses projets pour Paris dans plusieurs ouvrages, à plusieurs moments, avec plus ou moins de précision. Nous proposons d'analyser les grands projets de Le Corbusier pour Paris, leurs évolutions au cours du temps en fonction du contexte politique et historique ; il s'agit aussi de comprendre la filiation dans laquelle ils se situent : ce qu'ils doivent à une histoire de la ville et de l'architecture, et la manière dont ils ont pu influencer les divers projets pour Paris au cours du XX^{e} et du début du XXI^{e} siècle.

Dans un premier temps, il s'agit de comprendre comment Le Corbusier appréhende Paris. Nous cherchons à saisir ses impressions sur la ville quand il la découvre en 1908 ou lorsqu'il s'y installe plus tard à partir de 1917. Nous nous attachons à comprendre les projets qui le fascinent dans l'histoire de Paris et les politiques urbaines qui retiennent son intérêt ; la « témérité » de Paris qu'il évoque à maintes

reprises et particulièrement dans *La Ville Radieuse*[967]. L'enjeu est aussi d'analyser comment ces grands projets et cet apprentissage de la témérité nourrissent les propositions et la démarche de l'architecte. Nous nous attachons aussi à l'analyse et à la compréhension des différents grands projets de Le Corbusier pour Paris, principalement au travers de cinq ouvrages : *La Ville Radieuse*, *Urbanisme*[968], *Destin de Paris*[969], *Les Plans de Paris. 1956-1922*[970] et *Les Trois établissements Humains*[971].

Charles-Édouard Jeanneret découvre Paris en mars 1908 après un long voyage en train. Il pleut à verse sur la ville qui se remet d'un mardi gras agité, les masques et les confettis mouillés encombrent les trottoirs de la capitale et sur le trajet qu'il fait à pied depuis la gare de l'Est jusqu'à son hôtel rue Charlot, le jeune homme ne rencontre aucun des monuments, ponts ou parcs qu'il a tant imaginé de la « Ville Lumière ». L'hôtel est sordide, la ville lui paraît décevante. « Son premier contact avec Paris, loin de lui procurer l'émerveillement attendu, lui inspira de la tristesse, lui causa presque de l'angoisse[972]. » Charles-Édouard Jeanneret, prendra rapidement ses quartiers dans un petit hôtel rue des Écoles sur la rive gauche, découvrant le Panthéon, l'École polytechnique, la montagne Sainte-Geneviève, saisissant depuis la fenêtre de sa chambre « les Ors de la Sainte-Chapelle et les Blancs du Sacré-Cœur », qu'il évoque dans les lettres à ses parents.

La lettre qu'il écrira à L'Eplattenier[973] après avoir vu Notre-Dame et la Tour Eiffel laisse imaginer combien ses visites ont influencé et marqué le jeune Jeanneret. Quelques mois plus tard, il écrit à William Ritter[974] : « Les heures de Paris sont des heures fécondes, pour qui veut faire (...). Paris la ville immense – en pensées – où l'on se perd, si l'on n'est pour soi, sévère et impitoyable (sans pitié) », et à L'Eplattenier : « Ces huit mois à Paris me crient : logique, vérité, honnêteté, arrière le rêve vers les arts passés. Les yeux hauts, en

[967] Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, (Collection de l'équipement de la civilisation machiniste), Boulogne-sur-Seine, 1935.

[968] Le Corbusier, *Urbanisme*, Éditions Crès (L'Esprit Nouveau), Paris, 1924.

[969] Le Corbusier, *Destin de Paris*, Éditions F. Sorlot (Préludes "Thèmes préparatoires à l'action"), Paris/Clermont-Ferrand, 1941.

[970] Le Corbusier, *Les Plans de Paris,1956-1922*, Éditions de Minuit, Paris, 1956.

[971] Le Corbusier, *Les Trois établissements humains*, Éditions Denoël (ASCORAL), Paris, 1945.

[972] Maximilien Gauthier, *Le Corbusier ou l'architecture au service de l'homme*, Paris, Denoël, 1944, p. 11.

[973] Charles L'Eplattenier (1874-1946) est un artiste et architecte suisse. Il est le professeur à l'École d'Art de la Chaux-de-Fond, ou il rencontre Le Corbusier alors étudiant.

[974] Critique, écrivain et journaliste Suisse (1867-1955).

avant ! Mot pour mot, dans toute la valeur des mots, Paris me dit : Brûle ce que tu as aimé, et adore ce que tu brulais[975]. »

C'est peut-être à ce moment-là, au lendemain de son arrivée dans la capitale, quand il découvre Notre-Dame, que débute l'histoire entre Paris et Charles-Édouard Jeanneret. « Je veux dire mon amour pour Paris : un lieu trépidant de vie[976] », « Paris n'est pas une municipalité, Paris incarne la France, et Paris dans le monde, c'est un lieu chéri de tous, une part du cœur de chacun s'en va vers Paris[977] ». Cette histoire qu'entretient l'architecte avec Paris participe à construire sa démarche et son positionnement. Le terme de témérité revient avec récurrence dans les textes de Le Corbusier sur Paris, et c'est cette témérité qu'il revendique vouloir porter au travers de ces projets : « Parlons du goût de Paris, de la témérité de Paris, de l'esprit de synthèse de Paris. Révélons combien le monde attend de Paris un geste qui fasse la lumière. Et nous, professionnels de l'architecture et de l'urbanisme, proposons les certitudes de la "Ville Radieuse". Le prestige de Paris : goût de Paris[978]. »

Dès son premier séjour à Paris, Charles-Édouard Jeanneret est saisi par la force de la capitale et par la témérité de son histoire. Il admire cette ville qui siècle après siècle a porté de grands projets, cette capitale audacieuse qui s'est renouvelée sans cesse, avec « puissance » et « vitalité ». Il est sensible à ses monuments qui vont marquer sa démarche d'architecte : Notre-Dame, le Donjon de Vincennes, le Pont-Neuf, la place des Vosges, les Invalides, la Concorde, l'Arc-de-l 'Etoile, le Champs de Mars, la passerelle des Arts, la bibliothèque Sainte-Geneviève, la Tour Eiffel. Le Corbusier est aussi fasciné par la capacité de Paris à supporter le changement. Il évoque un Paris fertile où poussent les « bourgeons d'une renaissance perpétuelle », une ville dont « voici plus de mille ans qu'elle vit sur elle-même, toujours belle et toujours vantée, toujours neuve et renouvelée. L'étalon du progrès est déposé dans cet enclos du tournoi de la Pureté. Paris vit[979]. »

---

975 Jean Jenger, *Le Corbusier, choix de lettres*, Base/lBoston/Berlin, Birkhäuser, 2002.

976 Maximilien Gauthier, *Le Corbusier ou l'architecture au service de l'homme, op. cit*, p. 95.

977 *Idem*, p. 202.

978 *Idem*, p. 100.

979 *Idem*, p. 99.

L'architecte évoque son estime pour les grands hommes qui ont su accompagner avec force et énergie l'évolution de la ville. Il va jusqu'à présenter dans *La Ville Radieuse* le projet d'ériger un monument commémoratif en bronze aux *héros* de Paris : Louis XIV donnant la main à Napoléon 1er tenant celle de Napoléon III, derrière Colbert et Hausmann se donnant aussi la main, sur un socle massif sur lequel on pourrait voir plusieurs modèles d'autos et d'autobus, les taxis Renault et Citroën, les voitures Voisin, Peugeot ; aux quatre angles, les armoiries de Paris où serait écrit « La Ville de l'époque machiniste reconnaissante, aux édiles du lointain passé pré-machiniste qui lui ont permis de subsister ».

Le Corbusier a l'ambition d'inscrire ses projets pour Paris en continuité avec une histoire de la ville dont il pense avoir démontré assez fréquemment la témérité pour accueillir le plan Voisin (1925), la décentralisation de l'industrie, l'élaboration d'un axe est-ouest, de nouveaux types de circulations. L'architecte propose de poursuivre une tradition de Paris, vantant, du moins au début de ses travaux, l'ouverture d'esprit de ses habitants, la volonté et le dynamisme de ses dirigeants, la qualité de ses concepteurs et de ses constructeurs, et la vitalité du lieu « Paris est le siège des traditions. Que sont les traditions ? Les traditions sont l'addition incessante de propositions nouvelles, la suite ininterrompue de pages successives, de pages tournées. (…) Ainsi Paris fut faite de remplacement. Paris Gallo-Romaine, Paris Romane, Paris Gothique, Paris Renaissance, Paris Classique, Paris Napoléonienne, c'est toujours en elle et sur elle-même, en son propre ventre et au même endroit, c'est toujours sur son sol urbain, sur la croisée de ses voies cardinales ajustées sur l'île de sa cité, que Paris a vécu, enterrant et baptisant, renaissante, permanente[980]. » Le Corbusier se saisit de cette histoire pour instaurer les grandes directions de ses projets urbains pour Paris. Il intègre cet héritage, qui influence sa démarche et la construction de sa doctrine.

Dès les années 1920[981], Le Corbusier propose deux manifestes urbains, la *Ville de trois millions d'habitants*, présentée au Salon d'automne de 1922, et *Le Plan Voisin*, exposé au Pavillon de l'Esprit

[980] Le Corbusier, *Destin de Paris*, *op. cit.*, p. 11.

[981] Il est intéressant de noter que la plupart des propositions de Le Corbusier pour Paris se feront dans les années 1920, années durant lesquelles comme le note Tim Benton dans *Les Villas Parisiennes de Le Corbusier 1920-1930*, la production de Le Corbusier s'articulera autour de maison pour particulier et de publication d'ouvrages. Entre la théorie et la pratique, l'architecte jongle alors entre deux échelles, celle de la maison et celle de la ville mais aussi entre l'individuel et le collectif.

nouveau à l'exposition des Arts décoratifs, en 1925. Nous l'avons vu, plusieurs figures ont marqué Le Corbusier, de l'audace d'un Louis XIV à la volonté d'un Baron Hausmann. S'il est une influence considérable sur la doctrine urbaine de Le Corbusier, c'est celle d'Eugène Hénard. Comme le note Jean-Louis Cohen dans la présentation d'*Étude sur les transformations de Paris et autres écrits sur l'urbanisme*[982], l'architecte suisse a consulté avec une grande attention en 1915 à la Bibliothèque nationale les études d'Hénard. Jean-Louis Cohen relève que le plan Voisin présente « deux phantasmes authentiquement hénardiens : la « Nouvelle Grande Croisée de Paris » à laquelle Le Corbusier empreinte l'idée de la grande voie traversante est-ouest que l'on retrouvera dans tous ses projets pour Paris dans l'entre-deux guerres, et la rue surélevée qu'il endosse intégralement[983]. » On peut aussi imaginer l'influence du travail d'Hénard sur « La rue Future » et sur la classification des circulations sur les réflexions du jeune Jeanneret. Face l'intensification des circulations dans les villes, Hénard réactualise l'idée de séparation des circulations, apparue au XV^{e} siècle dans le projet de la Città Ideale (1487-1490) de Léonard de Vinci, lors de sa conférence à Londres « Les Villes de l'avenir » en 1910 avec sa proposition de « Rue Future », qui comporte une séparation verticale des piétons et véhicules, la création d'un nouveau sol et le passage d'infrastructures sous la chaussée.

Dans plusieurs ouvrages, de *Quand les cathédrales étaient blanches*[984] à *La Ville Radieuse*[985], Le Corbusier affiche comme intention première pour Paris de lui restituer sa vitalité, sa témérité et son éclat en proposant un grand projet à sa mesure. La deuxième ambition de l'architecte est de mettre en lien la ville avec l'époque dans laquelle elle se situe et d'en faire une ville de l'époque machiniste. Ensuite, et c'est par ce point que débute *Destin de Paris*[986] Le Corbusier souhaite reconsidérer la question du logis dans la capitale. Enfin, l'ambition du travail de l'architecte sur Paris et plus globalement sur la Ville Radieuse, est d'accompagner une réflexion plus générale sur l'organisation de l'espace, qu'il présente dans *Les*

---

982 Eugène Hénard, Introduction de Jean-Louis Cohen, *Études sur les transformations de Paris, et autres écrits d'urbanisme*, Éditions de l'équerre, p. 12.

983 *Idem*, p. 15.

984 Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches : Voyage au pays des timides*, Plon, 1937.

985 Le Corbusier, *La ville radieuse : éléments d'une doctrine d'urbanisme pour l'équipement de la civilisation machiniste*, *op. cit*.

986 Le Corbusier, *Destin de Paris*, *op. cit*.

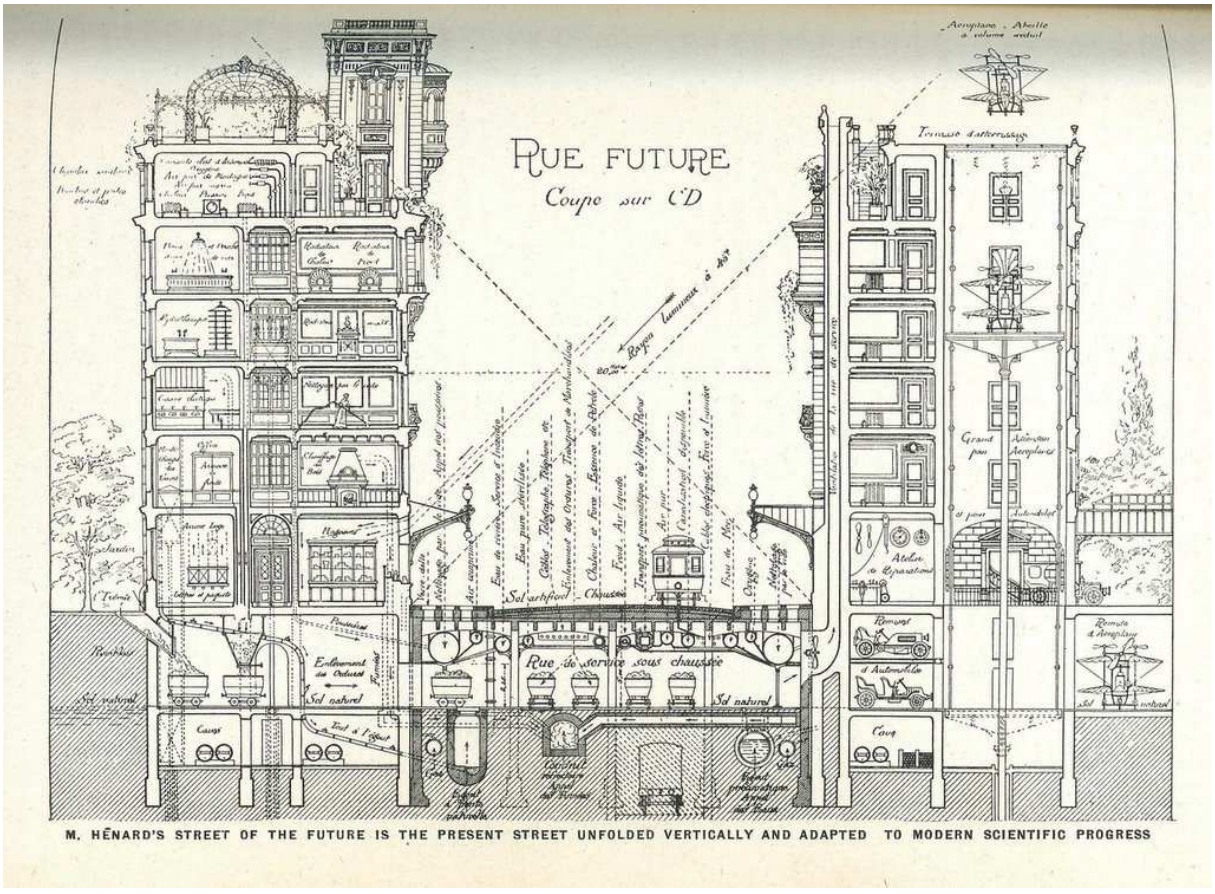


Figure 1 : Hénard, Eugène, *La rue du Future*, 1911. Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File :Henard_Rue_Future_1911.jpg

Trois établissements humains[987] . Les travaux de Le Corbusier sur Paris sont donc portés par quatre ambitions : insuffler une nouvelle témérité à la ville, mettre Paris en lien avec l'esprit de l'époque, questionner l'habitat urbain, proposer une réflexion urbaine générale.

Plusieurs notions structurent les thèses de Le Corbusier sur Paris. L'idée d'ordre, présente dans l'ensemble de sa doctrine, fait particulièrement sens dans la construction de ses hypothèses sur Paris « Il faut, à Paris, un ordre[989] », ou encore « Au lieu d'un hérisson et d'une image dantesque, nous proposons un corps organisé, serein, fort, aéré, en ordre. D'en bas, ce peut être sublime. D'avion (nous allons apprendre à voir les villes d'en haut), ce sera un signe de l'esprit. Ce sera la ville des temps nouveaux : autre échelle. J'insiste sur cette notion d'ordre opposée au lyrisme disgracieux et caricatural "des pêcheurs de vie" pour qui la vie, c'est l'accident. Pour moi, la vie c'est la réussite, non la ratée. C'est la maîtrise, non l'avortement. C'est la fécondité (splendeur totale de la conception claire) et non la stérilité (le bourbier où vous nous avez plongé, amateurs inconsidérés de la misère des grandes villes)[990]. » L'ordre pour penser l'urbanisme replace l'architecte dans le rôle de grand ordonnateur du monde, et permet à Le Corbusier de proposer pour Paris des projets à cette mesure.

Un des autres points structurants des propositions de Le Corbusier est le rapport qu'il souhaite entretenir avec l'industrie et la considération qu'il porte à la technique dans l'élaboration de ses intentions projectuelles. À ce sujet, l'historien suisse Stanislaus Von Moos évoque la volonté de Le Corbusier de s'allier à l'industrie, comme « l'opiniâtre tentative d'assurer à l'architecte son rang d'instance supérieure dans l'organisation du monde. Un Phidias ou un Michel-Ange du XX^{e} siècle ne peut atteindre à la grandeur qu'avec et non contre l'industrie moderne[991] ». Aussi, Le Corbusier propose un nouveau rapport entre la ville et le temps en introduisant dans ses études urbaines les paramètres du temps comme élément régulateur. Enfin, l'architecte tente de mobiliser et de maîtriser les éléments dits

[987] Le Corbusier et Bézard, Commelin, Coudouin, Dayre, Hya, Dubreuil, *Les trois établissements humains*, *op. cit*.

[989] Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit*, p. 208.

[990] Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit.,* p. 134.

[991] Jacques Lucan (dir.), *Le Corbusier, une encyclopédie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, texte de Stanislaus Von Moos, *Standard et élite : le syndrome de Citrohan*, p. 190.

de *nature* dans sa conception de la ville *:* « Reconquérir l'air, la lumière et la verdure partout. Donner à la ville un vaste dessein, un vaste dessin, un vaste destin[992] », ou encore « Il faut supprimer les banlieues et mettre la nature à l'intérieur des villes[993] ».

Après avoir esquissé certains principes dans *Urbanisme*[994], Le Corbusier s'attaque dans *La Ville Radieuse* à la présentation de ses propositions urbaines, notamment pour Paris. Il les présente par la suite dans plusieurs cadres, dans divers ouvrages, en précisant certains points, en donnant une autre dimension à certaines propositions, en proposant des projets complémentaires. Le Corbusier accompagne ses propositions de schémas, dessins et croquis. Catherine de Smet, dans son ouvrage *Le Corbusier et ses livres*[995], note le caractère artistique *Des plans de Paris*.

Le Corbusier souhaite composer Paris avec un cœur historique conservé le long de la Seine et une invasion aux Champs Élysées, un centre administratif, une cité des affaires, une cité gouvernementale et une zone d'artisanat, et une industrie décentralisée, comme l'évoque Pierre Joly : « L'industrie, dans la ville de Le Corbusier, est à la périphérie. Il s'en débarrasse d'un mot. Il lui arrive même, on l'a dit, de penser s'en débarrasser physiquement en proposant la décentralisation industrielle de Paris et de ses ouvriers[996]. » On connait la volonté de Le Corbusier de resserrer Paris et de faire disparaitre la banlieue : « On peut supprimer les banlieues, résoudre d'un trait la question des transports et arracher les banlieusards à une existante décevante[997]. » Le Corbusier confirme sa volonté d'une ville resserrée : « Par le PLAN, déterminer la raison de Paris, décider du sort de Paris. Faire Paris. Continuer Paris. Paris aujourd'hui, délire engorgé, sans but et sans programme, meurt. Et les tentations sont là : des mots ! "Le GRAND PARIS", 30, 50 kilomètres de diamètre : folie. Je réponds : resserrer Paris en "VILLE RADIEUSE"[998]. »

---

992 Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit.*, p. 208.

993 Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit.,* p. 104.

994 Le Corbusier, *Urbanisme*, *op. cit*.

995 Catherine De Smet, *Le Corbusier, un architecte et ses livres*, Lars Müller Publishers, 2005, p. 102

996 Pierre Joly (dir.), *Le Corbusier à Paris, essai sur une esthétique de l'architecture*, Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris : la Manufacture, 1987, p. 148.

997 Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit*., p. 112.

998 Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit*., p.140.

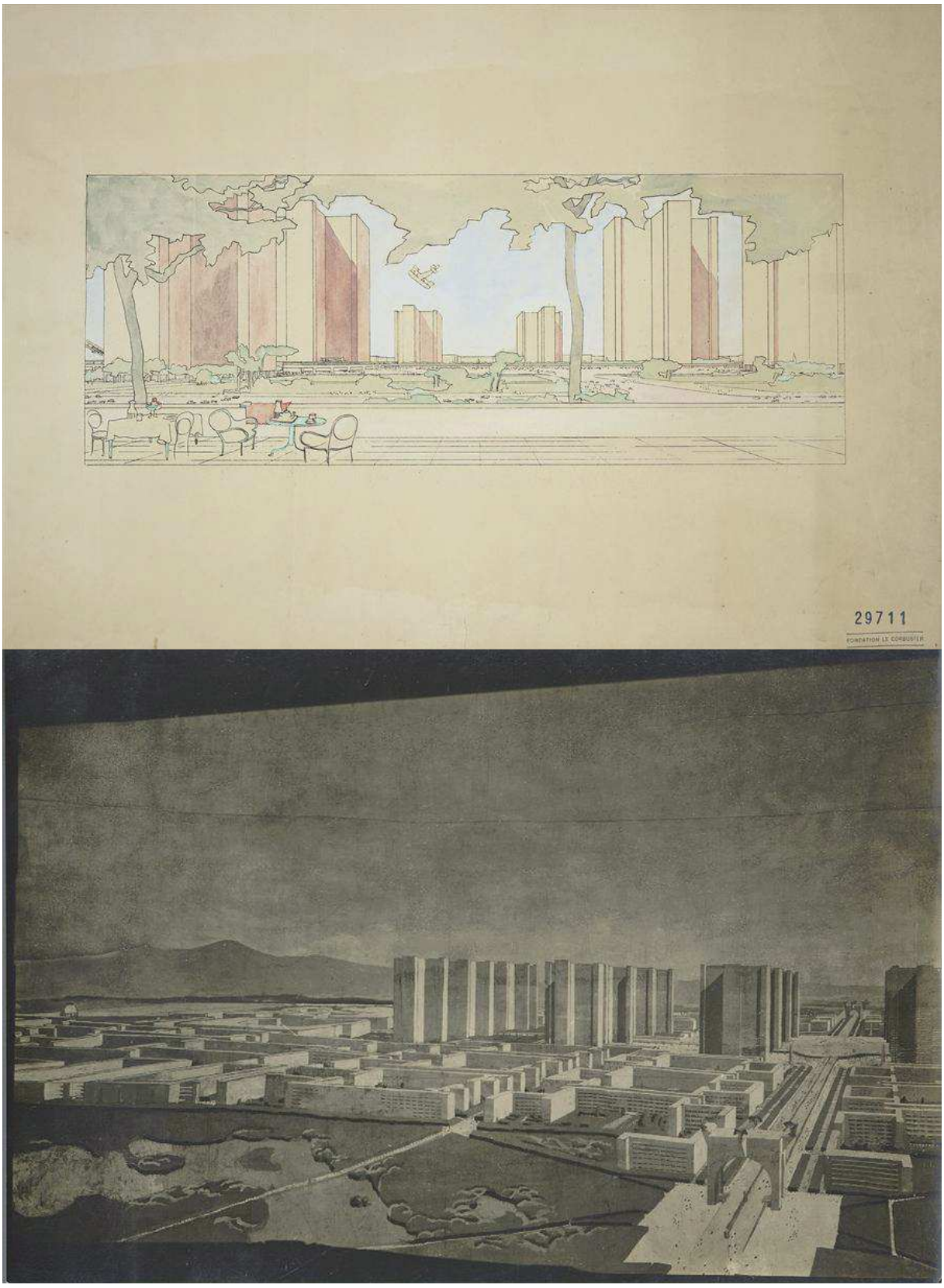


Figure 1 : Ville contemporaine de trois millions d'habitants, sans lieu, 1922. © FLC/ADAGP.
Figure 2 : Ville contemporaine de trois millions d'habitants, sans lieu, 1922. © FLC/ADAGP.

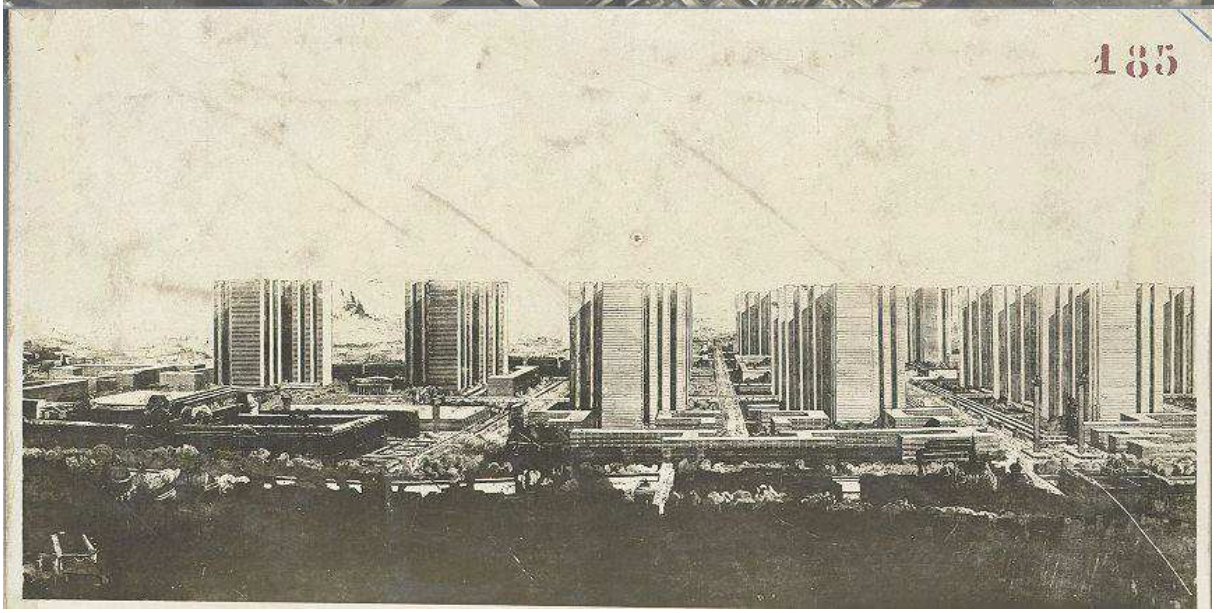
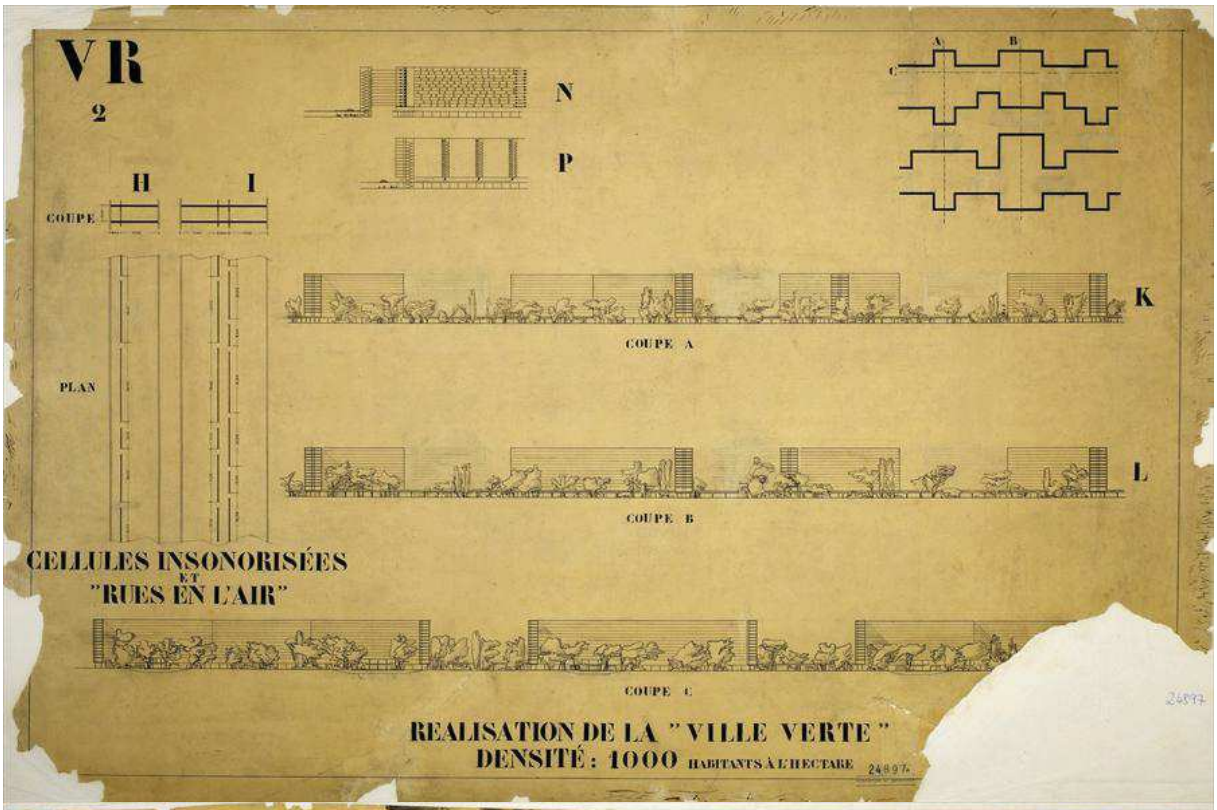


Figure 1 : Plan Voisin, Paris, 1925 © FLC/ADAGP.
Figure 2 : Plan Voisin, Paris, 1925 © FLC/ADAGP.



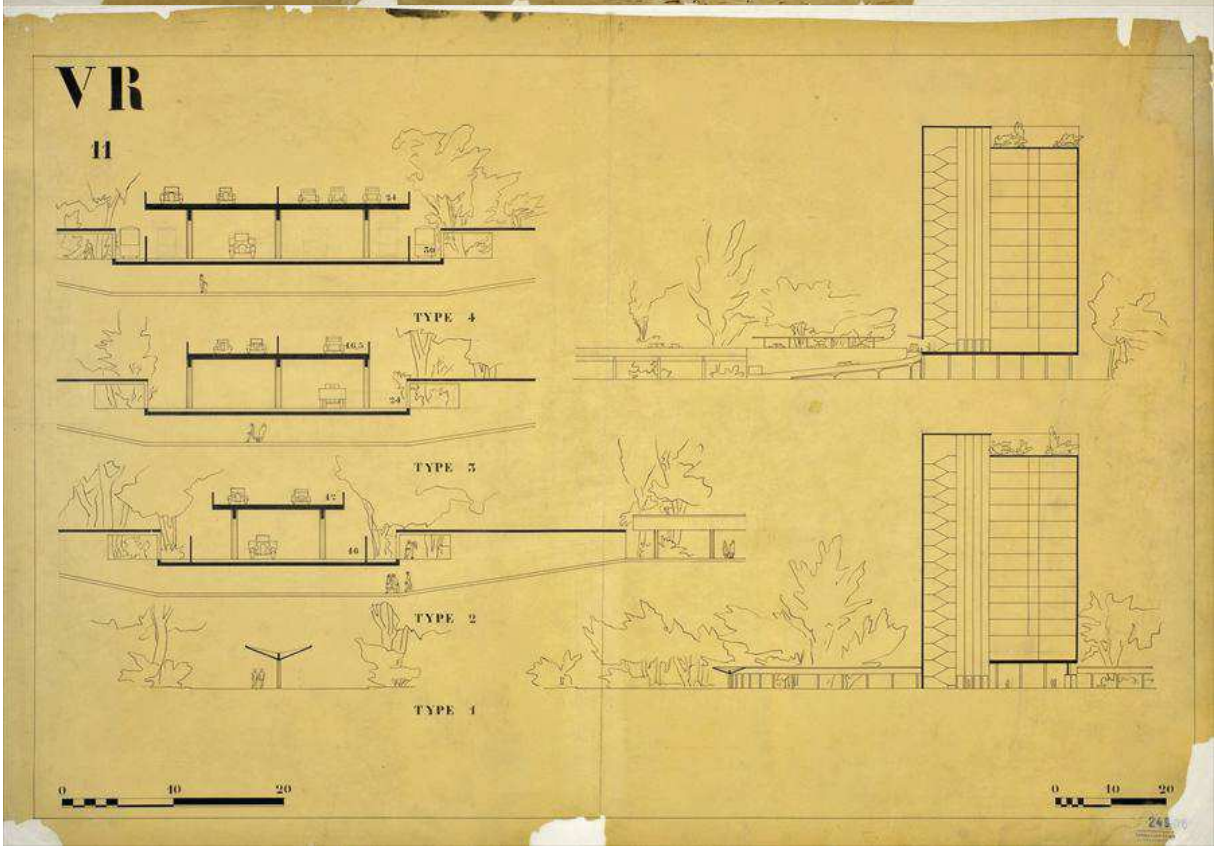


Figure 1 : Ville Radieuse, sans lieu, 1930. © FLC/ADAGP.
Figure 2 : Ville Radieuse, sans lieu, 1930. © FLC/ADAGP.

Ces réflexions sur Paris se construisent en dynamique avec une réflexion plus globale sur la ville de l'époque machiniste, initiée avec *La Ville Radieuse* et affirmée avec la publication en 1941 de la *Charte d'Athènes*, issue du Congrès des CIAM de 1933. C'est à ce moment, par l'étude du cas de Paris et par une réflexion générale sur le développement des villes, que Le Corbusier instaure une nouvelle manière de penser l'urbanisme, anticipant dans l'espace et dans temps l'évolution des villes.

L'influence des théories de Le Corbusier sur la circulation, sur le fonctionnement et l'organisation de la ville est importante : de la mort de la rue, en passant par le développement du tramway jusqu'aux réseaux complexes qu'instaure l'architecte : « Le plan de Paris de 1937 : Paris disposera alors d'un régime cardiaque adapté au machinisme : a. Les cinq grandes branches d'autostrades surélevées raccordées aux autoroutes des provinces. b. Un réseau diagonal de déserte, formé des tracés de Louis XIV, Napoléon et Haussmann. c. Enfin une nouvelle maille autostrade de 400 mètres de côté et le riche réseau des chemins de fer piétons prévus dans les quartiers d'habitation transformés par étapes et en particulier application sans délai dans la reconstruction des ilots insalubres[999]. ». Le Corbusier laisse libre le sol à ces 95 % de surface libre. Que s'y passe-t-il, quel rapport entretient ce sol avec la nature que Le Corbusier veut réintroduire en ville (au sol et sur les toits) ?

Si Le Corbusier semble au début des années 1930 espérer trouver un écho à ses propositions pour Paris auprès des politiques et des industriels, nous pouvons voir avec quelle distance la municipalité accueille les projets de l'architecte et combien l'enthousiasme des industriels n'est pas à la hauteur de l'investissement de Le Corbusier. Stanislaus Von Moos note[1000] que l'architecte n'est même pas mentionné dans les mémoires de Gabriel Voisin. Vingt et un ans plus tard, lorsqu'il publie *Les Plans de Paris 1956-1922*[1001], reprenant une grande partie du texte de *La Ville Radieuse*, Le Corbusier ne manque pas de préciser dans ses annotations son amertume envers la classe politique, leur reprochant leur manque de clairvoyance, d'investissement, et de dynamisme. En introduction du livre, il va

[999] Le Corbusier, *Destin de Paris*, *op. cit.*, p. 40.

[1000] Jacques Lucan (dir.), *Le Corbusier, une encyclopédie*, *op. cit.*, p. 192.

[1001] Le Corbusier, *Les Plans de Paris,1956-1922*, Éditions de Minuit, Paris, 1956.

même jusqu'à écrire : « Cette méditation sur Paris est dédiée à l'entreprise française puisque celle-ci est à pied d'œuvre : les gens de la terrasse, du ciment, de l'acier, etc…, contingent humain, technique et potentiel et discipline possible. Et non pas à quelques personnalités de la politique, parce que les personnalités appartiennent au monde de l'instable[1002]. »

« La "Ville Radieuse" ? Quand nous voulons ! Un jour, peut-être, les responsables devront-ils rendre des comptes[1003] ! » Le Corbusier explique en 1941 dans *Destin de Paris* avoir essayé, en vain, pendant plus de quinze ans et « sans répit » d'approcher les ministres pour leurs présenter ses principes. On sait bien que l'architecte a tenté à maintes reprises de prendre contact avec la sphère politique : en écrivant à différents préfets de Paris, en 1934, en alertant sur les conditions d'hygiène de la ville au travers de deux cas de tuberculose déclarés chez des voisins de l'architecte « rue Jacob », et en 1955, une lettre plus longue et plus générale sur l'évolution « dangereuse » de la ville avec à la fin l'explicitation des théories de l'architecte, notamment des « trois établissements humains ».

En rencontrant Paris et son histoire, Le Corbusier semble s'être imprégné des sentiments de témérité, de conquête et d'invincibilité de la capitale française. Paris et les grands projets que la ville a portés démontrent pour l'architecte franco-suisse une capacité à être de son temps et à s'abstraire de toutes conditions pouvant la détourner de cet objectif, que ce soit son histoire, ses pratiques, ses croyances, son environnement, son climat, ses habitants. Ce premier élément marque ensuite toute la démarche de Le Corbusier et plus largement le Mouvement moderne : être capable de s'abstraire des conditions de milieu et d'histoire du projet et d'en faire *tabula rasa*.

Par ailleurs, au travers de ces différents projets urbains pour Paris ressortent quatre obsessions corbuséennes qui illustrent assez bien ce qui constitue la doctrine du Mouvement moderne : le rapport à l'ordre, la dissociation entre architecture dominante et nature dominée, la quête du progrès, l'association avec le milieu industriel. La ville que propose Le Corbusier se fait avec les industriels, dans un souci d'ordre moral et sanitaire, et elle pour ambition d'incarner la ville

1002 *Idem*.

1003 Le Corbusier, *La Ville Radieuse*, *op. cit*., p. 97.

du Progrès, érigée comme religion. La ville que Le Corbusier phantasme, comme la doctrine et les projets que portent les architectes et les urbanistes du Mouvement moderne, sont le terreau fertile de que l'on appelle aujourd'hui *la grande accélération*.

4. Acosmocène ; la « perte de monde » comme terreau fertile de l'anthropocène. Retour sur le positionnement de la dimension panthéiste de Le Corbusier.

Acosmie et modernité : un terreau fertile pour l'anthropocène

Dans la conférence[1004] qu'il donne à l'École normale supérieure en 2015, Augustin Berque situe le début de la modernité, qu'il nomme « paradigme occidental moderne classique » (POMC), au XVII[e] siècle. Le POMC serait le résultat de deux événements, le dualisme cartésien et l'espace absolu de la cosmologie newtonienne ; les deux démarches seraient scellées l'une à l'autre par la mise à distance de l'être moderne à son milieu concret. La modernité, selon le géographe français, débuterait avec le *Discours de la méthode*[1005] de René Descartes, qui formule explicitement l'abstraction de l'homme pensant à son milieu : « (…) je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle[1006]. »

Toujours selon Augustin Berque, les théories cartésiennes et newtoniennes auraient construit les trois piliers de la modernité : le dualisme, l'espace absolu et l'abstraction de l'homme hors de tout milieu, articulant ainsi un principe fondamental du POMC : « l'universalité de l'objet comme absolument distinct de la conscience du sujet[1007] ». Tout horizon serait aboli par l'espace homogène, isotrope et infini de Newton, quand le dualisme cartésien engagerait une distinction absolue entre le sujet et l'objet, « substituant le regard de nulle part que s'attribue la science[1008] ». C'est ce qui conduirait, selon le géographe français, au remplacement de la mondanité, *l'être dans le monde* conceptualisé[1009] par Martin Heidegger, par l'universalité. Poussé par la science moderne, ce sont ces différentes

[1004] Augustin Berque, *Le problème logique du dépassement de la modernité*, conférence donnée à l'École normale supérieure le 29 avril 2015.

[1005] Renée Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2008 [1637]).

[1006] *Idem*, pp. 38 et 39.

[1007] Augustin Berque, *Le problème logique du dépassement de la modernité*, conférence donnée à l'École normale supérieure le 29 avril 2015.

[1008] *Idem*.

[1009] Voir Martin Heiddegger*, Être et temps*, Gallimard, 1964 [1927].

conditions, rassemblées sous l'égide du POMC, qui conduiraient à l'occidentalisation du monde.

Après avoir mis en lumière l'insoutenabilité en termes d'empreinte écologique de notre mode de vie « non durable écologiquement et injustifiable moralement[1010] », Augustin Berque avance que cette incapacité de l'être humain à articuler rationnellement « suivant un *kosmos* qui se tienne[1011] ses conduites et ses connaissances résulte de ces mêmes principes de la modernité. Selon lui, les sociétés traditionnelles s'articulent dans un *kosmos* éthique et en relation avec des représentations de la nature ; nous aurions perdu cette aptitude avec la modernité, en établissant une distinction absolue entre nous autres sujets moraux et les choses, objets moralement neutres. Augustin Berque nomme ce phénomène d'acosmie moderne « décosmisation » en empruntant à Martin Heidegger l'idée d'une « perte de monde », théorisée par le philosophe allemand sous le nom d'« *Entweltlichung* , que l'on peut traduire par « démondanéisation ». Par décosmisation, le géographe français entend donc une perte de rapport au monde, au cosmos en tant qu'ordre liant « la représentation que nous avons de notre existence et celle que nous avons du fondement qui rend possible celle-ci : la Terre ou la nature ».

Pour Augustin Berque, cette dualité moderne qui se base sur un *topos* ontologique dans lequel « personne individuelle = un corps individuel », créant ainsi un espace peuplé d'objets extérieurs à ce topos ontologique, ne peut résider que dans la négation d'une éthique environnementale. En effet, les règles morales n'appartiennent qu'aux champs des sujets conscients d'eux-mêmes et ne régissent ni les objets, ni les relations sujet-objets. C'est ce *topos* que questionne Martin Heidegger avec le « *Dasein* », que l'on pourrait traduire par « être là », « être auprès des choses » ou « être dans le monde », et qu'Augustin Berque ouvre sur un « être en dehors de soi ». C'est, d'après le géographe français, par le « *Dasein* » qu'il devient possible d'étendre le champ de l'éthique « au dehors » de l'espace des sujets et de dépasser « l'aporie qu'entraine, pour l'éthique environnementale, le *topos* ontologique moderne[1012] ». Augustin

[1010] Augustin Berque, « Ce qui fonde l'éthique environnementale », *Diogène*, « Penser la nature », n° 207, 2004, p. 9.
[1011] *Idem*.
[1012] *Idem,* p. 11.

Berque en appelle à combattre le POMC en exaltant la mondanité et en articulant deux actions : instaurer le *Dasein* dans sa propre focalité et l'horizontalité dans son propre monde.

Augustin Berque identifie dans ses travaux sur la modernité combien celle-ci ne se construirait pas seulement sur une dissociation entre nature et culture, mais combien elle se structurerait surtout sur un dualisme qui conduit à une perte de monde et à un travail de decosmisation. Dans le *Conflit des deux modernités et la Question de la disparition des solidarités*[1014], le sociologue allemand Ulrich Beck aborde par un autre biais la capacité des modernes à construire leur société dans un travail d'abstraction, de décosmisation (le terme n'est jamais mentionné par le sociologue allemand), de rationalisation de tout ce qui sort de sa grammaire. Selon Ulrich Beck, à la production industrielle qui se met en place avec la modernité s'associe une société industrielle, recréant un nouveau système de valeurs et des principes de fonctionnement qui lui sont propres. Toujours selon Ulrich Beck, ces normes et ces règles s'orientent autour de la famille nucléaire, le partage des rôles entre les sexes et de la notion de classe sociale.

La tradition, comme la croyance, le rituel ou le mythe, existent assurément mais sont rationnalisés par la société moderne. L'anthropologue français Philippe Descola explique dans *Par-delà nature et culture*[1015], qu'en requalifiant la relation nature-société, les modernes rejettent à la périphérie tout rapport avec les être inanimés, les non-humains et le monde invisible. Ainsi, il leur demeure impossible de se référer, comme le faisait le monde ancien, à des éléments irrationnels, ni même à des entités inexplicables considérées comme trop obscures. En somme, les modernes font plus que de tolérer la tradition, ils la construisent. Si l'on reprend la terminologie d'Ulrich Beck, la modernité engage un processus de *rationalisation de la tradition*. Il n'y a plus de place pour les phénomènes, les objets, les actions, les traditions, non rationalisables. Tout ce qui est lié au sacré ou au monde invisible est rejeté à la périphérie de la modernité. Plus loin dans son texte, Ulrich Berck souligne qu'avec la postmodernité une étape supplémentaire serait

[1014] Ulrich Beck, « La question des deux modernités et la question de la disparition des solidarités », *Lien social et politique*, n° 39, 1998.

[1015] Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 2005.

franchie : on passerait d'un processus de *rationalisation de la tradition* à un dispositif de *rationalisation de la rationalisation*.

Si l'on se réfère aux différents travaux cités, la modernité engagerait simultanément une perte de cosmicité et une évacuation de la société des mythes, rites et croyances, du moins dans leurs formes jugées *non rationalisables*. La croyance dans le progrès, par exemple, existe bien, mais la société moderne a démontré (et se fonde même dessus) « rationnellement » les enjeux du progrès pour le monde à venir, y souscrire est alors une croyance logique et rationnelle. Nous pouvons faire l'hypothèse que le travail de décosmisation, qui engage une « perte de repère qui faisait aller ensembles les choses et les être d'un milieu[1016] », construit un terreau fertile à ce qui constituerait la période géologique de l'anthropocène : un milieu dominé et abimé par l'action humaine. Si la relation de l'Homme à son environnement est altérée par un processus de decosmisation, alors le milieu devient, non plus un tout dont l'homme fait partie, mais un champ d'action à contrôler, à dominer et à exploiter.

Nous faisons l'hypothèse dans cette recherche que cette perte de cosmicité instaurée par la modernité permet en partie à l'homme ou au capitalisme de la société moderne de considérer la nature comme un objet exploitable ; ce contexte participe à faire de l'homme et de la femme ou du capitalisme une force géologique, l'anthropocène ou le capitalocène. Dans l'anthologie de textes écoféministes publiée sous la direction de la philosophe française Émilie Hache sous le titre *Reclaim*[1017]*,* l'analogie est faite entre la femme et la nature dans leur relation à l'homme comme figure dominante de la société. Ce dernier contrôle, exploite et malmène la nature et inflige ces mêmes actions à la femme. Le même processus serait à l'œuvre dans la relation homme-femme : à partir du moment où la femme est considérée, comme la nature, comme une figure irrationnelle, sauvage et mystérieuse, elle devient un objet dont on se dissocie, que l'on peut contrôler, dominer, malmener et exploiter.

Si les principes de la modernité, dont le processus de decosmisation, font de l'homme une force géologique dominante au cours des deux derniers siècles, l'identification dans les années 2000 de la thèse de

[1016] Augustin Berque, *Glossaire de la mésologie*, Editions Eoliennes, 2018

[1017] Émilie hache, *Reclaim*, recueil de texte écoféministe choisis et présentés par Émilie Hache, postface de Catherine Larrère, Éditions Cambourakis (Collection sorcières), 2016.

l'anthropocène engendre-t-elle une autre cosmicité ? La formulation même de cette question s'inscrit peut-être dans l'idée du récit de réveil que porterait l'anthropocène : nous aurions été inconscients dans une modernité impulsive et nous serions maintenant responsables et réfléchis. Néanmoins, il semble nécessaire de cerner quelle cosmicité propose de porter le récit de l'anthropocène.

Dans la conférence intitulée *Anthropocène et modestie* au colloque *Comment penser l'anthropocène* qui s'est tenu dans le cadre de la COP21 en novembre 2015 au Collège de France, Jean-Baptiste Fressoz avance que le récit de l'anthropocène est chargé d'une esthétique du sublime et de l'effroi. L'historien français rappelle que le sublime est un registre qui renvoie à la terreur et à la stupéfaction, et que cette esthétique est potentiellement dangereuse d'un point de vue politique : « En général, la démocratie ne s'inscrit dans le registre du sublime qui accompagne plutôt les régimes totalitaires[1018]. » L'historien français identifie que le sublime et la terreur passent, avec la thèse de l'anthropocène, de la nature aux hommes et aux femmes, et des hommes et des femmes à la technique : « La terreur sacrée de la nature est transférée à une humanité *colosse géologique*[1019]. » Au cours du séminaire *Anthropocène, quelles histoires ?*, l'historien rappelle que dans son dernier livre qui s'articule autour de la thèse de l'anthropocène, Bruno Latour évoque la figure de la déesse Gaïa, déesse qui porte une certaine violence et qui reviendrait se venger du traitement que les hommes infligent à la terre.

Dans le texte « L'anthropocène et l'esthétique du sublime[1020] *»* publié dans le catalogue de l'exposition *Sublime, les tremblements du monde*[1021], Jean-Baptiste Fressoz introduit son article par cette citation du philosophe et politique irlandais Edmund Burke : « Nous jouissons à voir des choses que, bien loin de les occasionner, nous voudrions sincèrement empêcher. Je ne pense pas qu'il existe un homme assez scélérat pour désirer que Londres fût renversée par un tremblement de terre. Mais supposons ce funeste accident arrivé, quelle foule accourrait de toute part pour contempler ses ruines[1022] »,

[1018] Jean-Baptiste Fressoz, *Anthropocène et modestie*, séminaire *Anthropocène, quelles histoires* ?, 4 novembre 2015.

[1019] Jean-Baptiste Fressoz, *L'anthropocène et l'esthétique du sublime*, dans Hélène Guenin (dir.), catalogue de l'exposition *Sublime, les tremblements du monde*, Édition du Centre Pompidou Metz, 2016, p.44.

[1020] *Idem*, pp. 44-49.

[1021] Hélène Guenin (dir.), catalogue de l'exposition *Sublime, les tremblements du monde*, Édition du Centre Pompidou Metz, 2016.

[1022] Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Paris, Pichon, 1803 [1757], p. 85.

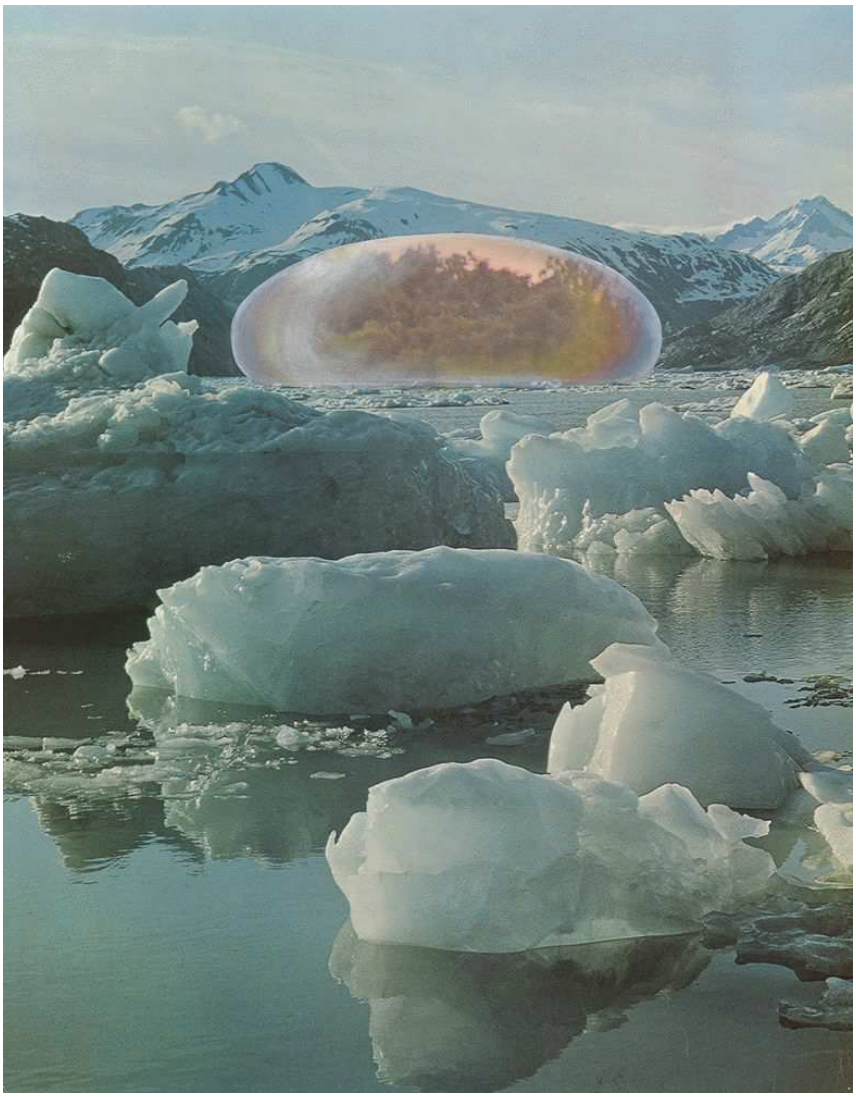


Figure 1 : Juan Navarro Baldeweg, *A Tropical Forest in an Artic Landscape. Application of a Climatic Control System*, 1972.
Forêt tropicale dans un paysage arctique. Application d'un système de contrôle climatique. Photomontage, 68,5 x 53,5 cm. Madrid, Navarro Baldeweg Asociados
© ADAGP, Paris, 2015

illustrant la fascination et la sidération que provoque le sublime sur les hommes et mes femmes.

Pour l'historien français, la thèse de l'anthropocène esthétise et sacralise la *seconde nature*, générée par le capitalisme, faite de chemin de fer, de centrales électriques, de routes, de marchandises et autres, et la rend commensurable à la *première nature*, constituée de volcan, de tectonique des plaques et autres, dont les deux derniers siècles nous auraient « inculqué une sainte terreur[1023] ». Plus que de proposer une nouvelle cosmicité en « réembrayant » les relations entre l'homme, la femme et leur milieu, la thèse de l'anthropocène, telle qu'elle est présentée dans les récits dominants, si l'on suit l'argument de Jean-Baptiste Fressoz, rend absolu et inexorable le dualisme cartésien et le processus de decosmisation engagé par la modernité : « Le problème de l'anthropocène est donc qu'il renomme et esthétise un ensemble de techniques et de pouvoir lié au capitalisme comme si ce dernier était devenu idéologiquement innommable (...) L'esthétique du sublime de l'anthropocène débouche sur l'*hubris* d'une géo-ingénierie totale et brutale au détriment d'un travail patient et ambitieux d'involution et d'adaptation[1024]. » Dans le séminaire *Anthropocène, quelles histoires ?*, l'historien Christophe Bonneuil rappelle que l'on peut identifier trois types d'appropriation de la thèse de l'anthropocène :

- Le récit du bon anthropocène : conscients de notre action néfaste sur la terre, mais aussi de notre force géologique, nous aurions les outils et la puissance pour sauver la terre, mais aussi pour continuer à la dominer et à l'exploiter. Ce récit dominant s'inscrit dans la modernité et dans le récit du progrès.
- Le récit médéen : l'anthropocène porte un récit de fin des temps et construit un imaginaire eschatologique qui appellerait une rupture totale avec l'idéologie du progrès qui ne pourrait, de toute façon, pas nous sauver.
- Le récit éco-marxiste : l'anthropocène engagerait une lecture politique et marxiste des dégradations environnementales[1025].

L'esthétique du sublime qu'identifie Jean-Baptiste Fresssoz est principalement associée au « récit du bon anthropocène », qui en

[1023] Jean-Baptiste Fressoz, *L'anthropocène et l'esthétique du sublime*, *op. cit.*, p. 45

[1024] *Idem*, p. 49

[1025] La description de ces trois phases vient de mes notes prises pendant le séminaire : je n'en suis donc pas l'auteure, c'est une transcription du propos de Christophe Bonneuil.

Figure 1 : Geert Goiris, *Mammatus*, 2010.
Impression jet d'encre archival, 207 X 106 (81 1/2 X 63 in) Édition de 5 + 1 ea © Courtesy de l'artiste et Art Concept, Paris

effet perpétue le dualiste et l'acosmie moderne du monde capitalisme. En revanche, si nous considérons les deux autres types appropriations que génère la thèse de l'anthropocène, on peut voir, notamment avec le récit éco-marxiste, que l'idée d'un « réembrayage » entre l'homme, la femme et leur milieu ainsi que l'idée d'une remise en question de la société moderne capitaliste participent à repenser les conditions d'une nouvelle cosmicité.

« Acosmie des modernes » selon Augustin Berque : Le Corbusier, une cosmologie complexe et ambivalente

Nous considérons aussi dans ce sous-chapitre Le Corbusier comme figure manifeste du Mouvement moderne. Nous tentons de cerner, en étudiant la cosmicité de la démarche et des travaux de l'architecte franco-suisse, le rapport que l'architecture du Mouvement moderne entretient au milieu et au sacré.

On a fréquemment, dans les moments qui ont suivi sa mort, et particulièrement dans les années postmodernes, incriminé le puritanisme suisse, d'essence calviniste de Le Corbusier : de ce substrat serait né l'hygiénisme, le rigorisme, le rationalisme que certains lui reprochaient. Pourtant, ses œuvres construites, ses travaux plastiques et ses propos sont semés des indices de bien autre chose, de références à un univers que l'on pourrait à première vue rapprocher du paganisme ou de l'animisme[1026].

Nous faisons l'hypothèse que les questionnements et la démarche de Le Corbusier sont parcourus d'une dimension que nous qualifions ici de panthéiste, dont la présente polymorphe et insaisissable, influence l'ensemble de son œuvre.

« Qu'est-ce-que le Panthéisme ? C'est, dans le sens général, la réduction de toutes les existences en une seule. C'est un Dieu immanent au monde, un Dieu qui fait partie du monde, un Dieu qui est

[1026] Si l'on reprend les classifications de Philippe Descola et les quatre ontologies qu'il identifie dans *Par-Delà Nature et culture*, l'animisme est diamétralement opposé au naturalisme (ontologie des modernes), nous faisons ici un abus de langage en associant l'animisme à Le Corbusier ; il s'agit ici plutôt de montrer que la cosmologie Corbuséenne est plus complexe qu'elle n'y parait et qu'elle peut même être à certains égard ambivalente et contradictoire. Le séminaire de Philippe Descola au Collège de France *La composition des collectifs, formes d'hybridation* (2017-2018) explore ces zones d'interpénétrations entre ces quatre ontologies.

le monde[1027]. » L'association de Le Corbusier, dont on peut facilement avancer l'attachement rationaliste et technocratique, et d'une inclinaison panthéiste peut surprendre, et paraitre à première vue totalement incongrue. Tout semble opposer l'antique doctrine panthéiste, les préceptes du *dues sine natura* chers à Spinoza, et l'œuvre de Le Corbusier, qui fonde, porte et donne son ampleur aux principes de l'architecture moderne. Pourtant, il réside dans les travaux de le Corbusier comme dans son positionnement intellectuel une recherche de complétude et d'unité, une volonté palpable de dépasser le caractère fini des objets (conceptuels, architecturaux ou urbains) pour une dimension infinie ; le dépassement de l'existence empruntée et passagère des choses pour atteindre une certaine grandeur et une idée de l'absolu.

L'expression « l'espace indicible » que Le Corbusier invente et définit semble habitée et chargée de cette dimension. « Lorsqu'une œuvre est à son maximum d'intensité, de proportion, de qualité d'exécution, de perfection, il se produit un phénomène d'espace indicible : les lieux se mettent à rayonner, physiquement ils rayonnent. Ils déterminent ce que j'appelle *l'espace indicible*, c'est-à-dire un choc qui ne dépend pas des dimensions mais de la qualité de la perfection. C'est du domaine de l'ineffable[1028]. »

D'ailleurs, il semble que l'inclinaison de Le Corbusier pour les mathématiques, pour cette discipline « pure, logique et parfaite[1029] », son attachement à la géométrie[1030], science de la mesure si présente dans les fondements de son architecture et dans ses textes, la complexité de sa relation à l'idée de nature[1031], – » seule la nature est inspiratrice, est vraie et peut être le support de l'œuvre humain[1032] » retiendra-il de L'Eplattenier –, converge vers un lieu, vers une

---

1027 Charles Jeannel, *Des doctrines qui tendent vers le panthéisme*, impr. de Firmin-Didot Frères, 1846.

1028 Le Corbusier cité dans l'ouvrage de Jean Petit, *Un Couvent de Le Corbusier*, les Cahiers Forces vives-Éditec, 1961.

1029 Pour reprendre les termes de Le Corbusier dans *Vers une architecture*, G. Crès, 1928, p. 249.

1030 Citons cet extrait « Eh oui, à quel degré d'aberrations sommes-nous tombés ! La droite, l'angle droit, signes de l'esprit et de l'ordre, de la maîtrise, sont considérés comme manifestations de brutes et de primaires. À cela, on invective « américain ». Le signe + : c'est-à-dire une droite coupant une autre droite en faisant quatre angles droit, ce signe qui est le geste même de la conscience humaine, le signe que l'on dessine instinctivement, graphique symbole de l'esprit humain : metteur en ordre. Ce graphique auquel – par quel chemin intuitif ? – on a donné le sens du plus, du positif, de l'addition, de l'acquisition. Signe constructeur » dans Le Corbusier*, Quand les cathédrales étaient blanches. Voyage au pays des timides*, Éditions Plon*,* Paris, 1937.

1031 Tim Benton écrit « Pour Le Corbusier, les formes naturelles ont une profonde valeur spirituelle. Être à l'écoute de la nature, lui imposer un ordre, tel est pour lui l'acte artistique" dans Jean-Louis Cohen, Tim Benton, *Le Corbusier le grand*, Phaidon, 2008.

1032 Propos de Le Corbusier en 1925 cités par Maria Bonaiti dans l'article « Le jeune Le Corbusier : du naturalisme régionaliste à la poétique de l'artifice », dans Fondation Le Corbusier, *Rencontre, « Le Corbusier et la nature »*, Fondation Le Corbusier, 1991, p. 69.

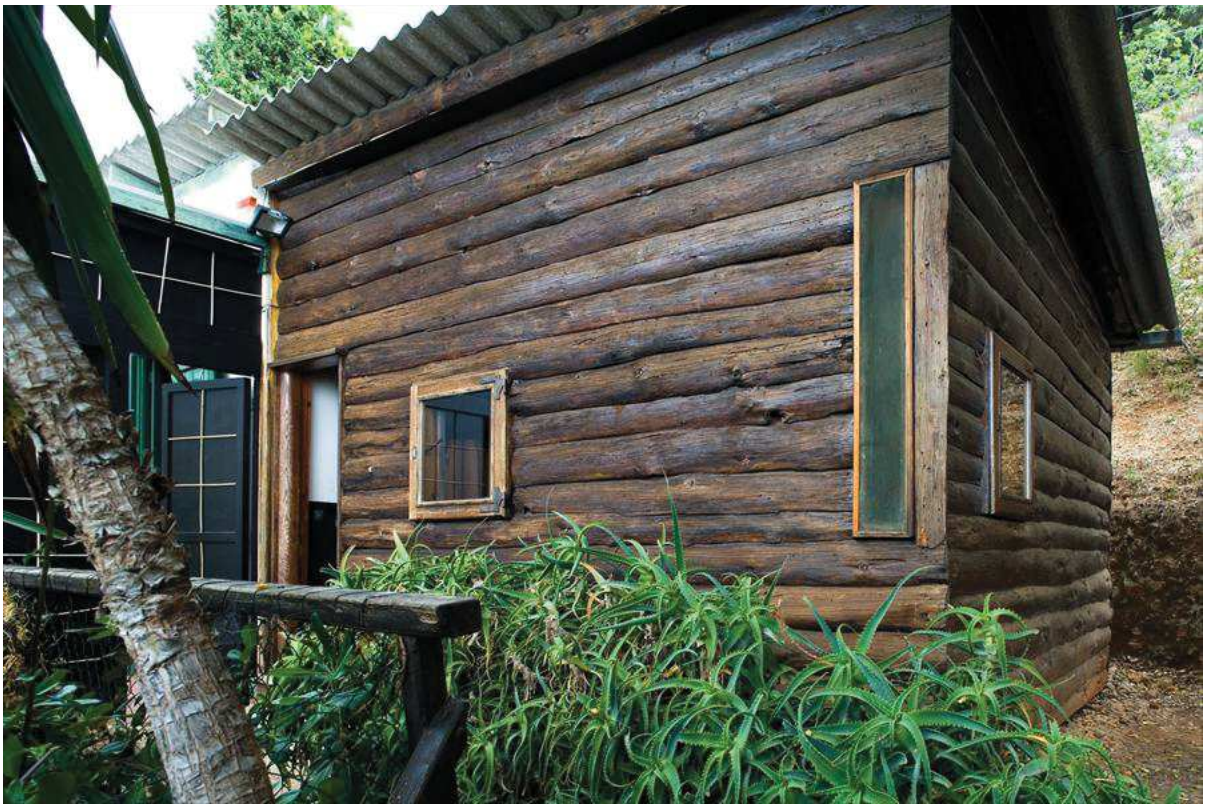


Figure 1, 2 : Cabanon de Le Corbusier, Roquebrune-Cap-Martin, 1951.
Photo : Olivier Martin-Gambier 2006
© FLC/ADAGP

croyance qui ponctue de signes, de références et de questionnements l'ensemble de son œuvre. Ces références, ces signes sont comportementaux, comme l'évoque *Le cabanon*[1033], littéraires, graphiques et artistiques ; ils se muent parfois en dispositifs architecturaux, comme par exemple les toits-terrasses, les canons à lumière, certains types de sol ou de rampe. Enfin, ils surgissent en symboles, dont Chandigarh en est un exemple fort, qui renvoient au cosmique, ou à diverses dimensions du sacré.

Cette notion apparaît d'ailleurs dans cet extrait de l'ouvrage *Les Trois établissements humains* où cohabitent les questionnements, les convictions, et les intentions projectuelles de Le Corbusier : « Essoufflé derrière sa découverte qui l'aspire, l'homme ne s'est pas aperçu qu'il s'est éloigné des conditions de nature. Qu'en fait, il a brisé des limites naturelles ; que ses entreprises surgissant en désordre sur toute la surface du territoire, et abandonnées à la violence des intérêts privés ont envahi les zones sacrées : ce qui ne dépend plus de la ville mais qui est au contraire un rempart du monde contre la ville[1035]. » Tout au long de l'œuvre de Le Corbusier, dans ses multiples manifestations, on voit apparaître des propos ou des signes, dessinés et construits, et de dispositifs qui relèveraient d'une sorte de « marche » de toute une vie vers une philosophie personnelle. Il emprunte aux mythes de la Grèce, ensuite à ceux de l'Inde, à Freidrich Nietzsche et à la figure de Zarathoustra. La figure de John Ruskin a aussi marqué ses travaux et sa démarche ; on perçoit ce qu'il a pu emprunter à divers milieux qui gravitaient autour de l'*Esprit nouveau*[1036] et, plus trouble peut-être, de la revue *Plans*[1037].

Dans ses premiers pas dans un monde intellectuel à certains égards symbolistes, que ce soit dans l'école de L'Eplattenier à la Chaux-de-Fonds et ses plongées dans la nature jurassienne, ou dans sa correspondance avec l'homme de lettres William Ritter, des traces de ce rapport à la sacralité d'un environnement apparaissent aussi : « Monsieur L'Eplattenier a insufflé en moi je ne sais quoi de sacré, de grand mais surtout d'abstrait, d'insaisissable », écrit-il à ses parents en juin 1908 alors qu'il a à peine vingt et un ans. Et ceci encore, sous

[1033] Cabanon de Le Corbusier, Roquebrune-Cap-Martin, France, 1949.

[1035] Le Corbusier, *Les Trois établissements humains*, *op. cit*, p. 69.

[1036] Revue crée en 1920 par Le Corbusier et le peintre Amédée Ozenfant et dirigée par Paul Dermé. Sa publication s'arrête en 1925.

[1037] Revue crée en 1930 par Philippe Lamour. Sa publication s'arrête en 1930.

Figure 1 : Couvent Sainte-Marie de la Tourette Eveux, France, 1953. Crédits photographiques : Olivier Martin-Gambier © FLC/ADAGP, 2014

Figure 2 : Chapelle Notre Dame du Haut, Ronchamp, France, 1950-1955, Photo : Paul kozlowski © ADAGP

le titre de « Confession », en postface à *L'Art décoratif d'aujourd'hui*[1038] : « Mon maître, un excellent pédagogue, véritable homme des bois, nous fit hommes des bois ».

Le Corbusier, incarnation manifeste de l'architecte moderne, chargé du rationalisme et du puritanisme de son mouvement, semble pourtant paradoxalement aussi porté par une quête d'absolu, par l'idée d'un dépassement, dont on avance ici la *nature panthéiste*. Le Corbusier est-il représentatif d'une cosmocité complexe et ambivalente du Mouvement moderne ? Augustin Berque, dans son *Glossaire de la mésologie*, donne cette définition de l'acosmie : « Manque de cosmicité, résultant de la décosmisation provoquée par le POMC[1039] : *en architecture et en urbanisme, l'acosmie se manifeste par l'espace foutoir et le tue-paysage* »*,* reliant ainsi intrinsèquement la perte de cosmocité à un champ disciplinaire, l'architecture, et aux conséquences d'un mouvement, le Mouvement moderne. Certes, dans ses textes et dans ses revendications, l'architecture moderne affirme une abstraction du milieu, qu'il soit physique ou symbolique, et rejette à sa périphérie ce qui échappe à l'ordre et à la raison. En ce sens, la cosmicité du Mouvement moderne semble particulièrement faible et le travail de décosmisation qu'identifie Augustin Berque chez les architectes modernes parait assez juste. Néanmoins, on peut le voir avec la figure de Le Corbusier comme chez d'autres architectes issus du Mouvement moderne, l'analyse de certains projets modernes comme celle de certains discours montre un rapport plus ambigu et nuancé qu'il n'y parait.

Prenons l'exemple du Mémorial de la déportation conçu par l'architecte moderne Georges Henri Pingusson (1954-1964) sur l'île de la Cité à Paris. Son rapport à l'eau, que l'on entend, qui nous entoure, que l'on ne voit pas, que l'on aperçoit seulement par une petite ouverture en se penchant, relève d'une certaine sacralité ; son rapport au ciel, dont la relation est exacerbée grâce au mur dont la hauteur empêche toute autre perception du paysage, sa matérialité et ses parcours qui expriment sans retenue la douleur de la déportation, assument une dimension qui dépasse celle de l'ordre et de la raison. Le mémorial engage des relations fortes à son milieu physique, climatique et symbolique, et construit une forte cosmicité.

[1038] Le Corbusier, *L'Art décoratif aujourd'hui,* Éditions Crès (L'Esprit Nouveau),1925.

[1039] Paradigme Occidental Moderne Classique**.**

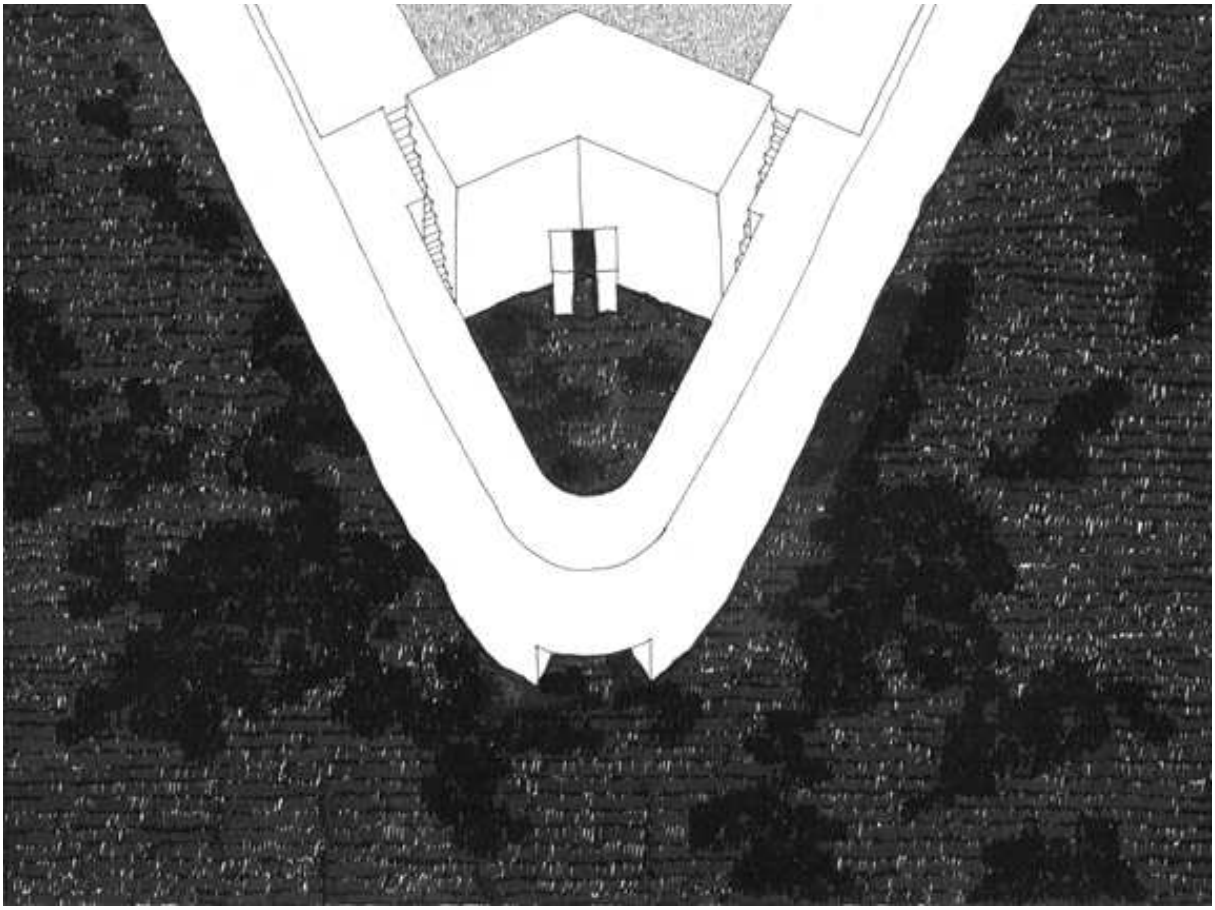


Figure 1 : Mémorial de la déportation, Georges-Henri Pingusson, 1962, dessin réalisé par Hadrien Krief 2015.

Dans *Nous n'avons jamais été modernes*, Bruno Latour avance, et nous l'avons mentionné, que la constitution moderne, en voulant assurer la construction de forme pure, issue de la société ou de la nature, a finalement engendré ce qu'il appelle des *hybrides*, qui démontreraient qu'en définitive nous n'aurions jamais été modernes et n'aurions jamais accompli le projet moderne . Nous pourrions faire l'hypothèse qu'il en est de même avec les architectes du Mouvement moderne. Si ces derniers délimitent dans leur doctrine une cosmicité réduite, il n'en demeure pas moins qu'il résulte dans les projets et dans les textes de certains plusieurs caractéristiques qui démontrent une cosmicité plus prégnante qu'on ne pourrait l'anticiper. Néanmoins, si certaines figures du Mouvement moderne, comme Le Corbusier, Alvar Aalto, Oscar Niemeyer, construisent, parfois aux dépends de leur discours idéologique, une cosmicité dense et complexe, on constate que la production architecturale et urbaine que génère le Mouvement moderne participe à l'acosmie, ou au travail de décosmisation qu'identifie Augustin Berque, au mi-temps et au cours du XX^{e} siècle. Ce n'est pas tant l'architecture moderne manifeste qui porte les traits d'une architecture sans cosmicité, c'est en revanche l'architecture du capitalisme qui s'appuie sur les dogmes efficaces du Mouvement moderne pour produire des non-lieux et des *espaces foutoirs,* sans relations à leur milieu.

5. Capitalocène ; la phynanciarisation du monde et le changement climatique. Retour sur un moment de révolte, l'architecture de la contre-culture des années 1960 et 1970 et de leur influence sur l'architecture des années 2010.

Capitalisme, modernité et anthropocène

Dans l'ouvrage *L'Évènement anthropocène*, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz reviennent sur ce que véhicule le terme d'*anthropocène* et questionnent la justesse du choix de cette terminologie. Les deux historiens soulignent le caractère politique du choix de nommer notre potentielle nouvelle période géologique d'anthropocène : cette décision serait celle d'instances dominantes dont l'intérêt serait de faire porter aux hommes et aux femmes, tous sans distinction, la responsabilité de la détérioration de la planète et des changements climatiques, qu'ils ou elles soient britanniques ou africains, quels que soient leurs modes de vies et la société à laquelle ils ou elles appartiennent. Ils et elles seraient, selon le terme d'anthropocène, tous et toutes, responsables et coupables de la *planète malade*.

Dans le texte « Capitalocène. Une histoire conjointe du système terre et des systèmes-monde[1040] », Christophe Bonneuil revient sur le partage de cette responsabilité des hommes et des femmes, soulignant les profondes inégalités dans le rôle qu'ont joué les différents pays depuis presque cinq siècles dans la poursuite du processus de détérioration de la terre. Convoquant la notion de *système monde*, développée à la suite des travaux de Fernand Braudel et d'Immanuel Wallerstein, l'historien revient sur les liens entre le développement du capitalisme marchand puis industriel qu'ont porté certaines puissances (l'Italie, l'Angleterre, la Hollande, les États-Unis), et les conséquences environnementales et climatiques inhérentes à ces évolutions marchandes et financières.

[1040] Christophe Bonneuil, *Capitalocène, une histoire conjointe du système terre et des systèmes-monde*, 2015, [en ligne] http://piketty.pse.ens.fr/files/Bonneuil2015.pdf

Cette relecture permet aussi d'évaluer ce que l'on considère comme le point de départ de l'anthropocène : le début de l'industrialisation (fin du XVIII^{e}, début XVIII^{e} siècle) ou la grande accélération de l'après-guerre (milieu du XX^{e} siècle). En effet, Christophe Bonneuil souligne qu'en mesurant les liens entre le capitalisme et la détérioration environnementale, l'entrée dans ce que serait notre nouvelle période géologique serait bien plus lointaine : « Penser l'Anthropocène comme un capitalocène oblige à reconsidérer la pertinence de ce point de départ et à en proposer une lecture plus globale. Si c'est effectivement au début XIX^{e} siècle, avec l'entrée dans l'ère industrielle, que l'ensemble du système terre est altéré et que l'humanité devient une force géologique et non plus seulement biologique, faire débuter l'Anthropocène autour de 1800 occulte le fait essentiel que le capitalisme industriel a été intensément préparé par le *capitalisme marchand* depuis le XVI^{e} siècle, y compris dans son rapport destructeur à la nature. Parler de capitalocène signale que l'Anthropocène n'est pas sorti tout armé du cerveau de James Watt, de la machine à vapeur et du charbon, mais d'un long processus historique de mise en relation économique du monde, d'exploitation des hommes et du globe, remontant au XVI^{e} siècle et qui a rendu possible l'industrialisation[1041]. »

Pour l'historien français, penser notre nouvelle période géologique par le prisme du capitalocène permet de mettre en perspective la dégradation majeure que subit le système terre depuis cinq siècles avec le développement d'un capitalisme qui se mondialise, se financiarise et se globalise au cours de son évolution : « En somme, parler de capitalocène plutôt que d'Anthropocène (…) signale en particulier que l'échange écologique inégal est bien un facteur explicatif majeur de la genèse conjointe des asymétries de richesses propres à la dynamique historique du capitalisme et de l'essor des impacts humains à l'origine du déraillement géologique de la planète dans l'Anthropocène[1042]. »

La notion de Capitalocène ne fait pas consensus ; dans *Quelques failles dans la pensée du changement climatique*[1043], l'historien indien

[1041] *Idem.*

[1042] *Idem.*

[1043] Dipesh Chakrabarty, *Quelques failles dans la pensée du changement climatique*, dans Emilie Hache, *De l'univers clos au monde infini*, Paris, Éditions Dehors, 2014, pp. 107-146

Dipesh Chakrabarty avance « » d'un point de vue logique, la crise climatique n'est pas en soi le résultat des inégalités économiques[1044] » . Bruno Latour est plus ambivalent par rapport au terme de capitalocène, qui réduirait selon lui la portée de celui d'anthropocène. Dans l'entretien qu'il nous accorde, il précise : « » Anthropocène, c'est un terme proposé par les chimistes : il a tous les défauts que les gens des sciences sociales sont habitués à trouver dans tout ce qui est dit. Mais le terme est là. C'est un peu un cadeau empoisonné, mais c'est un cadeau. Donc gardons le mot Anthropocène. Le problème de l'échelle est capital, et on savait que le problème était gros et grand, mais le fait de dire que c'est un changement dans le système géologique du système terre, ça lui donne une dimension sans pour autant le naturaliser. Alors évidemment, l'objection des gens de sciences sociales, des gens des médias, c'est que ça renaturalise la question politique. Je pense que c'est possible, il y a toujours un risque, chaque concept a son risque, capitalocène en a d'autres. Mais je crois qu'au bilan, l'opération est inverse, ça resocialise des questions de sciences et de techniques qui n'étaient pas visibles avant. Il faut protéger le mot d'anthropocène contre la critique, le protéger contre la naturalisation. Anthropocène dit : "maintenant ce n'est plus la peine de faire des kilomètres d'arguments sur le fait que nous n'avons jamais été modernes, on est dans l'anthropocène[1045]". »

S'il semble réticent à l'utilisation du terme anthropocène, Bruno Latour est néanmoins ambivalent au sujet des relations entre économie et changements climatiques. L'« intrusion de Gaïa[1046] », – pour reprendre l'expression développée par Isabelle Stengers dans *Le temps des catastrophes*[1047] –, déesse grecque de la terre, dans les débat politiques et environnementaux, soulignerait l'entrecroisement entre la terre comme système et les hommes et femmes comme figures de la scène politique. Dans *Face à Gaïa*[1048], publié en 2015, Bruno Latour confirme, en reprenant les hypothèses d'Isabelle Stengers, l'étendue des bouleversements qu'engagent ce qu'il appelle le « nouveau régime climatique[1049] ». Celui-ci accompagnerait

1044 *Idem*, cit. p. 124.

1045 Entretien avec Bruno Latour, par Léa Mosconi, 28 avril 2017.

1046 Notion développée dans Isabelle Stengers, *Le temps des catastrophes*, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2009.

1047 Isabelle Stengers, *Le temps des catastrophes*, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2009.

1048 Bruno Latour, *Face à Gaïa, Huit conférence sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

1049 Notion relativement proche de celle d'anthropocène.

l'actualisation de la figure de Gaïa : « Les économistes parlaient des dégradations environnementales comme des externalités. Sous ses figures du parc naturel, des "écosystèmes", de "l'environnement", puis du "développement durable", la nature était donc jusqu'à récemment reconnue comme essentielle mais séparée de nous. (…) Au lieu de l'environnement, il y a désormais le système terre[1050]. »

Rappelons par ailleurs qu'entre le XVIII[e] siècle et aujourd'hui, la population mondiale a été multiplié par dix, alors que sur la période 1700-2008 le capital se serait accru d'un facteur 134[1051]. Plus que l'expansion de l'homme, ces derniers siècles seraient marqués par l'expansion du capitalisme. Notons aussi que l'empreinte écologique varie de 1 à 1000 selon que l'on soit un homme ou une femme pauvre dans un pays pauvre ou que l'on soit un homme ou une femme riche dans un pays riche. Ces deux données participent, avec l'analyse du développement marchand, industriel et financier des différentes puissances mondiales, à poser la question de la responsabilité des logiques d'accumulation dans les dérèglements de la planète. Cette lecture rejoint celle que proposait Karl Marx dans *Le Capital*[1052]*,* qui identifiait déjà la perturbation qu'engageait la production capitaliste dans l'interaction métabolique entre l'homme et la terre. Le philosophe allemand y soulignait la capacité du capitalisme à voler non seulement l'ouvrier mais aussi son sol, dénonçant notamment le caractère néfaste à long terme des engrais et des dispositifs modernes de fertilisation des sols.

Dans *La Société du risque*, en 1986, Ulrich Berck relie le principe de dissociation nature-culture qui serait inhérent à la modernité à l'exploitation de l'environnement par la société industrielle, esquissant lui aussi le lien entre capitalisme et dégradation écologique : **«** L'opposition entre Nature et Société est une construction du XIX[e] siècle qui servait un double objectif : elle permettait de dominer et d'ignorer la nature. En cette fin de XX[e] siècle, la nature est soumise et exploitée, et elle, qui était un phénomène externe, s'est transformée en phénomène interne, elle qui était du donné est

[1050] Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous*, *op. cit.*, p. 35.

[1051] Calcul effectué en dollars 1990 constants à partir des données de Thomas Piketty, *Le capital au XXI[e] siècle*, Paris, Seuil, 2013, p. 739, de http://piketty.pse.ens.fr/files/capital21c/pdf/supp/TS12.4.pdf , publié dans le texte Christophe Bonneuil, *Capitalocène… op. cit.*

[1052] Karl Marx, *Le Capital, critique de l'économie politique*, Paris, Édition Maurice Lachâtre, 1867.

devenue du construit. Elle est alors devenue une donnée incontournable de la vie dans le système industriel[1053]. ».

Cette réflexion sur le lien entre logique d'accumulation et dégradation de l'environnement parcourt l'histoire du capitalisme et connait au cours de celle-ci une audience plus ou moins grande. Dans l'histoire récente, le Rapport Meadows, en 1972, popularise l'idée que la croissance effrénée du monde moderne engendre potentiellement des problèmes écologiques. Intitulé *The limite to grown*[1054]*,* traduit en France par un *Halte à la croissance* aux tonalités plus radicales, le Rapport Meadows prévoit déjà dans le début des années 1970 que la croissance n'est pas tenable, qu'elle devrait s'effondrer dans les années 2020, notamment car la planète comme entité finie met des limites à une croissance économique infinie[1055]. Dennis Meadows, co-auteur du rapport, donne en 2011 en France la conférence *Préparer les villes à l'après pétrole*[1056], dans laquelle il revient sur la réception difficile d'*Halte à la croissance*. Le principal reproche qui lui aurait été fait serait que le rapport ne prendrait pas assez en compte la capacité du système capitaliste à générer des progrès techniques à même de corriger, à moyen terme, la dégradation de l'environnement causé et à venir. On en revient à l'argument mobilisé par de nombreux chercheurs sur l'anthropocène : le progrès technique, et notamment le développement de la géo-ingénierie, permettrait, à moyen terme, de corriger les dégradations environnementales majeures et de ne garder de l'anthropocène que l'illustration de la puissance de l'homme et de la femme.

Au milieu des années 1970, plusieurs événements ou tendances[1057] participent à affaiblir la réflexion autour des limites de la croissance. D'une part, à la fin des années 1980, on assiste à une marginalisation des critiques de la croissance au profit d'une réflexion sur ce que l'on appelle alors le *développement durable*. Aussi, l'essor de l'énergie nucléaire, malgré une forte contestation, marque la victoire du monde

[1053] Ulrich Beck, *La société du risque…, op. cit.*

[1054] Donella H. Meadows, Dennis L. Meadows, Jorgen Rangers, Wiliam W. Behrens III, *The Limite to Grown*, Edition Potomac Associates – Universe Books, 1972.

[1055] Rappelons que le mathématicien allemand Georg Cantor a démontré à la fin du 19e siècle qu'il existe une infinité d'espace infinis, ce qui implique notamment qu'un espace fini peut contenir un espace infini. Par exemple l'espace [0, 1] espace fini contient, dans R (l'ensemble des nombres réels) une infinité de nombre.

[1056] Dennis Meadows, *Préparer les villes à l'après* pétrole, École d'architecture, de la Ville et des Territoires de Marne la Vallée, 24 novembre 2011, dans le cadre du séminaire de lancement du programme de recherche *Ignis Mutat Res.* Conférence publiée dans la revue *Marnes*, vol. 4, Éditions Parenthèses, 2016.

[1057] Données présentées lors du cours *Gouvernementalité néolibéral de la nature*, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, séminaire *Anthropocène Quelle histoire*s, EHESS, 27 janvier 2016.

industriel sur les mobilisations écologiques. D'autres part, on constate l'apparition d'un mouvement anti-environnementaliste porté à la fois par quelques millionnaires et par des habitants de zone dites « naturelles ». Ce mouvement fait campagne au Sénat et à la chambre gouvernementale afin de demander la suppression des aides aux ONG environnementales. Un de ses principaux acteurs, Ron Arnold[1058] explique : « Notre but est de détruire, d'éradiquer, le mouvement environnementaliste[1059]. » Ce mouvement produirait, au sein de la société civile et des instances dominantes, un déni et une mise en doute des dégradations environnementales. Enfin, on assiste à la naissance du *free market* et à l'émergence du *market environnemental* aux États-Unis : l'industrie campe les bases d'un front juridique sur la question écologique. Cette mise en économie de l'environnement s'accompagne de l'idée d'une nature appréhendée comme un capital à exploiter. À la fin des années 1990, les économistes cherchent à chiffrer la valeur de la nature ; en 1997, Costanza calcule le prix monétaire de la nature et l'évalue à l'équivalent du PIB mondial.

Ces mécanismes de financiarisation de la nature sont désignés par certains comme les outils qui seraient les plus à même de sauver la planète ; pour d'autres, ils ne seraient qu'un moyen pour les milieux financiers de s'emparer des ressources naturelles. Les liens entre la dégradation majeure de l'environnement et nos modes de production et de consommation sont interrogés par la notion de capitalocène, et nous renvoient à cette assertion qu'énonçait Frederic Jameson il y a près de quinze ans, en 2003 : « Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme[1060]. »

Contre-culture, architecture et capitalisme

Une partie des plus grands architectes et urbanistes internationaux, dont Le Corbusier, Ernst May, Gerrit Ritveld, décide à la fin des années 1920 d'organiser des congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM) pour poser les bases théoriques du Mouvement moderne et du fonctionnalisme, mais aussi pour promouvoir les idées,

[1058] Écrivain américain et activiste anti-environnement né en 1937.

[1059] Source : cours *Gouvernementalité néolibéral de la nature*, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, séminaire *Anthropocène Quelle histoires*, EHESS, 27 janvier 2016.

[1060] Frederic Jameson, "Future City", *New Left Review*, 2003, n° 21, p. 76.

et on peut même parler de doctrine, du Mouvement moderne. Le premier congrès a lieu en 1928. En 1933 se tient le quatrième à Athènes, présidé par Le Corbusier, sur le thème de la « ville fonctionnelle ». Le Corbusier rédige les conclusions de cette rencontre, qu'il publie d'abord en 1941 sous le titre *La Ville fonctionnelle*, qui connait ensuite une réception plus large et plus audible à la fin de la guerre notamment avec une réédition en 1954 sous le titre *La Charte d'Athènes*. Le Corbusier énonce en 95 points les propositions et les positions des architectes modernes pour l'architecture et pour la ville.

Les quatre jeunes architectes en charge de préparer le CIAM 10 de 1956 ne se reconnaissent ni dans *La Charte d'Athènes*, ni dans le projet moderne, dont ils identifient les limites et les apories. Peter Smithson, Georges Candilis, Japp Bakema et Rolf Gutmann bouleversent le CIAM, provoquant un divorce, et forment le groupe Team Ten. Lors de cette scission, en 1956, Peter Smithson prononce ces mots : « Nous devons ré-identifier l'homme à son environnement. Tout le reste est futile. » Si la trajectoire de Team Ten est éloignée de celle des architectes portant l'architecture solaire puis bioclimatique, on trouve dans le refus d'une génération de se conformer au modèle moderne et dans leur volonté de lier l'homme et la femme à leur environnement une ouverture qui permet d'instaurer une contestation, un autre regard, une autre manière de considérer les liens entre l'architecture, l'habitant et le milieu dans le monde de l'architecture.

Ce sous-chapitre se propose d'observer un moment particulier de l'histoire de l'architecture : celui de l'architecture issue de la contre-culture dans les années 1960 et 1970 : l'architecture solaire, l'architecture bioclimatique, que l'on a aussi appelée l'architecture douce ou l'architecture de la contre-culture. Plus largement, l'architecture issue de ce mouvement porte les traces et les revendications de la contre-culture, à savoir la contestation d'un modèle dominant, celui d'un monde moderne guidé par le capitalisme et porté par la société de consommation. L'architecture qui en résulte incarne un moment de crise des valeurs du monde moderne. Mai 68 est une illustration pertinente de la manière dont cette contestation parcourt aussi la France, où, comme dans les pays occidentaux, ces

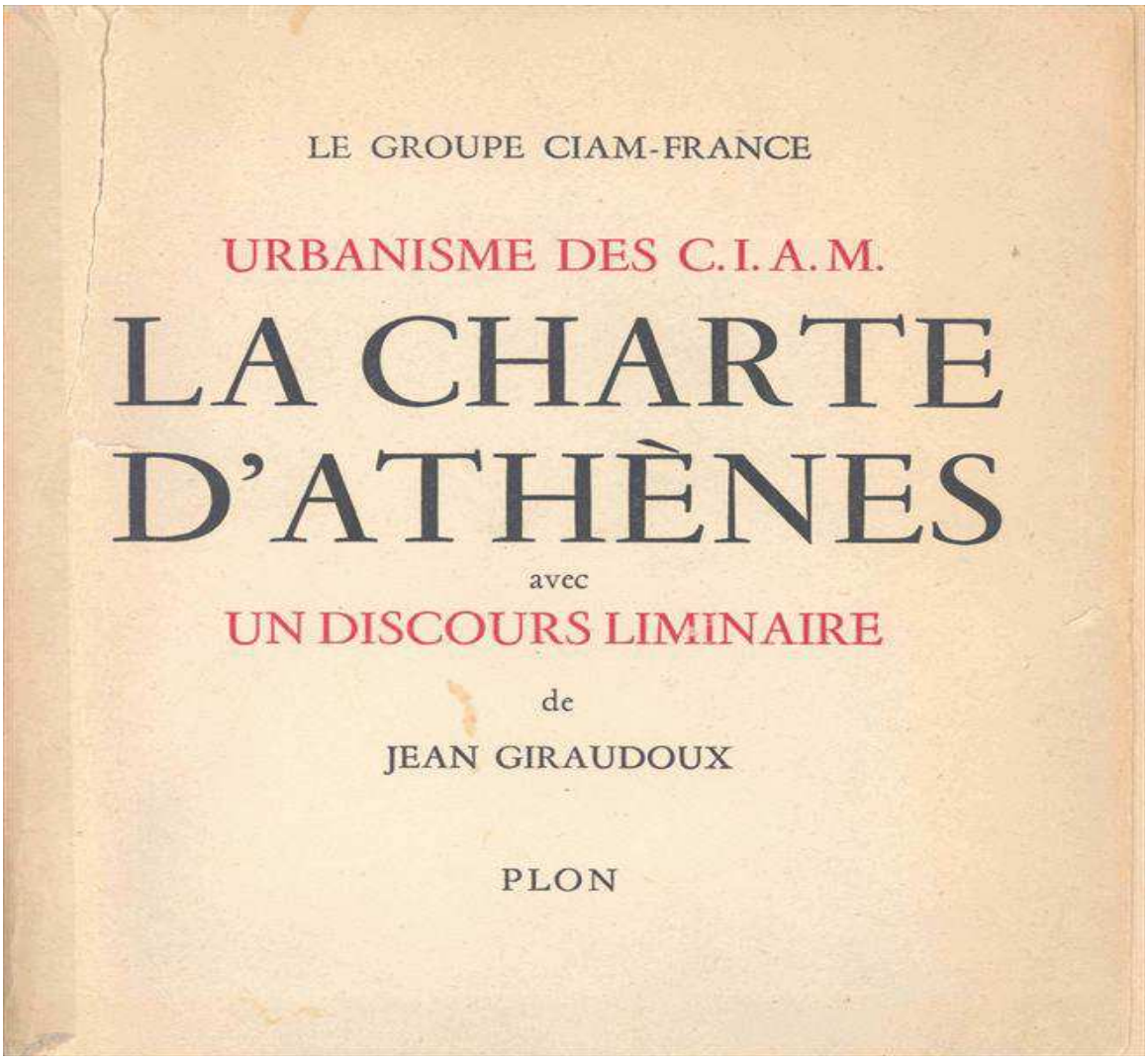


Figure 1 : Participants lors du CIAM IV à Athènes, 1933 © FLC/ADAGP.

Figure 2 : Le Corbusier, *La Charte d'Athène*, Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, Collection de l'équipement de la civilisation machiniste, Boulogne-sur-Seine, 1943

années portent un moment de révolte, de contestation et constituent un point de bascule qui semble marquer la fin d'un monde et d'un système de croyances. Le sociologue français Jean-Louis Violeau, dans l'ouvrage issu de sa thèse qu'il consacre à mai 68 dans le milieu des architectes[1061], évoque ce climat de contestation qui « n'est pas apparu d'un bloc pas plus qu'il ne s'est achevé au printemps[1062] ». Nous parlerons ici de la décennie 1965-1973.

1965, car c'est cette année-là que se radicalisent les protestations contre la guerre du Vietnam, notamment avec un acte assez symbolique et marquant, l'immolation de quatre étudiants américains[1063]. Ces mouvements de révoltes portent un climat protestataire plus général qui voit émerger des revendications d'autres ordres, tant sociales, que sociétales, raciales et féministes. Ce climat permet aussi de questionner le mode de vie et le système d'une société jugée trop normative. Des revendications sur la protection de l'environnement et pour un mode de vie plus proche de la nature apparaissent aussi, que ce soient dans les milieux universitaires, avec la création d'une histoire de l'environnement sur laquelle nous reviendrons, ou dans différentes communautés de hippies.

Christophe Bonneuil attribue[1064] les nombreuses victoires en termes de combat pour l'environnement de la décennie 1965-1973 au climat contestataire qu'elle instaure. Les revendications et les diverses luttes, appuyées sur une mobilisation massive et, à un moment donné du moins, incontrôlable, permettent de donner un écho important au débat sur l'environnement, à sa protection et aux liens à tisser avec celui-ci. Cela participe aussi à en faire plus qu'une question étatique, une question que s'approprient les individus. Selon lui, cette prise de conscience individuelle s'articule avec un renforcement du rôle de l'État dans la protection de l'environnement. On assisterait aussi à la mise en place de règlementations à caractère écologique et à l'instauration de sanctions (taxes à payer) si on ne les respecte pas : « Autour de 1970 quasiment tous les pays du monde créent un ministère de l'Environnement[1065] », rappelle l'historien. L'implication

1061 Jean-Louis Violeau, *Mai 68 et les architectes*, Paris, Éditions Recherches, 2005.

1062 *Idem*, p. 7.

1063 Durant l'été 1963 à Saigon, un moine Bouddhiste s'était déjà immolé par le feu en signe de protestation à la guerre du Viêt-Nam.

1064 Entretien avec Christophe Bonneuil, *Nature, le nouvel eldorado de la finance*, Arte, janvier 2015, aux alentours de 2'50 minutes.

1065 *Idem.*

des pays pour l'environnement durant cette décennie n'est pas si fulgurante que Christophe Bonneuil le dit : seulement trois pays, la France, le Canada et le Danemark créent un ministère de l'Environnement durant cette période, et en 2015 on ne compte que 11 pays (sur les 197 pays recensés officiellement) ayant ou ayant eu un ministère de l'Environnement ou un équivalent[1066]. Néanmoins, sans disposer forcément d'un ministère consacré aux questions environnementales, les États, dans les lois qu'ils promulguent, notamment sur la qualité de l'air, de l'eau, et sur la protection de la nature, montrent une sensibilité certaine à l'écologie durant cette décennie. 1973 marque un tournant significatif : il y a bien sur le choc pétrolier, sur lequel nous reviendrons, qui fragilise l'économie du pays, ce qui d'une certaine manière rend plus vulnérables les contestations des groupes issus de la contre-culture[1067]. Il y a aussi l'essoufflement du mouvement hippie : la drogue, introduite massivement pour affaiblir les contestataires, fragilise un mouvement qui se heurte à la mort, notamment à des morts symboliques (mais pas seulement) dans le milieu de la musique[1068].

L'historien américain Théodore Rosazk, dans *The making of the counter culture*[1069] en 1969, donne cette définition de la contre-culture : « Une protestation qui prend racine paradoxalement non pas dans la faillite mais dans le succès de l'économie industrielle développée[1070]. » Alain Touraine, sociologue français, relève trois notions caractéristiques des aspirations de la contre-culture : « l'expressivité, la personne et le groupe », qu'il oppose à l'instrumentalité, la règle et la bureaucratie[1071]. Caroline Maniaque, historienne de l'architecture, avance dans son ouvrage *Go West*[1072] que ce climat de protestation se manifeste dans un premier temps dans la contre-culture californienne, pour ensuite influencer les restes des États-Unis et enfin l'Europe.

[1066] Liste des ministères de l'Environnement ou équivalent et années de création : France, Canada, Danemark : 1971, Allemagne : 1986, Serbie, Tunisie : 1991, Espagne : 1996, Japon : 2001, Italie : 2006, Inde : 2009, Venezuela : 2013. Les États-Unis créent en 1977 un secrétariat d'état à l'énergie, assez éloigné de préoccupation environnementale mais qui s'approche néanmoins sur certaines questions de ce champ.

[1067] Ce qui rend possible le climat contestataire des années 1965-1973 c'est justement la bonne santé économique des pays dans lesquels il survient ainsi que l'absence de conflit majeur à ce moment-là. Il est bien connu que pour tenir un peuple rien ne vaut qu'une communication intelligente sur la précarité supposée de la société et sur la précarité que l'on risque si l'on risque en sortant du système.

[1068] Brian Jones le 03 juillet 1969, Jimi Hendrix le 18 septembre 1970, Janis Joplin 05 octobre 1970, Jim Morrison 02 juillet 1971 mais aussi la tuerie de Charles Manson le 09 aout 1969 qui fragilise aussi le crédit des communautés hippies ou encore le meurtre le 06 décembre 1969 d'un jeune afro-américain de 18 ans par un Hell's Angel (qui pensait que le jeune homme avait sorti un couteau) durant un concert des Rolling Stones participe à précipiter le mouvement hippie vers son propre fin.

[1069] Theodore Roszak, *The making of the Counterculture, Reflexions on the technocratic Society and its Youthful Opposition*, Berkeley, University of California Press, 1995 (1969), p. 12.

[1070] *Idem*.

[1071] Alain Touraine, *Contre-culture*, Encyclopedia Universalis, vol. 6, 2002 (1974).

[1072] Caroline Maniaque, *Go West, op. cit.*.

Dans son ouvrage publié à partir de sa recherche de doctorat *Les architectes français et la contre-culture nord-américaine, 1960-1975*[1073], Caroline Maniaque revient sur l'impact de ce courant sur toute une génération d'architectes en France, pénétrant même les écoles et le monde de la recherche. L'historienne évoque l'attitude complexe et ambiguë des Français dans les années 1960 et 1970 par rapport aux Américains : d'une part, il existe une certaine fascination pour les produits de la culture américaine, et d'autre part un rejet pour l'impérialisme américain et la production standardisée qui « détruirait les particularismes régionaux de la société française[1074] ».

On constate alors au cours des années 1960 et dans la première partie des années 1970 un intérêt de la part de certains Français pour un débat sur les « technologies appropriées » et sur différents dispositifs énergétiques (éolien, solaire) permettant d'envisager une certaine autonomie. Pour Caroline Maniaque, ces Français suivent avec attention les discussions autour des questions d'écologie et d'environnement, ils prennent en référence les *pueblos* du sud-ouest des États-Unis, exemple d'une architecture adaptée à son environnement naturel, et s'intéressent à une architecture utilisant des matériaux de récupération : « L'Amérique n'est plus seulement perçue comme l'apothéose de la modernité mais aussi comme inspiratrice d'un retour à la nature[1075]. » Pour l'historienne française, la facilité de transport participe cette dynamique. En 1970, se rendre aux États unis depuis Londres coûte l'équivalent de 150 euros[1077] ; après 1968, aller aux États-Unis pour s'emparer de cette contre-culture est une sorte de rituel de passage pour les jeunes architectes français. Cet échange entre contre-culture américaine et positionnement intellectuel français passe aussi par des revues, qui présentent et cartographient les lieux de la contre-culture architecturale américaine , comme *Architectural Design*, *Domus* ou *L'Architecture Aujourd'hui*.

Ce climat de contestation nait comme l'évoque Théodore Rosazk dans une Amérique prospère et ambitieuse tenue par le modèle

[1073] Caroline Maniaque, *Les architectes français et la contre-culture américaine, 1960-1975*, sous la direction de Jean-Louis Cohen, doctorat soutenu en 2006 (Paris 8).

[1074] Caroline Maniaque, *Go West, op. cit.,* p. 12.

[1075] *Idem,* p. 13.

[1077] « Au début des années 1970, sur des avions beaucoup plus petits, la compagnie anglaise Laker permet d'aller aux États-Unis en passant par des aéroports londoniens pour l'équivalent de 150 euros pour un aller et retour sans réservation, comme se remémore le journaliste Patrick Farbiaz », Caroline Maniaque, « Go West, des architectes au pays de la contre-culture », *op. cit.*, p. 14.

moderne de la famille nucléaire et du mode de vie qu'elle induit. Une partie de la jeune génération, au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale, revendique une autre vision du monde et le droit à des modes de vie différents. Cette même génération dénonce le caractère ségrégationniste de l'Amérique, son manque de tolérance pour les choix de sexualité, la guerre du Vietnam, la domination de l'homme blanc-hétérosexuel dans la société.

L'architecture bioclimatique émerge ainsi dans les milieux marginaux de la société, dans un contexte singulier qui mêle une quête d'idéalisme, une aspiration à l'autonomie, un refus de toute forme d'autorité et un engagement politique non violent. La mise en place de l'architecture bioclimatique se fait dans les marges, dans le sillon de la contre-culture, en réaction aux principes d'un Mouvement moderne jugés inadaptés et inappropriés au développement d'une vie harmonieuse pour l'homme et la femme et pour leur environnement.
Deux idées s'articulent : la première consiste à reconnecter l'homme et la femme à leur milieu. Il s'agit donc de respecter le milieu dans lequel l'architecture s'insère, de limiter son impact sur l'environnement, de vivre en contact étroit avec les cycles naturels, et de jouir des potentialités qu'offre le lieu dans lequel on s'inscrit (le soleil bien sûr mais aussi le vent, l'eau et les autres ressources organiques et renouvelables). Cela engage donc aussi une réflexion sur l'utilisation limitée de ressources non renouvelables. La deuxième idée engage à repenser les modes de vie plus doux, moins énergivores, parfois communautaires et solidaires. On incite les habitants à concevoir eux-même leur logis, à subvenir à leurs besoins et à limiter leur dépendance à la société. L'ambition est donc de concevoir une architecture (le terme d'architecture est d'ailleurs assez peu employé par les « producteurs » d'architecture bioclimatique) adaptée à son environnement naturel et climatique mais aussi humain : loin de la volonté du Mouvement moderne de construire pour un seul homme ou une seule femme et d'être universel, l'architecture bioclimatique s'adapte aussi aux besoins spécifiques et singuliers de ceux et celles qui l'habitent, de l'environnement physique qui l'entoure et du climat dans lequel elle se situe.

Par ailleurs, l'architecture bioclimatique mêle cette aspiration à une recherche technique parfois assez élaborée. Ses concepteurs sont au fait des innovations techniques et technologiques : pour capter

l'énergie, pour bénéficier des avantages du lieu et du climat mais aussi pour assurer une certaine autonomie : l'architecture bioclimatique est dans la recherche constante de nouveaux dispositifs. Elle parvient à concilier des objectifs et des moyens à priori antagonistes en articulant la culture hippie et la cybernétique. Elle se structure à la fois autour d'une vision romantique de la nature et autour d'une forte considération pour la technologie et pour la culture computationnelle.

Enfin, c'est souvent une architecture qui se revendique *sans architectes*. L'ouvrage *Architecture without architects*[1078] de Bernard Rudofsky et l'exposition[1079] éponyme au MOMA participent aussi à véhiculer cette l'idée. La transmission d'un savoir et d'un savoir-faire se passe alors notamment par les revues et particulièrement par le biais d'une revue américaine, *The Whole Earth Catalog*. *The Whole Earth Catalog* (WEC), et plus tard *Co-Evolution Quarterly*, participent à la prise de conscience écologique en donnant accès à ses lecteurs à des outils et des techniques. La première version de soixante pages sort à l'automne 1968. Composé à Menlo Park, près de Palo Alto où siège l'université de Standord mais aussi aujourd'hui Google, Apple, Facebook, ce catalogue se présente sous la forme d'un magazine illustré en noir et blanc. Il est divisé en sept sections[1080] : *Understanding Whole systems* (comprendre les systèmes globaux), *Shelter and land use* (Abris et travail de la terre), *Industry and craft* (Industrie et artisanat), C*ommunication*, *Nomadics* (Nomandisme), *Learning* (Apprentissage) ». Le WEC nait dans le contexte particulier que nous venons de décrire, celui de la contestation contre la guerre du Vietnam, de la prolifération de communautés hippies et de l'émergence d'un mouvement écologique. Caroline Maniaque, qui consacre son habilitation à diriger des recherches au magazine, avance que le WEC se distingue alors dans ce contexte par sa dimension holistique, et par son ambition de fournir des outils « qui permettraient une vie meilleure, plus heureuse, non pas selon le modèle d'une intervention de l'État mais plutôt un développement personnel individuel pour survivre face

[1078] Bernard Rudofsky, *Architecture without architects*, The Museum of Modern Art, Distributed by Doubleday, Garden City, N.Y., 1964.

[1079] Exposition *Architecture without architects*, MOMA, 11 novembre 1964 – 07 décembre 1965.

[1080] Mémoire de HDR, Caroline Maniaque*, op. cit.*, p. 9 et 10.

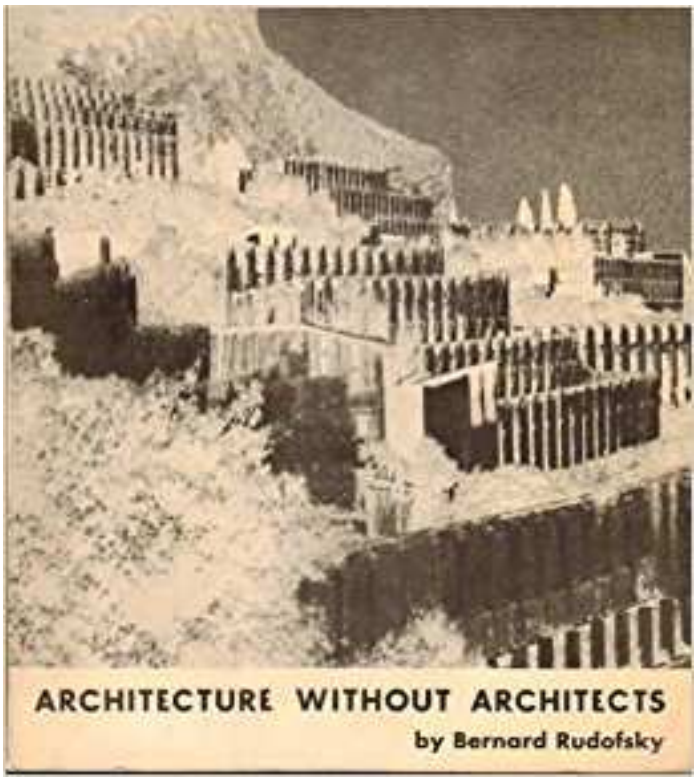


Figure 1 : Bernard, Rudofsky, *Architecture without architects*, The Museum of Modern Art, 1964.

Figure 2 : Vue de l'exposition *Architecture without architects*, MOMA, 11 novembre 1964 – 07 décembre 1965.

à un monde menacé par les injustices, les guerres et les effets de l'industrialisation[1081]. »

Caroline Maniaque résume ce moment historique de la fin des années 1960 comme « une alliance entre la culture hippie et la cybernétique, une certaine vision romantique de la nature et la révérence pour la technologie et la culture computationnelle[1082] ». Le rejet de la modernité est mis en tension avec une utilisation sophistiquée de la technologie. Pour Caroline Maniaque, « l'acte est autant politique qu'esthétique ou psychologique. Architectes, inventeurs industriels conçoivent et perfectionnent des maisons autonomes, *off the grid*, mais équipées de batteries et de systèmes de panneaux solaires hautement perfectionnés[1083] ». Dans l'ouvrage *Le Rêve d'une déconnexion*, l'historienne française Fanny Lopez revient sur un corpus de projets et de démarches issus de ce moment.

L'exposition *The Whole Earth. California and the disappearance of the outside*, qui se tient en 2008 à Berlin, montre les enjeux de cette préiode. Simon Sadler questionne dans « An architecture of the Whole[1084] » la nature du tournant épistémologique qui s'opère : « Qu'est-ce qu'implique cette pensée du tout ensemble chez les designers et les architectes[1085] ? » Simon Sadler évalue positivement l'apport du WEC, comme une cristallisation d'inventions, de possibilités, qu'il oppose aux prescriptions règlementaires du développement durable (très centré sur les performances énergétiques par exemple). Il souligne que le projet intellectuel et les possibilités transformationnelles (ou révolutionnaires) que le WEC supposait sont aujourd'hui négligées, ce qu'avance aussi Caroline Maniaque[1086].

1081 *Idem*, p. 13.

1082 *Idem*, pp. 15 et 16.

1083 *Idem*, p.16.

1084 Simon Sadler, « An architecture of the Whole », *Journal of Architectural Education*, vol. 61, n°4, 2008, pp. 108-129.

1085 *Idem*, p. 111.

1086 Mémoire de HDR, Caroline Maniaque, *op. cit*, p. 18-19.

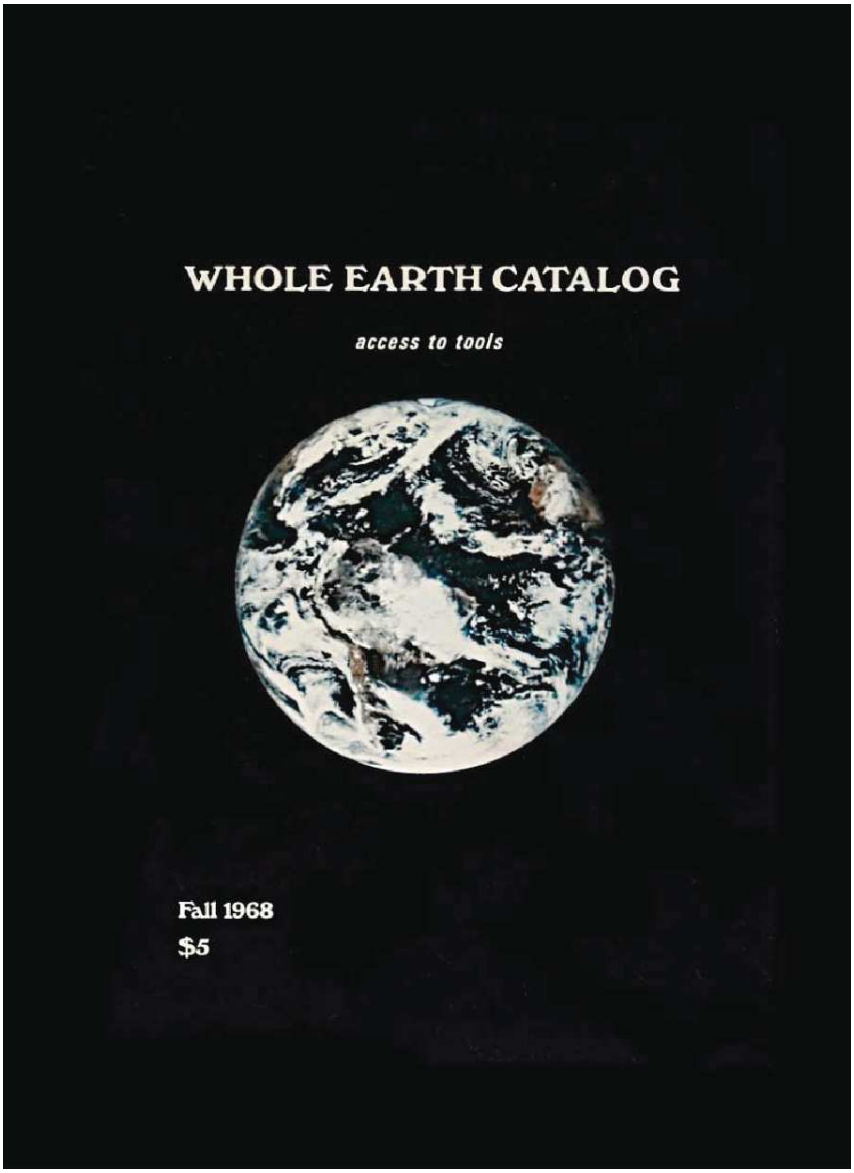


Figure 1 : Couverture du premier numéro du *Whole Eart Catalog*, directeur de la publication, Stewart Brand, 1968.

Le WEC, qui s'est vendu à 2,5 millions d'exemplaires entre 1968 et 1971, est une revue qui porte à la fois la volonté d'être accessible à tous tout en revendiquant une dimension politique, ou plutôt un modèle de vie radical : « La revue cherchait à réduire considérablement les niveaux de consommation par une redéfinition des comportements en s'adressant à une génération issue d'un large spectre professionnel et social mais globalement limitée à une classe moyenne "blanche" éduquée[1087]. » Jean-Louis Violeau[1088] ajoute que l'aporie principale du WEC vient peut-être du fait que la revue est l'objet des *baby-boomers* blancs qui n'ont pas changé le monde comme ils l'auraient voulu quand ils étaient jeunes.

Arcosanti, imaginé au début des années 1960 par Paolo Soleri, est une opération assez représentative des aspirations de ce courant. Entouré de soixante-dix étudiants, Paolo Soleri développe son projet sur près de 2,8 hectares, qu'il envisage habités par près de 1 500 personnes : « Travailler, apprendre, vivre et jouer sous un même toit. » Construite avec les matériaux naturels trouvés sur place, la ville d'Arcosanti est hyperdense afin de favoriser les échanges humains et minimiser l'impact sur le territoire. L'idée de réduire les déchets, la pollution, économiser, l'eau, réduire les eaux usées, minimiser l'utilisation d'énergie est prégnante. Un autre exemple illustre bien la dynamique de ce courant. En 1965, quatre étudiants américains achètent un terrain de huit hectares dans le désert du sud-est du Colorado et y fondent la communauté Drop City. Constituée de dômes géodésiques construits avec des matériaux de récupération, des structures bois et de la tôle automobile, la communauté symbolise le désir d'une génération de s'émanciper d'un modèle de vie normatif. L'architecture devient aussi un lieu d'expérimentation pour penser la question du climat, de l'énergie et du rapport à l'environnement.

[1087] *Idem*, p. 61.

[1088] Rapporteur de l'HDR de Caroline Maniaque ; le propos de Jean-Louis Violeau rapporté ici a été lu dans les corrections qu'il a réalisé sur son propre exemplaire du mémoire de HDR de Caroline Maniaque.

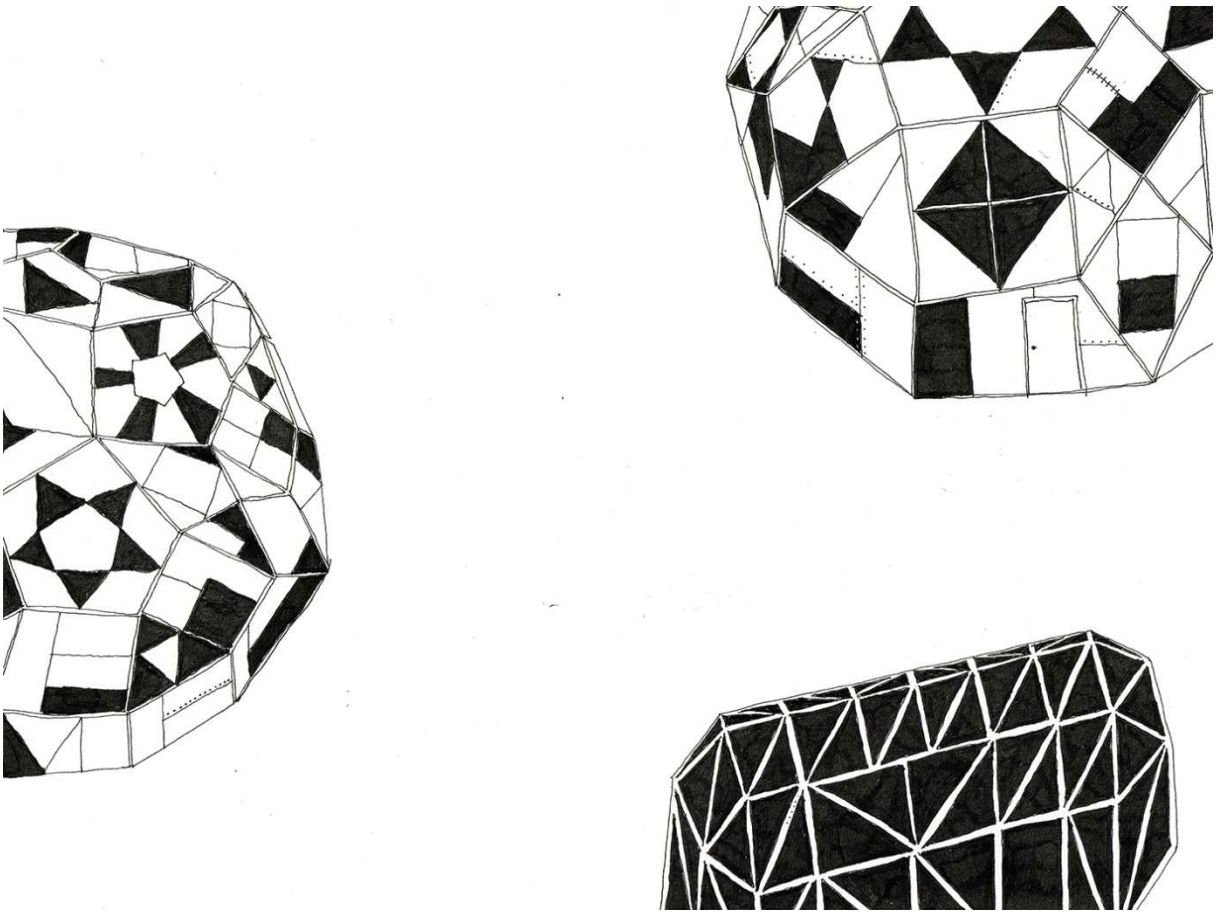


Figure 1 : *Drop City*, Colorado, 1965, Dessin réalisé par Hadrien Krief, 2015.

En France, un exemple illustre la manière dont l'architecture de la contre-culture américaine marque certains jeunes architectes (ou étudiants) français, celui de la revue *La face Cachée du soleil*. Marc Vaye, Jean-Pierre Traisnel et Frédéric Nicolas se rencontrent durant leurs études à l'Unité pédagogique 7 (UP7). Pour la fin de leurs études, ils proposent, plutôt que de faire un projet, de rendre leurs travaux sous forme de publication. Celle-ci est imprimée en 1974 dans l'imprimerie de l'École des beaux-arts de Paris avec l'aide du professeur Jean-Paul Jungmann. Ils publieront par la suite à nouveau cette publication sous le nom de *Bricolo Lézardeur* en format réduit, éditant en tout 50 000 exemplaires.

L'ambition des trois auteurs est de plusieurs ordres. Ils cherchent bien sûr à promouvoir une science de l'architecture solaire, de sa conception à sa fabrication. Le sous-titre, *L'énergie solaire : une solution à la crise énergétique*, annonce sans ambiguïté cette ligne directrice. La publication articule un argumentaire sur la nécessité de s'emparer du soleil avec des explications et des informations sur la manière de concevoir et construire ce type d'architecture.

La face cachée du soleil sort en 1974, juste après le premier choc pétrolier, un moment particulier dans l'histoire de l'environnement où les réflexions sur l'énergie qui ont émergé dix ans plus tôt dans des milieux relativement marginaux sont brutalement confrontées à intérêt naissant d'acteurs très différents. Le capitalisme, ennemi affiché des communautés des hippies sensibles à la question environnementale, se retrouve à partager les mêmes préoccupations sur la question de l'énergie que les différentes communautés contestataires. L'intérêt pour l'énergie solaire se développe considérablement. L'Unesco organise une journée internationale intitulée Le soleil au service de l'homme[1089] réunissant près de mille scientifiques autour de ce sujet, et le CNRS rend un rapport traitant de la question du solaire avec un sous-volet concernant l'habitat.

[1089] http://www.ademe.fr/soleil-service-lhomme-journal-energies-renouvelables-edition-speciale-3-octobre-2013

Figure 1 : Couverture, NICOLAS, Frédéric, TRAISNEL, Jean-Pierre, VAYE, Marc, *La face cachée du soleil*, décembre 1974.

Le travail engagé dans *La face cachée du soleil* se propose de rester à la marge de cet intérêt grandissant des gouvernements et des industries pour l'énergie. Les trois jeunes auteurs assument de s'ancrer dans la contre-culture américaine, de regarder et d'étudier cette question avec un angle qu'ils revendiquent impertinent et anticonformiste. Le titre est choisi en référence à l'album des Pink Floyd *The dark side of the moon*, que les auteurs disent avoir écouté en boucle durant les six mois de travail sur la publication. Sur la première page intérieure, ils écrivent en grand « Engageons la lutte pour le droit au soleil et apprenons à vivre avec lui, à vivre de lui ». Cette lutte, comme pour certains groupes d'architectes durant les années 1960, se tient en marge de l'ordre établi, et au-delà de la question énergétique, propose de penser un autre rapport au monde.

Il faut attendre le milieu des années 1970 pour qu'une des plus importantes revues d'architecture en France, *L'architecture d'Aujourd'hui*, consacre un numéro à ces questions venues des États-Unis. En 1975, *L'architecture d'Aujourd'hui* intitule son numéro[1090] de mai-juin *Architectures douces.* La revue présente les projets américains et la manière dont le milieu de l'architecture en France s'empare de cette question. Bernard Huet[1091], alors rédacteur en chef de la revue, articule son éditorial autour de la notion d'architecture douce au regard de 'l'architecte dite dure, « 'l'autre architecture ». Il évoque rapidement la question de 'l'énergie : « Nous avons appelé *architecture douce* par analogie avec *énergie douce* toute forme de pratique architecturale qui refuse 'd'utiliser les processus de production de *'l'autre architecture* qui fait appel à 'l'énergie de même nom, aux procédés industriels et à la division du travail qui organise sa production.(...) Elle s'inscrit dans de nouvelles relations de 'l'Homme et de la Nature par le respect des écosystèmes, elle refuse le gaspillage 'd'énergie et de matériaux, elle recherche 'l'autonomie[1092]. » Bernard Huet fait un rapprochement entre fondement de l'architecture douce et

[1090] *L'architecture D'Aujourd'hui*, « Architecture douce: Lassus, Wampler, Van der Ryn. », n°179, mai-juin 1975.

[1091] Architecte et urbaniste français, né en 1932 et mort en 2001. Rédacteur en chef de L'architecture d'Aujourd'hui de 1974 à 1978, fondateur d'UP8 (aujourd'hui ENSA Paris-Belleville) en 1968.

[1092] Bernard Huet dans l'éditorial de *L'architecture D'Aujourd'hui*, « Architecture douce : Lassus, Wampler, Van der Ryn. », *op. cit*, p.&.

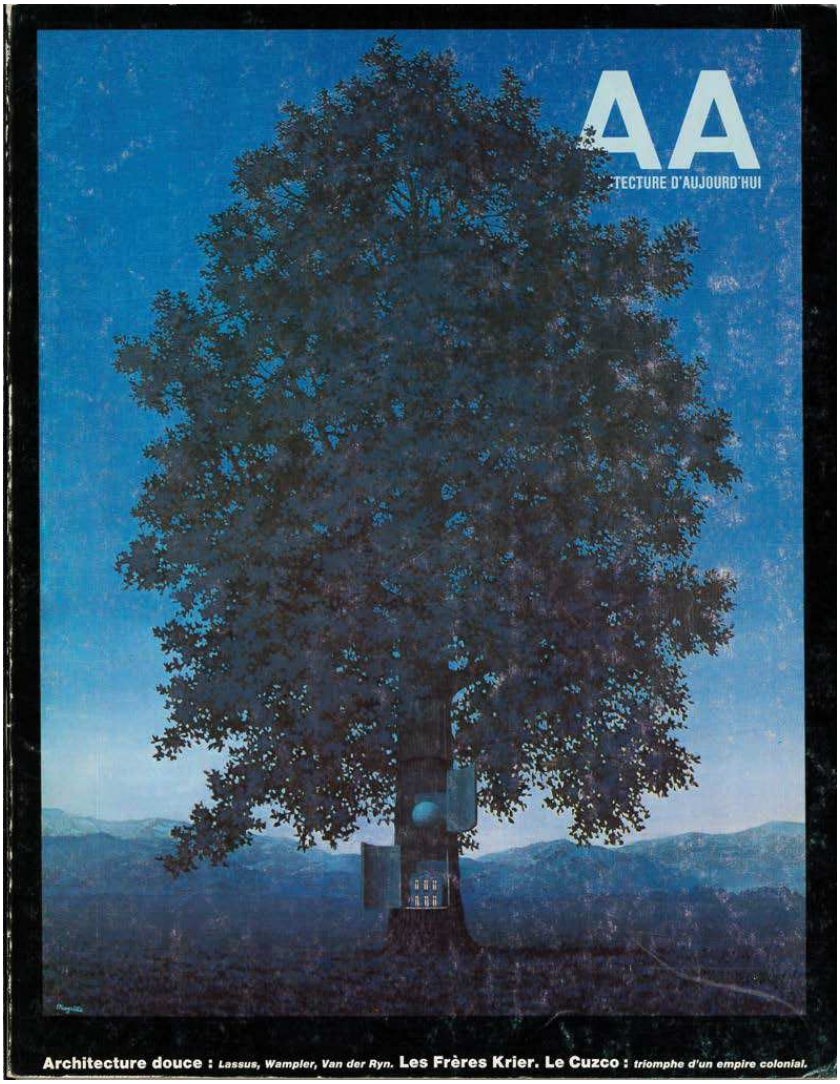


Figure 1 : Couverture du numéro *Architecture douce*, rédacteur en chef : Bernard Huet, L'Architecture d'Aujourd'hui, numéro 179, mai-juin 1975.

capitalisme industriel, qui partagent selon lui les même origines idéologiques : « individualisme idéaliste et libéral, retour à l'état de nature, exaltation 'd'une mystique communautaire, mythe du pionnier[1093] ».

Sim Van Der Ryn publie un article intitulé « L'avènement du natural Design[1094] » dans ce même numéro. L'auteur se réfère à Claes Oldenburg pour qui *l'Architecture avec un grand A* confondrait dimension avec substance et complexité ; cette *Architecture* serait le symbole du progrès technique. Pour Sim Van Der Ryn, depuis le début du siècle, l'architecture fournirait un décor aux fantasmagories technologiques, dénonçant « 'l'architecture moderne qui glorifie l'homme au détriment de la nature, l'organisation et la technologie au détriment de l'homme (…) Avec nos rêves, nous avons permis de construire un cauchemar vide[1095] ». Sim Van Der Ryn revendique sa volonté de penser et de concevoir une architecture[1096] avec un petit a, qui prenne en compte le rapport avec la complexité du support vital et qui « réembraie » ainsi son lien à son milieu : « Ce que nous appelons progrès est payé avec des richesses fournies par la Terre, une caisse d'épargne qui sera vide d'ici quelques années. »

Durant les deux décennies 1960 et 1970, l'architecture bioclimatique pénètre, plus ou moins largement d'après nos différents interlocuteurs, le milieu de l'architecture, des architectes aux chercheurs en passant par les enseignants. L'intérêt pour l'architecture bioclimatique s'interrompt brutalement au début des années 1980. Peut-être car l'inquiétude liée aux deux chocs pétroliers est moins présente, peut être aussi, et c'est une hypothèse que Caroline Maniaque relève dans *Go West*, parce que l'arrivée de la gauche au pouvoir change les ambitions en termes d'environnement et les priorités.

Enfin, si le Mouvement moderne est affaibli dans les années 1960 et 1970, notamment par les questions que posent l'architecture solaire et bioclimatique, les années 1980 voient surgir un mouvement tonitruant,

---

1093 *Idem*.

1094 Sim Van Der Ryn, *L'architecture D'Aujourd'hui*, *op. cit*, p. 28.

1095 *Idem*.

1096 Sim Van der Ryn énonce quatre règles qu'il applique à la maison et au hangar «Van der Ryn, à savoir :
« - ne construisez pas avant d'avoir vécu au moins un an sur le terrain.
- construisez moins d'espace que vous ne pensez avoir besoin. nettoyez et préparez le terrain à la main.- n'utilisez pour la construction que des outils à la main. C'est un bon exergue et une sorte de guérison technologique. »

le postmodernisme, qui achève avec une importante résonnance médiatique le monstre moderne ; le débat architectural ne pose alors plus du tout la question de l'environnement et du climat. Pour Jean-Louis Cohen, ce désintérêt pour l'architecture bioclimatique est lié à la convergence de plusieurs paramètres : « C'était une période extraordinaire pour l'architecture, les marchés s'ouvrent, il y a des concours partout, de nouveaux lycées, bibliothèques, logements, écoles. Les modèles alternatifs sont arrivés à un moment où les gens ne s'identifiaient pas au modèle imposé ni aux techniques utopistes imposées par Parent ou autre, ni à la féodalité de la profession. Ils cherchaient une manière de faire en relation avec les idéaux de leurs générations. Tout à coup tout le monde en 1980 pouvait avoir sa part du gâteau, donc pourquoi se poser ce type de questions ? À part des groupes de recherche déjà très centrés là-dessus, des gens comme Marc Vaye ou comme ABC à Marseille, toutes ces questions se sont un peu évaporées[1097]. »

[1097] Entretien avec Jean-Louis Cohen, par Léa Mosconi, 17 janvier 2016.

Deuxième chapitre

Les liens entre politique, médias et architecture vus de l'intérieur : Le cas de l'exposition *« Villes potentielles, architecture et anthropocène* pendant la COP 21

1. Le contexte : la Conférence de Paris

En 1992, lors du troisième Sommet de la Terre qui se tient à Rio, sont instaurées les conférences des Parties (COP) qui se dérouleront chaque année dans une ville mondiale, ainsi que la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements Climatiques (CCNUCC). En 2015, Paris accueille la 21e COP et la *11e Conférence des Parties siégeant en tant que réunion des parties au protocole de Kyoto* (CMP11). La *Conférence de Paris* (COP21 et CMP11) se tient du 30 novembre au 12 décembre[1098] 2015 au Parc des expositions du Bourget ; 195 pays participent à cet événement.

2015 : attentats et changements climatiques

Le contexte de l'année 2015 est particulier : les attentats de janvier 2015 puis ceux du 13 novembre 2015 participent à faire du terrorisme le récit central de cette période. Les attentats, de par leur échelle (130 morts le 13 novembre 2015) et de par leur dimension symbolique, investissent les préoccupations de la société civile, l'espace médiatique et les discours politiques. La première série d'attentats se déroule au moment où la préparation de la COP21 se termine et qu'est lancé son plan de communication. La seconde série d'attentats se déroule quasiment au moment de l'ouverture de la Conférence de Paris. Certes la COP21 est médiatisée et elle mobilise de nombreux personnages politiques importants, néanmoins, il est difficile d'en inscrire les enjeux dans un récit : la scène sur laquelle se jouent les questions de vie ou de mort n'est pas celle de la lutte contre les changements climatiques, mais celle de la lutte anti-terrorisme.

Aussi, l'instauration de l'état d'urgence, à la suite des attentats du 13 novembre, confère aux grands événements officiels de la COP21 une complexité certaine et rend parfois impossible la tenue de manifestations plus petites ; c'est par ailleurs dans le contexte de ce climat sécuritaire que des militants écologistes sont assignés à résidence. Le débat politique autour de la COP21 est contraint et restreint à un discours factuel et communicationnel : si les militants écologistes dénoncent déjà la dépolitisation de l'écologie qu'engagent

[1098] Elle devait initialement se terminer le 11 décembre, elle est finalement prolongée d'une journée.

les manifestations mondiales comme les COP, le contexte sécuritaire instauré par l'état d'urgence verrouille d'autant plus les éventuels débats qui pourraient s'immiscer en marge de la COP21.

La COP21 ou comment penser le climat dans un non-lieu

Lors de la Conférence environnementale qui se tient le 14 et 15 septembre 2012, François Hollande, élu quelques mois plus tôt président de la République française, annonce sa décision de proposer que la France accueille en 2015 la COP21. Huit mois plus tard, le 21 mai 2013, le ministre des Affaires étrangère, Laurent Fabius, et la ministre de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie, Delphine Batho, annoncent le choix du site du Bourget pour installer la COP21. Lors de la COP19 à Varsovie, la France est officiellement désignée comme pays hôte.

Le site du Bourget se trouve à 13 kilomètres au Nord-Ouest de Paris, en Seine-Saint Denis. Un des principaux arguments pour le choix de ce site est son accessibilité : équidistant de Paris et de Roissy, il est aussi directement lié à l'aéroport du Bourget dans lequel devraient arriver les intervenants importants. Une seconde raison invoquée est celle de la surface nécessaire pour le déroulement de la COP21 : 180 000 m² au sol[1099] pour accueillir 160 000 m² de constructions, dont la moitié existe déjà et l'autre moitié sera montée provisoirement. Sur le site du Bourget, on construit alors ces structures provisoires en grande partie « sur les nombreuses nappes de parking déjà présentes à Paris-Le-Bourget[1100] ».

Après avoir sollicité le collectif d'architectes Encore Heureux et un ensemble d'artisans locaux pour prendre en charge la scénographie générale de l'événement, la décision est prise d'accorder finalement le marché au Groupe Vinci et à la société Décoral-Jaulin. Lors de l'entretien que Julien Choppin, co-fondateur d'Encore heureux, nous accorde, il précise : « Nous étions en charge de la scénographie de l'ensemble de l'événement de la COP21 au Bourget et nous avons aussi mené dans ce cadre une étude de faisabilité sur le bâtiment

[1099] Pour donner un ordre de grandeur cela fait un carré de 424 m de côté.

[1100] William Plummer, « La métamorphose de Paris-Le-Bourget pour accueillir la COP », *Le Figaro*, 6 octobre 2015, [en ligne@ http://www.lefigaro.fr/sciences/2015/10/06/01008-20151006ARTFIG00052-la-metamorphose-de-paris-le-bourget-pour-accueillir-la-cop21.php

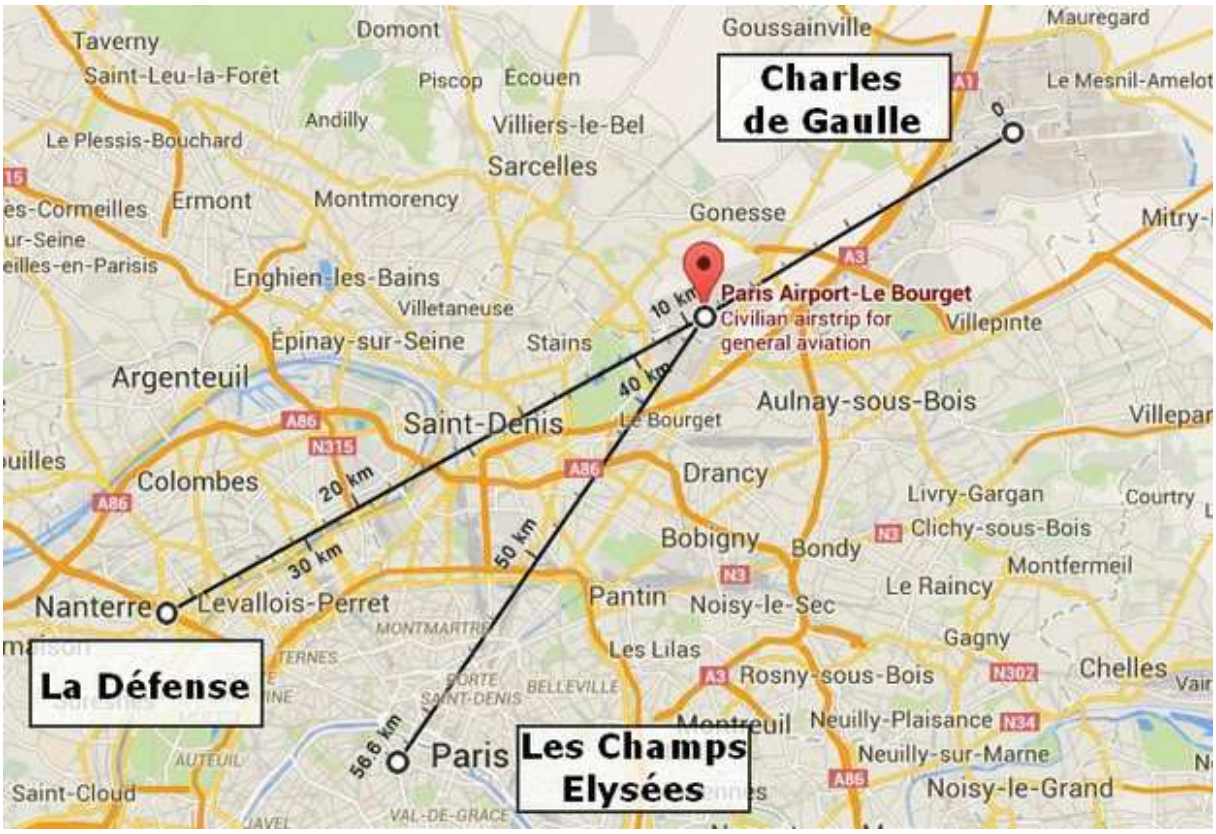


Figure 1 : Situation du Bourget, source : https://blog.privatefly.com/5-reasons-why-paris-le-bourget-is-europes-busiest-airport

Figure 2 : Simulation de l'installation du projet par Encore heureux sur leur site http://encoreheureux.org/projets/cop21-2/?lang=en

principal qui devait compter une salle plénière permettant d'accueillir l'ensemble des chefs d'État, une salle importante symboliquement, que nous appelions la "cathédrale des séances plénières", une grande halle en bois de 25 mètres de haut complètement démontable. Hélas, pour plusieurs raisons, le projet que nous proposions ne pourra pas se faire, la conception et gestion de la salle reviendra *à* une entreprise qui fera cela en structure légère. » En entretien avec le journaliste Luc Le Chatelier pour *Télérama*, son associé Nicola Delon revient sur l'éviction d'Encore heureux : « Ils nous ont piqué notre idée et jeté comme des malpropres après nous avoir fait lanterner pendant des mois. Alors que toute la philosophie de notre projet reposait sur la réalisation par des entreprises artisanales de ce que nous voulions un emblème de l'architecture écologique frugale et responsable, ils ont refilé notre bébé à Vinci, géant du bâtiment, et Decoral-Jaulin, le numéro 1 de l'événementiel[1101]. »

La COP21 se tient donc sur un site à faible valeur symbolique, Le Bourget, à la fois trop loin et trop proche de la capitale, trop proche pour porter un autre discours, trop loin pour jouir de son identité, avec des constructions provisoires, installées « sur des nappes de parking » et réalisées par le « numéro 1 de l'événementiel ». Un site plus connu pour ses démonstrations de la puissance de l'homme et de la femme modernes, avec le Salon international de l'aéronautique et de l'espace, qui s'y tient tous les deux ans ; un site qui symbolise plus, avec son aéroport Paris-Le-Bourget, le premier en France, la croyance dans le progrès ou la technique que des valeurs écologiques. En 2016, la COP22 se tient au Maroc, à Marrakech. L'événement a eu lieu à Bab Ighli, qui fait partie de Marrakech, une des anciennes entrées dans la Médina. Malgré les besoins que nécessite une COP en termes de surface, d'accessibilité et de sécurité, le choix d'un lieu de plus grande valeur symbolique, en résonnance avec la gravité de l'événement, aurait pu être fait en France : la COP21 aurait pu être accueillie en plein Paris, au cœur des instances décisionnelles ; on aurait pu transformer pour l'occasion, de façon temporaire, un lieu fort de la vie parisienne qui aurait conféré à l'événement une certaine solennité ; le choix aurait aussi pu se porter vers une petite ville d'Auvergne (région[1102] française la moins peuplée), certes moins accessible, mais qui aurait

[1101] Luc Le Chatelier, *« COP21, le chantier, c'est parti, blog Permis de construire », Télérama* [en ligne], 9 octobre 2015.

[1102] Depuis le 1er janvier 2016 la région Auvergne n'existe plus et a été remplacée par la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Figure 1 : Vue perspective de la salle plénière de la COP 21 par Encore Heureux, http://encoreheureux.org/projets/cop21-2/?lang=en
Figure 2 : Vue perspective de la salle plénière de la COP 21 par Encore Heureux, http://encoreheureux.org/projets/cop21-2/?lang=en

pu constituer le terreau fertile à des questions sur l'urbanisation massive. Sur le champ des valeurs, la décision de faire appel à Encore heureux relève d'un choix stratégiquement intelligent : la reconnaissance et la légitimité acquise par les deux architectes avec l'exposition *Matière grise* au Pavillon de l'Arsenal, le discours maîtrisé et cohérent qu'ils portent sur le réemploi, et leur statut (et allure) de jeunes architectes engagés, sympathiques et inoffensifs, combinent deux qualités précieuses : la crédibilité en terme écologique et le visage d'une génération séduisante et concernée. L'architecture et la scénographie du lieu aurait sûrement, en plus, été de qualité ; la communication autour « des deux architectes de la COP21 et de leur architecture manifeste aurait très probablement été une réussite.

Alors que la COP21 se tenait dans la ville la plus visitée du monde, dont les rues, les quartiers et l'architecture imprègnent l'imaginaire collectif au niveau national et international, le choix a été fait, probablement par facilité, d'installer la COP21 au Bourget, dans un non-lieu. Le choix a aussi été fait, au dernier moment, de ne pas confier la réalisation de la construction des bâtiments nécessaires à la COP21 (80 000m²) et la scénographie générale à des architectes, mais de leur préférer un groupement entre un architectes d'intérieur (Decoral) et un constructeur d'espace (Jaulin) spécialisé dans l'événementiel. Ce choix nous renseigne sur la manière dont les instances décisionnelles ont pu investir la préparation de la COP21. Cela nous renseigne peut-être aussi sur l'importance que la politique et les médias accordent à l'architecture, à l'espace, au lieu. Pourtant le choix du lieu, des valeurs qu'il porte, du pouvoir symbolique de son architecture, est pris en considération quand, en mai 1981, au lendemain de son élection François Mitterrand choisit d'aller à la rencontre des Français, et remonte, dos au jardin du Luxembourg, la rue Soufflot pour se rendre au Panthéon, « lieu des Grands Hommes », chargé malgré lui d'une dimension religieuse[1103]. Quand, en mai 2017, Emmanuel Macron apprend sa victoire à l'élection présidentielle, il fait le soir même son discours devant la Pyramide du Louvre qu'il rejoint depuis la Cour carrée. Dans les deux cas, dans les deux événements médiatico-politiques qui marquent le début des deux mandats, la maîtrise des symboles que porte l'architecture et les lieux est certaine.

[1103] Louis XV, ayant contracté la petite vérole à la suite de relations adultérines aurait fait la promesse, s'il guérissait, d'arrêter ses multiples relations extra-conjugales et en signe de reconnaissance à Dieu, de faire construire la plus belle des églises en haut de la montagne Saint-Geneviève. Cette église, conçu par Soufflot deviendra le Panthéon que nous connaissons.

On peut faire l'hypothèse que le fait que la COP21 soit installée sur une plateforme logistique à faible valeur symbolique, sans architecture de qualité à laquelle se référer, montre plus un manque d'investissement qu'un manque de conscience des instances dirigeantes. L'écologue Luc Abbadie nous accorde un entretien en octobre 2014, un an avant le début de la COP21. Il est investie dans l'organisation de deux projets dans ce cadre et déplore un manque d'organisation et d'implication de la France dans la préparation de la COP21 : « Je ne vois absolument aucune coordination dans ce bazar de COP21, c'est désespérant. On va avoir 500 événements qui vont se neutraliser les uns les autres et qui vont épuiser le peuple, aucun programme sérieux n'est fait. On va voir se dépenser un fric fou et une énergie phénoménale car on est incapable en France d'avoir une stratégie collective. C'est un pays de gaulois, il faut relire *Astérix*. C'est incroyable qu'il n'y ait aucune visibilité et aucune centralisation. Je n'ai jamais vu un pays aussi bordélique et aussi peu stratégique que la France. Soit on fait partie d'une collectivité, soit on dit "la France est foutue". La COP21 c'est un prétexte, mais cela aurait pu être une occasion de jouer le jeu, de poser des questions, de prendre pour acteurs des gens qui ne le sont pas d'habitude (…). Je pense que lorsque l'on a un évènement de ce type, il y a deux conditions pour bien faire les choses : d'une part c'est que ce soit un événement national, mais aussi en prendre la dimension internationale. Ce qui est fou, c'est que même si on voit cela comme une occasion de surfer et de se faire de la pub, on 'n'est même pas foutus de faire ça bien[1104] ! »

La COP21 peine à investir le champ des valeurs et à s'inscrire dans un récit. Le contexte des attentats dirige le débat vers d'autres questions ; l'organisation même de l'événement, de l'espace dans lequel il s'instaure à sa logistique, illustre les difficultés de la manifestation à convoquer des symboles, des idées, un discours.

[1104] Entretien avec Luc Abbadie, par Léa Mosconi, 20 octobre 2014.

2. Observer depuis l'intérieur avec l'exposition et les rencontres *Villes potentielles, architecture et anthropocène*

Début 2014, l'annonce de la tenue de la COP21 en France est de plus en plus médiatisée. À ce moment-là, nous recensons les événements autour de l'écologie au sein du *Bulletin d'Informations Architecturales* et d'*Archiscopie*. Nous constatons alors le peu d'incidence du Sommet de Rio de 1992 ou du Protocole de Kyoto de 1997 sur le contenu des manifestations relevées : peu en effet font référence à ces deux événements, que ce soit dans leurs intitulés ou dans les notions convoquées. Nous nous interrogeons alors sur l'influence que peut avoir un événement comme la COP21 sur les manifestations du milieu de l'architecture, et plus largement sur ses différents acteurs. Il nous semble important de définir un cadre pour observer depuis l'intérieur la manière dont le monde de l'architecture réagit à ce sommet mondial qui, dans l'annonce qui en est faite, peut-être d'une importance similaire à ceux de Rio et de Kyoto.

Nous entreprenons donc de monter un projet fictif d'exposition et de conférences autour de l'écologie afin de rencontrer dans ce cadre différents acteurs du secteur de la construction et de cerner de l'intérieur (ou plutôt d'un intérieur) le positionnement de chacun. Ce dispositif nous permet, nous l'espérons du moins, de dépasser les discours communicationnels véhiculés par les différents acteurs étudiés pour étudier dans un autre cadre leurs engagements, leurs doutes, leurs questionnements.

Échanges avec les différents lieux de diffusion de la culture architecturale à Paris

L'atelier que nous avons fondé avec notre associé Henri Bony, notre statut de doctorante ainsi que le thème de notre recherche nous donnent une certaine légitimité pour proposer un événement sur l'écologie pendant la COP21. La COP21 se tenant à Paris, il nous parait pertinent de solliciter en premier lieu le Pavillon de l'Arsenal, dont la proximité avec la Mairie de Paris est explicite, et qui joue un

rôle, plus ou moins assumé, de vitrine des préoccupations des politiques urbaines et architecturales de la Ville. Nous sollicitons avec mon associé un rendez-vous avec le directeur du Pavillon de l'Arsenal, Alexandre Labasse, en juin 2015. Nous lui proposons trois projets d'exposition, l'un des trois étant un projet d'exposition autour de l'écologie pendant la COP21.

L'exposition s'intitule *Paris potentiel :* elle tente de cerner l'imaginaire architectural et urbain que convoque l'anthropocène par le biais d'un retour historique et de la présentation du positionnement de trente jeunes architectes « dans l'air du temps » (ce dernier point arrive plus tard sous les conseils d'Alexandre Labasse). Le directeur du Pavillon nous reçoit avec bienveillance et prend au sérieux les trois projets proposés ; il nous dit dès notre premier rendez-vous qu'il ne souhaite pas faire d'exposition pendant la COP21 : d'une part car le calendrier lui parait trop juste – l'exposition *Artistes et architecture*[1105] est déjà prévue pour l'automne 2015 ; d'autre part, la COP21 lui parait être une manifestation peu convaincante, « un peu comme la nuit blanche, bordélique et sans propos intéressant[1106] ». Il ne souhaite donc pas associer le Pavillon à cet événement. Enfin, il lui parait difficile de faire une exposition autour des changements climatiques sans l'ennui qu'elle entraîne presque nécessairement. Alexandre Labasse nous accorde trois rendez-vous, en juillet, en septembre et en novembre 2015. Nous insistons lors des deux rendez-vous suivants monter le projet sur l'écologie, pendant la COP21, et au premier étage du Pavillon de l'Arsenal[1107]. Lors du troisième rendez-vous, Alexandre Labasse nous dit avoir présenté notre projet d'exposition à l'équipe du Pavillon qui manifeste les mêmes inquiétudes que lui face à une exposition importante autour de l'écologie pendant la COP21. Il refuse le projet et nous invite à le recontacter pour une autre exposition.

Entre temps, nous avons contacté la Cité de l'architecture et du patrimoine ainsi que la Maison de l'architecture en Île-de-France ; l'exposition que nous proposons s'intitule alors *Villes potentielles, architecture et anthropocène.* Nous échangeons par mail avec le président de la Cité, Guy Amsellem, et la directrice adjointe

1105 *Artistes et architecture, dimension variable*, Pavillon de l'Arsenal, 17 octobre 2015 -17 janvier 2016.

1106 Propos tenu par Alexandre Labasse pendant la réunion.

1107 Le premier étage du Pavillon de l'Arsenal est le lieu le plus grand et le plus prestigieux pour les expositions temporaires.

Marie-Hélène Contal[1108]. Nous proposons une exposition et un cycle de conférences. Le programme des expositions de la Cité est déjà fixé pour l'année 2015 et aucune exposition dans le cadre de la COP21 n'est prévue. Malgré l'intérêt que le président et la directrice adjointe semblent accorder à notre projet, ils nous font part de l'impossibilité d'accueillir une nouvelle exposition à l'automne 2015. Concernant le cycle de conférences, Marie-Hélène Contal nous explique avoir entamé, mais pas achevé, la programmation des conférences qui se tiendront durant la COP21 à la Cité ; elle insiste sur sa volonté de penser le positionnement et le propos de la Cité dans une COP21 où les différents événements risquent d'être nombreux et inaudibles. Elle nous propose de nous contacter en mars 2015 si une collaboration lui semble cohérente avec la programmation pressentie. Finalement, la Cité de l'architecture ne nous contactera pas.

Nous sollicitons en parallèle la Maison de l'architecture en Île-de-France (MAIDF) : la proposition est présentée au Bureau de la Maison qui réunit David Trottin, Thomas Corbasson, Thomas Landemaine, Michel Perrot, Caroline Picard, Samuel Delmas, Gaëlle Hamonic, Hélène Fricout-Cassignol, Philippe Croisier. La MAIDF accepte d'accueillir l'exposition mais ne peut participer à son financement : la chapelle, lieu grand et prestigieux, accueillere la partie « manifeste » de l'exposition pendant trois jours[1109], tandis que la mezzanine et l'arrière chapelle seront investies du 26 novembre 2015 au 5 janvier 2016. La tenue de manifestation dans la chapelle « coûte » 2 000 euros par jour à la MAIDF (loyers qu'elle reverse ensuite au CROAIF).

Partenaires privés

Nous contactons par mail une cinquantaine de potentiels partenaires pour financer l'exposition : maîtres d'ouvrage, constructeurs, industriels, institutions.

Chez Vinci, Christian Cayes, que nous avons déjà rencontré dans le cadre d'un entretien pour notre thèse, nous reçoit à deux reprises au siège de Vinci. Il nous fait part de l'intérêt de Vinci d'être partenaire d'une exposition pendant la COP21, néanmoins, aucun engagement

[1108] Dont l'orientation du travail vers les questions écologiques est manifeste.

[1109] 9, 10, 11 décembre 2015.

solide n'est finalement envisagé de la part du groupe. Les autres constructeurs et maîtres d'ouvrage ne répondent pas à nos sollicitations.

Leroy Merlin répond favorablement à notre projet et propose de nous recevoir. En 2005, Leroy Merlin a créé Leroy Merlin Source, dont l'ambition est d'associerdes chercheurs et des professionnels aux collaborateurs Leroy Merlin pour construire un champ de connaissances solides et diversifiées autour de l'habitat[1110]. C'est dans ce cadre qu'un partenariat matériel est conclu : le groupe réalisera au sein de son « fablab » les moules, assez complexes, des huit maquettes en béton présentées dans l'exposition. Par ailleurs, Leroy Merlin financera environ 1000 euros de fournitures, principalement des cadres. En 2011, Leroy Merlin Source a engagé un partenariat autour de l'exposition *Vu de l'intérieur, habiter un immeuble en Île-de-France*[1111] à la Maison de l'architecture. Au regard des échanges que nous avons eu avec l'entité, il semblerait que leur engagement dans notre projet *Villes potentielles* résulte surtout des échanges heureux qu'ils ont eu avec *Vu de l'intérieur* plus que du thème de notre exposition ou de son inscription dans la COP2.

Par ailleurs nous sollicitons plusieurs producteurs de bois. La société Metsäwood nous répond favorablement : elle nous fournira gratuitement l'ensemble du bois nécessaire à la scénographie de l'exposition (environ à 7 000 euros). Leur volonté d'être partenaire de l'exposition est cette fois-ci explicitement liée à leur désir de médiatiser une politique de la société orientée vers l'écologie. Soutenir une manifestation qui se tient dans le cadre de la COP21 permet de consolider le discours qu'ils construisent autour de l'environnement. Sur leur site, on peut lire : « Nous avons de plus souhaité pendant la COP21 à Paris, au moment où les discussions et les engagements internationaux sur le climat sont décisifs pour le futur, aider et soutenir la seule exposition manifeste autour de la question architecturale : *Villes Potentielles, architecture et anthropocène*. La Maison de l'architecture en Île-de-France propose les 9, 10 et 11 décembre 2015, au travers d'une exposition, d'un colloque et d'une publication, de mobiliser le milieu de l'architecture

[1110] L'Habitat est appréhendé par le biais de trois pôles : « habitat et autonomie », « habitat, environnement, santé », « Usages et façons d'habiter ».
[1111] Commissariat : Monique Eleb et Sabri Bendimérad.

pour penser les potentialités de la ville face au changement climatique. Venez nombreux[1112] ! »

Nous contactons aussi Abvent, société française de service technologique aux architectes et constructeurs créée en 1985 (actionnaire et/ou fondateur notamment des logiciel Archicad, Rhino 3D, BIMoffice). Son directeur, Xavier Soule, sa directrice de communication, Bernadette Sabathier, sa chargée de communication, Alice Dubet, nous reçoivent à plusieurs reprises : Abvent se chargera de l'impression de l'ensemble des images imprimées de l'événement et accueillera en 2016 l'exposition dans sa galerie, la Galerie VU', à Paris. En dépit de notre demande, Abvent refusera de s'engager dans un partenariat financier.

Enfin l'association étudiante Work In Progress participera au financement de l'exposition à hauteur de 1 000 euros.

Partenaires publics

Nous sollicitons un soutien financier auprès du Conseil national de l'Ordre des architectes (CNOA), avec qui nous échangeons par mail et par téléphone. Si Catherine Jacquot, en tant que présidente du CNOA, participe à l'une des trois rencontres qui accompagnent l'exposition, le CNOA n'accorde aucun financement à l'événement. En revanche, sur son site, le CNOA fait la promotion de la manifestation[1113]. Le conseil régionale de l'Ordre des Architectes d'Île-de-France, le CROAIF, avec qui nous échangeons en parallèle, manifeste son intérêt pour l'événement, mais ne lui apporte pas non plus son soutien. Nous rappelons que *Villes potentielles* se tient dans les murs du CROAIF.

Nous contactons l'ENSA Paris-Malaquais et le laboratoire de recherche Architecture Culture Société afin de solliciter leur soutien. Mon associé et nous-même enseignons à l'ENSA Paris-Malaquais et nous effectuons notre thèse au sein du laboratoire ACS, ce qui facilite les échanges. L'ENSA Paris-Malaquais soutient *Villes Potentielles* par deux biais : d'une part financièrement, avec une aide à hauteur de

[1112] Source : http://www.metsawood.com/fr/actualite-media/infos/Pages/Metsa-Wood-en-France---COP21-partenariat-expo-Villes-Potentielles.aspx

[1113] Source : http://www.architectes.org/actualites/villes-potentielles-architecture-et-anthropocene

3 000 euros, d'autre part, elle laisse à sa disposition l'atelier maquette pour y réaliser, avec la *lasercut* de l'école, dix-huit maquettes. Le laboratoire ACS soutient l'exposition à hauteur de 1 000 euros.

Nous contactons la Mairie de Paris dès le début du projet d'exposition, alors qu'il est encore question qu'elle se tienne au Pavillon de l'Arsenal. Nous rencontrons Alice Tercé, adjointe de Jean-Louis Missika, et Myriam Adda, adjointe de Stéphane Delanoë à la Mairie de Paris pour leur présenter notre projet d'exposition. Les premières questions concernent la scénographie, qui n'est alors pas encore esquissée ; Alice Tercé nous conseille vivement et avec insistance de penser la question du réemploi de la scénographie et nous informe que la Ville est particulièrement sensible à ce sujet, notamment depuis l'exposition *Matière grise*. Par ailleurs, l'exposition d'Encore Heureux revient à plusieurs moments dans notre échange, et semble avoir valeur de référence : référence des collaborations entre le Pavillon et la Mairie de Paris, référence en termes de thématiques sociétales – le réemploi –, référence dans la forme même de l'exposition, très pédagogique. Par ailleurs, le projet que nous proposons n'est pas jugé assez positif : « Il faut être positif, la position de la Mairie, c'est solution COP21, on est optimistes et on pense au solutions[1114] » souligne Myriam Adda.

Lors de notre troisième rendez-vous avec la Mairie, le Pavillon nous a fait part de sa volonté de ne pas accueillir l'exposition et nous savons déjà qu'elle se tiendra à la Maison de l'architecture en Île-de-France : nous nous rendons à la réunion avec Michel Perrot, président de la Maison de l'architecture en Île-de-France et Thomas Landemaine, vice-président. La Mairie (représentée par Alice Tercé et Myriam Adda) propose, si nous le souhaitons, un partenariat en nature : éventuellement de nous prêter des locaux pour une conférence, et de nous laisser réemployer des matériaux utilisés pour construire la scénographie de notre exposition. La volonté de la Mairie d'établir un partenariat avec la Maison de l'architecture autour d'une exposition pendant la COP21 qui valorise peu les « solutions innovantes » semble limitée. Alice Tercé et Myriam Adda précisent qu'une exposition intitulée *Solutions*[1115] est envisagée au Pavillon de l'Arsenal pendant la COP21, ce qui semble affaiblir d'autant plus la

[1114] Propos tenus par Myriam Adda lors de notre réunion du 5 janvier 2015.

[1115] Le Pavillon de l'Arsenal n'accueillera pas l'exposition *Solutions*. En revanche, se tiendra au Grand Palais du 4 au 10 décembre l'exposition *Solutions COP21*.

possibilité de partenariat entre la Ville et la MAIDF autour de *Villes potentielles*. Après de nombreux échanges, aucun partenariat ne sera monté avec la Ville.

Nous contactons par ailleurs l'Atelier international du Grand Paris afin de solliciter un partenariat. Sa directrice, Mireille Ferri, nous reçoit. Elle nous fait part des financements limités qu'a obtenu l'AIGP pour s'impliquer dans la COP21. Elle nous propose de nous aider par deux biais : d'une part en nous prêtant des lieux d'exposition, si le coût de la chapelle devient un problème ou si nous souhaitons nous étendre ; d'autre part, de référencer et de médiatiser notre manifestation sur un agenda en ligne et papier que l'AIGP prépare pour la COP21.

Analyse du positionnement des différents acteurs rencontrés

La construction d'abord fictive puis réelle de la manifestation *Villes potentielles, architecture et anthropocène* nous a permis de rencontrer des acteurs du milieu de l'architecture dans un contexte particulier, celui de la COP21, et face à une demande spécifique, le montage d'une exposition sur l'anthropocène. Dans un premier temps, nous avons pu observer que les trois lieux importants de diffusion de la culture architecturale à Paris, le Pavillon de l'Arsenal, la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Maison de l'architecture en Île-de-France, étaient peu mobilisés par la COP21. Quand nous les avons rencontrés, entre juillet et novembre 2014, aucun[1117] d'entre eux n'avait prévu de concevoir un ou plusieurs événements en relation avec la Conférence de Paris. Pourtant, leur agenda à ces périodes étaient déjà plein et la COP21 déjà médiatisée.

[1117] Dans un mail, la Cité de l'architecture et du patrimoine mentionne réfléchir à des conférences pour la COP21, c'est encore assez vague pour que l'on considère que la Cité n'a pas de projets, en novembre 2014, pour la COP21.

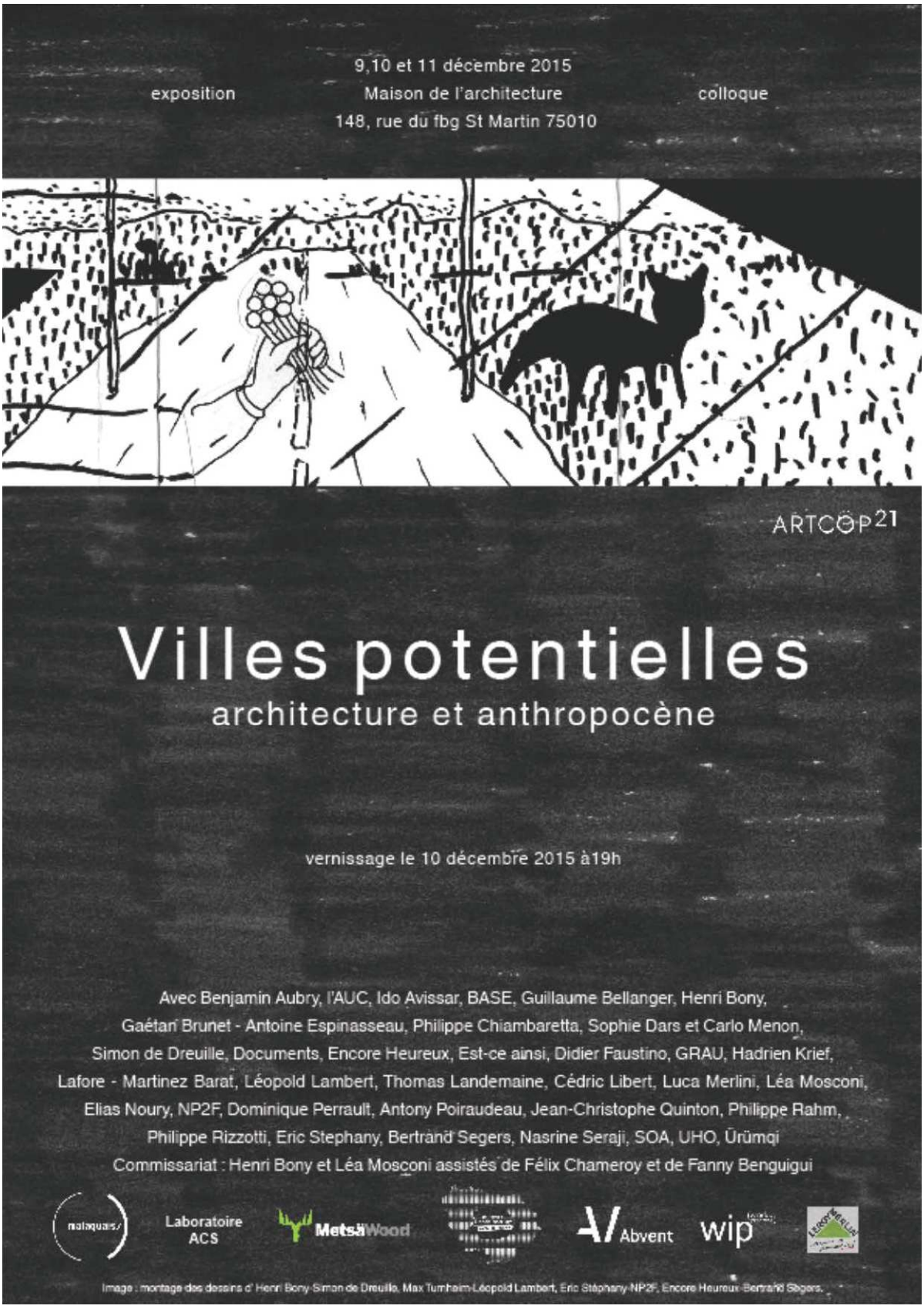


Figure 1 : affiche de l'exposition Villes potentielles, architecture et anthropocène

a. Contenu de l'exposition et des rencontres *Villes potentielles, architecture et anthropocène*

Dans le cadre de la COP21, *Villes potentielles, architecture et anthropocène* tente de mener une réflexion sur l'imaginaire architectural et urbain que convoquent les changements climatiques. Trente jeunes architectes et quelques-unes de leurs figures tutélaires participent à cet événement et engagent un travail commun pour penser l'architecture face à l'émergence de la thèse de l'anthropocène.

L'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène* s'articule autour de deux séquences, une séquence *Histoire* et une séquence *Manifeste*. La séquence *Histoire* a pour ambition de saisir la relation que la ville et l'architecture entretiennent au climat et à l'idée de nature en croisant plusieurs temporalités : le temps long, qui revient sur l'évolution de Paris et son environnement (- 52 avant J.-C.-2015), le temps moyen, qui présente dix-huit projets sur ce que serait la période de l'anthropocène (1789-2015), et le temps court, qui analyse la construction du récit écologiste dans le milieu de l'architecture de la création du GIEC à la COP21 (1988-2015). La séquence *Manifeste* présente deux œuvres collectives réalisées par trente agences d'architecture. Par le dessin d'un cadavre exquis et par la constitution d'un atlas commun, les architectes questionnent la manière dont la thèse de l'anthropocène modifie les figures architecturales que sont le foyer, la place et la limite.

En parallèle se tiennent les rencontres *Le foyer, la place et la limite face à l'anthropocène* dont l'ambition est de mettre en place un débat transversal autour de ce que fait l'anthropocène à l'architecture, en faisant intervenir ses différents acteurs, des architectes aux politiques, en passant par des philosophes et des scientifiques.

Exposition Villes potentielles *: séquence histoire*

La séquence Histoire tente de saisir la relation que la ville et l'architecture entretiennent au climat, au milieu et à l'idée de nature en croisant plusieurs temporalités de l'histoire que nous décomposons en

trois temps braudéliens : le temps long, le temps moyen et le temps court. L'articulation de ces trois temps permet de questionner à plusieurs échelles (du mouvement à l'événement) et sous plusieurs dimensions (territoriale, architecturale, sociale, économique, politique, sociétale), la dissociation de la nature et de la société, et de mettre en lumière, plus que l'influence de l'une sur l'autre, l'hybridation de l'une avec l'autre. Hybridation qui prend un nom, celui de l'anthropocène, dans les années 1990 avec l'émergence de cette thèse dans laquelle l'homme et la femme sont devenus une force géologique, et où le système terre est alors irrémédiablement imbriqué avec leurs actions.

Temps long : Paris et l'idée de nature, de - 52 avant J.-C. à 2241

L'ambition de cette séquence est de saisir, sur le temps long, la relation entre une ville (et donc une société) et le territoire dit naturel qu'elle habite et façonne. Nous prenons le cas de Paris et étudions depuis la Lutèce antique jusqu'au Paris d'aujourd'hui comment la ville appréhende son environnement, se construit en fonction de celui-ci, influence le milieu naturel, jusqu'à en générer une forme. Ce rapport ville-nature est aussi l'expression de questions politiques, sociales et sociétales. Cette partie se compose de huit temps ; chacun est présenté par un dessin réalisé par l'architecte franco-suisse Luca Merlini, une maquette en béton et un texte. Philippe Simon, architecte et chercheur au laboratoire ACS, nous a aidé en ce qui concerne le contenu scientifique de cette partie.

Séquence 1 . Antiquité : Magie d'un Paris romain

Tout autour d'une Lutèce aux rues orthogonales, les forêts sacrées des druides persistent et partagent le territoire avec de grands champs de blé et d'orge. Permettant l'approvisionnement en viande et en bois de construction, la forêt est respectée et assez peu exploitée. Les champs sont la marque d'une terre riche et dictent souvent l'implantation des villes.

Séquence 02 . Haut Moyen Âge : Terre nourricière dans un Paris décroissant.

À la chute de l'Empire romain, la ville se replie dans l'île de la Cité et la rive gauche perd une grande partie de sa population. Les terrains abandonnés sont récupérés par l'Église qui commence à se développer. Au cœur de la ville, des paroisses se créent et organisent le terrain aussi bien au cœur de la ville qu'à sa périphérie. La forêt

recule beaucoup, avec l'espoir pour l'Église de civiliser son inquiétante population. Dans ce Paris dense ou l'espace est précieux, les zones vertes sont rentabilisées en développant leur caractère nourricier.

Séquence 03 . Bas Moyen Âge : Protection d'un Paris consommateur.
Aves les menaces extérieures de plus en plus présentes, la ville de Paris se protège derrière des enceintes qui l'obligent à se densifier et à abandonner les terres cultivées du cœur de la ville. Le pouvoir royal par les guerres et le pouvoir religieux par le développement de villages à la périphérie de Paris participent à faire de l'environnement parisien une région productive qui permet d'alimenter cette période de forte croissance.

Séquence 04 . Renaissance : Entre pédagogie et représentation
L'humanisme et les grandes découvertes placent l'homme au centre d'un environnement maîtrisé et maîtrisable. Des règlementations sont mises en place pour protéger la forêt d'une consommation trop intense. Le Jardin des Plantes est créé en 1635 (ouvert au public en 1640) afin d'étudier et de saisir les différentes composantes du mot Nature. Cette conscience d'une richesse de la nature se heurte aux privilèges : l'infraction à ces règles reste la seule solution pour un accès aux ressources de l'environnement parisien jalousement gardé par les seigneurs et clercs.

Séquence 05 . Ancien Régime : Paris maître et possesseur de la nature.
En détruisant l'enceinte de Paris pour en faire une promenade et en déplaçant le pouvoir à la périphérie, Louis XIV marque l'histoire de la relation de Paris à son environnement. La ville s'ouvre vers une campagne qu'elle organise comme un grand jardin. La périphérie devient le lieu dont la ville est maître et possesseur ; entre lieu de loisir pour les plus favorisés et lieu de production pour les autres.

Séquence 06. Nostalgie dans un Paris industrialisé.
Une très rapide industrialisation marque la France tout au long du XIX^{e} siècle. Elle engage vite le constat par les générations qui la vivent que le paysage connu est alors profondément et radicalement transformé. Des jardins pittoresques au cœur de Paris permettent d'entretenir au dans la ville une image de cette nature que tout le

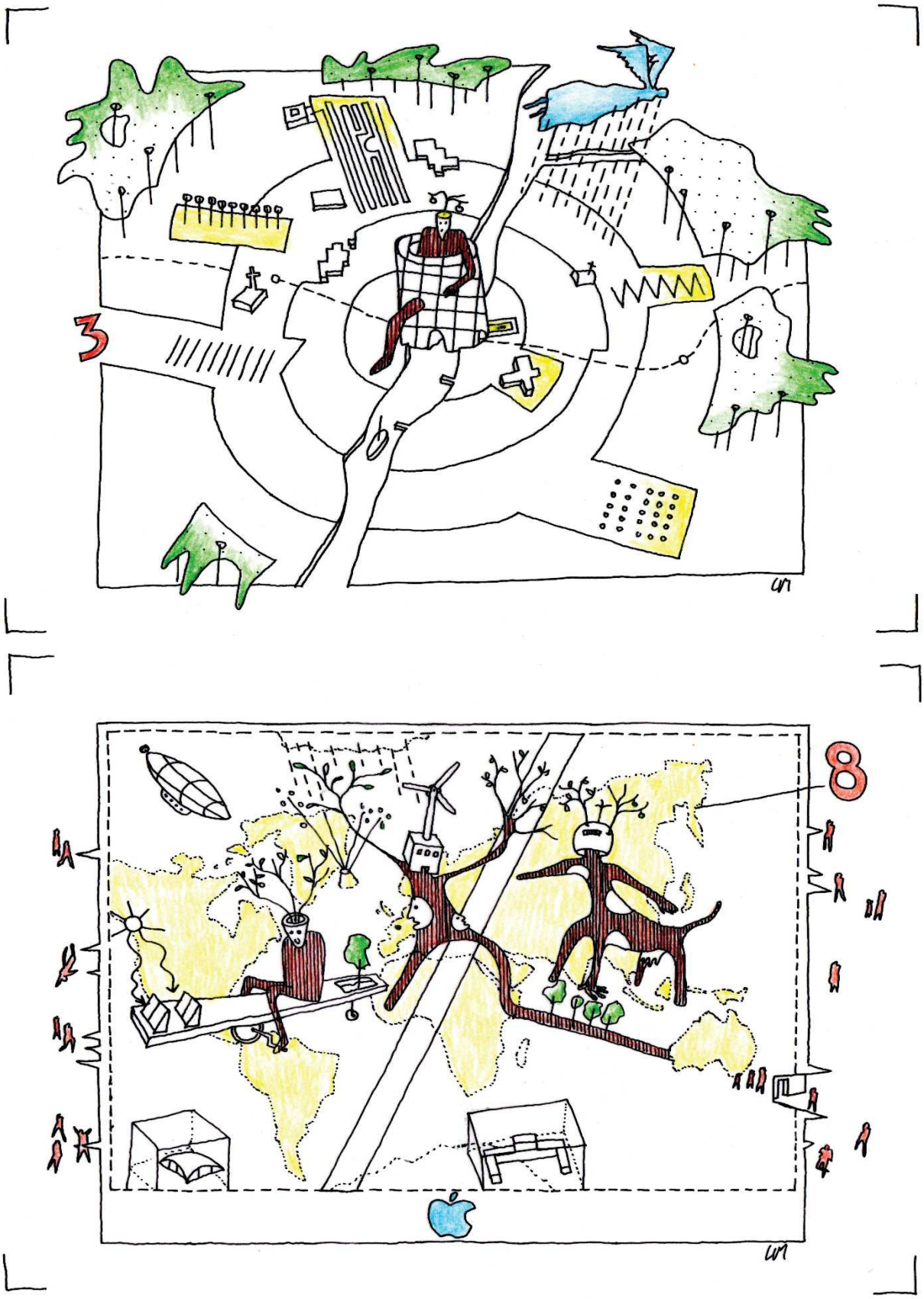


Figure 1 : « Séquence 3 : Bas moyen âge », extrait de la série *Traversée de l'agitation permanente en huit étapes*, Luca Merlini, 2015.
Figure 2 : « Séquence 8 : Paris à visage humain », extrait de la série *Traversée de l'agitation permanente en huit étapes*, Luca Merlini, 2015.

monde voit disparaître. Les usines sont installées au bord de Paris et repoussent les zones de production encore plus loin de la ville.

Séquence 07 . Modernité : Individualisme d'un Paris consumériste.
Symbole de la réussite moderne et américaine, l'accès à un moyen de transport individuel permet de s'éloigner de la ville dense, et d'assouvir le désir d'un espace naturel individuel et individualisé. Malgré les multiples tentatives de contrôle de l'explosion démographique, par diverses stratégies de créations de villes, ce désir pousse au mitage de plus en plus important de l'environnement parisien.

Séquence 08 . Paris à visage humain
La crise pétrolière conduit à la critique du tissu pavillonnaire extrêmement gourmand en énergies diverses. Les réflexions se concentrent sur la fabrication de villes et villages traditionnels avec de nouveaux outils pour habiter la région parisienne. Plutôt qu'un accès individuel au jardin, des parcs publics se développent dans toute la région parisienne, cherchant une forme d'hybridité entre la ville et la nature par le développement d'usages urbains.

Temps moyen : Architecture et anthropocène, de 1789 à 2015
L'ambition de cette partie est de saisir la manière dont le rapport de l'architecture à son milieu évolue au cours de l'anthropocène. Nous nous intéressons à six temps de l'anthropocène dont chacun est présenté au travers de trois projets porteurs des enjeux de son époque et des caractéristiques du rapport à l'environnement dont elle est chargée. Chacun des dix-huit projets est présenté par un dessin réalisé par Hadrien Krief, une maquette réalisée par Fanny Benguigui et Ornella Angeli et un texte écrit par Alice Dubet. Chacune des six séquences est introduite par un texte rédigé par les commissaires et un photomontage réalisé par Elias Nourry.

Séquence 01 : Révolution et utopie
C'est à la fin du XVIII^{e} siècle que se construisent les prémices de l'industrialisation ; en France, c'est aussi le moment ou s'affirment avec la Révolution française des questionnements des Lumières et la création d'une République. L'époque, et son architecture, oscillent entre horizon révolutionnaire et utopie.

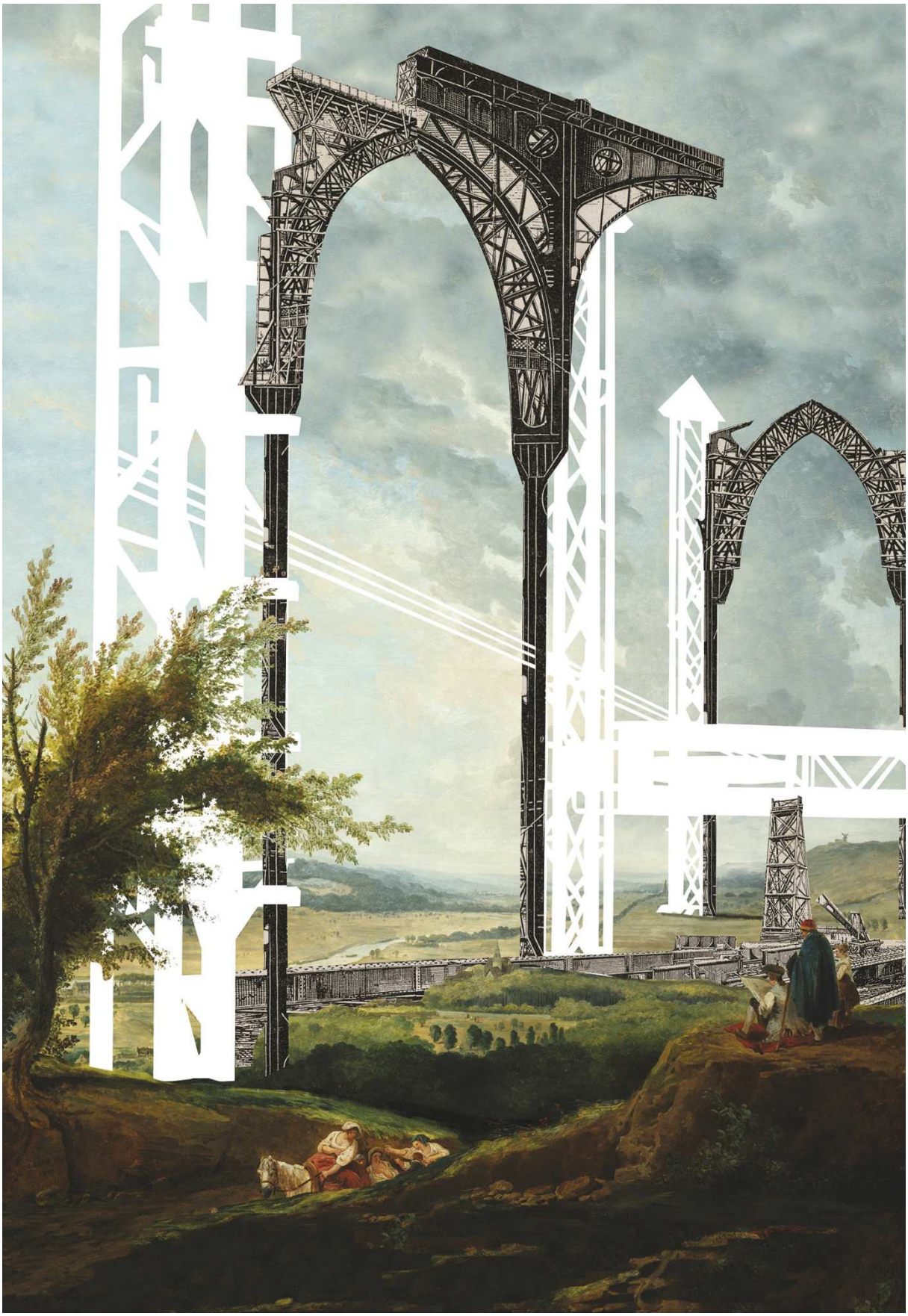


Figure 1 : « Séquence 2 : industrialisation et romantisme », collage, Elias Nourry, 2015.

Séquence 02 : Industrialisation et romantisme

L'industrialisation marque considérablement l'architecture du XIX^{e} siècle. L'apparition de nouvelles techniques, notamment en termes destructure, de nouveaux matériaux, de nouvelles manières de produire (en nombre et en série) changent radicalement la manière de faire de l'architecture mais aussi de la penser. En parallèle, l'architecture est aussi marquée par l'émergence du Romantisme. L'architecture devient conquérante et dominatrice, et pose les bases d'une certaine forme de rationalisme, et qui est néanmoins marquée par une certaine sensibilité, qui s'exprime entre autres par rapport à la nature.

Séquence 03 : Mouvement moderne

Le Mouvement moderne entretient un rapport complexe à l'environnement. « Maître et possesseur » d'une nature qu'il entend contrôler, l'architecte moderne rationnalise son rapport à l'environnement qui devient une ressource dont le bâtiment et l'habitant jouissent. Il en résulte une réflexion sur la manière dont le bâtiment peut bénéficier d'une vue, d'un ensoleillement ou d'une lumière.

Séquence 04 : Architecture bioclimatique

Le Mouvement moderne commence alors à s'essouffler et l'on voit apparaitre, d'abord en Amérique du Nord, une remise en question des dogmes de l'architecture moderne. On voit alors émerger une architecture souvent vernaculaire. Elle se revendique « sans architectes » et propose de penser en lien avec des conditions de vie « plus humaines » et un plus grand respect de la « nature » : il s'agit alors de s'insérer harmonieusement dans un site, de le préserver, de construire avec des matériaux à faible empreinte énergétique.

Séquence 05 : Régionalisme critique

Après les premières critiques du Mouvement moderne, plusieurs courants architecturaux se mettent en place. Le plus médiatisé sera le postmodernisme, qui anime les débats sur la scène architecturale de la fin des années 1970 au début des années 1990. En parallèle du postmodernisme qui fait abstraction quasiment totale de la question de

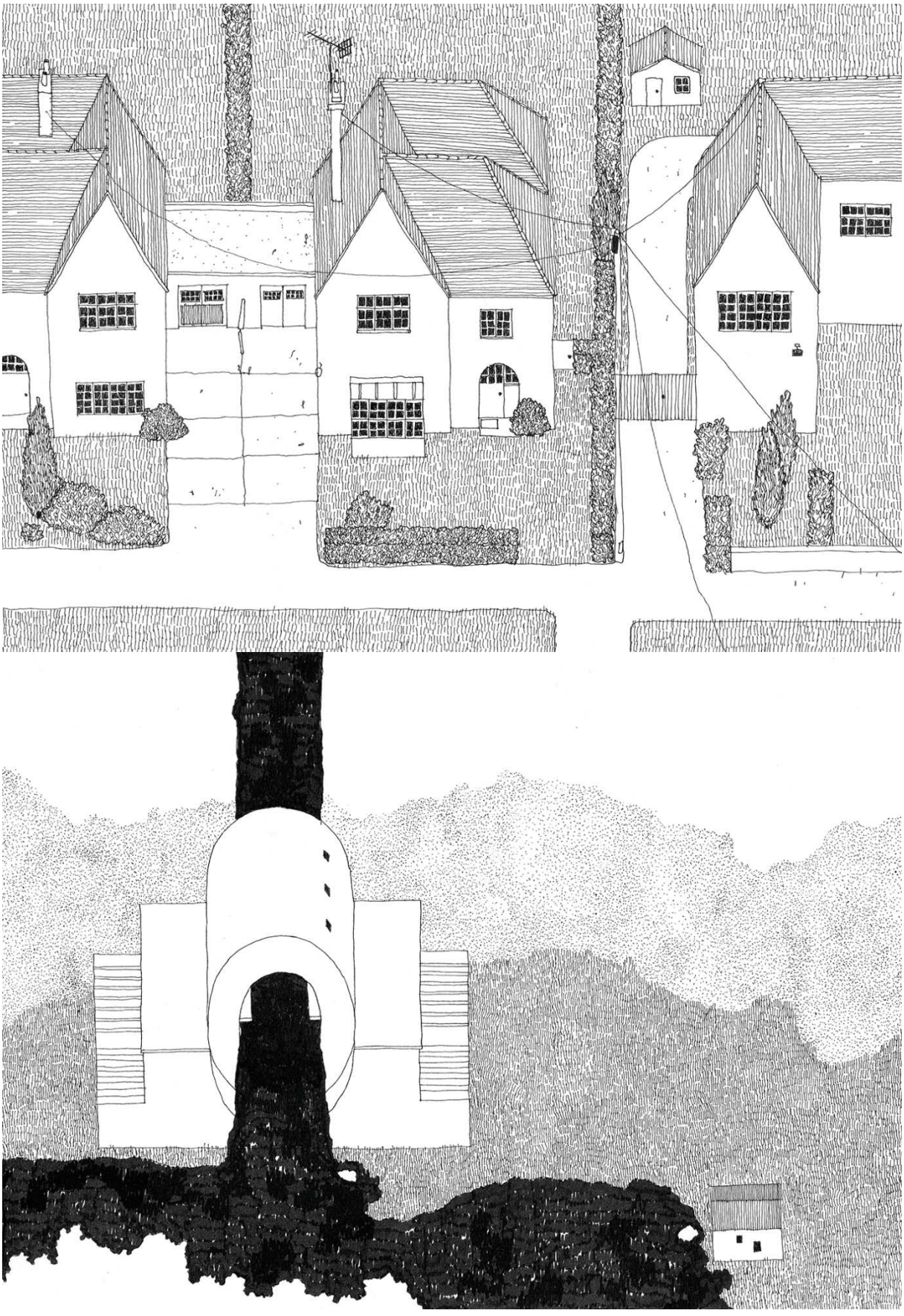


Figure 1 : « Ebenezer Howard, Letchworth, 1903 », Hadrien Krief, 2015.

Figure 2 : « Claude Nicolas Ledoux, Maison des surveillants, 1773-1806 », Hadrien Krief, 2015.

l'environnement, émerge ce que Kenneth Frampton appelle dès le début des années 1980 « le régionalisme critique ». Être régionaliste critique, ce serait poursuivre les principes du Mouvement moderne (croyance dans le progrès, la technique, l'innovation) tout en considérant l'environnement dans lequel s'inscrit une architecture, qu'il soit naturel, humain ou symbolique.

Séquence 06 : Architecture durable

Au début des années 1990, la création du GIEC (1988), le Sommet de la Terre de Rio (1992), l'institutionnalisation du principe de précaution, l'apparition de labels comme HQE (1992) conduisent les architectes à considérer la question de l'énergie dans leur construction. Il s'en suit chez une minorité d'architectes au cours des années 1990 et une majorité d'architectes dans les années 2000 une réflexion sur la manière dont renouveler la conception et la réalisation des bâtiments au regard des enjeux énergétiques et environnementaux.

Temps court : Du GIEC à la COP21 (1988-2015)

Dans cette partie de l'exposition, nous présentons le travail réalisé à partir du recensement des manifestations autour de l'écologie dans le *Bulletin d'Informations Architecturales* et *Archiscopie*. Un ensemble de graphiques accompagné de citations extraites d'entretiens et d'affiches d'expositions et de conférences permettent de saisir la terminologie, les notions et les images que convoque le récit écologiste, de 1988 à 2015.

Exposition Villes potentielles *: séquence Manifeste*

La séquence *Manifeste* a pour ambition de constituer un imaginaire architectural et urbain que convoque la thèse de l'anthropocène. Nous avons fait appel à trente personnalités du monde de l'architecture en leur demandant d'illustrer la manière dont l'anthropocène perturbe les figures architecturales que sont le foyer, la place et la limite. Nous travaillons ensemble sur deux œuvres collectives, un atlas commun et un cadavre exquis à trente mains. La présentation de cette production est une installation, un évènement ponctuel qui occupe l'espace de la chapelle de la Maison de l'architecture. La production de cette séquence de l'exposition est présentée dans le prochain sous chapitre

Les rencontres Villes potentielles *dans la chapelle*

Trois rencontres accompagnent l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*. Elles se déroulent durant les trois derniers jours de la COP21, les 9, 10, 11 décembre 2015, dans la chapelle de la Maison de l'architecture en Île-de-France, au milieu de la séquence Manifeste de l'exposition. Chaque rencontre explore, avec cinq à sept intervenants, l'influence de l'anthropocène sur les trois figures dont nous nous emparons : le foyer, la place, la limite.

Le foyer

La crise environnementale s'immisce-t-elle dans les lieux de l'intime et de l'habiter ? Engage-t-elle de nouveaux usages et d'autres modes de vie ? Cette nouvelle époque géologique participe-t-elle à construire un autre quotidien ? Comment et avec quels outils appréhender à l'échelle du foyer le *nouveau régime climatique* ? Nous proposons d'entrecroiser un retour dans l'histoire du lien entre habitat, climat et énergie et les positions d'architectes contemporains sur l'évolution de l'espace domestique au regard de l'émergence de la thèse de l'anthropocène.

Intervenants : Nicolas Bourriaud, Jean-Philippe Vassal, Françoise Fromonot, Fanny Lopez, Caroline Maniaque, Hans Walter Müller, Philippe Chiambaretta.

La place

Le récit écologiste questionne-t-il la représentation du sujet ? Engage-t-il, au-delà de la réalité physique des problèmes environnementaux, à repenser la question du collectif ? Cette crise de la modernité que met en lumière la thèse de l'anthropocène nous engage-elle à construire les outils pour penser un monde commun ?

Intervenants : Patrick Bouchain, Rotor, Mathieu Mercuriali, Catherine Jacquot, Jean-Louis Violeau.

La limite

L'avènement de l'Homme comme force géologique nous engage-t-il à penser différemment la question de la limite ? Cette notion, qui convoque l'espace, le territoire et les modes de vie et qui renvoie à des questions inhérentes au sacré, permet-elle de lire dans leur complexité les bouleversements qu'annonce le *nouveau régime climatique* ? Nous tenterons, au cours de cette dernière rencontre du

colloque, qui se tient aussi le dernier jour de la COP21, de nous emparer de la figure de la limite face à l'anthropocène en entrecroisant les regards des différents acteurs de la ville.

Intervenants : Christophe Bonneuil, Sébastien Marot, Dominique Rouillard, Djamel Klouche, Nasrine Seraji, Catherine Larrère.

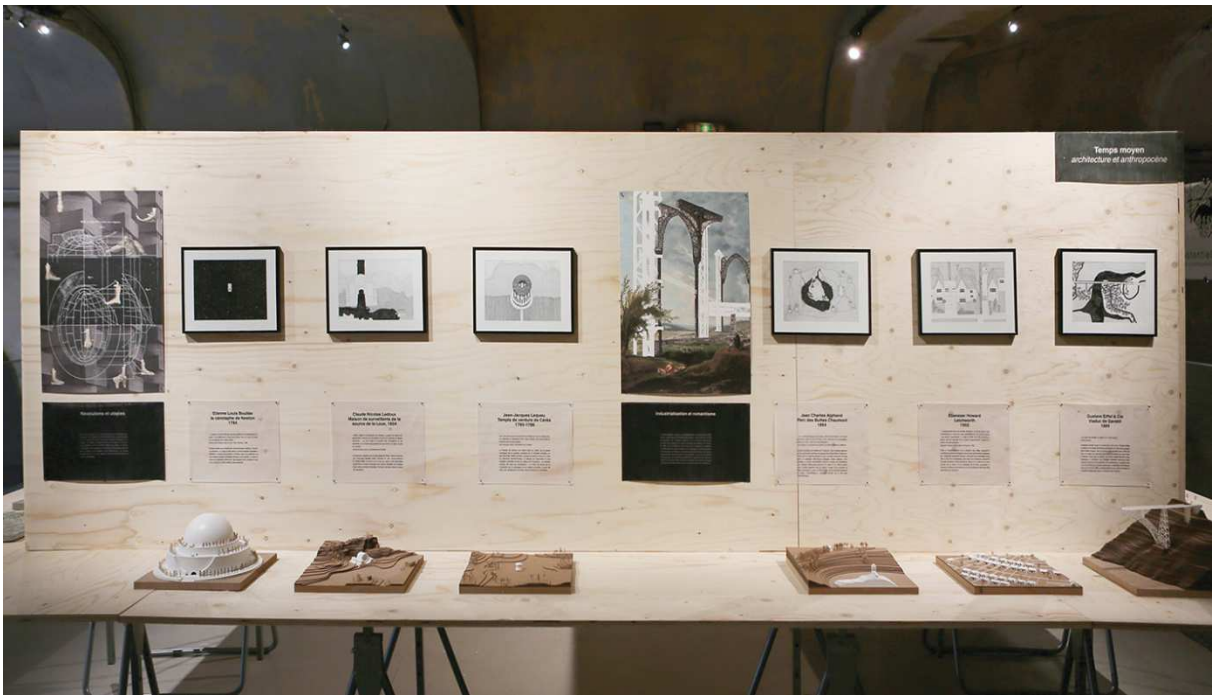


Figure 1 : Vue de la rencontre *La limite face à l'anthropocène*, 11 décembre 2015. Photographie : Félix Chameroy.
Figure 2 : vue de la séquence *Histoire* (Temps moyen) de l'exposition *Villes potentielles*. Photographie : Félix Chameroy.

b. Les positions d'une génération d'architectes sur une « architecture de l'anthropocène » au travers de la production de l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*

Nous évoquions au début de ce chapitre l'exposition fictive (finalement réalisée), *Villes potentielles*, qui nous a permis de rencontrer différents acteurs du milieu de l'architecture durant un moment important pour notre recherche, la Conférence de Paris. L'exposition *fictive finalement réalisée* nous a aussi permis de construire deux dispositifs pour produire des représentations du récit écologiste chez une génération d'architectes. Notre ambition était alors de cerner les images et les signes que convoque la thèse de l'anthropocène chez les jeunes architectes, et de saisir l'imaginaire que mobilisent pour eux les changements climatiques. Cette matière, un ensemble de dessins et d'images, qui constitue la partie « Manifeste » de l'exposition, aurait été difficile à réaliser sans le prétexte de l'exposition et sans la promesse, pour les jeunes architectes sollicités, d'une certaine visibilité. Nous revenons dans ce sous-chapitre sur les deux dispositifs mis en place et sur la production engagée.

Construire un corpus d'architectes : comment se dessine une génération ?

Dans *Le Problème des générations*[1118], publié en 1928, le sociologue Karl Mannheim tente de définir et d'identifier ce à quoi tient une génération ; il présente les deux visions existantes, à savoir l'approche *progressiste*, qui considère la génération par sa seule condition biologique, et la vision *romantico-historique*, qui s'écarte du temps biologique concevant seulement « le temps intérieur, subjectif et échappant à toute mesure[1119] ». Dans un premier temps, le sociologue allemand avance que la notion de génération est proche de celle de classe. Les deux formes, la génération et la classe, se différencient des groupes liés par des liens préexistants comme la

[1118] Karl Mannheim, *Le Problème des générations*, Nathan, 1990 [1928].

[1119] Bernard Zarca, « Mannheim Karl, Le problème des générations », *Revue française de sociologie,* 1992, 33-1. pp. 130-135.

famille ou par un engagement, comme l'association. On n'adhère pas à une génération, pas plus qu'à une classe : on en relève.

En revanche, toujours selon le sociologue allemand, la proximité temporelle ne peut être le seul critère qui définisse une génération : « Quand on parle de *l'esprit du temps*, on doit voir aussi clairement que pour les autres facteurs, qu'à chaque fois *l'esprit du temps* n'est pas celui de toute l'époque, mais que ce que la plupart du temps on considère et estime comme tel, trouve le plus souvent son assise dans une couche sociale (simple ou composée) qui, à un moment défini, a acquis une importance particulière et qui, par la suite, imprime sa marque intellectuelle aux autres courants, sans cependant les détruire ou les absorber[1120]. » Si pour être d'une même génération il faut partager les mêmes temps, il convient de prendre en compte d'autres critères pour définir ce qui permet, au-delà de la question de l'âge, de partager les mêmes temps. La génération[1121] constituerait ainsi « un horizon partagé, mais pas nécessairement actualisé, par un ensemble des personnes nées à une même période. (…) La jeunesse de 1800 n'est pas la même à Vienne et à Beijing, et diffère même entre Vienne et la campagne autrichienne. Les générations, dès lors, doivent être historiquement, spatialement et socialement définies[1122]. »

Après avoir interrogé dans le cadre de la thèse un corpus d'architectes pour comprendre le discours et le positionnement des grandes figures de l'architecture écologique des années 1990 et 2000, il nous a semblé précieux d'interroger une autre génération pour comprendre ce que fait l'écologie à l'architecture de la jeune génération, celle qui a été confrontée dès ses études à la question écologique, celle qui n'a jamais connu d'autre condition de pratique que celle conditionnée par les règlementations thermiques et les préconisations énergétiques. Nous cherchions à saisir la représentation qu'ils se font de la thèse émergente de l'anthropocène. Alors qu'ils ont « grandi » avec l'idée de crise environnementale, à combattre par le biais de dispositifs énergétiques performants, comment abordent-ils leur champ disciplinaire, l'architecture, quand

1120 Karl Mannheim, *Le Problème des générations*, *op. cit.*, p.101.

1121 Le sociologue allemand identifie aussi le concept d'ensemble générationnel qui serait constitué d'individus partageant, en plus d'un temps et d'un horizon, un destin commun.

1122 Samuel Coavoux, *Karl Mannheim, Le problème des générations, Lectures*, « Les comptes rendus », 2011, [en ligne] http://lectures.revues.org/6081, mis en ligne le 25 juillet 2011, consulté le 21 août 2016.

on le dit confronté à une nouvelle époque géologique, l'anthropocène, qui balaie, par son amplitude, son récit et sa temporalité, l'idée de crise écologique avec laquelle ils vivent depuis vingt ans.

Les architectes que nous avons contactés ont suivi leurs études en France entre la fin des années 1990 et les années 2000, quasiment tous entre le Protocole de Kyoto (1997) et la catastrophe de Fukushima (2011). Ils ont tous démontré la volonté de se positionner dans le champ des idées et d'élargir leur pratique de l'architecture. Ils se sont distingués en s'impliquant dans des expositions, des conférences, des publications, des revues. Nous avons choisi de construire un corpus de trente jeunes architectes : avec moins, dix, quinze ou même vingt architectes, nous redoutions peur que l'ensemble apparaisse non pas comme la photographie d'une génération, mais comme la présentation d'une somme d'individus. Aussi, avec trente architectes, nous reproduisions l'ordre de grandeur des entretiens réalisés avec les « grandes figures », les pionniers, comme Jean-Philippe Vassal, Patrick Bouchain, Gilles Perraudin, Édouard François.

Nous avons intégré aux jeunes architectes interrogés quelques « figures tutélaires », des architectes d'une autre génération qui paraissaient avoir marqué, pour diverses raisons, le parcours des jeunes architectes rencontrés : Dominique Perrault, Djamel Klouche, Nasrine Seraji, Didier Faustino, Philippe Rahm, Philippe Chiambaretta. Quasiment tous les architectes que nous avons sollicités ont accepté de participer aux deux dispositifs. Parmi les figures tutélaires, trois ont refusé : Jean-Philippe Vassal, Patrick Bouchain et la revue *Criticat*. Néanmoins, ils ont accepté de participer aux rencontres *Villes potentielles, architecture et anthropocène*. Parmi les représentants de la jeune génération, seule une agence a opposé son refus, l'agence Rotor, dont un des membres, Michaël Ghyoot, a lui cependant aussi participé à l'une des rencontres de la Maison de l'architecture.

Les architectes sollicités engagent leurs travaux autour de problématiques très différentes : Léopold Lambert, architecte et directeur de la revue *The Funambulist*, travaille sur l'architecture du contrôle et de la violence ; Benjamin Aubry, architecte salarié à l'AUC, mène une recherche sur le pavillonnaire qu'il présentera au Pavillon

Figure 1 : Photographie d'Antoine Espinasseau, Figure 2 : Photographie des cofondateurs de NP2F.
Figure 3 : Photographie des cofondateurs d'Encore Heureux, Figure 4 : Photographie des cofondateurs de Martinez Barat Lafore.
Figure 5 : Photographie des cofondateurs de GRAU, Figure 6 : Photographie du fondateur de Est-ce Ainsi.

de l'Arsenal en 2018 ; Guillaume Bellanger, AJAP 2012, travaille sur des installations numériques intitulées *Utopies monumentales.* Notons que sur les vingt-six personnes interrogées en entretien pour notre thèse, on ne compte que deux femmes, et que sur les trente architectes contactés, on ne compte que cinq femmes, dont une seule seulement n'était pas associée à un homme.

Méthodologie et dispositifs

Notre objectif est de cerner quelles sont les représentations de l'anthropocène pour une génération d'architectes. Il était important de construire un dispositif qui permette d'engager une matière collective et générationnelle. Notre première contrainte fut donc de penser un ou plusieurs dispositif(s) permettant d'obtenir une production qui ne soit pas une addition de documents. Par ailleurs, nous nous sommes interrogée sur les médiums le plus appropriés pour produire ces représentations du récit écologiste. Le dessin, par l'engagement qu'il mobilise, par l'imaginaire dont il se charge, semble être un média particulièrement pertinent. C'est à partir de ces contraintes et de ce médium, le dessin, que nous avons construit le premier dispositif : *Cadavres exquis à trente mains.*

Par ailleurs, il fallait choisir un médium ou un dispositif permettant de saisir l'héritage que cette génération revendique par rapport au sujet que nous abordions : l'ébranlement qu'engage la thèse de l'anthropocène sur les figures architecturales. En référence à *l'Atlas Mnémosyne* créé dans les années 1920[1123] par l'historien de l'art allemand Aby Warburg, nous avons décidé de constituer trois tableaux d'iconographie de références, réalisées par les trente architectes sollicités autour de trois figures mise en regard avec la thèse de l'anthropocène : le foyer, la place, la limite. Le dispositif s'intitule *Atlas sur trois figures*. La technique du cadavre exquis, pensée par les surréalistes en 1925, permet d'engager un travail qui suit une certaine continuité et qui peut être appréhendé comme une production collective. Nous rencontrons[1124] les trente architectes de mars à novembre 2015. Chaque architecte rencontré doit terminer le dessin commencé par l'architecte précédent et doit commencer le dessin que l'architecte

[1123] Entre 1921 et 1929.

[1124] Ou notre associé.

Figure 1 : Planches de l'*Atlas Mnémosyne* d'Aby Warburg. Source : http://luciedesaubliaux.fr/echafaudage/?p=485

suivant continuera. L'architecte qui commence le dessin choisit la figure dont il souhaite traiter. Le cadavre exquis est toujours remis et repris aux architectes en mains propres, ce qui engage souvent un échange, parfois un débat. Les architectes disposent de trois et cinq jours pour terminer les dessins. Certains, c'est rare, le feront pendant l'entretien. C'est le cas par exemple de Philippe Rahm. Les architectes échangent ensuite par mail (en me mettant en copie) pour trouver un titre au cadavre exquis réalisé ensemble. Chaque dessin, au format 18x24cm, est réalisé au feutre noir. Le foyer, la place et la limite sont ainsi explorés au travers d'une série de dessins originaux, les *Cadavres exquis à trente mains*, interprétations surréalistes ouvrant sur l'imaginaire d'une génération d'architectes.

Pour l'*Atlas des trois figures*, nous avons demandé aux architectes de nous envoyer par mail une image de référence pour chacune des trois figures, le foyer, la place et la limite face à la thèse de l'anthropocène. Ces images ne pouvaient pas être issues de leurs propres projets. Tous ont respecté ce dernier point, sauf Didier Faustino, qui nous a envoyé la même image pour les trois figures, celle de son projet Broken Hight Rise. Nous demandons aux architectes sollicités d'écrire un texte de 500 signes pour accompagner chaque image choisie. Ce texte permet comprendre leur choix et le positionnement qu'ils mobilisent par rapport aux images choisies et à ce qu'elles évoquent. Les architectes ont deux à six semaines pour envoyer les trois images et les trois textes. La matière est ensuite organisée dans des tableaux qui racontent et rendent lisibles les constats, les inquiétudes et les questionnements de cette génération d'architectes par rapport aux changements climatiques.

Ce que dit à la production engagée sur les représentations de l'anthropocène : Les cadavres exquis à trente mains

Dans les dessins réalisés par les architectes, on trouve peu de représentations d'éléments dit naturels. L'arbre, qui est souvent l'illustration utilisée lorsque l'on évoque les questions écologiques, est quasiment absent des trente cadavres exquis (et donc des soixante dessins). Seuls les cadavres exquis *Espèce de ville* réalisé par Guillaume Bellanger (agence Visible) et Philippe Rizzotti, *Nature hybrides*, réalisé par Clément Wuillemein (Agence Base) et Philippe

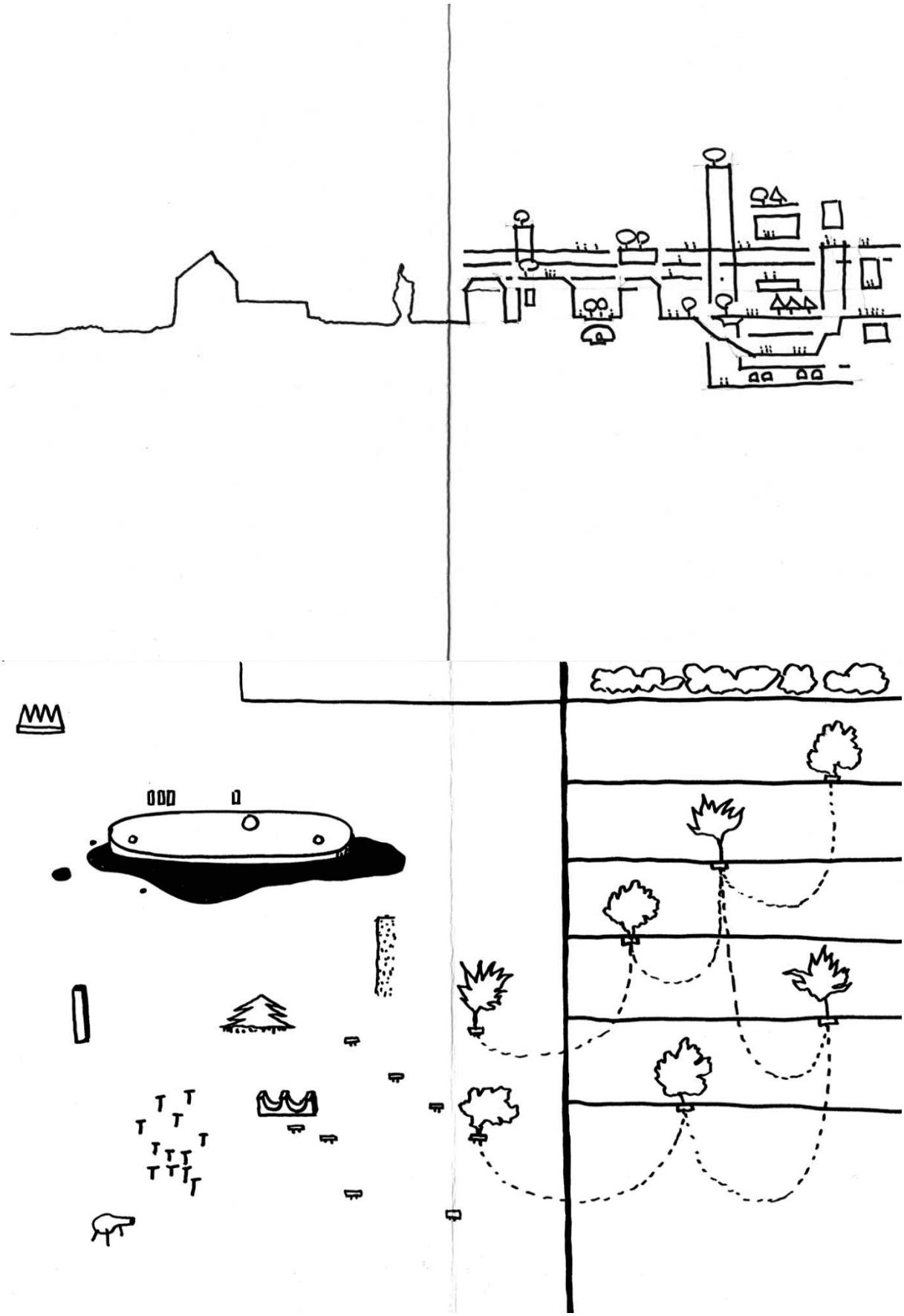


Figure 1 : *Espèce de ville*, Guillaume Bellanger (VISIBLE), Philippe Rizzoti, 2015.

Figure 2 : *Nature hybride*, Agence BASE, Philippe Chiambaretta (PCA STREAM), 2015.

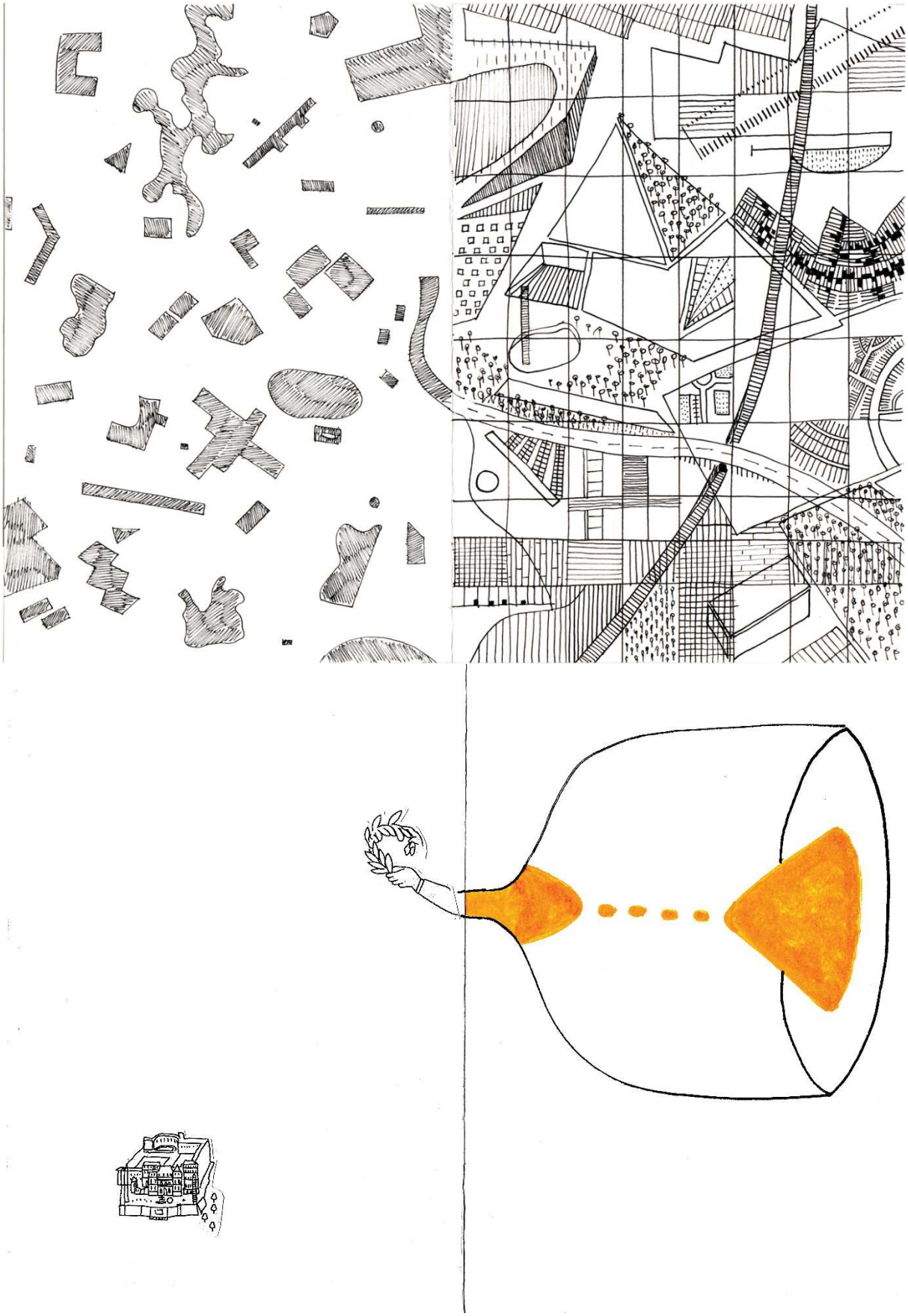


Figure 1 : *Ville Franche* Martinez-Barat-Lafore, Sophie Dars-Carlo Menon, 2015.

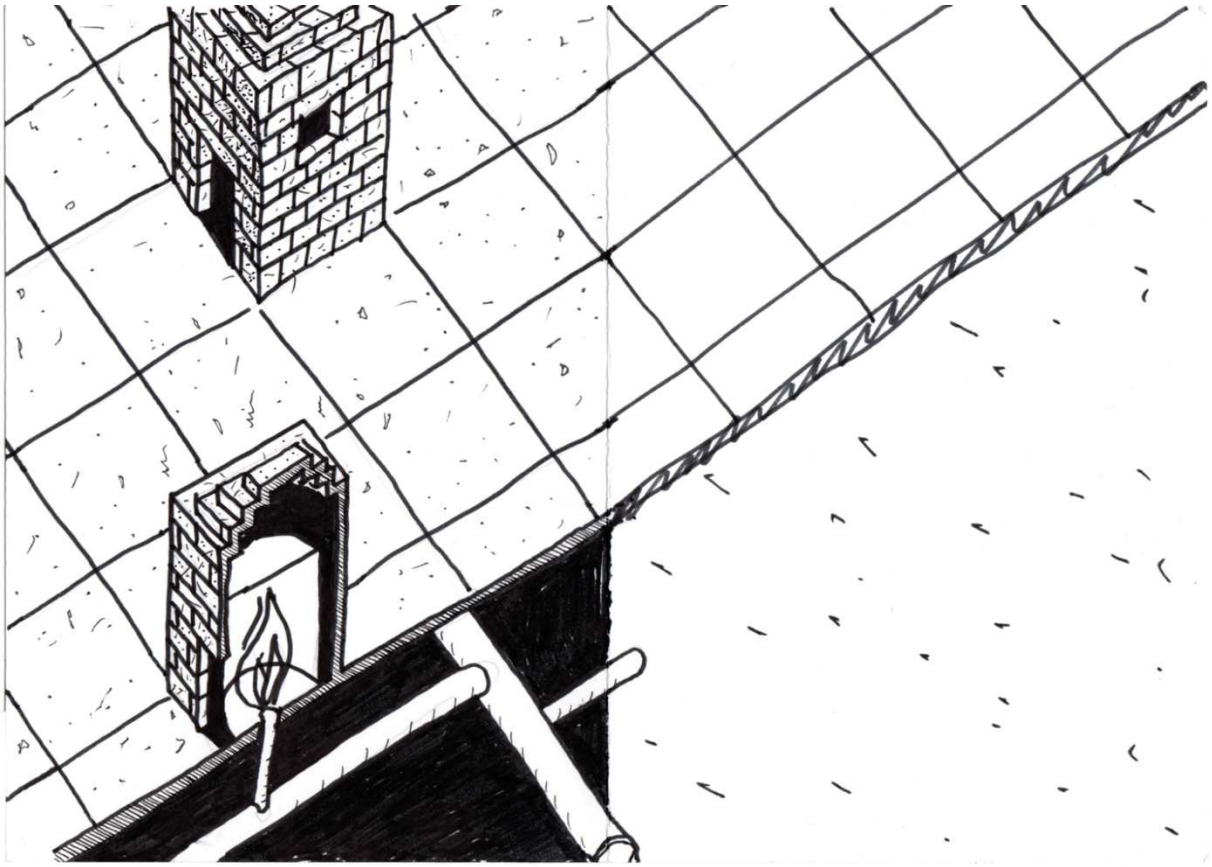
Figure 2 : *Delegating back from the biosphere*, Simon de Dreuille, Guillaume Bellanger, 2015.

Chiambaretta (PCA architectes), *Lieux communs* réalisé par NP2F et Anthony Poireaudeau, *Résistances des métabolique urbains* réalisé par Philippe Chiambaretta et Julien Choppin (Agence Encore Heureux), *Villes franches* réalisé par Martinez-Barat-Lafore et Carlo Menon-Sophie Dars (*Revue Accatone*), représentent des arbres dans l'un ou les deux dessins qui le composent. Au total, six des soixante dessins réalisés représentent (toujours en second plan) un ou plusieurs arbres.

Dans ces cinq cadavres exquis, trois convoquent par ailleurs une représentation de l'architecture écologique véhiculée de manière récurrente, celle du toit nourricier (de nature, d'énergie, d'agriculture). Philippe Rizzotti, dans son second dessin, croque un toit qui porte occasionnellement des arbres ; Philippe Chiambaretta, dans son second dessin, en fait l'un des outils permettant de penser le bâtiment comme un écosystème ; Sophie Dars et Carlo Menon tapissent l'espace urbain et les grands bâtiments d'arbres. Si l'arbre et les représentations habituelles de l'architecture écologique, comme le toit nourricier ou l'éolienne, sont relativement peu mobilisés dans les dessins, en revanche, on constate la présence plus ou moins figurative de représentations d'éléments dits de la nature. Sur les trente cadavres exquis, quatorze contiennent un ou deux dessins évoquant la nature, soit presque la moitié. Le feu est représenté dans le second dessin de Sophie Dars et Carlo Menon, dans le cadavre exquis *Sans titre* réalisé avec Dominique Perrault ; l'eau (du fleuve, du lac, du ruisseau) est présente dans de nombreux dessins, notamment dans les deux dessins de Gaëtan Brunet et Antoine Espinasseau[1125], montrant une étendue d'eau sur laquelle ont été posées de fines planches sur lesquelles trois personnages se déplacent. On identifie aussi plusieurs représentations du caractère bucolique dont la nature peut être chargée : c'est le cas par exemple du premier dessin de Clément Vuillemin (agence BASE) pour le cadavre exquis *L'homme qui avait deux yeux* réalisé avec Antony Poiraudeau ; c'est le cas aussi des deux dessins de Simon de Dreuille, qui s'affranchit de la consigne de dessiner avec un feutre noir et vient coller des impressions de bouquets ou de couronnes de fleurs sur les deux cadavres exquis[1126] ; enfin, la figure de l'île, qui vient de la nature et

[1125] *Les pigeons reviendront*, réalisé avec Benjamin Aubry, *Balade ruinée*, réalisé avec Can Onaner (Atelier Documents).

[1126] *Distribution – Redistribution*, avec Henri Bony, *Delegathing back to the biosphere*, avec Guillaume Bellanger.



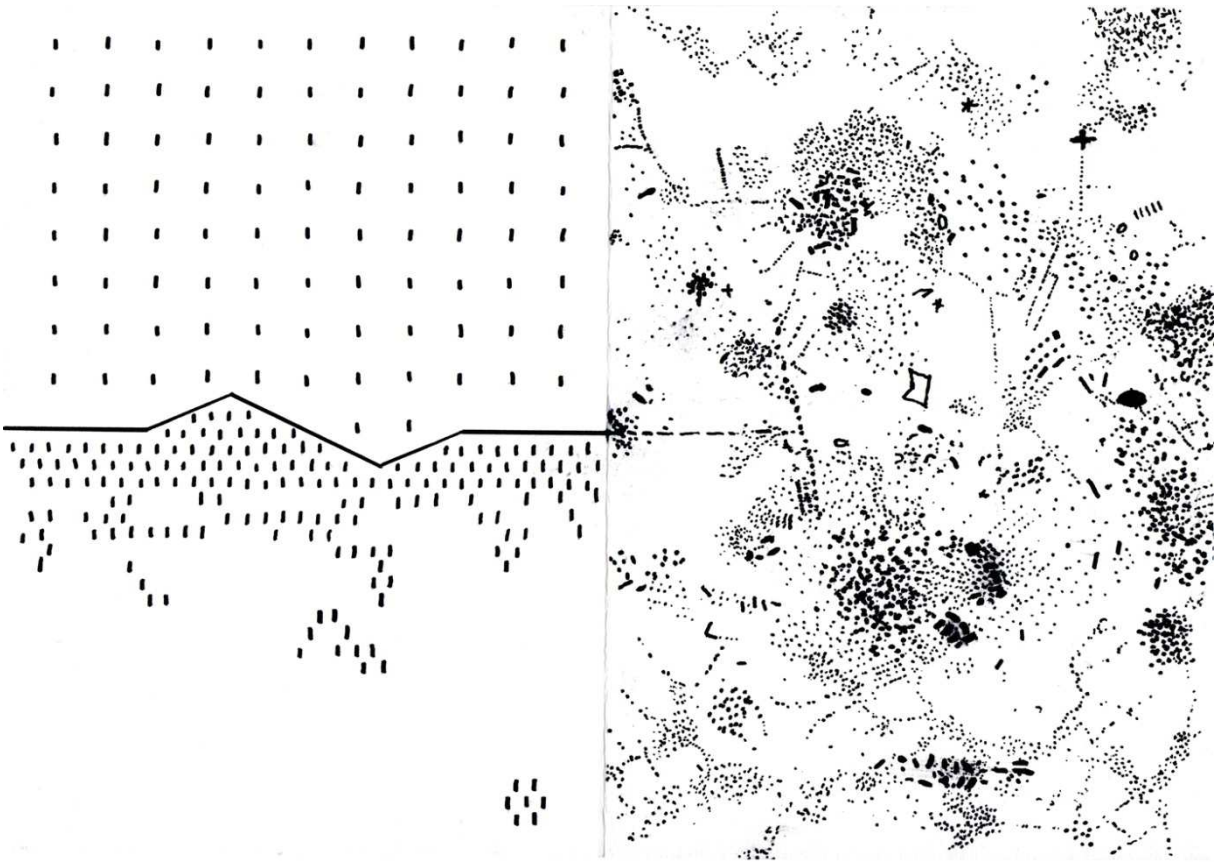


Figure 1 : *sans titre*, Sophie Dars et Carlo Menon, Dominique Perrault, 2015.

Figure 2 : *Les pigeons reviendront*, Anne Pelissier (Urumqi) et Benjamin Aubry, 2015.

mobilise souvent le champ de la philosophe, est assez présente : cinq cadavres exquis y font référence. C'est le cas par exemple des architectes Martinez-Barat et Lafore, qui dans leurs deux dessins[1127] représentent des masses éclatées de forme géométrique ou organique qui semblent perdues sur une vaste étendue, peut-être d'eau.

On relève aussi plusieurs dessins représentant des symboles ou des éléments porteurs d'un discours (ou du moins d'un questionnement) à caractère politique. C'est le cas par exemple du premier dessin[1128] de Julien Choppin (Collectif Encore Heureux), qui représente deux ensembles d'immeubles relativement semblables des deux côtés d'une rue, le premier avec une bulle dans laquelle est écrit CO2, le second lui répondant le sigle du dollar. C'est aussi le cas du second dessin de Julien Choppin, qui représente une route qui se dirige vers un grand panneau sur lequel est indiqué, en majuscule *FUKUSHIMA.* Lors de la remise du dessin, le co-fondateur du collectif Encore Heureux nous avait expliqué combien la catastrophe de Fukushima, pour lui, et pensait-il pour un certain nombre de personne de sa génération, a fait basculer la question écologique vers une gravité glaçante que l'optimiste du durable des années 2000 n'avait pas envisagé.

Les deux dessins[1129] de Xavier Wrona (Atelier Est-ce ainsi) ont aussi un caractère politique : le premier, intitulé *Climat is politic*, représente le drapeau de la Grèce face aux représentations de chaleur de Philippe Rahm, le second porte les inscriptions « TISA TPP TIFF », renvoyant au débat sur les accords de commerce internationnaux. Augustin Rosenthielh (agence SOA) confronte dans son premier dessin la production architecturale à un ensemble de spermatozoïdes en action, et dans son second dessin associe le bâtiment à un excrément. Quand il nous remet ses dessins, le fondateur de SOA nous indique qu'il souhaite, avec les cadavres exquis, souligner la médiocrité de l'approche des questions écologiques en France, qui n'en fait qu'une contrainte que l'on ajoute à une production architecturale déjà fragile au lieu de penser une nouvelle sémantique et les fondements d'un courant plus profond.

1127 *Chercher son trou sur un territoire plat*, avec Can Onaner (Documents) et *Villes franches* avec Sophie Dars et Carlo Menon.

1128 Pour le cadavre exquis *Résistance des métabolismes urbains* réalisé avec Philippe Chiambaretta.

1129 *Climat is politic*, avec Philippe Rahm, *les conditions de production de l'architecture dessinent pour une forte part le bâti*, avec Augustin Rosenthiel.

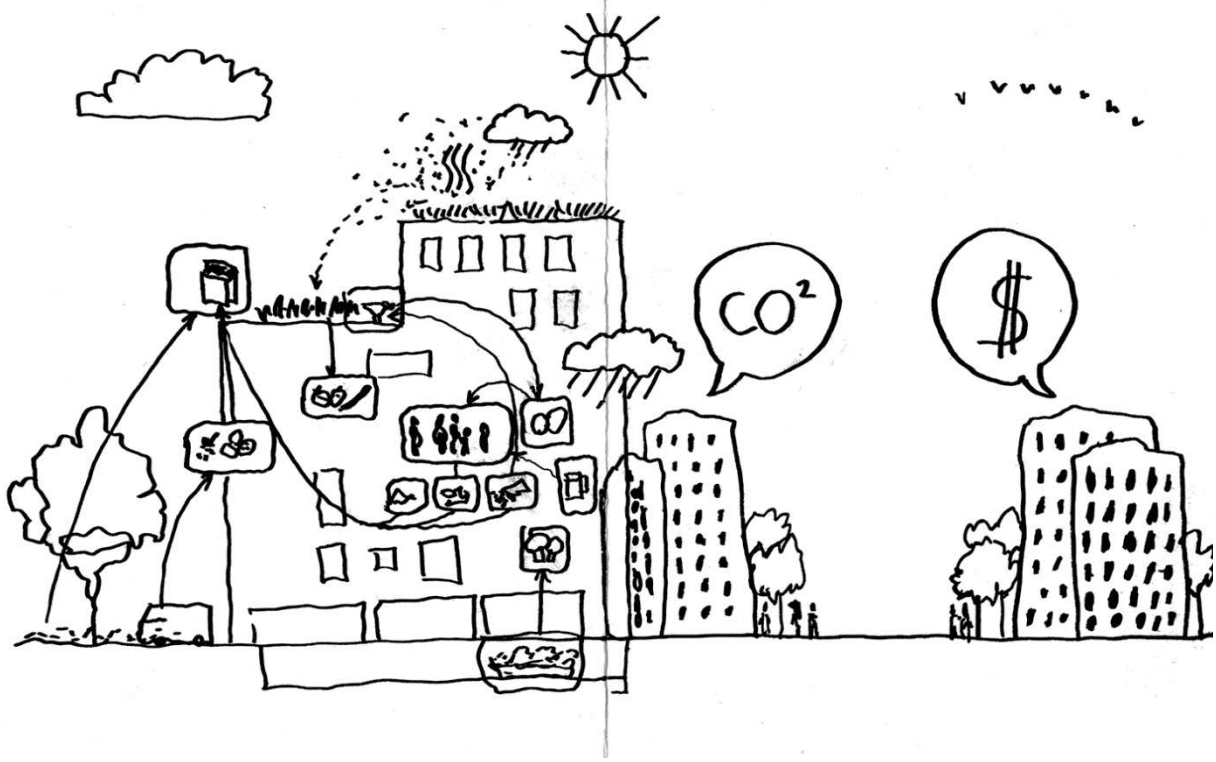


Figure 1 : *Fukushima – Grade Oblique*, Julien Choppin (Collectif Encore Heureux), Bertrand Segers, 2015.

Figure 2 : *Résistance des métabolismes urbains*, Philippe Chiambaretta (PCA Stream), Julien Choppin (Collectif Encore Heureux), 2015.

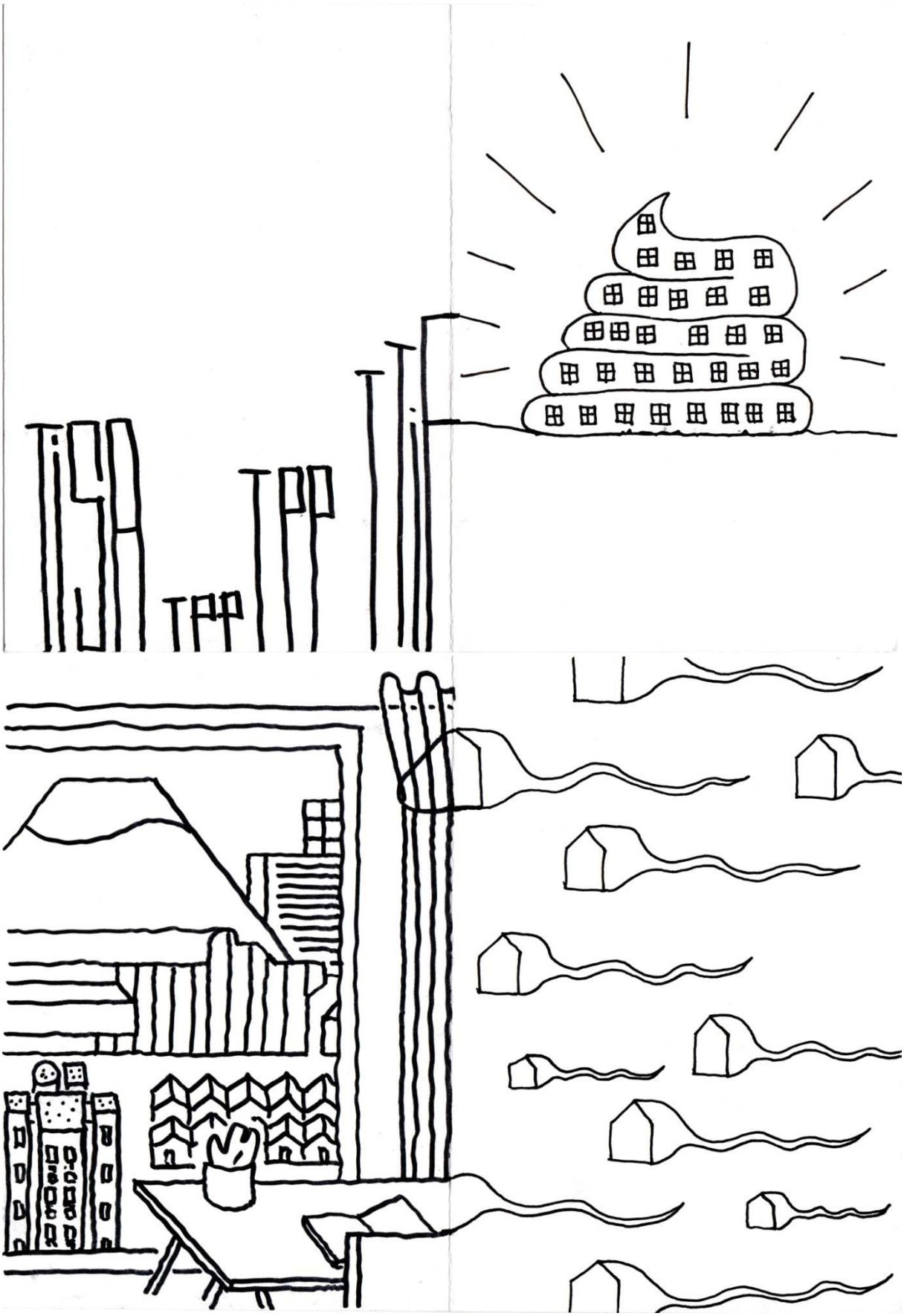


Figure 1 : *Les conditions de production du bâti dessinent pour une forte part l'architecture*, Xavier Wrona (Est-ce ainsi), Augustin Rosenstiehl (SOA), 2015.

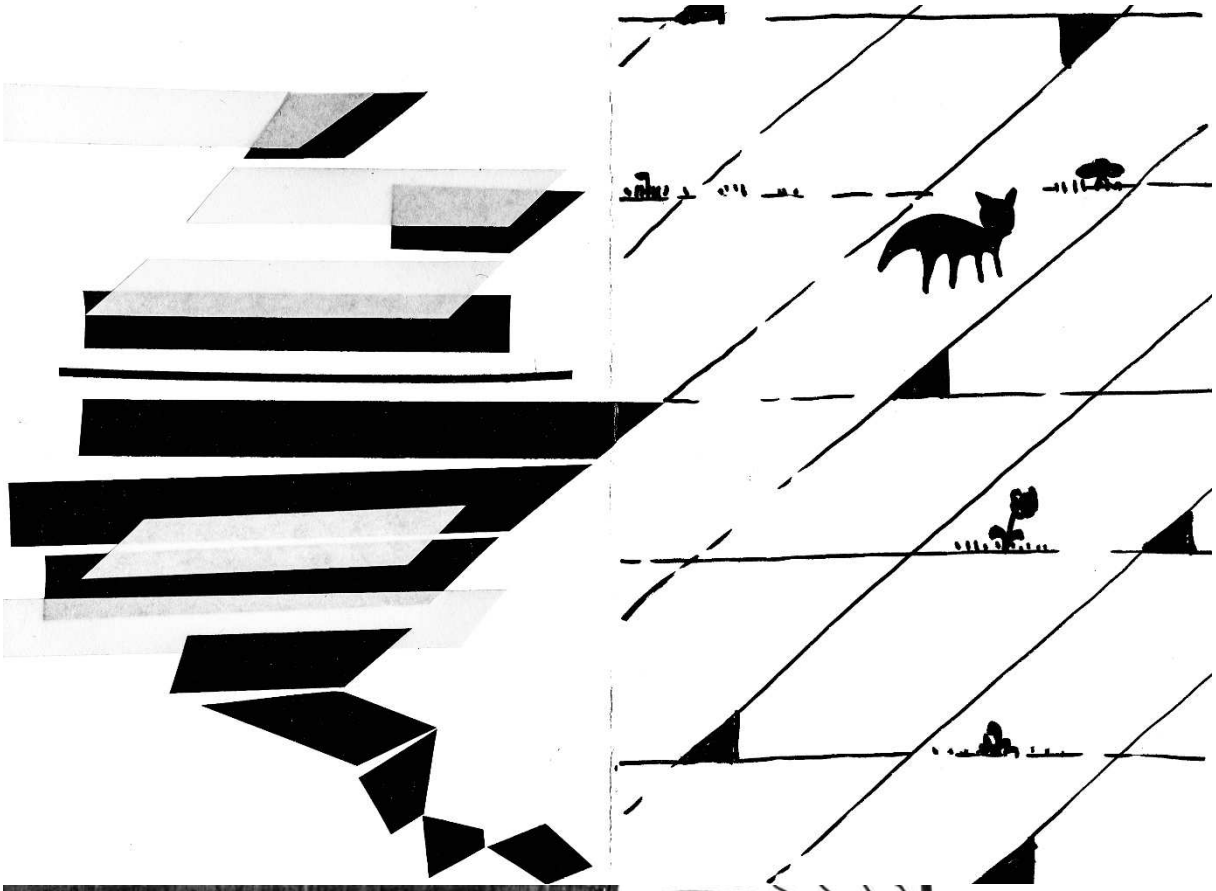
Figure 2 : *One Thousand and one,* Philippe Chiambaretta, Cédric Libert, Augustin Rosenstiehl (SOA), 2015.

Autre registre présent dans les dessins des trente architectes, celui du pessimisme voire de l'eschatologie. C'est le cas notamment du cadavre exquis intitulé *Cinéma* réalisé par Max Turnheim (agence UHO) et Léopold Lambert (revue The Funambulist) qui représente d'un côté une page noircie par des traits courts, vifs et verticaux, et de l'autre des personnes prisonnières derrière une ligne noire les séparant d'un vide, enveloppées dans des cercles plus ou moins parfaits. C'est aussi le cas du premier dessin de Léopold Lambert, qui représente des personnages bloqués derrières des grandes tiges semblant marquer une limite. Le cadavre exquis *Sans titre* réalisé par Éric Stephany et François Chas (NP2F) représente du côté gauche des lignes épaisses, verticales, biseautés vers l'avant, et du côté droit un chat noir perdu dans un paysage composé d'éléments dits de nature et de lignes fines et obliques.

Ce dessin a été en partie repris pour composer l'affiche de l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène*. Plusieurs de nos interlocuteurs, dont la Maison de l'architecture, ont reproché au chat noir de charger l'affiche d'un caractère eschatologique. Par exemple, le site internet Archi Design Club by Muuz a consacré un article[1130] à l'exposition en l'illustrant avec l'affiche retouchée de *Villes potentielles*, dont elle a retiré le chat. Pourquoi François Chas a-t-il utilisé la figure du chat noir dans son dessin ? Nous faisons l'hypothèse qu'il charge ainsi le discours de son dessin d'une certaine inquiétude générationnelle face aux questions que soulèvent les changements climatiques.

Enfin, de nombreux dessins représentent des éléments géométriques assez abstraits. C'est le cas par exemple des deux dessins de Jean-Christophe Quinton, du second dessin d'Ido Avissar, du second dessin de Dominique Perrault. Il est difficile de cerner s'ils portent un discours que nous n'arrivons à lire ou si le passage par l'abstraction montre un inconfort des architectes à se positionner autour des questions écologiques, ou encore si cela est lié à une difficulté avec le médium du dessin.

[1130] http://www.archidesignclub.com/magazine/actualites/agenda/47219-artcop21-villes-potentielles.html



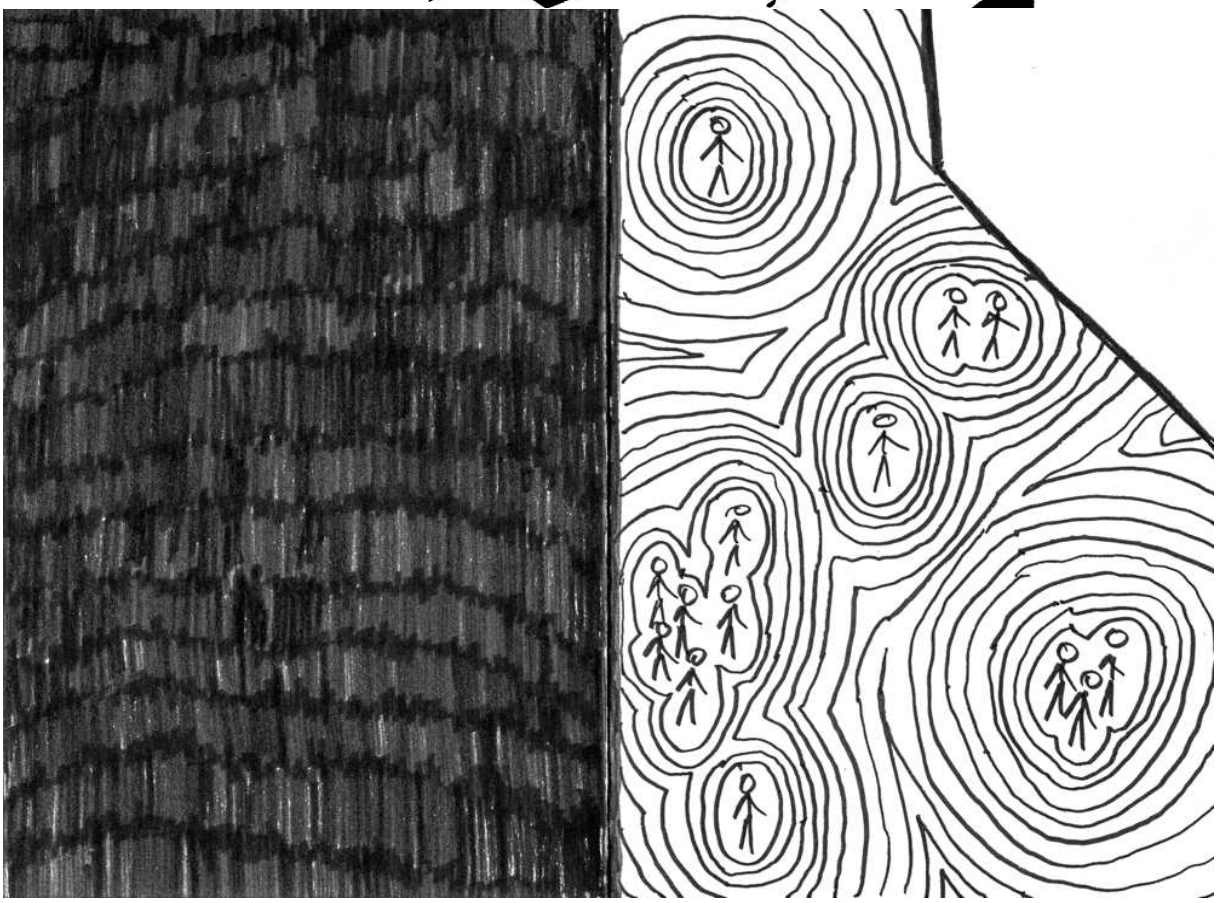


Figure 1 : *Sans titre*, Éric Stephany, François Chas (NP2F), 2015.

Figure 2 : *Cinema,* Max Turnheim (UHO), Léopold Lambert (The Funambulist), 2015.

Ce que dit à la production engagée sur les représentations de l'anthropocène : L'Atlas des trois figures

Pour l'*Atlas des trois figures*, chaque architecte nous a transmis trois images de référence, une pour chaque figure, constituant une matière constituée de quatre-vingt-dix images associées à quatre-vingt-dix textes. Certains, comme Xavier Wrona ou le collectif Encore heureux, s'appuient sur les images choisies pour porter un discours politique autour de la question écologique. Par exemple, le fondateur d'Est-ce ainsi choisit pour la figure de la Place une image d'explosion en Syrie[1131] à laquelle il joint le texte suivant : « Il ne s'agit pas de cynisme mais de tenter d'affirmer que l'anthropocène ne doit pas être compris comme un problème dissocié de la lutte des classes, de problèmes géostratégiques et de l'hyperpuissance du secteur bancaire qui en sont les causes. Les désordres colossaux du monde requièrent une intelligence politique accrue pour laquelle la pensée architecturale saurait être utile, quitte à devoir abandonner la production de beaux bâtiments. L'intelligence propre à la discipline architecturale a montré à maintes reprises au fil de l'histoire sa capacité à être utile sur d'autres objets que la production de bâti[1132]. »

Pour la figure de la limite, Julien Choppin propose la photographie d'un bras sur lequel est tatoué « Less » avec des sigles monétaires, accompagné du texte suivant : « En opposition au ¥€$ de Rem Koolhaas, cette injonction qui résonne comme une éthique si profonde qu'elle est dessinée à l'encre sous la peau. Un tatouage comme un principe général pour repenser les limites et les périmètres des échanges humains ou la valeur argent est un simple outil et non un référentiel ultime de domination qui conduit l'homme à son obsolescence[1133]. » Enfin, Anne Pellissier, cofondatrice de l'agence Urumqi, choisit pour la figure du foyer une image du film *Zabriskie Point* (1970) de Michelangeo Antonioni, dénonçant le capitalisme et le sexisme que porte la production du logement individuel d'après-guerre : « L'extrait montre un spot publicitaire pour une ville nouvelle aménagée en plein désert, aux abords de Phoenix (Arizona). Outre le sexisme dont l'idée de Foyer est totalement emprunte, Antonioni

[1131] *Air Strike against Isis*, US Led coalition in Kobani, Syrie, 2014.

[1132] Texte de Xavier Wrona pour la figure de la place.

[1133] Texte de Julien Choppin pour la figure de la limite.

Figure 1 : *Sans titre*, Éric Stephany, François Chas (NP2F), 2015.

Figure 2 : *Cinema,* Max Turnheim (UHO), Léopold Lambert (The Funambulist), 2015.

critique la société de consommation et le cynisme de la promotion immobilière de l'époque[1134]. »

Plusieurs architectes questionnent au travers des images qu'ils choisissent ce que fait l'anthropocène à notre rapport à la modernité et au progrès ; c'est le cas par exemple d'Antoine Espinasseau et de Gaëtan Brunet, qui sélectionnent une photographie de l'équipe qui supervise les premières images prises sur Mars, et y joignent ce texte : « Enthousiasmes ou angoisses face à l'évolution des techniques. L'anthropocène peut devenir la plateforme discutant de l'éthique des progrès[1135]. » Aussi, Max Turnheim, cofondateur de l'agence UHO, envoie pour les trois figures trois impressions écrans de discussions diffusées sur Youtube montrant des climatosceptiques ; il y joint à chaque fois le même texte intitulé « Climate realists » : « Un ensemble de figures publiques alimente le débat sur le réchauffement climatique. Ils considèrent ce dernier comme une thèse réfutable[1136]. »

Nous l'avons vu, les thèses portées par les climatosceptiques convoquent généralement les valeurs de la modernité et articulent deux idées : d'une part une méfiance ou une vigilance à l'égard de ce que l'on identifie comme étant des changements climatiques ; d'autre part l'idée que l'homme et la femme sont en possession des moyens de répondre aux éventuels problèmes environnementaux grâce au progrès que porte la société moderne. En questionnant le positionnement *de ceux qui doutent*, UHO met en exergue le clivage qui existe dans la communauté scientifique et politique sur le sujet et interroge aussi le rapport que le milieu de l'architecture entretient aux changements climatiques.

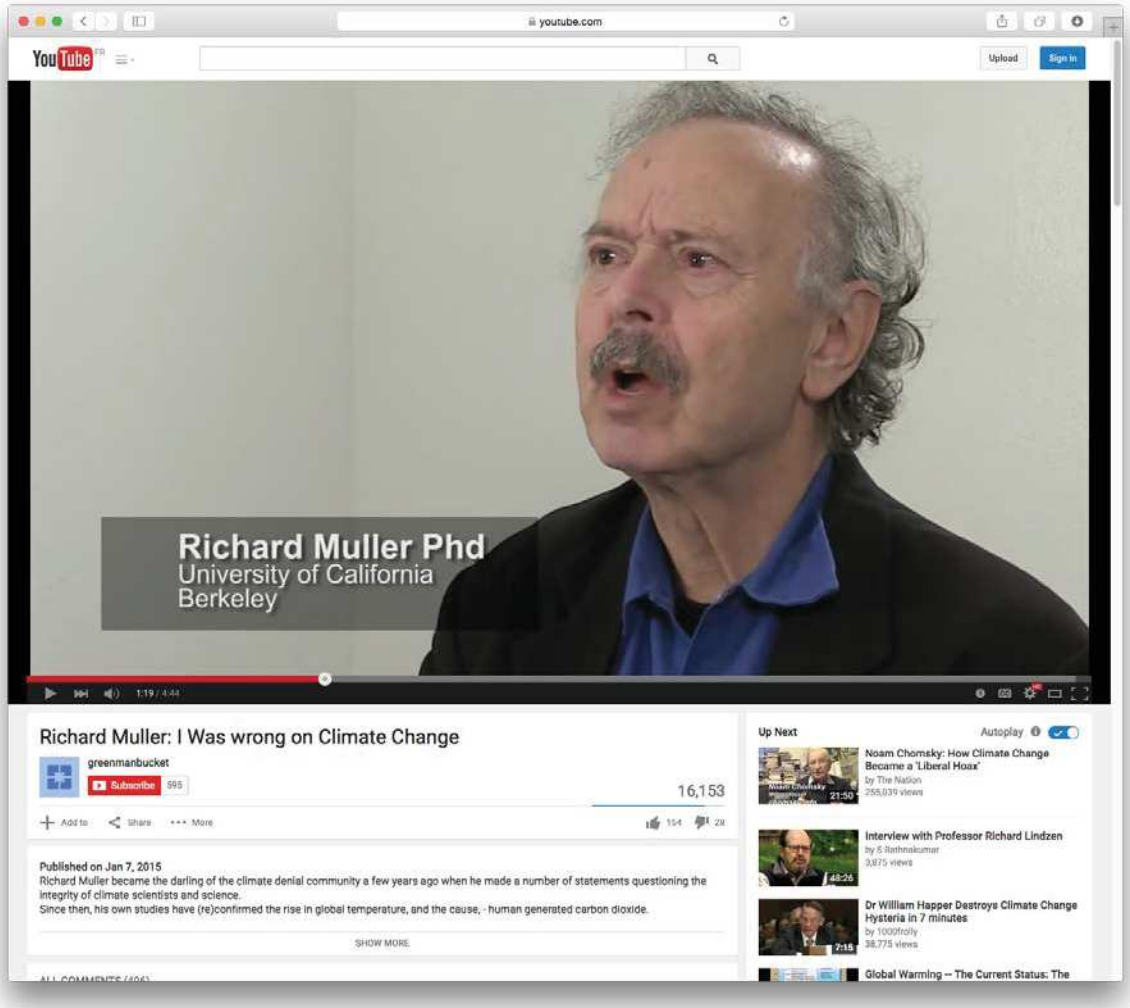
Aussi, en choisissant une photographie du Robin Hood Garden d'Allison et de Peter Smithson et en dénonçant la pauvreté du sol plat, Léopold Lambert tisse en filigrane une critique du projet moderne et de la standardification de l'architecture, de l'environnement et des corps qu'elle induit. Il y joint ce texte : « Pour en finir avec le sol plat : le jardin dessiné par Alison et Peter Smithson et sa colline crée des

[1134] Texte d'Anne Pellissier pour la figure du foyer.

[1135] Texte d'Antoine Espinasseau et de Gaétan Brunet pour la figure de la limite.

[1136] Texte de Max Turnheim pour la figure du foyer, de la place et de la limite.

NASA
Jet Propulsion Laboratory
California Institute of Technology


youtube.com
YouTube
Upload
Sign In
Richard Muller Phd
University of California
Berkeley
Richard Muller: I Was wrong on Climate Change
greenmanbucket
Subscribe 595
16,153
Add to
Share
More
Published on Jan 7, 2015
Richard Muller became the darling of the climate denial community a few years ago when he made a number of statements questioning the integrity of climate scientists and science.
Since then, his own studies have (re)confirmed the rise in global temperature, and the cause, - human generated carbon dioxide.
SHOW MORE
Up Next
Autoplay
Noam Chomsky: How Climate Change Became a 'Liberal Hoax'
by The Nation
255,039 views
Interview with Professor Richard Lindzen
by S Rathnakumar
3,875 views
Dr William Happer Destroys Climate Change Hysteria in 7 minutes
by 1000frolly
38,775 views
Global Warming -- The Current Status: The

situations que la platitude ne pourrait rêver offrir[1137]. » Les autres images que le fondateur de la revue *The Funambulist* choisit sont empreintes du même discours. Enfin, Djamel Klouche choisit pour la figure de la Place l'image de l'Exposition universelle de 1851 montrant le Crystal Palace et l'accompagne d'un extrait des *Notes d'hivers sur impressions d'été*[1138] de Fedor Dosteïvski, montrant les fulgurance et l'aporie du projet moderne : « La City avec ses millions et son commerce universel, le Palais de Cristal, l'Exposition Universelle… Oui, l'Exposition est sidérante… des gens venus tous avec une seule pensée, et qui se pressent, sans bruit, obstinément et sans rien dire, dans ce palais colossal, et vous sentez que c'est là que quelque chose s'est définitivement accompli, oui accompli, terminé[1139]… »

L'utilisation de représentations de la nature est présente dans les images choisies par les trente architectes. Par exemple, Simon de Dreuille revendique l'influence des formes, du rythme et plus largement de l'imaginaire que porte la nature ; pour la figure du foyer, il désigne un tableau d'Otto Dix, *Nelly als flora*, (1940) et l'accompagne du texte suivant : « Les plantes font l'objet d'une série lente et mystérieuse de métamorphoses. Elles produisent de l'indétermination et de la liberté parce qu'elles sont ambiguës. Elles oscillent entre l'animal et la pure structure. Elles sont à la fois habitantes et habitation. Elles nous mènent à penser qu'habiter est une action à double sens[1140]. » Clément Wuillemin, cofondateur de l'agence Base, choisit quant à lui une photographie d'une aire de jeux d'enfants du parc Montsouris représentant un paysage alpin. Il identifie les éléments de la nature et l'expérience que l'on en fait comme des outils du projet : « Cette maquette convoque et condense plusieurs paysages et figures qui nous sont chers : la montagne et les ouvrages (franchissements, tunnels), le voyage, l'exploration manuelle du territoire, l'implication corporelle, la miniaturisation, le jeu et la prise de risque[1141]. ».

Ido Avissar choisit pour la figure du foyer la photographie d'un paysage de la campagne française, à laquelle il joint un extrait d'un texte issu du film *La jetée* (1962) de Chris Marker : « On

[1137] Texte de Léopold Lambert pour la figure de la Place.

[1138] Fedor Dostoeivski, *Notes d'hivers sur impressions d'été*, Le Temps, 1868.

[1139] Fedor Dostoeivski, *Notes d'hivers sur impressions d'été*, Actes Sud, Arles, Collection Babel, 1995 [1868].

[1140] Texte de Simon de Dreuille pour la figure du Foyer.

[1141] Texte de Clément Wuillemin pour la figure de la Place.

recommence. Le sujet ne meurt pas, ne délire pas. Il souffre. On continue. Au dixième jour d'expérience, des images commencent à sourdre, comme des aveux. Un matin du temps de paix. Une chambre du temps de paix, une vraie chambre. Des vrais enfants. De vrais oiseaux. De vrais chats. De vraies tombes[1142]. » ; Can Onaner (Documents) pointe la question de la matière comme lien entre l'architecture et la nature. Il choisit pour la figure de la limite la représentation d'une ville en ruine et écrit : « Le désir de mettre au jour les matériaux d'une construction (en décroûtant une vieille façade ou en plaquant de la pierre sur une construction moderne) est en même temps une tentative pour manifester, au moins sur le plan symbolique, la nécessité d'un lien entre la matière de la maison et la nature. Dans le passé, la terre, la pierre et le bois utilisés sur un chantier provenaient généralement du site où 's'édifiaient la ferme, le village, la cité. La proximité des matériaux de construction garantissait une symbiose entre l'édifice et son lieu d'élection. Abandonnées ou détruites, les constructions retournaient spontanément à leur élément originel : le paysage naturel. Les ruines étaient exploitées comme une carrière à ciel ouvert, les champs et les forêts recouvraient les constructions abandonnées... La ville vivante, comme la nature, se nourrissait de cette substance stratifiée, de ce cycle perpétué depuis la nuit des temps[1143]. »

Dans un autre registre, Philippe Rahm (et c'est le seul) fait le lien entre la question que nous lui posons et les préoccupations actuelles sur la réglementation thermique. Pour la figure du foyer, il présente une photographie du salon de Marie-Antoinette qu'il accompagne de ce texte : « La décoration d'intérieur d'autrefois était en réalité la réglementation thermique 2020 de l'époque : les tapis, les tapisseries, les boiseries bloquaient la conduction froide des murs. Les rideaux et les paravents bloquaient les courants d'airs froids. Les lustres, les miroirs et les ors multipliaient la lumière. La cheminée était le radiateur[1144]. »

Les deux dispositifs mis en place, le cadavre exquis et l'atlas, permettent d'amasser une production qui nous renseigne sur les représentations de l'anthropocène d'un corpus d'architectes

[1142] Chris Marker, *La Jetée*, 1962.

[1143] Texte de Can Onaner pour la figure de Limite.

[1144] Texte de Philippe Rahm pour la figure du Foyer.

d'aujourd'hui. Plusieurs thématiques en émergent : l'eschatologie, ou du moins une réelle inquiétude, la critique du capitalisme, souvent portée par un discours sur la décroissance, l'ancrage des questions écologiques contemporaines dans une histoire longue, l'analogie avec diverses représentations de la nature. Dans un échange entre l'architecte hollandais Rem Koolhaas et Bruno Latour à l'occasion de l'ouverture de la Fondation Lafayette Anticipation, un débat a émergé entre les deux hommes autour des notions de futur et d'anticipation[1145]. Le philosophe français défendait l'idée que la notion de futur appartiendrait à la modernité quand l'idée d'anticipation serait notre manière contemporaine d'appréhender « ce qui vient ». Le futur mêlerait l'optimiste d'un avenir radieux avec le rêve d'un progrès toujours salvateur, quand l'anticipation serait chargée d'une inquiétude certaine que le « nouveaux régime climatique » aurait participé à instaurer. C'est peut-être cette inquiétude que porte l'anticipation qui pourrait caractériser le plus justement l'imaginaire que construit l'anthropocène chez les jeunes architectes que nous avons sollicités.

[1145] 9 février 2018.

Troisième chapitre

Les mots du récit écologiste dans les médiations du milieu de l'architecture 2011-2015

Une augmentation ambiguë

Au total, 530 événements en relation avec la question écologique sont recensés sur la période que nous étudions dans cette partie, à savoir 2011-2015 (donc en cinq ans, 2011 et 2015 sont compris), soit une moyenne de 106 événements par an. Pour la période précédente, qui s'étend de 2001 à 2011, la moyenne était à 90 événements par an. Pour la première période, de l'entre-chutes, celle du Mur et celle des Tours, celle du communisme et celle du capitalisme, de 1989 à 2001, le nombre d'événements recensés était de 24 par an.

Certes, on constate une augmentation entre la deuxième et la troisième période : si on se réfère à la moyenne annuelle, qui passe de 90 à 106 événements, elle est de 18 %. Néanmoins, elle est à pondérer par plusieurs paramètres. D'une part, cette augmentation est significativement plus faible que celle que nous avons pu observer entre la première et la deuxième période (+ 275 %). D'autre part, la moyenne de la période 2001-2011 prend en compte les événements, encore peu nombreux, du début des années 2000. Si on se limite, comme pour la période 2011-2015, à cinq ans, et que l'on prend donc les années 2006 à 2010, la moyenne annuelle monte alors à 136 événements par an. Enfin, si l'on remet en perspective la courbe des événements recensés autour de l'écologie avec celle de notre catégorie de référence « habitat », on observe qu'elles suivent la même tendance : si l'on s'arrête à l'étude stricte des périodes 2 et 3, la catégorie « habitat » passe d'une moyenne annuelle de 39 à 54 événements (+ 44 %). En revanche, on constate aussi les premières années des années 2000 diminuent considérablement la moyenne de la deuxième période. Par ailleurs, si l'on regarde la courbe des événements recensés sur l'écologie, on observe qu'après un pic significatif en 2010, la courbe décroit jusqu'à 2015.

À partir de ces données, on peut observer que par rapport à la fortune toujours croissance que poursuivent les événements autour de l'écologie de 1989 à 2010, l'année 2011, et la période qu'elle ouvre, montrent un recul dans la frénésie « durable » qu'a pu vivre le milieu de la médiation de l'architecture française. Si l'on se penche sur la nature des événements organisés au cours de la période 1989-2015,

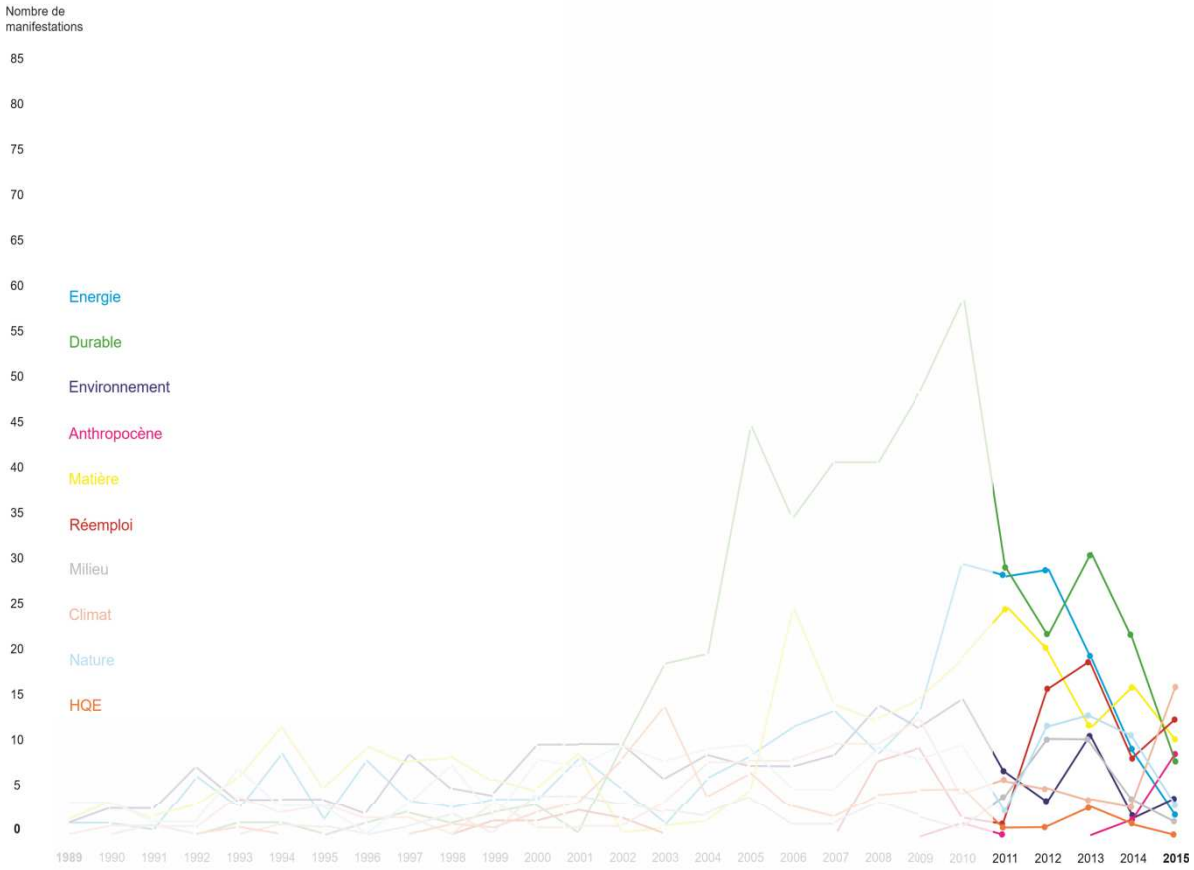


Figure 1 : Évolution du nombre de manifestations par thème sur la période 1989-2015 d'après notre recensement.

on constate qu'en réalité, la chute du nombre d'événements recensé autour du durable dans la période 2011-2015 provoque la baisse globale du nombre d'événements autour de l'écologie : les autres catégories, dans leur majorité, ne sont pas touchées par cette diminution.

Pourtant, la tenue en décembre 2015 de la COP21 à Paris semblait promettre une augmentation exponentielle du nombre de manifestations autour de l'écologie : cela n'a pas été le cas, au contraire, 2015 poursuit la chute que subissent les années qui suivent 2010, et comptabilise seulement 60 événements autour de l'écologie. Certes le recensement de 2015 connait quelques lacunes que nous expliciterons, néanmoins, même s'il y a une marge d'erreur possible dans le recensement de cette année, le nombre et la nature des manifestations du monde de l'architecture autour de la COP21 reste significativement bas.

Une faille dans la méthodologie

À partir de mai 2014, la revue *Archiscopie* cesse d'inclure dans son format papier son recensement des différents événements en lien avec l'architecture. Elle propose alors de réaliser ce recensement en ligne. Il ne sera effectif qu'à partir de l'automne 2015, les événements entre mai 2014 et septembre 2015 ne sont alors quasiment pas recensés. Nous avons ainsi dû pour les années 2014 et 2015 recouper le recensement proposé avec ceux de *D'Architectures* et d'*AMC*. Le relevé des deux revues françaises étant moins complet que celui que proposait *Archiscopie*, il nous a semblé cohérent de compiler la matière des deux calendriers. Le recensement que proposait *Archiscopie* était beaucoup plus dense concernant certains types d'événements, comme les conférences : les recensements de *D'Architectures* et *AMC* listent plutôt les expositions. On constate aussi des différences de sujets recensés : le recensement d'*Archiscopie* relevait plus largement les sujets connexes à l'architecture et des lieux assez éloignés du monde des architectes, quand les recensements de *D'Architectures* et *AMC* se concentrent plus sur les manifestations du milieu de l'architecture. Si le recensement de 2014 et de 2015 est potentiellement imparfait et s'il doit être analysé avec précaution, nous avons tenté en croisant les données de pallier les lacunes qu'il pouvait contenir pour approcher au plus près le travail mené sur les années 1989-2013.

1. Implications de différents lieux du milieu de l'architecture sur la question écologique

Dans cette première partie des années 2010, trois lieux sont particulièrement dynamiques dans l'organisation d'événements liés aux questions écologiques : il s'agit des écoles d'architecture, des CAUE et des maisons de l'architecture, qui totalisent ensemble 47,2 % de l'ensemble des événements recensés autour de l'environnement. C'était aussi le cas dans les années 2000, nous l'avons vu dans la deuxième partie : ces trois entités, de natures pourtant assez différentes, totalisaient alors 45,2 % des événements. Dans les années 1990, les maisons de l'architecture, encore peu nombreuses et moins dynamiques, étaient peu présentes ; en revanche le laboratoire CRATerre y occupait la troisième place des entités les plus actives avec la coordination de 8 % de l'ensemble des événements autour de l'écologie (contre 1 % dans les années 2000 et 2 % dans la première moitié des années 2010).

À noter que le Conseil national de l'Ordre des architectes (CNOA) et les conseil régionaux de l'Ordre sont quasiment absents des événements recensés autour de l'écologie. Dans le recensement de la décennie 2000, nous n'avions relevé que deux manifestations, comme pour les années 1990. Durant la période 2011-2015, nous recensons l'organisation d'une seule manifestation. Le 30 novembre 2015, dans le cadre de la COP21, le CNOA, en partenariat avec l'Union Internationale des Architectes et le Conseil pour l'international des architecte français, organisent une Conférence internationale intitulée *Architecture le climat de l'avenir* sous la forme d'une table ronde. Les intervenants sont aussi nombreux : y participent notamment la ministre du Logement, de l'Égalité des territoires et de la Ruralité Sylvia Pinel, l'architecte Anna Heringer, l'urbaniste Frédéric Bonnet, la climatologue Sylvie Joussaume. Près de 400 auditeurs auraient assisté à la conférence[1146]. Par ailleurs, à noter que l'UIA est assez dynamique sur le thème de l'écologie dans les années 2011-2015 : c'était déjà le cas dans les deux décennies précédentes. En 2014 à Durban (Afrique du Sud), l'UIA consacre son XXV^{e} Congrès à la résilience et à l'écologie dans un événement intitulé

[1146] Source CNOA [en ligne] https://www.architectes.org/atom/6862

Otherwhere[1147], avec Rahul Mehrotra, Joe Noero, Franis Kéré, Fanuel Motzepe, Wang Shu et Susannah Drake.

Dans le recensement mené dans les années 2000, nous avions identifié une présence plus marquée du Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB) et de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie dans l'organisation d'évènements autour de l'écologie : 23 événements du côté du CSTB, 10 de celui de l'ADEME soit 3,7 % des manifestations recensées dans le monde de l'architecture entre 2001 et 2011. Cette implication des deux acteurs publics, du bâtiment et de l'énergie, est beaucoup plus faible dans ce début des années 2010 : nous avons relevé quatre événements organisés par le CSTB et deux par l'ADEME, ce qui représente 1,1 % des événements recensés autour de l'écologie, plus de trois fois moins que dans la décennie précédente. La décennie 2000 est la décennie du durable et de la performance énergétique, quand la première moitié des années 2010 est plus hétérogène et diverse. Le CSTB comme l'ADEME ont plus d'intérêt à s'inscrire dans la décennie 2000 dont ils partagent les directions et les objectifs.

Les écoles d'architecture

Durant la période que nous étudions, les écoles sont les lieux où se déroulent le plus d'événements autour de l'écologie, ce qui était déjà le cas dans les années 1990 et dans les années 2000. C'est aussi le lieu dont l'engagement est le plus constant : dans les années 1990, 21 % des événements en lien avec l'écologie s'y déroulent (61 manifestations), 21,4 % dans les années 2000, (193 manifestations), et 21,3 % dans la première partie des années 2010 (113 manifestations). Probablement de par leur propre identité, les écoles sont un des lieux où la question écologique est abordée dans sa diversité.

Dans les années 1990, les écoles d'architecture de Grenoble, Nancy, Clermont-Ferrand et Bordeaux sont les plus actives dans l'organisation d'événements autour de l'écologie, dans les années 2000, les écoles de Lille, Paris-Malaquais, Marne-La-Vallée et Grenoble sont les plus engagées. Dans le début des années 2010, ce

[1147] Du 3 au 7 août 2014.

sont les écoles d'architecture de Paris-Belleville, de Nantes et de Grenoble qui organisent le plus de manifestations autour de l'écologie, totalisant à elles trois 50 événements, soit 45 % de l'ensemble des manifestations. Les écoles de Versailles, Clermont-Ferrand et Rouen se distinguent aussi, organisant 23 événements, soit 20 % des manifestations. Les écoles de Bordeaux, Paris-Malaquais, Marne-la-Vallée, Nancy[1148], pourtant engagées dans les décennies précédentes sont peu présentes dans la période étudiée.

Peu dynamique dans les années 2000, l'ENSA Paris Belleville devient l'école la plus active dans l'organisation d'événements autour de l'écologie, avec 21 manifestations recensées, soit 18 % des événements montés dans les écoles. À titre de comparaison, sur la même période, le Pavillon de l'Arsenal organise dix événements, soit deux fois moins que Paris-Belleville. S'il y a une assez grande diversité dans les sujets abordés au sein des manifestations de l'École de Paris-Belleville, on note une prédominance d'une approche que l'on pourrait qualifier d'*alternative*. La présence de l'association Bellastok dans l'école de Belleville, association constituée d'anciens étudiants, influence très certainement l'orientation que prend l'école d'architecture. L'association Bellastock est à l'origine d'un tiers des manifestations que Belleville organise autour de l'écologie.

Association d'architecture expérimentale montée en 2006, Bellastock initie « des projets innovants, écologiques et solidaires, et propose des alternatives à l'acte traditionnel de construire[1149] » ; l'association est particulièrement connue grâce à son festival annuel qui réunit autour d'une thématique annuelle de nombreux étudiants et jeunes architectes pendant plusieurs jours. En 2012, l'association organise dans son école la conférence *Round I. Réemploi : objets, espace* et fait intervenir notamment Rotor et Jean-Marc Huygen. Les *Round II*[1150] et *III*[1151] se déroulent à l'ENSA Paris-Val-de-Seine. Bellastock organise aussi à Paris-Belleville un cycle de trois conférences

[1148] Elles organisent respectivement entre 2011 et 2015 : 0, 4, 3, 2 événements.

[1149] Présentation de l'association sur son site https:/www.bellastock.com/presentation.

[1150] Conférence *Round II. Et si le réemploi pouvait aussi s'appliquer aux lieux ?*, avec EXYZT, Stefan Shankland, Bruit du frigo, ENSA Val de Seine, 7 mars 2012, organisée par Bellastock.

[1151] Conférence *Round III. Et si mettre la main à la poubelle et à la matière était une forme d'apprentissage pour l'architecte ?*, avec Frédéric Tabary, Encore Heureux, compagnie KMK, ENSA Val de Seine, 14 mars 2012, organisée par Bellastock.

Figure 1 : Affiche d'un cycle de conférence de Bellastock à l'ENSA Paris Belleville.

Sur le thème de l'eau, en mars 2014 intitulées *L'eau ressource*[1152], *L'eau : un risque*[1153], *Vivre sur l'eau*[1154].

Si les questions de réemploi et de matériaux sont particulièrement présentes dans les manifestations qu'organise l'ENSA Paris-Belleville autour de l'écologie, d'autres sujets assez divers sont aussi représentés. Par exemple, l'agriculture urbaine mobilise plusieurs manifestations, notamment en 2013 avec la conférence *Terre et territoire. Ville et agriculture : un paradoxe*[1155] *?* qui fait intervenir Clinamen, Atelier Roberta, Pierre Donadieu. La question de la décroissance est suggérée, du moins dans le titre de la conférence *Les approches écologiques de l'architecture, le concept d'une « architecture lente*[1156] *»*. Enfin, le développement durable est aussi appréhendé dans le cadre de l'exposition *Les ressources de l'architecture durable*[1157] et du colloque *Recherche pour une architecture de la ville durable* qui l'accompagne. Conçue par Pierre Lefèvre sur une idée de Pierre Clément, cette manifestation a pour objectif « de montrer la ville la ville durable comme résultante d'une mutation des pratiques d'aménagement et d'architecture, à mettre en synergie le monde de la recherche et le monde opérationnel, à substituer à l'image bucolique à l'image de l'éco-quartier, l'image urbaine de la ville durable, à faire un bilan des prises en compte de ces préoccupations dans l'enseignement de l'architecture[1158]. »

L'École d'architecture de Nantes est à l'initiative de l'organisation de seize événements autour de l'écologie. Comme l'école de Belleville, les manifestations qu'elle organise autour des questions environnementales s'emparent de sujets très divers : en premier lieu, une réflexion sur la matière et parfois le réemploi avec par exemple des conférences sur le bois[1159] ou sur la terre[1160], une conférence de Julien Perraud (cofondateur de l'agence RAUM) en 2013 intitulée

1152 5 mars 2014, avec Marie Pire.

1153 12 mars, avec Thierry Maytraud, Jacques Rougerie et Christian Weiss.

1154 19 mars 2014, avec Jean-Louis Achart et Gérard Ronzatti.

1155 20 avril 2013.

1156 8 avril 2011.

1157 Du 12 janvier au 18 février 2012.

1158 Texte de présentation de l'exposition dans *Archiscopie,* janvier 2011, page 8.

1159 Conférence *Le Bois*, ENSA Nantes, 6 décembre 2006.

1160 Conférence *Construire en terre crue au Nord comme au Sud : réalisation de Martin Rauch et Anna Heringer*, par Dominique Gauzin-Müller, ENSA Nantes, 16 décembre 2013.

Matière/Milieu[1161], une discussion intitulée *Re-architecture : les démarches émergentes*[1162] en 2013 faisant aussi intervenir Alexandre Labasse (directeur du Pavillon de l'Arsenal) et le collectif Les bruits du frigo. Le thème de l'agriculture urbaine est aussi appréhendé dans plusieurs conférences, comme en 2011 la conférence *Droit de cité pour l'agriculture*[1163] ou encore la conférence *Biodiversité urbaine : problématique, questions, solutions*[1164]. Enfin, le thème du développement durable est aussi interrogé comme dans la conférence de Chérif Hanna en 2013 intitulée *Les controverse de la ville durable*[1165] ou encore dans le cadre du cycle de conférences *Imaginons Nantes 2013 : développement durable*[1166] au sein duquel Edgar Morin intervient[1167]. À noter la conférence de l'architecte Raphaëlle Hondelatte (agence Hondelatte-Laporte) dont le titre *Pour une architecture qui créé un environnement plus qu'elle n'en consomme*[1168] laisse à supposer une approche presque mésologique. Enfin, l'ENSA Nantes, en partenariat avec le Lieu Unique et la Maison régionale de l'architecture des Pays de Loire, organise un cycle de conférences intitulés *Les Rendez-Vous Compte* autour du climat, sous le titre *L'architecture face aux enjeux du climat.* Les rencontres se tiennent dans le cadre de la COP21, dont elles profitent éventuellement de la dynamique. Les ingénieurs Alain Lepietz et François Garde, les architectes Duncan Lewis et Carin Smuts, la journaliste Agnès Sinaï et le géographe Denis Mercier y participent.

Dans *D'Architectures*, il est indiqué que l'architecte Vincent Callebaut intervient dans cette manifestation, une brève en ligne est même consacrée à sa supposée conférence qui serait intitulée *Smart City 2050 ou les cités bioniques*. Néanmoins, sur le site de l'ENSA Nantes qui répertorie l'ensemble des interventions du cycle 2015-2016 sur le climat, nous ne trouvons pas de trace de la conférence de l'architecte français. La légitimité de l'architecte est aussi fragile dans le milieu de l'architecture que sa médiatisation dans le grand public est dynamique. Ses projets peu crédibles d'un Paris « vert et intelligent »

[1161] 23 mai 2013.

[1162] 23 mai 2013.

[1163] 21 avril 2011.

[1164] 05 avril 2011.

[1165] 28 novembre 2013.

[1166] 04 avril 2012.

[1167] Intervention intitulée *La cité en 2013 : et l'humain dans cette histoire ?*

[1168] 24 mars 2011.

en 2050 sont relayés des bureaux de la Maire de Paris aux plateaux de télévisions (du journal télévisé de TF1 à *Ce soir ou jamais* en passant par le journal télévisé de LCI) en passant par la presse (de *Libération* à *VSD* en passant par *Le Figaro*). Alors que ces projets sont critiqués, voire moqués dans le milieu de l'architecture, son intervention auprès d'intervenants crédibles comme Agnès Sinaï ou Duncan Lewis dans un événement monté par une école d'architecture, une maison d'architecture et le Lieu Unique, nous interroge sur la place que prend Vincent Callebaut (et la légitimité de son discours) chez les architectes.

L'École d'architecture de Grenoble est la seule à rester dynamique tout au long de la période qui s'étend de 1989 à 2015. Elle faisait déjà partie, dans les deux périodes précédentes des trois écoles les plus actives autour des questions écologiques. Si son dynamisme est en partie lié à sa proximité avec le laboratoire CRATerre, il n'en demeure pas moins qu'en dehors de ce travail engagé autour de la promotion de la terre, l'école de Grenoble s'implique plus largement dans des manifestations autour de la matière et du milieu. Sur des questions mésologiques, elle reçoit en 2012 l'architecte Boris Bouchet pour une conférence intitulée *Milieu ?*[1169] et en mars 2013 l'architecte et artiste Jean-Luc Bourreau pour l'exposition *Empreinte du vent, de l'eau et des hommes sur l'épiderme terrestre.* Le thème de l'agriculture urbaine y est aussi présent : par exemple en 2012, l'ingénieur Nicolas Bel, cofondateur de Topager, spécialisé sur l'agriculture urbaine sur les toits y donne la conférence intitulée *Le biomimétisme dans l'architecture*[1170]*.* Enfin, la transition énergétique revient dans plusieurs manifestations, comme en 2011 avec la conférence intitulée *Les villes face à la transition énergétique : quelles politiques locales*[1171] ou en 2015 la conférence du paysagiste Dirk Sijmons (cofondateur de H+N+S) intitulée *Paysage et énergie : concevoir la transition*[1172]*.*

Si l'École d'architecture de Versailles ne se distingue pas dans le nombre des manifestations qu'elle organise autour de l'écologie (au total huit soit 7 % de l'ensemble des manifestations organisées autour des questions environnementales dans les écoles), il n'en demeure

[1169] 8 novembre 2012.

[1170] 15 novembre 2012.

[1171] 14 avril 2011.

[1172] 19 novembre 2015.

Figure 1 : Affiche des rencontres *Climats construits – construire de climats* organisées par Philippe Rahm.

pas moins que les événements qu'elle coordonne possèdent une certaine amplitude. Le 25 novembre 2013, elle organise la conférence intitulée *Esthétique et éthique de l'environnement* et y fait intervenir l'artiste Élise Morin et le philosophe Fabrice Flipo. L'année suivante, en 2014, l'ENSA Versailles accueille le colloque issu du programme de recherche *Ignis Mutat Res* intitulé *Ville, énergie et transition énergétique : quelles innovations architecturales, urbaines et paysagères*[1174] avec Sébastien Marot, Werner Sobek, Dominique Rouillard, Diébédo Francis Kéré.

Pendant la COP21, l'architecte Philippe Rahm, maître-assistant (titulaire) à l'ENSA Versailles, y coordonne trois débats dont le titre général est *Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction de climats*. L'événement est, avec celui qu'organise l'ENSA Nantes, un des plus importants qu'organise une école d'architecture pendant la *Conférence de Paris*. L'ambition affichée de la manifestation est de cerner « les liens entre art, architecture et climat en écho à la COP21 ». La premier table ronde s'intitule *AIR (le chauffage comme nouveau formalisme architectonique)*[1175] et réunit Philippe Rahm, Berdager et Péjus, Cyrille Somonnet et Matthias Schuler ; la deuxième *LUMIERE (l'éclairage comme astronomie domestique)*[1176] rassemble Berger et Berger, Laurent Grasso, Matthieu Poirier, Mathieu Lehanneur (Bruno Latour devait initialement aussi participer à cet événement) ; enfin la troisième *VAPEUR (le bâtiment comme construction d'une brise d'intérieur)*[1177] regroupe Nicolas Dorval-Bory, Anouska Vasal, Dominique Gonzalez-Foerster, Carlo Ratti.

Avec cet événement, l'ENSA Versailles, portée par Philippe Rahm, propose une approche à contre-courant de l'écologie. À la fois à l'écart des injonctions de transition énergétique et de développement durable – certes moins prégnantes que dans les années 2000 mais néanmoins toujours présentes –, à l'écart aussi des thématiques dites plus « alternatives » comme l'agriculture urbaine ou le réemploi. Les trois tables rondes empruntent une terminologie précise, convoquent autant la philosophe et l'art que l'architecture, et s'inscrivent dans l'esthétique très rahmienne qui oscille entre gravité et désinvolture,

[1174] 10 et 11 juillet 2014.

[1175] 19 novembre 2015.

[1176] 26 novembre 2015.

[1177] 03 décembre 2015.

entre modernité et postmodernisme, entre une inscription dans l'histoire longue et dans une ultra-contemporanéité. Avec ces trois rencontres aux intervenants prestigieux et aux titres manifestes, l'ENSA Versailles défend aussi un positionnement critique sur l'événement tonitruant qui attend Paris et plus largement le monde.

Un dernier point sur les écoles : de 2012 à 2015, chaque année, l'ENSA Paris-Malaquais organise en partenariat avec la Maison du Japon et l'Association franco-japonaise de l'architecture et du design une série de manifestations autour de l'accident nucléaire de Fukushima. En mars, à chaque anniversaire de l'événement tragique, l'école parisienne monte une exposition et un colloque intitulés *Ville et architecture après le 11 mars. Comment les architectes régénèrent-il le local ?* L'événement réunit les architectes japonais les plus importants. Ces manifestations sont les seules que nous avons recensées, avec l'émission de radio *Métropolitain*, à aborder la question écologique par le prisme de la catastrophe, et de la catastrophe majeure de ce début de décennie qu'est celle de Fukushima. Aussi, l'ENSA Paris-Malaquais est partenaire de l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène* qui se tient pendant la COP21 à la Maison de l'architecture en Île-de-France. Si ce n'est pas une manifestation qu'elle conçoit, l'école participe à son financement et suit l'évolution de son commissariat.

Les CAUE

Les CAUE sont à l'initiative de l'organisation de 75 événements entre 2011 et 2015 soit 14 % de l'ensemble des manifestations qui se tiennent autour de l'écologie autour de cette période. C'est à peine plus que dans la période précédente où les CAUE portaient 13 % de ce type de manifestations. Les CAUE du Val de Marne et du Val d'Oise sont les plus dynamiques. Dans la décennie 2000, la majorité des manifestations organisées par les CAUE s'orientaient vers les questions de performance énergétique, de réglementation et de certification et d'aménagement durable. Le thème de la HQE y était fortement représenté. Dans cette première partie des années 2010, les manifestations que portent les CAUE sont beaucoup plus diverses ; on pourrait les classifier autour de cinq axes.

Le premier axe serait celui de la performance énergétique et de la réglementation, déjà très présent dans les années 2000, avec par exemple la formation au CAUE des Hauts-de-Seine en 2012 *PLU et documents d'urbanisme : adéquation avec les Grenelle 1 et 2*[1178], la conférence au CAUE du Val-de-Marne *Les économies d'énergies dans le bâtiment collectif*[1179]ou encore le séminaire organisé par le CAUE Val-de-Marne avec l'Agence de l'énergie Val-de-Marne et l'ADEME intitulé *Réseau de chaleur et géothermie, situation, problématique et perspectives*[1180]. Par rapport à la période précédente, 2001-2011, on note un plus grand nombre de manifestations dont les intitulés semblent potentiellement « critiques », comme par exemple celui de la conférence d'Emmanuelle Colboc au CAUE d'Agen, *Le logement, simple marchandise BBC ?*[1181], ou le colloque qu'organise le CAUE de Haute-Savoie intitulé *Construire un bâtiment basse consommation, et après ?*[1182]

Le deuxième thème est celui de l'agriculture urbaine. Assez peu présent dans les CAUE dans les années 2000, il devient central dans la décennie suivante. De 2011 à 2013, chaque année, l'ensemble des CAUE organise collectivement une semaine intitulée *Agriculture et Paysage* en abordant les thèmes de la biodiversité, de la maîtrise du foncier, du développement local, du devenir des paysages agricoles. Aussi, de nombreuses manifestations dans les CAUE s'emparent ponctuellement de cette thématique. Par exemple, en 2011, le CAUE du Val d'Oise monte la conférence *L'Agriculture périurbaine et ses enjeux*[1183] ou en 2013 se tient la conférence de Nicolas Rouget dans le CAUE du Nord intitulée *Évolution du projet Agri-urbaine de Lille Métropole*[1184].

Le troisième axe est celui de l'éco-conception : le préfixe « éco » envahit un grand nombre des titres des événements qui se tiennent dans les CAUE dans la période 2011-2015, comme par exemple le

[1178] 15 décembre 2012.
[1179] 5 avril 2012.
[1180] 14 juin 2012.
[1181] 26 mars 2011.
[1182] 24 octobre 2012.
[1183] 5 avril 2011.
[1184] 14 mai 2013.

colloque en 2011 *Forum Éco construire*[1185] ou en 2012 la conférence au CAUE de la Haute-Vienne *Éco-constuire en Limousin : une action de terrain*[1186].

Le quatrième thème est celui de la matière, qui émerge relativement timidement au sein des CAUE. Le CAUE de la Haute-Vienne organise trois conférences[1187] autour de trois matériaux , la pierre, la terre et le bois en 2012. D'autres événements sont organisés sur la terre et le bois. Par ailleurs deux expositions sont montées au sein des CAUE autour de la question du réemploi : en 2012, le CAUE des Côtes d'Armor organise à Saint-Brieux l'exposition *Réemploithèque*[1188] qui présente une sélection de projet de construction ou d'aménagement en France et à l'étranger conçus à partir de matériaux de récupération. La scénographie est réalisée avec des cagettes. Aussi, en 2015 le CAUE du Bas-Rhin accueille l'exposition *Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture*[1189] conçue par Encore Heureux et présentée quelques mois plus tôt au Pavillon de l'Arsenal.

Enfin, le cinquième thème est celui du durable : déjà central dans les années 2000, il est toujours fortement présent dans les événements qu'organisent les CAUE. Plusieurs exemples, en 2011 au CAUE d'Agen la conférence *L'architecture au cœur des enjeux du développement durable*[1190], en 2012 au CAUE de l'Essonne, la conférence *Aménager durablement les espaces publics des petites communes,* ou en 2013 la conférence coorganisée par les CAUE de Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne, intitulée *Le quartier des temps durable*[1191].

Le fait que les CAUE, très orientés dans les années 2000 vers l'approche dominante de l'écologie de la décennie, à savoir celle du développement durable et de la performance énergétique, se dirigent vers des thématiques plus variées, abordant des sujets divers comme l'agriculture urbaine ou le réemploi, nous renseigne sur l'évolution que subissent justement ces thématiques. L'agriculture urbaine, la matière

1185 7 avril 2011.

1186 15 novembre 2012.

1187 *La pierre : actualité de ce mode de construction*, 22 novembre 2012. *La terre dans tous ses états*, 29 novembre 2012. *La Filière bois*, 6 décembre 2012.

1188 Du 12 janvier au 17 février 2012.

1189 Du 12 novembre au 18 décembre 2015.

1190 8 janvier 2011.

1191 20 juin 2013.

ou le réemploi étaient des sujets qui se développaient jusqu'alors plutôt dans les marges, portés par des personnalités pionnières : leur investissement par les CAUE montre qu'ils font partie des thématiques dominantes dans ces années 2010.

Les maisons de l'architecture

D'après le recensement que nous avons mené, les maisons de l'architecture sont à l'initiative de l'organisation de 62 événements autour de l'écologie entre 2011 et 2015, ce qui représente 11,7 % de l'ensemble des manifestations du milieu de l'architecture sur la question environnementale. À titre de comparaison, dans la période précédente, les maisons de l'architecture étaient impliquées dans environ 10 % des manifestations autour de l'écologie. Aussi, dans les années 2000, la Maison de l'architecture en Île-de-France (MAIDF) est à l'initiative de 22 % des événements montés autour de l'écologie dans les maisons de l'architecture : entre 2011 et 2015, plus de la moitié (53 %) des événements à caractère écologique qui se tiennent dans les Maisons de l'architecture se font dans la MAIDF. Nous avons recensé 33 manifestations autour de l'écologie à la MAIDF ; à titre de comparaison, nous en avons relevé 10 au Pavillon de l'Arsenal et 27 à la Cité de l'architecture et du patrimoine. Ces chiffres nous renseignent sur le dynamisme de la MAIDF en ce qui concerne la question écologique, néanmoins ils sont à prendre avec précaution : si le Pavillon ou la Cité organisent moins d'événements de cette nature, certaines expositions, comme l'exposition en 2011 *La ville fertile, vers une autre nature urbaine*[1192] à la Cité ou en 2015 l'exposition *Matière grise–matériaux, réemploi, l'architecture*[1193] ont une influence plus importante sur le milieu de l'architecture que la plupart des manifestations de la MAIDF.

La MAIDF entretient un partenariat avec l'Institut pour la conception écoresponsable du bâti (ICEB). Association rassemblant 70 membres, l'ICEB a pour ambition d'élaborer et de promouvoir « des solutions innovantes en matière de développement durable dans le bâti et

[1192] Commissariat : Nicolas Gilsoul, du 23 mars au 24 juillet 2011.

[1193] Commissariat : collectif Encore Heureux (Nicolas Delon et Julien Choppin), du 26 septembre 2014 au 25 janvier 2015.

Figure 1 : Affiche des événements ICEB pendant la COP21.

l'aménagement et de faire évoluer les pratiques des acteurs par le partage de son expertise[1194] ». Presque chaque mois depuis juillet 2007, l'ICEB organise des ICEB cafés à la MAIDF : il s'agit de rencontres publiques autour d'un thème regroupant un à plusieurs intervenants durant environ deux heures. Les sujets peuvent être assez généralistes ou très précis : par exemple, en 2012 la rencontre *La gestion des eaux pluviales*[1195], en 2013 *Patrimoine architectural et rénovation du énergétique*[1196] ou en 2015 *Grand Paris, quelle place pour le développement durable*[1197]. Entre 2011 et 2015, nous avons recensé onze[1198] ICEB Cafés à la MAIDF, ce qui représente plus d'un tiers des événements montés à la MAIDF en lien avec l'écologie. Entre trente et quatre-vingts auditeurs assistent chaque mois à ces rencontres : ils sont étudiants en architecture, architectes, urbanistes, ingénieurs, programmistes, économistes[1199].

Un autre tiers des événements sont organisés à la MAIDF en partenariat avec l'association Ekopolis. Les missions de cette association francilienne sont de promouvoir le développement durable dans la construction et dans l'aménagement en mobilisant les différentes personnalités concernées de la région Île-de-de-France. Ekopolis est soutenue par l'ADEME, les CAUE, le CNOA, l'État et ses adhérents. Les conférences qu'organise Ekopolis à la MAIDF s'articulent autour de la présentation de projets franciliens durables, comme par exemple en 2012 avec la conférence *La première école zéro énergie : le groupe scolaire Jean-Louis Marquère à Limeil-Brevannes*[1200] ou en 2015 avec la conférence *Retour sur le durable : Réhabilitation d'une résidence sociale, le foyer des mûriers par l'agence Daufresne, Le Garrec et associés*[1201].

Par ailleurs, en 2015, pendant la COP21, la MAIDF organise en partenariat avec l'ENSA Paris-Malaquais et le laboratoire de recherche Architecture Culture Société (UMR AUSser 3329) l'exposition *Villes potentielles : architecture et anthropocène* qui se

[1194] Présentation de l'ICEB sur son site : asso-iceb.org.

[1195] 25 juin 2012, avec Thierry Maytraud, Christian Piel.

[1196] 18 février 2013 avec Anne Ged, Guillaume Leduc, Cédissia de Chastenet, François-S Braun.

[1197] 2 mars 2015, avec Francesca Barbera, Sonia Cortesse, Ivan Fouquet, François Xavier Monaco, Marc Seriesis.

[1198] En réalité, 35 ICEB Café se sont tenus entre 2011 et 2015 (source : asso-iceb.org), ce qui montre le caractère lacunaire de notre recensement.

[1199] D'après les organisateurs de l'ICEB café que nous avons interrogés.

[1200] 25 mai 2012.

[1201] 19 janvier 2015.

tient dans la chapelle et la mezzanine de la MAIDF : trois rencontres regroupant dix-huit intervenants accompagnent cette manifestation. Nous avons présenté cet événement dans le deuxième chapitre de cette partie. Cette exposition est la seule qui se tienne durant la COP21 dans l'un des principaux lieux de diffusion de la culture architecturale : c'est aussi l'une des premières à aborder la question écologique dans une temporalité longue et par le prisme de l'anthropocène. Avec cette manifestation, la MAIDF construit un positionnement nouveau sur la question écologique et élargit les thématiques très pragmatiques abordées jusqu'ici avec les rencontres Ekopolis ou les Iceb Café.

Les lieux de diffusion de la culture architecturale

La Cité de l'architecture et du patrimoine, peut être sous l'influence de sa directrice adjointe Marie-Hélène Contal, s'implique fortement dans l'organisation de manifestations autour de l'écologie au cours de la période 2011-2015 : dans la décennie 2000, la Cité était à l'initiative de 2,6 % des événements recensés autour de l'écologie ; ce chiffre double quasiment dans la première partie des années 2010 et passe à plus de 4 %. La Cité est à l'initiative de deux grandes expositions autour des questions écologiques : en 2011, *La Ville fertile* dont le commissariat et la scénographie sont assurés par l'architecte Nicolas Gilsoul, et en 2014 *Réenchanter le monde*, dirigé par Marie Hélène Contal. Nous apporterons quelques précisions sur *La Ville fertile* dans le sous chapitre sur la thématique de l'agriculture urbaine. *Réenchanter le monde*, qui porte le sous-titre *L'architecture et la ville face aux grandes transitions* présente les 200 projets des quarante lauréats (internationaux) du Global Award for Sustainable Architecture, dont l'ambition est « d'interroger la mission de l'architecte à l'ère des grandes transitions : démographiques, urbaines, écologiques, énergétiques, industrielles[1202]… ». Le propos est assez large, il est difficile de saisir un positionnement clair bien que le terme « manifeste » revienne à plusieurs reprises dans le texte d'introduction : « Les architectes présentés illustrent ainsi un Manifeste en faveur d'une architecture de résistance et de transformation du réel, dans ses enjeux les plus cruciaux : construire une civilisation urbaine, loger neuf milliards d'humains, protéger la

[1202] Source : site de la Cité [en ligne] https://www.citedelarchitecture.fr/

nature et ses ressources, accomplir l'équité dans l'accès au développement[1203]. » L'ambition de l'exposition semble surtout de présenter le travail mené par les architectes lauréats du Global Award et de montrer par le biais de démarches plus ou moins alternatives un ensemble d'approches parfois divergentes de l'architecture écologique.

La Cité invite plusieurs intervenants qui pensent l'architecture « écologique » dans le cadre de conférences, comme Gilles Perraudin, Philippe Prost ou Philippe Madec. Elle organise aussi des tables rondes autour de problématiques spécifiques, comme la rencontre en 2013 *Construire dans les paysages aujourd'hui : local ou environnemental*[1204] *?* réunissant Philippe Madec, Pierre Diener, Vincent Bradel, Alexandre Brady, ou encore la table ronde en 2014 intitulée *Du régionalisme critique à l'architecture durable*[1205] avec Kenneth Frampton, Philippe Madec, Marie-Hélène Contal et Jana Reverin.

À l'occasion de la COP21, la Cité de l'architecture et du patrimoine consacre ses « cours publics du jeudi » de 2015-2016 à la question du climat, sous le titre général *Patrimoine et territoire – Agir pour le climat du XXI^e^ siècle*. Treize séances de deux heures sont réparties autour de deux axes : *Énergie et cultures constructions : continuités et ruptures*, rassemblant Dominique Gauzin-Müller[1206], Bruno Barroca[1207], Emmanuelle Gallo[1208], Tristan Guilloux[1209], Giulia Marino[1210], André Ravereau, Gilles Perraudin[1211], et *Patrimoine et adaptation climatique au XXI^e^ siècle*, avec Alain Marinos[1212], Benjamin Mouton[1213], Frédéric Auclair, Yves Contassot, Marie-Jeanne Dumont, Yann François, Jacky Cruchon[1214], Djamel Klouche, Corine Poulain[1215], Alberto Magnaghi[1216], Jean-Rocher, Mireille Guignard[1217].

1203 Source : site de la Cité [en ligne] https://www.citedelarchitecture.fr/

1204 16 mai 2013.

1205 La table ronde devait se tenir le 24 septembre 2014 : elle a finalement été annulé.

1206 12 novembre 2015, conférence intitulée *Climat et milieu. Variables et permanence de l'architecture.*

1207 19 novembre 2015, conférence intitulée *Ville et extrêmes climatiques : les risques urbains en question.*

1208 26 novembre 2015, Conférence intitulée *L'invention et les évolutions du chauffage moderne centralisé.*

1209 3 décembre 2015, conférence intitulée *Les colonies, un laboratoire d'architecture climatique ?*

1210 7 janvier 2016, conférence intitulée *Some like it hot – Modernité architecture, industrie et climat artificiel au XX^e^ siècle.*

1211 21 janvier 2016, Conférence intitulée *D'une génération de pionniers à leurs héritiers, vers une architecture située (1950-2015).*

1212 4 février 2016, Conférence intitulée *Cultures et climats*.

1213 18 février 2016, Conférence intitulée *Patrimoine et climats voyage en Absurdie.*

1214 10 mars 2016, Conférence intitulée *Préserver c'est prévoir : les problématiques des centres historiques à l'horizon 2100.*

1215 24 mars 2016, Conférence intitulée *« Soleil, espace, arbre » - Agir à l'échelle des arbres et des tours.*

La séance introductive est assurée par Philippe Madec, qui décidément est très impliqué dans les manifestations de la Cité. Toujours dans le cadre de la COP21, la Cité accueille une « conférence internationale » le 30 novembre 2015, organisée par le CNOA, le CIAF et l'UIA, que nous avons rapidement présentée précédemment. D'après le recensement que nous avons mené, le Pavillon de l'Arsenal est à l'initiative de neuf manifestations en lien avec l'écologie entre 2011 et 2015, ce qui équivaut à 1,7 % des manifestations relevées autour des questions environnementales. À noter qu'en janvier 2012, Alexandre Labasse, alors directeur délégué du Pavillon de l'Arsenal depuis 2003, remplace Dominique Alba à la direction générale de l'établissement. Si les manifestations de la nouvelle direction s'inscrivent dans la continuité de celles de Dominique Alba, on observe une volonté de rajeunir l'image du Pavillon. Les commissaires, les scénographes et les architectes invités sont majoritairement d'une autre génération que celle qui investissait le Pavillon dans les années 2000. Ces « nouveaux acteurs » du Pavillon de l'Arsenal sont moins installés et souvent plus précaires que ceux qui exposaient dans la décennie précédente, mais ils sont peut-être aussi plus en prise avec certains sujets émergents.

Les trois expositions que nous recensons sur la période 2011-2015 illustrent justement ce décalage générationnel : en 2012 se tient au premier étage du Pavillon de l'Arsenal (dans le plus grand espace consacré aux exposition temporaires) l'exposition *RE-Architecture – re-cycler, ré-utiliser, ré-investir, re-construire : nouvelles fabriques de la ville européenne*[1218]*.* Le commissariat est assuré par quinze jeunes collectifs dont l'Atelier d'Architecture Autogérée, Bruit du frigo, Rambulator, Rotor, ou encore Collectif ETC. La plupart sont composés d'architectes nés dans les années 1970 et 1980. En 2013-2014, le Pavillon conçoit avec l'agence XTU et les ingénieurs d'AlgoSouce Technologies l'exposition *Algocultures*[1219] qui présente un prototype de façade opérationnelle d'algoculture qui entrecroise biologie et physique en utilisant l'algue comme outils pour une construction écologique. L'exposition, dont le prototype a bénéficié

[1216] 31 mars 2016, Introduction par Agnès Berland-Berthon, Conférence intitulée *Le patrimoine territorial : un gisement de savoirs pour le futur des établissements humains.*

[1217] 7 avril 2016, Conférence intitulée *L'horizon se rapproche. Appel à la médiation des paysages culturels dans l'adaptation aux effets du changements climatique.*

[1218] Du 12 avril au 20 aout 2012.

[1219] Du 7 décembre 2013 au 9 février 2014.

Figure 1 : Affiche de l'exposition *Réenchanter le monde,* Cité de l'architecture et du patrimoine, 2014.

d'un important financement[1220], se situe dans la galerie d'actualité du Pavillon de l'Arsenal (c'est donc une petite exposition).

En 2014-2015, le Pavillon présente, au sein de son premier étage, l'exposition *Matière grise – Matériaux – Réemploi – Architecture*[1221] sous le commissariat du collectif Encore Heureux (cofondé par Julien Choppin et Nicola Delon) dont le succès critique et de fréquentation est significatif. Julien Choppin et Nicola Delon sont nés en 1977. Les deux grandes expositions du Pavillon en lien avec l'écologie sont réalisées par des commissaires nés entre le mi-temps des années 1970 et celui de la décennie 1980 ; aussi, la reconnaissance dont ils jouissent est encore émergente. À titre de comparaison, en 2008, le commissariat d'*Architecture = durable* était assuré par Jacques Ferrier, né en 1959, chevalier de l'ordre national du Mérite, chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, Pritzker Price en 1994.

La Société française des architectes (SFA), est assez peu active dans l'organisation de manifestations autour de l'écologie dans les années 1990 et 2000 : entre 2011 et 2015, nous ne relevons qu'un seul événement, une conférence donnée par Emmanuel Saadi intitulée *Radiographie : le premier immeuble à façade photovoltaïque*[1222]. Arc-en-Rêve à Bordeaux organise aussi, d'après le recensement que nous avons mené, peu d'événements liés directement ou indirectement à la question écologique. Nous relevons seulement une exposition[1223] et une conférence[1224] consacrées à l'architecte africain Diébédo Francis Kéré. Peu de manifestations aussi au FRAC Centre Val-de-Loire ; néanmoins nous recensons quatre événements d'une certaine amplitude, qui se tiennent tous la même année, en 2013 : l'exposition *Nature et architecture*[1225] présentant les maquettes de projets inspirés par les processus naturels, notamment celles des architectes Guy Rottier, François Roche, Jacob & MacFarlane ; la même année, Archilab explore les relations entre architecture, nature

[1220] Notamment 2 millions d'euros pour leur recherche sur la « biofaçade » de la part du Fond unique interministériel (source : Les échos du 14 mars 2013).

[1221] Du 26 septembre 2014 au 25 janvier 2015.

[1222] 16 novembre 2011.

[1223] *Diébédo Francis Kéré, Jeter un pont*, jusqu'au 28 avril 2013.

[1224] 13 décembre 2012.

[1225] Jusqu'au 13 octobre 2013.

et sciences, sous le titre *Naturaliser l'architecture*[1226]. Le commissariat est assuré par Marie-Ange Brayer et Frédéric Migayrou. Quarante architectes, artistes et designers participent à cet événement qui tente de penser l'intégration des champs de la biotechnologie, de la robotique et de la génétique pour penser une architecture capable de simuler le monde du vivant. En parallèle, deux colloques sont organisés, le premier s'intitule *Architecture et sciences* : *Une nouvelle naturalité*[1227] et le second *Les natures de l'artefact*[1228].

[1226] Du 14 septembre 2013 au 30 mars 2014.

[1227] 24 octobre 2013.

[1228] 25 octobre 2013.

2. Engagements des acteurs du champ de l'architecture sur les questions environnementales

La personnalité la plus dynamique dans les événements autour de l'écologie dans les années 1990 et 2000 est Françoise-Hélène Jourda. Elle est proportionnellement aussi active dans les années 2011-2015, mais, plusieurs paramètres changent. D'une part, un autre architecte devient encore plus présent médiatiquement autour de ces questions (du moins dans notre relevé), il s'agit de Philippe Madec. D'autre part, durant la période que nous étudions ici, 2011-2015, les interventions de Françoise-Hélène Jourda se font dans des lieux plus confidentiels que dans les deux décennies précédentes : alors que dans les années 2000, elle présentait son travail à la Biennale de Venise, à la Cité de l'architecture, à l'Académie de l'architecture, au Pavillon de l'Arsenal, l'architecte lyonnaise intervient majoritairement dans des CAUE, comme au CAUE d'Agen en 2011 pour la conférence *À quoi servent les architecte dans la ville post-carbone* [1229] *?*, ou au CAUE de Nîmes avec l'intervention *Le développement durable : vers une architecture globale et locale*[1230]*.* Nous n'avons recensé qu'une seule intervention dans un lieu plus important de diffusion de la culture architecturale, le 28 septembre 2011, avec la conférence *Zéro énergie et architecture contemporaine* à la Maison de l'architecture en Île-de-France.

Les interventions de Françoise-Hélène Jourda se concentrent sur la période 2011-2013. L'architecte lyonnaise meurt le 31 mai 2015 d'un cancer ; on peut supposer que les années 2014 et début 2015 sont marquées par la maladie. Le 10 octobre 2015, la Cité de l'architecture et du patrimoine lui consacre un colloque intitulé *Hommage à Françoise-Hélène Jourda (1955-2015)*. La manifestation s'organise autour de trois tables rondes, la première sous le titre *Françoise-Hélène Jourda, pionnière de l'architecture écologique en France*, rassemble notamment les interventions de son ancien associé Gilles Perraudin, de l'une de leurs filles (qui dirige aujourd'hui l'agence de Françoise-Hélène Jourda) Raphëlle-Laure Perraudin, du président de l'Académie d'architecture Paul Quintrand et de l'architecte Marc Barani. La deuxième s'intitule *Françoise-Hélène Jourda et*

[1229] 5 février 2011.

[1230] 14 avril 2011.

l'engagement : le processus de Grenelle 1 et réunit le président et directeur de Bouygues, François Berthière, l'ingénieur Éric Hutter, l'ancien directeur de l'UIA Albert Dübler, la directrice chargée de l'architecture Agnès Vince et la secrétaire nationale EELV Emmanuelle Cosse. Enfin, la troisième table ronde, *Françoise-Hélène Jourda professeur – comment enseigner l'architecture aujourd'hui ?*, rassemble les architectes Jana Revedin, Nathalie Mezureux (aussi directrice de l'ENSA Lyon), Pascal Rollet (cofondateur de Lipsky Rollet), Jean-Marc Weill et l'ingénieur Wolfgang Winter.

Nous venons de le mentionner, l'architecte Philippe Madec participe activement à de nombreuses conférences et colloques dans la période 2011-2015. Pourtant, l'architecte français est totalement absent des événements autour de l'écologie dans les années 1990 (il était pourtant déjà en activité) ; malgré une percée importante dans les années 2000, il reste prisonnier de lieux de faible amplitude, sauf lorsqu'il est associé à d'autres intervenants comme Françoise-Hélène Jourda ou Dominique Gauzin-Müller. Dans la période 2011-2015, il est fortement présent et dans des lieux importants : la moitié de ses interventions se fait dans un des lieux les plus prestigieux de diffusion de la culture architecturale , la Cité de l'architecture et du patrimoine. L'architecte y présente seul certains de ses projets ou sa démarche, comme par exemple en 2011 lors de la conférence *L'Éco-village des Noës*[1231] ou en 2013 la conférence *Philippe Madec*[1232] à l'occasion de l'attribution de son Global Award l'année précédente, ou intervient l'occasion de colloques ou de tables rondes. L'architecte français intervient aussi dans les écoles d'architecture et dans les CAUE : par exemple, en 2011 il donne au CAUE du Lot-et-Garonne la conférence au titre provocateur *La ville durable, la ville en pantoufle*[1233], en 2013, il est invité à l'ENSA Lille pour un conférence qu'il intitule *L'invention du territoire durable*[1234]. Philippe Madec investit aussi des événements plus proches du monde de la recherche : en 2012, il intervient dans le colloque organisé par le laboratoire de recherche le Gerphau à l'Institut d'urbanisme aux côtés de Patrick Bouchain, Stéphanie Bonzani et Frédéric Bonnet. Il ne participe pas au colloque en hommage à Françoise-Hélène Jourda en 2015.

[1231] 15 mars 2011.

[1232] 12 décembre 2013.

[1233] 5 mars 2011.

[1234] 2 avril 2013.

Après Philippe Madec, Patrick Bouchain est l'architecte le plus actif dans les manifestations autour de l'écologie d'après le recensement que nous avons mené. Dans les années 2000, le travail et la démarche de l'architecte sont présentés dans trois grandes expositions dans des lieux prestigieux : le Pavillon français de la Biennale d'architecture de Venise, Arc-en-Rêve à Bordeaux et le Channel à Calais. Nous ne recensons aucune exposition consacrée à Patrick Bouchain dans les années 2011-2015, mais un nombre important de conférences (principalement dans des écoles d'architecture et au Lieu unique). Par ailleurs, il intervient dans le cadre de plusieurs rencontres organisées autour des questions écologiques.

En 2014, Patrick Bouchain participe au colloque *De la conception de projets soucieux des « milieux*[1235] *» urbains* organisé par le réseau *AC-DD : approche citrique du développement durable*, dont l'ambition est d'interroger la capacité de l'écologie à modifier les manières de faire de l'architecture. Thierry Pacquot, Xavier Bonnaud, Chris Younès, Marie-Hélène Contal, Frédéric Bonnet, Françoise Fromonot, Yvette Masson, et Jana Revedin y interviennent aussi. En 2015, Patrick Bouchain intervient à deux reprises à la Maison de l'architecture en Île-de-France. D'abord à la rencontre *Se mettre hors la loi, ça veut dire quoi* aux côtés de Bernard Blanc, Rémi Marcus et Patrick Viveret, organisée par les deux associations l'ICEB et le CO2D ; puis à la rencontre *La place face à l'anthropocène* avec Catherine Jacquot, Caroline Maniaque, Rotor, Mathieu Mercuriali et Jean-Louis Violeau dans le cadre de la COP21.

Gilles Perraudin et Lacaton & Vassal, présents dans les années 1990, relativement discrets dans les années 2000, sont plutôt actifs dans la période 2011-2015. Le Centre de culture urbaine de Lyon invite l'architecte de la pierre à deux reprises, en 2011 et en 2013, à venir y faire une conférence, dont la seconde s'intitule *Le futur des villes est dans leur passé.* La Cité de l'architecture et du patrimoine consacre le 7 mai 2013 une conférence à Gilles Perraudin intitulée *Construire en pierre*. Loin des intitulés qui articulent de manière plus ou moins heureuse les termes énergie, durable et éco, Gilles Perraudin donne à voir avec ces deux titres le positionnement qu'il construit depuis la fin des années 1990. Lacaton et Vassal présentent leurs projets et

[1235] 8 avril 2014.

démarches par le bais de conférences dans des lieux assez divers : l'ENSA Clermont-Ferrand, le CSTB, le Palais de Tokyo, le festival Pierre vives de Montpellier, la Maison de l'architecture en Île-de-France. Ils participent aussi en 2012 à l'exposition *Re-cycle. Stratégie pour l'architecture, la ville et la planète*[1236] au Musée national de l'art du XXI[e] siecle (MAXXI) de Rome, dont l'ambition est de porter un regard historique sur des projets manifestes autour du réemploi, de la réutilisation ou de la reconversion. Les projets de Lacaton & Vassal sont présentés aux côtés de ceux de James Corner, DS+R et LIN

Le collectif Encore heureux est particulièrement actif dans la période que nous étudions[1237]. D'une part, Nicola Delon et Julien Choppin donnent de nombreuses conférences pour présenter leurs projets et leur positionnement depuis que le collectif Encore Heureux se forme au début des années 2000. D'autre part, le collectif est particulièrement sollicité en 2014 et 2015 en raison du succès que connait l'exposition *Matière grise* dont ils sont commissaires. Aussi, la réception heureuse de leur exposition lui assure une itinérance dans un nombre important de lieux, principalement des écoles d'architecture, des CAUE et des maisons de l'architecture. Si les jeunes architectes font beaucoup de conférences dans les écoles, à l'ENSA Paris-Malaquais, à l'ENSA Toulouse, à l'EAVT Marne-La-Vallée, à l'EHESS, à l'ENSA Montpellier, à l'ENSA Val-de-Seine, ils interviennent aussi dans des lieux prestigieux de diffusion de la culture architecturale : à la Cité de l'architecture et du patrimoine (à deux reprises), au Pavillon de l'Arsenal, au Centre méridional de l'architecture et de la ville de Toulouse.

Alors que Philippe Rahm participe à de nombreuses conférences dans le recensement que nous avons mené dans les années 2000, nous relevons peu de manifestations dans lesquelles il intervient dans la période 2011-2015. Nous avons seulement recensé les trois conférences qu'il organise en novembre et décembre 2015 à la Maréchalerie pendant la COP21 sous le titre général *Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction*

[1236] Jusqu'au 29 avril 2012.

[1237] D'après le recensement que nous avons mené ils se placent juste après Philippe Madec, Patrick Bouchain et Françoise-Hélène Jourda. Néanmoins, nous avons demandé à la chargée de communication du collectif de nous transmettre la liste de l'ensemble des conférences réalisés par Julien Choppin et Nicolas Delon, celle-ci est très importante (39 conférences, sans compter les autres manifestations), nous sommes bien loin des dix événements que nous avons recensé.

de climats[1238]*.* Pourtant, sur le site internet de Philippe Rahm qui répertorie l'ensemble de conférences, expositions, émissions de radio, publications auquelles l'architecte suisse a participé, nous constatons que Philippe Rahm a été actif au cours de ces cinq années. S'il est présent, il l'est majoritairement à l'international et relativement peu en France, d'où sa quasi-absence dans le recensement que nous avons réalisé à partir de revues françaises.

[1238] 19 novembre, 26 novembre et 3 décembre 2015.

3. Analyse de la terminologie employée et des notions convoquées

Comme pour les périodes précédentes, nous avons catégorisé pour les années 2011-2015 les manifestations recensées autour de l'écologie dans *Archiscopie*, l'*Architecture d'Aujourd'hui* et *D'Architectures* autour de onze notions ; environnement, nature, développement durable, écologie urbaine, le préfixe « éco », haute qualité environnementale, anthropocène, matière, réemploi, milieu. Cette période 2011-2015 marque la fin de l'ascension du développement durable, toujours présent mais dans une moindre mesure, ainsi que l'affirmation d'autres thématiques comme le réemploi, la matière ou l'écologie urbaine.

Développement durable

Certes les événements autour de l'écologique dans le milieu de l'architecture augmentent considérablement dans les années 2000, toutes catégories confondues, néanmoins la prolifération des manifestations autour du durable est spectaculaire, sans aucune commune mesure avec les autres thématiques. Au cours de cette première décennie du millénaire, entre un quart et la moitié des manifestations qui se déroulent autour de l'écologie s'articulent autour du développement durable. Si le développement durable est la thématique dominante de l'architecture écologique des années 2000, si le terme *durable* investit sans discernement les titres de la majeure partie des manifestations du milieu de l'architecture de cette décennie, son ascension est nettement rompue au cours de la période que nous étudions, 2011-2015. Entre 2010 et 2011, les événements que nous avons recensé autour du durable passent de 58 à 29, donc baissent de moitié (- 50 %), quand le nombre général de manifestations autour de l'écologie ne baisse que de 24 %. Pire, en 2015, nous ne recensons plus que 8 événements autour du durable, ce qui représente alors tout juste 12 % de l'ensemble des événements recensés autour de l'écologie en 2015. Aussi, on observe que le développement durable n'est quasiment plus traité dans les grandes manifestations des lieux prestigieux de diffusion de la

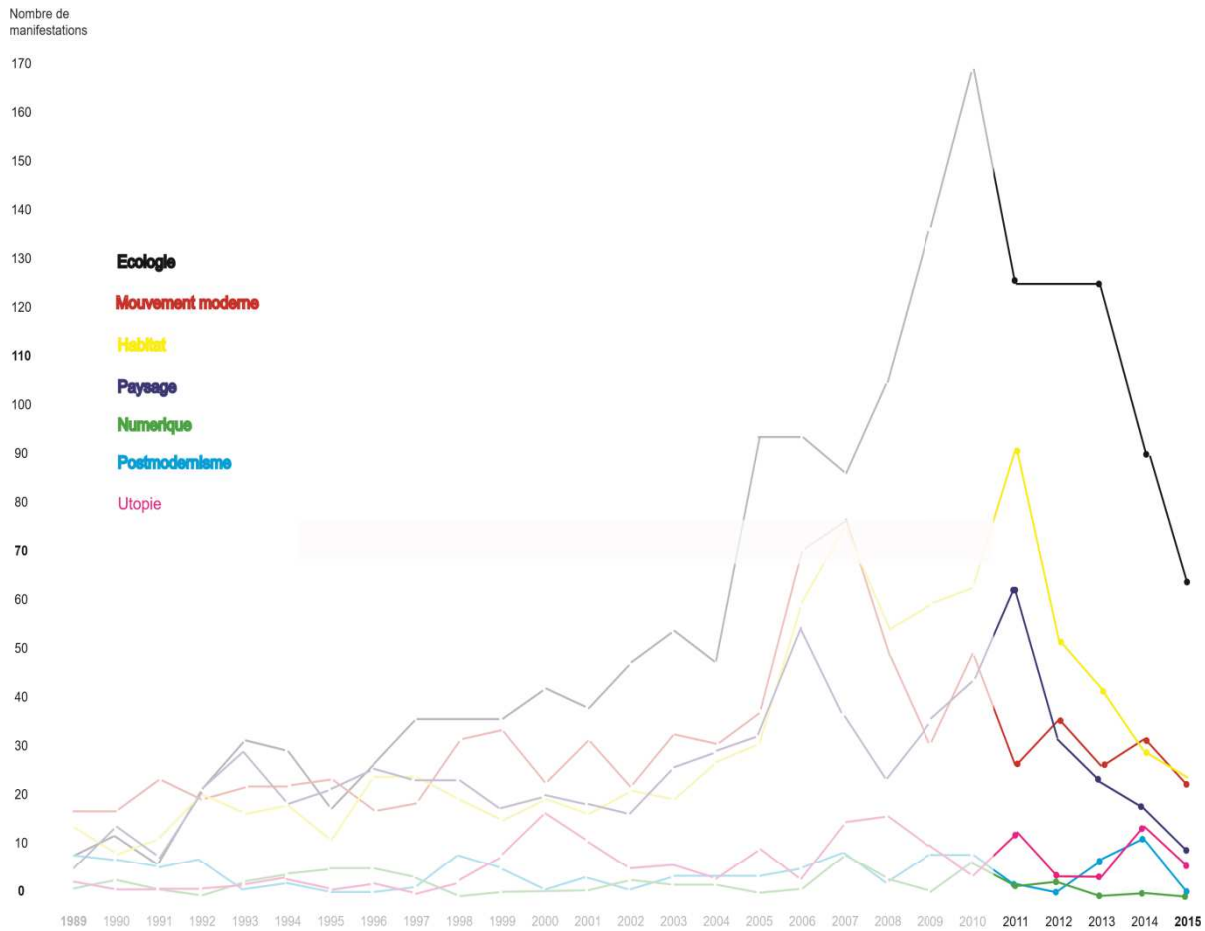


Figure 1 : Évolution du nombre de manifestations par thèmes durant la période 1989-2015 d'après notre recensement.

culture architecturale : les événements relevés se déroulent très majoritairement dans des CAUE, dans des écoles d'architecture, et parfois dans des maisons de l'architecture. Si par exemple on recense un grand nombre de manifestations autour du durable à la Maison de l'architecture en Île-de-France, il ne s'agit pas d'événements conçus par la MAIDF, mais simplement accueillis : la majorité d'entre eux sont montés par Ekopolis ou l'ICEB dans l'arrière chapelle[1239] de la MAIDF. On relève néanmoins quelques manifestations un peu plus importantes. En 2012, EDF lance la cinquième édition de son concours *L'architecture bas carbone* autour du thème *Habiter la ville durable*, l'année suivante, le Forum d'Urbanisme et d'Architecture de Nice organise l'exposition *Habiter la ville durable. Une nouvelle architecture bas carbone*[1240] et y présente les projets Lauréats. L'événement jouit d'une certaine couverture médiatique. Aussi, le Conseil général de l'environnement et du développement durable monte aussi en 2013 une conférence débat intitulée *La ville diffuse peut-elle être durable* [1241] *?* sous la direction d'Ariella Masboungi, avec Francis Beaucise, Daniel Delaveau et Paola Vigano.

Par ailleurs, les événements recensés autour du durable ne mobilisent généralement plus d'intervenants aussi reconnus que ceux invités dans les années 1990. Philippe Madec ou Françoise-Hélène Jourda mentionnent cependant encore cette notion dans certains intitulés de leurs conférences, comme en 2011 par exemple avec la conférence de Philippe Madec à l'ENSA Nancy *Culture et développement durable, travaux récents*[1242] ou celle de Françoise-Héléne Jourda en 2013 aux Pierres Vives de Montpellier *De l'architecture solaire au développement durable*[1243].

La diminution du nombre de manifestations autour du durable est brutale : nous ne relevons que 104 manifestations autour de cette thématique entre 2011 et 2015, soit 19,6 % de l'ensemble des événements autour de l'écologie. Néanmoins, malgré cette diminution, et malgré le fait que la plupart des événements soient de faible audience et de petite portée, il n'en demeure pas moins que le

[1239] Il existe trois principaux lieux d'exposition ou de conférence à la MAIDF : la chapelle (le plus grand et le plus prestigieux des trois), l'arrière chapelle (plus petit et plus difficile à aménager) et la mezzanine (plus petit que la chapelle, plus simple à aménager que l'arrière chapelle).

[1240] 11 avril 2013.

[1241] 11 avril 2013.

[1242] 11 janvier 2011.

[1243] 16 janvier 2013.

durable reste encore la thématique la plus recensée entre 2011 et 2015. À noter que si nous avions réuni les catégories « Matière » et « Réemploi » alors cette thématique « matière – réemploi » dépasserait largement celle du « durable » dans le recensement de 2011-2015. Le durable est encore présent dans la période que nous étudions ici, mais n'est plus une thématique dominante comme cela a été observé dans les années 2000 : une thématique incontournable et médiatisée, convoquée par les plus puissants et les plus visibles, dans les lieux les plus importants.

Matière et réemploi

La thématique du réemploi connait un succès certain au cours de la période 2011-2015. Il est pourtant très faiblement présent dans les deux décennies précédentes : on ne recense que huit événements qui mentionnent le réemploi entre 1989 et 2008, soit une moyenne de 0,4 manifestations par an. En revanche, à partir de 2008, la question du réemploi s'invite dans le débat architectural, et après une baisse en 2010 et 2011, elle investit largement les manifestations relevées. On dénombre 61 événements entre 2011 et 2015. En 2015, année de la COP21, la catégorie « réemploi » est *exæquo* avec la catégorie « climat », la thématique dont nous relevons le plus grand nombre d'événements.

Le thème de la matière est très présent lui aussi au cours de la période que nous étudions ici : nous recensons 84 manifestations entre 2011 et 2015. Déjà dans les années 1990 et 2000, la matière a une place assez importante, poussée d'abord par la laboratoire CRATerre puis de manière diffuse dans des écoles, des CAUE, et d'autres lieux plus ou moins alternatifs, comme nous le mentionnions dans la partie II. En revanche, nous ne relevons aucune manifestation de grande amplitude au cours des décennies 1990 et 2000 autour de la question de la matière. Par ailleurs, les événements qui s'y consacrent, souvent de faible audience, sont souvent des formations, parfois des conférences et très rarement des expositions. Aussi, dans les années 2000, la matière est abordée de deux manières : soit par le prisme d'un retour vers des matériaux (et une production) jugée plus écologique, comme la terre, le bois ou plus rarement la pierre, soit par le biais de la promotion de « nouveaux matériaux innovants ».

Cette deuxième tendance est quasiment absente dans les manifestations que nous avons recensées durant la période 2011-2015. Les événements autour de la matière de la période 2011-2015 s'articulent généralement autour de l'étude des qualités d'un matériau écologique, souvent le bois (62 %), parfois la terre (19 %), rarement la pierre (6 %) ou la paille (2 %). Des conférences, comme par exemple au CAUE du Val-de-Marne à Vincennes sous le titre *La brique : trait d'union entre l'homme et la nature*[1244] ou à l'ENSA Nantes ou Dominique Gauzin Müller[1245] réalise l'intervention *Construire en terre crue au Nord comme au Sud : réalisation de Martin Rauche et Anna Heringer*[1246], mais aussi beaucoup de formations autour des matériaux, comme par exemple la formation *Initiation à la construction paille avec ossature bois*[1247] organisé à Nantes par GEP'Atlantique[1248].

Nous relevons aussi, moins fréquemment, des événements plus généralistes autour des matériaux dits écologiques, comme par exemple l'exposition *Festival Archi>20*, qui présente en mai 2012 à Muttersholtz vingt projets de 20 m² qui entrecroisent art contemporain et recherches sur des matériaux naturels, sélectionnés notamment par Françoise-Hélène Jourda et Paul Quintrand ; ou en 2013 la conférence de Frédéric Bonnet à l'EAVT Marne-la-Vallée intitulée *Horizon, sol, matière*[1249]. Néanmoins, ce qui va participer à faire de la question de la matière une question centrale, c'est le succès que rencontre la thématique du réemploi, emportant avec elle la question des matériaux, mais soulevant aussi plus largement les questions de production, de construction, de croissance ou de décroissance, de modes de vie.

Nous pouvons observer, d'après notre recensement, que la thématique du réemploi émerge (après une timide apparition entre 1999 et 2002) dans les manifestations du milieu de l'architecture en 2008. C'est quatre ans avant l'exposition *Re-architecture* et six ans

[1244] 15 octobre 2013.

[1245] Il est d'ailleurs intéressant de noter que les titre des conférences que donne Dominique Gauzin Müller dans les années 2000 font mention soit du terme écologie soit de celui de durable. L'angle d'approche n'est jamais celui de la matière ; qu'une figure crédible et légitime du développement durable et de l'architecture écologique s'engage sur le registre de la matière illustre le changement de valeurs qui s'opère, dans ce début des années 2010 par rapport à la médiatisation de l'architecture écologique.

[1246] 16 décembre 2013.

[1247] 13 novembre 2012, 320 euros.

[1248] Association de formation des métiers de l'architecture de Bretagne et des Pays de Loire.

[1249] 11 mai 2013.

avant l'exposition *Matière grise*, expositions du Pavillon de l'Arsenal que nous aurions pu, à priori, identifier comme des éléments déclencheurs. Si ces deux manifestations ont joué un rôle majeur dans l'expansion de la thématique du réemploi, la prolifération d'événements autour de ce sujet se fait quelques années plus tôt. Nous faisons l'hypothèse que c'est la convergence de deux discours qui participe, en grande partie, à faire du réemploi une question prégnante dans le débat architectural de la fin des années 2000.

D'une part, à la fin des années 2000, le travail que mènent Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal et Frédéric Druot sur le thème de la transformation participe à médiatiser fortement chez les architectes la question de la transformation, notamment par le prisme de l'ouvrage *Plus – Les grands ensembles de logements – Territoire d'exception*[1250], puis par le projet manifeste de la transformation de la Tour Bois-le-Prêtre, à laquelle le Pavillon de l'Arsenal consacre une exposition en 2006 et qui reçoit l'Équerre d'argent en 2011. Par le biais de la transformation se pose la question de la réutilisation, ce qui permet d'engager un terreau fertile pour penser la thématique du réemploi. Le travail et le positionnement des trois architectes sont largement présentés, dans des articles, des ouvrages, des conférences, comme par exemple en 2013 la conférence *Réutilisation et transformation*[1251] par Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal aux Pierres Vives de Montpellier.

D'autre part, au milieu des années 2000 se forment de nombreux collectifs d'architectes (parfois même d'étudiants en architecture) qui explorent des méthodes de construction alternatives et qui investissent notamment le champ du réemploi. C'est le cas par exemple du collectif bruxellois Rotor fondé en 2005, avec l'ambition de penser la question du matériau, et de son réemploi, dans la construction. À la fin des années 2000, ces nouvelles pratiques et ces démarches émergentes s'intègrent au débat architectural. Si le réemploi investit les événements de notre recensement dès 2008, et précède ainsi les deux grandes expositions qui participent largement à sa médiatisation, c'est peut être grâce à la convergence de ces deux tendances : celle poussée par Lacaton, Vassal et Druot (une génération déjà installée et des architectes reconnus) qui engage un

[1250] Frédéric Druot, Anne Lacaton, Jean-PhilippeVassal, *Plus : les grands ensembles de logements, territoire d'exception, op. cit.*.

[1251] 20 juin 2013.

débat sur la transformation et la réutilisation, et celle d'une génération « qui vient » portant, sous l'influence latente de la figure de Patrick Bouchain, souvent au départ dans des manifestations alternatives, la volonté de penser autrement la construction, la production, la matière et le réemploi.

Plusieurs événements de plus ou moins grande ampleur se montent au début des années 2010 autour du réemploi. Relevons par exemple l'exposition aux Pierres Vives de Montpellier intitulée *RE-cycle. Stratégies pour l'architecture, la ville et la planète*[1252], dont l'ambition est de présenter la relation entre espaces et déchets au travers de 40 projets architecturaux et artistiques. L'OMA, Franck Gehry, Diller Scofidio, Bernard Tschumi ou MVRDV participent à cette manifestation : cela nous donne un aperçu de la manière dont la question du réemploi, de la réutilisation, du recyclage, passe des années 2000 aux années 2010 d'un registre alternatif à une question dont s'empare la classe dominante du milieu de l'architecture

En montant les expositions *Re-architecture* puis *Matière grise*, le Pavillon de l'Arsenal donne à voir (et pousse) une préoccupation déjà présente dans le milieu des architectes. C'est ce que nous explique Dominique Alba, la directrice du Pavillon de 2003 à 2011, lors de notre entretien, propos que nous avons déjà partiellement mentionnés dans la deuxième partie : « On peut reconnaitre au Pavillon le fait qu'il arrive à accompagner et à doper l'actualité. Il est en phase avec son époque. *Matière Grise* est un vrai coup d'accélérateur, avec en plus un focus. Mais avant *Matière grise*, il y avait eu *Re-architecture*, il ne faut pas l'oublier. C'est aussi la proposition d'une manière différente de faire de l'architecture. Cela correspond et ça jalonne la société des architectes. (…) Il y a ce monde de l'architecture qui se construit en lien avec un monde qui bouge, et je trouve que les expositions comme *Architecture =durable*, *Re-architecture* ou *Matière grise* jalonnent vraiment cela[1253]**.** »

Re-architecture présente, assez largement, les pratiques alternatives émergentes d'une jeune génération d'architectes : la question de la matière et du réemploi y sont présentes, mais ce n'est pas le propos central de l'exposition. Ce qui est en revanche assez flagrant, c'est

[1252] Jusqu'au 31 juillet 2013.

[1253] Entretien avec Dominique Alba, par Léa Mosconi, 23 février 2016..

qu'une grande partie des collectifs d'architectes qui compose le commissariat de l'exposition fait mention, de manière directe ou tacite, en premier ou en second plan, d'une attention, dans une perspective écologique, aux matériaux utilisés et aux déchets. Le déchet devient un objet que l'on pense, un nouveau paramètre qui entre dans le champ de réflexion de l'architecte, et qui modifie tant la manière de concevoir que de construire. Bien que cette réflexion ne soit pas centrale dans *Re-architecture* (dans les nombreux *Re-* du sous-titre ne figure pas le terme réemploi), elle parcourt, plus ou moins tacitement, l'ensemble de l'exposition.

Deux ans après *Re-architecture*, le Pavillon de l'Arsenal inaugure l'exposition *Matière grise*, et cette fois ci, le commissariat est confié à un seul collectif, le collectif Encore heureux fondé par les architectes Julien Choppin et Nicola Delon**.** Nous avons interrogé Julien Choppin sur la genèse de l'exposition. Il s'agit de comprendre si la volonté de porter la thématique du réemploi vient du Pavillon de l'Arsenal suite à la réception de *Re-architecture*, si cela vient plutôt d'une volonté politique de la Mairie de Paris, ou encore s'il s'agit d'un projet spontané porté par Encore heureux. Julien Choppin nous répond : « Cela vient de nous. La question des déchets nous intéresse depuis un bon moment. L'élément déclencheur a été en 2008 : nous étions en charge de la scénographie d'une exposition pour la SNCF : l'ensemble des éléments est partie à la benne à la fin de l'exposition. Cela nous a beaucoup marqué de voir à quelle vitesse un matériau passe du neuf à la poubelle. Nous avons commencé à réfléchir à cette question à ce moment-là. Un jour nous sommes allés voir Alexandre Labasse [directeur du Pavillon de l'Arsenal] en lui proposant plusieurs projets, dont celui de travailler sur cette question des déchets et du réemploi, et c'est lui qui nous a poussés à approfondir cette question. On était en janvier 2014 et nous avons monté l'exposition et le catalogue en neuf mois. Avec l'aide précieuse de toute l'équipe de l'Arsenal, et une personne embauchée à plein temps à l'agence, nous avons pu faire ce travail dans les temps[1254]. »

La réception de l'exposition *Matière Grise* est assez unanime, des revues d'architecture au monde des écoles, des professionnels en passant même par les politiques. À la suite de l'exposition, la Mairie de Paris propose au collectif Encore Heureux de se charger de la

[1254] Entretien avec Julien Choppin, par Léa Mosconi, 24 juin 2015.

Figure 1 : Affiche de la manifestation *Matière grise*, Pavillon de l'Arsenal, 2014.

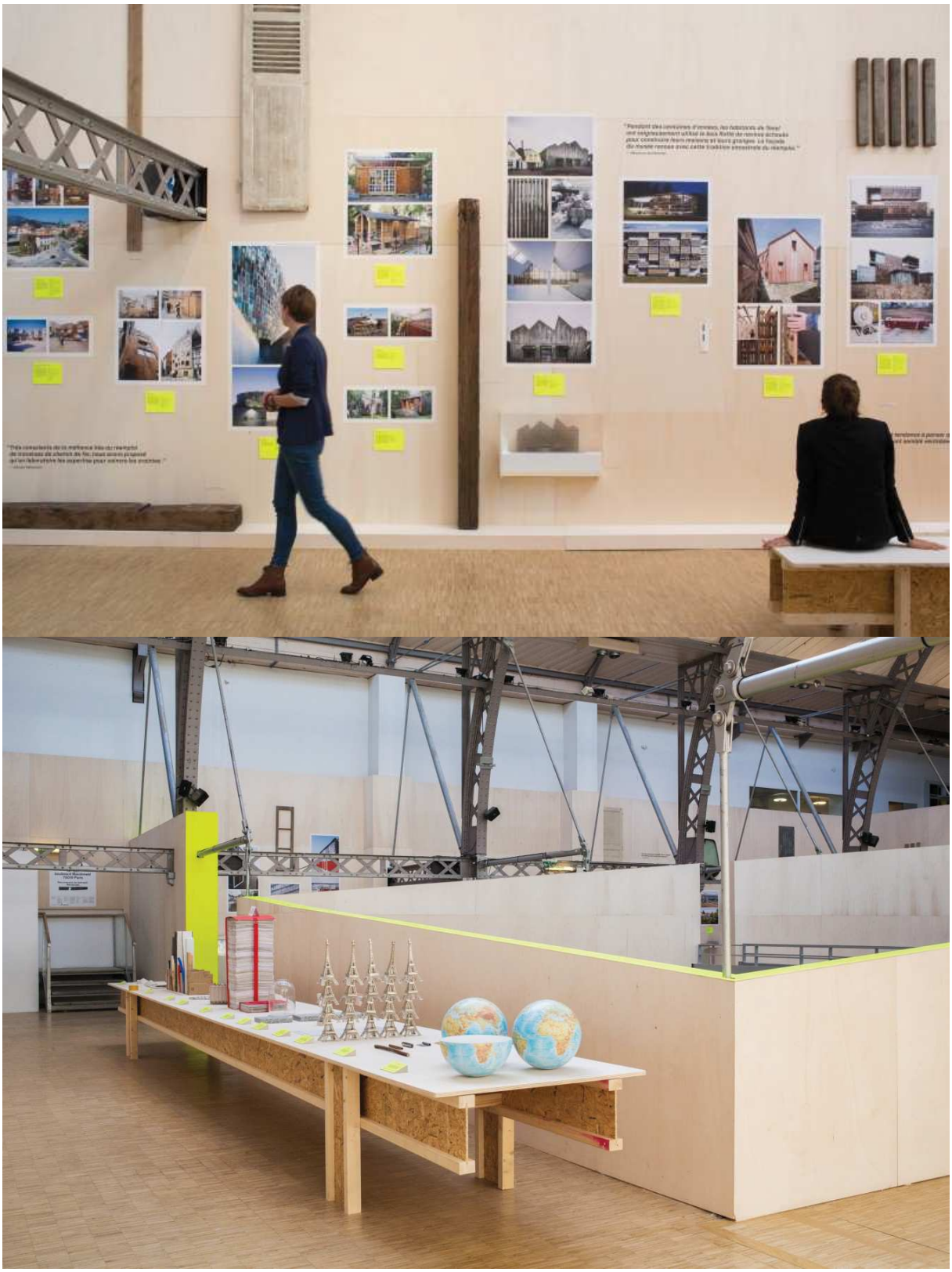


Figure 1 et 2 : Vues de l'exposition *Matière Grise* au Pavillon de l'Arsenal, 2014.

scénographie de la COP21 sur le site du Bourget et de penser un Pavillon du réemploi devant l'Hôtel de Ville. Lors de notre entretien, Julien Choppin souligne que si le propos du réemploi aurait pu paraitre à priori à contre-courant, *Matière grise* est largement plébiscitée : « Cette exposition est un peu décalée, un peu en marge, même très clairement. En travaillant, on a réussi à intéresser, à notre grande surprise, l'ensemble des acteurs, même des promoteurs, du milieu de l'architecture. Des étudiants et autres aussi. On s'est aussi demandé comment arriver à faire une exposition qui parte d'un constat assez dur, déprimé et dramatique, ça c'était un quart de l'exposition, et les trois autres quarts c'étaient les alternatives, quelque chose de positif qui engage une architecture différente. C'était une vraie question que de savoir comment faire une exposition qui ne soit pas plombante parce que l'on s'attaque à ces questions insolubles des ressources[1255]. »

L'agriculture urbaine ou du vivant dans la ville

Le thème de l'agriculture urbaine ne rencontre pas un succès de la même ampleur que celui que connaissent la matière ou le réemploi. Néanmoins, on note une forte augmentation des événements autour de ce que l'on pourrait appeler le « vivant dans la ville » ou l'« écologie urbaine » dans la première moitié de la décennie 2010. Aussi, sur plusieurs points, l'évolution de la réception des catégories « matière – réemploi » et « agriculture urbaine – vivant dans la ville » possède des similitudes qu'il est intéressant de relever.

Dans les années 2000, on recense 9 manifestations autour de cette thématique, ce qui équivaut à un peu moins d'1 % de l'ensemble des manifestations sur l'écologie, alors qu'entre 2011 et 2015, on en relève 24, soit 4,5 %. Aussi, alors que dans les années 1990 et 2000 (c'est déjà moins vrai dans les années 2000), le thème de l'agriculture urbaine est majoritairement porté par des architectes engagés sur cette thématique, qui font alors figures de « pionniers », on assiste à la fin des années 2000 et dans les années 2010 à l'investissement du « vivant dans la ville » et de l'agriculture urbaine par des acteurs à priori assez éloignés de ces questions. La tenue du colloque

[1255] Entretien avec Julien Choppin, par Léa Mosconi, 24 juin 2015.

L'urbanité de l'agriculture[1256] organisé par le Conseil général de l'environnement et du développement durable sous la direction de l'urbaniste Ariella Masbougi[1257] avec le paysagiste Thierry Laverne, la directrice du développement urbain à l'office d'urbanisme du Canton de Genève, Nicole Surchat-Vial et le vice-président de Rennes Métropole Emmanuel Couet, montre combien ces questions jusqu'ici assez peu représentées et surtout portées plutôt dans les marges, investissent les instances les plus institutionnelles[1258]. L'ambition de l'événement est de trouver les modalités pour « inventer une ville fertile et solidaire ».

Autre exemple, en 2011, dans le cadre des conversations métropolitaines qu'organisent l'Atelier international du Grand Paris et l'Union régionale des CAUE d'Île-de-France, la rencontre *Le grand Paris, Métropole agricole*[1259] : l'événement s'articule autour de deux tables rondes, *Quelles politiques foncières pour une agriculture diversifiée en Ile-de-France ?* et *Quelles dynamiques pour un projet agricole métropolitain ?* réunissant intervenants politiques et institutionnels. Seul l'un des seize intervenants est architecte, il s'agit de Philippe Madec. Cette rencontre et surtout ses angles d'approche comme ses intervenants illustrent bien combien l'agriculture urbaine passe d'une question appréhendée par quelques pionniers dans des événements plutôt marginaux à une question légitime récupérée par les instances dominantes.

L'ENSA Paris-Belleville est très active autour de cette question entre 2011 et 2015 : elle organise plusieurs conférences autour de l'agriculture urbaine, comme en 2013 *Terre et territoires. Ville et agriculture, un paradoxe*[1260] *?*, réunissant alors l'association Clinamen, l'Atelier Roberta, le paysagiste Pierre Donadieu, ou en 2014 *Autour de la question de la question de l'agriculture urbaine*[1261] par Markéta Braine-Supkova. Le Pavillon de l'Arsenal, nous l'avons mentionné, participe aussi à promouvoir cette question, d'une part par le biais de l'exposition *Algoculture*, mais aussi en invitant l'architecte Augustin Rosenstiehl pour la conférence *Agritecture, de l'exploration*

[1256] 25 juin 2014.

[1257] Qui est aussi inspectrice générale de l'administration du développement durable.

[1258] Le colloque L'urbanité de l'agriculture se tient sous l'égide du ministère de la Transition écologique et solidaire.

[1259] 15 décembre 2011.

[1260] 10 avril 2013.

[1261] 30 mai 2014.

à la pratique[1262], présentant ainsi les recherches qu'il mène au sein de l'agence qu'il a cofondée, SOA, sur l'agriculture urbaine.

De même que la tenue d'une exposition sur le réemploi, *Matière grise*, organisée dans un lieu comme le Pavillon de l'Arsenal, illustre l'ascension que connait la thématique, il en va de même pour l'agriculture urbaine, et plus largement la question du vivant en ville à laquelle la Cité de l'architecture et du patrimoine consacre, en 2011 une exposition intitulée *La ville fertile, vers une nature urbaine*[1263]. L'exposition s'articule autour de deux séquences, la première, sous le titre *Objet du désir*, a pour ambition de révéler dans une mise en scène « théâtrale » les fantasmes de *nature* que l'habitant peut nourrir dans la ville. Seize projets internationaux sont présentés autour de quatre thèmes : « forêt », « prairie », « friche », rives ». Le commissariat et la scénographie de cette séquence sont assurés par l'architecte et paysagiste Nicolas Gilsoul. La seconde séquence intitulée *La fabrique de la ville fertile* s'articule autour d'interviewes filmées de chercheurs, d'architectes ou de paysagistes (par exemple Augustin Berque, Michel Courajoud, Gilles Clément, Alexandre Chemetoff) et de la présentation de réalisations françaises autour de sept éléments, comme l'eau, la terre, le feu. Le paysagiste Michel Péna assure le commissariat et la scénographie de cette séquence. *La ville fertile* connait une itinérance heureuse et est même présentée lors de la Biennale de Venise[1264].

L'agriculture urbaine et la question du vivant dans l'architecture et dans la ville passent, via cette exposition les illustre et les porte, d'une préoccupation qui agite quelques joyeux marginaux à une question légitime voir incontournable dans le débat architectural. L'observation rapide des projets lauréats des concours *Réinventer Paris* lancé en 2016 et *Réinventer la Seine* lancé en 2017 permet de mesurer la place que prend le « vivant en ville » aujourd'hui : outils communicationnels des architectes pour rendre séduisant leurs projets, le vert, et le vert nourricier, est aussi récupéré par les maîtres d'ouvrage et les politiques pour promouvoir, auprès de différentes instances décisionnelles, des projets architecturaux ou urbains. Frédéric Edelman, dans l'article

[1262] 17 juin 2014.

[1264] Du 28 aout au 05 septembre 2012.

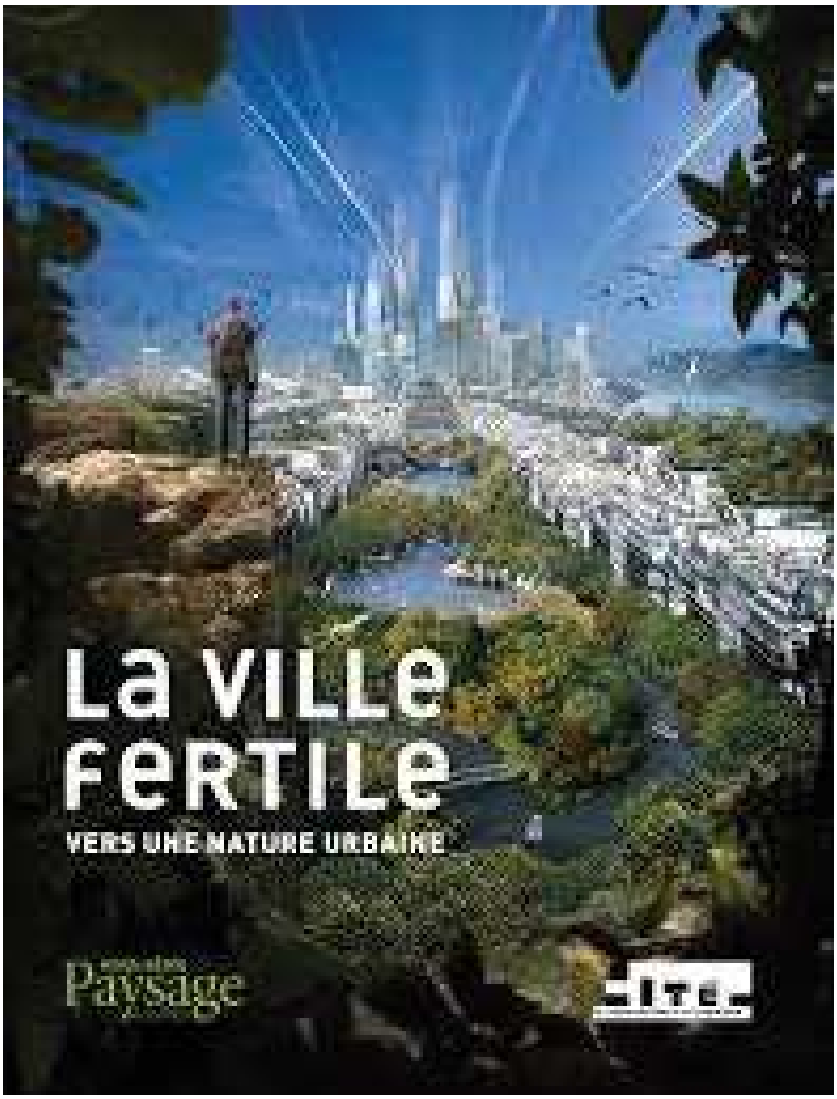


Figure 1 : Affiche de l'exposition *La Ville Fertile*, Cité de l'architecture et du Patrimoine, 2011.

« Réinventer la Seine » sombre dans l'infantilisme vert » publié dans *Le Monde* du 3 août 2017, le souligne sans ambiguïté : « Toujours est-il que la quasi-totalité des projets exposés tombe dans la célébration de la végétation sur les toits, les façades, les balcons (quand il y en a). Salades et potagers à tous les étages, choucroute au sommet, canopées en veux-tu en voilà[1265]… »

Quand nous rencontrons Édouard François dans le cadre de notre thèse, il nous présente à la fin de l'entretien un de ces projets à venir, un ensemble de logements à Bordeaux, et nous explique combien la thématique de l'agriculture urbaine y est centrale, comme dans son travail à venir, et plus largement dans le milieu de l'architecture des prochaines décennies : « Là on fait un projet, je crois que c'est exceptionnel. J'ai toujours une longueur d'avance, faut toujours que je roule à plus dix ans. Le truc, il est incroyable c'est une vraie folie. Ce sont des logements sociaux à Bordeaux, les immeubles sont soulevés du sol pour libérer intégralement le sol. On ne peut pas descendre dans le champ qui est inaccessible, et c'est dédié à l'agriculture urbaine, un champ de 5 000 m², décalé de 7,5 mètres du sol. Pour que ça puisse pousser les façades sont en inox recuit. L'eau va descendre et sera redistribuée en pluie en dessous, on ne la remet même pas au réseau. Tout le projet est orienté sur l'agriculture urbaine qui est la grande thématique actuelle. Juppé en est malade, il se passe le film en boucle. On a toujours une longueur d'avance. J'ai théorisé toute l'agriculture urbaine. Je connais tout sur le sujet. Je connais tous les modèles[1266]. »

Énergie

Le thème de l'énergie connait un certain succès dans les événements que nous avons recensés entre 2009 et 2012, puis la catégorie chute brutalement de 2013 à 2015. En 2015, avec seulement trois manifestations relevées, c'est la troisième thématique la moins recensée, juste après les catégorie « milieu » et « HQE ». Aussi, même si nous relevons de nombreux événements autour de l'énergie au début des années 2010, ces événements sont majoritairement de

[1265] *Le Monde*, 3 août 2017, [en ligne] http://www.lemonde.fr/architecture/article/2017/08/03/architecture-reinventer-la-seine-sombre-dans-l-infantilisme-vert_5168134_1809550.html

[1266] Entretien avec Édouard François, par Léa Mosconi, 27 février 2015.

faible ampleur ; ils se tiennent souvent dans des CAUE, parfois dans les écoles ; le nom de intervenants n'est généralement même pas mentionné, comme par exemple la conférence *Les économie d'énergie dans le logement collectif*[1267] au CAUE du Val-de-Marne ou la visite intitulée *Visite de treize maisons individuelles performantes sous la conduite de conseillers Espace info énergie et d'étudiants en architecture*[1268] à l'ENSA Rouen. On note à l'EAVT un colloque d'assez grande importance autour de l'énergie sous le titre *4e échange énergétique, échange économique*[1269] portant sur les thèmes *Énergie et réhabilitation* et *Préserver l'énergie, moins consommer*, avec Mireille Ferri, Chantal Derkenne et Marc Bénard.

Aussi, le programme de recherche *Ignis Mutat Res*, lancé par le ministère de la Culture et de la Communication avec le Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère, mobilise plusieurs manifestations qui convoquent le champ de l'énergie, comme par exemple le colloque, à l'EAVT de Marne-la-Vallée, intitulée *Ignis Mutat Res, penser l'architecture, la ville et les paysages au prisme de l'énergie*[1270]. Aussi, le concours Solar Decathlon qui se tient chaque année depuis 2002 participe à promouvoir aussi, dans le cadre de divers événements, le thème de l'énergie, comme par exemple avec la manifestation à la Cité du soleil de Versailles, sous le titre *Le Solar Decathlon, recherche dans l'architecture durable et l'énergie solaire*[1271].

Climat

La thématique du climat est relativement faible sur la période que nous étudions ici ; en moyenne, on recense 9 événements par an autour du climat durant la période 2001-2011, alors qu'on en comptait à 5 durant la période 2011-2014. L'année 2015 est particulière : avec 16 événements relevés, le climat est la catégorie la plus présente au cours de cette année singulière où se tient à Paris la COP21. On constate ainsi que la terminologie pour qualifier cet événement majeur qu'est la *Conférence de Paris de 2015 sur le climat* influence

[1267] 5 avril 2012.

[1268] 18 octobre 2012.

[1269] 8 mars 2012.

[1270] 24 et 25 novembre 2011.

[1271] Du 28 juin au 14 juillet 2014.

directement la terminologie employée dans les manifestations du milieu de l'architecture que nous avons recensées.

Sur les 20 événements recensés entre 2011 et 2014, le terme climat est souvent employé assez largement, sans renvoyer à un questionnement précis ou à une problématique délimitée. Il est question une seule fois d'architecture bioclimatique (sans que l'on puisse dire à partir du titre s'il y a une référence à l'architecture bioclimatique des années 1970) avec la conférence *Architecture à vivre bioclimatique et génie du lieu*[1272] de Christian Gimonet au FRAC Centre-Val-de-Loire. Aussi, une seule référence entre 2011 et 2014 à la notion de changement climatique, avec la conférence *Conception urbaine et architecturale et changement climatique*[1273].

Certes, le climat est la catégorie la plus présente en 2015, néanmoins nous sommes loin des pics qu'a connu le développement durable dans la fin des années 2000. Les 16 manifestations sont exclusivement composées de conférences et de colloques qui se tiennent en grande partie à la Cité de l'architecture (dans le cadre du cycle *Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXI^e siècle* et deux autres conférences dans le cadre de la COP21) et à l'ENSA Versailles (les trois conférences du débat Manège 2015 intitulé *Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction de climats*).

Anthropocène

Le terme « anthropocène » apparaît dans notre recensement en 2014 et en 2015. Nous relevons 7 manifestations. En 2014, Bruno Latour monte avec Bronislaw Szerszynski[1274] l'exposition et le colloque *Anthropocène Monument* aux Abattoirs de Toulouse. L'exposition[1275] présente une sélection de trente projets qui proposent ce que pourrait être un monument dédié à la nouvelle période géologique que serait l'anthropocène ; une seconde séquence de l'exposition présente le travail de l'artiste Tomas Saraceno. Le colloque qui est associé à

[1272] 15 mars 2012.

[1273] 16 novembre 2011.

[1274] Directeur du département de sociologie de Lancaster au Royaume-Uni.

[1275] Du 3 octobre 2014 au 4 janvier 2015.

l'exposition et qui se revendique « colloque-performance » propose de « rassembler chercheurs, historiens, artistes et public pour un temps de réflexion, d'expérimentation et d'échanges autour des grandes questions soulevées par l'Anthropocène[1276] ». Le géologue Jan Zalasiewicz[1277], l'historien de l'environnement Christophe Bonneuil, la philosophe Émilie Hache participent notamment à cette manifestation. L'architecte et critique Pierre Chabard est le seul représentant du monde de l'architecture. Nous avons contacté le critique français, qui nous a transmis le texte de son intervention. Pierre Chabard part d'abord de la notion de monument, qu'il introduit avec la célèbre citation d'Adolphe Loos sur l'entrecroisement entre le champ de l'architecture et celui des Beaux-arts qui ne se ferait qu'avec le tombeau et le monument commémoratif. Le critique français campe les modalités de ce que ne devrait pas être un monument à l'anthropocène : « Il ne doit pas être un monument qui éternise une certitude mais au contraire qui pérennise une inquiétude (…). Il ne doit pas être un monument nostalgique à la nature perdue mais plutôt une construction qui par une sorte d'analogie, représente notre monde, notre nouvelle condition d'existence à l'Age de l'anthropocène ». Le critique français propose de revenir sur un corpus de monuments au cours de l'histoire qui nous renseigne sur le lien que peut nous raconter le monument de la *Nature* : les globes, les dômes géodésiques, le monument continu, l'Observatoire de Paris, le théâtre du monde, la cabane.

En 2014, la revue *Stream*, dirigée par l'architecte Philippe Chiambaretta et le critique d'art Nicolas Bourriaud, intitule son troisième numéro *Habiter l'anthropocène*. La revue, de 476 pages, dont la couverture, troublante et marquante, montre une photographie de l'artiste Pierre Huyghe, rassemble notamment les textes et entretiens de Marie-Ange Brayer, François Jullien, Michel Lussault, Éric Troncy, Richard Sennett, Jean Viard. Très bien diffusée et portée par une communication dynamique, *Habiter l'anthropocène* est le premier lieu par lequel l'anthropocène pénètre le milieu de l'architecture. Le 29 janvier 2015, la revue *Stream* organise une conférence au Centre Pompidou à l'occasion du lancement de son numéro avec quatre de ses auteurs.

[1276] Dossier de présentation du colloque performance: https://www.lesabattoirs.org/pdf/programmes/prog-1410-fr-Anthropocene_Monument.pdf

[1277] Président du groupe de travail sur l'anthropocène de la Commission internationale de stratigraphie.

Le numéro Habiter l'Anthropocène de la revue Stream, pionnier chez les architectes sur la question de l'anthropocène, participe largement à introduire la question de notre changement d'époque géologique dans les débats du milieu de l'architecture. Les différents articles, mobilisent sur les questions d'urbanisation massive et globalisante de la planète, des intervenants qui font figures d'autorité sur la question des changements climatiques, et engage un élargissement du thème de la crise écologique vers une réflexion approfondit sur ce que ferait à l'architecture, à l'art et aux territoires ce changement paradigmatique.

Philippe Chiambaretta, cofondateur de la revue et fondateur de l'agence PCA, nous a reçu dans ses bureaux. Nous l'avons sollicité car nous souhaitions comprendre ce qui avait conduit l'architecte à construire le numéro de sa revue autour de la notion d'anthropocène. C'est un détail, mais au même moment nous rencontrions alors des architectes sensibles aux questions écologiques et porteurs d'architecture manifestes sur l'environnement. Pourtant ces architectes n'avaient pas connaissance du terme « anthropocène ». Par ailleurs, nous souhaitions aussi comprendre la génèse de la revue. En effet, ce numéro peut se lire comme une enquête sur l'urbanisation de la planète à la fin de laquelle la notion d'anthropocène vient unifier l'ensemble des discours et des pensées produites et assemblées dans ce volume. Enfin, nous souhaitions saisir la manière dont le numéro avait été reçu, et les implications de ce travail sur la production architecturale de l'architecte.

L'architecte a tout de suite accepté de nous rencontrer. Il a répondu à l'ensemble de nos questions. Philippe Chiambaretta nous a confirmé notre intuition quant à la construction de la problématique de la revue. Celle-ci s'est structurée au cours de l'enquête mené par l'architecte et ses collaborateurs, au grès des entretiens menée et des recherches engagées, pour aboutir à un questionnement autour de l'anthropocène, notion qui traverse l'ensemble de la revue en écho à une réflexion sur l'urbanisation des territoires. L'influence de la revue est double : elle impacte d'une part le milieu de l'architecture et devient une référence sur la question de l'architecture de l'anthropocène ; d'autre part, elle influence la manière dont les champs connexes à l'architecture perçoivent l'architecture des changements climatiques.

Fin 2015, à la Maison de l'architecture en Île-de-France, dans le cadre de la COP21, deux autres manifestations portent le thème de l'anthropocène. Il s'agit de l'exposition *Villes potentielles, architecture et anthropocène* que nous avons présentée dans le chapitre précédent et de trois rencontres qui l'accompagnent. Les trois rencontres tentent de confronter trois figures de l'architecture, le foyer, la place, la limite, face à l'émergence de la thèse de l'anthropocène. Nicolas Bourriaud, Françoise Fromonot, Fanny Lopez, Caroline Maniaque, Hans Walter Müller, Philippe Chiambaretta et Jean-Philippe Vassal participent à la rencontre *Le foyer face à l'anthropocène* ; Patrick Bouchain, Rotor, Mathieu Mercuriali, Catherine Jacquot, Jean-Louis Violeau interviennent à la rencontre *La place face à l'anthropocène* ; Christophe Bonneuil, Sébastien Marot, Catherine Larrère, Nasrine Seraji, Dominique Rouillard, Djamel Klouche participent à la rencontre *La limite face à l'anthropocène*. Lors de cette troisième manifestation, contenue dans un climat assez tendu, deux positionnements s'affrontent sans ambiguïté : celui que l'on pourrait rapidement rapprocher de la croissance verte, que porte Dominique Rouillard, qui présente alors son dernier livre avec Alain Guiheux, *Doors to doors : le futur du véhicule*, et celui que l'on pourrait tout aussi rapidement rapprocher de la décroissance, que portent l'historien Christophe Bonneuil et Sébastien Marot. L'échange houleux illustre assez bien la difficulté que peut avoir le milieu de l'architecture à appréhender cette thèse émergente aux contours encore assez flous ; thèse qui semble pouvoir porter aussi bien les discours d'un capitalisme vert décomplexé, innovant et technophile que le récit de la fin du monde moderne et de sa société de consommation, au profit d'un monde orienté vers la décroissance.

Conclusion

Nous avons eu la chance, à la fin de la thèse, de pouvoir interroger le philosophe Bruno Latour. Un dispositif d'entretien assez singulier a été construit à l'occasion de cet échange : nous avons tiré de ses différents ouvrages des extraits de textes autour de ce qu'il appelle le « monstre moderne » et lui avons demandé de réagir dessus. Ce dispositif nous a permis de saisir une lecture réflexive de Bruno Latour sur son propre travail autour d'une notion qui nous intéresse, la monstruosité potentielle de la modernité comme composante de l'anthropocène. Nous y avons ajouté deux extraits d'autres auteurs : un premier extrait de l'ouvrage *Ce à quoi nous tenons* de la philosophe française Émilie Hache et un second extrait de l'ouvrage *La Planète malade* du philosophe Guy Debord. Alors que Guy Debord et Bruno Latour proposent l'un et l'autre de construire un regard critique sur la modernité, nous n'avions jamais lu de commentaires de Bruno Latour sur le travail de Guy Debord. Il nous semblait que la réaction de Bruno Latour sur le positionnement de son collègue situationniste pouvait nous offrir une lecture plus politique de sa démarche. Voici l'extrait lu et la réaction du philosophe :

> « En matière d'environnement "naturel " et construit, de natalité, de biologie, de production, de "folie", il n'y aura pas à choisir entre la fête et le malheur mais consciemment et à chaque carrefour, entre mille possibilités heureuses ou désastreuses, relativement corrigibles et, d'autre part, le néant. Les choix *terribles* du futur proche laissent cette seule alternative : démocratie totale ou bureaucratie totale. De ceux qui doutent de la démocratie totale doivent faire des efforts pour se la prouver à eux-mêmes, *en lui donnant l'occasion de se prouver en marchant ;* ou bien, il ne leur reste qu'à acheter leur tombe à tempérament, car "l'autorité, on l'a vue à l'œuvre, et ses œuvres la condamnent" (Joseph Déjacque). "La révolution ou la mort", ce slogan n'est plus l'expression lyrique de la conscience révoltée, c'est *le dernier mot de la pensée scientifique de notre siècle.* Ceci s'applique aux périls de l'espèce comme à l'impossibilité d'adhésion pour les individus. Dans cette société ou le suicide progresse comme on le sait, les spécialistes ont dû reconnaitre, avec un certain dépit, qu'il était retombé à presque rien en France en mai 1968. Ce printemps obtint

aussi, sans précisément monter à l'assaut, un beau ciel, parce que quelques voitures avaient brulé et que toutes les autres manquaient d'essence pour polluer. Quand il pleut, quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps[1278] ».

Bruno Latour : Je ne sais pas forcément me situer par rapport aux situationnistes, mais ce texte de Debord est très curieux. Je crois que c'est Nietzsche qui dit qu'on ne fait le diagnostic que des maladies que l'on a eues : le philosophe doit avoir ses maladies. Donc la monstruosité a aussi ses avantages, et il faut se dire que les situationnistes ont poussé à l'extrême une certaine esthétisation de la question politique tout en la dénonçant chez les autres. Ce texte de Debord, je l'avais ignoré complètement jusqu'à ce que l'on me force à le lire, en me disant "mais pourquoi tu dis toujours du mal des situationnistes alors que ce texte-là tu aurais pu l'écrire aussi". Je n'en suis pas convaincu : politiquement les conséquences ne sont pas les mêmes, pas plus que scientifiquement, entre ce que je défends et ce qu'écrit Debord. Moi je suis un *libéral* sur ces questions. Par exemple, j'ai adoré le Centre Pompidou directement, quand je suis rentré en France après avoir été aux États-Unis. Si un pays est capable de ça alors ça veut dire qu'il n'est pas mort. Donc mon regard sur le Centre Pompidou est très positif. Mais l'histoire de la modernité est une histoire compliquée, et l'histoire architecturale de la modernité est un cauchemar. Ce qui se passe en architecture, c'est un modèle réduit des questions qui se passent dans l'anthropocène, puisqu'on a des problèmes d'artifices, des problèmes d'égos, des problèmes d'habitation, des problèmes d'échanges innombrables entre humains et non humains. Mais c'est une échelle où la question de la terre et du territoire est rendue visible.

L'écart entre les positions de Bruno Latour et de Guy Debord construit en quelque sorte les contours et les limites du complexe modernité-anthropocène dont nous avons tenté dans cette recherche de

[1278] Guy Debord, *La planète malade*, Paris, Gallimard, 2004 [1971|, pp. 92-94.

comprendre le récit. Le récit écologiste est composite, il est à la fois porté par une contestation politique et engagée d'une modernité fondée sur l'industrie, le libéralisme, la consommation et le *spectacle*, comme le suggère le texte de Guy Debord, qui pourrait faire vaciller les fondements même de la société moderne ; ce récit est aussi, paradoxalement, structuré autour d'une approche beaucoup plus libérale, menée par un capitaliste vert. Ce sont principalement ces deux fondements qui lui confère sa force et qui lui permettent de s'établir en tant que récit structurant, ou pour paraphraser Jean-François Lyotard, pour s'imposer comme un discours qu'une culture donnée se raconte à elle-même au sujet de ses propres pratiques et croyances.

Le récit que nous avons étudié est donc un récit en tension entre plusieurs pôles à priori antagonistes. Dans cette recherche, nous avons d'abord tenté de comprendre ces pôles qui le structurent ; puis nous avons voulu saisir les thèmes que ce récit écologiste engage en architecture, cerner les discours que les architectes construisent à partir de celui-ci, et enfin prendre la mesure de la production architecturale qu'il participe à engendrer. C'est pour cette raison que nous avons mobilisé, pour construire une sociohistoire du récit écologiste chez les architectes de 1989 à 2015, plusieurs outils et ressources au cours de cette recherche. D'une part, nous nous sommes appuyés sur des connaissances issues d'ouvrages de différents champs disciplinaires, de l'architecture à la philosophie en passant par l'histoire et la sociologie ; d'autre part nous avons tenté de cerner les discours des différents acteurs par le biais de la réalisation de vingt-six entretiens ; aussi nous avons analysé des bâtiments et dispositifs architecturaux ; nous avons souhaité confronter à cela le recensement de manifestations autour du sujet étudié ; enfin, nous avons construit différentes sources (dessins, images, textes) avons produites pour la recherche par le biais de l'exposition *Villes potentielles*. Cette conclusion a pour ambition de dresser ce que nous avons pu déduire de cette recherche et tente de mettre en lumière ses apports et ses limites. Nous articulerons cette conclusion autour de trois axes : d'une part la temporalité du récit, d'autre part sa relation aux valeurs de la modernité, et enfin le langage architectural que ce récit construit.

Le temps du récit

Une des premières questions qui a parcouru la recherche est celle de la temporalité du récit. Dans un premier temps, il nous a fallu déterminer notre période d'étude et dans un second temps saisir comment le récit se construit durant la période que nous analysons. En menant des recherches exploratoires au sein des revues d'architecture, nous avons pu observer combien la question écologique devient très fortement présente dans les années 2000 alors qu'elle est singulièrement absente de ces mêmes médias durant la décennie précédente. Par exemple, si l'on regarde l'ensemble des éditoriaux qu'écrit Gwenaël Querrien entre 1989 et 2014 pour le *Bulletin d'Informations Architecturales* puis pour *Archiscopie*, il faut attendre 2001 pour que la question écologique y soit mentionnée. Ensuite dans les années 2000, pas une année ne se déroule sans que le thème de l'environnement ne soit mobilisé au sein de plusieurs éditoriaux[1279].

Dès 2001, la journaliste écrit « 'l'écologie bien comprise et le développement durable semblent devenir des préoccupations partagées en matière 'd'urbanisme et 'd'architecture[1280] » ; dans le numéro suivant, en 2002, elle présente la notion de développement durable en ces termes : « Ce nouvel idéal voudrait que l''on prenne en compte le bien commun plutôt que les intérêts particuliers[1281] ». La question écologique est alors présentée comme un thème crédible et légitime, on le voit notamment ici dans l'extrait avec l'emploi du terme d*'idéal.* L'architecte et journaliste Rémi Rouyer s'interroge aussi dès 2001 sur la nature de l'émergence de l'écologie dans le milieu de l'architecture, comme il le mentionne dans la revue *Archiscopie* : « Le thème de l'écologie n'est-il porté que par un phénomène de mode ou reflète-il une prise de conscience profonde pour concevoir autrement l'architecture, l'urbanisme et l'aménagement du territoire[1282] ? ». Toujours en 2001, il coordonne un numéro de la revue *Architecture Crée* qui traite de manière assez complète de la question environnementale. Il y invite à y contribuer des personnalités issues de champs très divers afin de saisir dans sa complexité ce que fait ce

[1279] Par exemple en 2008, la question écologique est abordée dans sept des neuf éditoriaux que compte *Archiscopie*.

[1280] Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n° 18, décembre 2001, p. 2.

[1281] Gwenaël Querrien, *Archiscopie,* n° 19, janvier 2002, p. 2.

[1282] Rémi Rouyer, A*rchiscopie*, avril 2001, p. 5.

récit de l'écologie au monde de l'architecture. On y lit des articles sur Glenn Murcutt, un entretien avec Renzo Piano, les positions manifestes de Mike Davis, les travaux de Patrick Blanc, la production de CRATerre, une réflexion sur la matière dite naturelle et une classification, par Rémi Rouyer des différentes manières qu'ont les architectes d'appréhender l'écologie.

Dans les années qui suivent, la question écologique se diffuse au sein des autres thématiques et devient un paramètre incontournable quel que soit le sujet abordé : par exemple, si un éditorial traite des tours[1283], la notion de développement durable est mobilisée et des mots issus de son champ lexical sont employés à de nombreuses reprises (en général on en dénombre cinq à huit). En novembre 2007[1284], l'année du Grenelle de l'environnement, Gwenaël Querrien se fait l'écho d'une demande de rattachement de la profession des architectes au ministère du Développement durable. Elle y défend aussi la nécessité d'une prise en compte du développement durable dans tous les projets. Deux numéros plus loin, en janvier 2008[1285], la journaliste avance que les deux principales thématiques de l'architecture en 2007 sont le développement durable et la crise du logement : « On pense bien sûr au récent Grenelle de l'environnement et au concept de quartier durable devenu un thème fétiche de l'expérimentation renouvelant la réflexion sur le contexte, l'usage et les formes de l'architecture[1286]. » Le discours médiatique sur l'écologie s'instaure comme un discours légitime dès le début des années 2000, et se renforce au cours de la décennie en devenant un paramètre incontournable pour l'ensemble des autres thématiques du milieu de l'architecture.

En 2005[1287], Gwenaël Querrien consacre un éditorial à la question des changements climatiques en faisant un bref retour historique sur les grands sommets sur le climat ; elle y souligne leur manque d'efficacité et déplorait leur incapacité à construire un projet commun. La journaliste termine son texte en s'étonnant du fait que la sensibilité pour l'écologie chez les architectes soit aussi tardive et se demande pourquoi la considération pour le bioclimatique dans les années 1960

[1283] Voir par exemple, Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n°29, février 2003, p. 2.

[1284] Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n° 71, novembre 2007, p. 2.

[1285] Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n° 73, janvier 2008, p. 2.

[1286] Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n° 73, janvier 2008, p. 2.

[1287] Gwenaël Querrien, *Archiscopie*, n° 48, février 2005, p. 2.

et 1970 n'a pas déclenché un engagement plus fort en 1980 et 1990. Si les premières recherches exploratoires que nous avons menées nous ont conduite à appréhender la décennie 2000 comme celle de la consécration du discours médiatique sur le développement durable chez les architectes, nos hypothèses de recherche sur le rôle de la décennie précédente, celle des années 1990, ont été plus difficiles à définir.

Certes, au niveau médiatique, la question écologique est très peu présente dans le milieu de l'architecture des années 1990. Nous avons dans un premier temps interrogé les raisons de cette absence ; elles sont de plusieurs ordres. D'une part, l'émergence du postmodernisme ringardise et rend inactuelles les valeurs et la production de l'architecture dite bioclimatique des années 1960 et 1970. Par ailleurs, si les débats et l'écriture du postmodernisme s'éteignent dès la fin des années 1980, ce courant induit notamment deux paramètres qui persisteront dans les années 1990 : d'une part le développement d'une architecture *spectacle* portée par ce que l'on appellera alors les starchitectes, et d'autre part une architecture diversifiée et composite portée par différents minicourants impossibles à rassembler autour d'un ou de deux grands mouvements.

Pour le critique français François Chaslin, la faible médiatisation de l'écologie dans les années 1980 et 1990 est aussi liée au contexte politique d'une France présidée (1981-1995) par François Mitterrand, issu du Parti socialiste : « Vous comprenez, la gauche elle soutient le progrès, le progrès social, le progrès technique, elle est liée à la modernité. Elle soupçonne toujours certaines classes bourgeoises ou aristocratiques de nostalgie ; donc l'écologie peut avoir une connotation de retour à un archaïsme pour la gauche. En tout cas c'est comme ça que l'on peut le voir dans les années 1990[1288]. » D'après François Chaslin, les architectes proches du pouvoir, et donc pendant cette période de la gauche, n'ont pas intérêt à afficher un discours écologique qui pourrait être associé à la droite. Le critique français souligne que les questions environnementales ayant été médiatisées par Valéry Giscard D'Estaing pendant son mandat, deviennent en 1980 et 1990 un sujet associé aux conservateurs. Deux architectes, hors enregistrement, ont appuyé la lecture de François Chaslin.

[1288] Entretien avec François Chaslin, par Léa Mosconi.

Par ailleurs, les questions écologiques sont dans les années 1990 fortement portées au niveau mondial par des instances qui participent à légiférer autour de ce sujet. L'écologie devient non plus un sujet d'expérimentation mais une contrainte. Il est difficile, dans des années 1990 qui se remettent difficilement des débats théoriques sur l'architecture postmoderne, de faire projet commun de l'écologie alors qu'elle serait associée à la droite conservatrice et aux contraintes réglementaires.

Il n'en demeure pas moins que l'écologie, quasiment absente de la sphère médiatique du milieu de l'architecture, est une thématique largement abordée au cours de la décennie. Elle est présente dans les médiations (conférence, colloque, exposition), souvent dans des lieux relativement confidentiels, et au sein des discours et des projets de quelques architectes *pionniers*. Ces recherches sur la place de l'écologie dans le milieu des années 1990 nous ont permis de comprendre comment le récit se construit, en silence, au cours de cette décennie avant de connaitre la forte visibilité des années 2000. Nous avons pu ainsi délimiter la période de la recherche aux bornes de 1989 et de 2015 et identifier trois phases. La première est celle que nous venons de décrire, la phase de latence avec un récit qui se construit silencieusement (années 1990). La deuxième est la phase concentrée des années 2000 avec un discours écologique dominant, globalisant, structurant. La troisième est la phase diffuse, avec récit omniprésent mais protéiforme.

L'articulation modernité – anthropocène

Une des premières hypothèses de cette recherche est que le récit écologiste chez les architectes ne se construit pas seulement en réaction aux problèmes environnementaux, mais qu'il est aussi lié à une crise des valeurs de la société moderne. Si nous avons eu, en étudiant de plus près la thèse de l'anthropocène, l'occasion de cerner les liens entre modernité et changements climatiques, nous avons éprouvé quelques difficultés à les mobiliser dans le champ de l'architecture. Nous avons étudié dans cette recherche trois registres : les discours des architectes, la production architecturale et les médiations du milieu de l'architecture. Nous avons pu saisir d'une part

que les architectes interrogés se situent tous par rapport au Mouvement moderne et aux valeurs qu'il véhicule. S'ils ne font pas tous le lien entre leur démarche sur la question écologique et leur positionnement par rapport aux modernes, ils éprouvent toujours le besoin de situer leur discours par rapport aux principes modernistes. Aussi, une lecture de la production architecturale de ces architectes, Patrick Bouchain, Édouard François, Lacaton et Vassal, Gilles Perraudin, Philippe Rahm, nous apporte quelques éléments pour saisir comment les dispositifs mis en place dans ce que l'on peut appeler une « architecture écologique » font écho à certaines valeurs de l'architecture moderne.

Par exemple, les projets de Patrick Bouchain et de Gilles Perraudin portent, dans leur processus de production, un discours critique sur l'industrialisation (et ses conséquences sociales) et sur la standardisation, deux fondements du mouvement moderne. Nous avons pu le voir notamment avec le travail mené par Patrick Bouchain sur la salle principale du Lieu Unique de Nantes (1999) ou encore avec l'utilisation que fait Gilles Perraudin de la pierre dans le Chai de Solan (2008). Par ailleurs, le choix manifeste de la transformation plutôt que de la démolition, que porte particulièrement Lacaton et Vassal, met à mal l'idée de table rase que l'on associe peut-être de façon un peu réductrice au Mouvement moderne. Aussi, l'interpénétration entre architecture et végétation, que soutiennent les projet d'Édouard François, nous l'avons vu avec l'Immeuble qui pousse (1999), ou entre architecture et météorologie, que revendiquent les installations de Philippe Rahm, comme l'illustre son Digestible Gulfstream (2008) réinterrogent une des valeurs du Mouvement moderne, à savoir la dissociation entre architecture et nature (que les pilotis incarnent assez justement). Cette distinction architecture-nature est une transposition d'une des principales valeurs sur laquelle s'appuierait la modernité, la distinction nature-société ; nous nous sommes appuyée dans cette recherche sur la définition qu'en donne Bruno Latour dans *Nous n'avons jamais été modernes*.

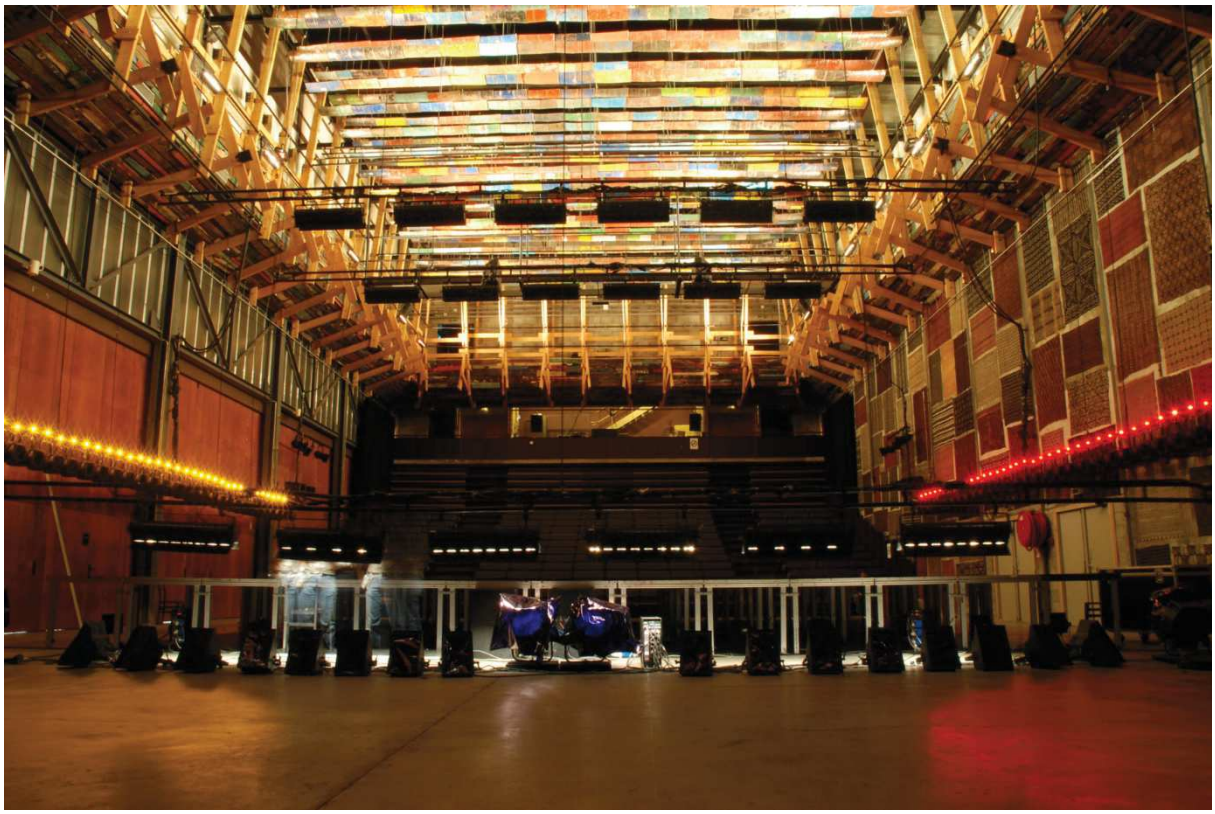


Figure 1 : Grande salle du Lieu Unique de Nantes (1999) transformé par Patrick Bouchain, agence Construire, photographie prise sur le site internet de l'agence Construire, http://construire-architectes.over-blog.com/le-lieu-unique

Figure 2 : Maquette du projet de l'Immeuble qui pousse de Montpellier (1999) d'Édouard François, http://www.edouardfrancois.com/projets/tous-les-projets/article/256/limmeuble-qui-pousse

Les médiations sur l'écologie que nous avons recensées nous ont apporté un autre éclairage. Dans les années 1990, les conférences, colloques et expositions ont, dans leur grande majorité, pour objectif d'apporter un champ de connaissances sur différentes thématiques que peut porter l'architecture écologique comme la matière (on le voit notamment avec les manifestations que porte CRATerre), l'énergie, le climat, la végétalisation, le milieu. Il n'y a pas de construction d'un discours total et cohérent ni d'un discours critique. Dans les années 2000, la grande majorité des événements recensés s'articule autour du développement durable et de la performance énergétique ; avec ces manifestations se construit l'idée d'une croissance verte et d'un progrès au service d'une architecture plus responsable. En parallèle, au cours des années 1990 et 2000, la thématique du Mouvement moderne est elle aussi assez présente : peu d'événements lui portent un regard critique, mais on assiste à une patrimonialisation des figures du Mouvement moderne. On pourrait faire l'hypothèse que l'explosion des manifestations autour d'une architecture du capitalisme vert dans les années 2000 est une actualisation de l'architecture d'un Mouvement moderne qui aurait intégré les injonctions environnementales ; on passerait donc d'une architecture écologique qui symbolise dans les années 1960 et 1970 une contestation de la société de consommation, du capitalisme et au niveau architectural du Mouvement moderne, à une architecture écologique dans les années 2000 qui souscrirait aux principes dénoncés quelques décennies plus tôt, principes qui auraient absorbé et intégré les questions environnementales par le spectre de l'énergie.

En articulant nos recherches sur les discours, la production et les médiations des architectes, nous avons pu cerner que le rapport entre l'émergence de l'écologie et les valeurs de la modernité pouvait s'étendre autour de deux pôles. D'un côté, nous avons pu cerner une architecture (et des discours) structurés autour de l'idée de croissance verte. Dans ce cas, l'écologie est un outil qui permet de mobiliser d'autant plus facilement l'idée de croissance ainsi que les valeurs qui l'accompagnent. Ces valeurs sont généralement proches de celles que revendiquaient le Mouvement moderne : industrialisation, progrès, confort, dissociation nature société. D'un autre côté, nous avons pu saisir (dans une bien moindre mesure) des architectures (et des discours) autour de l'idée de décroissance. Dans ce cas aussi,

l'écologie est un outil qui permet de fédérer plus facilement un certain engagement. Cette architecture de la décroissance se positionne en faux par rapport aux valeurs de la modernité que nous venons de citer, et propose de penser ses modes de production (notamment en interrogeant l'industrialisation et en prônant le réemploi) et les modes de vie qui peuvent s'y déployer.

C'est entre ces deux pôles, croissance verte et décroissance rouge, deux pôles qui se situent par rapport aux valeurs de la modernité, que se construit l'espace au sein duquel l'architecture écologique des années 1990, 2000 et 2010 se structure et se construit.

Le langage de l'architecture de l'anthropocène

En 1986, juste après[1289] la catastrophe de Tchernobyl, le sociologue allemand Ulrich Berck écrivait dans *La Société du risque* : « Nous avons appris à répondre aux menaces de la nature externe en construisant des cabanes et en accumulant des connaissances. Mais nous sommes livrés quasiment sans défense aux menaces industrielles de cette seconde nature intégrée au système industriel[1290]. »

Quel est le langage des cabanes de la seconde nature ? Nous touchons là à une limite de la recherche que nous avons menée. Nous avons tenté de cerner au cours de ce travail s'il est possible d'identifier le langage de l'architecture du récit écologiste. Si nous avons pu faire converger dans de grandes thématiques les propositions et questionnements des architectes étudiés, il nous est difficile de définir, et même d'esquisser, les codes du langage de l'architecture du récit écologiste. Nous pourrions arguer que cela est dû au caractère composite du récit écologiste, ce qui est en partie vrai. Néanmoins, l'architecture du postmodernisme est elle aussi très composite, diverse et multiple, c'est d'ailleurs en partie ce qui la caractérise. Pourtant, l'architecture postmoderne construit un langage, sur lequel Charles Jencks et d'autres critiques d'architecture ont travaillé[1291]. Le caractère composite de l'architecture écologique ne

[1289] L'ouvrage d'Ulrich Beck sort juste après la catastrophe, mais il est possible que le texte soit écrit juste avant.

[1290] Ulrich Beck, *La société du risque…, op. cit.*

[1291] Voir Charles Jencks, *Le langage de l'architecture postmoderne*, Londres Academy, 1979.

suffit pas à expliquer que nous éprouvions des difficultés à en établir le langage.

Par exemple, l'architecture écologique qui a dominé les années 2000, l'architecture durable, se caractérise, en partie, par le fait qu'elle pénètre massivement l'ensemble de la production architecturale sans en modifier l'allure. Elle ne propose pas un nouveau langage : les dispositifs énergétiques qu'elle articule sont discrets et souvent sans implications formelles majeures. Seule peut être la généralisation de l'isolation thermique par l'extérieur, comme le montre très bien l'article « Date de péremption, voir l'emballage » de la critique d'architecture Ariane Wilson, induit subtilement un langage légèrement différent.

Cette difficulté à cerner le langage de l'architecture du récit écologiste est-elle inhérente à la recherche que nous avons menée et donc à une éventuelle faiblesse méthodologique, ou bien exprime-t-elle une difficulté du récit écologiste à produire à langage architectural ?

D'une part, les objectifs de cette recherche se sont orientés vers la compréhension de la sociohistoire que construit le récit écologiste dans le milieu de l'architecture des années 1990, 2000 et 2010 : nous avons sûrement été plus attentifs aux discours, aux événements et aux trajectoires des architectes et architectures qu'à un décryptage de la composition de l'architecture écologique (bien que nous nous soyons aussi attelé à cet exercice dans les chapitre 2, 5 et 8). Nous aurions pu construire une méthodologie qui aurait peut-être permis, en analysant un plus grand corpus de projets, de catégoriser le vocabulaire d'un éventuel langage de l'architecture de l'anthropocène. Cela pourrait être l'objet d'une prochaine recherche qui pourrait s'appuyer sur les premiers apports énoncés dans ce travail.

a

Figure 1 : Logement BBC, Le Mercator, Atelier Philippe Madec, 2011, photographie prise sur le site : http://www.atelierphilippemadec.fr/architecture/logements/le-mercator-_-36-logements-locatifs-sociaux-_-ge-bbc-effinergie-et-concerto.html

Figure 2 : École Justin Oudin, Issy-les-Moulineaux, Atelier Pascal Gontier, 2014, photographie Hervé Abbadie.

D'autre part, on peut faire l'hypothèse que la difficulté pour l'architecture écologique à construire un langage est probablement liée à la difficulté qu'elle a pu rencontrer à construire un propos théorique solide. Si nous poursuivons le parallèle avec l'architecture postmoderne, on peut émettre l'hypothèse que si celle-ci construit un langage, c'est peut-être aussi car elle construit un discours théorique fort et crédible. Ce discours est porté par des ouvrages majeurs de l'histoire de l'architecture et par des architectes, critiques et chercheurs légitimes. En travaillant dans cette recherche sur la sociohistoire de l'émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture, nous avons pu saisir que l'écologie pénètre le milieu de l'architecture principalement par deux biais. Il s'agit d'une part des pionniers, qui dès les années 1990 (et parfois dans les décennies précédentes), s'engagent dans leurs discours comme dans leurs projets pour une architecture écologique : ces pionniers ne génèrent pas un débat théorique structurant dans le milieu de l'architecture.

D'autre part, l'écologie devient un paramètre incontournable dans le secteur du bâtiment par un second biais, que nous avons analysé dans le quatrième chapitre. Les sommet mondiaux sur le climat (notamment le Sommet de Rio de 1992 et le Protocole de Kyoto de 1997) institutionnalisent la question écologique et participent au développement d'une réglementation énergétique qui touche fortement le bâtiment dès le début des années 2000 ; les entreprises du bâtiment et les maîtres d'ouvrage s'emparent de cette question : de nouveaux marchés se développent, et la question écologique, après avoir été institutionnalisée, est soutenue et portée par les constructeurs. Les différentes instances du milieu de l'architecture, notamment le Conseil national de l'Ordre des architectes, font alors de l'écologie une question majeure et inévitable : celle-ci investit massivement l'ensemble de la production architecturale dès le milieu des années 2000. Ici encore, les conditions même de l'émergence de l'écologie chez les architectes ne sont pas propices à instaurer un débat théorique profond, l'écologie étant brutalement imposée aux architectes par les instances dominantes (politiques, financières, institutionnelles).

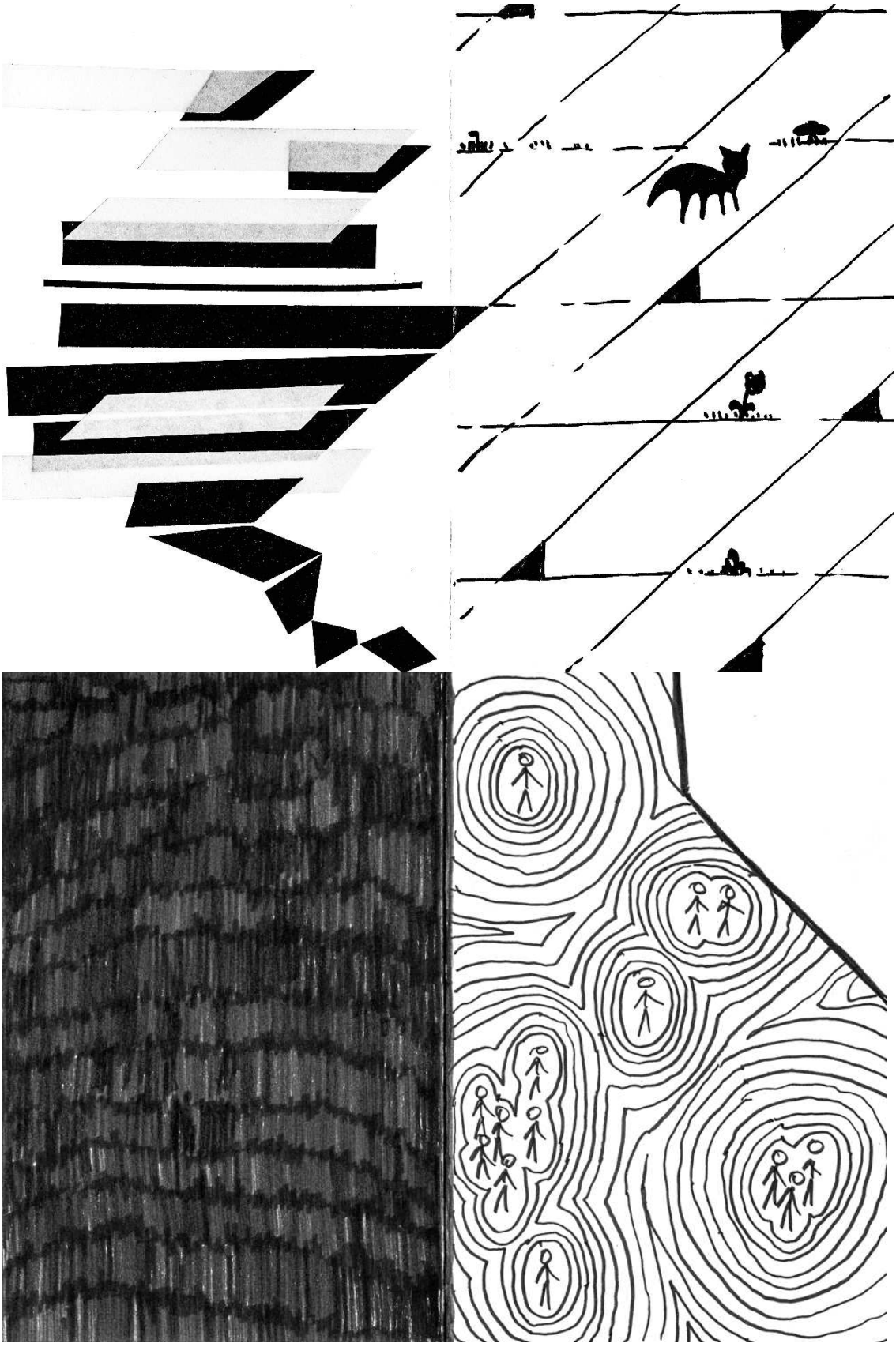


Figure 1 : Cadavre exquis réalisé par Éric Stephany et PN2F, sans titre, 2015.

Figure 2 : Cadavre exquis réalisé par Max Turnheim et Léopold Lambert, *Cinema*, 2015

Ces deux exemples nous montrent peut-être un langage eschatologique que peut convoquer le récit écologiste chez les architectes des années 2010.

« Oui, décidément, ils sont, ils ont été, ils ont failli être, ils se sont crus invincibles[1292] » écrivait Bruno Latour au début des années 1990 en essayant de comprendre les modernes. Cette sociohistoire du récit écologiste chez les architectes du dernier quart de siècle a été construite pour tenter de proposer une lecture de ce que nous tenons des valeurs de la modernité alors que se matérialise de plus en plus fortement dans les discours contemporains une eschatologie écologique. Nous avons tenté de comprendre les conditions d'apparition d'une architecture de l'anthropocène, en saisissant les valeurs par rapport auxquelles elle se situe, les discours qu'elle participe à faire émerger, la production qu'elle génère et le langage qu'elle construit. Cette recherche est lacunaire, mais ses apports nous permettent d'énoncer des pistes de travail que nous serions heureux d'approfondir.

[1292] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*, p.22

Bibliographie raisonnée

. Sciences humaines et sociales : environnement, énergie, durable, anthropocène .

Ouvrages

AZAM, Geneviève, COMBES, Maxime, BONNEUIL, Christophe, *La nature n'a pas de prix. Les méprises de l'économie verte*, Éditions Les liens qui libèrent, 2012

BERQUE, Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin 2000

BERQUE, Augustin, *Recosmiser la terre, quelques leçons péruviennes*, Paris, B2, 2018

BLOCH, Ernst, *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1977

BLOCH, Ernst, *Le Principe espérance*, 3 vol. , Paris, Gallimard, 1976, 1982, 1991. Traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart.

BOLTANSKI, Luc, THEVENOT, Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard, 1991.

BONNEUIL, Christophe, FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'Événement anthropocène, la terre, l'histoire et nous,* Paris, Le Seuil, Collection : anthropocène, 2013

CHAKRABARTY, Dipesh, *Quelques failles dans la pensée du changement climatique*, dans Emilie Hache, *De l'univers clos au monde infini*, Paris, Éditions Dehors, 2014, 107-146

DESCOLA, Philippe, *Par-delà Nature et Culture*, Gallimard, 2005

DEBORD, Guy, *La planète malade*, Gallimard, 2004 (Inédit de 1971)

FERRY, Luc, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, éditions Grasset et Fasquelle, 1992.

FLIPO, Fabrice, *Nature et politique. Contribution à une anthropologie de la modernité et de la globalisation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014

FLIPO, Fabrice, *Les enjeux d'une philosophie politique écologique*, Textuel, 2014

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique,* Paris, Le Seuil, l'univers historique, février 2012.

FRESSOZ, Jean-Baptiste, LOCHER, Fabien, GABER, Fabien, QUENET, Grégory, *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014

GUATTARI, Félix, *Les trois écologies* , Galilée, 1989

HACHE, Emilie (Sous la direction de), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, Paris : Éditions Amsterdam, 2012

HACHE, Emilie, *Ce à quoi nous tenons*, Le Découverte, 2014.

HAMILTON, Clive, *Les apprentis sorciers du climat. Raisons et déraisons de la géo-ingénierie*, Le Seuil, collection « anthropocène ». 2013

JONAS, Hans, *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Flammarion, 2003 (1979)

JONAS, Hans, Pour une éthique du futur, Paris, Rivages, 1998

LARRERE, Catherine, LARRERE, Raphael, *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, collection : champs essai, 1997

LATOUR Bruno, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, éditions de la Découverte, 1999

LATOUR, Bruno, *Où atterrir ? comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, collection Cahiers libres, 2017

LATOUR, Bruno, Gagliardi, Pasquale (sous la direction de), *Les atmosphères de la politique : dialogue pour un monde commun*, les empêcheurs de tourner en rond, 2006

LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa*, Éditions de la Découverte, 2015

LATOUR, Bruno, *Chronique d'un amateur de sciences*, Paris, Presses des Mines, 2006

LEDEAU, André, *L'Enfermement planétaire*, Gallimard, 2008

GUATTARI, Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989

MANIER, Bénédicte, *Un million de révolutions tranquilles*, Les Liens qui libèrent, 2012

MORIN, Edgard, *La méthode. VI. Éthique*, Paris, Le Seuil, 2004

MORIN, Edgard, *La Nature de la nature (t. 1)*, Le Seuil, 1977.

MEADOWS, Donella H, MEADOWS, Dennis L., RANGERS, Jorgen, BEHRENS III, Wiliam W, *The Limite to Grown*, Edition Potomac Associates – Universe Books, 1972

ROSZAK, Theodore Roszak, *The making of counter culture*, Université de Californie, 1969

ROSZAK,Theodore, *The making of the Counterculture, Reflextions on the technocratic Society and its Youthful Opposition*, Berkeley, University of California Press, 1995 (1969) Page 12.

SADELER (de), Nicolas, *Le Principe de précaution dans le monde*, Fondation Jean Jaurès, 2011

STENGERS, Isabelle, *Le temps des catastrophes*, Les Empêcheurs de tourner en rond – La Découverte, 2009
SERRES, Michel, *Le Contrat naturel*, Paris, François Bourin,1989

SLOTERDIJK, Peter, *Ni le soleil ni la mort. Jeu de piste sous forme de dialogue avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Éditions Pauvert, 2003.

SLOTERDIJK, Peter, *Le Palais de Cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*. Libella Maren Sell, 2006

TOURAINE, Alain Touraine, *Contre-culture*, Encyclopedia Universalis, volume 6, 2002 (1974)

ZANIEWSKI, Romuald, *Les théories des milieux la pédagogie mésologique*, Casterman, 1952

Articles

BECK, Ulrich, *Le danger nucléaire escamoté*, Le Monde, 7 août 2008

BERQUE, Augustin, *Médiance et être dans la vie*, Ebisu, numéro 40-41, 2008, pages 17-29

BERQUE ; Augustin, *Ce qui fonde l'éthique environnementale,* revue Diogène, « Penser la nature », numéro 207, 2004, page 03-14

BOY, Laurence, *Le principe de précaution, de la morale au droit* , La Recherche, (326), décembre, 1999 p.86-89

BONNEUIL, Christophe, *Capitalocène, une histoire conjointe du système terre et des systèmes-monde*, 2015, publié en ligne : http://piketty.pse.ens.fr/files/Bonneuil2015.pdf

BRECHET, Thierry, VAN BRUSSELEN, Patrick, « Le pic pétrolier : un regard d'économiste. », *Reflets et perspectives de la vie économique* 4/2007 (Tome XLVI), p. 63-81
URL : www.cairn.info/revue-reflets-et-perspectives-de-la-vie-economique-2007-4-page-63.htm.
DOI : 10.3917/rpve.464.0063

BOZONNET, Jean Paul, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande, tome 39, numéro 3, juillet – septembre 2007, page 311-342

CARBONIER, Gilles, GRINEVALD, Jacques, *Energie et développement*, International Development Policy | Revue internationale de politique de développement [Online], 2 | 2011, Online since 10 May 2011, connection on 08 September 2015. URL : http://poldev.revues.org/687; DOI : 10.4000/poldev.687

CHAKRABARTY, Dipesh, *Le climat de l'histoire : quatre thèses*, trad. de C. Nordmann, in » La Revue internationale des Livres et des idées », 2010, n° 15, p. 22-31

COUSTON, Frédéric, *Crise environnementale ou crise conceptuelle ?*, *Ecologie & politique* 1/2005 (N° 30), p. 133-139 URLwww.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2005-1-page-133.htm. DOI : 10.3917/ecopo.030.0133.

DAVIS, Mike Davis, *Ecosocialisme : bienvenue à l'anthropocène*, Solidarités, numéro 131, juillet 2009 (première publication « Living on the ice shelf. Humanity's meltdown », 26 juin 2008, http://www.tomdispatch.com/post/174949)

DEVEZEAUX DE LAVERGNE, Jean-Guy, BERTELEMY, Jean-Claude, *L'impact des chocs pétroliers. Une simulation rétrospective : 1973-1982*, Revue économique Année 1987
Volume 38 Numéro 4 pp. 877-896

FLIPO, Fabrice, *L'infrastructure numérique en question*, Entropia, (3), pages 65-85, 2007

FLIPO, Fabrice, *Les enjeux d'une philosophie politique écologiste*, Textuel, 2014.

FLIPO, Fabrice, *Développement durable : état des lieux*, I2D – Information, données & documents 1/2016 (Volume 53) , p. 30-32 URL : www.cairn.info/revue-i2d-information-donnees-et-documents-2016-1-page-30.htm

FRESSOZ, Jean-Baptiste, LOCHER, Fabien, *Le climat fragile de la modernité, petite histoire de la réflexivité environnementale*, laviedesidées.fr, avril 2010

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'anthropocène et l'esthétique du sublime*, dans *Sublime. Les tremblements du monde*, catalogue d'exposition, Centre Pompidou-Metz, 2016, p. 44-49

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *La main invisible a-t-elle le pouce vert ? les faux semblants de l'écologie industrielle au XIXe siècle*, *Techniques et culture*, vol. 65-66, 2016, p. 324-339

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *Régénérer la nature, restaurer les climats : François-Antoine Rauch et les* Annales Européennes de physique végétale et d'économie publique*, 1815-1830*, *Le temps des médias*, 2015, vol. 25, p. 52-69.

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *Pour une histoire désorientée de l'énergie*, *Entropia*, 2013, vol. 15, p. 173-187.

HACHE, Emilie, LATOUR, Bruno, *Morale ou moralisme, un exercice de sensibilisation*, dans la revue « Raisons politiques », no 34, mai 2009, p. 144

HAMILTON, Clive, *Requiem pour l'espèce. Faire face à la réalité du changement climatique*, Edition de Sciences-Po, 2013

KHEDIMELLAH, Moussa, *L'Europe et le développement durable*, Conférence, l'université de tous les savoirs, 10 mars 2009

LATOUR, Bruno, *Quand le principe de précaution déstabilise le rationalisme à la française* , Le Monde, 21 mai 2010

LATOUR, Bruno, *L'avenir du principe de précaution*, Le Monde, 12-13 juin 2004

LATOUR, Bruno, *Pauvre principe de précaution*, Le Monde, 07 novembre 2007

LATOUR, Bruno, *Si tu viens à perdre la terre, à quoi te sers d'avoir sauvé ton âme ?*, http://www.bruno-latour.fr/articles/article/109-ECOTHEO.pdf

LARRERE, Catherine, *Ce que sait la montagne. Aux sources des philosophies de l'environnement*, La Vie des idées, 30 avril 2013. ISSN: 2105-3030. URL: http://www.laviedesidees.fr/Ce-que-sait-la-montagne.html

MOULIER-BOUTANG, Yann, *Crise du Politique, destitution constituante*, Multitudes, numéro 10, octobre 2002

.

NAEES, Arne, *The Shallow and the Deep Long Range Ecology Movement,* qui a été traduit en français dans H.-S. Afeissa (ed.), Éthique de l'environnement. Nature, valeur, respect, Paris, Vrin, 2007.

PARA, Constanza, MOULAERT, Frank, *La nature de la durabilité sociale : vers une lecture socioculturelle du développement territorial durable*, Développement durable et territoires [En ligne], vol. 2, n° 2 | Mai 2011, mis en ligne le 26 mai 2011, consulté le 22 septembre 2016. URL : http://developpementdurable.revues.org/8970; DOI : 10.4000/developpementdurable.8970

SADLER, Simon, *An architecture of the Whole*, Journal of Architectural Education, vol. 61, no. 4, 2008, pp. 108-129. Dans l'émission *Question d'éthique* de Monique Canto Sperber, 3 avril 2014, France Culture

SINAI, Agnès, *Fukushima, fin de l'anthropocène*. Entropia, revue d'étude théorique et politique de la décroissance, juillet 2012

.

SINAï, Agnès, *Rio+20 : le developpement durable en quête d'un second souffle*, article publié le 01 février 2012 sur le site « Actu-Environnement », URL : http://www.actu-environnement.com/ae/news/rio20-developpement-durable-onu-pnue-organisation-mondiale-environnement-14835.php4

SLOTERDJIK, Peter, *Que faire ? Tu dois changer ta vie*, Libération, 25 avril 2009

« Comité 21 : co-construire pour réconcilier », *Vraiment durable* 2/2012 (n° 2), p. 133-154
URL :www.cairn.info/revue-vraiment-durable-2012-2-page-133.htm.
DOI : 10.3917/vdur.002.0133.

RAMUNI, Girolamo, DEFLANDRE, Jean, *Faire face à la crise du pétrole : l'énergie solaire au CNRS*, La revue pour l'histoire du CNRS [En ligne], 4 | 2001, mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 08 septembre 2015. URL : http://histoire-cnrs.revues.org/3062

Pétrole : un choc sans traumatisme apparent. Département analyse et prévision de l'OFCE, Revue de l'OFCE, 4/2005 (n°95), p. 159-173 URL :www.cairn.info/revue-de-l-ofce-2005-4-page-159.htm. DOI : 10.3917/reof.095.0159.

Protocole de Kyoto : les "permis de polluer" s'achètent et se vendent en Bourse, Le Monde, 16 février 2006

Conférence, Séminaire, Emission

BLANC, Nathalie, *Éthique et esthétique de l'environnement.,* EspacesTemps.net, Travaux, 31.01.2008
http://www.espacestemps.net/articles/Ethique-et-esthetique-de-environnement/

BONNEUIL Christophe, *Nature, le nouvel eldorado de la finance*, entretien Arte, janvier 2015

DESCOLA, Philippe, Cours au Collège de France, *Les usages de la terre. Cosmopolitiques de la territorialité*, 02 mars 2016.

Environnement : perspectives en sciences humaines et sociales, dirigé par Elise Demeulenaere, Wolf Feuerehahn et Guillaume Blanc.

Histoire de l'anthropocène dirigé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz

L'atelier de l'anthropocène dirigé par Benoit Hazard

Mésologique dirigé par Augustin Berque
.

. Histoire et théorie de l'architecture : environnement, énergie, anthropocène .

Ouvrages

BANHAM Reyner, *The architecture of the well-tempered Environment*, The University of Chicago Press, Chicago, 1969

BOUCHAIN Patrick, *Construire autrement : comment faire*, éditions actes sud, 2006

BOUCHAIN Patrick, JULIENNE Loïc, TAJCHMAN Alice, HALLAUER Edith, *Histoire de construire*, éditions actes sud, 2012

BOUCHAIN Patrick, DAVID Claire, *Construire en habitant*, éditions actes sud, 2011

BOUCHAIN Patrick (sous la direction de), Simone et Lucien Kroll, *une architecture habitée*, éditions Actes sud, 2013

COLLECTIF, JULIENNE Loïc, CATSAROS Christophe, FEVRE Anne-Marie, GRUET Stéphane, *Construire ensemble le grand ensemble : habiter autrement*, éditions actes sud, 2010

FRIEDMANN Yona, L'ordre compliqué et autres fragments, éditions de l'Eclat, 2008

BREJON, Paul Brejon, FERNANDEZ, Pierre Fernandez, LAVIGNE, Pierre Lavigne, « Architecture climatique, une contribution au développement durable » (), tome 1 : bases physiques, Edisud, Aix en Provence, 1994

CHIAMBARETTA, Philippe (dir), *Habiter l'anthropocène*, revue STREAM, numéro 3, Éditions Les Presses du réel, avril 2015

CLEMENT, Gilles, RAHM, Philippe, BORASI, Giovanna, *Environ(ne)ment : manière d'agir pour demain,* Paris : Shira, 2006

CHOPPIN, Julien, DELON, Nicolas, *Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture*, Pavillon de l'Arsenal, 2014

CONTAL, Marie-Hélène, GAUZIN-Muller Dominique, LECOEUR, Christelle, MENARD, Jean-Pierre, *Habiter écologique : quelles architectures pour une ville durable ?*, Arles : Actes Sud, 2009

CHOAY, Françoise, BANHAM, Reyner, BAIRD, G., VAN EYCK, A., FRAMPTON, Kenneth, RYKWERT, J., SILVER, N., *Le sens de la ville* (1969), trad. de Jean-Paul Martin, Paris, Seuil, 1972.

COOPER MARCUS, Clare, *Habitat et nature, du pragmatique au spirituel*, Gollion, Infolio, 2005.

CLEMENT, Gilles, *Le petit manifeste du tiers paysage*, Sens & Tonka, 2014.

DRUOT, Frédéric, LACATON, Anne, VASSAL, Jean-Philippe, *Plus "+" : les grands ensembles de logements, territoire d'exception,* Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 2004

DAVIS, Mike, MONK, Daniel B., *Paradis infernaux, les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Paris, Les prairies ordinaires, 2008.

FERRIER, Jacques (Sous la direction de), *Architecture = Durable*, Pavillon de l'Arsenal, Paris : Éditions Picard – Pavillon de l'Arsenal, 2008

FREY, Pierre, *Learning from Vernacular*, Arles: Actes Sud, 2010

FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie*, Paris : Éditions de l'Eclat, 2003

FOL, Jac, MANDOUL, Thierry, HERTWECK, Florian, LEFEBVRE, Virginie, *Climats. Les conférences de Malaquais*, numéro2 (2009) », Gollion, Infolio, 2012

GAUZIN-MULLER, Dominique, *L'Architecture écologique*, Le Moniteur, 2001

GOULET, Patrice, *Il fera beau demain : Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal*, Institut Français d'Architecture, 1995

HOUBEN, Hugo, GUILLAUD, Hubert, *Traité de construction en terre*, Éditions Parenthèse, 1989

LAVILLE, Bettina, LEEHARDT, Jacques, *Villette Amazone, manifeste pour l'environnement au XXIe siècle*, Actes Sud, 1996

LOPEZ, Fanny, *Le rêve d'une déconnexion, de la maison autonome à la cité énergétique,* Éditions de la Villette, 2014

LOPEZ, Fanny, *L'autonomie énergétique, d'autres réseaux*, dans Ariella Masboungi (dir). *Ville et énergie,* Collection club ville aménagement, éditions Le Moniteur, octobre 2015

MANIAQUE, Caroline, *Go West, des architectes au pays de la contre-culture*, Parenthèse, 2014

PAQUOT, Thierry et YOUNES, Chris, (direction) *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Éditions de La Découverte, Paris, 2010

SEGURET, François, JEUDY, Henri Pierre, *Ecologie urbaine ?*, actes du colloque *Ecologie urbaine*, Paris, Éditions de la Villette, 2000

TURNER, Fred, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyber-culture*, *Stewart Brandt, un homme d'influence*, C&F Éditions, 2012

NUSSAUME, Yann, PERYSINAKI, Aliki-Myrto, SERY, Johanna (sous la direction de), *La maison individuelle. Vers des paysages soutenables ?*, Paris : Éditions de la Villette, 2012

NUSSAUME, Yann, DIDELON, Valéry, *Gilles Perraudin*, Presses du réel, 2012

RAHM, Philippe, *Météorologie des sentiments*, Éditions Les petits matins, 2015

RAHM, Philippe, *Architecture météorologique*, Archibooks collection Crossborders, sous la direction de Martine Bouchier, 2009

RICCIOTTI, Rudy, *HQE, les renards du temple*, Marseille : Al Dante, 2009

ROLLOT, Mathias, *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, préface Chris Younès, Genève, MetisPresses, septembre 2016.

ROCCA, Alessandro, *Architecture low cost, low tech, inventions et stratégies*, Arles : Actes Sud, 2010

REY, Emmanuel, *Régénération des friches urbaines et développement durable. Vers une évaluation intégrée à la dynamique du projet*, Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain, 2012

YOUNES, Chris, (Sous la direction de), *Ville contre nature*. Éditions de La Découverte, Paris, 1999

YOUNES, Chris (sous la direction de), *Recycler l'urbain*, Genève, MetisPresses, 2014.

Articles

BERNSTEIN, Daniel, CHAMPETIER, Jean-Pierre, HAMAYON, Loïc, TRAISNEL, Jean-Pierre, VIDALE, Thierry, *Traité de construction durable : principes et détails de construction*, Paris : Le Moniteur, 2006

BONNET, Frédéric, *La confusion du paysage*, Cahiers de la Recherche architecturale et urbaine, numéro 4, 2000

BOURGET, Virginie, *Bâtiment d'activités : un chai monastique en pierre et bois massifs*, dans Le Moniteur, (2009, 20 février) n° 5491, page 73.

BORNAREL, Alain, FOL, Jac, HERTIG-PIQUEREL, Marie, MADEC, Philippe, THAVE, Eric, *L'alter architecture. Esthétiques et qualité environnementale en Grande-Bretagne et en France*, dans l'ouvrage, Rainier Hoddé, « Qualités architecturales : conceptions, significations, positions », Éditions Jean-Michel Place, 2006

CAMUS, Christophe, DURAND, Béatrice, *La presse architecturale, miroir actif de la préoccupation environnementale*, Communication [En ligne], vol. 33/1 | 2015, mis en ligne le 18 février 2015, consulté le 21 septembre 2016. URL : http://communication.revues.org/5115; DOI : 10.4000/communication.5115

CHATELET, Alain, *Ambiance et écologie. La filiation historique dans la recherche architecturale française*. Les Cahiers de la recherche architecturale (Marseille), numéro 42-43, 1998, page 117-125

DESHAYES, Philippe, *Le secteur du bâtiment face aux enjeux du développement durable : logiques d'innovation et-ou problématiques du changements, Innovations*, vol. 37, numéro 1, 2012, pages 219-236.

DIDELON, Valéry, *Retour à la pierre*, dans Criticat, numéro 6, septembre 2010

FILIPPETTI, Aurélie, *L'architecture est culturelle*, Ecologik, numéri 28, août-septembre 2012, pages 6-9.

GAUZIN-MULLER Dominique, LATOUCHE, Serge, *Vers une décroissance conviviale*, Ecologik, numéro 5, octobre-novembre 2008, pages 37-38

GRUET, Stéphane, QUEYSANNE, Bruno, NUSSAUME, Yan, MEDEC, Philippe, *Croissance et construction*, Poïesis, juin 2002, page 27-109

HUET, Bernard, *Architecture douce : Lassus, Wampler, Van der Ryn,* éditorial de L'architecture D'Aujourd'hui, Numéro 179, mai-juin 1975, page 01

LAGANDRE, Éric, *L'énergie, révélateur récent d'inégalités anciennes*, Revue Projet 3/2013 (N° 334), p. 22-30
URL: www.cairn.info/revue-projet-2013-3-page-22.htm.
DOI: 10.3917/pro.334.0022.

LOPEZ, Fanny, *Autonomous Housing Project 1971-1979. L'utopie énergétique d'Alexander Pike* dans MAROT, Sébastien, ALONZO, Eric (Sous la direction de), « Marnes », numéro 2, Paris : Éditions de la Villette, 2012, pages 133-167.

LOPEZ, Fanny, *Les micro-systèmes techniques de la transition énergétique,* dans *Urbanités* n°6, 2015, en ligne : http://www.revue-urbanites.fr/6-les-micro-systemes-techniques-de-la-transition-energetique/

LOPEZ, Fanny, *Diversité infrastructurelle et micro-réseaux, vers la fin d'un modèle énergétique unique*, avec Sylvain Petitet dans *Les Cahiers de la métropole,* n°3, Mairie de Paris, automne 2013.

LOPEZ, Fanny, *La déconnexion ou l'histoire de l'autonomie énergétique*, dans AMC, *L'annuel 2010, une année d'architecture en France*, janvier 2011, pp.54-56.

LOPEZ, Fanny, *Le réseau énergétique en projet*, dans Laurent Devisme, Yannis Tsiomis (dir), *Les cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère,* n°28, éditions du patrimoine, Centre des monuments nationaux, septembre 2013.

MAUMI, Catherine, « Des villes "hantées par la présence de l'immense espace géographique qui les entoure" ? », *FACES* n° 71 « Hors-ville », été 2012, pp. 4-13.

MEADOWS, Dennis, *Préparer les villes à l'après* pétrole, Ecole d'architecture, de la Ville et des Territoires de Marne la Vallée, 24 novembre 2011, dans le cadre du séminaire de lancement du programme de recherche *Ignis Mutat Res.* Conférence publiée dans la revue *Marnes*, volume 4, Éditions Parenthèses, 2016

MOLINARI, Luca, *VIIe Mostra d'architecture, 15 juin-29 octobre 2000, L'architecture…plus ou moins*, L'architecture d'Aujourd'hui, numéro 330, septembre-octobre 2000, page 50

PERRAUDIN, Gilles, *L'inspiration traditionnelle* Cosa Mentale, numéro 11 « cycle tradition », septembre 2013, revue sans pagination.

PERRAUDIN, Gilles, *L'inspiration traditionnelle* Cosa Mentale, numéro 11 « cycle tradition », septembre 2013, revue sans pagination

PERYSINAKI, Aliki-Mytro, *Évolution des publications autour de l'architecture durable*, Cahier de la recherche architecturale et urbaine, numéro 26-27, pages 66-75

RAHM, Philippe, *La friche et la ville*, *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Numéro 312, septembre 1997

RICCIOTTI, Rudy, Halte au principe de précaution, Le Monde, 07 octobre 2014, source : http://www.lemonde.fr/idees/article/2014/10/07/halte-au-principe-de-precaution_4499294_3232.html

ROTOR, *Le cerisier et la plaque de platre*, dans la revue CRITICAT, numéro 9, mars 2012

ROUYER Rémy, coordination du numéro *Architecture et développement durable, des lows-techs aux éco-socs*, Archi Créé, n° 298, avril 2000

YOUNES, Chris, et GOETZ, Benoît, *Mille milieux*, *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, mis en ligne le 06 août 2010. URL : http://leportique.revues.org/2471

Thèses et HDR

DAVID, Hélène, *Architecture, écologie et territoires : jeux de frontières : neuf tableaux*, Sous la direction de Philippe Potié, 2015

MANIAQUE, Caroline, *La fabrique du Whole Earth Catalog*, HDR, IPRAUS, 2015

PERISINAKI, Aliki-Myrto, *Évolution du processus de création en architecture face aux impératifs du développement durable : vers une théorie du process pour des temps écosophiques*, thèse sous la direction de Yann Nussaume et de Yana Jenevin, Université Paris 10, 2014

HALLAUER, Edith, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : urbanisme, architecture, design*, sous la direction de Theirry Paquot, Université Paris-Est, 2017

Conférences

CLEMENT, Gilles, Conférence inaugurale au Collège de France, *Jardins, paysage et génie naturel*, 01 décembre 2011

. Sciences humaines et sociales : Modernité et Postmodernité .

Ouvrages

BECK, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Traduction de Risikogesellschaft (1re ed. Suhrkamp Verlag, 1986), Paris, Aubier, 2001

BENJAMIN, Walter, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot, 1982, p. 342

BUFFON, Georges Louis-Leclerc, *Les Époques de la nature*, Paris, Imprimerie royale, 1780

BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999

BONNEUIL, Christophe, PESSIS, Céline, TOPCU, Sezin, *Une autre histoire des 'Trente glorieuses'. Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*. La Découverte, 2013

LATOUR, Bruno, *Chronique d'un amateur de sciences*, Presses des Mines, 2006

LATOUR, Bruno, *Enquête sur les modes d'existences. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012

GIDDENS, Anthony, *Les Conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 2000 (traduit de « the consequences of modernity » Cambridge : polity, 1990).

LYOTARD, Jean-François, *La Condition postmoderne, Rapport sur le savoir*, Éditions de Minuit, 1979.

BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, Paris SGPP, 1970

LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, Éditions de La Découverte, 1991

DEBORD, Guy, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard, collection Folio, 1992 (première édition en 1988 aux éditions Gérard Lebovici)

JAMESON, Frederic Jameson, *Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Ecole Nat.sup.des Beaux-Arts, 2007

FOSTER, Hal, *Le retour du réel, La lettre volée*, 2005, (édition originale : The Return of the Real, Massachusetts Institute of Technology, 1996).

LYOTARD, Jean- François, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Le livre de poche, biblio essais, 1988
François Cusset, *Une histoire (critique) des années 1990, de la fin de tout au début de quelque chose*, Paris, La Découverte, Centre Pompidou, 2014

Articles

AZZERROAL, Brahim, *Une déconstruction du progrès est-elle possible ?*, Azimuts, numéro 29, 2007
BECK, Ulrich, *La question des deux modernités et la question de la disparition des solidarités*, Lien social et politique, numéro 39, 1998

LABICA, Thierry, *Le grand récit de la Post modernité, A propos de Le post modernisme ou le capitalisme tardif de Freidric Jameson*, Revue internationale des livres et des idées, numéro 1, septembre - octobre 2007 http://revuedeslivres.net/articles.php?idArt=29

VIRNO, Paolo, *Multitude et principe d'individuation*, Multitudes 7, décembre 2001

SAKAI, Naoki, *La modernité et sa critique : problème de l'universalisme et du particularisme*, Multitudes 6, septembre 2001

SLOTERDIJK, Peter, *La révolution pluralisée, entretien par Arnaud Spire*, Regards, numéro 52

FRESSOZ, Jean-Baptiste, *Les leçons de la catastrophe. Critique historique de l'optimisme postmoderne*, La Vie des idées, 13 mai 2011. ISSN: 2105-3030. URL: http://www.laviedesidees.fr/Les-lecons-de-la-catastrophe.html

BONNEUIL, Christophe et FRIOUX, Stéphane, *Les "Trente Ravageuses" ? L'impact environnemental et sanitaire des décennies de haute croissance*, dans « Une autre histoire des 'Trente glorieuses'. Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre » (sous la direction de Pessis C., Topçu S. et Bonneuil C.), Paris, La Découverte, 41-59.

BARTHE, Yannick, *Aux risques du passé*, La Vie des idées, 19 octobre 2012. ISSN: 2105-3030. URL : http://www.laviedesidees.fr/Aux-risques-du-passe.html

VERMANDEL, Frank, *Postmodernisme, discours et métadiscours. L'architecture comme paradigme et paradoxe*, Tumultes, 1/2010 (n° 34), p. 25-48.

VOYE, Liliane, *Architecture et urbanisme postmodernes : une expression du relativisme contemporain ?*, Revue européenne des sciences sociales [En ligne], XLI-126 | 2003, mis en ligne le 30 novembre 2009. URL : http://ress.revues.org/542; DOI : 10.4000/ress.542

KIBEDI VARGA, Áron. Le récit postmoderne. In : Littérature, n° 77, 1990. Situation de la fiction. pp. 3-22 ; doi : 10.3406/litt.1990.1506 http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1990_num_77_1_1506

GUATTARI, Félix, *Les années d'hivers : 1980-1985*, (recueil d'articles), Paris, Bernard Barrault, 1986
JAMESON, Frederic, *Future City,* New Left Review, 2003, numéro 21, page 76

Conférence

BERQUE, Augustin, *Le problème logique du dépassement de la modernité*, conférence donnée à l'Ecole Normale Supérieure le 29 avril 2015.

. Histoire et théorie de l'architecture : mouvement moderne et postmodernisme .

Ouvrages

BENEVOLO, Leonardo, *Histoire de l'architecture moderne II, avant garde et mouvement moderne (1890-1930)*, Dunod, 1979

KOOLHAAS, Rem, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, trad. de Daniel Agacinski, Paris, Payot, 2011.

LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*, Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, Collection de l'équipement de la civilisation machiniste, Boulogne-sur-Seine, 1935

LE CORBUSIER, *Urbanisme*, Éditions Crès, Collection de "L'Esprit Nouveau", Paris, 1924

LE CORBUSIER, *Destin de Paris*, Éditions F. Sorlot, Collection Préludes "Thèmes préparatoires à l'action", Paris, Clermont-Ferrand, 1941

LE CORBUSIER, *Les Plans de Paris,1956-1922*, Éditions de Minuit, Paris, 1956

LE CORBUSIER, *Les Trois établissements humains*, Éditions Denoël, Collection ASCORAL, Paris, 1945

LE CORBUSIER, *Quand les cathédrales étaient blanches : Voyage au pays des timides*, Plon, 1937

DARRIEUSSECQ, Marie, RAHM, Philippe, VILMOUTH, Jean-Michel, *Ghostscape*, Éditions de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, 2004

FRAMPTON, Kenneth, *Modern architecture. A criticat history*, Thames et Hudson, 1980

GAUTHIER, Maximilien, *Le Corbusier ou l'architecture au service de l'homme*, Paris, Denoel, 1944

GUILLOT, Xavier (dir.), Habiter la modernité. Actes du colloque "Vivre au 3e millénaire dans un immeuble emblématique de la modernité, St-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006.

JEANNEL, Charles, *Des Doctrines qui tendent vers le panthéisme*, impr. de Firmin-Didot Frères, 1846

JENCKS, Charles, *Mouvements modernes en architecture*, Architecture + Recherche Pierre Mardaga, 1973

JENCKS, Charles, *Le langage de l'architecture postmoderne* Paris : Denoël, 1985

LUCAN, Jacques, *Composition non-composition, architecture et théorie, XIXe-XXe siècle* », Presses polytechniques et universitaire romandes, 2009

MAUMI, Catherine, Wright, Frank Lloyd, *Broadacre City, la nouvelle frontière*, Paris, Editions de la Villette, Collection « Textes fondamentaux modernes », 2015

PEVSNER, Nikolaus, *Pioneers of Modern Design*, 1949 ; nouv. éd. de *Pioneers of the Modern Movement*, 1936

ROUILLARD, Dominique, *Superarchitecture, le futur de l'architecture 1950 – 1970*, édition de la Villettte, 2004

VENTURI, Robert, *De l'ambiguïté en architecture*, Denoel, 1999 [1966]

VENTURI, SCOTT BROWN, IZENOUR, *L'enseignement de Las Vegas,* Bruxelles, Mardaga, 2008.

VIOLEAU, Jean-Louis, « Les Architectes et mai 81 », Éditions Recherches, 2011

VIOLEAU, Jean-Louis, *Les Architectes et mai 68*, Éditions Recherches, 2005

VIOLEAU, Jean-Louis, *Quels enseignements pour l'architecture ? - Continuités et ouvertures,* Éditions Recherches, École d'Architecture Paris-Belleville, 1999

VIOLEAU, Jean-Louis, *L'Utopie et la ville, après la crise, épisodiquement* , Sens et Tonka, 2013.

Articles

CHASLIN, François, « *Les idées nébuleuses* » *Noise* n° 18-19, décembre 1994 ; *Projeto* n° 183, Sao Paulo, mars 1995 ; *Poïesis*, n° 7, mai 1998

CHASLIN François Chaslin, « Quelle idée de l'avant-garde ? » *STOA* n° 2, Louvain-la-Neuve, Quelle idée de l'avant-garde ?, novembre 1997

CHASLIN François Chaslin, « L'affranchissement des posts », dans l'ouvrage « Nouveaux plaisirs d'architecture », Éditions du Centre Pompidou, 1985 (pages 34-39).

GIBOUT, Christophe, « Néo et post-modernisme : la mode architecturale comme discours public réaménagé », dans la revue Quaderni « Les publics : généalogie d'une audience télévisuelle », (pages 7-20), 1998

LEBAHAR, Jean-Charles, *Approche didactique de l'enseignement de projet en architecture : étude comparative de deux cas*, Didaskalia, numéro 19, 2001

LUCAN, Jacques, *Le langage de la critique, critique du langage : la transition postmoderne*, Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, 2009

MADEC, Philippe, *Poursuivre certains idéaux modernes à la fin du modernisme et du postmodernisme*, Techniques et Architecture, numéro 449, aout-septembre 2000

Christophe Gibout, *Néo et post-modernisme : la mode architecturale comme discours public réaménagé*, dans la revue Quaderni « Les publics : généalogie d'une audience télévisuelle », (pages 7-20), 1998

Radio

CHASLIN, François, *Mort du mathématicien Benoit Mandelbrot* dans l'émission « Métropolitains », France Culture, numéro 523, octobre 2010. Publié dans la revue *Arquitectura Viva*, Madrid, n° 133, juillet-août 2010.

. Histoire et théorie des médiations .

Ouvrages

BLAU, Eve, *L'architecture et son image : quatre siècles de représentation architecturale, œuvres tirées des collections du Centre Canadien d'Architecture*, Centre Canadien d'architecture, 1989

HEINICH, Nathalie, *Faire voir. L'art à l'épreuve des médiations*, Les impressions nouvelles, 2009

HENNION, Antoine, La passion musicale. Une sociologie de la médiation, Métailié, coll. « sciences humaines », 2007

TEXIER, Simon, *L'architecture exposée : La Cité de l'architecture et du patrimoine*. Paris : Gallimard. Collection Découvertes Gallimard, No541, 2009

Articles

BOENISCH, Gilles, *Nathalie Heinich, Faire voir. L'art à l'épreuve de ses médiations* , Questions de communication [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 17 janvier 2012, consulté le 11 septembre 2016. URL : http://questionsdecommunication.revues.org/169

CHABARD, Pierre, *Stratégie institutionnelles autour de l'architecture au début des années 1980*, Les Cahiers du Mnam, « Entre collection et médiation », 2014

COHEN, Jean-Louis, *L'architecture saisis par les médias*, Cahier de médiologie, numéro 11 « Communiquer – Transmettre », pages 311-317, 2001

DAVALLON, Jean, *L'architecture, objet d'exposition ?*, dans Phyllis Lambert, Guy Doré, Etienne de Cointet (dirs), « L'Architecture. Collection /Recherche /Programmes », Villeurbanne, Programme Rhône-Alpes recherches en sciences humaines 1996, pages 71-87

LABERGE, Marie-Elizabeth, *Communiquer l'architecture par le média exposition*, Media Tropes, Volume III, numéro 2, 2012

LEFAIVRE, Liane, « *Le renouveau international des expositions d'architecture* ». Le Moniteur architecture. Numéro 125, 29-32, 2002

NIVET, Soline, *L'architecture exposée*, D'Architectures, numéro 217, pages 47-59, 2013

. Numérique .

BOURDONNAIS, Sébastien, *Sensibilités technologiques : expérimentations et explorations en architecture numérique 1987-2010*, dirigée par Dominique Rouillard et soutenue en 2013

CARPO, Mario, *The Digital Turn in Architecture 1992-2012* , AD Reader, Edited by Mario Carpo. Chichester : John Wiley & Sons, 2013.

SALANSKIS, Jean-Michel, *Le monde du computationnel*. Paris : Les belles lettres, 2011

VITALIS, *La « révolution numérique » : une révolution technicienne entre liberté et contrôle*, Revue *Communiquer*, numéro 13, 2015

. Socio-histoire .

NOIRIEL, Gérard, *Introduction à la socio-histoire*, La Découverte, collection : Repère, 2008

HAMMAN, Hamman, *Gérard Noiriel, Introduction à la socio-histoire*, Questions de communication [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 27 septembre 2017. URL : http://questionsdecommunication.revues.org/7762

. Générations .

MANNHEIM, Karl, *Le problème des générations*, Nathan-Essai & Recherche, Paris 1990 (1928)

ZARCA, Bernard, MANNHEIM, Karl, *Le problème des générations*. Revue française de sociologie, 1992, vol. 33, n° 1, pp. 130-135.

ATTHIAS-DONFUT, Claudine, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, P.U.F., 1988

ÉCOLE DOCTORALE VILLE, TRANSPORTS, TERRITOIRES
LABORATOIRE ARCHITECTURE, CULTURE ET SOCIÉTÉ, XIX^{e}-XXI^{e} siècles, UMR AUSser 3329
ENSA de Paris-Malaquais

Doctorat en architecture

Léa Mosconi

Émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture
1989 - 2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène

Thèse dirigée par Jean-Louis Violeau

Soutenue le 03 octobre 2018

Volume 2

Jury :

Aurélien Bellanger, écrivain, examinateur
Christophe Bonneuil, chargé de recherche au CNRS, examinateur
Eric Chauvier, maître de conférence à l'ENSA Versailles, rapporteur
Jean-Pierre Chupin, professeur à Université de Montréal, rapporteur
Fanny Lopez, maîtresse de conférence à EAVT Marne-la-Vallée, examinatrice
Catherine Maumi, professeur à ENSA Grenoble, examinatrice
Jean-Louis Violeau, professeur à ENSA de Nantes, directeur de recherche

Sommaire

Annexe 01 p.1
Entretiens réalisés dans le cadre de la recherche

Annexe 02 p.275
Cadavre exquis
Manifeste de l'exposition Villes potentielles à la Maison de l'architecture
décembre 2015

Annexe 03 p.306
Atlas Commun
Manifeste de l'exposition Villes potentielles à la Maison de l'architecture
décembre 2015

Annexe 04 p.393
Recensement réalisé dans le Bulletin d'Informations Architecturales
et dans Archiscopie des événements liés à l'écologie
1989-2015

Annexe 01

Entretiens réalisés dans le cadre de la recherche

Sommaire

Entretien avec Luc Abbadie **p.5**
Ecologue

Entretien avec Dominique Alba **p.23**
Directrice de l'APUR

Entretien avec Franck Boutté **p.33**
Consultant en conception et ingénierie environnementale.

Entretien avec Patrick Bouchain **p.62**
Architecte, co-fondateur de l'agence Construire.

Entretien avec Christian Cayes **p.88**
Délégué au développement durable chez Vinci

Entretien avec François Chaslin **p.100**
Critique d'architecture

Entretien avec Julien Choppin **p.112**
Co-fondateur de l'agence Encore Heureux

Entretien avec Edouard François **p.121**
Architecte, fondateur de la Maison Edouard François

Entretien avec Patrice Genet **p.133**
Ancien président de la commission du développement durable du CNOA

Entretien avec Catherine Larrère **p.138**
Philosophe en éthique environnementale.

Entretien avec Bruno Latour **p.153**
Philosophe

Entretien avec Yves Lion **p.163**
Architecte, fondateur des ateliers Lion associés.

Entretien avec Panos Mantziaras **p.190**
Directeur du BRAUP (au moment de l'entretien).

Entretien avec Gilles Perraudin **p.194**
Architecte

Entretien avec Philippe Rahm **p.211**
Fondateur de l'agence Philippe Rahm architecte

Entretien avec Augustin Rosenstiehl **p.216**
Architecte, co-fondateur de l'agence SOA

Entretien avec Jean-Philippe Vassal **p.225**
Architecte, co-fondateur de l'agence Lacaton-Vassal

Entretiens exploratoires menés au début de la thèse :

Entretien avec Didier Faustino **p.117**
Architecte, fondateur de l'agence Mesarchitectures

Entretien avec Nikola Basic **p.240**
Architecte, fondateur de l'agence Nikola Basic architecture

Entretien avec Nicolas Bel **p.247**
Ingénieur, co-fondateur de Topager

Entretien avec Jean-Paul Robert **p.254**
Architecte, critique d'architecture

Entretiens menés dans le cadre du mémoire, mentionnés dans la thèse :

Entretien avec Philippe Rahm **p.259**
Architecte, fondateur de l'agence Philippe Rahm architectes

Entretien avec Luc Abbadie
Ecologue, directeur du laboratoire BIOEMCO de l'Ecole Normale Supérieure
Lundi 20 octobre 2014

L'entretien avec Luc Abbadie a lieu à l'Ecole Normale Supérieure rue d'Ulm dans le bureau de Luc Abbadie, le lundi 20 octobre à 9h00. Luc Abbadie, que j'ai déjà rencontré lors de la recherche IGNIS MUTAT RES L'épiderme aérien des villes au regard de la question de l'énergie et des modes de vie. Learning from Montréal, Chicago, Paris *à laquelle nous participons tous les deux a accepté très facilement de me recevoir.*

Léa Mosconi : Vous avez fait vos études à la fin des années 1970 et au début des années 1980. En 1970, c'est la première fois qu'est célébré le jour de la terre avec plus de 20 millions d'américains qui descendent dans les rues, en 1972 c'est le premier sommet de la terre de Stockholm dont certains disent qu'il porte les enjeux d'une conscience environnementale émergente ; à la fin des années 1970 plusieurs mouvements et associations en France s'organisent, et des événements comme la Manifestation de Creys-Malville en 1977 font écho d'un intérêt des citoyens pour ce sujet. Ce contexte a-t-il influencé votre formation de jeune écologue et votre démarche de scientifique ?

Luc Abbadie : Je pense assez peu. Depuis que je suis enfant, je suis intéressé par ces questions-là. C'est un premier point qui est plus important qu'il n'en a l'air. Le deuxième point important c'est en 1970 il y a eu l'année européenne de la protection de la nature, qui était pour moi le premier grand évènement international que j'ai perçu dans le domaine. Il y a eu pas mal d'information dans les médias qui ont été diffusée. Il y avait même eu à l'époque une petit concours, ou tout ceux qui candidataient gagnaient. Pour moi, cela a commencé en 1970. Je suis incapable de vous expliquer plus que cela mais j'ai été très tôt sensible à ces questions.

Léa Mosconi : est-ce que cela été aussi présent dans les écoles ?

Luc Abbadie : Je ne sais pas. Peut-être que des enseignants ont déclenché quelque chose. Après on peut toujours trouver des pistes en retraçant l'histoire mais rien d'évident. En ce qui me concerne en revanche, c'était un goût ancré chez moi depuis longtemps, j'ai toujours voulu m'occuper de ce que l'on appelait à l'époque la nature, la nature en tant que telle m'intéressait, et puis très vite, à partir de 1970, les questions de protection de l'environnement m'ont vraiment intéressé.

Léa Mosconi : Ce que je souhaite comprendre au travers des entretiens que je mène, c'est l'influence d'événements mondiaux comme le Sommet de Rio, le protocole de Kyoto ou le Sommet de Stockholm sur le grand public, sur les acteurs de l'environnement, sur les politiques et sur le monde de l'architecture.

Luc Abbadie : Après Stockholm, c'est devenue une référence un peu mythique, cela fait partie des choses sur lesquelles je me suis appuyé pour continuer à avancer, mais ce n'est pas l'élément déclencheur.

Léa Mosconi : Pourriez-vous identifier quel a été l'élément déclencheur ?

Luc Abbadie : L'idée qu'il y avait de sérieux problème d'environnement au-delà de la protection de la nature m'a fait passer de la protection de la nature à la question de l'environnement. Tout en considérant une dynamique sociale au centre de ces enjeux.

Léa Mosconi : sur quel évènement vous êtes-vous appuyé ?

Luc Abbadie : C'était l'idée que finalement les problèmes d'environnement étaient sérieux, c'est comme cela que je suis passé de l'idée de la protection de la nature à la question de l'environnement. Avec la dynamique sociale au centre des enjeux. J'ai monté des associations. Finalement Stockholm c'était la dimension politique qui apparaissait ainsi que la dimension globale. Moi je partais plus d'une idée de protection de la nature beaucoup plus standard et locale, les petit oiseaux les petites fleurs.

Léa Mosconi : la construction de votre engagement politique s'est fait à quel moment ?

Luc Abbadie : Tout dépend de ce que l'on appelle « Engagement politique ». J'ai créé avec des amis du lycée une association « Nature et société » en 1975 qui existe toujours. Je ne me suis jamais engagé dans un parti politique. J'ai toujours fait le choix, je ne suis pas sûr que ce fût le bon d'ailleurs, de rester du côté du monde associatif. J'étais très idéaliste. Je pensais vraiment que diffuser l'information, la raison, tout cela, allait marcher. Je suis donc resté du côté de l'éducation. Tout en étant très critique sur certain aspect du développement. On a beaucoup travaillé sur l'énergie nucléaire, on a fait beaucoup d'évènements, des expositions, c'est jamais sortie du cadre de l'information. Sur le plan strictement politique je n'ai jamais eu d'appartenance réelle sauf à un moment donné au mouvement d'écologie politique qui a fini par fusionner pour devenir « Les verts ». Je me suis un peu engagé là-dedans sans aller trop loin. Je n'ai jamais été « politique ».

Léa Mosconi : la pédagogie que vous mettez en place a pourtant un caractère politique.

Luc Abbadie: Oui en effet. Pendant longtemps nous nous sommes posé ces questions. On s'est demandé s'il fallait aller plus loin que « Les verts ». Et toute la discussion c'était de se dire qu'en faisant cela on se mettait dans une boite et on risquait de se fermer à des interlocuteurs. Si on voulait avoir accès à des interlocuteurs, il fallait donner les gages de neutralité. C'est une des raisons pour lesquels nous ne nous sommes pas engagés en politique. Alors que beaucoup d'association ont évolué en partie politique. Est-ce que l'on s'est illusionné ou pas ? Je ne sais pas. L'idée était d'être acceptable par tout le monde. J'ai toujours eu ce souci-là. Je ne sais pas si c'était la bonne démarche. Apres quand je suis entré dans l'écologie scientifique, j'ai quasiment cessé mes activités car je ne voulais pas mélanger les deux types d'activités. Ce qui était primordial c'était de préserver une capacité d'objectivité en science qui est quand même une activité qui essaie d'aller vers l'objectivité, c'est du moins son objectif explicite, et je n'ai pas voulu confondre les deux. Avec le recul je ne sais pas si c'était une bonne idée. Je trouve que nous n'avons pas avancé et que la situation est catastrophique, à la limite tous les moyens auraient été bons pour avancer. C'est ce que je me dis maintenant mais à l'époque je ne me disais pas ça.

Léa Mosconi : Vous évoquez beaucoup l'idée de nature. Quelle définition en donneriez-vous ?

Luc Abbadie : C'est une question difficile. Avec mon regard de scientifique, la nature, c'est tout ce qui est sur des dynamiques spontanées sur lesquelles l'impact de l'homme est relativement faible. Alors moi je suis encore de la veille école, je fais la distinction nature et culture, parce que je connais un certain nombre de dynamiques écologiques je sais comment cela marche. Evidemment beaucoup d'actions humaines sont impliquées dans la nature et les modifient, je le sais je ne suis pas naïf. Néanmoins pour moi ce que fait l'homme par rapport au non humain c'est d'interférer sur les dynamiques spontanées. Il interfère d'ailleurs généralement sans s'en rendre compte, et c'est selon moi ce qui est à l'origine de beaucoup de dégâts. Une inconscience humaine des actes de l'humanité et une inconscience des modalités d'insertion de cette espèce-là par rapport aux autres. Je pense si on sait mieux ce que l'on fait on prend les décisions en conscience, ou du moins on peut les prendre et anticiper les effets négatifs. C'est pour cela que sur ce sujet je crois aux vertus de la science. Il peut y avoir des effets négatifs à de bonne décision, il s'agit juste de les mesurer et de s'y préparer. En étant concret, si on prend l'exemple de l'agriculture, les agriculteurs ont presque fait le travail de la "recherche". Ils ont créé une capacité de

production énorme par cher, finalement de pas trop mauvaise qualité, enfin une qualité suffisante pour que cela n'impacte pas négativement à court terme en tout cas la santé des gens. Ils ont « fait le job ». Sauf qu'on oublie qu'une plante pousse dans un sol, qu'une plante ce n'est pas seulement un compartiment, qu'il y a une logique du vivant derrière. Donc finalement c'est l'inconscience de ce que nous avons fait qui a généré une bonne partie des soucis que nous avons avec l'agriculture. On arrive à un moment où la production de nourriture, une chose essentielle et fondamentale, est devenue une catastrophe environnementale. Les agriculteurs qui produisent cette nourriture c'est quasiment des criminelles de guerre. C'est quand même une mesure d'un échec sur la manière dont nous avons abordé jusqu'ici la question de l'écologie.

Léa Mosconi : Le principe de précaution, qui fait une première incursion en 1992 lors des accords de Maëstricht, a une réception difficile, tant chez les scientifiques que dans les sciences humaines et sociale que pour la société civile. Quelle est votre position sur cette notion ?

Luc Abbadie : D'une part je pense que le principe de précaution est très mal compris. Il s'agit, quand une chose n'est pas claire de faire attention, donc cela génère des recherches pour savoir, pour comprendre, pour mesurer les choses. C'est ce que le grand public a du mal à cerner. N'importe quel politicien qui a envie de défoncer l'idée d'environnement va critiquer le principe de précaution. C'est pourtant une démarche positive pour avancer et on en fait un boulet. Dès que l'on est en retard sur une chose on dit que c'est de la faute au principe de précaution, ça me fout les boules. C'est une démarche, normale : si l'on avance et que l'on a des doutes, il faut vérifier et mettre le paquet pour savoir. Ne plus avancer tête baissée. Après il y a la question de la prudence, une notion plus simple. Il s'agit de bien réfléchir à ce que l'on fait. Il y a certains moments où nous avons peu d'informations. Il faut réfléchir aux impacts négatifs, aux effets à long termes, aux risques. Je suis prudent quand je ne monte pas dans un avion si on me dit qu'il a une chance sur 100 de se planter, s'il y a une chance sur 10 000 000 je monte.

Léa Mosconi : Vous évoquiez la dissociation Nature – Culture.

Luc Abbadie : Je suis conscient d'être tout à fait ringard sur cette question.

Léa Mosconi : Vous évoquez dans plusieurs textes le fait que la ville serait devenue un biome. N'est-ce pas une hybridité de la nature et de la société qui permet la création de la une ville en tant que biome ?

Luc Abbadie : Je suis tout à fait d'accord. Quand je dis cela, c'est une idée simpliste

qui dit c'est un milieu de vie du non humain, qui occupe des surfaces gigantesques qui échange de la matière et de l'énergie, et on ne sait pas comment cela fonctionne. Je dis souvent que si vous cherchez à savoir comment fonctionne un arbre au fin fond de la forêt tropicale vous allez trouver plus d'information que sur un arbre dans les rues de Paris. Donc pour moi la ville c'est aussi un milieu qui est à peu près inconnu, et donc pour un scientifique, un milieu inconnu c'est une bonne chose, on annonce une bricole et fait du neuf. Et puis c'est un milieu qui participe de façon de plus en plus forte aux dynamiques d'ensemble, donc pour moi c'est comme un écosystème standard, ni plus ni moins. Après, il y a ce que vous dites, l'hybridité, moi je n'emploie pas ce mot là mais je reprends une expression que l'on entend souvent du côté des chercheurs en écologie notamment, mais de réinventer une co-évolution entre homme et nature. Et la ville est le milieu pour faire cela puisque l'on a à la fois une concentration des impacts et des moyens d'action sur la ville ; on crée une nature complètement artificielle en ville, et pour moi « artificielle » n'a absolument aucun sens péjoratif, pour moi la ville est le lieu où réassocier les dynamiques positives pour les deux types d'organismes, les humains et les non humains. C'est une des raisons pour lesquelles je trouve que la qualité de la nature que nous avons en ville est une question très importante. Je pense que cela se réfère à une escroquerie au moment où l'on est en train de dire qu'il faut une compatibilité entre développement des sociétés humaines et développement des mécanismes spontanés et de l'autre côté que la plupart des gens ne sont plus dans la nature, et n'ont qu'une idée que très vague de la nature. D'un point de vue pédagogique, coévoluer entre l'homme et la nature cela veut dire quoi ? On ne peut plus accepter que le développement humain se fasse en confrontation avec les dynamiques de la nature. Et c'est pourtant la manière de faire des sociétés et apparemment particulièrement des sociétés occidentales, c'est un peu moins marqué dans certaines civilisations, mais chez nous c'est quand même le principe sur lequel on s'est construit. Il y a peu j'étais chargé de mission au programme environnement vie et société du CNRS, un jour nous avions organisé la réunion de deux comités de scientifiques, un premier qui était plutôt SHS, piloté par un collègue économiste, et un second plus écosystème que je pilotais. Et au cours de cette réunion je me suis dit, je vais quand même remettre sur la table le rapport du club de Rome, un truc qui enfonce des portes ouvertes, à savoir que l'on est dans un monde fini, et que dans un monde fini une croissance éternelle n'est pas possible. Et pourtant, j'ai été assez malmené en présentant ces choses-là. On m'a dit que j'étais à côté de la plaque, et qu'il y avait une chose spécifique à l'espèce humaine, ce qui est faux, qui s'appelle l'innovation, et qu'avec l'innovation on règle tout, ad vitam aeternam, et voilà. Ce pas vieux, ça a dix ou douze ans.

Léa Mosconi : Vous pensez que cette discussion serait différente aujourd'hui ?

Luc Abbadie : oui, d'abord parce que nous avons déterré le Club de Rome qui à l'époque était complétement enterré. Comme tout modèle il était faux évidemment mais l'état d'esprit était intéressant. Donc pour répondre à votre question, je pense qu'aujourd'hui la discussion serait différente.

Léa Mosconi : Pensez-vous que le fait qu'aujourd'hui on parle même d'anthropocène peut influencer la manière dont ces questions sont perçues ?

Luc Abbadie : Oui, bien sûr il y a eu le concept d'anthropocène et le grenelle de l'environnement qui a fait beaucoup de bien à une époque même si finalement cela n'a pas donné autant que ce que nous aurions voulu. Il y a eu néanmoins un choc à un moment. J'espère que ce genre de bêtise que j'évoque ne serait pas redit aujourd'hui. Mais je n'en suis pas tout à fait certain.

Léa Mosconi : Le laboratoire que vous dirigez est pluridisciplinaire. Comment gérez-vous la coordination entre les différents champs qu'il mobilise ?

Luc Abbadie : Cela se fait dans un joyeux désordre. Ce que nous avons fait au niveau de l'institut c'est que nous avons créé quatre programmes permanents transversaux dont les responsables sont membres du comité de direction au même titre que les responsables des départements scientifiques. Donc la transdisciplinarité ce n'est pas un truc en plus, un truc de communication, c'est quelque chose qui fait partie de nos fondements. Sur les quatre programmes transdisciplinaires, il y en a un qui est sur un sujet strictement scientifique qui est sur la manière dont on peut prévoir la composition de la réponse des systèmes écologique en terme de contribution des mécanismes évolutifs et des mécanismes dit fonctionnels du court terme et du moyen terme, cela c'est une grande question scientifique qui n'est pas claire, compte tenu des compétences dans le laboratoire on pense que l'on peut apporter quelque chose la dessus. On a trois autres programmes transversaux qui sont clairement orientés sur les questions de société : un sur l'ingénierie écologique à savoir comment on instrumentalise le vivant pour agir sur l'environnement, toutes les histoires de services écosystémiques. Un autre qui s'appelle "écologie urbaine". Pour l'instant la pluridisciplinarité chez nous, elle n'est qu'entre sciences de la nature. On voit des gens qui travaillent sur le système nerveux des insectes et d'autre sur des mécaniques globaux, enfin on a quand même une grande diversité. Après comment avancer ? La grande question qui se pose aujourd'hui c'est comment intégrer les sciences sociales ? Je suis absolument convaincu que les problèmes

d'environnement ne sont pas des problèmes d'écologie mais sont aussi des problèmes politiques, des problèmes de sciences humaines et sociales, et des problèmes culturels. Finalement les gens comme nous en écologie, les techniciens, nous devons soit mettre des alertes sur des choses qui ne vont pas ou apporter des aides techniques ; mais les ressorts du problème sont évidemment de l'autre côté. Je suis clair là-dessus. Du coup quand on prétend, comme nous, participer à la révolution environnementale qui est peut-être en train de se mettre en place on est complétement handicapés car les enjeux essentiels ne sont pas entre nos mains. On travaille sur des concepts et des objets qui sont assez centraux en environnement finalement les enjeux environnementaux ne sont pas des enjeux biologiques ou écologiques, techniques ce sont des enjeux culturels, politiques et philosophique. Et donc on se pose la question de voir si nous essayons de créer ou pas une équipe ou plusieurs aux alentours des SHS. Alors, est ce que c'est de l'anthropologie, de la sociologie, de l'économie, je ne sais pas mais nous démarrons des discussions car si nous décidons de faire cela, cela implique qu'au lieu de demander un poste d'écologue supplémentaire, nous demandons un poste SHS. Cela veut dire des écologues en moins ce qui est un choix difficile à faire et à assumer dans un laboratoire d'écologie.

Léa Mosconi : Cette démarche pluridisciplinaire, Bruno Latour tente de l'engager aussi dans l'approche qu'il a de ce qu'il appelle le « Nouveau Régime Climatique », bien qu'il s'agisse de champs différents de ceux que vous convoquez.

Luc Abbadie : J'ai interagis un tout petit peu avec Bruno Latour. Je pense que ce qu'il est en train de faire avec « Politique de la Terre » à Paris 7 c'est très bien. A mon avis cela doit être assez difficile. Il fait exactement ce qu'il faut faire. Il a une vision systémique. Il mélange les torchons et les serviettes. C'est très difficile sur le plan intellectuel. Peu de gens sont capables de faire cela d'une part, d'autre part l'énormité de la chose à traiter fait peur. La grande découverte c'est que l'on accepte maintenant que le monde est un objet complexe. On n'est pas encore dans l'action par rapport à cela mais déjà nous acceptons enfin d'admettre la complexité du monde. C'est un progrès fantastique. Même la science a fui la complexité. Quand vous êtes chimiste, vous ne voyez que les réactions chimiques, quand vous êtes physiciens vous ne voyez que les réactions physiques. Les sciences de la nature sont les seules disciplines qui ont décidé de se coltiner le grand tout complexe qu'est l'écologie. C'est un projet de fou l'écologie. Je veux comprendre les écosystèmes. Ni plus ni moins. Alors il y a des méthodes classiques, réductionnistes qui permettent quand même de comprendre cette complexité. Pour moi l'écologie c'est un peu la science du flou. Cela demande une psychologie un peu particulière. Il faut accepter de ne pas tout

comprendre, il faut accepter que les choses ne soit pas réductible à un seul point, que tout ne soit pas carré. L'écologie est une science qui navigue en permanence. La différence avec les autres scientifiques est qu'ils essayent de mettre de l'ordre dans le monde, nous on tente de plonger dans le désordre. Et ça fou la trouille à certains. Même en sciences.

Léa Mosconi : La France est-elle en retard sur ce sujet ?

Luc Abbadie : oui et c'est effarant. La France est très en retard. Vous regardez les sites web de grandes universités dans le monde, vous y verrez la place de l'écologie, c'est assez effrayant. Ce qui montre pour moi que sur le plan culturel on a en France quelques blocages sur la question de cette complexité. D'où la résistance au développement en écologie scientifique. L'écologie est une question dont il faut appréhender la complexité. Donc Latour il fait cela. Et certains disent que Latour mélange tout, que c'est le fouillis, qu'il ne sait pas où on va. C'est ce qu'il faut faire. Quand je parlais tout à l'heure de donner de la conscience. Quand vous décidez de faire tel aménagement dans une rivière ou de faire plus de consommation d'hydrocarbures fossiles, ce que l'on peut faire nous c'est en suivant les cheminements des processus dans ce monde ou tout est mélangé, c'est de vous donner une idée de ce que vous pouvez faire. Le futur ce n'est pas ça, mais ça. Au lieu de prédire un évènement, on prévoit une gamme de possibilités. Quand vous dites cela à un décideur, par exemple le Maire du coin, ou un ministre, il dit « mais moi il faut que j'agisse il me faut un truc clair ». Ben moi, je suis désolée mon vieux c'est ta pensée qui n'est plus bonne. Tu ne peux pas avoir un truc clair. Il y a toujours eu une certaine variabilité dans l'histoire de la planète mais là, avec le bazar qu'on y a collé, on n'est plus foutu de faire des prédictions un peu étroites, on ne peut faire qu'une série de scenarios : la pensée politique aujourd'hui devrait prendre ça en compte. Ce n'est pas seulement s'adapter au réchauffement climatique mais s'adapter au changement climatique c'est-à-dire que ça peut à la fois réchauffer et refroidir, désolé. Et je peux avoir en même temps sécheresse et inondation. Et si tu t'adaptes qu'aux inondations, t'es à côté de la plaque. Seulement le mec il te dit « faut savoir si ça va être sec ou si cela va être mouillé car il faut que je mène une politique ». Ben non. Il faut arrêter de faire cette politique. Et c'est ce qui est grave aujourd'hui. C'est que la pensée politique normal, et j'entends par politique celle aussi des citoyens, c'est dans la tête de tout le monde je ne vise pas seulement les politiciens, c'est à côté de la plaque. Ça ne marche plus. L'intensité de nos impacts. Il faut admettre que l'on ne sait pas tout, que tout n'est pas prévisible, qu'il y a de l'incertitude, et pas seulement de l'incertitude sur la mesure mais aussi de l'incertitude de connaissance. De toute façon, les dynamiques planétaires sont parcourues d'évènements assez drastiques, imprévus et imprévisibles et c'est comme cela. Il faut s'habituer à cela.

Léa Mosconi : Au-delà de la réalité physique des problèmes environnementaux, est-ce que les considérations pour l'écologie ne sont pas portées aussi par une crise des valeurs de la modernité?

Luc Abbadie : Je suis totalement d'accord avec cela. On voit aujourd'hui, les questions de l'environnement comme un emmerdement. Quand on a un peu de sous on essaie de corriger une partie de l'emmerdement; quand on n'a pas de sous on ne corrige rien. Alors que ce n'est pas du tout la bonne manière d'appréhender ce sujet. Pour moi, par exemple le Grenelle de l'environnement en terme d'idée, on a aidé à essayer de résoudre et de corriger les problèmes de l'environnement. En revanche, le Grenelle n'a pas du tout aidé à faire ce que vous évoquez, à savoir que l'environnement ce n'est pas juste l'enquiquinement à gérer. C'est un changement de pensée. Tout est connecté donc quand je change quelque chose ici, ça modifie aussi l'ailleurs. Il y a des dynamiques qui nous échappent, il y a de l'aléatoire, et puis on est inséré dans un réseau gigantesque de relations que nous n'avons pour l'instant pas perçu, ou pas voulu percevoir. Donc finalement la révolution c'est quoi ? C'est une forme d'humilité. C'est revenir à une forme d'humilité. L'espèce humaine a sans doute, on peut croire à cela, j'y crois assez volontiers, une particularité, certains diraient que nous avons une dynamique, que l'on avance, qu'il y a le progrès, cette religion du progrès, que je ne conteste pas nécessairement, on pourrait même dire que nous avons une destinée particulière, je tente de rester le plus terre à terre possible. Mais tout cela se fait dans un monde où nous sommes insérés aussi dans une logique physique, chimique et biologique. On ne reste pas compatible avec ce réseau, on se cassera la figure. Donc il faut que l'on se mette à notre place. Et cela, c'est probablement en rupture par rapport à une pensée dominante. Il n'y a qu'à regarder les réactions si vous êtes un tout petit peu critique avec la croissance. C'est quand même fantastique, ils sont tous en train de nous bassiner avec la croissance. Mais c'est terminé la croissance. Heureusement que c'est terminé. Donc il va falloir vivre avec les mecs. On peut faire de la croissance qualitative et pas toujours de la croissance quantitative. Pourquoi on ne croit plus ? Parce que les autres sont en train de nous rattraper, ça s'appelle les vases communicants. Et puis voilà, cela ne peut pas aller plus loin. Il faut inventer autre chose. C'est un véritable changement qui vient très doucement parce qu'en fait on ne veut pas faire le constat qui pour moi s'impose qui est que nous sommes à la fin d'un cycle et d'une civilisation. Cette civilisation-là, pour des raisons d'abord matériel, et ensuite des raisons culturelles liées à des manières de voir le monde, cette civilisation-là est cuite. C'est déjà arrivé avant qu'une civilisation soit cuite et qu'on en construise une autre, la dernière fois c'était la renaissance. Si on était capable de dire « ok, c'est terminé, allons y autrement, il faut tout réinventer, économiquement, techniquement, socialement » ce serait fantastique.

C'est de cela dont nous avons besoin aujourd'hui. Ce sont de perspectives. Qu'est-ce que nous voulons ? Aujourd'hui on nous dit « c'est la crise, c'est fini » on essaie de régler les problèmes avec des recettes qui datent d'un siècle ou deux. Il faut avoir le courage de dire que c'est foutu.

Léa Mosconi : Pensez-vous que c'est ce qui était engagé avec le Sommet de Rio ?

Luc Abbadie : Que des gens le pensent, que le sommet de Rio ait été chargé de cela, je n'en doute pas, mais le résultat des courses montre qu'on n'a pas conscience qu'on est au bout du chemin, certains refusent de le voir. On ne passe pas à cette reconstruction que j'évoque.

Léa Mosconi : Quand on regarde la Charte Européenne de la Santé et de l'environnement ou le Sommet de Rio, l'homme, la femme et leur santé ou leur bien-être sont souvent au centre des préoccupations. Est-ce que penser l'environnement de cette manière et non dans une globalité ne révèlent pas un souci dans la manière d'aborder la question de l'écologie ?

Luc Abbadie : Quand on mesure la distance entre des principes et les actions en politique on se rend compte de la lenteur d'évolution des possibles, il y a un tel chemin à parcourir c'est effrayant. Alors peut être que de passer par l'homme et sa santé est une manière détournée qui peut enclencher une réfléchir à l'environnement dans sa globalité. C'est comme le green washing. Le green washing c'est épouvantable enfin si en même temps c'est le premier pas pour atteindre notre but, je pense que tous les moyens sont bons. Le chemin à parcourir et le chemin de pensée est monstrueux. Il n'est pas à la portée de la plupart des gens. Ce discours sur la croissance c'est une énormité, ça ne tient plus debout. Et si on a le malheur de parler de décroissance, « ben vous voulez retourner la bougie ? ». Au début du programme nucléaire d'EDF, il faisait des pleines pages de pub en disant c'est le nucléaire ou la bougie. On n'est pas complément sortie de ça. On en est toujours là.

Léa Mosconi : Vos recherches ont-elles été influencées par les décisions prises lors du protocole de Kyoto ?

Luc Abbadie : Mes recherches à moi non, et dans mon secteur non plus.

Léa Mosconi : Kyoto place la question de l'énergie au centre du débat. Avec Rio on prétend insuffler une conscience pour l'environnement et à Kyoto on revendique tout résoudre par l'énergie. N'est-on pas avec Kyoto dans les

mêmes schémas de pensé que ceux qui portent les sociétés qui nous ont mené à ce même dérèglement climatique que Kyoto prétend combattre ?

Luc Abbadie : Bien sûr que oui. On prétend sortir des problèmes par l'innovation. On ne change alors rien d'autre en se reposant sur le progrès et cette spécificité humaine. « J'ai plus de pétrole mon vieux mais ce n'est pas grave j'ai du gaz de schiste. J'ai plus de gaz de schiste, j'ai du nucléaire, j'ai plus de nucléaire, j'ai de la fusion éternelle ultra propre » On n'arrive pas à sortir de ça. Et même si un jour nous avions une source d'énergie vraiment propre et inépuisable. L'énergie, on ne la consomme pas dans le vide. On consomme des matériaux avec, on consomme du temps aussi, et de l'espace. Cela ne change rien. Il faut reconnecter l'énergie à tout le reste. La réponse que l'on nous apporte est strictement technique. Et bien que la technique ait son importance, et que les innovations technologiques aient leur rôle à jouer dans le nouveau monde que l'on évoquait, là on est vraiment dans des considérations basses. Cela montre que l'on n'a rien compris à ce qu'il se passe et que l'on applique des recettes qu'on n'arrête pas d'appliquer depuis des décennies et qui ne font qu'aggraver la situation.

Léa Mosconi : la crise de la biodiversité est beaucoup moins médiatisée que la crise environnementale. Pouvez-vous revenir sur la généalogie de cette crise ?

Luc Abbadie : Cette histoire de biodiversité ce n'est pas une invention de scientifique mais des acteurs de la société. C'est une invention des ONG et autres. Cela a été mis sur la table à Rio, on ne parlait pas de biodiversité avant. La biodiversité c'est fondamentalement un concept sociétal, donc les scientifiques ont surfé la dessus, ont repris le concept et ont travaillé la dessus. La quantification de la richesse en espèce, le rôle de la génétique et autre. Le terme biodiversité est entendable par le grand public. Ce sujet a généré un travail et des recherches, des mesures, des impacts. A la base c'est une préoccupation d'environnementalistes. Dans les gens qui ont poussé à une réflexion sur la biodiversité il y a des gens qui étaient impliqués dans la protection de la nature mais aussi d'autre qui se posaient des questions sur la question de l'environnement. Un des effets majeurs de la dégradation de l'environnement c'est la densité du vivant. Je ne pense pas que sur cette question de la biodiversité les scientifiques aient joué un grand rôle. Ils ont mis en place des indicateurs certes comme ils savent le faire mais ce n'est pas partie d'eux. Du moins pas à ma connaissance.

Léa Mosconi : Au regard des recherches menées dans les laboratoires, des formations dispensées dans les universités et des sujets présentés dans les médias, à quel moment l'écologie devient-elle selon vous une question centrale de société ?

Luc Abbadie : Je n'ai pas encore constaté cela, à un élément prés lié à l'enseignement. Je vois depuis quelques années chez les étudiants, à Paris on sent qu'il y a des gens qui pensent différemment et qui pense dans le sens que l'on vint de décrire. J'ai l'impression que dans la nouvelle génération prend acte de l'importance du changement. Il y a une nouvelle forme d'étudiant ; je ne sais pas si je peux dire les choses comme ça. En d'autre terme, pour moi la question de l'environnement est chargée d'une dimension de changement de civilisation. Et j'ai l'impression que de manière assez significative cette manière d'appréhender les choses apparait chez des étudiants. Ce qui me donne un peu d'espoir. Je me dis enfin, je rencontre des gens du monde de demain, et donc pas seulement des gens du monde d'avant. Donc là je vois un changement pour lequel l'université y est peut-être pour rien, néanmoins c'est un changement que j'observe chez un certain nombre de mes étudiants. Sinon, pour le reste, rien. Même le système scientifique il ne sait pas vraiment parler de la question. D'accord, il y a des gens qui savent faire de la recherche en climatologie. D'accord il y a des gens qui font des recherches sur l'impact du changement climatique sur la biodiversité, enfin quand on regarde le nombre de gens qui travaillent là-dessus, ce que l'on sait vraiment, c'est notre incapacité à faire des prédictions un peu fiables. C'est faible tout cela. Je ne vois pas encore un réel engagement là-dedans hormis ce que j'observe avec intérêt chez certains étudiants. Tout à l'heure nous avons dit que nous travaillons sur des systèmes complexes. Nous avons de bon d'outils pour faire des expériences. Pour moi quand on travaille en écologie il y a trois niveaux : il y a le niveau de ce que vous faites au laboratoire, vous regarder un processus et regarde les lois qui régissent ce processus. Evidemment vous ne savez pas comment ce processus s'exprime sur le terrain. Vous identifiez juste des mécanismes potentiels. De l'autre côté vous avez le terrain ou vous pouvez faire des observations à long terme. Là vous faites de la corrélation. Et vous pouvez éventuellement avoir une vision prédictive des choses en répétant l'expérience. Mais vous êtes incapable de trier les milliers de processus et autre qui joue dedans. Une bonne méthode quand on travaille sur les systèmes complexes c'est de faire des expériences ou l'on créée des systèmes de complexité diminuées. On prend un sol artificiel, on va y mettre cinq bactéries au lieu de millions en termes d'espèces. On a besoin d'expérimenter. Là on développe sur Montpellier et sur Paris deux systèmes d'expérimentation de ce type. Donc cela fait deux sur toute la France. On a commencé pour celui de Paris il y a quasiment vingt ans. On va enfin avoir un truc qui ressemble à quelques choses. Quand cela sera fini on aura mis 20 ans. Donc on aura mis 20 ans pour se doter d'un

outil pour faire des expériences en sciences. Si vous étalez les financements sur vingt ans on est sur quelques centaines de milliers d'euros par ans. On ne demande pas un accélérateur de particule ou une fusée pour aller sur mars. C'est un montant très faible par rapport à tout cela. On aura mis vingt ans pour y arriver. Les gens n'y croyaient pas et ne comprenaient pas à quoi cela servait. Donc même quand on regarde le fonctionnement du système scientifique, je trouve que nous sommes très lents par rapport à l'urgence de la situation. C'est pour cela qu'avoir séparé comme je l'ai fait mon activité de recherche, pour garder mon objectivité, et mes activités associatives ou politiques, je ne suis pas sûr que ce fût une bonne idée, et je suis d'ailleurs en train petit à petit de mélanger les deux. Parce que je trouve que les choses n'avancent pas assez vite et que nous n'avons pas la conscience de la réalité de la situation.

Léa Mosconi : cela vous aurait contraint dans vos recherches.

Luc Abbadie : sans doute. En tout cas c'est ce que je craignais. C'est une hypothèse que l'on peut faire et que j'ai faite. C'est pour cela que je n'ai pas agi comme cela. Si je me suis engagé au programme Environnement Vie et Société du CNRS ce n'est pas pour rien, j'ai été chargé de mission puis directeur scientifique adjoint à l'institut écologie et environnement du CNRS. Quand le département *Environnement et Développement Durable* a été créé au CNRS, cela a été une bataille phénoménale. La grande majorité des gens qui avait du pouvoir au CNRS (je suis anciennement CNRS je pense pouvoir me permettre de critiquer) ont fait de la résistance. Quand on leur a dit qu'il fallait créer un département *Environnement et Développement Durable* au CNRS ils ont dit non.

Léa Mosconi: Vous êtes à l'origine de la création de ce département, ou bien cette question était-elle déjà engagée avant ?

Luc Abbadie : moi j'ai participé au montage. Il y a eu une sorte de concours de circonstances, et des gens qui politiquement à un moment donné au CNRS sentaient, sans réellement savoir, mais sentaient, l'importance politique et stratégique de la question de l'environnement pour la boite, ce qui était déjà un grand projet, et ils l'ont donc imposé. Mais s'il y avait eu un referendum à l'époque auprès des directeurs scientifiques et adjoints, ils auraient répondu non. Cela a été imposé par la direction. Notamment nous avions une présidente du CNRS qui s'appelait Catherine Bréchignac. Elle savait exactement ce qu'elle voulait. Elle est physicienne, donc pas besoin d'être écologue pour s'intéresser à l'environnement, elle a imposé les choses sinon cela n'aurait jamais vu le jour. Elle a même crée des outils intéressants pour favoriser l'interdisciplinarité. C'est une époque où notre département, qui s'appeler

Environnement et Développement Durable on avait de l'argent et des poste pour nos laboratoire bien sûr, mais nous avions aussi de l'argent et des postes supplémentaires que l'on pouvait mettre dans les différents départements avec leur accord. Donc cela veut dire que si l'on repérait quelques parts l'émergence d'un truc, une chose que l'on pouvait valoriser sur la question de l'environnement, et bien nous avions la possibilité de mettre quelqu'un ou de l'argent dans ce sujet. C'est le seul moment où j'ai vu un outil pour faire une politique pluridisciplinaire au CNRS. Après dans la mise en œuvre c'était parfois compliqué. Mais l'idée était très bonne et c'était exceptionnel d'avoir cela. Cela a duré deux ou trois ans. C'était la France d'il y a dix ans. On a créé un département environnement au CNRS contre l'avis général et c'est grâce à quelques personnes à la direction que ça a été possible de faire cela. Dont Catherine Bréchignac, Arnold Migus.

Léa Mosconi : vous évoquez le désir de vous emparer du champ politique pour donner un certain écho aux questions que vous soulevez. Est-ce que vous vous nourrissez des espoirs pour la COP21 ?

Luc Abbadie : Oui, tout à fait. Je suis très mobilisé sur la COP21, du moins autant que possible. Je pense que c'est pour les scientifiques une tribune majeure et je tente de pousser un certain nombre d'évènements en parallèle. Pour l'instant je pousse deux choses. Je soupire car cela commence à me fatiguer cette COP21. Un événement sur la biodiversité et le changement climatique mais j'aimerai que l'on mette le focus sur les rétroactions des systèmes écologique au regard du changement climatique. Il n'y a pas eu pour l'instant de programme de recherche sur les rétroactions ce qui est embêtant car cela veut dire que nos prédictions ne prennent pas en compte les retours, donc elles sont au minimum douteuses. Donc ça c'est ce que j'ai proposé pour la conférence de juillet sur la conférence scientifique. Et pour novembre décembre, pour la conférence des gouvernements, en liaison avec un réseau qui s'appelle *Urban Climate Change Research Network* piloté par l'université de Columbia de New York on va organiser la publication du deuxième rapport sur *Ville et changement climatique* à ce moment-là avec un colloque international que l'on propose sur *Ville et changement climatique*. La proposition est faite. La question est comment on fait dans ce foutu pays pour avancer concrètement. Comment on connait les événements programmés ? Car si nous faisons tous la même chose en même temps cela risque de ne pas être pertinent. Je ne vois absolument aucune coordination dans ce bazar, c'est désespèrent. On va avoir 500 événements qui vont se neutraliser les uns les autres et qui vont épuiser le peuple. Donc on va voir dépenser un fric et une énergie phénoménale car on est incapable dans ce pays d'avoir une stratégie collective. C'est un pays de gaulois, il faut relire Astérix. C'est incroyable qu'il n'y ait aucune visibilité et aucune centralisation. Je n'ai jamais vu un

pays aussi bordélique et aussi peu stratégique que la France. Chacun est dans son domaine, tout le monde contre tout le monde et on est la risée de la planète. Soit on fait partie d'une collectivité, et on avance ensemble soit on dit la France est foutue, et on ferme la boutique. Un autre exemple, j'ai à peu près à Jussieu 1000 étudiants en sciences de la nature. J'ai proposé qu'on libère des UE, une ou deux pour libérer du temps aux étudiants pour qu'ils proposent des choses pour la COP21. Qu'ils fassent des projets avec des enfants, des retraités, ce qu'ils veulent. Qu'ils s'approprient l'événement. Si on veut que les gens fassent cela il faut leur donner un peu de temps. Cela m'a été refusé. Vous vous rendez compte si jamais ils rataient trois heures de cours de maths. Cela veut dire quoi ? Que la notion de collectivité est assez faible ce qui est quand même embêtant quand la planète se casse la gueule. Je ne pense pas que les solutions individuelles peuvent nous sortir de la crise environnementale. Et surtout, ce que cela veut dire, c'est que l'on n'y croit pas. On n'est pas en train de construire l'avenir. La COP21 c'est un prétexte, mais cela aurait pu être une occasion de jouer le jeu, de poser des questions, de prendre pour acteurs des gens qui ne le sont pas d'habitude. On ne peut pas en même temps avoir le discours de dire que le seul truc qui va nous sauver c'est la croissance et croire vraiment dans les enjeux de la COP. C'est pas possible, ce n'est pas les deux. Il y a trois versions de l'environnement, tout à l'heure j'ai dit deux. Le premier c'est l'emmerdement, puis l'autre c'est on va surfer la dessus. C'est presque pire. Là, effectivement, il y a un tas d'institutions et de politiciens qui vont tenter au dernier moment de surfer la dessus. Je pense que lorsque l'on a un évènement de ce type il y a deux conditions pour bien faire les choses : d'une part c'est que ce soit un événement national si possible, et que ce soit internationale. Il faut prendre la dimension internationale. Il y a des choses à montrer en plus. Ce qui est fou c'est que même si on voit cela comme une occasion de surfer et de se faire de la pub, on n'est même pas foutue de faire ça bien.

Le réseau dont je parle et que j'aimerai inviter est vraiment intéressant. Ils ont deux principes. D'une part il n'y a pas une seule réunion où l'on ne mélange pas scientifiques et financiers, bon ce sont les américains. Et ils associent toujours université et grande ville. Je fais partie de ce réseau car je suis convaincu que c'est au niveau urbain que les choses doivent se faire. Nous sommes une culture urbaine même quand les gens vivent au fin fond de la Lozère, les gens y vivent à la manière urbaine donc c'est bien la culture urbaine qui est au centre des choses. Donc l'association avec les villes, ça me parait vital. C'est peut-être là que l'on rejoint science et politique. Je ne sais pas ce qu'il faut faire pour avancer concrètement. Je vois le cauchemar se renouveler.

Léa Mosconi : Vos recherches et vos démarches ont elle une autonomie par rapport aux enjeux de vos collègues ou participent-elles à une dynamique générationnelle ?

Luc Abbadie : J'ai envie de dire : les deux mon général. Disons que l'effet bande entre guillemet, avec une bande qui peut se renouveler au cours du temps. Il y a bien eu un effet bande qui se continue. J'ai plusieurs amis, pas forcément scientifiques, mais dans la manière dont ils valorisent certaines questions liées à l'environnement, dont ils les pensent ou dont ils communiquent, participent à faire avancer les choses. Donc une bande oui mais une bande très minoritaire. Je trouve que nous avons l'impression d'être un petit groupe. Nous n'avons pas l'impression de ne pas avoir avancé, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais d'avoir avancé peu. J'ai le sentiment qu'il y a une montée en puissance chez les étudiants, je pense qu'il y a de plus en plus d'étudiants qui sont motivés par ces questions mais qui sont en même temps en train de développer une pensée différente, et qui ont un besoin d'action directe incroyable. Parfois on fréquence des personnes vraiment brillantes, leur seul truc c'est de rentrer le plus vite possible dans la active pour y aller et pour changer les choses. Il y a une soif d'action que je trouve impressionnante, peut-être plus que par le passé. Je vois moins d'envie d'action peut être politique au sens traditionnel du terme, mais une diversification des modes d'action. Une envie de faire bouger concrètement les choses. On a créé un master il y a dix ans une sur la conservation et un sur l'ingénierie écologique. Si on regarde à trois ans les gens sont casés dans des métiers intéressants avec de bons salaires, je ne préfère pas comparer leur fiche de paie à la mienne. C'est un peu le bazar ce sont des métiers qui n'existent pas vraiment, c'est flou. Si on regarde à un ans et demi la situation des jeunes diplômés n'est pas super, à trois ans elle est très bien. Donc c'est bien de voir que tout cela marche et que la question de la réparation s'intègre de mieux en mieux dans les enjeux d'aujourd'hui.

Léa Mosconi : Quelle est votre position sur la question de la compensation ?

Luc Abbadie : C'est un grand débat. Moi je suis un chaud partisan de la compensation. C'est mon côté garagiste. J'ai beaucoup de collègue viscéralement opposé à cela. Alors je suis très pragmatique pour le coup, je me dis que déjà compenser c'est mieux que rien. Et pour éviter le risque que la compensation pousse à polluer avec désinvolture, la seule solution c'est que la compensation soit chère. Donc on tombe sur un problème compliqué c'est que l'état qui a mis en place la compensation avec la loi de 1967 qui n'a jamais été appliqué et ensuite avec les lois grenelle, n'a pas fini le boulot. Il n'y a pas de code déontologique, il n'y a pas de Dead line. Il n'y a pas de suivi obligatoire ni de registre des codes de la compensation. On

voit deux choses : le prix de la compensation, actuellement c'est pas exemple vous avez détruit un hectare vous aller en compenser trois, si c'est aussi primitif et peu adapté que cela, on voit en effet une certaine dérive, la compensation devient moins cher, donc on voit la dérives que vous critiquiez apparaitre, mais on voit aussi quelques cas ou la compensation est tellement chère que l'entreprise renonce à faire l'équipement. Je pense vraiment qu'entre les deux il faut trouver quelque chose. Je pense que la compensation doit être chère, qu'il faut la replacer dans le fameux triptyque « éviter-réduire-compenser ». On devrait éviter tout impact mais on sait que c'est impossible, donc il faudrait réduire le plus possible ses impacts et ce qui n'a pas été réduit doit être compensé. L'idée est d'avoir un bilan nul. Cela manque de cadrage et de rigueur dans la procédure. Les dossiers sont plus ou moins efficaces selon les régions car les régions sont plus ou moins bien équiper pour faire passer cela. Disons que le travail n'est pas terminé. En même temps il est très récent. Il y a des opérations de compensation intéressantes. Et puis la compensation, ce n'est pas forcement recréer pour éviter de détruire, mais c'est peut être aussi lié à la question de la conservation, cela peut alimenter des pratiques différentes grâce à un partenariat, cela ne me dérange pas. On peut par exemple se mettre d'accord avec un agriculteur pour qu'il change certaine pratique en échange d'aide un certain temps. Il y a 36 000 modalités imaginables, mais il y aura toujours le risque que vous avez évoquez. C'est un risque réel et dénoncé comme tel.

Léa Mosconi : En tant qu'écologue, comment abordez-vous la question de l'intégration du vivant en ville ?

Luc Abbadie : C'est une question compliquée mais c'est une question pertinente. Nous, le laboratoire, on a décidé de prendre le virage urbain il y a cinq ans. On est partit de l'idée que nous n'avions aucune connaissance sur l'idée dynamique des organismes en ville. On a commencé à travailler là-dessus. On a commencé à s'intéresser au fonctionnement des arbres dans les rues de Paris. On a trouvé des choses fantastiques. On démarre un travail sur l'arbre urbain et l'eau. Dans les arbres de Paris. On trouve des choses inattendues, notamment dans le champ microbiologique. La deuxième étape a été sur l'objet toit car les toits végétalisés c'est quand même toujours souvent pathétique. Donc on a eu une démarche d'ingénierie écologique avec toujours ce même projet fou qui est d'essayer d'avoir une démarche systémique. Donc en clair, est-ce que l'on peut concevoir des toits végétalisés qui permettent d'utiliser un ensemble de fonction. Les fonctions sont esthétiques, d'isolation thermique, cyclo bio, pollution, etc. Là on prend une démarche scientifique pur et dure. Pa exemple on a démarré une thèse il y a un an on a mis un toit expérimental en place avec des difficultés administratif vraiment embêtantes.

Léa Mosconi : C'est la thèse de Yann Dusza ?

Luc Abbadie : Oui c'est la thèse de Yann. On a pris deux services écosystémiques qui est l'évaporation de l'eau pour la température, et aussi le cout de revient du toit. Quelle combinaison nous permet d'optimiser tout cela ? L'idée c'est au lieu de maximiser tel ou tel service on essaie d'optimiser l'ensemble des services. Tout cela c'était un peu pour se faire les dents. Maintenant on passe à une phase supérieure, on est partenaire de recherche dans un programme avec des architectes, des sciences humaines et autre porté par Claire Jo (?) au Muséum des sciences humaine, donc la cela va nous permettre d'avancer petit à petit vers une vision systémique de la ville sans se focaliser sur l'écosystème mais sur le socio écosystème. Donc on y va doucement. On trouve pour le coup qu'un peu de rigueur scientifique dans sur ce sujet ce serait pas mal. Et puis cette partie sciences humaines et sociales, on est totalement désarmé par rapport à cela. Donc on y va doucement pour s'approprier un minimum de concept et de méthode sinon il n'y aura jamais d'interaction entre les deux communautés. Après du côté des architectes, on a participé à un programme dans lequel il y a des architectes, et on a des discussions avec des entreprises de construction ou de promotion pour penser à l'étape d'après finalement très en amont des projets on peut participer à l'étape de conception, jusqu'où pouvons-nous aller et c'est comme ça que je pourrais peut être répondre à votre question. Probablement que la nature en ville c'est plus que les toits végétalisés ou les arbres dans les rues il y a aussi la vision systémiques mais au-delà de cela la forme des bâtiments la question de la densité, tabou absolue en ile de France. Essayer de rationaliser la question de la densité semble impossible. C'est bien, pas bien jusqu'à quel point. C'est complétement une question idéologique ce qui est embêtant. On prend des orientations lourdes sur des villes déjà très denses. Paris par exemple c'est la ville la plus dense du monde, il faut peut-être continuer, peut-être pas, je ne sais pas mais il faut être ouvert sur ce sujet. Il faudrait un peu d'objectivité sur ces questions, les relier aux questions de santé, de psychologie. Quand vous prenez le RER tous les jours vous vous dites que la densité, ça va.

Entretien avec Dominique Alba
Directrice de l'APUR
23 février 2016

Dominique Alba me reçoit mardi 23 février dans son bureau au dernier étage du bâtiment qui abrite, en autres, les bureaux de l'APUR. Le rendez-vous a été pris plusieurs semaines avant, en échangeant avec l'assistant de l'ancienne directrice du Pavillon de l'Arsenal. L'entretien dure quarante minutes au cours desquelles nous revenons sur le parcours de Dominique Alba pour ensuite aborder, l'objet de la rencontre, la genèse de l'exposition « architecture = durable » qui s'est tenue au Pavillon de l'Arsenal en 2008.

Léa Mosconi : Vous faites vos études de 1975 à 1983. C'est durant cette période que se construisent les premières revendications d'une architecture que l'on qualifiera plus tard de postmoderne, c'est aussi à ce moment-là que s'affirment de nombreuses critiques du mouvement moderne. Est-ce que ce climat a influencé et marqué l'étudiante en architecture que vous étiez, et a-t-il orienté votre manière d'appréhender l'architecture et la ville ?

Dominique Alba : C'est difficile avec le recul. Je n'étais pas du tout dans ça. J'étais plutôt dans la façon de lire le territoire. Je me demandais ce que cela veut dire de faire de l'architecture dans des processus qui sont déjà la avant nous et qui sont aussi là après nous. D'ailleurs, pour mon sujet de diplôme je me suis intéressée au traitement d'un site minier dans le sud Sahara. J'en ai fait deux car il fallait en faire un avec un peu des mètres carré, et l'autre on faisait ce que l'on voulait. Donc j'ai fait d'un côté le réaménagement d'un espace public à Paris, une structure de théâtre, comme ça cela rentrait dans les cases, et puis j'ai fait ce diplôme qui consistait à dire : j'arrive à telle date à telle endroit, il n'y a rien, c'est dans le désert, et quand je m'en vais-je dois laisser le site de tel sorte qu'à l'avenir on puisse aussi s'en emparer. Je ne sais pas dans quelle mesure c'est lié à l'écologie, sans doute profondément. Après j'ai retravaillé là-dessus. Je pense qu'il y avait des architectes qui étaient encore très liés à la forme ; ils sont entrés dans les années postmodernes, dans les années 1980 et 1990, Ciriani et autres, avec des guerres et des scissions très fortes entre les écoles d'architectes. Je n'étais pas dans une école qui travaillait là-dessus et encore moins dans un atelier qui était pris dans ces guerres. Pour moi Ciriani et tout cela c'était tout ce que je ne voulais pas. C'était de l'hyper formaliste. Pour moi le postmodernisme était de l'hyper-formalisme. Il n'y avait plus du tout de sens, c'était juste le dessin des choses.

Léa Mosconi : Les années 1960 et 1970 sont entre autres parcourues par un courant issu de la contre-culture californienne. Est-ce que ces questionnements étaient encore palpables à la fin des années 1970 dans votre école, et vous ont-ils influencé (à ce moment-là ou plus tard) ?

Dominique Alba : dans les années 1980, on était plutôt sur le nouveau roman, on lisait Calvino, les *Villes Invisible*, c'était la bible. Il y avait aussi des ateliers qui travaillaient sur ces questions environnementales, un tout petit peu. Des gens qui commencé à accorder une attention à tout ce qui existe, au déjà là. Au contexte. Ça arrivait en filagramme. *(Je pense qu'elle entend contre-culture comme mouvement littéraire et qu'elle ne saisit pas l'ancrage architecturale qui s'opère dans ce mouvement et qui donne lieu à l'architecture bioclimatique)*

Léa Mosconi : En 1972 (vous avez 14 ans) c'est le premier Sommet de la Terre à Stockholm ; en 1988, c'est la création du GIEC, en 1992 le sommet de Rio, en 1997 le protocole de Kyoto, en 2007 le Grenelle de l'environnement et en 2015 la COP21 de Paris. D'une part, avez-vous été informé de ces événements et vous ont-ils influencé ? D'autre part, pensez-vous que certains de ces événements aient pu avoir une influence sur le débat et la production architecturale ?

Dominique Alba : Je vais juste ajouter un élément de mon parcours. En 1986, j'étais en thèse à l'école des mines de Paris sur *Développement durable et de développement miniers*. Un sujet de thèse que j'avais proposé donc j'avais été dispensé de DEA. Avant j'avais passé deux ans à travailler sur des sites miniers. Je voulais travailler sur l'histoire des paysans au regard des routes minières, je me suis rendue compte en arrivant sur le site que le sujet n'était pas ça mais *Développement durable et développement miniers*. A ce moment-là, la banque mondiale commençait à accorder ses financements au regard de la politique environnementale des entreprises minières. Et en particulier à Caracas au Brésil qui était le plus grand site minier du monde à l'époque, ou ils ont fait une ville minière, très intéressante, tous les talus étaient plantés, les infrastructures étaient gérées de manière durables, je me souviens avoir beaucoup discuté avec les jeunes directeurs technique de ses opérations minières, qui sont devenus les patrons de ces boites, ou ministres, ça dépendait des cas, ils étaient passés par l'école des Mines de Paris, ils avaient commencé à mettre des filtres sur l'eau car en fait l'eau sortait de la mine, et c'était des eaux qui n'étaient pas totalement nettoyées, du coup ils avaient créé des palmerais, des oasis, dans lesquelles les gens cultivaient des légumes dont ils se nourrissaient. Il y avait une chaine vertueuse, mais avec un moment ou ça ne l'était pas parce que l'eau n'avait pas décanté. Vous avez quel âge, 25 ans ?

Léa Mosconi : 31 ans

Dominique Alba : J'étais plus jeune que vous, j'avais accès aux plus grosses compagnies à qui j'expliquais tout cela. De mon petit âge, j'avais 27 ans, et un carnet d'adresses dingo. J'ai arrêté ce boulot car à l'école des Mines j'étais à cheval entre deux laboratoires et que ça ne leur plaisait pas du tout, il fallait en choisir un, je ne savais pas en choisir un donc j'ai dit « écoutez je m'en vais, ce n'est pas grave d'autres feront le travail ». C'était vraiment le début des politiques environnementales avec les financements fléchés. C'était avant 1990. C'était 1985-86. Et j'avais fait du développement durable avant entre Brazzaville et Banggi au Kongo. Je faisais des relevés, j'avais dessiné des bâtiments, comme ils savaient faire. Pour moi le développement durable ce n'est pas un truc extérieur, un truc qu'on lit dans les livres, c'est un truc que j'ai fait. Et quand j'ai quitté l'école des Mines, je suis rentrée pour retaper des HLM. Ce qui m'intéresse c'est réparer des bâtiments, le reste je m'en fou. C'est un autre type de parcours. Mon diplôme d'ailleurs disait ça, cette préoccupation pour l'environnement. Je l'avais envoyé pour un concours pour les villes de demain, un concours étudiants, international, pour lequel j'avais gagné le premier prix, et je disais que la structure et le concept des villes de demain, c'est qu'il y a un avant nous et un après nous. A chaque instant, quand on s'arrête il faut que ce soit correct. On ne doit jamais laisser les territoires abimés, on devait toujours tenir compte de ce qu'il y avait avant et faire avec ça et de faire attention à ce qu'on laissera quand on partira. J'avais fait mon projet, la mine pouvait se démonter, les terres que l'on avait réuni, on pouvait les réunir pour proposer un village, les puits continuaient à donner de l'eau, et à l'époque j'avais des copains qui me dessinaient les bâtiments, moi je m'en foutait, je payais à bouffer à tout le monde, j'avais emprunté des sous à la banque, il y avait une espèce d'armée de gens, je leur disais « dessinez ce que vous voulez à la main », il y avait des sculpture en terre, c'était n'importe quoi ! Mais ça marchait bien. Le processus et le projet était la même chose, la manière de le fabriquer. L'architecture au sens de la forme n'était pas le sujet.

Léa Mosconi : On peut avoir accès à ces documents.

Dominique Alba : je peux trouver des photos de mon diplôme. Je n'ai pas tout gardé, il y avait 50m de panneaux ! J'avais fait du rendu avec du gros sel. C'est un parcours un peu guidé par le fil de l'eau. Je n'ai pas de connaissances livresques ou d'échanges avec les architectes à ce moment. Ça s'est fait en dehors de ce milieu. Ce n'est pas le milieu que j'ai fréquenté le plus. Je suis un peu désolée pour vous. Par rapport à la question que vous posez et aux différentes séquences que vous évoquez, moi j'ai eu ma première ZAC à gérer, j'avais 28 ans, c'était à Rennes, j'avais un truc

de quartier, je me souviens j'avais fait marcher tout le monde dans le quartier qui était très très grand, un gros tiers de la ville, pour relever toutes les petites choses que l'on pouvait faire. J'avais fait marcher tout le monde, le Maire, je les faisais ramasser des pommes, je disais « là vous voyez on pourrait mettre un banc par exemple ». Il y avait de grosses actions, qui ont guidé la ZAC et des petites actions que les gens pouvaient faire. C'était une manière d'être dans la ville. Moi je faisais. Je n'ai pas écrit, je me souviens avoir donné qu'une seule conférence. Je souviens qu'à Rennes, le chargé d'études de l'aménageur avait déjà un AMAP, il était dans des trucs hyper écolo, tous les deux, c'était n'importe quoi. Moi j'arrivais avec un projet et au fur et à mesure de la discussion je le démontais, je le refaisais. Le monde qui bouge, ce que vous évoquais là c'était une sorte de filtre mais ce n'était pas ça qui dictait les choses. Ce qui dictait les choses c'était la réalité du territoire dans lequel on était, dans quoi les acteurs étaient engagés. Après oui je pense qu'il y avait des gens dans la mouvance parisienne un peu intellectuel à s'engueler tous à coup de textes et de projets. Vous avez lu le livre du Pavillon sur les années 1980 ? Il y a tout dedans, mais tout ça ce n'était pas mon sujet. Pas du tout. C'est marrant parce que le mouvement écologique que vous décrivez, il est né dans la même période et l'architecture était à l'ouest la dessus. Une architecture (postmoderne) qui était juste hyper dessinée, une architecture qui vieillit mal, aucune prise en compte du confort des gens. Il y a eu un tout petit peu d'isolation thermique mais qui s'est révélée inopérante et qui s'est traduit par des petites fenêtres.

Léa Mosconi : C'est étonnant de mesurer l'imperméabilité entre le débat qui s'engage dans les années 1990, sur les scènes politiques et médiatique autour de l'environnement, impulsé par le Sommet de la Terre de 1992 à Rio, et le débat sur la scène architecturales qui reste sourd à ces considérations.

Dominique Alba : Oui, c'est vrai. Après il y a quelques personnalités qui se sont dégagées de cela qui ont créé des choses. Il y a Patrick Bouchain qui a commencé à faire des choses tout en disant qu'il n'était pas architecte. Il y en a qui ont construit en bois, il y a Glenn Murcutt, plusieurs trucs comme ça que l'on voit sortir. Mais franchement 95% de la production en France c'est juste du nombrilisme total, c'est de l'exhibition d'image contre image. Après il y a Jourda&Perraudin par exemple qui ont commencé à s'y intéresser, après c'était la différence entre le Higt-Tech et le Low-Tech c'était Piano Rogers, Archigram. Il y a des choses quand même. Je pense que les architectes, on leur demande beaucoup de choses aussi. Il faut qu'ils créent de l'urbanité, il faut qu'ils résolvent des équations avec tellement d'entrées que plus personne n'y comprend rien, tout cela avec une sorte de stérilisation de la profession avec des rôles très marqués, on enferme les architectes dans des petites boites. On leur réduit le champ, ils ne l'ont pas vu venir. Ce sont les années 1975 aussi. Les

années des ZAC, qui ont tout emporté. On a un périmètre dans lequel on fait ce que l'on veut, on réinvente le monde.

Léa Mosconi : Vous prenez la direction du Pavillon de l'Arsenal en 2003. Alors qu'il n'y a pas encore d'exposition à l'Arsenal en lien avec les questions environnementales, votre « mandat » comporte quatre expositions directement liées à l'écologie, en 2005 « Nouveau Paris, la ville et ses possibles », en 2006 « Tour Bois le prêtre », en 2008 « Architecture = Durable » et en 2010 « Habitat énergie 0 ». Dans quelle mesure cet intérêt pour l'environnement est conjoncturel - les années 2000 sont plus propices dans le milieu de l'architecture que les années 1990 à un débat sur l'environnement- ou est-il lié à une volonté de votre part d'orienter le Pavillon de l'Arsenal vers ce type de questionnement ?

Dominique Alba : Je pense que c'était aussi l'expression d'une volonté politique. Il y avait à Paris une nouvelle municipalité. Après, ce sont des choses qui sont partout. La question de la transition énergétique, c'est comme cela qu'on l'appelait, c'est super que les écolos aient fait remonter ça ; les écolos avait fait un nombre de voix assez élevé aux présidentielles, ce qui n'est pas sans conséquence, du coup le discours envahit tout. Moi, de 1996 à 2001, j'ai accompagné le comité technique auprès de Bertrand Delanoë qui n'était pas lié au PS, qui était une équipe technique. Moi j'alimentais sur les sujets qui étaient les miens, petit à petit un programme s'est écrit. En 2001, je me suis retrouvée au cabinet du Maire sur un certain nombre de sujet, le renouvellement urbain, l'espace public, l'architecture, et là on voit les choses d'un autre point de vue, on ne voit pas du côté de l'architecte, ni de la maitrise d'ouvrage mais du politique. On essaie de décliner des engagements de la société. Ces éléments-là sont très importants et permettent de colorer des politiques architecturales et de les renouveler sans entrer dans la question de la forme. Le postmoderne c'est formel, toute la période qui s'est ouverte dans les années 2000 elle n'est plus du tout liée à la forme, et l'exposition *Architecture=durable* c'était un moyen de montrer cela. On montrait que toute les formes d'architecture et toutes les formes de programme, cela la façon dont on les assemblait et comment on les prenait en compte apporter des réponses positive à la question environnementale. Et *Architecture= durable*, c'est ça que ça raconte. Ils sont tous très différents et chacun apporte sa pierre, sa brique à la question de la durabilité. Ce ne sont pas tous les mêmes. Loin de là. La Tour Bois-le-Prêtre en es un, je ne sais pas il y a eu plein de bâtiments. Certains consomment de d'énergie d'ailleurs. Mais on les a choisis car ils apportent des réponses de densité, de mixité, d'invention programmatique. *Réinventer Paris*, ce qui est fantastique, c'est que ça prend tout et ce n'est plus « ou ou ou » c'est « et et et ». *Architecture = durable* on demande aux projets d'apporter une brique,

Réinventer Paris on leur demande d'avoir toutes les briques et de cocher toutes les cases. C'est dix ans plus tard, c'est bien. Ça veut dire que les gens évoluent, qu'on peut y arriver et que Paris est une ville qui a la chance d'avoir des moyens, au sens où elle est attractive. Le Pavillon est en phase avec son époque, il est en phase avec l'idée de faire bouger la ville, de donner la parole à des gens qui ne l'avait plus, de rouvrir la question de l'architecture, avec des concours partout. Tout cela ce sont des manières d'être durable. La question environnementale ce n'est pas uniquement « tiens il y a un protocole allez on va se l'appliquer avec des critères et autres », l'idée c'est de se fixer des objectifs plutôt que des normes. On en est encore là aujourd'hui. Quand je pense que la loi sur l'architecture c'est de faire un seuil à 150 m² au lieu de 170m², c'est quand même déprimant. Et l'Ordre des architectes, le truc contre lequel ils gueulent c'est *Réinventer Paris* et ce n'est pas contre ça. Ça il le cautionne. Moi je trouve ça quand même déprimant. Tous les jeunes architectes, ils font des trucs de 5m², de 12m², 20², donc bon 150m², c'est tellement éloigné de la réalité. C'est hors sujet.

Léa Mosconi : Pourriez-vous revenir sur la genèse de l'exposition *Architecture = durable* ? De qui est-elle à l'initiative ?

Dominique Alba : Elle est de l'initiative du Pavillon qui choisit le commissaire. Ce n'est pas mon initiative, c'est l'initiative du Pavillon donc Dominique Alba et Alexandre Labasse ou Alexandre Labasse et Dominique Alba, les expositions sont toujours à l'initiative du Pavillon. Elles peuvent être éventuellement suggérées par des conversations, elles sont en lien avec le président que nous avons à cette époque-là, elles sont en lien avec ce que l'on sent de l'air du temps. Le Pavillon est là aussi pour être un accompagnateur, un accélérateur, il n'est pas isolé. Une des choses qui me caractérise c'est que le monde, je le vois en réseau, en lien, tout cela est interagissant. *Architecture = durable* c'est une façon de montrer des architectures à Paris, des gens qui s'engageaient un peu, d'ouvrir la porte à d'autres formes architecturales, à des esthétiques différentes, c'était important. Ça permet de cocher plein de cases, de montrer des projets, des partenaires. Le thème ce n'est pas Jacques Ferrier, c'est vraiment le Pavillon, qui a choisi Jacques Ferrier avec Franck Boutté.

Léa Mosconi : D'ailleurs les critères (urbanité, implantation, morphologie, spatialité, matérialité) c'est Franck Boutté qui les a déterminé ou ce sont des discussions entre vous qui ont permis de les définir ?

Dominique Alba : Ce sont toujours des discussions. Les commissaires ont joué leur rôle et je ne remets pas du tout en cause ce rôle mais c'est vrai que l'on travaille beaucoup, c'est un énorme travail les expositions du Pavillon et c'est très collégial.

Mais le commissaire apporte. Il y a un regard critique, on aide à construire. Franck Boutté est arrivé avec des indicateurs, on en a rajouté, enlevé, et voilà.

Léa Mosconi : Et le choix de Jacques Ferrier et de Franck Boutté s'est fait comment ?

Dominique Alba : Ce n'était pas un choix évident mais c'est ce choix-là. Ça ne se négocie pas. Le Pavillon a le droit de choisir. On choisit les commissaires, ça ne se discute pas. On choisit le graphisme, les metteurs en scène de l'exposition.

Léa Mosconi : C'est un binôme que vous avez choisi car ils ont l'habitude de travailler ensemble ? Revendiquaient-ils une approche similaire de la question environnementale ? Que souhaitiez-vous construire en composant ce binôme ?

Dominique Alba : Non, je ne pense pas qu'ils aient avant travaillé ensemble. On les a choisi car à cette époque-là ils nous semblaient être important l'un comme l'autre sur ce thème de l'écologie. Et pour la scénographie de l'exposition, nous avons choisi l'agence d'architecture Block, tout était recyclé, il n'y avait pas de peinture, pas de colle, il y avait des grandes estrades en bois. C'était déjà très low tech. Et là, Alexandre Labasse a poussé le bouchon encore plus loin avec Encore heureux.

Léa Mosconi : *Architecture* = *durable*, que ce soit l'exposition, la publication ou les éléments de diffusion que l'on trouve en ligne, associe présentation de projets et présentation de démarches. Celles-ci sont explicitées par le biais d'entretiens qui permettent de donner une lecture générale d'une génération dans son rapport à l'écologie. Par ailleurs, l'exposition et le catalogue présentent trente projets réunis sous les critères que présentent Franck Boutté : urbanité, implantation, morphologie, matérialité, spatialité, système, performance. Comment s'est fait la balance entre démarche et production ? Aviez-vous cette ambition de montrer plus qu'une production, des convictions et un engagement ?

Dominique Alba : C'est assez simple, je pense que la question de la durabilité, c'est un engagement et une démarche. Ce n'est pas juste un bâtiment. Cela ne marche pas sinon. Il y a tout un re-questionnement de la situation, du programme, tout cela, ce sont des démarches avec des gens engagés, une part de risque, et ce n'est pas que l'architecte, c'est aussi des équipes. En tout cas moi j'ai toujours fait comme cela. Déjà quand nous avions fait « nouveaux Paris », on avait pris des étudiants, qui avaient fait des photos montages, qui sont des choses qui se font aujourd'hui, c'était il y a dix ans au moins, peut-être plus. C'était rigolo. *Architecture= durable*, la question

de montrer ou non un engagement ne se pose même pas elle est évidente. Après vous, vous les avez analysé comme trente démarches différentes, ce n'est pas forcément le cas. Les gens un peu mesquins ou malintentionnés pourraient dire que nous avons forcé les traits, oui peut être mais ce n'est pas très grave. On pourrait dire dans certains cas « c'est un peu tiré par les cheveux », « urbanité, machin » et tout, peut-être, mais j'assume totalement.

Léa Mosconi : Vous voulez parler des critères ?

Dominique Alba : Oui. Certains projets ne sont pas forcément vertueux au niveau de l'énergie, si nous faisions un bilan carbone aujourd'hui ce serait une catastrophe, ou autre. Mais ce qui est intéressant aussi c'est de prendre de la distance et de penser le projet dans sa situation urbaine, on ne pouvait pas regarder les questions d'architecture et de durabilité seulement en fonction de ce qui relève de la norme. Nous étions obligés de les regarder sous l'angle de la question de la société, de la ville, du patrimoine, de l'usage. Et tout cela ne rentre pas dans la norme. Et c'était important pour nous de préserver cela, c'était important de préserver cette diversité-là.

Léa Mosconi : J'aurai voulu revenir sur le choix du corpus des architectes et sur certains absents. Je pense notamment à Patrick Bouchain que nous évoquions tout à l'heure, ou à Nicolas Michelin qui trois ans auparavant fait pourtant une exposition au Pavillon de l'Arsenal sur la question environnementale.

Dominique Alba : Oui mais nous présentions des projets dans Paris.

Léa Mosconi : Oui, mais vous présentiez aussi quatre-vingt projets hors Paris.

Dominique Alba : Oui, c'est vrai.

Léa Mosconi : Je pense aussi à Gilles Perraudin et Philippe Madec par exemple.

Dominique Alba : C'est Jacques Ferrier qui les a sélectionnés pour la plupart. Est-ce que ces architectes avaient un projet en cours à ce moment-là, je ne sais pas, il y avait un tas de critère auxquels ils devaient répondre. Après, Patrick Bouchain par exemple ne s'est jamais revendiqué comme architecte alors il ne pouvait pas vraiment être présenté ici, c'est quand même un peu compliqué de dire qu'on n'est pas architecte et d'aller présenter son travail dans une exposition d'architecture. Perraudin

et Jourda n'avait peut-être pas grand-chose à cette époque-là dans l'actualité. C'est un critère important. Ça ce sont des choix.

Léa Mosconi : D'accord. Il n'y a pas eu de polémique ou de point de désaccord sur la composition de ce corpus.

Dominique Alba : On peut toujours dire qu'il y en a oui, sans doute, et puis en tout il y avait surement une centaine d'architectes, c'est déjà pas mal ? ça a permis de faire cela aussi.

Léa Mosconi : Il y a peut-être aussi la volonté de ne pas enfermer l'exposition dans une scène de personnalités qui revendiquent être les garants de la question du durable.

Dominique Alba : Oui, exactement. Nous avons plutôt forcé le trait chez ceux qui ne se revendiquent pas. Pour dire que le durable ce n'est pas que ceux qui le revendiquent. On ne vit pas tous dans des maisons en chanvres sans chauffage.

Léa Mosconi : L'exposition *Matière grise*, qui s'ouvre en 2014…

Dominique Alba : Ha oui là c'est magistral

Léa Mosconi : J'aurai voulu savoir si pour vous ces deux expositions sont le reflet de la manière dont à une époque donnée le milieu de l'architecture s'empare de la question de l'environnement, en 2008 sous l'angle du durable, en 2014 sous l'angle de la matière et du réemploi ?

Dominique Alba : On peut reconnaitre au Pavillon le fait qu'il arrive à accompagner et à doper l'actualité. Matière Grise est un vrai coup d'accélérateur avec un focus. Mais avant *Matière grise* il y avait eu *Re-architecture*. Il ne faut pas l'oublier, c'est aussi la proposition d'une manière différente de faire de l'architecture. Cela jalonne la société des architectes. Il y a ces expositions-là, et puis derrière il y a quelques expositions de fond, « la hauteur » comme « les années 1980 » il y a ce monde de l'architecture qui se construit en lien avec un monde qui bouge, et je trouve que les expositions comme *Architecture=durable* ou *re-architecture* ou *Matière grise* jalonnent vraiment cela, et puis après il y a des expositions très factuelles comme *La tour bois-le-prête* », *Habitat= 0 énergie*, et puis les expositions de fond sur les grands thèmes qui nous interpelle en permanence. Et tout cela c'est l'architecture. Si vous voulez vraiment revendiquer la question du durable, il s'agit de faire en sorte que tous les acteurs prennent un bout et le fasse eux même. J'aime bien l'idée de Pierre Rabi et

du colibri qui fait sa part. C'est important de faire sa part. C'est important qu'un lieu qui montre donne la parole à tout le monde. Après il y a toujours ceux qui disent « moi je n'y suis pas et gnagnagna ».. Il y a une espèce de moralité au Pavillon, et puis on est libre. On propose en conseil d'administration, et puis voilà.

Léa Mosconi : La thèse de l'anthropocène…

Dominique Alba : je ne sais même pas ce que cela veut dire.

Léa Mosconi : La thèse de l'anthropocène annonce que la terre serait entrée dans une nouvel période géologique, l'anthropocène, au sein de laquelle l'action de l'hommeet de la femme serait commensurable dans son ampleur comme dans sa temporalité à celle des forces de la nature. Il y a eu un débat à la Maison de l'architecture, autour de la thèse de l'anthropocène, qui a tourné autour d'une question, l'architecture et la ville doivent-elles faire face à un avenir porté par la croissance verte ou par la décroissance ?

Dominique Alba : Vous savez, tout cela ce sont des trucs d'architectes, au sens réducteur du terme. Mon angle de travail en ce moment, c'est que le métabolisme urbain, on connait, c'est documenté, on sait mettre en œuvre, par contre le métabolisme humain, on ne connait pas et c'est notre angle d'approche à l'APUR pour les deux prochaines années. Quand Klouche fait la chapelle internationale, il mixte plusieurs activités et tout le monde adore SOHO. C'est juste ça, mais tout le monde voulais SOHO, il en a fait une stratégie architecturale et ça devient un processus. Poser la question dans ces termes-là, croissance ou décroissance, je ne sais pas ce que ça veut dire. Ce que l'on sait c'est que la croissance sera d'une forme différente et que la croissance avec tous les indicateurs que nous avons mis au point ne marche plus. Mais il y a d'autres indicateurs qui peut être marchent. C'est toute une histoire, c'est ce qui est intéressant. Ce serait une autre conversation.

Entretien avec Franck Boutté
Fondateur du bureau d'étude environnement Franck Boutté
31 octobre 2014

J'ai rencontré Franck Boutté dans le cadre de la recherche Ignis Mutat Res « L'épiderme aérien des villes au regard de la question de l'énergie et des modes de vie. Learning from Chicago, Montréal, Paris. » en 2012. J'ai contacté Franck Boutté en septembre 2014 pour solliciter un entretien qu'il m'a accordé en octobre. Sa collaboratrice m'a demandé de lui envoyer avant les questions et un texte sur ma thèse. Franck Boutté a décalé plusieurs fois le rendez-vous, il m'a finalement reçu le 31 octobre 2014 de 17h à 21h à son agence (Paris). Le texte que je lui avais envoyé était noircit par ses commentaires, il semblait avoir préparé l'entretien et il connaissait toutes mes questions.

Léa Mosconi : Je ne vous ai pas demandé si je pouvais enregistrer.

Franck Boutté : Bien sûr. D'ailleurs nous n'enregistrons pas assez à l'agence. Je parle beaucoup mais je n'écris pas assez. Nous ne conservons pas assez de traces. D'ailleurs le texte que Léa Mosconi a évoqué dans ses questions, Claire, tu me l'as imprimé ? Le texte avec MVRDV ?

Claire Eichel (collaboratrice de Frank Boutté) : Non, je ne l'ai pas trouvé. J'ai cherché Partout.

Franck Boutté : En fait j'ai trouvé que le texte que vous m'avez envoyé et vos questions étaient très intéressants, alors je voulais préparer, relire le texte dont vous me parliez, et je n'ai pas eu le temps hélas. J'ai écrit beaucoup de choses en vrac sur votre texte. Est-ce que l'on peut se tutoyer ?

Léa Mosconi : Oui bien sûr.

Franck Boutté : Tu pourrais repréciser le sujet de ta recherche en substance ?

Léa Mosconi : Je travaille sur une socio-histoire du récit écologiste dans le milieu de l'architecture, de 1989 à aujourd'hui.

Franck Boutté : Je pourrais t'interviewer, ce serait plus simple pour moi. Dans le texte que tu m'as envoyé, qui est plutôt très bien, tu glisses un peu vite de la notion d'énergie à la question du sacré. Pourrais-tu préciser cela ? Juste avant tu évoques la manière dont les questions environnementales peuvent être de nature à réinterroger la production architecturale, et du coup tu dis « Nous faisons l'hypothèse que si la notion d'environnement pénètre massivement le monde de l'architecture à partir des années 1990 au travers de la question de l'énergie, cette notion d'environnement s'immisce en parallèle, avec plus de complexité, dans l'architecture contemporaine en investissant le champ du sacré. »

Léa Mosconi : Je fais l'hypothèse que si avant la modernité la religion était structurante pour la société, avec la modernité le progrès a un place centrale dans la société, et qu'après la parenthèse chaotique postmoderne, ce que Jean-François Lytoard évoque comme la fin des grands récits, l'environnent semble articuler un ensemble valeurs plus ou moins structurantes pour la société. En gros je fais l'hypothèque que la réalité physique des problèmes environnementaux n'est pas la seule source du développement de la conscience environnementale mais que la crise, s'il s'agit d'une crise, est aussi culturelle et sociale.

Franck Boutté : D'accord, je comprends mieux. Comme tu vas me poser plein de questions vaches, j'en profite pour t'embêter un peu. D'ailleurs je ne sais pas vraiment comment est-ce que nous allons faire pour l'entretien, on ne va peut-être pas suivre le fil des questions, il y en a certaines qui ne sont pas franchement évidentes. Est-ce que tu as vu un article un peu ancien que j'avais écrit pour « L'Architecture D'Aujourd'hui » dans le numéro 2 après la reprise par Jean Nouvel, qui s'appelle « le développement durable : une nouvelle tyrannie du bien ». Quand ils ont ressortie « L'Architecture D'Aujourd'hui », j'étais un peu en retard pour le premier numéro, et du coup ils ont sorti mon texte avec le deuxième numéro et m'ont associé avec Rudy Ricciotti, ce qui se discute.

Claire Eichel : l'article a été édité dans le numéro de septembre 2009.

Franck Boutté : Je n'étais pourtant pas né en 2009 ! Ils avaient mis un chapeau commun : « le développement durable, une religion qui rapporte ». On peut commencer l'entretien si tu veux. Déjà nous, on brouille les pistes : il y a une ambiguïté entre notre champ de compétences pour les gens. Certains pensent que nous sommes architectes, d'autres ingénieurs, d'autres ne savent pas très bien. L'agence a mon nom, Franck Boutté. Ce qui est très rare en ingénierie. C'est plutôt un truc de concepteur. Et on signe « concepteur et ingénierie environnementale » ce qui

achève de brouiller les pistes. Beaucoup de discours proches de ceux des concepteurs, mais avec un autre regard. On a pour ambition de construire une image multiple et diversifiée, et on aime plutôt bien. On doit suivre les questions ou on peut dire n'importe quoi ?

Léa Mosconi : Pouvons-nous commencer par la première question ? Tu débutes tes études à la fin des années 1980, tu sors en 1992 de l'école des Ponts et chaussés, puis en 1997 de l'ENSA Paris-Belleville. Les années 1990 sont marquées par différentes rencontres importantes sur l'environnement et l'énergie, comme le Sommet de Rio de 1992 et le Protocole de Kyoto de 1997. Par ailleurs, ce sont dans ces années-là que les premières réflexions sur les labels se formulent. Ce contexte a-t-il influencé ta formation, et plus généralement ta démarche ?

Franck Boutté : je n'ai pas fait exprès pour les années de sortie. Et puis, je suis né en 1968, mon père était Trotskiste. Beaucoup de coïncidences. Mon père était à polytechnique mais il vendait des journaux trotskistes sous le manteau. C'était le seul à faire cela dans cette école. C'était très à droite comme lieu.

Léa Mosconi : Est-ce que c'est un contexte qui t'a influencé et qui a orienté ta formation ?

Franck Boutté : Je ne m'étais pas posé ces questions. D'ailleurs tu évoques les labels, je pense qu'ils apparaissent en réalité un poil plus tard. HQE cela sort en effet à ce moment-là mais en tant que recherche ; l'application est un cheveu plus tard. Alors, ta question. C'est un moment d'introspection et d'analyse dis-moi ! On risque d'être partie pour un petit moment. C'est assez marrant la manière dont tu poses, on pourrait presque réécrire l'histoire. Mais je n'ai pas envie de te mentir. Ni de mentir à moi-même. C'est pour cela que je disais à Claire de te dire qu'il me faudrait du temps pour répondre à tes questions. Bien sûr je pourrais t'écrire une histoire un peu lisse et te dire que j'ai tout compris avant tout le monde. Mais ta question est très troublante parce que de manière explicite, non, ce contexte ne m'a pas influencé. Après je pense que je ne suis pas le seul. 1992, il faut y remonter, et voir qu'aujourd'hui ces questions-là sont à peu près dans la tête de tout le monde on sait quand ont lieu ces conférences et les grandes dates. Avant de savoir que Rio était en train de se passer pendant que cela se passait, si tu n'étais pas directement impliqué dans Rio, je pense que tu ne le savais quasiment pas. En fait, étrangement moi en 1992 je ne connaissais pas Rio donc cela ne m'a pas influencé plus que cela. Après cela a pu m'influencer dans le sens où en même temps que d'avoir le sentiment à la lecture de tes questions, et en réfléchissant sur ma propre petite histoire de me dire que

finalement j'ai l'impression d'être un produit hors contexte et de ne pas être de mon époque alors qu'évidement je suis de mon époque et que des questions ou des schismes qui sont les miens sont aussi ceux de mon époque. Mais je n'ai pas trop été marqué par ces événements et en tout cas, mes décisions à l'époque n'ont pas du tout orientées par cela. Cela doit être faux en partie car de manière implicite cette fois ci certainement que j'ai par certains côtés la même conscience que d'autre de mon époque et réciproquement l'époque a la même conscience que les individus qui la composent. En tout cas le Sommet de Rio en 1992, c'est très loin pour moi. Je ne faisais vraiment pas partie des recherches sur les questions environnementales à cette époque-là. J'arrive quand même beaucoup plus tard dans l'histoire et je découvre beaucoup plus tard, à posteriori des textes, et je me dis tiens c'est troublant je dis la même chose qu'eux ou ils disent la même chose que moi, c'est troublant. Certains auteurs que tu cites sont des gens que j'ai découverts beaucoup plus tard. Donc 1992, non. Mon histoire à moi n'est pas vraiment liée à cela ; évidement il y a des évènements, qui montrent une certaine proximité, par exemple quand tu parles d'Eric Lagandré. Comment tu as trouvé cela ?

Léa Mosconi : Dans un entretien que tu donnes au *Courrier de l'architecte* que j'ai lu pour préparer notre entretien.

Franck Boutté : ça oui c'est un évènement marquant. Pas Rio.

Léa Mosconi : et le Protocole de Kyoto ?

Franck Boutté : (long silence). J'avais entendu parler du Protocole de Kyoto. Cela n'a pas eu directement d'impact, en revanche, deux ou trois ans après, oui. J'ai appris qu'il s'était passé quelque chose qui faisait écho à des choses qui se passaient dans ma propre vie. Je rencontrais des gens qui me donnaient telle ou telle opportunité, et je recollais les morceaux, et je recollais Kyoto, et Rio. J'ai compris qu'à Rio, il se passe autre chose que des soirées endiablées. L'histoire des deux formations en revanche. Cela va être horriblement long si je te raconte cela. Mais ce n'est pas inintéressant car ça permet de comprendre le contexte. Mon père a fait polytechnique donc je savais que cela existait. J'étais assez mauvais à l'école, très mauvais jusqu'en troisième. Je faisais vraiment autre chose que de travailler sérieusement. Beaucoup de bêtises. Je me souviens d'un commentaire qui me revient en tête « les années se suivent et hélas se ressemblent. Franck a beaucoup de potentiel mais hélas il ne le met pas à profit ». Je suis partie à Rennes et j'ai fait la fin de ma scolarité là-bas. J'étais au lycée Emile Zola. J'adorais l'école, j'adorais les profs, tout était facile. J'adorais le système, l'enseignement, j'adorais le plaisir que tu pouvais tirer de l'apprentissage de quelque chose. J'étais le premier de la classe, j'avais vingt en

maths, j'étais très aimé et détesté dans l'école. J'ai commencé à adorer les maths et la physique à ce moment-là. Je me souviens de mon prof de maths et de physique. Je me suis retrouvé assez naturellement à faire maths sup, à chateaubriand, une prépa assez bonne, et ensuite la maths spé, spécialité mathématiques. Et là, c'était très dur. Il y a tous les meilleurs de la région qui arrivent, des fous, en plus en spécialité mathématiques c'est extrêmement difficile.

Léa Mosconi : j'ai fait une licence de mathématiques fondamentales. Ce qui n'a rien à voir avec une prépa en terme de travail mais je mesure néanmoins la difficulté des mathématiques, tant dans le travail et la rigueur qu'elle demande que dans la complexité de cohabiter avec un monde abstrait.

Franck Boutté : Ha ! Tu as fait une licence de mathématiques. Mais c'est génial. Oui, donc tu comprends ce que je veux dire pour les maths. Sur les heures de cours j'avais au moins douze heures de maths par semaine. J'étais à la fois fasciné par les mathématiques et par la physique et en même temps c'était terrible c'était des choses qui m'empêchaient de vivre. Je faisais du sport, du tennis, j'ai tout arrêté, je suis devenu interne tellement c'était impossible de mener cette vie la semaine et une vie normale le week-end. Je n'arrivais pas à prendre le bus et entendre les gens parler de choses normales. Je ne supportais pas d'entendre les gens parler de week-end. Je suis devenu un fou de travail. Je savais bien que je faisais beaucoup de sacrifice et en même temps cela me passionnait. C'était tellement compliqué la seconde année que j'ai tout fait pour ne pas redoubler ma deuxième année et avoir une école tout de suite. C'était tellement violent qu'il fallait que cela ne dure que deux ans. Mais en même temps j'étais fasciné par tout cela. Je découvrais les mathématiques et leur abstraction colossale et la proximité avec la philosophie. Cela m'intéressait beaucoup. Si tu as fait une licence de mathématiques fondamentales tu dois avoir ressenti cela.

Léa Mosconi : Oui. Il y a en effet une grande beauté dans les mathématiques

Franck Boutté : oui, c'est très beau. C'est un objet qui n'a aucune réalité, les ensembles de dimension n ou autre, et pourtant quand tu commences à savoir faire des choses, enfin maintenant j'ai tout oublié, mais j'ai gardé un amour pour la physique et une conscience de ses limites à aborder les questions qui sortent de son champ. Tout marche très bien quand tu t'es défini tes hypothèses. Mais les mathématiques n'aiment pas l'impure. Donc il faut que tes hypothèses restent dans le champ des mathématiques, tu ne peux pas t'amuser à manipuler n'importe quoi.

Léa Mosconi : oui, c'est une dérive assez dangereuse.

Franck Boutté : C'est pur mais ça a ses limites de faire des modélisations de la réalité. J'aurais peut-être adoré continuer car c'est une émulation totale en même temps tu te rends compte sans arrêt que tu ne peux pas te dégager des modèles. Enfin bon, j'ai été reçu aux Ponts et Chaussées, j'étais tellement content que je ne suis pas allé voir les notes de polytechnique, ma mère m'a dit « c'est dommage car les Ponts c'est bien mais polytechnique c'est mieux ». Je suis arrivé à Paris, je suis allé aux Ponts et Chaussées qui étaient encore rue des Saints Pères. Et là j'ai découvert les superbes dessins aquarellés des ingénieurs du XXIIIe et XIXe qui tapissaient les murs de l'entrée. Je ne sais pas s'ils font ça à Marne-la-Vallée. En tout cas c'était magnifique de voir ça dans ce superbe hôtel particulier de la rue des Saint Pères. J'étais fasciné par ces aquarelles. Je me disais qu'il y avait quelques choses de magnifique dans les dessins des ingénieurs. Et en même temps je suis arrivé au Ponts et Chaussées à un moment où il n'y avait plus vraiment d'âme dans l'école. J'ai fini en 1992 donc je suis arrivé trois ans avant en 1989. La filière la plus prisée c'était « économie gestion réseaux », ce qui ne veut pas dire grand-chose c'était un peu un fourre-tout avec des filières à la carte. Le vrai avantage c'est qu'à ce moment-là je me suis beaucoup intéressé au cinéma et comme il y a beaucoup de cinéma d'art et d'essai dans le quartier, je choisissais mes cours en fonction des horaires des films. J'ai vu beaucoup de films. Ce n'est pas très glorieux et du coup ça ne fait pas une réelle cohérence dans la formation mais l'école elle-même n'avait pas de cohérence à ce moment-là. Assez vite je me suis rendu compte qu'on ne nous demandait pas de travailler ni d'avoir un projet ou un engagement. Tu avais fait ce qu'il fallait, tu avais travaillé deux ou trois ans à fond, et cela suffisait à faire partie, selon eux, de l'élite de la France. Il suffisait donc d'être bien né, d'avoir fait le bon lycée et deux ans difficiles pour pouvoir passer le reste de la vie à profiter de ça. Ça m'a beaucoup troublé et beaucoup choqué. J'avais fait quoi : j'avais souffert pendant deux ans et c'est tout. Beaucoup d'étudiants ne faisaient rien, c'est très rare de sortir des Ponts sans diplôme. Même le projet de fin d'étude est très bâclé. J'aimerai revoir cette école pour laquelle j'ai une certaine fascination. J'admire ce que les ingénieurs du temps du XVIIIe siècle et du XIXe siècle y ont fait, mais j'ai un dégout pour ce que c'est devenu. En gros, il suffit d'être bien né pour que notre destin soit tracé dans ces sociétés, et cela se sentait explicitement à l'école ce qui m'était insupportable. J'aime bien les défis, comprendre, trouver du sens. Quand j'étais petit je démontais tous les objets chez moi pour comprendre comment ils fonctionnaient, ce qui faisait du tort à mes parents car je n'arrivais pas toujours à les remonter. Aussi aux Ponts, j'avais envie de garder des cours un peu historiques des Ponts et Chaussées, sur la résistance des matériaux, la matière, et pour quelques-uns de ces cours je suis tombé sur des enseignants qui faisaient partie des plus grands ingénieurs de France, qui étaient

appelé sur tous les sujets. En revanche, ils n'étaient pas très présents en tant qu'enseignants et ils faisaient des supports de cours vraiment affligeants avec une faute par mot, et surtout dans quelques cours je suis tombé sur des enseignants qui montraient des exemples de production d'architectes pour dire « bon voilà ce qu'il se passe au début d'un projet comment un architecte travaille donc vous voyez que c'est un peu le bazar. Donc nous on reçoit ça et quelque part heureusement que les ingénieurs sont là pour faire passer cette espèce d'utopie à quelque chose de réalisable. » D'autres, à d'autres cours montraient des images, par exemple de Rogers qui était fasciné par la technique et les forces, il surdimensionnait la descente de charge avec des grosses rotules. Ils nous montraient cela en nous cela en nous disant « ben voilà la structure vu par un architecte » en se moquant. Donc je me disais, c'est dingue que les ingénieurs ne sachent pas réellement s'exprimer, ne sachent pas vraiment écrire, et passent leur temps à critiquer les architectes, mais plus que les architectes c'est la base d'une idée, d'un concept, d'une intention qu'ils critiquaient. Aussi une chose qui me dérangeait beaucoup c'est qu'il n'y avait pas de projet. L'idée de projet était complètement absente. A part quelques personnes, partie depuis comme Antoine Picon, par exemple, qui a été le responsable de mon travail de fin d'étude. Je suis tombé sur le cours, le dernier cours d'ailleurs qu'il donnait cette année-là, de Paul Chemetov et de Marc Mimram, ensembles, et Paul Chemetov a fait un discours anti grande école en disant « voilà j'arrête cette année et voici pour quelles raisons » et pourtant ce cours m'avait fascinait car pour la première fois on faisait du projet. C'était un petit pavillon pour le jardin des plantes avec l'objectif que celui-ci devait être monté et démonté très vite et devait accueillir certains éléments. Donc il y avait une demande un programme, des objectifs, et on travaillait avec cela. Car sinon ailleurs dans les autres projets, on nous demandait de recalculer une poutre par exemple de l'arche de la Défense pour vérifier si celle qui avait été conçu avait bien été dimensionnée. Ce n'est pas intéressant. Cet enseignement de Chemetov et de Mimram, m'a beaucoup intéressé et cette réflexion sur la matière, la descente de charge au service d'un objectif, ça a du sens. C'est là où j'ai eu envie de découvrir l'architecture. Je ne connaissais pas d'architecte. Mais je me disais que ce monde de l'architecture que les ingénieurs dépréciaient et moquaient, nous devions au contraire le connaitre et le pénétrer. J'ai décidé entre la deuxième et la troisième année des Ponts de faire un stage long d'un an à l'agence des gares. Cela s'est bien passé car ils aimaient mon profil hybride. Cela donnait du sens aux formations fragmentées que l'on m'avait dispensé. Ma formation d'ingénieur n'avait pas la beauté de ce que je manipulais en prépa, et pas de sens car on ne définissait pas d'objectifs qui en avaient. C'est à ce moment que j'ai décidé de faire de l'architecture. Donc tu vois que mes réflexions ne sont pas du tout liées à l'environnement mais à ces questionnements sur le projet et à ces liens qui se crée entre architecture et ingénierie. Donc je me suis inscris à ce moment-là à Belleville.

Léa Mosconi : Et pourquoi Belleville ? Pour Cirriani ?

Franck Boutté : Une personne que j'ai rencontrée a réussi à me convaincre, en me vantant l'enseignement de Cirriani. J'ai gardé beaucoup de souvenirs de cette école. En bien, et en mal d'ailleurs. Ça a beaucoup changé Belleville j'espère, mais à l'époque c'était très particulier. J'ai voulu m'inscrire à la fois en dernière année aux Ponts et en première année à Belleville. Ce qui était faisable car les Ponts c'était vraiment léger en terme de travail. Tu vas comprendre avec cet exemple comment les questions de démarches intégrées et d'environnement étaient très lointaines à l'époque, et pas que pour moi, pour les institutions aussi. Donc j'ai voulu m'inscrire dans le deux cursus et tu sais ce que l'on m'a répondu ? On m'a dit que si je m'inscrivais en architecture, j'allais dévaluer et dévaloriser ton diplôme des Ponts. En 1992, on ne voyait pas l'intérêt d'un parcours hybride. Et cette hybridité elle est importante pour aborder le développement durable. Ça montre bien en un sens que le développement durable était loin des préoccupations. Car pour aborder le développement durable, il faut penser les choses aussi au travers des techniques que l'on convoque, le développement durable ça demande une approche hybride. Ensuite je suis arrivé en équivalence en architecture, en troisième année en Uno. Je me présente le premier jour c'était la grande messe. Cirriani. Il me regarde, il connaissait tous les étudiant, et il me dit : « Toi tu es nouveau, tu viens d'où ? », je lui répond : « Je viens des Ponts et Chaussées » et avant même que j'ai terminé ma phrase il me coupe : « Ponts et chaussées, alors il faut te nettoyer, et pour te nettoyer il faut que tu fasses le logis avec Monsieur Salama ». Le logis c'était un exercice de deuxième année. Et avec Cirriani c'était l'exercice mythique, le 30*30. J'ai vu une application systématique, presque statistique du logement qui m'a effrayé. Le logement était abordé de manière très élémentaire, tu commençais avec un organigramme, des carrés, ce n'était pas mon truc. J'ai entendu Bernard Paurd, et j'ai décidé de suivre plutôt son studio. C'était un enseignant fabuleux. Il racontait la fabrication des logements par des usages, les milieux. Donc au lieu de développer une approche très fonctionnalisme comme beaucoup le faisait, Paurd nous incitait à partir de l'usage de la manière dont vivent les gens, à l'habitat, aux chainages, aux relations entre les choses, les gens les lieux ; Par exemple une grande découverte à l'époque, la découverte que le soleil bouge. Bernard Paurd était un des premier à avoir pour son studio une machine à lumière avec les équinoxes les solstices et autres, et du coup il y avait un petit spot à pince à mettre sur l'arceau qui représentait les moments dans l'année et dans la journée. Donc tu présentais d'abord les usages mais tu t'intéressais aussi aux relations, et à la capacité et à la potentialité des choses. C'était très loin de l'abstraction d'Uno. Après Uno, c'était autre chose. Je me souviens des grandes messes pour les rendus. Ils nous mettaient une pression incroyable pour que l'on finisse et l'on arrivait jamais c'était tellement de travail. C'est presque comme ce que

j'avais vécu en prépa. C'est l'engagement et l'abnégation totale. Tu arrives toujours à moitié en retard car avec tout le boulot que tu as, tu ne peux jamais finir à l'heure, et tu ne peux jamais finir, donc tu es en retard même si en fait tu n'a pas le droit d'être en retard. Eux, les enseignants, sont aussi toujours en retard de toute façon. Et le jury se faisait aussi avec l'avis des autres étudiants. Donc tout à coup Cirriani pouvait t'apostropher et te dire, « toi, qu'est-ce que tu en penses ? ». Il faut avoir écouté, avoir compris. C'est un enseignement basé sur l'énonciation d'une hypothèse. Elle est très abstraite. Comme « rétrécissement » par exemple. Après il y a un programme, par exemple le 30*30 avec la médiathèque, au travers duquel il faut exprimer les hypothèses avec des éléments très simples, un poteau une paroi horizontale, une paroi verticale, tu dois exprimer « rétrécissement », ou « profondeur », ou « dilatation », ou « dilution ». Du coup l'enseignement d'Uno c'est la fabrication d'un espace très abstrait. On ne se pose pas les questions de matérialité ou de descente de charge par exemple. Tu t'en fiches, tu ne parles pas de matière tu t'en fiche tu te dis que tu construis en carton blanc. Du coup je me suis rendu compte après que c'était des architectures qui ne pouvaient pas être autrement qu'en béton. Et ça personne ne le dit. En fait c'est une évidence.

Léa Mosconi : D'un point de vue structurel ou idéologique ?

Franck Boutté : Les deux. Mais d'abord parce que tu penses un espace où la matière est obligatoirement soumise d'abord à une considération de spatialité pure donc la matière doit devenir une chose d'une neutralité absolue. Et dans laquelle tu peux tailler ; si tu travailles avec la pierre, tu sais que tu travailles avec la pierre, ce n'est plus l'espace que tu penses mais la matière entre aussi en ligne de compte. Alors que là c'est d'abord l'abstraction qui prime, et il faut pouvoir reculer le plus possible le fait de penser la matière. La matière, ses forces, ses faiblesses, son expérimentation, ce ne sont pas les questions que l'on te pose. Donc du coup, obligatoirement dans les projets Uno tu utilises du béton, une matière dans laquelle tu coupes comme dans du beurre pour penser ton espace. De manière implicite, à Uno c'est du béton.

Léa Mosconi : Et si, dans les thèmes que les étudiants choisissent, un étudiant dit vouloir travailler sur la matière, ou même sur la pierre ou autre ?

Franck Boutté : C'est une bonne question. Mais dans la réalité ce n'est pas possible. Assez vite on lui dirait que ce n'est pas une bonne chose de faire cela car ça éloigne des questions d'espace. Que cela risque de ne pas lui laisser une assez grande liberté d'expression. Après, moi comme j'avais déjà vécu cela avec les mathématiques, ce désir d'abstraction, je m'en méfiais en même temps que cela

m'intéressait. Ça me permettait d'avoir un regard critique. J'ai commencé à voir le coté dévastateur pour les gens qui n'avait pas eu le même parcours de moi. Je voyais des jeunes qui sortaient du bac qui contribuaient à constituer une école de penser, un dogme et finalement quelque chose presque de l'ordre de l'organisation sectaire. Il fallait toujours à référer à Uno. Par exemple il ne fallait pas prendre des références extérieures à Uno. Même se référer à Koolhaas c'était compliqué. Par contre je suis fasciné par Le Corbusier, je le suis encore maintenant, bien sûr j'ai lu toute l'œuvre complète. Les autres références, c'était plus délicat. Ça, ça a changé. Il y avait une sorte d'embrigadement très étrange. C'est étonnant car dans mes deux études, je ne me sentais pas bien, je ne me sentais pas à ma place. J'avais en même temps l'impression de comprendre Uno parce que j'avais fait les ponts avant et de comprendre les ponts car je voulais faire architecture après. J'aime l'idée qu'il faut dépasser la frontière pour questionner ce qu'il y a de l'autre côté de la frontière. C'est une chose importante pour moi. Comme la notion d'hybride ; j'ai tout le temps cette idée du fait de me poser les questions qui ne sont pas de mon domaine. Tout cela, ce sont les prémisses de ma formation intellectuelle. Ma capacité à me poser les questions qui n'ont pas encore été posées, elle vient de là. Les questions environnementales de toute façon, c'est sortir de son champ disciplinaire, sortir de son époque, sortir de son échelle. C'est ce qui me nourrit et ce qui nourrit la culture de l'agence. Ces liens existent de cette façon-là.

Léa Mosconi : Comment était envisagé le rapport à l'idée de nature dans Uno ?

Franck Boutté : Ce n'était pas du tout présent. Je ne me souviens d'aucun cours ou quelqu'un ait employé le mot environnement, ou écologie ou nature.

Léa Mosconi : Et aux Ponts-et-chaussées ?

Franck Boutté : Non plus. Aux Ponts on a dû nous dire que parfois, pour faire un projet, il fallait faire une étude d'impact. J'avais un cours « gestion des grands projets » ou l'on a dû me dire que pour faire un projet il faut faire une étude d'impact environnementale. Je ne sais pas comment ce genre d'étude existait à cette époque-là mais ça existait. Mais à part ça non. Mais en même temps ce n'étaient pas les questions et les problèmes de l'époque. Même s'il y avait Rio.

Léa Mosconi : C'est spécifique à la France selon toi ?

Franck Boutté : Je ne sais pas. Peut-être que Rio a influencé. Je ne sais pas. Après il y a les interrogations du Club de Rome, qui posaient comme question « est ce que notre modèle capitalistique est encore le bon ? ». Il y a quelque part des présupposés,

des entrants, des sortants sur les ressources. Donc l'enjeu est de définir les limites de ce modèle, ce qui était d'ailleurs dans le titre. Et donc les limites de l'idée que ce modèle était celui qui permettait de progresser. Même une réflexion sur les limites du progrès. Mais peut-être pas posé de manière si claire que cela. Même si cela s'appelle « les limites de la croissance » étrangement traduit par « halte à la croissance » alors que ce n'est pas si engagé que cela en vrai. Dans halte à la croissance, il y a l'idée de revendiquer la décroissance, et ce n'était pas cela non plus. C'est une étude scientifique qui montre qu'il y une accélération des consommations des ressources et qu'en même temps il y a une transformation beaucoup plus importante des ressource qui demande beaucoup plus d'énergie qu'avant. Il y a l'idée qu'il y a des nuisances sous-jacente. Après je pense qu'il faut bien saisir qu'il y a une corrélation entre l'arrivée de l'informatique et la prise en compte des questions environnementale. C'est vraiment important. En 1992 en France, l'émergence des labels c'est plus liée aux questions informatiques qu'aux questions environnementales. On se dit finalement qu'on doit pouvoir modéliser et calculer pour savoir jusqu'où on peut aller et quels sont les effets d'entrainements.

Léa Mosconi : L'architecture des années 1990 en France se cherche beaucoup.

Franck Boutté : Il y a en effet clairement des courants qui émergent à ce moment-là. Alors juste pour finir sur mon parcours. On abordait la ville qu'en cinquième année avec ce fameux exercice de la pièce urbaine. Tu faisais table rase d'un secteur et tu te redonnais les conditions de repenser un espace à l'échelle urbaine. Autre drame conceptuel et intellectuel de la formation. Donc l'année où j'y étais, Uno décide de travailler sur un site près de la Nation, la ZAC de la réunion. Il y avait des une partie de la ZAC détruite, avec des bâtiments neufs, dont un d'Edith Girard, et de l'autre côté, il fallait considérer que c'était vierge. Et on a les conditions réunies pour faire la pièce urbaine dont l'enjeu est de tenir l'espace. Tu viens planter des objets autour du vide qui tiennent l'espace. Autant 30*30 ce sont les maisons des années 1920 de Corbusier, autant la pièce urbaine c'est Chandigarh. Dans la réalité tu ne fais pas toute la ville comme Chandigarh. Et surtout là, ce n'est même pas vraiment Chandigarh, ce n'est même pas la matérialité de Chandigarh. Tu n'apportes même pas la période brutaliste de Corbu où il travaille la matière avec brio. Du coup on prend ce petit territoire parisien. On nous présente le site et on nous demande de revenir la semaine suivante avec l'analyse de site. Tout le weekend on se ballade, je croise des étudiants de Belleville. On nous avait donné un plan, mais sur le plan, là où sont les immeubles existants, c'est vide. Et tu te rends compte sur le site que déjà, il y a des immeubles, que c'est un tissu particulier. Un tissu maraicher, avec plein de petites venelles, comme les venelles des beaux quartiers. Tu découvres un tissu

particulier, avec ces venelles très arborées, des parcelles très étroites, beaucoup de jardin, des systèmes très étonnants. Un tissu de maisonnettes un peu hybrides, certains diraient impur ; un tissu qui n'avait pas été traversé par Hausmann. Dingue, magnifique, joyeux. Et à coté tu savais que c'était comme ça et tu vois là que la ZAC de la Réunion l'a rasé pour sa phase et donc tu vois les deux typologies à coté et tu te dis que le coté ancien est quand même beaucoup plus intéressant. Donc j'étais là pour la visite et je croise tous ces étudiants de Belleville en train de dessiner. Et je dis à un type, c'est difficile quand même, il se passe quelque chose ici, il y a un déjà là, des pratiques, un tissu, une histoire. J'étais vraiment mal. Je me demandais pourquoi une école d'architecture ne demandait pas à ses étudiants de travailler de répondre à la question de la rareté du foncier dans la ville dense en pensant l'articulation avec un existant porteur de notre histoire. A l'issu de ce week-end ou j'avais été désemparé par les réponses des étudiants et par leur cynisme je suis allé voir Ciriani, et je lui ai dit « je suis allé voir le site, et on ne peut pas faire comme s'il n'y avait rien sur ce site car justement, il y a quelque chose. Et ce quelque chose il est riche et intéressant. ». Il me dit « Boutté, tu es un romantique ». Et arrive le jour du studio, Ciriani dit que certains d'entre nous trouvent que le site n'est pas bien choisi, qu'ils en ont parlé au sein de Uno, et qu'ils nous proposent le choix d'un autre site, un site périurbain un peu disloqué se prêtant mieux à l'exercice.

Léa Mosconi : Il n'était donc pas question d'aborder le site de la ZAC de la réunion en se confrontant à sa complexité ?

Franck Boutté : Oui, tu as raison. Mais ils ne pouvaient pas remettre en question la pièce urbaine qui est l'exercice de Uno. En revanche, déjà, ils ont douté sur le site. Ils reconnaissaient au moins que ce n'était pas l'approche conceptuelle pour ce lieu. On a alors voté avec les étudiants. Les étudiants avaient passé une semaine à travailler comme des dingues sur le site et ne voulaient pas en changer. Comme disait Ciriani « on forme des projeteurs performants, des tigres ». A l'époque les tigres gagnaient tous les concours. Tu sortais d'Uno tu étais une bête à concours, tu gagnais les concours et du coup le mouvement néo-moderne se gagnait par leur capacité à gagner des concours. Donc on vote et tout le monde lève la main pour rester sur ce site, et on est deux à lever la main pour ne pas rester sur le site. Donc on a tous les deux quitté le studio et arrêté l'école. On a répondu à un concours pour BMW sur l'habitat intermédiaire. On a travaillé à Ris-Orangis où tu as une campagne assez belle et tout à coup des barres assez chaudes. On utilisait cet outil de l'habitat intermédiaire pour refaire un lien au travers du tissu. Donc là on est environ en 1996, les questions environnementales ne sont pas encore présentes mais l'idée d'hybridation entre ingénieure et architecture, entre dogme et construction critique, je lisais beaucoup Nietzsche. Je les ai plus lu que j'ai lu Latour ou Berque. J'avais fait un

stage à l'ANAH qui attribuait des aides à des propriétaires bailleurs privés pour améliorer leurs logements. C'était très connu de certaines personnes mais pas forcément des architectes. Cela produit des logements locatifs privés avec aide de l'état et donc un peu de social dedans. Donc du logement social privé. Donc tu as un patrimoine très riche, dans des lieux magnifiques. J'avais fait un stage la bas, ça s'était bien passé donc j'ai pu faire une première étude là-bas. La problématique était que ces immeubles réhabilités avec les aides de l'ANAH certes ils sont réhabilités mais il y avait après réhabilitation des charges d'énergie (tiens c'est la première fois que nous prononçons le terme) très élevées. Des installations avec des chauffages électriques un peu merdique et cela avait fait un petit scandale. Eric Lagandré m'avait demandé de faire une étude pour voir comment est-ce que l'on en arrive à ce type de situation. J'ai vu des choses assez étonnantes. Avec l'idée de faire de l'économie d'énergie, de pouvoir offrir un meilleur confort, dans des immeubles très différents, du coup je voyais un patrimoine assez extraordinaire se faire eugéniser par ce syndrome d'amélioration énergétique. Par exemple des immeubles magnifiques à Bordeaux de trois mètres cinquante de hauteur sous plafond réduit à deux mètres cinquante. Avec une isolation barbare posée à l'intérieur sans faire de travaux sur la ventilation. Donc c'est le début de ma réflexion sur l'idée qu'il y a une culture populaire une belle idée qui émerge qui est celle qu'il faut économiser l'énergie et qui conduit à un massacre du patrimoine. Personne ne le réalise vraiment. Mon rapport était assez dur, il est resté confidentiel. Je voyais qu'en fait ceux qui contrôlaient la question de l'énergie avaient juste une check liste et ne se posaient pas plus de question face aux immeubles très différents qu'ils contrôlaient. Et à la fin, tu mettais sur la table tant de pour cent de financement de l'ANAH qui parfois conduisait à détruire un patrimoine et même à créer des pathologies sur certains immeubles ; ça m'a beaucoup marqué. Donc ce n'est pas vraiment une construction intellectuelle ma réflexion sur l'environnement mais ça s'ancre plus dans cette expérience. Du coup j'ai compris à ce moment-là qu'il était en train de se jouer quelques choses : que sous couvert d'économie d'énergie, de protection des ressources, on était capable d'abimer. Donc l'amélioration des logements, l'amélioration thermique et technique créait beaucoup d'effets collatéraux et pathogènes. C'est un élément très structurant. Après j'ai moins travaillé sur l'existant car on pose beaucoup plus ces question sur le neuf et assez peu sur l'existant ; Nous pourtant cela fait longtemps que l'on dit que l'existant est un grand enjeu. On a fait beaucoup de proposition, de résolution et de solution sur la mutualisation entre le neuf et l'existant. On ne va pas s'en sortir de cet entretien, tu en es consciente ? Je ne raconte jamais ça d'habitude. Tout cela pour dire que la belle idée peut être dévastatrice si elle n'est pas interrogée, démontée, remontée, attaquée de toute part pour être reconstruite, et re-contingentée. Là encore dans cette histoire, sur ce que je disais tout à l'heure, il y a le besoin, quand on traite d'écologie, de sortir de sa discipline. Quand on traite de l'amélioration énergétique, car on est spécialiste

d'amélioration énergétique, et ben ça en suffit pas, tu peux détruire tout, détruire un patrimoine mais aussi les fondamentaux d'une conception. J'ai bien sentit ce danger assez tôt. Alors que beaucoup d'architecte ont pensé avoir tout compris de cette belle idée et de la manière dont l'appliquer à l'architecture. Cela m'a rendu sensible à autre chose : il faut que la question de la culture soit présente. La culture à ce moment-là c'est une question d'héritage. Si on prend la question du plafond, par exemple la hauteur d'un bâtiment c'est aussi lié à une culture, et décidé de l'abaisser d'un mètre pour des questions d'énergie c'est saper cette dimension culturelle du bâtiment. Tout à coup on met un placo à 2.50m, ça devient un impensé, et au-dessus rien. On ne se pose pas la question de pourquoi à la base c'est trois mètres cinquante ? Est-ce que ça ne répond pas aussi à des problèmes techniques comme le confort d'été par exemple ? Les gens nous répondaient juste « pour les économies d'énergie », réponse qui tournait en boucle alors que l'économie d'énergie ça ne peut pas être une arme de destruction massive. Si tu disais à quelqu'un à ce moment-là, et encore aujourd'hui d'ailleurs, « mais vous ne pensez pas que vous êtes en train d'abimer autre chose », tu étais iconoclaste et amoral. Le discours critique que tu pouvais commencer à développer, tu étais anti environnement, anti-sociétal, antihumain.

Léa Mosconi : Mais c'est aussi une manière de ne pas penser le changement qu'implique la crise environnementale.

Franck Boutté : Tu as raison. Et même plus grave que ça. Et l'éco-quelque chose est venu saper tout pouvoir critique. Quand tu ne sais pas nommer quelque chose aujourd'hui tu mets éco devant. C'est ce que je dis dans mon article « la nouvelle tyrannie du bien ». On s'est rendu compte que ce discours commençait à se construire de manière tautologique, permanente avec son propre code, son vocabulaire, ses dogmes, qui deviennent des idoles jamais interrogé. Et dès que tu questionnes ça tu es présentais comme un anti, un ennemi. Ce qui a été mon cas. Heureusement, j'ai fait mon chemin, et j'ai même été écouté après. Dans notre métier, on fait de l'ingénierie mais je fais une bonne partie de mon temps de la pédagogie et je fais en sorte de de-idéaliser l'idéologie, combattre les idoles comme BBC. J'ai passé mon temps à dé-idoliser nos idoles avec nos clients, ce qui plait aux architectes qui nous appellent pour cela. On interroge les idoles. Crépuscule des idoles.

Interruption, discussion rapide entre Franck Boutté et une de ses collaboratrices.

Franck Boutté : En quelle année on est là tu penses ?

Léa Mosconi : Je pense que nous en sommes au début des années 2000, non ?

Franck Boutté : Oui, c'est ça. Donc tu vois qu'il n'y a pas une vision qui serait depuis 1992 sur l'environnement, mais en revanche tous ces événements et ces questions commencent à construire chez moi une position sur l'environnement. Et puis même ces contradictions nourrissent cette démarche. D'être nourrit par Nietzche et en même temps d'avoir ce sentiment très étrange aux Ponts et Chaussées de n'avoir plus rien à prouver à vingt ans, et après cette doxa de Ciriani, cette armé de projeteurs performants d'Uno, cette pensée unique que je découvre à l'ANAH par rapport aux questions d'énergie avec une idéologie du bien dangereuse. Ce sont des éléments importants dans la construction de ma démarche. Jusqu'à ce qu'Éric Lagandré, que tu évoquais dans ton texte, me contacte car il était en lien avec l'association HQE. C'est un drôle de personnage Eric Lagandré. Je ne le vois plus, je n'entretiens pas bien mes relations. On avait des débats très intéressants sur cette idée de la technique et de l'action, et sur la culture technique. Tu sentais une sorte de culture se fabriquer autour de cette idée qu'il n'y avait pas vraiment besoin de justification comme « il faut penser à l'environnement car pour l'économie c'est bien », derrière tu as une offre de fabricants qui ont assez bien identifié cela, qui sortent des éléments estampillés pour l'économie d'énergie, ils parlent encore d'environnement, à demi-mots, et c'est assez facile, cet espèce d'inculture technique, ce phénomène d'appropriation assez simpliste, avec une réponse toute faite face à ce grand problème sociétal qui est en train d'émerger, je fais ça plus ça plus ça et j'ai fait mon travail, il y a beaucoup cette attitude la chez les aménageurs et les promoteurs. Ils s'assurent d'une bonne conscience environnementale, ils font leur travail. Le vrai travail à faire c'est de questionner tout cela. Et tu vois les labels sont très marqués par ça et use de ce genre de choses. Même te dire par exemple que si j'économise des kilowattheures donc c'est bien, c'est le degré zéro de la pensé et le degré zéro d'une approche multicritère et constructive. L'autre élément qui m'a beaucoup marqué et qui est très présent pour moi c'est cette autojustification de cette chose qui est presque une arme de destruction massive. Cette idée du bien de travailler pour l'environnement, la planète, les générations futures, autres inventions de l'époque. Oui génération future, c'est un peu délicat comme notion, il y a un rapprochement assez rapide avec l'eugénisme, je me méfie de ce terme que l'on emploie trop souvent. Du coup c'est une sensibilité au déjà là ou à une situation pour un contexte, un milieu. Alors que l'approche que l'on voit trop souvent avec l'économie d'énergie érigée en fois, c'est un impensé, de la doxa naissante, c'est la négation d'un héritage, d'un milieu, terme que j'utilise beaucoup. Cette histoire de 3.5m de hauteur sous plafond que l'on transforme en 2.50m, ces matériaux que l'on met sans réfléchir parce qu'ils isolent, c'est que tu colles juste ce processus en ne comprenant rien et que tu colles cette idée normée

issus de cette répétition de la doxa qui n'a rien à voir avec le milieu sur le lequel tu vas intervenir, qui va même le nier ou le tuer dans l'œuf, ça c'est aussi quelques chose qui m'a beaucoup traumatisé. La question du déjà la du milieu, la question d'un contexte, elle est pour moi cruciale. Cela veut dire que comprendre comment accompagner une transformation, et opérer une transition. Pour le connaitre, il va bien falloir aussi accepter ce qu'il est. Il faut accepter qu'on ne sache rien d'un lieu, qu'il faut apprendre à le connaitre pour pouvoir travailler dessus. Certes on a compris qu'il fallait consommer moins d'énergie et de matière mais les choses sont plus complexes que ça. La question de l'intervention sur l'existant est fondamentale. Pour l'instant tout le monde ne s'intéresse qu'au neuf. Et quand on va s'y intéresser j'ai peur que ce soit avec des offres un peu packagées que cela se fasse. Là aussi c'est une nouvelle arme de destruction massive. Les écologistes à la Mairie de Paris disaient à un moment « il semble qu'ils émergent par rapport à la question énergétique une sorte de kit thermique qui seraient intéressant pour faire des bâtiments à faible consommation d'énergie ou pour intervenir sur les bâtiments existants ». Ce kit thermique qui passe par le renforcement de l'isolation de l'enveloppe, les menuiseries sans pont thermique, et puis tu listes comme ça, et tu transforme une belle idée, car il faut peut-être en effet aujourd'hui satisfaire les besoin en consommant moins de ressources que ce que nous pouvions nous permettre il y a quelques temps. Mais c'est une question éminemment complexe. Car cela interroge les besoins, ça interroge les ressources, ça interroge les processus, ça interroge la notion de transformation. On ne peut pas résumer ça à six points d'un kit thermique. C'est une horreur absolue, et hélas c'est dans les têtes des gens. Et la plupart des gens qui disent faire le même métier que nous ils savent déjà avant de commencer à intervenir comment ils vont intervenir et les solutions qu'ils vont utiliser. Alors c'est peut-être plus vrai des bureaux d'études thermique classique que des bureaux spécialisés dans l'environnement qui tentent d'avoir une approche systémique. Je pense que dans ces structures, ils développent des approches, méthodes et outils assez nouveaux, bien que certains soient très mauvais. En revanche dans les bureaux d'études classiques, qui sont quand même acculturé. Certains bureaux d'études revendiquent avoir la même approche que nous, c'est compliqué pour nous. On est né en faisant ce que les autres ne savaient pas faire, plus ils savent faire, plus notre position est délicate. On se pose la question de ce que nous pourrions faire que les autres ne savent pas faire. La question de l'approche citrique et des moyens que l'on peut avoir et dont on peut se doter. Avec quels indicateurs ? C'est la réinvention en permanence de la méthode, de savoir comment évaluer, quantifier. Mettre un indicateur sur quelques choses c'est déjà très complexe. Afin de pouvoir engager une transformation raisonnée. Ce qui implique un tas de chose, de mesurer les choses en relatif plus qu'en absolue, par rapport à un état existant beaucoup plus qu'une conformité. C'est pour cela que l'existant m'intéresse beaucoup car il pose beaucoup de question et il engage une

complexité, il faut prendre en compte ce qui est là : les gens, le bâtiment, le milieu. Il a un vécu, une histoire, une symbolique. La transformation appel beaucoup d'humilité et de respect. Je ne comprends pas pourquoi les architectes sont si peu sur la transformation. Et comme il y a très peu de personne sur l'existant, cela implique qu'il n'y a pas de pensée qui se forme sur l'existant, ni même une démarche ou une approche. On envisage des solutions packagé et exogène à l'existant. J'ai rencontré quelques personnes qui avait une très bonne approche par exemple un spécialiste de la pierre qui savait exactement comment celle-ci réagissait, comment l'utiliser et autre, mais sinon, j'ai vu tellement de gens appliquer des recettes et ne rien penser. C'est un massacre du patrimoine avec des entreprises qui deviennent conseillère d'un groupe de particulier et qui te vendent des kits. Après j'ai eu l'occasion de rencontrer des gens qui commencé à gamberger au sein de l'association HQE, c'est une question que tu poses d'ailleurs. A cette époque je travaillais plus sur la question de l'énergie et la question thermique, et C'est grâce à Éric Lagandré d'ailleurs qui faisait travailler des gens qui commencer à élargir les regards. Il s'intéressait aux matériaux, a question de santé, aux conditions de confort, à tout un tas de chose. D'ailleurs je pense que ce serait très intéressant pour toi de le rencontrer.

Léa Mosconi : Est-ce que l'association HQE a influencé la manière dont l'écologie a pénétré le milieu de l'architecture dans les années 2000 ?

Franck Boutté : Ce que tu viens de dire, j'ai envie d'y répondre par mes propres questionnements de l'époque. Parce qu'est-ce que cela a changé ? Oui en regardant aujourd'hui ça a changé les choses. Même si moi je suis arrivé dans ce milieu-là ce moment-là. Moi j'ai vu le changement que depuis que je suis à l'intérieure, et je suis à l'intérieur depuis que les questions environnementales sont présentes. Donc moi par contre je ne peux pas vraiment te dire clairement les changements qu'il y a eu.

Léa Mosconi : Tu as fait tes études dans les années 1990, tu étais quand même déjà dans le milieu de l'architecture.

Franck Boutté : Oui mais je ne pratiquais pas. A la fondation HQE, j'ai rencontré quelques personnes, Sophie bin Belbeth, Dominique de Brazicours (devenue un grand concurrent), Michel Belsommaire. HQE pour moi c'est une découverte extraordinaire, j'avais le sentiment que ça permettait de réunir des choses que j'avais vues avant séparées, hétérogènes, additionnelles. Ce permettait de relier les approches scientifiques, car ça se basait sur des études scientifiques et un peu d'intuition, et j'avais le sentiment qu'on se trouvait au croisement des disciplines divergentes et antagonistes jusqu'à aujourd'hui, du moins dans la manière dont on me les avait présentées jusqu'ici. J'avais l'impression que ça répondait à des questions

disciplinaires mais aussi de société. Il y avait une énorme défiance des architectes et des concepteurs. Les gens qui sont plutôt dans l'analyse vont se méfier de la synthèse et vice versa. Certes quand on essaye de comprendre les cibles, on se disait que c'était le bordel, quand on mélangeait les conditions sanitaire de l'espace avec les impacts environnementaux des produit, et en même temps avec la gestion de l'énergie, il y avait un coté très bricolé mais en même temps cela permettait de faire converger des points de vue très divergent. Du coup je me suis prêté aux jeux et je me suis retrouvé aux assises. J'étais là-bas en auditeur. On était assez heureux de refaire le monde.

Léa Mosconi : Est-ce qu'il y avait des architectes ?

Franck Boutté : Oui il y en avait.

Léa Mosconi : Tu te souviens des noms ?

Franck Boutté : Il y avait des architectes, si je te dis qui ce qui va être dur derrière c'est que je trouvais que les architectes qui étaient présents et qui continuaient à avoir des pratiques d'architectes n'étaient pas nécessairement des bons architectes. En quelques sortes, ils trouvaient là un refuge. Moi aussi je m'interrogeais, est-ce que je vais faire de l'architecture, de l'ingénierie. J'étais un peu troublé car autant je trouvais qu'il y avait beaucoup de questions très intéressantes. Moi c'est une question compliquée pour moi la limite avec l'architecture. Il ne faut pas que nous allions sur leur terrain. Une chose m'a catastrophé, un jour dans les assises HQE, ou il y avait des gens d'horizon assez différents, j'ai entendu une architecte justifier son projet en le décrivant au travers des cibles HQE, je me suis dit que ce n'était pas possible. Je me suis dit que s'il y avait une chose à faire, c'est faire en sorte que les architectes restent des architectes. L'architecte doit résoudre des questions éminemment complexes et contradictoires, dont les questions environnementales mais pas seulement. Je pense qu'il faut qu'un architecte puisse l'entourer de conseils. Peut-être que j'exagère un peu mais pour moi l'architecte doit rester un architecte et s'entourer des personnes compétences sur certains sujets. Quand je vois des architectes qui deviennent un peu environnementalistes, des bureaux d'études qui deviennent aussi un peu environnementaliste, cela me fait peur. Nous on aide les architectes car on sait faire, je pense que c'est dangereux que l'architecte pense pouvoir tout gérer. Pour répondre à ta question, sur l'influence de HQE sur le domaine de l'architecture : ça a été au départ potentiellement extraordinaire mais on est dans la fin d'un cycle. On est dans l'épuisement même ou le gâchis même de l'extraordinaire ouverture et de l'interdisciplinarité des questionnements riches qui a pu apparaître dans le début des années 2000 où l'on était dans le décloisonnement, dans l'hybridation. J'ai beaucoup

contribué à faire que les acteurs s'entrecroisent. J'aimerais beaucoup cela. Faire que les architectes respectent des sujets techniques très nobles comme l'air par exemple. Si tu es architecte et que l'air ne t'intéresse pas et que c'est juste un impensé, c'est d'une tristesse absolue. Que ce soit résolu par des moyens naturels ou techniques après c'est un autre sujet. J'aime bien d'abord que ce soit résolu par des moyens naturel car ça oblige l'architecture à questionner au sein même de sa conception ce type de sujet, et que ces thèmes ne soient pas des impensés que l'on viendrait résoudre une fois le projet pensé par la technique grâce à un bureau d'étude. Car aujourd'hui un architecte il ne occupe presque plus que de l'enveloppe. Il dessine les parements. C'est triste. La norme a tout laminé depuis l'intérieur. Elle a tout règlementé au millimètre carré prés et en termes de relation fonctionnelles beaucoup de choses sont déjà écrites. L'architecte se retrouve avec une histoire réécrite en permanence, sur tous les sites, sur tous les programmes. Au final tu te rends compte que l'architecte se retrouve à ne dessiner que des parements. Et quand tu n'as pas envie de dire que tu passes ton temps à dessiner des parements, tu réintroduis une notion sans oser vraiment la nommer car c'est encore un peu tabou, qui est la notion de l'ornement. Finalement l'architecte n'a plus que ça à faire. Il ne faut pas accepter. Il faut réinterroger la norme, alors la norme des surface ce n'est pas facile, et quoi que, même celle-là il faut l'interroger. La nouvelle norme environnementale au sens large, qui est beaucoup implicite et qui existe aussi beaucoup dans la culture de la répétition aussi de ce qui n'a jamais été dit. La règlementation dit des choses, beaucoup de gens disent « c'est à cause de la règlementation » alors qu'en fait ce n'est pas tant que ça à cause de la règlementation. Nous on est devenus des spécialistes de contournement de la règlementation. C'est peut-être là que nous sommes les plus forts. La dessus un architecte ce n'est pas son boulot. Il faut qu'il puisse s'associer avec des gens comme nous pour l'aider sur ces sujets. Il faut que chacun attaque en permanence cette logique de la répétition en boucle de la norme par la norme, qui n'est finalement même pas vraiment une norme mais qui est juste que quand tu penses appliquer la norme tu recrée une norme alors que souvent la norme ne disait même pas ça. C'est un herzat de la norme. Quand tu penses appliquer HQE ou BBC en fait tu appliques le degré zéro de HQE ou de BBC. BBC à la base ce n'est pas méchant ça dit juste qu'il faut faire des bâtiments qui consomment peu d'énergie. Tu peux faire plein de choses avec ça ! Tu peux inventer une tente, tu peux inventer une grotte, tu peux inventer un bâtiment thermos, compacte, fragmenté, poreux. Il faut en revanche en avoir conscience et s'en donner les moyens. Nous finalement on passe notre temps à rendre possible l'impossible. On est dans l'interrogation permanente soit de la norme, soit, pire que la norme, de la doxa, qui s'appuie sur la norme pour se justifier sans finalement jamais apporter des preuves de justification : « J'applique des choses qui vont dans le bon sens, donc je suis et j'ai le droit d'être ».

Léa Mosconi : Sur la question de l'habiter on voit émerger deux approches par rapport à la question environnementale : ceux qui font l'hypothèse que la technique peut nous permettre de vivre comme avant, et ceux qui avancent qu'il nous faut redéfinir la manière d'habiter et notamment la question du confort pour s'adapter aux enjeux écologiques. Comment te positionnes-tu sur ce sujet ?

Franck Boutté : (Franck Boutté dessine plusieurs graphiques tout au long de sa réponse). Le confort est une notion compliquée surtout qu'elle se définit en fonction de l'inconfort. Tu sais à peu près quand tu as trop froid, trop chaud, trop humide. C'est très difficile de parler de confort avec une personne. « C'est quoi ton confort ? ». C'est pourtant la première interrogation en terme d'environnemental, en terme de sobriété. Nous on dit finalement un objet artificiel, une ville ou un bâtiment, ça peut être vu comme un transformateur des ressources, un transformateur de climat. On ne le dit pas souvent et pourtant c'est évident. Si on prend un territoire isotrope, il va faire en un point donné la même température, la même humidité. On met un soleil, donc on a un territoire polarisé. Alors si tu mets un mur, c'est presque rien un mur. Une paroi fait que tu romps cette isotropie, et tu créé nécessairement une hétérotopie. Il y a ce qu'il se passe ici et ce qu'il se passe la et c'est forcément de deux ordres différents. C'est pourtant simple c'est juste une paroi. Après ça dépend de la qualité et de la nature de la paroi, mais ça génère deux milieux qui vont avoir des comportements différents. D'un côté avec l'ombre tu vas refroidir, de l'autre côté tu vas réchauffer. Ça paraît con mais c'est le degré zéro de l'architecture une paroi, c'est le degré zéro d'une ville. Et on voit que déjà juste une petite paroi influence le milieu au sein duquel elle se pose. Après si tu ajoutes, du vent, un relief, de la végétation, et tu te dis que les actions que tu vas avoir en bâtissant vont rompre un fonctionnement et un système. Du coup, tu peux raconter le bâtiment, la ville, comme au travers de leur capacité à transformer une ressource, qui est abstraite du coup, et par exemple, si tu prends une boite. Ça c'est une température donnée par la météo, abstraite. Nous, on travaille sur une météo ressentie, en prenant plusieurs autres paramètres. (Franck Boutté repart sur un graphique qu'il explicite assez peu oralement). Donc on voit finalement que tu as d'abord la question du territoire, puis l'implantation, puis la morphologie, puis la matérialité, la spatialité, et une première réponse passive et nature. Pour moi c'est la démarche de sobriété. On travaille avec des choses assez simples. On n'a pas encore convoqué les équipements techniques, les systèmes complexes qui peuvent amener une autre précarité qui n'est pas celle de ressources mais celle de la technologie. Plus tu réfléchis sur ces notions de confort et de gestion naturelle du bâtiment, plus tu peux t'affranchir de la technique. D'abord tu peux te poser la question « est-ce que j'en ai réellement besoin ? ». Et si demain il y a une faillite technique tu ne t'écarteras pas trop, les choses pourront être utilisable. C'est une

vraie question. Aujourd'hui ce n'est pas comme ça que l'on pense les bâtiments performants. Ils sont suréquipés de technique et de technologie et personne ne se pose la question de ce qu'il se passe en cas de faillite. Que se passe-t-il si mon bâtiment BBC qui me permet d'atteindre des conditions de confort sous condition, se plante ? Si demain ça s'arrête, si je ne peux pas remplacer les systèmes ? C'est un champ totalement inexploré de la conception environnementale. Est-ce que c'est ça l'environnement vraiment ? Tu produis des choses qui n'ont aucune capacité d'accepter le changement. Donc c'est tout sauf environnemental. Et qui n'ont aucune résilience. Pour revenir à ta question, si tu n'interroges pas les notions de besoin et de confort, et que tu restes sur l'idée qu'il faut partout une température de 23 degrés toute l'année, tu nourris une dépendance aux systèmes techniques qu'il faut alors mettre en place. En revanche, si tu questionnes le confort et notre capacité d'adaptation, peut-être qu'entre une architecture conçue intelligemment et un ajustement de nos besoins on peut limiter notre asservissement à des systèmes dont l'impact environnemental n'est pas négligeable. C'est drôle de voir que l'énergie que l'on appréhende comme un être mort, c'est éminemment vivant, cela veut quand même dire « force en mouvement », donc déjà on ne peut pas faire d'énergie passive. Aujourd'hui la manière dont on parle d'énergie est extrêmement pauvre. On ne parle que d'une forme d'énergie dégradée qui serait forcément statique. Alors que l'énergie c'est forcément en mouvement. Pour revenir à ta question, si l'on prend mon schéma, l'enjeu est de réussir à élargir ces plages. Il n'y a aucune règlementation qui t'oblige à penser comme ça, aucune méthodologie qui t'incite à penser comme ça, aucun indicateur non plus, aucun texte, aucune norme. Alors que pourtant c'est du bon sens et c'est élémentaire. Si tu travailles comme ça, tu développes une approche de sobriété et tu peux te targuer de dire que tu as le sentiment de travailler un peu sur les questions environnementales. Mais de faire des bâtiments BBC en mettant trente centimètres d'isolants et des menuiseries à triple vitrage à triple rupture de pont thermique, est-ce que ça va dans le bon sens par rapport aux questions environnementales ?

Léa Mosconi : C'est un sujet qui m'a toujours intéressé. Je me suis penchée pendant mes études sur le cas de l'isolant. Car à la fin des années 2000, on voyait l'agrandissement de l'épaisseur de l'isolant comme une solution heureuse au problème de déperdition d'énergie. Mais l'isolant, c'est de la matière, et pour reprendre tes termes, la matière c'est de l'énergie. Il faut fabriquer cet isolant, le poser, le changer quand il n'est plus efficace (en moyenne tous les vingt ans et apparemment déjà au bout de 5 ans son efficacité décroit). Surtout que dans la majorité des cas on utilise de la laine de verre qui est un matériau controversé. Alors en effet trente centimètre d'isolant permet

une réduction significative de chauffage, mais si l'on fait un bilan avec un peu plus de recul, est-ce vraiment intéressant ?

Franck Boutté : En effet on ne pose jamais la question du cycle de vie, de l'obsolescence des dispositifs que l'on met en place et on n'a jamais une vue élargie des questions que l'on traite. Dans un sens, la question que tu soulèves renvoie à une question que tu m'avais écrite sur le passage d'un intérêt pour l'énergie à une considération pour l'environnement. Tu connais le BEPOS, nous on a inventé en réaction à cela le TEGPOS[1], pour passer de l'énergie aux énergies, pour aimer l'énergie. Comme tout le monde parle d'énergie, on s'approprie aussi ce terme. On se fait bien comprendre quand on parle comme son ennemi.

Léa Mosconi : C'est « L'art de la guerre ».

Franck Boutté : Oui c'est « L'art de la guerre » mais c'est aussi une tactique derrière qui est aussi alimentaire, mais qui est surtout celle du cheval de Troyes. Tu peux rentrer dans la place et réinterroger à partir du milieu. J'aime assez cette méthode, et je passe mon temps à faire cela. Et pour entrer dans la place du coup il faut pouvoir te faire aimer par tes ennemis, ce n'est pas forcément des ennemis d'ailleurs, enfin si un peu, et en tout cas, il faut qu'ils puissent te faire entrer. Donc il faut que tu parles comme eux. Et comme tout le monde parle d'énergie du coup je parle d'énergie. Mais derrière, tu peux te rendre compte qu'il y a tout un discours différent. Je ne mets pas du tout les mêmes mots derrière énergie que ceux qui m'ont ouvert la porte par ce que j'utilise le mot énergie. Et puis tu vas réinterroger le terme d'énergie en fonction de ce que ces gens connaissent, puis tu vas mettre un peu de dynamisme dedans, un peu de couleur. Finalement, c'est un peu comme se rendre compte par ce prisme que la lumière n'est pas si blanche que ça, cela va poser pas mal de questions. Finalement on a inventé l'énergie comme cheval de Troie de la performance pour réinterroger de l'intérieur la notion de performance. Donc l'énergie c'est notre arme, c'est une des idoles. C'est comme cela que nous avons pensé le TEGPOS. En réalité tu ne peux pas réaliser le TEGPOS, tu ne peux que concevoir et conceptualiser TEGPOS. Tu peux travailler dans le sens du TEGPOS. Tu ne peux pas le réaliser et c'est ça qui me semble intéressant. Il y a des gens qui cherchent désespérément un TEGPOS tout fait. Mais il ne peut pas être tout fait, c'est une machine à questionner, c'est une machine à détruire les idoles. Du coup, tu ne peux pas le réaliser mais tu peux voir des choses qui vont dans le sens du TEGPOS. Beaucoup de gens ont été intéressés par l'idée de TEGPOS. La communication quand même ça marche bien.

[1] « Définition du TEGPOS sur l'agence de Franck Boutté : « Depuis 2010, l'agence développe une réflexion autour du TEGPOS, territoire à Energie Globale Positive. Au-delà de la préoccupation bâtimentaire et de la focalisation sur la simple énergie blanche il s'agit de quitter l'idéal d'autonomie performancielle du BEPOS, bâtiment à énergie positive, pour le partage du bien commun et la valorisation des multiples énergies présentes sur un territoire. Eblanche + Egrise + Ecinétique +Esociale + Ecréative + Echang. d'état + E€ > 0»

Tu vois c'est pareil, il faut utiliser les outils de l'ennemi. Aussi, ils disent BEPOS, on propose TEGPOS. On reste en apparence dans les mêmes schémas, on ne fait pas peur, alors qu'en réalité ça n'a rien à voir. Le BEPOS c'est une fin, le TEGPOS c'est le début. Du coup, le BEPOS c'est un objet fini, le TEGPOS c'est un processus. Ça n'a rien à voir mais quand tu le dit vite, tu peux croire que c'est la même chose. Si tu dis TEGPOS, on va t'inviter à venir parler. Puis après on t'interroge, et la tu peux expliquer ce que tu es en train de questionner, ce que tu veux viser ; par exemple réinterroger le besoin, du coup l'effort, la technique. Du coup le TEGPOS il peut paraitre très « énergie-centré », finalement redonne son sens noble à l'énergie qui est cette idée des forces en mouvement. La mobilité pour nous c'est une forme d'énergie, la matière est une forme d'énergie. Le vide, c'est une forme d'énergie aussi. Tu peux l'interroger sur des formes assez simples. Si tu fais un logement comme aujourd'hui (Franck Boutté se mets à dessiner la coupe d'un logement), normé qui va être considéré comme bien par rapport à des indicateurs comme kilowattheure et autre. Donc il ne faut pas qu'il soit très haut sous plafond pour correspondre à ses critères, donc 2.50 mètre. Prenons un mètre carré générique, donc qui est surmonté par un volume de deux mètres cinquante. Donc pour que ce mètre carré répondre aux critères actuels et aux conditions de confort, il faut convoquer une certaine technique. Donc il y a 2.5 mètres cube de volume à traiter. Mais si tu dis que tu fais trois mètres, ça devient compliqué. La norme d'empêche de te poser comme question d'où je pars, ou je vais aller, quand cheminement critique je mets en place. La norme balaie tout cela et la norme finalement pré-écrit ce que doit être l'objet finit. Derrière les critères, tu sais que si l'on a mis un seuil à cinquante il est calculé avec des hypothèses. Mais on ne te donne jamais les hypothèses, on ne te donne que le seuil. Pour avoir un seuil à cinquante, cela implique de manière sous-jacente que ça a été calculé avec une hauteur de deux mètre cinquante. Alors du coup quand tu vas faire trois mètres, obligatoirement ça ne marchera pas et tu vas avoir tout l'arsenal, la justification, les outils, les critères qui vont te montrer que ça ne marche pas. On va te dire que l'on est dans une économie d'énergie et que l'on ne peut pas concevoir un bâtiment comme ça et que de toute façon on ne pourra as atteindre les critères BBC ou RT2012, ce qui n'est pas faut car ils sont calculés avec des hauteurs de deux mètres cinquante. Après il faut réussir à calculer. Nous on est devenu des spécialistes de la transgression. La par exemple si j'ajoute à deux mètre cinquante, cinquante centimètre, peut être que ça permets des choses intéressantes même pour cette question d'économie d'énergie. D'abord un grand volume c'est beau, c'est agréable à habiter. Donc si c'est agréable, ça donne peut être un peu plus envie de rester. Donc c'est peut-être un peu plus durable. En même temps, ça fait du confort d'été tout seul. Si tu fais un logement traversant avec une fenêtre qui ne s'ouvrirait qu'en partie haute, tu permets à l'air chaud de s'évacuer. Si j'ai acheté un logement comme ça et que c'est un T2, et que je me retrouve avec un enfant ou deux, finalement on est quatre,

en T2 je ne peux rien en faire. Du coup, je suis obligé avec mes enfants d'aller chercher un T4 mais plus loin donc plus de transports malgré les discours sur le développement durable je ne peux pas me payer un T4 dans le centre. Tu te dis à l'inverse qu'avec un logement qui a trois mètres de hauteur sous plafond tu peux, du moins pendant un certain temps, construire une mezzanine et avoir un espace chacun. Certes, ce ne sont pas des conditions optimales d'habiter mais ça permets de rester un peu plus longtemps et transformer ton T2 en T2+ pendant un certain temps. Et finalement tu te rends compte que dix ans après tu y es encore. Finalement tu as transformé les fameux cinquante centimètres en temps, et c'est du coup une énergie potentielle. Que tu n'as pas utilisée tout de suite, car l'énergie c'est une force en mouvement, c'est un potentiel. Il faut savoir réussir à générer dans les projets urbains et dans les bâtiments de l'énergie non utilisée, d'évolution d'usage et de transformation. Aujourd'hui on ne sait pas faire ça et c'est un énorme drame. Je dis souvent « durer c'est être capable de se transformer ». Si tu ne peux pas te transformer tu te rends compte que tu ne dures pas. Tu peux être très bien, très bien à ton époque, si tu n'as pas anticipé l'évolution des choses ça ne sert à rien. La meilleure chose pour durer c'est de pouvoir se transformer. La question de la transformation qui est pour moi fondamentale n'est pas du tout posée dans la production contemporaine ; nous on essaie de la poser beaucoup dans le projet urbain. Est-ce que l'on est capable de penser un projet urbain capable de se transformer ? On sait que cela n'a pas toujours donné des choses intéressantes dans l'histoire de l'architecture, mais il faut quand même se la poser. Il faut penser les énergies potentielles dans le projet. Qui donne la capacité demain de transformer. Dans la ville ancienne tu te rends compte qu'il y a beaucoup d'élément qui peuvent ou ont pu se transformer car ils ont plus de matière et plus de vide. Aujourd'hui si tu mets plus de matière et plus de vide, tu n'es pas écologique et économie, ça va ensemble alors que ça ne devrait pas. Quand tu mets éco avant quelque chose, en générale c'est une ambition assez vénale, qui renvoie plus à l'économie dans ce qu'il y a de pire (car sinon j'aime beaucoup l'économie dans son sens noble) qu'écologie. Quand je dis plus de matière et plus de vide : si tu prends l'immeuble haussmannien. Il a plus de matière et plus de vide. Il est hyperstatique. Tu peux faire des trous il tient encore. Il n'y a aucun bâtiment contemporain dans lesquels tu pourras faire des trous dedans qui tiendra encore. Ils sont calculé juste légèrement pour être hyperstatique au cas où mais juste un peu. Bon et dans l'haussmannien en même temps tu as plus de vide. Tu peux le redécouper, le fragmenter, le stratifier. Donc tu peux avoir plus d'usages. Tu te rends compte qu'avec plus de matière et plus de vide, ce qui est aujourd'hui égal à plus de gaspillage, tu as des leviers qui te permettent la transformation. Ça interroge. C'est une des énergies du TEGPOS. Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ! C'est juste pour dire qu'il y a d'autre manière de voir l'énergie, c'est de l'environnement abordé d'une autre façon. On passe notre temps à aborder la question de la matière des

ressources d'usage, de la transformation qui sont que des questions environnementales, mais avec des outils proche de la conception. Quand on ose parler de conception intégrée c'est vraiment dans cet esprit-là. C'est convoquer tout ce qui peut générer des nouveau leviers de conception. Retrouver du souffle et de la liberté dans la façon dont on conçoit en travaillant avec ces idées nouvelles. Un confort tu peux le rendre de manière différente, avec des déclinaisons différentes, ou tu utilises des dispositifs plus ou moins passif, architecturaux, urbain, technologique, sophistiqués, de l'ordre du système, qui vont convoquer plus ou moins de maintenance et d'exploitation derrière. La question est de s'interroger entre une approche entre un cout-un avantage ou un effort et un gain. Tu posais la question des besoins, il faut aussi poser celle des services. Il faut s'interroger sur la capacité à satisfaire ces services en convoquant moins de ressources. Même dans cette question triviale de la hauteur sous plafond il y a une attitude à adopter. Je ne sais pas comment appeler ça. Nous on l'a appelé énergie pour entrer dans la place mais ça interroge autre chose. Ça interroge un devenir. On ne peut pas dire que l'on travaille sur le développement durable. Ça n'a pas de sens le développement durable. On travaille sur des bâtiments, des architectures, des villes, des systèmes urbains, on travaille à partir de matière qui sont comme l'énergie. On peut même dire, et ça plairait moyen à Luc Abbadie que l'on travaille sur des services écosystémiques. On ose même parler d'énergie écosystémique pour pouvoir parler aussi un peu de la nature. C'est un peu osé. Par ce que c'est un peu la coté communication et marketing du TEGPOS On y fait entrer la question de la nature, du végétale, de la biodiversité comme des énergies convocables dans ce grand projet de l'énergie. Après ce qui est un peu dommage c'est que l'on pourrait croire que l'on s'enferme dans l'énergie alors qu'en fait cela recouvre beaucoup d'autres notions. Donc c'est la limite du TEGPOS. Mais le TEGPOS a au moins le mérite de passer du bâtiment au territoire et de l'énergie simple, blanche, dégradée, un peu primaire du thermicien à une énergie ou même les questions sociale et économique sont intégrées. Si l'on revient à notre cas avec les trois mètres sous plafond : oui tu utilises plus de matière mais tu es obligé de repenser cela avec les autres critères et de développer une approche systémique. Tu te rends compte que tu touches à différents domaines. On interroge en permanence les problématiques sociales et économiques mais aussi culturelles. Est-ce normal que tous les logements soient produits à deux mètre cinquante de hauteur sous plafond quelques soient les lieux où ils sont réalisés ? Comme c'est non contextuel c'est contre-environnemental. L'environnement originellement et étymologiquement c'est très lié à la question du voisinage, et c'est extrêmement anthropo-centré. En gros, la distance ou l'épaisseur de ce que l'homme perçoit et comprend de l'univers dans lequel il évolue. Il y a une notion de proximité dans la définition originelle. Dans un milieu étranger, l'environnement est ce que tu peux comprendre de cet univers. Donc il y a bien une notion de distance. On pourrait imaginer que l'environnement ce serait

de reposer la question du contexte, du milieu, d'un caractère endogène par rapport à un territoire. J'ai beaucoup milité pour cela et je continue à militer. Aujourd'hui c'est devenu tout sauf de l'environnement, c'est des indicateurs statistiques, des kilowattheures par mètre carré etc., on parle de l'environnement comme une abstraction totale dont on rend des comptes par ces indicateurs statistiques. Un maitre d'ouvrage dit j'ai fait mon boulot par rapport à ces indicateurs, qui sont très abstrait. C'est très bien cette abstraction de l'environnement avec ces indicateurs car en même temps on a bien compris grâce aussi à cela les répercussions de ce que l'on fait et bien au-delà du voisinage, comme ces indicateurs sont non contextuels et non localisés. Mon projet est de rendre des comptes à cet environnement non localisé tout en gardant l'idée comme environnement et comme milieu. Pour moi l'enjeu de la recherche est là. Je suis d'accord avec toi que rien ne pousse à cela mais c'est l'enjeu. Cette conscience environnementale planétaire est très bien, l'invention d'indicateur abstrait a une certaine pertinence mais il faut en permanence les recontextualiser par rapport à l'idée de retrouver l'environnement comme milieu. Quand tu dis cela c'est assez intéressant car du coup ça t'amène à voir très différemment la matière. Ce n'est plus l'abstraction de l'énergie grise ou de tonne de CO2, c'est aussi la question de la localisation des ressources, de leur extraction. Ce n'est pas faire du localisme primaire mais refaire une synthèse entre abstraction et territoire. Donc l'environnement comme milieu. Il y a donc deux environnements aujourd'hui, un abstrait et celui comme milieu. Il faut faire attention à ne pas privilégier le premier, car on risque de résumer ces questions à un appareil statistique et on ne fonde pas un projet de société sur un appareil statistique. C'est dévastateur. Et cette question culturelle elle se retrouve aussi par là. Autant tu peux faire un agenda 21 sur les questions d'économie, écologie sociale, et il peut être parfait sur ces trois champs. S'il ne s'est posé aucune question de l'ordre de la culture, ton agenda 21 peut être une arme de destruction massive. Tu peux raser la ville avec ce type d'agenda 21. La culture est presque une forme de résistance à la transformation, et tant mieux, c'est dans cette friction que tu vas trouver des aspérités, des réalités contrastées 'un territoire. J'aime beaucoup le terme aspérités. On imagine que le développement durable c'est comme un voile blanc que tu passerais sur le territoire. Ce que j'adore, c'est que oui pourquoi pas, mais quand tu passes le voile sur ce qu'il y a de saillant, sur les aspérités du territoire c'est à ce moment-là que le voile commence à se déformer et qu'il commence presque à s'arracher. C'est là que tu trouves les leviers, c'est là que ça devient intéressant. J'aime beaucoup cette idée après je ne sais pas comment la traduire en terme de méthodologie ou de stratégie de conception.

Léa Mosconi : Comment appréhendez-vous la question de la performance ?

Franck Boutté : La performance c'est une faillite en tant que projet, ça n'a pas de sens, ça n'a pas de fin en soi. J'aime bien parler de la transformation. La plupart des études que nous faisons à l'agence essaie de montrer cette capacité qu'on les artefacts à transformer des conditions extérieures comme des ressources. Quand je dis que la performance c'est une faillite, c'est que tu trouveras toujours plus performant que toi. J'avais l'habitude de raconter le BEPOS avec une petite bande dessinée, qui montre que qu'un bâtiment BEPOS peut devenir très vite BENEG. Pour être BEPOS il faut des conditions idéales pour aller capter les énergies du sol et du ciel. Ça pose beaucoup de question car si tu fais un autre schéma, tu vois qu'il ne faut pas se leurrer, tu peux réduire les besoins, tu peux les interroger mais que fait le petit BEPOS une fois que tu as réduit les besoins ? Ça implique une technologie et des énergies, nous en avons parlé. Ensuite il faut voir aussi que d'autre bâtiment BEPOS vont s'implanter à coté, et ton bâtiment BEPOS n'aura plus accès de la même manière aux ressources et va devenir BENEG. Donc tout cela est beaucoup plus complexe que l'on ne l'imagine. C'est comme ce que l'on disait sur les technologies mises en place, en dehors de leur obsolescence, du coût énergétique pour les mettre en place, de la difficile adaptabilité que cela engendre, il y a une question toute simple qui est celle du seuil : à partir de quel seuil sur un schéma effort/gain, est-ce que cela est intéressant ? Il faut en permanence s'occuper de cette technologie, en termes de temps mais aussi il y a toujours beaucoup de problème à gérer. C'est en fait plein de forme d'énergies condenser dans cette technologie. En plus c'est de la technologie que tu vas utiliser dans des situations où elle a de très mauvais rendement. C'est ça la question. Concentrer cette capacité de production en autant de lieu, il y a un moment où ce n'est plus vraiment intéressant. Riffkin raconte cela et tout le monde y croit. Mais il n'a jamais posé cette question. Bon Rifkin il est partout, quelque part tant mieux peut êre que ça fait bouger les lignes. Rifkin a un énorme problème c'est qu'il met au point un modèle qui n'est ni complet ni scientifique, et finalement la variable d'ajustement de ce modèle c'est juste la ville. La ville devient juste un variable d'ajustement. Hors une ville, c'est une humanité et une culture cristallisée. Ors pour lui c'est juste une variable d'ajustement. Pour lui les toits doivent être producteurs, c'est comme ça et c'est tout. Mais ça ne peut pas être tout. Le fait que les toits deviennent comme cela c'est un problème de société. Ça ne veut pas dire que les toits ne peuvent pas être producteurs, cela veut dire que l'on doit en débattre que l'on doit le décider ensemble. Si les bâtiments doivent produire de l'énergie on doit en débattre. Quand Ségolène Royal reprend cela et parle de son BEPOS en 2020, c'est un suicide.

Léa Mosconi : Tu te souviens du colloque à la Mairie de Paris en octobre 2012, tu y faisais une intervention. L'adjoint de Delanoë avait dit qu'il promettait qu'avant je ne sais plus quelle date, 75% des toits de Paris auraient des

panneaux solaires, même les toits en zinc. Philippe Simon avait seulement dit qu'il y avait une histoire et une culture à Paris du Toit en zinc et qu'il fallait la prendre en compte dans cette question du toit producteur. La réaction de l'adjoint et d'une grande partie des intervenants avait été assez violence à son égard.

Franck Boutté : Oui c'est un dogme. Si on veut pouvoir penser le modèle énergétique de façon délocalisé, ça je suis d'accord, mais dire bâtiments à énergie positive obligatoirement, ça me dérange. Il faut se poser la question de ce que l'on veut. Toute la question est l'échelle. C'est ce que nous avions proposé dans notre travail pour le grand Paris. On avait dit que l'on ne pouvait pas présupposer de l'échelle à laquelle on allait poser la question. Déjà il faut poser la bonne question. Si l'on veut utiliser autant d'énergie que l'on en consomme il ne faut pas présupposer de l'échelle à laquelle on va répondre. C'est impossible de le faire. Ça pose aussi la question de la limite du grand Paris, si l'on veut que le grand Paris soit autonome en énergie. C'est une pensée qu'il faut inverser : souvent on détermine une échelle et après on met des exigences. A l'inverse, on peut dire définissons nous une ambition, et cherchons après l'échelle spatiale et temporelle à laquelle il convient de la réaliser. Donc le BEPOS ne semble pas vraiment adapter. Déjà parce que dans une ville dense, tu n'as pas suffisamment de place pour avoir toute les ressources du sol et du ciel. Et si l'on se met dans ces conditions, cela veut dire une chose que l'on ne dit jamais, c'est un impensé : le BEPOS génère dans son environnement proche une forme de zone qui est son espace vital de sa compensation, qui est son bulbe de ressource. Il en a besoin. Si des immeubles lui sont trop proches, ce n'est pas possible. Cela pose beaucoup de question sur le modèle de ville sous-jacent. Si demain arrive BEPOS, il prend les ressources, si arrive super BEPOS, et la BEPOS devient BENEG. Jusqu'à ce qu'ils se disent « et si on partageait nos ressources ». Dans cette histoire du partage ou de la mutualisation, ça change les termes de l'équation. Ça pose des questions d'aménagement du territoire et de forme urbain. Pour moi le plus smart des réseaux, c'est celui dont on n'a pas besoin. L'intelligence est une forme de smart réseau, programmer des choses au bon endroit c'est du smart réseau mais c'est celui dont on n'a pas besoin. Ces nouvelles technologies coûtent cher et créent une dette vis-à-vis de l'avenir. Par contre utiliser la programmation, repenser l'implantation des bâtiments les uns par rapport aux autres, utiliser les logements naturellement déficitaires en énergie avec des bureaux excédentaires en énergie pour partager, juste mettre les choses en bon endroit, tu gagnes 30% de besoin en énergie. Alors que si tu les mets au mauvais endroit tu perds 30%. Tu n'as pas encore mis de réseau ni de tuyau et tu n'as pas dépensé 10 000 euros par heure pour faire intervenir Rifkin. Tu as juste dit que c'était un sujet de programmation, de localisation et de synergie. Pour nous, ce que l'on développe sur le partage et la

synergie c'est avant tout cela, ce n'est pas mettre des tuyaux partout entre les bâtiments. Après oui, il peut aussi y avoir des tuyaux. Pour moi la ville, c'est avant tout une histoire de partage d'infrastructure, l'idée de l'autonomie un peu véhiculée, qui serait sous-jacente à la question environnementale, elle est pour moi complétement erronée. La ville, la société, c'est le partage de ressource. L'autonomie me fait très peur. Le revival de l'autonomie en ville me fait peur. Cette idée repose la question en permanence. Il y a aussi la question de l'effort-gain. Si tu commences à faire un premier effort d'une intensité 1, tu as un gain très important. Tu fais en plus un effet d'une même intensité 1 cumulé tu fais un gain moins important, tu cumule encore et ton gain est de moins en moins important ; Tu vois ça c'est exactement la courbe de l'épaisseur d'isolant-consommation d'énergie. Il faut la connaitre cette courbe car quand on te dit que pour que les bâtiments soient performants il faut 30 cm d'isolant c'est n'importe quoi. Passer de 0 à 10 cm d'isolant tu fais un gain d'économie d'énergie très important. De 10 cm à 20 cm tu fais un gain peu important, tu passes de 20cm à 30 cm tu fais un gain négligeable. Il faut arrêter de vouloir en permanence viser des objectifs absolus comme le zéro absolu ou même des objectifs de positivité, sans se soucier des efforts que cela implique. L'effort c'est de l'énergie, c'est de la matière, c'est de l'argent, et nous sommes quand même dans des économies fermées. Nous voulons poser la question de la juste valeur de la performance ou du gain à atteindre qui sera celle au-delà de laquelle l'effort supplémentaire ne se justifie pas par rapport au gain qu'il apporte. Si tu reposes les choses comme ça aujourd'hui Il n'y a aucun texte, aucune méthodologie qui ne marche. Pourtant c'est encore une histoire de bon sens. Ça c'est le degré zéro de l'efficience. Donc la performance c'est mort du coup, il faut inventer l'efficience qui pose la question en permanence, du processus et de l'effort que tu fais pour atteindre un objectif. Sans cela on court à notre perte. Visez le zéro avec des discours incantatoires sur la positivité sans regarder ça, c'est faire un peu de bien à l'environnement d'un côté pour faire beaucoup de mal de l'autre côté. C'est pour cela que ce sont deux énergies, l'énergie blanche que tu utiliser pour construire ton bâtiment et l'énergie grise, l'effort c'est de l'énergie grise. L'énergie grise c'est de l'énergie stockée, l'effort c'est de l'économie, l'argent c'est de l'énergie. L'effort c'est de la matière, la matière c'est de l'énergie. L'effort c'est un équipement supplémentaire, un équipement supplémentaire c'est de la matière, c'est de l'énergie. C'est d'autant plus de l'énergie que tu vas devoir t'en occuper. Mettre en relation ces deux énergies la blanche et la grise, c'est juste poser la question de l'efficience, valeur fondamentale. Mais tu vois bien que du coup, on invente une résolution dans un croisement entre deux énergies. Donc la performance non, l'efficience non. Si tu as d'autres questions on peut se revoir plus tard.

Entretien avec Patrick Bouchain
Architecte, co-fondateur de l'agence Construire
22 novembre 2014

L'entretien se déroule un samedi matin dans l'agence Construire que Patrick Bouchain a cofondé avec Loïc Julienne. L'architecte français pose, au cours des années 1980 et des années 1990 les fondements d'une réflexion sur l'existant, le déjà là, la matière et la construction. D'une part il rendra visible des questions majeures pour une architecture sensible aux considérations environnementales, d'autres part il marquera profondément plusieurs générations de jeunes architectes. Comprendre la généalogie de ses positions, l'histoire de la construction de ses projets, l'héritage qu'il revendique et le regard qu'il porte sur les jeunes architectes que le suivent, est important dans le cadre de cette recherche..

Léa Mosconi : Vous faites vos études au début et au milieu d'années 1960, marquées par un modernisme qui s'essouffle, et par les premières réflexions qui mèneront un peu plus tard à divers courants critiques du modernisme dont le post-modernisme. Aussi, c'est le moment où commencera à apparaitre un intérêt pour l'architecture « solaire », « bioclimatique », « douce ». Comment ce contexte vous a influencé dans votre formation et dans la construction de votre démarche ?

Patrick Bouchain : Tout d'abord j'ai fait l'école très tôt puisque je suis rentré à l'école à 16 ans, ce qui fait que j'étais un peu niais comme on dit. Et j'y suis rentré puisqu'à l'époque on pouvait y rentrer sans baccalauréat, donc j'en avais assez de rester dans l'école secondaire, et mon père m'a dit : « si tu en as assez de l'école, tu sors de l'école et tu fais des tentatives pour rentrer sur concours ». Comme lui il m'avait formé, il n'avait pas vraiment de métier mais tous les métiers, donc je savais bien dessiner et je savais un peu comment les choses se construisaient. Et comme il avait des amis qui étaient architectes, surtout décorateurs, il avait un ami décorateur qui connaissait Georges-Henri Pingusson et André Armand, et un jour ces gens m'ont reçu et m'ont préparé à rentrer par concours. Mais ce qui fait que je suis rentré dans une école qui n'était pas du tout adaptée à mon développement social, c'était une école un peu grivoise, macho, machiste, et peut être même corporative ce qui fait que j'ai eu un dégoût immédiat de la profession et j'ai été donc protégé par certains professeurs entres autres professeurs de dessin, professeurs d'atelier de maquette et de volume,

et j'ai été donc une sorte de petite main (parce que j'avais besoin d'argent pour vivre) et donc j'ai fait très tôt ce qu'on appelait des petites charrettes dans des agences et comme j'étais assez autonome, que je dessinais bien et que je n'étais pas revendicatif, je suis rentré dans le métier de l'architecture par le relevé d'architecture. Ces gens-là, chez qui je travaillais, avaient très souvent des bâtiments existants, y avait encore beaucoup de travaux de restructuration et de reconstruction après la guerre, entre autre des bâtiments publics, où déjà on commençait à avoir des reconversions de bâtiments publics peut être en gardant la même fonction mais en changeant leur scénographie, et donc je suis rentré en faisant vraiment des relevés. Et du coup le relevé est une forme incroyable pour apprendre l'architecture, on le voit même dans la période ancienne, on allait faire ses études à l'étranger en allant faire des relevés de monuments anciens. Moi je n'ai fait que des relevés de bâtiments industriels, des bâtiments de l'époque moderne, de l'époque du XIX-XXème siècle. J'ai donc appris à lire l'architecture en regardant, en analysant et en la traduisant par un dessin à main levée puisque à l'époque on n'avait pas les rayons laser ; quelques fois les hauteurs ne pouvaient pas être prises, donc j'ai appris à lire l'architecture par comparaison, en multipliant les hauteurs, lorsqu'un individu passe... Ce qui fait que je suis rentré dans une voie mineure de l'architecture et après les études ne m'intéressaient pas. Et quand je suis sorti de l'école, c'était le moment, non pas dans le milieu de l'architecture mais dans le milieu culturel, les artistes se posaient la question de produire ou de travailler dans des lieux non institutionnels donc c'était déjà le grand mouvement des artistes mais après la guerre qui en fin de compte réutilisant des bâtiments désaffectés, abandonnés ou autre, les prenaient pour y tenir des activités, que ce soit des peintres, aucun peintre à cette époque-là ne revendiquait d'avoir un atelier avec une verrière avec lumière du nord... la musique toute autre... et la peinture, sculpture.. Mais le théâtre commençait déjà à se poser des questions d'utiliser des lieux autres, notamment les festivals, c'était le début d'une progression phénoménale du festival du théâtre et musique et dont exemple d'Avignon... Jean Villard ne s'est pas posé la question du théâtre qui lui fallait pour faire le Festival d'Avignon, d'ailleurs ce festival était à sec au début et il a joué au bord de la mer, il revendiquait un théâtre de la mer et il sait jamais posé la question d'avoir une architecture typée pour faire un festival de théâtre, après il est allé à Avignon.. Après moi je suis rentré dans l'architecture par ce mouvement parce qu'aucun architecte n'était intéressé par le réemploi, la réversibilité de l'architecture et par cette tâche mineure qui était de mettre un lieu non pas aux normes au sens réversif mais aux normes économiques puisqu'en général les structures pour lesquelles je travaillais étaient très pauvres ; du coup l'idée était de se dire comment peut-on permettre que l'on puisse jouer dans une grange, dans un garage, dans une rue, dans un théâtre désaffecté donc voilà je suis arrivé à l'architecture par une dimension économique, par une nécessité économique. L'objet qui devait être produit par le

commanditaire qui nécessitait une architecture spatiale adaptée à la commande artistique, à l'œuvre artistique, et qui ne se posait donc aucune question de la modernité, de l'antiquité. En même temps à l'école, j'étais assez ahuri de voir qu'on pouvait faire de l'architecture en dehors de son contexte : on n'allait jamais voir les terrains sur lesquels on construisait...

Léa Mosconi : On n'allait jamais voir les terrains sur lesquels on construisait ?

Patrick Bouchain : Jamais. On n'avait même pas de photos parce qu'à l'époque les photos c'était complexe, on avait des cadastres, on avait rarement des coupes, on n'avait pas de vues, non c'était un scandale ! Et puis j'ai eu quelques professeurs assez cultivés en histoire de l'art qui m'ont plutôt bien enseigné l'architecture classique, voilà un professeur spécialiste du 17ème-18ème siècle qui nous emmenait voir des architectures construites et donc j'ai été à un moment où plus personne ne s'intéressait au Classicisme Français et j'ai été formé par un professeur. Mon père m'a montré ce que c'était l'architecture des Lumières et peut-être même un début de Modernisme. Alors après je fais mon service militaire au titre de la coopération - parce que je ne voulais pas faire mon service militaire- je suis envoyé en Afrique et donc apparemment dans un endroit très compliqué et j'y découvre une architecture vernaculaire (les gens ne se posent pas la question de pourquoi elle est de terre, ils le font parce que la matière est là), et dans le même temps c'était juste après la décolonisation et l'indépendance de ces pays, la France y est encore présente, et y avait encore ces deux mouvements, ceux qui étaient les anthropologues qui étaient intéressés par les écoles ou les ateliers que la colonisation avaient mis en place, et puis les modernistes qui forçaient à rompre les africains avec leur passé pour rentrer dans le progrès et la modernité. J'ai donc vu ce moment où on disait aux africains de casser vos cases pour construire en murs et j'ai donc découvert que c'était Laffarge qui faisait des campagnes de publicité, j'ai vu l'arrivé des fabricants de moules à parpaing. On peut dire que c'est la réalité qui m'a formé à une architecture de *Haute Qualité Humaine* et non pas la réglementation de l'architecture à *Haute Qualité Environnementale*. Je ne savais même pas ce que ça voulait dire « environnementale ». Après moi je rentre en France et je ne trouve pas de travail.

Léa Mosconi : C'était en quelle année à peu près ?

Patrick Bouchain : 67. J'ai fait mon service militaire en 67-68 ; je rentre après 68.

Léa Mosconi : Vous étiez à Paris en 68 ?

Patrick Bouchain : Non. Jean-Louis Violeau m'avait interviewé pour savoir quelle

était ma position et moi je n'avais aucune position, parce que j'étais parti avant déjà avec qu'un projet du modèle à rejeter, donc je l'avais déjà rejeté en 1964 donc pour moi elle n'existait pas l'école à rejeter. Ensuite pour moi j'étais en Afrique donc pour moi je n'appartenais plus à ce métier, je savais que ce métier je ne le ferais pas et je découvre en même temps que ça toute l'anthropologie et ethnologie puisque comme j'étais rattaché au centre culturel français d'Abidjan, j'ai quand même la chance d'avoir vu plusieurs fois Jean Rouge, quelqu'un qui m'a ouvert sur une autre vision de l'Afrique, parce que j'avais une vision un peu passéiste, et j'avais décidé que je ne voulais pas faire ce métier. Je reprends ensuite contact avec mes amis du théâtre et autres que j'avais connus quand je bricolais en tant que stagiaire et je pars ainsi dans cette voie. Je ne porte pas le titre, je me m'inscris pas à l'ordre et je considère que je ne fais pas ce métier. Alors du coup je suis comme un assistant, comme dans le théâtre, un assistant à la construction, un assistant à la production et lentement je deviens factotum de l'architecture qui aide à, non pas de déjouer la réglementation mais à la lire de manière plus intelligente, plus subtile pour qu'elle soit adaptée à l'objet dont l'objet est le budget, le contexte social et culturel, donc une œuvre artistique à produire. Je découvre en fin de compte que la clef ou le sésame c'est l'art. Très souvent les obstacles étaient insurmontables sur le plan réglementaire et le fait que je sois le porte-parole de quelqu'un d'autre, de dire que moi ce n'est pas une revendication de mon œuvre, elle est parce que j'ai une contrainte, parce que j'ai un lieu pour quelqu'un qui doit produire une œuvre dans le cadre d'un festival dont la date est fixée, la commande est faîte et moi maintenant je suis dans cette réalité. Cette contrainte nous allons la résoudre ensemble, cela va être un combat antagonique... C'est peut-être là que j'ai appris à ne jamais sortir d'une réunion sans avoir trouvé la solution... Le délai à telle date, le créateur arrive à telle date pour les répétitions... Peut-être même avoir cette gymnastique très souple de dire que cela c'était prévu, apparemment c'est un obstacle insurmontable de prévoir ce qui était prévu, et peut-être même qu'on peut rentrer dans l'imprévu et retourner dans la situation, ce qui va produire un lieu étant plus proche du contexte et permettra à la personne qui va s'en servir de se mettre elle dans un état d'harmonie contextuelle. Ce qui fait que je connais pas les architectes. Et un jour je me dis que j'avais envie d'enseigner et en fin de compte j'ai enseigné, ce que je fais avec beaucoup de plaisir et avec beaucoup de demandes. Donc ce que je fais d'autres ne le connaissent pas. Est-ce qu'il n'y a pas un manque dans l'enseignement ? Est-ce qu'il n'y a pas une vision monomaniaque de l'exercice de la profession qui est un métier entre les deux, entre le décorateur, le designer, le médiateur, l'architecte, peut-être des fois l'urbaniste. Je travaille très souvent dans l'espace public. Également le politique. J'ai eu très tôt des contacts avec la politique parce qu'il y avait très souvent des adjoints à la culture qui étaient par exemple responsable de la tenue d'un festival et j'avais donc en face de moi un adjoint à la culture, un adjoint responsable. Il avait à conduire pour

la collectivité la tenue de ce festival. Ce champ en fin de compte entre qui désire, qui commande, qui réalise et qui le voit, cela paraissait un ensemble inconnu de la part des architectes. A ce moment-là je fais acte de candidature pour devenir professeur, non pas dans une école d'architecture, je m'en sentais incapable et je n'avais aucune envie de vouloir affronter ce sujet dans une école d'architecture. C'est un moment où il y avait la réforme des enseignements artistiques ce qui était le prolongement de 1968-74 où il fallait appliquer une réforme de l'adaptation des enseignements artistiques dans les écoles d'art. Il y a eu énormément de jeunes professeurs artistes, architectes, designers qui ont concouru pour aller enseigner en province. Pendant un certain temps de 1974 à 1980, la province française a été creusé de toute la réforme des pratiques artistique parce que c'était les écoles qui n'avaient pas encore trop de contraintes pour être conforme au diplôme, on ne parlait pas encore de passerelles entre les diplômes de premier cycle des écoles d'art. Les architectes voulaient déjà y aller, moi j'avais dit qu'il ne fallait pas y aller. C'est la troisième voie, celle artistique, il ne faut pas y aller. Ce qui fait que pendant six ans je me suis structuré sur le plan intellectuel. Alors j'ai été un coordinateur pédagogique et je me suis rendu compte des limites d'entraîner un corps enseignant dans un programme... J'ai fait énormément des choses. Au bout de cinq ans, j'ai demandé un détachement pour faire une correction de ce programme d'enseignement, de la réforme des enseignements artistiques et techniques de 1973 à 1974. J'avais appliqué ce dernier de 1973 à 1979. En 1979, je demande un congé pour éventuellement amender cette réforme et faire autre chose. Par la suite je voyage, c'est la première que je vois voyage et je vais voir des écoles à l'étranger. Je vais beaucoup en Italie qui était à l'époque assez performante. Je vais en Allemagne, dans quelques pays du nord surtout la Hollande, la Belgique et l'Angleterre mais pas au-delà et je vois en effet que les enseignements artistiques sont différents. Certains sont avancent, d'autres sur d'autres voies que la nôtre mais il y en a une qui est réclamée par beaucoup qui sont déjà expérimentées, c'est l'école sans professeur. L'école n'est que le lieu d'une classe d'âge, un futur groupe se socialisant pour travailler sur des démarches artistiques très variées qui peuvent être de la vidéo, des objets industriels, du design industriel. Et c'est l'Université d'Eindhoven qui m'a un peu orienté sur ça. Je ramène un rapport, une masse importante de documents et de témoignages de gens. Je me fais des copains. Et arrive la gauche 1981 et moi je rends mon rapport à quelqu'un qui n'était plus là, celui qui me l'avait commandé qui était inspecteur des enseignements artistiques et techniques, et le délégué des arts plastiques n'était plus là, donc je rencontre une autre personne et je lui raconte ce que je fais et il me répond qu'il ne peut rien en faire de ce rapport. Il me dit d'aller quand même voir le directeur de cabinet de Jack Lang qui est un directeur intérim car il crée un délégation aux arts plastiques et qu'il veut améliorer l'enseignement des écoles d'art et il veut également monter une école expérimentale. Je vais donc voir Claude Mollard, l'ancien secrétaire général de

Pompidou. Et puis c'est comme ça dans la vie, c'est quand même beau l'amitié. Il me dit que ce n'est pas la peine de ressortir du bureau, je vous embauche tout de suite et c'est vous qui ferez l'école. Donc du coup je suis un peu surpris, j'avais quand même imaginé ma vie autrement, j'avais envie de faire une rupture de l'enseignement... Je fais cette expérience, je fais ce rapport, je romps, j'exerce. Mais lui, il me dit de faire ce rapport et vous prenez la direction de l'école. Je réfléchi un peu et je me lance dans un truc infernal en septembre 81, et il me dit sans boutade qu'il faut ouvrir l'école en septembre 82. A cette époque j'étais dans une fougue, une puissance et je prends ça comme une délégation réelle de négation de pouvoir et j'en oublie toute la réglementation et je me lance. Je cherche les locaux, je les trouve, ils sont toujours les ateliers de cette école, rue Saint Severin dans le 11^{e}, l'école c'est l'ENSCI. Je négocie avec le propriétaire comme quoi l'État va lui acheter, il s'inquiète un peu et je lui dis que ce n'est pas grave, qu'on vous louera la première année et puis on déduira le prix du loyer quand on achètera et il accepte. La gauche était très puissante en 1981. Après je commence à meubler en achetant des trucs, en faisant des travaux moi-même, en prenant des artisans, en passant des commandes. Après on m'associe un directeur qui était un directeur qui venait de l'école d'ingénieur de Paris, Jean Bonzage, qui lui avait plutôt toute la dimension administrative et relationnelle des institutions. Moi je prends la direction pédagogique et lui administrative et puis on se voit très peu. Jack Lang veut à ce moment-là me rencontrer, je l'emmène voir les locaux qu'il trouve formidable et il me dit que ce serait bien d'avoir un président de premier plan, étant copain avec Jean Prouvé, il va voir Jean Prouvé. Celui-ci accepte et il dit que ce serait mieux s'il y avait Charlotte Perriand avec nous... J'ouvre l'école avec des étudiants que je recrute en passant une annonce dans le journal, les gens entendent, viennent me voir et je fais des entretiens en tête à tête. Quand ce n'était pas des étudiants, je les prends comme professeur, responsable d'atelier, conférencier et j'ouvre l'école en septembre 82 avec déjà trente étudiants dont tout le monde est responsable de tout. La règle c'était que ce soit une école où il n'y avait pas de professeurs, le principe c'était une école qui était un lieu. On vient dans ce lieu et on vient avec un projet. Pour ce projet, on vous nomme un tuteur, un assistant qui avait été des fois quelqu'un qui avait voulu rentrer dans cette école mais qui avait déjà fait des études et qui avait envie de faire des études complémentaires. Comme moi je n'aime pas les étudiants trop âgés, je voulais une école de jeunes donc je prends ces étudiants qui voulaient revenir dans l'école comme un tuteur ou assistant d'un à deux étudiants qui viennent avec des projets. Et moi je serais au-dessus pour tenir l'ensemble et on cherche à l'extérieur des intervenants qui pourront aider au développement du projet. Il n'y a pas d'enseignants permanents, il n'y a que des enseignants qui viennent selon l'intérêt du projet. Cela peut paraître une école parce qu'il faut quand même apprendre à parler anglais au bout d'un an, savoir-faire de la photo etc mais à côté de ça ce n'était que de l'expérimentation. C'est ce qu'on appelait

les modules d'acquisition des savoirs indispensables et là on prend des professeurs, un professeur d'anglais que j'avais rencontré et qui viendrait d'apprendre de l'anglais à des gens qui n'auraient que des rudiments, avec des niveaux très variables, mais encore un professeur de mathématique que j'avais connu. Je pensais que c'était important puisque j'avais prévu un certain nombre de baccalauréats littéraires et scientifiques. Puis un professeur de photographie. J'appelais tout ça des modules. On va donc chercher des savoirs là pour un projet, mais aussi des acquis indispensables quand on veut (on prend rendez-vous pour des cours d'anglais par exemple). L'école est un sorte de pépinière et donc je découvre que c'est ma vie et en même temps la vie que je n'ai pas eu. C'est un ensemble de choses avec le politique au plus haut niveau puisqu'il y a le ministre qui vient régulièrement, le délégué aux arts plastiques, les directeurs d'écoles étrangères, c'est un endroit magnifique. Du coup elle est jalousée. Je suis un des premiers à avoir fait un établissement public industriel et commercial, on signe des contrats, on commence à faire des équivalences de diplôme d'ingénieur et pas de diplôme d'architecte. L'école grossit et je m'aperçois à la fin que je n'ai plus qu'à gérer l'école, gérer les conflits et je démissionne en 1984. En 1984, je leurs dis « je vous abandonne, moi en fin de compte ce que j'aime c'est faire les projets ». Et donc à la rentrée 1984, je fais la dernière rentrée, je recrute et met tout en place, et je m'en vais. Et donc je suis partie en janvier 1985. Et là je commence enfin ma vie professionnelle, on peut dire que je finis mes études à ce moment-là.

L'idée c'est d'avoir une école avec pas de plus de 300 étudiants. On avait fait un essai pour voir jusqu'à combien on pouvait appeler les étudiants par leur nom et au-delà de 300 cela devient compliqué. Le minimum c'est 3, la moyenne 30, le maximum 300. Je fonctionnais toujours par un tiers, un tiers, un tiers, les budgets etc. Un tiers d'argent à l'extérieur, un tiers de compétences extérieures, un tiers de compétences intérieures. Fallait toujours être trois, jamais deux. Je m'en vais en 85 et commence ma vie professionnelle. On me propose des commandes publiques, on me dit « Par rapport à ce que j'avais fait avant, pour les festivals etc, vous avez une bonne relation avec les artistes, vous pourriez être un modérateur, un médiateur de la commande publique », donc l'artiste, le terrain sur lequel l'œuvre va être construite et la relation avec l'artiste qui en général est un personnage qui n'a pas les compétences pour comprendre sa commande, y compris réglementairement et administrativement. Ils me donnent trois commandes impossibles à réaliser dont Daniel Buren. Et moi je pars avec la même fougue de 1981, je décide de sortir ces trois commandes. Il me passe commande en juillet 1985 et il me dit qu'on sera battu en juillet 1986, il faut finir en juillet 1986. Je décide de ne pas partir en vacances, de me structurer, parce que je n'avais pas de local ni rien. Je prends des étudiants de l'école parce qu'il y en a plein qui voulaient travailler avec moi, qui voulaient quitter l'école en même temps que moi, qui sont restés des amis très proches. Je loue un atelier de Paris et je me lance dans

ce que j'ai appelé un *atelier de production des idées réunies* qui est de pouvoir peut-être être un atelier de prototypes. Dans ce temps-là je fais le Magasin à Grenoble pendant six mois, une des premières architectures que je fais, et l'œuvre de Daniel Buren au Palais Royal. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela a été puisque pour les deux j'ai été mis au pénal parce que je n'ai pas demandé de permis de construire pour les deux. Je pensais que le magasin c'était dedans donc il n'y avait pas besoin de permis, et moi je n'étais pas architecte donc je ne pouvais être l'architecte du Magasin.. C'était un ERP... Moi je pensais que c'était comme un festival... Et pour Daniel Buren vu que c'est une commande artistique, je ne dépose pas de permis de construire mais du coup cela devient un débat profond. Est-ce qu'on ne peut pas considérer que le transformation d'un lieu industriel en Centre d'art, cela ne peut pas avoir le confort d'un lieu de production ? Et là je retrouve ce que j'avais imaginé, soit c'est quoi une architecture économe ? C'est quoi un bâtiment qui existe ? C'est quoi sa réversibilité ? C'est quoi cette nouvelle activité qui pourrait se caler dans l'état du bâtiment ? Avant les hommes y travaillaient, pourquoi amener des œuvres d'art nécessiterait plus de règles que presque le code du travail ? On rentre dans des débats compliqués mais que je gagne. Et donc le Magasin est le premier centre d'art français et un bâtiment qui pose toutes les questions de la réhabilitation. C'est intéressant de prendre un bâtiment existant si ça coûte moins cher qu'un bâtiment neuf. Alors que si vous calquez la réglementation telle qu'elle est faîte pour un bâtiment existant, cela coûte plus cher de réhabiliter que de construire. On voit bien que la réglementation est faite pour consommer. Et on peut arriver maintenant à la réglementation du développement durable qui n'est essentiellement faite que pour détruire ce que l'on a et au prétexte que c'est mal construit de construire autre chose pour relancer l'économie du bâtiment. Elle est déjà caduque dans beaucoup d'endroits, elle a beaucoup d'exigences techniques et technologiques et elle ne correspond pas aux compétences du bâti au même titre que quand on a voulu trop industrialiser le bâtiment sur le modèle de l'automobile. On n'a pas pu construire des maisons sur le modèle des avions parce que ce n'est pas le même argent, parce que c'est de 1 à 1000 la différence entre un avion et une maison, une voiture et une maison c'est de 1 à 100. On ne peut pas comparer l'industrialisation pour un avion et pour une maison. Aujourd'hui on ne peut pas faire une maison qui serait indépendante et autonome en utilisant des matériaux qui sont sur le marché dont chacun ne répond qu'à un des éléments des critères définis et l'assemblage de tous ces éléments n'est pas un critère général de Haute Qualité Environnementale puisqu'on peut avoir en effet un qui fait une économie de la consommation fossile et ce matériaux pour le faire il faut beaucoup de matériaux fossiles, il faut le recycler donc en effet aucun architecte ne se pose cette question, il va du mur vertical végétal au toit de panneaux solaires, voir la domotique où on contrôle l'ouverture et la fermeture des fenêtres en fonction des rayons du soleil et non pas en fonction de la vie intérieure. Donc je commence à

faire ce bâtiment où je remets en cause la température, la lumière, l'accessibilité. Et je relis les deux, le magasin à l'œuvre de Daniel Buren. L'œuvre d'art va permettre d'occuper un espace public et de faire partir les voitures de cet endroit, d'en faire une aire de jeu alors que c'est une œuvre. Et donc je fais de ces deux objets un même objet. Je finis les rapports en mars-juin 1986. Jack Lang n'est plus ministre et je me retrouve tout seul à finir les deux. Je me confronte à un nouveau ministre. Un ensemble de choses font que tout bascule. Je me retrouve seul à être comme un intermédiaire politique entre mes anciens commanditaires qui étaient des ministres, des maires qui ne sont plus, les gens qu'ils avaient désigné comme futur directeur, comme artiste qui sont perdus livrés à eux même et moi je me retrouve à essayer de négocier tout ça pour que ça se termine, considérant que c'est de l'argent public, c'est la République, la continuité de la commande publique et donc j'en fais un lieu de débat et donc on peut dire que je finis ma formation en juin 1986. Je suis en parfait état de commencer à faire de l'architecture. Donc c'est bien l'art qui a toujours été le moteur, ce sont l'art, l'enseignement et l'expérimentation qui ont toujours été le moteur.

Léa Mosconi : Vous continuez à ce moment-là d'avoir des rapports avec l'école ou c'est quelque chose que vous laissez derrière vous ?

Patrick Bouchain : Complètement, je sors complètement de l'école. Je considère que puisque je m'en vais, je l'abandonne à ceux qui la voulaient et donc d'ailleurs c'est assez drôle puisque tous les six ans l'école est en conflit, en rupture avec les nouveaux et anciens étudiants. Elle est en grève à peu près tous les cinq - six ans et la seule personne qu'ils vienne voir c'est moi. Ils pensent que je vais être le juge de paix, la personne qui va rappeler les principes et donc là j'ai fait une très grande promenade avec des étudiants que je ne connaissais pas il y a 2-3 mois... Je re-raconte comment l'école aurait dû être, je m'aperçois encore qu'elle est très présente dans son mode de fonctionnement mais que dans son apparence elle n'y est plus, que les étudiants portent encore cet esprit. C'est le corps enseignement, l'environnement institutionnel qui ne cesse de vouloir corriger l'école. Quand il y a des étudiants qui sortent et que des gens les embauchent, on me dit que c'est incroyable j'ai l'impression de te voir... Pourtant je ne connais pas l'étudiant, non plus les professeurs qui enseignent et puis je ne suis jamais retourné à l'école. J'ai refusé. Donc à chaque fois que je vois des étudiants, on se voit dans la rue, je leurs dis de choisir un lieu public que vous aimez. La dernière qu'on a faite c'était peut-être la plus belle que j'ai faite, on est parti de la Grand Bibliothèque, de la passerelle et on est allé jusqu'à Vitry en marchant le long des berges de la Seine pour finir par un apéro dans un jardin public de Vitry. C'était une promenade urbaine, en racontant un peu ce que j'avais fait à Vitry, un studio, un théâtre... Je fais toujours une promenade urbaine avec

eux en leurs rappelant que tout ce qu'on fait est présent partout, les poignées de fenêtres, les voitures, le trottoir, etc. Je suis très attachée à cette école. Je ne sais pas si vous avez mais il y a eu un petit Garibaldi qui vient de sortir. C'est drôle parce que c'est un copain journaliste qui a pleins de trucs sur l'école, et je lui dis que ça n'intéresse personne et donc il est allé proposer Isabelle Farci de le faire, et donc lui-même il s'est replongé... moi je lui ai dit que je ne veux pas retourner à l'école, voir les professeurs, « moi je te raconte l'histoire de l'école et toi tu vas faire ton enquête en disant que tu ne m'as pas vu pour ne pas donner l'impression que je téléguide le truc. » Ce livre est assez juste parce qu'il montre les dérives, l'utopie... Alors après en 1986, je ne sais pas trop quoi faire parce que je n'ai jamais fait ce métier et à ce moment je fais un deuxième saut invraisemblable puisque Jack Lang me dit « je suis dans l'opposition, je veux créer une structure de reconquête du pouvoir, est-ce que vous voulez être mon secrétaire ? ». Je suis donc son secrétaire de 1986 à 1988 dans une structure qu'on a créée tous les deux qui s'appelle « Allons z'idées » dont le principe était de s'appuyer sur tout ce qu'on avait fait et de regrouper autour de nous les gens pour les élections de 1988. Jack Lang redevient Ministre en 1988, député, Maire de Blois et à l'époque on avait le droit de cumuler ce qui est invraisemblable, parce que quand vous êtes ministre, député et maire c'est la chaîne idéale pour expérimenter. Vous êtes celui qui est dans l'exécutif, dans le législatif et dans la production. Et il me dit « c'est simple Patrick vous êtes le Maire de Blois. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Vous êtes le vice maire. Il y aura des élus etc mais je vous donne toute délégation. » J'arrive à Blois, je me prends au jeu, ville de taille moyenne de 60 000 habitants, ville quand même assez protégée, la Loire, monuments historiques avec le château etc. Parallèlement à ça, j'avais milité avec des gens qui avaient fait 68, assez jeunes, ils étaient lycéens, ils étaient plus jeunes que moi, avec qui j'avais fait des objets, par endroit j'avais besoin de m'associer à des architectes. Jean qui est un gauchiste, un positionnel notoire avait milité dans les mouvements qui s'appelaient *Les Ateliers Publics d'Architecture et d'Urbanisme* auxquels j'avais adhéré et je les avais aidé à faire en sorte que cette revendication soit entendable. Eux ils avaient une revendication un peu trop revendicatrice. En 1981, dans les 110 propositions de François Mitterrand il y avait la dissolution de l'Ordre et la création des Ateliers Publics. Et donc quand je suis allé avec eux voir le Ministre du Logement, il m'a dit que c'est une province électorale, on ne pourra jamais dissoudre l'Ordre ni créer des Ateliers Publics d'Architecture et d'Urbanisme. Moi je n'y pense plus. Il vient m'aider pour l'école et puis quand arrive cette proposition de prendre Blois, je rappelle Jean et je lui dis c'est l'occasion puisque je suis vice maire, on va monter un atelier public d'architecture et d'urbanisme. On démontre que la maîtrise d'œuvre publique c'est la meilleure maîtrise d'œuvre si elle est capable d'intégrer la maîtrise d'œuvre privée. Il faut qu'elle l'intègre comme dans un cadre qui est l'art urbain. Il faut que nous ayons la vision globale, on va chercher le maître d'œuvre privé. Je le dis à Jack

Lang et me dit de faire ce que vous voulez. Comme on est contrôlé par le Préfet, on a ce qu'on appelle le contrôle de l'égalité sur toutes les choses que l'on veut voter. Le Préfet était assez disponible à m'entendre parce que Jack Lang était une personnalité avec beaucoup d'autorité, et donc accepte que nous fassions un *Atelier Public* à titre expérimental pour éventuellement restructurer la maîtrise d'œuvre publique mais je ne veux pas que vous fassiez une structure pérenne. J'accepte la structure expérimentale. Il me dit que ça ne sera pas un atelier public rattaché à un service de la ville mais, il voit bien que j'essaye de le piéger, ce sera une association et je serais dans l'association, la préfecture sera représentée dans l'association par le directeur départemental de l'équipement. Et moi je fais exprès et je dis que dans l'association il y aura l'ancien adjoint à l'urbanisme de l'année précédente, un homme de droite. Je considère qu'il ne peut pas y avoir une rupture totale. Je commence donc à défendre une structure qui intègre des points de vue apparemment contradictoires. Je mets l'adjoint à l'urbanisme de Blois nouvellement élu et puis après je mets des personnalités extérieures pour me protéger et je crée un Atelier Public. Et donc pendant un mandat soit 5 ans, je suis le vice maire et le directeur de l'Atelier Public. J'ai autorité complète sur l'Atelier Publique. Je lance un programme phénoménale, on écrit un très beau texte avec Jean sur ce que c'est l'art urbain, sur ces cinq sites expérimentaux qui vont démontrer qu'on peut aborder la maîtrise d'œuvre, le design, l'architecture, le paysage et l'urbanisme de manière coordonnée. On fait donc cinq lieux, on prend un truc de centre-ville de périphérie, dans la périphérie on prend un truc qui touche le paysage, dans le centre-ville on prend le cœur historique et le plateau du XIX° siècle avec un faubourg très abîmé. Ça faisait 30 ans que les blésois voulait un troisième pont parce qu'en effet il y avait eu un très beau pont du XVIII° siècle fait pas les architectes Gabriel et il y a eu un pont autoroutier, une sorte de pont affreux. Et nous on défend un pont urbain en disant que c'est ce pont qui va relier les deux rives de la Loire et on revendique de faire la maîtrise d'œuvre, ce qui ne s'est jamais fait en France. On l'obtient. On dit « puisque c'est un pont urbain, c'est à l'*Atelier Public* de le faire et non pas à la DDE ». Comme j'ai le directeur de la DDE dans mon association, il en convient de faire un pont qui va d'une rive à une rive plutôt qu'un pont qui fait le prolongement d'un grand axe routier. On obtient que la ville soit maître d'ouvrage du pont ce qui n'est jamais le cas. J'ai été le convaincre le Ministre. C'est un très beau pont. On transforme le plateau, on transforme une zone d'activités dans laquelle on commence à mixer logements et activités, on arrête les zones mono-orientées. On met un lycée agricole, des logements pavillonnaires. On démontre que par notre méthode on relance la commande privée ; on démontre que cette vision globale permet que sur tout acte il y ait un architecte et non pas des architectes de complaisance. Au début on a donc les architectes et l'Ordre des architectes contre nous. Je fais plusieurs réunions publiques pour leurs dire d'attendre un ou deux ans que je relance la commande publique. On change tout le rapport de la maîtrise

d’œuvre, tout le rapport même économique pour revenir toujours sur la qualité humaine puisqu'elle comprend la dimension historique, écologique, sociale, urbaine, financière, symbolique, etc... Ce qui fait que je fais 5 ans, je suis un peu épuisé. Entre temps Jack Lang devient Ministre de l’Éducation et il me donne Jussieu à faire, puis les Tuileries. J'avais trois choses, j'étais harcelé et je dis à Jack que j'arrête, il est réélu en 1988, j'arrête et il s’ennuie, d'abord parce qu'on s'entend bien, tout sujet était un sujet de débat. Quand il se promenait en ville, il y avait toujours quelqu'un, un commerçant, un trottoir... après un parent d'élève, une école... Comme moi je lui donnais pas mal d'arguments, c'était un sujet de débat dans l'intérêt général, ce n'était pas un sujet stérile. Moi j'avais pris l'opposition avec moi parce que je pense que l’opposition n’est pas toute mauvaise, donc j'avais introduit un débat positif dans le sens de l'intérêt général. Au Conseil Municipal, j'avais des fois des dossiers qui étaient déformés par les élus de l'opposition, qui ne déformaient pas pour faire chier la gauche mais dans un intérêt général. Donc je ne peux plus faire ce genre de choses et je m'installe ici et maintenant je vais faire mon métier. C'est comme le « troisième diplôme », je connais comment fonctionne la commande publique, j'ai envie de faire. Je m'installe il y a 20 ans et après je garde une relation avec tout le monde, les anciens élus, les anciens ministres, les anciens préfets, les anciens professeurs... J'ai constitué un capital et maintenant je vais aller chercher... Je pense que je suis un des rares architectes a donné du travail aux autres architectes. Ça m'arrive qu'on m'appelle, que je ne puisse pas le faire mais vous devriez le faire avec un tel mais ils ont besoin d'un visa alors des fois bénévolement je fais le visa d'un projet que l'on veut me donner que je donne à quelqu'un et cette personne vient me voir... On me prête une autorité supérieure à celle que j'ai, parce que moi je n'ai pas de fonction institutionnelle, et en même temps j'ai une autorité transversale.

Léa Mosconi : Dans vos années de formation, juste après 68, il y a un événement qui s'appelle le Club de Rome, et je voulais savoir si c'est quelque chose dont on a parlé à l'époque. Est-ce que c'est quelque chose dont éventuellement vous vous nourrissez ?

Patrick Bouchain : Aucune influence. Maintenant l'influence est dans tout mouvement après 68, mouvement expérimental avec lequel je n'étais pas d'accord sur le plan idéologique mais sur lequel j'étais d'accord sur le plan de la contestation du système établi. Alors c'est le retour à la campagne, tous ces urbains qui décident d'aller à la campagne, qui décident de ne pas faire leur métier. J'ai eu plein de copains qui avaient fait des parents qui avaient fait Mines, Centrale, qui se trouvent à un moment donné démunis devant le métier qu'on leurs fait faire, ou des gens qui avaient fait de l'agroalimentaire mais qui n'ont pas envie de faire vétérinaire ou chimiste mais qui veulent être dans l'agroalimentaire de production massive, donc tous ces gens-là

sont en même temps les mêmes que ceux qui contestaient l'institution théâtrale, muséale et autre... Tous ces ingénieurs qui sont l'élite, décident de faire une expérience peut-être moins joyeuse que la mienne avec la campagne, la dureté du monde agricole. C'est par eux que je suis informée des grandes décisions européennes et législatives parce qu'ils les subissent plus que moi. Moi je me mets tout le temps en retrait, je vois la loi arriver, je me débrouille... et eux quand vous êtes un agriculteur, un éleveur, vous pouvez construire dans une zone non constructive dans un parc régional... donc du coup j'apprends ça par ces gens-là qui sont les premiers écologistes, même les premiers libertaires... un narco-libertaire. Pour retourner non pas dans un mouvement de violence mais dans un mouvement violent dans la campagne. Ils remettent en cause tout le système de production. Quand vous êtes d'un seul coup éleveur, vous décidez de vivre de votre fromage de chèvre mais que pour vendre votre fromage de chèvre il faut que votre bergerie, votre chèvrerie soit aux normes européennes sinon vous êtes interdit de vente de fromages de fromages donc c'est plus dur... Je suis informé par ça, je suis toute la politique réglementaire européenne et tout le débat sur justement la prise de conscience écologique mais qui est une prise de conscience de pure forme.

Léa Mosconi : Et donc en quelque sorte est-ce que vos réflexions participent d'un questionnement générationnel ? Oui dans la mesure où vous évoquez justement cette prise de conscience dans d'autres sphères, mais non dans le rapport avec vos camarades d'architecture qui ont d'autres des préoccupations, d'après ce j'ai cru comprendre.

Patrick Bouchain : Pas du tout oui. Il y a selon moi ceux qui vivent sur la lancée du logement social qui sont couverts de commandes et qui ne se posent aucune question ; ils continuent à produire du logement en préfabrication lourde. Ils pensent que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Ils acceptent tout pour avoir la commande, les grandes, les petites. Et à côté il y a quand même des gens qui se posent des questions. C'est comme si j'étais une génération d'entre-deux, je suis le jeune de ceux qui vivaient sur cette lancée du logement social et je suis le vieux, tous les gens qui sont nés en 44-45, pour certains qui commencent à se poser la question de la modernité, qui deviennent des post-moderne, cela je ne les comprends pas, je les trouve réactionnaires et eux m'assimilent à la modernité et ne comprennent pas. Puis après eux-mêmes se posent des questions s'ils sont sur une bonne voie etc. On voit arriver ce dispositif environnemental, une architecture de développement durable, le discours du développement durable qui arrive lentement. Moi j'en fais déjà sans le savoir. Pour certains je suis un modèle et quand je les rencontre, ils s'aperçoivent que je ne suis pas leur modèle parce que par exemple, je construis en bois non pas parce que je suis développement durable mais par nécessité financière, par nécessité de

l'adaptation de l'architecture à sa fonction, le bois étant un matériau réemployable, recyclable mais au sens de l'usage, je n'ai pas pensé qu'il était bon pour la planète de construire en bois... Il y a des moments on croit que je suis l'avant-garde et pas du tout, et puis d'autres qui sont devant et qui me regardent... Et puis à chaque fois cette rencontre paraît juste puis elle explose, elle ne rencontre pas d'adhésion. Parce que même avec des gens qui sont un peu plus jeunes que moi qui sont Rudy Ricciotti, Philippe Starck. J'ai travaillé avec et quand j'étais à l'école de création industrielle, ce dernier se servait de l'école pour embaucher des jeunes de l'école comme atelier de prototypes dont j'ai très souvent travaillé avec lui. Après il me fait faire une maison avec Louis Les Trois Suisses, il veut une maison écologique, en bois, etc.. En regardant l'œuvre de Philippe on voit bien que cette maison est à nous et pas à lui, il n'a jamais produit un truc pareil et lui il essaye de la détourner mais il n'a pas vu comment on la construite. Et même Rudy Ricciotti qui a écrit son texte contre l'HQE, il en fait une sorte de pamphlet combatif, mais je lui dis que ce n'est pas l'intérêt, de faire un manifeste pour s'attaquer aux ayatollahs du développement durable. Quand tu construis, par l'acte de construire, tu dois démontrer qu'on peut construire de l'architecture contemporaine dans un développement durable. Il faut que ta construction soit un manifeste, il ne faut pas qu'il y ait un manifeste écrit et après que tu produises une architecture comme tu en produits. En gros tu écris un manifeste de l'HQE pour te libérer des contraintes et faire une architecture capricieuse.

Léa Mosconi : Comment a-t-il réagit ?

Patrick Bouchain : Il me dit toujours que toi c'est plus facile parce que je fais de la politique, sous-entendu que tu ne fais pas de l'architecture...Alors moi je discute, je suis très copain avec Lacaton et Vassal. J'aime bien ce qu'ils font. Je leur dit quand même qu'une rose ce n'est pas un homme. Quand ils disent que l'on peut habiter une serre parce que nous serions comme des rose, je trouve ça un peu exagéré ; quand je dors, je n'ai pas envie que d'un coup la maison se mette à s'ouvrir sous prétexte que la température est élevée. Je ne veux pas d'une maison automatique, je veux pouvoir ouvrir ma fenêtre. C'est peut être psychologique, physique mais je ne veux pas que la fenêtre s'ouvre conter mon gré.

Ils travaillent sur le procédé mais moi je travaille dans le processus : qu'est-ce qui va produire comme forme. Une fois ils n'ont pas été très sympas, ils ont visité le *Lieu Unique*, parce que tout le monde voulait gagner, et quand ils sont venus voir presque fini et comme c'était mal fini parce qu'on était en retard, ce qui est ressorti de cette visite, que la prochaine fois on saura qu'il faut construire comme un cochon pour gagner. Ce que je peux comprendre pour ceux qui n'arrêtent pas de vouloir conduire l'architecture pour qu'elle soit que l'exécution d'une idée, et nous ici on dit que l'architecture doit être l'interprétation dans sa réalisation de l'idée que l'on avait de

construire un espace pour une fonction, c'est n'est pas une architecture fonctionnelle, c'est une architecture pleine de sens et de signes, elle n'est pas que fonctionnelle dans son intérêt organisationnel. Et donc les gens pensent que « oui lui il peut se le permettre de construire comme un cochon parce qu'il connaît les politiques : toi c'est trop facile tu connais le Ministre de la Culture... ». Moi je l'ai connu parce que je l'ai intéressé à ce débat, non par grâce à des contacts, je n'ai pas la Légion d'Honneur comme vous, je n'ai pas eu le Grand Prix d'Architecture comme vous.

Léa Mosconi : Vous avez beaucoup de débats de cet ordre-là ?

Patrick Bouchain : Oui. Quand j'ai fait la Biennale de Venise, que j'ai décidé de donner le Pavillon à de jeunes architectes en disant que je ne voulais pas le faire et que ça ne m'intéressait pas mais je ne peux pas le refuser et j'ai envie de le faire quand même j'ai envie de faire avec des gens avec qui je suis plus proches disons de trente de moins que moi, même plus.

Léa Mosconi : Mais cela a reçu une bonne réception?

Patrick Bouchain : Non pas du tout. Ils sont tous venus. Renzo Piano, Foster, Peter Cook, Dominique Perrault, Jean Nouvel. J'ai discuté avec eux, ils sont venus en douce... Après moi ce qui est formidable c'est que Jean-Jacques Perrin président de la région est venu, Jean-Marc Ayrault maire de Nantes est venu, Noël Mamère est venu, Jack Lang est venu. Les politiques sont venus voir le Pavillon de quelqu'un qui avait travaillé dans leur ville avec eux, pour voir ce que c'était. Moi je voulais qu'on parle d'architecture, qu'on parle de cette complexité à transmettre l'architecture dans une Biennale. Dominique Perrault m'a dit « Est-ce que tu pourrais m'envoyer le double de ton dossier ? » Sous-entendu, je n'ai même pas eu le temps d'aller voir le Pavillon. Moi je vais t'envoyer les plans du programme, parce que j'y ai habité trois mois, et quand il l'a reçu, c'est là que l'on voit bien comment ces gens-là vivent et qui sont venus le jour du vernissage et donc qui regardent et pour eux il y a rien. Et quand vous leurs dites que je suis resté trois moi et qu'il y a 4000 personnes qui ont couché, mangé et toutes les manifestations. Il me dit mais je n'aurais jamais cru que ce que j'ai vu lors du vernissage avait entraîné autant de choses. Mais même pour redonner le niveau, Jean-Louis Cohen fait cette année le commissariat de l'exposition et Jean-Louis me dit qu'il va mettre quelque chose à moi. Je lui dis que sur 100 projets, je ne vois pas ce que tu peux mettre, et il me dit ne pas s'inquiéter, qu'il se débrouille. Un jour son assistante m'appelle et me demande si je peux donner l'autorisation d'utiliser les droits de la photo pour montrer mon travail. Elle m'envoie la photo, et c'est celle du bar, du bar seul, un mec accoudé en train de boire et derrière les bouteilles de Nantes. Je me suis dit qu'en effet c'est peut-être marrant parce que je suis le seul à

montrer une photo habitée mais quand même présenter 100 projets et montrer pour moi qu'un bar, je trouve ça un peu scandaleux. Je suis tout à fait d'accord pour montrer un bar mais je vous signale que le bar ce n'est pas moi qui l'ai fait et donc je lui demande de mettre l'auteur du bar parce que j'avais rencontré quelqu'un qui était un jeune designer. Je trouve ça c'est très bien que vous m'ayez choisi mais mettez le nom du designer. Elle en a parlé à Jean-Louis et il lui a dit que ce n'est pas possible, nous ce qu'on veut c'est son nom, donc moi je lui dis que vous voulez mon nom pour montrer que vous êtes objectif … si c'est ça je choisirais moi-même la photo, et je choisis la photo.

Léa Mosconi : Vous avez choisi quel projet ?

Patrick Bouchain : Je choisi la photo où en fin de compte où il y a une rampe qui longe la façade, qui montre que cet endroit contrairement à ce qu'on dit est délaissé complet, idée de la non planification urbaine. Donc on ne comprend rien, il y a une rampe, une voiture dessus et un mec en bas avec une flèche. Pour Jean-Louis je suis un campeur, un spécialiste du camping parce qu'en effet je fais que des trucs éphémère, mais en effet tu fais des beaux campings.

Léa Mosconi : Pour revenir sur le *Lieu Unique* à Nantes, vous dites utiliser les rebuts et matériaux locaux, je vous cite : « C'est l'expression du gâché de la société actuelle, de la pollution et de la construction » pour le Channel à Calais, donc l'incinération devient le lieu. J'ai trouvé que cette phrase était très juste vous dites que c'est « le seul lieu où les animaux sont à l'égal des hommes ». Et à Roubaix pour la *Condition Publique* vous dites « Cette terre affectée par les activités industrielles, plutôt que de la jeter ailleurs pourquoi ne pas la garder sur place, faisant de cet objet un observatoire scientifique. » Quelque part est-ce qu'au travers de ces trois lieux, vous ne montrez qu'au-delà de cette question quantitative d'énergie que se posent aujourd'hui les architectes par rapport au développement durable, il est question aussi d'une crise culturelle et symbolique ?

Patrick Bouchain : Vous ne pouvez pas sur chaque bâtiment, pour des raisons de budget, pour des raisons de répondre à la commande, vous ne pouvez pas dire que vous me passez commande d'un théâtre et je vais faire un manifeste écologique, vous ne pouvez pas. Vous devez dire que j'en prends un petit peu. Il faut essayer de repérer dans chaque projet ce qu'il y a de plus contradictoire et en même temps ce qu'il y a de plus fédérateur. Et des fois ce qui est contradictoire est fédérateur, c'est perturbant cela permet de regarder les choses autrement. Donc le *Lieu Unique* à Nantes l'idée c'était d'essayer de faire, parce que j'en avais discuté avec Jean-Marc

Ayrault, comme il savait que j'avais fait la célébration du bicentenaire de la Révolution Française en 1989 que c'était posé la grande question en 1989 de comment on va célébrer 1993 ? Donc c'est pour cela que l'on avait célébrer 1989. Mais comme on me passait commande de célébrer la Bataille de la Nuit qui est le moment du basculement de la déclaration de la nation, de l'État français est déclaré le 22 septembre. Du coup moi c'est en 1993 mais on m'avait dit tu feras en 1989 une sorte de faux historique. Jean-Marc a posé cette question en disant « nous on a un projet, on aurait bien aimé faire quelque chose sur l'abolition de l'esclavage mais ce n'est pas sûr que la ville de Nantes soit prête à faire quelque chose sur l'abolition de l'esclavage. C'est une ville qui s'est totalement enrichie sur le commerce triangulaire et on n'a pas vraiment fait ce travail historique, il faut qu'on le fasse. Mais on ne va pas le faire maintenant, on ne va pas le faire au moment de l'an 200. Alors je lui dis que moi je suis prêt, je veux bien faire le *Lieu Unique*. Il me demande comment je vais faire ça. Je réponds que je trouverais. Et comme cela faisant longtemps que je voulais faire quelque chose sur l'immigration actuelle qui est une autre forme de commerce triangulaire sauf que là on voit les gens, alors qu'avant on ne les voyait pas. C'était commode on avait le café, la morue et l'or qui arrivaient et les immigrés on les collait ailleurs. Là c'est autre chose dans la circulation des marchandises, nous on avait besoin de main d'œuvre, aujourd'hui on vit avec ça et on ne le vit pas bien. D'ailleurs on n'est plus peut-être la République déclarée le 22 septembre qui dit que tout le monde est égal etc... Alors je cherche et puis quand j'avais travaillé avec le théâtre, j'avais compris que quand on faisait circuler les décors de théâtre, la réglementation n'était pas partout pareille. Quelque fois, vous aviez un décor qui était fait en polystyrène, en France c'est autorisé sur un plateau de scène parce qu'on a un rideau de fer et on dit que ce qui est sur la scène n'est pas dans la salle. Mais comme après on a appris qu'on met des rideaux de fer en France, moi j'ai participé à ce mouvement le plateau et la salle sont la même chose, mais en Allemagne ce n'est pas la même chose... Alors là je me dis qu'on va pouvoir peut-être faire un truc, on va prendre une réglementation, moi je voulais travailler sur la douane, j'avais deux copains, très grands avocats de droit de douane et cela m'avait énormément plus les conversations que j'avais eu avec eux parce que c'est la façon dont vous dénommez les choses qui fait que le produit à une taxe, s'il est autorisé ou pas, donc un crabe de Mer du Nord, on ne dit pas un crabe de Mer du Sud, il suffit donc de pêcher et de faire passer son bateau par une autre mer pour y gagner. Je trouvais ça formidable qu'un même objet dénommé différemment soit imposé et réglementé différemment. Moi je dis que je vais faire un truc là-dessus. Comme il y avait beaucoup d'immigrations dans le bâtiment, comme moi j'ai travaillé en Afrique et que j'ai sauvé, relevé des cases en terre etc au Nord de la Côte d'Ivoire et que ces maisons sont encore milles fois supérieures à toutes les théories à la con des constructions en terre européennes, je me dis « et si on faisait un chantier où on irait chercher quelqu'un dans son pays où il vit pour

apporter une technique que nous aimerions développer sur le plan scientifique et technique et dont nous ne sommes pas capables de le faire aussi bien que cette personne qui est considérée comme un analphabète voir comme une main d'œuvre chez nous ? » Je m'étais dit que je vais travailler sur ça. Comme j'ai mon meilleur ami Jean Lautray qui est un agro, qui en 68 a décidé de se marier avec une fille qui avait fait les Arts Décos, il me dit « je vais te présenter un très grand ami, un grand céramiste qui s'appelle Camille Viraud qui fait des cours de céramique à des jeunes français qui font des céramiques en France et il les amène en Afrique, parce qu'en Afrique il n'y a pas de tours, on prend la terre et on la met comme ça.. Quand on regarde une poterie africaine, elle est aussi précise et aussi centrée que le tour, c'est que le tour est un outil artificiel pour faire une poterie alors que peut-être que la poterie africaine est un tour mental, elle est centrée, la personne se concentrant peut produire un objet symétrique. Je trouve cette histoire vraiment belle que je vais voir Camille Viraud, je lui raconte mon histoire et me dit « c'est facile moi je pars au Mali et je regarde un peu les objets d'excellence dans les terres cuites et au retour je te montre ce que j'ai fait ». J'avais envie de faire une grand cuisson, je lui ai dit qu'on pourrait faire une pièce entière qui serait cuite, par exemple les sanitaires. Il me dit que ce sera compliqué, c'est beau, les africaines faisant les sanitaires en céramique. Quand il revient, il me dit qu'il y a trois sujets : des forgerons à Bamako qui récupèrent des bidons que l'industrie française jette, parce qu'on ne peut pas les recycler chez nous, et ces forgerons font du mobilier scolaire en remettant tout à plat avec son fils. Il m'envoie des photos c'est magnifique. Après il me montre un truc qui était absolument magnifique, des piroguiers de Ségou qui quand ils font des pirogues coupent les arbres, ils n'ont pas d'outils, ils font tout à la tronçonneuse, le seul outil c'est une petite tronçonneuse avec une agilité incroyable comme certains sculpteurs, Penone sculpte comme ça avec des outils pragmatiques. Ils ont une dextérité, ils ont un couteau qui tourne comme ça, ils sculptent complètement l'arbre alors qu'ils n'ont jamais été formé, c'est une sorte d'école de la rue. Il me dit qu'il y a pleins de chutes parce quand ils coupent les pirogues, les morceaux dans la planche rectangulaire tombent et il me demande si ça m'intéresserait. Il me dit : « écoutes il y a des femmes qui peignent des tissus, qui s'appellent des Bogolans, je pense qu'on pourrait faire quelque chose en textile ». Moi quand je vois ça, je veux les trois, donc je vais prendre des bidons et je vais m'en servir comme correcteur acoustique parce qu'une fois j'avais fait un concert aux Invalides et j'avais un acousticien magnifique qui me disait « Patrick écoutes tu as un problème d'acoustique c'est très simple, tu prends un parapluie, tu y mets de la laine ou de la paille, tu accroches le parapluie à une ficelle, tu fais jouer, tu en as 4 ou 5 comme ça, et au moment où tu as le point focal dans une coupole qui fait qu'il redescend tu pièges c'est tout. Il ne faut jamais faire de correction acoustique complète. C'est complètement bête, parce qu'il faut attendre que le musicien joue, il se place, le chef d'orchestre est là, les percussions, les cordes, etc, après tu fais jouer,

tu écoutes, tu te promènes, tu vois à un moment donné qu'il y a un point focal, hop tu montes un parapluie... ». Il avait corrigé pour trois fois rien, la chapelle. Et donc je me suis dit que je vais corriger l'acoustique par des bidons et de la paille, première idée. Après je vais peut-être faire toutes les menuiseries en Afrique, ce qui veut dire qu'on achète toujours des matières premières en Afrique et on les transforme en France avec une main d'œuvre africaine alors pourquoi on ne ferait pas faire un objet fini en Afrique avec une main d'œuvre africaine qui produit en Afrique et donc qui ferait une fenêtre qui serait pas une fenêtre comme nous. On achèterait une matière première pas chère et la main d'œuvre pas chère qu'on fait travailler en France, on achèterait à un juste prix, le prix français européen en Afrique qui serait multiplié par 10 ou par 100 pour l'achat du bois et on aurait un objet produit par un outil... Tous les ingénieurs me disent que je ne pourrais pas y arriver parce qu'il n'y a pas de normes et il n'y a pas de normes africaines pour une fenêtre donc avec les normes françaises et européennes ça ne marchera pas. Alors je cherche et je dis « et si c'est une œuvre d'art ? Si c'est un décor de théâtre ? Si j'achète un décor de théâtre ? Je n'achète pas une fenêtre, j'achète un décor de fenêtre ». Je dis que c'est une œuvre d'art, mais on me dit que non, et je demande alors comment se qualifie une œuvre d'art alors... Il suffit de relire Duchamp, tu prends une pissotière dans un musée et c'est une œuvre d'art. Donc là tu achètes un objet, tu le mets dans une scène nationale, c'est une œuvre d'art. Et donc du coup je prends comme principe que la grande partie des choses sera construites en Afrique et à son juste prix et ramenée en France par des africains qui ne seront pas des poseurs, et on prendra peut-être un poseur africain. Alors je raconte ça et on me dit « on a un an pour faire une scène nationale, tes histoires ça nous intéresse mais c'est de la politique, tu mets ça de côté, on verra ça après. » Alors je dis « non, c'est ça ou je ne le fais pas ». Il me dit que je ne vais pas y arriver, trouver l'argent pour le payer, le faire revenir et puis tu sais bien les africains ne sont pas ordonnés.. ». Je lui dis que j'ai un copain qui retourne en Afrique, il y travaille, ça va être mon commanditaire. Il est retourné en Afrique quand j'ai dit que j'allais commander à ce prix-là et 400 personnes se sont mis à disposition, tout a été fait en un mois. Donc moi j'étais encore au gros-œuvre quand tout était fini. Alors il m'appelait « Allô c'est Mamadou, Mr Patrick on voudrait vous poser une question, est-ce que vous êtes disponible » alors je dis oui et me réponds « attends, attends, je branche le haut-parleur (il paraît que c'était tout le village). C'est Mr Patrick qui vous parle [cris de joie du village], on voudrait savoir si c'est une petite comme ça, tu en veux combien.. ? ». Jamais je n'ai vu ça en tant qu'entrepreneur, on a raccroché, les pièces arrivaient. Alors du coup c'est arrivé et là, contrairement aux critiques de Lacaton et Vassal, c'est positif, un homme me dit « Attends toi tu mets des trucs comme ça dans l'architecture ? Tu récupères ? », c'est celui qui a fait le bar, alors je lui dis que oui et il me répond « Mais attends à côté de chez moi il y a un homme qui démolit des bateaux, des thoniers avec une pelleteuse, l'huissier est venu, on n'a plus

le droit de pêcher le thon, il faut du quota européen, le pêcheur à sa prime européenne, la démolition des bateaux en échange de prime, mais le monsieur n'a pas le temps de tout brûler, c'est énorme de tout brûler donc il y a un tas de bois » Moi je lui dis « Écoutes José tu ramènes un camion, moi je n'y vais pas, et donc c'est avec ça que l'on a fait la passerelle téléphérique, je vais la faire comme une passerelle de démolisseur. Rue du Renard, il y avait un immeuble où je vois une installation de passerelle de démolisseur, et je vois un africain qui fait un trou, qui met une planche, une deuxième planche, il écarte les deux planches, il coince le bois comme ça, je fais une photo. J'ai dessiné et après j'ai amené en disant qu'on va faire une passerelle de démolisseur dans lequel on mettre un bateau démoli et au-dessus duquel on mettra une correction acoustique de bidons. Donc maintenant on a un théâtre et si au XIXème siècle on avait des théâtre avec des petits anges, des petites trompettes, des femmes au seins nues, et bien là on a un théâtre à la limite du XX-XXIème siècle qui est l'expression du mépris de l'Afrique puisque on va jeter nos trucs pollués et on les ramène, du mépris des travailleurs en France puisqu'on détruit leur outil de travail sous prétexte que c'est du quota, et on a la passerelle de démolisseur. Donc je pense que c'est une salle chargée de signes que personne ne voit, il faut la raconter des fois il ne faut pas raconter une histoire, les gens le sentent ce théâtre, il a du sens et il n'est pas noir, je ne voulais pas le peindre parce que tous les théâtres sont toujours noirs, là je ne me suis pas posée la question de peindre ces bidons que tout le monde trouve beau qui sont à peu près les couleurs des bateaux et une harmonie s'est installée. Et donc pareil pour la *Condition Publique* puisque le bâtiment était inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Comme il ressemble à la Banque de France, pour faire chier le Maire, c'est un siècle d'immigration, on peut tenir un discours sur l'immigration et il me demande « tu vas tenir quoi comme discours avec ta façade en brique, tes arches etc, j'en ai rien à foutre.. » Alors je lui dis que si c'est inscrit, tout est inscrit, tout ce qui est sur le bâtiment est inscrit et à ce moment le préfet me dit que « non la terre est polluée, on ne peut pas faire un équipement publique sur une terre polluée » alors je lui dis « qu'est-ce qui vous dit que les murs ne sont pas pollués ? Les murs ils ont été montés avec quoi ? Donc pour moi tout le bâtiment est pollué ou rien n'est pollué. ». C'est la deuxième fois, sur Nantes le plafond était pollué et là le toit est pollué, donc si on pollue, vivons de notre pollution. Si cette pollution nous tue alors peut-être qu'on arrêtera de polluer. Si cette pollution on la jette en Afrique pour tuer les africains, on ne la verra pas.

Léa Mosconi : Pourquoi avoir opposé à *Haute Qualité Environnementale* la notion d'*Haute qualité humaine* ? Dans le fond, on a l'impression que ce que vous questionnez dans la HQE c'est à la fois une surmédiatisation du développement durable et la prolifération de dispositifs énergétiques

complexes dans l'architecture et dans la ville, ce n'est pas tant le fait de placer l'environnement au centre du débat. Quand vous remplacer *environnementale* par *humaine* cela renvoie manifestement au fait de placer l'homme devant l'environnement, ce qui semble en contradiction avec le fond de votre propos.

Patrick Bouchain : J'ai lu trop tardivement les *Trois Écologies* de Félix Guattari, c'est un peu comme Bruno Latour, qui est arrivé peu trop tardivement par ma formation qui en fin de compte a été marxisante, voilà il y a quand même des gens que j'ai évacués comme Bruno Latour, Paul Ricoeur... Et donc j'ai lu tardivement et j'ai compris à un moment donné que quand il dit que l'écosophie c'est mental, social et environnemental, il y a donc la technique, l'économique et le social et puis la culture. Et je me suis donc rendu compte que ça m'aidait à structurer un peu ce que j'ai fait, c'est-à-dire que je ne peux pas parler de Haute Qualité Environnementale si je ne parlais que de cet environnement, moi ce qui m'intéresse c'est l'économie, et ce qui m'intéresse encore plus c'est la culture, alors j'ai fait attention à parler et à dire autrement les choses, j'ai à ce moment-là supprimer le mot « réhabiliter » parce qu'il était mal utilisé, sur le plan politique parce que quand on réhabilite quelqu'un c'est qu'on lui a fait perdre son identité, son réhabilitation. Et j'ai lu un texte trop tardivement, peut-être parce qu'il n'était pas traduit en français, de Camillo Boito sur sa vision sur le patrimoine, donc comme lui il dit que le plus important c'est réparer, peut-être que ma façon de faire la réhabilitation est une forme de réparation sociale, culturelle, politique. Et après, j'ai lu aussi tardivement Jacques Ellul donc j'ai commencé à me dire que je vais travailler et réparer sur les choses. Je m'étais donc mis dans la réhabilitation de manière grossière. A l'époque les architectes ne s'intéressaient pas à la réhabilitation, c'était secondaire puisque le bâtiment existait donc l'architecture était faite et ce qu'on faisait dedans c'était une réparation mais ce n'était pas de l'architecture. Donc en faisant de la réhabilitation, je n'avais pas besoin de m'inscrire à l'Ordre parce que c'était considéré comme mineur. Comme les architectes se sont ensuite intéressés à la réhabilitation, parce que c'était un marché, on commençait à voir qu'on allait peut-être plus tout détruire, qu'on allait garder et donc y avoir un marché de l'architecture par la réhabilitation. La restauration étant réservée aux architectes, aux ACMH, aux architectes des bâtiments civils et pas les nationaux, aux ABF. Les architectes par la restauration pouvaient faire de la réhabilitation, et comme à un moment donné on a commencé à classer, inscrire des bâtiments, etc, on a vu des architectes faire de la réhabilitation, et de la réhabilitation comme je vous l'ai dit toute à l'heure, plus chère parce que la part historique a une valeur, et la part neuve en a une autre, et les deux cumulées c'est plus que la part neuve seule. C'est pour ça qu'il y a encore un débat long de dire est-ce qu'on réhabilite vraiment parce que ça coûte trop cher, la réglementation etc... Et comme moi entre temps j'avais travaillé avec Zingaro et autres et qu'ils m'avaient toujours dit

« ce qui est formidable quand tu travailles pour un animal, il ne parle pas, tu dois regarder comment il se comporte donc tu es obligé d'être modeste vis-à-vis de lui parce qu'il faut que tu regardes comment il se comporte pour faire une architecture qui lui corresponde. Tu ne peux pas lui demander son avis ». Du coup je m'étais dit qu'ils avaient raison parce que l'animal ne parle pas mais il parle par son comportement. Peut-être que l'architecture quand on l'abandonne elle ne parle pas et pourtant par sa présence elle parle, et elle revient sur ce droit, on peut dire qu'il y a le maître d'œuvre, il y a l'architecture et y a le commanditaire. Pour ce dernier, c'est plus facile de passer commande à un maître d'œuvre, mais s'il est obligé de passer par une architecture qui existe, il est obligé de faire rentrer là y compris toute l'histoire de l'humanité, donc c'est le réparer, le retrouver, et imaginer sur le plan social, et du coup on ne peut pas dire que la réglementation actuelle s'abstrait de toute l'histoire, ce n'est pas possible. La loi est issue d'un mille-feuilles de jurisprudences, mais je ne peux pas dire que je m'abstrais de tout ce qu'il y a avant sous prétexte que je peux commander et faire la tabula rasa. Je peux le dire aujourd'hui, je n'aurais pas pu le dire avant, mais intuitivement je ressentais ce genre de choses. Et donc je réponds en partie à votre question mais à chaque fois c'est partir de la situation qui existe ; c'est quand même une position situationniste de dire « quelle est la situation ? » et la situation je ne peux pas la prendre telle qu'elle est, il faut que je prenne du recul par rapport à la situation pour la voir mieux parce que si je la vois seule, je la vois dans un cône réduit, donc si je la vois avec du recul je la vois dans un cône ouvert. En même temps, il faut qu'après je retourne à la situation pour que, ayant agi sur cette situation, je puisse révéler la situation donc il faut que je me recule, que j'avance, que j'agisse etc... Je l'ai fait parce que je suis toujours dans une situation réelle. Mon interlocuteur, le premier qui vient me voir si c'est quelqu'un qui n'a pas de logement, qui vient d'être expulsé, si c'est un SDF, si c'est un élu en difficulté qui ne peut pas faire ce qu'il a obligation de faire sur le plan politique et social parce qu'il a été élu pour ça, il l'a promis et une pression de l'intérêt général se fait, il est dans la même situation que le SDF : pour moi c'est la même chose. A chaque fois je regarde la personne avec tout ce qu'elle a en elle, tout ce qu'elle veut porter d'intérêt général et je l'accompagne dans la réalisation et si l'intérêt général est grand comme ça et que le budget que l'on a est pour une seule petite partie, je ne vais pas dire que je ne le fais pas mais je fais la toute petite partie et je pense que celle-ci peut révéler l'intérêt général. C'était un peu la démarche qu'on avait à Venise, le titre de la Biennale était *Métacité*, moi-même je ne savais pas ce que ça voulait dire, alors on a cherché et un copain a dit « et si on faisait l'inverse » et moi je dis oui on va faire l'inverse, manger dormir etc, puis y en a un qui dit « Je pense que c'est un jeu de mots que vous faites... *Métavilla* ! » et moi j'ai entendu *Métavinicie* et d'autres ont considéré que c'est la Villa Palladienne, c'est parce qu'en effet on avait vu l'ensemble et après on a dit qu'on va rien faire, on va mettre une cuisine, des lits, une table... on pourrait dire que par rapport au sujet de la

Métacité, ils sont un peu gonflés. Et entretemps Burdett a tellement eu du mal à expliquer la *Métacité* à tout le monde que quand je suis revenue, je lui ai dit que j'avais une idée, qu'on va vivre dans le Pavillon, on va l'appeler *Métavilla*, et il me dit que c'est embêtant on n'appelle plus *Métacité* la Biennale.

Léa Mosconi : Dans le texte que vous avez écrit, vous êtes un peu critique par rapport au projet qu'a fait deux ans plus tôt Françoise-Hélène Jourda.

Patrick Bouchain : Si elle est là, ça ne m'intéresse pas. On m'avait proposé de le faire avec elle deux ans plus tôt parce qu'on m'avait dit : « on va mettre deux visions, la tienne et la sienne, et on va essayer de faire une vision de ces deux visions. » Je leurs dis « vous plaisantez ou quoi, je vais m'esquinter à lui expliquer que, je ne veux pas être méchant avec elle, ça ne m'intéresse pas, que je suis contre, on ne va pas faire un Pavillon où on va se regarder en chien de faïence et il me dit « Tu te rends compte tu refuses la Biennale ? ». Je lui répond « Ce n'est pas grave vous lui donnez. ». Et donc deux ans après, il vient me revoir pour des raisons pas toute à fait honnêtes, ils n'avaient plus d'argent et se sont dit qu'avec Patrick il va se débrouiller il va trouver de l'argent, avec toi ce ne sera pas cher, est-ce que tu veux la faire ? Et donc je leurs ai dit que non. C'était en juin et je leurs ai dit que je répondrais en septembre. Et pendant les vacances j'ai appelé des jeunes architectes pour qui j'avais suivi leurs diplômes, leurs recherches ou autres pour savoir si on le faisait ensemble. C'est marrant parce que, du coup, j'y vais avec eux, je suis pour eux un peu leur modèle et en même temps ils ont une perception fausse de ce que je fus. Je me dis que je vais fonctionner avec cette contradiction. Même si j'aime ce qu'ils font, je suis critique par rapport à ce qu'ils font, et puisqu'ils le font et qu'ils le font mieux que tous les autres... ce travail sur le terrain et peut-être que c'est trop artistique ou c'est comme une installation artistique, alors je dis que je ne porte aucune critique, ils sont comme ça, ils ont entre 25 et 30 ans, ils sont comme ça. Un peu comme ses enfants, un père peut aimer ses enfants et en même temps être opposé à ses enfants donc je leurs dis que « je serais un peu comme votre père, ce sera ma maison mais moi je ne ferais que le ménage, et j'ai fait le ménage pendant trois mois ». J'ai fait le linge, la vaisselle, etc.

Léa Mosconi : Comment vous positionnez-vous par rapport à ceux qui sont perçus comme les pionniers d'une architecture durable en France comme Françoise-Hélène Jourda ou Philippe Madec ?

Patrick Bouchain : Par exemple, Philippe Madec qui aime ce que je dis, qui aime bien comment je me comporte parce que moi à ce moment-là j'aime bien comment il se comporte mais je n'aime pas ce qu'il fait... Pour vous montrer à quel point ces

gens-là sont capables d'assumer des grandes décisions, ils gagne le concours de l'aménagement du Fort d'Aubervilliers et il m'appelle pour que je sois l'artisan de la destruction de ce que j'ai construit puisqu'il faut déplacer Zingaro parce qu'il y a que « toi qui peut déplacer Zingaro parce que si je passe Zingaro il va m'égorger...et toi en fin de compte comme tu as construit un bâtiment provisoire, éphémère, moi ça ne m'arrange pas qu'il soit là, il faut que tu le déplaces ». A ce moment-là je ne polémique pas, j'aurais très bien pu dire : « Attends Philippe est-ce que tu peux imaginer que Zingaro c'est déjà un signe de développement durable, on a construit sur un terrain abandonné par la DDE, on a construit avec nos propres moyens, on a créé une entreprise, on a auto-construit, on a restructuré l'endroit par l'arrivée des animaux, on a maintenu les jardins ouvriers et on donne le crottin des chevaux aux jardins ouvriers. Regardes ce qu'on a fait là-bas c'est une démarche libertaire mais qui est totalement développement durable... »

Léa Mosconi : Les discours des politiques, du moins de ceux que vous avez rencontré, convergent-ils vers ceux de Philippe Madec ou Françoise-Hélène Jourda sur l'approche du développement durable, ou la question écologique est-elle abordée de manière plus large ?

Patrick Bouchain : Il faut une vraie rupture. Un jour on n'aura plus. De nouvelles politiques émergeront par une situation. La situation n'est pas dramatique. Quand on pense qu'on a démoli ma rue, la rue Rambuteau soi-disant pour en faire une rue piétonne, je ne vois pas ce qu'on a fait. Si je fais le bilan de combien cela a coûté la démolition de cette rue, il aurait suffi de mettre deux bornes à l'entrée et deux panneaux pour dire que l'on fait une expérimentation... et cet argent on l'aurait mis dans le logement social ou dans les économies d'énergies, voilà une vraie politique au lieu de dépenser plus pour une rue piétonne avec un granit venant de Chine et tenir parallèlement à ça tenir un discours de développement durable sur les logements, personne n'y croit... son discours de développement durable, , son discours de l'amélioration de la vie, de la qualité de vie, de la sécurité, et on ne tient pas ça parce qu'on est encore trop riche. Que ce soit 10 ans, 20 ans, peu importe. La vraie prise de conscience c'est le manque et donc à ce moment-là le politique se ressaisira. Je pense que même des gens comme Madec ou Jourda retardent. Mais ils ont bonne conscience d'avoir fait un mur végétal.

Léa Mosconi : Comment abordez-vous la notion de « nature » ?

Patrick Bouchain : Je peux vous répondre avec les deux extrêmes. Quand on m'a appelé pour la Fondation de France qui pensait que pour construire des logements sociaux en Ardèche dans une petite commune qui voulait être aidée pour construire

des logements pour des gens modestes pour qu'il y ait une relève démocratique car eux n'ayant pas fait d'enfants, qui souhaitent prendre la suite, d'ailleurs aujourd'hui il n'y a que des résidences secondaires en Ardèche, soit il y a une perte démocratique, soit ce sont des gens qui ne sont pas concernés par la campagne, alors on dit qu'il faut construire des logements sociaux pour permettre de remettre une population. C'est poser la question de la nature parce qu'eux sont parti en 68 pour élever des chèvres, ils n'ont pas vraiment parlé de nature. Aujourd'hui ils se rendent compte que c'est dur, ils n'ont pas de retraite et donc on est arrivé, et il y a quand même cette idée de nature. Aujourd'hui l'étalement urbain, il vaut mieux construire la Tour Triangle, c'est plus écologique que l'étalement urbain : mais attends avant la campagne heureusement il y avait des fermes tous les 5km et on n'avait pas des fermes tous les 100km, on n'avait pas besoin de prendre sa voiture, on n'allait à pied, même l'école était foraine. C'est quoi cette nature que possède aujourd'hui l'Ardèche puisque c'était une nature cultivée par l'homme, il y avait des châtaigniers et aujourd'hui il n'y a plus de châtaignes parce que ce n'est pas rentable, qu'il y a un aménagement rurale qui est en voie de disparition avec des murs de soutènements magnifiques, c'est une autre époque, elle est quand même structurée, il y a quand même des gens qui font de la châtaignes de manière simple et qui ne vivent que par le ramassage de la châtaigne alors qu'ils ne sont même pas propriétaire de châtaigniers, donc c'est encore beau, c'est comme un glanage. Comment peut-on faire pour amener un logement social là pour des gens qui en fin de compte n'aiment pas la nature ? Parce que ce sont des gens qui sont déjà en ville, qui sont déjà exclus parce que ce sont de la première et deuxième couronne, et la troisième couronne on les met éventuellement dans des bourgs. Et là ce sont des gens qui désireraient habiter en pleine nature et pourtant qui ne sont pas des enfants et petits-enfants d'agriculteurs ou de paysans, c'est déjà la quatrième génération, pour eux ça n'existe plus. Comme l'immigration, la quatrième génération de maghrébins sont français à 100%, ils sont issus de mais ils ont français. Et donc là on a des gens qui sont issus du monde urbain mais qui ne peuvent plus y habiter et qui vont habiter à la campagne. C'est intéressant à Beaumont, comment peut-on habiter la campagne et avoir envie de nature mais quand même on est là parce qu'on est exclu parce qu'on est les plus pauvres, les invisibles que l'on doit cacher à la campagne mais on doit peut-être révéler ces invisibles car c'est peut-être des pionniers du développement durable parce que comme ils sont au chômage et qu'ils n'arrivent même pas à vivre en ville, de retourner à la campagne, ils sont peut-être les futurs agriculteurs ou ils sont les pionniers du Nord de l'Amérique quand à un moment des hommes ont quitté l'Irlande, la Pologne, l'Angleterre pour aller là-bas , ils n'étaient pas agriculteurs, du moins pas agriculteurs de cette terre-là. Et donc on s'est dit « Tiens est-ce que ces gens-là, on les met dans un terrain qui est classé, on est dans le parc régional ». Donc d'un côté vous classez de la nature du parc régional parce qu'il faut tout protéger puis après

vous avez besoin de terrain pour loger les pauvres et vous ne pouvez pas les loger parce que vous avez classé... alors du coup est-ce qu'on peut revoir le PLU pour déclasser un terrain pour rendre justice à un homme qui veut habiter à la campagne... c'est un beau sujet quand même ! Est-ce qu'on peut aussi faire en sorte qu'avec Ces habitants là il y a un respect de la nature par l'architecture qui va être là, non pas une architecture urbaine qui va être transporté à la campagne et qui va nier la campagne, mais une architecture qui va se nourrir de la ruralité. Et ça marche. En 5 ans on a fait trois maisons mais ce qui est intéressant c'est que les gens qui sont là ce sont des femmes, moi je crois beaucoup justement que les choses vont changer par les femmes, un parce qu'elles sont sous-représentées de manière scandaleuse à tous les niveaux et que peut-être dans ce domaine-là, et ce n'est pas pour dire qu'il y a une spécificité féminine, mais je pense que quand même le domestique leur appartient pour des raisons y compris de maternité, y a une dimension dans le rapport à l'habitat, à la naissance, du coup ici on a que des femmes qu'on appelle des femmes célibataires, divorcées peu importe, qui ont des enfants et qui ont éventuellement des emplois aidés, un RSA, un tiers temps, assistance à personnes handicapées, et donc on va travailler avec ces gens-là. Et ces gens-là sont heureux dans la nature et on voit bien qu'on a des enfants heureux d'être à cet endroit et qui du coup ils vont pouvoir aller à l'école dans leur petite commune parce que l'école elle est fermée, elle existe et prête à les recevoir. Peut-être que ces gens-là seront les futurs élus de cette toute petite commune. Donc on aura peut-être une femme nouvelle qui s'installe à la campagne. C'est vrai que je suis hyper positif. On gagnera plus de ça que de Françoise-Hélène Jourda... parce que quand je discute avec cette femme, elle n'a aucune conscience de toutes ces questions... mais intuitivement elle est dans ces questions, elle est dedans et elle les fait. Elle va chercher son bois pour allumer son poêle, elle trouve ça mieux que payer sa note d'électricité. C'est une vraie imagination sociale, une utopie sociale. Cette femme est dans une démarche utopique qui est comme toutes les démarches utopiques une démarche expérimentale qui est peut-être liée à un désir caché, une nécessité réelle et elle est peut-être là pour réduire le fossé entre la croyance et la puissance. Elle est 1 parmi 60 millions. Moi je préfère discuter avec cette femme qu'avec Mme Bateau.

Entretien avec Christian Cayes
Directeur du développement durable chez Vinci
Février 2015

Léa Mosconi : A quel moment est-ce que Vinci s'oriente vers la question du développement durable ? Est-ce que c'est déjà présent dans les années 1990 avec la société générale d'entreprise qui s'empare de ces questions ? Ou est-ce que c'est plus tard avec la création de Vinci et la restructuration du groupe qu'émerge cette question ? Ou bien est-ce que c'est encore plus tard dans les années 2000, avec le grenelle de l'environnement et avec les années 2000 où plus globalement dans le milieu du bâtiment cette question du développement durable est fortement présente ?

Christian Cayes : Alors c'est assez facile parce qu'en réalité le mot « développement durable » est apparu dans la législation française par l'article 116 de la loi sur les nouvelles régulations économiques de 2001 et sous décret d'application de 2002. Avant, même si tout le monde disait qu'il en faisait par-ci, par-là, le mot n'apparaissait pas donc il n'y avait rien. Donc c'est assez facile, comme Vinci est né à peu près en 2001, par la fusion du pôle BTP de Générale des Eaux et du pôle BTP de la Lyonnaise des Eaux, l'un s'appelant SGE et l'autre s'appelant GTN Construction, la fusion a donné le nom de Vinci et c'est à ce moment-là que les mots « développement durable » sont arrivés dans l'imaginaire collectif, dans l'imaginaire politique et dans l'univers médiatique. Donc les entreprises étant soumises, enfin quelques sociétés cotées étant soumises à cette nouvelle législation, Vinci, comme d'autres, s'est approprié le mot, même si on n'était pas friands de l'appellation marketing sur « développement durable ». Donc je réponds à votre première question comme ça.

Léa Mosconi : D'accord. Qu'est-ce que vous entendez par « ils n'étaient pas friands de l'appellation marketing *développement durable* » ? C'est que ça prenait forme sous une autre terminologie en interne au sein de Vinci ?

Christian Cayes : Vous savez chez Vinci, on est un peuple d'ingénieurs et un peuple d'entrepreneurs et ce n'est pas parce qu'on met une couche « développement durable » qu'on n'est pas profondément humains et rationnels. Donc on a vu arriver avec l'appellation « développement durable » des opérations de communication, des

opérations de marketing, et des opérations que je qualifierais de comptabilité puisque il s'agissait de faire du reporting social et reporting environnemental. Derrière ces mots-là se cachait beaucoup de magie, beaucoup d'illusions, beaucoup de choses totalement désagréables, alors que nous nous avions un vrai projet, tout au début des années 2000, donc à la vraie création de Vinci. C'est de partir sur un projet qu'on appelait « Performance Globale », c'est-à-dire que nous ne pourrions pas faire l'économie, compte tenu de notre secteur d'activité, d'un volet social extrêmement important. Donc on a commencé par un volet social, en disant : la sécurité pour nous c'est important, la lutte contre les discriminations pour nous c'est important, la formation pour nous c'est important, etc, etc… » Et ensuite on s'est dit, et compte tenu de nos activités et de ce que nous apprend au fur et à mesure le monde scientifique il est de notre devoir d'intégrer le plus rapidement possible des questions environnementales. (…) Compte tenu de nos activités on ne pouvait pas faire l'économie d'une entrée sociale, je vous l'ai dit, et d'une entrée environnementale. Ça n'a rien avoir avec une démarche imposée par l'extérieur, c'était simplement une démarche d'entrepreneur. C'était « pour faire bien nos métiers, il faut se comporter comme ça ». C'était notre projet collectif, notre projet politique. Ça tombait plutôt bien parce que la loi nous a permis de savoir de quoi on parlait et de mesurer… et quelque fois ça fait du mal mais on fait des plans d'action. Après s'est greffé, beaucoup plus tard sur le cas français, le Grenelle II et puis là l'article 225 qui nous tire encore plus haut. Ça va plutôt dans le bon sens, mais ce n'est pas ça qui nous a donné envie d'y aller.

Léa Mosconi : Donc si je comprends bien c'est surtout une réflexion sur la restructuration et sur les enjeux de Vinci lors de cette création ?

Christian Cayes : On n'appelle pas ça du tout « restructuration ». Pour nous c'est vraiment la construction. Après pour vous dire pourquoi ça nous a semblé extrêmement important c'est que… Alors là je vais faire un retour historique qui va surement être un peu complexe à comprendre. Donc historiquement nous sommes des constructeurs, et les constructeurs dans la chaine de valeur ce sont des gens qui répondent à des appels d'offres qui sont produits par d'autres. Et nous répondons donc à des appels d'offres sur papier à des gens qui veulent qu'on fasse bien, vite et pas cher. C'était ça historiquement et ça reste encore ça massivement les réponses aux appels d'offres de nos clients quand on est constructeur. Si les clients et si le marché n'est pas mûr en matière de développement durable, ou en attente en matière environnementale bien évidemment il refuse toute les variantes et toutes les solutions alternatives. Quand vous avez ça vous dites « Ce n'est pas gagné ». Donc nous avons fait une mutation stratégique extrêmement forte qui a consisté à se dire : Nous n'allons non plus rester dans la phase construction mais on va intégrer la phase

conception. Donc on va faire conception, construction… comme parallèlement s'est aperçu que partout sur terre un certain nombre de nos clients publics n'avaient plus les moyens de leurs ambitions on a trouvé des outils financiers. Donc on conçoit, on finance, on construit. Les outils financiers dont je vous parle ça s'appelle de la conception, ça s'appelle des partenariats public-privé, ça s'appelle de nouvelles formes de partenariat. Qui plaisent ou qui ne plaisent pas mais en tous cas quand on a besoin de quelque chose en général ça fonctionne. Et on fait les travaux. Et après évidemment ce surcoût que nous mettons, cet investissement que nous faisons sur nos ressources, nous nous en sortons sur l'exploitation dans la durée. Et donc quand vous êtes sur l'exploitation dans la durée, évidemment vous êtes sur une chaine de valeur beaucoup plus longue et donc les questions environnementales, comme les questions sociales d'ailleurs, vous pouvez les intégrer le plus en amont possible puisque c'est vous qui les gérez du début jusqu'à la fin. Si on vous demande un bâtiment BBC, Ohaus, passivhaus ou n'importe quoi, vous le faites jusqu'au jour de la livraison. Puis le jour de la livraison c'est bon, vous le livrez, vous partez. Si vous avez à le gérer pendant trente ou cinquante ans, là peut-être que vous mettrez…je ne sais pas moi : des ponts thermiques supplémentaires, peut-être que vous mettrez des fenêtres un peu différentes, une orientation légèrement différente… Peut-être que la moquette et les cloisons ou le vitrage, ça ne sera pas tout à fait la même chose. Vous voyez ce que je veux dire : le modèle économique et la prise en compte de l'environnement n'est pas la même chose si vous êtes simplement là pour faire des travaux et vous livrez à toute vitesse ou si vous allez gérer et exploiter l'ouvrage pendant plusieurs dizaine d'années. Donc la prise en compte de l'environnement devient évidente, et devient je dirais non pas critique mais très importante dans le modèle économique. Nous gérons par exemple… Vous êtes où vous ? Vous êtes de Paris ?

Léa Mosconi : Oui de Paris.

Christian Cayes : Bon vous savez qu'il y a l'autoroute A86 dont les pouvoirs publics n'arrivaient pas à boucler la fin et on a financé pour à peu près des milliards d'euros un tunnel. Ce tunnel on l'a financé intégralement. Ça veut dire qu'il n'y a eu aucune contribution publique et il n'y a pas un euro d'un citoyen. Notre modèle économique c'est sur soixante-dix ans. Donc ça veut dire que nous avons pris en considération dans la modélisation non seulement le trafic, mais le prix du kilowatt, le prix du baril, et un certain nombre de données climatiques et énergétiques ultra importantes pour l'équilibre économique jusqu'à 2086.

Léa Mosconi : D'accord.

Christian Cayes : Voilà ! C'est ça que j'essaye de vous dire, c'est que quand vous êtes sur des mandats de longs termes comme ça vous n'êtes pas en train de dire : Est-ce que je fais vert ou pas vert, ou plus vert pour être joli dans le paysage médiatique ? Mais votre modèle économique et la sécurisation de vos investisseurs elle est aussi basée là-dessus. Alors Vinci est un cas extrême, il ne faut pas généraliser. Après il ne faut pas non plus sous-estimer l'influence des lois. C'est aussi ce qui nous a obligés évidemment à prendre en considération l'environnement mais comme des entrants. Evidemment pour se faire plaisir et faire plaisir à la planète, mais quand c'est inscrit dans le modèle économique ça aide.

Léa Mosconi : C'est sûr. Vous avez partiellement répondu à ma deuxième question qui était : qu'est-ce qui a influencé l'orientation de Vinci vers une appropriation du développement durable ? Est-ce que les différentes rencontres sur le climat comme le Sommet de Rio de 1992 ou le Protocole de Kyoto de 1997 ont joué un rôle ?

Christian Cayes : Ce que j'aurais tendance à rajouter sur votre constat c'est que j'aimerais bien par moment que l'exigence médiatique, que l'exigence citoyenne ou que l'exigence publique soit plus forte. Parce que tous les investissements en terme de technologie environnementale, pour le moment nous avons fait des efforts considérables, et « nous » ce n'est pas seulement nous. Et force est de reconnaître que le marché n'est pas au rendez-vous. C'est-à-dire que les gamins des écoles ils ont été formé à ça mais ils ne sont pas encore assez grands pour le mettre dans les contrats et ceux qui en parlent beaucoup ne sont pas nécessairement les plus exemplaires. Il y avait un ministre qui s'appelait Jean-Louis Borloo, il parlait de passoire énergétique à n'en plus finir, il nous avait promis quarante ans de bonheur à nous constructeurs parce qu'on avait les outils permettant de réduire la précarité énergétique et faire de la réhabilitation de grande qualité mais je ne sais pas à quel moment et qui va appuyer sur les boutons pour faire de la performance énergétique, et faire autre chose que de payer des factures EDF à des gens qui sont en précarité. Alors on attend tous de faire des travaux. Alors l'Etat exemplaire, la décision exemplaire, la conscience publique, la question médiatique c'est gentil mais le marché n'est pas au rendez-vous, pour le moment. Je le regrette fortement, mais on a fait des efforts considérables, mais malheureusement entre l'affichage et la commande réelle il y a un écart.

Léa Mosconi : Au court de mes entretiens quasiment tous les intervenants me disent : l'enjeu aujourd'hui en France est dans la réhabilitation. Est-ce que c'est un marché qui vous semble intéressant notamment au regard des questions environnementales et énergétiques ?

Christian Cayes : Alors nous, si je puis dire, on est capable de tout faire. Notre offre elle est tout azimut sur le neuf, sur l'ancien, sur la réhabilitation. Sur le logement social, voilà on sait tout faire. Maintenant si on parle performance énergétique du bâtiment, vu que on va dire que le neuf ça doit prendre 1% par an, il y a quand même à se trimballer 99% de vieux bousins, donc là où il y a des efforts à faire c'est sur ce qui existe déjà. Et j'aurais même tendance à dire que s'il y avait un euro à mettre quelque part ce serait sur le comportement des usagers. Le deuxième euro ça serait encore surement sur le comportement des usagers et le troisième euro ça serait sur la réhabilitation. Pour moi ce n'est pas très joli, mais ça ne sert à rien de faire un bâtiment BEPOS super joli, à part faire une vitrine pour faire bien dans le paysage, en terme de rendement ou d'effort de la nation pour lutter contre l'échauffement climatique ce n'est pas avec ça qu'on va tenir les deux degrés ou le facteur 4 comme disent les français.

Léa Mosconi : Avec quel baromètre avec vous pu cerner l'importance de la question du comportement des usagers dans la question de l'habitat écologique ?

Christian Cayes : Il y a eu des travaux, je crois qu'ils sont en accès libres ; la dernière université de la Chaire d'éco-construction que nous avons fait en décembre était sur les comportements des usagers et des citoyens pour améliorer la performance énergétique des quartiers. Et là-dedans il y a eu des interventions permettant de dire : Voilà ce qui se passe selon tel type de ménage, tel type de consommation, tel type de bâtiment… Et il y a un certain nombre de travaux là-dessus qui permettent de dire : Effectivement s'il y a des efforts à faire et s'il faut mettre le paquet c'est là où on aurait le meilleur rendement.

Léa Mosconi : D'ailleurs sur la création de cette Chaire, qu'elles ont été les mécanismes qui ont conduit à cette création, à ce partenariat avec ces trois écoles ? Et à ce choix de Vinci d'investir dans la recherche?

Christian Cayes : Alors je vais vous dire ça : le message hostile. Non, non je ne vais pas faire de langue de bois. Qu'est-ce qui s'est passé ? Nous on avait un temps d'avance sur ce qu'on voulait faire de ce groupe. On est sur de la performance globale et notre engagement citoyen passait aussi par cette conscience environnementale.

Mais on était bien conscient aussi que le monde extérieur nous regardait comme étant une grande entreprise privée, et donc il y avait, chaque fois qu'on proposait quelque chose, que ce soit bien ou pas bien, il y avait un doute. Parce qu'évidemment une grande entreprise qui propose quelque chose ne peut que produire de la suspicion. Donc on avait fait quand même un travail, un paquet de travaux scientifiques qu'on avait donné en « Open Innovation » et à chaque fois le fait d'être estampillé Vinci ça avait desservi la connaissance scientifique. Donc on a trouvé une autre solution, qui était de dire : Compte tenu des enjeux Energie-Climat, compte tenu des enjeux : Mobilité-Transports, compte tenu des enjeux : Sens du vivant, nature, biodiversité et démographie croissante en ville, la seule solution pour tirer la connaissance scientifique par le haut, il ne faut pas qu'elle vienne de chez nous et donc on a pris le parti de soutenir le monde scientifique sur ces trois questions qui sont le bâti, la mobilité et la biodiversité. Et ça s'est traduit par un partenariat et un soutien à une Chaire depuis 2008 environ, ça a été renouvelé cette année pour cinq ans, donc jusqu'en 2018. Voilà donc on en est très content. Il y a eu un petit temps d'apprentissage « culturel » entre les trois écoles qui n'avaient pas la même culture et qui n'avait pas l'habitude de travailler ensemble et nous qui n'avions pas l'habitude de soutenir le monde scientifique comme ceci. Voilà ça, ça a duré une petite année, maintenant ça marche très bien. Tout est ouvert, chaque fois qu'il y a des travaux de recherche ils sont mis en communauté. Tout est libre d'accès et chaque fois qu'on fait des universités, des conférences c'est plein à craquer, c'est ouvert à tout le monde, y compris à la concurrence. Parce que notre intérêt est d'améliorer la connaissance scientifique pour que le marché tire vers le haut. Je résume à ma manière, je prends une logique d'entreprise.

Léa Mosconi : D'accord. Ce qui est étonnant, c'est qu'une Chaire d'éco-conception des ensembles bâtis et des infrastructures ne soit pas liée du tout au monde de l'architecture, enfin c'est étonnant parce que moi je suis architecte…

Christian Cayes : Oui parce que moi je suis économiste et je suis très surpris qu'il n'y ait pas des sciences humaines et des économies dans…

Léa Mosconi : Oui voilà je pense que je regarde les choses selon…

Christian Cayes : Oui alors je vais vous rassurer…

Léa Mosconi : Il y en aura j'ai vu, en entretien que vous donniez au Moniteur, où vous disiez : « Ça va s'ouvrir aux architectes, aux urbanistes et aux anthropologues ». Le fait est que pour l'instant il n'y en a pas.

Christian Cayes : Oui, ce qui s'est passé c'est que dès la deuxième année, alors qu'on était en phase de démarrage, il y a (comment s'appelle cette école d'architecture qui est à la cité Descartes ?) à Marne-la-Vallée qui nous a dit : Nous on est à côté de l'école des ponts. Ça serait bien. Vous ne pouvez pas vous passer de nous. Enfin regardez la place qu'on prend. Et effectivement j'ai commencé à les entendre… mais l'opération était déjà lancée. Donc on les a associés à des travaux de recherches, on les a associés à des conférences, des conventions et à des universités mais on n'a pas pactisé pour les intégrer dans la Chaire elle-même. Au renouvellement de la Chaire, quand il a été question d'intégrer de nouvelles disciplines, évidemment les architectes, les urbanistes, et c'est moi qui aimais bien les anthropologues. On s'est dit que ça ne serait peut-être pas si mal. Et en fait la décision qui a été prise c'est de se dire : Ecoutez on a déjà perdu presque un an pour apprendre à travailler ensemble, maintenant que le train est lancé, si on essaye de raccrocher un quatrième wagon et pourquoi pas un cinquième ça risque d'être plus complexe. Donc laissons tomber cette piste-là. En revanche il y a des problèmes de recherche qui vont associer d'autres disciplines. Et donc on s'est réservé la liberté… enfin le « on » ce n'est pas moi, c'est le comité d'orientation et le comité de pilotage ont décidé d'affecter des nouvelles disciplines sur certains projets de recherches qui sont d'ores et déjà connus et publics. Donc ça ne se fera pas, en tous cas dans cette période-là. Il est prévu de faire des appels à projets, d'associer des disciplines complémentaires, mais pas de rajouter un, deux ou trois wagons dans un train qui est déjà lancé. Et bien lancé. On est très content. Je ne sais pas comment on a fait pour que ça marche aussi bien. Mais c'est un vrai succès. Voilà, je n'y suis surement pour rien, mais tout ce que j'en attends de l'extérieur… tout le monde à l'air vraiment bluffé alors que franchement il suffit d'avoir un peu confiance les uns dans les autres, de se mettre d'accord sur ce qui va et qui ne va pas. On a essayé de jouer des jeux d'acteurs, l'un se mettant à la place de l'autre. En disant : Ecoute c'est mon pognon donc tu vas faire ce que je veux, ça c'était l'entreprise… Et deux, trois fois on a dit alors qu'est-ce qu'on fait ensemble d'intelligent et on a produit ça. Et ça reste… je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'individus dans cette Chaire qui ont des ambitions personnelles et des égos surdimensionnés, ça aide. Et on s'est mis d'accord sur le fait que c'était du mécénat scientifique, et on n'a pas changé ce cap. On a fait un travail en commun très approfondi sur le choix des sujets de recherches, et les collaborateurs qui sont associés aux équipes de recherches finalement ont un peu l'impression de retourner à l'école. Ils ont aussi l'impression de servir à quelque chose. Et les chercheurs et les labos ont l'impression de sortir du labo et de toucher le

monde réel. Donc on a plutôt le sentiment que ça marche par l'apprentissage… chacun y trouve un peu ce qu'il y apporte. L'échange est à peu près équilibré. Le montant peut paraître important, il est considérable.

Léa Mosconi : Il est de combien le montant ?

Christian Cayes : Il est de quatre millions sur les cinq ans qui viennent. Donc c'est à la fois considérable, mais c'est toute proportion gardée par rapport à l'enjeu.

Léa Mosconi : Sur le site de Vinci, il est avancé deux principales ambitions : la protection des ressources naturelles et la lutte contre le changement climatique, et donc la mise en place d'une série d'outils et d'objectifs pour accompagner l'évolution heureuse des projets. J'aurais voulu savoir en terme organisationnel : Comment est-ce que ça se passe ? Comment est-ce que ce suivi de la durabilité des projets se fait au sein des équipes ? Est-ce qu'il y a un acteur spécialisé ? J'aurais voulu savoir comment est-ce que votre délégation intervient sur les projets ? Est-ce que vous intervenez ponctuellement ? Est-ce que vous êtes extérieur et vous avez un avis entre « d'experts » ?

Christian Cayes : Notre modèle, et notre façon de faire est relativement, je crois, unique. D'abord… Pour nous on parle de performance globale, ça veut dire qu'on mixte. On s'occupe ici de développement durable et de REDI d'innovation, c'est la même chose. Je crois qu'il y a simplement mon ami Nicolas Blanc à la caisse des dépôts qui a réussi à faire ça. C'est-à-dire de dire que les REDI d'innovation c'est plutôt imaginer les liens, les produits, les services dans cinq, dix ans, tout dépend du secteur d'activité. Et développement durable c'est à peu près la même chose, c'est faire tout, tout de suite, mais aussi sur les questions de long terme. C'est-à-dire intégrer les mouvements sociétaux, les mouvements sociaux et les mouvements environnementaux qui nous regardent. Ca nous intéresse bien puisque on est sur des modèles de long terme. Mais c'est maintenant qu'il faut trouver les solutions. Donc ça c'est le principe de base. Maintenant il y a quelque chose que vous devez savoir, qui est aussi rare, et unique : c'est que nous vivons chez Vinci en univers non-centralisé. C'est-à-dire que les trois milles entreprises du groupe Vinci sont responsables et autonomes. C'est elles qui détiennent le pouvoir. C'est une forme d'organisation… ce sont les sociétés de proximité qui connaissent leurs marchés, leurs clients, leurs savoirs et leurs expertises. La maison mère où Vinci est ça c'est une société qui a 200 personnes. Pour à peu près 186 000 salariés. Et qui a pour objectif de lancer des grandes lignes directrices, de donner des envies, de bien vérifier que le modèle fonctionne, c'est-à-dire qu'on veut que le pouvoir reste en local. En échange de cette autonomie et de cette responsabilité de proximité il y ait confiance, loyauté et

reporting. Donc ce modèle fonctionne depuis douze ans, il n'est pas du tout écrit dans les grandes écoles de management…mais on s'en fiche complètement parce que ça marche comme ça chez nous. Une fois il y avait Michel Roquin qui est venu, il nous a dit : « J'ai rêvé de l'autogestion, Vinci l'a fait ». C'était plutôt flatteur, en plus il adore les ponts et nous on adore les gens qui aiment les ponts. Ça veut dire que pour faire de l'animation du développement durable comme de la REDI il faut rendre service et être au service des sociétés du groupe. J'ai tendance à résumer souvent ma mission par donner des envies, et pas des leçons, et mon patron, mon président d'aujourd'hui, disait souvent : « Christian, tu as carte blanche, mais pas carte bleue. Et donc voici ton bâton de pèlerin. ». Ça veut dire qu'avec le temps nous avons constitué dans cet univers-là, qui est un témoignage quand même unique, donc c'est pour ça prenez ça comme un témoignage unique et qui n'est pas reproductible et c'est pas du tout comme ça chez les autres. On fonctionne sur la base de la confiance et sur la base de comités, de groupes de travail, de coordination. Donc j'anime deux comités : un comité RED et un comité développement durable. Chacun est composé d'une trentaine de personnes représentant les équivalents dans les principales divisions du groupe. Donc il y en a partout, des gens qui font à peu près le même job que moi mais dans un échelon qui est plus proche de leur métier. Donc par exemple, j'ai au comité développement durable un représentant de Vinci Concession, et également chez Vinci Concession on a un comité qui a des représentants qui sont chez Vinci Autoroute, Vinci Aéroport, Vinci Stade, etc… Et chez Vinci Autoroute ils ont un comité qui a Escota, Arcour, ASF, Cofiroute, etc… Et ils redescendent comme ça. Et par ce système de cascade descendante et remontante (c'est comme les saumons) on arrive à régulièrement faire le point sur l'état d'avancement d'un certain nombre de programmes. Moi j'écoute, j'entends, j'oriente, et on fonctionne comme ça, ce n'est pas deux pas en arrière, trois pas en avant mais il y a un petit peu de ça dans la durée. Avec des moments forts qui sont une sélection des deux, trois thèmes de l'année dans lesquels on sent qu'on n'est pas bon, ou qui sont en court d'émergence et sur lesquels il faut qu'on gagne des parts. Par exemple un sujet c'est : Comment faire la ville de demain à 2 degrés ? Comment faire la ville de demain à 4 degrés ? C'est : Quelle est la différence entre l'économie des déchets et l'économie circulaire ? Est-ce que c'est de l'intox ou est-ce qu'il se passe vraiment quelque chose ? Et enfin est-ce qu'un marché est en train de naître ou est-ce que c'est simplement trois consultants en marketing qui sont en train de faire quelque chose ? Ou sur la biodiversité ? Si on rentre à l'intérieur de la biodiversité c'est : Quels sont les partenariats ? Quels sont leur efficience ? Comment est-ce qu'on fait avec la compensation ? Quels sont les instruments de mesure de la compensation ? Est-ce qu'on y croit ? Est-ce qu'on n'y croit pas ? Etc, etc… Donc on découpe tout de manière extrêmement précise et on échange sur les bonnes pratiques et on fait des journées de formation une fois toutes les semaines ou tous les quinze jours. Ce n'est

pas visible. Les prochaines qui sont programmées vont tourner… Celle de la semaine dernière était sur les droits de l'Homme, donc vous voyez on n'est pas que sur l'environnement. Il y en a une qui est programmée sur la santé, il y en a une autre qui est sur les nouvelles formes d'engagements. Evidemment on ne peut pas faire l'économie de ce qui s'appelle la COP21. Et donc tout au long de l'année on a une multiplication des lieux d'échange et de rencontre.

Léa Mosconi : Vinci est le groupe de BTP le plus important en France et forcément son influence sur la production dans le secteur du bâtiment est importante. Donc l'intérêt de Vinci pour ces questions-là a une traduction sur le paysage français. Et j'aurais voulu savoir quelles sont vos relations avec le monde de l'architecture ? Comment cette question-là du développement durable, comment est-ce que vous arrivez à influencer peut-être la conception des architectes ? Quelles relations établissez-vous avec eux ? Quand j'ai questionné l'Ordre des Architectes ils m'ont dit que c'était certains architectes qui les avaient influencés pour s'emparer des questions environnementales. Je ne sais pas si vous iriez jusque-là mais.

Christian Cayes : Je peux vous dire tout et n'importe quoi. Parce qu'il y a des cas de figure où ça se passe très bien, et on a des cas de figure où ça ne se passe pas bien. Mais ça c'est… alors il y a plusieurs choses qui se passent. Il y a le fait que… comment dire ça… vous êtes architecte donc il faut quand même que je vous respecte. Nous, nous on est des bétonneux nous. Et vous, vous vous êtes des gens du monde de la culture. Donc il y a quelques fois des univers de références qui ne sont pas les mêmes. Certains architectes sont excellentissimes, d'autres le sont moins. Et par ailleurs il y en a qui se prennent pour des stars et il y en a qui le sont. Voilà, donc je pense que c'est un deuxième phénomène. Le troisième phénomène qui est beaucoup plus réel, c'est que malheureusement nos sociétés fonctionnent beaucoup trop de manière cloisonnées. Et l'architecte arrive très en amont de la chaine de valeur, et c'est souvent, quand on fait la simple construction, nous sommes soumis au dictat de ceux qui sont en amont de la chaine de valeur. Mais nous avons en magasin des solutions performantes et des technologies performantes en matière d'environnement… si le client, l'architecte, tous ceux qui sont en amont de la chaine de valeur n'en sont pas conscients, n'en sont pas informés, ne sont pas sensibles, considèrent que ça va dégrader l'œuvre, la sculpture qu'ils font. Donc quelques fois ça marche, quelques fois ça ne marche pas très bien.

Léa Mosconi : D'accord. Et vous sentez que globalement le milieu de l'architecture a saisi ou non les enjeux du développement durable ?

Christian Cayes : A titre personnel j'ai l'impression que les architectes ne sont pas les premiers de la classe.

Léa Mosconi : D'accord. Et j'aurais voulu vous demander si vous aviez des relations avec l'Ordre des Architectes ?

Christian Cayes : Non, je ne les vois jamais. Je ne les vois jamais, y compris dans les réunions sectorielles, y compris dans les réunions un peu nationales sur les questions de villes, de quartiers, de bâtiments. Bon peut-être que je ne fais pas signer les gens et circuler des listes, mais je les trouve singulièrement absents. En même temps je ne cherche pas particulièrement, mais poser la question comme ça non, moi non… Et leur positionnement est très différent, complémentaire mais ils ne sont pas extrêmement visibles sur ce sujet-là. On voit beaucoup plus des associations environnementales, qui ne représentent peut-être pas grand-chose avec des discours puissants, même faux. Moi je suis un scientifique, donc moi il faut me prouver des trucs.

Léa Mosconi : Vous revendiquez une approche par le cycle de vie, comment celle-ci s'articule-t-elle avec vos ambitions d'innovation technique et technologique ?

Christian Cayes : Alors c'est extrêmement simple, vous avez d'un côté la connaissance scientifique, donc l'observation brute, et de l'autre côté vous avez la réalité du marché. Donc si l'arbitrage du marché se fait sur autre chose que la rationalité scientifique, vous avez beaucoup de clients publics qui font des travaux curieusement en fonction de la programmation des échéances électorales. Alors c'est plus facile de faire une crèche bio, écolo en bois avec un toit végétalisé et puis un toboggan vert, mais si sa performance énergétique est totalement naze dans un quartier qui ne ressemble à rien avec une mixité absente… ça dépend de ce que vous voulez. Donc nous on favorise la connaissance scientifique pour savoir de quoi on parle, parce que certains de nos clients sont particulièrement exigeants et tirent le marché vers le haut. Mais la réalité du marché c'est qu'aujourd'hui (et le prétexte de la crise l'aide beaucoup) on assiste quelque fois soit à une stagnation de la demande environnementale, voire une régression.

Léa Mosconi : D'accord. Et ça depuis combien de temps est-ce que vous… ?

Christian Cayes : La première crise attaquant en 2008… là ça ne s'est pas trop senti parce qu'il y avait encore un peu de mouvement, là franchement la demande environnementale est assez modeste sur le cas français et européen. Nos clients internationaux sont plus exigeants.

Léa Mosconi : D'accord. Très bien. Merci beaucoup pour toutes ces informations.

Christian Cayes : Ah mais il n'y a aucun soucis, ce qu'il faut c'est me dire ce que vous allez faire de tout ça, comme je ne suis pas sûr d'avoir dit que des choses intelligentes. Si vous mettez mon nom et que je dis des bêtises ou que vous mettez le nom de Vinci et que c'est faux.

Léa Mosconi : Non, non bien sûr. Alors ce que je vais faire si vous êtes d'accord, je vais le retranscrire, le corriger, vous le soumettre. Et si ça vous convient je le mettrais en annexe de ma thèse qui sera lu par cinq ou dix personnes.

Entretien avec François Chaslin
Critique d'architecture
Novembre 2014

Léa Mosconi : On assiste à la fin des années 1980 et au début des années 1990 à l'institutionnalisation, à la médiatisation et à la mondialisation des questions environnementales. En 1992, un grand Sommet mondial se tient à Rio et participe à médiatiser ce sujet. Vous êtes rédacteur en chef de 1987 à 1994 de *L'Architecture D'Aujourd'hui* . Pourquoi *L'Architecture D'Aujourd'hui* qui pourtant évoque aussi des sujets sociétaux ne fait pas écho à ce Sommet mondial et plus largement à la question de l'environnement ?

François Chaslin : En effet il n'y a aucun d'écho dans *L'Architecture D'Aujourd'hui* et je pense qu'il n'y avait presque pas d'écho dans le milieu architectural. Vos recherches diront peut être le contraire. Autant il y avait des préoccupations de cet ordre quand j'étais plus jeune, notamment quand je finissais mes études vers la fin des années 1960, ou bien aux états unis dans divers milieux écologisant baba cool liés aux hippies et à un retour dans le monde rural. Mais ces choses-là avaient un équivalent en France. Il y avait des gens qui allaient dans des fermes, en Ardèche, qui s'intéressaient au monde rural. Il y a avait des gens qui s'intéressaient aux embryons de l'architecture bioclimatique. J'avais suivi des cours à UP6, un pionnier en quelque sorte des murs trombes, des capteurs solaires, nous avions à ce moment-là une formation sur ces sujets si nous le souhaitions, et il y avait un certain nombre de gens qui étaient très préoccupés par ça. Il y a avait des *Whole Earth Catalog*. Il y avait plusieurs supports qui portaient ce message. C'est un message, le message écologique, qui semble avoir déserté par la suite, ou qui a été moins présent sur la scène architecturale, à tel point qu'en sept ans à l'IFA je ne pense pas que nous ayons abordé les questions écologiques sous aucune forme.

Léa Mosconi : Pourquoi cette parenthèse des années 1980 ?

François Chaslin : Ce n'est pas tellement les années 1980 c'est aussi les années 1970. Ça a duré longtemps cette période d'oubli de l'écologie.

Léa Mosconi : L'architecture bioclimatique est encore présente dans les années 1970.

François Chaslin : Oui, c'est vrai mais dans les années 1980 paraissent beaucoup de livres, plus que dans les années 1970 sur ces sujet-là. Cela correspond à une sorte de préhistoire française de cette tendance ou de ces préoccupations. Je pense que dans le milieu architectural il y avait d'autres débats. Il y avait le débat relatif à l'histoire, on pourrait appeler cela le débat postmoderne, ou néo moderne. Il y avait le débat relatif à la question urbaine qui n'intégrait pas vraiment la question écologique, mais plutôt des questions de tracé, de traces urbaines, que des gens comme Bernard Huet représentaient assez bien en France, et puis l'essentiel du débat de cette époque est sur la question modernité-postmodernité. Ensuite est apparu mais beaucoup plus tard des questions de matériaux, d'isolation, probablement plus par rapport à des questions qui étaient à l'œuvre dans la société que sous la poussée des architectes eux-mêmes.

Léa Mosconi : 1992 c'est le Sommet de Rio…

François Chaslin : moi le sommet de Rio ça ne m'a pas du tout marqué je dois avouer. 1992 pour moi c'est la guerre en Bosnie.

Léa Mosconi : En 1997 le protocole de Kyoto reprend les questions de Rio, et ça donne lieu à une série de normes, à l'apparition des labels énergétiques, et de fait, à une modification profonde de l'architecture. Quelque part le milieu de l'architecture au lieu de se poser des questions d'actualité, ici au moment où les questions d'environnement se posent, ne fait que subir les conséquences de ce sujet auquel il n'a pas pris part. Le milieu de l'architecture ne fait que subir dans les années 2000 des contraintes, de manière plus ou moins heureuse sans questionner les fondements du sujet. Par exemple j'ai retrouvé dans un numéro de 1997 d'AMC un grand dossier sur la réhabilitation. Il n'y a pas une seule ligne sur la question environnementale.

François Chaslin : Par exemple prenez les panneaux de la Courneuve disjoints qui commencent à fuir ou les questions de chauffage qui deviennent préoccupantes avec le choc pétrolier de 1973. Il y a des moments où l'on se pose la question de mieux isoler les bâtiments. Mais en effet on est quand même dans une préhistoire. Le choc pétrolier aurait pu presque instantanément faire naitre une préoccupation environnementale. Il faut se souvenir que toutes ces histoires-là ont déçu au début. Les éoliennes, les capteurs trombes, les capteurs solaires ne fonctionnent pas et sont couteux. Ils fonctionnent dans certains pays, dans le sud de l'Italie, en Israël qui en a plein, mais dans beaucoup d'autres pays cela ne fonctionne pas. Après du point de vue économique ce n'est pas très rentable. Mais il est vrai que les architectes se font

imposer assez brutalement ces systèmes de normes, de comportements, qui viennent de l'extérieur. Ils sont rebelles et réticents très longtemps par rapport à ces contraintes. C'est la même chose pour le parc ancien. Les architectes des bâtiments de France étaient affolés, il y a encore dix ans par toute ces normes.

Léa Mosconi : On peut les comprendre.

François Chaslin : Oui, on peut les comprendre. L'idée que les musées vont tout changer, que les immeubles vont être emballés par l'extérieur, c'est affolant.

Léa Mosconi : Si les critiques et intellectuels s'étaient appropriés ce sujet de l'écologie, non pas sur le plan énergétique comme cela a été fait dans les années 2000 mais sur le plan environnemental, pensez-vous que ça aurait pu donner lieu à une doctrine architecturale ?

François Chaslin : Je ne pense pas que la doctrine naisse par la simple volonté d'un intellectuel. Il y a eu des expériences. Vous n'avez pas connu cela mais il y a eu des positions sur ces sujets, de Castro et de Vasconi par exemple. Giscard a fait des projets sur ces thèmes. Il y a eu à Cergy-Pontoise des expériences. Souvenez-vous ces projets de cogestion, de coparticipation qui depuis les années 1968 - j'entends « années 1968 » comme une sorte de flou et de cohérence en même temps - ont porté la préoccupation écologisante. Ils existent, ils ont travaillé, ils ont fait des livres, des plaquettes. Une villa en terre dans une ville nouvelle. Et puis l'Isle d'Abeau. Il ne faut pas croire qu'il y a eu un désintérêt complet. Simplement ce n'est pas la préoccupation principale du milieu architecturale. De toute façon, il n'y avait pas de débouché, pas de vision. Il n'y avait aucune raison que les architectes, sauf idéologue, ne s'en mêlent plus. Pour revenir à votre question, ce qui est évident c'est qu'au moment dans les années 1990 qu'est revenu la préoccupation énergétique ou écologique, cela semblait plutôt voulu par les instances publiques, d'autres diront par des instances financières. Il a fallu des grands moments internationaux et nationaux, comme le grenelle de l'environnement, pour faire qu'assez brutalement (ça n'a pas été brutal mais ça a été perçu comme tel) les architectes se trouvent confrontés, sans avoir beaucoup réfléchi, du moins dans leur grande masse, à la question écologique. Ça s'impose comme une norme et pas comme une chose voulue profondément par une génération d'architecte.

Léa Mosconi : Vous évoquiez la présence d'une pensée autour de l'architecture bioclimatique lors de vos études. Dans quelle mesure était-ce une préoccupation générationnelle ou individuelle ?

François Chaslin : Nous étions quelques-uns à lire des revues anglaises. Il y en avait cinq ou six que nous trouvions à la Hune. Il n'y avait pas grand monde pour s'intéresser à cela mais je me souviens qu'avec Jean-Louis Cohen, qui était mon ami de l'époque, nous avions les collections complètes de ces revues, même les numéros antérieurs à nos études. Et il y a eu plusieurs numéros sur ces questions. Dans l'exposition qui se tient actuellement à l'Arsenal, « Matière » ou « Matériaux »…

Léa Mosconi : *Matière grise*[2].

François Chaslin : Oui *Matière Grise*. Il y a dans cette exposition une brique Heineken, cela avait fait la une de la revue *Architectural Design*. Il faut voir qu'il y avait une chose importante pour notre génération c'est le « tiers-mondisme ». Si vous prenez une revue comme *L'Architecture D'Aujourd'hui* vous avez plusieurs numéros sur le tiers monde, le Brésil, les favelas et sur l'architecture solaire, qui est une chose qui lie tout ça mais qui ne semble pas concerner l'Europe, la veille Europe mais qui semble plutôt concerner l'Afrique, l'Amérique latine et autre. Les maisons construites en brique avec des petites bouteilles Heineken en brique carré. Il y avait déjà des choses en terre qui se faisaient. Je me souviens j'étais au Yemen en 1972 avec Jean-Louis Cohen, la première maison en terre que je n'ai jamais vu venait d'être construite par un type de l'Unesco. Détestée par les gens de là-bas qui auraient préféré une maison en béton armé, moderne. Cet homme a été hait et ridiculisé par toute la population.

Léa Mosconi : Etes-vous allé au Yémen pour voir ces constructions ?

François Chaslin : Non, je les ai vues par hasard. On ne savait pas. Le Yémen était ouvert depuis un an aux étrangers. C'était un pays totalement inconnu à l'époque.

[2] Exposition « Matière Grise. Matériaux/réemploi/architecture » au Pavillon de l'Arsenal du 26 septembre 2014 au 04 janvier 2015.

Léa Mosconi : Je suis désolée d'insister mais pour bien comprendre, est-ce qu'à cette époque cette préoccupation pour une architecture bioclimatique faisait partie d'un climat ambiant avec des réflexions foisonnantes d'une génération sur ce sujet, ou bien était-ce seulement présent dans certains groupes et pour certaines personnes ?

François Chaslin : C'était quand même une part importante de l'architecture allemande, une partie aussi aux Etats-Unis, et en Angleterre qui publiait la revue *Architectural design*. En France, on lisait ces choses-là. Ce mouvement Beatnik intéressait tout le monde. Il y avait de grand ouvrage de redécouverte de l'architecture traditionnelle sans architecte ; on lisait Jodorowsky[3]. On était quand même très très préoccupés par ces choses-là. C'était très présent et ces sujets étaient enseignés à UP6. Si vous regardez dans le livre de Caroline Maniaque "Go West", vous verrez l'influence de l'imaginaire américain sur les français.

Léa Mosconi : Oui c'est certain. Après ce que j'ai du mal à saisir c'est si cet intérêt et cette émulation dans les années 1960-70 sort des marges pour être « grand public » et structurante dans la société. Jusqu'ici, d'après mes recherches, je note qu'il y a un caractère marginal, parfois rebelle dans la manière dont architectes et non-architectes appréhendent la question de l'environnement dans ces années-là. L'imaginaire américain auquel vous faites référence est celui de la contre-culture, celui qui rejette et du moins questionne la culture américaine dominante. Aussi, ces préoccupations environnementales des années 1960 et 1970 sont marquées par la manière dont elles s'articulent autour d'associations. Dans les années 1990, c'est très différent, ce qui était marginal et associatif devient officiel, mondialisé et institutionnel.

François Chaslin : On n'emploie pas le terme « associatif » pour ces années-là.

Léa Mosconi : Pourtant beaucoup d'associations autour de l'écologie se créent justement dans les années 1960 et 1970.

François Chaslin : Cela doit être fait sous un autre nom qu'association. C'est une notion plus récente.[4]

[3] Alejandro Jodorowsky est un intellectuel chilien né en 1929

[4] Il se trompe, premières associations dès 1901, et dans les années 1960 et 1970 il y a des associations liées aux questions de l'environnement, voir par exemple association « Les amis de la Terre » créée en 1970, l'association « France Nature environnement » créée en 1968 ou encore « Humanité et biodiversité » créée en 1976, ou la FRAPNA créée en 1966, et bien d'autre.

Léa Mosconi : Peut-être. J'ai fait des recherches et constaté que plusieurs associations se créaient dans les années 1960 et 1970 mais je vais vérifier les dates que j'ai notées. Oublions les associations, il y a aussi beaucoup d'Organisations Non Gouvernementales qui se créent dans les années 1960 et 1970.

François Chaslin : Non, ça n'existe pas c'est plus tard ça aussi[5]. Regardez sur Wikipédia quand apparait la notion d'ONG vous verrez que ça apparait tard. Sauf si l'on considère que la croix rouge est une ONG !

Léa Mosconi : Mais Greenpeace est une ONG et apparait au début des années 1970 pourtant.

François Chaslin : Mais non, Greenpeace ça apparait beaucoup plus tard[6] !

Léa Mosconi : j'avais pourtant répertorié pour ma recherche toutes les associations et Organisation Non Gouvernementales environnementales qui émergent et j'avais noté que les années 1960 et 1970 voient apparaitre beaucoup d'associations et d'ONG. Bon, n'employons pas le terme associatif s'il vous dérange, ni ONG. Le souci environnemental est présent dès les années 1960 il évolue dans les années 1990 qui voient la question de l'écologie devenir mondiale, institutionnelle et officielle. Et en partie avec le Sommet de la Terre de 1992.

François Chaslin : Bien sûr. A vrai dire, c'est en partie sous Giscard que ces choses-là vont évoluer en France. C'est à ce moment-là que le Ministère de l'Equipement va devenir le Ministère de l'Environnement. Cela correspond à une conséquence du choc de 1973. On a oublié ce que c'était mais on a quand même interdit d'éclairer les villes. On reprochait à Giscard d'être un ancien, d'avoir une « poétique de retour en arrière », d'être hanté par sa jeunesse, par les années de guerre, par cette ambiance un peu dure. On pensait vraiment que le choc pétrolier allait avoir des conséquences considérables. Cela n'a pas été le cas. A nouveau ce n'est pas le cas puisque comme vous le savez le pétrole est considérablement bas depuis quelques mois. En ce moment le prix du pétrole baisse parce que les gens veulent le vendre.

Léa Mosconi : Dans un entretien le mois dernier, Luc Abbadie qui est un écologue me disait que la ville a pris une telle ampleur sur la surface de la planète que l'on peut considérer qu'elle devient un écosystème, un biome, au

[5] Il se trompe encore les Organisations Non Gouvernementales apparaissent en 1839.

[6] Greenpeace apparait en 1971.

même titre que la savane ou la toundra. Cela achève de déconstruire la dissociation nature et culture. Comment penses-t-on et fait-on la ville écosystémique ?

François Chaslin : J'étais il y a deux ans à Osaka, aucun animal, aucun oiseau aucun insecte et quasiment pas de végétaux. Il y a peut-être des parcs maintenant mais avant il n'y en avait pas. C'est une mégalopole considérable qui est totalement minérale. Et c'est très viable. On n'est pas obligé en tant qu'individu urbain d'avoir des fleurs, des plantes, ou des rats pour vivre. La menace n'est pas là. Le problème n'est pas d'être en ville. La menace est sur la planète. La planète n'est plus un système autorégulé viable d'écosystème et de machin de faune. La planète connait un dérèglement général. Vous pouvez avoir une ville de vingt millions d'habitants sans un seul arbre et vous n'en souffrirai pas du tout.

Léa Mosconi : Ce que Luc Abbadie évoquait c'est qu'une ville est obligée de prendre la mesure de son environnement qu'il soit humain ou non-humain, que ce n'est pas un objet isolé et minéral que l'on pose n'importe où. Par exemple il faut penser au passage des espèces pour préserver une biodiversité, ou bien penser des éléments, des espaces verts à certains endroits, non pas pour verdir la ville, mais pour réduire l'ilot de chaleur urbain donc la rendre plus respirable.

François Chaslin : Les gens n'auraient pas imaginé il y a un siècle vivre à Osaka, les gens y vivent aujourd'hui parfaitement. Avec la climatisation, des éclairages déments jours et nuits, il y vivent parfaitement. Que cela ait un coût énergétique et que un coût sur la biodiversité. Mais penser ce coût c'est une prise de conscience assez récente. Ce qui est sûr, c'est que physiquement on n'en est pas plus malheureux. New-York il n'y a pas beaucoup de végétaux non plus.

Léa Mosconi : Déjà il y a Central Park qui a une importance tant symbolique que climatique, et surtout il y a le fleuve tout autour. Le site « naturel » est au contraire très important dans la manière d'habiter cette ville.

François Chaslin : oui c'est vrai.

Léa Mosconi : Quel a été l'influence d'un livre comme *Nous n'avons jamais été modernes* de Bruno Latour sur le milieu de l'architecture dans les années 1990 ? Est-ce qu'un livre comme le *Contrat Naturel* de Michel Serres ou *Le Nouvel Ordre écologique* de Luc Ferry ont fait débat dans le milieu intellectuel de l'architecture ?

François Chaslin : Je connaissais bien Bruno Latour pour des raisons personnelles mais je ne me souviens pas avoir eu des connexions avec lui. A l'époque il étudiait les laboratoires américains.

Léa Mosconi : En 1991, il publie *Nous n'avons jamais été modernes* où il commence à esquisser une réflexion sur l'écologie au travers de la critique des modernes.

François Chaslin : Oui mais ce qu'il faut voir c'est que Bruno Latour est très en vogue aujourd'hui chez les architectes ce qui n'était pas le cas. Il y avait d'autres penseurs qui étaient plus en vogue à cette époque.

Léa Mosconi : qui ?

François Chaslin : C'est difficile de vous dire. C'est comme ce philosophe allemand qui était très en vogue à un moment.

Léa Mosconi : Sloterdijk ?

François Chaslin : oui c'est cela. Les architectes se sont beaucoup intéressés à des théories auxquelles ils ne comprenaient pas grand-chose. La théorie de la catastrophe, le chaos. Cela avait une influence très directe sur leur production. Et les déconstructivistes, bien sûr. Il faudrait voir s'il y a eu un seul article sur ce livre de Bruno Latour dans les revues d'architecture. Il faut voir les bibliographies des revues.

Léa Mosconi : Et Augustin Berque dont la production est assez riche dans les années 1990 influence-t-il le milieu des architectes ?

François Chaslin : L'importance d'Augustin Berque dans les années 1990 est liée à la découverte par les architectes du Japon. Ça devient alors des questions qui intéressent le milieu de l'architecture et donc le travail de Berque est lui aussi mis en avant à cette occasion. L'intérêt pour Berque est aussi lié à la montée chez les urbanistes et les paysagistes – plus que chez les architectes – d'une attention pour les textes de Heidegger qui devient très en vogue à ce moment. Donc on a eu une sorte d'invasion de Berque à ce moment-là. Ce n'est pas parce qu'il s'intéresse à la nature. C'est avant tout lié à son objet d'étude, le japon, et son approche heideggérienne.

Léa Mosconi : Un architecte que j'interrogeais m'a dit « nous ne nous intéressions pas à l'écologie dans les années 1990 pour plusieurs raisons mais surtout parce que, pour tout vous dire, l'écologie était associé à un « truc de droite », ce n'était pas notre milieu et nous voulions rien avoir à faire avec ça ». Ressentiez-vous cela ?

François Chaslin : oui. C'était considéré comme marginalement un retour à la campagne et aux poils de chèvre mais aussi comme une espèce de discipline intéressant la bourgeoisie. Les architectes étaient de gauche, les enseignants en architecture aussi. C'était presque une obligation. Le monde universitaire pensant était de gauche. Ce qui n'est plus le cas.

Léa Mosconi : En réaction au Sommet de Rio, une cinquantaine d'intellectuels et de scientifiques ont signé un appel, l'appel de Heidelberg, pour dénoncer l'approche dangereuse des nouveaux mouvements écologistes. Cet appel demandait aux politiques d'engager un retour à la « raison ». Bourdieu par exemple a signé cet appel. Vous intéressiez-vous à ce type de débat ?

François Chaslin : Bourdieu ce n'est pourtant pas sa question. Sa question est d'énoncer les inégalités sociales et autres. Il le signe ? C'est intéressant ça. Vous comprenez la gauche elle soutient le progrès, le progrès social, le progrès technique, elle est liée à la modernité. Elle soupçonne toujours certaines classes bourgeoises ou aristocratiques de nostalgie ; donc l'écologie peut avoir une connotation de retour à un archaïsme pour la gauche. En tout cas c'est comme ça que l'on peut le voir dans les années 1990.

Léa Mosconi : Vous disiez que Bourdieu ne s'intéressait pas à la question de l'écologie car il s'intéresse d'abord aux inégalités sociales, et que par ailleurs cette question de l'écologie a dans les années 1990 une connotation « de droite ». Pourtant si on se place sur le plan humain, qui préserve-t-on en préservant l'environnement, ou plutôt, en ne nous intéressons pas à l'environnement qui pénalise-t-on ? Les plus pauvres. Qui sont les premiers à subir les changements climatiques ? Qui sont ceux qui ont le moins de moyens de prendre en charge leurs conséquences ou pour fuir ? Les plus pauvres encore. La question de l'écologie est intrinsèquement liée à la question des inégalités sociales, et aux questions que prétend défendre ce que vous appelez « la gauche ».

François Chaslin : Oui, évidemment.

Léa Mosconi : Regardez à Pékin, qui est devenue irrespirable, tout ceux qui en ont les moyens fuient pour des raisons de pollution insoutenable, laissant une ville irrespirable à ceux qui ne peuvent en partir.

François Chaslin : Dans le Figaro d'hier il y avait un très grand article sur le retour à la campagne des nouveaux bobos riches. Vous devriez lire ça. Mais c'est vrai en tout cas qu'avant, l'écologie, sauf dans les milieux marginaux, n'était pas « de gauche ». Mais il faudrait aussi que vous vous intéressiez à la naissance du premier mouvement écologiste en France, de Brice Lalonde. Il y avait une affiche très célèbre pour son partie écologiste qui doit dater de 1975 environ ou l'on voit un dessin de la rue Mouffetard, une vision très urbaine et dynamique de l'écologie, qui n'insiste pas vraiment sur les papillons.

Léa Mosconi : Comment les architectes vont-ils s'emparer de ce sujet de l'environnement et réussir à dépasser la question de l'énergie ?

François Chaslin : Je pense que les architectes vont développer une connaissance intuitive. Il y aura beaucoup de choses qu'ils auront apprises à l'école qu'ils vont intégrer. Ils agiront plus naturellement dans cet univers de normes et de règlementations.

Léa Mosconi : L'enjeu n'est pas forcément dans la connaissance et le respect de ces normes et règlementations. Aujourd'hui et depuis plusieurs années on incite fortement les architectes à mettre de l'isolant à l'extérieur, la plupart du temps de la laine de verre, et d'une épaisseur parfois double ou triple par rapport à ce que l'on faisait avant. On réhabilite de cette manière des bâtiments en venant y plaquer à l'extérieur de la laine de verre et un parement. Je discutais avec un maitre d'ouvrage qui me disait son inquiétude et celle de ses confrères face à cette situation : il avait peur qu'après le scandale de l'amiante, celui de la laine de verre ne les oblige dans dix ans à tous à retirer les tonnes de laine de verre mises, avec « éco-bonne conscience » sur tous un ensemble de bâtiments. Tout cela pour dire que les normes, les cibles, les règlementations sont bonnes à un temps T. Cette laine de verre qui nous ferait des bâtiments à énergie positive, quel est son coût réel d'un point de vu environnementale? Il faut la produire, son efficacité décline au bout d'une dizaine d'année, ensuite il faut la changer tous les vingt ans, il y a le coup énergétique du chantier, et le coup toujours énergétique de sa destruction. Les panneaux solaires c'est pareil, il y a un coup énergétique pour les faire et les détruire. Ségolène Royal dit qu'il faut des bâtiments zéro ou positifs mais les efforts pour faire ce type de bâtiment ont un coût énergétique sur l'ensemble de la durée de vie du bâtiment,

qui est énorme. Selon moi, ce n'est pas sur cette question que les architectes doivent s'engager : ces questions de consommation d'énergie du bâtiment semblent être plus des questions de stratégie de communication que d'environnement.

François Chaslin : Déjà, il faut comprendre que l'architecte n'est plus grand-chose. Si vous regardez par rapport à il y a trente ou quarante ans, vous voyez bien que l'architecte n'est qu'un agent dans un processus technique, un agent dans un processus de la ville et du bâtiment dont l'essentiel lui échappe. Je parle de la conception ordinaire. Il ne fait même plus les plans, les plans aujourd'hui sont imposés. L'architecte devient très peu de chose. C'est un peu sévère et caricatural mais il est vrai qu'il a de moins en moins à faire. D'autres agents qui participent à l'acte de construire poussent aussi à des transformations, à des avancées techniques. Peut-être que nous aurons des vitres compléments isolantes dans cinq ans et que nous aurons à nouveau de très grandes fenêtres. Par exemple je me souviens très bien de Jean Renaudie, à un certain moment, il avait de grandes parties vitrées, et à cause du choc pétrolier de 1973 il y a eu une interdiction de vitrer aussi largement les logements. Donc pour son opération de Villetaneuse, Renaudie est passé avec des fenêtres petites et verticales : c'est une perte extraordinaire par rapport à l'architecture qu'il déployait. De grands percements avec les formes de Renaudie ça fait des choses incroyables, alors qu'avec des petites fenêtres verticales, ça ne marche plus du tout. Donc il y a longtemps que ces problématiques se posent. Ça fait quarante ans.

Léa Mosconi : C'est une manière très moderne de penser que de dire que le progrès et l'innovation nous sauveront. Si la réponse se trouvait là je n'engagerais pas une recherche sur ce sujet. C'est très « moderne » que de penser que la prise en compte par les architectes du dérèglement climatique se résume à une question de technique.

François Chaslin : Sans doute. Mais il reste le progrès qui ouvre à des possibilités qui n'existaient pas. Imaginez que l'on puisse vitrer énormément et à bas cout. Et avoir une isolation très performante. Nous aurions à nouveau des grandes vitres et plus aucun problème. Imaginez que l'on développe des énormes coussins transparents, il en existe déjà, qui permettrait de voir dehors, ce serait très bien. On ne peut pas ne pas croire que l'on ne va pas faire « des progrès ». Le monde change, les techniques changent, les choses se déplacent. Non ? Il ne faut pas croire bêtement au progrès, mais quand même le progrès existe. Vos appareils de téléphone progressent, la technique existe.

Léa Mosconi : Avez-vous entendu parler de la notion d'Anthropocène ?

François Chaslin : Oui, l'âge de l'homme qui transforme radicalement le monde.

Léa Mosconi : Il y a aujourd'hui deux visions difficilement conciliables : la croyance dans le progrès dans l'innovation dans laquelle nous avons été élevés, et un discours eschatologique très fort. Vous devez y aller non ? Vous allez être en retard, on reparlera de tout cela la prochaine fois.

Entretien avec Julien Choppin
Co-fondateur du collectif Encore Heureux
24 juin 2015

Nous rencontrons Julien Choppin, co-fondateur en 2001 avec Nicolas Delon du collectif *Encore heureux*, dans leur agence à Paris. Nous abordons dans un premier temps l'exposition *Villes potentielles* à laquelle il accepte au nom d' *Encore Heureux* de participer. Une collaboratrice de Julien Choppin, Sarah Bastide, assiste à l'entretien ainsi que Félix Chameroy, étudiant à l'ENSA Paris-Malaquais, stagiaire au laboratoire ACS dans le cadre de l'exposition *Villes potentielles*. Julien Choppin accorde environ une demi-heure à l'entretien et semble poser un regard bienveillant tant sur l'exposition que sur ma recherche en cours.

Léa Mosconi : Vous faites vos études à la fin des années 1990 et au début des années 2000. C'est à ce moment que la notion de développement durable émerge en architecture et se médiatise dans la société. Ce contexte vous a-t-il influencé et a-t-il orienté votre démarche d'architecte et votre positionnement intellectuel ?

Julien Choppin : J'ai l'impression que le sujet de l'environnement est venu un peu après. Pour nous malgré tout c'est venu plus tard. Ce qui nous animait à l'école c'est plutôt les questions liées à l'exercice du métier. Comment se positionner ? Comment ne pas être enfermé dans un type ? Comment ne pas être spécialisé dans un domaine mais aborder un regard généraliste. Comment démarrer ? Comment faire autant des projets artistiques que des projets architecturaux ? C'est plutôt cela qui nous a animé et la conscience écologique, elle s'est vraiment construite petit à petit et je n'ai pas le sentiment que l'on devient écologiste du jour au lendemain. C'est vraiment une construction qui pour moi a été déconnecté de la question architecturale d'abord et qui maintenant s'interconnecte et devient très liée. Je ne dirais pas que c'est à l'école que c'est apparu. En tout cas on n'en parlait pas à l'école. En tout cas peu. Ce n'étaient pas ces questions-là.

Léa Mosconi : Vos questionnements d'architecte et votre production architecturale sont-ils chargés d'un caractère générationnel ? Si oui, de quelle manière vous inscrivez-vous dans les revendications et les affirmations de votre génération ?

Julien Choppin : D'une part, la conscience écologique, la recherche d'alternative, et même la réflexion autour des déchets et du remploi, se sont posées à d'autres époques, je pense notamment aux années 1960 et 1970 durant lesquelles, et on le voit bien avec l'image que vous montrez (*Julien Choppin montre une image du dossier sur l'exposition Villes potentielles montrant Drop City en 1969*) qui montre bien une réflexion sur le réemploi, sur le faire avec le déjà là, qu'il soit matériel ou climatique. Après, c'est sûr que ces questions sont exacerbées aujourd'hui et que notre travail et nos questionnement s'inscrivent dans ceux d'une certaine génération d'architectes. On voit bien aussi par exemple cela avec le travail mené par Rotor qui est précurseur sur ces questions, ou encore Patrick Bouchain, qui s'est ancré dans la réflexion des années 1960 et 1970 et qui porte encore ces sujets, avec une méthodologie adaptée et un regard juste et pertinent.

Léa Mosconi : Vous évoquez dans le dossier de presse de l'exposition *Matière grise* la thèse de l'anthropocène, que certains anthropologues américains commencent à appeler la thèse du capitalocène : ce ne serait pas directement l'homme qui serait une force géologique capable de nous arracher à l'holocène, mais bien le capitalisme, sous l'action humaine, qui serait moteur de ce bouleversement. Est-ce que le réemploi, au-delà de poser la question de la construction, ne vient pas ébranler l'idéologie même sur laquelle se sont construit en grande partie ces changements climatiques à savoir le capitalisme, la société de consommation et le consumérisme ?

Julien Choppin : (*Soupir*). Ce qui me fait soupirer c'est que je ne pense hélas pas que la question du réemploi vienne ébranler le capitalisme. C'est toute la problématique. Je trouve ça très juste de décaler la thèse de l'anthropocène à la thèse du capitalocène. C'est ce que raconte très bien dans son dernier bouquin Naomi Klein sur le changement climatique et le capitalisme. Elle dit bien que les enjeux sont d'abord des enjeux de profit et que c'est la question. Si on laisse les fossiles sous la terre, combien est-ce que cela représente ? Ce sont des trillions de dollars et beaucoup de gens n'ont pas intérêt à ce que cela reste sous terre. La perspective de moins de deux degrés : bon (soupir). Les questions du changement climatique et de capitalisme sont intrinsèquement liées. Est-ce que le réemploi ébranle cela ? Nous la question c'était de dire comment est-ce que l'on peut être économe en matière avec le réemploi ? Comment décaler la question de la production de l'énergie à la question du déchet et des matériaux ? Qu'est-ce que cela voudrait dire une architecture moins matériauvore ? Passer de l'économie d'énergie à l'économie de matière ? C'est aussi toute cette question de matière grise : plus de matière grise et de réflexion pour engager moins de production de matière et de consommation.

Léa Mosconi : Est-ce que l'exposition *Matière grise* est une commande du Pavillon de l'Arsenal ou est-ce une volonté de votre part de vous confronter à ces questions de changement climatique et de réemploi ?

Julien Choppin : Cela vient de nous. La question des déchets nous intéresse depuis un bon moment. L'élément déclencheur a été en 2008 : nous étions en charge de la scénographie d'une exposition pour la SNCF: l'ensemble des éléments est partie à la benne à la fin de l'exposition. Cela nous a beaucoup marqué de voir à quel vitesse un matériau passe du neuf à la poubelle. Nous avons commencé à réfléchir à cette question à ce moment-là. Un jour nous sommes allés voir Alexandre Labasse (*directeur du Pavillon de l'Arsenal*) en lui proposant plusieurs projets dont celui de travailler sur cette question des déchets et du réemploi, et c'est lui qui nous a poussés à approfondir cette question. On était en janvier 2014 et nous avons monté l'exposition et le catalogue en neuf mois. Avec l'aide précieuse de toute l'équipe de l'Arsenal, et une personne embauchée à plein temps à l'agence, nous avons pu faire ce travail dans les temps.

Léa Mosconi : La réception de l'exposition *Matière Grise* est plutôt unanime quand pourtant le propos de celle-ci est relativement à contre-courant : les réglementations et les labels préconisent une réflexion sur l'économie et la production d'énergie qui passent par une réflexion sur l'invention de dispositifs intelligents, innovants, convoquant une technique relativement nouvelle et complexe. Quant à la Mairie de Paris, elle porte, avec Jean-Louis Missika une volonté d'architecture et de ville « intelligentes » aussi avec une technologie de pointe. On est loin du réemploi et des déchets.

Julien Choppin : En effet, il y avait un côté un peu décalé un peu en marge, même très clairement. En travaillant, on a réussi à intéresser, à notre grande surprise, l'ensemble des acteurs, même des promoteurs, du milieu de l'architecture. Des étudiants et autres aussi. Et aussi comment arriver à faire une exposition qui parte d'un constat assez dur, déprimé et dramatique, ça c'était un quart de l'exposition, et les trois autres quarts c'étaient les alternatives, quelques chose de positif qui engage une architecture différente. C'était une vraie question que de savoir comment faire une exposition qui ne soit pas plombante parce que l'on s'attaque à ces questions insolubles des ressources.

Léa Mosconi : Diriez-vous que Patrick Bouchain est une figure tutélaire pour vous ?

Julien Choppin : On s'est toujours intéressé au travail de Patrick Bouchain. On aurait voulu faire notre diplôme avec lui mais ça n'a pas été possible. On a eu la chance de

travailler à plusieurs reprises avec lui d'une part pour ce livre *Histoire de construire* et pour Métavilla durant son travail de commissaire du pavillon français à la Biennale de Venise ou encore la plus récemment sur la scénographie que nous faisons pour la COP21 au Bourget. Patrick Bouchain nous a beaucoup influencé, son travail mais aussi, et peut être surtout la méthode singulière qu'il met en place pour porter ses engagements.

Léa Mosconi : Est-ce que des événements comme le sommet de Rio de 1992, le protocole de Kyoto de 1997, le sommet de la terre de Stockholm de 1972, le grenelle de l'environnement de 2007 vous ont marqués ?

Julien Choppin : Pas directement non. Le sommet de la terre de Rio était assez lointain à l'époque, peut être que le Protocole de Kyoto en revanche a été un peu plus relayé dans nos milieux, mais encore pas tant que cela. A l'époque, ces questions étaient encore marginales et il n'y avait pas dans les écoles d'architecture une émulation autour de ces sujets, je pense notamment à 1997 ou j'étais étudiant et où Kyoto n'avait pas fait événement. Stockholm c'est encore plus loin donc non.

Léa Mosconi : Pouvez-vous nous revenir sur le projet que vous faites actuellement dans le cadre de la COP21 au Bourget ?

Julien Choppin : Nous étions en charge de la scénographie de l'ensemble de l'événement de la COP21 au Bourget et nous avons aussi mené dans ce cadre une étude de faisabilité sur le bâtiment principal qui devait compter une salle plénière permettant d'accueillir l'ensemble des chefs d'état, une salle importante symboliquement, que nous appelions la cathédrale des séances plénières, une grande halle en bois de 25 mètres de haut complètement démontable. Hélas pour plusieurs raisons le projet que nous proposions ne pourra pas se faire, la conception et gestion de la salle reviendra *à* une entreprise qui fera cela en structure légère.

Léa Mosconi : En revanche vous faites toujours le pavillon du réemploi sur le parvis de l'hôtel de ville ?

Julien Choppin : Oui, nous le faisons toujours. C'est un bâtiment de 100 mètres carré que nous faisons avec le Pavillon de l'Arsenal. Nous avions de toute façon pour projet de faire ce pavillon,cela tombe pendant la COP21 donc nous récupérerons les déchets des événements de la COP21. De toute façon, j'ai l'impression que tout ce qui se passe cette année est estampillé COP21.

Léa Mosconi : Avec *Overshoot* que vous proposez dans le cadre de la Biennale de design *Design City 2014* vous faites le choix d'associer questionnement écologique et engagement collectif. *Overshoot* est une

installation qui s'appréhende collectivement et qui fait sens à plusieurs. Sur quelles bases ou quelles hypothèses repose ce choix de monument collectif ?

Julien Choppin : C'est intéressant de voir des interprétations, parfois plus fines que les nôtres, de nos propres projets. Nous avons pris conscience de cette question du jour du dépassement, donc le jour à partir duquel la planète vis au-dessus de ses moyens, le jour à partir duquel la terre vis à découvert, en travaillant sur l'exposition *Matière grise*. C'est incroyable toutes les choses que nous avons apprises en travaillant sur cette exposition. Nous avons voulu mettre en tension avec *Overshoot* à la fois la lourdeur et la gravité de cette question du jour du dépassement en l'inscrivant en hauteur, en gros sur l'installation, comme une ombre ou un poids au-dessus de nos têtes, et en même temps la désinvolture et la banalité du quotidien, en mettant en dessous des balançoires, sur lequel on joue, en effet ensemble, pendant que la terre agonise au-dessus de nos têtes.

Léa Mosconi : Les questions de changements climatiques ont-elles besoin de solutions ou de porter un récit ?

Julien Choppin : C'est une question difficile. Le terme « solution » ne me semble pas vraiment approprié. On emploie peut être « solution » au lieu de dire « alternative » je ne sais pas. On dit aussi « solution » pour ne pas parler réellement du faire, du comment faire et de l'action. Agir est plus complexe que de d'afficher une ou des solutions. Cela renvoie aussi un peu à un catalogue, des solutions que l'on suivrait et qui d'un coup de baguette magique nous résoudrait tous nos problèmes. Les choses sont plus complexes. Ce n'est pas un terme que j'emploierai. L'idée du récit me semble en revanche assez porteuse, assez forte et être un enjeu autrement plus important. Le récit se construit, il se construit collectivement, s'inscrit dans un temps plus long et permet de poser des questions. On ne peut pas embrasser la complexité du changement climatique avec une boite à outils et ou une méthode toute faite et pleine de solutions. Les solutions, je ne sais pas, je ne pense pas que ce soit la démarche qu'il faille adopter. En tout cas ce n'est pas ce que nous défendons.

Didier Faustino
Architecte
Octobre 2012

La rencontre avec Didier Faustino se déroule dans son atelier et dure environ une heure. C'est l'un des premiers entretien que je réalise alors pour la thèse. Il sera publié sur le site paris.art.com.

Vous avez fait vos études à la fin 1980 et au début des années 1990, au moment de la chute du mur de Berlin et à la fin du postmodernisme. Comment ce contexte a-t-il influencé votre démarche de jeune architecte ?

Didier Faustino. À ce moment-là, nous avions vingt ans, et étions partie prenante de ce contexte. C'est une génération sans revendications. Moi-même, je n'en avais pas. Un constat dominait, celui que les revendications des aînés ne nous m'intéressaient pas. Leurs revendications étaient en train d'être récupérées pour alimenter la machine à vendre. Il y avait une sorte de rage romantique qui émergeait. Nous n'étions plus dans le *no futur* mais dans un futur sans intérêt. J'avais l'impression d'une chute où il fallait quand même acter certaines choses. Mes projets étaient très noirs. D'ailleurs ils le sont encore aujourd'hui; je traine une sorte de dystopie d'enfant de Michel Foucault.

La question du corps traverse vos projets, particulièrement dans votre chaise Love Me Tender ou dans Body In Transit. On retrouve une animalité forte mais aussi la présence de l'imaginerie de la machine. Comment ce thème animal-homme-machine s'insère-t-il dans vos projets ?

Didier Faustino. Je ne peux pas envisager un travail sans aborder la question de l'animalité du corps. Je m'intéresse au corps instinctif, animal, mental; le corps aseptisé ne me touche pas. La machine en tant que telle ne m'intéresse pas, encore moins si elle sert de substitut au corps; en revanche elle m'intéresse comme élément de contrôle du corps ou d'amplification de celui-ci. Je travaille sur le corps comme espace architectural et comme matière.

Hier soir, je regardais *Fight Club* issu du livre de Chuck Palahniuk. Il s'agit des mêmes questionnements; le même constat assez violent sur l'état du monde, et sur la manière de s'y positionner, par une rage, par une certaine animalité. Non pas pour revendiquer son existence ou autre chose, juste pour expérimenter/explorer ses propres limites et celles de notre monde. Il y a une rage de ces années-là, telle la rage de Kurt Cobain, ce n'est plus une rage de pose mais une rage réelle et surtout une rage romantique, mélancolique.

Cet état est très présent dans vos projets.

Didier Faustino. On est en prise avec le monde dans lequel on vit. J'assume cette dimension de doute dans mon travail. Il y a même un vrai plaisir à produire un entre-deux qui n'est ni positif ni négatif, qui est juste un état de suspension, de tension; un état indéterminé. Ce qui est finalement la position la plus tenable. Dans mes projets, cet état de doute me permet de produire des questions.

Le philosophe et sociologue Bruno Latour évoque dans *Nous n'avons jamais été modernes* le désir d'invincibilité des modernes remis en question aujourd'hui par une conscience de la vulnérabilité de l'homme et de son environnement. Est-ce cette vulnérabilité qui est expérimentée dans votre projet *Double Happyness*, une double balançoire aérienne présentée à la Biennale de Hong Kong ?

Didier Faustino. Ma démarche architecturale consiste en l'expérimentation de la fragilité. Mettre en état de vulnérabilité les corps dans l'architecture que nous instaurons fait partie de mes premiers questionnements. Il y a dans *Double Happyness* l'évocation du panneau publicitaire au sein duquel s'installe la scène de deux individus qui se balancent mais qui ne peuvent jamais se toucher. Le rapport au vide est assez fort, il faut vaincre ses faiblesses et ses peurs pour monter sur *Double Happyness*. On a beaucoup réfléchi sur la question de mise en danger et à la manière dont expérimenter cet état de vulnérabilité et de fragilité.

Avez-vous été influencé par des artistes ou des architectes sur cette question de la fragilité?

Didier Faustino. Le rôle de l'architecte est de bâtir pour laisser une trace. Dans l'histoire, l'architecte est le grand ordonnateur de la mémoire collective. Ce qui est intéressant dans le travail d'un Gordon Matta Clarck, par exemple, c'est qu'il met à mal la question de la pérennité de l'architecture. Il vient la découper, extraire des fragments d'architecture puis les exposer pour mieux révéler la fragilité de celle-ci.

Une fois que la sentence est tombée avec Gordon Matta Clarck, que nous reste-il à nous aujourd'hui? Que nous reste-t-il vingt ou trente ans après? Faire la même chose? Esquinter les bâtiments, les détruire, devenir un terroriste? Dans ce contexte, je travaille sur la question de l'absurde qui est bien tolérée en art mais assez mal considérée en architecture, sûrement à cause des questions de réglementation, de sécurité, d'usage, de conventions sociales.

Tout en étant pleinement un studio d'architecture, nous nous intéressons aux moyens de mettre à mal l'assurance des choses et nous nous efforçons à produire de l'incertitude. Plutôt que de constater que l'on est dans un monde incertain et d'essayer de parachever tout cela en faisant des choses parfaites, on essaie de produire des choses imparfaites qui portent en elle un questionnement et un possible échec.

Selon Adolf Loos, «il n'y a qu'une faible partie du travail de l'architecte qui soit du domaine des Beaux-Arts: le tombeau et le monument commémoratif. Tout le reste, tout ce qui répond à un besoin, doit être retranché de l'art». Quel est votre rapport à la question du monument ?

Didier Faustino. Dans *Stairway to Heaven* par exemple, [ndlr: il s'agit d'une sculpture urbaine en forme de cage d'escalier au sein de laquelle le visiteur peut entrer et dominer seul le territoire), la question du monument se pose effectivement. Il y a un coté un peu ringard et mal fait, c'est une forme architecturale ordinaire qui devient extraordinaire, à cause de son positionnement dans l'espace public.

C'est une situation inédite. Il est aussi question de célébration. Mes projets sont peut-être des monuments dans le sens où ils célèbrent quelque chose. Ils ne célèbrent pas le spectacle ni les grandes causes; ils célèbrent les individus et l'ordinaire.

Le MoMa vient d'acquérir la documentation de *Double Happyness*, de *Stairway to Heaven* et l'une de vos photographies. Comment s'est fait le choix de ces projets?

Didier Faustino. Le nouveau commissaire connaissait mon travail. Il développe une réflexion sur la notion d'espace performatif. Il était intéressé par mes recherches sur l'implication collective et individuelle du corps. Je réfléchis à instaurer des lieux où le visiteur n'est pas seulement dans un rapport consumériste mais aussi dans un rapport d'appropriation et d'activation. Je pense que c'est pour cette raison que ces deux projets-là qui questionnent les notions de participation et d'occupation ont été retenus. Il y a aussi l'action de «performer», l'utilisateur est actif par rapport au bâtiment. On ne peut plus envisager une architecture où les visiteurs et les habitants restent passifs.

Vous travaillez actuellement sur une maison expérimentale en Espagne. Pourriez-vous nous parler de la nature des enjeux qui portent ce projet ?

Didier Faustino. Je travaille dans le cadre d'une carte blanche. Le commanditaire demande à chaque architecte de faire sa maison idéale en pleine nature. Je me suis dit que l'on pourrait développer un projet autofictionnel; me projeter dans l'histoire de

la maison en quelque sorte. Je suis aussi parti de la question du contenant et du vide, de l'enveloppe et de sa porosité. Nous avons déterminé comme point focal du projet le cœur de la maison, celle-ci est une boite fragmentée et l'occupant vient s'installer sur des plateaux avec une pratique territoriale. La maison ne serait pas partitionnée par des fonctions mais par des territoires livrés aux envies, aux jeux des occupants…

***Body in Transit* est un container pour individu permettant le transport sans dommage de clandestins dans la soute d'un avion ou les cales d'un bateau. Comment ce projet a-t-il été perçu ?**

Didier Faustino. *Body in Transit* interroge, avec une certaine violence, le rôle de l'architecte face aux questions de société. J'ai présenté ce projet à la Biennale de Venise en 2000 dont le thème était «La ville: plus d'éthique, moins d'esthétique». *Body in Transit* est une réponse évidente. Ça me paraissait insensé de montrer autre chose à ce moment-là. Evidemment, les gens ne s'attendaient pas à ce type de projet.

La majorité de vos projets posent la question du rapport de l'individu à son environnement, humain, urbain et naturel.

Didier Faustino. Je suis dans un questionnement sur l'individu et sur le corps. Par ce biais, l'enjeu est de faire prendre conscience au gens de leurs fragilités, du fait que l'on est ici de passage; l'équilibre du monde dans lequel on est ne peut se faire que si on a soi-même conscience que l'on n'est là que pour un instant. Peut-être que de produire des situations, des bâtiments, des espaces où l'on insinue le doute, où l'on distille une sorte de modestie permet de remettre un peu les choses en place. Je pense que cela suffit.

Entretien avec Edouard François
27 février 2015

Edouard François me reçoit dans son agence pendant près de deux heures. La discussion est très difficile à cadrer, l'échange sort assez vite du guide d'entretien prévue et devient assez informel.

Edouard François : Dès 1999, dans mon cours de la AA School, j'ai annoncé un la fin de la topic moderne, et la création d'une nouvelle topic dont j'ai donné comme nom provisoire *sustainable topic*, développement durable. Donc j'ai annoncé pour la première fois les points de la topic moderne que personne ne connait qui sont « internationale, hygiène, abstraction, futur meilleur, technologie ». Ce sont, en fait, tous ces points-là qui ont fabriqué la pensée moderne. Première apparition de la pensée moderne, 1903, Malevitch, carré noir sur fond blanc. C'est la synthétisation absolue de la modernité. Les points magnétiques de la nouvelle topic sont basés sur le contexte, la saisonnalité, la temporalité. J'ai annoncé pourquoi la topic moderne s'était effondrée, quelles étaient les conditions de l'effondrement de la topic moderne. Les conditions c'est la perte total de sens et d'humain, qui ne permet plus de progresser sur ces valeurs-là. La condition sine qua non pour que la nouvelle topic s'installe c'est la crise économique. Quand j'enseignais à la AA School, j'ai dit qu'il y allait avoir une crise économique majeur vers les années 2007-2010. Tout le monde se marrait, et tout ce que j'ai dit s'est réalisé quinze ans après. Déjà rouler à quinze ans c'est pas mal. Je suis assez pointu là-dessus, cela m'a demandé beaucoup de travail et beaucoup de recherche. Je n'aime que l'on dise des conneries. (Edouard François marque une pause, cherche une clé USB pour me montrer un cours qu'il a fait sur la matière, ne trouve pas sa clé, revient et évoque le traitement des journalistes à son encontre). Chaslin c'est un mec qui m'a flingué.

Léa Mosconi : il ne vous a pas flingué, il vous a beaucoup reçu et il a au contraire valorisé votre travail dans ses émissions.

Edouard François : après oui, mais au départ il m'a flingué. Avec le traitement que j'ai eu j'aurai du disparaitre. Son intérêt pour moi est très tardif. De toute façon, la presse française a été très dure avec moi en me traitant de barré, de tout ce que vous voulez. Je n'ai aucune commande officielle. Alors que ces espèces de béni-oui-oui d'architectes à deux balles sont justes gavés de commandes officielles ; ça veut dire que quelque part le réseau culturel est complètement déficient.

Léa Mosconi : Vous finissez vos études en 1984, on est alors en plein débat sur le postmodernisme et dans une critique assez violente du mouvement moderne. Comment ce contexte vous a-t-il influencé, aux Beaux-arts, aux Ponts et Chaussées et à l'école d'architecture, dans la construction de votre démarche naissante d'architecte ?

Edouard François : Si vous voulez comprendre mon parcours, j'ai fait maths sup, spé, et je voulais faire Polytechniques car je suis d'une famille d'X mais je n'avais pas le niveau. Je suis allé faire de l'architecture après les Ponts. Déjà quand on a une formation scientifique de compétition, c'est très dur de comprendre quoi que ce soit à la conception. C'est un cerveau qui a fait des analyses et des statistiques. C'est difficile. J'ai eu de la chance pour m'aider d'avoir un professeur qui dès la première année m'a envoyé aux Beaux-arts. Les architectes n'allaient pas aux Beaux-arts, on y détestait les architectes. Et vice versa. J'ai eu une formation très attentionnée. Comme si j'étais un petit canard noir chez les poulets. Ils se sont dits qu'il est tellement rare d'avoir un architecte que nous allons en faire une bête de course. Je devais être le vilain petit canard qui allait tuer les autres canards en rentrant chez lui. Là-dessus je ne comprenais rien aux études d'architecture, je ne comprenais rien de ce que l'on me racontait, cela me paraissait idiot, je faisais de la peinture, de la gravure, de la sculpture, je suis retourné au Ponts ou j'ai fait le cycle d'urbaniste, j'ai tout fait en même temps et j'ai fait mon diplôme après.

Léa Mosconi: quel était le sujet de votre diplôme ?

Edouard François : sur une connerie. En fait mon prof au Pont avait un gros problème avec Pellerin sur une zone de Issy-les-Moulineaux, il m'a appelé, je ne sais pas comment cela s'est fait mais le mec m'a nommé urbaniste de la zone. J'avais 23 ans. Avec le promoteur le plus porcif de la place de Paris, qui m'a quand même beaucoup appris. Ma carrière a été relativement malmenée. A 26 ans j'avais déjà construit pas loin de 80 000 m². Et puis j'en ai eu ras le bol. A une époque où personne ne construisait.

Léa Mosconi: Cette époque était aussi parcourue par des débats idéologiques, notamment par certains courants postmodernes assez critiques du mouvement moderne. Est-ce que vous y preniez part ?

Edouard François : Il y a eu cette période-là dans laquelle je n'apparaissais pas du tout sur la scène architecturale, ni médiatiquement. C'est une période où j'essayais de comprendre ce putain de métier, comment ça marche. J'avais beaucoup de commande, en général c'est quand on n'a pas de commande qu'on commence à

essayer de se poser des questions. J'étais dans une situation d'une extrême abondance avec des projets très difficiles. J'ai quitté ensuite mes associés de l'époque, parce que j'en avais ras le bol et je suis retourné dans ma cuisine, j'avais plus de boulot et j'étais bien content. C'était fin 1980. Et très vite tout a commencé à recommencer très vite. J'ai eu une marina en Bretagne, et autre, le boulot arrivait. Là je me suis associé avec François Roche. On a passé un moment important à ne pas construire. Moi je tenais à ne pas construire. Je cherchais à comprendre. Comprendre ce qui était important, ce qui m'intéressait, quel était mon propos. Je pense que ce qui est le plus difficile dans ce métier c'est que les gens n'ont pas de propos. J'ai passé du temps à essayer d'avoir un propos et des choses à dire, qui sont des critiques de ce que je vois indépendamment du dogme ambiant. A l'école on disait "ça c'est de l'archi, ça ce n'est pas de l'archi". J'ai tout mis à la poubelle, et j'ai passé pas mal de temps à me reconstruire. On a développé avec François Roche, dans les années fin 1980 début 1990 des positions assez radicales. On a inventé les premiers collages, les premiers collages en architecture qui ont été fait c'est nous qui les avons fait. On a inventé les collages pour découvrir la matière. La perspective filaire des modernos, pour cela ça ne marchait pas. On a pris beaucoup de position, on a été beaucoup médiatisés, beaucoup à l'étranger. A un moment donné je me suis dit que c'était bien de reconstruire. C'est là que nous nous sommes séparés avec François Roche. J'ai commencé à reconstruire très doucement, des petits trucs jusqu'à Montpellier en 2000 et la taille de la production n'a fait que de doubler d'année en année. C'est ça mon parcours.

Léa Mosconi : Vous instaurez dans vos projets une hybridité entre les éléments dits naturels et les éléments architecturaux. On le voit très nettement dans la façade de l'immeuble qui pousse, dans le sol d'Eden bio, dans les bungalows dans les arbres, dans la récente tour du 13^{e}, et cela dès le milieu des année 1990, alors que cette décennie n'est pas marquée par ces questions qui émergeront plus tard dans le milieu de l'architecture. Quels événements, quelles lectures, quelles œuvres vous ont marqué pour engager votre travail autour de ces questions-là ?

Edouard François : (Edouard François sort un livre sur ces projets des années 1990) Regardez là le vocabulaire il est construit et totalement maitrisé, il n'y a pas plus pas moins que ce qu'il faut. A l'époque personne n'était capable de calculer des poutres aléatoires, il n'y avait pas de logiciel.

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez lu Bruno Latour ?

Edouard François : non je ne le connais pas. J'ai fait beaucoup de choses à partir

des années 1990, j'ai peu construit, car c'était tellement radical. Mais j'ai été très médiatisé comme une bête, regardez la pub American express, je n'avais même pas 40 ans. Mes confrères m'ont hait, j'étais beau, jeune. Et j'étais très discret, je le suis toujours. Mes confrères pensaient que c'était de la suffisante. En plus c'était très rare de toucher le grand public, alors forcément ça attise la jalousie. « Pourquoi lui » se sont-ils dit.

Léa Mosconi : Si l'on revient sur la question du rapport à l'environnement, question présente dès vos projets des années 1990. Est-ce que cela intéressait les maitres d'ouvrage ? Quels étaient leurs regards sur cette dimension de votre travail ?

Edouard François : Les maitres d'ouvrage s'en foutaient complètement de l'environnement. L'*Immeuble qui pousse*, on a rendu un hommage il y a deux ans. Il y avait un hommage à Dugrand, l'ancien maire. Comme j'avais fait cet immeuble qui est la grande référence la bas, j'ai été invité à dire deux mots. L'ancienne maire m'a dit « nous avons compris votre immeuble que très récemment, on départ nous l'avions pris pour une fantaisie, on a compris que c'était un immeuble précurseur des problématiques environnementales ». Je n'ai jamais reconstruit à Montpellier. Mon travail n'est vraiment compris que maintenant. Ce que les gens viennent chercher dans mon travail c'est d'être dans les médias. Dans les années 1990 j'avais énormément de médias, c'était vraiment démentiel. Jamais un architecte n'aura eu autant de presse que moi. A part peut être Nouvel, et je n'avais aucun boulot, ce qui m'inquiétait. Un jour je devais meubler les gites ruraux de Jupille, je vois en vitrine un très jolie petit meuble en sapin brut cloué, d'une justesse incroyable. Je me dis que cela ferait de jolies tables de chevet pour mes gites. Je rentre et demande à l'acheter. On me répond "pourquoi voulez-vous acheter cela?", je dis "je la trouve belle, d'ailleurs vous l'avez mise en vitrine", et on me dit que personne ne l'a jamais demandé. Et là je me suis dit, ça y est je sais, "toi tu es cette petite chaise". Tout le monde en parle, te met en vitrine et personne ne t'achète. Je me suis dit que j'avais fait une erreur et j'ai eu un doute énorme. Je me suis dit que j'avais engagé toute ma vie sur une chose sur laquelle je me suis planté. J'étais incapable de bouffer, c'était une folie. A l'époque tout le monde me disait que c'était n'importe quoi et que je devais construire au lieu de continuer à construire ma démarche. Je souffrais beaucoup économiquement, vous ne pouvez pas imaginer. C'était horrible. En fait ce qui m'a sauvé c'est l'immeuble qui pousse. Un promoteur avait vu mon portrait en pied dans Madame Figaro, c'était un remerciement par rapport à l'arbre à volière blanc que j'avais fait. Il avait mis une photo de moi au lieu de mettre mon travail, et avec à coté un texte complètement stupide qui disait que je transformais l'air en beau. Je me suis dit que s'il y avait bien un papier qui ne servirait à rien ce serait celui-là. En fait quand

on médiatise sa personne, cela veut dire que l'on est porteur de projets. Quand on médiatise un projet, cela veut dire que l'on porte seulement un projet. En fait cela a déclenché les commandes. Maintenant je suis très sensible à mettre ma personne avant de mettre mes projets. Voyez Nouvel, on voit plus sa tronche que ses projets. D'ailleurs on ne connaît plus vraiment son travail, rapidement on ne sait plus nommer plus de cinq projets de Nouvel. Donc Montpellier, j'ai réussi à faire un immeuble générique alors qu'avait je faisais des projets spécifiques, sublimes. Quand j'ai fait Montpellier, j'ai atteint une commande générique.

Léa Mosconi : Est-ce que l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 vous a influencée ?

Edouard François : Babacoolesque ? Non. On m'a dit récemment que j'avais des points communs avec le belge qui a fait pépé et mémé. Mes points qui m'ont amené beaucoup de choses c'est l'art contemporain, le land art, ça a beaucoup influencé mon travail, et la cuisine, la bouffe. Je cuisine depuis très longtemps. Un jour je suis tombé sur un bouquin chez ma tante sur la cuisine dans les années 1950. Vous recevez le patron de votre mari, ouvrez le cassoulet, mettre au four thermostat 5, servir avec du vin blanc. Recette de *Elle* des années 1950. J'étais scotché. J'étais en train d'analyser la modernité, j'étais en train d'analyser la nouvelle topic environnementale, quand j'ai vu cela j'ai compris des trucs. J'ai vu que la cuisine sous le monde moderne c'était cela. C'était en fait la maison de Jacques Tatie. C'est en voyant ce qui m'intéressait en cuisine que j'ai commencé à progresser de manière fulgurante. J'ai vu le contexte, aujourd'hui quand on fait le cassoulet, on le fait en fonction de la saison, et les aliments viennent de tel région. Et on ne le sert pas avec un vin blanc, on prend un vin de tel cotto ou tel ou tel truc. Donc j'ai vu énormément de pont entre architecture et cuisine. J'ai été le premier à dire que architecture et cuisine c'était quasiment la même chose. Regardez aujourd'hui la cuisine combien c'est bien. On trouve dans la cuisine des problématiques d'hygiène, de santé, de transport avec les légumes et autres. J'ai été le premier dès les années 1995 à dire, regardez ce qu'il y a là il y a des ponts considérables. C'était il y a vingt ans. Il fallait avoir un peu de nez !

Léa Mosconi : Votre réflexion sur la modernité date de quelles années ? C'était des préoccupations déjà présentes durant vos études ?

Edouard François : Dès mes études, je n'ai pas compris ce que l'on m'enseignait, j'ai trouvé cela nul à chier. C'était sans intérêt.

Léa Mosconi : Il n'y a pas la figure d'un enseignant qui vous aurait marqué ?

Edouard François : j'ai eu beaucoup d'enseignants par volonté car je ne voulais qu'aucun ne me marque. Comme je trouvais qu'aucun n'était satisfaisant, je ne voulais pas d'empreinte de leur part. Cela aurait pu me perdre, j'étais paumé à la sortie. Tel ou tel autre était le protégé de Ciriani. Regardez Atelier 2345 (Atelier 234), y a pas plus pourri qu'eux, corporates, branleurs, en sortant de leurs diplômes c'est tout juste s'ils n'étaient pas déjà architectes conseils. Une chose m'a fait progresser très vite, c'est ma nomination à la AA School en 1999. Je ne voulais pas montrer mon travail pour enseigner, je trouvais que ce n'était pas une bonne position intellectuelle, j'ai commencé à faire des cours a capella, à la voix sans diapo. Je préparais chaque semaine un point précis. La modernité, qu'est-ce que cela veut dire, par exemple. Je leur ai dit, on change de monde, je leur ai dit tout ce que j'avais annoncé la crise économique et le reste, j'ai parlé des points magnétiques de la topic moderne, la matière. Vous allez voir un truc sidérant. Tout le monde parle de la matière. Moi j'ai une connaissance absolue de la matière, une connaissance théorique. Personne n'est au courant de cela. Je voulais faire un bouquin la dessus depuis les années 2000 mais je n'ai pas le temps. Je fais des petits trucs théoriques car j'en ai marre, les gens sont tellement paumés. Regardez cela c'est brillantissime, si je peux me permettre. J'ai été nommé à la Parsons School. C'est important pour moi de ne pas montrer mon travail en cours et en conférence mais de donner les clés théoriques. Sinon si c'est pour que les autres reprennent juste en mettant des gavions et de la manivelle partout cela n'a aucun intérêt, ce qu'il faut c'est transmettre les idées. L'abruti qui a copié mon immeuble à Mabillon. C'est épouvantable. Alors, regardez (Edouard François montre ses diapositives), ça c'est la topic moderne, avec des points magnétique qui communiquent trois par trois; Il y a une gravitation, c'est très difficile d'échapper à une topic. La topic donne toujours un nom tellement puissant qu'on se dit qu'il n'y a pas autre chose que moderne. Il y a l'art nouveau, renaissance et autre, à chaque fois on tente de trouver une gravitation très puissance. Ensuite *internationale*, on fait des choses qui partout dans le monde, *abstraction, future meilleur, technologie, hygiène*, on n'allait plus mourir, c'est l'éternité, ce sont des points magnétiques de la topic moderne, si vous les prenez trois par trois ils ont des communication l'un dans l'autre. 1915, Malévitch, et on voit arriver par beaucoup après Le Corbusier, Malévicht c'est la manifestation absolue des valeurs de la topic. Ici les pilotis c'est une manière de se détacher du sol, le blanc, c'est l'hygiène. Ce bâtiment a quasiment tout : la normalisation fait partie des attendus de la modernité. On a tué la biodiversité en ne sélectionnant qu'une pomme d'un certain calibre, précis, une couleur donnée, pour qu'elle rentre dans des cagots, pour qu'eux même entrent dans des camions qui eux mêmes entrent dans des containers qui eux-mêmes entrent dans les ports, en fait il faut relire le modulor de le Corbusier, il y a un enchantement des nombres qui se

multiplient dans les autres. On a inventé l'ISO, le A4, le pantone, tout ce que vous voulez, et une règle, 1-618. Il y a une règle intéressante chez Le Corbusier qu'aucun moderne n'a repéré, que je pratique encore. Je travaille avec depuis trente ans; le Corbusier avec son 1-618 il a fondé un système de proportion qui s'enchaine; ce qui est intéressant c'est le point de départ sur lequel il accroche cela. Il aurait pu l'accrocher sur le mètre étalon, la surface de la terre ou autre. Il l'accroche sur l'homme 182cm.

Léa Mosconi : ce qui est très moderne. L'homme est au centre du récit moderne.

Edouard François : Les topic naissent de l'humain et meurent de l'absence d'humain. Elles naissent de l'économique et meurent de l'absence d'économique. La mort absolu de la modernité, ça a été flingué par Derrida et parfaitement bien illustré par Tschumi, c'est l'acte final de la modernité, qui consiste à dire que le sens n'est-ce pas le fait de ne pas en avoir. Le non sens n'est pas le sens. Donc le Corbusier accroche cela à l'homme, et ces nombres je les ai gardé, tout le monde travail avec à l'agence, je les ai appelé les nombres d'usage. Au delà, ce ne sont plus des nombres d'usages. Quand l'oeil voit ces nombres là il voit très bien à quoi cela peut servir. Je m'accote, je m'assoie. J'ai commencé à le conceptualiser très tôt dans les années 1990. Petit exercice que je faisais à mes étudiants, 1-1618, Le Corbusier, vous connaissez l'exercice ?

Léa Mosconi : non. Quel exercice ?

Edouard François : Mais il faut relire la modernité, il faut connaitre son passé. Comment voulez-vous progressez si vous ne connaissez pas votre passé.

Léa Mosconi : Je m'intéresse à la modernité, j'ai justement fait un cours à mes étudiants hier sur la modernité. Je ne connais pas l'exercice que vous évoquez, je ne sais pas du tout de quoi vous parler, vous n'avais encore rien dit.

Edouard François : Ce sont des carrés de 10 cm dont il varie la proportion, il demande à 100 personnes le carré avec lequel les gens ont le plus d'affinité. 65% des gens répondent celui construit avec le modulor. Il établit que la proportion est universelle. Tous ces bâtiments sont fait avec cela. Moi si je dois progresser avec le contexte je dois défoncer cela. Sinon je ne peux pas être contextuel, sinon j'arrive avec mon carré j'enlève des arbres pour les foutre et puis voila. Alors qu'en fait je peux me glisser entre les arbres et avoir toute autre forme possible. En 2000 je colle la photo de Cyndi Crawford dans un des carrés et je leur pose la même question. Ils

choisissent à 99% Cyndi. Je change Cyndi de carré et ils choisissent encore le carré Cyndi. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que la proportion de Le Corbusier ne vaux qu'en l'absence de matière, dès lors que vous interférez avec une matière la proportion ne vaut plus. C'est assez intéressant en 2000 de dire qu'il n'y a plus de proportion. La proportion sera celle du lieu et celle de l'usage. Déjà là, on est dans une vision théorique et prospective. Donc là après très vite, on se pose la question de l'interférence entre la matière et le lieu. Ce n'est pas lié seulement à la nature car pour moi le contexte c'est l'état de la croute terrestre. Pour moi le contexte il n'est ni beau ni laid. Quand j'ai fait Champigny on m'a accusé de tout les cynisme et autre. Je suis à Champigny, il y a un contexte et des éléments qui ne se parlent pas, je les mets en lien et c'est tout.

Léa Mosconi : Dans un texte Bruno Latour propose une relecture de Frankenstein en affirmant que le vrai pécher du père de Frankenstein n'est pas d'avoir créé Frankenstein mais de l'avoir abandonné. Il fait le parallèle avec la modernité qui abandonnerait les « monstres » (climatiques, sociaux, misère, pollution, idéologiques) qu'elle a généré. En vous confrontant au contexte quel qu'il soit et sans jugements vous vous engagez aussi à faire avec « nos monstres » ?

Edouard François: Je n'ai pas de jugement négatif sur la modernité. C'est un moment donné, essentiel, par contre je suis très violent contre l'anachronisme. Je vais au musée je regarde les dates des tableau.

Léa Mosconi : Vous deviez avoir des relations conflictuelles avec l'atelier Uno.

Edouard François : À l'atelier Uno, ils me prenaient pour un taré. Un pervers sexuel. Pour eux, ce que je fais ce n'est pas de l'architecture. Nouvel ils l'appelaient Bicyclette. Un jour je me suis violemment frité avec Ciriani. Après on est devenus copain. Sur des questions d'architecture, de personne, de sadisme. Je lui ai dit qu'il avait niqué la France en ne comprenait même pas ce qu'était la modernité. Rapidement, pour finir sur mon cours, la solution c'est le caméléon qui a la capacité de prendre le contexte, il devient notre animal générique. Voici ce que j'enseignais en 2000, il y a quinze ans, je disais à mes étudiants que par rapport à un contexte donné il faut le plus de matière possible pour pouvoir interagir. Si vous n'avez que deux matières ça ne va pas le faire. On peut avoir une infinité de matière pour répondre à une infinité de contexte. Si je vous demande des listes de matière, vous pouvez m'en sortir vingt mais après vous êtes essoufflée. Et pourtant ce n'est pas suffisant il faut une infinité de matière. Alors il y a le bois, le béton, la brique, le verre. Il faut s'intéresser à d'autres matières comme la vapeur ou la fumée. Donc j'annonce que la

vapeur est une matière de l'architecture. Un pigeon peut être la matière d'un architecte, un cochon aussi. J'ai fait des cabanes en cuir, cousu avec des agrafes en inox comme Frankenstein. Le vivant, les arbres sont une matière de l'architecture. Regardez le projet des gites que j'ai fait.

Léa Mosconi : Projet qui a presque vingt ans.

Edouard François : Pourtant ça a été très mal reçu. Les gens n'étaient pas prêts. C'est toujours pareil. C'était médiatisé à mort, le Centre Georges Pompidou a acheté la maquette tout de suite, de toute façon le centre Pompidou a quasiment acheté toute mon agence. Vers 1995.

Léa Mosconi : Il y a donc eu un intérêt assez tôt de la part des institutions pour votre travail.

Edouard François : c'est Chantal Beret qui est passée, son mec enseignait à Harvard, elle avait repéré mon travail, ils ont vu deux ou trois trucs, un matin ils se pointent avec un camion et prennent tout.

Léa Mosconi : Ils s'intéressaient à la dimension environnementale de votre travail ou à la plasticité de votre production ?

Edouard François : Non, l'environnement, ils s'en foutent. C'est la plasticité du travail. Il se trouve que cette plasticité est lié à l'environnement mais eux ils s'en foutent, ce n'est pas le problème. La place Youville il y a 25 ans que nous avions fait avec François Roche ou il y avait des bruits de Bécasse car il y avait une ancienne rivière qui passait, j'explique que la température peut être une matière de l'architecture.

Léa Mosconi : Philippe Rahm a dû être sensible à ces questions de votre travail. Il y a eu des échanges entre vous ?

Edouard François : Il a pas mal tourné autour de François Roche et de moi. Mais personne n'a synthétisé comme moi. Dès 2000 je me suis dit que la matière est tellement importante qu'il va falloir en faire un fait théorique, comme l'espace pour le Corbusier. J'ai donc théorisé sur la matière, en me disant que ce n'était pas encore suffisant ce que je viens de vous montrer. Donc j'ai pensé des opérateurs qui vont démultiplier la matière. Il y a le premier opérateur qui multiplie la liste, c'est l'opérateur d'échelle, que l'on retrouve d'ailleurs dans l'art contemporain. J'avais vu une exposition à Londres très bien là-dessus, *Sensation*. On voit bien que l'échelle est un

élément très intéressant. (Il me montre une pierre avec une valeur d'échelle). Donc on défonce avec cela la première colonne. En 1989 on avait fait dérouler des feuilles de bois comme ça et j'avais fait un appartement avec juste une feuille. Quand on voit le truc on fait « waouh ». Cela c'est l'échelle. L'autre opérateur c'est le vrai et le faux. Ce n'est pas du tout pareil la vraie fleur et la fausse fleur. Le vrai ou faux bois, ça démultiplie la liste. Il y en a au moins une dizaine d'opérateur comme ça. Et après, j'ai mis au point l'infini. J'ai combiné tous ces opérateurs entre eux. Donc la matière est une adéquation entre par exemple le bois que multiplie un opérateur négatif que multiplie l'opérateur échelle que multiplie le machin. On est dans l'invention d'une matière. Vous voyez déjà qu'en apport théorique sur la matière aucun n'est allé aussi loin. Tout le monde parle de matérialité, je me marre. Là au moins c'est simple et ça marche. J'ai fait cela sur tout, le contexte, tout a était théorisé. Je vais vous montrer sur Champigny vous comprendrez mieux. Et après je vous laisserais gamberger.

Léa Mosconi: J'aurai voulu vous interroger sur la question du beau et…

Edouard François : Cela ne m'intéresse pas. Ce que je dis, c'est qu'entre deux choix, je choisi toujours celui qui a le plus d'usage, quelque soit la gueule du truc. Je suis très strict la dessus. Le beau n'intervient pas. L'esthétique ça a été mis en place par les modernes et par leur code de proportion, moi ça ne m'intéresse pas. Si on avait plus de temps je vous raconterais le parcours de la modernité, ses points clé et pourquoi c'est mort. La moralité de la modernité n'existait que native, après la modernité est devenu immorale.

Léa Mosconi : j'évoquais la question du beau car quand j'ai interrogé une philosophe en éthique environnementale, Catherine Larrère, elle m'a dit que la question du beau était un élément important selon elle pour que l'architecture qui mobilise les questions environnementales puisse fédérer et toucher les individus. Les questions souvent polémiques du beau, du symbolique, étaient pour elle des enjeux de l'architecture dite durable quand celle-ci revendique pourtant toujours s'abstraire de la question du beau. En voyant votre projet de la M6B2 dans le 13e arrondissement de Paris, il y a un caractère symbolique très fort dans cette tour qui répand à l'échelle du territoire ses semences.

Edouard François : non il n'y a pas de caractère symbolique.

Léa Mosconi : Même à Nantes avec l'intégration des semences du jardin botanique dans votre projet. Vous instaurez une certaine sacralité ?

Edouard François : Nantes, la ZAC ça m'a toujours fait peur. Le contexte a toujours

été compliqué à abordé, est-ce que c'est le contexte existant ou le contexte futur. Le préalable de la ZAC consiste à tout raser, donc le rapport au lieu devient difficile. Quand j'ai commencé à faire Tower Flower, j'ai eu beaucoup de mal à m'accrocher au futur. Ce n'est pas parce que Portzie (Christian de Portzamparc) a dit que ce serait comme ça que ça le sera. J'ai attendu d'être suffisamment sur pour faire un projet qui s'intéresse au parc et en propose l'extension, mais à la base, il n'y avait pas de parc. J'ai anticipé à Nantes le fait qu'il se pourrait que la ZAC ne se fasse pas, et je me suis imaginais solitaire comme la grue en me disant que peut être que ça ne se fera pas. Très vite les autres projets se sont arrêtés, j'ai déposé le permis, et puis ils ont demandé ma tête au Maire. J'aurai pu rester tout seul. Ce bâtiment c'est une espèce d'arbre dans le paysage. Il est dessiné comme un archétype. Derrière on ne voit pas mais il y a des peupliers très grands qui arrivent à la moitié du truc.

Léa Mosconi : Avez-vous été influencé par Augustin Berque ?

Edouard François : non.

Léa Mosconi : Augustin Berque avance que l'homme a été, avec la modernité, dissocié de son milieu et que l'un des enjeux est recomiser l'homme à son milieu c'est à dire de...

Edouard François : On ne peut pas parler de modernité comme cela. Il y a des temps qui sont très précis et qui se suivent. Je ne sais pas ce quelle temporalité vous parlez.

Léa Mosconi : Par modernité j'entends, en tant que période, la fin des Lumière à l'après guerre. On pourrait presque même remonter à Descartes et au *Discours sur la méthode* dans lequel il dissocie l'homme de son milieu. Ce sont les valeurs sur lesquelles se fonde la modernité, après le mouvement moderne c'est début du vingtième siècle à la fin des années 1960.

Edouard François : Non la modernité, la vraie, c'est Malevitch. C'est complètement logique, les courants sont annoncés par les artistes, c'est leur boulot. On les paie pour ça, ils travaillent pour ça. S'ils font autre chose, c'est de la merde. Quand vous regardez par exemple tous les gens de l'arte povera, on est en plein dedans. C'est normal de rendre la monnaie aux artistes. Et quand vous voyez carré noir sur fond blanc, Malevitch, c'est exactement ça la modernité. Absence de matière, hygiène, internationale, abstraction. D'ailleurs ça a donné le code de la route, regardez le code de la route c'est presque des Malevitch. Regardez, c'est la tour de la biodiversité. Hidalgo m'a dit "faites en sorte que les parisiens aiment les tours", je lui ai dit que pour

qu’ils les aiment, il faut qu'elles n'existent pas. Je vais vous montrer ça (Champigny), c'est une opération ultra contextuelle d'un mec qui n'a aucun jugement sur le contexte. Alors que tous quand ils vont là-bas disent c'est moche. Alors que moi je dis que c'est ni beau, ni moche, c'est juste comme ça. Il faut arrêter de faire un déni de modernisme. On m'a traité de cynique. Alors que le maire est très content, il m'a dit qu'il y avait un avant et un après. Je vais vous montrer ma maison, en Bretagne face à la plage. C'est très laid. J'ai été obsédé pendant deux mois par l'idée de la démolir et en même temps horrifié car la démolition c'est contre toutes mes idées. J'ai donc essayé d'en faire quelque chose. C'est très difficile, c'est ma maison, c'est moi et je me retrouve collé à une sombre merde. J'en ai fait cela (il montre des diapo). Le contexte ça peut être l'objet lui-même, ce n'est pas forcément le terrain. Là on fait un projet, je crois que c'est exceptionnel. J'ai toujours une longueur d'avance, faut toujours que je roule à plus dix. Le truc, il est incroyable c'est une vraie folie. Ce sont des logements sociaux à Bordeaux, les immeubles sont soulevés du sol pour libérer intégralement le sol. On ne peut pas descendre dans le champ qui est inaccessible, et c'est dédié à l'agriculture urbaine, un champ de 5 000 m², décalé de 7.5 mètres du sol. Pour que ça puisse pousser les façades sont en inox recuit. L'eau va descendre et sera redistribuée en pluie en dessous, on ne la remet même pas au réseau. Tout le projet est orienté sur l'agriculture urbaine qui est la grande thématique actuelle. Juppé en est malade, il se passe le film en boucle. On a toujours une longueur d'avance. J'ai théorisé toute l'agriculture urbaine. Je connais tout sur le sujet. Je connais tous les modèles.

Entretien avec Patrice Genet
Ancien Vice-Président du Conseil National de l'Ordre des Architecte
En charge du *Livre vert*
22 janvier 2014

Léa Mosconi : Je travaille pour ma recherche de doctorat sur l'émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture, de 1989 à aujourd'hui. Dans ce cadre, je m'intéresse à la manière dont l'Ordre des architectes s'est emparé de la question environnementale et les mécanismes que l'ordre des architectes a pu mettre en place pour tenter d'orienter les réflexions et la production des architectes vers un souci écologiste. J'ai contacté le Conseil National de l'Ordre des architectes, et Isabelle Moreau, directrice des affaires extérieures et institutionnelles m'a dit que vous étiez à l'initiative du livre vert du CNOA et que vous aviez eu une influence importante sur les réflexions de l'ordre par rapport au développement durable.

Patrice Genet : d'accord.

Léa Mosconi : Quand êtes-vous entré à l'Ordre en tant qu'élu ?

Patrice Genet : J'étais à l'ordre régional, Languedoc Roussillon, durant huit ans, de 1992 à 2000 et après j'ai été élu de 2000 à 2010 au niveau national.

Léa Mosconi : Est-ce que l'ordre s'est intéressé à l'écologie dans les années 1990. On trouve peu d'information sur cette période.

Patrice Genet : C'est simple, c'est par ce que l'Ordre ne s'intéressait pas à ces sujets. Ce n'était pas un thème important à l'époque. On avait tous eu dans notre formation une sensibilisation sur les énergies nouvelles. Très tôt dans les écoles. Je me souviens avoir réalisé des constructions à ossatures bois en 1985-87, personne n'en parlait. C'était plus un système constructif économique qui était mis en avant qu'un système constructif avec une réponse environnementale.

Léa Mosconi : Est-ce que des événements comme le Sommet de Rio en 1992 ou le protocole de Kyoto en 1997 ont pu influencé la manière dont le CNOA s'est positionné sur la question environnementale ? Est-ce que ces événements sont des « alertes » ?

Patrice Genet : Oui, effectivement, ce sont des alertes. Quand j'ai été élu au CNOA, on a eu dans le cadre de nos débats au sein du conseil, une discussion sur l'opportunité pour la profession de s'intégrer dans ce processus de réflexion sur le développement durable et ce que je peux vous dire c'est que ce n'était pas du tout gagné. Il n'y avait pas du tout une franche majorité au sein du conseil qui s'affirmait pour pouvoir s'engager dans cette direction.

Léa Mosconi : Vous parlez du Sommet de Rio de 1992 ou du Protocol de Kyoto de 1997 ?

Patrice Genet : Je pense plutôt au Sommet de Rio. Il y a eu un vrai débat au sein du CNAO. Un véritable débat qui s'est conclu par la création d'une commission dédiée à cette question et c'est à partir de la que le livre vert à émergé.

Léa Mosconi : Le livre vert qui est créée en 2004 ? Donc près de douze ans après Rio.

Patrice Genet : C'est quelles dates déjà Rio et Kyoto ?

Léa Mosconi Le Sommet de Rio est en 1992 et le Protocole de Kyoto en 1997.

Patrice Genet : Nous dans les années 1990, et même en 1997 on ne parlait pas du tout de tout ça. Je me suis trompé c'est beaucoup plus tard. Le livre vert est sorti en 2004 et le discours sur le développement durable dans la profession a commencé à prendre place en 2002. Deux ans plus tôt. On prenait conscience que la profession d'architecte avait une implication sociétale et on se disait qu'on ne pouvait pas passer à côté de la question environnementale, surtout dans la mesure ou d'autres, industriel, producteur d'énergie s'y intéressaient. On s'est dit qu'on allait pas regarder passer le train. A l'époque on faisait partie de l'association HQE. On était membre de cette association comme on aurait pu être membre de plein d'autre. On était autour de la table de l'association HQE comme l'était la fédération du bâtiment ou d'autre acteur. Mais on ne prenait pas part au débat. On a commencé à se dire qu'il fallait prendre part au débat en 2002 environ avec la constitution d'un groupe de travail. Ce groupe de travail posait plusieurs questions : qu'est-ce que l'on peut faire pour sensibiliser la profession à ces questions ? Est-ce que l'on peut rappeler que l'on n'est pas seulement des artistes mais aussi des acteurs économiques, environnementaux et sociétaux. Il faut que l'on arrive à se positionner dans ce paysage.

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez été sollicité ou alerté au cours des années 1990 par des architectes sur la nécessité que l'Ordre s'implique dans la question environnementale ? Par exemple Gilles Perraudin, Françoise-Hélène Jourda, Lacaton Vassal ou autre ?

Patrice Genet : Il y a eu des échanges. Alors chez Lacaton et Vassal le thème de l'écologie apparaît plus tard, je ne pense pas d'ailleurs qu'ils aient même aujourd'hui une préoccupation environnementale plus développée que d'autres. Françoise Hélène Jourda oui, on avait développé un échange avec elle. Elle nous fait part de son expérience et de ses questions. Vers 2002. La commission a fait aussi un travail d'inventaire sur toutes les pratiques qui ont pu être initié dans les années 1990 à 2000. C'était le début de l'ouverture sur des expériences qui méritaient d'être connue de tous.

Léa Mosconi : Est-ce que ces débats ont été enregistré ? Est-ce que cet inventaire a été archivé ? Pensez-vous que je pourrais me procurer cette matière ?

Patrice Genet : Il y a eu de la production de documents dont doit disposer le Conseil de l'Ordre, des documents de synthèse sur toutes ces rencontres, les visites, les auditions.

Léa Mosconi : Isabelle Moreau m'a aussi dit que l'on vous devait l'approche culturelle du développement durable qu'a tenté d'initier l'Ordre et que vous aviez eu l'ambition de décaler une vision très environnementaliste vers une vision culturelle.

Patrice Genet : J'ai essayé de démontrer que la valeur ajoutée de l'intervention d'un architecte dans un principe de construction, au-delà de l'intervention systématique de règles issues de révérencielle, devait trouver des prolongements du coté émotionnel qui est la valeur ajouté de l'architecte. Et donc il y a une dimension culturelle a ce nivau là, que personne d'autre ne peut apporter. Cette dimension culturelle s'apporte par l'émotion que peut susciter un projet architecturale. Toute la difficulté est là. Comment on peut s'inscrire dans une conception qui associerait l'application de nouvelle règles qui sont presque contraignantes mais notre travail c'est de s'en affranchir, et de donner de l'émotion à travers l'architecture que l'on produit.

Léa Mosconi : Est-ce qu'il y a au-delà de la dimension énergétique une réflexion sur une réassociation du bâtiment et de son environnement qu'il soit naturel, humain, urbain.

Patrice Genet : C'est un peu la dessus que j'essaie aujourd'hui de militer. Qu'est-ce qui est aujourd'hui du qualitatif dans la construction du logement. Bien sûr il nous faut des systèmes actifs, techniques, qui nous permettent de faire une enveloppe isolante, de changer d'économie d'énergie, d'être le moins polluant possible. La véritable question c'est est-ce que je suis bien dans ce logement ? Est-ce qu'il est agréable ? Est-ce que je vais pouvoir disposer de surfaces vitrées généreuses ? Est-ce que je vais avoir des pièces avec des dimensions raisonnables pour les occuper ? En fait, il ne fallait pas se laisser enfermer dans un ensemble de critères techniques, et moi les quatorze cibles HQE m'ont toujours bien fait sourire, pourquoi 14 ? Pourquoi donner un label dès que l'on a rempli trois cibles sur les quatorze. Vous savez, j'ai vu des choses étonnantes. Une des cibles porte sur la circulation, et j'ai vu des projets qui disait, je rempli la cible 6 ou 7 en ventilation parce que j'ai mis la VMC. C'est pas cela faire la haute qualité environnementale. Et cette haute qualité environnementale, elle ne peut pas être vue sous un angles réduit. Elle occulte toute la qualité d'usage du logement Toutes les réflexions mises en place par ceux qui ont rédigé les textes sur le handicap, elle ne peut pas être abordée séparément. Elle fait partie du processus. La qualité d'usage elle passe aussi par là. Il y a eu aussi pas mal d'abus en terme de réglementation handicapée ; on est allé au-delà du raisonnable. On n'a pas développé la culture du bon sens. Celle qui devrait être mise en œuvre dans tout projet architecturale. Autant pour les questions énergétiques que pour des questions de dimensionnement de logement, il faut faire appel à des objectifs plutôt qu'à l'application de textes strictement règlementaires.

Léa Mosconi : Dans le *Livre vert* vous faites référence à la question de l'enseignement. J'ai interrogé Yves Lion la semaine dernière qui me disait qu'à la fin du Grenelle de l'environnement au sein duquel il a participé, il avait écrit que l'enjeu était l'enseignement et la formation. Il m'a aussi dit avoir été très déçu du peu de réception de cette conclusion et du manque d'investissement dans les formations des questions écologiques. Dans vos engagements, vous évoquez « insérer le développement durable dans l'enseignement de l'architecture » selon quel moyen et modalité avez-vous pensé cette insertion, et pensez-vous avoir réussi ?

Patrice Genet : Avec le recul, je trouve qu'il y a eu des efforts de fait là-dessus. Cela tient au fait que les enseignants sont aussi architectes et que cette sensibilisation au développement durable s'est bien diffusée au sein de la profession. Je trouve que

nous avons progressé. Après il faudrait faire une évaluation aujourd'hui. La difficulté c'est aussi d'avoir vu ces diverses années tout un tas de textes règlementaires sur la question de l'énergie qui nous explique qu'il faut que les menuiseries représentent 1/7 de la surface habitable du logement, c'est la RT 2012 ; on nous a expliqué pendant des années qu'il fallait pour se protéger du froid avoir des petites surfaces vitrées, ce qui est le contraire de la nouvelle règlementation thermique. C'est compliqué de se retrouver dans cet imbroglio, même pour des professionnels comme nous d'y voir claire et de suivre des textes règlementaires qui redéfinissent toujours des nouvelles normes. Du coup nous il faut l'on arrive faire quelques chose de pertinent.

Entretien avec Catherine Larrère
Philosophe en éthique environnementale
Novembre 2014

Je sollicite un entretien auprès de Catherine Larrère début novembre 2014. Son rôle, dans la réflexion sur une éthique de l'environnement de la fin des années 1990 à aujourd'hui est important et j'aurai aimé saisir si son regard se porte aussi sur l'architecture et la ville. Aussi, il s'agit de comprendre si son travail a une résonnance dans le milieu de l'architecture. Elle accepte tout de suite de me rencontrer. Comme elle intervient dans un séminaire que je suis à l'EHESS (sur le site du Muséum), le séminaire Environnement : approche des sciences humaines et sociales, je lui propose que nous nous retrouvions juste après sa présentation. Nous déjeunons ensemble près du Muséum, l'entretien se fait à ce moment-là et dure environ une heure et demi.

Léa Mosconi : J'aimerai d'abord vous interroger sur l'influence des divers évènements sur la construction de votre démarche et sur vos recherches en éthique environnementale. Avez-vous été marqué par le club de Rome en 1968 ou par le Sommet de Stockholm en 1970 et plus généralement par l'intérêt de certains groupes contestataires autour de l'environnement ?

Catherine Larrère : Non, pas du tout. Non, en fait, j'ai eu une jeunesse maoïste. Donc je suis membre fondateur de l'*Union des Jeunesses Communistes*, qui allait devenir la cause du peuple. Donc si je passe l'agrég en 1968 c'est que j'avais quand même suspendu mon militantisme pendant ce temps-là. Mais je vais passer l'agrég, je me marie, et en 1970 on part à Clermont-Ferrand où j'ai un poste d'assistante en philo à la fac et où mon mari travaille à l'INRA. Mais là on va continuer sur des bases plutôt types paysannes, un militantisme maoïste. Et qui, comme vous le savez, la cause du peuple se saborde finalement au début des années 1970. Nous on est à Clermont-Ferrand donc on était lié à d'autres groupes qu'à celui de Mao, mais disons qu'au milieu des années 1970 on se rend très bien compte d'une sorte de reflux. Aussi bien de reflux au niveau du militantisme d'extrême gauche en France, que d'une sorte de crise du marxisme. Et donc on va entrer. Mon mari est Agro, lui il fait de la sociologie rurale donc pour aller vite il est à l'INRA en économie mais en fait, il fait plutôt de la sociologie rurale. Et moi, je ne peux pas continuer à être marxiste ou maoïste comme je l'étais et je ne peux pas non plus cracher sur le marxisme ou le maoïsme comme le font un certain nombre de gens à cette époque. Il y a un livre qui s'appelait *Retour de*

Chine[7] de Jacques Broyelle. On ne veut pas être de ce côté-là, donc on va entrer dans une période un petit peu d'hibernation. Alors moi je fais ma thèse un petit peu pendant ce temps-là parce que je suis du temps des thèses d'état qui prennent longtemps, donc je fais une thèse sur le développement de l'économie et de la pensée économique plutôt en France au XVIIIème siècle, de l'économie comme économie politique, de l'économie comme philosophie politique. Puis, en plus ce n'est pas comme maintenant je n'attends pas ma thèse pour avoir un poste, j'ai déjà un poste. Je dois la soutenir en 1986 ou 1987. Et à partir de là je vais avoir un poste de prof, donc je vais passer de Bordeaux à Clermont-Ferrand puis pour devenir prof à Bordeaux. Et pendant ce temps-là mon mari qui est recruteur de l'économie à l'INRA, faisant plutôt de la sociologie, se met à travailler sur les forêts, discours forestier. C'est lui qui s'intéresse aux questions écologiques, aux questions de protection de la nature, il va être membre (entre autre chose) du Conseil National de Protection de la Nature, du CNPN donc. Il va rencontrer les gens qui s'occupent de la protection de la nature en France à cette époque, et en même temps il est très actif dans ce qui est le premier programme interdisciplinaire sur les questions de l'environnement dirigé par le CNRS et d'autres organismes comme l'INRA. Donc c'est là qu'il va rencontrer des gens comme Olivier Gaudard ou Patrick Blandin dont je parlais ce matin. Et en fait ce qui se passe, moi je n'ai pas… bon on entend parler de Creys-Malville, de la lutte anti-nucléaire, on entend parler du rapport du club de Rome… Mon mari a été un court moment, mais il a été à la Chaire de René Dumont et il a été l'assistant de René Dumont. Donc on est au courant. En 1974 quand Dumont fait les candidats écologiques là à la présidence de la République il vient chez nous à Clermont, parce que c'est un ancien prof de mon mari. On est absolument pas du même camp, je vous dis on n'est plus marxiste mais on n'est pas vraiment autre chose, on fait de la théorie.

Léa Mosconi : J'ai lu que le Sommet de Rio de 1992 va marquer un tournant dans votre carrière, et qu'il va constituer l'ancrage de votre questionnement sur l'écologie.

Catherine Larrère : Durant le sommet de Rio, il y a plein de colloques dans tout le Brésil. Et en particulier il y a un colloque qui se fait à Porto Allègre sur l'éthique environnementale et la personne qui doit y aller pour représenter la France qui était Jean-Pierre Dupuy (maintenant je le connais très, très bien, il est un ami très proche, mais enfin je ne le connaissais pas aussi bien à l'époque). Jean-Pierre Dupuy devait y aller, ne peut pas y aller, et il se trouve que vous savez il y a une longue tradition de lien entre la France et le Brésil, Lévi-Strauss… qui fait que l'université brésilienne envoie souvent leurs doctorants en France. Et c'est comme ça que je connais quelqu'un qui enseigne qui fait son doctorat en France sur Aristote mais avec

[7] BROYETTE, Jacques, BROYELLE, Claudie, TSCHIRHART, Evelyne, *Deuxième Retour de Chine*, 1977, Points

Cornelius Castoriadis, mais qui vient de Porto Allègre. Et donc quand ses collègues de Porto Allègre lui disent qu'ils cherchent un français : qui est-ce qu'il a sous la main ? Il cherche quelqu'un qui soit philosophe et qui parle anglais, enfin qui se débrouille en anglais, qui puisse parler d'éthique environnementale, finalement il tombe sur moi.

Léa Mosconi : Vous travaillez déjà là-dessus ?

Catherine Larrère : Non, non pas du tout. je venais de publier un livre tiré de ma thèse, j'étais dans Montesquieu, le XVIIIème, l'histoire du communisme. Bon simplement j'avais un mari qui s'occupait de questions écologiques et j'étais philosophe et je parlais anglais. Et ce n'est pas mon mari qui va à Porto Alegre, c'est moi, et j'y vais pour présenter en fait le livre de Michel Serres, que je connaissais par ailleurs, avec qui j'étais assez liée, *Le contrat naturel*[8] qui avait été très critiqué en France, bon moi par amitié pour Serres…

Léa Mosconi : Quelle a été la réception du *Contrat Naturel* au début des années 1990 ?

Catherine Larrère : On s'en est beaucoup moqué. Alain Roger ou Luc Ferry ont été très critiques en disant en gros que c'est complètement ridicule de vouloir faire un contrat avec la nature, la nature est du côté des choses et la contrat est du côté des Hommes. Il a été très, très, très critiqué par les philosophes. Je le lis, et je me dis au fond ça se tient, je vais le présenter à Porto Alègre, et c'est là que je rencontre un chercheurs brésilien avec qui j'ai énormément discuté, il était ravie de rencontrer une française (parce qu'il avait une sorte d'admiration pour la philosophie française). Il discute, il est ravi, il m'explique tout ce qu'il fait et pour moi c'est complètement nouveau. Il me raconte ça. Pour moi, c'est surprenant ce qu'il me racontait et je passais mon temps à lui dire : « I disagree », « je me suis pas d'accord ». Je rentre en France, c'était en juin 92, un voisin et ami qui est quelqu'un qui je travaille en philosophie politique. je lui raconte… et elle me dit : « Ah ben tient justement… » Donc je commençais à comprendre la politique environnementale et elle me dit : « Ah ben tient, j'ai un texte sur la Fondation effectivement, qui parle de ça, ça devrait t'intéresser. ». Et ce texte c'était le livre à paraître de Luc Ferry.

8 SERRES, Michel, *Le Contrat Naturel*, La découverte, 1991

Léa Mosconi : *Le Nouvel ordre écologique*[9] ?

Catherine Larrère : Avant d'être publié, il avait été soumis aux notes de la Fondation. Je lis ça et j'y apprends que quelqu'un avec qui j'avais discuté… parce que finalement ça avait duré presque quinze jours cette histoire… mais à qui pendant quinze jours j'avais dit : « I disagree » était un fasciste. Un fasciste à qui on dit : « I disagree » et qui recommence à vous expliquer, et qui dit : « Ah ben peut-être bien ». Alors pour ma défense j'étais à peu près tirer d'affaire, et je recommence à travailler là-dessus, c'était un truc nouveau qui me permettait d'être dans le contemporain, qui me permettait aussi de travailler avec mon mari. Parce que si vous voulez on avait chacun notre carrière, indépendamment l'un de l'autre et on avait toujours parlé l'un à l'autre de ce qu'on faisait et là ça nous permettait de travailler ensemble. Donc quelqu'un nous a envoyé des références et tout… et puis bon j'ai trouvé des gens que ça intéressait : Monique Canto-Sperber, qui était une amie, était en train de mettre en place son dictionnaire de philosophie morale. Je lui raconte et elle me dit : « Oh ben tu fais l'article *nature*, puis elle demande l'article *éthique environnementale*. Puis cet article *nature* vraiment j'ai énormément travaillé parce que c'était tout nouveau pour moi.

Léa Mosconi : Vous publiez ensuite en 1997 *Du bon usage de la nature : Pour une philosophie de l'environnement*[10], un livre de référence en éthique environnementale alors que cinq ans auparavant ces questions vous sont étrangères ?

Catherine Larrère : Oui en effet. Il y a aussi que j'ai vraiment, vraiment beaucoup travaillé pour cet article qui est le point de départ si vous voulez du dictionnaire d'éthique et de philosophie morale de Monique Canto. Il s'est trouvé aussi que Pierre-François Moreau, qui n'était pas encore à Lyon, qui qui prenait la direction de la collection philosophie de PUF. Je le voyais beaucoup, je lui raconte et il me dit : « Ben fais un livre là-dessus », je lui dis : « OK », j'ai un contrat avec le PUF. Elle était sortie administratrice civile aux affaires sociales et je crois qu'elle avait envie de refaire un peu de philo. Donc par l'intermédiaire de la prof de PUF, on l'envoie à moi pour qu'elle fasse une thèse. Et puis finalement sa thèse est devenue un livre qui a eu un franc succès et qui a lancé la collection, qu'elle faisait avec sa copine Monique Canto. Et bon je lui parlais de l'article que j'avais fait pour Monique et en lui disant : « J'ai fait un énorme travail, ça ferait un livre. » Elle me dit : «fais un livre pour la collection qu'on est en train de mettre en place ». Je travaille. Il devait être le troisième titre de la collection, et c'est là que je me suis dit : « Mais bon développer cet article… il y a

9 FERRY, Luc, *Le Nouvel Ordre écologique*, Grasset, 1992

10 LARRERE, Catherine, LARRERE, Raphaël, *Du bon usage de la nature*, Flammarion, 1997

toute une partie vraiment d'épistémologie, ça je ne suis pas capable de le faire, c'est mon mari Raphaël, il y arrivera. » Et donc on a fait en travaillant à deux. On publie le livre en 1997.

Léa Mosconi : Je vous ai entendu, dans une émission sur France Culture, où vous parliez justement de 1992 et de Rio. Est-ce que vous pensé que des événements comme Rio permettaient d'officialiser et de donner une légitimité aux considérations environnementales ?

Catherine Larrère : Légitimer, non mais je pense qu'effectivement ça a officialisé… Ca a donné une vitrine mondiale à quelque chose qui était là mais qui était beaucoup moins visible, oui bien sûr.

Léa Mosconi : Et est-ce que la sortie du livre *Du bon usage de la nature* en 1997 coïncide par hasard avec Kyoto ?

Catherine Larrère : Non. Si vous voulez il s'est trouvé qu'on est allé très vite… que je suis allée très vite parce qu'en 92 je n'y connaissais rien et qu'en 1997, il fallait que le livre paraisse.

Léa Mosconi : D'accord, ce n'était pas quelque chose qui était pensé. D'ailleurs je ne sais pas, est-ce qu'on soupçonnait l'importance de Kyoto à ce moment-là ?

Catherine Larrère : Ecoutez je me souviens que *Du bon usage de la nature* paraît en 1997, je suis immédiatement contactée par une jeune doctorante de Lausanne qui est déjà une militante écologiste et elle veut faire une thèse sur la lecture. Elle achète mon livre et elle se dit : « Ah ben c'est ça, reconsidérer le naturalisme. » Donc elle me contacte, à ce moment-là elle habite à la Cité Universitaire à la Fondation Suisse, et elle organise une petite réunion dans les locaux de la Fondation Suisse sur Kyoto. Vous voyez ? Donc à ce moment je commence à être mobilisée. Enfin mobilisée, je ne suis pas dans une mouvance entre écologie et vert, je ne suis pas militante politique, je suis mobilisée dans la discussion et c'est autour de Kyoto. Pour nous Kyoto, ce n'est pas tellement la corde. C'est le marché des permis apolitiques. Et on se retrouve mon mari et moi avec lui à avoir des débats avec Olivier Gaudart, à parler d'accord sur l'idée de marchandisation, de marché, etc. On le perçoit à ce moment-là, Kyoto est plutôt lié au marché du carbone, qu'à des règlements permettant de limiter des émissions de carbone.

Léa Mosconi : C'est assez étonnant ce tournant avec Kyoto. Le Sommet de Rio qui est plus sur les principes que sur la règlementation n'a pas vraiment d'écho dans le milieu des architectes. Le protocole de Kyoto qui est moins sur les idées et plus sur les mesures commence à avoir une légère influence sur le monde de l'architecture.

Catherine Larrère : On cherche à faire des maisons passives, non ?

Léa Mosconi : Oui. Avec Le protocole de Kyoto, certains acteurs du milieu de l'architecture saisissent qu'ils vont devoir subir des contraintes énergétiques, mais ils ne vont rarement pas au-delà de ces questions. Cela va modifier les façades parce qu'on doit mettre une isolation à l'extérieur au lieu de la mettre à l'intérieur, par exemple. Ils répondent à des cibles, mais peu s'emparent de manière critique des idées potentielles qu'ouvre l'eschatologie écologique. Si, au début des années 1990, il y a Michel Serres qui sort *Le contrat naturel* et Bruno Latour *Nous n'avons jamais été modernes*, un peu plus tard, Philippe Descola commence des recherches sur ces mêmes questions. Votre mari, Raphael Larrère et vous-même êtes proche de Descola à ce moment-là. Comment se construisent ces questionnements entre vous, Latour, Descola, Serres dans ces années 1990 assez riches finalement dans le champ de sciences humaines et de l'écologie ?

Catherine Larrère : Le livre de Descola, c'était pour l'année 2000 donc ça devait être en 1998, je me retrouve avec Patrick Blandin commissaire scientifique d'une exposition du Museum sur la présentation des plus beaux objets du Museum, avec l'idée de faire réfléchir les gens sur la protection de la nature. Avec Philippe Descola on avait fait une séance inaugurale à Fontainebleau où il développait ses tests. Il avait publié en anglais beaucoup là-dessus.

Léa Mosconi : D'accord. Et il y a des influences des uns vers les autres ou pas du tout.

Catherine Larrère : Descola et Latour s'entendent bien, il y avait des échanges entre eux.

Léa Mosconi : Et avec vous ?

Catherine Larrère : Alors Descola oui, mon mari le connait, ils s'occupent ensemble de thèse. Donc on le connait. Et Latour, alors je crois aussi que mon mari le connaît, il est en relation avec les gens de l'école des Mines, Latour. Donc quand Latour publie

Politique de la nature, ça doit être 1999, je fais un débat avec lui. Je publie un article dans un des suppléments du Monde de l'époque, qui a disparu depuis mais l'équivalent, et je fais un débat avec lui. Mais bon Latour, on se rend bien compte que dans *Du bon usage,* on ne développe pas exactement la même idée que lui.

Léa Mosconi : Selon vous, est-ce que la considération pour l'environnement qui s'engage dans les années 1990, entre les sommets mondiaux, le travail de philosophes comme vous, Serres, Descola, Latour, Guattari, l'intérêt du grand public, dépasse la réalité physique des problèmes environnementaux pour construire un récit ?

Catherine Larrère : Les américains ont cherché ça, il y a des articles, Callicott qui dit nous un moderniste constructif. Pour lui on est trop scientistes pour chercher un grand récit. Mais vous verrez là on vient de terminer un nouveau livre qui va sortir à La Découverte en mars, avril, vous verrez l'introduction, on présente Latour, Descola comme une manière de mettre à l'intérieur même du mouvement environnemental, une façon de déclarer que la vérité n'existe pas, jusque-là avec une forme de critique extérieure. Donc ça, ça casse toute possibilité de récit.

Léa Mosconi : D'accord. Selon vous, il y a une corrélation absolue entre cette réalité des problèmes environnementaux, et la manière dont ils sont appropriés par le grand public, par les intellectuels, par les institutions ?

Catherine Larrère : Oui alors si vous voulez avant de vous dire ce que j'en pense je vais vous faire un peu un état de la question. Du côté des américains il y a quelque chose qui est lancé, qui est l'article où on attribut, la responsabilité ou l'origine de la crise, c'est judéo-christianisme, disons, à création. Alors à partir de là il y a toute une interprétation qui est très admise dans le milieu américain, le problème n'étant pas tellement religieux, mais la dimension spirituelle. C'est-à-dire que c'est effectivement une prise de conscience donc c'est l'idée qu'au niveau minimum je crois que c'est la position de l'écologie. C'est peut-être le résultat d'une puissance technique, c'est-à-dire il n'y aura pas une solution purement technique. Donc quand vous allez à l'autre bout, vous avez l'idée que c'est une crise de valeur, une crise intellectuelle, et puis l'idée très américaine aussi de dire bon c'est effectivement une crise de la modernité. Le monde moderne a fait son temps, c'est terminé, bon. Il y a l'idée assez critiqué finalement en Europe, il y a le côté Latour, on peut dire moderne, dans l'emprise ou pas de la modernité quelque chose finalement n'avait jamais fait. Vous avez ça un peu différemment, mais un peu comme ça. On fait le livre d'Ulrich Beck où il dit : « Ca y est on est rentré dans la modernité réflexive ». Alors il refuse de tomber dans le piège et de dire : « L'écologie c'est une anti-modernité donc on fait un retour en

arrière, etc » mais il dit : « Finalement on a plus d'extérieur donc il faut qu'on rentre dans le cœur de la réflectivité ». Alors cette interprétation est très critiqué par les historiens comme Jean-Baptiste Fressoz qui dit : « Ben non, l'attention aux conséquences environnementale c'est aussi vieux que la loi sur les pollutions industrielles. Et c'est une loi qui n'a pas pour fonction d'interdire la pollution, au contraire de l'encadrer et de la rendre plus facile. » Il dit « réflexivité peut-être mais pour être de plus en plus industrialiste ». Donc vous avez cette… Et ce qui se renforce après quand Jean-Baptiste Fressoz publie avec Christophe Bonneuil *L'Evènement anthropocène*. Pour Christophe Bonneuil, ce n'est pas une crise de l'homme. Il faudrait appeler ça le britannocène, c'est l'utilisation britannique. L'utilisation au sens matériel. Donc vous voyez… je pense que le point commun, ce qui fait la différence entre partisans de l'ingénierie et les environnementalistes c'est : « on ne s'en tirera pas par le salue technique ». Donc il y a bien quelque chose de plus profond, mais avec des oppositions entre ce que j'appellerais finalement des modernistes cyniques comme Latour. Pour Marx l'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle veut résoudre et en fait elle accompagne son développement matériel, par effectivement une conscience réflexive, mais qui est au profit de la plus grande industrialisation, ce n'est pas un retour critique, on ne change pas. Alors moi j'ai travaillé sur le XVIIIème donc je ne suis pas moderniste cynique, je ne suis pas non plus matérialiste. Je suis Rousseauiste et Montesquieu, donc je ne suis pas Balzac ou Diderot, donc je ne suis pas complètement matérialiste. Moi j'aurais tendance à dire l'on appris beaucoup les questions environnementales comme si elles relevaient d'une sorte de philosophie de l'histoire, il fallait définir l'époque où on se trouve et moderne, pas moderne, bon… moi je pense qu'il y a un problème philosophique de l'action. Alors je ne suis pas pragmatique pour autant mais ils ont au moins le mérite de dire le problème c'est la ville. Le problème ce n'est pas de savoir les catégories historiques dans lesquelles nous pensons, ou nous faisons, ou les catégories ... le problème c'est de réarticuler les catégories d'action, notre façon d'agir.

Léa Mosconi : C'est pour ça que vous évoquez la nécessité d'appréhender l'écologie comme une question politique ?

Catherine Larrère : Oui entre autre chose.

Léa Mosconi : D'ailleurs Fabrice Flipo a bien fait sa thèse avec vous sur ces questions ?

Catherine Larrère : Je ne m'entends pas du tout avec lui. Sa thèse a été... c'est vraiment grâce à moi qu'il l'a eu parce à la limite son jury ne voulait même pas la lui

donner, puis après il s'est débrouillé, tout seul. Honnêtement je trouve ce qu'il fait très limite.

Léa Mosconi : Je n'ai pas lu son livre, en revanche je l'ai vu en conférence...

Catherine Larrère : Oui il peut être bon, je n'en sais rien. Non mais Fabrice Flipo est quelqu'un qui a des convictions, il sait où sont les bons, où sont les méchants. C'est un idéologue, ce n'est pas un philosophe. Je ne dis pas que je suis totalement philosophe mais je m'intéresse plus aux questions qu'aux réponses.

Léa Mosconi : Vous évoquez dans votre intervention au colloque *Peut-on parler de richesse naturelle* la nécessité de sortir d'une vision de domination de la nature, matériau inerte que nous pourrions dominer à volonté sans aller non plus vers une sacralisation de la nature. Vous évoquez une position qui est de faire société avec la nature et de substituer à un avenir technique un avenir environnemental, j'aurais voulu savoir ce que vous entendez par un avenir environnemental ?

Catherine Larrère : Les modèles de l'action technique que nous avons sont très ignorants de la nature. Non seulement on domine la nature, mais on a une approche dans la forme technique dominante de ce qu'on croit être. On applique les lois, donc la technique est ignorante de la nature. Ce que j'appelle agir environnemental c'est une façon d'agir dans la nature qui prenne en considération l'Humanité.

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez déjà participé à des recherches ou des travaux en collaboration avec le milieu des architectes ou des urbanistes ?

Catherine Larrère : Moi non. Cet été, je me suis un peu occupée d'un collectif qu'avaient fait des anciens étudiants à moi qui dans une perspective environnementale ont posé les questions d'architecture et d'urbanisme. Pour eux la vie environnementale est urbanistique, ce n'est pas seulement une question d'architecture, un ensemble de façon de vivre. Mais moi je n'ai jamais, je réfléchis mais non. Si un petit peu, un petit peu mais. Je ne m'entends pas très bien avec Thierry Pacquot. J'ai dû intervenir dans un ou deux colloques organisés par lui. Tout doucement. Une fois j'étais allée à l'école d'architecture sud que Créteil.

Léa Mosconi : Marne-la-Vallée ?

Catherine Larrère : Marne-la-Vallée. Mais bon, ça n'a pas été terrible.

Léa Mosconi : Est-ce que le choc pétrolier qui a lieu en 1973, et Stockholm qui a lieu un an avant aussi participent à construire ce type de questionnements sur l'environnement, ou est-ce que ces questionnements sont complètements autonomes des questions de société qui se posent à ce moment-là avec le choc pétrolier ?

Catherine Larrère : Je pense, si vous voulez, que l'éthique environnementale américaine et australienne, c'est le même mouvement, est beaucoup plus issu du mouvement du XIXème siècle ... Alors je ne dis pas qu'elle est complètement indifférente de ce qui se passe à la fin des années 1950, au début des années 1960, ni complètement indifférente à Stockholm. Je pense que l'éthique environnementale anglophone, c'est vraiment issu de mouvement du XIXème, du mouvement du romantisme et je pense que, après coup quand j'ai regardé les répercussions de Stockholm, du rapport du club de Rome c'est au même moment.

Léa Mosconi : Est-ce que vous pensez, comme l'évoque Bruno, que l'instauration du principe de précaution marque un tournant radical, que l'on pourrait presque assimiler à un changement de paradigme ?

Catherine Larrère : Oui alors j'ai fait l'article du principe de précaution dans la Xième édition du dictionnaire de Monique Canto, pour vous dire, pour moi c'est une recomposition très importante des rapports science et politique et c'est une façon de changer la politique menée jusque-là qui était dans l'expertise. Il y a l'idée, enfin je pense quand le vois les travaux de Latour là-dessus que c'est une façon de laisser beaucoup plus d'initiative au politique puisque l'on dit la formulation de la loi. C'est qu'il ne faut pas attendre des résultats pour prendre des décisions politiques. Donc il y a une reprise en main de la question politique et avec la possibilité, pour moi c'est l'importance de Latour là-dessus, de faire une autre politique qui n'est pas une politique de la décision, disons qui n'est pas une politique technocratique pour aller vite. C'est-à-dire où l'expertise scientifique laisse place à une décision politique. Il y a possibilité de controverse, et voilà. Donc ce n'est pas seulement ce qu'on fait généralement, on a la distinction entre précaution et prévention. Et la capacité à se rendre compte des conséquences, il y a effectivement un changement déjà là-dedans entre prévention et précaution. Mais en plus il y a un changement dans la façon dont s'articulent le savoir politique et les décisions politiques qui permettent la démocratisation. On va dire qu'elle sera toujours faite mais...

Léa Mosconi : Puis en plus entre prudence et précaution, la prudence s'est anticiper des risques avérées.

Catherine Larrère : C'est la prévision. Oui là-dessus il y a tout une discussion de Dupuy qui vous dit : « Des risques avérés ça ne veut rien dire» de toute façon... Alors il a deux critiques différentes Jean-Pierre Dupuy. Jean-Pierre Dupuy il vous dit à la fois : « Mais c'est quoi les risques avérés ? Oh ben ça peut être convergent. » Il vous dit : « C'est quoi les risques avérés ? Ça ne veut rien dire. » Et puis il vous dit : « Mais de toute façon il n'y a pas de vrai différence entre prévention et précaution». Finalement ce n'est qu'une variante de la prévention, donc d'une forme de qualité rationnelle, alors que le catastrophisme est capable lui de prendre en compte le danger moral. Et ça ce n'est pas sur des calculs. Mais bon moi je ne suis pas d'accord avec Dupuy là-dessus, je serais plutôt d'accord effectivement avec l'action. C'est un changement important parce qu'on passe d'une intégration du calcul rationnel à la politique, à la possibilité d'un traitement démocratisé donc...

Léa Mosconi : Le principe de précaution s'ancre dans un traité économique, parce que la première fois qu'on l'évoque c'est dans le traité de Maastricht.

Catherine Larrère : Non, c'est antérieur... J'avais assisté à un colloque, enfin j'avais participé à un colloque sur les premières apparitions du principe de précautions. C'est à la fin des années 1970, ou dans le courant des années 1980, mais très tôt, sur des problèmes dans la mer du nord, sur des problèmes environnementaux. Et c'est après qu'il va du coup passé dans le domaine du sanitaire. C'est le souvenir que j'ai... En tout cas c'est bien antérieur à Maastricht.

Léa Mosconi : D'accord, très bien.

Catherine Larrère : Oui je pense que ce sont les allemands, et l'Europe du nord qui ont des problèmes dans la mer du nord.

Léa Mosconi : Est-ce que des catastrophes comme Bhopal et Tchernobyl ont eu une influence sur la prise en compte d'une éthique environnementale ?

Catherine Larrère : Américaine non, parce que je vous dis c'est vraiment une éthique de protection de la nature. On a un peu tendance en éthique environnementale à y voir une éthique de respect de la nature, et qui est essentiellement nord-américaine, et puis on a une éthique responsabilité qui est liée à la technique. Tout ça c'est le côté technique. Le côté responsabilité devant les conséquences de nos actions techniques. Beaucoup plus que le côté éthique

environnementale... le problème du côté ... c'est que ça n'a jamais donné lieu à un développement aussi systématique que l'éthique environnemental où vous avez des conceptions de la responsabilité, bon chacun fait son petit truc, mais il n'y a pas ce côté véritablement de tendance, d'une école que vous avez dans les éthiques environnementales américaines.

Léa Mosconi : Vous êtes membre des parcs nationaux ?

Catherine Larrère : Il y a un regroupement organisationnel des parcs nationaux, une sorte de direction des parcs nationaux qui est à Montpellier. Ça va disparaître, parce qu'avec la nouvelle agence sur la biodiversité, ils vont être plus ou moins absorbés, enfin c'est en train de se faire. Et il y a un conseil génétique et je suis membre de ce conseil.

Léa Mosconi : D'accord. Vous avez un regard parfois critique sur la *wilderness* americaine, est-ce qu'il ne s'agit pas ici de la même chose ?

Catherine Larrère : Nous, mon mari et moi on est des critiques de la wilderness. Quand avant PNF, la personne qui a dirigé PNF, qui est à la retraite maintenant, qui s'appelle Jean-Marie Petit, avait mis au point un truc qui existe toujours, qui s'appelle l'Aten, l'Atelier technique du culturel, à Montpellier aussi, mais qui est un lieu qui vient des questions de formation, tous les personnels des parcs nationaux et régionaux, en général du personnel pour la protection de la nature. Parce que si vous voulez le problème avec la protection de la nature c'est que presque tous les grands, enfin tous les ministères dans leur grands corps. Il n'y a pas de grande école pour l'environnement, l'écologie. Donc il y a des problèmes de formations… donc avec l'Aten, Jean-Marie Petit avait mis ça en place. Et il se trouve qu'il avait lu notre livre et qu'il cherchait une philosophe, qu'il m'a fait rentrer au conseil et quand il a créé PNF j'en ai fait partie. Et comme en plus entre temps on avait présenté nos éléments pas tellement de critique de la Wilderness mais de propositions d'autres choses que la Wilderness pour les parcs français. On s'est retrouvé tous les deux au conseil scientifique des parcs nationaux de France, lui comme président du conseil scientifique, moi comme personnalité.

Léa Mosconi : Vous évoquez dans *Du bon usage de la nature* l'importance de la notion de beauté dans le discours sur l'environnement. Hors pour tous les architectes que j'interroge, qui s'intéressent au développement durable en architecture, la notion de beauté est vue comme amorale et indécente au regard des enjeux de l'écologie. La notion de beauté est vue comme quelque chose qui est incompatible avec une éthique environnementale.

Catherine Larrère : Ah oui ? Ah c'est marrant ça.

Léa Mosconi : Et quand je vous interroge vous me dites : « Ah mais ça ce n'est pas beau. »

Catherine Larrère : Ah c'est marrant. Alors effectivement la beauté est une notion normative, évaluative, descriptive, et l'esthétique ce n'est pas la morale. C'est Platon qui pense que le beau, le vrai, le bien, c'est tout la même chose. Mais nous on est sorti de là. Une science de la beauté, une science du sentiment de la beauté plutôt, est un terme moderne, et que c'est la séparation, la modernité c'est la séparation. Donc bon moi je veux bien, en même temps, surtout dans le rapport à la nature, il y a une proximité très forte entre quelque chose de beau, de laid, d'avoir envie de le protéger. On protège plus ce qu'on trouve beau que ce qu'on trouve laid. Je pense qu'il y a une proximité très grande entre le sentiment de beauté et l'idée de protection. Tout ça c'est très compliqué. C'est un petit peu comme en morale, les choses sont belles en soi ou est-ce que c'est vous que les voyez belles ? C'est une autre guerre. Est-ce qu'il y a du beau dans la nature ? Tout ça n'a rien d'évident ; la beauté a un lien avec la conduite. Il y a une phrase avec Gilles Clément. C'est à propos du jardin André Citroën, puis il explique ce qu'il a fait. Et il me dit : « Ces jardins n'ont jamais été vandalisés ». Et alors qu'il semble que les jardins publics à Paris soient très souvent vandalisés. On peut dire qu'il y a là une réaction qui est à la fois esthétique, morale, et au-delà de la morale. Je parlais ce matin d'opérations de conversion, dans la beauté. Il peut y avoir une métaphysique qui vous explique que Dieu est dans la beauté ou je ne sais pas quoi, ni comment, mais il me semble que c'est quelque chose, quand on est attiré par la beauté de quelque chose… et bien c'est toujours positif, c'est ça que je voulais dire. En tous cas c'est très présent, non seulement dans l'éthique environnementale, bon je parlais de Patrick Blandin. Pour lui c'était extrêmement important que les choses soient belles. C'était capital.

Léa Mosconi : Ca m'aide beaucoup cette réponse pour mes prochains entretiens. Je crois que c'est dans *Y-a-t-il du sacré dans la nature ?* vous dites : « la science a désenchanté le monde, elle a expulsé le sacré de la nature ». Et après vous commencez votre conférence en mettant en lumière l'émergence d'une préoccupation pour les ressources naturelles et la marchandisation de la nature.

Catherine Larrère : Regardez dans le bouquin de Micheal Sandel, *What money can't buy*, qui doit être traduit par *Ce que l'argent ne peut acheter*. Il évoque le fait que les choses marchandes débordent des limites du marché. Il prend l'exemple de la

nature. Il prend un exemple précis, mais c'est dans cette idée-là. Christophe Bonneuil, sur la nature néo-libérale est pertinent aussi. Oui alors le titre du livre c'est *La nature n'a pas de prix*. Donc c'est une critique d'une économie verte qui crée un nouveau marché. Alors ce n'est pas vraiment des marchés parce que le service écosystémique c'est plutôt des paiements pour services rendus que des achats. Mais bon cette idée d'extension de la logique marchande à la fin de la nature. Il y aussi le livre de Virginie Maris. Enfin bon Virginie Maris si vous googler ça, vous aller trouver ça, ça vient de paraître. Enfin c'est paru il y a six mois. Alors Maris : M.A.R.I.S et dans la collection Quae. La même que celle… des conférences. Et donc c'est une critique de l'évaluation économique des services écosystémiques. Mais on va vous en parler à la prochaine séance…

Léa Mosconi : Juste une question que je me posais pendant votre cours : Pour vous est-ce qu'il y a un évènement de société qui influe sur l'écologie comme eschatologie ?

Catherine Larrère : Ah oui vous voulez dire est-ce que cette réflexion … ? C'est un peu la question qui m'a été posée. Pas directement. Je ne sais pas. Alors là il faudrait que vous alliez voir ceux qui ont développé… Peut-être y a-t-il quelque chose dont on ne s'est pas rendu compte, mais je n'ai pas l'impression qu'il y ait de liens très directs. …

Léa Mosconi : Parce que c'est vrai qu'en architecture par exemple dans les années 1980…

Christine Larrère : C'est quoi les années 80 d'ailleurs pour vous ? Qu'est-ce qui les caractérisent ?

Léa Mosconi : Pour moi c'est surtout le post-modernisme.

Christine Larrère : C'est à ce moment-là ? Ce n'est pas antérieur ?

Léa Mosconi : En fait il y a les premiers questionnements contre le modernisme qui seront vers la fin des années 1960. Et vraiment dans les années 1980, il n'y a pas un post-modernisme d'ailleurs, il y a des post-modernismes, il y a plusieurs courants architecturaux qui piétinent les idéaux modernes tant dans les textes que dans l'architecture. Mais c'est un moment très violent en architecture, entre les néo-modernes qui défendent encore les principes modernistes et l'avènement des post-modernismes triomphants dans les années 1980.

Catherine Larrère : Moi je ne sais pas. Ça vient plutôt de transformations scientifiques, ces moments sur la mathématique des catastrophes.

Léa Mosconi : Est-ce que vous participez à des évènements pour la COP21 ?

Catherine Larrère : Oui alors vous savez que je suis aussi présidente de la fondation de l'écologie politique, qui est une progression qui est issu des verts mais indépendante des verts. La vocation est d'animer le débat public sur les questions de l'écologie politique et donc oui on est très lié à la COP21. Alors on ne fait pas que ça. Mais alors on est en train de terminer en ce moment un livre de prospectives positives, que se plaçait 20 ans et les choses se sont bien passées. Les choses se sont bien passées et il y a des petits articles courts, il y en a une bonne vingtaine. « C'est quoi une transition réussie en ville ? » ou bien « Dans la vie individuelle de quelqu'un il y a… », je ne sais pas si vous connaissez Alain Fleisher. Oui bon ben il nous a fait un article très, très chouette. Mon mari a fait un truc qui s'appelle *Accompagner les espèces migrants* parce que ça continue quand même, même s'il y a tout qui s'est bien passé il y a quand même un changement climatique dans le coup, donc il y a des choses. Donc on le finit là, on le boucle, il va sortir en décembre.

Entretien avec Bruno Latour
Philosophe
Mai 2017

Nous avons rencontré Bruno Latour dans son bureau de la rue de Grenelle à Paris en mai 2017. Nous lui avons proposé de le faire réagir sur plusieurs extraits de textes issus principalement de ses ouvrages, de Nous n'avons jamais été modernes (1991) à Face à Gaïa (2016) afin de traquer, avec lui, ce qu'il appelle « le monstre moderne ». Parce que ce monstre est une figure encore active dans l'imaginaire des architectes, parce que son idéologie hante toujours les débats architecturaux, parce que l'esthétique dont il est chargé rôde toujours dans les dessins et les projets des architectes, nous avons voulu comprendre, depuis le champ de l'architecture, ce que nous tenons de ce monstre moderne. L'entretien a été filmé et projeté dans une exposition dont j'ai assuré le commissariat avec Henri Bony, Dessiner le monstre moderne*, au FRAC Centre en 2017. C'et dans ce cadre qu'il a été réalisé. Il fait partie des annexes de ma thèse car j'en utilise certains extraits dans le corps de mon mémoire de thèse.*

Léa Mosconi : Voici le premier extrait de texte qui vient d'une conférence que vous avez donnée à l'Institut Catholique de Paris en 2008, dans le cadre d'un colloque qui s'intitulait *Eschatologie et Morale*.

« Mais de quel genre de créateur avons-nous besoin ? Vous connaissez tous l'histoire de Frankenstein, mais vous avez peut-être oublié que le péché de Victor Frankenstein, le créateur, n'est pas du tout, comme on le dit souvent et comme il s'en accuse lui-même hypocritement, d'avoir été saisi par *l'hubris* et d'avoir osé construire de toute pièce un vivant. Cela c'est ce qu'il dit, c'est pourquoi, dans un moment de contrition bien mal placée, il poursuit jusqu'au pôle Nord la créature (laquelle reste sans autre nom dans le roman de Mary Shelley), pour l'exterminer afin qu'elle ne se reproduise pas et qu'elle ne puisse envahir la Terre de ses avortons criminels. Non, cela, c'est le péché véniel dont il accepte de se confesser pour mieux dissimuler le vrai, le mortel péché. Le roman de Shelley va bien plus loin que cela : la véritable faute de Victor, celle qu'il cache sous sa frénésie de contrition et qu'il dissimule derrière une chasse à l'homme —ou plutôt une chasse au monstre— c'est qu'il a *abandonné* la créature après l'avoir fabriquée. Horrifié par ce qu'il a vu dans son laboratoire, Victor *a fui*, et c'est la créature, obligée d'apprendre à se débrouiller seule dans

un monde hostile, qui devient alors mauvaise, monstrueuse, criminelle. Comment le savons-nous ? Mais c'est elle-même qui le dit à Victor quand elle le rencontre enfin sur la Mer de Glace : « J'étais né bon, je suis devenu méchant à cause de toi », autrement dit, *Pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » ?

Bruno Latour : Cette interprétation d'un thème archi-connu a effectivement pour ambition de restituer la notion de monstruosité ailleurs que dans la plainte éternelle contre les ravages de la technologie, contre la vulgate qui fait de la technique l'ennemie du genre même. Cette réinterprétation est fondée sur une longue expérience que j'ai pu acquérir en enseignant pendant vingt-cinq ans à l'école des Mines autour de l'analyses des trajectoires des objets techniques. La trajectoire, la carrière, d'un objet technique, ou du projet architectural, c'est une succession de transformations qui absorbe de plus en plus d'oppositions. Quand Shelley écrit son roman, il est alors en vacances dans les Alpes : il y a une explosion volcanique, et il ne peut plus sortir de sa maison de tout l'été, à cause du *Tambora* qui a explosé en Indonésie. Il y a donc aussi une histoire écologique de l'écriture même de ce roman. Une monstruosité de la nature. Ce qui m'a toujours intéressé dans le thème de Frankenstein, c'est l'hypocrisie de la leçon usuelle qui est de dire « il ne faut pas trop innover », ce qui est évidemment une erreur complète d'interprétation du roman. L'histoire du roman c'est que le créateur ment sur son péché. Et c'est ça qui m'a intéressé dans cette affaire, parce qu'au fond, l'opposition n'est pas entre technophiles et technophobes. En revanche il y a ceux qui abandonnent leur technique en la laissant dans l'état inchoatif où tout objet et tout projet architectural naît toujours, c'est-à-dire un avorton, un monstre mais au sens positif, *hopeful monster* ; il y a aussi ces autres monstres que les gens en théorie de la technologie appellent les éléphants blancs, *white éléphants*, qui continuent indéfiniment parce qu'on les a commencé et que plus personne n'ose les reprendre en main, et qui sont les vrais monstres en quelque sorte, dangereux. Et puis il y a les monstres au sens du roman, c'est-à-dire ces techniques abandonnées, comme le nucléaire ou autres. Ce sont des techniques pour lesquelles, dans le cas du nucléaire, on a jamais trouvé le moyen de remettre la question des déchets à l'intérieur de la technique de son projet, c'est un domaine monstrueux, elle devient méchante, mauvaise. Mais c'est parce qu'elles ont été abandonnées. Et puis le quatrième thème qui est également très important, surtout dans le cadre de cette conférence, c'est que c'est aussi un thème religieux. C'est absolument explicite dans le roman, qui s'appelle *Le Nouveau Prométhée,* et qui est une comparaison entre le thème grec de Prométhée et le thème chrétien d'un Dieu qui n'abandonne pas sa créature. Le croisement est assez beau, pour des tas de raisons, il correspond à une notion chrétienne autant qu'à une notion pratique de l'artificialité qui a toujours été célébrée dans la théologie chrétienne, mais à une seule condition c'est qu'on n'abandonne pas ce que l'on crée. Si Dieu n'a pas

abandonné sa créature, vous n'avez pas le droit de dire « les objets techniques, soit en s'en passe, soit ils ont des conséquences inattendues, catastrophiques mais ça n'est pas notre responsabilité ». Là, vous faites un péché qui est infiniment plus grave que le péché de dire « j'innove, j'ai trop innové, je vais arrêter d'innover ». Ce qui m'a intéressé c'est que le premier péché dont on s'accuse, et dont Frankenstein s'accuse, il cache le deuxième. Et le deuxième est tragique et mortel : l'abandon des techniques que nous avons produites.

Léa Mosconi : Le deuxième extrait est issu de l'ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*. C'est une citation que vous faites d'un texte de Philippe Descola, écrit en 1986 :

« Les Achuar n'ont pourtant pas complétement policé la nature dans les réseaux symboliques de la domesticité. Certes, le champ culturel est ici singulièrement englobant, puisque s'y trouvent rangés des animaux, des plantes et des esprits qui ressortissent au domaine de la nature dans d'autres sociétés amérindiennes. On ne trouve donc pas chez les Achuar cette antinomie entre deux mondes clos et irréductiblement opposés : le monde culturel de la société humaine et le monde naturel de la société animale. Il est quand même un moment ou le continuum de sociabilité s'interrompt pour faire place à un univers sauvage irréductiblement étranger à l'homme. Incomparablement plus réduit que le domaine de la culture, ce petit segment de nature comprend l'ensemble des choses avec lesquelles aucune communication ne peut être établie. Aux être de langage (*aents*) dont les humains sont l'incarnation la plus accomplie, s'opposent les choses muettes, qui peuplent des univers parallèles et inaccessibles. L'incommunicabilité est souvent attribuée à un défaut d'âme (*wakan*) affectant certaines espèces vivantes : la plupart des insectes et des poissons, les animaux de basse-cour et de nombreuses plantes sont ainsi dotés d'une existence machinale et inconséquente. Mais l'absence de communication est parfois fonction de la distance ; infiniment éloignée et prodigieusement mobile, l'âme des astres et des météores reste soude aux discours des hommes[11] **».**

Philippe Descola, dans la conférence qu'il donnait à vos côtes le 31 mai 2016 au collège des Bernardins, évoquait le moment où il s'était questionné sur la dissociation entre nature et culture. En 1972, l'année où se déroulait le premier Sommet de la Terre à Stockholm et le rendu du rapport Meadows, vous avez vingt-cinq ans. Ces événements vous ont-ils influencé ? Sinon, est-ce qu'il y a des évènements sociétaux, des textes en particulier qui vous engagent à vous

[11] DESCOLA, Philippe, cité par LATOUR, BRUNO, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991, page 25

positionner sur ces questions, notamment de dissociation entre nature et culture, avant 1991 et avant la publication de *Nous n'avons jamais été modernes* ?

Bruno Latour : La question de la monstruosité est arrivé dès mon premier terrain en Afrique en 1973. J'y ai été confronté quand j'ai commencé à faire du terrain, c'est à dire quand j'ai commencé à apprendre le métier d'ethnographe en étudiant quelque chose qui est clairement monstrueux qui était la post-colonisation après les indépendances. D'autant que les sujets que j'étudiais étaient des sujets liés à l'industrialisation, entre guillemets, de l'Afrique Noire. C'était aussi le moment de Deleuze et Guattari, c'est un moment assez riche du point de vue de la compréhension des formes monstrueuses du capitalisme, dans un cas très clair qui était la colonisation. Là j'ai eu ma première rencontre avec le caractère monstrueux d'un dispositif. Mais ensuite il y a un long gap avant que je ne réabsorbe la question écologique puisque je n'y suis pas entré par les Sommets de la Terre. Néanmoins, j'y ai quand même assisté au côté de Michel de Certeau qui était enseignant là-bas, quand j'étais en Californie. Je suis arrivé aux questions écologiques en m'intéressant à la question des sciences et des techniques. Mon travail alors était de comprendre comment la science et les techniques sont des objets sociaux extrêmement complexes qui renouaient l'ensemble du collectif. C'est à cause de ça qu'ensuite je me suis intéressé à des sujets d'écologie, mais beaucoup plus tard. Puis l'anthropocène m'est arrivé comme un don du ciel parce que ça faisait longtemps que je travaillais sur les liens entre la question sociale, les sciences et les techniques. L'anthropocène ne m'a pas surpris intellectuellement, par contre la taille du dispositif et le fait que ça soit proposé par les scientifiques m'a beaucoup surpris. Aussi, à noter qu'entre temps il y a eu cet épisode qui est important et qui est signalé dans *Nous n'avons jamais été modernes* : la chute du mur et le sommet de Rio, forme un double mouvement d'adhésion sociale, construisent une symétrie trop belle pour être ratée.

Léa Mosconi : Vous mentionnez d'ailleurs la « miraculeuse année 89 » en introduction de *Nous n'avons jamais été modernes*.

Bruno Latour : Là on a une définition de la monstruosité qui est très précise : les modernes ne savent pas ce qu'ils font. Ils ne disent pas ce qu'ils font, cela m'intéresse depuis toujours. Comment se fait-il que l'on ne soit pas capables de décrire d'une façon un peu crédible ce que les modernes sont ? Alors la citation que vous avez faites de Descola commence à donner un outil scientifique de comparaison des constructions de mondes et de collectifs. C'est l'arme contre les monstres. Les monstres sont ceux qui ne savent pas ce qu'ils font : ce sont les modernes.

Léa Mosconi: Il y a un resserrement autour des questions écologiques au début de ces années 1990 avec en 1988 la création du GIEC, en 1992 le traité de Maastricht avec l'énonciation du principe de précaution, en 1992 aussi la tenue du troisième (et médiatique) Sommet de la terre à Rio. Dans quelle mesure ce contexte-là vous a influencé dans l'écriture de ce livre ?

Bruno Latour : J'ai réabsorbé ces choses. Finalement, avant et pendant l'écriture de *Nous n'avons jamais été modernes* je n'avais pas vraiment en tête la question du climat et la question écologique. La raison pour laquelle j'ai absorbé assez vite cette question d'écologie politique, c'est parce que je m'étais intéressé à la question avant. Mes collègues qui sont tournés vers la question écologique sont obsédés par la notion de nature ; ça les paralysent politiquement. J'ai eu de grandes peines à les convaincre, ni Philippe Descola, ni moi, n'avons réussi à les faire sortir de cette idée de nature.

Léa Mosconi : Le prochain extrait est issu aussi de *Nous n'avons jamais été modernes*:

« Mais où classer le trou de l'ozone, le réchauffement global de la planète ? Ou mettre ces hybrides ? Sont-ils humains ? Humains puisqu'ils sont de notre œuvre. Sont-ils naturels ? Naturels puisqu'ils ne sont pas de notre fait. Sont-ils locaux ou globaux ? Les deux. Quant aux foules humaines que les vertus comme les vices de la médecine et de l'économie ont fait se multiplier, elles ne sont pas plus faciles à localiser. Dans quel monde abriter ces multitudes ? Sommes-nous dans la biologie, dans la sociologie, dans l'histoire naturelle, dans la sociobiologie ? C'est notre œuvre et pourtant les lois de la démographie et de l'économie nous dépassent infiniment. La bombe démographique est-elle locale ou globales ? Les deux. Ainsi, ni du côté de la nature ni du côté du social, nous ne pouvons plus reconnaitre les deux garanties constitutionnelles des modernes : les lois universelles des choses ; les droits imprescriptibles des sujets. Le destin des multitudes affamées comme celui de la pauvre planète sont liés dans le même nœud gordien qu'aucun Alexandre ne viendra plus trancher[12] **».**

Pourrions-nous avancer que les *hybrides* que vous identifiez dans *Nous n'avons jamais été modernes* sont des monstres modernes ?

Bruno Latour : Je pense que *monstre* est un meilleur terme qu'*hybride*. *Hybride* c'est un terme que je n'ai plus réutilisé après *Nous n'avons jamais été modernes* parce que

[12] LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991, page 72-73

techniquement il doit garder son sens de deux lignées qui s'échangent. *Monstre* c'est un bon terme car le monstre n'est monstre que parce qu'on n'a pas les moyens pour le voir autrement. C'est la fameuse phrase qui dit « les monstres de notre vie sont des jeunes filles qui ne demandent qu'à être sauvées ». C'est donc tout à fait juste de qualifier les *hybrides* de *monstre*. Les monstres, les *hybrides*, ont un effet de sidération chez les modernistes, et un effet de sidération chez les antimodernes. Le *monstre* devient un élément beau, qui a sa propre splendeur, dans les sciences, dans la technique, dans le droit, dès que l'on commence à comprendre que l'on on n'a jamais été modernes. Et c'est un effet qui m'amuse beaucoup. La littérature d'Aurélien Bellanger déploie des choses qui sont monstrueuses de bout en bout comme dans le livre sur *Le Grand Paris*. Il y a une façon d'en suivre les hybridations et les transformations qui les rendent belles. Mais elles sortent de la théorie critique, ce qui permet ensuite d'y mettre la main. On retrouve alors le terme de Frankenstein. Parce que le problème de Frankenstein c'est que le docteur est effectivement horrifié. Il referme la boîte et dit « démerdez-vous les gars, ce truc va exploser et on ne va plus s'en occuper ». Je crois que le terme de monstre est assez riche dans les différentes dimensions qu'il possède : là, par exemple, c'est un monstre à occultation.

Léa Mosconi : Le quatrième extrait est issu de l'ouvrage *Enquête sur les modes d'existence.*

« Après les scènes effrayantes des empires où tous les autres peuples ont assistés avec effarement au déboulé de ces fous géniaux qui bousculaient dans un désordre indescriptible aussi bien leurs valeurs que celles des autres en charcutant de fond en comble la planète par une sorte de fureur juvénile, les yeux fixés sur le passé comme s'ils fuyaient à reculons quelque monstre épouvantable avant de recouvrir le tout du manteau de l'inévitable modernisation et du règne irréversible de la Raison, je voudrais faire comme s'ils pouvaient se calmer, qu'ils rentrent chez eux, qu'ils se reprennent, et qu'ils reviennent alors se présenter, non pas pour s'excuser mais pour expliquer enfin ce qu'ils cherchaient, et pour découvrir, par eux-mêmes, ce à quoi il tenaient, au fond.[13] **»**

Bruno Latour : Il y a souvent cette étrange situation du Capitaine Cook, qui découvre une île du Pacifique, mais le vent est contraire donc il n'arrive pas à faire avancer son bateau vers cette ile. Et il se dit « notre bateau s'éloigne, ces gars-là vont croire que nous sommes faibles alors qu'on ne les connait pas ». Il se dit, « on va quand même leur donner une leçon ». Il envoie des coups de canons, et bombarde les iles alors que son bateau s'éloigne. Il ne sait pas qui ils sont ni ce qu'ils pensent. Cette

[13] LATOUR, Bruno, *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012, page 27-28

bizarrerie, cette étrangeté, nous en avons hérité. Nous sommes les monstres qui héritent de ça. Donc il y a tout un tas de traits qu'il faudrait arriver à mettre en place : c'est ce que j'ai essayé de faire dans *Enquêtes sur les modes d'existence*.

Léa Mosconi : Le cinquième extrait est issu de l'ouvrage *Face à Gaïa*.

« Ce qui fait de l'anthropocène un excellent repère, une plaque en or clairement détectable bien au-delà de la frontière de la stratigraphie, c'est que le nom de cette période géohistorique peut devenir le concept philosophique, religieux, anthropologique et, comme nous allons le voir bientôt, politique le plus pertinent pour commencer à se détourner pour de bon des notions de *Moderne* et de *modernité*. Je trouve savoureux que cet oxymore de géologie et d'humanité soit le produit des cogitations de géologues sérieux qui, jusqu'à récemment, avaient été totalement indifféremment aux tours et détours des recherches en sciences humaines. Aucun philosophe postmoderne, aucun anthropologue, aucun théologien libéral, aucun penseur politique n'aurait osé dimensionner l'influence des humains à la *même échelle* que les fleuves, les volcans, l'érosion et la biochimie.[14] **»**

La notion de capitalocène permet-elle d'apporter un éclairage politique sur la thèse de l'anthropocène ? En relisant *Nous n'avons jamais été moderne* le terme de modernocène me semblait lui aussi apporter une lecture peut être plus complexe et plus riche de l'anthropocène.

Bruno Latour : Je dirais « Halte au feu ». Anthropocène est un terme proposé par les chimistes et les climatologues. Il a tous les défauts que les gens des sciences sociales sont habitués à trouver dans tout ce qui est dit. Ce sont un peu des réflexes conditionnés. Mais le terme est là. C'est un peu un cadeau empoisonné, mais c'est un cadeau. Donc gardons le mot Anthropocène, sans lui ajouter *chthulucène*, comme chez Donna Haraway, *capitalocène* comme chez Moore, *modernocène* si vous le proposez. L'avantage du terme d'anthropocène c'est qu'il dit : « Voilà il y a un problème d'échelle que, malgré tout, aucun des concepts précédents analysants la monstruosité particulière de ce qu'on vit n'avait capté. Le problème de l'échelle est capital, et on savait que le problème était gros et grand, mais le fait de dire que c'est un changement dans le système géologique du système Terre, ça lui donne une dimension sans pour autant le naturaliser. Alors évidemment, l'objection des gens de sciences sociales, des gens des médias, c'est que ça renaturalise la question politique. Je pense que c'est possible, il y a toujours un risque, chaque concept a son

[14] LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa, huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, collection Les empêcheurs de tourner en rond, 2015, pages 154-155

risque, capitalocène en a d'autres. Mais je crois qu'au bilan, l'opération est inverse, ça resocialise des questions de sciences et de techniques qui n'étaient pas visibles avant. Le passage que vous avez cité que je n'ai pas lu depuis 30 ans de *Nous n'avons jamais été modernes*, parle d'anthropocène, il en manque juste le mot. C'est ce lieu, ce forum d'échanges entre des disciplines complètement différentes que capte le mot anthropocène et qu'il faut à mon avis maintenir et protéger. Protéger contre la critique, protéger contre la naturalisation. A ce moment-là, anthropocène dit : « maintenant ce n'est plus la peine de faire des kilomètres d'arguments sur le fait qu'on a jamais été modernes, on est dans l'anthropocène ». Qu'est-ce que ça change ? Ça change la dimension de tous les problèmes politiques. Je discutais d'ailleurs de ça il y a une semaine dans la Ville Sainte des Iraniens, Qom, et on m'a dit « mais votre affaire, de l'anthropocène et de Gaïa, c'est la *new public sphere* ». J'ai dit que ce n'était pas une mauvaise définition, la nouvelle sphère publique, c'est l'anthropocène. Donc c'est un terme hautement politique. Et on avait pas ça avant, parce qu'avant on aurait été obligés de dire que c'est le cadre physique sur lequel la société se construit. Mais tous les architectes savent que ça n'a aucun sens, les distinctions entre le cadre physique et la société.

Le sixième extrait de texte est issu de l'ouvrage *Ce à quoi nous tenons* d'Emilie Hache :

« L'hypothèse Gaia nous apprend que l'atmosphère, les climats, les océans ne sont pas des données mais ont une histoire, une histoire commune. La vie est vieille de plusieurs milliards d'années pendant lesquelles les bactéries ont littéralement fabriqué la Terre que nous habitons. Une des causes de la vie multicellulaire serait liée à l'apparition, dans l'air, de l'oxygène rejeté par les bactéries elles-mêmes qui, en mettant en danger la vie unicellulaire anaérobie, amena celle-ci à se déplacer à l'intérieur de nouveaux être vivant d'oxygène. Gaïa est « la somme de ces populations croissantes, interagissantes et vouées à disparaitre ». Avec celle théorie, on passe de la conception élaborée aux XIXe et XXe siècles, de la Terre comme un astre de roche inerte, avec une vie à la surface, à une conception de la terre comme un être vivant [15]».

Bruno Latour : Pour Emilie Hache comme pour moi, le mot « somme » est très important pour aborder cet être qu'est Gaïa. Si la somme, le sommet, est agrégée trop vite, on retombe sur des définitions de la nature très classiques. Si on fait ce que fait Emilie dans ce livre, mais surtout sur les livres suivants où elle a publié tout un tas de gens y compris le dernier sur les écoféministes, on découvre quelque chose qui a

[15] HACHE, Emilie, *Ce à quoi nous tenons*, *propositions pour une écologie pragmatique,* Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de tourner en rond, 2011, page 85

toujours été déjà un thème architectural très travaillé qui est qu'il n'y a au fond aucun rapport entre la terre décrite par les écoféministes, celle décrite par Gaïa de Lovelock, celle décrite par les chercheurs qui appellent ça maintenant la zone critique et disons celle de la planétologie, la notion de planète Terre. Ça c'est évidemment quelque chose que les architectes ont habité depuis longtemps puisque le sol sur lequel repose l'architecture ou l'urbanisme c'est un sol qui n'est pas la planète en général, donc qui n'a pas les mêmes caractéristiques. Emilie travaille avec beaucoup de talent, à la fois par la science-fiction et par les écoféministes, autour de la question « quelles sont les caractéristiques maintenant généralisables de la Terre que nous habitons ? » et c'est là où on a l'utilité de Gaïa. Gaïa c'est une somme de toutes ces petites terres, ces petits sols hétérogènes, terroirs, terres, il n'y a pas un seul mot. Emilie a raison de dire qu'en fait cette terre, disons Gaïesque, est extraordinairement habitée. Elle est habitée par toutes les choses qu'elle montre très bien dans le cadre des féministes, elle y ajoute une dimension que moi je n'avais pas du tout ajouté, qui est le caractère local et *home based* de toute cette tradition féministe. Mais évidemment tout dépend du mot somme. Parce que si tout ça c'est déjà sommet agrégé, on a de nouveau une nature à l'ancienne. Donc il faut être très précautionneux sur le mot « somme ».

Léa Mosconi : est-ce que Gaïa c'est un monstre ?

Bruno Latour : Ah oui ! C'est un monstre, historiquement, enfin si j'ose dire historiquement, dans la mythologie. Donc la Gaïa historique, mythologique est un monstre. Le nombre de ses crimes est immense. Ce n'est pas un Dieu, ce n'est pas une divinité : elle n'est pas maternelle, elle est criminelle de haute volée, elle engage l'histoire des Dieux Grecs de façon très bizarre dans une série de crimes de dimensions cosmiques, et puis ensuite la Gaïa de Lovelock elle est un monstre pour une autre raison parce qu'elle est extrêmement difficile à penser.

Léa Mosconi : Le dernier extrait est issu de *La Planète malade* de Guy Debord.

« En matière d'environnement « naturel » et construit, de natalité, de biologie, de production, de « folie », il n'y aura pas à choisir entre la fête et le malheur mais consciemment et à chaque carrefour, entre mille possibilités heureuses ou désastreuses, relativement corrigibles et, d'autre part, le néant. Les choix *terribles* du futur proche laissent cette seule alternative : démocratie totale ou bureaucratie totale. De ceux qui doutent de la démocratie totale doivent faire des efforts pour se la prouver à eux-mêmes, *en lui donnant l'occasion de se prouver en marchant ;* ou bien, il ne leur reste qu'à acheter leur tombe à tempérament, car « l'autorité, on l'a vue à l'œuvre, et ses œuvres la condamnent » (Joseph Déjacque). « La révolution ou la mort », ce slogan n'est

plus l'expression lyrique de la conscience révoltée, c'est *le dernier mot de la pensée scientifique de notre siècle.* Ceci s'applique aux périls de l'espère comme à l'impossibilité d'adhésion pour les individus. Dans cette société ou le suicide progresse comme on le sait, les spécialistes ont dû reconnaitre, avec un certain dépit, qu'il était retombé à presque rien en France en mai 1968. Ce printemps obtint aussi, sans précisément monter à l'assaut, un beau ciel, parce que quelques voitures avaient brulé et que toutes les autres manquaient d'essence pour polluer. Quand il pleut, quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps[16] **».**

L'*Internationale Situationniste* comme les textes de Guy Debord sont très critiques par rapport au mouvement moderne, je ne pense pas qu'ils emploient le terme « monstre moderne », mais ils se montrent très virulents face à un projet moderne dont ils proposent de dénoncer l'aporie. Le travail de Guy Debord et des situationnistes a-t-il eu une influence sur vos travaux ?

Bruno Latour : Je ne sais pas forcément me situer par rapport aux situationnistes, mais ce texte de Debord est très curieux. Mais je pense que puisque vous êtes en tératologie, et je crois que c'est Nietzsche qui dit quelque part qu'on ne fait le diagnostic que des maladies qu'on a eu : le philosophe doit avoir ses maladies. Donc la monstruosité a aussi ses avantages, et il faut se dire que les Situationnistes ont poussé à l'extrême une certaine esthétisation de la question politique tout en la dénonçant chez les autres. Dans ce texte, que j'avais ignoré complètement jusqu'à ce que l'on me force à le lire, en me disant « mais pourquoi tu dis toujours du mal des situationnistes alors que ce texte-là tu aurais pu l'écrire aussi ». Je n'en suis pas convaincu : politiquement les conséquences ne sont pas les mêmes, pas plus que scientifiquement, entre ce que je défends et ce qu'écrit Debord. Moi je suis un libéral sur ces questions. Par exemple, j'ai adoré le Centre Pompidou directement, quand je suis rentré en France après avoir été aux Etats-Unis. Si un pays est capable de ça alors ça veut dire qu'il n'est pas mort. Donc mon regard sur le Centre Pompidou est très positif. Mais l'histoire de la modernité est une histoire compliquée, et l'histoire architecturale de la modernité est un cauchemar. Ce qu'il se passe en architecture, c'est un modèle réduit des questions qui se passent dans l'anthropocène, puisqu'on a des problèmes d'artifices, des problèmes d'égos, des problèmes d'habitation, des problèmes d'échanges innombrables entre humains et non humains. Mais c'est une échelle où la question de la terre et du territoire est rendue visible.

[16] DEBORD, Guy, *La planète malade*, Paris, Gallimard, 2004, pages 92-94

Entretien avec Yves Lion
Architecte
20 Janvier 2015

J'ai demandé à l'architecte et urbaniste Yves Lion de le rencontrer afin de pouvoir l'interroger sur son rôle au cours du Grenelle de l'environnement. Il me reçoit en janvier 2015, durant presque trois heures, dans son atelier.

Yves Lion : N'ayez crainte je peux vous consacrer du temps. Maintenant je n'enseigne plus pour des raisons d'âge depuis un an. Mais je suis beaucoup impliqué. En même temps moi je n'ai rien d'un universitaire, j'ai toujours été un cancre. J'ai réussi à avoir un bac à 21, 22 ans parce que j'ai fait un dissert' de philo où… en philo j'étais candidat libre et j'ai eu 19/20 donc avec un gros coefficient ça m'a permis d'avoir le bac. Grâce à Le Corbusier, puisque j'ai fait une dissertation philo où je n'ai parlé que de Le Corbusier, et donc l'examinateur était fasciné par le fait que je parle de Le Corbusier, puis apparemment je n'en parlais pas trop mal, et je me suis retrouvé avec une note énorme. Après je suis allé passer un oral, et le type a dit… (C'était le même, c'était celui qui avait corrigé la copie). Il me dit : « Mais vous n'avez jamais fait de philo ? », je lui dis : « Non. », il me dit : « Bon ça va quand même alors. » Et là il m'a mis 10 pour me faire passer. Le gros coefficient m'avait permis de passer un bac en n'ayant pas… en ayant fait très peu d'études. J'ai eu beaucoup de mal avec les études, je me suis décidé tard. Je suis arrivé en France en 1961, voyez je suis à 15 avec deux valises, donc j'ai travaillé, enfin j'ai fait toutes sortes de choses. Et j'étais au lycée, j'ai essayé de travailler sérieusement mais c'était trop tard, j'avais perdu beaucoup de temps. Donc je suis le contraire d'un universitaire, voilà. J'ai quasiment pas fait d'études et après j'ai fait des études d'architecture un peu avant Mai 68, où là je brillais dans les esquisses, les trucs comme ça parce que c'était relativement facile. Ce n'est pas que j'avais un coup de crayon, j'avais un peu des idées vous voyez. Puis après il y a eu Mai 68, puis les choses sont devenues très faciles. Et puis j'ai ensuite fait un truc extraordinaire, grâce à Antoine Grumbach, qui était déjà mon prof. Enfin qui était prof. Je suis allé faire un Summer School à Londres ; j'ai été admis dans un Summer School et je me suis retrouvé avec tout Archigram, tout, tout… enfin vous ne pouvez pas savoir, les Cedric Price, les James Sterling qui nous a emmené visiter ses bâtiments. Donc j'ai eu 4 – 5 mois à Londres extraordinaires comme ça, où j'ai rencontré tout le monde. Et puis cerise sur le gâteau Bernard Tschumi qui arrive à Londres et qui dit « Bonjour je suis le professeur de guérilla urbaine » et qui sort d'une NG décapotable. Je vous dresse tout ça très rapidement. Et puis j'ai eu mon diplôme avec un papier 21/29.7. J'ai expliqué mon

diplôme, enfin j'ai expliqué pourquoi je ne l'avais pas fait le diplôme. Et je ne l'avais pas fait parce que je m'étais mis en tête de détourner (j'étais très situationniste à l'époque) la prison de la petite roquette qui était une prison de femmes. Et puis j'ai eu l'autorisation d'aller visiter la prison. Elle était occupée par des prisonnières. Et j'étais tellement impressionné par cette visite de prison que j'étais incapable d'aller faire une transformation de la prison, qui était assez belle. Moi je voulais faire des HLM dans les cellules, enfin je voulais transformer… Et je n'ai pas pu le faire, psychologiquement j'étais incapable de faire ça. Les filles hurlaient, enfin c'était terrible, le monde de la prison c'est un monde terrifiant. Donc je suis allé raconter ça à mon jury, où il y avait Grandval, il y avait Macary, Buffi… Et ils avaient à peine deux ans de plus que moi, mais moi j'étais un vieil étudiant. Et puis je l'ai eu le diplôme. Mais je vous assure que par rapport aux études que vous faites, je n'ai pas fait d'études. Et puis après je me suis tout de suite lancé dans le concourt, les choses comme ça, et puis ça a marché. Mais on pouvait squeezer le caractère universitaire. Et je me suis retrouvé un jour prof, parce que l'architecte Willerval, vous voyez qui s'est ?

Léa Mosconi : Oui.

Yves Lion : Il m'a demandé si je pouvais le remplacer. Je l'avais rencontré dans un avion, je ne le connaissais pas trop. Je l'avais remplacé à Tolbiac, et puis je suis resté. Puis après je suis devenu président du conseil d'administration, puis après j'ai monté avec mes copains l'école d'architecture de Marne-la-Vallée… Et pendant que je dirigeais l'école, j'enseignais toujours. Et j'ai terminé ma carrière comme le prof le plus haut gradé dans l'enseignement de l'architecture. Tout ça à partir d'une position universitaire zéro, enfin voilà je fais encore énormément de fautes d'orthographe, même plutôt plus maintenant qu'il y a quelques temps. Donc moi je suis dans une situation… je suis très content de répondre à vos questions, c'est pour ça que je vous raconte tout ça, parce que je suis très content, j'ai beaucoup milité pour qu'il y ait des thèses, tout ça, beaucoup insisté partout, au Ministère, je me suis agité beaucoup pour que ce métier devienne sérieux. Il faut dire qu'il n'avait pas été très sérieux pendant assez longtemps. Et puis les années 1950, l'état lamentable de la pensée architecturale dans les années 50 de l'école des Beaux-Arts. Enfin après la guerre, c'était totalement lamentable.

Léa Mosconi : Donc si je ne me trompe pas vous faites vos études à la fin des années 1960…

Yves Lion : Oui j'ai fait mes études… j'ai dû rentrer en 1960… j'ai 21ans, c'est juste après ce bac dont je vous ai parlé.

Léa Mosconi : Donc en 66 ?

Yves Lion : En 66 oui.

Léa Mosconi : Donc voilà à la fin des années 60, c'est le moment où il commence à y avoir les premières critiques sur le mouvement moderne qui vont après se formuler dans la pensée post-moderne une dizaine d'années plus tard. Est-ce que c'est quelque chose qui vous a marqué ? Ou est-ce que c'est des discussions qui avaient lieu ? Parce que vous étiez dans l'atelier Pingusson en plus à ce moment-là.

Yves Lion : Je suis allé chez Pingusson parce j'ai été refusé chez Candilis. J'ai été refusé chez Candilis par ce qui s'appelait les « massiers », dans les ateliers il y avait des espèces de chefs. Il y avait Grandvaux, il y avait Grumbach, … Ils étaient massiers. Ils étaient étudiants oui. Ils étaient tous marxistes, lenniistes ou trotskistes dans le cas de Grandvaux, voilà des gauchistes, des pré-gauchistes on va dire. Et il y en a un, je ne sais plus lequel, je crois que c'était Barda, qui a été un héros de Mai 68 après, qui me dit : « Donnes moi une cigarette. » Donc je lui donne une cigarette. « Ah bon, en plus tu fais de la lèche ? » Vous voyez le climat. Donc je n'ai pas été pris chez Candilis mais c'était mon idole Candiliis. Parce que moi j'avais vu le film sur Toulouse, Le Mirail, donc moi je rêvais que de Toulouse Le Mirail, enfin de Candilis, j'aurais voulu être Candilis. Et donc je me suis rabattu sur l'atelier de Pingusson, c'était au Grand Palais tout ça. Et l'atelier Pingusson, coup de chance extraordinaire, Pingusson il avait décidé de s'occuper des premières années. Donc j'ai passé une première année avec Pingusson. C'était le début d'une recherche de l'enseignement un peu alternatif. Le groupe C, c'est un groupe qui contestait complètement les Beaux-Arts. Moi je n'ai jamais connu l'Ecole des Beaux-Arts en tant que tel, l'enseignement des Beaux-Arts je ne sais pas ce que c'est. Et là j'ai fait des petits boulots, j'ai fait ce que je pouvais, j'ai dessiné, comme j'avais travaillé déjà beaucoup en agence j'étais à l'aise avec les instruments. Et un jour Pingusson m'a dit, en faisant une correction : « Ouh il est pas mal ce petit, on en fera un Mallet-Stevens ». Alors je me précipite sur Mallet-Stevens et je me dis effectivement. Je suis très vite devenu admiratif de Mallet-Stevens. J'ai une sympathie énorme, enfin tout le monde a une sympathie énorme pour Mallet-Stevens. C'est sans doute l'architecte le plus populaire qui soit Mallet-Stevens.

Léa Mosconi : C'est le grand-oncle de mon mari.

Yves Lion : Oui c'est vrai ?

Léa Mosconi : Oui, je suis désolé je vous interromps, je suis très, très fière, c'est bête.

Yves Lion : Non, non, non, c'est bien, c'est formidable. Donc ça m'a donné un coup ; un gros encouragement-là. J'ai bien sûr redoublé l'admission, on ne pouvait pas rentrer de plein pied à l'école sans avoir passé plusieurs années avant à merdouiller. Voilà parce que c'était très sélectif, très bizarre. Et je crois que c'est la deuxième année, ou peut-être même la première, mais un jour j'ai eu une correction avec un jury assez intéressant, là tous mélangé, mais des jurys comme aujourd'hui. Un truc inouï. Et là je me suis retrouvé avec une correction où j'avais comme jury Candilis, Bodianski, Pingusson et Vivien.

Léa Mosconi : Ça devait être impressionnant.

Yves Lion : Non, parce que je ne savais pas trop qui s'était. Enfin je savais un peu, je savais Candilis, pour moi c'était l'homme qui voulait faire des villes un peu, je crois… Je trouvais ça formidable. Et ils ont été très élogieux avec le travail que j'avais fait. Donc je me suis retrouvé très gonflé en ayant toujours pas fait des études vous voyez. Et puis après j'ai fait mes études à ma façon, j'ai beaucoup travaillé, donc j'étais très, très à l'aise. A une époque je me vendais très cher dans Paris parce que j'allais très, très vite. Ou rapido j'étais le champion, j'aimais bien aller vite. Je faisais des Club Med, des machins, des maisons, enfin à l'époque c'était très facile d'avoir un job, vous alliez une semaine-là, une semaine là-bas… enfin. Il fallait faire des trucs assez rapides. C'était un moment très… j'en parle avec un petit peu d'émotions parce que j'ai eu beaucoup de chance. J'ai eu beaucoup de chance parce qu'au Grand Palais organisé par Jean-Patrick Fortin, que vous connaissez forcément, je ne sais pas quel âge il a mais moi qui était un étudiant nettement plus âgé que les autres, donc du coup je me retrouvais du même âge que les plus anciens vous voyez, que ceux qui allaient finir. Et Fortin il organise une conférence avec Oscar Niemeyer. Alors il y a Oscar Niemeyer qui vient, qui se met au tableau et qui fait ses croquis vous voyez. Et je me dis : « Mais qu'est-ce que c'est que ce charlatan… Mais ces croquis », mais vous voyez moi j'étais un peu de gauche, je pensais qu'il fallait avoir une conscience, pas être l'Artiste, j'haïssais les Beaux-Arts, le système des Beaux-Arts de l'après-guerre c'était une horreur. C'était mon avis, j'ai dû le partager avec une ou deux personnes, mais pas plus. Et puis la semaine suivante il y avait Louis Kahn, je me dis : « Ils me font chier, je n'y vais pas. » et je rate Louis Kahn. Mais après je me suis rattrapé, j'ai vu tous les Kahn que je pouvais aux Etats-Unis, mais c'est un moment très particulier. Puis après il y a eu Mai 68 qui m'a sauvé la vie, parce que je

n'aurais jamais pu avoir l'examen d'admission parce que je ne comprenais rien à la descriptivité. Mon esprit n'était pas capable. Il fallait faire des exercices descriptifs.

Léa Mosconi : Et c'était important ?

Yves Lion : Ah oui c'était hyper important, ça avait un gros coefficient. C'était le seul truc un peu sérieux qu'il y avait dans cet enseignement. J'ai trouvé un stratagème pour m'en sortir. Je vous explique ça peut vous servir. C'était à la maison des examens. Donc je passe trois heures à essayer de voir si je peux copier sur quelqu'un, personne à l'horizon, les tables sont loin. Je ne peux pas copier, je ne peux rien faire. Je me dis : « Qu'est-ce que je vais faire ? ». Et puis c'était quand même la deuxième année vous voyez, et je n'avais pas vraiment les moyens d'en faire une troisième. Ce devait être au mois d'avril, fin avril, ou tout début mai. Je commence à construire un stratagème, je me dis : « Je vais rendre ma copie, puis je vais la rattraper par derrière, et je la pique et comme ça ils la perdent, et comme ça j'ai une chance de m'en sortir ». Effectivement j'ai réussi à faire ça, je suis parti avec ma copie, je l'ai foutue à la poubelle. Et quelques jours après j'ai reçu une convocation pour passer un oral parce que malheureusement ils s'excusaient d'avoir perdu ma copie. Et puis là il y a eu Mai 68, donc il n'y a eu rien du tout, on est tous passé ça… On est tous passé, on est tous rentré. On était encore en première année, ou deuxième année. On était encore dans un truc dit « d'admission à l'Ecole des Beaux-Arts », même si on n'avait rien à y faire, mais ça dépendait de l'école des Beaux-Arts. Et puis après ça s'est passé très bien. Puis c'était très intéressant. Moi je n'ai jamais appartenu à aucun parti politique ou à aucun groupuscule, j'étais plutôt très sympathisant. Je faisais des manifs tout seul, ou avec des copains d'autres choses mais je n'ai jamais été… voilà. Mais quand je suis venu l'autre jour, je l'ai dit dans l'amphi, je n'ai pas remis les pieds dans cet amphi là (qui avait une autre configuration à l'époque, enfin qui était tout vieux, tout cassé) depuis Mai 68, parce que j'étais parti un jour, parce que Castro prenait la parole et j'avais trouvé qu'il parlait trop. Et vous les retrouvais aujourd'hui les même. Vous voyez qui est Roland Castro ?

Léa Mosconi : Oui bien sûr. Mais du coup est-ce que c'était présent en dehors des débats de Mai 68 cette question sur le mouvement moderne, sur ses éventuelles limites, ses éventuelles critiques, les revendications d'une architecture un peu plus représentative, des multiplicités de… ?

Yves Lion : A cette époque-là, donc où j'ai passé deux ans, parce qu'après on a tous rejoint UP6, parce que ça s'est formé un peu par défaut. C'est des gens qui refusaient tout, donc on a dit : « Ben vous êtes une école. ». Et le grand moment, bon en dehors de la fréquentation du Pingusson, vous verrez avec Candilis etc… Il y avait quand

même de la matière formidable. Le grand moment, le très, très grand moment c'était le diplôme d'Antoine Grumbach. Donc Antoine Grumbach il a quatre ans de plus que moi, mais c'était vraiment, vraiment un ainé. Puis c'était déjà un type qui parlait beaucoup… un gros intellectuel, qui lisait des livres, qui allait … je ne sais pas quoi chez Foucault… vous voyez.

Léa Mosconi : Ah non je ne savais pas.

Yves Lion : Enfin je ne sais plus si c'est Foucault, mais c'est ce genre d'intellectuel. Il n'hésitait pas dans l'école. Même dans cette partie très réformiste dans les années 1965-66, c'était… il fait un diplôme sur un arrêt d'autobus. Un arrêt d'autobus. Et il remplit des panneaux, il les pose sur des escaliers (je m'en rappelle comme si c'était hier, je ne suis même pas sûr qu'il s'en rappelle lui, d'ailleurs il faut que je lui pose la question) il pose ses panneaux sur les marches de l'escalier du Grand Palais, vous voyez comme ils sont hauts, aujourd'hui vous les voyez magnifiquement bien. Il les pose comme ça, et qui est-ce qu'il fait venir comme ça dans le jury ? Archigram. Peter Cook est là.

Léa Mosconi : Ah oui.

Yves Lion : Oui. Donc Peter Cook est là. Ça apparaît comme étant des gens très, très précieux. Des dandys anglais un peu, Peter Cook, genre un nœud papillon, des lunettes comme ça rouges… Ce genre de type. Et le diplôme ça consiste à sur-dessiner un arrêt d'autobus. Mais il y a des panneaux, il y a des textes fondamentaux, et tout ça sur l'arrêt d'autobus. Alors qu'à l'époque à l'Ecole des Beaux-Arts, comme Malaquais, il y avait des gens qui dessinaient des centrales nucléaires, des clubs hippiques, enfin des conneries de sujets de l'Ecole des Beaux-Arts. Et ça, pour moi, c'est un moment absolument capital, plus que ce que je vous ai raconté sur Pingusson. Pingusson il vous donnait rendez-vous à 8h du matin et il arrivait à 8h du soir. Vous ne faites plus ça ?

Léa Mosconi : Non.

Yves Lion : Vous ne connaissez plus ça. Mais c'était monnaie courante. Je suis allé dans son agence, je suis allé avec lui visiter l'école de Boulogne-Billancourt qu'il venait de finir, etc… Donc il y avait un vrai contact. Mais Christian Devillers et Marina Devillers vous direz la même chose. J'étais avec Christian Devillers, Marina Devillers, Christine Beaulieu, vous voyez qui est Christine Beaulieu ?

Léa Mosconi : Non.

Yves Lion : Une fille qui a eu une gouaye formidable, mais on ne l'a plus trop vu. Et dans cet atelier Pingusson il y avait des gens, notamment un mec qui s'appelait Viard, rien avoir avec le sociologue, mais qui parlait beaucoup d'urbanisme et ça, ça a commencé à m'intéresser. Et c'est là, dès la première année je commençais à être un peu intéressé par les histoires de villes. Je voulais aller aussi chez Candilis qui était aussi dans l'architecture du plus grand nombre. Je ne sais pas si vous avez vu le film sur le Mirail ?

Léa Mosconi : Non, je ne l'ai pas vu.

Yves Lion : Vous verrez comme Candilis il reprend Picasso, il fait sur un verre et il dessine sur un verre. Mis à part ça aujourd'hui j'ai une opinion très négative de tout ça, mais à l'époque c'était très enthousiasmant. Le logement du plus grand nombre, pour des gens d'une sensibilité de gauche, c'était nouveau dans les écoles. Et l'autre avec son arrêt d'autobus c'est encore plus nouveau, c'est-à-dire qu'on passait d'une sorte d'extrême à l'autre et puis on voulait éviter tout académisme des Beaux-Arts, enfin tous les sujets des Beaux-Arts, les sujets bateaux, lavis… Moi je n'ai jamais fait de lavis vous voyez, ces trucs décoratifs… Donc je suis, moi, le produit d'un enseignement presque alternatif on va dire un peu. Et alors au milieu de tout ça il y a eu des cours ensuite à UP6 et il y a un enseignant extraordinaire qui faisait un cours de physique qui s'appelait : « Contrôle de l'environnement ». Et j'ai perdu ça. Il avait fait deux cours, deux fascicules fabriqués par lui. Et il parlait d'environnement. Et il parlait de thermique, de ponts thermiques.

Léa Mosconi : D'architecture bioclimatique alors aussi ?

Yves Lion : On ne disait pas bioclimatique à l'époque. Enfin je ne l'ai pas entendu. Mais il y avait une sensibilité au fait qu'on essaie de protéger les bâtiments par l'extérieur et pas par l'intérieur, on met un manteau. Cette histoire de manteau est arrivée comme ça. Donc ma vie professionnelle elle a démarrée dans ces conditions. Et à la fin j'ai passé mon diplôme en racontant mon échec de détournement de prison de la Roquette. Devant le jury… Mais cette question environnementale j'ai eu de la chance, beaucoup, d'intégrer ça tout jeune. Et puis à peine quelques années plus tard, parce que je crois que c'est en 1974 ou 1975, Paul Chemetov, avec qui j'étais devenu très ami à la suite du concours de Cotonemué qu'on avait fait tous ensembles, m'a donné un boulot. Il s'agissait de maisons solaires à Liévin. Je me suis dit : « Si ça marche à Liévin, ça marchera partout. ». J'ai donc fait toute une étude… enfin ça

consistait à s'orienter plein sud et à mettre des panneaux photovoltaïques. Mais prendre cette considération-là au départ…

Léa Mosconi : Oui c'était nouveau pour l'époque ?

Yves Lion : Ah oui, oui, se dire : « Je vais m'orienter… ». Enfin surtout pour les partisans de l'architecture urbaine, dont je faisais partie, qui n'avaient qu'un mot d'ordre. C'était la ville, la ville, la ville. Aller chercher le sud c'était une façon de m'orienter aux prémices du mouvement moderne. Parce que le mouvement moderne il a beaucoup de défauts, Mies Van Der Rohe il invente une bombe avec son putain de gratte-ciel en verre. Mais en même temps tous ces projets-là, tous ces bâtiments-là ils sont très bien exposés. Toutes les villes à Mies des années 1930 à Berlin elles sont très bien exposées. Elles sont allées chercher les apports solaires. Et puis après… Vitruve il parle que de ça. Donc si vous voulez il y a un moment de l'histoire où on s'est foutu de ça, et cette histoire je l'ai un peu vécu dans les agences où j'ai travaillé. C'était une agence de 30 personnes, ce n'était pas complètement rien, et je voyais ce qu'ils faisaient. Je fais internet, je fais « Amonio », je ne trouve rien. Pas existence de la vie de ce mec. Il a construit des milliers de logements. C'est le paradoxe de cette époque de l'après-guerre. Et c'est Candilis qui avait inventé cette notion de logements pour le plus grand nombre. Je grattais à la lame de rasoir les trucs, j'écrivais des titres au normographe (je ne sais pas si vous voyez ce que c'est ?)

Léa Mosconi : Non.

Yves Lion : Des petites grilles avec des lettres.

Léa Mosconi : Ah oui, pardon.

Yves Lion : J'allais changer les disques des voitures de ces messieurs, parce que ces messieurs n'avaient pas de femmes. Si, il y avait peut-être une bulgare qui faisait un peu de décoration. Enfin vous voyez, pour le stationnement il fallait changer les disques, alors moi mon job c'était toutes les heures et demi je prenais les clefs de voitures de tout le monde et puis j'allais changer le disque pour ne pas avoir de contremandes. Cette ambiance-là… je me suis retrouvée dans une espèce d'ambiance professionnelle tout le temps. Après j'ai eu un mal de chien à enseigner. Je voulais enseigner et j'étais barré par tous les gens que vous connaissez : Ciriani, Edith Girard. J'étais très, très, très… très mal vu.

Léa Mosconi : Et pourquoi ?

Yves Lion : Parce que j'avais des réussites. J'ai eu très vite des réussites de publications, de concours, de machins comme ça. Je ne sais pas très bien comment expliquer ça. Mais je sais qu'à un moment donné je voulais absolument enseigner, j'avais l'impression que je pouvais… j'avais l'impression que ça permettait d'intellectualiser le métier comme j'étais de ce côté-là. La personne qui m'a donné la chance de pouvoir enseigner c'était Paul Chemetov, qui m'a demandé de l'accompagner avec Christian Devillers dans l'enseignement qu'ils faisaient. Et là ce doit être en 1975-76, quand j'ai connu Marc Mimram, que j'ai eu comme étudiant. Et là c'était juste un peu frustrant parce que c'était à l'école des ponts, mais en même temps j'ai découvert… enfin il y avait deux, trois africains, et ils représentaient l'espace comme ça. Ils faisaient ce geste, ils ne faisaient pas ce geste. Et puis bien des années plus tard j'ai passé un peu de temps dans le pays, chez les Masaïs, j'ai fait du tourisme là-bas, un peu sérieux, un peu intense. Et effectivement tout est comme ça. C'est-à-dire que la représentation de l'architecture s'est forcément des cercles dans une enveloppe. Et vous voyez comment s'est foutu l'Afrique. Voilà l'Ecole des ponts ça a été très intéressant avec Devillers, Chemetov il était à l'époque très rayonnant.

Léa Mosconi : Il y avait Antoine Picon aussi ou pas encore ?

Yves Lion : Non, pas du tout, ça c'est beaucoup plus tard. Ah non là l'Ecole des ponts, là je vous parle des années 1960. Je ne sais plus en quelles années j'ai eu mon diplôme… Bref. J'ai connu Paul Chemetov en 74 lors de ce concours de Eupalinos Corner qui est un truc qui a fait un peu le tour du monde, qui a permis à Huet de faire un titre comme ça : « Deux hirondelles font peut-être, peut-être le printemps ». A l'époque il dirigeait Architecture d'Aujourd'hui. Donc je pense que c'est plutôt 1976, quelque chose comme ça, l'Ecole des Ponts. Là je me suis dit : « Il faut que j'enseigne ». J'ai été choisi à Lyon pour remplacer un type qui était parti je ne sais pas où, pendant un an. Donc pendant un an j'ai enseigné à Lyon. Et là j'ai vraiment pris le virus. Mais je n'ai jamais fait un projet magistral de ma vie. J'ai fait plein, plein de conférences, mais plutôt liées à ce que je faisais. Et c'est là qu'il y a eu tout un moment où je n'y arrivais pas dans les écoles. Je ne sais pas si c'était un peu chasse gardée… je ne sais pas comment expliquer ça. Mais toujours est-il qu'un jour je prends un avion en rentrant du chantier du Palais Vinci à Avignon, dans les années 1980-90 par là. Je prends l'avion à Nice et je suis assis à côté de Willerval, on se connait sans se connaître. On discute, on fait connaissance. Et pour moi c'est un piètre architecte, je déteste tout ce qu'il fait, mais c'est un type formidable, très sympathique. Et donc on se voit trois, quatre fois, et un jour il me dit : « J'ai un

problème de santé, est-ce que tu pourrais me remplacer ? » (A l'époque c'est encore à peu près possible). Et il me propose de le remplacer à la Tolbiac. C'était donc l'Ecole d'Architecture de Tolbiac, un endroit très bizarre. Je rentre et très vite je prends le pouvoir. Puis je fais rentrer mes copains, on monte un groupe avec François Leclerc et Marc Mimram. Mais c'est quand même beaucoup des occasions données par les autres. Aujourd'hui vous allez chercher votre carrière avec vos dents, parce que c'est compliqué. J'ai eu l'occasion de rencontrer des gens quand j'ai construit l'Ecole de Marne-La-Vallée, mais c'était très exceptionnel, etc… Il y en a quelques-uns qui devaient chercher autour. Mais là je suis rentré par une voie académique, mais aussi par un espèce de copinage basique.

Léa Mosconi : Et quel était votre regard par rapport à Ciriani et l'Atelier UNO ?

Yves Lion : J'étais un grand ami de Ciriani. Chemetov m'a fait rencontrer Ciriani en 1975 pour faire un concours de l'isle d'Abeau. Ciriani il m'a tout de suite adopté, et on s'est adoptés. Et je vous assure que pendant des années je suis allé manger tous les jours à Bagnolet. Je prenais ma voiture et j'allais manger à Bagnolet, alors que mon agence était avenue Château ici. Tous les jours on déjeunait ensemble. On était avec Jean-Paul Rayon et Fernando Montes, trois personnes qui étaient issus d'Eupalinos Corner qui avait fait sa petite carrière, avec le concours de Marne-la-Vallée. On a été très médiatisé. C'est Chemetov qui a essayé de nous marier avec lui pour un concours parce que deux ans avant ils avaient un concours à la Roja avec Ricardo Bofill. Chemetov il faisait ça, c'est un type qui mettait les gens en contact. Alors Ciriani il se méfait beaucoup au début. Et puis après il a vu que je ne dessinais pas trop, et puis lui il dessinait comme un Pape. Donc j'ai passé un grand moment de ma vie aux portes de ce concours, qui a dû durer quand même cinq, six mois, avec moi, pas Ciriani ici qui dessinait, et moi j'étais un peu à gauche, un peu à droite, ça a été une espèce de fusion entre son talent énorme, et mes idées qui étaient toujours un peu radicales par rapport au système et puis on est devenu très copains. Et puis après je suis allé beaucoup avec lui dans des jurys d'étudiants. Notamment parce que lui il avait été repositionné au Grand Palais, ou je ne sais plus exactement quelle histoire, mais voilà je me rappelle avoir été pas mal à des jurys. Après un peu à UP8. Et puis après il y a eu l'histoire de Maux et là j'ai pensé que ça déconnait complètement. Et c'était une vraie folie, et l'histoire le montre. Enfin pour moi ils sont tous devenus fous.

Léa Mosconi : Franck Boutté que j'ai interrogé il y a quelques semaines, qui a fait UNO chez Ciriani, en garde une admiration et à la fois une crainte très grande et me disait Ciriani construisait une armée de tigre. Il paraît qu'il appelait ça… de dessinateurs-projeteurs qui étaient très idéologues sur ce qu'on appelait à l'époque des modernes et sur une pensée très radicale de

dissocier l'architecture de l'environnement, et me disait, et Jean-Louis Yves Violeau me confirmait que ça avait énormément marqué l'architecture des années 90 et même 2000. Toute cette formation de jeunes… moi après j'ai une distance par rapport à ça et je ne me permettrais pas d'avoir un jugement là-dessus mais c'est sûr que ça a marqué beaucoup le paysage français.

Yves Lion : Ah mais c'est un moment sur lequel il faudrait faire à peu près le point. Comment des gens aussi... ? Prenais la figure d'Edith Girard, et Girard c'est une fille extraordinaire, qui a fait des bâtiments vachement intéressants, avec un souci du rapport à l'autre dans les bâtiments, un souci de l'urbain, etc... Exceptionnel. Et bien elle a été totalement fascinée par ce formalisme-là. Alors que moi je l'ai connu en 1974 Edith Girard, elle était venue donner un coup de main à l'agence. (On avait des assistants un peu chics.) On avait Edith Girard, on avait Jacques Lucan, … Ils étaient venus donner un coup de main. Dans ma vie le concours Bagnols-les-bains c'est un concours très important. Mais le groupe UNO il est devenu plus Beaux-Arts que les Beaux-Arts. Alors pour moi effectivement il y avait une volonté de théoriser la forme, ça c'est sûr, le courage de faire ça. Mais certain en sont très capables, moi j'avais été capables de faire ça. Ciriani il était très capable. Mais après il est devenu un héros, un gourou, etc… Et les gens ne se sont pas posé trop de questions. Où ils en sont les pauvres aujourd'hui ?

Léa Mosconi : Oui c'est sûr. Franck Boutté lui est parti. Il me racontait qu'à un cours : « La pièce urbaine » en dernière année, on leur donnait un site mais sans le cadastre, sur le plan tout était vide. Alors il me disait : « On allait sur le site et il y avait des petits bâtiments avec des venelles très belles ». Et donc Franck Boutté a juste posé la question : « Comment est-ce qu'on appréhende cet environnement-là ? » et Ciriani lui a dit : « Mais tu es un romantique, tu n'as pas ta place ici si tu n'arrives pas à faire abstraction à la matérialité des choses et de leur environnement ça veut dire que tu ne peux pas penser l'espace et la qualité de l'espace. Donc nous on n'est pas fait pour toi. » Et il a arrêté ses études pour ça.

Yves Lion : Oui c'est normal qu'il ait dit ça dans sa position. Et je suis à l'extrême opposé de ça. Et on a construit des bâtiments à l'Isle d'Abeau, lui il a fait des petites maisons, Chemetov et Huidobro ont fait une grande barre, moi j'ai fait deux petites maisons. Mes petites maisons elles n'avaient rien avoir avec les maisons de Ciriani, d'ailleurs ça serait marrant d'aller voir aujourd'hui à quoi ça ressemble. J'espère que ça a été détourné par tout le monde. Mais on a été frère. Petit à petit j'étais gêné, parce que j'avais beaucoup d'amitié, d'affection, d'amour pour ce type. On s'aimait beaucoup. Et puis petit à petit je l'ai vu partir dans tout à fait autre chose. Et là je me

suis totalement désolidarisé. Et l'enseignement que je faisais à l'Ecole Tolbiac c'était exactement le contraire. Ce n'était que situer, avec l'environnement, enfin vraiment le contraire. Mais je suis très content parce que les étudiants, les architectes de 35-45 ans aujourd'hui, il y a beaucoup de gens qui sont très présents et qui étaient à Tolbiac.

Léa Mosconi : Et vous aviez des débats d'idées avec Ciriani ? Ou c'était quelque chose de tabou ?

Yves Lion : C'est devenu tabou. C'est devenu taboue parce qu'il a dû me dire que j'étais romantique, que ça n'avait aucun sens, que le contexte c'est complètement con, qu'il faut tout refaire. Le passé c'était à condition que ce soit Le Corbusier. Moi je me suis beaucoup occupé de Le Corbusier, ma formation d'architecte : j'ai 14 ans, je suis une sorte de petit délinquant dans les rues de Casablanca, je trafique des cigarettes, etc… enfin je fais des conneries comme ça. Et puis un jour il y a le père d'un de mes copains, qui devait travailler dans une banque ou quelque chose comme ça, enfin qui paraissait être un monsieur sérieux. Il nous convoque mon copain et moi et il nous dit : « Il serait temps de savoir ce que vous allez faire dans votre vie. » Et il nous ouvre un bouquin « Débouché du bac » (on ne sait même pas ce que c'est le bac), et puis on joue le jeu. Je vois « Ecole des Beaux-Arts, section Architecture ». Et je dis : « Ah je veux faire ça, ça me plaît ça. » Et je n'ai jamais vu un architecte de ma vie. Je vis dans une ville très moderne, qui m'a beaucoup appris. Je ne sais pas si vous y êtes déjà allée ?

Léa Mosconi : Non, mais j'ai Monique Eleb comme enseignante.

Yves Lion : Vous avez Monique Eleb, donc vous savez tout sur Casablanca. J'ai dit à ma mère : « Ah ben tiens, j'ai vu avec le père de Patrice, j'aimerais bien faire l'Ecole des Beaux-Arts- section architecture. » Mais alors que je suis redoublant pour la énième fois, vous voyez, je suis cancre. Et le lendemain ma mère revient avec L'Art Décoratif d'aujourd'hui, qu'elle achète dans une librairie en demandant ce qu'il y a sur l'architecture et c'est ce qu'on lui indique.

Léa Mosconi : C'est une bonne mère.

Yves Lion : Ah ben ça. Je trouve ça extraordinaire. Je n'ai aucune raison. Je vis dans un univers : dans un petit deux pièces. Dans une ville où il y a de belles villas, mais je ne les fréquente pas trop les belles villas. Si une amie de ma mère en a une. Mais à ce contact, je dévore tout, je lis tout. Je lis *Vers une architecture* et j'ai l'impression que je sais tout. Mais j'ai 15 ans là. Et pourquoi j'ai eu mon 19/20 en

philo : parce que j'ai lu *Vers une architecture*. Et je ne sais même plus ce qu'il y a dans *Vers une architecture* aujourd'hui. Et là j'ai trouvé mon vrai mentor, c'est Le Corbu. C'est le mec qui m'a formé en ayant écrit des bouquins. Donc je suis beaucoup plus Corbusien que Ciriani, parce que je lui dois tout à Le Corbusier. Il a du talent. Je lui dois absolument tout, mais je m'en détache petit à petit. Après je trouve que c'est une pensée un peu unique, que ça repose beaucoup sur le génie du mec. Mais néanmoins, je suis à l'enterrement de Le Corbusier. Il y a un mouvement de foule, je suis avec un copain, et je me retrouve sous Malraux. Je prends les postillons de Malraux qui parle de Le Corbusier, parce que Malraux ça crachait. Donc ça, ce sont des choses qui, dans ma vie… enfin j'ai une chance inouïe d'avoir vécu ça. Le Corbusier ce n'est pas seulement l'apanage de Ciriani. Ça ne m'empêche pas d'avoir très vite un regard très critique. Avec mon copain Tajean on est allé photographier tous les appartements de Marseille. On l'a fait. J'ai tout vu. Je suis allé deux fois à Chandigarh.

Léa Mosconi : Durant vos études avez été influencé par ce que l'on appelle l'architecture solaire ou bioclimatique des années 1960-70 ? François Chaslin, que j'ai interrogé il y a trois mois m'a dit avoir été marqué par ce courant.

Yves Lion : Et bien je pense qu'il a dû faire de vraies études, et puis il a deux, trois ans de moins que moi peut-être, donc je pense qu'il a dû croiser la question climatique posée comme ça. Moi c'était plutôt un peu avant, un mec tout seul qui essayait… un physicien adapté à la construction et qui essayait de déclencher deux, trois choses. C'est une vieille histoire. Les hippies en Californie ils existaient lorsqu'on était étudiant.

Léa Mosconi : Quand j'en ai parlé avec Soline Nivet, elle me disait : « Fais attention, peut-être que François Chaslin aujourd'hui amplifie quelque chose qui n'était pas forcément une réalité à l'époque. Et même Caroline Maniaque qui fait ce travail-là, peut-être aussi. » Donc c'est vrai que ça m'intéressait de savoir : vous de votre côté ?

Yves Lion : Je vais vous raconter un autre truc. UP6, là où vous êtes maintenant. UP6 est là. Vous voyez l'entrée de l'école ? A l'entrée de l'école, là, il y a un comité « Vide-ordures ». C'est des types qui se relaient, des gauchistes extrêmes, et qui se relaient, et qui contrôlent ce que les étudiants amènent lorsqu'ils entrent à l'intérieur. Si vous rentrez avec *L'Architecture d'aujourd'hui* on vous le prend et on le jette. Si vous rentrez avec une ligne d'architecture on vous interdit de rentrer ou alors vous déposer votre bouquin. Personne ne parle jamais de ça. Là on est en 72 ou en 71. Il y

en a un qui s'appelle Mamou (je ne sais pas ce qu'il est devenu) et l'autre je ne sais plus. Et ils s'appellent le « Comité vide-ordures ».

Léa Mosconi : Et pourquoi ?

Yves Lion : Pour interdire la culture architecturale dans l'école. Et dans l'école d'UP6 on a des cours de plomberie, de maçonnerie, de truelle. On essaie. On a bien sûr des supers sociologues. On a Namias, qui est aujourd'hui un des chefs du Front de Gauche, qui est fidèle à ses idées en tous cas. Il y a un contrôle… Moi je fais de l'architecture avec Jean-Pierre Dupuy. On se cache. Moi c'est mon prof, je me suis inscrit dans un truc, puis après j'ai travaillé pour lui et tout ça... On se cache. C'est quand même un moment d'un radicalisme… on ne pouvait pas parler d'architecture. Donc pour parler d'architecture il fallait se réunir ailleurs… on ne pouvait parler que de construction, de sociologie, etc… Ça s'explique : c'est le contre-pied total de l'école des Beaux-Arts qui ne parlait de rien si ce n'est de la vie et de tendre du papier sur des cadres pour faires des centrales nucléaires.

Léa Mosconi : Et vous évoquiez votre attachement, en entrant à l'école des Beaux-Arts, au travail de Candilis et votre enthousiasme. Et vous dîtes après que vous avez été plus critique. A quel moment votre enthousiasme et votre regard sur les principes modernes a évolué ?

Yves Lion : Dès que je me suis intéressé aux grands ensembles. J'ai beaucoup travaillé sur les grands ensembles, de plus ou moins bonne heure. Tout ce que j'ai essayé de faire, maintenant c'est en train de foirer, j'ai perdu beaucoup de temps. J'étais émerveillé par Candilis racontant le Mirail, j'ai été tout de suite (mais ça je dirais que j'étais un peu jeune, encore l'étudiant un peu fragile) mais j'ai été très, comment dire. Avec mon copain Jean-Paul Rayon, avec qui on a fait le projet Eupalinos Corner. Ça a duré 8 mois je crois, mais on a réussi à avoir une presse énorme, c'est là que Huet a écrit des trucs. On était très bien traité par la critique de l'époque, et par *L'Architecture d'aujourd'hui* de Huet. J'ai été très bien traité par l'*AMC* de Lucan et Girard. Au fond la substance de la réflexion venait essentiellement de l'urbain. Comment on refait la ville ? C'était juste cette question-là. Et franchement aux Halles il y avait un pavillon de Baltard, mais ça vous avez entendu parler de ça. Il y a une exposition sur le mobilier urbain je crois, et il y a des dessins de Ciriani sur la Villeneuve de Grenoble. La Villeneuve de Grenoble c'est l'oiseau tribal qui fabrique le concept et qui ensuite le font exécuter par des architectes en tout genre mais qui dessinent tous la même chose. C'est déjà un engagement très particulier. Eux ils font le modèle urbain et puis il y a des gens qui exécutent le reste. A la fin, ils demandent à Ciriani, Corajoud, Huidobro, qui sont dans l'AUA, une agence particulière, parce que

c'est plusieurs agences l'AUA, c'est plusieurs équipes dans tous les cas. Ils leur demandent de travailler sur la rue intérieure de la Villeneuve de Grenoble. Jean-Paul Rayon il connaissait Ciriani mieux que moi, et on se dit : « Mais c'est une pure folie. Mais comment on peut construire ça, comment on peut mettre les équipements sous les immeubles. Et on fait une rue intérieure sous un immeuble ? » On trouve que c'est une totale folie. Et la critique est faite aujourd'hui de ce lieu, on l'a faite en… si vous regardez *L'Architecture d'aujourd'hui* qui s'appelle « Recherche et Habitat 214 » vous allez trouver des articles de Devillers, d'Edith Girard, nous je ne sais plus, je ne me rappelle même pas, sur la question de la Villeneuve. Et cette prépondérance du modèle urbain de l'architecture qui est sorti de tout, on est dans une critique totale. Nous on est totalement opposé à ça. On veut faire de rues, de la hiérarchie urbaine, on est orthodoxe je dirais tout simplement. Par rapport aux questions environnementales que vous posez en arrière-plan de tout ça, c'est quelque chose qui nous paraît tout simplement pas naturel. Et dans le texte qu'on écrit avec Jean-Paul Rayon quand on fait la première phase du concours de Marne-la-Vallée on dit (à propos des équipements intégrés) « Laissons la cellule à la biologie et les équipements aux militaires ». Alors il se trouve que maintenant je suis impliqué dans la Villeneuve et que je sais qu'il est temps de détruire tous ces équipements. D'abord ils sont obsolètes, ils ne tiennent pas debout, ils ne sont pas *secure* pour deux ronds, s'il y en a un qui prend le feu il va mettre le feu à tout le quartier. Alors c'était intéressant dans la bouche des concepteurs initiaux : l'oiseau tribal, ces architectes-là qui ont toujours pensé que leur truc allait évoluer, donc ils l'ont fait comme une espèce de germe. Ça je trouve ça très fondé théoriquement. L'architecture ce n'est pas forcément une fin en soit, ça peut être le début de quelque chose, c'est capital selon moi. Et ici les équipements intégrés, les rues intérieures qui n'ont jamais été occupées ou très peu, et maintenant c'est devenu des petites mosquées, des machins, enfin épouvantables. Tout ça c'est une conception fausse. C'est une erreur manifeste. Dont Ciriani a été chargé de l'amélioration, du *look* au fond. Ce qui se présentait pour lui comme essentiel. Là-dessus Corajoud a fait un parc magnifique qui est toujours là, qui ne demande qu'une seule chose c'est qu'on s'en occupe un peu. Dans un projet comme celui-ci qui est quand-même un des projets phares du XXème siècle, de l'architecture moderne, il y a tout et son contraire. C'est-à-dire qu'il y a à la fois le meilleur, le meilleur c'était qu'on essaie de mélanger tout le monde. Ce mélange il a duré deux ans, peut-être trois. Aujourd'hui il y a Allegre qui continue à vivre là parce que c'est un héros. Mais l'idée c'était quand même que le prof d'université croise le manœuvre sur son palier en allant au boulot le matin. Tout ça, ça n'a pas marché. Et Candilis, l'hôtel concentration c'est une folie, simplement ça n'a pas marché. Et je ne vous parle pas des Gregotti qui n'en finissent plus au sud de Rome, pour qui j'ai une admiration sans borne. Voilà de temps en temps il téléphone : « Bonjour, tu n'aurais un petit concours à faire ? ». Mais j'ai vécu une époque extraordinaire. De

confrontation polis. Aujourd'hui le métier d'architecte, ce qui le caractérise c'est une concurrence déloyale on peut dire. Il n'y a pas de complémentarité. La concurrence professionnelle souvent il y avait des complémentarités. Là aujourd'hui c'est très dur. Mais la concurrence idéologique à cette époque elle se caractérise par des choses extrêmement éloignées. Entre Charles Jencks et Ciriani !

Léa Mosconi : C'est vrai que c'est une époque très riche.

Yves Lion : Oui enfin très riche mais pas très responsable. Et qui succède ç une autre génération, celle d'après-guerre. L'Ecole des Beaux-Arts qui avait été quelques années au paravent, quelques dizaines d'années au paravent, un endroit prestigieux où les gens apprenaient des choses. Là rien. Ils ne lisaient pas. Il fallait être des étudiants en architecture communistes pour lire quelque chose. Peut-être Marx ou je ne sais pas quoi, c'est quand même une drôle de situation. Et là au milieu de tout ça vous avez des personnalités comme Dubuisson qui émerge d'une manière fantastique. C'est très impressionnant. J'ai vécu deux fois dans des appartements de la barre Montparnasse. Dans deux conditions familiales différentes, mais je peux vous dire que c'était vraiment le bonheur d'être là. Parce que vous êtes dans Paris, que j'avais mon agence à côté. Il faut prendre en compte cette réalité. C'est-à-dire que vraiment les gens qui ont bousculé vraiment l'Ecole des Beaux-Arts ce sont ces pionniers-là et puis après les Castro, Grumbach, etc… entre on ne sait pas trop. C'est beaucoup lié aux marxistes, léninistes, aux jeunesses communistes. Je n'ai jamais été comme ça. Mais je regardais avec sympathie. J'étais tout seul avec ma gauche à ma façon. J'ai fait toutes les manifs pratiquement tout seul. Je me suis retrouvé dans une manif avec un type bras dessous, bras dessous, qui était d'extrême droite. C'était une époque très bizarre. Mais la modernité, ou l'avant-garde, je l'ai quand même trouvé quand je suis allé à Londres. Là je me suis senti d'abord très mal à l'aise car j'ai toujours eu des difficultés avec l'anglais. Là il y avait tout, il y avait des ingénieurs, etc… Là Cedric Price il parlait de climat et pas d'autre chose. Mais pas de manière idéologique comme on l'a fait un peu après, parce qu'après il a fallu radicaliser le point de vu, c'était un combat avec ceux qui ne voulaient pas et ceux qui voulaient. Ça a abouti à produire des gens comme moi, qui n'y connaissent pas grand-chose à la physique, mais j'ai été très impliqué. J'ai été vice-président de la commission climat et de l'environnement, d'ailleurs je vous aide. Donc j'y étais parce que j'avais compris l'urbanisme et qu'on voulait me mettre en urbanisme. Je me retrouvais être le pivot de toute cette histoire. Au bout d'un moment dans une réunion, tout le monde était debout, je ne me souviens plus pourquoi, les gens se sont retournés vers moi et m'ont dit : « Mais c'est vous les architectes qui avaient la clé. C'est vous qui devez faire la synthèse de tout ça. » J'ai été très honoré, je pensais qu'ils avaient raison. Je me suis adressé au ministère de la culture pour leur dire : « Voilà ce qu'ils disent au Grenelle

de l'environnement ». Et là je me suis fait jeter par le ministère de la culture qui ne voulait pas entendre parler de tout ça.

Léa Mosconi : C'était justement ma prochaine question. Comment est-ce qu'on appréhende le rôle de l'architecture et de l'architecte dans ce Grenelle ?

Yves Lion : Je vous explique : Je viens d'avoir le grand prix de l'urbanisme, Jean-Louis Borloo me téléphone : « Allô, Bonjour, Nous sommes en train d'organiser le Grenelle de l'environnement et j'aimerais bien qu'en tant qu'urbaniste émérite que vous puissiez participer. Je lui dis – Mais bien sûr. ». Ce que je connais ça rentre dans ce que je vais vous dire, c'est très intuitionniste tout ça si ce n'est que j'ai une conscience. Cet immeuble je l'ai construit : l'isolation thermique elle est à l'extérieur, elle n'est pas à l'intérieur. J'ai une maison au Maroc, il y a de l'isolation thermique. Il y a un parpaing pourri, une brique pourrie et au milieu il y a du liège, et ma maison, elle est fraîche. Tout le monde me dit : « Oh au dirait qu'il y a la clim ». Je n'ai pas théorisé tout ça, c'est à un moment j'ai eu conscience... Et puis quand je ne sais pas, j'appelle Transsolar et il me fait tout. Mais au Grenelle de l'environnement je suis surpris de voir que je suis le seul à représenter les architectes mais aussi les urbanistes. Mais attendez ce n'est pas fini : mais aussi le BTP, mais aussi la promotion privé, mais aussi la promotion publique. Ils ne sont pas là, il n'y a que moi. Et les autres ils y sont tous, il y a tous les syndicats, tous les machins comme ça, mais représentant la construction je suis le seul. Et l'autre personne qui peut avoir un rôle c'est un banquier qui peut venir et dire : « Nous les banques ont est d'accords pour investir, avoir un retour sur investissement et aider au financement de l'isolation thermique. » Mais je suis tout seul. Donc très vite je sympathise avec tous ces gens. Je considère que j'ai à rendre des comptes donc je vais au ministère dont dépendent les architectes, ce n'est pas lui qui m'a nommé mais c'est lui que je vais voir. Et je me retrouve autour d'une table deux fois comme ça, avec tous les pontes du ministère sauf le ou la ministre de l'époque, mais il y a tous ces gens qui sont là et qui me disent des conneries inépuisables. Une ABF me dit : « Vous comprenez, nous le Grenelle de l'environnement ça consiste à remplacer toutes les fenêtres des monuments historiques par des fenêtres en PVC. » Vous voyez j'entends ça. J'entends des conneries comme ça et puis je rentre. Je leur dis : « Ecoutez ce n'est pas compliqué, j'en ai parlé avec plein de gens, il faut trois mois pour former un étudiant en architecture aux questions environnementales. Trois moi en accéléré mais en trois mois on le fait. Donc ce que je vous propose c'est qu'à la rentrée on lance ça et on demande que toutes les écoles prennent trois mois. » J'étais déjà impliqué dans l'école de Marne-la-Vallée, il y a deux mois c'est récent. Je n'étais plus directeur mais je venais de l'être. Je sais bien comment ça fonctionne. Mais ils m'ont dit : « Vous n'y pensez pas. Mais qu'est-ce que c'est que cette fantaisie ? Vous allez abimer le

métier. ». Tous ces gens qui ne sont ni architectes, ni quoi que ce soit. Donc ils parlent de l'architecture on ne sait pas de quel droit au fond. Pourtant c'est franchement très facile de mise en œuvre. Les jeunes étudiants en plus ils ont besoin d'une conscience. Personne ne va être contre. Il se trouve que j'ai construits sur le jardin des plantes. Mais ceux-là ils sont radicaux, extrêmement radicaux. Ils sont totalement opposés à ça, mais ils m'ont laissé mettre de l'isolation thermique. Ils ne voulaient pas, puis au bout d'un moment ils me disaient : « Mais non, ça sert à rien, c'est des conneries ». Gilles Olive c'est un ingénieur qui est très proche de Castro. Donc il enseigne à UP6, et au ministère (enfin il y a longtemps, il y a 15-20 ans) il est un peu « Monsieur Environnement ». Il donne des conseils…. Gilles Olive je ne l'ai pas vu depuis des années, mais à l'époque je l'ai bien connu. Et il me reste une phrase que je trouve absolument magistrale c'est : « Quand une éthique croit à son esthétique immanente rien ne va plus. ». Et c'est ça la philosophie. C'est-à-dire qu'on ne peut pas imaginer (c'est ce que je disais aux gens du ministère) ce n'est pas ça qui va créer un style architectural. La conscience ne fait pas le style ; mais si on lit un peu Alberti, si on lit un peu Vitruve, on s'aperçoit qu'il faut d'abord s'installer bien sur le site. Et le mouvement moderne il prend un temps fou à s'installer très mal. Le mouvement moderne français. Parce que le mouvement moderne allemand il va chercher le soleil. « Quand une éthique croit à son esthétique immanente rien ne va plus ».

Léa Mosconi : Ca a dû être incroyable.

Yves Lion : C'était fabuleux. Vous qui êtes une dame, il faut comprendre une chose, comme Claire Piguet parle bien, c'est elle qui gérait toutes les réunions. Mais par contre les étrangères elles sont découvertes, c'est-à-dire qu'on voit leur tête, il n'y a que les femmes musulmanes qui se cachent. Ils l'ont écouté. Claire ils l'ont écouté. Après on s'est barré parce qu'il a déconné. On ne pouvait pas cautionner ce qu'il voulait faire à la fin. Mais les questions environnementales, en Arabie Saoudite, où ils ont tout le pétrole qu'ils veulent, et bien ils étaient d'accord sur tout. Sur tout. Sur absolument tout. Comment on réduit la clim, etc. Qui je trouve un jour à Jheda, dans le même hôtel que moi ? Mais non, j'ai oublié son nom… pourtant c'est vraiment une idole. Le pape du développement durable allemand ? Le pape… Bon nous allons le retrouver. Je le connais, je l'ai croisé plusieurs fois.

Je lui dis : « Mais qu'est-ce que vous faîtes là ?

Il me dit : - Je suis en train d'étudier une centrale solaire.

Je lui dis : Une centrale solaire ? Ils ont tout le pétrole qu'ils veulent.

Il me dit : Justement, ils préfèrent vendre le pétrole et garder le soleil. »

C'est-à-dire : vous pouvez rentrer dans les questions environnementales, pas seulement au nom de l'éthique mais au nom du fric, tout simplement.

Léa Mosconi : Oui bien sûr.

Yves Lion : Parce qu'il y a du fric à faire là. Mais mes saoudiens ils voulaient économiser de l'énergie, parce qu'ils devaient avoir des puits de pétrole, ils voulaient pouvoir vendre leur pétrole. A ceux qui n'ont pas de soleil.

Léa Mosconi : D'accord. Et pour vous est-ce que ça venait seulement d'une question financière ou est-ce qu'il y avait aussi derrière ça, comme on est dans une question du rapport au sacré et de rapport au spirituel, est-ce que c'était lié aussi à ça ?

Yves Lion : Je me suis posé aussi la question : « Est-ce que c'est Allah qui demande ça ou pas ? ». Je n'ai pas la réponse.

Léa Mosconi : J'aurais juste voulu revenir si ça vous convient, juste sur le Grenelle de l'environnement et sur l'après Grenelle. J'aurais voulu avoir vos positions sur la manière dont vos positions, votre participation au cours des discussions et aux débats, dont tout ça a été intégré et dont tout ça a été appliqué.

Yves Lion : Il y a le Grenelle lui-même, qui est un des plus beaux moments intellectuels de ma vie, et de ma vie de citoyen. Il y a quand même beaucoup de monde, et les gens se parlent, et comme je suis vice-président j'ai un peu des responsabilité. Donc une fois dans une réunion un peu officielle, il y a Greenpeace et la FNSEA qui bataillent. Greenpeace dit : « Il faut diversifier l'agriculture. » et l'autre dit : « Je veux bien diversifier l'agriculture mais vous ne me prenez pas les terres. ». Moi je trouvais ce débat formidable. Tout le monde a raison là. Donc qu'est-ce que je fais ? Je dis : « Tout le monde a raison. ». Et j'organise la discussion entre Greenpeace je crois que c'était Yannick Jadot, et puis la FNSEA c'était le vice-président. Donc là ils se mettent d'accord : pour diversifier l'agriculture il ne faut pas bouffer toutes les terres agricoles. Ça a l'air bête ce que je vous dis mais c'est fondamental. Ils se mettent d'accord là-dessus. Alors après le Grenelle de l'Environnement il y a l'aspect négatif. Après ça passe à l'Assemblée Nationale, puis il y a Monsieur Accoyer, qui était président de l'Assemblée Nationale à l'époque, qui fait des déclarations un peu débiles. Le Grenelle lui-même ça dure plusieurs mois. Je me rappelle au mois d'août 2008 ?

Léa Mosconi : C'est Décembre 2007.

Yves Lion : Chez moi j'avais des paquets de trucs à lire comme ça. Alors je pioche. Mais ça n'arrêtait pas. Je ne suis pas un grand spécialiste des réunions politiques, vous imaginez bien. J'ai trouvé la société française magnifique. Alors c'est un peu naïf, un peu optimiste, je n'en sais rien, mais j'ai trouvé les gens extraordinaires. Tout le monde se décarcassait pour cette histoire de Grenelle de l'environnement. C'était bien sûr poussé par Borloo qui est un mec très dynamique, derrière par Sarkozy, mais qu'on voyait très peu. On voyait surtout Kosciusko-Morizet et Borloo. En plus j'en ai reparlé avec Boorlo après. C'est quelqu'un qui est très motivé par ça. Mais il n'est pas écolo, au sens parti politique. Sarkozy s'en empare, des conclusions, etc… Il nous reçoit à l'Elysées. Il y a un monde fou. Il fait des déclarations. Enfin bref ! Les gens se pinçaient pour y croire. Sarkozy faisait des déclarations, et il disait : « Et vous vous rendez compte, c'est un type comme moi, grand pollueur qui vous dit ça. ». Il y avait tout un show comme ça. Mais quelques semaines après au salon de l'Agriculture il dit : « Bon l'environnement ça commence à bien faire. ». Moi j'aime beaucoup le terme « environnement », parce que ça veut dire beaucoup de chose, et pas uniquement réduire sa consommation de pétrole.

Léa Mosconi : Oui, je suis d'accord avec vous. Je trouve que par rapport à « durable » ou « écologie »…

Yves Lion : « Environnement » c'est magnifique.

Léa Mosconi : Et quels sont, pour le Grenelle de l'Environnement, les points qui vous semblaient les plus importants à défendre en tant qu'architecte ? Est-ce que c'est la mobilité ?

Yves Lion : Non ce n'est pas moi qui décidais ça, c'est eux qui décidaient. Moi j'étais là en train de dire : « On va équiper. ». Mais très vite on s'aperçoit qu'il y a toute une chaine, qu'on ne peut pas isoler une décision par rapport à d'autres, c'est un tout. Ce qui m'a frappé dans le Grenelle de l'Environnement, ce qui m'a beaucoup aidé c'est que je me suis rendu compte que c'était vraiment une affaire de société, et pas du tout un affaire de spécialistes. Et puis j'ai appris par ailleurs que ce n'était pas si compliqué que ça, techniquement, de faire tout ça. Mais en même temps, moi mon principal problème avec les histoires d'environnement, et de règlementations, etc. C'est que vous allez à la ZAC de Bonne à Grenoble, vous en avez entendu parler ? Vous êtes à la ZAC de Bonne et on vous dit chez vous, on va vous mettre 19 degrés. De l'autre côté de la rue ils ont 23. Comment on fait ça ? Ça c'est vraiment un problème. Il n'y a pas de raison. Ou bien tout le monde se caille… Il y a quelque chose qui ne va pas,

qui est très difficile à gérer, c'est l'irrégularité du processus. Néanmoins il faut le faire. Ça veut dire que ça passe par une espèce d'injustice. Et donc il faut admettre une injustice, c'est que en face ils ont 23. Et si vous remontez au truc de la température parce que c'est un quartier où il y a 1000 logements, je ne sais pas exactement. Si vous remontez la température, vous cassez votre système. Et ça c'est très dur. Mais apprendre à faire rentrer le soleil dans son logement, se ventiler naturellement, ça vous pouvez l'apprendre à l'école. La difficulté avec les gens originaires d'Afrique du Nord dans les grands ensembles, c'est que souvent ils s'enferment. Il y a beaucoup de gens qui mettent des rideaux, qui n'ouvrent jamais, parce qu'ils se disent que c'est ventilé VMC mais ce n'est pas la réponse.

Léa Mosconi : Bien sûr. Alors j'ai lu un texte que vous donniez sur la VMC et sur justement le VMC comme croyance de solutions…

Yves Lion : Oui… mais à part ça, ici, dans cet immeuble on avait mis une VMC qui tournait 24h/24, au final on l'a réglé pour qu'elle tourne quelques heures, et je n'ai jamais vu la différence. Elle doit être à 20% de ses capacités et franchement je n'ai jamais vu la différence. L'air me parait tout à fait bien, tout va bien, c'est ventilé naturellement.

Léa Mosconi: D'accord. Je peux vous posez quelques questions sur la consultation du Grand Paris ?

Yves Lion : Oui.

Léa Mosconi : Vous travaillez avec Météo France ?

Yves Lion : C'est eux qui ont téléphoné. J'étais très fier. Pourquoi ces gens s'intéressent à moi ? J'ai l'impression d'être… c'est eux qui m'ont téléphoné.

Léa Mosconi : C'était lié à votre rôle dans le Grenelle ? A vos constructions ?

Yves Lion : Peut-être, peut-être dans le Grenelle, ils ne m'ont pas dit. Ils sont malins. Mais je ne sais pas, je ne peux pas vous dire. Mais c'est eux qui ont téléphoné.

Léa Mosconi : Et ça a beaucoup orienté la manière dont vous avez abordé la question du Grand Paris ?

Yves Lion : Ah oui puis ça oriente. Là on essaie avec Marie Furic de relancer les choses. Moi je trouvais bien cette réflexion. Je suis sûr qu'avec l'environnement il faut

mener tous les combats. Et les combats, contrairement à ce qu'on a pu penser dans les années dont on parlait tout à l'heure, où il fallait être un peu radical, grosso modo ça passe souvent par du plaisir. Ça veut dire que « intensifier la forêt d'Ile de France » ça ne fait de mal à personne. Et puis ce n'est pas très compliqué. Il faut 15 ans pour pouvoir exploiter un arbre, et 15 ans c'est vite passé. Mais par contre au Cluster Descartes dont je suis responsable à Marne-la-Vallée, on n'a pas planté un arbre depuis 4 ans, depuis qu'on a gagné le concours. Déjà 4 ans on se serait rapproché du moment où on peut s'en servir. Au Cluster Descartes, avec Transsolar, avec toute notre équipe (toute une équipe très sophistiquée), on avait trouvé qu'on pouvait produire 60% d'énergie nécessaire avec… là où on était. En exploitant la biomasse, plus un peu d'énergie souterraine : la géothermie. Alors maintenant les … qui sont des technocrates et quand même, même s'ils sont sympathiques, ils sont pour la géothermie à fond. C'est compliqué la biomasse. Il y a toujours pas de filière bois en Seine-et-Marne, alors que c'est truffé de bois et tout ce qu'on veut. On pourrait nourrir la région parisienne avec ça. Là il y a vraiment des combats très, très forts à mener. Et moi ce que j'aimais bien dans l'attitude sur le Grand Paris, c'est qu'on prenait tout. Après on a regardé, grâce à Météo France, l'albédo. Donc on a regardé ce qu'on pouvait faire. Alors c'est vrai que Paris souffre de ses toits. Alors là il y a un grand dilemme. Les toits en zinc c'est la pire des conneries pour l'environnement.

Léa Mosconi : Oui, et en même temps c'est un patrimoine…

Yves Lion : Alors est-ce qu'on jette ? Non. Alors on en fait quoi ? Ben ça veut dire qu'il ne faut pas compter sur les toits en zinc, alors il faut compter sur autre chose. Il faut gérer au mieux possible les apports solaires, il faut faire marcher l'imagination, et franchement on ne va pas se mettre à supprimer tous les toits de Paris. Mais par contre, vous pouvez constater que si vous éclairez le bitume ça commence à compter. Si vous le faites un peu à grande échelle, donc c'est pas mal. On a fait un grand chantier à Poitier, où les pavés sont très, très clairs. Les gens sont un peu aveuglés, mais en même temps tout le monde est d'accord pour dire que la place est beaucoup plus confortable qu'avant, du point de vu simplement climat. Je ne parle pas de l'architecture ; donc surtout tout prendre, tout utiliser et avoir l'habitude de tout utiliser. Et surtout ne pas avoir de théorie majeure en disant : le futur c'est comme ça. On prend tout. Et « on prend tout » et bien ce sont des paramètres que nous architectes on est parfaitement capable de maîtriser. Notre métier consiste à utiliser des paramètres la plupart du temps contradictoires. Et c'est ça dans la nouvelle aventure du BIM, de la production collective, etc. C'est ça notre capacité, c'est de gérer des paramètres vraiment très contradictoires. Pas uniquement d'organiser les paramètres comme ils conviennent. Non, contradictoires. Et ça pour moi ça peut être une définition du métier d'architecte. Et là je me retrouve net par rapport au Grenelle de

l'Environnement où tout le monde se retourne vers moi et me dit : « Mais c'est vous qui avez la responsabilité. ». Bien sûr que ces cons du ministère de la culture ils n'ont rien voulu entendre, mais peut-être que maintenant ils entendraient d'ailleurs. C'est possible. Ce n'était pas des idéologues « anti ». Ils pensaient qu'on allait atteindre la culture, qu'on allait faire du mal à la culture avec ce truc. Comme si on allait faire du mal à la culture avec un truc comme ça. J'insiste beaucoup sur la question des postures… j'allais dire théoriques, mais non des postures pratiques au fond. Mais la posture théorique de l'architecte, il me semble que ça devrait surtout consister à admettre qu'on gère des paramètres contradictoires. J'ai beaucoup de mal avec les fondamentalistes en architecture, on n'en a pas en France, mais on en a en Suisse, parce que d'abord ils pensent bien et ils ne sont pas bêtes, et Lucan en tête. Et là on a à faire à des gens qui maîtrisent tout, enfin sur la question architecturale, mais je pense qu'il n'y a pas assez de place dans l'éclectisme et la complexité de la pensée que l'architecture représente aujourd'hui. Et en même temps c'est sa chance. Quand tout le monde se retourne vers moi et dit : « C'est les architectes qui ont la clé. ». La clé de quoi ? De l'organisation de tout ça. D'abord vous avez un choc, vous vous dites : « Ça va ils se foutent de ma gueule. ». Il y a ce type très engagé sur l'environnement. Philippe Madec !

Léa Mosconi : Oui.

Yves Lion : Il est très bon, il est beaucoup plus sérieux que moi là-dessus. Il le fait très sérieusement. Il n'est pas touche-à -tout comme moi je fais. Vous ne l'avez pas vu ?

Léa Mosconi : Non

Yves Lion : Il est bien. Puis il sait de quoi il parle. Moi je ne suis pas trop fan de Franck Boutté parce que je trouve que… enfin je ne suis pas trop fan. Moi ce que j'ai adoré c'est travailler avec Transsolar, ce sont des physiciens et des électromécaniciens. Les physiciens réfléchissent globalement et les électromécaniciens ils mettent au point les petits clapets qui s'ouvrent aux bons endroits. C'est exactement ça. Il y a les moyens techniques d'un côté et des considérations physiques de l'autre. J'aime beaucoup. J'ai beaucoup appris avec eux. On a beaucoup, beaucoup travaillé. C'est avec eux qu'on a fait plein, plein, plein de projets. Je reprends un exemple personnel, au moins c'est sincère. Ma maison à Anger elle donne sur le détroit de Gibraltar. Donc il y a le détroit de Gibraltar. Après avoir franchi plein d'escaliers, j'arrive dans ma chambre en haut, où on voit le Détroit de Gibraltar. Mais je vois en même temps toute la ville. Et il se trouve que j'ai (avec un coup de chance extraordinaire) 5000 m2 de terrain. Ce n'est pas un petit terrain. J'y ai

planté des arbres, etc. je n'y connaissais rien, mais maintenant, je ne suis pas expert, mais mon intuition me permet de gérer tout ça très bien. J'y vais assez souvent. A côté de moi d'un côté il y a des maisons de riches : la fin de la maison du gouverneur. De l'autre côté, à droite, un bidonville. Mais à la Marocaine, c'est-à-dire que très vite ça devient du dur, du sérieux, du solide. Mais tout ça c'est du squat. Là j'ai devant moi à la fois un paysage extraordinaire, un lieu génial de la planète, le lieu de toutes les contradictions, le lieu où l'Afrique touche l'Europe. Je vois l'Espagne qui est à 14km. Je vois les lumières de l'Espagne. Je vois tout de l'Espagne. Je vois les montagnes de la Sierra Nevada un peu plus loin. Je vois des bateaux qui passent dans le détroit. Je vois devant chez moi, plein est, un quartier qui est un quartier de travailleurs immigrés, qui reviennent au pays avec un peu de fric et qui construisent un peu, et qui reviennent au pays avec un peu de fric et ils construisent un peu. Et chaque année ils montent un étage, un quelque chose comme ça. Donc je suis entouré à la fois d'un truc chicos : la maison du gouverneur, un truc chicos : mon truc à moi, avec un peu d'isolation thermique subtile, des entrées confortables, un jardin que j'adore. Il paraît que dans mon jardin j'aurais pu construire 6, 7 maisons, mais une me suffit. Ils font des fêtes ; c'est un pays où tout le monde fait la fête tout le temps, la maison du gouverneur c'est de la musique de merde, eux c'est de la musique géniale. Moi je suis amateur de musique, eux ils font beaucoup de musique ; l'autre jour sous mes fenêtres, on arrive le 28 décembre, par là. On arrive et je vois des guirlandes qui sortent de chez les mecs. Je me dis : « Putain, ils vont faire le bordel toute la nuit, je ne vais pas pouvoir dormir. ». Ils font toute la nuit une musique extraordinaire. Une musique tanjawoui, des gens de Tanger. Tanger c'est une ville où il n'y avait plus personne et puis tout le monde est arrivé parce qu'il y a du boulot en pagaille maintenant. Si vous voulez un job, vous allez à Tanger, il y a du boulot. Et franchement tout ce bordel, tout ce mélange, moi c'est ma vie. Ça veut dire que je suis très, très heureux avec mon jardin de riche, que vous voyez là comme ça, moins que celui du gouverneur, mais moi je trouve que le mien est mieux. Et on profite tous les uns des autres là-dedans. Moi je profite de leur musique, ils profitent de mon jardin. Donc tout ça, ces échanges, c'est la ville. Qui est-ce qui fédère tout ça, c'est l'Islam. Forcément. La religion est très dominante ; j'aurais pu vous raconter la même histoire en vous disant que c'est l'enfer. Parce que : il y a une femme seule qui vit avec un petit enfant, une femme seule au Maroc avec un petit enfant dans une ville ce n'est pas facile, pas facile du tout. Elle me fait beaucoup de peine, en plus je voulais m'occuper un peu d'elle, c'est une voisine, et elle n'est pas du tout d'accord pour que je m'occupe d'elle… Ça ne fait rien mais… Enfin bref, il y a tout un contexte humain, là, qui est d'une richesse incroyable, incroyable. Et je ne vous ai décrit que des choses relativement banales. La maison du gouverneur du coin, une maison d'un architecte, les tas d'habitants autour, au loin tout un quartier fait par les travailleurs immigrés, petit à petit en auto-construction, il n'y a jamais eu un architecte là-dedans

et tout va très, très bien. Ça je crois aussi que les architectes ne sont pas très bons pour faire des villes. Un des architectes de l'agence il a un frère qui veut un pavillon, un pavillon moche. Son frère, donc qui travaille avec moi, lui fait un bout de toit, et se fait refuser le permis de construire par des architectes. Mais de quel droit des architectes refusent des permis de construire ? En plus vous imaginez bien, l'architecte qui travaille avec moi il va faire un toit, mais il va le faire un peu bien le toit. Il va mettre du verre, il va essayer de faire un peu de transparence, et de faire toutes sortes de choses. C'est quand même très surprenant le blocage…

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez été marqué par le club de Rome, le rapport Meadows : « Halte à la croissance » en 1968 ?

Yves Lion : J'en ai entendu parler, pas plus, mais je sais ce que c'est.

Léa Mosconi : D'accord. Et est-ce qu'en 72, au sommet de Stockholm… ?

Yves Lion : Non, je…

Léa Mosconi : Est-ce que le choc pétrolier ça vous a marqué ?

Yves Lion : Bien sûr. Le 1er choc ?

Léa Mosconi : Le 1er oui, en 73. Est-ce que ça vous a amené un peu à reconsidérer… parce que vous ouvriez votre agence en 74… ?

Yves Lion : J'étais déjà un peu concerné, mais c'est là que j'ai fait avec Paul Chemetov ce travail sur les maisons à Liévin.

Léa Mosconi : D'accord. Oui bien sûr.

Yves Lion : Ça ne s'est pas fait d'ailleurs, je n'ai pas fini l'histoire tout à l'heure mais ça ne s'est pas construit. Je ne sais plus pourquoi.

Léa Mosconi : C'était présent ?

Yves Lion : Ah oui, oui. Puis j'en ai beaucoup entendu parler. Ce n'était pas aussi important que Mai 68, mais c'était très important.

Léa Mosconi : François Chaslin me disait : « Il faut voir qu'à un moment donné Valéry Giscard d'Estaing avait une politique assez forte par rapport à ces

questions-là ». Et c'est vrai que j'ai un peu de mal à mesurer l'importance que cela a eu pour les architectes.

Yves Lion : Ah c'était vraiment important. Enfin moi, ça ne faisait que me conforter dans le cours dont je vous ai parlé tout à l'heure. J'étais prêt d'ailleurs quand Sean m'a demandé si je voulais faire ça, parce qu'il me dépannait comme je n'avais pas de boulot. Je l'ai fait immédiatement, avec enthousiasme. Mais en même temps avec un très grand pragmatisme. Je n'ai jamais essayé de faire zéro consommation, zéro calorie. Non, non. Je ne m'occupe pas de ça. Je m'occupe d'essayer de dépenser moins, mais de dépenser quand même. Je n'ai jamais cherché à faire des maisons autonomes en énergie. Je suis content qu'il y ait des gens qui le fassent, mais c'est vraiment du boulot. Puis c'est aussi un art de vivre. Vous voyez la RT 2012 ?

Léa Mosconi : Oui.

Yves Lion : La RT 2012 c'est 5 ans, bonjour. Ça ne présente aucune difficulté technique. Mais on passe quand même de 250 à 50. On divise par 5. Et c'est juste en faisant attention, pas en faisant des calculs sophistiqués. La RT 2012, il n'y a rien de plus con. Alors effectivement des fois ça passe par des réductions de fenêtres qui sont un peu emmerdantes. Mais on arrive à jouer ; comme ça à Marne-la-Vallée, avec des logements très petits comme ils font maintenant les promoteurs. C'est un truc dramatique ça. Et on a quand même des petites fenêtres dans les chambres, mais on a une très belle baie vitrée dans le séjour. Vraiment. Tout à fait normale. Je veux dire avec un balcon et tout ça. Moi je m'intéresse beaucoup à ce qui n'est pas de l'ordre du combat ou de l'expérience, parce que je ne suis pas capable de gérer ça. Je le fais avec mes moyens intellectuels et puis mon métier d'architecte, et mes convictions d'architecte. Je n'ai renoncé à rien, mais à rien du tout pour le développement durable. Jamais ça nous est arrivé dans cette boite de dire : « Tiens, je ne vais pas le faire pour ça ou pour ça. » Même au Palais de Nantes entièrement vitré, la salle de 2000 places, ça fait un tampon thermique magnifique. Effectivement il fait un petit peu chaud dans les coursives. En plus les gens y vont la nuit. On s'apprête à en faire l'extension. Mais par exemple ce qui est intéressant c'est qu'on doit faire une grosse extension du Palais des Congrès de Nantes et les locaux techniques ils étaient tellement grands, qu'aujourd'hui on peut les récupérer pour fabriquer des nouveaux bureaux ou des nouvelles salles du congrès. Le dimensionnement des locaux techniques à l'époque était superfétatoire. Donc on va enlever des machines parce qu'elles sont obsolètes, on va en mettre des plus petites et on va gagner de la place uniquement dans l'espace des locaux techniques. Moi le recyclage comme ça j'adore. Mon diplôme était autour du détournement donc… donc j'ai la chance de pouvoir détourner moi-même, peut-être.

Léa Mosconi : Et 1992, le sommet de Rio, est-ce que ça vous a marqué ou pas vraiment ?

Yves Lion : Non. J'en ai entendu parler, parce que tout le monde en a entendu parler. Mais en 1992 je ne sais pas où j'étais, mais je n'étais pas à Rio dans tous les cas.

Léa Mosconi : Parce que Franck Boutté me disait : « Je n'en ai pas entendu parler, mais je ne savais pas que ça se passait en 1992 ».

Yves Lion : Parce que c'est un sommet de la terre comme celui qu'on va avoir là non ?

Léa Mosconi : Non. Il y a un sommet de la terre tous les 10 ans. Et donc les deux plus importants ça a été Stockholm et Rio, et après tous les ans il y a des minis sommets de la terre. Et celui qu'il va y avoir l'année prochaine c'est un « mini ». Le protocole de Kyoto a été signé pendant un « mini » sommet de la terre. Et là le sommet qu'il va y avoir l'année prochaine, apparemment il va y avoir une signature d'accords. Donc ça ferait de ce petit sommet, un sommet très important, parce que ça serait un sommet où se signent des accords, donc ça en ferait un sommet aussi important que le sommet de Kyoto qui a donné lieu au protocole de Kyoto. Et donc le protocole de Kyoto, qui était le dernier, est-ce que c'est quelque chose qui vous a marqué ?

Yves Lion : Pas vraiment. Je ne suis pas vraiment au courant. Et quand Borloo m'appelle je me demande ce que je vais foutre là. Et je lui dis : « Je ne sais pas très bien ce que je vais pouvoir apporter » et il me dit : « Mais vous avez eu le grand prix de l'urbanisme ». Très vite je m'installe dans cette position. Et je n'ai fait aucun effort, je n'ai pas été me projeter dans les bouquins pour essayer d'apprendre quelque chose. Je ne l'ai fait qu'à partir de ma discipline elle-même. En tous cas c'est la manière dont je la comprends et dont je la conçois. Il y a quand même beaucoup de gens qui pensaient qu'il fallait renoncer à tout : à l'architecture, à l'histoire, à la théorie ; Mais pas du tout.

Entretien avec Panos Mantziaras
Ancien Chef du Bureau de la recherche architecturale urbaine et paysagère
Décembre 2014

L'entretien se tient en décembre 2014 dans le Bureau de Panos Mantziaras au Ministère de la Culture et de la Communication. Comme je bénéficie d'un contrat doctoral du Ministère de la Culture, j'ai déjà croisé à plusieurs reprise le chef du BRAUP. Je souhaite l'interrogé sur la place de l'écologie dans la consultation du Grand Paris.

Léa Mosconi : Vous avez fait vos études au milieu des années 1980 qui sont marquées par une critique des principes du mouvement moderne et par l'affirmation des revendications du postmodernisme. Est-ce que ce contexte a orienté votre formation et votre démarche de jeune architecte ?

Panos Mantziaras : Ce contexte m'a influencé mais cette influence n'était pas nécessairement linaire. La question n'était pas d'être ou de ne pas être pour le modernisme ou le postmodernisme, enfin c'était un débat très violent, et moi quand j'ai fait mon travail de diplôme (1991), j'avais deux responsables de diplôme dont les positions étaient radicalement différentes : un était le Ciriani de la Grèce et l'autre le Huet de la Grèce. On l'a fait ensemble ce qui a été une très bonne expérience, moi-même j'arrivais à faire une architecture qui oscillait de manière très ironique entre les deux mondes, c'est pour cela qu'ils étaient tous les deux perdus, ils n'arrivaient pas à dire si j'étais moderne ou postmoderne. Ça s'est bien passé à la fin. Cela m'a plutôt laissé un goût d'interrogation vis-à-vis de la modernité sans nécessairement aller du côté de la postmodernité pour affirmer quelques choses conter la postmodernité.

Léa Mosconi : Quel était votre projet ?

Panos Mantziaras : Une nouvelle gare ferroviaire à Athènes. Un très grand bâtiment. Après j'ai fait un master aux Etats-Unis, puis le DEA de Belleville, et après le doctorat.

Léa Mosconi : Je travaille pour mon doctorat sur l'émergence d'une conscience environnementale dans le milieu des architectes de 1989 à aujourd'hui. Pour appréhender cette période je me suis intéressée à la manière

dont au cours de l'histoire, l'architecture s'est emparée des questions environnementales. Evidemment il y a dans l'histoire de l'architecture des incursions du champ de l'environnement, mais c'est dans les années 1960, que l'on commence dans certains milieux à se préoccuper de l'écologie, on voit en architecture une sensibilité pour l'architecture bioclimatique. La pratique, la recherche et l'enseignement de l'architecture s'emparent de ce sujet dans les années 1960 et 1970. Je fais l'hypothèse pour ma recherche que si la conscience pour l'environnement émerge dans les années 1960, c'est dans les années 1990 que l'on constate une officialisation, une mondialisation, une médiatisation et une légitimisation du récit environnemental, l'influence sur l'architecture est palpable de la fin des années 1990 notamment par la mise en place d'une réglementation et l'émergence de labels à caractères énergétiques, qui pour certains sont une contrainte, mais qui posent aussi des questions. Dans les années 1990, il y a le Sommet de la Terre de Rio en 1992. C'est un événement qui incarne tant pour le grand public que pour le politique un débat sur la place publique de la manière dont faire évoluer l'homme et son environnement de manière heureuse. Aussi l'échelle du débat est internationale. Est-ce qu'en 1992 cet événement vous a marqué ? Est-ce qu'il a suscité des discussions dans le milieu de la recherche architecturale ?

Panos Mantziaras : Il faut dire qu'en 1992 c'était pour moi une année un peu particulière. J'étais en Grèce en 1991, puis je suis partie pour les Etats-Unis puis en 1992 je suis allé en France. J'étais dans un tourbillon personnel très important. Mais je me souviens très bien par contre, je me souviens parfaitement bien de ce moment. J'avais remarqué combien les français en 1992 ne s'intéressaient pas à la question de l'environnement. En 1992-1993, j'habitais à la cité universitaire, j'étais un étudiant parmi des milliers. Je suis partie de la Grèce en 1991 avec un compte Hotmail, en 1993 il y avait une grande émission du soir ou les gens discutaient sur les méfaits ou bienfaits de l'internet, sans qu'aucun d'eux n'aient un email. Je rigolais beaucoup en voyant ça. Pour l'environnement c'était pareil. On discutait beaucoup, pas forcément sur des éléments solides. Je me souviens très bien du Sommet de Rio mais je n'ai pas eu à faire avec ça. Je ne l'ai pas impliqué dans mon travail à l'époque car c'était trop tôt : quand tu fais ton travail de recherche tu pars d'une autre histoire que tu tires. Là, il y avait une autre histoire avec l'écologie en train de naitre mais j'étais en train de tirer une autre histoire. Il y avait le débat sur la modernité et la postmodernité. On peut dire qu'il y avait des gens très avancé sur le débat sur l'environnement, par exemple la commission Brundtland en 1986, le fameux texte des trois phrases, ils étaient à mon avis cent ans avant les autres. Et nous derrière, on courait comme des malades. A cette époque j'avais conçu une phrase relative à l'architecture qui était :

l'architecture est rétrograde. Car tout le monde disait que l'architecture était à l'avant-garde. Pour moi-même l'architecture moderne n'est pas à l'avant-garde.

Léa Mosconi : Si le sommet de Rio a peu d'écho dans le milieu de l'architecture, en 1997 le Protocole de Kyoto n'a pas réellement de meilleure fortune. Néanmoins, en 2007est lancé la consultation sur le Grand Paris avec un séminaire de recherche : *La métropole du XXIe siècle de l'après-Kyoto*. Vous êtes en partie à l'initiative de ce titre. Comment s'est fait le choix de cette terminologie ? Comment s'est fait le choix de faire référence au Protocole de Kyoto ?

Panos Mantziaras : Le titre *Le Grand Paris de l'agglomération Parisienne* est un titre que l'on trouve dans un livre de Castro de Banlieue 89. Castro avait soufflé ce titre à mon prédécesseur à cette époque-là. Le sous-titre par contre c'est un travail plus complexe que l'on a fait ici au bureau et dont la paternité est plus difficile à tracer. C'est un travail de bureau, je ne peux pas dire que la provenance du titre m'appartient. Eric Lengereau et moi-même en discutant et en travaillant pour la recherche *L'architecture à grande échelle* les questions environnementales venaient trop souvent sur la table. Il était presque évident que Kyoto était là. Qui a dit le terme Post-Kyoto, je ne sais pas. C'était dans ce bureau-là, qui était le bureau de mon chef. C'est un titre qui est né quand Eric Lengerau, Nicolas Tixier et moi-même travaillons l'idée de la consultation.

Léa Mosconi : Pourquoi faire référence à au sommet de Kyoto ? Pourquoi ne pas utiliser le terme d'environnement ou d' «énergie » et faire écho à un moment historique et politique ?

Panos Mantziaras : A l'époque les discussions étaient que le protocole de Kyoto prend terme en 2012, donc 2008-2012 c'était justement le temps de la consultation. Il fallait dire « attendez les gars on se dit des choses mais dans quatre ans on serait dans un no man lands legal du point de vue législatif ». Donc on voulait par ce titre engager à penser l'après Protocole de Kyoto. C'était aussi car on se rendait compte que l'architecture telle qu'elle se concevait, et d'ailleurs telle qu'elle se conçoit toujours, en France était vraiment sans aucun rapport avec la question environnementale, à part des exceptions très rares, comme aujourd'hui encore. Enfin cela devient déjà un peu plus courant. Et puis on a une législation, on a la RT2012 et bientôt la RT 2020. Cela contraint de plus en plus mais, en termes d'expression esthétique, d'expression architecturale, les choses n'ont pas bougé. On n'est pas encore devant une conception nouvelle du monde tel qu'on l'habite. On patauge, on tourne autour du pot. Par exemple prenez ce bâtiment dans lequel on est entré en

2007-2008. On a vu cette grille autour qui ne sert strictement à rien. Aujourd'hui ce n'est plus possible de faire un tel cout pour rien. C'est de l'aluminium ou de l'inox, c'est un coût important d'un point de vu énergétique, très cher, de faire cela, c'est un poids physiquement ça pèse très lourd, c'est un poids esthétique, pour rien. C'est l'exact opposé de l'architecture telle que je l'imagine.

Léa Mosconi : Est-ce que ce projet serait accepté aujourd'hui ?

Panos Mantziaras : Je ne pense pas. En même temps, vu que l'on fait cet autre ectoplasme qu'est *La Philharmonie de Paris*, peut être que si. Ce n'est pas possible aujourd'hui de faire un bâtiment en 2014 qui soit un bâtiment formellement autrement que les autres. Ce n'est pas possible de concevoir la forme seulement en tant que forme. C'est grave. Si je vous crache sur le visage aujourd'hui c'est moins grave. Ce bâtiment c'est comme si tu crachais sur les yeux de tes concitoyens. Cette forme est juste gratuite.

Gilles Perraudin
Architecte
19 avril 2017

Je sollicite Gilles Perraudin par mail en février 2017 pour lui demander de m'accorder un entretien. Il me demande dans un premier temps de lui envoyer un résumé de ma thèse et les questions que je voudrais lui poser. Après envoi de ces documents, il accepte[17] *de me rencontrer. L'entretien se faire le 19 avril, dans le restaurant Le train bleue, le matin et dure presque deux heures.*

Léa Mosconi : Vous faites vos études à la fin des années 1970. Dans le milieu d'architecture, cette période est marquée par l'essoufflement du mouvement moderne et par l'arrivée tonitruante du postmodernisme. Dans un autre registre, le monde de la construction voit deux événements le bousculer : le choc pétrolier de 1973 et celui de 1979. Ce contexte, ces questionnements, ces débats, vous ont-ils influencé dans la construction de votre démarche d'architecte?

Gilles Perraudin : Le choc pétrolier ça a eu une incidence importante. Déjà en tant que citoyen, je me suis rendu compte de notre fragilité par rapport à la ressource et en particulier à la ressource énergétique. Mais mon questionnement était déjà bien antérieur. Les questions d'ordres politiques et économiques m'ont occupé. L'engagement dans cette direction m'a accompagné. Je me suis confronté à des

[17] Bonsoir Léa,

Bravo ! Je suis impressionné par la qualité de vos questions et l'argumentaire qui l'accompagne. Beaucoup d'entre elles suscitent en moi des interrogations. Car elles font appellent à des souvenirs que je dois faire remonter à ma mémoire. Et elles m'invitent à tenter d'établir une chronologie. Un peu de temps sera nécessaire.

Elles provoquent beaucoup d'autres questions qui appelleront des développements importants. Il m'est difficile d'apporter une réponse « vraie » à des épisodes passés car ceux-ci s'éclairent de mes réflexions accumulées depuis. Mon regard sur la « modernité » a évolué. Comment redire ce que fut l'attitude de mes 20 ans sans être perverti par ce regard actuel ?

Je ne suis pas un chercheur au sens universitaire du terme. Et je me sens malheureux de ne pas avoir lu tous les intellectuels que vous citez. Peut être dois-je le faire ? En dehors de Philippe Descola les autres me sont inconnus. Je ne suis qu'un animal qui « renifle « les sites sur lesquels il plante ses pieds. Je vais et je viens, sans guide, ou plutôt affublé de multiples choix qui me font errer d'une idée vers une autre…. Pourtant je n'en ai qu'une: tenter d'apporter aux hommes des réponses à leur inépuisable bêtise à épuiser la terre sur laquelle ils sont hébergés. En respectant les animaux, les plantes, les pierres qui la partagent avec nous.

J'ai le sentiment après vous avoir lu que je suis passé à côté d'un monde qui pense. Et je crois que bêtement j'ai agi avant de penser. Ou bien suis je en train de chercher quelque chose de précis que je n'arrive pas à définir ? Par manque de temps ? Parce que "un con qui marche ira toujours plus loin que deux intellectuels qui causent » ? (Michel Audiard dans Un taxi pour Tobrouk) Vous voyez ma culture est plutôt populaire :-))

Comment voulez-vous que nous procédions désormais? Echanger par écrit ? Sous forme d'entretiens ? Je ne connais pas votre timing…

Cordialement

Gilles Perraudin

penseurs qui à ce moment-là ont marqué une génération. C'était l'après et l'avant 1968. On découvrait que le monde était fini, enfin plutôt qu'il avait une finitude. Qu'il soit fini ce n'est que quelques dizaine d'années après que je peux le dire. Donc il y a une finitude du monde, des ressources qui ne sont pas inépuisables. Une des critiques principales était autour du consumérisme. Avec une nécessité de s'interroger sur ce que ce monde allait devenir ce qui nous engagerait à nous confronter à des questions écologiques. Elles étaient assez cruciales. Par rapport à des questions à moi qui était d'ordre architectural. Le choix d'être architectes a été évident pour moi, dès que j'avais quinze ans. C'était une période où il y avait des positions politiques très marquées. J'étais passionné par ce que faisait ceux qui vulgarisaient les questions d'architecture solaires et autre. Tout ce mouvement de pensée et de critique m'a tout de suite positionnée dans mon parcours d'architecte.

Léa Mosconi : Mai 68 a joué un rôle important ?

Gilles Perraudin : J'ai passé mon bac en 1968, ce qui signifie que je ne l'ai pas passé. Il y avait une telle désorganisation dans le pays que l'état avait donné le bac sous bulletin scolaire. Si l'on revient en arrière : je ne né à la campagne j'y ai passé ma vie, je suis fils de paysans et toute ma jeunesse je l'ai passée à courir dans les bois. Pour moi le rapport à la terre, au sol, au ressource, au vivant est intégré en moi-même. Quand j'ai passé mon bac, j'étais pensionnaires dans un lycée, en interne. Quand 68 est arrivé, en mai, on nous a renvoyé dans nos foyer et j'ai passé les plus grand vacances de ma vie, en écoutant sur un petit transistor les événements de mai boulevard Saint-Michel, les pavés, avec mon frère ça nous amusé et intéressé. On a vécu 68 dans un calme absolu. Il n'y avait plus de carburant, on se déplacé à vélo, c'était très bien. C'était une période d'une tranquillité absolue, ce qui ne m'a pas empêché de penser le problème. J'étais à l'écart des discours parisiens. Ce qui est une autre des caractéristiques de ma position c'est que je suis absolument opposé aux grandes villes. Quand j'ai commencé mon activité professionnelle, j'ai voulu m'installer à Paris, car je sentais bien que c'était important. Je ne suis pas venu car mon associée et épouse de l'époque ne souhaitait pas venir. C'était une pure lyonnaise et elle ne voulait pas venir à Paris. Petit à petit j'ai pris conscience que cette situation et la façon d'être dans les villes pouvait nous amener à être complétement à côté du sujet et de l'engagement que l'on pouvait avoir vis-à-vis d'une construction développement durable. J'essaie d'employer les termes les plus approprié bien que je ne sois pas du tout dans cette terminologie. Cette détestation de la grande ville est venue tout doucement.

Léa Mosconi : Le mode de vie à la campagne est aussi parfois paradoxal. La voiture y a une place prédominante par exemple.

Gilles Perraudin : C'est tout le paradoxe du développement de la France. Déjà dans les années 1960 il y a eu un livre *Paris et le dessert français* qui décrivait assez bien l'état de décomposition forte des zones rurale. Les zones rurales votent FN car elles n'en peuvent plus du mépris des élites parisiennes. Si tu as le temps tu devrais lire le livre *Décoloniser les provinces* de Michel Onfray. C'est un positionnement politique que je revendique. C'est un livre très lié aux élections présidentielles qui viennent. Il faut retrouver une démocratie locale et participative dans des sites avec des vraies cultures. En Normandie, on ne construit pas de la même manière que dans le bordelais ou en Bretagne. Ces différences-là qui sont l'essence même d'un engagement développement durable, cela pose le problème de savoir ce qu'est un architecte aujourd'hui, comment il se positionnement et pourquoi. C'est surtout l'après 68 qui va multiplier les expériences sur le plan politique et quand je vais commencer l'école d'architecture en 1970 et assez vite, en 2^{e} année je me suis engagé dans une coopérative ouvrière de production et on construisait des maisons en bois. Ce n'était pas neutre. J'ai failli abandonner mes études d'architecture que je trouvais cela sans intérêt.

Léa Mosconi : Il n'y avait pas une figure forte d'enseignant qui vous aurez marqué ?

Gilles Perraudin : Non. Par chance, peut-être. Je me suis fait tout seul en étudiant par moi-même les grands architectes. A 15 ans j'étais fanatique de Le Corbusier dont j'avais étudié toute l'œuvre complète. Maintenant c'est devenu ma tête de turc.

Léa Mosconi : Comment avez-vous connu Le Corbusier ?

Gilles Perraudin : Par mon cousin qui était en étude d'ingénieur. Il y a avait des livres de et sur Le Corbusier dans la bibliothèque de son école. Je l'ai ai dévoré. J'ai su assez vite que je serai architecte. Réellement je voulais devenir designer d'automobile. J'ai toujours était intéressé par l'articulation du faire et du penser.

Léa Mosconi : A quel moment dans votre parcours avez-vous remis en cause la figure de Le Corbusier ?

Gilles Perraudin : Il y a 20, 25 ans.

Léa Mosconi : Vous avez écrit dans le catalogue de l'exposition *Matière Grise* que l'on pourrait réécrire une autre histoire de l'architecture moderne, avec d'autres figures moins proches de l'industrie.

Gilles Perraudin : Oui et Tessenow dont un des élèves est devenu l'architecte d'Hitler. Tessenow faisait appel à des artisans. Il était partisan d'une modernité non industrielle, une modernité artisanale. Cela ne correspondait pas au développement de la société qui, pour des raisons économiques allait vers un développement très fort de l'industrie. Les principaux idéologues de ce développement industriel de l'architecture c'est Le Corbusier, mais aussi Mies Van Der Rohe. Et aussi toute la famille du Bauhaus même si au départ le Bauhaus est fondé plutôt sur le lien entre architecture, art et artisanat mais très vite ils sont devenue les idéologiques du développement industriel et pour cela je les condamne. Je m'oppose à l'utilisation, si ce n'est du béton au moins du ciment. Quand on voit que Lafargue finance Daesh. Il y a un problème moral et éthique. Ce que l'on fait pour le béton ou le ciment il faudrait le faire pour tous les produits industriels. L'industrie n'a pas d'âme, il ne lui en faut pas d'ailleurs, si elle a une âme elle est morte. Il faut redonner une dimension humaine et donc une échelle de l'économie où l'humain est au centre.

Léa Mosconi : Cette réflexion que tu as mené sur l'industrie, est-ce qu'elle prend forme dans ta formation, ou bien cela arrive dans ta pratique ou bien fin des années 1990.

Gilles Perraudin : Je pense que toute les questions sur la modernité sont vaines et sans intérêt. Est-ce que la question de la modernité et du postmodernisme se posait quand j'étais étudiant : oui. J'avais découvert Venturi, complexité en architecture, les livres sur le modernisme de Jencks, j'étais considéré à l'école comme un rat de bibliothéque. Au bout de quelques années un professeur d'histoire m'avait demandé de faire un cours d'histoire pour lui. J'avais commencé par aujourd'hui en remontant. J'étais encore étudiant et j'enseignais au première année. Mon cours s'appelait « débat d'architecture ». Prenons la cochonnerie Vuitton, on remonterait aux filiations auxquels elle pourrait appartenir. C'est à la bibliothèque que j'ai découvert Louis Khan. L'éclatement des écoles d'architecture avait condamné les maitres des écoles d'architecture et le fonctionnement des ateliers. Quand les écoles se sont reconstituées, elles ont été envahies par les sciences humaines, il ne fallait pas parler d'architecture. On ne faisait pas de projet mais des « exercice d'application ». Pour moi Louis Khan est le seul qui a atteint l'essence de l'architecture.

Léa Mosconi : Plusieurs principes de votre positionnement convergent vers ceux qui portent ce qu'Alexander Tzonis, Liane Fefaivre puis Kenneth

Frampton, appellent le « régionalisme critique ». Par ailleurs, dans le prologue du livre « Gilles Perraudin », le chercheur Yann Nussaume mentionne vos visites de l'architecture téssinoise, de Snozzi à Botta en passant par Galfetti et Vacchini. Votre recherche d'une « architecture située » illustre ces points de convergence. Diriez-vous que vous faites une architecture « du régionalisme critique » ?

Gilles Perraudin : Oui et non. Lyon reste une ville de province et on reste l'écart d'une certaine actualité et du débat. J'ai beaucoup lu Norbert Shultz qui est un des philosophes qui questionne cet aspect-là. J'i été passionné par Team Ten, qui quelque part renvoie aussi au régionalisme critique. Pour autant, si je l'ai fait, je ne l'ai jamais fait en suivant les positions de Frampton. Je n'ai peut-être même jamais rien lu de lui. Je me suis inscrite au moins dans la pensée, si ce n'est dans les actes, dans cette pensée -à. J'ai eu la chance de rencontrer un des membres de MLTW car j'avais gagné un concours international d'étudiants de l'UIA. A cette occasion j'ai rencontré Donlyn Lyndon, un des associé de Charles Moore. J'ai découvert ces livres et son travail. « the bliss of house » m'a beaucoup marqué ; il y a une influence assez forte de cette approche. Au cours de mes études, j'ai découvert le travail de Mario Botta, je suis allé le rencontrer en tant qu'étudiants dans le Tessin ; quand j'ai commencé ma carrière d'architecte, j'ai voulu être dans cette perspective que j'avais découvert au Tessin : m'installer dans une région donnée de France, une région particulière. Je me suis installé pour travailler sur des projets locaux, des projets du lieu. L'approche sur les matériaux, la manière d'être par rapport aux climat, c'était très important pour moi. Cela m'engageait à revenir à une dimension qui m'a toujours beaucoup intéressé c'est celle de l'architecture vernaculaire. C'est le centre de ma pensée. Cela ne veut pas dire que je fais de l'architecture vernaculaire. Que je tente d'en faire peut être. Pour moi l'architecture vernaculaire c'est la réponse la plus intelligente à faire pour répondre aux conditions du climat. Pendant trois ans je travaillais avec un collègue de l'école dans l'extrême sud du jura. Région de moyenne montagne avec des particularités. C'est là que j'ai commencé mon travail. Au bout de trois ans j'ai dû faire une bonne quinzaine de projet mais aucun n'a été réalisé. Un vieil ami architecte m'a dit que mon travail avait une dimension internationale, je me suis présenté à un concours international, le premier concours d'énergie solaire passive européen. En me basant sur un travail fait pour un client où je faisais un architecture passive. Je partais de l'idée que si l'on a trop froid, il faut se remettre en tas dans un espace serré, et au fur et à mesure que le climat variait, l'espace variait. Idée toute simple issue du vernaculaire. J'ai fait ce projet, et je gagne le premier prix. Soudain, cela a changé la perspective de mon travail, notamment grâce à la bonne communication de mon projet qui a été très publié. Comme c'était une période où il y a avait une plus grande facilité pour les jeunes architectes d'accéder aux concours. Avec mon associé

François-Hélène Jourda on s'est retrouvés avec de grands projets asse vite une école d'architecture à Lyon, un collège autonome en énergie à Cergy, l'Isle d'Abeau. On a mené tout cela alors que l'on avait très peu construit.

Léa Mosconi : Plus tôt dans les années 1970, il y a en 1972 d'une part le premier sommet de la Terre à Stockholm et d'autre part c'est à ce moment qu'est diffusé le rapport Meadows « The limits to growth ». Vous avez alors 23 ans. Avez-vous eu connaissance de ces événements et, si oui, ont-ils participé à construire votre sensibilité aux questions écologiques ?

Gilles Perraudin : Oui, on en entend parler, on a des informations, dans les revues, à la télévision. Mais je ne regarde pas la télé, ça limite ma capacité à être au courant de tous ces événements qui se passent dans le monde. Pour moi non. Le débat écologique au sens où on l'entend aujourd'hui ne prenait pas le sens que je lui donnais moi au départ. L'écologie c'est de la politique. Aujourd'hui on entend des discours qui sont des tentatives de récupération de l'écologie, à partir du moment où l'on industrialise la production écologique on est à côté de la plaque. C'est la récupération d'un discours. Je n'ai aucune sympathie pour cela. Est-ce que le sommet de la terre va marquer notre pensée sur l'architecture ? Je ne crois pas. Mais quand même cela a empeigné notre pensée générale. Il n'y a pas un lien direct mais un lien direct. Des lectures que l'on pouvait avoir ou des positions d'hommes politiques étaient marquées par ces événements donc cela nous influence. Pour nous le Sommet de la terre arrivait aussi après des années et des années de prise de conscience. C'est comme les COP21 que l'on voit aujourd'hui. Elles ont 20 ans de retard. La conscience de ces questions-là était bien antérieure.

Léa Mosconi : Au-delà de toutes les qualités physiques de la pierre qui nous engagent, notamment en analysant vos bâtiments et en vous lisant, à la considérer comme un des matériaux fondamentaux d'une architecture écologique, sa qualité première ne serait-elle pas le silence et la gravité qu'elle confère au bâtiment et au lieu dans lequel il s'instaure ? La force première de la pierre ne vient-elle pas de la solennité dont elle est chargée et qui nous invite, peut-être à une certaine responsabilité ?

Gilles Perraudin : C'est probable que cette dimension existe. Mais je ne voudrais pas la sacraliser. La pierre pour moi reste un matériau simple, direct, concret, quotidien, que des civilisations entières d'Hommes ont utilisé pour satisfaire un besoin vital et fondamental qui est celui de l'abris. Ma découverte de la pierre apparait à un moment donnée. Quand n travaille en tant qu'architecte, il faut répondre à des questions concrètes, des tas de contingence du projet qui sont là pour te guider dans ce que tu vas faire, il y a une ligne dans ta tête qui se nourrit de la pensée, sur le

destin de l'humanité, qu'est-ce qui a du sens dans ce que nous faisons, réflexion perpétuelle qui s'alimente en parallèle, j'admire beaucoup Onfray, cela me nourrit beaucoup, il n'est pas le seul. Cela imprègne un fond général. Par rapport au factuel et quotidien, quand je découvre la pierre, c'est juste lié à un projet. C'est au moment où je vais réaliser un bâtiment pour ma cave personnel à Vauvert, dans le sud, je l'a découvre mais je pense que ce n'est pas par hasard si je la découvre. Un jour sur le bord d'une route que j'avais déjà parcourue avant, je découvre qu'un type avait empilé des grosses pierres énormes des blocs de 6 tonnes chacune pour cacher une décharge automobile. Je ne sais pas mais à ce moment-là il y a eu une rencontre entre cette pensée qui se déroule en continue et la nécessité de répondre à une question bête, en quoi je veux construire ma cave. Je me suis dit, s'il a construit ce machine là en pierre, des clôtures en générale ce n'est pas là que l'on mets l'argent, je me suis dit que c'était peut-être intéressant. Ce mur de clôture pouvait devenir le mur de ma maison, de ma construction. Si je remets dans le contexte : on venait de gagner un grand concours en Allemagne dans la Rurh, et cela commencé à me poser de sérieuses questions sur la justesse de cette attitude. Je me suis rendu compte asse vite que j'allais dans un sens qui n'étais pas celui dans lequel je voulais aller. Je me suis dit que ce n'était pas ce que je voulais. C'est ce sentiment qui m'a amené à m'intéresser à ces matériaux. C'est à la fois une conjonction mais c'est dans la suite perpétuelle qui est en moi, dans la suite de mes questionnements, notamment sur ce qui est juste de faire. Pour moi, ce qui est juste ce sont des constructions avec des matériaux sains, réutilisables (et pas recyclables). C'est cette démarche qui petit à petit prend corps et prend forme. J'avais trop de questions qui we posaient sur ce que nous faisions avec Françoise Jourda et d'ailleurs qui nous a conduit à nous séparer à ce moment-là. C'est parce que j'ai fait volteface sur le plan architectural, cela ne s'est pas formulé comme cela, « je ne veux plu construire ce genre de trucs, ce n'est pas possible, ce n'est pas la bonne direction ». J'avance, j'avance, aussi par ce que j'aime construire, par l'expérience et la réflexion, à ce moment-là j'ai découvert la pierre. J'ai découvert les carrières. J'ai été impressionné par ce matériaux. Je me suis retrouvé face à des montagnes de Pierre. J'ai vu les temples, j'ai vu la Grèce, l'Egypte. Mon désir d'architecture est lié aussi de ce que j'aime du passé, les cathédrales gothiques, le roman, cela me bouleverse. Mon grand choc architecturale c'est le Thoronet. Je vais plusieurs fois chaque année, c'est un moment intense, et c'est probablement lié au matériaux. Je ne m'accroche pas tellement sur la dimension symbolique. Mais je ne suis pas un philosophe, je suis d'abord un constructeur. Mais je suis néanmoins imprégné par ces philosophes. La pierre, si on veut bien le voir, elle est déjà présente dans l'école d'architecture de Lyon. Les grands arc de soubassement sont fait de bloc de béton mais ils sont montés exactement de la même manière que des blocs de pierre. Ils sont indépendants les uns des autres, préfabriqués comme des claveaux, montés sur un arc en bois, un support, c'est comme de la pierre. Il y a une symbolique

forte, c'est comme le royaume de dédale. La partie soubassement opposée à Icare. Je n'aime pas beaucoup de terme de symbolique. J'ai toujours la crainte de voir de l'ésotérisme derrière. Cette dimension-là, est-ce qu'elle représente quand j'utilise la pierre. Ce n'est pas certain. Pour moi c'est un matériaux très concret, cela fait 20 ans que je l'utilise, j'ai été très attaqué là-dessus. Fondamentalement, la pierre cela nous constitue nous. Tout l'univers est en pierre, la lune et les astres sont en pierre. C'est une dimension minérale. Nous-même on est pierre. Quand on commence à réaliser cela on se dit qu'il y a surement derrière ce matériaux une aptitude à être en relation empathique avec nous. Cet amour que l'on peut avoir pour la pierre a un sens. Je vois rarement les gens qui entre dans un bâtiment en pierre ne pas avoir un instinct de toucher la pierre.

Léa Mosconi : la pierre renvoie à un histoire qui fait partie de notre imaginaire collectif.

Gilles Perraudin : On dit que la pierre est vivante. A l'opposé des matériaux morts dans lesquels on nous enferme, les matériaux d'origines industriels. C'est fort sur le plan symboliques. Pour l'habiter aussi. Etre dans le monde, trouver sa place et son équilibre profond au monde, cela passe par des matériaux comme celui ou le bois. Récemment j'ai visiter le château de Chambord, c'est fabuleux. C'est d'une grande intensité.

Léa Mosconi : Tu disais avoir été attaqué.

Gilles Perraudin : J'ai été peu soutenue. Il y a des critiques, comme Jean-François Pousse, qui ont vite compris le sens de mon travail. Je vois combien le travail que l'on fait est peu médiatisé. On n'est pas du tout valorisé. Le dernier AA sur la pierre. C'est sans intérêt. Il parle d'un bâtiment déjà présenté 20 fois. Disons que je suis accompagné d'un tas d'architecte qui n'ont rien compris à la pierre. Cela pourrait être du béton, d'ailleurs il vaudrait mieux que ce soit du béton, ce serait plus simple. Ce sont des gestes architecturaux sans intérêt.

Léa Mosconi : Ils revendiquent une filiation par rapport à vous ?

Gilles Perraudin : Oui, c'est sûr. Surtout un qui a un nom suédois à qui j'ai donné plein de conseils. Il fait des grands chais pour de grosses sociétés viticoles et il utilise la pierre juste de manière décoratif et il utilise du béton sinon. C'est juste pour se distinguer. Derrière la pierre pour moi il y a une recherche de sobriété. Pas simplement au sens financier et énergétique, mais surtout la sobriété de la disparition du créateur, comment dire. Souvent je cite l'Olipo. La contrainte est libératrice car elle

évite que le psychisme du créateur se loge dans l'œuvre. Cela rejoint la thèse de mon diplôme ; Mon diplôme s'appelait : la participation des habitants à la conception de leur logement. Echapper au dictat formelle et aux discussions sur la stylistique. Savoir si l'on est ou non moderne cela n'a pas de sens. La revendication de la modernité pour moi c'est la revendication de l'erreur dans laquelle se sont fourvoyés tous les architectes du XXe siècle, surtout Le Corbusier. L'idée qu'un architecte soit un artiste pour moi c'est de la folie.

Léa Mosconi : Le projet de la maison de Saint Peray (1982) propose une articulation entre une réflexion « bioclimatique » et une réflexion sur la matière, la brique. En 1984, le projet de la maison de l'Isle D'Abeau reprend cette même articulation entre considération bioclimatique et matière, dans ce cas le pisé. En 1998, c'est le projet du chalet en haute Savoie qui semble tenter de faire interagir la question énergétique avec celle de la matière, ici le bois. Pourrions-nous lire ces trois projets comme des traits d'union entre l'architecture bioclimatique ou architecture de la contre-culture, des années 1960 et 1970 qui semble vous avoir marqué, et l'architecture de la matière que vous approfondirez à la fin des années 1990 ?

Gilles Perraudin : La continuité entre ces deux périodes est liée à l'influence du travail de Louis Khan ; Lui-même avait été influencé par le travail d'Auguste Choisy et par son histoire de l'architecture. Cela m'a habité et m'habite toujours. L'épaisseur de la matière m'intéresse beaucoup. Si on prend le projet de Marne-la-Vallée, avec le socle assez fort dans lequel sont les amphithéâtre, l'épaisseur qui apparait est une épaisseur dans laquelle passe les fluide et autre. On est donc bien dans l'épaisseur de Louis Khan sur espace servant et espace servis. Les escaliers de secours qui sont dedans et autre. C'est ce que Khan a montré, notamment en étudiants des bâtiments médiévaux ou les salles sont contenues dans l'épaisseur des murs, dans la masse. C'est un travail qui me fascine. La première maison que je conçois, en 1979 (conception), il y a déjà l'idée d'utiliser une matière épaisse. Ils sont bruts, sans enduit intérieur ou extérieur. Il y a une volonté de « vérité constructive », la dimension de la totalité de l'édifice est liée aux détails. Quand on regarde cette petit maison elle est en lien direct avec l'influence que j'ai pu avoir des tessinois. D'ailleurs elle renvoie à des intentions d'une maison de Snozzi, à flanc de colline aussi. Il y a une manière d'articuler la terrasse avec la pergola, j'ai repris cela. L'idée de la matière et de son épaisseur, que l'on retrouve dans le chalet, une épaisseur vide. L'espace de la chambre va prendre sa position encerclé, enfermé. Dans l'école d'architecture de Lyon, on le trouve aussi. Les grands arcs font des U et on peut se promener dans les édifices avec une circulation secrète. Cette dimension de la matière apparait très tôt. Comme je suis un enfant de la campagne, il y a dans l'architecture vernaculaire une

dimension que je m'approprie qui est celle de l'inertie. L'inertie, et l'épaisseur, cela m'a toujours guidé. Je le retrouve toujours aujourd'hui, de manière plus intense avec la pierre.

Léa Mosconi : Dans l'article qu'il vous consacre dans Criticat, Valéry Didelon écrit « A bien des égards, la construction en pierre massive telle qu'on l'entend ici, ouvre la voie à une *architecture de la décroissance*, qui fait écho aux réflexions critiques de Jacques Ellul, sur le *système technicien* ou au plaidoyer de Serge Latouche pour l'*autoproduction*[18] ». Comment définirez-vous une « architecture de la décroissance » ? Votre architecture est-elle une « architecture de la décroissance » ?

Gilles Perraudin : Dire si je suis un architecte de la décroissance ou pas cela renvoie à la question de ce qu'est la décroissance. Si la décroissance c'est la contestation d'un développement des sociétés qui sont toujours dans une croissance ou sens de faire du bénéfice ; si on est très simple, en économie politique, le capital s'investi et il doit être rémunéré, c'est ce qui crée la croissance. Cette croissance-là crée le problème. Aujourd'hui elle a nécessité de surexploiter les ressources de la terre. Que ce soit des sociétés socialistes ou capitalistes cela ne change rien au problème. C'est une problématique qui nous fait faire une croissance au sens financier. Je suis opposé à cela car c'est là, je pense, qu'est la racine strict du problème environnementale. A partir du moment où tout devient objet de la marchandise, à partir du moment où le logement devient objet marchand, il est susceptible de devenir support de rendement financier et va avoir comme conséquence de surexploiter les ressources. Une architecture de la décroissance, bon c'est Valéry qui a écrit cela tout seul, oui peut-être c'est une architecture de la décroissance, mais c'est surtout une utilisation juste des ressources. Une utilisation de ressource qui ne pèse pas sur l'exploitation de celle-ci. Par exemple, si on prend l'utilisation de la pierre : la pierre ce n'est pas recyclable, c'est réutilisable. Le recyclage oblige à faire de l'énergie. Moi je me place en effet du côté de la décroissance avec une diminution de l'utilisation des énergies fossiles. Si c'est cela la décroissance, je fais une architecture de la décroissance. Mais je ne connais pas assez bien ce sujet, j'utilise donc cette terminologie avec précaution. Je fais des constructions qui tendent vers une utilisation 0 des énergies fossiles.

[18] Valéry Didelon, « Retour à la pierre », Criticat, numéro 6, septembre 2010, page 17

Léa Mosconi : Le terme de décroissance me semble aussi faire écho à votre positionnement sur l'industrialisation.

Gilles Perraudin : Oui, bien entendu. Ma conviction profonde est qu'il faut désindustrialiser la construction, totalement. Si on le fait, cela équivaut à remettre l'homme au centre de la production du logement. L'homme au travers de l'habitant mas aussi des artisans. Cela pourrait éviter la catastrophe qui arrive avec la destruction de la vie sur terre.

Léa Mosconi : Est-ce que le terme d'anthropocène vous ai familier ?

Gilles Perraudin : Bien sûr. Celui du sixième épisode aussi. Il y a eu épisode au cours desquels la vie a failli disparaitre, le plus marquant est celui de la disparition des dinosaures. Il y a un livre qui s'appelle *Le 6^{e} épisode*. Cela va dans le sens de l'anthropocène de cette situation dans laquelle la modification climatique est liée à l'activité humaine.

Léa Mosconi : La thèse de l'anthropocène apparait dans le champ de la climatologie dans les années 2000 avant de pénétrer les sciences humaines et sociales, assez massivement au cours de la dernière décennie. Cette nouvelle époque géologique consacre la puissance de l'homme qui serait devenue une force géologique dominante, dont l'influence sur la terre serait commensurable dans son amplitude comme dans sa temporalité à celles de la nature. Plusieurs philosophes et historiens, notamment Bruno Latour, Christophe Bonneuil, Fabien Locher, Emilie Hache, avancent dans leur travaux l'imbrication que l'on peut constater entre anthropocène et modernité. En effet, la constitution moderne, à laquelle Bruno Latour consacre une partie de son travail dans « Nous n'avons jamais été modernes » et dans « Enquêtes sur les modes d'existences » peut se lire tant comme la cause que comme la conséquence de l'émergence de cette nouvelle époque géologique. Cause, car le front de modernisation porte la responsabilité de cette « empreinte de la puissance de l'homme » sur la terre; conséquence car nous pouvons aussi faire l'hypothèse que c'est la multiplication des preuves de maitrise et de domination de la nature par l'Homme, qui instaure un climat propice à l'émergence de la constitution moderne. Ce front de modernisation est porté par la dynamique du capitalisme, et par l'idéologie de progrès et de croissance qui l'accompagne. Dans Cosa Mentale, vous écriviez « Si notre engagement reçoit chaque jour un écho plus favorable, nos minuscules victoires ne nous font pas pour autant crier victoire. L'hydre aux sept têtes de la « croissance » renaît en permanence malgré nos coups. J'ai découvert avec Camus (et la mythologie grecque) qu'il me faudrait

en permanence « rouler ma pierre », jouir des quelques instants de gloire, puis courageusement remonter avec enthousiasme sous les coups pervers des lobbies industriels[19] ». Peut-on lire l'architecture que vous concevez comme une déclaration manifeste contre les valeurs du projet moderne ? Beaucoup plus que l'architecture dite durable qui, face aux injonctions environnementales, reprend les principes de la modernité (progrès, performance, croissance) qu'elle adapte à la cause écologique, votre architecture met en péril les valeurs même de la modernité dont elle souligne l'aporie du projet.

Gilles Perraudin : Si bien sûr. A un moment donné le débat sur la modernité m'a préoccupé. On a parlé du postmodernisme, du régionalisme critique. Aussi les mouvements team Ten était une manière de repenser la modernité. Le Congrès d'Aix en Provence, avec les Smithson. Je m'inscris totalement dans cette défaite de la modernité. Pour moi la modernité, c'est qu'il y a, à un moment donné, un type un peu cinglé, Le Corbusier, qui s'est pris pour un artiste, alors qu'il n'a fait qu'une peinture triste et sans intérêt, et c'était pire au niveau architectural, et s'il a été saisit au niveau architectural, son engagement avec le purisme et autre, allait très bien avec l'idée de la destruction et de la négation de l'homme et de la nature. On lessivait tout, on faisait des architectures blanches sous le soleil, de la construction en série, de la machine à habiter, une terminologie qui fonctionné très bien pour l'émergence de la société industrielle qui s'est servi de ces principes. Le zoning suppose le développement de l'automobile, il y a avait une sorte de sacralisation de la voiture, et on connait le désastre aujourd'hui du zonning et qui conduit à une dépense énergétique énorme. J'ai récemment fait des contreprojets d'éco quartier en partant d'une idée très simple, je suis en train d'essayer d'écrire un livre la dessus, je n'y arrive pas, je n'ai pas le temps. Mon projet s'appelle *Les villes du futur sont dans leur passé*. C'est dans le passé et dans le 18^{e} siècle ou il y avait un équilibre entre les villes et les campagnes. Tout est superposé. La ville superpose toute les fonctions. On n'a pas besoin de se déplacer car on a tout au même endroit. Je développe d'autre perspective, des manières de penser le climat dans un contexte méditerranéen, avec des rue étroite, des arcane, et autre. Je m'inscris à l'opposé de la démarche moderne. Cette démarche a été soutenue par le développement industriel qui trouvé sa nourriture idéologique. Fabriqué des sièges de wc identiques pour les inuits et pour les pygmées, en disant les besoins de l'homme sont les même sur toute la terre, cela accompagnait l'idéologie moderne. On a sans arrêt nié et dévalorisé les différences pour favoriser le développement industriel. Cette négation de la dimension culturelle est difficile. Le Corbusier dans sa deuxième période a eu une approche différente, avec la Villa Jaoul par exemple. Il n'a pas pu se débarrassé de tous ses oripeaux de la modernité. On voit combien cette modernité est le sujet aujourd'hui qu'il nous faut

[19] Gilles Perraudin, *L'inspiration traditionnelle*, Cosa Mentale, numéro 11 «cycle tradition », septembre 2013, revue sans pagination.

combattre en permanence. C'est le responsable de ce qui nous arrive sur le plan environnemental. Quand Nouvel a reçu son Pritzer il a dit être frustré de ne pas être un artiste. C'est la première chose qu'il dit. On voit bien qu'il fait des projets seulement plastiques. Ce sont des gestes. C'est un problème, un problème éthique et moral. Aujourd'hui encore, on valorise au niveau architectural des productions très formalistes, Ghery, Portzampar, Hadid, qui masquent aussi l'indigence de tous ce que l'on produit par derrière. Les travaux devraient rester à l'état de sculpture.

Léa Mosconi : Dans *L'Evénement anthropocène*, se développe la thèse du capitalocène. Pensait vous que nous pourrions aussi parler de modernocène ?

Gilles Perraudin : Oui c'est sur.

Léa Mosconi : Certes on fait le même WC pour tout le monde, on uniformise, mais en fonction du modèle dominant, l'homme blanc occidental, hétérosexuel. La pensée de Le Corbusier a beaucoup marqué plusieurs générations d'architectes.

Gilles Perraudin : C'est un drame. L'urbanisme surtout, en grande partie. C'est parce que cela arrange tout le monde.

Léa Mosconi : Diriez-vous que Le Corbusier a été *l'idiot utile* de la société de consommation ?

Gilles Perraudin : Surement. Je n'avais pas utilisé ce terme mais c'est très bien je le réutiliserais.

Léa Mosconi : Vous avez aussi une carrière d'enseignant.

Gilles Perraudin : Oui. J'ai démissionné, en même temps que François Chaslin d'ailleurs, car j'en avais assez des problèmes administratifs, et j'en avais assez d'être à l'écart. Comme je m'intéressais déjà à la pierre, ce n'est pas la modernité. Un jour j'avais rencontré le rédacteur en chef de l'AA, Axel Sowa, d'origine allemande, qui m'avait dit « pour moi la pierre c'est fasciste ». Un critique qui a aussi peu d'épaisseur sur l'histoire et la théorie de l'architecture, c'est décevant. C'est pour cela que je me méfie de la potentielle dimension symbolique de la pierre, car on associé alors une dimension monumentale qui peut renvoyer à l'architecture fasciste. Le béton serait donc sans doute démocratique. D'ailleurs on le voit bien que c'est si démocratique quand les bétonneux financent Daesh. On en revient toujours à Le Corbusier. Vous savez quand je commence un débat en présentant mon positionnement sur Le

Corbusier, que je dis que c'est Fernand Pouillon que l'on aurait dû plutôt classer patrimoine de l'humanité. Voilà un homme qui a fait des grands ensembles encore aujourd'hui parfaits et qui ne subissent pas les vicissitudes de l'architecture corbuséenne. Avec mes étudiants de première année, nous allions à Marseille voir deux projets : le vieux port et la maison du Fada. Aller faire une rue commerçante au 15 e étage au milieu de nulle part. Avec les écoles en haut et un parc qui ne sert à rien, avec des pilotis qui, quand on est dessous vous font percevoir avec violence le mistral, tout est faux dans ce bâtiment qui nie et qui méprise la ville. Sur le boulevard Michelet, ça n'a aucun sens. A côté le projet de Pouillon sur le vieux port est vivant. Regardez les journalistes aujourd'hui, c'est Le Corbusier et c'est tout. Le béton, c'est une cage de faradais. Le béton armé peut surement faire des problèmes de santé humaine. Il y a une vraie question là-dessus. On est dans un non-lieu, dans tous les sens du terme. On n'arrive pas à juger ce truc, c'est un non-lieu, comme si cela n'avait pas eu lieu.

Léa Mosconi : Le projet de Chai viticole de Solan démarre en 2002 et est livré en 2008. Il s'inscrit dans la décennie 2000 qui est elle-même marquée par l'appropriation tonitruante des questions énergétiques par les architectes. Le Chai de Solan, qui fait une démonstration manifeste d'une « autre architecture écologique » est-il un projet d'architecture de la résistance ? Pourrait-on dire qu'il incarne tant des positions architecturales qu'un positionnement que l'on pourrait presque caractériser de « politique » ?

Gilles Perraudin : Il peut apparaitre comme un projet de résistance. Ce projet a mis des années à sortir car mes petites sœurs changeait tous le temps d'avis. Probablement que cela a forgé le projet dans sa définition final. On va faire une sorte de mur rideau d'un mètre d'épaisseur qui va filtrer la lumière. Le projet est manifeste car il faut savoir que ces petites sœur sont conseillé par Pierre Rabhi, notamment dans le développement agrobiologique. Donc elles sont très engagées dans les questions écologiques. Pierre Rabhi a écrit des livres sur la sobriété heureuse. Quand elles sont venues me voir, elles avait découvert ma cave et elles m'ont dit : c'est cela que l'on veut. A un moment donné, le projet devient manifeste car il y a une conjonction d'une attente du client avec une philosophie vis-à-vis du développement durable, et une offre que je m'étais engagé à faire au niveau architecturale. Le projet devient manifeste car le client et l'architecte se retrouve dans une osmose. Je n'ai jamais eu l'idée de faire un projet manifeste. En général, mes projets apparaissent avec le temps. C'est là qu'ils deviennent manifestes de quelques choses. Au départ je ne suis pas du tout attachée à cette préoccupation-là. Je fais, j'avance. Aujourd'hui je suis engagé sur d'autre perspective, je pars en Afrique au Sénégal. Cela fait deux ans que j'y vais. Je tente de convaincre des architectes et entreprises sur place de

pratique une autre architecture que celle de l'agglomérée de béton qu'il faut accompagner de climatiseur. J'ai rencontré là-bas Marc Elde. Un jour il a décidé de rompre avec le système et il s'est installé sur une ile grecque. Il a rénové une maison et a écrit un livre. On part tous les deux au Sénégal pour faire un projet qui utilise les ressources locales, un lieu autonome. On va faire aussi quelques choses que je fais déjà avec mon association *L''académie de la pierre*, c'est d'accueillir des étudiants pour faire des workshop sur ce que c'est d'être une structure durable ou sur la manière de faire des choses sans dépenses énergétiques fossile et avec des matériaux locaux. Je suis intimement persuadé que l'on peut faire des bâtiments sans aucune dépense énergétique.

Léa Mosconi : Avec le réemploi ?

Gilles Perraudin : Oui mais aussi en allant plus loin. Je tente de le démontrer dans mes projet, du moins de l'expérimenter. Il faudrait seulement réussir à construire avec l'énergie humaine et animale. Je pense que c'est comme ça que les hommes ont fait depuis le début de l'humanité, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas continuer. La preuve c'est qu'il y a actuellement un bâtiment qui se construit de cette manière, le château de Guédelon. Un château médiéval que les archéologues ont décidé de construire. Cela en fait un bâtiment manifeste. Aujourd'hui à Genève on construit des opérations de logement, je voulais que les immeubles soient en pierre avec des planchers bois car j'estime que c'est la bonne manière de faire, la plus juste. Tous les lobby sont fait pour faire des réglementations qui nous empêchent d'utiliser le bois, qui finit par être plus cher. La on est en train d'abandonner le bois au profit du béton. Cela me fait mal au cœur. J'ai d'ailleurs été physiquement malade tellement ça m'a contrarié. On voudrait démontrer que l'on peut construire des immeubles de grande taille, là ils font 25 mètres de haut, en pierre et en bois. A Paris on a toujours construit comme cela, je ne vois pas pourquoi tout à coup ce serait insurmontable. Il faut lâcher des trucs et en même temps résister. Tout ce que j'ai fait cela a toujours été acquis de haute lutte. On m'a tout dit, qu'aujourd'hui de la pierre il n'y en a pas, que l'on en fait plus. J'ai tout entendu. C'est pour cela que le premier bâtiment que je fais en pierre je le fais pour moi. Je suis le seul client à me faire confiance.

Léa Mosconi : En 1969, Hans Walter Müller conçoit une église gonflable pour le curé de Montigny-lès-Cormeilles. L'architecte revendique un projet éphémère, nomade, léger, « porté par l'air ». L'église de 39kg, volume cubique marqué par une croix de lumière, symbolise une autre manière d'appréhender l'environnement et les modes de vie. Aux Etats-Unis, on assiste à l'émergence de figures marquantes comme celles de Drop City ou d'Arcosanti mais aussi à la prolifération de nombreuses communautés. De la Californie à la France, dans certains milieux marginaux, une jeune génération tente de s'émanciper d'un

mode de vie normatif et conteste les valeurs et les principes d'un monde moderne en déclin. L'architecture qui en résulte, que l'on appellera architecture solaire, architecture bioclimatique ou encore architecture douce, s'empare des questions de climat, d'environnement et d'énergie et les articule avec une redéfinition des modes de vie. De votre démarche à votre architecture, on remarque une filiation à ce courant. Pourriez-vous revenir sur la manière dont vous avez découvert cette architecture « de la contre-culture » (à l'école, par un enseignant, dans les revues, par le biais de voyage) ? aussi, vous évoquez souvent l'influence de figures comme celle d'André Ravereau ou d'Hassan Fathy (qui ne sont pas exactement issues de ce courant mais qui sont plutôt des figures tutélaires), pourriez-vous nous indiquer quelles sont les autres figures de cette architecture qui ont marqué votre positionnement ? Enfin, pourriez-vous revenir sur les principes de ce courant que vous avez intégré à votre architecture ?

Gilles Perraudin : André Ravereau a été pour moi le professeur que je n'ai pas eu. A l'école d'architecture de Lyon, j'avais un enseignant qui avait fait ses études avec Ravereau. Ils étaient tous les deux dans l'atelier de Perret. Ils ont découvert ensembles une région magnifique en Algérie, au nord du Sahara, au sud d'Alger. Ce professeur est venu un jour avec un courrier envoyé par André Raveau pour lui dire qu'il créée un centre d'étude et de recherche d'architecture Saharienne et qui lui demandé de le faire savoir si cela intéressait des étudiants. J'y suis partie. Mon idée était d'y aller en reconnaissance pour établir un échange permanent entre l'école de Lyon et l'atelier d'étude saharienne. J'y suis allé plusieurs mois. J'avais l'intention d'y retourner deux ans après pour un temps plus long. J'y ai passé deux mois avec lui. C'était formidable. Déjà en découvrant ce rapport entre une société et les conditions extrêmes de vie. Il n'y a aucune ressources quasiment. C'est donc toute une architecture pensée avec l'absence d'énergie fossile. Une intelligence de l'espace intérieur adapté à leur mode de vie. La vie avec André était très riche. Il a été une sorte d'enseignant. Tout état sujet d'architecture, la façon de s'assoir, de poser sa fourchette, tout. S'assoir près du sol pour être prêt de la fraicheur ou de la chaleur du sol. Cela a été pour moi extraordinaire. Il avait démarré une étude d'un quartier d'habitation qui depuis a été construit, poursuivie par des stagiaires de l'époque. L'opération est remarquable. Pour moi cela a été une sorte d'aboutissement de ce que je cherchais à penser sur l'architecture vernaculaire et sur les comportements intelligents vis-à-vis de l'environnement. Cela m'a permis de voir aussi que l'on pouvait en faire une architecture riche et intéressante.

Léa Mosconi : En tant qu'enseignant, quels dispositifs pédagogiques as-tu mis en place pour transmettre une réflexion sur le milieu, la matière, l'environnement ?

Gilles Perraudin : Au début j'étais vacataire. Quand j'étais titulaire, en 1996, à ce moment-là je démarrais la construction en pierre, j'ai donc bâtit ma pédagogie autour de cette question. Le travail que j'ai fait était principalement un travail d'atelier. Je passais par l'étude des références d'architecture vernaculaire ou d'architecte contemporains ayant construit en pierre comme Utzon qui a fait des maisons en pierre. Je n'ai jamais cherché à faire de l'architecture vernaculaire traditionnelle. J'ai toujours cherché à faire une architecture vernaculaire d'avant-garde. Je ne veux pas faire une architecture du siècle passé mais je veux me projeter dans une continuité avec cette histoire pour faire un vernaculaire contemporain. Retrouver l'attitude vernaculaire. Vernaculaire : ce que l'on fait pour sois et par sois, donc qui n'a aucune valeur marchande et c'est essentiel. Faire une architecture qui échappe à la valeur marchande. Ce qui tue le logement c'est que ce soit une valeur marchande. On fait des logements pour faire fonctionner le fric : pour faire de l'argent, des bénéfices, de la plu value, ce qui engage des problèmes de crises. La dedans, l'individu et l'habitabilité on s'en fout. Il n'y a que quelques architectes qui se battent pour faire des logements habitables. Après Raverau j'ai parcouru la Turquie et l'Iran pour voir une autre architecture vernaculaire. Avec André j'ai trouvé le guide de lecteur de cette architecture vernaculaire. Quand je suis arrivé, il m'a dit tu enlèves ton jean et tu t'habilles à la mode locale. C'est radicalement différent, on n'enseigne pas un style mais une pensée et une pratique et surtout la relation entre les deux. Cela ne fait donc pas une école formelle comme l'a fait Ciriani et les catastrophes que cela entraine, notamment au plan environnemental. C'est une attitude radicalement différente. Je ne suis pas marié avec la pierre non plus, je fais du bois et de la terre aussi.

Entretien avec Philippe Rahm
Architecte
13 juillet 2015

Léa Mosconi : Alors que vous débutez vos études, en 1989, quatre ouvrages majeurs posant la question de l'écologie sont publié dans ces années : *Les trois écologies* de Félix Guattari, *Le contrat naturel* de Michel Serres, *Le nouvel Ordre écologique* de Luc Ferry, et *Nous n'avons jamais été modernes* de Bruno Latour. Avez-vous été influencé par ces auteurs ? Est-ce que le débat qu'ont pu susciter la sortie de ces ouvrages a marqué votre démarche d'architecte ?

Philippe Rahm : Le premier, *Les trois écologies*, ne m'a pas vraiment intéressé. Déjà je l'ai lu tardivement. Il ne m'a pas trop intéressé car il présente une manière de prendre les questions écologiques et de les amener dans le champ du social plutôt que d'affronter les vraies questions écologiques. Il y avait donc les trois chapitres, enfin je l'ai lu il y a une dizaine d'années, je ne me souviens pas tout à fait, mais je me souviens que cela glissait très vite du coté sociologique ou sur des questions de sciences humaines. C'était une manière de récupérer, non pas de récupérer mais disons de se dégager du coté scientifique pour ne pas affronter les questions écologiques. C'est une manière de les traiter que du point de vue humaniste, d'un point de vu des sciences sociales. Quand je l'ai lu il y a dix ans je me suis dit que ce n'était pas très constructif que c'était une manière de remettre des questions d'aujourd'hui des sciences sociales d'avant ; le dernier je ne l'ai toujours pas lu ; et d'ailleurs Bruno Latour a changé de position entre *Nous n'avons jamais été modernes* et aujourd'hui. Notamment avec cet article *Pourquoi la pensée critique ne marche plus* en 2004. Après les deux autres livres m'ont beaucoup intéressé. En fait celui de Luc Ferry était une réponse à celui de Michel Serres. Michel Serres se positionnait avec le *Contrat Naturel*, vers ce que Luc Ferry appelait la Deep Ecology, l'idée que les pierres puissent être sujet de droit autant que les humains ou un fleuve ou autre. Luc Ferry critiquait ce point de vu comme étant un point de vue qui régressait par rapport à la rationalité des Lumières. A l'époque *Le Contrat naturel* m'avait intéressé car je trouvais que c'était plutôt intéressant de penser l'architecture et l'urbanisation, c'est un peu l'idée des corridors écologiques. C'est intégré aujourd'hui d'ailleurs dans les nouvelles règlementations écologiques ou les greens label que l'on trouve à Hong Kong ou au Qatar. Avec l'idée assez forte qu'il faut comprendre l'écologie du site, son humidité, par rapport à cela, cela m'avait intéressé. J'avais même fait un projet que j'avais appelé le Contrat Naturel. Dans lequel on avait travaillé au niveau des

matériaux de construction en disant que les matériaux aussi doivent aussi avoir leur propre écologie, qu'ils ont leur propre vie et que l'on ne doit pas faire dire à la pierre ce qu'elle n'est pas. Après, j'ai laissé tomber ce côté-là à cause de son côté romantique et presque à cause de son animiste. A un moment donné on est dans une forme d'altérité qui est presque anti humaniste. À un moment donné si on se dit qu'est-ce que c'est le virus ou l'Homme qui doit avoir le droit de vivre, on se dit alors que c'est l'homme que le virus. De ce point de vu là j'ai plus travaillé sur des questions ou la position de l'homme était principale par rapport à des questions de nature. C'est drôle parce que sur ces quatre livres de l'époque il y en a deux qui ont été vraiment très importants pour moi. D'ailleurs, j'avais à ce moment la écrit un texte *Est-ce que les arbres sont sujets de droit*. Il y avait un projet à l'époque l'Herzog et De Meuron qui était une petite maison ou ils déformaient la façade pour laisser un arbre passer. C'était les années 1980 je crois. Je pense que cette pensée la a eu pas mal d'impact dans le champ de l'architecture des années 1990 ou pas mal d'arbres et de verdure sont apparu dans les projets.

Léa Mosconi : Comment abordez-vous la notion de récit ?

Philippe Rahm : Je ne crois pas du tout à la question du récit. Je suis totalement contre l'idée des récits. Je pense que c'est la base même de la pensée postmoderne qui à un moment donné décide de ne plus croire aux grands récits, c'est Lyotard. C'est une invention des années 1980. Puisque les gens ne savent plus d'où cela vient le terme récit ou même narration. En même temps cela a eu beaucoup de succès et a encore aujourd'hui beaucoup de succès. C'est assez difficile de s'opposer à cela. Pour moi le récit, cela vient du doute. De ce doute postmoderne qui dit que la science est un récit, que le réchauffement climatique est un récit. C'est ce que critique Bruno Latour dans son article de 2004 quand il dit que lui était un grand défenseur des récits, un grand porteur, lui qui disait que tout est un récit que même la pensée scientifique est un récit. Il s'aperçoit en 2004 que cela a tellement bien marché que plus personne ne crois à la science, que ce sont des récits, c'est des contes, des histoires que l'on invente. Donc par rapport à cela, non je crois au contraire, qu'il ne devrait pas avoir de récit, qu'il y a un nouvel enjeu, physique, réel, matériel, scientifique, et que ce nouvel enjeu peut inventer un nouveau langage et que c'est cela l'intérêt aujourd'hui pour les architectes de travailler sur ces question climatiques. Dans les années 2000, les architectes qui faisaient des récits ont mis plein d'herbe partout, verdir l'ensemble des bâtiments, c'est ce que l'on appelle les green washing. On donne un récit, on raconte qu'on fait un bâtiment écologique alors qu'en réalité on fait un bâtiment avec de l'isolation intérieure, alors que si l'on agrandit l'isolation thermique de 5 ou de 10 cm on aurait été beaucoup plus efficace plutôt que de mettre de l'herbe partout. En fait, c'est pour moi un piège le récit. C'est comme les

architectes d'autre fois quand il y a eu le béton armé. Certains architectes habillaient le béton armé avec de fausses pierres. Cette idée de mettre du vert, des arbres, des façades végétales, de l'herbe sur le toit en réalité c'est un leurre que l'on montre au gens comme les pierres de l'opéra Garnier

Léa Mosconi : Pourtant, vous dites qu'il y a un nouveau langage qui est créé en répondant à des situations techniques, concrètes.

Philippe Rahm : Quand je dis un nouveau langage. Ce n'est pas un langage fictionnel, c'est un langage plastique. C'est un langage d'architecte, il y a de nouvelle manière de mettre l'isolation, d'ouvrir une fenêtre, de ventiler, c'est un langage technique propre à l'architecture. Ce n'est pas un langage narratif.

Léa Mosconi : Est-ce que l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 vous a influencée ? Que partagez-vous avec cette approche, qu'est-ce qui vous rassemble et qu'est-ce qui vous distingue ?

Philippe Rahm : Cela ne m'a pas tellement influencé. C'est plutôt venu après. En réalité j'ai eu une éducation architecturale au sein de laquelle ces questions-là étaient absentes. J'ai été élevé avec Aldo Rossi, et même certains modernes, La modernité Le Corbusier, Louis Khan. Ces questions-là, de contre-culture et d'architecture bioclimatique, avaient disparues. Le livre d'histoire de l'architecture que nous avions était celui de Kenneth Frampton dans lequel ou je ne suis pas sûr qu'il parle de cela. On n'avait pas d'informations par rapport à cela. Par contre, à l'EPFL, en première année, on a vu des choses sur le vernaculaire, sur des manières de construire au Yemen, sur l'inertie des murs, la ventilation des bâtiments dans les tropique. C'est une chose que j'ai acquise, mais l'intérêt que j'ai eu plus tard pour des questions climatiques n'étaient pas lié à cela. C'était lié non pas tellement à, enfin dans mes projets au départ, c'était plutôt des intérieures, je pensais les nouvelles techniques d'isolation thermique, de renouvellement d'air. Cela n'a pas du tout été lié à cela. Mais après coup, j'ai redécouvert des choses et expériences qui avaient été faites la et qui étaient très intéressante.

Léa Mosconi : Il y avait aussi une idéologie mise en place dans l'architecture bioclimatique.

Philippe Rahm : Oui alors vraiment ça, ça ne m'a pas du tout influencé. Mon point de vue était beaucoup plus lié à l'architecture elle-même. Ce qui est vrai c'est que j'ai déjà été en revanche intéressé aux conséquences sociales que pouvait avoir l'intégration des questions climatiques dans l'architecture. Tout à coup on ne dort plus

au même endroit et autre. J'ai redécouvert par exemple que l'idée d'avoir des pièces séparée, la chambre à coté et la salle de bain, nécessitant des températures et des taux d'humidité différent est quelques chose de récent et dans l'histoire de l'architecture, l'agencement des maisons n'était pas forcement comme cela. Cela m'a interrogé sur la manière dont on habite aujourd'hui qui peut être remis en question par les conséquences des nouveaux enjeux climatiques. Mais c'est plutôt la conséquence social vient après comme quelques chose que l'on découvre mais non pas comme un idéal que l'on tenterait de construire avec les moyens de l'architecture.

Léa Mosconi : Est-ce que des événements comme le sommet de Rio de 1992, le protocole de Kyoto de 1997, le sommet de la terre de Stockholm de 1972, le grenelle de l'environnement de 2007, le club de Rome de 1968, vous ont-ils marqué ?

Philippe Rahm : J'ai participé à la COP de Copenhague en 2009. J'avais fait l'exposition à l'école d'architecture de Copenhague avec l'UIA en parallèle de l'exposition officielle. C'est le catalogue de l'exposition (il présente le catalogue de l'exposition). Cet événement m'a donc marqué. Personnellement, j'ai commencé à m'intéresser à cela en 2005. Avant je m'intéressais plutôt à la question de l'énergie, de la lumière, de l'air. Et puis en 2005 cela s'est mis en résonnance avec des questions écologiques et climatiques, des questions du changement climatique qui sont apparues pour moi à ce moment-là mais pas avant. En même temps je pense qu'il faut avoir une vision plus internationale car de manière plus internationale, je pense que l'intérêt pour les architectes pour le climat est apparu en 2007 très fortement. 2007-2012. C'est là que l'on a vu plein de bâtiment en vert.

Léa Mosconi : Dans l'écriture architecturale, il y a déjà dans les années 1990 certains échos.

Philippe Rahm : Oui mais c'était un peu marginal. Si on fait les grands moments, je dirais que dans les années 1950-60, la modernité, dans les années 1970 il y a plusieurs critiques, écologiques mais aussi postmodernes, avec Aldo Rossi. En 1980 on passe au postmodernisme non critique avec des gens comme Jean Nouvel et Philippe Starck. Et le climat n'était pas vraiment présent, c'était très marginal. Les années 1950-60 c'est un peu Cousteau, l'idée d'une modernité flamboyante, on va sur la lune, dans les mers, puis la crise du pétrole de 1973, à partir de ce moment-là, la modernité héroïque des années 1950-60 s'arrête, il y a plusieurs critiques avec les critiques européennes plutôt historiques et des critiques plutôt politiques ou écologiques notamment aux Etats-Unis. Il y a la fin de la modernité, vers 1973-1979, puis après à partir des années 1980, ça repart, le truc de l'argent, les bâtiment qui racontent des histoire, de nouveaux des accès facile à l'énergie, le prix du pétrole

n’est plus un problème, alors qu’avant, fin 1970-début 1980, cela impacte par exemple la taille des fenêtres, on voit bien que les fenêtres chez Boffil ou Aldo Rossi sont plus petites car sinon c’était trop cher à chauffer. Moi quand j’étais étudiant il n’y avait aucun intérêt dans les magazines ou dans la critique architecturale pour le climat ou l’écologie. C’est revenu en 2005-2006 avec la question du réchauffement climatique. Après il y a toujours eu des gens qui font des choses mais ce n’était pas des grands moments de l’histoire.

Entretien Augustin Rosenstiehl
Architecte, co-fondateur de SOA
Juillet 2015

Je rencontre Augustin Rosenstiehl à l'été 2015 ; il fait partie des jeunes architectes qui revendique une démarque écologique ancrée dans un discours structuré. L'agence qu'il a co-fondé, SOA, affirme mener dans ses murs des recherches en agriculture urbaine.

Léa Mosconi : Vous faites vos études à la fin des années 1990 au début et des années 2000. C'est à ce moment-là que la notion de développement durable émerge en architecture, qu'elle se développe et qu'elle se médiatise. Est-ce que ce contexte vous a influencé ? Est-ce qu'il a orienté votre démarche d'architecte et votre position intellectuelle ?

Augustin Rosensthiel : En fait, moi, j'ai été confronté à deux images quasiment opposées. Celles de l'architecture et de l'environnement que j'avais découvert pendant mon master d'ethnologie, montrant plutôt l'architecture comme une réinvention du monde et une espèce de déplacement des choses. C'est-à-dire que l'animal devient une architecture, les choses ne sont plus ce qu'elles sont, elles sont réinventées. C'est une façon d'être dans le monde, d'inventer une place dans le monde. Et je n'ai pas du tout appris l'architecture comme un nid, ou comme un prolongement du corps physique. Et quand je suis arrivé dans les études d'architecture dans les années 2000, j'ai découvert au contraire une architecture de l'évanescence et un petit peu de la disparition. Donc avec une posture complètement opposée, et une place pour la nature différente. La nature aurait pris un petit peu la place de l'homme dans cette architecture. Elle est dans les bâtiments, elle a la place de la narration, les choses ont glissé, mais on va dire que plutôt ici ce n'est pas la nature qui a été réinterprétée pour faire le monde, ce n'est pas une nature encodée, c'est une nature qui est ce qu'elle est : ce sont des arbres dans un atrium désert. C'est comme ça que moi j'ai découvert le monde de l'architecture, contemporain de ces années-là. C'est une généralité parce qu'évidemment on est tous des gens qui font des choses différentes. La question environnementale était déjà posée.

Léa Mosconi : D'accord. Et vous étiez influencé par le travail d'Augustin Berque à cette époque ?

Augustin Rosensthiel : Non.

Léa Mosconi : Vous intéressiez-vous durant vos études à l'architecture bioclimatique des années 1960 et 1970 ?

Augustin Rosensthiel : Non, étudiant pas vraiment. On avait des cours de développement durable, probablement les premiers de l'histoire des écoles d'archis. Et c'était très variable, il y avait de la technique et puis parfois on montrait un bâtiment, des approches très différentes, des techniques, des savoir-faire ancestraux, de l'inertie aux mécanismes extrêmement complexes de façades allemandes, de façades respirantes, double-peaux. Il y a une époque aussi de la double-peau. C'est surtout ça qui a marqué ces années. L'architecture de feuilles superposées les unes aux autres.

Léa Mosconi : Et c'était quel enseignant ? Vous vous souvenez ou pas du tout?

Augustin Rosensthiel : Je suis très mauvais en noms c'est une catastrophe. Il s'appelait Siko… Bossiko… Besiko…

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez été influencé (vous étiez très jeune), mais est-ce que vous avez entendu parler du sommet de Rio de 1992 ? Est-ce qu'à ce moment-là ça a fait un petit peu écho ? J'imagine que vous aviez 18-19ans.

Augustin Rosensthiel : Non, mais la première chose qui a raisonné c'est le smiley nucléaire entre l'épisode de Casimir et de Capitaine Flamme. Ma première idée, vision, représentation de l'écologie ça a été une prise de conscience de la présence de l'homme sur la planète et la question énergétique. Bien avant le sommet de Rio. Je pense que, même pour moi, ma génération est baignée dans une couche nucléaire. C'est-à-dire quelque chose qui a changé le rapport à l'environnement. Une menace latente, qui est là, qui est invisible, qui coupe le lien de la relation entre l'Homme et la planète. Mais non Rio, enfin je connais mais pas vraiment bien.

Léa Mosconi : et le Sommet de Kyoto ?

Augustin Rosensthiel : Kyoto, bien sûr. Kyoto a été très médiatisé. Après je ne peux pas en parler beaucoup.

Léa Mosconi : Et le Grenelle de l'environnement ?

Augustin Rosensthiel : Oui. Pareil que pour Kyoto.

Léa Mosconi : Est-ce qu'il y a un caractère générationnel dans cette appropriation de la question écologique par les jeunes architectes ?

Augustin Rosensthiel : Moi alors ce qui m'intéresse c'est le commun. C'est ça mon cheval de bataille à moi. Avant de faire des études sur la l'agriculture, je faisais des études sur les prisons (et je continue à en faire d'ailleurs). Et là je regarde un petit peu cette question des communions, mentalités. Mais le rapport avec tous ces sujets-là c'est le commun. Je suis un anti « Vivons ensembles » et toutes ces histoires qu'on entend aujourd'hui, et je défends le bien commun ou la chose commune. C'est par exemple : la justice et la prison c'est une chose commune. L'alimentation, la nature dans la ville, est un bien commun. La capacité d'une société à fabriquer des monuments est une histoire commune. C'est ça qui m'intéresse. Je ne suis pas un illuminé de la question écologique. Il y en a qui sont formidables. Je ne suis pas un passionné de la question écologique, je suis un passionné de la question du commun.

Léa Mosconi : En parlant de la ferme Tridi, vous dites que quelque part son implantation a un caractère monumental dans la manière dont elle doit, par rapport à la lumière, s'implanter. Et c'est étonnant parce que les architectes en général (enfin ceux que je rencontre) la question du « monument » est presque taboue. Comme aujourd'hui presque la question même du « beau ».

Augustin Rosensthiel : Ah pas du tout. Le « beau » ce n'est pas du tout tabou, et le monument ça me fascine. J'ai beaucoup de mal à m'y mettre mais j'ai fait beaucoup de lectures et d'idées. J'ai commencé à faire un peu des dessins, etc. J'ai envie de m'amuser un peu, parce que j'ai beaucoup de choses hyper sérieuses, un peu politiques. Et je me suis dit que la question du monument, comme elle était très taboue aussi contrairement à la question de la justice ou j'ai fait beaucoup d'interventions, et en général ça se passe beaucoup mieux qu'avec l'agriculture, mais quand même parfois c'est un peu chaud.

Léa Mosconi : pouvez-vous préciser ?

Augustin Rosensthiel : Oui parce que j'atteins des niveaux professionnels de la justice, avocats, détenus, etc. Mais tout le monde est d'accord ; tout le monde

comprend que la culture architecturale améliore les questionnements. Mais seulement moi je ne suis pas dans le même milieu. L'agriculture c'est l'horreur.

Léa Mosconi : Ah oui ? Pourquoi ?

Augustin Rosensthiel : Parce que vous recevez des lettres d'insultes où on vous dit que c'est complètement idiot. Mais bon, mais c'est normal, c'est le bon sens agricole. Beaucoup de gens se sentent investis d'une connaissance en disant : « Mais qu'est-ce que vous racontez ? Vous marchez sur la tête mon pauvre, vous faites du mal… ». Et surtout beaucoup de gens n'ont pas compris que moi je ne vendais pas des solutions. J'ai fait une recherche longue, qui aboutit à quelque chose de très précis dans ce travail-là que je vais vous montrer. Mais pour revenir à votre question sur le monument, qui est aussi une question du commun, alors là je ne vais pas me priver. Je pense que le monument du futur est un monument naturel fabriqué par l'homme, c'est comme ça mon idée. Et comme un équipement à rien faire, pour le loisir, le songe, je ne sais pas quoi. En même temps, dont l'usage serait aussi une des motivations. L'usage d'un monument où on ne fait rien, comme un équipement à rien faire. Mais il y a déjà des arbres qui sont classés monuments, le monument célèbre un objet ou une chose est dite monument à partir du moment où évidemment elle commémore un fait historique, elle peut devenir monument en étant un élément de la nature, un très vieil arbre classique est dit comme un « monument », dans la « liste des monuments », sur la « carte des monuments ». Et puis après il y a les bâtiments remarquables pour leurs échelles ou leurs qualités.

Léa : Non, c'est vrai. Avez-vous lu *Nous n'avons jamais été modernes* du philosophe Bruno Latour ?

Augustin Rosensthiel : Je ne l'ai pas lu.

Léa Mosconi : Et bien dans ce livre, Brunon Latour, évoque une constitution moderne qui serait basée sur la dissociation nature-société, terre-ciel, humains-non humains. Et donc il évoque la chute des modernes, et donc des hybridations qui se créent entre nature et société.

Augustin Rosensthiel : Il annonce la chute de ces hybridations ?

Léa Mosconi : Non, on pourrait dire qu'il annonce la chute d'une société fondée sur la dissociation nature-société ; Certains de vos projets, que ce soit les fermes sur les toits ou même la manière de penser l'agriculture urbaine, il se

joue aussi cette question de l'interpénétration des éléments dit « naturels », et la ville.

Augustin Rosensthiel : Moi quand j'ai observé au tout début justement les choses glissaient les unes sur les autres. C'est-à-dire la nature devenait architecture, ou l'architecture disparaît pour mettre la nature à la place de l'homme. Ça m'a beaucoup interpellé et mon point de vue c'est que cette attitude annonce une ère de la dématérialisation. Et cette ère de la dématérialisation nous trouble et en même temps elle est fascinante. La dématérialisation embarque avec elle un champ extrêmement large du monde. Evidemment il y a des choses qui vont revenir dans le champ concret. C'est ma vision. Je pense qu'il y a beaucoup de choses qui deviennent immatérielles et puis qui ne sont pas vraiment immatérielle, qui reviennent dans le champ concret, comme une terrasse de café reste une terrasse de café, on ne va pas boire un coup sur un truc virtuel. Il y a des choses qui s'en vont dans l'immatériel et il y a des choses qui ne s'en vont pas dans l'immatériel. Je ne pense pas que la nature vienne remplacer ces trous, mais par contre je pense que cette agriculture et cette nature se reformulent pour justement accompagner le retour d'un certain nombre d'activité et de commerces dans le champ concret. Et Romainville ce n'est pas une volonté de mettre ça sur les toits, ça a été une demande de la mairie. C'est un sujet, moi je suis architecte on me demande de faire un truc sur les toits, moi ça me va. Mais cette posture-là n'est pas du tout celle qui me semble le plus intéressante et j'avais développé d'autres positions et ce n'était pas possible. Par contre ce qui est intéressant dans Romainville c'est que tout a été dimensionné autour de l'Homme. Chose qui est redevenu aussi un peu concret. L'agriculture urbaine ce n'est pas immatériel, c'est quelque chose qui doit être dimensionné et qui doit avoir une réalité concrète bien précise. Je ne pense pas que l'agriculture et la ville soient vouées à se mélanger comme un mille feuilles, mais je pense par contre qu'en fédérant un certain nombre d'activités, une ferme urbaine ou une exploitation agricole, ou un certain usage de la nature peut reformuler la place des usages et du commerces et des échanges dans l'espace urbain. Et re-spatialiser les communs. Moi je suis un amoureux de la rue, je n'arrive pas à concevoir dans ma tête un espace politique sans rue. Je n'y arrive pas. J'ai l'impression que cette chose-là ne peux pas ne pas exister, enfin c'est comme ça que je me représente l'espace. Pour moi la nature et l'agriculture, c'est-à-dire les richesses de la nature, de ce que produit la nature, ont une place en ville dans la mesure où elle fédère des économies et elle redevient un peu une ligne rouge, ou un fil conducteur pour créer une vie sociale et fédérer des commerces, etc., comme l'a fait la rue de la ville équipée, faubourienne, etc.

Léa Mosconi : D'ailleurs ça rejoint aussi le Haut Moyen-Age qui a ramené des terres agricoles dans la ville et qui avait une vision très nourricière de la ville. Et

quelque part votre position fait écho à une histoire de l'architecture qui a toujours…

Augustin Rosensthiel : Ah mais de toute façon Paris s'est implantée sur un des meilleures terres au monde, il n'y a pas meilleures terres que les terres d'Ile de France, mais de toute façon c'est toujours comme ça. La solution elle est là à la base, c'est-à-dire il y a des villes qui sont implantées sur des postes frontières, au bord de la mer, des villes forteresses, mais les autres villes elles sont toutes implantées là où ça produit le mieux. Enfin elles ont toutes marchée et cartonnée parce que… voilà ! Cette contradiction elle est à l'origine, elle est superbe. Mais moi je pense qu'elle doit toujours se régler dans un espace politique, qui est celui de la rue. Et que la problématique c'est la problématique du sol rural, arable, et la problématique du sol politique qui est celui de la rue. Sans rue il n'y a pas de manifestations et pas de désaccord. Dans le projet des modernes je ne sais pas comment on fait pour renverser…

Léa Mosconi : Et je me demandais, le travail que vous faites dans des programmes qui sont assez exceptionnels, qu'on vient d'évoquer, que ce soit Romainville ou même dans vos recherches, comment est-ce que vous arrivez dans des programmes plus conventionnels, que ce soit d'écoles, de crèches ou autre à extraire des petites choses ?

Augustin Rosensthiel : Mais il y a des choses magnifiques, mais des toutes petites choses. Alors c'est de faire de la qualité architecturale une question centrale. Ça s'est valable pour toute la région et pour tout le territoire. Il ne suffit pas de dire forcément : « Il ne faut pas faire de lotissements » ou « Il ne faut pas… ». On n'a pas besoin de dire ça. On a besoin de dire, de montrer aux politiques autour des images de bourgs ce que c'est que la qualité architecturale, pour qu'ils puissent mettre en place… et quelles sont les constitutions de cette qualité architecturale. Hors on partage avec les Janin l'idée que le projet d'architecture rural, et dans le péri-urbain, il doit intégrer les réflexions des paysagistes, des agriculteurs, et que cette question qui est une question d'architecture (parce que c'est ça le plus important) mais qui doit être traitée et organisée, non pas seulement avec des SCOT et des PLU, qui sont incapables de contrôler cette qualité, mais avec des paysans, des paysagistes, etc. Et d'amener cette culture de l'architecture parce que c'est une question commune très forte.

Léa Mosconi : D'accord. Et est-ce que vous sentez les politiques réceptifs au discours que vous tenez ?

Augustin Rosensthiel : Moi j'ai vu le ministre avec quatre maires, ils m'ont dit : « Bon voilà on va d'abord écoutez les maires. ». Et les quatre maires ils nous ont parlé que d'architecture, avec le ministre de l'agriculture. Cinquante maires pour cette question des bourgs : disons que l'avenir de l'agriculture était liée aux bourgs ; moi c'est ce que je raconte dans « Pavillons » de la France, c'est-à-dire pas d'agriculture telle qu'on la souhaite, c'est-à-dire qui produit mieux, mais à la fois industrielle, et en même temps une agriculture de la diversité avec des sols vivants, c'est-à-dire ce n'est pas du tout ce qu'on fait aujourd'hui, sans campagne habitée, sans école dans les bourgs, sans commerces, sans business, sans campagne habitée. Une campagne désertée, dédiée à l'agriculture. Sans regard et donc sans intérêt.

Léa Mosconi : Est-ce que penser l'agriculture urbaine en ville, ramener la production en ville ce n'est pas délaisser la campagne comme potentielle de production ?

Augustin Rosensthiel : Non, non. Je vais vous expliquer pourquoi. En fait c'est hyper simple. Bon d'abord la ville, le centre-ville c'est tout petit d'accord. Puis si on en ramène c'est une fois ou deux, puis bon la périphérie et la campagne. Ce qu'on veut dans notre réflexion des bourgs (et pourquoi amener la question de l'architecture dans les bourgs ?) parce qu'en fait la question pour nous c'est la capacité du centre-ville ou de la métropole à reconnaître le bourg, à s'identifier et à se reconnaître. Pas seulement à se poser en opposition comme les architectes adorent, comme à San Gemiliano vous avez la VILLE, et puis la campagne. La campagne il n'y a même pas… il y a une maison qui traine, on ne considère même pas le bourg. Voilà une position tout à fait monumentale. Et dans San Gemiliano il n'y a pas d'arbres, y a pas de salades, on en a pas besoin. Et là quand je dis : « L'enjeu d'un bourg », d'un bourg qui souffre tous les mots on en a parlé et d'une métropole, pour qu'ils se reconnaissent il faut qu'il y ait des choses en commun. Et faire… les frères Janin font de l'urbanisme agricole dans les bourgs. De la même manière que nous on fait faire de l'urbanisme agricole dans le même quartier. On a un projet, on s'est rendu compte, très proche (je vous enverrai ça) où on a fait un espace public… ça s'est à Paris dans le 19ème, c'est un concours qui a eu lieu, qui n'a pas marché pour nous mais… où on a une exploitation agricole, et l'espace public est traité par un verger qui est exploité par un agriculteur. Donc l'agriculture s'est adossée à un certains nombres d'activité, et des activités qui ont un rapport avec la rue. Donc c'est un sol qui produit et qui fédère des commerces et des boutiques et une rue et un espace public, et en même temps ces métiers se diversifient aujourd'hui, mais sont professionnels. Et tout ça pour vous dire que, si vous regardez les images de Fabriques ils ont des petits villages et dans la rue il y a aussi des vergers plantés, et il y a des moutons et un petit chemin qui passe. Et ils essaient de faire des projets d'architecture, mais d'architecture

contemporaine, simple, sobre, bien. Donc on voit de l'architecture et un espace public, et un commun qui est agricole, mais qui fédère aussi. Cela donne un langage commun, c'est-à-dire une capacité à reconnaître des questions communes. Et ce qu'on veut, nous, c'est accompagner des urbains qui vont être demain des agriculteurs et qui vont s'installer dans une nouvelle forme d'agriculture. Et on souhaite que lorsqu'ils vont s'installer dans les bourgs ils reconnaissent aussi les caractéristiques et les fonctions urbaines de la métropole, à savoir l'architecture, le fait d'être connecté, le fait d'être dans un environnement qui n'est pas disjoint ou complétement étranger à ça. Donc c'est ça l'intérêt de fabriquer de la rue autour de ces questions-là, même si on n'en a pas fondamentalement besoin. Et si on était à la gare … ça serait probablement autre chose. Ça serait probablement un relaie ou un embrayeur pour des réseaux, pour qu'au final il y ait autre chose que la grande distribution qui arrive pour nourrir les gens de ce quartier, parce que cette exploitation-là c'est bien elle produit, elle ne produit pas un peu, elle produit bien, mais c'est que dalle pour la ville. Il faut beaucoup plus. Donc c'est fabriquer des réseaux économiques entre le territoire rural et la métropole, de proximité, pas seulement «Je fais partie d'une AMAP, du vivre ensemble, de la démarche personnelle, de tout ça… ». Non c'est le commun qui est mis en réseau et après moi je peux ne rien penser de tout ça mais quand même bénéficier de tout ça. Je n'ai pas besoin de me dire : « Putain je ne suis pas à l'heure, il faut que j'ai une IPhone, il faut que je fasse parti d'une AMAP, il faut que je mange BIO, il faut… aller courir… ».

Léa Mosconi : C'est le commun plutôt que le communautaire.

Augustin Rosensthiel : Voilà. Et donc on voudrait montrer des images de bourgs qui soient des images métropolitaines et qu'elles aient ça en commun, plutôt que la maison Phoenix et l'immeuble dégueulasse qui finalement… elles finissent par l'avoir en commun.

Léa Mosconi : Oui c'est intéressant.

Augustin Rosensthiel : Et je pense que c'est très angoissant de ne pas arriver à matcher une image du futur et une image réelle. Et je pense que c'est pour ça aussi que les jeux vidéo cartonnent, les séries télévisées cartonnent… parce que dans les séries télévisées, dans les jeux vidéo, il y une cohérence totale entre le récit, l'action et le paysage. Et le paysage est quasiment un acteur de cette action. Et là, les gens, je pense qu'ils sont vachement rassurés parce que tout coïncide.

Léa Mosconi : Quel héritage constitue pour vous le mouvement moderne ?

Augustin Rosensthiel : J'avais une expression pour les architectes du mouvement moderne, et je les appelais les « Salauds » moi.

Léa Mosconi : Ah d'accord.

Augustin Rosensthiel : Mais après j'adore le mouvement moderne pour plein de choses, évidemment.

Léa Mosconi : Oui, mais vous avez une distance critique.

Augustin Rosensthiel : Mais sur le territoire, sur la rue, socialement, tout ça je trouve que c'est… J'aime bien les Smithson, avec leur rue et plein d'autres choses… Mais je veux dire la mort de la rue pour moi ce n'est pas possible.

Léa Mosconi : Et vous avez vu le post-modernisme comme une solution et un regard intéressant ou comme quelque chose qui justement prolongeait juste par l'absurde des rêves ?

Augustin Rosensthiel : Non, le post-modernisme : C'était fini.

Léa Mosconi : Parce que moi mes étudiants ils s'intéressent au post-modernisme maintenant. C'est drôle de voir les choses…

Augustin Rosensthiel : Oui c'est pas mal, c'est vintage. C'est comme porter un sweatshirt des années 1980.

Léa Mosconi : C'est vrai.

Augustin Rosensthiel : C'est pour faire des casquettes en disant : « C'est cool. ». Non je dis ça, je juge rapidement, je n'en sais rien. Non, je ne suis pas du tout capable de juger le mouvement moderne, je ne suis pas du tout assez cultivé pour le faire. Je peux juste dire que j'aime beaucoup la simplicité. Ne me sentant pas appartenir à un corps ancestral d'architecture, j'aime beaucoup cette posture simple et légère, qui sonne très libre. Mais ce que je n'accepte pas c'est la disparition de la rue. Je pense que c'est une solution… c'est la vraie utopie dure.

Léa Mosconi : D'accord, merci beaucoup pour tout ça.

Entretien Jean-Philippe Vassal
Co-fondateur de Lacaton et Vassal
17 février 2015

L'entretien se déroule dans l'atelier de Lacaton et Vassal dans le 10e arrondissement de Paris. Jean-Philippe Vassal me reçoit pendant prés de deux heures et aborde avec bienveillance mes questions et plus largement ma recherche. Néanmoins, obtenir un entretien a été difficile j'ai envoyé de nombreux mails de sollicitation pendant plusieurs semaines.

Léa Mosconi: Vous avez fait vos études à la fin des années 1970, vous êtes diplômé en 1980. En architecture, l'essoufflement du mouvement modernes déjà perceptible dans les années 1960 s'affirme dans les années 1970, avec dès le début des années 1980 l'arrivée tonitruante du postmodernisme. Les décennie 1960 et 1970 sont aussi marqué par l'intérêt des architectes et étudiants en architecture pour l'architecture bioclimatique, faisant entrer la question de l'Energie dans le champ de la pratique architecturale, amplifié dans les années 1970 par les deux chocs pétroliers. Est-ce que ce contexte, ces questionnements, ces débats, vous ont influencé dans la construction de votre démarche d'architecte ?

Jean-Philippe Vassal : Oui certainement mais en même temps sans y avoir vraiment réfléchi à l'époque. Rétrospectivement, je pense que oui, il y avait quelques choses. J'y repense maintenant. Mais à l'époque nous étions peut être plus, enfin on, je veux dire Anne ou des gens avec qui nous avons travaillé, on ne se positionnait pas de façon particulière par rapport à la modernité et à la postmodernité. Je pense qu'il fallait plus de recul pour cela. Par contre nous étions assez branchés dans la question de l'écologie, la question des énergies douces. C'était plutôt ce qu'il se passé sur la côte californienne, les dômes géodésiques, les charpentiers américain, les gens qui bidouillaient des projets, des maisons passives. C'étaient les hippies.

Léa Mosconi : la contre-culture américaine vous a influencée ?

Jean-Philippe Vassal : oui beaucoup. J'étais très intéressé par cela.

Léa Mosconi : Il y a un livre qui est sortie l'année dernière sur ce sujet. Go West de Caroline Maniaque, c'est sur l'influence de la contre-culture américaine sur les architectes français.

Jean-Philippe Vassal : Je me souviens nous avions un livre fantastique qui s'appeler « Biodom » deux, qui montraient comment les américains faisaient des dômes géodésiques, avec Bukminster Fuller, dans les bois, avec des poils en bois, des stockages de chaleurs dans les pierres, des bidon d'eau qui récupéraient du soleil et faisait chauffer l'eau, des murs trombes, il y avait même des ingénieurs dans la région bordelaise qui avait des prototypes de maisons solaires. J'ai toujours aimé cela. Toute cette partie-là me fait dire que les architectes, à mon avis, se sont toujours intéressés à ces questions-là : de confort, de plaisir, d'essayer d'inventer, d'essayer de ne pas dépenser trop d'énergie, d'essayer d'être responsable de ce que va payer son client au niveau de son chauffage, de son fonctionnement de son électricité. C'est bizarre qu'aujourd'hui on ait l'impression que ce sont les ingénieurs qui pilote ça. Alors que c'est plutôt une question d'architecte de réfléchir à cela avec la subtilité et la souplesse nécessaire pour non pas réfléchir à cela de façon standardisée mais réfléchir à cela de façon très précise, ponctuelle, contextuelle, en fonction des environnements. De pouvoir dire dans telle situation la thermique ne sera pas si importante que l'acoustique ou autre. De gérer ces questions techniques de façon sensible et non de façon systématique ou normalisée. Il n'y avait pas de RT 2012 ou autre mais c'était bien mieux.

Léa Mosconi : Avez-vous eu au cours de votre formation des cours sur l'architecture bioclimatique ?

Jean-Philippe Vassal : Pas vraiment. C'était plutôt des recherches un peu en marge. Des choses que l'on trouve à la bibliothèque. Il y avait quelques cours. Mais je me rappelle plus d'une sorte de petit groupe d'étudiants qui s'intéressait à cela, qui s'informait, qui allait voir la bibliothécaire pour trouver les bouquins. Quelques enseignants mais pas plus que cela.

Léa Mosconi : Des événements comme le Sommet de la Terre de 1972 à Stockholm, les chocs pétrolier, la catastrophe de Tchernobyl de 1986, le Sommet de la Terre de Rio de 1992, le Protocole de Kyoto de 1997, le grenelle de l'environnement 2007 vous ont-ils marqués ?

Jean-Philippe Vassal : Notre conscience de l'environnement est au cœur de notre pratique. La question d'être bien, de l'espace elle ne fonctionne qu'avec l'idée de confort et de plaisir. C'est à dire que l'espace soit habité, vécu. Par rapport à cela la

qualité de l'air et de la lumière, pour n'importe quel espace, elle est essentielle. Que ce soit pour une simple maison, pour un collectif de maison, pour un immeuble de logement, ou encore pour un quartier. Ce que nous revendiquons du mouvement moderne, c'est cette idée d'habiter, d'être dedans. Par rapport à cela, l'air que les habitants respirent est essentiel, et cela dans des contextes très variables et différents. Donc nous pensons que c'est la base de l'architecture. Donc c'est au cœur de la chose. On travaille le climat, le climat nécessaire autour de l'individu, qui se protège, qu'il bénéficie du soleil, ou du bruit de la pluie, ou qu'il n'entende plus le bruit de la pluie s'il ne veut plus l'entendre. Cette idée d'être en harmonie et en interface précis avec l'environnement on trouve que c'est essentiel. A toute échelle et dans tout climat, et dans toute région. Je pense que ce qui m'a encore plus pousser à analyser cela de façon encore plus fine c'est que je suis partie après mes études durant cinq ans dans le désert du Sahara ou finalement, des situations climatiques extrêmes font bien comprendre la question de l'habitat. L'habitat dans le désert, l'habitat en paille, l'habitat en terre. Comprendre ce qu'est l'habitat réellement. Est-ce que la maison est le lieu où l'on protège ce que nous avons de précieux ? Est-ce que la maison c'est l'espace intérieur plus ce que nous avons qui l'environne ? Là je crois que par rapport à ce que j'avais appris à l'école j'ai découvert une autre situation pendant cinq ans à réfléchir sur d'autre question, sur le climat intérieur, sur l'inertie des matériau, de lumière, de qualité de la lumière, de filtrage de la lumière, de courant d'air, au travers de choses très simples, que ce soit des paillote en paille ou que ce soit la maison tropicale de Prouvé.

Léa Mosconi : Anne Lacaton était avec vous ?

Jean-Philippe Vassal : eEle est venue me voir mais elle est restée à Bordeaux. L'expérience du Sahara était très importante pour moi pour penser la question du Climat et de l'habitat. Après on revient en Europe, on a appris et compris des choses, on les transferts, on les adapte à un nouveau climat et une nouvelle société. C'est intéressant d'avoir vu cette situation extrême. La curiosité quand on découvre des sociétés fait que lorsque l'on revient ou nous étions nous avons cette grille d'analyse qui nous enrichit.

Léa Mosconi : Le dispositif de la serres vous intéresse-t-il par pour des caractéristiques économiques, sociales ou climatiques ? Quelle est la dimension qui prédomine ?

Jean-Philippe Vassal : Ce sont les trois. Cela va ensemble toujours. C'est toujours mixé et mélangé. Mon diplôme portait déjà sur les Serres. En partant en Afrique, c'est sûr que les serres ne sont plus trop d'actualité. Mais elle se transforme en ombrière.

Un mécanisme à faire de l'ombre. C'est bien car globalement, dans un même espace, un dispositif peut faire de l'ombre ou bien produire de la chaleur. Mais c'est vrai que dans mon diplôme il y avait l'intérêt pour les serres et l'intérêt pour une sorte d'espace intermédiaire, entre l'espace totalement privatif et l'espace extérieure. C'était prendre la serres comme une sorte d'intervalle entre le très privé et le très public. Et puis à une échelle plus grande, c'était les grande serres et les jardins botaniques. L'architecture du 19e avec tous ces projets de grande serres, Crystal Palace. Cela participait un peu à cela, cette façon que peut avoir une ville de dire "je ne fais que des plantes rares, tropicales, équatoriales, de comprendre le climat dans lequel je suis pour modifier ce climat pour qu'il soit compatible avec des fleurs qui viennent d'autre pays. Cette question-là je la trouvais très intéressante. Je trouvais intéressante de la réadapter, de la mixer et de la mélanger avec la question de l'habitation.

Léa Mosconi : sur quoi portait votre diplôme ?

Jean-Philippe Vassal: Je crois que le titre général était "végétal dans la ville", je m'étais tournée vers la question des espace intermédiaires et des serres.

Léa Mosconi : Vous l'avez fait seul ou avec Anne Lacaton ?

Jean-Philippe Vassal : Seul.

Léa Mosconi : Et le diplôme d'Anne Lacaton portait sur quel sujet ?

Jean-Philippe Vassal : Son diplôme portait sur une petite ville d'Aveyron. Un projet de transformation. A vérifier.

Léa Mosconi : Vous évoquez dans différents projets la mise en place de dispositifs de gestion bioclimatique, par ailleurs, vous évoquez aussi des dispositifs intelligents. Néanmoins vous ne semblez pas non plus être porté sur une performance énergétique associée à l'accumulation de dispositifs techniques. Cette question divise les architectes qui s'intéressent à l'écologie, certains prônant une technologie qui nous sauverais et créer des maisons passives, et de l'autre une dépendance limitée à la technologie et un travail sur des dispositifs plus légers. Comment vous positionnez-vous ?

Jean-Philippe Vassal : Ma position est claire. Je crois assez au *Less is More*. Mais poussé dans ces derniers retranchements. Réadapté. Le *Less is more* de Mies, bon 80 ans plus tard, *less is more* c'est moins de sophistication, moins de coût, c'est s'adapter à des situations, travailler avec l'existant. C'est travailler pour le minimum.

Les dispositifs de serres nous intéressent pour cela. On a laissé les dispositifs architecturaux classiques et on s'est tourné vers les dispositifs utilisés dans l'agriculture ou l'horticulture. Nous sommes allés voir des entreprises qui travaillent sur des roses au Kenya ou en équateur qui couvre 10 000 m2 de roses. Ils ont besoin d'un matériel de très grande précision et d'une grande fiabilité et d'un matériel simple, robuste et économique. Il y a une époque où nous allions régulièrement au salon des fruits et légumes pour discuter regarder un peu quelles étaient les matériaux utilisés. Nous nous sommes inspiré de cela en se demandant quel transfert nous pourrions faire de cette technologique à la fois efficace et économique dans le domaine de l'architecture. Finalement la thermique n'est pas seulement à destination des plantes mais aussi des gens. Finalement on se rend compte que l'on fait plus d'effort pour les roses que pour les gens. C'est très précis. Dans une grande exportation ou l'on vend des roses. Pour que les roses soient belle et qu'on les vende il faut tant de degrés, d'humidité, d'aire, qu'a aucun moment qu'une goutte d'eau ne tombe sur la fleur ce qui risquerait de l'abimer. Il y a une exigence. Tout cela peut être domotisé avec des dispositifs simples. Il y a une science et une connaissance de cela qu'il peut être intéressant de comprendre pour voir comment l'adapter à des dispositifs plus liés à l'architecture ou à l'habitat ou au bâtiment. On a toujours utilisé ces dispositifs-là : au Palais de Tokyo, à l'école d'architecture de Nantes, au FRAC de dunkerque, quelques soit l'échelle du bâtiment ce sont des dispositifs que nous pouvons adapter utiliser. Ce sont presque des ready made, des dispositifs standards que nous utilisons tel quel. Nous savons que si nous commencions à les modifier trop ils perdent de leur efficacité.

Léa Mosconi : Quel est votre regard sur l'émergence des labels au cours des années 2000 dans le champ de la production architectural ?

Jean-Philippe Vassal : C'est emmerdant mais il faut faire avec. Cela fixe des objectifs. Ce qui est le plus ennuyeux c'est que derrière cela il y a toujours une standardisation des systèmes et presque même du produit final. C'est à dire que c'est un ensemble de donnée qui au fur et à mesure définisse un habitat ou une maison de façon systématique et standardisé. Nous avons toujours voulu comprendre les objectif, de toute façon quand il y a des règlement à appliquer il faut les appliquer sinon on perd son temps à lutter contre des moulins à vent. Il faut essayer surtout de comprendre quels sont les objectifs. On peut être tous d'accord qu'il faut économiser de l'énergie. Mais si pour autant on doit vivre dans des prisons je ne vois pas trop l'intérêt. On essaie de comprendre de voir les différentes réglementation, comment est-ce que l'on peut continuer à militer pour un espace et une architecture que l'on aime bien qui est en gros celle qui fait référence au mouvement moderne, au *case studie house*. Dans les années 1950 aux USA qui sont de logements sociaux.

Léa Mosconi : Si l'on revient à la maison Latapie, qui est livrée en 1993. Si l'on constate dans les année 1990 un intérêt du politique et de certains intellectuels pour l'environnement avec divers sommes et autre, il faut attendre le début des année 2000 pour que la question énergétique émerge dans le champ de l'architecture. Vous faites revenir la question de l'architecture bioclimatique par la Maison Latapie, dans ce milieu des années 1990. Quelle a été la réception par les architectes, les médias d'architecture, les maitres-d 'ouvrage ?

Jean-Philippe Vassal: La Maison Latapie c'est surtout ce qu'il s'est passé après qui nous a surpris. Quand on l'a fait on n'avait pas beaucoup de boulot et nous étions prêts à travailler un an, deux an, faire un premier projet qui ne s'est pas fait pour l'histoire de trois milles euros en trop. Des clients aussi extraordinaires, qui nous faisaient confiances, qui étaient très tristes que ce premier projet ne se fasse pas car il n'était pas dans leur budget. Le budget était une chose importante pour eux, nous comprenons très bien cela et nous le comprenons toujours très bien. L'idée de l'économie est une choses importante. En revanche ce n'est pas parce que l'on pense la question de l'économie que l'on réduit ses ambitions. Donc nous avons fait ce projet, la Maison Latapie, avec ces gens-là. On était étonné ensuite de voir l'intérêt pour la maison. Cet intérêt il était surtout présent au départ du côté des artistes. Du milieu de l'art contemporain. Les confrères, je ne sais pas. Bien après mais sur le moment je ne sais pas.

Léa Mosconi : C'est une référence aujourd'hui dans le milieu de l'architecture aussi.

Jean-Philippe Vassal: Oui mais c'est vraiment venu après. Ce qui était important c'était ce prix minimum, cette générosité d'espace, et l'idée de luxe pour des gens qui n'ont pas beaucoup d'argent. Et cette idée de responsabilité d'architecte aujourd'hui de travailler pour tous ces gens qui méritent de beaux espaces et qui n'ont pas forcément des budget qui fait que les architectes d'aujourd'hui ce ne sont pas seulement les gens qui construisent pour ceux qui ont des superbes terrains, beaucoup d'argent ou des banques à construire. L'architecture doit être en accord avec l'idée de démocratie, et l'idée que l'espace et le luxe doivent être accessibles. On a beaucoup appris avec cette maison, sur l'économie, le prix, sur la question du climat mais aussi sur le plaisir qui vient avec la question du climat. Faire une serres de 60m², qui est bien exposé à l'est, qui prend le soleil, qui va chauffer la maison, qui va donner de la liberté, qui va se combiner avec un certain nombre d'espace qui vont les uns avec les autres interagir avec cette serres qui va donner une géographie d'habitabilité suivant les saisons, les moments, les humeurs qui seront différents. Cette idée d'être

heureux dans une maison, de profiter des espace et des libertés. Quand on avait fait cette maison on avait imaginer la serres comme un jardin tropicale et puis les Latapie quand ils ont vu la serres ils ont mis les sofa, les fauteuils, les tapis, les armoires. Nous on l'avait imaginé comme un truc pour les fleurs et les plantes, et de suite ils l'ont pris directement pour eux, avec du mobilier, comme ils l'auraient fait dans une pièce chauffée. On aurait pu imaginer que cette pièce aurait pu servir 40% du temps, et on se rends compte en discutant avec eux que c'est la pièce la plus utilisée. C'est une pièce non chauffée pourtant. Ou alors chauffée que par l'air, par le soleil, par le climat, par le temps qu'il fait dehors. Cette pièce est la plus utilisée de la maison. Cela remets en question pas mal de chose. On nous dit qu'il faut des espace standard chauffés à 20 degrés. Je pense qu'en réalité, prendre du plaisir et du luxe avec le climat c'est autre chose que cela. C'est donner des choix, donner la possibilitée d'aller au soleil, donner la possibilité d'aller à l'ombre, d'aller à tel endroit pour être seul. Il y a une grand part dans l'espace de liberté. Liberté que l'on donner dans l'espace. C'est cette idée d'une maison dont la géométrie n'est pas défini ni définitive. Une maison est comme ceci l'été, autrement l'hivers, la géométrie de la maison n'est pas la même tout le temps. C'est un habit, je dis cela aux étudiants pour qu'ils comprennent. Si on suit à la lettres les règlementations, finalement la réglementation est faite pour au moment où il fait le plus froid, durant 5 jour dans l'année, et bien c'est fabriquer la structure de la maison en fonction de cela et oublier tous les autre. Peut-être qu'il fera meilleur, peut-être qu'il fera très bon. C'est comme si finalement on disait à quelqu'un "mettez ce manteau très chaud car il risque de faire très froid cinq jour dans l'année, et gardez le même quand il fait beau". En réalité une maison on devrait pouvoir retirer le manteau, en mettre un autre, mettre une couche de plus, de moins, un habit léger qui vari et qui change la géographie. C'est pour cela que l'on s'attache dans un premier temps à donner du sol à tous les étages, on tente de fabriquer le sol le plus grand possible. Et après sur ce sol on essaie de fabriquer des climats différents, des climats chauffés, standard aux exigences normales, un jardin d'hivers, un balcon. A partir de là on est vraiment dans des dispositif de villa ou si c'est l'été l'hivers, s'il fait beau, il pleut, en fonction de son humeur, si on a envie de voir des gens ou pas envie de les voir, on peut utiliser plus ou moins ces espaces la sachant que l'espace minimum est toujours suffisant.

Léa Mosconi : Dans vos projets, y-a-t-il idée de réarticuler l'homme ou la femme avec son milieu et de créer des espace de transition et des porosités ?

Jean-Philippe Vassal : L'architecture moderne a beaucoup à voir avec ça. Je crois que l'on doit beaucoup aux modernes. *Less is more* c'est quoi. Les case Studie house c'est six poteaux et après c'est une possibilité avec des parois transparentes, d'avoir ou non des rideaux, de les ouvrir, de sortir dehors, d'entrer dedans, d'accueillir des

gens. C'était une très grande flexibilité et ouverture. Si en tant qu'architecte on pouvait ne pas faire de mur on n'en ferait pas. Si l'on pouvait on ne ferai ni de mur ni des fenêtres. On n'aime pas les fenêtres. Une fenêtre c'est comme une porte mais on ne peut pas passer de l'autre côté donc chaque fois que nous avons des paroi ce sont des coulissants. Et derrière le coulissant, il y a ou un balcon. C'est à dire que nous favorisons toujours le passage ou l'ouverture. Le mur c'est vraiment au minimim, d'ailleurs souvent on ne fait pas de mur on fait des cloisons. Des cloisons séparatives. Tout le reste n'est que possibilité d'ouverture et de choix pour les personnes qui vont habiter. Choix de gérer son soleil, sa pluie, son climat en fonction de ses envie. L'idée de l'ouverture elle est essentielle et elle permet ensuite tous les rapprochement, toutes les relations entre les gens. On essaie de donner cette possibilité tout le temps. En réalité, on est toujours ramené en tant qu'architecte à une matérialité des choses. Mais c'est quand même pas l'essentiel. Ce n'est pas le poteau. Ce qui est important c'est l'air qui est la autour. Ce qui est important c'est l'espace dans lequel les gens marchent, discutent se voient. C'est cet espace-là qui est important. Cet espace-là qui est autour d'un corps et quand le corps bouge il va dans une autre pièce, il descend dans la rue. C'est cette espace-là qui est intéressant. Le béton, le bois, ce n'est pas très important. On en revient à l'air, au climat, à l'ambiance. l'air comme un élément essentiel. L'architecture moderne ce qui m'intéresse c'est qu'elle offre cette ouverture, cette possibilité de choix autour du plan libre, cette façon d'aller autour. Mon bureau (nous sommes dans l'agence Lacaton Vassal et Jean-Philippe Vassal designe son bureau qui est dans un grand open space vitré d'où l'on voit la tour Eiffel), il va jusqu'à la Tour Eiffel puisque je la vois. C'est pousser l'espace jusque-là ou l'on voit. C'est ce qui est intéressant.

Léa Mosconi : Vous empruntez beaucoup au principes de modernes. Est-ce que ces notions plan libre, façade libre, flexibilité vous intéressaient déjà dans vos études ?

Jean-Philippe Vassal : Ce qui ne marche pas du tout dans le mouvement moderne c'est que cela a été un peu violent à un moment donné alors qu'en réalité ce qui m'intéresse c'est la façon dont ce mouvement moderne pourrait prendre en compte un existant être trés délicat vis à vis de lui et se mêler à cet existant. Je crois beaucoup plus spatialité de Yona Friedman qu'à la Taboula Rasa que l'on voit aussi dans des quartiers en chine pour des tours de logement.

Léa Mosconi : Au-delà de la question climatique, il y a un autre thème lié à l'écologie qui semble être important dans vos projets, c'est celui de l'environnement. L'environnement qu'il soit humain, urbain ou naturel. Notamment la Maison Lege, au Cap Ferret, est assez représentative de cela,

dans son implantation comme dans la relation qu'elle tisse avec l'environnement elle illustre la délicatesse et l'attention qu'il confère au lieu. Est-ce que les architectes du régionalisme critique vous ont influencé ?

Jean-Philippe Vassal : Je m'intéresse à l'existant. Je suis curieux de nature. Mais aussi par rapport à l'économie. Je me dis que tout ce que je trouve quelques parts est forcément bon à remployer, à garder, à réutiliser. La tabula rasa est un gâchis considérable. On n'utilise pas des mètres carrés qui sont déjà là, des vies qui sont déjà fait des choses, des énergies, des arbres qui ont poussées, des réseaux qui existent. Travailler de façon très précise avec ce qui est là c'est essentiel. Pour reprendre l'histoire de la maison du Cap Ferret, finalement c'est une maison, une villa à cet endroit-là c'est profiter du lieu, comprendre le lieu, être dans le lieu, participer à la forêt, participer au climat, c'est face à la baie d'Arcachon. Il faut être modeste par rapport à cela, 80% du projet est déjà fait. La maison est déjà la avant que nous ayons fait le moindre plan. Que faut-il faire ? Ajouter 10 à 15% pour rendre cet espace habitable et surtout ne rien casser. Chaque petit buisson est important, chaque racine. Il faut révéler des vues, se mettre à une hauteur bien préciser, garder la forme de la dune de sable parce qu'elle est belle, parce qu'elle est douce et parce qu'elle est sensuelle. Il faut tout faire pour que la technique s'adapte à ces exigences-là. C'est considérer que tout vient de ce qui existe. C'est exactement la même démarche quand nous travaillons sur la tour Bois-le-Prêtre par rapport à un immeuble existant qui sont là depuis les années 1960 qui ont des histoires, des problèmes. Une tour qui est décriée ou le paysage n'est pas aussi beau mais malgré tout dès que l'on est au troisième étage on a des vues extraordinaires sur Paris. Sauf qu'on avait cette vue au travers de toutes petites fenêtres et qu'il fallait les révéler, les amplifier et donner un maximum de plaisir. C'est la même attention par rapport à l'existant. Ou que je sois il m'intéresse. Je me dis que si il y a un jolie rosier, il faut y faire attention, que si une dame a une belle histoire à me raconter il faut essayer de faire en sorte que cette histoire continue.

Léa Mosconi : Vous revendiquez, notamment par rapport au patrimoine moderne, vouloir transformer plutôt que démolir. Cette démarche de transformation rejoint des enjeux sociaux, économiques et écologiques. Comment avez-vous appréhendé ces enjeux ? Lesquelles ont déterminé votre positionnement sur ce sujet ? Les uns résultent-ils des autres ou y a t-il une prédominance d'un facteur sur les autres ?

Jean-Philippe Vassal : Ils s'additionnent. De toute façon, c'est toujours une histoire d'addition. Le travail d'architecte c'est de permettre que les choses s'additionnent et ne pas qu'elles se mélangent ou qu'elles se dissolvent. C'est à dire que quand il y a

une situation de foret au bord d'un lac comme au Cap Ferret, et quand il y a une maison, dans beaucoup de cas c'est une confrontation, ce n'est pas une addition : on coupe les arbres pour mettre une maison. On aplani la dune pour mettre une maison. L'addition, c'est vraiment l'addition : 50 arbres avant les travaux, 50 arbres après, une maison comme on l'a veux, une maison comme on la veux. Donc 50 arbres, plus une maison comme on la veux, plus une dune, plus des buisson, et le ciel et la vue. Donc c'est tout le temps une question d'addition et faire en sorte que des choses qui paraissent incompatibles fonctionnent ensemble, à tout niveau, avec leur amplitude maximal.

Léa Mosconi : Au travers de ma question, je souhaite savoir dans quelle mesure la question environnementale est présente dans ce qui fonde vos principes sur la question de la transformation.

Jean-Philippe Vassal : Il y a aussi la compréhension d'un moment, d'une société, d'une crise. C'est vrai que la question de la démolition des barres est différente si vous êtes à Paris ou à Berlin. A Berlin il y a plein de m² vide, à Paris il n'y en a pas. A Berlin, il n'y a pas 300 000 personnes qui attendent un logement. A Paris, c'est le cas. A Paris il y a 30 000 personnes qui dorment dans la rue. Donc il y a quand même la prise en considération d'une crise et par rapport à cela, comment être le plus pragmatique, le plus efficace pour fabriquer les logement. Donc nous on a vue il y a 10 ans que l'on commençait à démolir les tours et les barres. On s'est dit que certainement une bonne alternative serait de les conserver. Malheureusement on a déjà détruit 150 000 logements. Un bilan qui est qu'en 10 ans, on a consacrer 15 milliard d'euros à démolir 120 000 logements et à en reconstruit 110 000. Donc on a consacré 15 milliard d'euros à perdre 10 000 logements. Ce n'est pas très efficace. Et puis en plus les nouveaux logements sont à peine plus grands que les anciens. Alors ils respectent bien la RT 2012 ou autre mais il n'y a pas vraiment de progrès en terme d'espace, dans la qualité ou dans le plaisir d'habiter. Alors que finalement la transformation de ce qui existait aurait pu permettre en ajoutant un peu de faire des logement 50% plus grand que ceux en place.

Léa Mosconi : Pourquoi arrivons-nous à un tel bilan ?

Jean-Philippe Vassal : Je pense que c'est parce que nous regardons les choses de trop loin. Par ce que l'on se dit que la banlieue c'est quelque chose de compliqué à gérer, alors on gère de loin, on demande à des urbanistes qui gèrent cela à coup de plan masse, de zonning et de pénétrante, de voirie à créer, sur le plan s'il y a une route qui passe en bas d'un immeuble on n'y fait pas vraiment attention. Après on se dit tant pis il sera démoli. Alors qu'en réalité la précision, la délicatesse sont

nécessaire. Il faudrait travailler de façon très précise avec les gens qui sont là., les arbres qui sont là, les associations qui sont là et travailler de l'intérieur et faire l'architecture à partir de cela. On serait alors beaucoup plus efficaces et généreux. On pourrait être beaucoup plus ambitieux, précis, écologiques.

Léa Mosconi : Je vous rejoins, mais ce qui m'interpelle, ce qu'il y a quelques années, j'ai rencontré Jean Dubuisson et j'ai trouvé dans son discours comme dans le dessin de ces projet cette même délicatesse que vous évoquez, cette même attention pour l'intérieur, pour l'espace, pour son habitabilité. Malgré tout, cela a donné lieu apparemment par exemple à la Caravelle, à une rejet de la part de certains habitants pour cette architecture, et au travail de Castro dont Dubuisson n'était pas encore remis quand je l'ai rencontré. N'est-il pas facile de se dire que les architectes modernes était pris par le temps et peu attentifs à leurs projets ? Ce n'est pas toujours vrai. Il y a des problèmes plus complexes inhérents aux banlieues sur lequel nous n'avons pas prise.

Jean-Philippe Vassal : Il y a certains architectes des années 1960 d'une grande qualité, Dubuisson et autres. Mais il y a aussi eu de la spéculation, scandaleuse, il y a des casiers à lapin qui ont été fait. Aujourd'hui on se retrouve avec ça sur les bras, et la manière la plus pragmatique est de se demander que faire avec ça. A la limite le plus simple c'est de travailler sur univers lambda que de travailler sur Dubuisson. Moi je n'aurai jamais fait ce qu'a fait Castro. Je pense que s'il y avait des problème à la Caravelle, il fallait voir ce qu'il y avait comme problème, ce n'était pas une question formelle. de dimension, une hauteur et lui donner soit disant une forme humaine. Non, ce sont des barres, elles s'assument. C'est juste qu'à un moment donné il faut leur donner une amplitude maximale. Faire qu'un appartement n'est plus qu'un appartement mais qu'il devienne Villa. A partir de cette situation on peut faire une barre comme ce qu'il y a à Nice sur la promenade des anglais au bord de la méditerranée et qui s'arrache à des prix fous par des milliardaires russes. C'est possible avec toutes les situations. Je me souviens d'un projet à la Courneuve avec deux barres, la barre Balzac, des barres de 15 étages et de deux cents mètres de long sur laquelle on m'avait demandé de travailler, l'autre barre il y avait à peu près 70% de monde en trop alors que dans la barre Balzac il n'y avait que des squatters et quelques familles. Il voulait démolir cette deuxième barre. Il y avait 250 000 euros par logements pour la barres Balzac pour démolir et reconstruire les logements et 15 000 euros pour les logements de la barres à transformer. Quelle politique stupide. Nous avons proposé de mélanger les budgets et de faire de logements luxueux pour tout le monde, vue sur Paris, plein sud. Pourquoi cela ne se fait pas, je n'en sais rien. Ils vont trop vite et ne regarde pas les choses précisément. Sarkozy a dit "on va nettoyer cela au Karcher", les gens qui sont là se disent que ça doit vouloir dire démolir. Alors qu'il

faudrait s'occuper des choses, considérer l'habitat existant, régler les problèmes du trafic : ce n'est pas parce qu'un mec deal dans un bâtiment que tout le bâtiment doit être démoli, par ce que de toute façon ce mec il va aller dans le suivant. Donc il faut regarder le problème avec attention et précision. Comme dans la maison dans les arbres au Cap Ferret. Traiter cette question-là. Dans cette question-là on est dans l'optique de ce que l'on appelle développement durable, de l'écologie et de l'économie. En même temps on défend toujours en tant qu'architecte, ce qui est pour moi ma raison d'être en tant qu'architecte, de produire du luxe, dans une réalité économique et de le produire pour tous les gens intéressés par un architecte. (sourire). Je travaille à Berlin comme enseignant, et c'est fou de voir tout ce que l'on a produit avec Lods, Neimeyer, Corbu, et de voir les appartements qui se construisent aujourd'hui qui sont beaucoup moins bien. C'est quand même fou qu'en soixante-dix ans on ait perdu cette qualité la de l'architecture moderne. Et je pense particulièrement en Europe. Une chose qui m'a influencé, je suis né au Maroc, et il y a une architecture des années 1950 qui est magnifique, à Alger aussi, à Dakar aussi, à Buenos aires aussi, il y a une modernité en France, en Europe qui ne s'est pas assez affirmée. Elle est restreinte, mesquine.

Léa Mosconi : Vous évoquiez au début de l'entretien, l'importance de la gestion heureuse du climat aussi pour le confort de l'homme ou de la femme. Ce que bouleverse le récit écologiste par rapport au récit moderne, c'est que dans le récit moderne, l'homme ou la femme est au centre du récit alors que dans le récit écologiste, on sort de l'humanisme moderne et l'homme ou la femme n'est plus au centre du récit.

Jean-Philippe Vassal : Mais c'est quand même autour de l'homme non ? Ce que je trouve intéressant c'est que si on considère que c'est autour de l'homme, l'homme qui a conscience de l'écologie et c'est gagné.

Léa Mosconi: Dans l'éthique environnementale, certains courants confèrent une valeurs similaire à l'homme ou la femme et à l'araignées par exemple.

Jean-Philippe Vassal : oui mais finalement, qui peut avoir conscience de cela, c'est l'homme. Si on met l'homme dans une situation où il peut avoir une conscience écologique, c'est bon pour les araignées aussi.

Léa Mosconi: oui si nous prenons l'exemple du confort, pour certains la notion de confort pour l'homme est en contradiction avec une sensibilité environnementale.

Jean-Philippe Vassal : Oui mais là aussi il faut être pragmatique. Ce qui me semble important aussi c'est de ne pas aller trop loin dans l'idéologie. C'est de comprendre une situation. Et faire attention aux araignées c'est très bien, faire attention aux plantes et aux fleurs c'est très bien aussi et en plus on peut faire avec cela. C'est juste une solution de facilité que de ne pas faire attention à cela. C'est pas moins cher de ne pas faire attention. Regardez la maison Cap Ferret elle n'a pas couté plus cher. ça n'a pas couté plus cher de garder les arbres. Peut-être que si nous les avions couté cela aurait couté plus cher. C'est plaisant de faire ce travail. C'est pas parce qu'il y a six trous qui passent dans le sol que c'est plus compliqué. La Maison n'aurait pas couté moins chère si on avait fait comme le voisin, aplatie la dune, mis une dalle et coupé les arbres. Pour la Tour Bois le Prêtre c'est pareil. Travailler avec l'existant c'est moitié prix par rapport à si nous avions cassé la tour et reconstruit comme ils nous l'indiquaient.

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez senti, à vos rapports avec la maitrise d'ouvrage et les politiques, un après Bois-le-Prêtre ?

Jean-Philippe Vassal : A Paris non. A une époque ils ont montré cela comme une opération remarquable. Ils ont cassé la tour d'à côté alors qu'elle était dans la même situation. Ils ont aussi pété la barre d'a côté. Il y a d'autre ville en revanche ou l'on va continuer sur notre lancée.

Léa Mosconi : Est-ce que vous avez senti entre les années 1990 et 2000 une différence dans la manière dont les maitres d'ouvrage se sont emparés des questions de réemploie, d'énergie et d'environnement ?

Jean-Philippe Vassal : Ce que défendent les maitres d'ouvrage ce sont les réglementation et les exigences, des dispositifs de qualification des produit, et qui font resurgir une maison standard qui est toujours la même, avec des petites fenêtre et beaucoup d'isolant. Cette maison elle se bat contre son climat au lieu d'être généreuse et intelligente vis à vis du climat. Nous on continue à faire ce que l'on a envie de faire, et on tente de convaincre les maitres d'ouvrage de le faire avec nous, mais c'est toujours une galère.

Léa Mosconi: si on prend l'exemple de la Cité Manifeste de Mulhouse, le maitre d'ouvrage été-t-il sensible au question environnementale ?

Jean-Philippe Vassal : Oui, par exemple avec ce client-là, on refait une nouvelle opération. Il en a discuté avec le Maire à qui il a demandé que ce soit nous et pas d'autres architectes. Car ils voulaient la même qualité d'espace. Il y a donc des maitre

d'ouvrage avec lesquels cela se passe bien.

Léa Mosconi : J'ai fait un entretien il y a deux mois avec la philosophe en éthique environnementale Catherine Larrère, elle évoquait l'importance de la dimension esthétique dans la construction du récit écologiste. Elle déplorait que la question du beau soit chassée par les questions techniques et technologiques. Cette question du beau est très controversée chez les architectes qui s'intéressent de près ou de loin à l'environnement. Elle est vécu comme une question presque amorale au regard de la gravité des enjeux. Catherine Larrère me disait qu'au contraire le beau est ce qui rassemble, ce qui fédère et ce qui mobilise, que le beau permet aussi de faire symbole. Hors faire symbole est une question presque encore plus controversée que la question du beau. J'aimerai donc vous interroger sur la manière dont vous vous positionnez par rapport à la question de l'esthétique, question déjà polémique dans le mouvement moderne. Je trouve vos bâtiment très beau, ce n'est pas la question, je ne veux pas qu'il y ait d'ambiguïté la dessus.

Jean-Philippe Vassal: Je les trouve très beaux aussi mes bâtiments. Je revendique une esthétique. Sauf que je me dit que le beau pour moi est le résultat d'un processus. C'est une résultante. Peut-être que l'architecture moderne c'est cela. Peut-être que l'architecture moderne c'est penser l'espace depuis l'intérieur, c'est penser au plaisir, au confort, à la liberté dans tous ces dispositifs. Et donner cela au RDC, au premier, au deuxième et à tous les étages des qualités et de possibilités. C'est aussi penser des dispositifs qui permettent ces liberté, ce confort, ce plaisir. Et si on se retourne et que l'on regarde ce système il sera beau. Parce que le cheminement s'est construit de façon linéaire, logique avec le plus de générosité possible, le plus de précision possible. C'est faire attention au contexte, garder les fleurs, les arbres, les rosiers. C'est finalement ce cheminement il doit avoir une résultante qui est la question de la beauté. C'est plus une beauté qui faudrait chercher le couteau entre les deux dès le début, avec une fenêtre longue qui serait plus intéressante qu'une fenêtre verticale ou autre, mais c'est juste mettre en place un système de réflexion qui aboutisse à quelques chose d'automatique et la beauté est là. C'est quelque chose qui nous préoccupait un peu à une époque, et puis on a arrêté d'y réfléchir car on a eu confiance dans le dispositif de réflexion et de recherche. On ne se pose plus la question. Je pense que la question de l'esthétique est essentielle mais c'est un aboutissement. Par exemple la maison Latapie, ce sont les artistes qui ont été les premiers à s'y intéresser; je me souviens que c'était Dan Graham qui avait vu la maison Latapie qui est allé voir un commissaire d'exposition pour lui en parler. Je pense que si nous avons eu le Palais de Tokyo c'est entre autre grâce à la Maison Latapie. Il y avait une forme d'affinité qui s'est créée avec les artistes et les

commissaires d'exposition avec cette maison-là. Il y a bien la dedans la question de l'esthétique, c'était précisément ce qui amené à parler, à comprendre, à réfléchir. L'intelligence qu'il y a derrière une projet. Je pense que c'est cela aussi.

Léa Mosconi: Comment les années 1980, et notamment les revendications postmodernes ont été marqué votre travail.

Jean-Philippe Vassal: ça ne m'a pas du tout branché. Je n'ai pas tout compris et je ne comprends toujours pas. Ni la déconstruction, c'est pareil, autant en philosophie ça va autant en architecture je n'ai jamais vraiment compris. Je pense que ce qui est à revendiquer c'est la modernité. Et à assumer et à pousser au bout. Ce n'est pas contre ce qui s'est passé avant c'est avec ce qui s'est passé avant. Et avec la délicatesse nécessaire qui n'a pas existé à une époque, de compréhension de quelque chose qui s'ajoute.

Léa Mosconi : Je ne sais pas si vous avez été influencé par le travail du philosophe Bruno Latour. Dans plusieurs textes, il fait l'hypothèse que le vrai péché de Victor Frankenstein n'est pas d'avoir créé un monstre mais de l'avoir abandonné. Est-ce que votre démarche est de considérer avec bienveillance les monstres de la modernité ?

Jean-Philippe Vassal: oui de considérer le monstre et de le réactualiser. Ou l'agrémenter par les questions écologiques si elles sont plus sensibles qu'avant. Je refuse l'idée qu'elles n'étaient pas prise ne compte avant. Elles étaient prise en compte. Je crois qu'il faut continuer. Ce n'est pas la même chose qu'il y a cinquante ans. Il faut comprendre et adapter cette modernité. Je trouve qu'il y a une difficulté aujourd'hui à comprendre la valeur des chose. Aujourd'hui en terme d'espace et de bâtiments, il y a le marché immobilier qui définit un certain nombre de critères, le prix au mètre carré d'un haussmannien est équivalent à un prix au mètre carré d'un immeuble lambda construit aujourd'hui. Et ça c'est faux. Et la modernité a défini d'autre valeurs, de dimension, d'espace, de liberté, de plaisir, de balcon. On en revient à l'idée que finalement aujourd'hui l'ambition est de construire moins cher pour garder une dimension d'espace et de liberté pour les logements et que c'est une caractéristique pour l'espace moderne. Après il y a des gens qui aiment les belles pierres, qu'ils y aillent, mais que ceux qui aiment la liberté, la transparence puissent y habiter.

Entretien Nikola Basic
Architecte
Novembre 2012

Au début de la recherche le projet d'espace public Orgue à la mer et salut au soleil réalisé par l'architecte croate Nikola Basic fait partie du corpus de la thèse. Nous avons rencontré l'architecte à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine (qui lui consacrait une exposition), durant une heure.

Léa Mosconi: Nikola Basic, vous avez étudié à la fin des années 1960 et au début des années 1970. En architecture, c'est la fin du modernisme et le moment où s'instaure une pensée que l'on qualifiera plus tard de postmoderne. Comment ce contexte a-t-il influencé votre positionnement de jeune architecte ?

Nikola Basic : Fondamentalement, je me suis toujours positionné comme successeur d'une certaine tradition moderne. Néanmoins, il faut comprendre qu'au début des années 1970, le modernisme, dans sa production comme dans sa doctrine, commençait à être oppressant. Quand le postmodernisme a émergé, cela nous a permis de remettre en question beaucoup de positions à caractère dogmatique de l'architecture moderne. L'enjeu du postmodernisme n'était pas de résoudre le futur de l'architecture mais juste de l'ouvrir à d'autres postures, d'autres démarches, d'autres regards. Dans ce sens, j'ai vécu l'expérience du postmodernisme comme une libération des principes parfois trop stricts du modernisme. Malgré tout, j'ai toujours veillé à appréhender le postmodernisme avec un regard critique et une certaine distance.

Léa Mosconi : l'exposition que vous présentez s'articule autour de trois projets : un espace public à Zadar, une chapelle à Vodice et un mémorial aux soldats du feu près de Zadar. Est-ce une volonté de votre part de mettre en comparaison trois manières de s'emparer et d'expérimenter la notion de sacré ?

Nikola Basic : Le corpus de l'exposition a été choisi par Francis Rambert et Nicolas Michelin. Ce n'est pas mon choix. Lors de la préparation de l'exposition, ils m'ont rendu visite en Croatie. J'étais un peu surpris par ce choix. Après j'ai compris que cette vue de l'extérieur sur mon œuvre était plus objective et pertinente que ce que

j'aurais choisi moi-même. Ces trois projets s'intéressent à la thématique que l'on peut attribué au sacré. J'appréhende sacré tout ce qui s'établit en relations avec le cosmique et le spirituelle. Dans ce travaille sur le sacré que j'ai menée particulièrement dans les trois projets que vous évoquez, je recherche, dans la matière, la forme, le dispositif à être véritable. On peut aussi intervenir dans une ambiance vierge, c'est aussi un caractère du sacré et surtout aujourd'hui, dans les conditions d'aujourd'hui dans l'époque ou nous vivons avec l'agression sur l'espace public, on peut considérer comme sacré chaque amélioration publique, chaque amélioration de l'espace vierge. Ce choix de ces trois projets est le bon choix, en tout cas le choix vrai.

Léa Mosconi : Les trois projets proposent aussi d'expérimenter les notion de rituel et de cycle: Le rituel du couché naturel, le rituel du pèlerinage religieux et le rite du souvenir. Est ce que ces notions de rite et de cycle sont centrales dans vos trois projets ?

Nikola Basic : C'est une question très très intéressante. Je dois avouer que je n'ai pas vu les choses de ce point de vue en les faisant. Surtout je ne me suis jamais rendu compte de ce caractère de cycle et je vous en remercie de l'évoquer. Je vais y réfléchir. Mais je suis sur que ces projets représente une réponse architecturale aux rituel de la société. Demain, lors du colloque je parlerais précisément de ces problèmes.

Léa Mosconi : L'espace public de Zadar possède trois dispositifs. L'orgue avec ces 35 tubes en résonnance avec la mer, les emmarchements que l'eau vient les lécher, et les panneaux solaires qui sont en interaction avec le ciel. Pouvons-nous considérer que ces trois dispositifs proposent une hybridation entre l'environnement humain, l'environnement urbain et l'environnement naturel ?

Nikola Basic : C'est exactement de cela dont il s'agit. Mon projet est une hybridation entre les différents composant matériel et non matériel qui fonctionnent ces trois différents niveaux. J'ai d'abord été influencé par les caractéristiques formelles et climatiques du site : la cote littéral était dans un état abominable et il fallait donner à cette endroit une nouvelle identité. Je voulais instaurer un caractère nouveau, une personnalité propre. Sur cette rive, où sont les orgues, on est en lien direct avec les éléments, il n'y a pas de zone intermédiaire. Compte tenu de cette caractéristique du site, mon objectif était de chercher de nouvelles façons de communiquer avec l'environnement naturel et de percevoir les éléments. L'enjeu était d'ancrer cette interaction potentielle avec la nature dans les principes du projet. Il y a dans cette

réalisation une communication visuelle évidente avec les éléments naturels mais j'ai aussi développé un travail sur l'échange différente forme d'énergie comme le vent par exemple qui fait vibrer les orgues. La construction des orgues a provoqué des nouveaux usages, des nouveaux rituels sociaux, de nouvelles manières de communiquer. Il est arrivé aussi des choses qui étaient hors de tout espoir. Cette place est devenue un lieu métaphorique de la ville qui s'est ajouté a déjà beaucoup de monument métaphorique ce qui me rend heureux et ce dont je suis très fier. Ces métaphores issues de mon projet ont étaient créées dans notre époque, à notre temps, et cette dimension est importante. Nous ne regardons pas seulement en arrière, nous nous ancrons dans notre époque avec ce projet. On s'est référé toujours à notre patrimoine dont certains bâtiments par exemple étaient représentatifs. Maintenant il y a un point nouveau d'identité urbaine sur le même lieu pratiquement. C'est devenue non seulement le nouveau point métaphorique de la ville mais aussi le point d'identification très puissant des gens de la ville avec la ville. Il reconnaissance la ville par l'intermédiaire de ce lieu métaphorique. Cette identification des habitant est pour moi aussi importante que toute autre question peut être plus architecturales.

Léa Mosconi : Est ce que le projet Orgue de mer & Salut au soleil est un monument et si oui que célèbre t il ?

Nikola Basic : Ce n'est pas un monument et je ne voudrait pas que se soit vécu comme cela. Ceux qui étaient contre la réalisation de ce projet ont en effet dit que mon installation était un monument païen. Ils ont beaucoup critiquaient le pouvoir public, qui s'est malgré tout décidé à construire le projet. Les opposants au projet ont affirmé que mon installation entrait en confrontation avec la tradition chrétienne de la ville. Et je dois vous dire que l'archevêque était vraiment désolé de cette situation.

Maintenant une anecdote. Tout autour du rond sur lequel sont les panneaux solaires, il y a une corniche en acier, une sorte d'anneaux ou sont inscrit tout les noms de toutes les église des patrons de Zadar : Saint-Simon, Saint-Anestessi… Ce sont les saints bizantin chrétien. Je voulais qu'ils soient présents car ils parlent de notre patrimoine, de notre patrimoine chrétien. Au moyen âge, en 1322, on a crée un calendrier à Zadar, qui est aujourd'hui à la bibliothèque d'Oxford, sur lequel était indiqué pour chaque fête de chaque saint les éphémérides du soleil ainsi que la position du soleil par rapport à Zadar.

C'est pour cela que j'ai souhaité que sur l'anneau qui entoure les panneaux solaires de mon projet soit inscrit chaque saint avec à coté le calcul pour chaque point précis de l'éphéméride du calendrier du quatorzième siècle. Mon anneau est aussi un dispositif qui permet de résoudre le problème du contacte entre l'acier et la pierre et accorde une dimension symbolique supérieur au projet. L'évêque m'a demandé si j'étais d'accord pour que le nom des saints figure sur cet anneau. Dieu Merci, j'étais

d'accord et j'ai même béni cette idée ! C'est une petite anecdote pour que vous compreniez les relations sociales, culturelles, avec l'église catholique.

Léa Mosconi : La chapelle Notre dame du Carmel a Vodice explore un autre rapport au sacré, celui du religieux. Appréhendez-vous différemment le sacré quand il est lié à la religion ?

Nikola Basic : J'ai fait beaucoup de projet en relation à la notion de sacré mais on ne m'a jamais permis d'affirmer ma projection personnelle du sacré. Je ne suis pas du tout proche de la manière dont l'Eglise aborde le sacré en technologisant la foi. L'Eglise devrait instaurer les conditions nécessaires à la contemplation. Il faudrait qu'elle établisse une communication plus directe et plus forte entre les individus et le spirituel. C'est aussi un enjeu architectural et c'est là que l'on intervient, dans la conception de dispositif du sacré, d'espaces qui permette une relation plus forte au spirituel. L'espace architecturé de ces lieux sacrés doit penser la correspondance avec le ciel. Mais cela l'église catholique ne le permet pas. Elle insiste pour des rituels qui réduisent à une communication indirecte avec le ciel. Nombreux moyen de narration devraient être à disposition. Image, structure ect. Beaucoup de choses corrompent l'abstraction de l'architecture. Il y a un conflit entre tous ces éléments que l'église veut présent et l'idée d'un espace abstrait consacré à la contemplation. Cette chapelle, la chapelle Notre-Dame-du-Carmel, est une des premières églises que j'ai réalisées. Elle a été construite sur les fondations d'une église qui a été détruite lors de notre dernière guerre. C'est un thème pour moi aussi bien architecturale que spirituel. Cette église est sur le Mont Okis, qui vient du latin et qui veut dire pointue. L'église que j'ai réalisée semble continuer cette pointe. Il y a eut beaucoup d'église sur ce mont, chaque église a été détruire par chaque guerre, successivement. C'est surement car c'est un endroit qui est aussi un observatoire fantastique, un lieu d'où contrôler. Lorsque la chapelle précédente a été détruite lors de la dernière guerre, les fidèles de la région m'ont contacté. On a commencé à construire mon projet alors que la guerre était encore en cours. C'est important de comprendre ce contexte pour comprendre le projet. C'est pour cela que c'est église est importante dans ces conditions précises. Ces guerres et le communisme ont agressés le peuple croate mais aussi la culture croate. Beaucoup d'églises ont été détruites. Cette église a voulu instaurer une continuité avec la culture sacrée croate qui a été traumatisé pendant la guerre et les quarante cinq années du communisme. La aussi j'ai voulu faire cette église comme ensemble de forme narrative que nous portons en nous même comme des images d'une histoire du sacré qui est en nous. J'utilise un langage beaucoup plus moderne, mais sur le plan associatif assez facile à reconnaître. L'église a une forme non conventionnelle mais par ces formes sémantiques elle se rapproche de l'église plus traditionnelle. C'est aussi important de noter que cette église ne pourrait

pas être placée n'importe où. Ni dans n'importe quel pays ou tradition. Il s'agit du patrimoine du paléochrétien qui est surtout très fréquent sur les iles croates et sur la cote. On pensait que ces petites églises à cause de ces formes très pauvre et réduite, étaient sans grande importante. Il s'est démontré que toutes ces petites églises cachent en elle des choses astronomiques, des éléments mathématiques ou physiques qui détiennent une certaine sacralité et des caractéristiques du moyen âge. J'ai remporté le concours pour cette église en racontant le secret que cachait mon projet à savoir que dans cette petite colline qui a la forme d'une pointe, je forme une route en spirale et la fin de cette spirale se trouve dans le centre de l'église. Mais le vrai secret n'est pas là. Le secret est que j'utilise dans la conception de cette église les règles de proportion du nombre d'or. A travers ce secret, cette église correspond avec la culture croate du moyen âge. Dans sa matérialité elle devait avoir des formes beaucoup plus rustique, moins fine. Mais ceux qui ont participé à la construction n'ont pas voulu avoir une église aussi moche avec des pierres rustiques.

Léa Mosconi : Dans le texte qui vous ai consacré, Francis Rambert met en relation votre chapelle et la chapelle de Ronchamp de Le Corbusier. Est-ce que ce projet vous a influencé dans la conception de la chapelle Notre-dame-du-Carmel ?

Nikola Basic : Nombreux sont ceux qui ont fait cette remarque. J'étais absolument conscient lors de la conception du projet de cette référence à Ronchamp que l'on pouvait établir. Mais j'ai voulu un Ronchamp croate. Pour qu'il devienne croate je devais l'instaurer en relation avec la culture et le sacré Croate que je viens d'évoquer.

Léa Mosconi : le mémorial des soldats du feu n'est pas un monument sur un territoire mais un acte sur le territoire qui renvoi au land art. Pouvez-vous revenir sur ce qui vous a amené à aborder le territoire de cette manière ?

Nikola Basic : C'est très facile d'y répondre. D'abord il s'agit d'un espace du point de vue institutionnel protégé comme un parc nationale. N'importe quelle construction dans cette espace est très restrictive. Lors du concours, le ministère de la culture a invités dix-neuf sculpteurs croates à participer et seulement deux architectes J'ai remporté avec ma proposition qui s'était radicalement écarté du conventionnel. Les propositions des sculpteurs aussi bons qu'ils soient, qu'ils soient modernes ou qu'ils fassent référence au passé à l'histoire, n'étaient pas adaptées. N'importe quelle forme qui devait se positionner dans cette espace était inconvenable. Concernant ma proposition, je me suis attaché aux murs qui partagent le territoire. Cela constitue une action de l'Homme sur le territoire, une action simple qui sépare seulement les propriétés, les moutons… Bien sur, c'est le paysage de mon enfance et j'ai un certain

attachement pour ces murs. Mais au delà de cela, je me suis rendu compte en tant qu'architecte de l'importance de ces murs, je les ai regardé d'un autre œil. J'ai su tout de suite que j'allais résoudre le problème de ce concours avec ces murs mais je ne savais pas comment. J'ai réfléchît aux différentes possibilités, à la manière dont je pourrais intervenir. La question de la forme de l'installation était une choses très compliquée. Chaque forme peut envoyer un message qui peut être mal interprété. C'est quelque chose de tributaire des vestiges de l'histoire ; tout ceci pourrait être mal considéré. Quelques formes que ce soit-il y avait la question de l'interprétation. Les gens auraient interprété ce que j'aurai voulu dire. J'ai compris qu'il fallait choisir un signe, un symbole, dont le message serait reconnu par tous. C'est pour cela que j'ai choisi la croix. On m'a beaucoup questionné sur ce choix. Certains pensaient que j'accordais une sorte de préférence à une confession religieuse. J'ai décidé de choisir la croix comme un signe universelle et civilisateur. Pas spécifiquement confessionnel. Dans ce contexte, je ne voyais pas de meilleur symbole pour représenter à la fois le sacrifice, la souffrance, les conséquences de la souffrance mais en même temps un certain espoir. Cet espoir était de sortir du traumatisme cette communauté qui a perdu douze jeunes personnes. Comment donner à la communauté les moyens de se sortir de ce traumatisme sociale ? Quel est le rôle de la construction de ce monument, de ces croix ? La participation d'un grand nombre de personnes lors de la construction du monument nous a permis d'entamer une sorte de « purification » collective. La construction dans ces conditions avec une grande participation des gens peut être considéré comme spirituel et social.

Léa Mosconi : Dans vos projets, le sacré et le rituel passe aussi par la matière. Comment travaillez-vous la matérialité de vos projets ?

J'ai utilisé comme matériaux la pierre pour ces trois projets, à l'exception de la partie plus sophistiquée pour les Orgue de la mer. La pierre est pour moi la matière la plus véridique. Aujourd'hui tout est recouvert par des couches fausses qui nous éloignent de la structure des bâtiments. L'utilisation de la pierre que je sais est presque manifeste. C'est un acte et une revendication. Cette matérialisation par la pierre dans mes projets est inévitable et je n'aurais pu utiliser aucuns autres matériaux que la pierre pour incarner mon architecture.

Léa Mosconi : Votre chapelle se trouve en haut d'un pont, les panneaux solaires sont en interaction avec le ciel et le monument des soldats du feu semble être fait pour être vu par les Dieux. Quel rapport entretenez-vous au ciel dans sa dimension physique et symbolique ?

Nikola Basic : Je suis très honoré que vous me posiez cette question. La forme delà question et la question elle-même montre une profonde analyse de mon travail. Je suis très heureux que vous abordiez le niveau cosmique de l'architecture. Dans la construction de mes projets, je tente toujours d'établir une communication avec ce qui appartient au vertical. Qu'il s'agisse du spirituel, de la communication astrale ou du soleil. C'est important d'établir une communication avec le ciel et de donner une dimension supérieure à l'architecture.

Léa Mosconi : Les premiers labels liés à l'écologie apparaissent au début des années 1990. On note à ce moment-là l'émergence dans certains milieux de considérations environnementales qui se généralisent dans les écoles et dans les agences d'architecture au milieu des années 2000. En tant qu'architecte comment percevez-vous l'irruption d'une conscience environnementale dans le champ de l'architecture ?

Nikola Basic : Au début la conscience de l'environnement s'est construite en réaction à la débâcle de la civilisation. L'architecture n'a pas pu contourné cette question. On a d'abord parlait de la notion de soutenable, aujourd'hui on préfère parler de la responsabilité qui ne sous entend pas uniquement une résistance physique, mais aussi sociale. Quoi qu'il en soit, la préoccupation des architectes à ces questions a été, sans doute, au commencement, un souci sincère liée à une inquiétude réelle. Cependant, au fil de temps, le thème a été profané à travers de nombreuses manipulations et abus. L'écologie est devenu une sorte de mode et un mantra quotidien que certaines architectes médiocre se sont accaparé et en font une sorte de philosophie propre, au détriment de ceux qui cherchent sincèrement les réponses a ces défis.

Entretien avec Nicolas Bel
Par Léa Mosconi
13 mai 2013

Léa Mosconi : Les premiers labels liés à l'écologie apparaissent au début des années 1990. On note à ce moment-là l'émergence dans certains milieux de considérations environnementales qui se généralisent au niveau sociétale au milieu des années 2000. Comment ce contexte vous a –t-il influencé dans votre formation, dans votre posture et dans vos travaux ?
Nicolas Bel : Pendant ma formation j'étais vraiment centré sur l'humain pas vraiment sur la nature. Je m'intéressais beaucoup à la dimension sociale. L'environnement m'était sympathique mais je n'étais pas centré la dessus. Ensuite j'ai fait un séjour de trois ans en Haïti qui m'a radicalement orienté vers l'écologie : je me suis rendu compte qu'avec un environnement dégradé rien n'étais possible. C'est cela qui devait précéder le fait d'agir pour l'humain. Quand je suis arrivé là-bas je savais qu'il y avait des problèmes écologiques mais je savais surtout qu'il y avait des problèmes de misère. Je me suis beaucoup intéressé à l'histoire du pays et j'ai vu qu'une toute petite partie des Antilles produisait plus de la moitié des ressources des Antilles. C'était la seule petite portion de territoire exploitée par la France qui était très industrieuse. J'ai pu constater l'impact de l'homme et de la surexploitation sur la nature, notamment pour le charbon de bois. Quand on est arrivé à cela c'est très dur d'en faire quelque chose. Je suis repartie d'Haïti avec un constat d'échec au regard de ma possibilité de faire changer les choses et très peu d'espoir par rapport à la possibilité que ce pays s'en sorte. En rentrant, j'ai eu envie de faire, à une échelle bien plus modeste, des choses pour l'environnement.

Léa Mosconi : Selon vous, ce positionnement par rapport à l'environnement s'inscrit-il dans une démarche générationnelle ?
Nicolas Bel : J'aurais du mal à vous répondre précisément. J'ai l'impression de rencontrer des gens préoccupés par l'écologie à tous les âges, dans différents milieux et divers contextes. Je ne suis pas certain que l'environnement soit une question générationnelle, je pense que cela touche plus largement la population.

Léa Mosconi : Dans le cadre de la consultation du Grand Paris, certaines équipes ont soumis l'idée d'investir le toit, pour densifier la ville, pour trouver des solutions énergétiques, pour faire des parcs urbains… L'équipe de Rogers dénombre une disponibilité sur Paris Métropole de 39 100 hectares de toitures utilisables. Selon vous quelle peut être l'échelle et l'ampleur du projet d'agriculture urbaine sur les toits qui peut être mené à Paris ?

Nicolas Bel : Small is beautiful. Selon moi, si on l'on fait pousser trois plants de basilic et un peu de persil sur son rebord de fenêtre, c'est déjà de l'agriculture urbaine. Je comprends le fantasme du commercial et ce que peut susciter l'idée 39 100 hectares disponibles mais il faut rester prudent. Tenter l'expérience pour le plaisir de tenter l'expérience, quand c'est possible, quand il y a des grands espaces pour faire des exploitations de type commerciales et réfléchir à ce que cela peut vouloir dire c'est bien mais je pense que la folie des grandeurs c'est plutôt un élément bloquant.

Léa Mosconi : Toujours pour le grand Paris, selon vous quels types d'intervenants doivent se mobiliser sur la question du toit ? Des architectes, des ingénieurs, des sociologues, des designers … ?

Nicolas Bel : Tous ! Mais pour moi, c'est avec les architectes que la connexion me semble la plus évidente.

Léa Mosconi : Vous faites du bâtiment un écosystème. Comment avez-vous développé cette approche ?

Nicolas Bel : J'ai développé cette approche par passion pour le biomimétisme. On peut imiter par exemple la forme de la bardane qui s'accroche aux poils des animaux pour se diffuser pour faire du velcro. Il y a aussi le mimétisme des espèces, on imite les formes, les stratégies. Après il y a le biomimétisme pour fabriquer des matériaux par exemple la colle inspirée de la moule permet de faire des composés organiques non toxiques car la moule est très solide. Ensuite il y a la vision ultime qui est que si on imite un écosystème c'est la véritable voix vers un développement durable pertinent car un écosystème recycle tout ce qu'il produit et rend beaucoup de service. Imiter un écosystème, c'est la voix qui me fascine le plus. Il y a trois visions de l'écosystème la première c'est celle du développement durable, ensuite les services éco systémique, et enfin l'imitation de la nature dans l'agriculture dans l'agro écologie. C'est un monde qui m'a fasciné et j'ai décidé de faire une synthèse des trois. Dans cette synthèse l'idée est de tout recycler, de rendre les services éco systémiques au cœur des villes et d'imiter le vivant ; On retrouve les trois concepts dans notre projet.

Léa Mosconi : A quel moment de votre parcours étiez-vous ?
Nicolas Bel : J'étais en hyper inflation. Je donnais des cours en classe prépa, des cours pour Paris et Créteil et Bordeaux sur le développement durable, j'étais intervenant en innovation pour Renaud, j'étais en train d'écrire un livre, qui n'est pas encore fini, d'illustrations pour les enfants. En quelque sorte, je jonglais avec plein d'activités différentes.

Léa Mosconi : Vous travaillez avec le restaurant « Le Tour d'argent ». Sont-ils venus vers vous par soucis d'économie d'énergie, dans le but d'une stratégie d'image ou pour des raisons gustatives ?
Nicolas Bel : Ils ne m'ont pas sollicité pour des questions d'économie d'énergie, ni pour leur image, je pense qu'ils peuvent s'en passer. En revanche, ils sont sensibles à la dimension environnementale et à la « cohésion sociale ». Les équipes sont dans les cuisines, dans un espace restreint et bruyant. Le fait de leur offrir un lieu sur le toit, avec un potager, c'est important. C'est un lieu collectif, d'échange et de partage, un lieu agréable avec des vues singulières et une pratique ludique. Et puis il y a surtout l'aspect gustatif. Par exemple pour les plantes aromatiques, on a une fraicheur incomparable, pour les tomates aussi.

Léa Mosconi : Le livre *Un million de révolutions tranquilles* cite en exemple votre projet sur le toit de l'Agro Paris Tech. Néanmoins, la forte résonnance dont jouit votre projet et l'ampleur qu'il pourrait prendre lui confère presque un caractère radical. Cultiver sur les toits urbains, est-ce plutôt une « révolution tranquille » ou une « révolution radicale » ?
Nicolas Bel : J'ai envie d'être à toutes les échelles. Je suis partisan néanmoins d'une certaine douceur. Je souhaite faire plein de choses, mais plein de petites choses. On voit beaucoup de gens qui passe leurs temps à préparer un super projet, un grand coup. Cela peut être une vision mais ce n'est pas la nôtre. On a un petit côté volontariste quand il faut finir telle ou telle chose mais sinon on aime plutôt se laisser bercer. J'ai plutôt l'impression d'être dans une révolution tranquille déjà parce qu'on propose un concept très innovant qui finalement s'appuie sur beaucoup d'expériences de diverses personnes. On a beaucoup mixé les expériences des autres et les projets passés. Avec une vision globale partagée par plein de gens. Quelqu'un m'avait dit « j'adore ce que vous faites car c'est évident et on s'étonne que cela n'ait pas été fait avant. Finalement c'est vous qui l'avait fait ». Cela n'a rien d'exceptionnel mais c'est juste que je suis le premier à le faire. Il fallait y penser mais il fallait surtout le faire.

Léa Mosconi : Quels projets vous ont influencés ?
Nicolas Bel : Une multitude ! Le bio mimétisme dans son ensemble m'a beaucoup inspiré ; L'agro écologie aussi. Les expériences de Montréal, de New York aussi.

Internet est une source d'influences imbriquées. Montréal a vraiment été un fort inspirateur.

Léa Mosconi : Ce projet aurait pu être mené il y a trente ans ? Est-ce que le contexte actuel et l'attention que l'on accorde aujourd'hui à l'écologie ne rends pas plus évident la mise en place de ce type de projet ?
Nicolas Bel : Peut-être que cela aurait été plus compliqué avant. En fait, je ne connais pas l'histoire de la recherche et j'aurais du mal à vous répondre précisément. Ce qui est sûr c'est que l'on a eu un bon accueil et de l'enthousiasme de la part de notre milieu. Même si au tout début il y a eu une petite phase de doute. Mais dès qu'ils ont vu, dès qu'ils sont montés sur le toit, ça a été la conquête.

Léa Mosconi : Quel regard portez-vous sur la manière dont les architectes traitent les questions environnementale ?
Nicolas Bel : J'ai l'impression que les architectes cherchent à répondre aux normes sans avoir forcement une vision globale. Mais je ne connais pas assez pour juger. Mon impression c'est qu'ils proposent souvent des solutions trop techniques : au lieu de chercher des choses simples ils vont vers des choses très compliquées techniquement, enfin quand ils ont des moyens. Quand ils n'ont pas de moyens, ils répondent juste aux normes. Par rapport à notre projet, ce qui me choque, c'est le manque d'intérêt et de curiosité des architectes. J'étais persuadé quand on a commencé ce projet que beaucoup d'architectes viendraient nous voir. Finalement non, aucun architecte n'est venu à part X-TU mais ce sont les seuls. SOA aussi mais ce n'était pas dans une vision globale mais pour des compétences spécifiques.

Léa Mosconi : Comment travaillez-vous avec X-TU ?
Nicolas Bel : Je suis désolé mais je ne peux pas vous en parler.

Léa Mosconi : Quel est le rendement par m2 du toit d'Agro Paris Tech ?
Nicolas Bel : On me pose souvent cette question mais je n'en sais rien. J'avais seulement mesuré dans le cadre de l'INRA un maximum de six ou sept kilos au m2 de tomate cerise, ce qui est bien supérieur à ce qu'ont obtenu les maraichers autour de Paris l'année dernière à cause du climat mais ce qui est faible par rapport à une production sous serre. Ici on a aussi eu de bons rendements car on mixe les cultures, on récolte plusieurs choses à la fois et on a des substrats recherchés. Ce sont des rendements honorables mais pour aller vers une production industrielle il faudrait essayer des systèmes sous serre.

Léa Mosconi : Sur quelles typologies d'immeuble aimeriez-vous intervenir ?
Nicolas Bel : Toutes ! J'ai autant envie d'aller sur le toit d'un HLM que sur celui de l'Assemblée Nationale ! Chaque potager que l'on installe est un grand bonheur et une expérience riche que j'ai envie de poursuivre sur toutes sortes de typologies et d'échelles.

Léa Mosconi : Comment adapter les contraintes règlementaires aux nouveaux usages ?
Nicolas Bel : A mon avis le toit est un espace exceptionnel et il est navrant de le réserver aux seuls domaines techniques du bâtiment. Faire un toit plus solide c'est juste mettre plus de ferraillage, même pas mettre plus de béton, donc le coût, si c'est prévu à la base, est très limité. En revanche, si on doit rendre le toit accessible le coût est beaucoup plus important. Si j'étais radical j'imposerais dans le PLU au moins la moitié des toits d'immeuble ou de maison soient accessible. Après les gens en font ce qu'ils veulent mais au moins c'est possible. Sinon, c'est impossible. Rendre accessible c'est mettre un escalier. On n'est pas obliger d'être ERP. On n'est pas obligé d'avoir quinze sorties d'incendie mais au moins que les familles puissent faire leurs potager. Je pense pour l'instant que le plus grand plaisir du potager c'est le plaisir de cultiver et d'avoir des aliments ultra frais. Quand on prend un peu de distance et que l'on regarde à Kinshasa ou dans d'autre villes, ou comment ça se passait en 1943 à Paris pendant la guerre on se rend compte que c'est aussi une histoire de résilience. Quand on va se retrouver à cours d'énergie on sera bien contents d'avoir développé ces types d'énergie, de technique et d'outils, pour nous aider à mieux vivre la transition.

Léa Mosconi : Vous travaillez actuellement sur des toitures existantes, vous devez donc vous adapter à certaines contraintes. Comment aimeriez-vous concevoir le toit d'un immeuble à construire ?
Nicolas Bel : C'est quelque chose qu'il faut prototyper. Ça dépend beaucoup du projet, si ce sont des habitations, une fac, des bureaux... En tout cas il faudrait une analyse très poussée des flux et surtout penser des choses simples. J'ai l'impression que certaines personnes ont déjà eu cette approche de voir le bâtiment comme un écosystème mais se sont perdues dans des dispositifs trop complexes. Je pense qu'il faut rester dans des solutions simples et économiques. Quand je dis simple ça, je ne veux pas dire qu'il ne faut pas beaucoup de diversité. Mais il me semble préférable qu'il y ait peu de technologie impliqué dans le projet. Après, il y a tellement de possibilités qu'il faudrait que l'architecte nous accompagne. Mais X TU fais déjà. Mais il leur manque cette vraie compétence agronomique et c'est pour cela qu'ils étaient contents de me rencontrer. C'est complexe, il faut vraiment réfléchir, faire des champignons dans la cave, voir

comment faire vivre cela avec les gens. Je pense qu'il y a beaucoup de modèle à essayer. J'ai pleins d'idées qui me viennent. Par exemple pour cultiver il faut des matières riches en suc, comme les épluchures et tout cela, il faut des matières carbonées donc par exemple les eaux usées qui passeraient dans un truc des noisetiers par exemple. On pourrait comme cela produire du bois à croissance rapide pour les besoins en bois. Ce bois pourrait être utilisé en haut pour équilibrer le compost. Il y a beaucoup de chose à penser. Et pour cela il faut bien comprendre les matières organiques. L'urine, c'est une source de phosphore monumentale par exemple.

Léa Mosconi : Après plusieurs recherches vous avez trouvé un substrat très intéressant : en lasagne des copeaux de bois, du compost, du marc de café et des verres de terre. Quel autre type de substrat s'avère intéressant ?
Nicolas Bel : Tout dépend des déchets produits sur place. Le bois, le marc et le compost c'est intéressant, le bois le marc les verres de terre c'est intéressant, ce sont des premier truc qui sont apparus. J'ai fait plein de mélange, en ajoutant des matières organiques, certains marchent d'autres moins, certains marchent une année et moins l'année d'après ou l'inverse… Pour l'instant on est en pleine expérimentation. Chez nos clients on met des recettes qui fonctionnent car on ne peut pas vraiment se tromper.

Léa Mosconi : Est-ce que cultiver sur les toits est économiquement intéressant ?
Nicolas Bel : non

Léa Mosconi : Cela annule donc ma seconde questions qui était, si cultiver sur les toits est économiquement pertinent, comment éviter que cela deviennent juste un enjeu commercial et se détourne des ambitions environnementales ?
Nicolas Bel : Si, en effet, cultiver sur les toits intéresse certains entrepreneurs. Skyfarm ou autre par exemple … Ils se lancent là-dedans mais ce qu'ils vendent avant tout c'est une image. Cette notion de rentabilité est aussi liée au prix du pétrole et à beaucoup de choses. Donc les commerciaux cherchent des systèmes peut être pas rentable maintenant mais qui le seront plus tard peut être avec les problèmes du pétrole. Après je ne dis pas que ce n'est pas possible de faire quelque chose de rentable sur les toits à Paris mais ce sera quand même plus orienté vers certains secteurs plus particulier comme celui du luxe. De toute façon si on fait la même chose dans des secteurs proche de Paris et en payant le transport en plus, de toute façon ce sera moins cher.

Léa Mosconi : Avez-vous déjà été contacté pour travailler avec un Biocop ou un Naturalia afin de produire sur un toit les fruits et légumes vendus en magasin ?

Nicolas Bel : J'ai été contacté par bien plus important que ces magasin.

Léa Mosconi : Carrefour ?

Nicolas Bel : De cet ordre-là. Des groupes m'ont contacté mais je ne peux pas en dire trop. C'est difficile d'être lié à des magasins, car cela veut dire que le produit va être manipulé et re-manipulé. Mais il y a des choses à inventer.

Entretien avec Jean-Paul Robert
Critique
14 novembre 2012

La consultation du Grand Paris a mobilisé dix équipes rassemblant chercheurs, architectes, intellectuels, urbanistes. Quel a été l'impact des premières étapes de cette recherche ? Comment les recherches sur la métropole parisiennes s'emparent-elles de la question écologique ? Quelles perspectives ouvrent ces travaux ? La rencontre avec Jean-Paul Robert, coordinateur de l'équipe regroupée autour de Jean Nouvel, se fait en 2012 dans un café prés de Montparnasse et dure une heure.

Léa Mosconi: Les premiers labels liés à l'écologie apparaissent au début des années 1990. On note à ce moment-là l'émergence dans certains milieux de considérations environnementales qui se généralisent dans les écoles et dans les agences d'architecture au milieu des années 2000. Dans quelle mesure, selon vous, la consultation sur le Grand Paris était-elle issue de ce contexte ?

Jean-Paul Robert : Les origines de la consultation du Grand Paris n'étaient directement liées à ce questionnement pour l'écologie. Les préoccupations de Nicolas Sarkozy, qui en a eu l'initiative, relevaient davantage d'un souci économique : à ses yeux, la région capitale risquait de décrocher de son rang dans le palmarès mondial des métropoles. Les termes de la consultation évoquaient cependant le devenir d'une métropole post-Kyoto, ce qui indique que les questions environnementales n'étaient pas omises. Elles n'ont pas initié la consultation, mais ont été formulées et l'ont accompagnée.

Léa Mosconi : Comment l'équipe regroupée autour de Jean Nouvel, dont vous étiez le coordinateur, a-t-elle appréhendée cette consultation ?

Jean-Paul Robert : La difficulté était de traiter des dimensions aussi vastes et impalpables qu'implique la notion de métropole. Aucun des outils traditionnels de l'aménagement du territoire ne permettait de s'en saisir. Il fallait réviser les modes de penser et conjuguer, avec différentes échelles d'appréhension, différents ordres de préoccupation – des plus abstraits aux plus quotidiens - pour les rapporter à la réalité des territoires et des conditions de vie qu'ils offrent. Après avoir tenté d'embrasser et d'ordonner tout cela, il nous fallait encore trouver les outils de représentation capables de communiquer et de transmettre nos analyses et nos propositions. Surtout, il ne s'agissait pas de partitionner la complexité du réel en la rapportant à des catégories de problèmes auxquelles avaient été apportées des solutions partielles, soulevant

plus de problèmes qu'elles n'en résolvaient. C'était bien la leçon que nous avons retenue après avoir arpenté les territoires comme nous l'avons fait : les désastres et les nœuds que nous repérions relevaient de ces approches sectorisées. Il nous fallait apprendre à conjuguer, à tresser, et pour cela à trouver d'autres angles de représentation afin de désankyloser des territoires bloqués par ce mode d'intervention récurrent.

Léa Mosconi : Quels ont été vos rapports avec les autres équipes ?

Jean-Paul Robert : Les équipes ont partagé le même diagnostic, ont accompli en parallèle le même chemin. Par-delà la diversité de leurs propositions, ce qu'elles ont construit ensemble, mais séparément, est peut être une nouvelle façon d'approcher les questions d'aménagement. De ce point de vue, on pourrait avancer qu'elles ont mis au point un nouveau système d'exploitation, plutôt que de continuer à exploiter les logiciels d'antan. Ce qui les rassemblait était beaucoup plus fort que ce qui les éloignait. Toutes ont renoncé à l'idée de dessiner le futur, toutes se sont demandées comment aider à débloquer et à faire évoluer ce qui était là. Il ne s'agissait pas de contraindre, mais de suggérer, d'ouvrir les possibles.

Léa Mosconi : Vous abordez le Grand Paris comme un territoire malléable dont il faut penser la transformation et la mutabilité.

Jean-Paul Robert : Tout cela ne se dessine ni ne se décide. Notre objectif était de réfléchir aux stratégies à développer pour une transformation généralisée de ce qui est déjà là, et à avancer pour cela des scénarios. Le terme de mutation a d'ailleurs été revendiqué par toutes les équipes. Le déjà-là est notre héritage, notre patrimoine commun, avec ses bonheurs et ses malheurs. Nous devions nous confronter à ce réel. Nous ne proposions donc pas de grands schémas d'aménagement du territoire mais des orientations, des stratégies, des scénarii d'évolution, de changement, de mutation. C'est important de le comprendre car il y a eu beaucoup de malentendus, tant on attend de la part des architectes du dessin, des représentations formelles, des schémas, des plans d'aménagement. Nul ne s'y est risqué, mais tous ont avancé des hypothèses. Tous ont parlé du temps, de temporalités, de durées, tous se sont demandé comment conjuguer des durées qui soient soutenables (ce qui paraît préférable à l'idée de développement durable). Il ne s'agissait pas de produire des « visions », mais de mettre au point de nouvelles approches qui se conjuguaient pour autoriser un changement radical.

Léa Mosconi : Il y a un exemple qui est particulièrement bien fourni et traité dans votre rapport, c'est celui de la mutabilité des grands ensembles.

Jean-Paul Robert : Les grands ensembles font partie de notre héritage, c'est une question plus que préoccupante tant elle révèle de notre société et de notre histoire. Ils ne correspondent qu'à un seul et unique besoin : loger en masse les moins nantis, et les exclus. La question n'est pas seulement d'améliorer ou de mettre aux normes les logements mais bien de les réintégrer et des les resituer dans un système complexe, mixte, hybride, où se tissent des relations entre activités, classes sociales et lieux différents. Comment ces ensembles d'habitations peuvent-ils accueillir d'autres choses, d'autres activités, d'autres personnes, comment briser leur isolement ? Nous avons avancé des scénarios de transformation en ce sens, qui ne fonctionnent qu'à condition d'être pris ensemble. Améliorer les logements en termes de consommation énergétiques donne l'occasion d'améliorer leur habitabilité qui appelle à son tour des transformations programmatiques qui impliquent de résoudre des questions de mobilité, etc. Il s'agit de tirer parti ou de renverser des situations pour retrouver sens et dignité.

Léa Mosconi : Plusieurs équipes du Grand Paris ont questionné et mesuré les potentialités qu'offre le toit. Pour densifier en surélevant, pour générer de la mixité programmatique avec l'insertion de nouvelles activités ou de nouveaux équipements, et enfin pour créer de l'énergie, avec des éoliennes ou des panneaux photovoltaïques. Comment l'équipe regroupée autour de Jean Nouvel s'est appropriée ce dispositif et que propose-t-elle ?

Jean-Paul Robert : Nous ne nous sommes pas posé la question des toits en tant que telle. Si elle a été abordée, c'est en la rapportant à d'autres, comme dans l'exemple des grands ensembles où nous évoquions la possibilité d'y installer sur les toitures des équipements énergétiques, des jardins capables d'améliorer les performances thermiques, mais aussi des éléments de programme, et en définitive une nouvelle image. Si les toits sont devenus des lieux plus avantageux que les sols, allons les chercher ! Est-ce que l'imaginaire du grenier ou de la mansarde, cher à Bachelard, va disparaître ? Il l'est déjà. On peut imaginer développer de nouveaux imaginaires autours de ces situations possibles. Cette cinquième façade, celle qui regarde le ciel, offre des vues, de l'isolement. Il faut s'en emparer.

Léa Mosconi : Paris est une ville très dense. Elle a néanmoins perdu 32% de ses habitants en moins de 80 ans. A cela s'accompagne, et vous le soulignez dans votre rapport, une perte d'attractivité notable de la capitale française. Faut-il penser la densification de Paris ?

Jean-Paul Robert : Paris intra muros n'est qu'une part du Grand Paris. Cela posé, faire évoluer le déjà-là ne contourne pas l'évolution de la figure centrale. Ce mouvement de dépopulation du centre, que vous évoquez, est évidemment corrélé à l'expansion des périphéries. Parler de densification est une manière statistique d'aborder des questions autrement plus complexes et diverses, indissolublement liées entre elles. Si elle est évoquée aujourd'hui, c'est parce que l'étalement urbain, dévoreur de terres agricoles et facteur de transports dispendieux, est devenu insupportable. Mieux vaut interroger, encore une fois, la transformation de ce qui est déjà là, les rapports ou l'absence de rapports qu'entretiennent le construit et le non construit. Mieux vaut parler d'économies relationnelles que d'économie tout court. Mieux vaut parler de dynamiques que d'états.

Léa Mosconi : Comment penser et appréhender aujourd'hui les relations entre l'environnement urbain et l'environnement naturel dans une métropole comme celle du Grand Paris?

Jean-Paul Robert : La métropole s'appréhende par plusieurs échelles, par des réalités mondialisées autant bien que dans des réalités locales, précisément situées. Dans les territoires parisiens, les interférences entre le construit, le bâti, avec les champs, les forêts, les vallées, toutes formes d'occupation du territoire également artificielles, se déclinent à l'infini. Plutôt que continuer à s'appuyer sur la notion ancienne de *confrontation* entre ville et nature, il est plus précieux de se demander comment ces situations, qui représentent des atouts, ouvrent à des *négociations*. Comment peut-on profiter de ces côtoiements, de ces interpénétrations, de ces juxtapositions, comment élargir physiquement ces limites là où il y en a, comment amplifier et donner du sens à ces chevauchements, comment les exploiter économiquement ? Voilà les questions telles qu'elles se posaient à nous. Une des formes du côtoiement est celle de la limite des « taches urbaines », qui ne sont pas pensées parce que considérées comme provisoires. Cette limite, pourvu qu'on l'ouvre à la négociation, est susceptible de créer plus-valeur et mieux-être.

Léa Mosconi : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la consultation du Grand Paris ?

Jean-Paul Robert : La richesse de ce qu'elle a produit tenait à la diversité de des équipes, mêlant intellectuels, experts et concepteurs. Pareil cocktail a donné à ce qui était bel et bien une recherche une profondeur qui procédait de la volonté de ne plus penser en termes sectorisés, mais de manière holistique. La consultation a été encensée, mais c'était pour mieux en évacuer le sens, et n'en retenir que des

recettes. Au nom de l'opérationnel, la diversité des intervenants qui l'a rendue féconde a été perdue, cependant que le politique se chamaille pour défendre ses prés carrés et reste à ses vieilles lunes. Aujourd'hui, le Grand Paris tourne autour d'un nouveau système de transports, de nouveaux quartiers de gares, de nouvelles zones d'aménagement. Tout ce qui a été avancé s'est étouffé, et la schizophrénie réelle des territoires se creuse toujours davantage. C'est une question de démocratie qui se pose.

Entretien avec Philippe Rahm
Architecte
Réalisé avant la thèse dans le cadre du mémoire en 2009

A l'automne 2009, je fais un stage chez Philippe Rahm dont j'étudie le discours dans le cadre de mon mémoire de master.

Léa Mosconi : Vous avez fait votre diplôme sur la Villa Savoye. Cela constitue-t-il un point de départ de votre travail ?

Philippe Rahm : J'ai commencé mes études en 1989, on était alors en plein centenaire de Le Corbusier, et donc directement immergé dans les questions de la modernité. Ce qui m'a toujours gêné, c'est l'abstraction qu'il y avait dans la manière de penser l'architecture. J'étais alors en première année, et le langage aussi que l'on nous demandait d'employer était abstrait, on nous parlait de seuil, de limite, d'espace, de lumière, d'éléments très abstraits. D'une manière générale, cette abstraction du langage que j'ai compris en étudiant ensuite, s'accompagnait d'une abstraction physique dans le passage du projet à la construction. Si l'on prend les cinq points de l'architecture moderne de Le Corbusier, qui sont les conséquences du béton armé, nous pouvons voir qu'ils vont contre la nature. Le premier point, je ne les dis pas dans l'ordre, c'est les pilotis. Il est certain que cette idée même va contre celle du socle, c'est même l'opposé du socle, thématisé dans l'architecture classique avec des socles lourds et des pierres plus hautes. Alors qu'avant on était plus plein en bas et que l'on s'allégeait et s'affinait en montant dans le bâtiment, dans la Villa Savoye, au contraire c'est léger et transparent en bas avec les pilotis et le plein flotte au-dessus. Ensuite il y a la fenêtre en longueur. Elles étaient avant plus petites car il y avait le poids du linteau qui était reparti alors on ne pouvait pas trop ouvrir. Aussi, le fait que la façade ne soit plus porteuse est un enjeu important. Le toit terrasse c'est la même chose, elle rend plat le bâtiment, il n'y a plus de toit a double-pente au-dessus, cela évacue l'idée d'eau ou de pluie. Les pilotis évacuent l'idée de pesanteur, le toit terrasse évacue l'idée de pluie, et le plan libre évacue l'idée de construction et de matériau. Nous pouvons prendre les cinq points de l'architecture de Le Corbusier comme des éléments qui cherchent à évacuer la réalité physique du monde. Et en réalité, même si Le Corbusier ne le proposait pas du tout de cette manière-là, c'était sous-jacent esthétiquement. La modernité, et la Villa Savoye qui la représente, c'est

un prisme pur flottant dans l'espace, qu'on a rendu tout blanc. C'est une volonté de rendre réel une abstraction. En réalité ce qui s'est passé c'est que toute l'histoire naturelle de la Villa Savoye s'est battu contre ce principe d'abstraction. Dans les années trente, le toit terrasse n'était pas étanche, il y a eu des fuites d'eau, donc tous les éléments naturels se sont vengé de cette abstraction. Les fenêtres en longueur et le manque d'isolation ainsi que la faible inertie des matériaux ont une pour conséquence une impossibilité de chauffer la maison, même Le Corbusier a admis à Mme Savoye dans une lettre que la maison n'était pas chauffable. Il y a aussi la question de la matérialité. La blancheur du bâtiment accentue l'idée qu'on ne sait pas vraiment de quels matériaux il est fait. Le Corbusier disait que c'était en béton alors qu'en réalité c'était un mélange de béton et de briques un peu bricolé. Et de la même manière, il y a eu du salpêtre qui a fait sortir les briques, qui sont apparus par des marques noires sur la blancheur de la façade, comme des fantômes. Cela a était un travail important pour moi, car d'une certaine manière, toute la réalité physique du monde climatique, matériel se vengeait et réapparaissait sous forme de fantôme et abimer la dématérialisation blanche et pure de l'architecture de Le Corbusier. Et cela a été un point de départ de mon travail. Que l'architecture devienne matérielle, qu'elle redevienne liée à la pesanteur et au climat. Elle se réengage dans le monde sensible. Et il y avait une phrase de Le Corbusier qui m'intéressait *l'architecture comme pure création de l'esprit* alors que pour Hegel c'est *l'architecture comme imparfait symbole de l'esprit*, parce que pour lui l'architecture était totalement prise dans le monde physique de la pesanteur, dans le monde matériel. Dès le début de mon travail j'ai voulu accepter ce monde physique, sensible, climatique, L'architecture ne cherchant pas l'abstraction mais plutôt à créer des liens écologiques, physiques, matériels, météorologiques avec le monde sensible, le monde réel. Donc pour moi le point de départ c'est non pas d'aller contre l'abstraction ou contre la nature et d'aller vers une dématérialisation mais au contraire, d'accepter les forces physiques chimiques et biologiques du monde.

Léa Mosconi : Un des grands bouleversements avec le développement durable, c'est que l'homme ou la femme n'est plus au centre du grand récit, comme pendant la modernité, mais c'est la nature qui prend la place centrale du récit. Comment envisagez-vous les liens entre l'architecture climatique et météorologique avec l'homme ou la femme et la nature.

Philippe Rahm : Le lien entre l'architecture et la nature je l'envisage comme je l'ai dit avant comme la confrontation à une réalité, des matériaux. L'architecture est toujours liée chimiquement à l'extérieur, et c'est ce lien chimique qui m'intéresse. Après la relation à l'homme la dedans. C'est compliqué. Luc Ferry qui a écrit un livre *Le Nouvel ordre écologique* (1992) qui s'oppose au livre de Michel Serres *Le contrat*

naturel (1990) qui est plus vieux. *Le contrat naturel* véhicule des idées américaines de *deep ecologik*, la nature devient plus importante que l'homme et il y a une forme d'anti humanisme qui apparait dans ses théories. Michel Serres résume l'idée de contrat social entre les hommes, une idée humanisme ou l'homme est au centre du monde, au centre des préoccupations. Et tout à coup il explique la notion de contrat naturel comme la considération de la nature comme plus importante que l'Homme. Ce qui est assez contestable pour Luc Ferry par rapport à une tradition humaniste française depuis la Renaissance. Je ne suis pas vraiment dans ce type de discours là. Je ne cherche pas à rendre la nature plus importante, d'ailleurs d'une certaine manière je ne crois plus du tout en l'idée de nature je pense que tout est artificialisé. Ce qui m'intéresse c'est que du fait que l'architecture génère des espaces dans le monde physique et naturel, donc dans l'atmosphère comme sorte de phénomène physique. Je m'intéresse beaucoup plus aux phénomènes physiques et climatiques qu'aux phénomènes culturel ou historique. Par exemple je travaille sur un projet pour un aménagement d'ile, ce qui m'intéresse c'est d'introduire des références climatiques mais pas culturelles. Par exemple, je fais des références à l'Afrique avec un jeu de lumière et de chaleur ou des références au Canada avec l'ombre et la fraicheur. Ce qui m'intéresse ce n'est pas de faire des références culturelles à la culture du Canada ou du Gana, mais des références climatiques liées à ces pays ; Je pense que toutes ces lois de la thermodynamique, du climat ou de la météorologie peuvent devenir des outils de l'architecte. A l'époque, on voyait des architectures qui mettait un verre rouge sur le balcon pour donner un genre lunette de soleil, c'était plutôt rigolo comme idée, c'était une référence à la culture Pop. Moi ce n'est vraiment pas ce type de référence qui m'intéresse. En revanche je mettrais un verre qui va couper certaines longueurs d'ondes pour générer un espace sensible ou physique. Le rapport à la nature je ne le fait pas en comparaison par rapport à la place de l'Homme mais en revanche les phénomènes naturels sont des éléments passionnants pour l'architecture.

Léa Mosconi : Vous dites dans le livre qui confronte votre position de l'écologie à celle de Gilles Clément que *La forme et la fonction suivent le climat*, ce qui bouleverse complètement les théories modernes *la forme suit la fonction*…

Philippe Rahm : L'idée que la forme et la fonction suivent le climat, vient des livres de Jared Diamond qui a fait une étude et un historique en montrant que le cours de l'histoire s'était fait par rapport à des questions climatiques. En poussant la chose il dit de manière assez provocatrice que ce n'est pas tant des questions de culture ou de religion ou de politique qui font l'histoire mais que souvent des questions climatiques font l'histoire. Même si bien sur tout est lié. Vers 1400 je crois il y a eu un âge de

glace ou toute les températures ont baissé. Et la civilisation viking, très développée à ce moment-là, a disparu car leur mode de vie de correspondait plus à ce nouveau climat. Jared Diamond montre donc que l'histoire des choses est souvent une conséquence des bouleversements climatiques. Le problème du réchauffement climatique aujourd'hui c'est aussi que l'on doit isoler plus, ventiler le moins possible, pour ne pas avoir à chauffer trop d'air. Donc tout est question de réduction d'énergie. Donc les mesures que l'on prend sont liées au climatique. Le climat est un élément moteur pour l'architecte. Ma position c'est que plutôt que de faire un projet d'architecture en utilisant des méthodes de projet héritées des siècles précédent, de la modernité ou même du numérique, je préfère travailler avec le climat directement et modeler le climat pour créer des espaces et ensuite chercher des formes qui pourraient découler de cela. Par exemple l'air chaud monte alors j'ai fait plusieurs projets avec des sortes d'asymétrie entre le chaud et le froid, en prenant compte des mouvements de convection qui donnent des formes, et en fonction de l'habillement ou de l'activité on va repartir l'espace. Entre l'endroit où l'on doit être nu et ne pas bouger, comme dans une salle de bain, ou les endroits où l'on ne fait que passer, comme un corridor, ou ceux encore ou l'on fait de l'exercice physique ou dans ce cas-là on se chauffe presque nous-mêmes. En fonction de cela, on va trouver des positions dans un climat qui aura été définit en amont. On peut travailler aussi sur le haut, le bas, pour la chaleur, le dilaté, le contracté. Les nouvelles problématiques climatiques peuvent engendrer des formes. Aujourd'hui pourtant ce que l'on fait c'est que l'on met des chambres et après on met le chauffage dedans avec des radiateurs. On ne se préoccupe pas du climat. L'architecte ne s'occupe que de l'architecture, l'ingénieur thermicien vient et met le chauffage. Alors que pour moi l'idée est que cette mission d'ingénieur thermicien soit intégrée par l'architecte car on s'aperçoit que c'est la chose la plus importante aujourd'hui et que de là peuvent naitre de nouveaux types d'espaces, de nouvelles formes, et des fonctions peuvent apparaitre dedans.

Léa Mosconi : Comment abordez-vous la dimension *responsable* que revendique l'architecture du développement durable. Diriez-vous qu'avec l'écologie, il y a une certaine éthique d'une conscience du monde qui apparait.

Philippe Rahm : Non c'est faux. Certain se disent qu'il y a une nouvelle morale, une nouvelle conscience, mais c'est faux. En fait la liberté nait toujours dans un contexte. Par exemple pour moi le Postmodernisme, c'est une prison complète ou l'on est dans des codes, ou si on met du rouge c'est pour des pompiers, c'est une prison sémantique, une prison de références, on ne peut plus faire les choses sans références. Même le numérique, c'est comme ça. Alors que l'architecture météorologique c'est totalement la liberté, c'est des fluides, des vaporisations, des dilatations des choses, une légèreté des éléments, une liberté de déplacement et de

migration. Je pense que c'est beaucoup plus libre que le reste. Le reste c'est une liberté qui marche sur des codes. Ce que vous dites là, enfin ce n'est pas vous qui le dites mais c'est un courant d'architectes en France qui ont dit ça, en se plaignant de ne plus faire de béton apparent car ils doivent l'isoler, alors que le fait de mettre du béton apparent c'est les conséquences d'un système mis en place avant, avec la modernité. En réalité c'est eux qui se sentent à l'aise avec, c'est leur mode de référence. Mais avec l'architecture climatique c'est pouvoir enfin ne plus vivre en deux dimensions, on peut vivre en trois dimensions dans une atmosphère. La maison de Gonzalez-Foerster, marche sur des différences de températures, ce n'est plus une maison en plan ou en coupe, mais une maison comme une atmosphère avec un mouvement de convection de l'air. Tous les planchers se déforment pour aller dans différents endroits. Il y a une liberté des éléments météorologiques, beaucoup plus libre qu'une maison dans des références.

Léa Mosconi : Oui mais cette architecture climatique se base quand même sur une conscience de l'état du monde…

Philippe Rahm : En tant qu'architecte ça ne m'intéresse pas ! Ce nouveau cadre écologique offre un nouveau champ de travail passionnant et fascinant, beaucoup plus libre et excitant qu'un autre champ. Quand Le Corbusier a découvert le béton armé et l'acier, les autres architectes ont trouvé ça affreux car on ne pouvait plus faire de moulures sur les pierres, ni de composition de façade comme au 19eme, et ils perdaient cette liberté de composer. Le Corbusier, le Bauhaus, Mies Van Der Rohe, ont découvert des nouvelles libertés, pour Mies, les murs n'ont plus d'angles, l'espace s'enfuit, alors qu'autrefois c'était des boites avec un couloir. Le béton est devenu un élément de liberté.

Quand le Postmodernisme est arrivé, contre la modernité, il y avait aussi des architectes comme Venturi qui fait un bâtiment complètement banal mais de couleur rouge pompier et c'était une caserne de pompiers. Tout à coup ce jeu, qui n'était plus sur l'espace mais sur la signification des choses, a renouvelé le langage de l'architecture et c'était une énorme liberté.

Pour moi en tant que citoyen je ne suis pas spécialement écologique, je considère que c'est une responsabilité personnelle. En revanche en tant qu'architecte, ça ouvre un champ passionnant. J'ai envie de travailler sur les particules, la vapeur, les mouvements d'air, les mouvements de convection, c'est un champ de design architectural passionnant. Ce n'est pas lié à une morale, au contraire. Quand je vois des gens qui disent que c'est une nouvelle morale, c'est des gens qui défendent ce qu'ils avaient avant, leur ancien champ de connaissances. Comme quand les architectes du 19eme, Beaux-arts, ont attaqué la modernité, parce qu'ils ne comprenaient pas. Après, il y a certainement des architectes qui travail de manière

écologique, de manière ennuyante. Il y avait un portrait sur moi dans Icon, le rédacteur en chef disait que l'architecture écologique est ennuyante. Il commence l'article en disant que mon travail est le premier ou il n'y pas cette idée d'ennui, et que l'on trouve même un certain amusement dans ce que je fais. Je pense d'ailleurs qu'aujourd'hui il y a tout un champ ouvert par rapport à ça, on peut trouver de l'amusement et de la liberté dans l'écologie, et c'est d'ailleurs l'enjeu.

Léa Mosconi : Je vous posais cette question aussi car Le Corbusier, alliait à la pensée moderne une morale moderne.

Philippe Rahm : Par rapport à cela, chez Le Corbusier, il y a un intérêt égoïste de sa part, et bien sûr il y a aussi des enjeux moraux lié à la société, de bien être, de faire une ville meilleure. Aussi car il sortait du 19eme, ou l'ont été bien en ville, les gens étaient malade, réellement. Mais nous, nous ne sommes plus du tout dans cette époque-là, car les problèmes hygiéniques du 19eme ont était résolues en grande partie par les antibiotiques, donc l'architecture à partir des années quarante a perdu son sens hygiénique. Elle part dans d'autres directions. Pour moi, il n'y a pas de morale dans le contexte actuel. Le but, ce n'est pas de faire l'architecture la plus écologique possible, c'est trouver les formes les plus intéressantes et les plus amusantes possibles dans l'architecture la plus écologique possible.

Léa Mosconi : Ce qui vous intéresse, c'est plutôt les contraintes climatiques qui génèrent des nouvelles formes plutôt que les enjeux moraux liés à l'écologie

Philippe Rahm : Exactement, moi ce qui m'intéresse c'est les nouvelles formes d'espace et comment on peut habiter à travers ces contraintes-là. En tant que citoyen, je préfère préserver le monde que pas. Après, ça pourrait être le contraire.

Léa Mosconi : vous citez souvent Robbe-Grillet, peut-on lire un parallèle entre sa recherche et votre travail ?

Philippe Rahm : J'ai rencontré Robbe-Grillet pour l'inviter à une exposition au Centre Canadien de l'Architecture en 2006. Justement car ce qui m'intéressait c'est qu'il existe aussi cet inversement dans son travail ; ce n'est plus le climat qui suit la fonction. Cette ouverture qu'il a de renverser les choses m'intéresse. Je m'oppose à cette idée que l'architecture doit représenter une fiction, je pense que la fiction doit apparaitre de l'architecture. Par exemple, prenons Claude Debussy et Walt Disney. Debussy a inventé un langage musical qui est à la base de toutes les musiques de film après. Surtout chez Disney. Toutes les musiques de film ont adopté un langage

musical qui a été inventé par Debussy. Moi par exemple, j'aime beaucoup Debussy. Et une fois j'ai réécouté une musique d'un film de Disney influencé par Debussy, et ce film là je l'avais déjà vu petit. Alors je me suis demandé si j'aimais Debussy car il me rappelle Walt Disney ce est qui possible. Je me suis aperçu que Debussy avait vraiment inventé un langage et que Disney avait repris ce langage. Ce qui m'intéresse, c'est plutôt d'être dans l'invention d'un langage plutôt que dans la reproduction du langage. Je pense que ces nouvelles problématiques climatiques, peuvent, comme on ne connait pas encore très bien toutes leurs implications, créer de nouveau enjeux avec un impact important sur l'architecture future. Nous pouvons imaginer créer une maison dans une différence de températures, comme avant on faisait une maison prive qui se répartissait entre le public et le privé ou l'espace jour et l'espace nuit. Il y a des nouvelles stratégies qui se profilent. Là, on se dit que l'on va plutôt faire une stratégie climatique qu'une stratégie sociale. Est-ce que l'on peut faire une architecture qui se structure sur un courant d'air ? On ne sait pas comment habiter un courant d'air. Pour cette exposition au Canada, il y avait une pièce blanche au départ, de la lumière qui changeait, et plein de capteurs qui ouvraient des taux d'humidité, la température et la lumière. En fait il y avait des zones plus lumineuses, humides, chaudes, ou d'autre plus froides et sèches. Et la question que je posais, c'est quel type de fonction peut être dans ces éléments. Comme l'on ne connait pas ces fonctions, je pensais que l'on devait recourir à la fiction. Et c'est pour ça que j'ai recouru à Robbe-Grillet, car il procédait de la même manière que moi. Si on lit *la peau a un nouveau roman* aux éditions de minuit de Robbe-Grillet, il explique en rebondissant sur l'idée de littérature objective de Roman Barthes, que ce qui est écrit doit décrire objectivement un monde. Par cet exemple si Robbe-Grillet écrivait par rapport à ça [*Philippe Rahm désigne un livre sur la table*] il dirait un objet de petite épaisseur, environ cinq centimètres, de forme rectangulaire, posé à trois centimètres d'une ligne noir et à deux centimètres d'un bord, cet objet a une couleur légèrement foncé. Il se décharge de toute interprétation. Il s'opposait à Balzac chez qui tout est interprété, digéré. Il veut que le lecteur soit libre d'interpréter comme il veut l'écriture. Sa liberté d'interprétation fait que tout à coup, l'auteur peut même mentir au lecteur. Dans un de ces livres, Il écrit quelque chose et il y a une petite note en bas qui dit que c'est faux si l'on se réfère à trois pages avant ou il a dit autre chose. Ce que l'on est en train de lire n'est pas forcement ce qui se passe. Dans *Le voyeur* qui est un des livres les plus impressionnant qu'il ait fait, le personnage principal ment au lecteur on s'en aperçoit petit à petit. On relit deux fois le même texte, il y a comme un bug, on ne comprend si l'on s'est trompé, on ne sait pas si il y a un problème d'imprimerie. C'est intéressant car c'est le lecteur qui est libre d'interpréter. Et cette liberté d'interprétation me plait. Avec l'architecture météorologique, avec le climat chaud / froid, sec / humide, on peut ouvrir des paysages et commencer à les interpréter. Si l'on va dans un endroit plus humide et plus sombre, qu'est ce qui peut s'y passer ?

J'avais demandé pour cette exposition à Robbe-Grillet de faire le contraire de sa manière d'écrire. Et d'ailleurs toute son histoire littéraire est partie d'une objectivité vers une complète subjectivité, comme dans *Un roman sentimental*. Et cette pure subjectivité qui chez lui relève de phantasme sexuel, il l'a appliqué sur l'architecture que je créais. Qu'est ce qui peut se passer dans une chambre ou il fait très chaud, toute nuit, et très humide. Il a projeté des images sexuelles qui pourraient s'y passer. Je lui demandais d'interpréter et de créer des images, des narrations qui naissent d'espaces au départ objectifs, qui sont les pures données de climat. Et ça se liait à cette idée de liberté d'interprétation. Pour moi, on pouvait trouver plus de liberté, plus de manière d'habiter, en travaillant sur les paramètres climatiques. Il a écrit clinquante textes pour cette exposition.

Léa Mosconi : Pensez-vous que l'architecture climatique puisse avoir un impact sur l'architecture contemporaine et sur la société en faisant l'économie de la dimension sociale ?

Philippe Rahm : J'ai étudié en Suisse ou il y a une autonomie de la discipline, même si cette discipline répond aussi des questions sociales, ce qui rejoint assez Robbe-Grillet. Je ne suis pas sûr qu'intégrer la dimension sociale en tant que telle soit une solution.

Par exemple une idée assez simple. La place, c'est une idée sociale, c'est un lieu de la polis grecque, un lieu où on peut discuter, échanger des idées. C'est un lieu de rencontre en tant que tel. Il y a eu dans les années 1980, une volonté de faire des places car cela avait disparu avec la modernité. Il y avait des barres, des zones, des dalles. Plus de places. Il y a donc eu une volonté de réintroduire la place. Ces places là en réalité, pour la majorité, n'ont pas fonctionné, personne n'y va, les bancs sont avec des graffitis dessus, elles ne sont pas belles, elles n'ont pas marché. Pour moi elles n'ont pas marché car on n'a pas reproduit la cause mais la conséquence de la place. La place du moyen-âge existe car, c'était d'une part des croisements de chemin, mais aussi le lieu du puits. C'était là ou l'on allait chercher l'eau, ou l'on puisait l'eau que l'on ramenait à la maison. Donc les gens étaient forcés d'aller sur la place car ils devaient boire, et cette nécessité de boire a conditionné la structure urbaine. Par exemple à Venise, il n'y a pas de source, la lagune est salée donc la seule source d'eau potable est l'eau de pluie. On récupère l'eau de pluie sur le toit des maisons qui tombe sur la place qui est un peu bombée et aux quatre coins l'eau tombe dans des trous et il y a des lits d'argile étanche, et l'eau passe entre les couches de sable, se nettoie et arrive jusqu'en bas ou il y a un réservoir puis au milieu de la place il y a un puits, et on va chercher l'eau de pluie collectée. En fonction de la quantité d'eau qu'il pleut à Venise par an, on va pouvoir donner à boire à un certain nombre d'habitants. Car s'il y a plus d'habitants on n'aura pas assez d'eau

pour eux. Donc la forme de la ville, la hauteur des bâtiments est une conséquence de l'eau. Cela crée aussi ce système de place. Et crée aussi une vie sociale. Le problème de l'eau créait la vie sociale, ce n'est en aucun cas la vie sociale qui créait la place. Donc l'échec des places des années 1980 est dû au fait qu'il n'y avait pas de nécessité. Je pense que ce n'est pas parce que l'on veut faire une architecture sociale que l'on va faire une bonne architecture ou même faire une architecture sociale. En revanche, l'objectif social me semble important et évident. Après on pourrait se dire que le fait d'économiser de l'énergie a des conséquences sociales, cela préserve un réchauffement climatique qui pourrait avoir des conséquences désastreuses, socialement aussi. Si on se soucie du social plutôt que de s'occuper de l'isolation du bâtiment, les conséquences peuvent être des inondations, le rehaussement du niveau de la mer, des migrations de population, ce qui provoquerait un désordre international qui générerait des dangers de vie. Je pense que c'est difficile d'opposer le social au climatique.

Léa Mosconi : Il y a quand même une dimension éthique et une conscience de l'état du monde dans ce que vous dites.

Philippe Rahm : Ce n'est pas une histoire d'éthique, pour moi. Ce n'est pas une lutte. Mon but ce n'est pas d'avoir un coefficient le plus petit possible de consommation. Je m'en fous totalement de la maison zéro consommation de CO_2, ce qui m'intéresse c'est de trouver de nouvelle manière de vivre, de trouver des espaces amusants dans ces contraintes-là, nouveaux et sensuels. La prouesse technique ce n'est pas pour moi.

Léa Mosconi : Considérez-vous que votre architecture doive avoir valeur d'exemple ?

Philippe Rahm : Oui. Je travaille en ce moment sur trois projets à Hambourg, qui ont pour thème l'humidité, la conduction et la chaleur. On cherche avec ces trois projets à trouver des choses un peu archétypiques. C'est aussi en rapport à l'héritage suisse. Un peu comme les trois premières maisons de Mario Botta qui sont superbes et qui montrent une variation typologique très intéressante. Aussi les premières maisons d'Herzog & De Meuron sont aussi très bien. Ce qui m'intéresse c'est les variations d'un thème et d'arriver à des objets archétypaux. Si je travaille sur la vapeur d'eau par exemple quelles qualités, quel type d'habitation peut on découvrir sur ce thème. La maison se structure entre les parties sèches et humides. On sait que l'air humide est en haut, donc on répartit la maison en fonction de cela. On travaille sur un mouvement d'air entre le bas et le haut, et on associe cela à l'utilisation de plantes, qui organisent et régulent l'espace intérieur. C'est vrai qu'il y a une valeur d'exemple dans ce travail

là. C'est un travail assez radical sur un élément. S'il y avait plusieurs thématiques, elles se noieraient. Et c'est plus fort aussi architecturalement. Cela créait un fond qui permet d'identifier les choses.

Léa Mosconi : Vous tentez de créer un nouveau langage ?

Philippe Rahm : Tout à fait d'ailleurs je travaille avec des étudiants à Copenhague, on fait une sorte d'atlas climatique. On étudie des phénomènes, et leurs réceptions. Les hormones, les neurotransmetteurs, les odeurs. C'est des études de ces éléments. Et on réfléchit aussi aux types d'espaces qui peuvent se créer. Ce travail est exposé à Copenhague. Cet atlas répertorie tous ces phénomènes qui peuvent être utilisés après en fonction de ce que l'on veut faire, bureaux, logement, place.

Entretien avec Jean-Louis Cohen

17 janvier 2016

Jean-Louis Cohen

Rencontré durant la soutenance de HRD de Caroline Maniaque en mars 2015, Jean-Louis Cohen accepte de me recevoir pour évoquer différents points de ma thèse : l'architecture bioclimatique dans le sillon de la contre-culture des années 1960-70, la rupture des années 1980, et l'imbrication entre crise du modèle moderne et émergence de la thèse de l'anthropocène. L'entretien se déroule dans l'appartement parisien de Jean-Louis Cohen, rue du Faubourg Saint-Martin, un dimanche matin à 10h30 et dure un peu plus d'une heure.

Léa Mosconi : Vous faites vos études à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Aux Etats-Unis on assiste à ce moment-là au développement de la contre-culture et à son ancrage dans une réflexion sur l'architecture, l'architecture solaire, l'architecture bioclimatique. Dans son ouvrage *GO West*[1], Caroline Maniaque évoque l'influence de cette contre-culture sur les jeunes architectes français. De quelle nature et de quelle ampleur a été cette influence sur l'étudiant en architecte que vous étiez ?

Jean-Louis Cohen : J'ai d'abord commencé en faisant Maths-sup. Je commence à l'Ecole Spéciale en 1967, je fais une année d'admission, c'était encore un système Beaux-arts avec une esquisse classique, c'était l'enseignement le plus conservateur que l'on puisse trouver, c'était encore plus « réac » qu'à l'école des Beaux-arts. Au moins, j'ai appris un peu l'architecture classique. Je pensais néanmoins déjà m'intéresser à autres choses. On était amis avec François Chaslin, je crois qu'il n'était pas encore en école d'architecture. A l'Ecole Spéciale, c'était donc un enseignement un peu obscurantisme, et je m'intéressais déjà à l'Italie, je lisais des bouquins américains, j'étais fasciné par Kevin Lynch dont j'avais trouvé une mention dans le livre de Françoise Choay « Urbanisme, utopies, réalités[2] ». J'avais une formation atypique, je passais mon temps au cinéma et à faire de la politique : je n'étais pas un étudiant très concentré, je faisais d'autres choses. Après on a fait une révolution radicale en 1968 à l'école spéciale. Comme c'était une école privée, on a viré tous les profs. Je crois que c'était un moment intéressant et que l'on n'a pas assez raconté l'histoire de l'Ecole spéciale. On est allé chercher Marc Emery, qui était directeur de *L'Architecture D'Aujourd'hui*, et des gens remarquables. Virilio qui était formidable, Anatole Kopp qui avait publié son bouquin sur les architectes et la révolution. Cela a été extraordinaire. Beaucoup de gens ont été invité à venir aux séances du samedi matin comme Henri Lefebvre, Yona Friedman, des designers. Donc c'était un foyer remarquable d'émulation. Puis au bout d'un certain temps je me suis dit que la vraie vie était ailleurs, je suis allé à UP6 ou j'ai fini mes études en 1973. Je n'ai fait aucun projet la bas, il n'y avait plus de projet. Ce qui était très important pour moi dans les marges de tout cela c'était d'avoir été régulièrement aux cours de Jean Prouvé aux Arts et Métiers. Je dirais que le seul enseignement d'architecture concret que j'ai eu c'était les esquisses classiques et

1 Caroline Maniaque, « Go West », Editions Parenthèse, 2014

2 Françoise Choay, « L'urbanisme, utopies et réalités », Le Seuil, 1965

quelques esquisses modernes à l'Ecoles spéciale et les cours de Prouvé qui étaient formidables. Nouvel y allait fréquemment, François Chaslin aussi. On était très assidus à ces cours qui étaient géniaux. Ensuite j'ai fait un peu d'architecture. Peut-être que le point haut de mon activité architecturale c'est au début des années 1980, je partageais une petite agence avec Patrick Bouchain et Alexandre Chemetoff et on a fait ensemble le concours du Parc de la Villette, on aurait pu gagner, on a été dans la deuxième phase et dans les trois projets discutés à la fin. Puis j'ai fait quelques autres projets, notamment d'urbanisme et progressivement je me suis intéressé de plus en plus à l'histoire, et j'ai commencé à faire des expositions, notamment « Paris-Moscou » au Centre Pompidou en 1979, progressivement j'ai dérivé vers la recherche. J'ai été international assez tôt, j'ai fait mes premières conférences en Italie ou ailleurs vers 27-28 ans. Aussi, j'étais assez actif dans l'AMC de Jacques Lucan et Noviant et puis j'ai commencé à aller aux États-Unis, d'abord en 1981, puis de plus en plus intensément.

Léa Mosconi : La question de l'environnement était-elle présente dans vos années de formation ?

Jean-Louis Cohen : Je crois que la première fois que j'ai entendu le mot écologie, c'était un type dont j'ai oublié le nom qui revenait de Berkley, qui travaillait en tant que dessinateur dans le bureau de GEEP industrie, la boite du père de François. Nous avions travaillé avec François chez GEEP industrie durant trois étés de suite, on était conducteur de travaux à Marseille, c'était formidable. Les chantiers étaient très rapides, on apprenait en deux mois à peu près tout de la manière dont faire un bâtiment, des fondations aux finitions. J'avais entre 18 et 21 ans. On partageait tous les deux un grand appartement, on passait notre temps au cinéma, on pouvait voir après le chantier tous les films, toutes les séries B d'Hollywood, c'était une expérience formidable. Une année on a été travaillé ensuite au bureau d'étude de GEEP industrie à Hyère. Il se passait des choses diverses, le tout venant des collèges que faisait GEEP industrie, et puis aussi des grands projets exceptionnels sur lesquels GEEP faisait office de bureau d'étude comme l'école d'architecture à Nanterre. Je me souviens d'avoir travaillé sur la maquette de ce bâtiment qui manifestement avait trois fois trop d'acier que ce qu'il fallait. Il y avait donc un gars qui avait tout le temps ce mot d'écologie à la bouche. C'est là que j'ai commencé à m'y intéressé, j'étais aussi fasciné par l'Amérique mais comme j'étais un militant communiste acharné et visible publiquement. Il n'y avait aucune chance que je puisse avoir un visa américain. Je me souviens j'avais été très intéressé par l'exposition *architecture ?* dont parle Caroline Maniaque au Center Culturel Américain, j'avais acheté le *Whole Earth Catalog*. Pour moi ça avait été une découverte, j'étais très fasciné par cela. Il y a un type qui a joué un rôle très important à ce moment-là, et c'est un type facile à interroger, c'est David Elalouf.

Léa Mosconi : Il était avec vous dans l'équipe de l'Institut de l'environnement ?

Jean-Louis Cohen : Oui exactement. C'était une équipe constituée par Bruno Fortier, dans ce groupe d'espion j'avais comme job d'aller voir ce qui se déroulait en Russie. Kopp pensait qu'il s'y passait des choses extraordinaires, ce qui n'était pas vraiment le cas. C'est là que j'ai commencé à m'intéresser à l'avant-garde russe. J'étais en contact avec Elalouf, un peu plus tard, il y avait Marc Vayes et des gens comme cela qui sont revenus d'USA, néanmoins, ce n'étais pas non plus au centre de mon intérêt. Franchement je trouvais ça, peut-être pas décoratif ou superficiel, mais, ce n'est pas vraiment ce qui m'intéressait. Malgré tout, j'ai quand

même eu une base de formation scientifique, je comprenais les enjeux, mais à ce moment-là je commençais à m'intéresser à l'histoire donc j'ai fait d'autre choses.

Léa Mosconi : Comment avez-vous découvert le *Whole Earth Catalog* ? Par l'enseignement, la bibliothèque, les revues ?

Jean-Louis Cohen : Ni les cours ni la bibliothèque. Je trainais beaucoup dans les librairies, beaucoup à la Hune, je passais du temps à Londres. Je lisais religieusement *Architectural Desgin*. Je ne sais pas si tu as regardé les travaux de la AA de cette période. Et puis il y a avait cette librairie qui existe encore avenue de l'Opéra.

Léa Mosconi : Il n'y avait pas d'enseignement consacré à cela par exemple ?

Jean-Louis Cohen : Je ne pense pas. Alors si, à UP6, il y avait l'enseignement très intéressant d'Alexandroff. Il y avait d'autres gars qui faisaient de la physique du bâtiment mais c'était surtout du côté d'Alexandroff que cela se passait. On avait été avec François en 1972 au Yémen, et on avait rapporté dans le groupe d'Alexandroff cette connaissance.

Léa Mosconi : Le souci écologique est mis entre parenthèse dans les années 1980.

Jean-Louis Cohen : restituons un peu le contexte politique. C'est une période extraordinaire pour l'architecture, les marchés s'ouvrent, il y a des concours partout, de nouveaux lycées, bibliothèque, logement, école. Les modèles alternatifs sont arrivés à un moment où les gens, étudiants ne s'identifiaient ni au modèle imposé ni aux techniques utopistes imposés par Parent ou autre ni au féodalité de la profession. Ils cherchaient une manière de faire en relation avec les idéaux de leurs générations. Tout à coup tout le monde en 1980 pouvait avoir sa part du gâteau, donc pourquoi se poser ce type de question. A part des groupes de recherche déjà très centrés la dessus, des gens comme Marc Vaye ou comme ABC à Marseille, toutes ces questions se sont un peu évaporées. Je me suis un peu approché de cela quand je me suis occupé de 1979 à 1983 au Bureau de la Recherche Architecturale en gardant toujours un axe bioclimatique, pour conserver une continuité de recherche et une continuité de financement qui passe par l'existence d'équipe qui s'intéressait à cela, des gens de Marseille, de Toulouse, d'UP6. Il y a eu une eclipse relative parce que d'autres thèmes sont apparus, avec une explosion de la discussion stylistique avec la biennale de Venise de 1980.

Léa Mosconi : Quel rôle a joué l'Institut de l'Environnement ?

Jean-Lousi Cohen : Il faut regarder les premiers profs : c'était des géographes, des architectes, des urbanistes, des designers et un scientifique. Il n'y avait pas vraiment de recherche sur ces aspects environnementaux du moins tel qu'on le perçoit aujourd'hui. Il y a eu deux phases dans l'institut de l'environnement, d'un part une phase de formation qui a été fermé car les étudiants étaient trop turbulents et c'est devenu un centre de recherche. Si tu regardes le découpage du centre de recherche il y avait *Sciences sociales, communication visuel, mathématiques, histoire théorie avec Fortier, documentation internationale*. Il n'y avait

aucune thème écolo. Je me souviens en avoir parlé avec des gens jusqu'à Moscou, intéressés à l'écologie, qui attendait aussi des choses sur l'environnement.

Léa Mosconi : Est-ce que le régionalisme critique ne vient pas faire un lien entre la considération pour le milieu des années 1960-70 et celle des années 1990-00 ?

Jean-Louis Cohen : Je ne crois pas du tout. Le régionalisme critique c'est une problématique que mon vieil ami Frampton a volé à mon vieil ami Tzonis. L'architecture qui est placée sous le drapeau du régionalisme critique est une architecture qui ne s'intéresse pas particulièrement à ces questions. Si tu regardes Botta, Siza et les tessinois, ce ne sont pas des gens qui s'intéresse beaucoup à l'environnement.

Léa Mosconi : C'est une classification un peu abusive ?

Jean-Louis Cohen : non, pas abusive mais limitée. A

Léa Mosconi : Il est difficile de cerner la continuité entre l'architecture bioclimatique des années 19060-70 et celle des architectes des années 1990-00.

Jean-Louis Cohen : ce qui est intéressant, c'est que tu es entrain d'identifier, ce qui n'a été pensé par personne à mon avis, c'est cette espèce d'éclipse, cette émergence de question qui sont traitées par des gens spécialisés mais qui les décrédibilise aux yeux des autres, trop folklo.

Léa Mosconi : On constate néanmoins un décalage entre la manière dont la question de l'énergie pénètre le secteur du bâtiment et la manière dont les architectes s'en emparent.

Jean-Louis Cohen : Il faudrait avoir une vision plus internationale des choses, ce qui montrera j'en suis sure quelques choses de différents de l'autarcie narcissique française.

Léa Mosconi : La notion d'anthropocène, qui émerge assez tardivement chez les architecte, est-elle, selon vous, le signe d'une crise de la modernité ?

Jean-Louis Cohen : C'est plus un champ problématique qu'une seule question. Cela renvoi à ce que l'on entend par modernité. Modernité culturelle ? Modernisation ? C'est un couple que l'on ne peut pas dissocier sous peine d'être prisonnier d'une définition essentialiste ou formaliste de l'architecture. Donc je dirais que l'anthropocène, ou plutôt le dérèglement climatique est beaucoup plus lié à la modernisation c'est-à-dire aux phénomènes infrastructurels, qui est liée à l'économie industrielle, à la mobilité, qu'à la modernité comme phénomène culturel. D'un autre côté, il est clair que le fantasme d'un espèce de mécanisation totale, mécanisation hygiénique à l'origine du mouvement moderne, on va faire des villes comme des machines, et elles seront hygiéniques, participe d'une archéologie encore expérimentale. Après la seconde guerre, ces réflexions expérimentales sont soit absorbées soit par le marché, soit par la grande politique d'état. C'est là que les choses commencent à se

dégrader. On pourrait écrire une histoire dans laquelle on collecterait ce qui se passe dans l'histoire de l'architecture ou de l'aménagement et de consommation d'énergie fossile, transformation du territoire, déplacement du curseur entre zones naturelles et artificielles à l'échelle planétaire. Ce sont des phénomènes qui se croisent. Alors comment impactent-il des problématiques architecturales, c'est encore une autre question. Je n'ai pas de réponse. Je crois qu'on peut juste se poser la question de trouver des corrélations, voir aussi les phénomènes concrets et les représentations, et comment les représentations agissent sur les pratiques. Voir aussi comment ce contexte, appelons le de l'anthropocène, modifie les hiérarchies, les échelles de valeurs, les boites à outils mentales à l'heure de projeter et pas seulement les dispositif. La course à la légèreté, à la transparence, mis en cause par le premier choc pétrolier. Ou en sommes-nous sur la matérialité du bâtiment ? Et puis évidemment les question de cycle énergétique du bâtiment. Quel était le postulat de base du mouvement moderne ? De manière grossière c'était d'imaginer une architecture à l'ère de la machine au service du plus grand nombre plutôt que pour une minorité au service des bourgeois, des aristocrates, du pouvoir. Cette architecture et cet urbanisme était consommateur d'énergie, d'espace, de ressource, avec toujours malgré tout une problématique spéciale de poser ces nouvelles formes urbaines dans la nature, dans un rapport plus ou moins symbiotique avec la nature. Notamment chez Le Corbusier. C'est ce que j'ai souhaité montrer avec mon exposition au MOMA avec une grande attention parfois au paysage. C'est une attitude très prédatrice. Nous sommes aujourd'hui dans une ère ou cette attitude prédatrice est en cause. Comment cette situation permet-elle rétrospectivement de lire les positions des uns et des autres ?

Léa Mosconi : Pensez-vous qu'une lecture pas le prisme de la notion de Capitalocène nous apporte un éclairage pertinent ?

Jean-Louis Cohen : En tant qu'ancien marxiste pas totalement repentie, j'ai plutôt tendance à être d'accord avec ça. Ça marche si l'on inclue le capitalisme d'état car regardons les dévastations absolument considérable construite en Chine ou en Russie. L'industrialisation de la Sibérie c'est une catastrophe écologie considérable. Ce n'est pas seulement le capital c'est aussi la société industrielle, sa gestion bureaucratique, cette vision primaire comme ressource à consommer et pas à conserver, qui est en cause.

Léa Mosconi : Chez les architectes, en caricaturant, on voit deux positionnements très antagonistes sur la question écologique : celui de la croissance verte et celui de la décroissance.

Jean-Louis Cohen : Oui mais il faut les lire au travers des médiations. Il faut voir la manière dont ces attentes sont instrumentées dans les procédures concrètes, dans les cahiers des charges des commandes, dans les mentalités. L'objectif c'est de construire l'histoire de l'émergence de cette question de l'environnement ; à mon sens il y a un épisode important, c'est le Grenelle de l'environnement, notamment voir comment certaine personnes ont investi ce moment. Notamment Yves Lion

Léa Mosconi : Oui en effet. J'ai rencontré Yves Lion.

Jean-Louis Cohen : Il y croyait énormément. Rétrospectivement il doit peut être se trouver un peu naïf.

Léa Mosconi : Non, je ne pense pas. Il m'a dit « j'assume ma naïveté, ce moment du Grenelle était exceptionnel et un des plus beaux moments intellectuel de ma vie ».

Jean-Louis Cohen : De toute façon, c'est un type entier, qui s'engage totalement. Il a un grand sens de l'humain. A l'époque, j'étais très surpris de le voir foncer dedans. A mon avis, c'est un cas intéressant. Entre le Yves Lion qui animait ces commissions et les projets d'Yves Lion architectes, il y a peu de zones de recouvrement, contrairement à l'époque du discours hygiéniste des modernes qui était totalement en phase avec la production architecture, avec une stratégie de simplification des formes, des réponses localisées, d'implantation des bâtiments. C'est une question intéressante celle-ci du dédoublement de personnalité qui s'opère avec un exemple comme Yves Lion.

Léa Mosconi : Comment vous êtes-vous rencontrés avec Patrick Bouchain et sur quelles affinités intellectuelles ?

Jean-Lous Cohen : Nous étions tous les deux militants du PCF à Paris. Patrick Bouchain habitait Place de Fürstenberg, dans le 6^{e} arrondissement, moi j'habitais dans le 13^{e}. Rue Barrault.

Léa Mosconi : François Chaslin habitait lui aussi rue Barrault avant d'aller à Ivry.

Jean-Louis Cohen : François est venu rue Barrault beaucoup plus tard. Son père avait acheté la villa de Callebotte à Yerres, dans un endroit absolument fastueux, moi j'habitais dans des HBM de la rue Barrault au coin du boulevard Auguste Blanqui. Ma mère avait eu un logement là car elle était assistante à la Sorbonne. Ensuite j'ai pris une chambre de bonne place d'Italie, boulevard Masséna, et ensuite Rue du Moulinet. J'ai largement pratiqué le 13^{e}. Election municipale de 1973, il y avait au deuxième tour, la droite était passé haut la main dans le 6^{e} donc les camarades du 6^{e} venait prêter main forte à ceux du 13^{e}, c'est comme ça que j'ai rencontré Patrick Bouchain. Et on connaissait aussi Claude Prélorenzo, donc plusieurs fils. Avec Patrick on était dans des commissions d'étude du parti communiste. En 1974 j'ai organisé un grand colloque à Grenoble qui s'appelait « Pour un urbanisme » qui a été un moment important dans le croisement des milieux. Je ne sais pas s'il y avait des choses sur l'environnement. A ce moment-là, j'ai demandé à Patrick de faire le desgin de tout cela. Ensuite on s'est rencontré assez souvent. Et je connais Alexandre Chemetoff depuis l'école communale. Son grand père était le graphisme de maquette de revue dont mon père s'occupait, les Chemetoff avait une maison d'été en Ardèche, nous avons passé tous nos étés ensemble.

Annexe 02

Cadavre exquis

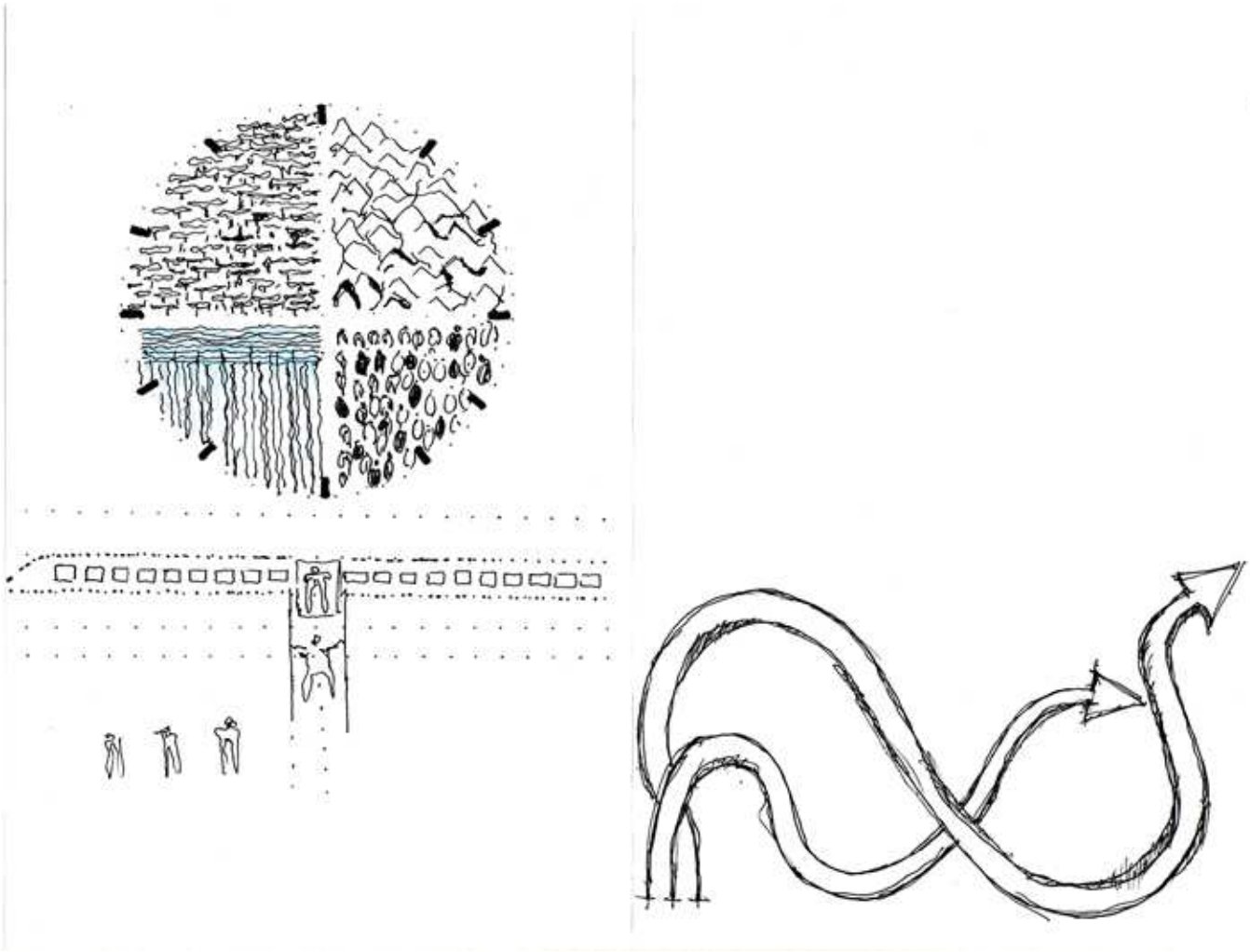
Manifeste de l'exposition Villes potentielles à la Maison de l'architecture

décembre 2015

Le jour suivant

Didier Faustino (1968) est un artiste et architecte français, qui travaille sur la relation entre corps et espace. Il consacre une partie de son temps à l'enseignement, et dirige notamment la Diploma Unit 2 à la AA School de Londres depuis 2011. Depuis septembre 2015, il exerce la fonction de rédacteur en chef du magazine français d'architecture et de design CREE.

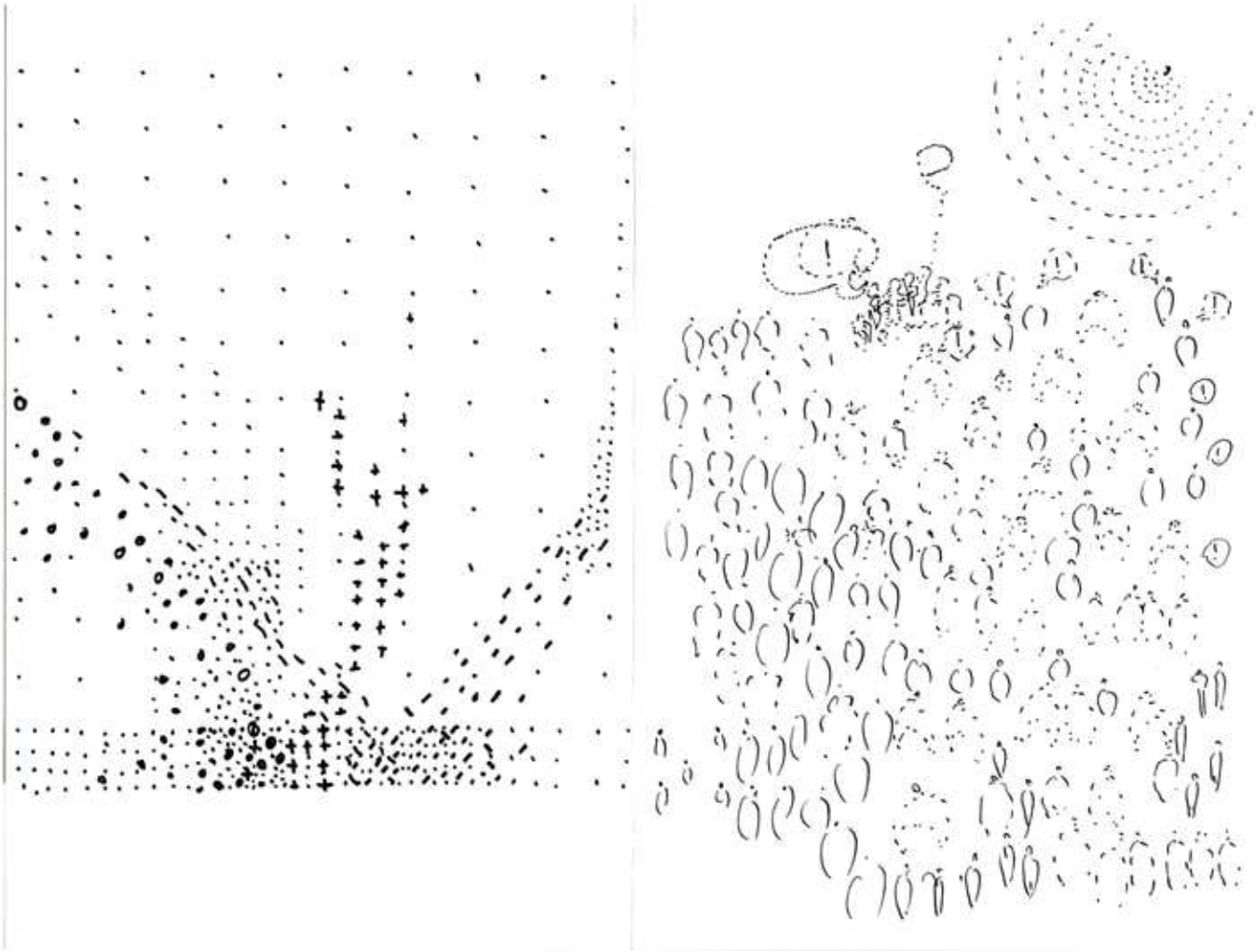
Léa Mosconi (1984) est diplomée en l'ENSA Paris-Malaquais en 2010. Depuis 2012 elle mène une thèse au laboratoire ACS sur l'émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture entre 1989 et 2011. Elle enseigne à l'ENSA Paris-Malaquais et fonde en 2014 l'atelier Bony et Mosconi.



(Sans titre)

Nasrine Seraji, née en 1957 à Téhéran, est diplômée de la AA School of Architecture de Londres en 1983. Elle ouvre sa propre agence à Paris, Atelier Seraji Architectes & Associés, en 1990. Depuis 2006, elle est directrice de l'ENSA Paris-Malaquais.

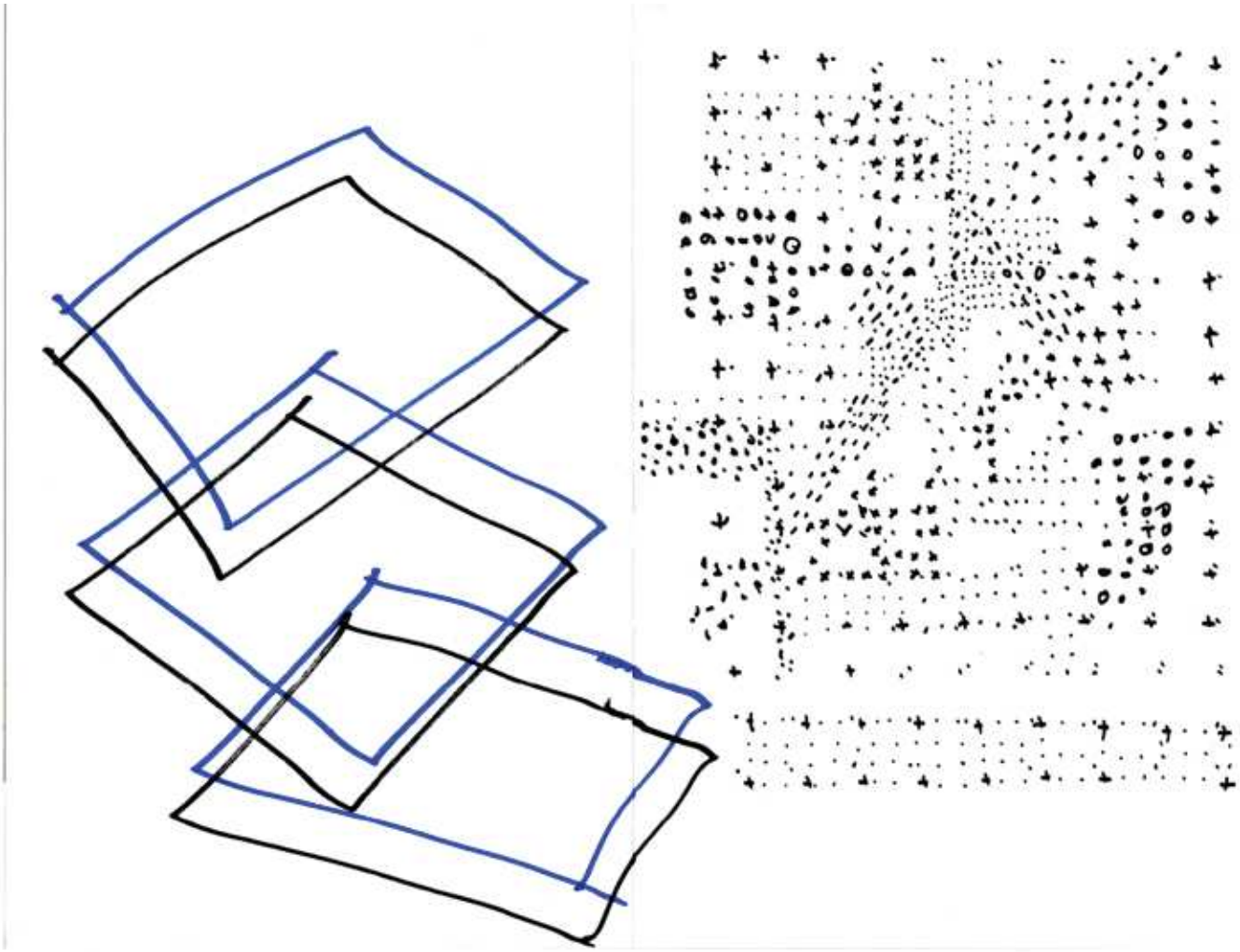
Didier Faustino (1968) est un artiste et architecte français, qui travaille sur la relation entre corps et espace. Il consacre une partie de son temps à l'enseignement, et dirige notamment la Diploma Unit 2 à la AA School de Londres depuis 2011. Depuis septembre 2015, il exerce la fonction de rédacteur en chef du magazine français d'architecture et de design CREE.



(Sans titre)

Djamel Klouche (1966) est architecte et urbaniste. Il a co-fondé, 1996, avec François Decoster et Caroline Poulin, les agences l'AUC + l'AUC as basées à Paris. Il est enseignant et président du Conseil d'administration de l'ENSA Versailles. Lauréat de la consultation internationale sur le Grand Paris en 2008. Il a été commissaire de la biennale de Bordeaux en 2010 (AGORA) sur le thème de « Stim métropoles millionnaires ».

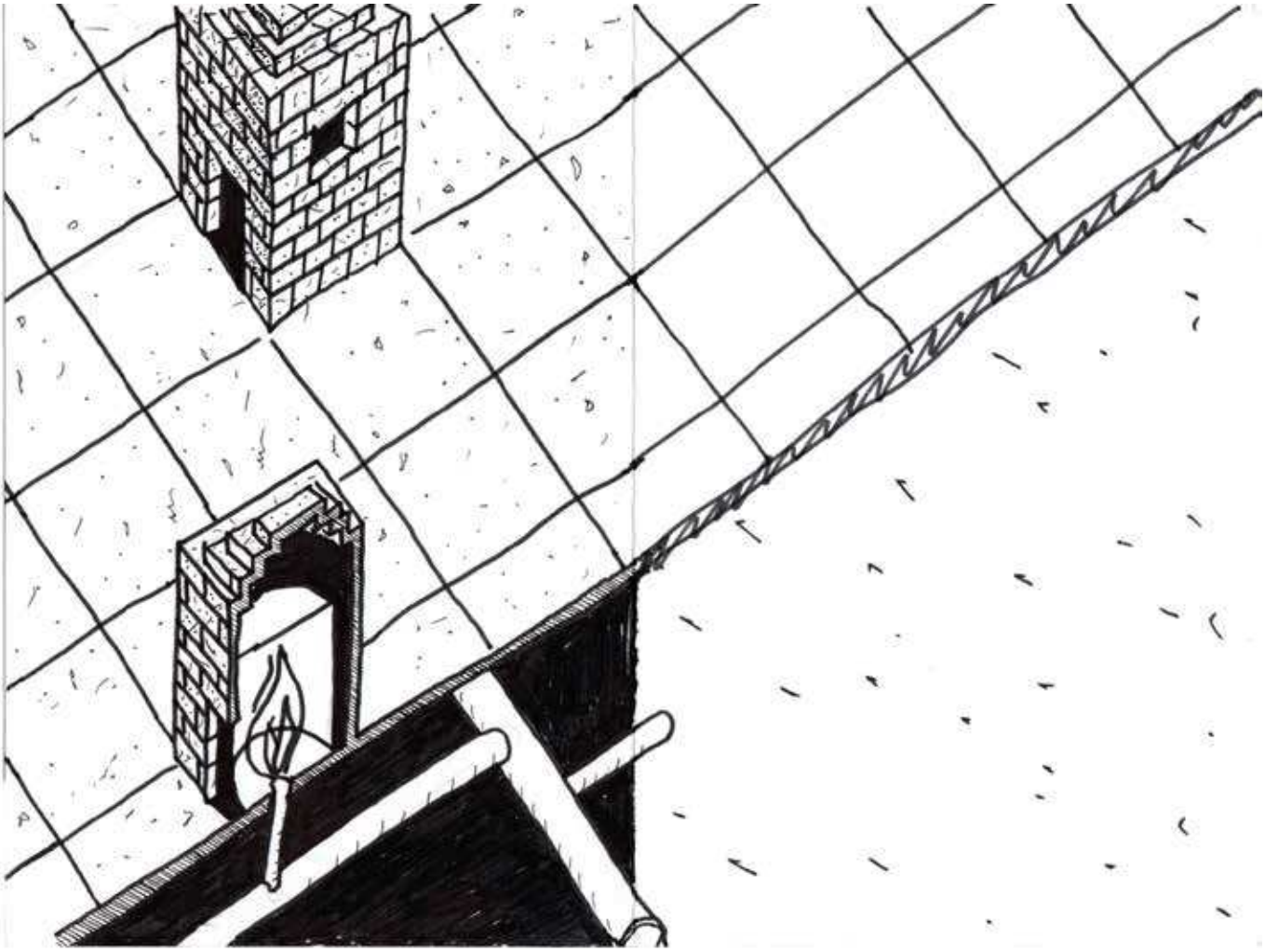
Nasrine Seraji, née en 1957 à Téhéran, est diplômée de la AA School of Architecture de Londres en 1983. Elle ouvre sa propre agence à Paris, Atelier Seraji Architectes & Associés, en 1990. Depuis 2006, elle est directrice de l'ENSA Paris-Malaquais.



(Sans titre)

Dominique Perrault (1953) est architecte et urbaniste, professeur à l'EPFL. Il est l'auteur de la Bibliothèque nationale de France, du vélodrome et de la piscine olympique de Berlin, du campus de l'université féminine Ewha à Séoul. Il est membre du conseil scientifique de l'AIGP. En 2015, il est élu membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts et se voit attribuer le Praemium Imperiale.

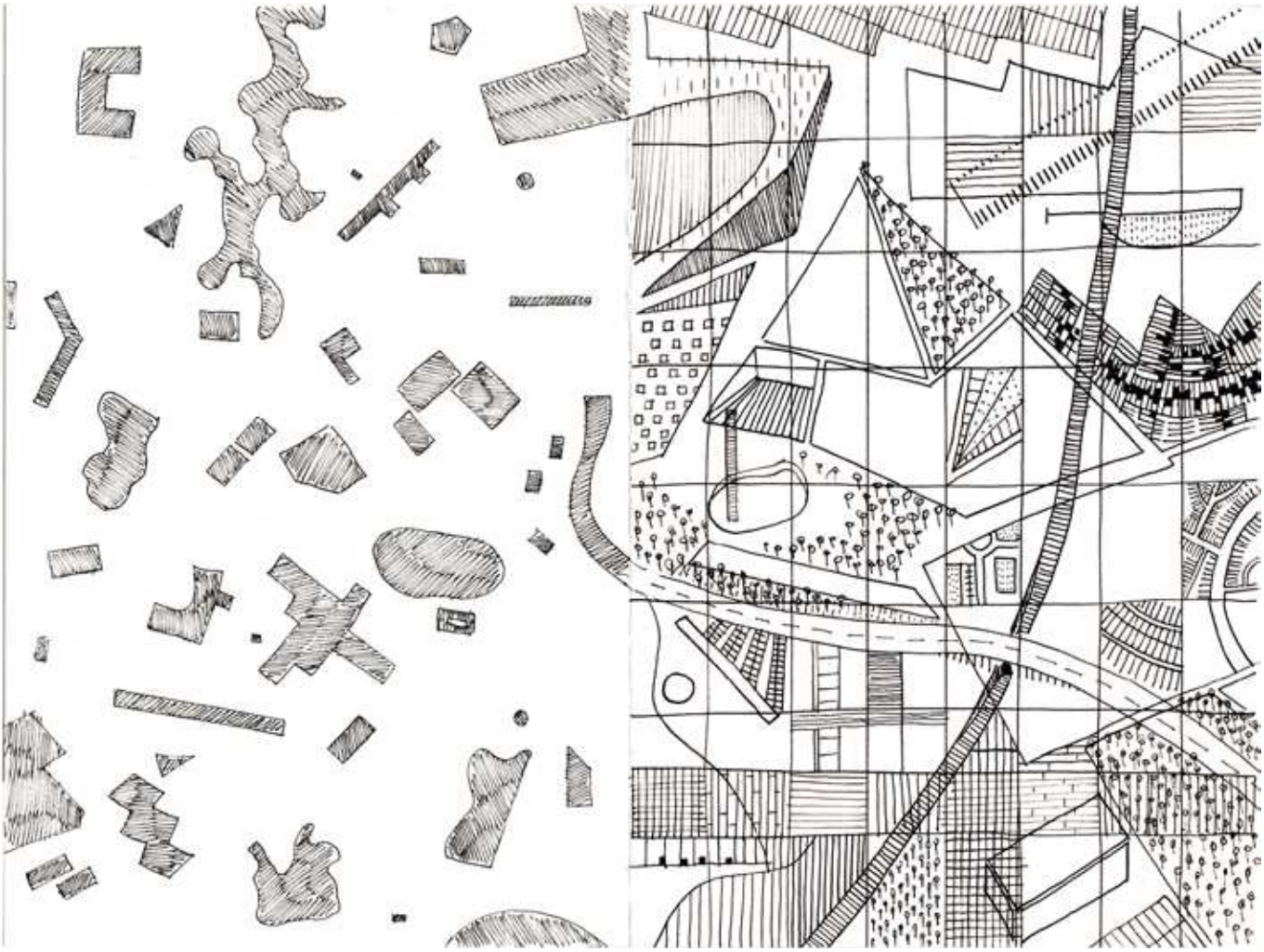
Djamel Klouche (1966) est architecte et urbaniste. Il a co-fondé, 1996, avec François Decoster et Caroline Poulin, les agences l'AUC + l'AUC as basées à Paris. Il est enseignant et président du Conseil d'administration de l'ENSA Versailles. Lauréat de la consultation internationale sur le Grand Paris en 2008. Il a été commissaire de la biennale de Bordeaux en 2010 (AGORA) sur le thème de « Stim métropoles millionnaires ».



Foyer chaud

Sophie Dars et **Carlo Menon** (1981, 1983) sont deux architectes travaillant entre Paris et Bruxelles. Carlo Menon suit un Phd à la Bartlett School of Architecture de Londres sur le Little Magazines. Ensemble, ils essaient de définir une pratique entre de la recherche critique et du projet. Ils sont les fondateurs du magazine Accattone et enseignent à la Faculté d'architecture La Cambre Horta ULB.

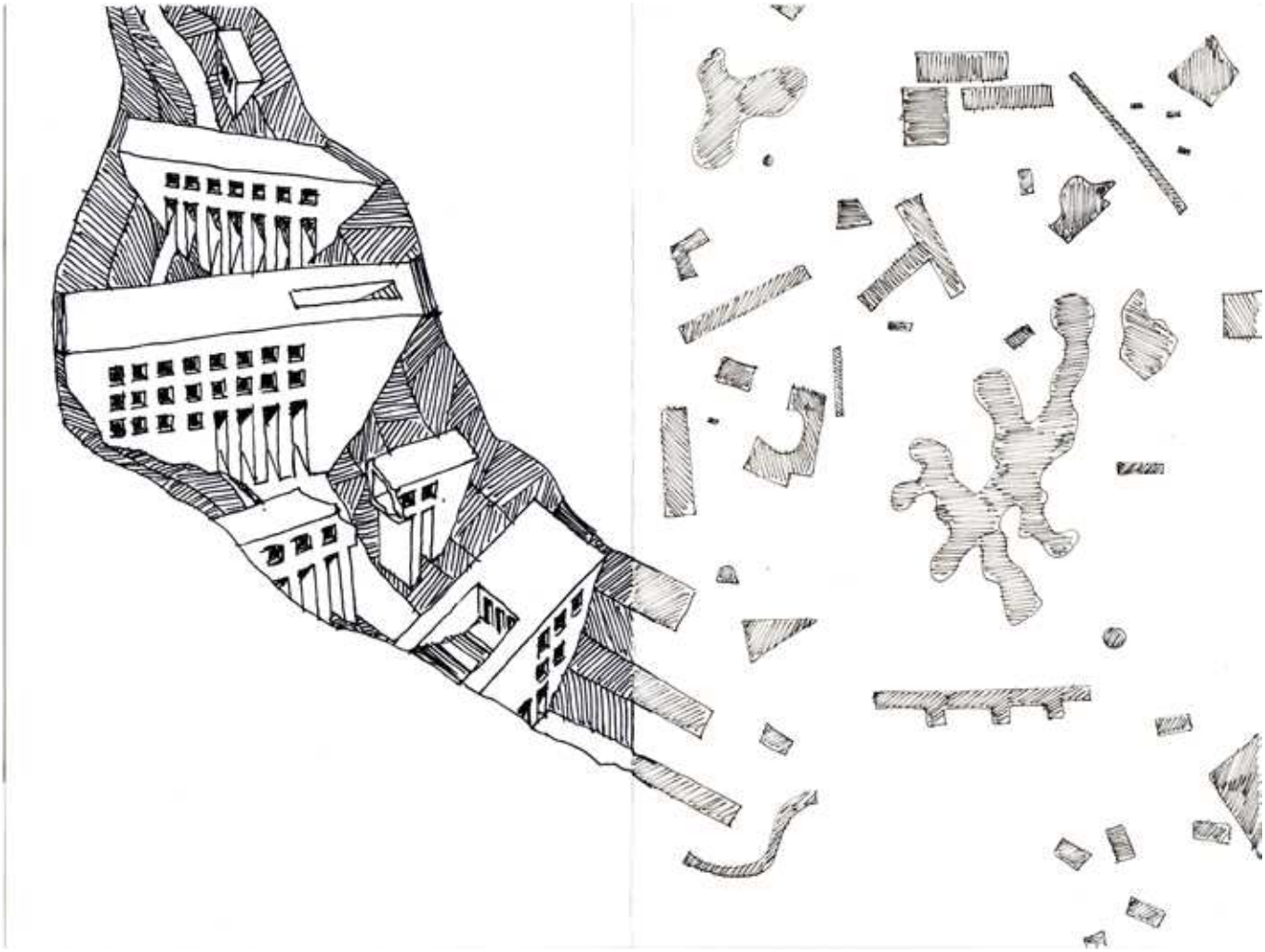
Dominique Perrault (1953) est architecte et urbaniste, professeur à l'EPFL. Il est l'auteur de la Bibliothèque nationale de France, du vélodrome et de la piscine olympique de Berlin, du campus de l'université féminine Ewha à Séoul. Il est membre du conseil scientifique de l'AIGP. En 2015, il est élu membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts et se voit attribuer le Praemium Imperiale.



Villes franches

Sébastien Martinez-Barat et **Benjamin Lafore** sont architectes, diplômés de l'ENSA Paris-Malaquais en 2008. En 2014, ils ont co-réalisé Intérieurs, Notes et Figures, le pavillon belge de la 14ème Biennale l'Architecture de Venise. En 2016, ils sont résidents de la Villa Kujoyama au Japon et sont lauréats des albums des jeunes architectes.

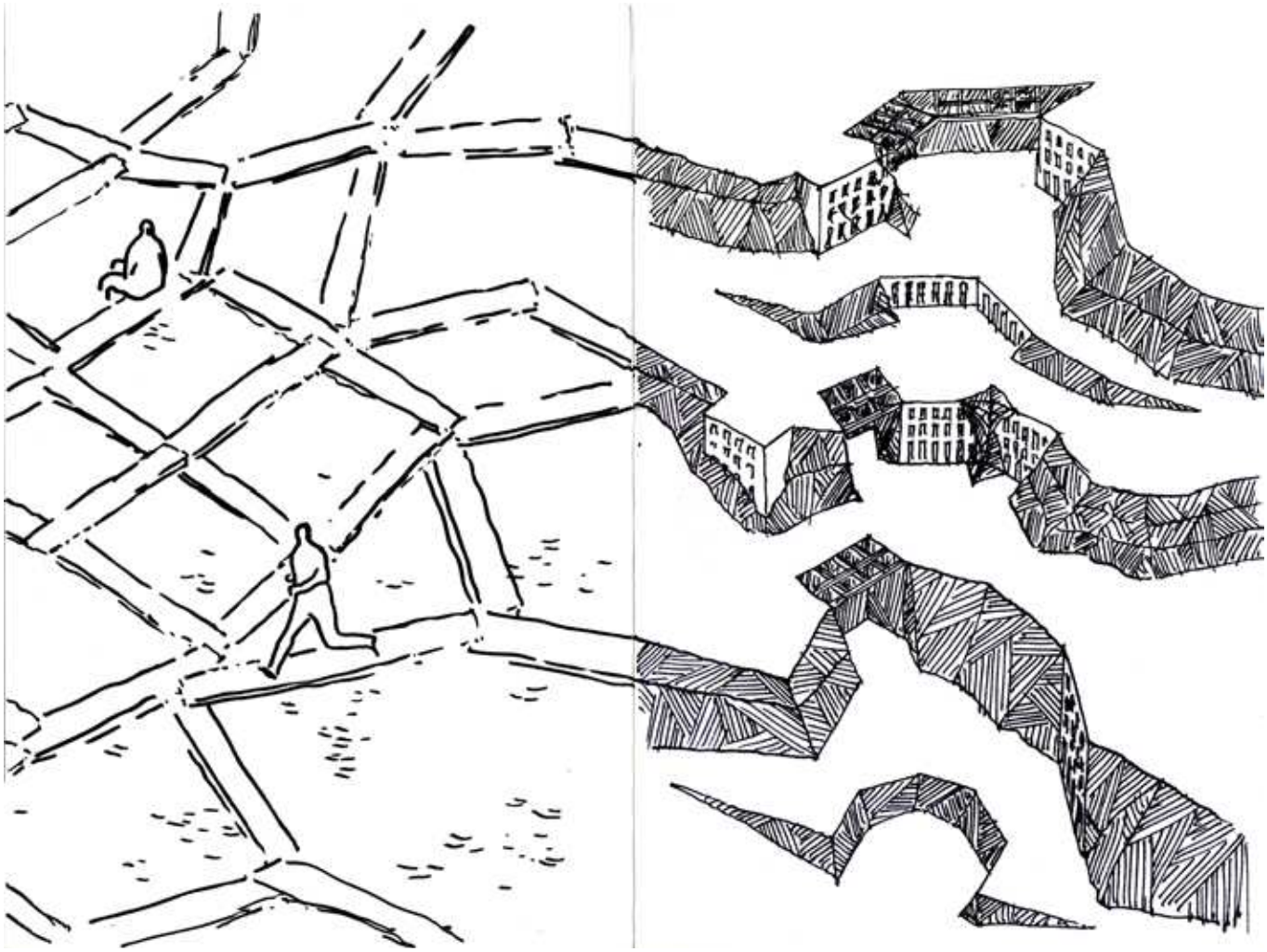
Sophie Dars et **Carlo Menon** (1981, 1983) sont deux architectes travaillant entre Paris et Bruxelles. Carlo Menon suit un Phd à la Bartlett School of Architecture de Londres sur le Little Magazines. Ensemble, ils essaient de définir une pratique entre de la recherche critique et du projet. Ils sont les fondateurs du magazine Accattone et enseignent à la Faculté d'architecture La Cambre Horta ULB.



Chercher son trou, sur un territoire plat

Documents - **Can Onaner**, **Nicolas Duru**, **William Parlon** et **Georgi Stanishev** fondent Documents en 2013. Il est le fruit de leurs collaborations depuis la fin des années 2000, tant dans la conception architecturale et urbaine, que dans la recherche et l'enseignement.

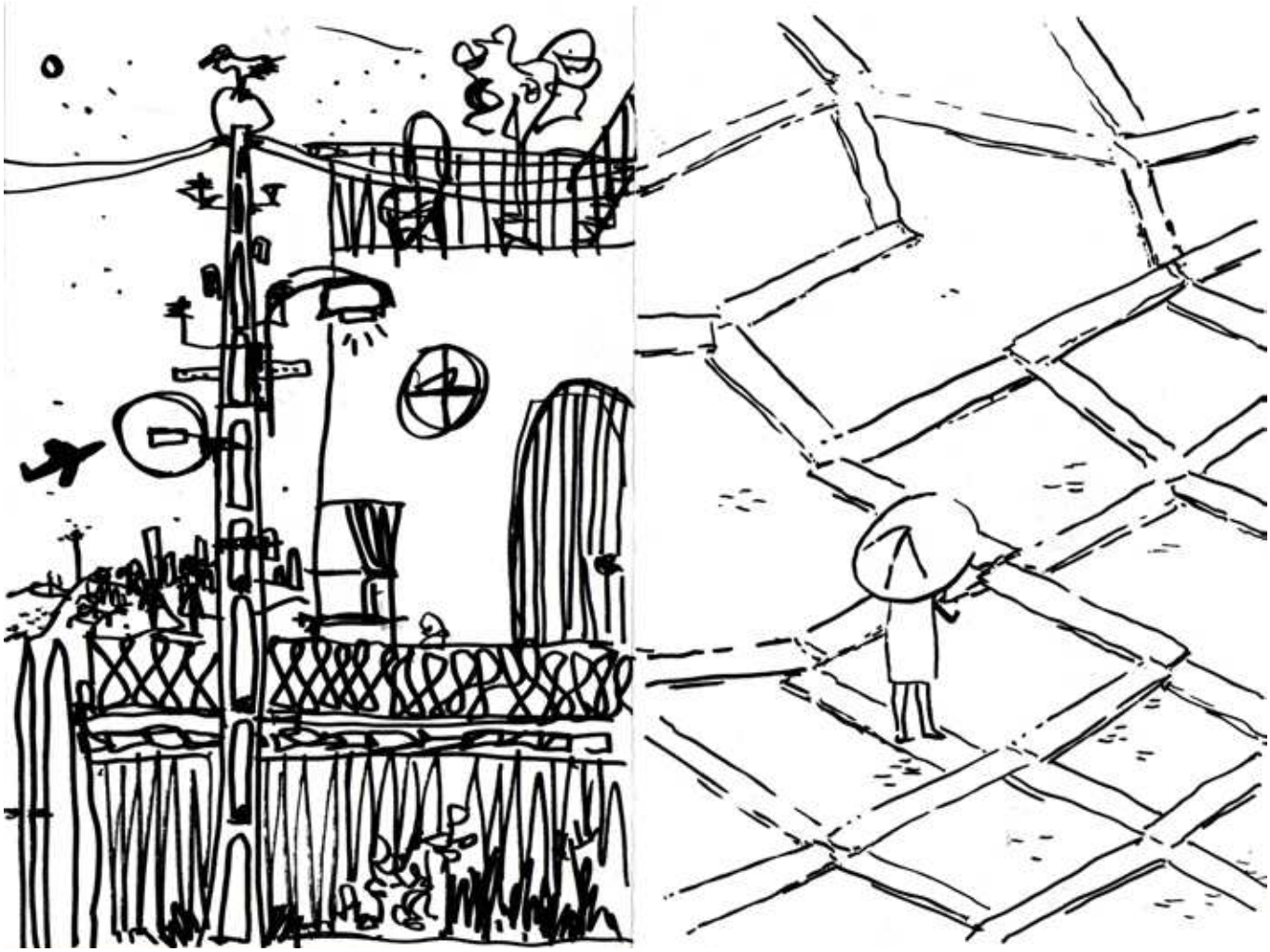
Sébastien Martinez-Barat et **Benjamin Lafore** sont architectes, diplômés de l'ENSA Paris-Malaquais en 2008. En 2014, ils ont co-réalisé Intérieurs, Notes et Figures, le pavillon belge de la 14ème Biennale l'Architecture de Venise. En 2016, ils sont résidents de la Villa Kujoyama au Japon et sont lauréats des albums des jeunes architectes.



Balade ruinée

Gaétan Brunet - **Antoine Espinasseau** (1986) sont diplômés de l'ENSA Versailles en 2010. Leur projet La Métropole silencieuse, qui illustre l'imaginaire pavillonnaire francilien, a été exposé en 2011 à la fondation Ricard pour l'exposition The Seabass ainsi qu'au Pavillon de l'Arsenal.

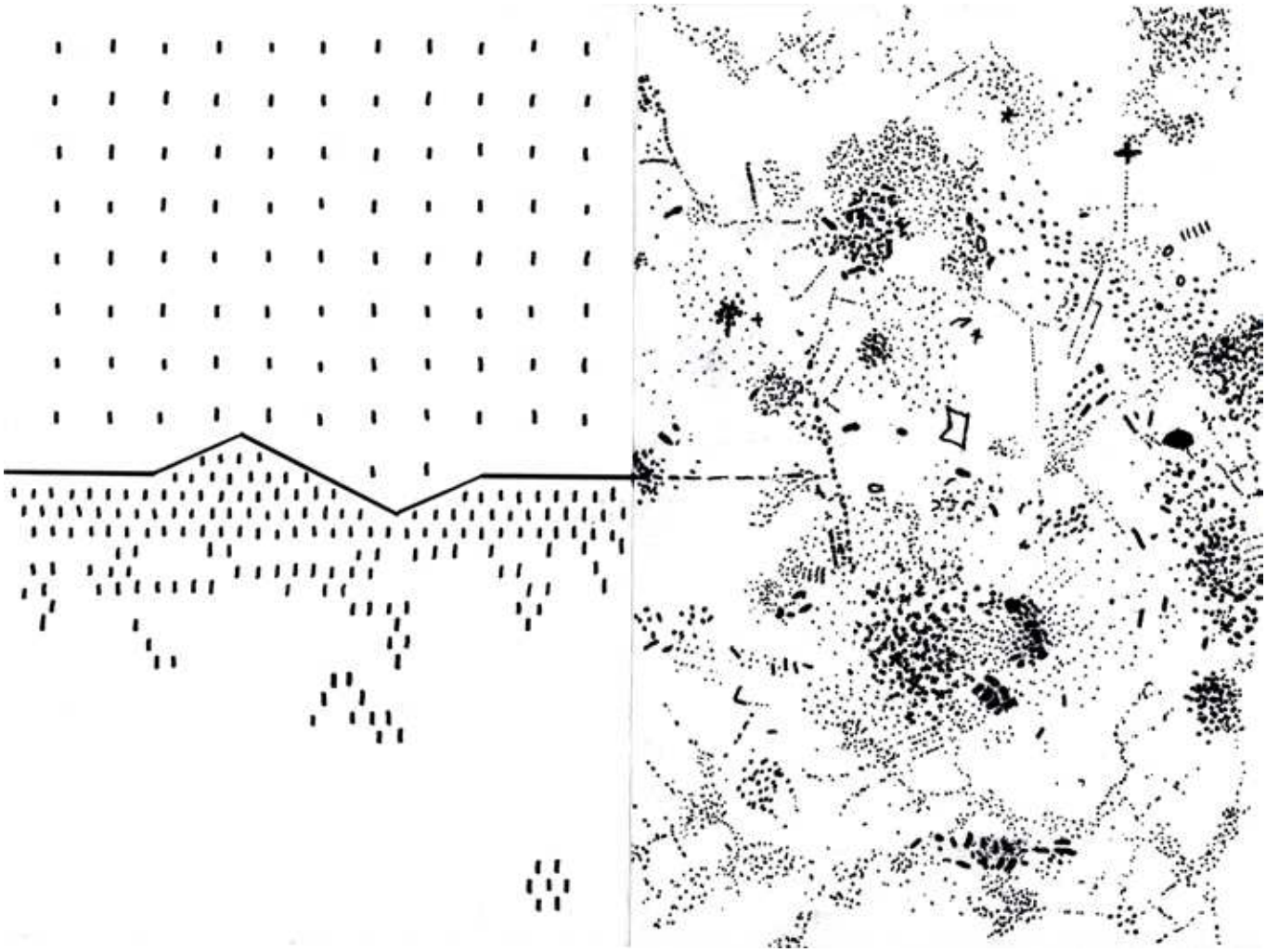
Documents - **Can Onaner**, **Nicolas Duru**, **William Parlon** et **Georgi Stanishev** fondent Documents en 2013. Il est le fruit de leurs collaborations depuis la fin des années 2000, tant dans la conception architecturale et urbaine, que dans la recherche et l'enseignement.



Les pigeons reviendront

Benjamin Aubry est diplômé en 2011 de l'ENSA Versailles. Il est président co-fondateur depuis 2010 de RAD (Research for Architectural Domain), structure curatoriale basée aujourd'hui à Kyoto et Paris.

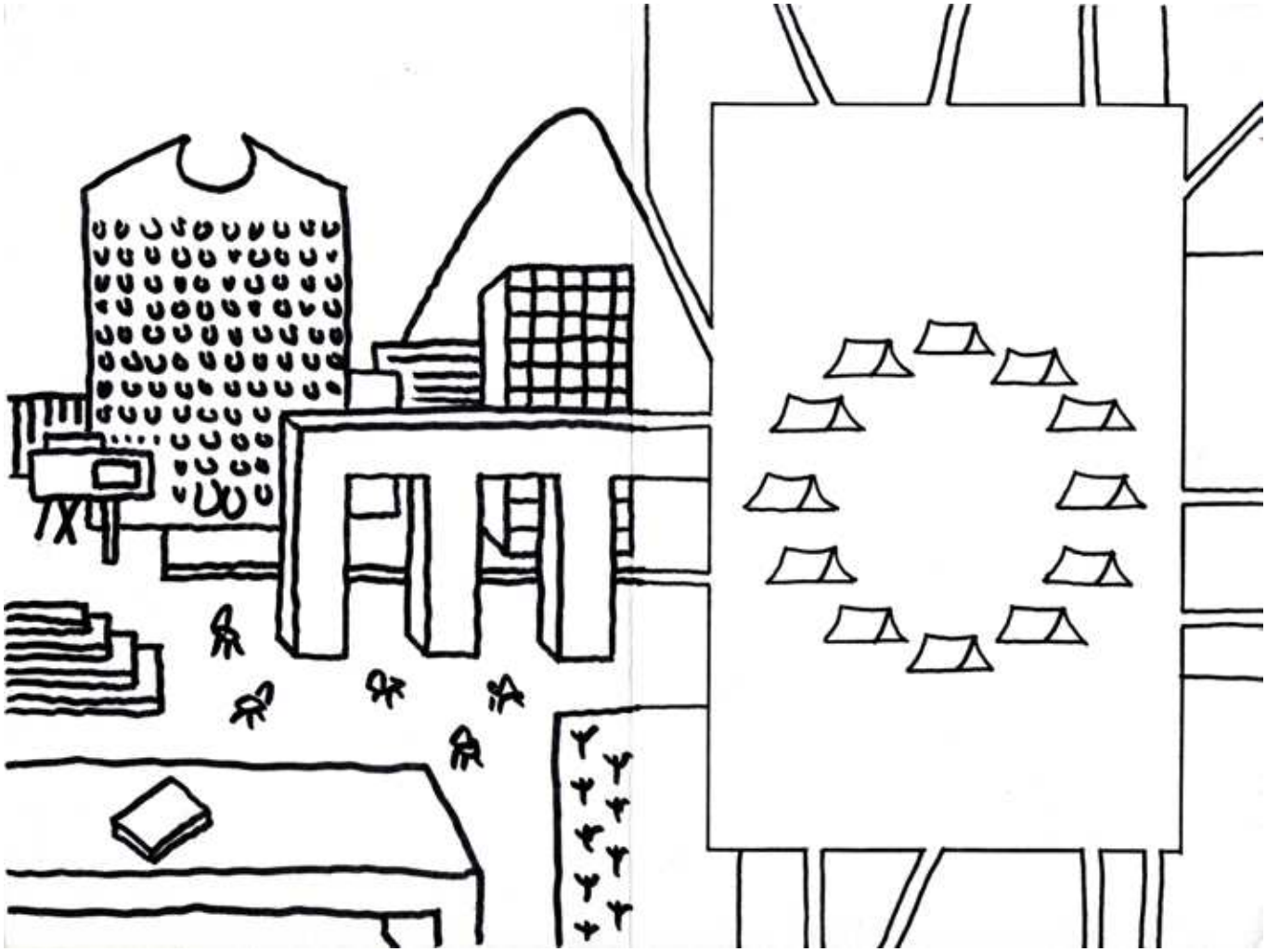
Gaétan Brunet - **Antoine Espinasseau** (1986) sont diplômés de l'ENSA Versailles en 2010. Leur projet La Métropole silencieuse, qui illustre l'imaginaire pavillonnaire francilien, a été exposé en 2011 à la fondation Ricard pour l'exposition The Seabass ainsi qu'au Pavillon de l'Arsenal.



Empreintes

Ürümqi est une agence fondée en 2012 par **Anne Pellissier**, **Florian Julien**, et **Idris Yangui**. Les activités de l'agence se partagent entre l'architecture, l'urbanisme et le design graphique. Depuis sa création l'agence s'engage à accueillir un univers large de professions. Architectes, urbanistes, graphistes, développeurs et chercheurs participent de sa construction.

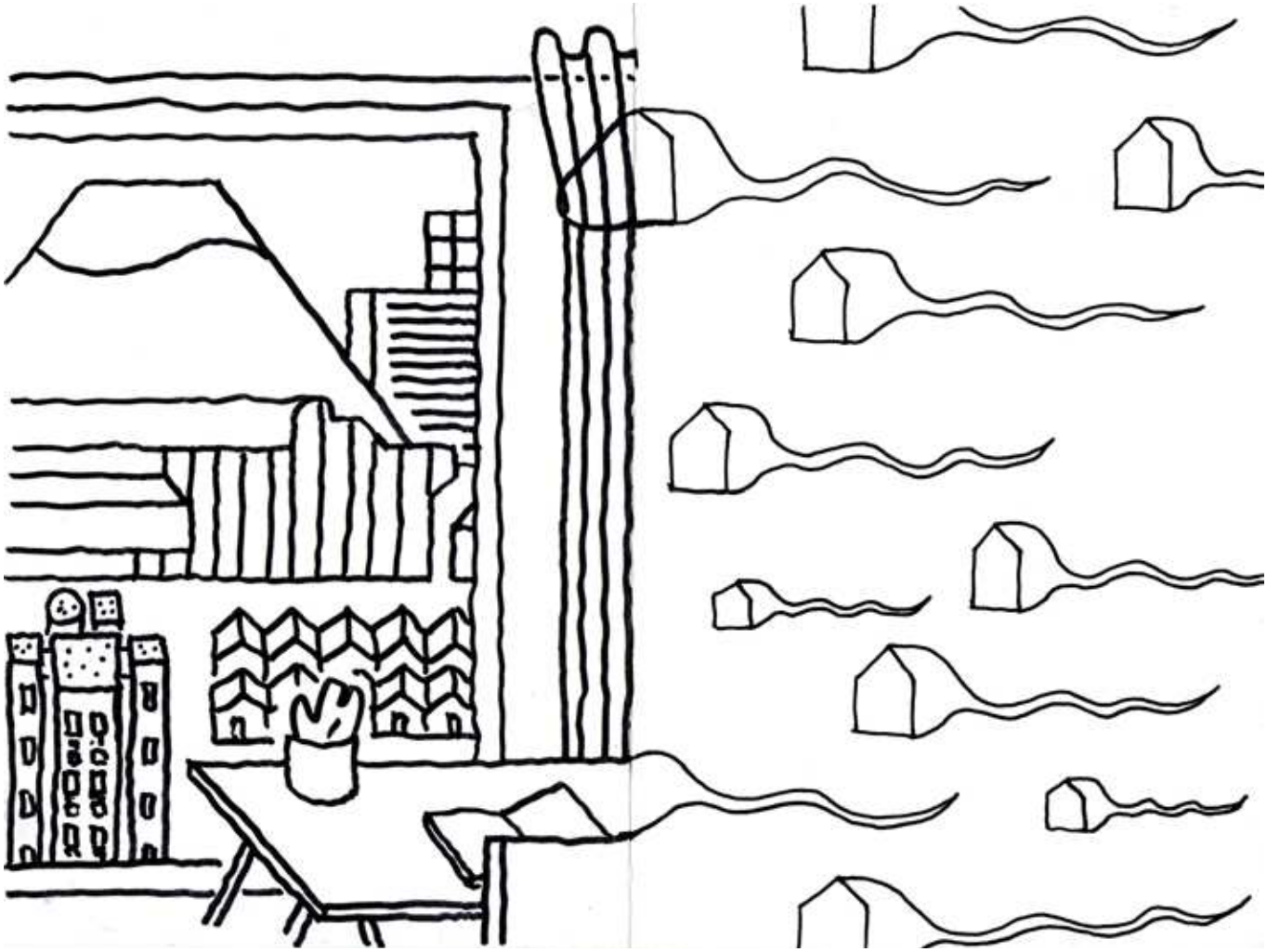
Benjamin Aubry est diplômé en 2011 de l'ENSA Versailles. Il est président co-fondateur depuis 2010 de RAD (Research for Architectural Domain), structure curatoriale basée aujourd'hui à Kyoto et Paris.



(Sans titre)

Cédric Libert (1976) est un architecte qui vit à Bruxelles et Paris. Après son diplôme à l'AA School, il a co-fondé l'agence Anorak (2005-10) et mené en parallèle des activités d'enseignement, de critique et de curateur indépendant, contribuant notamment à la 1ère Biennale de Design d'Istanbul en 2012, à Detour Hong Kong en 2013 et à la Biennale de Venise en 2014. Il est membre du Thought Council de la Fondazione Prada à Milan et enseigne actuellement à l'ENSA Versailles.

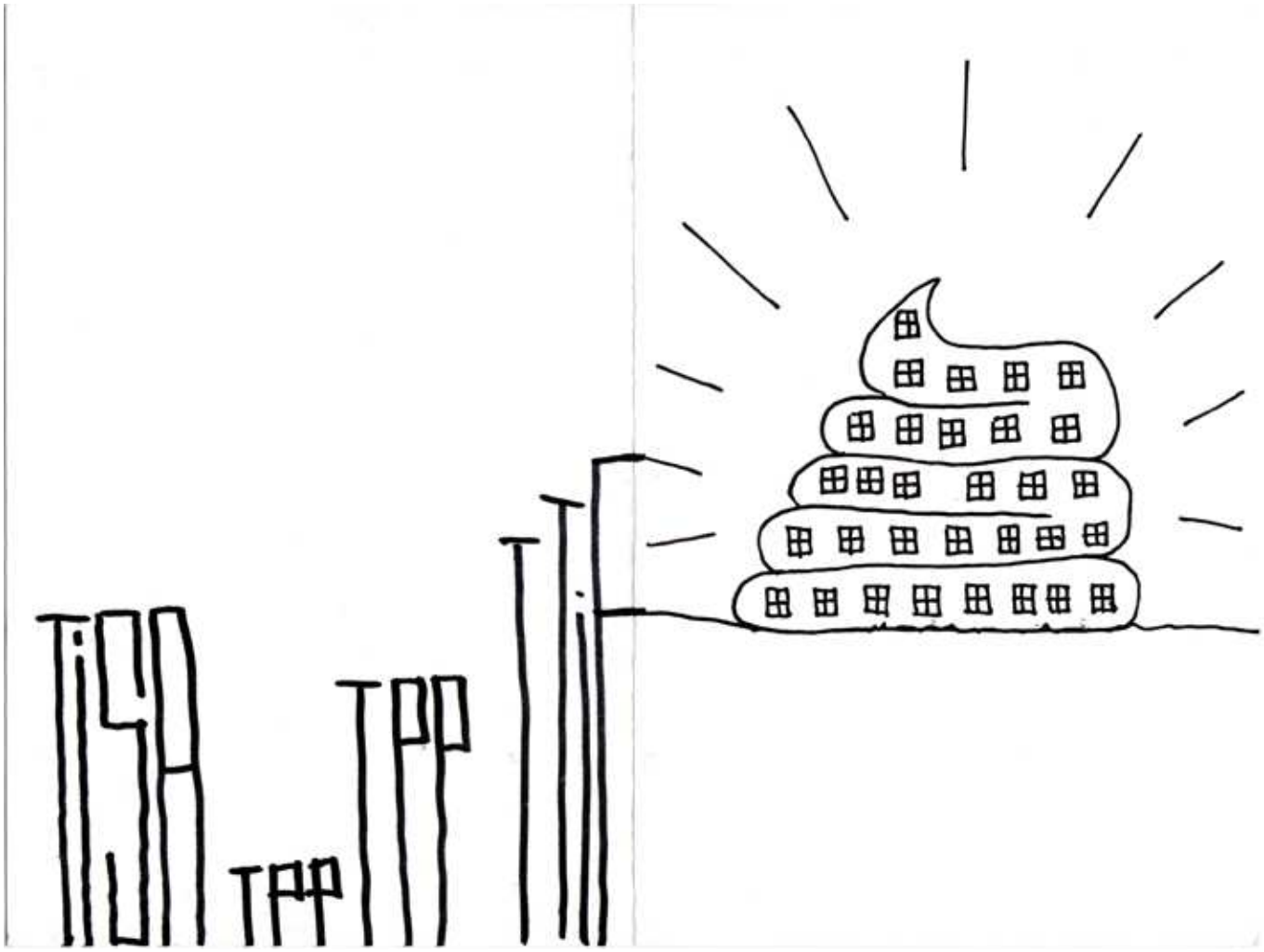
Ürümqi est une agence fondée en 2012 par **Anne Pellissier**, **Florian Julien**, et **Idris Yangui**. Les activités de l'agence se partagent entre l'architecture, l'urbanisme et le design graphique. Depuis sa création l'agence s'engage à accueillir un univers large de professions. Architectes, urbanistes, graphistes, développeurs et chercheurs participent de sa construction.



One thousand and one

SOA - **Augustin Rosenstiehl** (1973) est diplômé en 2003 à l'ENSA Paris Malaquais, titulaire d'un master en Ethnologie. Il co-fonde SOA en 2001 et est le président du Laboratoire d'Urbanisme Agricole.

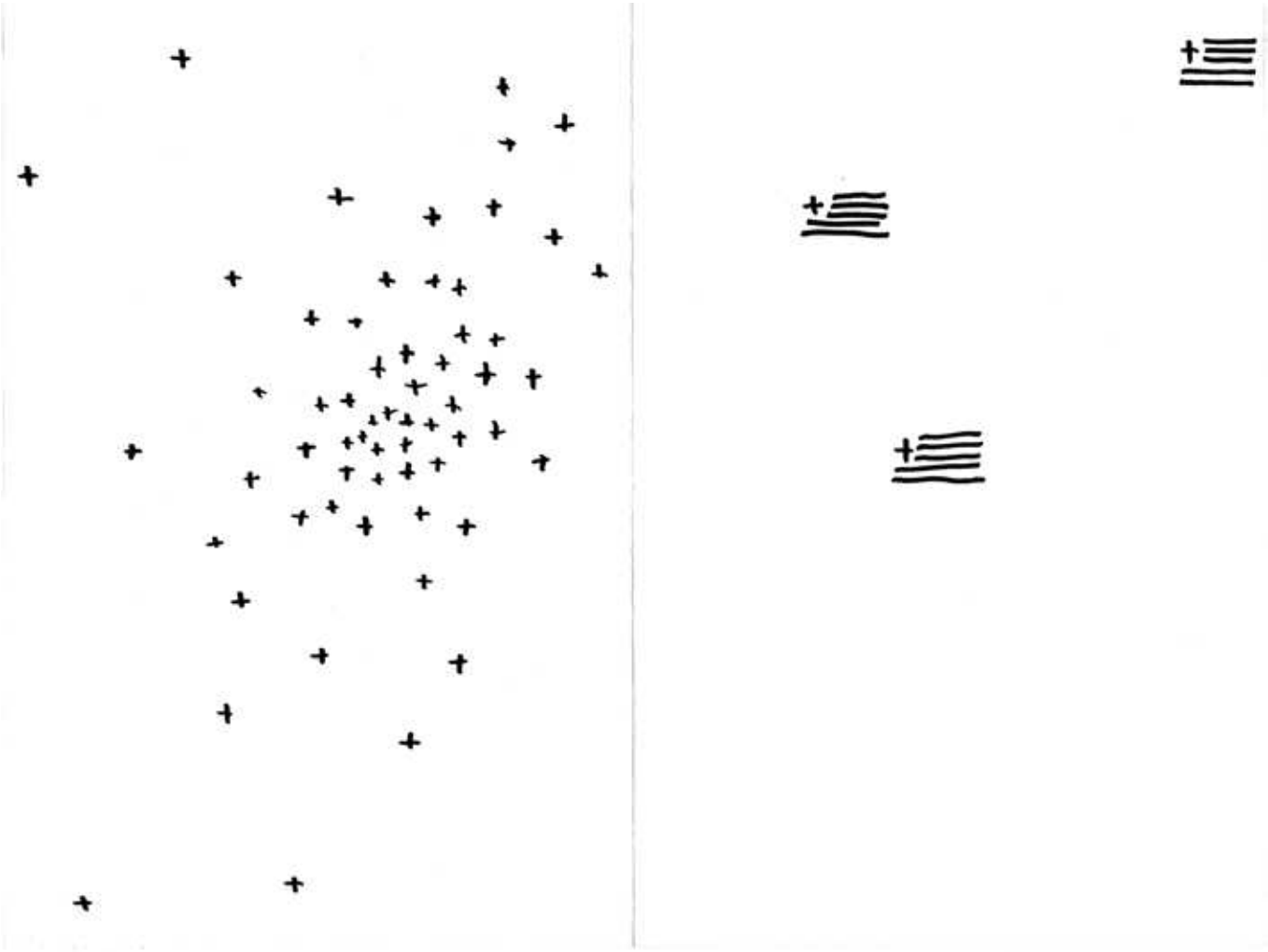
Cédric Libert (1976) est un architecte qui vit à Bruxelles et Paris. Après son diplôme à l'AA School, il a co-fondé l'agence Anorak (2005-10) et mené en parallèle des activités d'enseignement, de critique et de curateur indépendant, contribuant notamment à la 1ère Biennale de Design d'Istanbul en 2012, à Detour Hong Kong en 2013 et à la Biennale de Venise en 2014. Il est membre du Thought Council de la Fondazione Prada à Milan et enseigne actuellement à l'ENSA Versailles.



Les conditions de production du bati dessinent pour une forte part l'architecture

Est-ce ainsi - **Xavier Wrona** (1976) est architecte et a créé l'agence Est-ce ainsi en 2006. Xavier Wrona est diplômé de l'ENSA Paris La Villette et du Georgia Institute of Technology. Il enseigne actuellement à l'ENSA Saint-Etienne. En 2010, l'agence Est-ce ainsi est lauréate de Albums des Jeunes Architectes et Paysagiste.

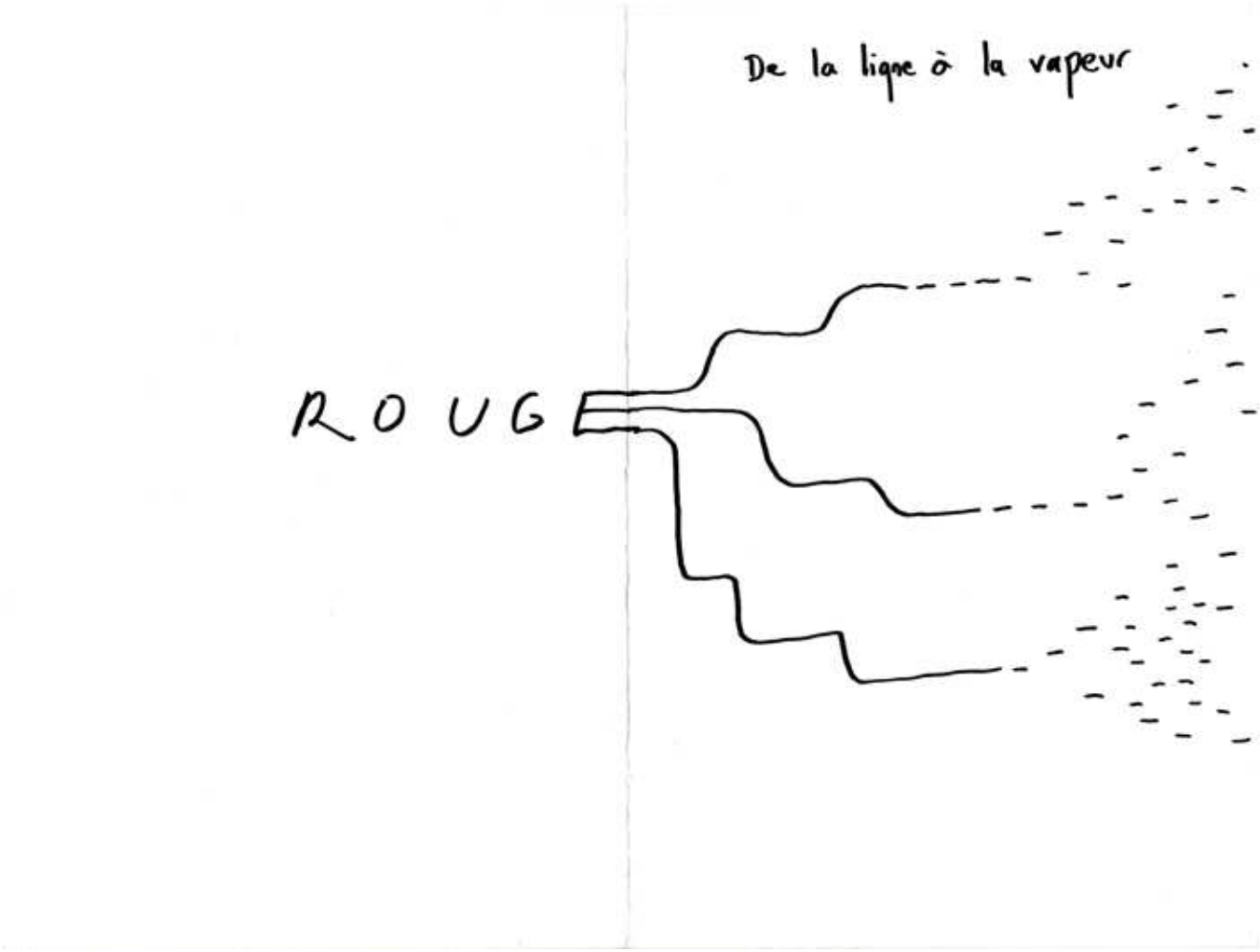
SOA - **Augustin Rosenstiehl** (1973) est diplômé en 2003 à l'ENSA Paris Malaquais, titulaire d'un master en Ethnologie. Il co-fonde SOA en 2001 et est le président du Laboratoire d'Urbanisme Agricole.



Climate is politic

Philippe Rahm (1967) est diplômé en 1993 de l'école Polytechnique de Lausanne. Il enseigne l'architecture dans diverses écoles dans le monde. Il fonde Philippe Rahm Architectes à Paris en 2008. Il se demande : "Est-ce que le climat pourrait constituer un nouveau langage architectural, celui d'une architecture pensée comme météorologie?"

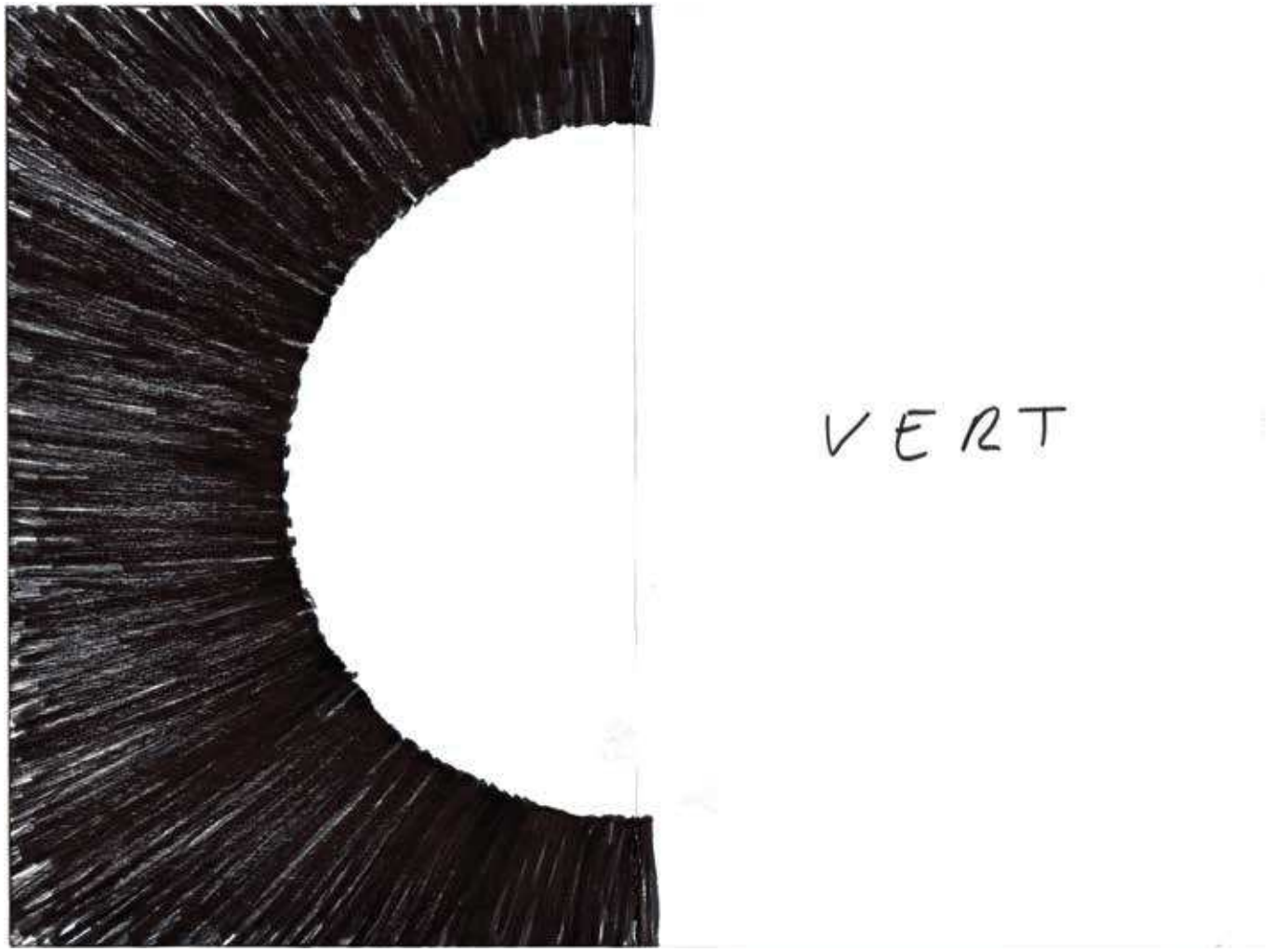
Est-ce ainsi - **Xavier Wrona** (1976) est architecte et a créé l'agence Est-ce ainsi en 2006. Xavier Wrona est diplômé de l'ENSA Paris La Villette et du Georgia Institute of Technology. Il enseigne actuellement à l'ENSA Saint-Etienne. En 2010, l'agence Est-ce ainsi est lauréate de Albums des Jeunes Architectes et Paysagiste.



99,9°

GRAU est une agence d'urbanisme et d'architecture fondée à Paris en 2010 associant **Anthony Jammes** et **Susanne Eliasson** (1983, 1984). A travers chaque projet l'agence cherche à passer du gris, qui représente l'ouverture et le potentiel, à une attitude et une proposition précise qui correspond au mieux l'environnement.

Philippe Rahm (1967) est diplômé en 1993 de l'école Polytechnique de Lausanne. Il enseigne l'architecture dans diverses écoles dans le monde. Il fonde Philippe Rahm Architectes à Paris en 2008. Il se demande : "Est-ce que le climat pourrait constituer un nouveau langage architectural, celui d'une architecture pensée comme météorologie?"



Soleil vert

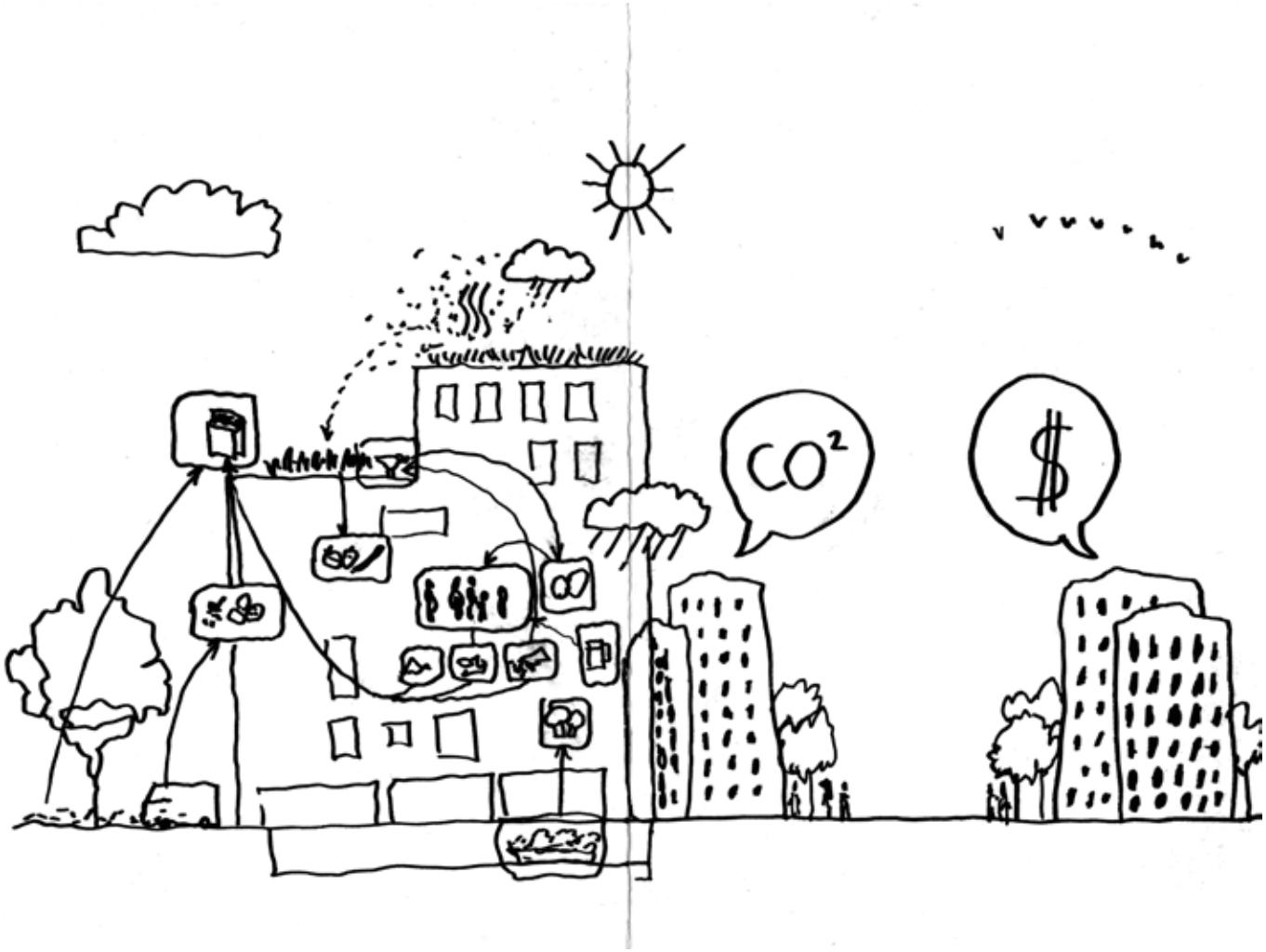
Bertrand Segers (1973) est artiste, architecte, diplômé en 2001 à l'ENSA Paris-Malaquais. Il est maitre-assistant en art à l'ENSA Paris La Villette.

GRAU est une agence d'urbanisme et d'architecture fondée à Paris en 2010 associant **Anthony Jammes** et **Susanne Eliasson** (1983, 1984). A travers chaque projet l'agence cherche à passer du gris, qui représente l'ouverture et le potentiel, à une attitude et une proposition précise qui correspond au mieux l'environnement.

Fukushima / Grades obliques

Encore heureux est un collectif d'architectes fondé en 2001 par **Nicola Delon** et **Julien Choppin**. A la croisée des genres, au travers d'un enthousiasme critique, ils imaginent des conditions et créent des situations pour habiter la complexité du monde. Ils sont lauréats des Nouveaux Albums de la Jeune Architecture en 2006. En 2014, ils sont les commissaires scientifiques de l'exposition Matière Grise au Pavillon de l'Arsenal.

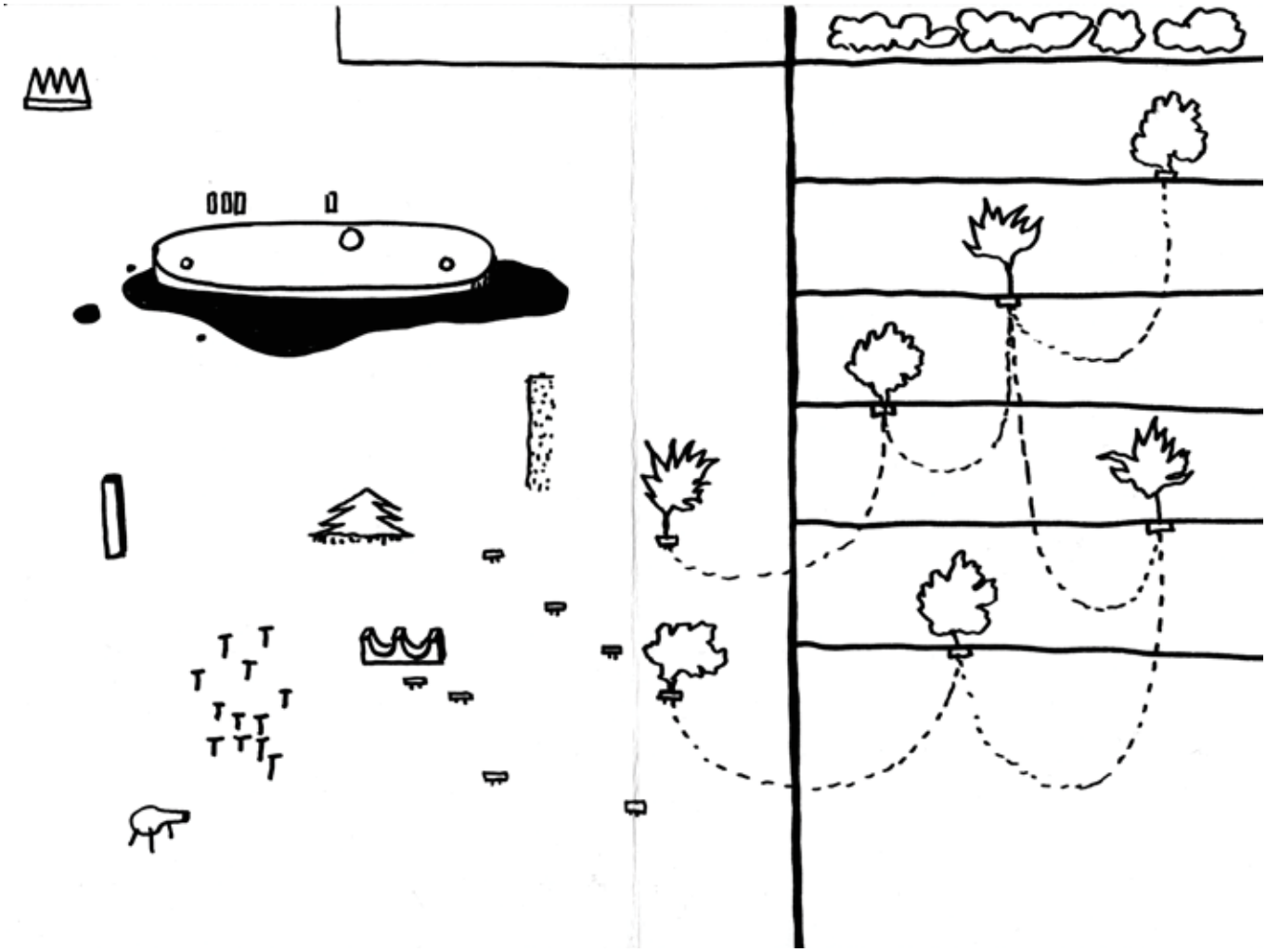
Bertrand Segers (1973) est artiste, architecte, diplômé en 2001 à l'ENSA Paris-Malaquais. Il est maitre-assistant en art à l'ENSA Paris La Villette.



Résistance des métabolismes urbains

Phillipe Chiambaretta (1963) Diplômé de l'Ecole des Ponts et du MIT, puis architecte en 2000. Il fonde en 2001 Philippe Chimbaretta Architectes. Il édite depuis 2008 la revue biennale Stream.

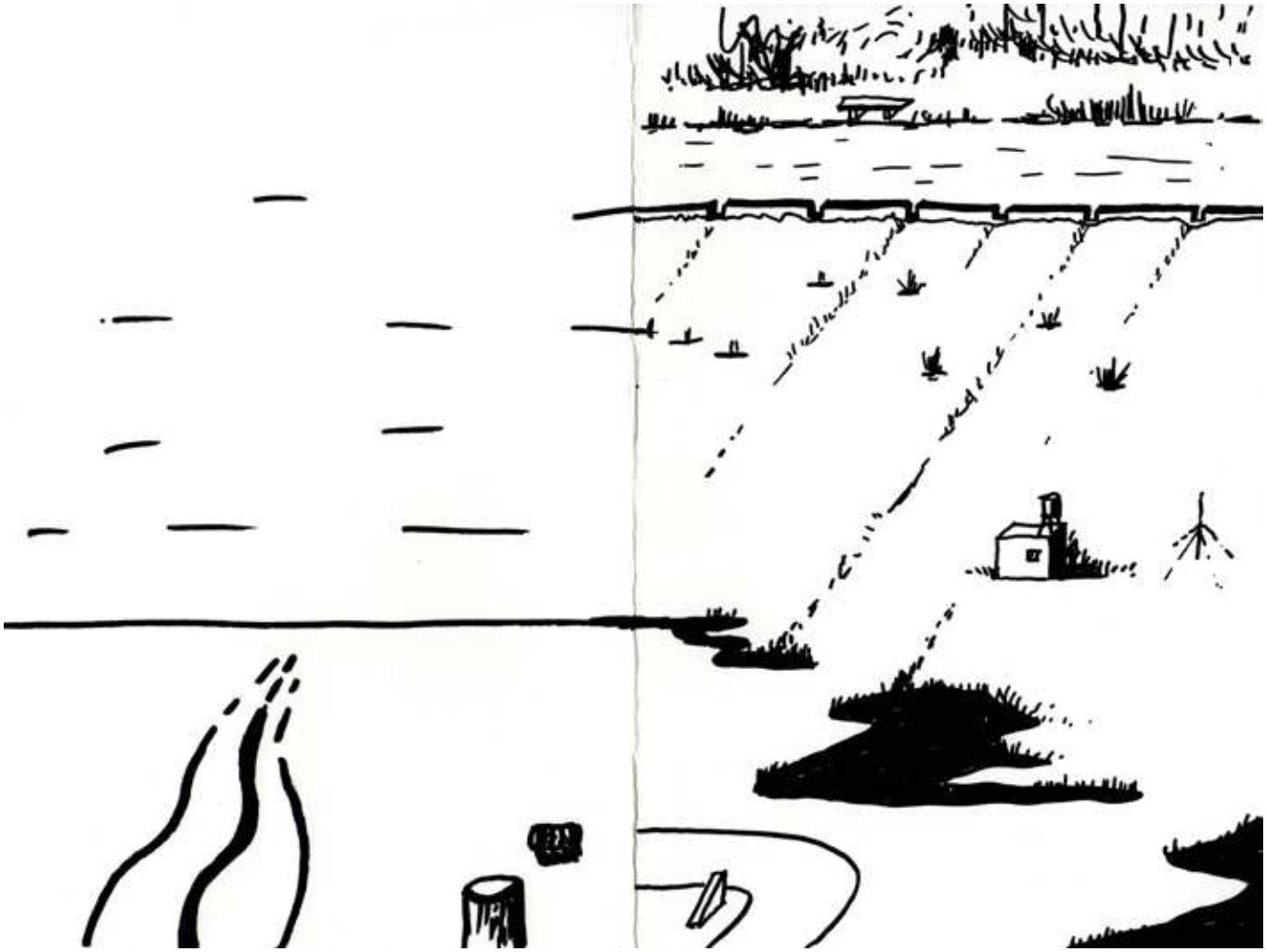
Encore heureux est un collectif d'architectes fondé en 2001 par **Nicola Delon** et **Julien Choppin**. A la croisée des genres, au travers d'un enthousiasme critique, ils imaginent des conditions et créent des situations pour habiter la complexité du monde. Ils sont lauréats des Nouveaux Albums de la Jeune Architecture en 2006. En 2014, ils sont les commissaires scientifiques de l'exposition Matière Grise au Pavillon de l'Arsenal.



Natures hybrides

BASE - **Clément Willemin** est diplômé de l'ENSP de Versailles. Il est co-fondateur de l'agence BASE en 2000, avec laquelle il repense notamment l'espace public dans sa dimension sportive et ludique : "Il faut créer des lieux où adultes et enfants apprennent à connaître et dépasser leurs limites, corporelles et sociales".

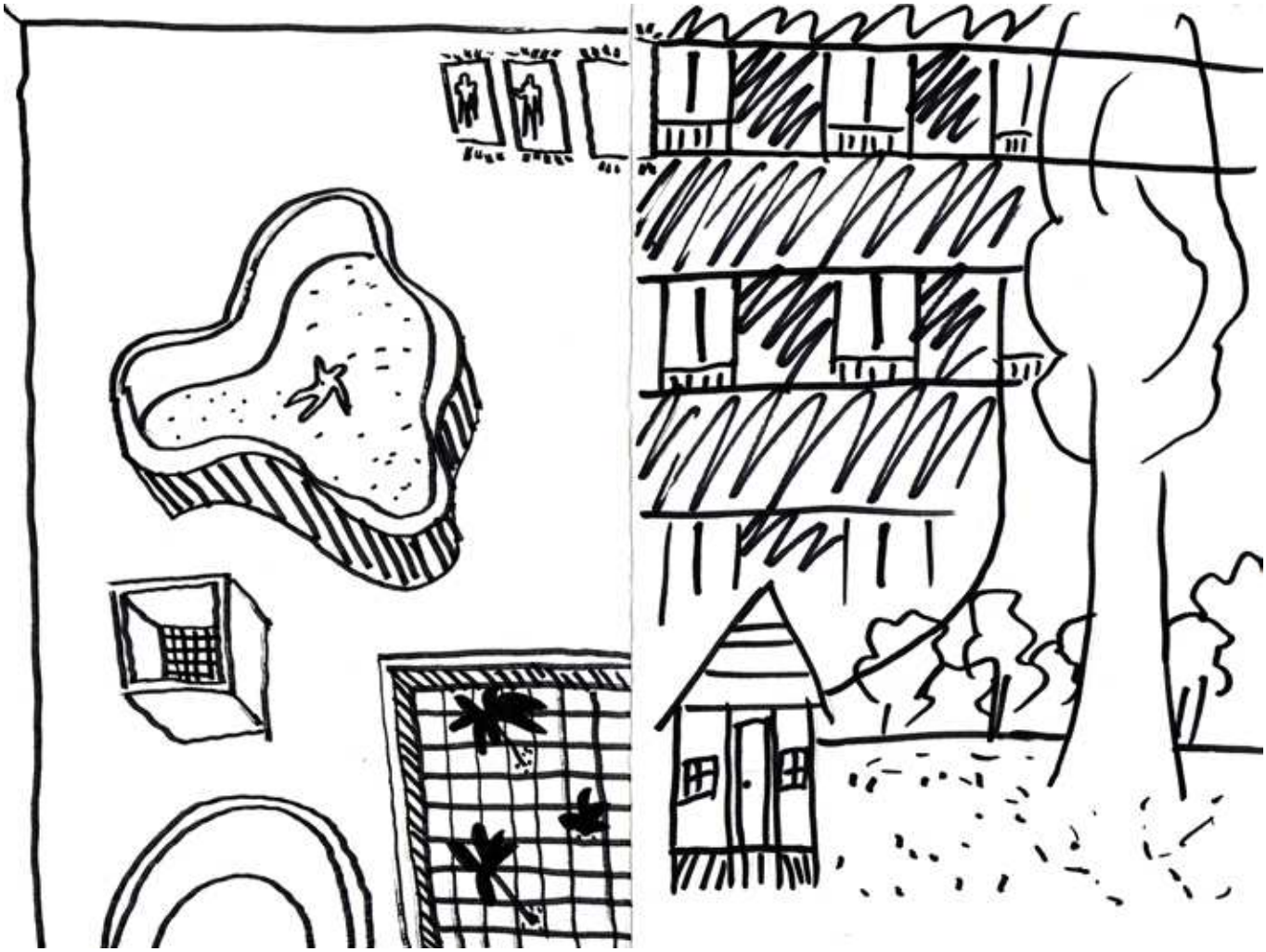
Phillipe Chiambaretta (1963) Diplômé de l'Ecole des Ponts et du MIT, puis architecte en 2000. Il fonde en 2001 Philippe Chimbaretta Architectes. Il édite depuis 2008 la revue biennale Stream.



L’homme qui avait deux yeux

Anthony Poiraudeau (1978) est diplômé de l’EHESS. Il a mené une recherche sur les rapports entretenus par les notions de lieu et de paysage. Il a écrit en 2013 Projet El Pocero sur son “expérience d’une ville fantôme espagnole née de la bulle spéculative immobilière espagnole au cours de la décennie 2000”. Il est l’animateur du blog Futiles et graves.

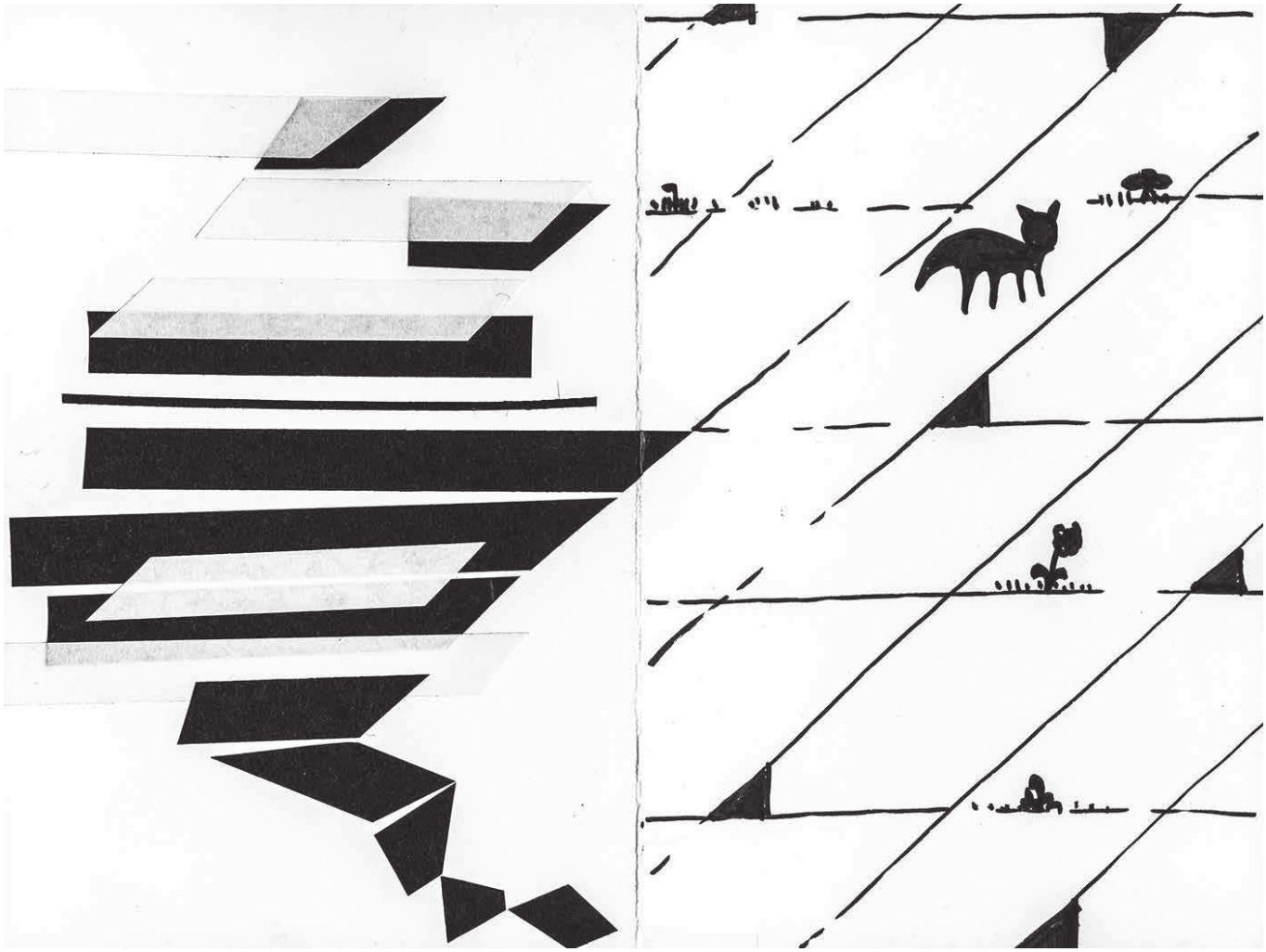
BASE - **Clément Willemin** est diplômé de l’ENSP de Versailles. Il est co-fondateur de l’agence BASE en 2000, avec laquelle il repense notamment l’espace public dans sa dimension sportive et ludique : “Il faut créer des lieux où adultes et enfants apprennent à connaître et dépasser leurs limites, corporelles et sociales”.



Lieux communs

NP2F - **François Chas**, **Nicolas Guerin**, **Fabrice Long** et **Paul Maître-Devallon** ont fondé l'agence NP2F en 2008, et été lauréats des Nouveaux Albums des Jeunes Architectes et Paysagistes en 2009. Ils sont les commissaires de l'exposition Sports - Portrait d'une métropole qui a eu lieu en 2014 au Pavillon de l'Arsenal.

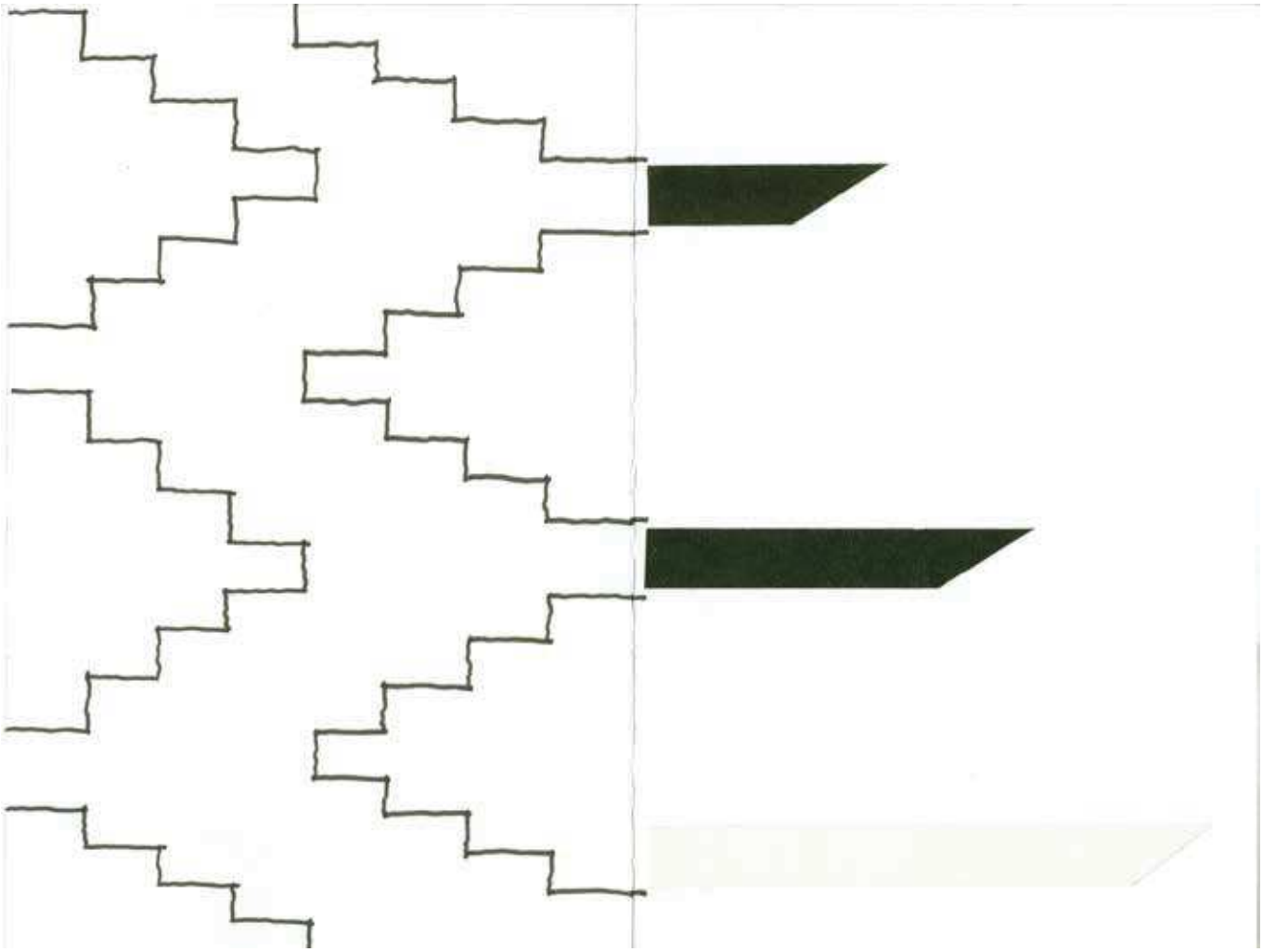
Anthony Poiraudeau (1978) est diplômé de l'EHESS. Il a mené une recherche sur les rapports entretenus par les notions de lieu et de paysage. Il a écrit en 2013 Projet El Pocero sur son "expérience d'une ville fantôme espagnole née de la bulle spéculative immobilière espagnole au cours de la décennie 2000". Il est l'animateur du blog Futiles et graves.



(Sans titre)

Eric Stephany (1970) est diplômé de l'ENSA Paris La Villette. A travaillé avec Jean Nouvel sur la Philarmonie de Paris. Artiste depuis 2000, il développe un travail de sculpture, d'installation et de collage, basé sur ce qu'il appelle "les encombrants de la ville". Il est actuellement en résidence à la Cité des Arts.

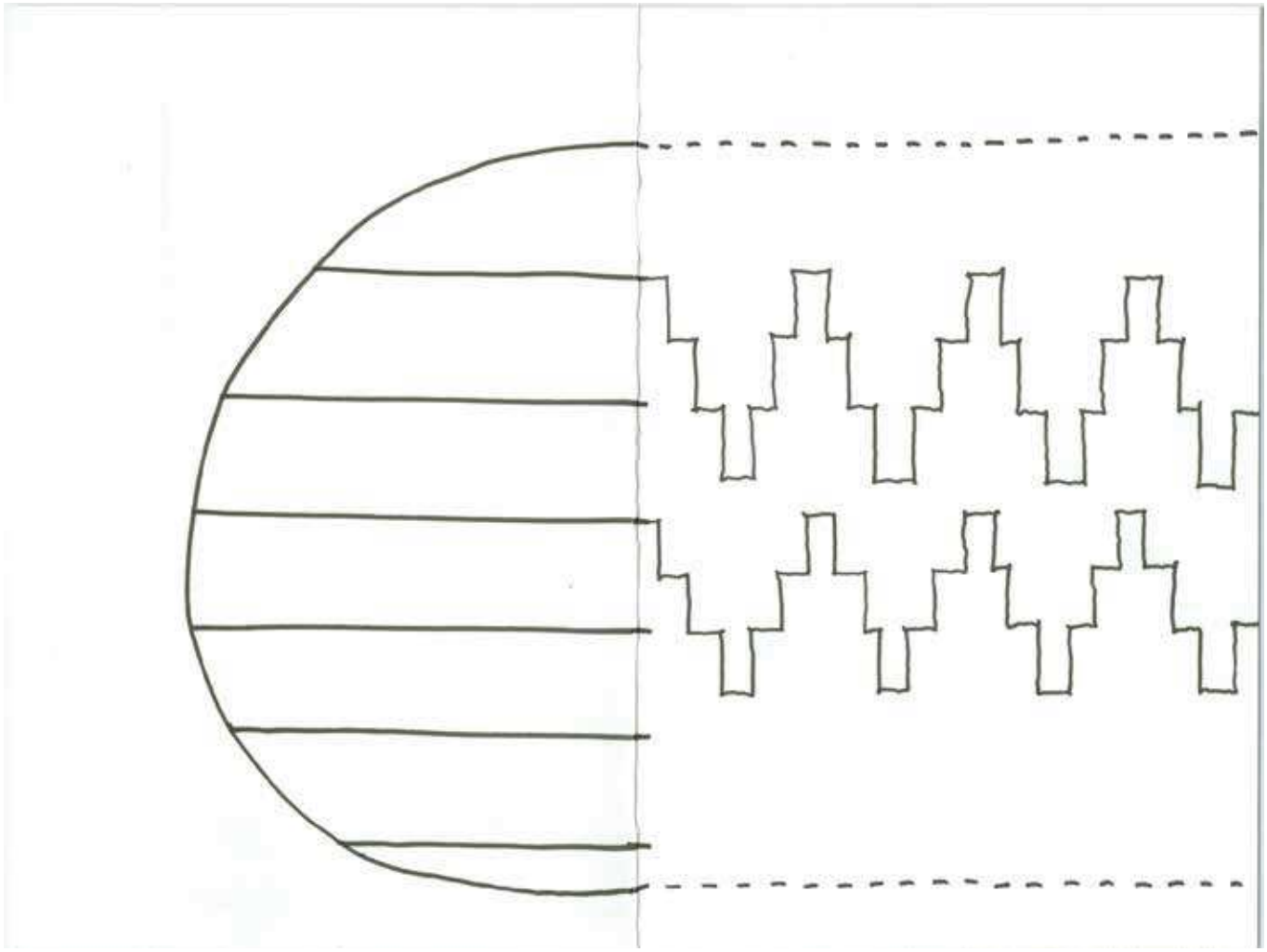
NP2F - **François Chas**, **Nicolas Guerin**, **Fabrice Long** et **Paul Maître-Devallon** ont fondé l'agence NP2F en 2008, et été lauréats des Nouveaux Albums des Jeunes Architectes et Paysagistes en 2009. Ils sont les commissaires de l'exposition Sports - Portrait d'une métropole qui a eu lieu en 2014 au Pavillon de l'Arsenal.



Step landing

Jean-Christophe Quinton est diplômé de l'ENSA Paris Belleville en 2000. Il fonde en 2003 l'agence Jean Christophe Quinton Architectes, et est lauréat des NAJA en 2004. Il dirige l'ENSA Versailles depuis 2015 et enseigne à l''ESA une "culture de projet" qui vise à ouvrir et explorer le champ des possibles.

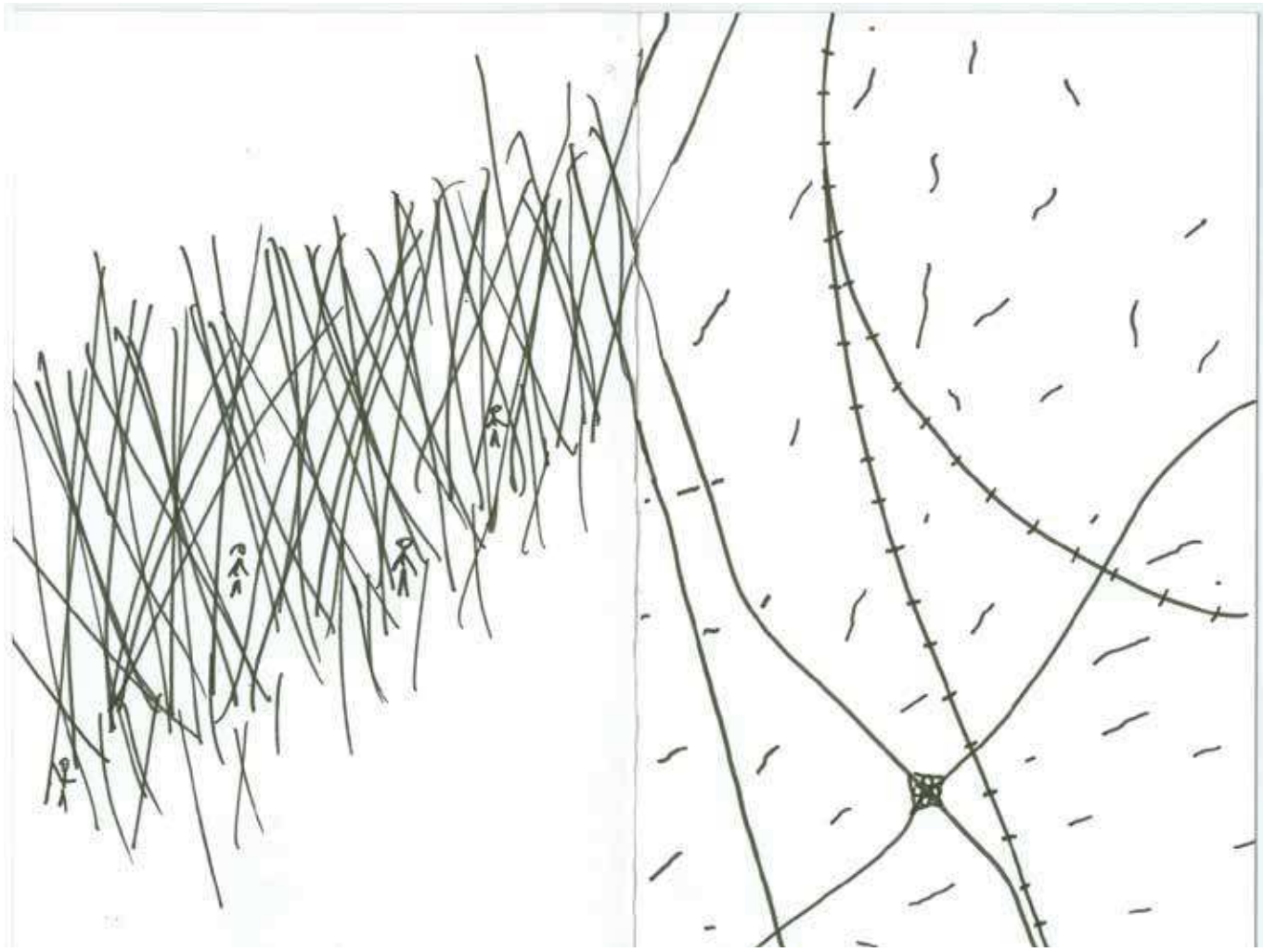
Eric Stephany (1970) est diplômé de l'ENSA Paris La Villette. A travaillé avec Jean Nouvel sur la Philarmonie de Paris. Artiste depuis 2000, il développe un travail de sculpture, d'installation et de collage, basé sur ce qu'il appelle "les encombrants de la ville". Il est actuellement en résidence à
la Cité des Arts.



(Sans titre)

Ido Avissar (1972) est diplômé de l'ENSA Paris-Malaquais depuis 2003. Il prépare depuis 2010 une thèse sur le "chaos urbain et la posture neutre". Il enseigne à l'ENSA Versailles depuis 2010 et à la Berlage Institute à Delft depuis 2012.

Jean-Christophe Quinton est diplômé de l'ENSA Paris Belleville en 2000. Il fonde en 2003 l'agence Jean Christophe Quinton Architectes, et est lauréat des NAJA en 2004. Il dirige l'ENSA Versailles depuis 2015 et enseigne à l''ESA une "culture de projet" qui vise à ouvrir et explorer le champ des possibles.



Des lignes frontieres - Des lignes ponts

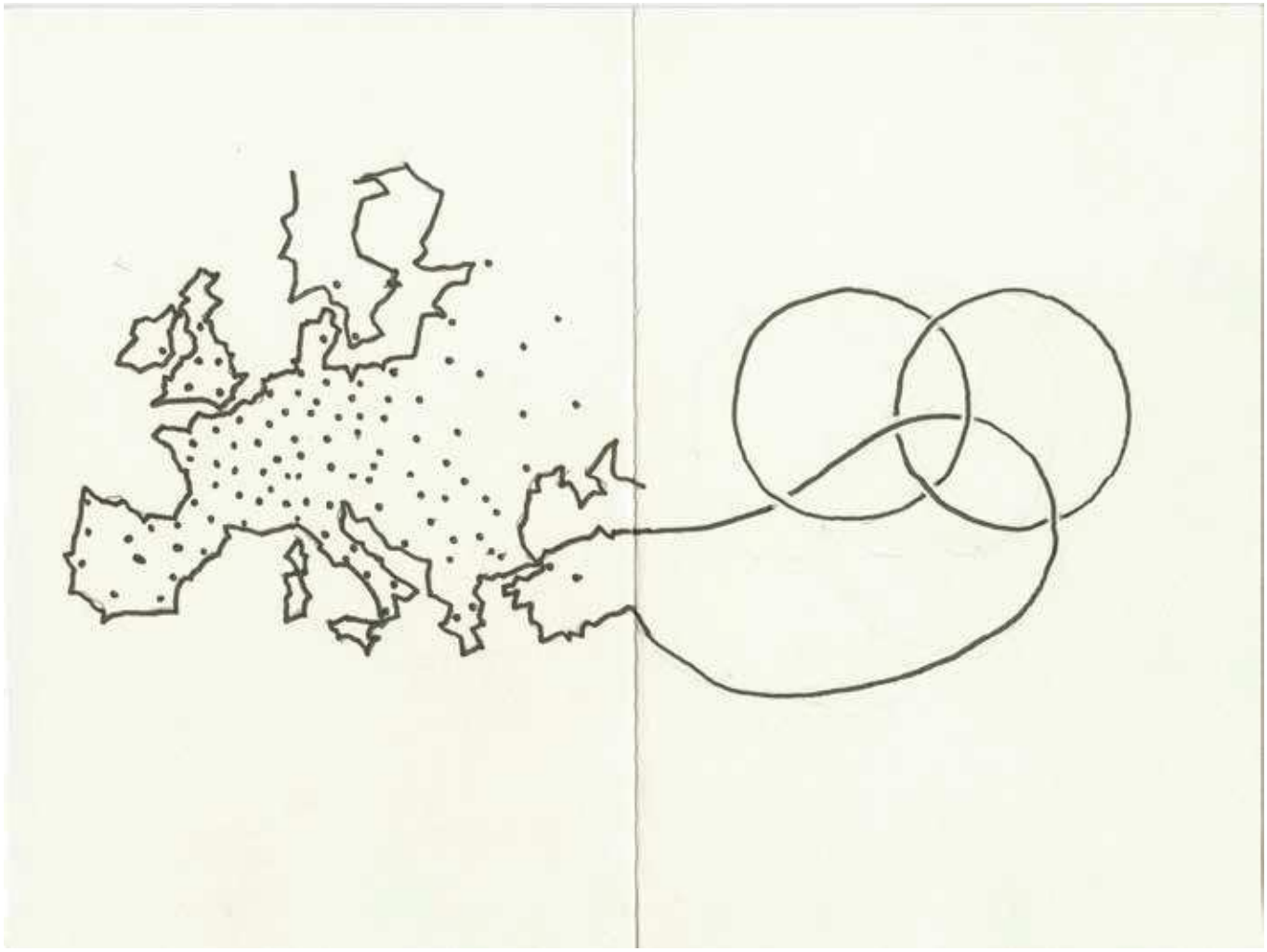
Léopold Lambert (1984) est le fondateur et rédacteur en chef du Funambulist Magazine, une revue bimestrielle dédiée aux politiques du design, de l'architecture et de l'urbanisme en relation aux corps. Il est également le coordinateur du podcast Archipelago qui évolue selon cette même ligne éditoriale liant le monde de l'architecture avec celui des sciences humaines et du militantisme politique.

Ido Avissar (1972) est diplômé de l'ENSA Paris-Malaquais depuis 2003. Il prépare depuis 2010 une thèse sur le "chaos urbain et la posture neutre". Il enseigne à l'ENSA Versailles depuis 2010 et à la Berlage Institute à Delft depuis 2012.

Cinema

UHO - **Max Turnheim** et **Adrien Durrmeyer** sont deux architectes vivant et travaillant à Paris. Ensemble, ils dirigent le studio UHO. Tous deux sont diversement impliqués dans l'enseignement de l'architecture.

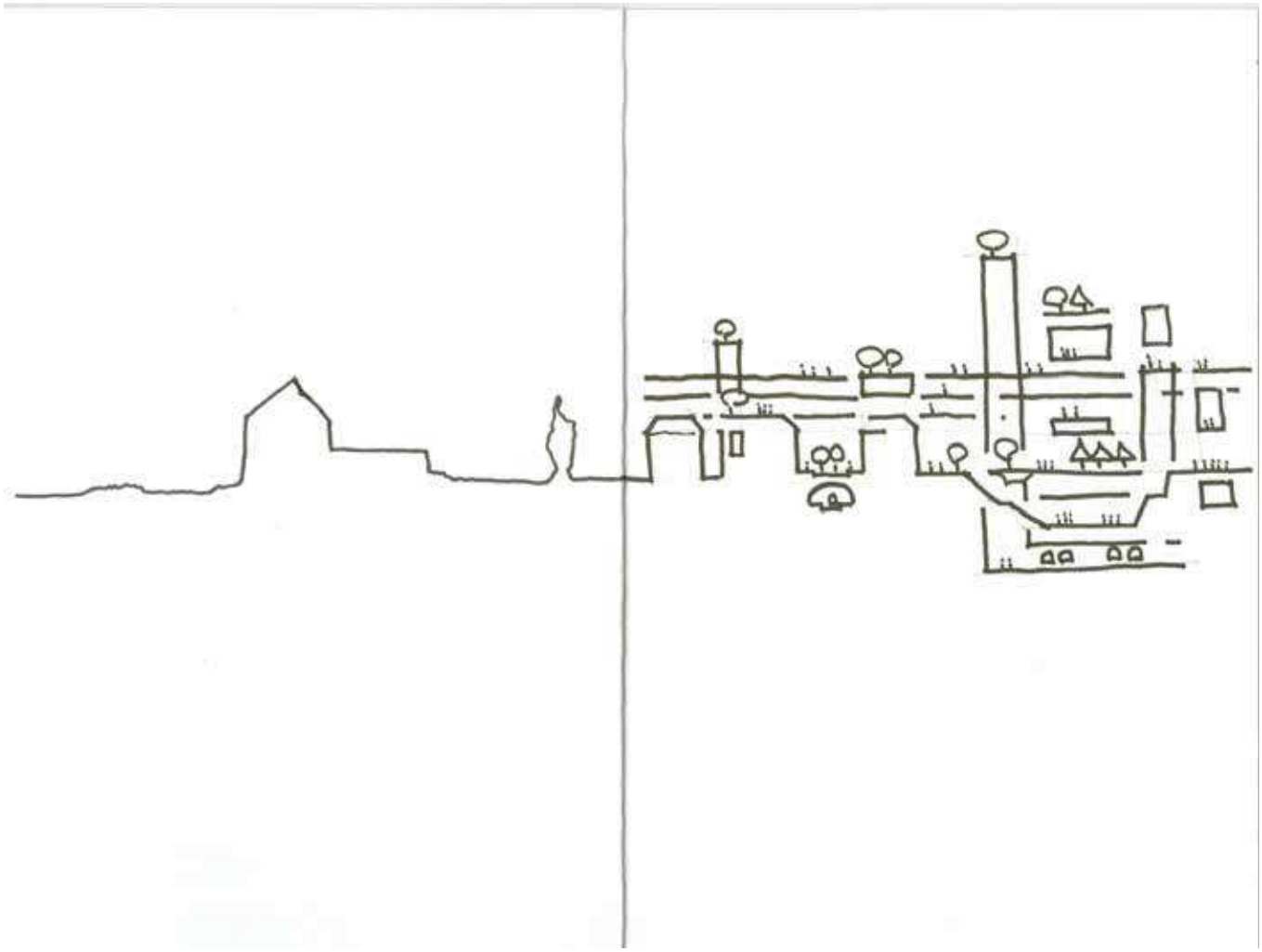
Léopold Lambert (1984) est le fondateur et rédacteur-en chef du Funambulist Magazine, une revue bimestrielle dédiée aux politiques du design, de l'architecture et de l'urbanisme en relation aux corps. Il est également le coordinateur du podcast Archipelago qui évolue selon cette même ligne éditoriale liant le monde de l'architecture avec celui des sciences humaines et du militantisme politique.



Le rêve européen

Philippe Rizzotti Architecte (1978) Diplômé de l'ENSA Paris-La Villette en 2003. Il est le co-fondateur du collectif eXYZt en 2003. Il fonde l'agence Philippe Rizzotti Architectes en 2009. Lauréat des Albums des Jeunes Architectes et des Paysagistes 2011/2012. Il enseigne à l'ENSA Nancy.

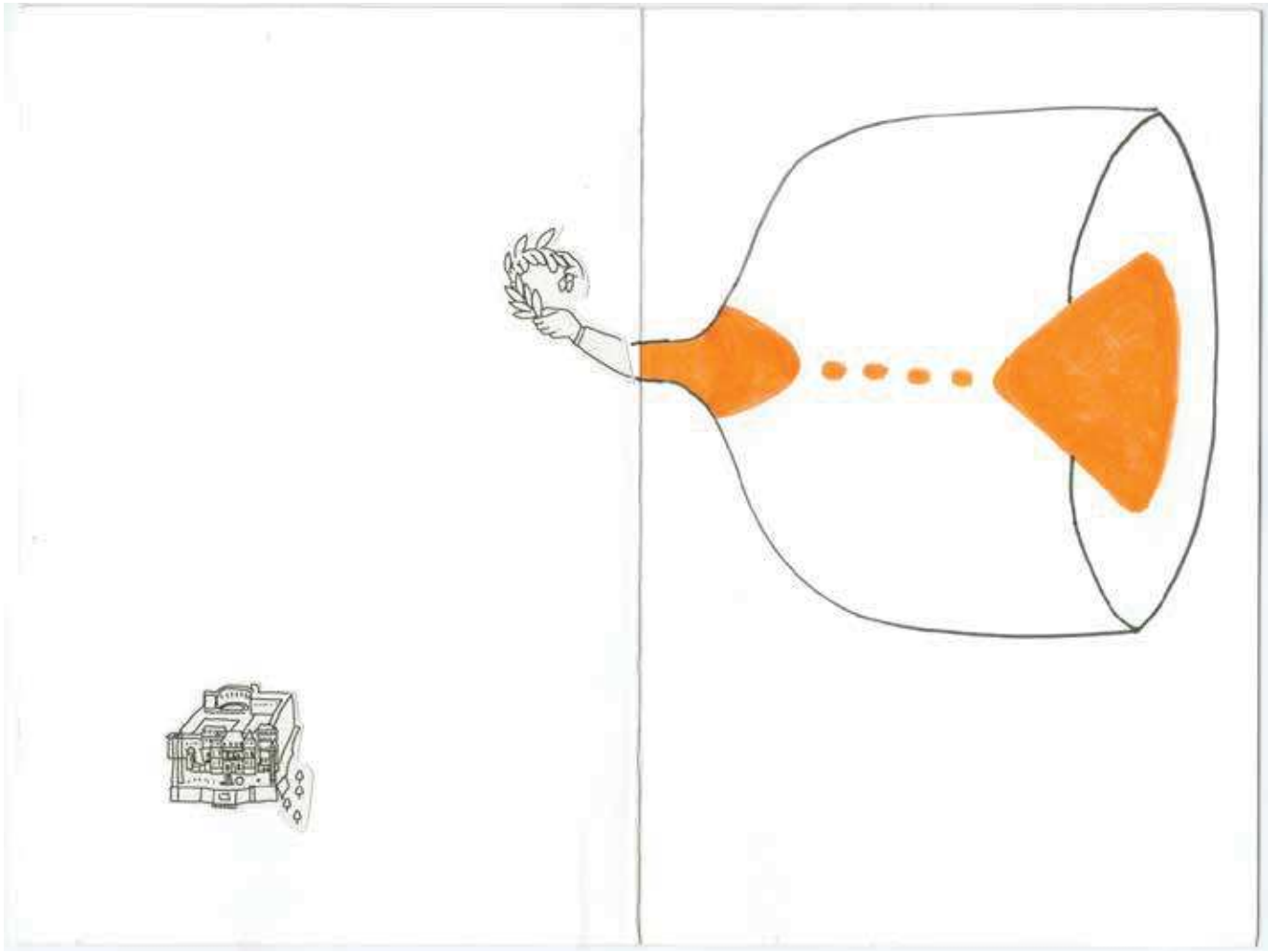
UHO - **Max Turnheim** et **Adrien Durrmeyer** sont deux architectes vivant et travaillant à Paris. Ensemble, ils dirigent le studio UHO. Tous deux sont diversement impliqués dans l'enseignement de l'architecture.



Espèce de ville

Visible - **Guillaume Bellanger** (1981) est diplômé de l'ENSA Paris-Malaquais en 2008. Fonde en 2011 l'agence d'architecture VISIBLE. Lauréat des Albums des Jeunes Architectes et des Paysagistes 2011/2012. Depuis 2013, il travaille sur les Monuments nationaux.

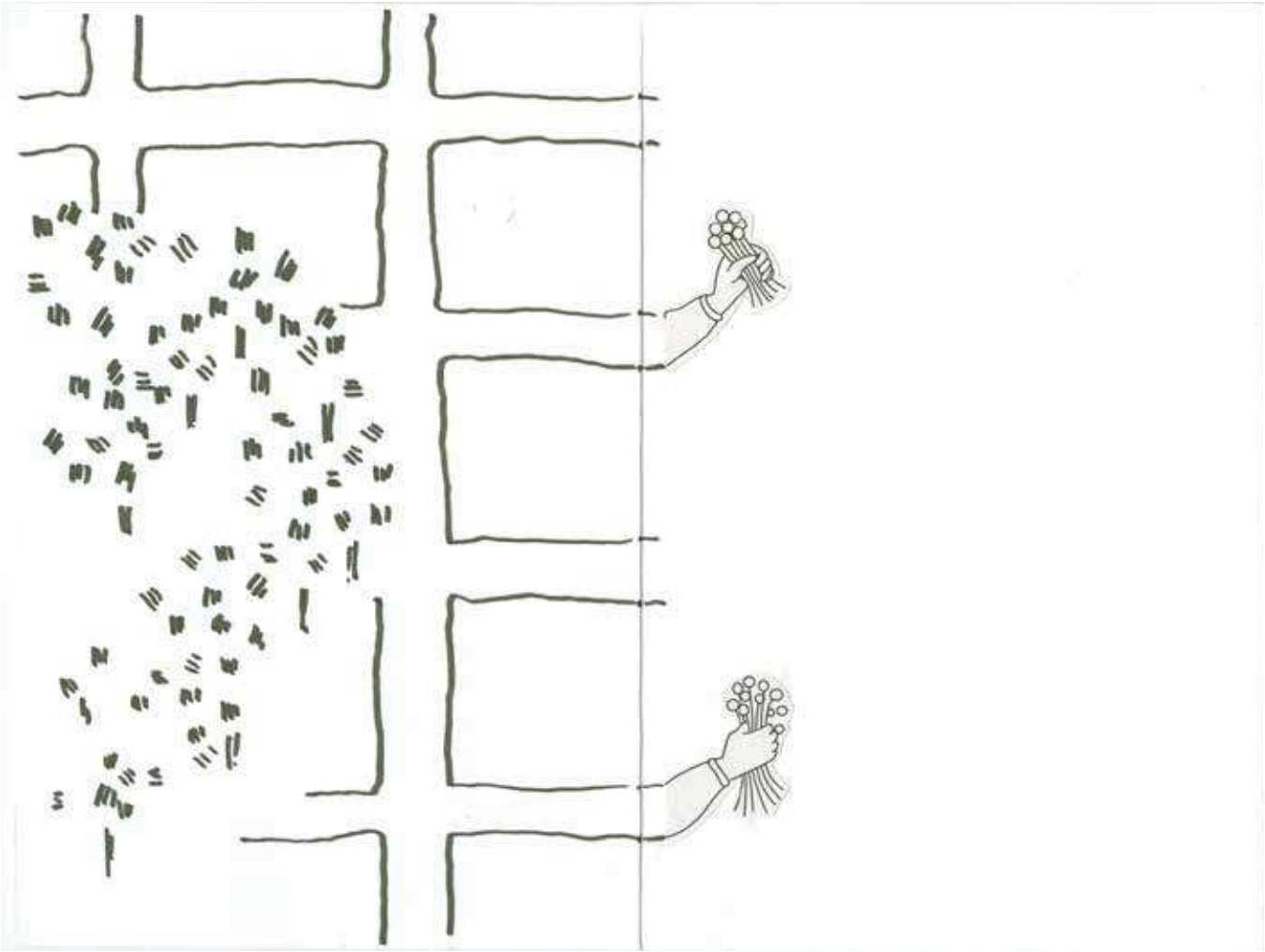
Philippe Rizzotti Architecte (1978) Diplômé de l'ENSA Paris-La Villette en 2003. Il est le co-fondateur du collectif eXYZt en 2003. Il fonde l'agence Philippe Rizzotti Architectes en 2009. Lauréat des Albums des Jeunes Architectes et des Paysagistes 2011/2012. Il enseigne à l'ENSA Nancy.



Delegating back to the biosphere

Simon de Dreuille (1980) est architecte. Il vit et travaille à Paris. Il a collaboré à «Frog Magazine» comme éditeur associé pour l'architecture. Il a enseigné à l'ENSA de Paris Malaquais et a été pensionnaire à la Villa Médicis en 2013/2014.

Visible - **Guillaume Bellanger** (1981) est diplômé de l'ENSA Paris-Malaquais en 2008. Fonde en 2011 l'agence d'architecture VISIBLE. Lauréat des Albums des Jeunes Architectes et des Paysagistes 2011/2012. Depuis 2013, il travaille sur les Monuments nationaux.



Distribution - Redistribution

Henri Bony (1987) est architecte diplômé de l'ENSA Paris-Malaquais en 2012. Il a exposé son travail sur Sénart en 2014 au Pavillon de l'Arsenal lors de l'exposition "Futurs immédiats". Il fonde en 2014 l'atelier Bony et Mosconi.

Simon de Dreuille (1980) est architecte. Il vit et travaille à Paris. Il a collaboré à «Frog Magazine» comme éditeur associé pour l'architecture. Il a enseigné à l'ENSA de Paris Malaquais et a été pensionnaire à la Villa Médicis en 2013/2014.

Annexe 03

Atlas Commun

Manifeste de l'exposition Villes potentielles à la Maison de l'architecture

décembre 2015

Benjamin Aubry
Foyer

Vers un urbanisme des particules ?
« La physique des particules ou la physique subatomique est la branche de la physique qui étudie les constituants élémentaires de la matière et les rayonnements, ainsi que leurs interactions. »

Définition Wikipédia de la « Physique des particules »”©

Google / Karim Benmour / Benjamin Aubry

Ido Avissar
Foyer

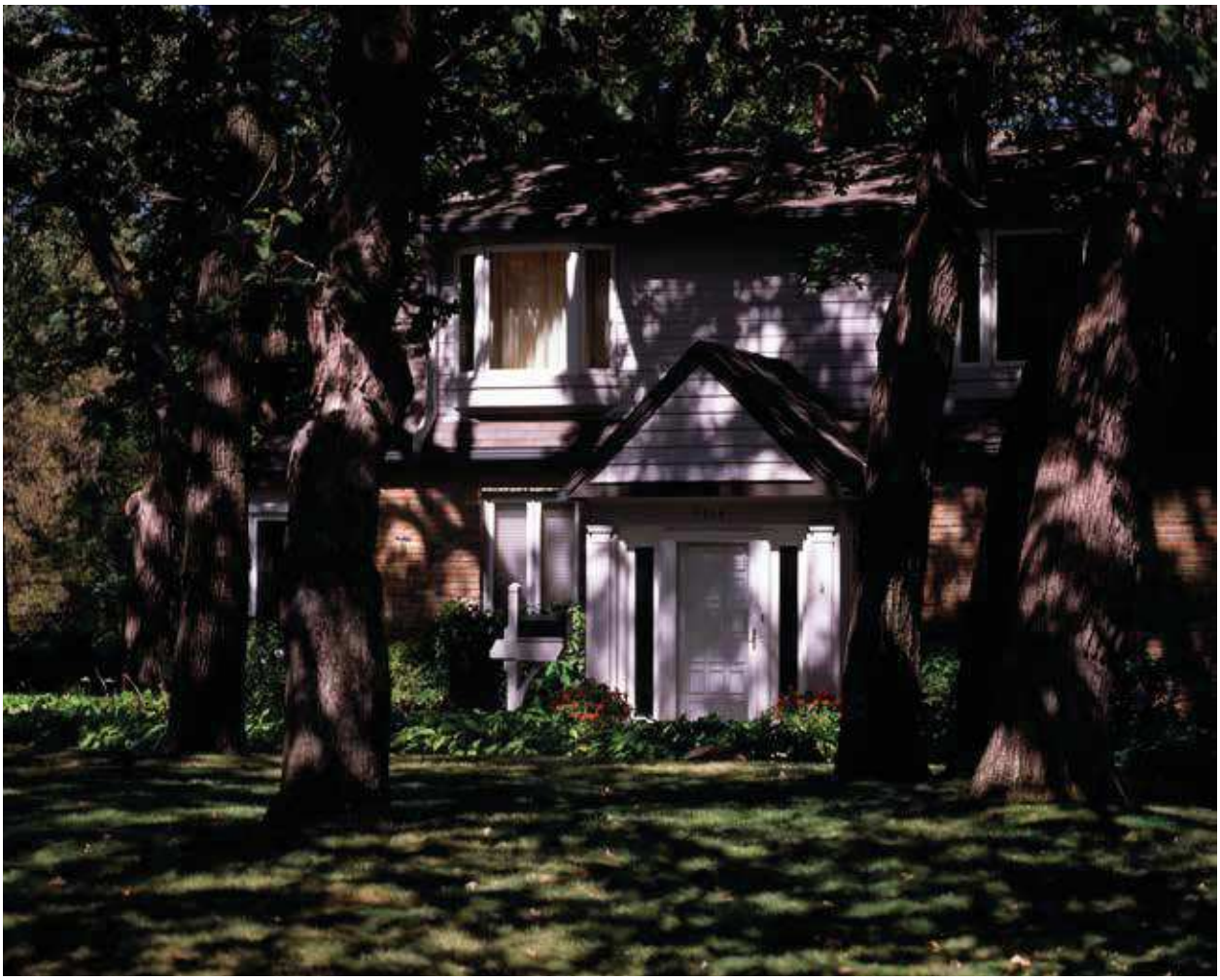
La jetée
« On recommence. Le sujet ne meurt pas, ne délire pas. Il souffre. On continue. Au dixième jour d'expérience, des images commencent à sourdre, comme des aveux. Un matin du temps de paix. Une chambre du temps de paix, une vraie chambre. Des vrais enfants. De vrais oiseaux. De vrais chats. De vraies tombes. »
Chris Marker, La Jetée, 1962

"Film réalisé par Chris Marker, France, 1972"
© Chris Marker

Guillaume Bellanger - Visible
Foyer

Romulus et Remus
Deux nouveau-nés abandonnés dans un milieu désertique et hostile furent recueillis par une louve. Ne pouvant les laisser là, à la proie de prédateurs, elle les prit un à un dans sa gueule et les mis a l'abri au fond de sa grotte. Pour les réchauffer, elle se coucha contre eux. Pour les nettoyer, elle les lécha partout. Pour les nourrir, elle les allaita au milieu de ses propres louveteaux.

Musée du Capitole XIIe - XIIIe siècle
Image du domaine public
Wikipedia



Gaétan Brunet - Antoine Espinasseau
Foyer

Untitled Exterior-2012
Dans ses formes, ses archétypes, les images convoquées, sa normalisation, il y a quelque chose de l'ordre du souvenir dans le fait d'habiter.

Josh Quigley, 2010
© Josh Quigley

Philippe Chiambaretta
Foyer

Huyghe Documenta
Avec l'avènement de l'ère de l'Anthropocène se font jour les conséquences de la domination humaine de la nature, notre foyer. En avance sur nos visions du monde, des artistes comme Pierre Huyghe abandonnent la posture du créateur démiurge pour se tourner vers le vivant et la sous-détermination. L'architecte n'est plus omniscient, il initie des processus métaboliques. "PH_6

Pierre Huyghe
Untilled, 2011-2012 (Detail)
Courtesy the artist; Marian Goodman Gallery, New York, Paris; Esther Schipper, Berlin.
Commissioned and produced by dOCUMENTA (13) with the support of Colección CIAC AC, Mexico; Fondation Louis Vuitton pour la création, Paris; Ishikawa Collection, Okayama, Japan."
© Pierre Huyghe

Sophie Dars et Carlo Menon
Foyer

Concert des Pink Floyd à Pompei
Octobre 1971, performance de Pink Floyd dans l'amphithéâtre de la ville morte de Pompeii. Le 'concert' dure trois jours, pendant lesquels l'accès au site archéologique est interdit au public. Seules les caméras d'Adrian Maben assistent à l'événement.

Pompei, Italie, 1972
© Adrian Maben

Simon de Dreuille
Foyer

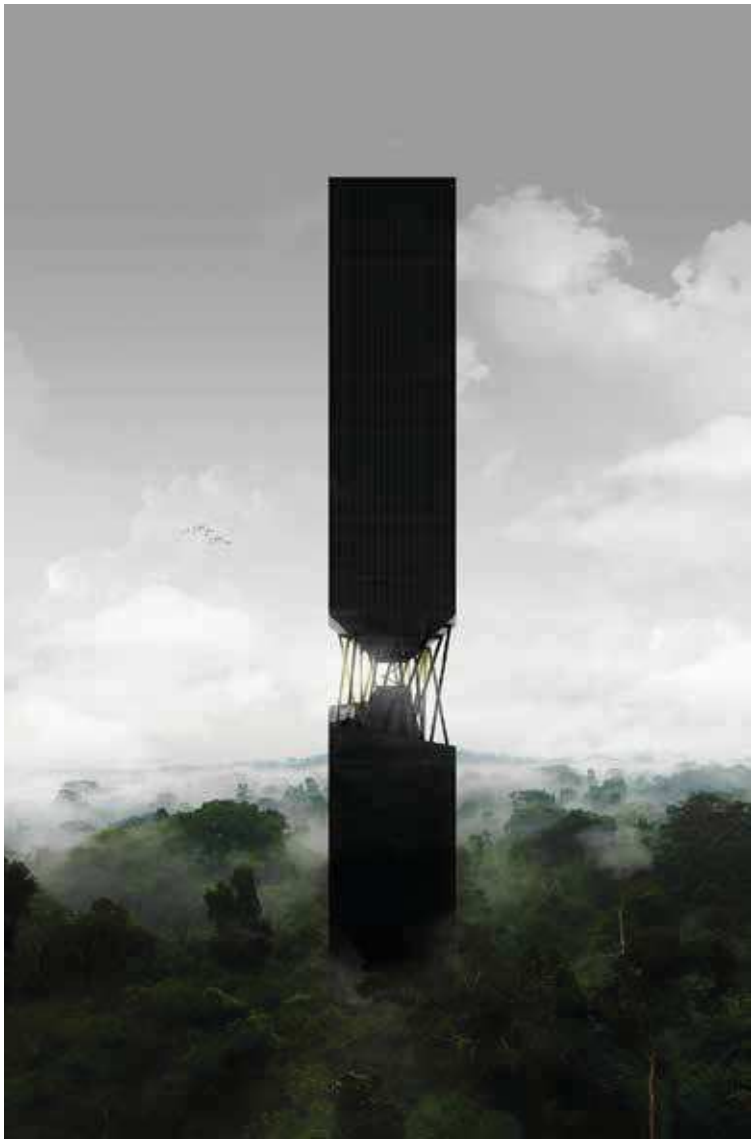
Nelly als Flora
Les plantes font l'objet d'une série lente et mystérieuse de métamorphoses. Elles produisent de l'indétermination et de la liberté parce qu'elles sont ambiguës. Elles oscillent entre l'animal et la pure structure. Elles sont à la fois habitantes et habitation. Elles nous mènent à penser qu'habiter est une action à double sens.

Otto Dix, Nelly als Flora, 1940
© Otto Dix
photo très présente sur internet, propriétaire introuvable

Encore Heureux
Foyer

Osani circle game
Dans ce jeu pygmée, chaque participant doit énoncer à tour de rôle le nom d'une forme ronde, jusqu'à épuisement des participants. Le collectif habite une forme qui réunit et dessine l'espace d'une rencontre, qui pourrait être l'idéal du foyer.

Enfants Efé de la forêt Ituri au Zaïre, 1960
© Jean-Pierre Hallet



Didier Faustino
Foyer

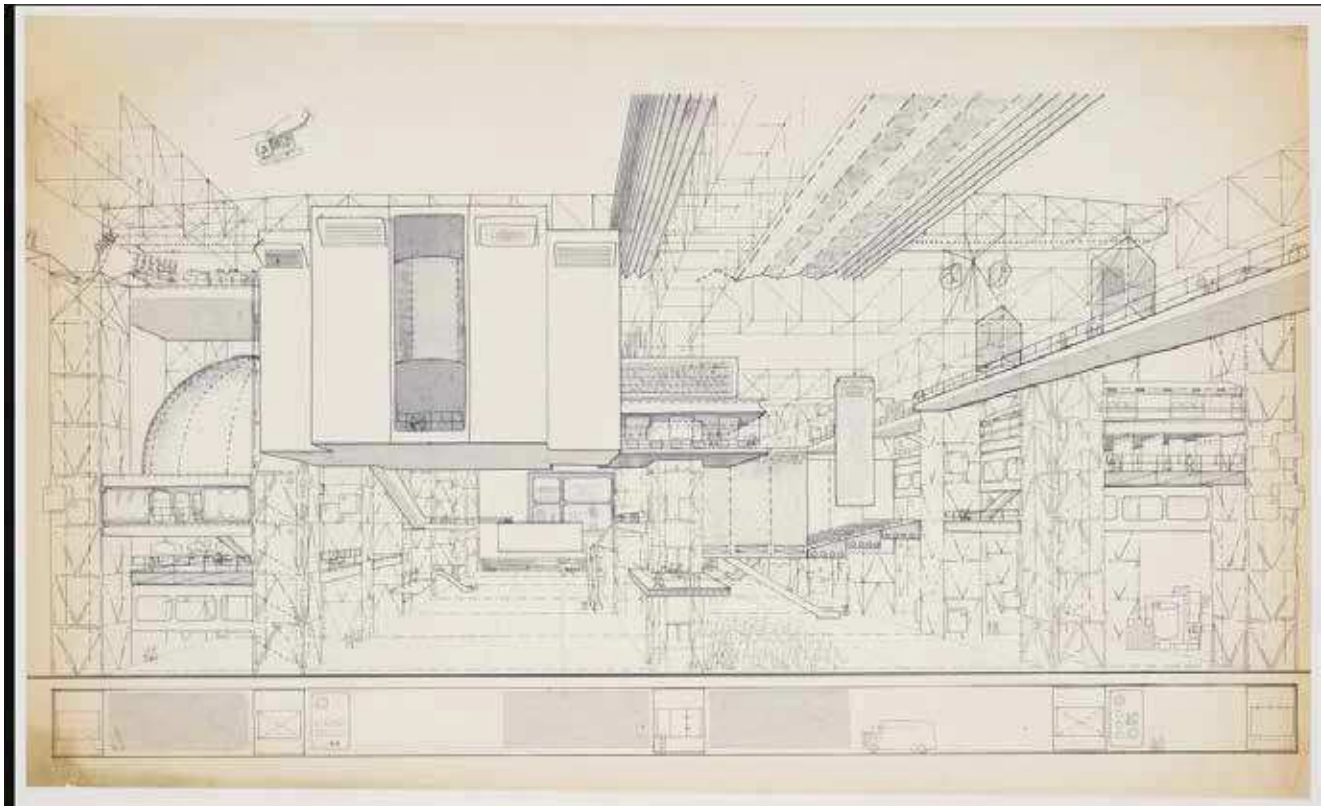
The Broken High-Rise
foyer, nm, bouscule nos repères spatiaux par l'attraction vers son hypocentre. Un centre en équilibre, menaçant, marqueur originel d'une architecture qui se répand, toujours plus, dans la verticalité.

Fable architecturale, 2012
© Didier Faustino

GRAU - Anthony Jammes et Susan Eliasson
Foyer

«To all children who like icecream» Paul Rand
La question du foyer s’est déplacé de l’intériorité et de l’intime vers quelque chose plus fragile, d’extérieur et en même temps plus collectif.

1956
© 1973 by Ann Rand Ozbekhan and Paul Rand



Djamel Klouche
Foyer

Fun palace
« technology is the answer… but what was the question ?
design must be concerned with mixing unknown emotions and responses –
or at least enabling such unknows to work together happily »
Cedric PRICE, 1966, conférence

1961 to 1972
© Cedric Price

Léopold Lambert
Foyer

Salon oblique
La fonction oblique de Claude Parent et Paul Virilio à l'échelle du foyer. Les positions du corps occupant cette architecture ne sont pas prédéterminées par une idée normative du corps.

Claude Parent et Naad Parent entourés d'étudiants
dans Claude Parent, ouvre construite, oeuvre graphique, p.237
© Geaorges Ehrmann / Claude Parent

Léopold Lambert
Foyer

Mitaka lofts
Le foyer selon Arakawa et Madeline Gins: une architecture conçue pour des corps non-normés comme celui d'Helen Keller. « Nous avons décidé de ne pas mourir » nous disent-ils, et leur architecture est conçue pour réaliser une telle ambition.

Tokyo, Japon, Octobre 2012
© Léopold Lambert

Cédric Libert
Foyer

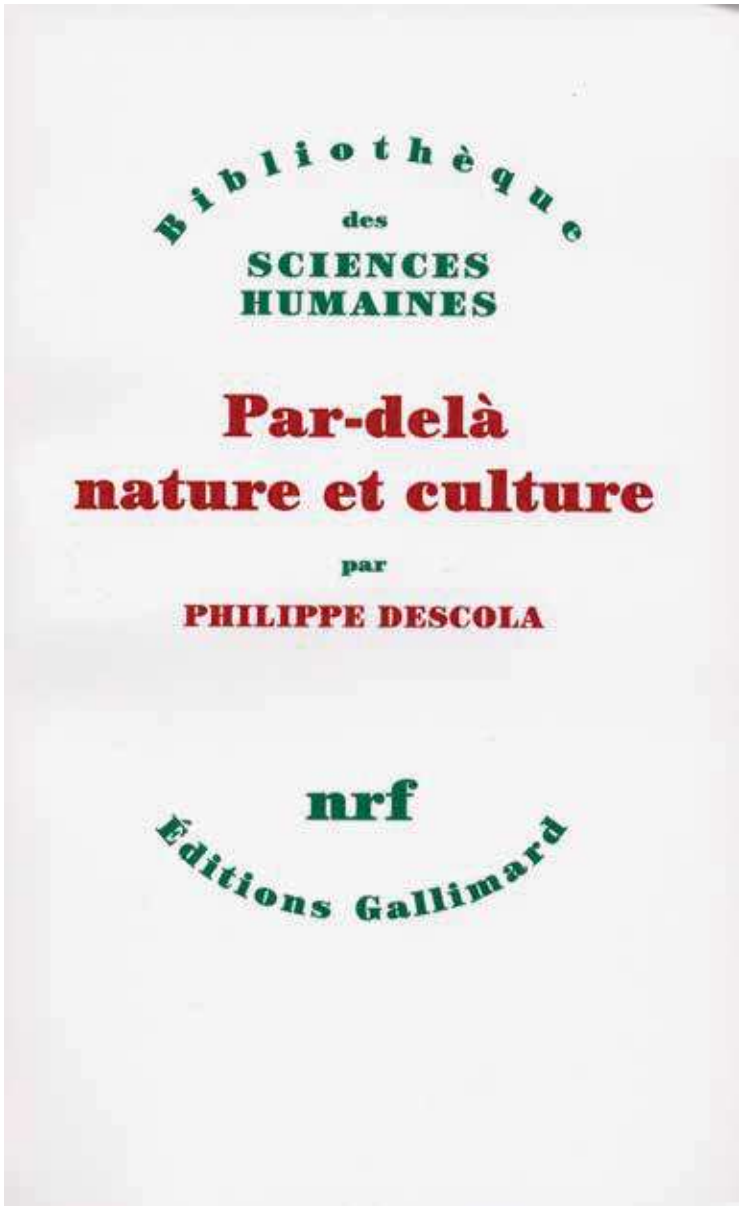
Un appartement
Anton (4 ans) et Ulysse (5 ans) y ont construit une cabane dans le salon à l'aide d'une table, de trois chaises, d'un pouf, de deux couvertures et d'une couette. Exploration sans ambages de la dimension domestique : A house is in a house is in a house is in a house is in a house..

Bruxelles
© Cedric Libert

Martinez Barat - Lafore
Foyer

Notes and Figures
Rassemblant au coeur du logement des sources de chaleurs et des sources médiatiques diverses, un foyer froid manifeste les changements d'énergie. Le passage d'une économie de matières premières à celle de l'information. Le passage d'une lumière chaude à une lumière froide.

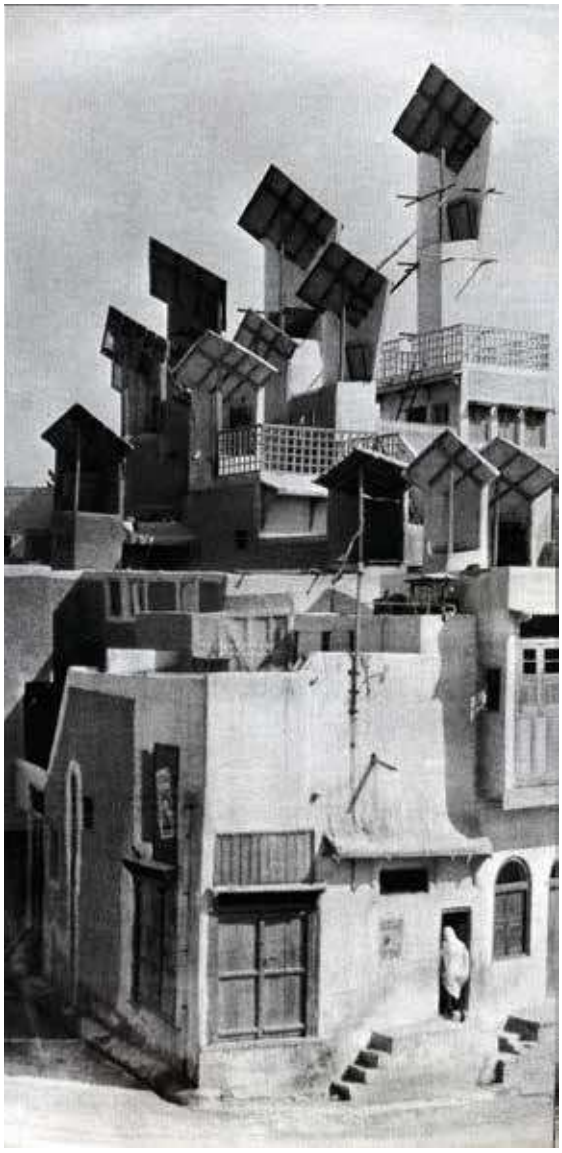
Belgian Pavillon, 14th Venice Architecture Biennale
© Interiors



Léa Mosconi
Foyer

Par-delà Nature et culture
En 2005, l'anthropologue Philippe Descola publie « Par-delà Nature et culture » dans lequel il questionne la dissociation Nature-Culture en se basant notamment sur le travail de terrain de qu'il mène chez les Achuars d'Amazonie. L'ouvrage engage par ailleurs une réflexion d'un ordre plus intime sur la relation que l'homme peut entretenir à son environnement et sur le rapport des humains et des non-humains.

Couverture du livre "Par-delà Nature et Culture" de Philippe Descola, publié en 2005 aux éditions Gallimard, Paris
© Philippe Descola / Gallimard



NP2F
Foyer

Hyderabad Sindh
Hyderabad est une ville du Sud de l'Inde où la temperature peut monter à des niveaux extrêmes. Des petits pièges à vent captaient l'air pour l'amener à l'intérieur des logements produisant durant 5 siècles un courant d'air naturel et rafraichissant. Le 'climat' d'un logement peut être naturellement artificiel, une économie de geste et de moyens techniques à repenser peuvent produire une qualité de vie optimale.

Alfred Nawrath, Unsterbliches Indien. Autorisation Anton Schroll, Co., Vienne
Dans “”Architecture without architects””, ill. n°115, 1964
© Bernard Rudofsky

Dominique Perrault
Foyer

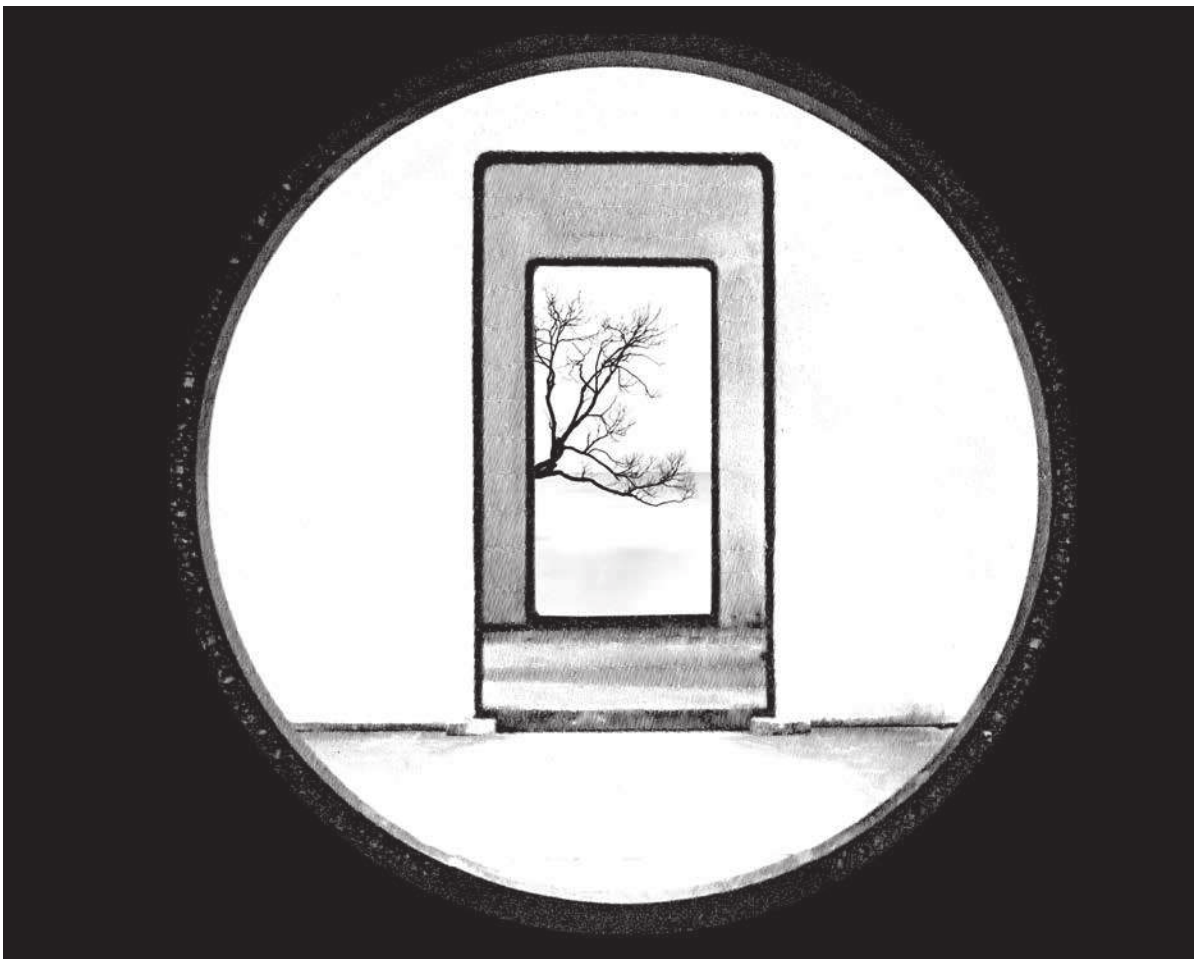
Projet Talponia
Durant des millénaires, l’architecture a été portée par une dichotomie mur|toiture, dans le sillage de l’abri originel fabriqué par les premiers hommes. Dans le cas d’une architecture souterraine, dite du groundscape, ces deux éléments perdent leur sens. Le mur est technique, il permet seulement l’existence du lieu en ouvrant un vide dans la terre, à l’inverse du mur d’une maison qui ferme un espace. De même, la toiture devient un sol, un paysage, une nature préexistante ou créée, qui ne laisse entrevoir le bâtiment que sous certains angles

Isola et Gabetti architectes, Ivrea, Italie
1974

Anthony Poiraudeau
Foyer

Enfance
J’avais pris cette photo près d’Oxford, Mississippi, dans le Yoknapatawpha de William Faulkner — un voyage fait pour trouver une transfiguration, symboliquement sublimée, de mes paysages d’enfance. J’avais voulu rêver que je pourrais faire de cette maison la mienne, et que personne ne viendrait me rechercher jamais.

Oxford, Mississippi, USA
© Anthony Poiraudeau



Jean-Christophe Quinton
Foyer

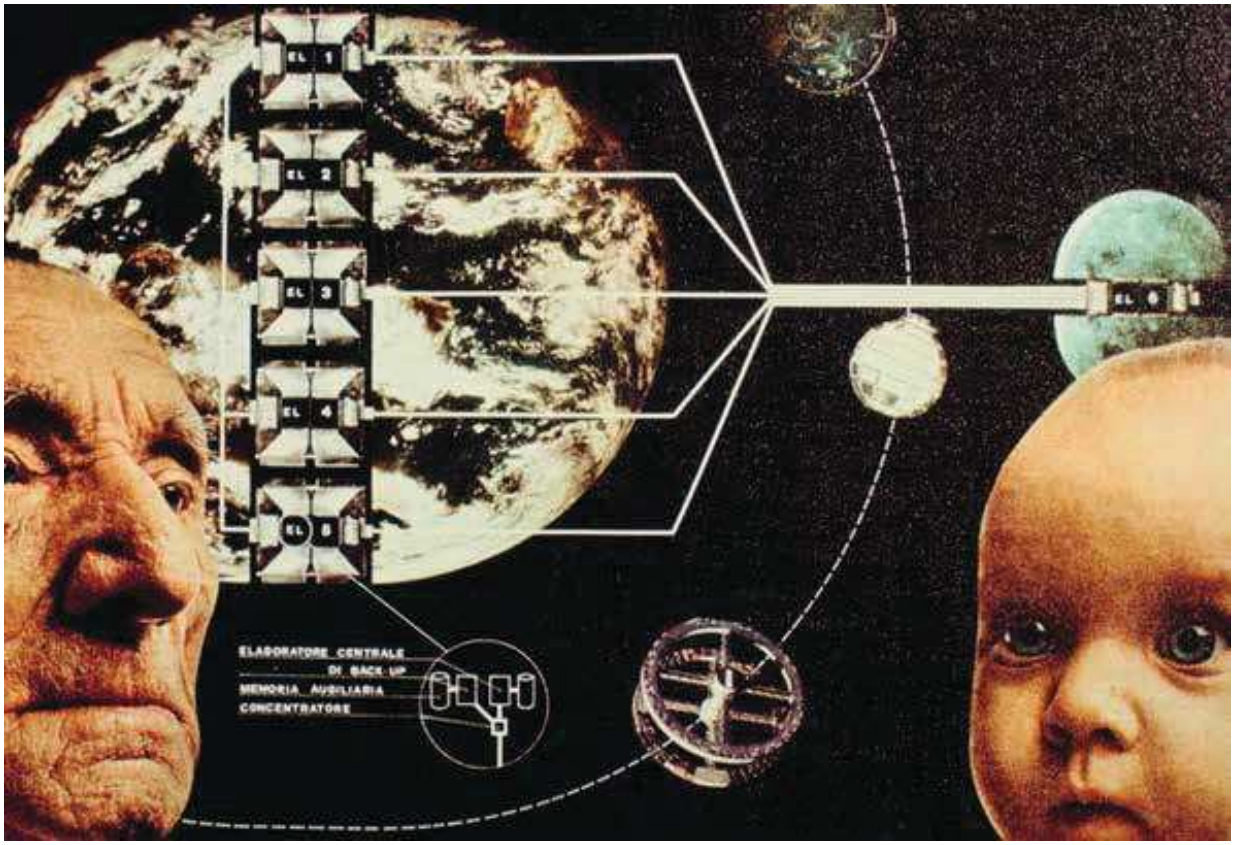
Figure de vide qui lie l'intimité et le monde
Un ordre géométrique basique dessine l'espace et les relations étroites, immédiates entre l'échelle domestique et l'échelle territoriale. C'est une expérience existentielle qui mêle l'intimité des sens et l'effervescence du monde.

CHINE, col. Architecture Universelle, Office du livre, p77
© Jean-Christophe Quinton

Philippe Rahm
Foyer

Salon de Marie Antoinette
La décoration d'intérieur d'autrefois étaient en réalité la RT2020 de l'époque: les tapis, les tapisseries, les boiseries bloquaient la conduction froides des murs / Les rideaux et les paravents bloquaient les courants d'air froids / Les lustres, les miroirs et les ors multipliaient la lumière / la cheminée était le radiateur.

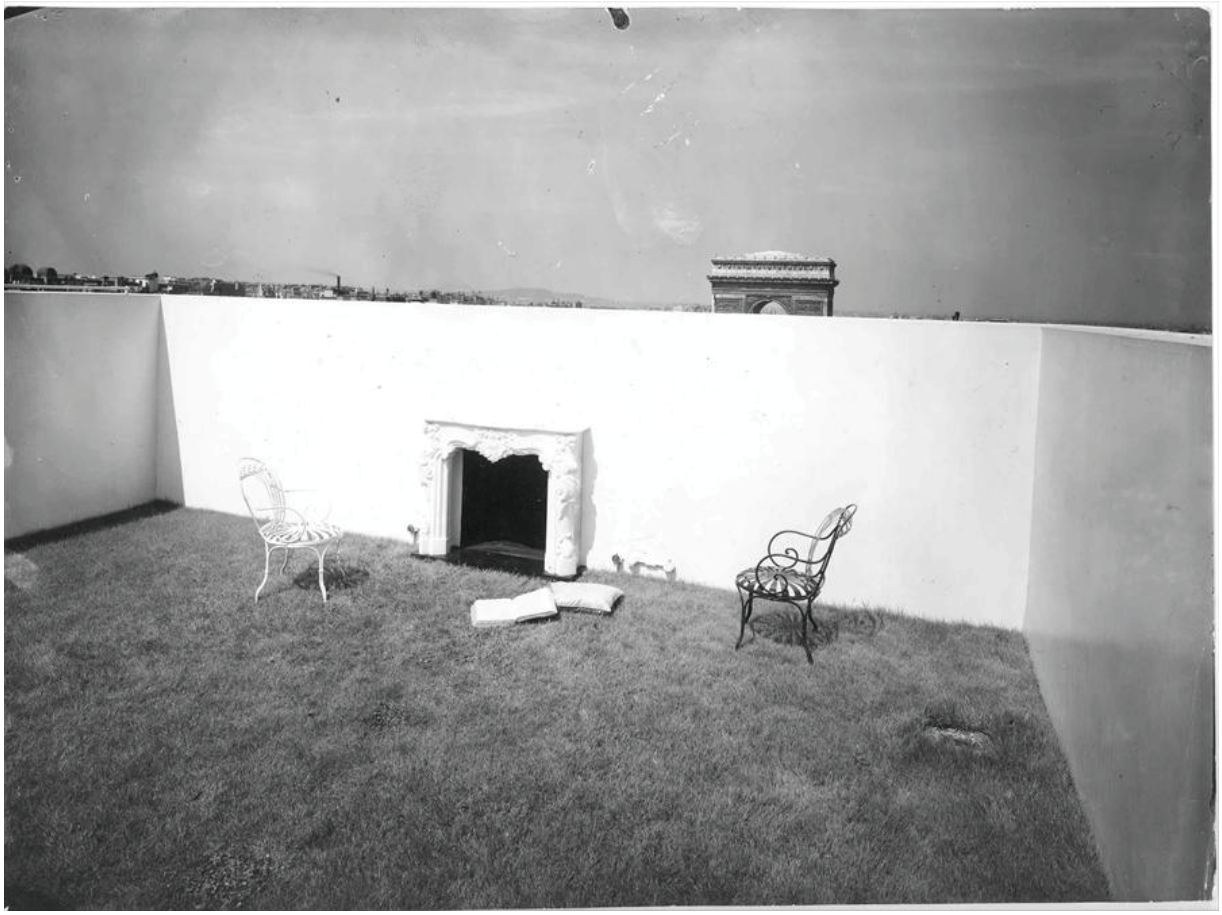
2014
© Musée du Louvre, dist. RMN-GP / Olivier Ouadah



Philippe Rizzotti
Foyer

Five fundamental acts of architecture
Savoir, savoir-faire, être et savoir-être.
Espace de compassion et de transmission.
Milieu premier de l'éducation.

1971
Litografia courtesy Fondazione MAXXI
© Superstudio



Nasrine Seraji
Foyer

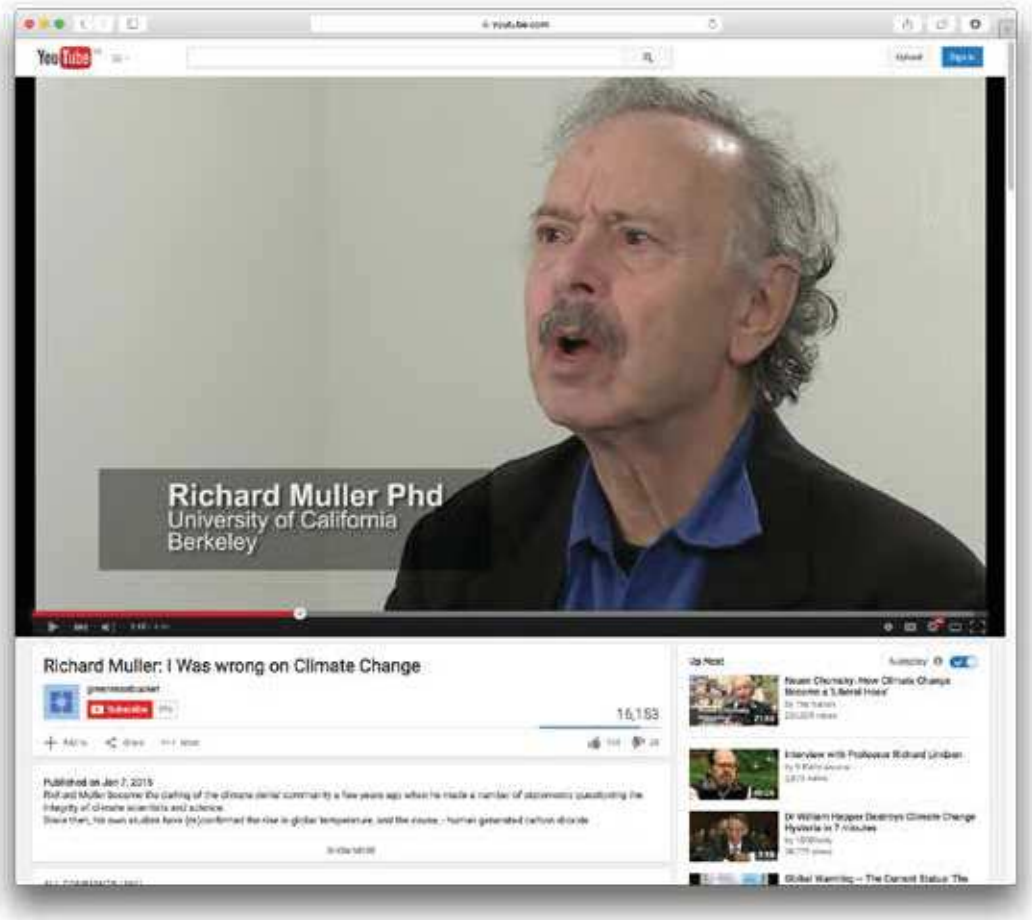
Appartment de M. Charles Beistegui
no comment

Paris, France, 1929

Augustin Rosenstiehl - SOA
Foyer

Tablée
Ou est passé la tablée du dimanche ? Convives, parents, amis, voisins, jeunes et anciens l'ont fuit. Ont-ils pris peur ? Que sont devenus les plans de table ?
Dans les cuisines atrophiées et les « séjours » contemporains, la table se métamorphose ou quitte les lieux.

Déjeuner au Marinier, quartier de l'Estaque, à Marseille, 1926
Oeuvre de Victor Brauner et photo Philippe Migeat, Paris 2013
© Pierre Gortchakoff / ADAGP



Max Turnheim
?

Climate Realists
Un ensemble de figures publiques alimentent le débat sur le réchauffement climatique. Ils considèrent ce dernier comme une thèse réfutable.

Youtube

Urumqi - Anne Pelissier, Florian Julien et Idris Yangui
Foyer

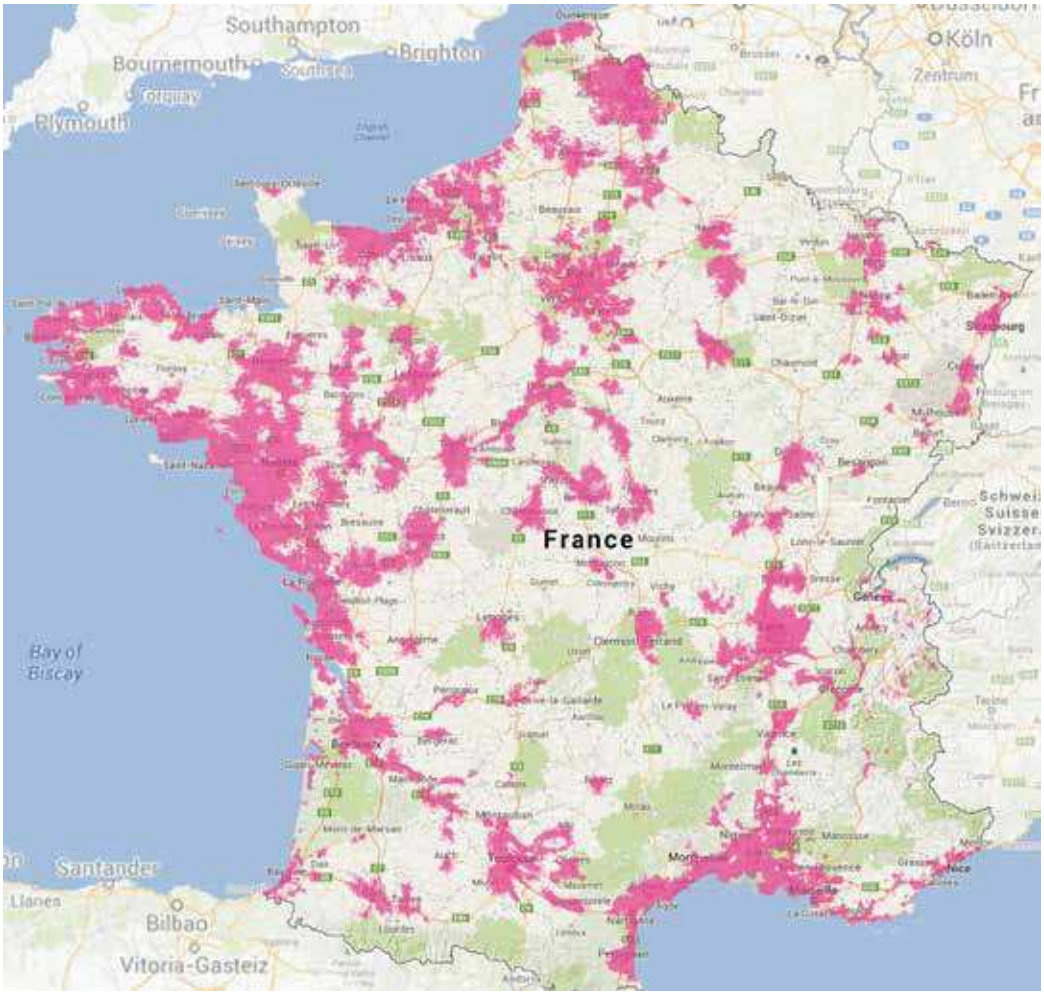
Zabriskie Point L'extrait montre un spot publicitaire pour une ville nouvelle aménagée en plein désert, aux abords de Phoenix (Arizona). Outre le sexisme dont l'idée de Foyer est totalement emprunte, Antonioni critique la société de consommation et le cynisme de la promotion immobilière de l'époque.

Film réalisé par Paolo Antonioni, Italie, 1971

Est-ce ainsi
Foyer

Donald Trump's penthouse
Il me semble urgent que l'Architecture à laquelle nous appartenons cesse de se constituer sur quelques exceptions miraculeuses de la production de bâti en rupture avec le monde tel qu'il est souhaité par ses habitants afin de pouvoir engager un travail sur ce qui le constitue massivement. Koolhaas écrivait en 2001 "Architecture disappeared in the twentieth century, we have been reading a footnote under a microscope hoping it would turn into a novel". Nous restons captifs de cette note de bas de page. Il nous faut pouvoir trouver des moyens de travailler sur le monde dans sa masse.

New-York City, USA, 2012
© Sam Horine



Benjamin Aubry
Limite

Le réseau ferré a généré la ville filamenteuse du XIXe siècle. Le réseau automobile la métropole diffuse du XXe siècle. En coexistence avec les précédents, le réseau internet préfigure vraisemblablement les nouvelles limites de l'établissement humain du XXIe siècle.

© Google

Ido Avissar
Limite

Power Transmission Lines
« …long lines of silver towers rise, each like a huge spider spinning strands of wire across the land, carrying the energy extracted from coal, water, gas or oil – as someone has described it, shipping coal by wire. »
Nathaniel Owings, The American Aesthetic, 1969

“Arizona, USA, 1969”
© Nathaniel Owings

Guillaume Bellanger - Visible
Limite

Reverse
”En programmant le magnétoscope sur le jour précédent à la même heure, peut-on ressusciter l’émission de la veille ?
En inversant l’horloge numérique de Beaubourg peut-on faire repartir le siècle en arrière ? Ce serait l’acte terroriste par excellence. Mais il n’en est même pas besoin : la réversion de l’histoire a déjà eu lieu. “
Jean Baudrillard

De la série Oblique stratégies, Mars 2015
© Brian Eno

Gaétan Brunet - Antoine Espinasseau
Limite

NASA/JPL-Caltech
Limitless - Enthousiasmes ou angoisses face à l'évolution des techniques. L'anthropocène peut devenir la plateforme discutant de l'éthique des progrès.

Mars Science Laboratory (MSL) team members react after the Curiosity rover successfully landed on Mars and as first images start coming in to the Jet Propulsion Laboratory, Sunday, Aug. 5, 2012 in Pasadena, Calif.
© Nasa

Philippe Chiambaretta
Limite

Earthrise
1969, première photo d'un levé de terre par un homme. Nous comprenons aujourd'hui que nous n'en avions pas saisi la portée : Le Monde désormais tout à l'homme devient en même temps son ultime limite avec ses ressources. L'architecte a dans chacune de ses réalisations une responsabilité neuve dans leur préservation.

Appollo 10 atteint pour la prmière fois l'orbite lunaire, 1969
© NASA

Sophie Dars et Carlo Menon
Limite

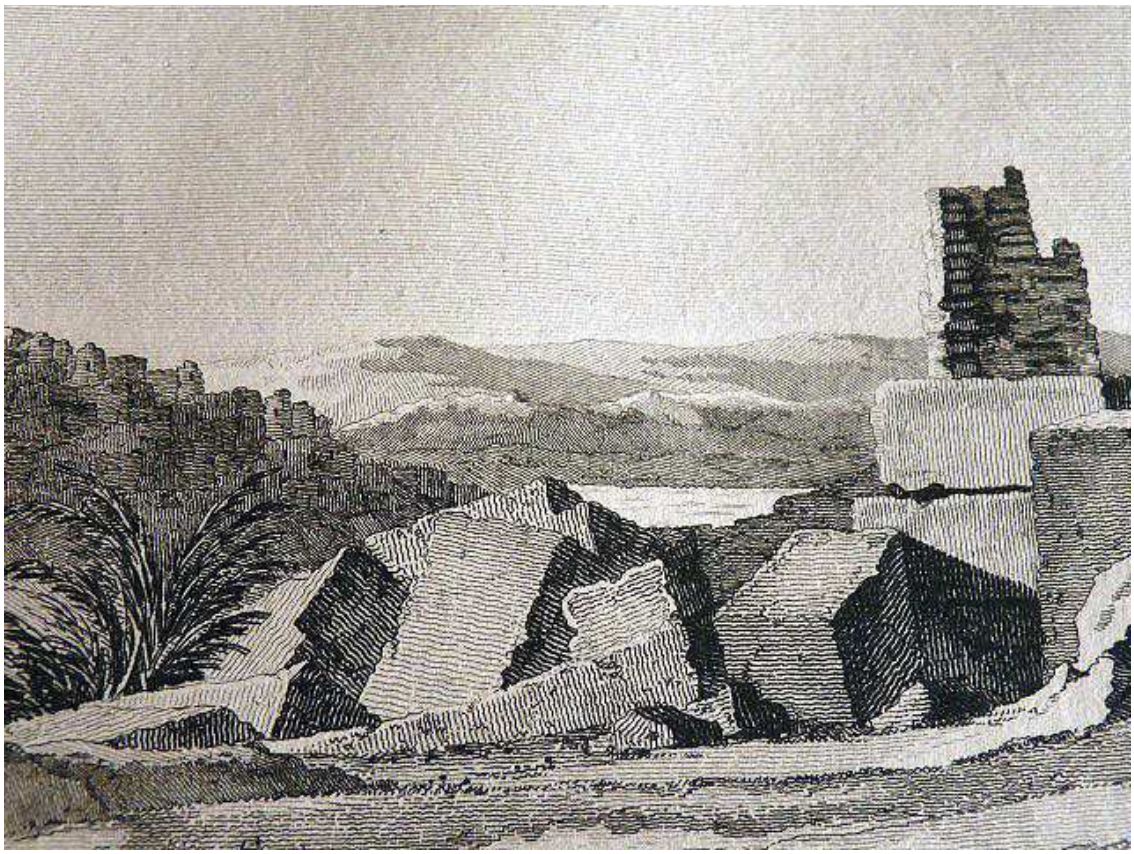
Palmyre
En 2015, le pillage et la destruction des trésors archéologiques de la ville de Palmyra achève un cycle, initié il y a 2000 ans, de colonisations, échanges et violences où civilisations mésopotamienne, grèque, romaine, arabe ont construit et transformé ce site unique dans le désert syrien.

Une image non datée extraite d'une vidéo diffusée par l'Etat islamique (EI) sur la destruction du temple de Baalshamin en Syrie
© Welayat Homs

Simon de Dreuille
Limite

Capri
Capri, scène primitive du climat méditerranéen gagnée par l'élite. L'euphémisation des limites du domestique au profit d'une continuité naturelle, son extension dans le sous-bois et dans l'horizon, l'indistinction étudiée des maçonneries, plantes, menuiseries, reliefs naturels ou découpes de marbre. Tout ceci, toute la mécanique paradisiaque de la villégiature repose sur un repli brutal dans l'île.

Corse, Octobre 2013
© Simon de Dreuille



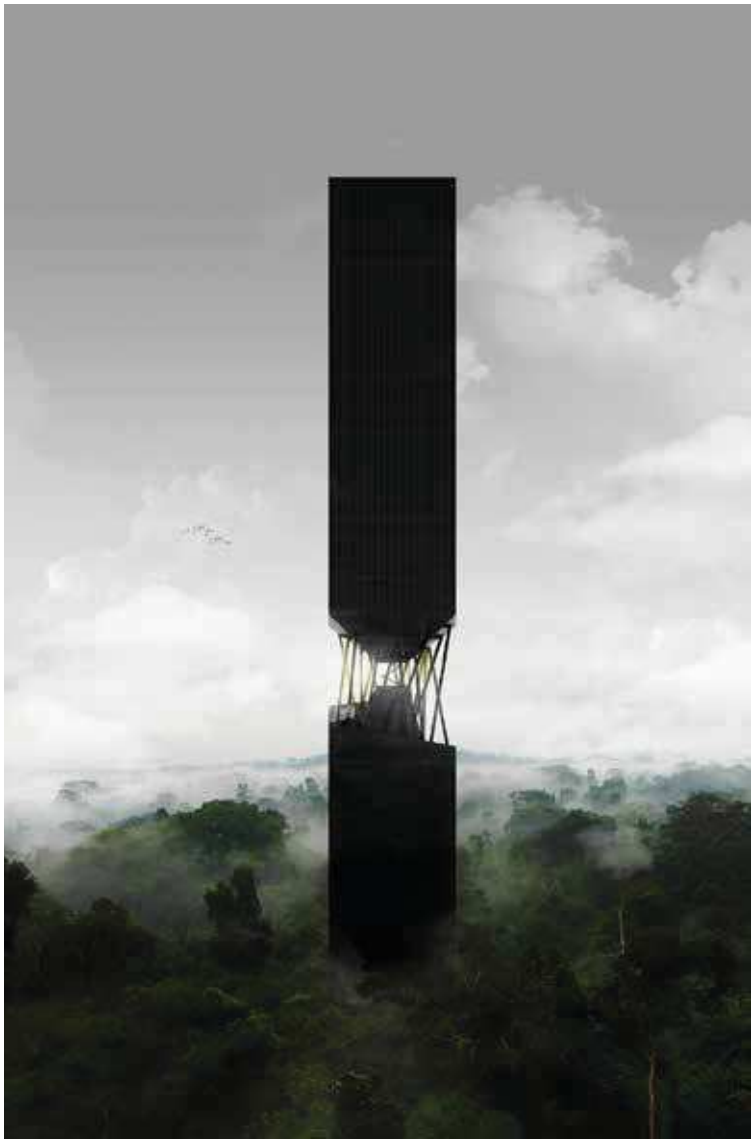
Documents
Limite

Ruines d’un temple à Syéné
Le désir de mettre au jour les matériaux d’une construction (en décroûtant une vieille façade ou en plaquant de la pierre sur une construction moderne) est en même temps une tentative pour manifester, au moins sur le plan symbolique, la nécessité d’un lien entre la matière de la maison et la nature. Dans le passé, la terre, la pierre et le bois utilisés sur un chantier provenaient généralement du site où s’édifiaient la ferme, le village, la cité. La proximité des matériaux de construction garantissait une symbiose entre l’édifice et son lieu d’élection.
Abandonnées ou détruites, les constructions retournaient spontanément à leur élément originel : le paysage naturel. Les ruines étaient exploitées comme une carrière à ciel ouvert, les champs et les forêts recouvraient les constructions abandonnées... La ville vivante, comme la nature, se nourrissait de cette substance stratifiée, de ce cycle perpétué depuis la nuit des temps.

Extrait de la planche 66 du Voyage dans la Basse et Haute Egypte, 1803
© Dominique Vivant-Denon

Encore Heureux
Limite

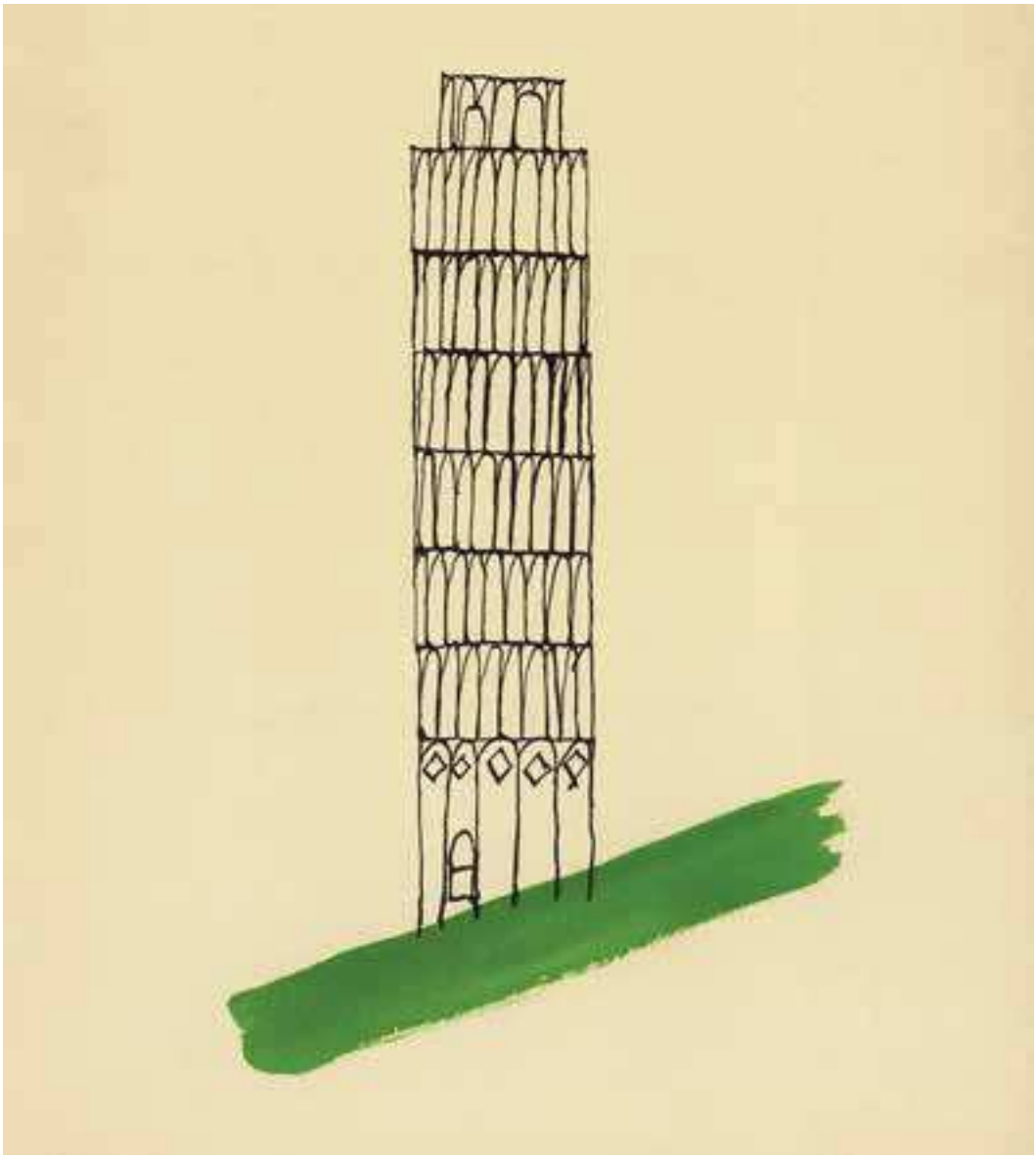
Less
En opposition au ¥€$ de Rem Koolhaas, cette injonction qui résonne comme une éthique si profonde qu'elle est dessinée à l'encre sous la peau. Un tatouage comme un principe général pour repenser les limites et les périmètres des échanges humains où la valeur argent est un simple outil et non un référentiel ultime de domination qui conduit l'homme à son obsolescence.



Didier Faustino
Foyer

limite nf, créé un équilibre vertigineux en dessinant la rencontre d'une architecture aérienne et de son double rattaché à la terre

Fable architecturale, 2012
© Didier Faustino



GRAU - Anthony Jammes et Susan Eliasson
Limite

Architecture is optimism
Examiner la limite entre l'architecture et l'urbanisme permet de questionner l'un et l'autre dans une perspective productive. La limite change toujours selon le point de vue de chacun, que l'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur.

1992
© Alan Fletcher

Djamel Klouche
Limite

A closer grand Canyon
Souvent l'extérieur est absorbé par l'intérieur ; « l'espace intérieur du monde » (Weltinnenraum) dont parle Rilke.

Huile sur toile, 205.5 x 744 cm
Collection Louisiana Museum of Modern Art, Humlebaek, Denmark, 1988
© David Hockney, Photo Richard Schmidt

Léopold Lambert
Limite

Le funambule du mur de Berlin Marcher sur la ligne-limite ne constitue certainement pas une émancipation. Néanmoins, l'acte du funambule déroge à l'ordre inscrit dans chaque ligne tracée et, parfois, signifie son obsolescence, comme dans le cas de novembre 1989 à Berlin.

Berlin, 16 novembre 1989
© Yann Forget

Léopold Lambert
Limite

Temple Hokokuji
Les lignes de bambous comme limite matérielle mais poreuse. La ligne est pourtant ce qui caractérise le mieux l'imperméabilité de la limite, mais pour un peu que nous zoomions dans son épaisseur oxymore, nous y trouverons la porosité que cette forêt de bambous illustre.

Kamakura, Japon, Octobre 2012
© Léopold Lambert

Cédric Libert
Limite

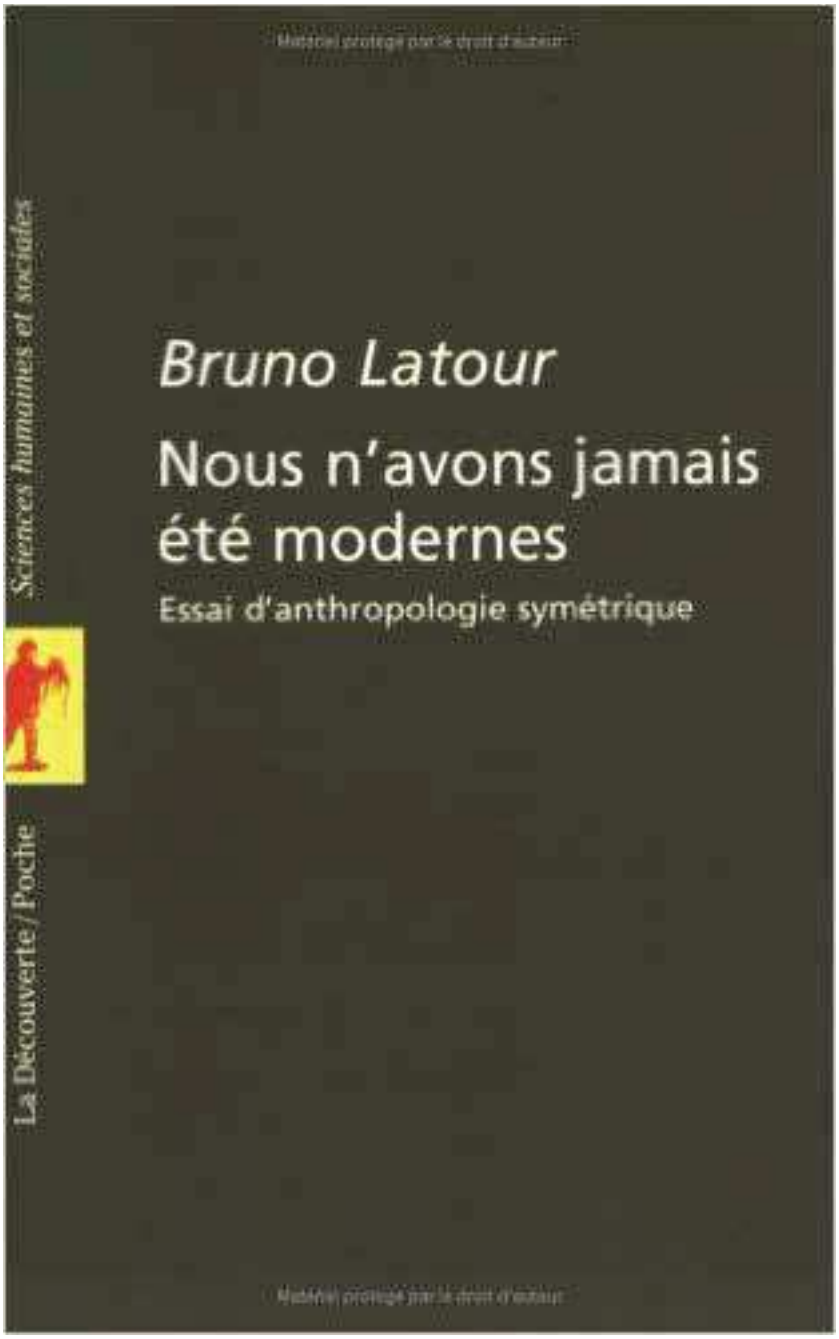
Une salle de la Alte Nationalgalerie
Précision du projet par le dessin — cinq espaces ovoïdes inscrits dans un demi-cercle. Promenade et expérience ouverte de l'espace, on passe de chambre en chambre. Le plafond infini coiffe un sol aux contours minutieusement agencés. Les ouvertures se succèdent et les tableaux prennent place sur les murs.

Berlin
© Cedric Libert

Martinez Barat - Lafore Limite

Vue aérienne d'une maison Riesa en Allemagne de l'Est
La limite distingue des situations provisoires. Elle se perçoit au regard des circonstances et génère des communautés temporaires.

Johannes Eisele
© AFP



Léa Mosconi
Limite

Nous n'avons jamais été modernes
Le philosophe et sociologue Bruno Latour publie en 1991 « Nous n'avons jamais été modernes » dans lequel une critique de la constitution moderne s'entremêle avec une réflexion sur la manière dont engager un autre rapport au monde, après l'aporie du projet de front de modernisation et face l'injonction de considérer le nouveau régime climatique. Cela engage l'auteur à considérer les rapports et les interactions à instaurer avec la terre et à penser le cadre symbolique dans lequel les appréhender.

Couverture du livre "Nous n'avons jamais été modernes" de Bruno Latour, publié en 1991 aux éditions La Découverte, Paris
© Bruno Latour / La Decouverte

NP2F
Limite

Zwanengang Antwerpen
Peu importe la raison de s'étendre (exiguïté des logements, calme de la rue), la scène prise en photo par Herman Hertzberger montre clairement qu'habiter est plus fort que n'importe quelle compartimentation administrative public/privé. La limite devient poreuse, elle est une vision de l'esprit.

Anvers, Belgique, Août 1949
© Aart Klein
Architecte : Herman Herzberger

Dominique Perrault
Limite

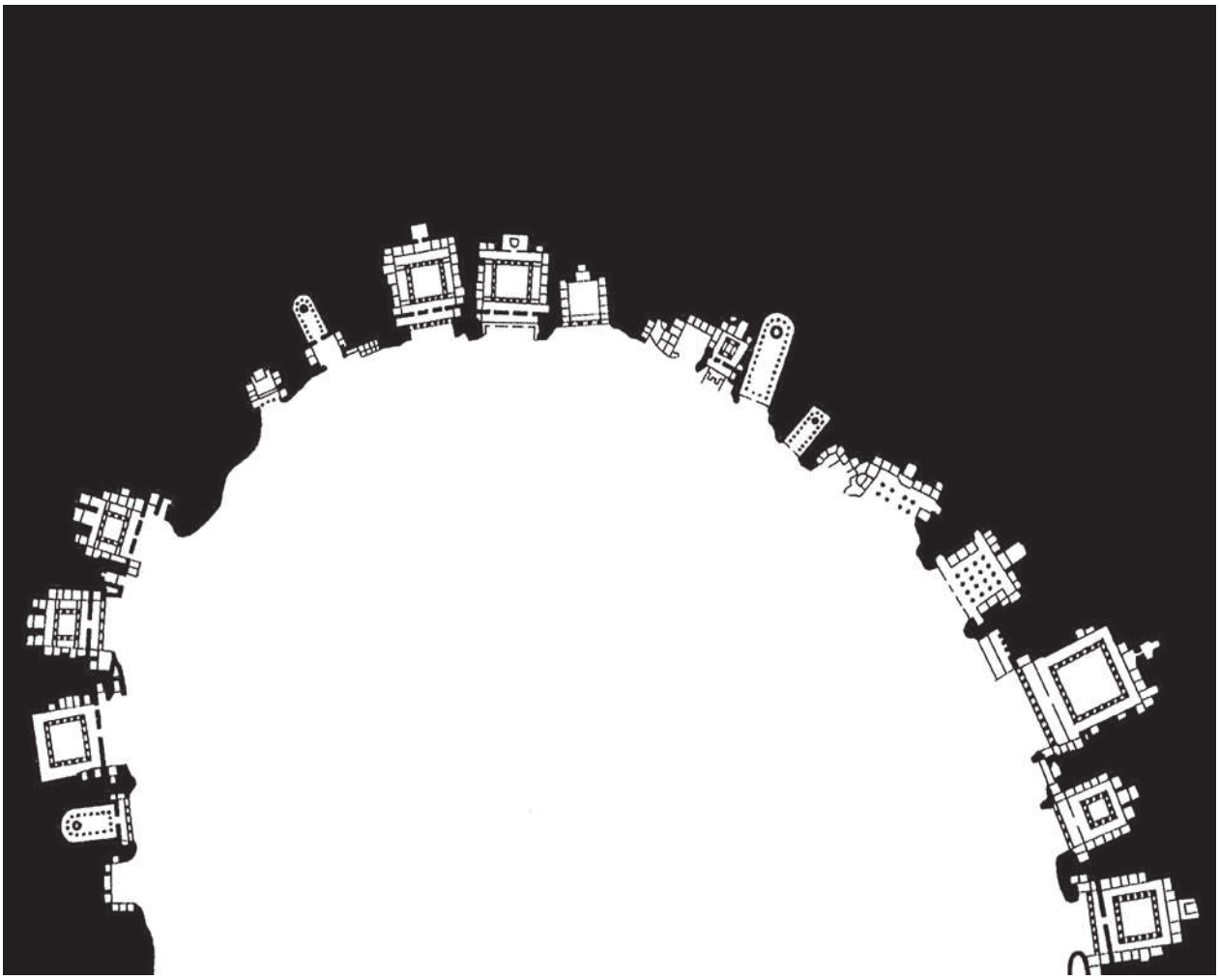
Eglise rupestre de Lalibela
La terre s'impose historiquement en composante innée du sacré pour toutes les civilisations humaines. Cependant son statut reste en oscillation constante entre le bien et le mal : la terre qui servit à créer l'homme, celle du repos éternel, mais aussi celle du gouffre et de l'enfer. En architecture, la question du sacré revient à composer ces évocations culturelles dans l'intérêt du projet.

http://cctv-africa.com/wp-content/uploads/2015/06/Lalibela-Ethiopia.jpg
Photo prise par CCTV Africa
Ethiopie - 13e siècle

Anthony Poiraudeau
Limite

Days of Night - Night of Day
Image d'une série de photographies prises à Norilsk, en Sibérie, ville de plus de 100 000 habitants la plus septentrionale au monde, où la clôture de l'habitat et de la vie urbaine s'affronte à l'ouverture radicale d'un grand dehors extrême.

Norilsk, Sibérie, 2013
© Elena Chernyshova



Jean-Christophe Quinton
Limite

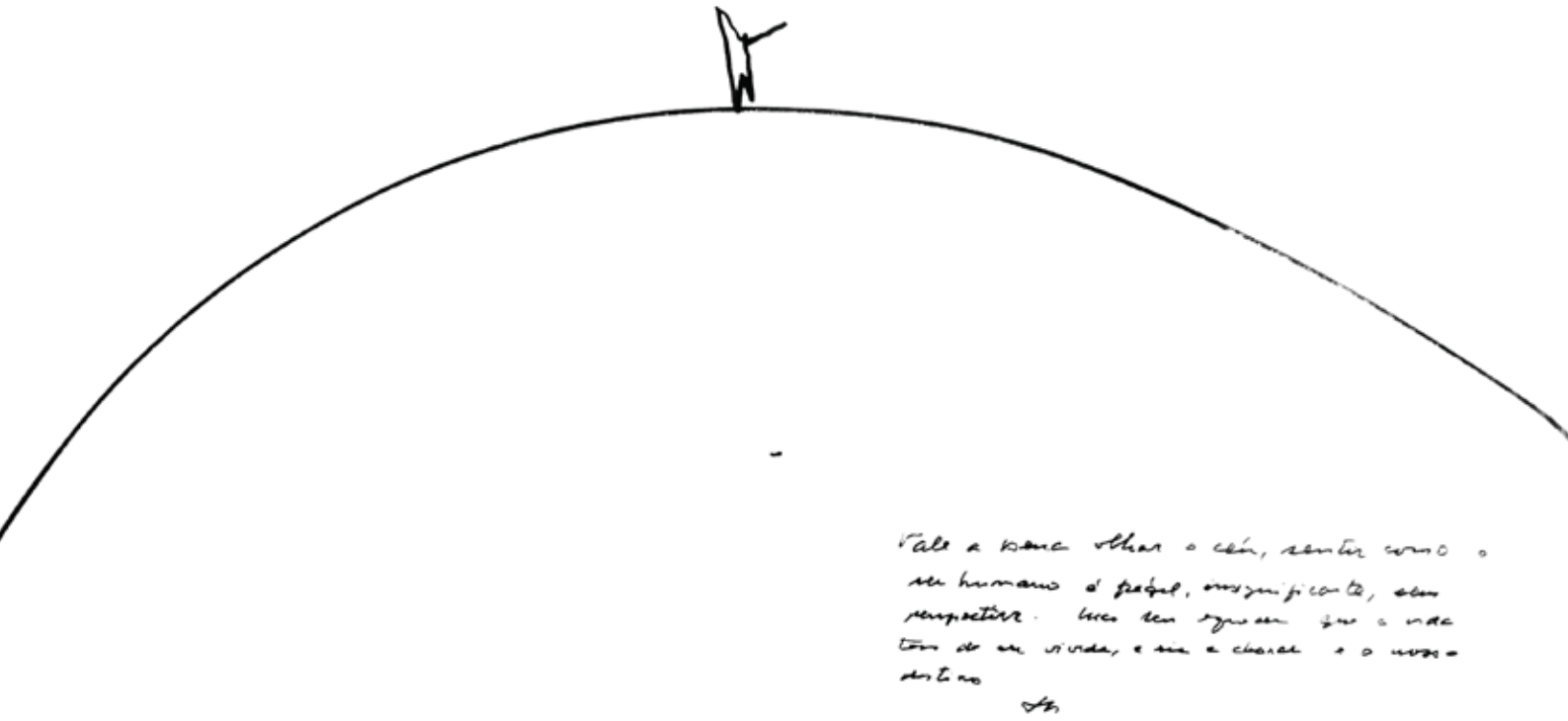
Figure de vide qui entremêle l'état naturel et l'état construit
Un ordre géométrique organique tisse géographie et architecture pour fonder un nouveau milieu qui porte une identité remarquable.

INDE, col. Architecture Universelle, Office du Livre, p. 133
© Jean-Christophe Quinton

Philippe Rahm
Limite

Ecole de plein air du château d'Aux
L'architecture n'est finalement qu'un filtre face aux manifestations excessive du climat vis-à-vis du confort humain. Abaisser la luminosité quand il y a trop de soleil ou au contraire l'augmenter quand il fait trop sombre / Augmenter la température quad il fait trop froid ou au contraire la diminuer quand il fait trop chaud / Eviter la pluie qui accélère la déperdition d'énergie du corps par une conduction démultipliée avec la température extérieure.

Loire Atlantique, France, 1931
© Archives de Nantes

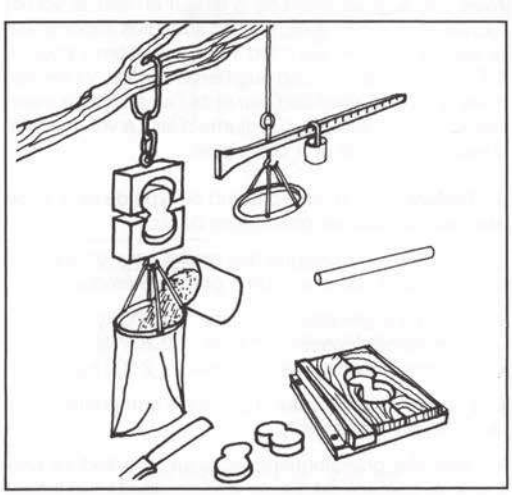


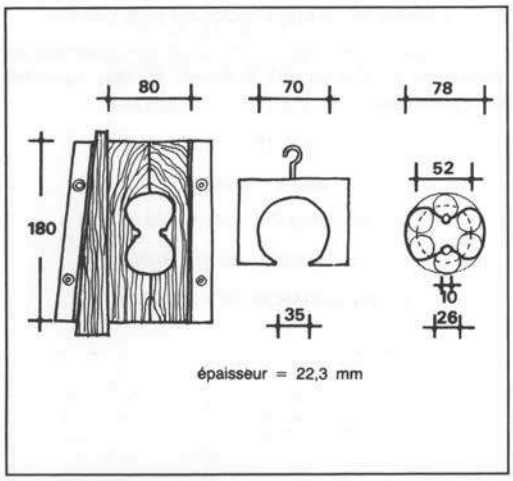
Philippe Rizzotti
Limite

Imaginaires.
”Vale a pena olhar o céu, sentir como o ser humano é pequeno, insignificante, sem perpectivas. Mas sem esquecer que a vida tem de ser vivida, e sua chance é o nosso destino.”

Ça vaut la peine de regarder le ciel, sentir comment l’être humain est petit, insignifiant, sans perceptive. Mais ne pas oublier que la vie doit être vécue, et que sa chance est notre destin.

© Oscar Niemeyer





Bertrand Segers
Limite

Limite de cohésion de la terre
Cet appareil inventé en 1944 par l'allemand permet de mesurer la limite de cohésion de la terre.
L'objet «low-tech» en forme de 8 vertical représente à la fois la finitude de cette mesure en même temps que la cohésion que la terre recèle en sa matière, cohésion qui permet de la mettre en oeuvre dans des construction.

CRATerre, Traité de construction en terre, éd. Parenthèses 2015, 355 p.
© Houben Hugo, Guillaud Hubert

Nasrine Seraji
Limite

Running Fence
après la mondialisation la limite est un mot superflu

Colorado, USA, 1976
© Christo

Augustin Rosenstiehl - SOA
Limite

AUTEL
Nourrir la planète comme un calcul global et nourrir le sauvage à table ! La nature comme toile de fond, avec ses loups qui sont des anges, aurait-elle un projet pour nous ?
Faut-il l'inviter dans nos foyers ?

Techniques mixtes. Restes de laboratoires et déchet de cimetière (1m3)
2011
© Thierry Boutonnier / Remi Janin / Veronique Popinet

Max Turnheim
?

Climate Realists
Un ensemble de figures publiques alimentent le débat sur le réchauffement climatique. Ils considèrent ce dernier comme une thèse réfutable.

Youtube

Urumqi - Anne Pelissier, Florian Julien et Idris Yangui
Limite

Tremblay-en-France
Cette photo évoque les rapports entre intime et territoire dans une commune située aux limites de l'urbanisation de l'Ile de France. La confrontation de deux ressources vitales, l'agriculture et l'habitat, s'exprime pourtant formellement par une négation.

Seine-Saint-Denis, France, 2009
© Ürümqi

Est-ce ainsi
Limite

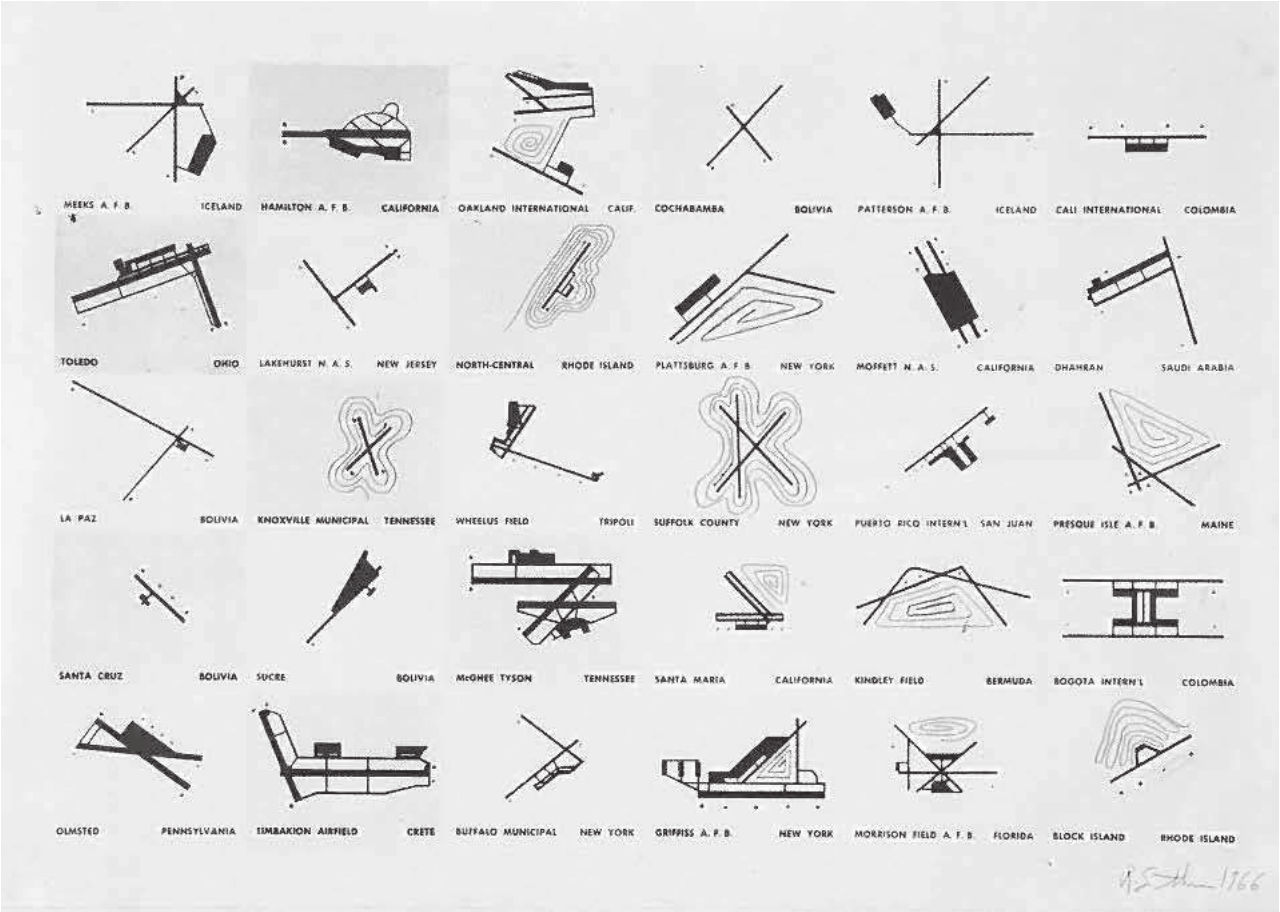
Photographie d'une maison dont le propriétaire a été expulsé
Si l'architecture a à voir avec "l'habiter" il semble que l'architecture soit bien plus présente dans les mécanismes législatifs d'accès à la propriété, d'accumulation de dettes ou de d'expropriation que dans l'agencement des briques. Pour paraphraser Bazin, il semblerait assez juste de dire que l'architecture substitue à notre monde un monde qui s'accorde à nos désirs. Le réel est une chose construite suivant des désirs. Il apparait terriblement inquiétant que la frange de population formée à réaliser physiquement ces désirs ne voient leurs moyens convoqués que pour leur "mise en forme" sans que les moyens de leur productions soient questionnés.

Chicago, USA, 2014
© Xavier Wrona

Benjamin Aubry
Place

«The richness of a landscape is not its beauty as a whole, but something that rises to the surface from diversity to constituent parts. »
Yoshiharu Tsukamoto, Entretien avec Ryue Nishizawa, Toward a new architecture scape, JA n°66, Eté 2007

© La place / Karim Benmour / Benjamin Aubry



Ido Avissar
Place

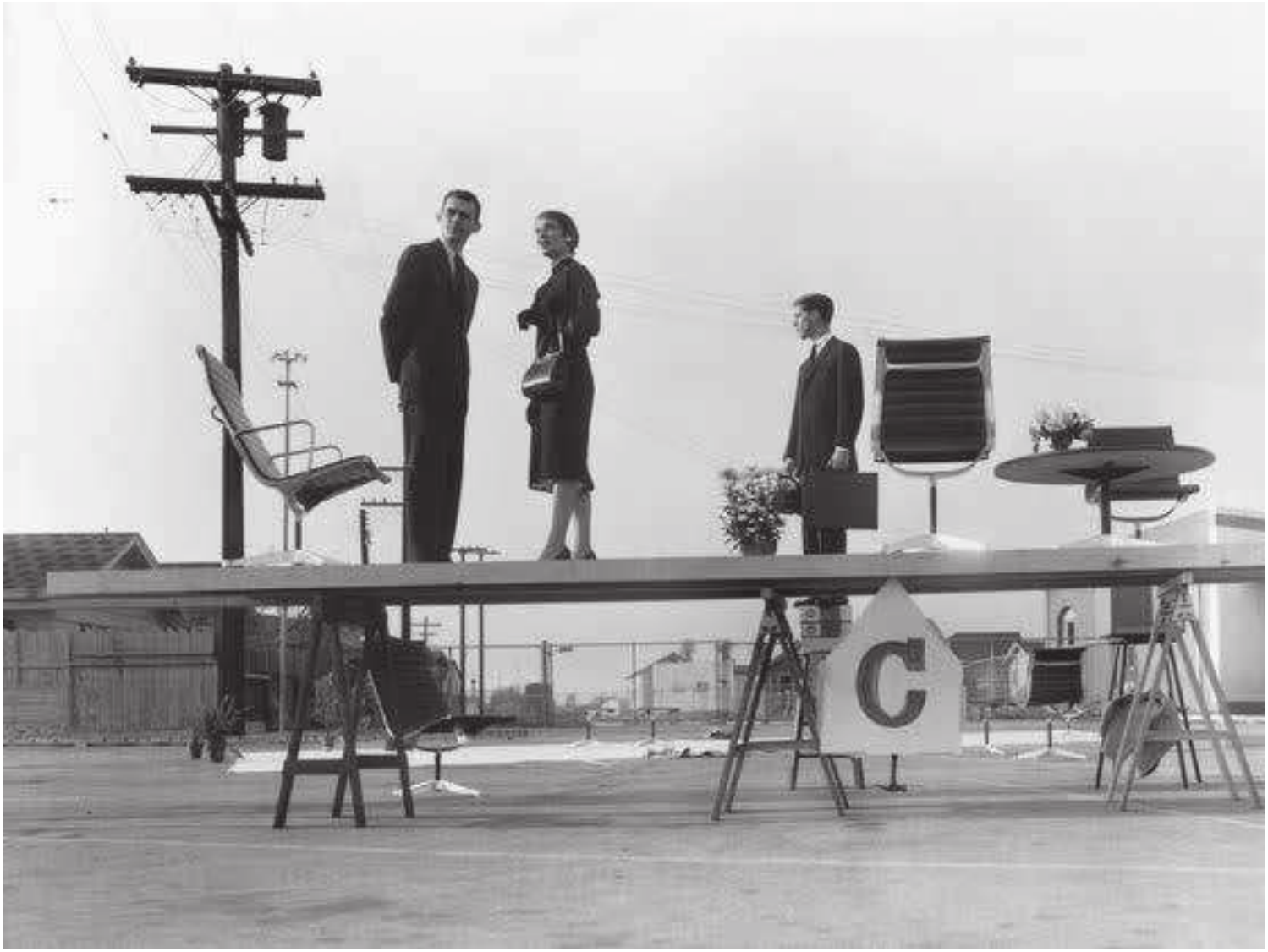
Airports
« Aujourd'hui l'art n'est plus un ajout après coup de l'architecture, ou un objet attaché à la construction après qu'elle soit terminée mais plutôt un engagement total avec un processus constructif de l'étage élevé au bas du ciel. Les vieux paysages naturalistes et réalistes sont remplacés par des nouveaux paysages d'abstractions et d'artifices. » Robert Smithson

1966
© Robert Smithson

Guillaume Bellanger - Visible
Place

Dust Bowl
Le Dust Bowl (« Bassin de poussière ») est une série de tempêtes de poussières, véritable catastrophe écologique qui a touché, pendant près d'une décennie, la région des Grandes Plaines aux États-Unis dans les années 1930. Cette catastrophe serait pour due à un abus dans l'utilisation du travail du sol occasionnant une dégradation et une transformation du relief très importante.

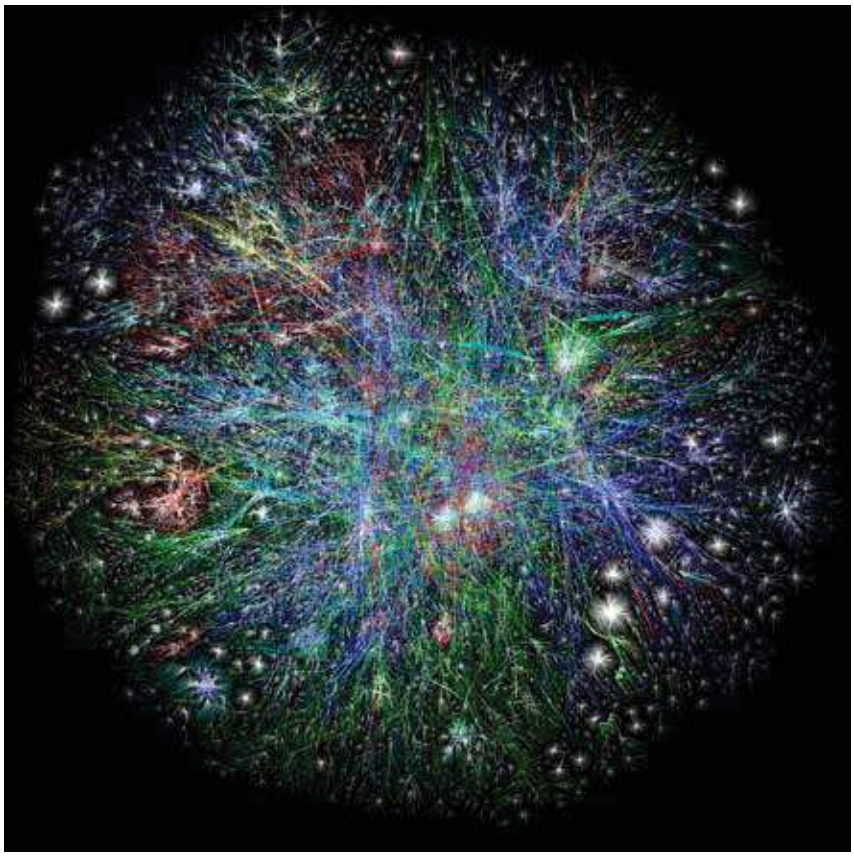
Stratford, Texas, Avril 1935
© Georges E. Marsh



Gaétan Brunet - Antoine Espinasseau
Place

Vitra
L'espace public offre aujourd'hui- par l'imposition de nouvelles modalités d'échanges, la possibilité d'une simultanéité entre espace public et espace privé, entre sphère de l'intime et communauté.

séance de photographies de l'Aluminium Group pour une campagne publicitaire
©Vitra



Philippe Chiambaretta
Place

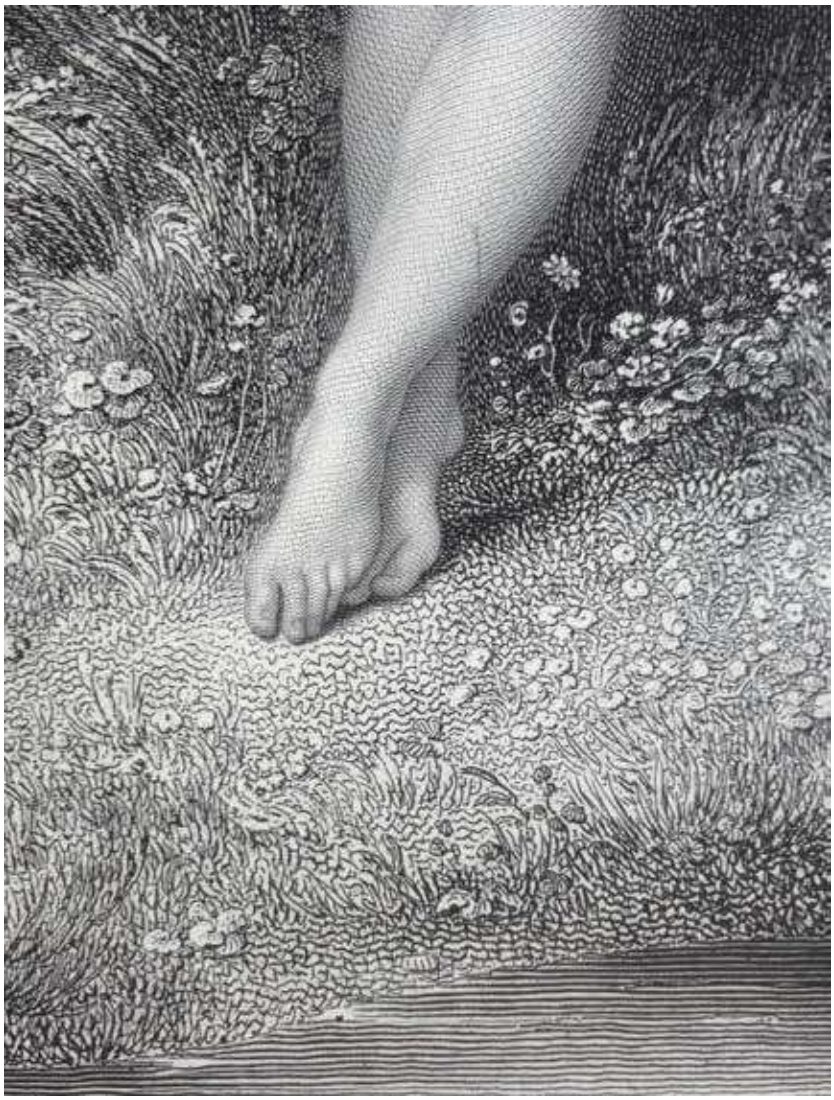
Modélisation d'un réseau de 5 millions de nœuds
Le web, réseau complexe et pour une part abstrait, est la nouvelle place publique, il vient compléter et augmenter la place physique. Le numérique est le moyen de nouveaux usages fondamentalement collaboratifs qui forcent l'architecte à repenser ses modes de conception et les espaces qu'il produit autour de ce préfixe –co.

Réalisée par Barrett Lyon avec l'aide du logiciel Traceroute
© Barrett Lyon

Sophie Dars et Carlo Menon
Place

Concert des Pink Floyd à Venise
15 juillet 1989, concert gratuit de Pink Floyd à Venise, à quelques mois de la chute du Mur. Transmis en Eurovision, il doit durer 90 minutes. 200.000 spectateurs inondent la ville. La scène flotte devant la place S. Marc. Les inévitables déchets du public occuperont la ville pendant plusieurs jours.

Venise, Italie, 15 juillet 1989
© Interpress Agency



Simon de Dreuille
Place

Paradis perdu
Ce qui me pose problème dans les visions du paradis : Elles sont généralement exclusives ou simplement perdues pour l'homme.
Ce qui m'intéresse : les plantes notamment, et la manière dont elles déterminent à la fois le caractère habitable et la nature non humaine de l'espace.
Il y a dans cette tension entre l'habitable et le non humain une qualité extensive, peut être un modèle pour le public ; qui repasserait par la gratuité, par la liberté et l'indétermination.

Goulu & Ransonnette, Eve effeuillant les roses, detail, dans John Milton, Le Paradis perdu, detail, 1855

Documents
Place

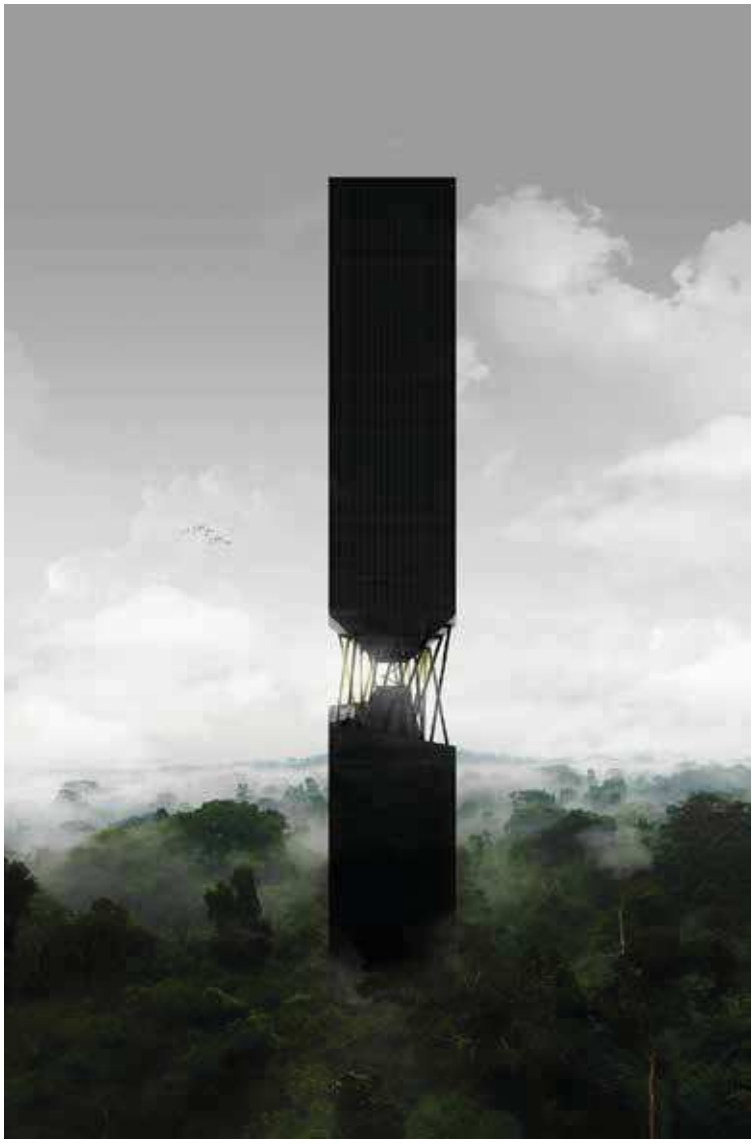
L'homme à l'arrêt
Sur la place, le cour de la vie quotidienne est suspendu. Là où l'on aurait tendance à considérer la révolte comme un facteur de mouvement, on assiste à une transformation du mouvement en latence. C'est ainsi que « l'homme debout » de la place Taksim fige tout le mouvement autour de lui pour résister à une société dont le mot d'ordre est la mobilité imposée. Inversement, tandis que la foule s'immobilise, l'architecture est amenée elle à se mobiliser en acquérant une nouvelle dimension physique et symbolique : sa morphologie et sa perception se transforment. L'architecture prend vie. Là où elle est traditionnellement vectrice d'immobilité conservatrice, elle devient pour un temps éphémère le dispositif d'une immobilisation révolutionnaire.

Erdem Gunduz sur la place Taksim, à Istanbul, Turquie, 17 juin 2013
© Marko Djurica

Encore Heureux
Place

Burning Man
Le plan du campement de Burning Man, dans le désert du Nevada.
La playa est le nom de cette place centrale, ou circulent les vélos, les véhicules mutants et où est brulée la gigantesque effigie d'un homme, en un rituel carnavalesque qui attire chaque année plus de soixante-dix mille personnes, en quête d'une expérience éphémère de renversement de toutes les valeurs.

Photo aérienne, Nevada, USA, Septembre 2010



Didier Faustino
Foyer

The Broken High-Rise
place nf, pointe le positionnement, l'exact champ d'action d'une dichotomie sous-jacente. La place est l'espace publique découvert, le point d'échange, la concentration des masses, la jonction entre deux mondes.

Fable architecturale, 2012
© Didier Faustino

GRAU - Anthony Jammes et Susan Eliasson
Place

Design with nature
Design With Nature» est publié en 1969, la même année que l'homme voit la planète terre en entier pour la première fois. Ian Mc Harg, paysagiste écossais, est un des fondateurs de la planification écologique et de ce qu'il décrivait lui même comme le «creative fitting». Ce savoir existe depuis plus de 50 ans.

Cover of Design with nature, 1969, Editions Wiley
© Ian McHarg

Djamel Klouche
Place

Exposition universelle
« La City avec ses millions et son commerce universel, le Palais de Cristal, l'Exposition Universelle … Oui, l'Exposition est sidérante, …des gens venus tous avec une seule pensée, et qui se pressent, sans bruit, obstinément et sans rien dire, dans ce palais colossal, et vous sentez que c'est là que quelque chose s'est définitivement accomplie, oui accomplie, terminée … »
Fedor DOSTOIEVSKI, 1862, notes d'hiver sur impressions d'été

Tiré de : John Tallis, History and description of the Crystal Palace, and the Exhibition of the World's Industry in 1851, London and New York, John Tallis and Co, 1852
© John Tallis

Léopold Lambert
Place

Play sculpture Penser la place et le terrain de jeu comme une seule entité. De même, penser l'art non plus comme le domaine de l'intouchable, mais bel et bien comme contribution au domaine de l'haptique social. "

Isamu Noguchi design sculpted by Robert Winston, Lake Merritt, California, 1952

Léopold Lambert
Place

Robin Hood gardens
Pour en finir avec le sol plat : le jardin dessiné par Alison et Peter Smithson et sa colline créent des situations que la platitude ne pourrait rêver offrir.

Image de Sandra Lousada, Londres, 1972
© The Smithson Family Collection sur le blog Municipal Dreams

Cédric Libert
Place

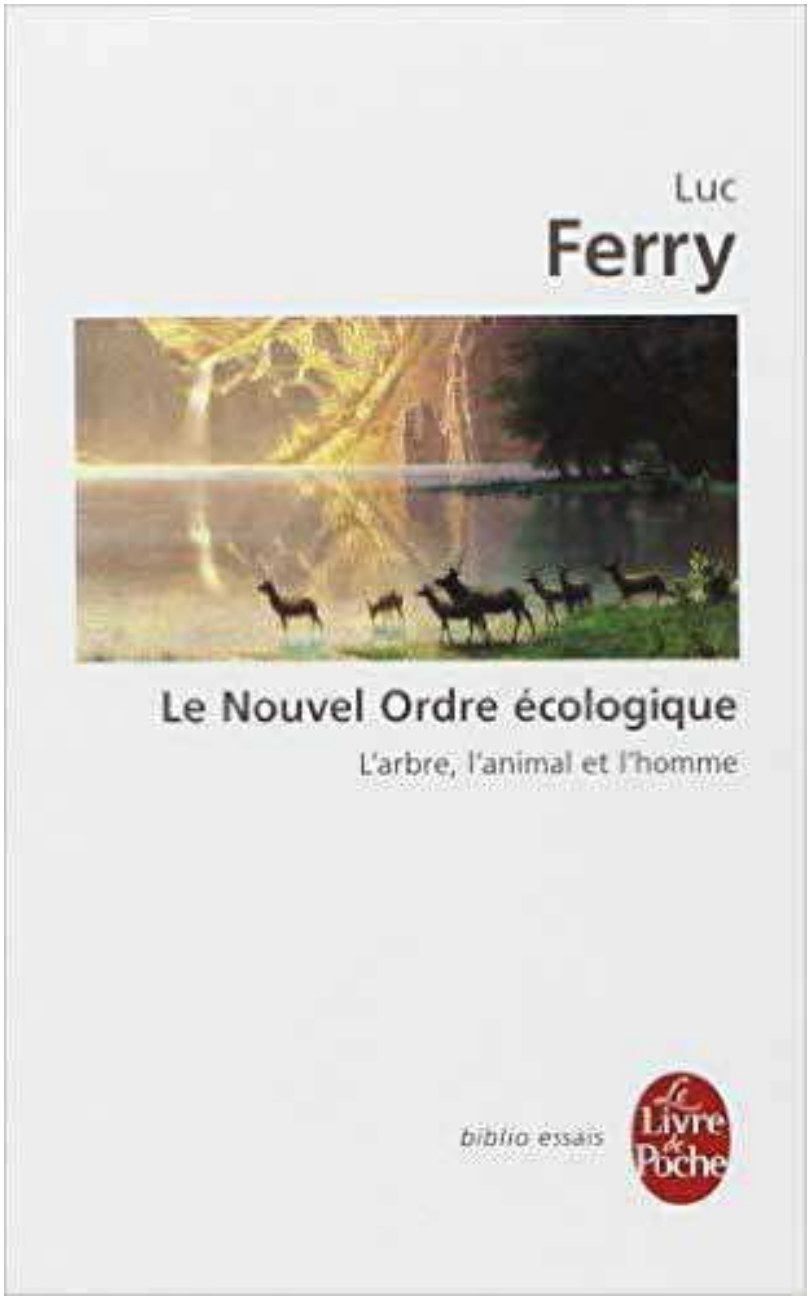
Un angle du Campo San Barnaba
Détail architectonique — un pilastre — de l'église qui en constitue l'un des côté. Le drapé du marbre est élégant et précis, inscrit dans les règles de composition usuelles. Le pied du parasol en béton érodé par le temps, le graffiti aux colours ternes et le calepinage du sol en pierre donnent également l'indication d'un lieu dont la finalité semble encore bien incertaine.

Venise
© Cedric Libert

Martinez Barat - Lafore
Place

Condiments
La place serait cette étendue plus ou moins déterminée permettant
l'organisation plus ou moins spontanée d'un ensemble d'éléments divers.

Huile sur toile 60x73cm, Collection particulière, 2011
© Thomas Lévy-Lasne



Léa Mosconi
Place

Le Nouvel ordre écologique
Publié en 1992, « Le Nouvel ordre écologique » fait émerger un débat relativement médiatique sur la manière dont appréhender l'apparition de la considération grandissante pour l'écologie. Très critique à l'égard de la pensée écologiste moderne et des écologistes profonds que Luc Ferry tourne en dérision au fil des pages, l'ouvrage, publié au moment du Sommet de la Terre de Rio, et juste deux ans après « Le Contrat naturel » de Michel Serres, participe à rendre visible les questionnements qu'engage les préoccupations pour l'environnement.

Couverture du livre "Le nouvel ordre écologique" de Luc Ferry, publié en 1992 aux éditions Grasset, Paris
© Luc Ferry / Grasset

NP2F
Place

Terrains de jeux
Après la 2nde guerre mondiale, Aldo Van Eyck reconstruit 400 places qu'il équipe en terrain de jeux. Ces places sont très simplement équipées par des agrËs et quelques éléments maçonnés suffisent à donner à ces espaces publics une réelle dimension domestique.

Van Boetzelaerstraat, Amsterdam, 1961
© Aldo Van Eyck

Dominique Perrault
Place

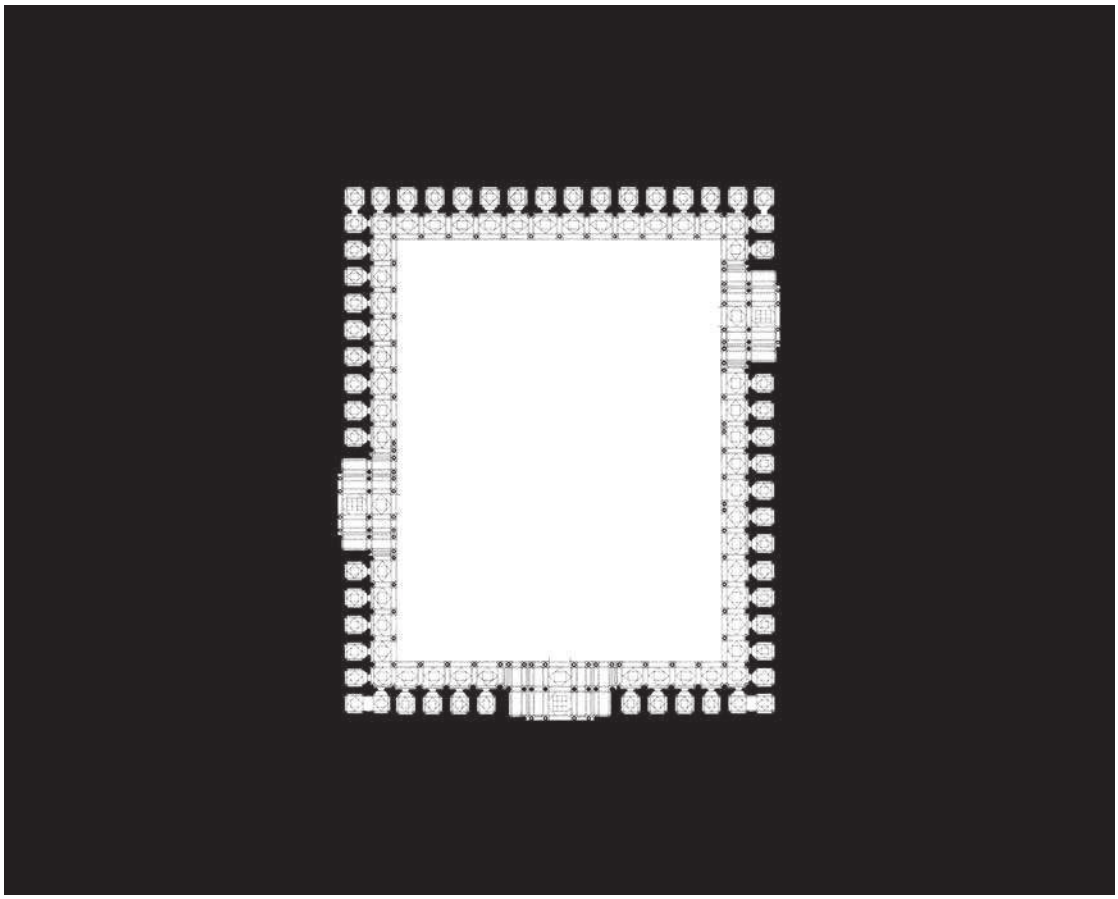
1 Chase Plaza New York
Avec l'augmentation de la densité des grandes métropoles et l'incommensurable complexification des flux qui les font vivre, un simple sol ne suffit pas. Pour cela, il convient d'enraciner les architectures nouvelles, de leur permettre de se lier à un tissu urbain devenu définitivement tridimensionnel.

Isamu Noguchi paysagiste, 1964
Photo par Anna Pujadas

Anthony Poiraudeau
Place

Vue de Matera
Matera, ancien symbole honteux de la pauvreté du sud de l'Italie, Jérusalem de Pier Paolo Pasolini, agglomère densément des maisons troglodytes à flanc de ravin et entrelace des ruelles et des placettes où se confondaient espaces privés et publics.

Matera, Italie, 2013
© Giovanna Gammarota



Jean-Christophe Quinton
Place

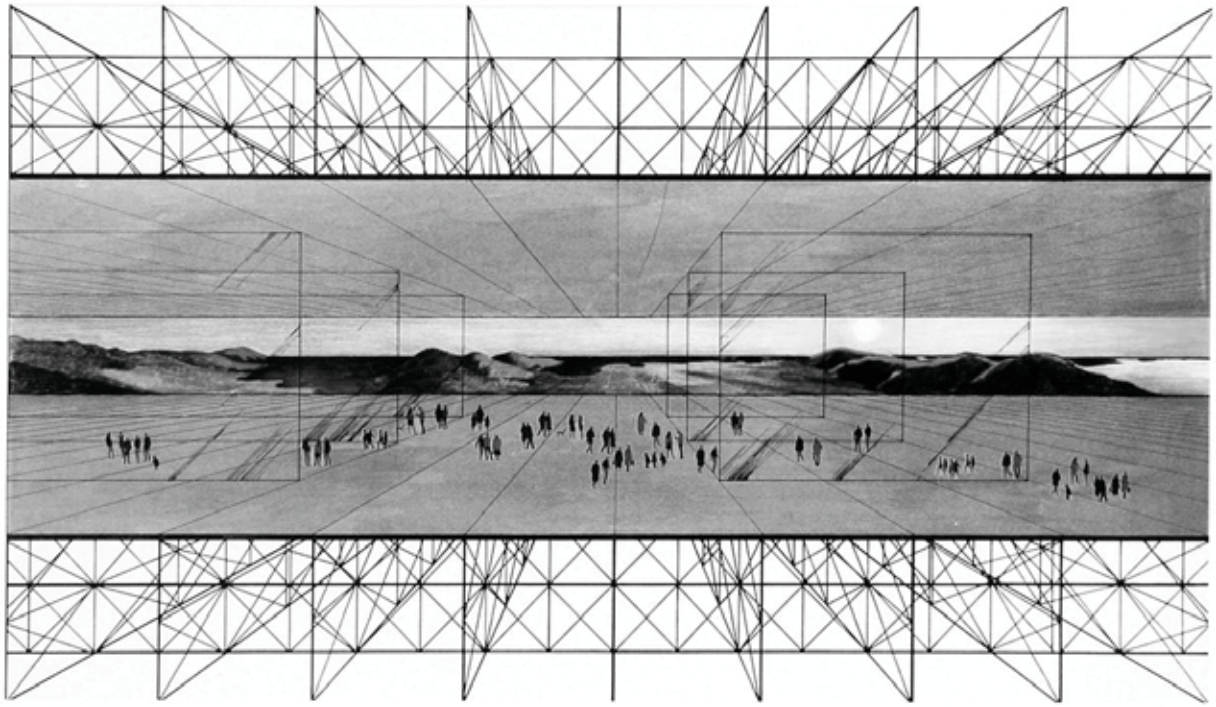
Figure de vide qui soulage la complexité des situations. Un ordre géométrique euclidien fort, lisible dessine des limites identifiables et offre un terrain apaisé, propice à l'épanouissement des activités humaines.

INDE, col. Architecture Universelle, Office du Livre, p. 99
© Jean-Christophe Quinton

Philippe Rahm
Place

Campiello Trevisani
L'urbanisme du moyen-âge ne s'est pas fait selon des règles administratives, mais selon des accès à l'eau potable, à la nourriture et dont la quantité fournie quantifiait le nombre d'habitants et donc le nombre de maisons et leur hauteur. Venise est un parfait exemple d'un urbanisme où l'espace public a un rôle physiologique: celui de capter l'eau de pluie, de la collecter dans un puit et de donner à boire cette eau de pluie aux habitants qui bordent chacun des campos. Le nombre d'habitants et donc la hauteur des maisons est limité par la quantité d'eau potable que peut récolter par année un campo selon sa superficie et que pourra boire chacun des habitants.

Venise, Italie, Novembre 2014
© Stefano Gersich



Philippe Rizzotti
Place

Research for « No-Stop City
Publique.
« Ville chaîne de montage du social, idéologie et théorie de la métropole ».
La «ville sans fin» d'Archizoom présente la même organisation qu'une usine ou qu'un supermarché ?
La place qui réunit historiquement les fonctions économiques et politiques, s'est aujourd'hui transformée.
Virtuelle et climatisée.

1969
© Archizoom / Andrea Branzi

Bertrand Segers
Place

Infra place publique
Les barrières Vauban sont dépliées, perturbent la circulation automobile en dégageant un espace aux pieds des arbres autour d'une place de stationnement.
Reconquête agressive, légère et ludique sur la voirie par des piétons rigolos. Les véhicules peuvent toujours passer à condition de ralentir.
Il y a des arbres.

Place publique potentielle, La Verrière, 2005
© Bertrand Segers

Nasrine Seraji
Place

only if the politicians could understand the meaning of public space !!!

Augustin Rosenstiehl - SOA
Place

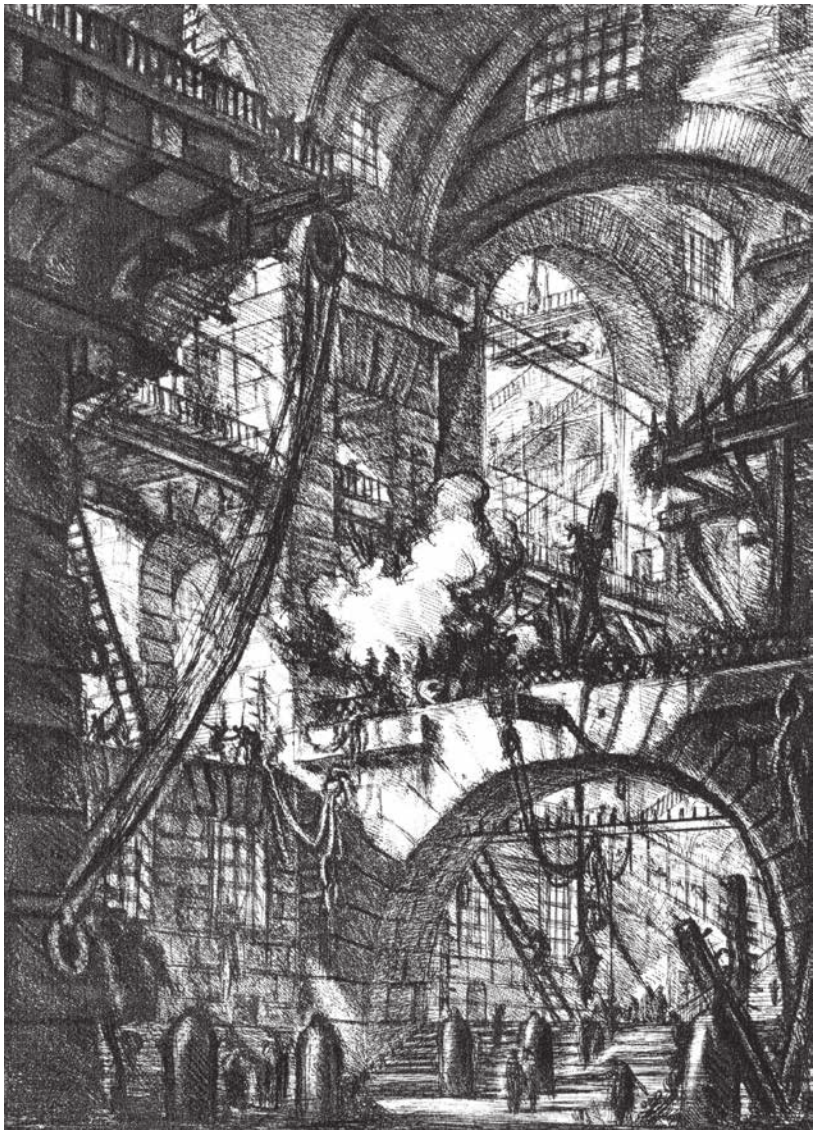
Regroupement. La table réunit les générations du quartier. Ce qui importe n'est plus ce qu'on mange ni qui a cuisiné, comment on mange ni à quelle heure on mange. C'est le «manger ensemble».
Avec le retour du collectif hors du foyer, le partage se fait dehors.
Que raconte ce repas public sur notre projet d'habiter le monde ?
L'archéologie de ce repas Moderne nous renvoie dans la nature. Ah !

© Daniel Spoerri

Max Turnheim
Place

Climate Realists
Un ensemble de figures publiques alimentent le débat sur le réchauffement climatique. Ils considèrent ce dernier comme une thèse réfutable.

Youtube



Urumqi - Anne Pelissier, Florian Julien et Idris Yangui
Place

Les prisons imaginaires
En dessinant les places publiques, nous rêvons d'espaces piranésiens donnant à voir la complexité des échanges de flux qu'ils vont abriter, suggérer, organiser et faciliter, tout en les esthétisant. Que penser du fait que l'on s'inspire des dessins fantasmés d'une prison ?

Gravure sans titre (dite "Le Pont-levis"), planche VII (sur 16) de la série
Les Prisons imaginaires (Le Carceri d'Invenzione)
Rome, édition de 1761 (révisée de 1745)
© Giovanni Battista Piranesi

Clément Willemin
Place

Mini montage du parc Montsouris
Cette maquette convoque et condense plusieurs paysages et figures qui nous sont chers : la montagne et les ouvrages (franchissements, tunnels), le voyage, l'exploration manuelle du territoire, l'implication corporelle, la miniaturisation, le jeu et la prise de risque.

Paris, 2015
© Clément Willemin

Est-ce ainsi
Place

An air strike against Isis by the US-led coalition in Kobani
Il ne s'agit pas de cynisme mais de tenter d'affirmer que l'antropocène ne doit pas être compris comme un problème dissocié de la lutte des classes, de problèmes géostratégiques et de l'hyperpuissance du secteur bancaire qui en sont les causes. Les désordres colossaux du monde requierent une intelligence politique accrue pour laquelle la pensée architecturale saurait être utile, quitte à devoir abandonner la production de beaux bâtiments. L'intelligence propre à la discipline architecturale a montré à maintes reprise au fil de l'histoire sa capacité à être utile sur d'autres objets que la production de bâti.

Kobani, Syria, 2014

Annexe 04
Recensement réalisé dans le Bulletin d'Informations Architecturales et dans Archiscopie des événements liés à l'écologie
1989-2015

1989

- Conférence. Versailles. « La ceinture verte de Paris, de l'enceinte de Thiers aux boulevards périphériques » par Jean-Louis Cohen. 10 janvier 1989.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Construire en bois » par J.P. Watel. 20 mars 1989.
- Conférence. Prague. (UIA). « Assemblée pour la Prévention du Nucléaire ». Organisé par l'UIA. Atelier, conférence, et une exposition sur l'architecture et l'urbanisme par rapport au désarmement et à l'écologie. 07 au 10 novembre 1989.
- Conférence. Petites écuries du Roi. Versailles. « De la ville à la campagne : nouveaux espaces, nouvelles natures ». Remise en cause des catégories traditionnelles du « rural » et de l' « urbain ».12 et 13 mai 1989.
- Conférence. SFA. « Le contrôle de l'environnement ». par Paul Virilio. 28 juin 1989.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Rapport entre le minéral et le végétal ». par G. Carpentieri.
- Exposition. IFA. « Temps sauvage et incertain ». commissariat par Patrice Goulet. Exposition produite par l'IFA et la Fondation Claude Nicolas Ledoux d'Arc et Senans ou elle sera présenté e de juin à septembre. « Ce temps sauvage et incertain, c'est celui de notre environnement, celui des villes contemporaine de 1, 10 20 millions d'habitants (…) l'architecture, une goutte d'eau dans un océan de construction. Comment faire pourque cette goutte d'eau change la couleur de l'ensemble ? ». du 19 avril au 03 juin.
- Exposition. Ecole d'architecture de Nancy. « Architecture bioclimatique ». Du 06 novembre au 18 novembre 1989.
- Concours. Ville de Grenoble et l'APPS et école d'architecture de Grenoble. « Construire en bois dans les Alpes ». 1989.

1990

- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Architecture Structurée en bois ». Par J. Zanine. 08 janvier 1990.
- Conférence. Ecole d'architecture de Bretagne. « Ecole d'architecture de Lyon ». Par Gilles Perraudin et François-Hélène Jourda. 24 janvier 1990.
- Conférence. SFA. « Ingénierie architecturale ». François Helene Jourda et Gilles Perraudin. 27 mars 1990.
- Conférence. Ecole nationale supérieure du paysage. « Ecologie et paysage : un nouveau rapport à la nature ». par J. Robin. 13 mars.
- Conférence. Ecole Nationale Supérieure du paysage. « La place du paysage dans l'histoire de l'écologie ». par P. Acot. 12 juin 1990.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy ; « Oasis vert et espaces de vie ». par D. Magnus. 10 octobre 1990.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Histoire et actualité de la construction en terre ». Par H. Guillaud. 10 décembre 1990.
- Colloque : 1
- Colloque. Ecole d'architecture de Versailles et Ecole d'architecture de la Villette. « Jean-Claude Nicolas Forestier (1861-1930) ». 13,14,115 novembre 1990.
- Exposition : 2
- Exposition. Versailles, Grandes écuries du Roi. Exposition des 41 réalisations deux concours départemental d'architecture et d'environnement. Du 07 au 13 novembre 1990.
- Exposition. CRATerre à Grenoble. « La production de blocs en terres comprimée ». Du 14 au 18 mai 1990.
- Formation. CRATerre à Grenoble. « La préservation du patrimoine architectural en terre ». u 19 septembre au 05 octobre 1990. 6500 francs.
- Concours. Fondation Butagaz pour les jeunes architectes « Intégration de l'énergie propane dans la maison individuelle neuve ou réhabilité ». Deux prix de 50 000 franc avec une aide à la réalisation de 50 000 francs supplémentaire.

1991

- Concours. Comité d'action pour le Soleil. « Maison solaires – maisons d'aujourd'hui ». Récompense une maison utilisant l'énergie solaire entre 1987 et 1991.
- Concours. Poitiers « Cité-vidéo 2 : Ville et environnement » Concours européen organisé par la ville de Poitiers avec le soutien du Ministère de l'équipement ouvert aux villes moyennes, agence de communication, offices du tourisme et producteur de vidéos autour du thème « Les politiques de

l'environnement comme support de la promotion urbaine ». Dans le cadre du deuxième festival européen de la vidéo et de la promotion urbaine à Poitier. Contacter Dominique Royoux. Du 03 au 06 juin 1991.
- Formation. Ecole Nationale des Ponts et chaussées. « Aménagement, management urbain et environnement : Habitat, immobilier. » 1991.
- Formation. Centre méditerranéen de l'environnement. « Campus européen de l'environnement ». Quinze campus gratuits, ouvert aux étudiants européens de tous les horizons afin de confronter leurs expériences pour préparer un projet européen de l'environnement. Eté 1991.
- Concours. Poitiers « Cité-vidéo 2 : Ville et environnement » Concours européen organisé par la ville de Poitiers avec le soutien du Ministère de l'équipement ouvert aux villes moyennes, agence de communication, offices du tourisme et producteur de vidéos autour du thème « Les politiques de l'environnement comme support de la promotion urbaine ». Dans le cadre du deuxième festival européen de la vidéo et de la promotion urbaine à Poitier. Contacter Dominique Royoux. Du 03 au 06 juin 1991.
- Formation. Ecole Nationale des Ponts et chaussées. « Aménagement, management urbain et environnement : Habitat, immobilier. » 1991.
- Média. Radio. France Culture. Permis de Construire. « L'ile verte : aménagement du centre-ville de Nantes ». avec Bruno Fortier et I. Rota. 11 juillet 1991.
- Conférence. CAUE 93. « Architecture en bois ». 10 décembre 1991.
- Concours. Agence française pour la maitrise de l'énergie, le MELTE, le Ministère de la jeunesse et des sports. « Architecture, ambiance, énergie ». A partir de décembre 1991
- Colloque. EHESS. Centre de recherches sur le Japon contemporain. « Entre l'écologique et le symbolique ». premier et troisième mercredi du mois.

1992

- Conférence. Centre Georges Pompidou. Les lundis du CCI. « L'environnement, les lieux de vie et la couleur ». 27 janvier 1992.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « L'architecture de la nature, l'architecture de l'esprit, la logique de l'architecture ». 07 janvier 1992.
- Conférence. Ecole d'architecture de Bordeaux. « L'écomusée de Sibiu en Roumanie » par P. de Rendinger.
- Conférence. Visite de chantier. « Le lycée international de Jourda et Perraudin ». 17 juin 1992.
- Colloque. Institut d'urbanisme de Grenoble et Ministère de l'environnement. « Ecologie urbaine et espaces publics ». Des plans municipaux d'environnement aux expériences de circulation en ville, quelles solutions pour une bonne qualité de la vie en milieu urbain ? 27 mars 1992.
- Colloque. Palais du Luxembourg. Organisé par l'association des amis du journal « Passage ». « Environnement et société ». avec deux thèmes : « L'espace urbain à l'échelle internationale » et « les maux de la ville », et « environnement et aménagement du territoire ». 08 avril 1992. (Avec entre autre Michel Cantal Dupart).
- Colloque. Palais de l'UNESCO. « Les promoteurs constructeurs au service de l'environnement ». 17 juin 1992.
- Colloque. FNCAUE, Mérignac. « Paysages de l'environnement » est le thème du Congrès de la Fédération nationale des CAUE. L'environnement y est présenté comme un outil au développement local (rôle économiques, sociaux et culturels. Du 25 au 27 septembre 1992.
- Colloque. Palais des congrès de Nantes. « Carrefour internationale du bois ». Du 11 au 12 juin 1992.
- Colloque. Futuroscope de Poitiers. « Place aux éco-mobiles !...pour le partage de la rue ». Du 16 au 18 juin 1992.
- Colloque. Union Internationale des chemins de fer. « Ecologie et culture des habitats traditionnels ». Troisième conférence de l'IASTE de l'université de Berkeley 5USA) avec le soutien du Ministère de l'équipement et de l'Ecole d'architecture de Paris-Villemin. Thème : Les changements de l'identité culturelle, des formes d'habitat et des écosystèmes traditionnels dus à la modernisation. Du 14 au 17 octobre 1992.
- Colloque. CNMHS. « De l'architecture de la nature, quelques exemples européens ». 16 et 30 novembre 1992.
- Exposition. Espace Electra. « Architecture de l'électricité ». Organisé avec l'institut Français d'architecture et la fondation EDF. Evolution architecturale, artistique liée aux différentes étapes du développement de l'énergie électrique en France à travers les réalisations de P. Friesé, architecte de sous stations électriques, G.H. Pingusson, constructeur de la centrale de Vitry sud qui fu à la fin des années 1920 la plus moderne du monde, puis Claude Parent. Jusqu'au 30 mai 1992.

- Formation. Ecole d'architecture de Grenoble, Centre international de la Construction et CRATerre. « La construction en terre ». Courant 1992.
- Formation. APARE. « Stage de taille de pierre en Provence ». courant 1992.
- Formation. « Brunel Award 92 ». Prix destiné à récompenser les meilleures réalisations dans le domaine ferroviaire selon trois catégories : architecture, design, environnement-paysage. Courant 1992.
- Formation. Ecole Nationale Supérieure du paysage. « Conception de jardins et paysages ». Thèmes : conception et gestion écologique, démarche paysagère et autres. Juin 1992.

1993

- Conférence. Institut finlandais. « Tradition organique du bati, hier et aujourdh'ui ». Par Pekka Littow. 27 janvier 1993.
- Conférence. Séminaire Robert Auzelle à l'ocassion d'un concours lancée par l'association. Cycle de conférence : « Le Lumière » le 13 janvier 1993, « L'eau » le 18 janvier 1993, « le vent » le 28 janvier 1993.
- Conférence. Ecole d'architecture de Montpellier. »L'écologie ubaine » par H.P. JEudy. 27 janvier 1993.
- Conférence. Musée des arts décoratif. « La mise en scène de la nature en ville. Du promenoir à la Place Royal aux XVIIe et XVIIIe siècle ». par D. Rabreau. 09 mars 1993
- Conférence. Musée des arts décoratifs de Paris. « La politique verte de Napoléon III : Paris et les villes d'eaux » ? par D. Jarrassé. 27 avril 1993.
- Conférence. CAUE 78. « Les procédures concernant le vgétal ». » Par P. Hilaire et O. Marty. 25 juin 1993.
- Conférence. Cité des Sciences et de l'industrie. « De la vapeur à l'atome ». De l'énergie pour la ville. Par A. Beltran et F. Caron. 08 décebre 1993.
- Colloque : 10
- Colloque. Direction de la recherche et des affaires scientifique et techniques. La Défense. « L'argument écologique et l'aménagement ». 03 et 04 février 1993.
- Colloque. CNAM. « Environnement et citoyenneté ». Deuxième rencontres sur les rapports entre ville, politique et écologie, proposée par l'Association pour la démocratie et l'éducation locale et sociale, l'Association pour l'autogestion, l'initiative locale et l'économie sociale, et l'observatoire de la décision publique. 04 février 1993.
- Colloque. CM3E. « Enseignement de l'architecture et maitrise des ambiances ». organisé par le Club Maitrise de l'énergie et de l'environnement. 05 février 1993. (appel à communication).
- Colloque. Quatrième entretiens de la Villette. « La ville : urbanisme, réseaux, environnement ». Organisé par la Cité dessciences et de l'industrie. Quels sont aujourdh'ui les problèmes de la ville et comment les résoudre ? avec M. Roncayolo, P. Pinon, P. Merlin, M. Cantal-Dupart, et autre.
- Colloque. Palais des expositions de Valence. « Architecture climatique ». Les principes et réalisation européenne de ce type d'architecture ainsi qu'une présentation de l'opération menée par l'Office départemental de l'habitat de la Drome. Organisé par Rhonealpenergie et Ademe. 26 mai 1993.
- Colloque. UIA. Chicago. « L'architecture à un carrefour : concevoir un avenir durablement viable ». XVIIIe scongrès de l'UIA. 17 au 21 juin 1993.
- Colloque. Institut Français d'urbanisme. « Les saisons dans la ville ». Le climat et les ambiances naturelles de la ville, face à la disparition des saisons et les exigences du confort moderne. avec une prospective sur la composition urbaine à adopter pour mettre en scène les saisons et tirer parti du climat urbain. Avec A. Bruston, André Guillerme, H. Bresler, Philippe Panerai et utre. Du 03 au 05 novembre 1993.
- Colloque. Centre Culturel du Languedoc. « La nature dans la ville ». Organisé par le CAUE 34. Entretien avec Michel Courajoud, G. Herny, H.P. Jeudy, P. Lafon, Cusy et Maraval, Desvignes et Dalnoky. 24 et 25 novembre 1993.
- Colloque. CAUE 92. « Environnement et urbanisme ». Protection des sites et des paysages, les chartes d'environnement, la loi Paysage et l'imact de l'environnement sur la santé. Avec J. Fromageot, S. Rabbat, F. Piotelat. 25 novembre 1993.
- Colloque. Sénart. « La gestion de l'environnement par les collectivités ». Organisé par SAN de Sénart, les Ecoconseillers, CAUE 77 et les Ingénieurs écologues. 23 novembre 1993.
- Exposition. IFA. « Jourda Perraudin, projets et réalisation ». Du 04 mars au 12 avril 1993.
- Exposition. Ecole d'architecture de Charenton-le-Pont. « Ville et écologie urbaine » Du 29 juin au 09 juillet 1993.
- Exposition. Maison de Gerard Philippe. « Parcs et jardins en milieu urbain ». Evolution de la place de l'espace vert urbain dans la société. Du 11 septembre au 14 novembre 1993.

- Formation. Ecole d'architecture de Grenoble. « La technologie des blocs de terre comprimés ». Organisé avec CRATerre. 12 000 francs. Du 14 au 30 avril 1993.
- Formation. Atelier d'été ecole d'arhcitecture de Paris-Conflans. « Ville et écologie urbaine ». Du 29 juin au 09 juillet 1993. Réservés aux architectes de moins de 40 ans (?).
- Formation. CRATerre. « Construction en terre : technique de construction en terre crue » 2 372 francs. Eté 1993.
- Formation. CRATerre. « Construction en terre : construction en briques de terre compressées » 1 186 francs. Eté 1993.
- Formation. CRATerre. « Construction en terre : Découverte de l'architecture de terre crue en midi-Pyrénées » 296 francs. Eté 1993.
- Formation Société FERSIC-SOFZAN. « Structure en vois ». Fin 1993.
- Formation. APARE. « Stage chantier pour la sauvegarde du patrimoine et de l'environnement. ». Chantier volontaire pour restaurer bâtiment, village ou écosystème en Provence. Stage technique de taille de pierre et de monument historique. Courant 1993.
- Concours. L'ATEAR-Nord et l'atelier transfrontalier pour l'environnement. « Architecture rurale ». 31 janvier 1993.
- Concours. « Confrontation internationale d'idées en faveur de l'environnement » dans les domaines de l'architecture, de l'urbanisme ou de la construction. Ouverte aux architectes et étudiants. Organisé par l'institut américain des architectes dans le cadre du Congrès de l'UIA à Chicago. Thème : rendement de l'énergie et des ressources. Batiment et matériaux pour une construction saine, utilisation des sols et écologie urbaines. Prix de 50 000 dollars dont un prix de 7 000 dollars de l'UNESCO. Avant le 01 avril 1993 (poisson ?).
- Concours. Fondation American Express. « Pris Europa Nostra 1993 ». Prix honorifiqe à des réalisations qui contribuent à la préservation et à la mise en valeur du patrimoine architectural et naturel de l'Europe. Jusqu'au 01 juin 1193.
- Concours. « Maisons solaires, Maisons d'aujourd'hui ». Prix organisé par le comité d'action pour le solaire, avec l'Ademe, le Ministère de l'environnement et la Camif. Recompense un batiment, toute catégorie construit et receptionné entre 15-09-88 et 15-09-92utilisant l'énergie solaire sous toute ses formes. 100 000 francs.
- Concours. PCA, écologie et habitat, Grande Arche. « Bâtiment à haute qualité environnementale » (LM : première apparition du terme dans BIA). Appel à proposition du Plan construction et architecture s'adressant aux maitres d'ouvrage du secteur résidentiel neuf, qui devront présenter des projets localisé en s'associant avec différent partenaires : architectes, économiste, ingénieurs, paysagistes… La dizaine de projets sélectionnés bénéficiera d'un soutien financier et d'une assistance méthodologique. Remise des projet : décembre 1993 et janvier 1994.
- « Architecture, ambiance, énergie ». A partir de décembre 1991.
- Concours. Organisé par EDF et GDF pour étudiants en DPLG. « La maison agence d'architectes ». Réflexions à engager sur les problèmes thermiques, acoustiques et d'éclairage. L'energie retenue est le gaz naturel.
- Concours. Plan construction et architecture. « Produit techniques et méthodes pour le batiment, favorables à l'environnement ». Fin 1992.
- Média : 2
- Média. Radio. Permis de Construire. « Une maison d'architecte à Lyon, chez Jourda et Perraudin ». 28 mai 1992.
- Média. Radio. Permis de Construire. « Atmosphère ! Atmosphère ! L'air que l'on respire ». 16 novembre 1993

1994

- Conférence. Lyon. « Visite de six réalisation architecturales de Jourda et Perraudin. » 22 janvier 1994. Bibliothèque de la Part Dieu. Lyon. « Jourda et Perraudin, gros plan ». Organisé par l'IFA. Du 07 janvier au 05 février 1993.
- Conférence. SFA. « La serres à légume de Joseph Paxton : le Cristal Palace ». 01 février 1994
- Conférence. Ecole d'architecture de Bordeaux. « Chauffage et nouvelles technologies ». Rencontre organisée par le Cetrex et la déléguation regionale Aquitaine de l'agence de l'environnement et de la maitrise de l'energie. 07 février 1994.
- Conférence. Chateauroux. « Valeurs écologiques, valeurs paysagère ». Par A. Roger. Professeur d'esthétique. 11 février 1994.
- Conférence. Pavillon de l'Arsenal. « Construire en bois ». Avec R. Schweitzer, Patrick Berger, J.M. Roques, Philippe Gazeau, Dominique Perrault. Une réflexion sur le matériau bois, comme moyen de production pertinent d'espaces architecturaux contemporain. 07 février 1994.

- Conférence. ESA. « Le bois dans l'architecture, de l'Age de pierre à aujourd'hui ». Par Roland Schweitzer. 23 avril 1994.
- Conférence. Ecole d'architecture de Bordeaux. « Terre cuite, terre crue ». 09 mars 1994.
- Conférence. Cité des sciences et de l'industrie. « Ville et nature, les espaces verts et la botanique dans les schémas urbains » par B. Lizet et J.B. Beaufils. 25 mai 1994.
- Conférence. Parc des expositions à Pontoise. « Les parcs d'activités, mixité et environnement ». 29 novembre 1994. CAUE 95.
- Conférence. Parc des expositions de Pontoise. « La problématique des études d'impact ». CAUE 95 01 décembre 1994.
- Colloque. Cuba. Ecole d'architecture de Grenoble. « IIIe conférence internationale sur le logement et la planification urbaine pour favoriser la construction de logements en terre et l'utilisation de matériaux locaux ». Organisé par CRATerre. 28 Février 1994.
- Colloque. Fédération Nationale du bâtiment. « Conception des fondations et des ouvrages en terre ». 24 mars 1994.
- Colloque. Ecole d'architecture de Clermont-Ferrand. « Sens du lieu ». P. Nys, C. Younes, B. Queysanne, P. Gresset, C. Furet et autres.Du 6 au 8 mars 1994.
- Colloque. Ecole d'ingenieur de Geneve. « Béton et exigence énergétiques ». 16 mars 1994.
- Colloque. Manchester. Forum mondial. « Les villes et le développement durable ». 24 juin au 03 juillet 1994.
- Colloque. Sorbonne. « Construire en bois ». 30 mars et 06 juin 1994.
- Colloque. Centre polytechnique de Saint-Louis à Cergy-Pontoise. « Le contentieux entre l'urbanisme et l'environnement ». 21 et 22 avril 1994.Organisé parle CAUE 95.
- Colloque. CRATerre. « Histoire de l'architecture de terre ». 03 et 04 mai 1994.
- Colloque. Algrave. Lisbonne. « Intégration architecturale des technologies solaires ». 13 mai 1994.
- Colloque. Thessalonique. « Rencontre européenne sur l'énergie éolienne ». Organisée par l'Association grecque sur l'énergie éolienne. Du 10 au 14 octobre 1994.
- Exposition. Pavillon de L'arsenal. « Le bois : essences et sens ». Du 20 janvier au 08 mai 1994.
- Exposition. Institut Finlandais. « Le bois élément d'architecture sacrée ». Jusqu'au 25 juin 1994.
- Formation. CSTB. « L'isolation thermique des façades par l'extérieur ». Connaissance pratique et théorique. 10 et 11 février 1994.
- Formation. Ecole des Ponts et Chaussées. « « Environnement ». Mars 1994.
- Formation. CRATerre « 4e cours sur la préservation du patrimoine en terre ». Du 19 septembre au 07 octobre 1994.
- Formation. Conseil Regional de l'Ordre des architectes d'Ile de France. « Connaissance et utilisation des végétaux ». 17 et 18 mai 1994.
- Formation. Association Inventerre. « Stage sur les techniques de construction en terre crue ». Du 05 au 08 juillet 1994.
- Formation. Maison Van Eetvelde de V. Horta à Bruxelles. « Formation d'été en architecture bio-climatique ». Du 12 au 16 septembre 1994.
- Concours. « Concours d'idées européen pour l'utilisation innovante de la climatisation passive dans les bâtiments multifonctionnels ». Organisé par l'UIA. 18 mars 1994.
- Média. Radio. France Culture. Permis de Construire. « Bois et modernité : la Bibliothèque nationale de France » avec B. Marrey. 03 février 1994.

1995

- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-Conflans. « Environnement et architecture ». Par C. Parant. 14 février 1995.
- Conférence. Ecole d'architecture de Versailles. « Abstractions topographiques : le modernisme et la nature ». Par W.J.R. Curtis. 20 mars 1995.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux. « Architecture bioclimatique ». Rencontre thermique organisées par le Centrex. 06 mars 1995.
- Conférence. SFA. « Minimalisme, technologie et modèle de la nature ». 05 avril 1995.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « Par Françoise-Hélène Jourda. 30 mai 1995.
- Conférence. Maison de l'habitat de Meaux. « L'écologie de l'habitat ». avec des représentants de l'OPAC de Troyes, du CSTB, de l'Ademe, et le Dr Déoux auteur de « L'écologie dans l'habitat ». 15 septembre 1995.
- Colloque. Chambre des commerces et de l'industrie de Paris. « Le bâtiment face aux défis de l'environnement ». Organisé par le Plan Construction et Architecture, et Bleinheim Construction

autour du thème : « Construire autrement pour une meilleur qualité de vie, en prenant en préservant le ressources naturelles et avec une méthodologie spécifique ». 16 mai 1995.

- Colloque. Ecole Nationale des Arts et Industrie. « « Pour un habitat soutenable ». Colloque organisé par l'association Europe et environnement qui prépare la Conférence des Nations Unies « Sommet Cité Habitat II » à Istanbul en juin 1996.7 et 8 avril 1995. « Habitat et énergie » par P. Richet, Y.B. Civel, M. Lanaud, P. Duchene-Marullaz, R. Gendre, A. Landabaso. « Visite de Fribourg et de son éco-station » avec P.W. Heller, R. Disch. « Urbanisme-architecture » par M. Rudolff, P. Chemetov, M. Correia Fernandes, B. Dissli, H. Eek, J.C. Richez, D. Salomon, L. Sato et animé B. Ecrement. « Vie quotidienne, démocratie, citoyenneté », « Habitat II et la participation des citoyens, perspectives ? ». 7 et 8 avril 1995.
- Colloque. Centre des Congrès de Reims. « Journée des experts architectes européens sur le hème ds dommages causés à l'environnement ». 01, 02, 03 juin 1995.
- Exposition. IFA. « Il fera beau demain ; projets et réalisation d'Anne Lacaton et de Jean-Philippe Vassal ». Du 09 mars au 03 juin 1995.
- Formation. CRATerre. « Etudes approfondie en architecture de terre ». janvier à juin 1995.
- Formation. Centre scientifique et technique du batiment. « Isolation thermique des façades par l'extérieure, mur manteau ». Du 30 janvier au 03 février 1995.
- Formation. CRATerre. « La technologie des blocs de terre comprimée ». Du 06 au 24 mars 1995.
- Concours. « Maison individuelle bioclimatique dans l'ile de Ténérife ». Concours internationale ouvert aux architectes diplômés. Surface de 120m² comportant 3 ou 4 chambres implantée sur une parcelle de 500m² elle devra utiliser les énergies renouvelables et de matériaux recyclés et recyclables. Prix 40 000 US dollars. Avant 02 mai 1995.

1996

- Conférence. Centre Pompidou. « Les terres de l'invisible ». A. Arvois, Burattoni et Abrioux, E. François. 23 mai 1996.
- Conférence. Ecole d'architecture de Versailles. « Recent projects ». Françoise-Hélène Jourda. 06 mai 1996.
- Conférence. Maison de l'architecture. Avignon. « L'eau et le risue d'inondation dans la ville : une nouvelle entrée environnementale pour l'urbanisme ». Par F. Soussie et B. Retif. 04 juin 1996.
- Conférence. « Ecologis-la maison manifeste ». Soirée thématique organisé autour d'un projet réalisé par une équipe Franco-finlandaise dans le parc de la villette. 02 octobre 1996.
- Conférence. Musée d'architecture de Francfort. « Des architectes parlent de leur travail » « Françoise-Hélène Jourda ». 09 octobre 1996.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nantes. « Roland Schweitzer spécialiste de la construction en bois ». 5 novembre 1996.
- Conférence. Hanovre. « High tech, low tech, l'architecture du XXIe siècle ». par Becker, Gewers, Kuhnet Kühn, K. Daniel, F.H. Jourda et autres. 08 novembre 1996.
- Conférence. Ecole d'architecture de Montpellier. « Développement durable, la situation en Europe après la conférence d'Istanbul » par G. Wurteisen, architecte. 04 décembre 1996.
- Conférence. Institut Gta. « Projets de travaux d'ingénierie (pont, toits et équipements solaires ». Par J. Schaich suivi d'une discussion avec F.O. Gehry. 03 décembre 1996.
- Colloque : 4
- Colloque. Louvain la Neuve. « PLE 96. Construction et renouveau urbain ». facteurs climatiques, gestion des énergies et d l'environnement dans la restauration des espaces urbains et de l'environnement ». Du 16 au 18 juillet 1996.
- Colloque. Ecole Nationale des Ponts-et-Chaussées. « Utilisation contemporaine du bois dans le génie civil et la construction ». 04 juin 1996.
- Colloque. Montréal. « Nature et Cité ». Série de conférence à l'occasion de l'exposition consacrée à Frederick Law Olmsted. « La réponse au mouveent des parc : réponse visionnaire aux problèmes du XIXe siècle. » par R. Williams, 10 octobre 1996, « L'œuvre de Frederick Law Olmsted
- Colloque. CSTB. « Thermique, ventilation, acoustique, clefs de voute de la réhabilitation des bâtiments ». Jusqu'au 05 décembre 1996.
- Exposition. Maison de l'architecture. « Séquences bois. Le bois, un matériau moderne, 100 réalisations pour témoigner ». Jusqu'au 07 mai 1996.
- Exposition. Centre canadien d'architecture. « Energie et aménagement : villes industrielles planifiées du Québec. 1890-1950 ».
- Exposition. Ecole d'architecture de Marseille. « Architecture et conscience énergétique ». Jusqu'au 08 avril 1996.

- Exposition. Parc de la Villette. « Villette Amazone, manifeste pour l'environnement au XXIe siècle ». Quatre expositions organisées par le comité 21 et le Parc de la Villette, « Sulpture monumentales de F. Krajcberg », « sites et artistes », interventions d'artistes sur des sites menacés, présentées sous forme de plans, installations, dessins, textes. « Dessine-moi un éco-logis », matériaux et procédés du prochain millénaire. Les technologies actuelles pour améliorer les qualités environnementales des bâtiments mais aussi sensibiliser à un habitat écologique, « la maison manifeste », projet réalisé par une équipe franco finlandaise (K. Wartiaine, N. Favet, J. Majurinen) dans le parc de la Villette. Jusqu'au 01 décembre 1996.
- Exposition. Ecole d'architecture de Nancy. « Séquence bois ». réalisation récente en France et à l'étranger. Coproduction CNDB et Maison de l'architecture de Paris. Du 06 au 27 novembre 1996.
- Exposition. Maison de l'architecture. « Le bois, un matériaux moderne. 100 réalisations pour témoigner ». Organisé par Séquence bois. Du 08 février au 07 mai 1996.
- Formation : 5
- Formation. CAUE 95, Cergy Pontoise. « « L'entretien écologique des petits cours d'eau et de milieux humides ». 14 mars 1996.
- Formation. Ecole d'architecture de Grenoble. « La technologie des blocs de terre comprimée ». 10 000 euros. Organisé par CRATerre. Du 20 au 29 mars 1996.
- Formation. Ecole nationale supérieure du paysage. « Urbanisme végétal et qualité des espaces verts de l'habitat » par C. Stefulesco, F. Grether, B. Leclerc, G. Dmouchy, A. Holodinsky, A. Coscia-Moranne, M. Pena. 23 et 24 janvier 1996.
- Formation. Ecole d'architecture de Grenoble. « Histoire de l'architecture de Terre ». Du 05 au 09 février 1996.
- Formation. Ecole d'architecture de Grenoble. « La terre, matière première ». Identification et convenance des terres ; principes de la stabilisation. Organisé par CRATerre. 08 et 09 février 1996.
- Concours : 1
- Concours. « Archi terre cuite ». Concours lancé par la fédération française de tuile et briques et doté d'un prix de 30 000 francs pour encourager les architectures de terre cuite. Envoi des dossiers sur un ouvrage achevé avant le 01 avril 1996

1997

- Conférence. Ecole d'architecture de Strasboug. « Voyage au pays de la BBC ». 20 janvier 1997. CAUE 67.
- Conférence. Ecole d'architecture de Montpellier. « La démarche de projet ». Par Perraudin. 05 mars 1997.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « Ville et nature : de la conquête à l'insubordination ». Par D. Le Couedic. 11 mars 1997.
- Conférence. EHESS. « Questions de mésologie ». Par Augustin Berque. Courant 1997.
- Conférence. Centre Georges Pompidou. « Le bâtiment et le développement durable ». dans le cadre de « Le bâtiment demain et après-demain ». 11 septembre 1997.
- Conférence. CAUE Rhone. « De la pelouse interdite à la plaine d'aventure ». Un siècle de domestication de la nature en ville. 07 juin 1997.
- Conférence. Talence. « Capter et réguler la lumière naturelle ». 20 octobre 1997.
- Conférence. IFA. « Ecologie et composant ». Par Lucien Kroll. 04 novembre 1997.
- Conférence. Cité des Sciences et de l'industrie. « La Serres. Le jardin du futur ». novembre 1997.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « L'architecture nouvelle à l'âge de la communication et de l'écologie ». James Wines. 25 novembre 1997.
- Conférence. Séquences Bois. « Le bois pour des réhabilitations de qualité ». par M. Hoyet. 05 décembre 1997.
- Conférence. Séquence Bois. « Le bois dans l'architecture contemporaine ». Par J.C. Bignon. 10 décembre 1997.
- Conférence. Académie d'architecture à Mendrisio. « Leçons publiques du cours d'écologie humaine ». Avec A. Jacquard. 19 décembre 1997.
- Colloque : 9
- Colloque. CAUE 92. « Des chartes d'environnement au développement durable ». Avec P. Ringenbach, J. Tavernier, et D. Bidou et autres. 27 mars 1997.
- Colloque. Institute for international research. « Comment satisfaire aux obligations et prévenir les responsabilités du risque d'amiante ». Du 27 au 29 mai 1997.
- Colloque. Hotel Lutétia. « Le recyclage des terrains urbains ». Avec V. Renard, P. Filion et autre. 1 800 francs. 28 octobre 1997.

- Colloque. Dijon. « Vivre ou mourir en ville en 2002. Loi sur l'air. Plan de déplacements urbains et politique de stationnement ». Organisé par l'association des professionnels du stationnement. La loi sur l'air implique une approche novatrice de la mobilité urbaine du partage de l'espace public et des politiques de stationnement. 10 octobre 1997.Tarif 1 000 francs.
- Colloque. Vaulx-en-Velin. « Vers une culture de friche ». dans le cadre de « La vile recyclée organisé par l'Arasfu, les CAUE du rhone et de l'Isere et les instituts d'urbanisme de Lyon et de Grenoble. Avec C. Chaline et B. Secchi. 23 octobre 1997.
- Colloque. Semaine de l'architecture au Luxembourg. « Nouvelles techniques pour l'utilisation du bois dans l'architecture ». 09 octobre 1997.
- Colloque. CSTB. « Bâtiment et environnement ». Avec I.Aho, R. Baldwin et autres. 3 400 frances. Du 09 au 12 juin 1997.
- Colloque. Nantes « Espaces verts et projet social ». Organisé par le comité national pour le fleurissement de la France avec le réseau Idéal. 20 et 21 novembre 1997.
- Colloque. Ministère de l'aménagement du Territoire et de l'environnement et Direction de la Nature et des paysages. « Les enjeux environnementaux de l'aménagement du territoire, vers un schéma de développement du patrimoine naturel : les pratiques locales ». 16 décembre 1997.
- Exposition. Hôtel du département, place du quartier. « Séquence bois : 100 réalisation pour témoigner ». Du 20 janvier au 14 février 1997.
- Exposition. Ecole d'architecture de Clermont Ferrand. « Paysages de machines écologiques ». Du 17 au 21 février 1997.
- Exposition. Maison Rhodanienne de l'environnement. « Patrimoine nature du Rhône ». Organisé par CAUE Du Rhône. Du 11 avril au 10 mai 1997.
- Formation. CSTB. « Isolation thermique des façades par l'extérieur, mur-manteau ». 26 et 27 mars 1997.
- Formation. CRATerre. « La terre matière première ». Du 03 au 14 mars 1997.
- Formation. CRATerre. « La technologie des blocs de terre comprimée ». Du 19 au 28 mars 1997.
- Formation. CNDB avec Séquence Bois. « Construire et aménager avec le bois ». 17 décembre 1997.
- Concours. « Construire en bois dans les Alpes en 1997 ». Avant 15 octobre 1997.
- Concours. « Maisons solaire, maison d'aujourd'hui 1997 ». Prix 120 000 francs. Récompense bâtiment livré entre 1991 et 1996.

1998

- Conférence. Ecole d'architecture de Clermont Ferrand. « L'architecture et la transformation du milieu ». 25 février 1998.
- Conférence. Ecole Nationale Supérieur du paysage de Versailles. « Nature et Paysage ». par M. Venturi Ferriolo. 02 mars 1998.
- Conférence. Ecole d'architecture de Lille. « Ecologie, paysage et suburbanisme ». Par Sébastien Marot. 26 mars 1998.
- Conférence. Cole d'architecture de Nantes. « Organic ». par C. Péton. 24 mars 1998.
- Conférence. Ecole d'architecture de Strasbourg. « François Hélène Jourda ». 16 mars 1998.
- Conférence. Académie d'architecture de Mendrisio. « Cours d'écologie humaine ». Avec A. Jacquard.
- Conférence. Ecole d'architecture et de Paysage. « Le bois reconstitué. Les produits nouveaux ». 27 avril 1998.
- Conférence. Ecole d'architecture de Lille. « Entre le simple et l'hétérogène, le naturel et l'artificiel, le bricolé et l'industrialisation » par Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal.
- Conférence. Ecole d'ingénieurs de Genève. « Le bois dans l'architecture, de la préhistoire à nos jours ». 23 avril 1998.
- Conférence. SFA. « Technique, usage et nature : le « Case Study House Program ». par Luc Baboulet.
- Conférence. Montpellier. Organisé par le CAUE de l'Hérault, la DRAC Languedoc Roussillon et le théatre O. « Disciplines manquante de l'architecture : l'herbe entre les pavés ». Par Philippe Rahm. 10 décembre 1998.
- Colloque. Ecole d'architecture de Grenoble. « La maison individuelle ; un marché d'avenir pour les jeunes architectes ; quel lien avec la filière bois ». 06 mars 1998
- Colloque. Lyon. « Au fil du bois ». Organisé par le CAUE du Rhône et la Maison de l'architecture de Rhône-Alpes. 05 mars 1998.

- Colloque. Ecole d'architecture de la Villette. « Ecologie urbaine ». Journée organisée par le Laboratoire d'Anthropologie des institutions et des Organisations Sociales-CNRS et la revue Urbanisme, avec le soutien du plan urbain. 05 mai 1998.
- Colloque. Rencontre inter CAUE Ile-de-France. « L'environnement réinvente la ville ». Avec Dominique Voynet, François Barré, D. Blaze, G. Larcher, H.P. Jeudy et autre. 27 et 28 mai 1998.
- Colloque. Fontenay sous-bois. « Questions d'environnement : ma ville, notre planete ». Edition 98 du forum « Ma science est à nous organisé avec le CNRS et l'Orstom. Espace Jacques Brel. DU 08 au 09 octobre 1998.
- Colloque. Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux. « La gestion de l'air ». Gestion, énergie, confort et dépollution. Rencontre technique organisée par le Centrex. Domaine de Raba. 19 octobre 1998.
- Colloque. Ecole d'architecture de Clermont Ferrand. « Nature et Cité ». Utilsation et intégration de la nature dans la création architecturale et urbaine contemporaines. Organisé par Chris Younès, avec Augustin Berque, Gilles Clément, M. Bouchier, C et R Larrère, S. Marot, Ph. Nys, François Roche et autre. Du 19 au 21 novembre.
- Colloque. Montpellier. Ecole d'architecture de Languedoc Roussillon. « Ville durable ». 20 novembre 1998.
- Exposition. Séquence bois. « Séquence bois : 100 réalisations pour témoigner ». » Du 26 février au 19 mars 1998.
- Exposition. Nuits-Saint-Georges, « Citeaux, nature sauvage, nature maitrisée ». Du 28 mars au 30 novembre 1998.
- Exposition. Lyon. Centre Infobatir. « Séquences Bois : 100 réalisations pour témoigner ». Le bois dans l'architecture contemporaine. 19 ars 1998.
- Exposition. Innsbruck. « Dominique Perrault. Architecture et nature ». Jusqu'au 17 avril 1998.
- Exposition. Musée de l'Homme. « De terre, de pailles et de bois. Symbolique de l'architecture en Afrique noir ». Jusqu'au 06 septembre 1998.
- Exposition. La défense. Espace Elec-CNIT. Organisé par le Ministère de l'équipement. « Festival du film. Construction, BTP environnement ». 14 et 15 octobre 1998.
- Exposition. 1ere Biennale régionale de l'architecture en Pays de la Loire. « Le sens du contexte comme matière initiatrice au projet ». Les architectes présenteront réalisations réhabilitations ou aménagement de sites naturels ou urbains. Du 0è au 11 novembre 1998.
- Formation. Ecole Nationale des Pont et Chaussées. « Pourquoi et comment prendre en compte l'environnement dans les transports ». 28 au 30 avril 1998.
- Formation. Ecole nationale des Ponts et chaussées. « Gérer ou proteger les espaces naturels : des mesures compensatoires à la valorisation économique et sociale d'un territoire ». Du 29 septembre au 01 octobre 1998.
- Formation. L'APARE. « La taille de pierre en Provence ». Juillet 1998.
- Formation. Lyon. CSTB. « formation à haute qualité environnementale : réaliser et exploiter un chantier des charges ». 06 novembre 1998.
- Formation. Sophia-Antipolis. « Améliorer les performance des bâtiments grâce à la simulation ». Organisé par l'association IBPSA France, CSTB, Ademe, EDF, GDF. 3 500 francs.
- Concours. International Design compétition. « Q=E : The Patagonia International Design Competition ». Concours ouvert aux architectes, ingénieurs, étudiants qui devront proposer des produit qui intégrent et respectent leur environnement ; Prix 15 000 dollars. 03 aout 1998.

1999

Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « Nature et culture » par P. Thibault.

Conférence. SFA. « Reyner Banham. The architecture of the well tempered environnement (1969) » par L. Baboulet. 04 mai 1999.

Conférence. SFA. « Reyner Banham. Los Angeles, the architecture of four ecologies (1971) ». Par Jean Louis Cohen. 08 juin 1999.

Conférence. Ecole d'architecture de Marseille. « L'architecture de l'immanence ». par Philippe Rahm. 9 novembre 1999.

Colloque. Organisation par le PUCA, le CSTB, et l'association HQE. « Bâtir avec l'environnement : décider, concevoir, réaliser ». 09 mars 1999. Présente « les recherches des cinq dernières années, les

expérimentations publiques ou privées, les outils, les méthodes et produits de projet dont l'environnement est une composante essentielle dans la réalisation, la rénovation ou le fonctionnement. » page 03 numéro218. Avec B. Bidou, O. Piron, G. Olive et autres.

Colloque. Créteil. « Le tri sélectif des déchet ménagers ». 04 février 1999.
Colloque. IMA. « Nous sommes responsables de la ville de demain ». Syndicat des aménageurs lotisseurs (à vérifier). 03 juin 1999.
Colloque. Maison de la chimie. « La nouvelle règlementation thermique dans le bâtiment, l'habitat et non résidentiel ». Organisation : Miller Freeman avec le concours du ministère de l'équipement, des transports et du logement. 1 500 francs. 14 octobre 1999.
Colloque. Rodez. « Construire en pierre massive ». 29 et 30 octobre 1999.
Colloque. Parc des expositions de Versailles. Interface Europe dans le cadre du salon Batimat. « L'écologie, valeur pour l'architecture et le design ». 09 novembre 1999.
Colloque. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « Les matériaux de l'isolation thermique ». 06 décembre 1999.
Colloque. Strasbourg. « La ville de demain : l'électricité au service d'un développement durable ». Rencontre européenne organisées par le Centre français de l'électricité et l'Union internationale pour les applications de l'électricité. Destinées aux élus et décideurs politiques locaux, aux responsables des services techniques des communes, aux prescripteurs et aux acteurs de la filière électrique.
Colloque. Bordeaux. « Occultation, fermeture, protection solaire ». 13 décembre 1999.
Expositions : 4
Exposition. Ecole d'architecture de Nancy. « Lagneau-Weill-Dimitrijevic : architecture-urbanisme 1945-1985 ». « L'architecture climatique conçues par l'atelier LWD est présenté en Briey la Foret ». Commissariat J. Abram. Du 08 au 26 mars 1999.
Exposition. Espace Elec. Concours IFA et EDF Maisons individuelles. « confort, énergie et maisons individuelles ». Concours sur deux sites. Une maison unifamiliale en site rural dans le Cap corse (Lauréat Lacaton Vassal) et un ensemble de maisons groupées en milieu périurbain dans la banlieue lyonnaise ((Lauréat F. Druot).
Exposition. Parc de la Villette. « Le jardin planétaire ou comment réconcilier l'homme et la nature ». Jusqu'au 23 janvier 2000.
Exposition. ESA. « Architecture en bois en Ukraine ». du 01 au 15 octobre 1999.
Formation. Grenoble. Organisé par le collectif CRATerre. « Architecture de terre et environnement » (8 000 francs). Du 15 février au 12 mars 1999.
Formation. Ponts et chaussées. « Organiser et suivre les études d'impact sur l'environnement ». 1999.
Formation. Grenoble. CRATerre. « La préservation du patrimoine architectural de terre ». juin 1999.
Formation. CSTB. « Environnement, développement durable et santé ». 14 et 15 1999.

2000

- Conférence. "Nouvelle réglementation européenne dans le domaine des fenêtres et façades" forum urbanisme et architecture de la ville de Nice.
- Conférence. Faculté des sciences économiques de Rennes. "Fondement de l'architecture organique" a la faculté des sciences économiques de Rennes - Colloque. A Strasbourg : forum "logement social et haute qualité environnementale" enjeux et États avancement des réflexions sur l'application de la démarche HQE sur le logement social et les perspectives nouvelles. Organise par Alsace qualité environnement et association HQE. Aqe@club-internet.fr 14 janvier 2000
- Conférence. Fondation Vasarely. « L'immeuble qui pousse. » par Edouard François. 30 mars 2000.
- Conférence. Société française des architectes. Thème général "la campagne en projets" une des conférences "la ville campagne, demain" par P. Donnadieu. 03 mai 2000.
- Conférence. CAUE 94. « Maison de la Nature sur l'île saint germain à Issy les Moulineaux ». 18 mai 2000.
- Conférence. Centre Georges Pompidou. « François Helene Jourda ». 08 mars 2000.

- Conférence. Cité universitaire de Paris. « Comment élaborer un projet de paysage pour un espace vert, urbain et habité ? ». 08 juin 2000.

- Conférence. Café de l'architecture de Lyon. "La nature dans la ville: la ville réinvente la nature". Par G. Vexlard. 05 juin 2000.

- conférence. ENSA Lille. " Les murs végétaux, de la nature à la ville". Par P. Blanc le 09 novembre 2000.
- Conférence. Saint Denis. "Art et environnement" par G. Lamarche-Vadel. Dans le cadre de la manifestation "art grandeur nature 2000" organisé par le conseil général 93. 22 juin 2000.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nancy. « Architecture studio : la démarche HQE autour du college de

Mirecourt ». par L.M. Fischer. 05 décembre 2000.
- Colloque. Ademe. "Conception architecturale et performance énergétique". Séminaire organisé par l'ademe organise dans le cadre du projet européen « save » en vue d'un prochain renforcement réglementaire en matière de consommation d'énergie dans la construction neuve. Contacter Sophia Antipolis 0493957927. 28 juin 2000.
- Colloque. Tours. Collège national des experts architectes français consacré aux risques naturels et ajoutes. 12, 13,14.octobre 2000.
- Colloque. " Villes portuaires et développement durable ». 0235422194. 11 et 12 mai 2000.
- Colloque. Mairie de Meylan. "les paradoxes de la ville nature".
- Colloque. Marseille. Sur le sur le rôle et les enjeux stratégique des villes portuaires dans l'aménagement des territoire. Du 06 au 09 novembre 2000.
- Colloque. Bangkok : "villes durables" organise par la France, par le Task force du Pacific Economic cooperation council consacrée à l'analyse d'une quinzaine de mégalopole. 0140812455 (g.dubois-taine, PuCa,Metl) 17, 18 octobre 2000.
- Colloque. Dunkerque "énergie, habitat...demain". Deuxième assise nationale de l'énergie. 29 et 30 novembre 2000.
- Colloque. Nice. "L'avenir est-il sur les rivage?" Avec Claude Prelorenzo, Antoine Picon, Michel Desvignes. Du 23 au 26 mai 2000.
- Colloque. Nice. « Salon bâtir 2000 ». Thème : domotique, préservation de l'habitat et de l'environnement. Du 04 au 13 mars 2000.
- Colloque Mèze. "Rencontre de l'architecture : l'écologie urbaine" organise par ordre des architectes de Languedoc Roussillon. 0562266242 les 29,30 juin 2000.
Exposition : 14
- Exposition. Grande halle de la Villette : "le jardin planétaire ou comment réconcilier l'homme et la nature". Exposition promenade de 3500m2. Jusqu'au 23 janvier 2000.
- Exposition. CAUE du bas Rhin : « maison and cie ». Exposition itinérante destinée au grand public; une réflexion sur la qualité architecturale de l'habitat individuel, son évolution et son inscription dans l'environnement". Date ?
- Exposition. CAUE Angers. "Chronique d'architecture" trois thèmes dont "20 ans d'architecture, d'urbanisme et d'environnement" date ?
- Exposition. Berlin. "Architecture et contexte" (prix européen de la photographie d'architecture). Jusqu'au 23 janvier 2000.
- Exposition. Dortmund. "FL Wright. La ville vivante" exposition sur le projet de l'architecte en 1958 dont l'ambition est de dépasser l'antagonisme ville campagne. Jusqu'au 30 avril 2000.
- Exposition. Mairie du 01 arrondissement de Paris. "la Seine et Paris : ressource primordiale et dangereuse". Mai 2000.
- Exposition. Orléans. Archilab. "Futurs antérieurs". Architecture organique et industrielle des années 1960. Du 05 mai 2000 au 24 juin 2000.
- Exposition. New-York: urban center "ten shades of green" réflexion sur l'impact de la construction et de l'architecture sur l'environnement. Présentation des projets de Piano, Herzog and partner, Foster , weibler et Geissler, Neutelings riedijk, Jourda Perraudin. Commissaire P. Buchanan. Organise par l'architectural league of NY.
- Exposition. Hanovre "expo 2000" thème "Homme, Nature, Technologie". Octobre 2000.
- Exposition. IFA. « la forêt des délaissés ou la reconquête naturelle des friches urbaines". Jusqu'au 17.09.00 à l'IFA. Commissariat Patrick Bouchain, Loic julienne, allegret, Gilles Clément, boulcourt, jean Attali. L'exposition de compose d'un "traite d'écologie urbaine et présente plusieurs cas concret de réoccupation de délaisses comme entreprise progressive de recyclage.
- Exposition. Lisbonne. "UIE2000: electricity for sustainable urban development". Organise par l'EDP et l'UIE au parc of Nation de Lisbonne. Présente des projets, réalisations, solutions techniques pour une utilisation efficace d'énergie en contexte urbain.Du 01 au 04 novembre 2000.
- Exposition. Institut néerlandais. "Re-f-Use". Le design d'aujourd'hui pour l'environnement de demain. Jusqu'au 22 octobre 2000.
- Exposition. "Inclus-exclus". Installation de l'agence l'œuf mettant en scène la relation en architecture entre la nature et l'environnement bâti.
- Exposition. Ecole d'architecture de Clermont Ferrand. « Tessin : architecture d'un territoire. 1960-1995 ». Jusqu'au 14 avril 2000
Média : 3
- Média. Émission "vivre sa ville" : "écologie urbaine". 07 octobre 2000.
- Media. Radio. France Culture. Métropolitain. « La méridienne verte, projet de paysage pour l'an 2000 » avec Paul Chemetoc. 05 janvier 2000.

- Média. Radio. France Culture. Métropolitiain. « Nouvelle architecture de Pierre à partir des carrières du pont du Gard » avec Gilles Perraudin. 9 février 2000
Formation : 5
- formation : "le temps de la pierre: du réemploi au recyclage" 23.11.00 Caue Rhône
- Formation. CSTB propose journée de formation sur plusieurs thèmes dont l'environnement courant année 2000.

- Formation : "villes et territoire: acteurs et processus". Une des quatre formation : "transport, déplacement et développement durable" ENSA Grenoble. Marianne.veillerot@grenoble.archi.fr.

- Formation. "Architecture de terre" organise par CRAterre et ENSA Grenoble.
- Formation. Pont et chaussée : formation sur le risque "anticiper les risques". Mai 2000.
- Formation. Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles. « Un outil simple pour le paysage (informatique verte) Les 02 et 27 juin 2000.

2001

- Colloque. Metz. "La réglementation thermique 2000" 27 juin 2001
- Colloque. Dunkerque. "Les troisièmes assises de l'énergie". 17,18 octobre 2001
- colloque. Union internationale des chemins de fer. "Règlementation thermique 2000: quelles conséquences que l'enveloppe du bâtiment ?" 29 mai 2001.
- Colloque. Nice "bâtir 2001". Domotique, préservation de l'environnement, énergies nouvelles. Du 03 au 12 mars 2001.
- colloque. Ademe organise en région en 2001 trois colloques sur la réglementation thermique 2000 à beaune 08 février 2001, Clermont Ferrand 01 mars 2001, L'abrège 07 mars 2001.
- Conférence. "Le bois, énergie et matériaux de construction pour les nouveaux lycées" (A. Grosskost et H. Geiger) 01 février 2001.
- Conférence. CAUE Lyon. "Bien concevoir sa maison en respectant l'environnement". Atelier conseil. 27 janvier 2001.
- formation. ESA. "Initiation aux métiers de l'environnement". Juillet 2001.
- Formations. CAUE Rhône. " L'entretien différencié de la gestion horticole à l'attitude naturaliste". 02 mars 2001.
- exposition. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. "Beauregard, d'aujourd'hui et à demain. Architecture et environnement". Jusqu'au 21 avril 2001
- colloque. CAUE lot et Garonne. "Café archi: écologie ou paysage". 27 juin 2001.

- colloque. CAUE Lyon. "La démarche environnementale par l'exemple". La HQE, l'utilisation du bois, la gestion de l'eau dans les aménagements paysagers. Avec Philippe Duval. 05 juin 2001.
- Colloque. Tours " arbat 2001" salon profession du BTP et de l'environnement des régions du centre ouest de la France 16, 17,18 mars 2001.
- conférence. ENSA Paris la défense. "Les deux jours du PUCA : société et territoire. Programmer et concevoir. Environnement : quels cibles ?" Avec Jean-Louis Violeau et Yannis Tsiomis et autres. Date ?
- conférence. ENSA Lille. "K. Lynch. La pornographie du déchet" par Sébastien Marot. (cycle "développement durable-environnement. Démarches et normes entre discours et pragmatisme"). 20 décembre 2001.

- conférence. Toulouse. Centre méridional de l'architecture et de la ville. "L'école dans la ville. Sécurité, environnement, architecture ?" 04.12.01
- conférence. ENSA marnes. "Les enjeux de l'écologie politique" par A Liepietz (député). 04 mai 2001
- conférence. ENSA Lille. "L'enveloppe des bâtiments, du bioclimatique à la HQE" par A. Bornarel (BETtribu) 13 décembre 2001.
- Conférence. "Le lycée HQE de Caudry-piste de réflexion" avec Lucien Kroll. 08 février 2001.
- colloque. CAUE Lyon. "La démarche environnementale par l'exemple". La HQE, l'utilisation du bois, la gestion de l'eau dans les aménagements paysagers. Avec Philippe Duval. 05 juin 2001.
- exposition. Berlin. Académie des beaux-arts. "Peter Lorenz. Ville-nature, projet et réalisations. "

décembre 2001
- Exposition. Arc en rêve. "Habiter l'an 2000. Habitat, ville nature" jusqu'au 28 janvier 2001
- colloque. Arc et Senans. "Le jardin et la nature dans la cité". Le jardin comme enjeux public, usagés sociaux et citoyenneté politiques vertes urbaines. 07 juin 2001.
- formation. ENSA Grenoble. "Architecture et nature". 15.11.01

- exposition. Musée de Nogent sur marnes. "Que d'eau! Que d'eau". Histoire des inondations. 03 mars au 31 octobre 2001.
- colloque. Arc et Senans. "Le jardin et la nature dans la cité". Le jardin comme enjeux public, usagés sociaux et citoyenneté politiques vertes urbaines. 07 juin 2001.
- Colloque. Centre méridional de l'architecture et de la ville. 16e séminaire "nature et culture" avec G.Chazal, William Curtis. 19 et 20 janvier 2001.
- Conférence. CAUE. Lyon. "L'eau ressource naturelle dans les grands parc urbain". 07 juin 2001.

- conférence. Musée de Valence. "Nature de champ, nature des villes". Gilles Clément. 20 mars 2001

- "réhabiliter la terre" matériaux diagnostique aspect économique. 23 mars 2001, 05,06 avril 2001

- formation. Architecture de la terre organise par CRAterre et ENSA Grenoble. "Habitat économique et développement durable". 2001
- Formation. Architecture de la terre organise par CRAterre et ENSA Grenoble. "Architecture de terre et environnement". 2001.
- exposition. ENSA Grenoble. "Matière matériaux matière grise". Jusqu'au 30 mars 2001.
- conférence. ENSA Lille. "La pierre le retour" par Gilles Perraudin. 01 mars 2001
- conférence. ENSA Lille. "Glenn Murcutt: matériaux, architecture, paysage". Par Françoise Fromonot. 05 avril 2001
- conférence. Musée de Valence. "Nature de champ, nature des villes". Gilles Clément. 20 mars 2001
- Conférence. "Le bois, énergie et matériaux de construction pour les nouveaux lycées" (A. Grosskost et H. Geiger) 01 février 2001.
- conférence. ENSA Lille. "Glenn Murcutt: matériaux, architecture, paysage". Par Françoise Fromonot. 05 avril 2001
- exposition. CAUE Lyon. "Ecologis, habiter le XXIe siècle." Juin 2001
- exposition. "L'architecture et son site" avec Ando Borel Rossi. Du 07 juillet au 07 septembre 2001.
- colloque. Toulouse les abattoirs. "Le contextualisme ou du lieu de la rencontre entre standard et situation." 1 juin 2001
- colloque. Couvent de la Tourette. "La rencontre et le lieu". Avec Giancarlo di Carlo, JP Dollé et Chris Younes.
- conférence. ENSA Lille. "K. Lynch. La pornographie du déchet" par Sébastien Marot. 20.12.01 (cycle "développement durable-environnement. Démarches et normes entre discours et pragmatisme")
- exposition. ENSA Grenoble. "Matière matériaux matière grise". Jusqu'au 30 mars 2001.

2002

- conférence. ENSA Lille. "La qualité environnementale est elle le passé ou le future de la ville ?" Par PH Louguet. 07.03.02
- formation. Pile formation continue de Languedoc Roussillon. " Réhabilitation et HQE". 23, 24 avril 2002.
- colloque. CAUE sceaux. "La haute qualité environnementale des équipements publics". Avec A. Bornarel. 04.04.02
- formation. Pôle formation continue Languedoc Roussillon. " Développement durable et haute qualité environnementale: des territoires aux projets." Avril 2002 à mars 2003.
- formation. CRATerre. "Logement à cout réduit et développement durable". Du 14 au 20 octobre 2002
- conférence. Ensais. "La haute qualite architecturale". 17.10.02
- colloque. Créteil. CAUT 94. "La haute qualité environnementale dans le bâtiment". 14.11.02
- colloque. CAUE Montpellier. "Tourisme et développement durable". 19.03.02
- formation. Pôle formation continue Languedoc Roussillon. " Développement durable et haute

qualité environnementale: des territoires aux projets." Avril 2002 à mars 2003.
- formation. ENSA Grenoble. "Habitat économique et développement durable en terre". Juin 2006.
- colloque. Rennes. "Concevoir et construire pour un développement durable". 15.11.02
- exposition. Nantes. Galerie Beaulieu. "L'architecture et le développement durable" 16 au 20.10.02
- formation. Pôle formation continue Languedoc Roussillon. " Développement durable et haute qualité environnementale: des territoires aux projets." Avril 2002 à mars 2003.
- conférence. IFA. "Développement durable, villes et territoires". A travers la l'oie SRU le développement durable est devenue un des critère pour construire et aménagée la ville, l'agglomération et le territoire. Conversation animée par Yannis Tsiomis. 05.12.02
- exposition. Saint Étienne. Parc des expositions. "3ème biennale internationale de design": exposition "re-f-use" montrant des exemple de design durable et respectueux de l'environnement dont une œuvre en carton de Toyo Ito. 16 au 24 novembre 2002.
- conférence. ENSA Lille. "Quelle dynamique de dialogue social pour le développement durable". Par Th. Busuttil. 24.01.02
- formation. CSTB. Marnes la Vallee. "Appliquer la nouvelle régénération thermique." Janvier 2002
- exposition. Francfort. "Thomas Herzog. Architecture et technologie" jusqu'à mars 2002.
- concours. Fabriquant de verre "maison de verre. Énergétique et environnementale". Mai 2002
- conférence. CAUE Montreuil. "Économie d'énergie : une centrale photovoltaïque sur un immeuble HLM de Montreuil". 19.03.02
- colloque. Hotel Hilton de Strasbourg. "Électricité et énergie renouvelable dans l'habitat". 23,24.10.02

- Formation. Ecole nationale supérieure du paysage. "Un outil pour le paysage (informatique verte) 04,05.03.02
- Formation. Moniteur. "Technique et environnement". Janvier à mars 2002.
- Conférence. ENSA Lille. " Une approche environnementaliste de l'architecture." Par Rémi Rouyer. 18.04.02
- Colloque. Lyon. CAUE. "Économie et écologie des paysage". 05.06.02
- Colloque. ENSA Paris Belleville. " Sieste de la qualité environnementale et confort moderne" par Philippe Simay. 15.05.02
- Conférence. Toulouse. "Concevoir avec l'environnement." Organise par le groupe de recherche environnement et conception. Juillet 2002.
- Colloque. CAUE 05. "Architecture, environnement, et santé". 15.11.02
- Conférence. Maison de l'architecture Rhône-alpes "L'architecture écologique". Dominique Gauzin Muller. 16.12.02
- Conférence. Carrée des sciences. "Le discours environnementaliste et les villes nouvelles" dans le cadre du colloque "Temporalité et représentation des villes nouvelles". 11.11.05.
- Colloque. Lyon. "1ères assises de l'écologie de la lumière". 06.12.02

- colloque. Atelier du paysage du littoral varois. "Agriculture urbaines 13,14.12.02.

- Conférence. ENSA Lille "des climats d'hier à ceux d'aujourd'hui". 10.01.02

- Conférence. Rennes. IUFM. "Nature contre nature." Par TOA. 16.01.02
- Conférence. Centre méridionale de Toulouse. "Entre nature et démocratie." Philippe Madec. 29.01.02
- Conférence. ENSA Lille. "Pour une nature intermédiaire". Par Michel Desvignes et Ch. dalnosky. 28.03.02
- Conférence. IFA. "Entre urbain, architecture et nature" avec Chris Younes. 15.03.02
- Exposition. CAUE Lyon. "Une nature sensible". Mars à juin 2002.
- Colloque archilab. "Archilab 2002. Économie de la terre." 30.05.02
- Exposition. Parc Guell. "Gaudi et le parc Guell. Architecture et nature". Jusque décembre 2002.
- Exposition. Orléans. "Économie de la terre". Projets marqués par une forte relation avec la nature. Mai-juillet 2002.
- Exposition. Orléans. "Morphogenèse." Projets récents intégrant l'air, la terre, l'eau ou la lumière. 28.05.02 au 14.07.02

- Exposition. Vassiviere. "La tempête". Nature et artifice. Œuvre de Gilles Clément. De juin à septembre 2002.

- conférence. ENSA Paris Belleville. "Évaluation préservation et promotion du patrimoine naturel historique et culturel de la Turquie". 26.02.02
- Exposition. Salt lake city. "Villes en forme. Vision et éthique dans la construction des villes".
- exposition. Orléans. "James Wines et site. Architecture dans un contexte. ". Mai juillet 2002.
- exposition. Saint Étienne. Parc des expositions. "3ème biennale internationale de design": exposition "re-f-use" montrant des exemple de design durable et respectueux de l'environnement dont une œuvre en carton de Toyo Ito. 16 au 24 novembre 2002.

2003

- Conférence. Roissy. « Le cout du bruit. Qualité de l'environnement et valeurs immobilière ? ». organisé par le CAEU 95. 29 avril 2003.
- Conférence. Maison de l'architecture et du Cadre de vie. « Hôtel du département : le concours à deux tours et le programme HQE . 08 avril 2003.
- Conférence. Roche-sur-Lyon. « La HQE est-elle une source d'innovation en architecture ». organisé par le CAUE.
- Conférence. Herblay. « Haute qualité environnementale. Cible et santé » organisée par le CAUE 95. 12 juin 2003.
- Conférence. Pontoise. « Haute qualité environnementale. Cible et éco-construction » organisée par le CAUE 95 14 mai 2003.
- Conférence. CAUE Pontoise. « La maitrise d'ouvrage et la Haute qualité environnementale ». 16 octobre 2003.
- Colloque. Ecole d'architecture de Nancy. « Haute qualité environnementale ». Partager les expériences et les savoir-faire pour passer de l'expérimentation ponctuelle au développement de cette démarche. Organisé par le Moniteur, le CRIT, EDF.
- Colloque. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « La haute qualité environnementale ? » avec Catherine Sémidor et des membres du groupe de recherche « environnement et conception ».
- Colloque. Palais des Congrès de Bordeaux-Lac. « 3eme assise nationales de la démarche HQE du bâtiment et du cadre bâti ». 24 et 25 novembre 2003.
- Colloque. Chagny. « Expérience et réalité de la Haute qualité environnementale ». organisé par le CAUE. 04 décembre 2003.
- Exposition. Pontoise. Au CAUE 95. « Bâtir dans le bon sens. La démarche Haute qualité environnementale en images ». du 03 au 15 juin 2003. Organisé par Ademe et CAUE 95.
- Formation. Montpellier. Pole formation continue en Languedoc Roussillon. « Développement durable et HQE » 23 et 24 janvier 2003.
- Formation. L'EA de Lyon. « L'architecture à haute qualité environnementale » partenariat avec Ademe, région Rhône-Alpes. Durant 2003.
- Formation. Montpellier. Pole formation continue en Languedoc Roussillon. « l'habitat écologique, de la bioclimatique à la démarche HQE » 20 et 21 février 2003.

- Conférence. EVRY, au CAUE. « Les quartiers d'habitation dans le Plan d'aménagement et de développement durable ». 03 avril 2003.
- Conférence. Saint-Prix. « L'eau : quelles perspectives pour un développement durable ? ». organisé par le CAUE 95. 03 avril 2003.
- Conférence. Seyssins. « Ville rêvée, ville durable, habiter le versant ». 10 avril 2003.
- Conférence. Ecole d'architecture de Montpellier. « L'architecture durable en Europe ces dix dernière années par Pierre Lefevre ». 24 juin 2003.
- Conférence. Théâtre du Jeu de Paume. « Développement durable ». Organisé avec l'Urbain et le Pays d'Aix.
- Colloque. Maison de l'architecture de Midi-Pyrénées. « Journée départementale : Rencontre élus-architectes ». Thème : le développement durable, la loi MOP.
- Colloque. Saintes. « Parole d'hommes en actes. Architecture, urbanisme et développement durable ». 13 et 14 juin 2003.
- Colloque. Montpellier. « Rencontre de l'architecture 2003. Urbanisme et développement durable ». présidé par Christian de Portzamparc. 19 juin 2003.

- Colloque. Musée des beaux-arts de Lyon. « Lumière et développement durable ». 06 décembre 2003.
- Colloque. Montpellier. « Des politiques d'urbanisme à l'épreuve du développement durable ». Organisé par le CAUE. 26 novembre 2003.
- Colloque. Ecole d'architecture de Lille. « Le développement durable au regard de l'histoire urbaine ». 27 et 28 novembre 2003.
- Colloque. Avigon. « Ville, échange marchand et développement durable ». 04 et 05 décembre 2003.
- Colloque. Cannes. « Pour un aménagement et un renouvellement urbain durables ». Conférence de clôture du programme de recherche européen, HQE2. Dans le cadre du programme « énergie, environnemental et développement durable : Ville de demain et héritage culturel ».
- Formation. Institut régional du patrimoine de Bretagne. « Développement durable urbain ». 15 au 17 avril 2003
- Formation. Institut régional du Patrimoine de Bretagne. « Développement durable : des acteurs en marche". Du 13 au 15 octobre. 70 euros.
- Formation. CAUE 95. « Le Projet d'aménagement et de développement durable. Mise en œuvre et prise en compte du développement durable ». 04 décembre 2003.
- Formation. « La célébration des villes ». Lancée par UIA. Action de soutien aux villes qui pensent la durabilité. 22 novembre 2003.
- Formation. CAUE Rhône-Alpes. « Gestion durable des territoire et projet de paysage ». 04 juin 2003.
- Colloque. CAUE 93. Bobigny. « Paysage et développement urbain ». Comment la démarche de développement durable peut-elle contribuer aux réflexions sur le paysage ? 17 juin 2003.
- Exposition. Centre d'art de Singel. Anves. « Urban Dramas. Aspects narratifs dans l'environnement urbain. » jusqu'au 30 novembre 2003.
- Formation. Ecole d'architecture de Lille. « Une entrée verte pour la ville ». du 26 au 21 mai 2003. 20 euros.
- Exposition. Cité des sciences et de l'industrie. « Climax. Une exposition simulation sur le changement climatique ». organisée par l'Ademe, réalisée par MVRDV. 28 octobre 2003 à 31 aout 2004.
- Conférence. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « Les influences du climat, de la lumière et de la végétation dans l'architecture en Californie ». Par Jack Paddon. 04 février 2003.
- Formation. Montpellier. Pole formation continue en Languedoc Roussillon. « l'habitat écologique, de la bio-climatique à la démarche HQE » 20 et 21 février 2003.
- Conférence. Ecole d'architecture de Bretagne. « La nature est toujours le dernier état des choses » par Patrick Berger. 23 avril 2003.
- Conférence. Pavillon de l'arsenal. « Paris, la nature, les habitants ». Conférence de Nathalie Blanc, Marianne Cohen. 06 octobre 2003
- Visite. Avenir et Patrimoine. « Tour flower » par Edouard François. 22 novembre 2003.
- Colloque. Ecole d'architecture de Montpellier. « Matériau bois, architecture et environnement. ». 04 décembre 2003.
- Exposition. Amsterdam. La bourse de Berlage. « Architecture organique. L'homme et la nature comme sources d'inspiration de l'architecture ». du 05 avril au 29 juin 2003.
- Exposition. Hautervives. « Gaudi-Cheval, architectes de la nature » ; Jusqu'au 31 décembre 2003.
- Formation. Cantercel, le site expérimental d'architecture. « Habiter la nature ». Quatre stages d'auto construction naturelle. 410 euros. Du 16 juin au 12 septembre 2003.
- Formation. Cantercel, le site expérimental d'architecture. « Feng-Shui, architecture environnementale et naturelle, paysage, traitement d'ambiance». Quatre stages d'auto construction naturelle. 30 euros par jour. Du 04 au 08 aout 2003.
- Conférence. Auvers-sur-Oise. « La qualité environnementale des bâtiments ». avec Thierry Loyer, organisé par le CAUE 95.
- Conférence. Association des amis du musée des monuments français propose. « La mairie du dixième arrondissement de Paris et son environnement ». 09 octobre 2003.
- Colloque. Atelier du paysage du littoral varois. « Effet de serres ». 10.02.03
- Colloque. Lyon. « Les nouveaux paysages de l'éolien » organisé par l'URCAUE et l'Ademe Rhône-Alpes. 28 février 2003.

- Colloque. Pavillon d'Armenonville. « La construction à l'horizon 2010. »/ Deuxième Edition des rencontre du moniteur : performance économique, protection de l'environnement, politique sociale ». du 22 au 24 octobre 2003.
- Colloque. Evry. « Environnement, architecture et urbanisme. Traiter en amont les risques d'inondations ». organisé parle CAUE 91. 25 novembre 2003.
- Conférence. Issy-Les-Moulineaux. « Le paysage comme projet pour la planète ».
- Colloque. En région. « Acoustique, thermique, ventilation : compatibilité des solution ? » réunion en région du 7 octobre au 13 novembre 2003.
- Colloque. Ecole d'architecture de Montpellier. « Matériau bois, architecture et environnement. ». 04 décembre 2003.

2004

- Conférence. Ancien Musée bibliothèque de Grenoble. « Energie, ressource, développement durable : vers un nouvel art d'habiter ? ». organiser parle CAUE 38. 17 mars 2004.
- Colloque. Ecole d'architecture de Nancy. « Energies renouvelables ». Journée d'information et de sensibilisation aux énergies renouvelables. Organisé par Olivier Baverel.
- Formation. CAUE 95 Val d'Oise. « Toiture et façades végétalisées ». 01 décembre 2004.
- Colloque. Institut d'uranisme de Grenoble. « La ville nature contemporaine : quelle réalité, quel projet ? » avec Y. Chalas. 5 et 6 février.
- Colloque. Cerisy-la-Salle. « Les trois sources de la ville campagne ». Avec Augustin Berque. Du 20 au 27 septembre 2004.
- Colloque. Reims « Les valeurs de la ville » 15 et 16 décembre 2004.
- Colloque. Saint Lo. CAUE « Approche environnementale et conception écologique des bâtiments ». 03 décembre 2004.
- Radio. Vivre sa ville. « Déchets urbains en centres ville : une rencontre européenne ». 17 janvier 2001.
- Radio Métropolitain. « tower flower ». 27 octobre 2004.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Le collège HQE Guy Dolmaire à Mirecourt (Vosges) » par Martin Robain et Laurent Marc Fischer (Architecture Studio). 08 novembre 2004.
- Colloque. Cannes (organisé par CSTB). « Pour un aménagement et un renouvellement urbain durables » Conférence de clôture du programme de recherche européenne HQE2R-Sustainable rénovation of buildig for sustainable neighbourhoods. 02 et 03 février 2004
- Formation. CSTB. « Certification à haute qualité environnementale dans le tertiaire : la pratique de l'audit ». courant 2004
- Formation. Ecole d'architecture de Marseille-Luminy. « L'architecture de la Haute Qualité Environnementale en région méditerranéennes ». à partir du 25 mars 2004, durant 10 séances.
- Conférence. Ecole d'architecture de Lille. « Champ de manœuvre » par Jacques Simon dans le cadre du cycle « Architecture : entre durable et éphémère ». 15 janvier 2001.
- Conférence. Ancien Musée bibliothèque de Grenoble. « Energie, ressource, développement durable : vers un nouvel art d'habiter ? ». organiser parle CAUE 38. 17 mars 2004.
- Conférence. Dijon. Rencontres d'architecture. « Architecture et développement durable » par Philippe Madec. 05 avril 2004.
- Conférence. Rennes. L'architecture du Vorarlberg et le développement durable ». avec Dominique Gauzin Muller. 16 avril 2004.
- Conférence. Centre méridionale de l'architecture et de la Ville de Toulouse. « Quartier Ancely : de l'antiquité au développement durable ». 05 novembre 2004.
- Conférence. Maison de la RATP. « 2 jours du PUCA 2004 : recherche et décision urbaine ». Table ronde « mixité de l'habitat et développement durable ».
- Conférence. Centre scientifique et technique du bâtiment. « Performance, durabilité et durée de vie des ouvrages de construction ». 30 novembre 2004.
- Colloque. Cannes (organisé par CSTB). « Pour un aménagement et un renouvellement urbain durables » Conférence de clôture du programme de recherche européenne HQE2R-Sustainable renovation of buildig for sustainable neighbourhoods. 02 et 03 février 2004
- Colloque. Dijon. Rencontre d'architecture. « Comment faire de l'aménagement urbain durable ». 08 avril 2004.

- Colloque. Ecole d'architecture de Saint-Etienne. « Troisième rencontre de l'architecture. Architecture et développement durable ». Thème : éco-construction, l'architecture citoyenne, une politique architecturale. Avec François Duval, Max Rolland, Jocelyne Duvert, Christian Brodhag, Olivier Sidler, Philippe Madec, Gilles Perraudin, Dominique Gauzin Muller, Jurgen Hartwig, Dominique Alba et autre. 08 et 09 novembre 2004.
- Exposition. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « 40 années d'architecture économe en énergie en Languedoc Roussillon ». Dites solaire dans les années 1970, bioclimatique dans les années 1980 et aujourd'hui durable. Commissariat : Georges Wursteisen.
- Exposition. Chambéry. CAUE 73. A la Chapelle Vaugelas. « Une provocation constructive : architecture et développement durable dans le Vorarlberg. Du 07 au 17 janvier.
- Exposition. Grenoble. Chambéry. CAUE 73. A la Chapelle Vaugelas. « Une provocation constructive : architecture et développement durable dans le Vorarlberg. Du 18 février au 20 mars 2004
- Exposition. Nantes. CAUE « Architecture, bois et développement durable. » du 19 mars au 15 mai 2004.
- Exposition. Ecole de Commerce de Saint-Etienne. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Du 08 au 09 novembre. 2004.
- Formation. CSTB. « Urbanisme et développement durable ». courant 2004.
- Formation. L'URCAUE. « Leçons d'architecture durable dans le Voralberg ». Voyage de formation continue avec Dominique Gauzin Muller et Gilles Garby. 30 juin au 04 juillet 2004.
- Formation. Pole formation continu en Languedoc-Roussillon. « Les politiques d'urbanisme à l'épreuve du développement durable »
- Formation. ESA. « Qualité environnementale dans les projets de développement durable des territoires ». 2800 euros.
- Concours. Groupe Hocim. « Construction durable ». 2004.
- Exposition. Nantes. CAUE « Architecture, bois et développement durable. » du 19 mars au 15 mai 2004.
- Colloque. Grand ateliers de l'Ile d'Abeau. « Bois et fibres végétales ». Du 11 au 16 octobre.
- Conférence. Ecole d'architecture de Lille. « La forêt suspendue » par Philippe Leduc. 03 février 2004.
- Conférence. Centre méridionale de l'architecture et de la Ville de Toulouse. « L'air, l'eau, l'assainissement : quelle ville pour demain ? ». 21 novembre 2004.
- Conférence. Carrousell du Louvre. « Ruralité et modernité » par Philippe Madec. 04 novembre 2004.
- Colloque. Institut d'urbanisme de Grenoble. « La ville nature contemporaine : quelle réalité, quel projet ? » avec Yves Chals, Attilia Peanon, Augustin Berque, Bernardo secchi, Michel Courajoud.
- Colloque. Institut d'uranisme de Grenoble. « La ville nature contemporaine : quelle réalité, quel projet ? » avec Y. Chalas. 5 et 6 février.
- Colloque. Grand ateliers de l'Ile d'Abeau. « Bois et fibres végétales ». Du 11 au 16 octobre.
- Exposition. « Arbres remarquable ». CAUE Angers. Jusqu'au 18 janvier 2004.
- Exposition. Vassivière en Limousin. « Brainstorming, topographie de la morale ». Exposition collective sur les rapports que les individus ou les sociétés entretiennent avec leur environnement. Avec Alain Bublex, Andreas Gursky, Pierre Huyghe, Fabrice Hybert, Thomas Ruff, James Turell. Centre national d'art et du paysage.
- Radio. Métropolitain. « Quitter la ville ? » Par Gilles Clément. 04 décembre 2004.
- Colloque. Arbresle. Les rencontres thomas More. « Milieu : polysémie d'un notion ». Animé par Christophe Carraud avec Thierry Pacquot et Chris Younes.
- Exposition. Centre méridionale de l'architecture et de la ville. « La foret vu d'en haut toute de rouge revêtue ». du 02 au 21 février 2004.
- Conférence. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « Architecture et climat » par A. De Herde. 08 janvier 2004.
- Conférence. Ecole d'architecture de Strasbourg. « spoiled Climate » par François Roche. 20 février 2004.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Acclimatation de la ville, mémoire et perspective ». par Jean-Pierre Peneau. 29 avril 2004.
- Conférence. Maison e l'architecture de Grenoble. « Aller vers ou lutter contre, l'architecture face au climat ». Avec Martin Vanier, géographe, Jean-Olivier Majastre sociologue et les architecte Christian Hauvette et Jean-Philippe Charon. 04 mai.

- Conférence. VIF. Le CAUE Organise. « Construire et aménager avec le Climat ». 25 mai 2004.
- Exposition. Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux. « 40 années d'architecture économe en énergie en Languedoc Roussillon ». Dites solaire dans les années 1970, bioclimatique dans les années 1980 et aujourd'hui durable. Commissariat : Georges Wursteisen.
- Exposition. Vassivière en Limousin. « Climats. Cyclotymie des paysages ». Du 10 juillet au 10 octobre 2004.

2005

- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Tout est paysage ». Par Lucien Kroll. 13 janvier 2005.
- Conférence. Metz. Maison de l'architecture de Lorraine. « Architecture et intégration dans le site ». 25 janvier 2005.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Glenn Murcutt » par Françoise Fromonot. 07 février 2005.
- Conférence. ENSA Montpellier. « Glenn Murcutt, construire le paysage ». Par Françoise Fromonot. 06 décembre 2005. Colloque. Louvain-la-Neuve. « Intégration-désintégration. L'architecture et son contexte ». A l'ocassion de la sortie de l'ouvrage éponyme d'Anne Norman. Avec Lucien Kroll et autre. 10 décembre 2005.
- Exposition. Cité de l'architecture. Porte dorée. « Milieux. Patrick Berger architecte ». exposition dont l'ambition est de mettre en perspective la notion de milieu.Explorant différents états naturels et construits, urbains et péri-urbains, les 24 projets et réalisations sont présentés en trois volets : « la ville-région et son milieu », « l'architecture et les éléments naturels » et « Les figures d'espace et les valeurs d'usage ». Du 09 mars au 15 mai 2005
- Conférence. ENSA Montpellier. « Glenn Murcutt, construire le paysage ». Par Françoise Fromonot. 06 décembre 2005.
- Conférence. «Cité de sciences et de l'industrie. « Habiter la mer ». Par Jacques Rougerie. 08 mars 2005.
- Colloque. CAUE. Bobigny. « Les espaces naturels en Seine-Saint Denis. Continuité et ruptures ». 19 avril 2005.
- Colloque. Musée des Beaux-arts de Nancy. « La nature citadine : promenades urbaines et villégiature au siècle des Lumières ». Du 24 au 26 juin 2005.
- Colloque. Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau. « La conception et les risques majeurs » Stratégies générales de la prévention des risques naturels, gestion des risques et vulnérabilité des territoires. 01 et 02 décembre 2005.
- Colloque. CAUE Creteil. « Gestion et formes du végétal dans l'espace public urbain ». 15 décembre 2005.
- Exposition. Maison de l'architecture de Bordeaux. « Michel Desvigne, Nature intermédiaires ». Jusqu'au 30 octobre 2005.
- Exposition. Maison de l'architecture de Bordeaux. « Patrick Bouchain. Fait main, la matière et la manière ». Du 23 au 30 octobre 2005.
- Conférence. ENSA Montpellier. « Glenn Murcutt, construire le paysage ». Par Françoise Fromonot. 06 décembre 2005.
- Exposition. Triennale de Milan. « La vision d'Emilio Ambasz. Nature et architecture réconciliées ». Jusqu'au 24 juillet 2005.
- Conférence. ENSA Rennes. « Faire de l'architecture en construisant ». Par Patrick Bouchain. 12 janvier Conférence. ESA. « Art et environnement pour une alteresthétique » par Guy Tortosa. 16 mai 2005
- Colloque ? Montpeller. « Comme en ville. Mutations urbaines et nouvelles pratiques d'éducation à l'environnement ». 19 novembre 2005.
- Colloque. ENSA Grenoble. « de l'environnement au développement durable. ». Dans le cadre de la préfiguration de la biennale de l'habitat durable » avec Pierre Mahey, Yann Nussaume, Jean-Pierre Campredon. 10 novembre 2005.
- Conférence. Hyère. « Paysage littoral et développement équilibré des territoires par une gestion intégrée des zones cotières, un enjeu pour demain. ». Avec Doile Jacquemin. 12 mars 2005.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Glenn Murcutt » par Françoise Fromonot. 07 février 2005.
- Conférence. Centre culturel Suisse. « Architecture, climat et développement durable ». par Vivianne Keller. 14 avril 2005.

- Conférence. ESA. Conférence d'Hans Walter Müller.
- Exposition. Bourges. « Philippe Rahm. Décosterd & Rahm, associés. ». « Nous avons été là une éternité de fois et toutes choses avec nous. Mercredi 19 janvier 2005, 19h13 '33. ». Du 20 janvier au 19 mars 2005.
- Exposition. Frac Centre Orléans. « Philippe Rahm. Décosterd et Rahm, associés. ». Du 22 janviers 2005 au 30 avril 2005.
- Exposition. Center Culturel Suisse. « Architecture invisible, Philippe Rahm ». Du 12 au 15 mars 2005.
- Exposition. Centre culturel Suisse. « Architecture invisible, Philippe Rahm ». 15 mai 2005.
- Conférence. Brest. « Jardinons la ville ensemble pour mieux la vivre ». Par Eric. Prédine. 01 mars 2005.
- Conférence. Promenade urbaine. « L'histoire de la ville au traver du végétal. Une promenade à vélo à Sainte Geneviève-des-bois (91) ». 17 avril 2005.
- Conférence. Ecole d'architecture de Marseille. « Construction végétales » par Edouard François. 31 mars 2005.
- Conférence. Institut finlandais. « Autour d'Helsinki et de Sénart, l'écologie urbaine et les déplacements ». Avec Mikael Sundman, Olli-Pekka Poutanen, François Turot et Marc Armeengaud. 29 novembre 2005.
- Colloque. Musée des Beaux-art de Nancy. « La nature citadine : promenades urbaines et villégiature au siècle des Lumières ». Du 24 au 26 juin 2005.
- Colloque Angers. Maison de l'architecture des territoires et du paysage. « Architecture / parysage : allaince ou relation conte nautre ? ». Avec Dominique Amouroux, Laurent DEvisme, Jean-Louis Violeau, Soline Nivet, Duncan Lewis. 14 octobre 2005.
- Média. France Culture. Métropolitain. « Le développement urbain soutenable ». Thierry Paquot et Nicole Mathieu.
- Conférence. Plateforme à Grenoble. « PLU et HQE architecturale et urbaine ». Avec Pierre Kermen et Laurent Gaillard et l'agence locale d'énergie. 06 avril 2005.
- Formation. Pôle atlantique de formation continue. « Architecture, développement durable et processus HQE ». 7*2 à 3 jours et un voyage. 2 950 euros. A partir des08 et 09 décembre 2005
- Formation. La Haute qualité environnementale de l'architecture et des territoires méditerranéens propose avec le CAUE Hérault. « L'éco-gestion des énergies et de l'eau ».. 18 et 19 janvier 2004.
- Formation. La Haute qualité environnementale de l'architecture et des territoires méditerranéens propose avec le CAUE Hérault. « Ambiance et confort interieurs ». 15 et 16 février 2004.
- Formation. « La haute qualité environnementale (HQE) » avec l'agence local de l'agglomération lyonnaise pour l'énergie (ALE). Février-décembre 2005.
- Formation. ENSA Marseille-Luminy. « Formation en haute Qualité environnementale en régions méditerranéennes ». 2 287 euros. 2005
- Conférence. SFA. « Le bois dans la préhistoire (Age de pierre, âge de bronze, âge de fer). ». Par Roland Schweitzer. Cycle « le bois dans l'art de bâtir de la préhistoire à nos jours ». 19 janvier 2005.
- Conférence. SFA. « Le bois dans l'architecture contemporaine : Europe, USA, Brésil, Japon ». Par Roland Schweitzer. 20 juillet 2005.
- Colloque. Cercle Suedois. « Pourquoi construire en bois ». 09 décembre 2005.
- Exposition. Maison de l'architecture des territoires et du paysage. « Architecture bois et développement durable en Pays de la Loire ». 43 réalisations. Du 11 juillet au 30 aout 2005.
- Exposition. Parc des expositions d'Anger. « Le salon Maison bois construction ». Du 30 septembre au 03 octobre 2005.
- Conférence. Maison de l'architecture de Besançon. « Concept Office ou le laboratoire virtuel d'expérimentation de nouveaux concepts de travail à la fois architecturaux et énergétiques ». Avec l'agence Jacques Ferrier. 05 avril 2005.
- Conférence. Rennes. Maison du Champ de Mars. « Quelle énergie pour notre siècle ». Par Pierre Radanne, ancien président de l'Ademe. 05 octobre 2005.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « Rencontre publiques avec le Club qualité 35 ». Dans le cadre de l'exposition « Energies chèr(i)es ». 10 novembre 2005.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « Quelles énergies demain pour l'habitat ». Dans le cadre de l'exposition « Energies chèr(i)es ». 17 novembre 2005.

- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « quels matériaux de construction et d'isolation pour demain ? ». Dans le cadre de l'exposition « Energies chèr(i)es ». 01 décembre 2005.
- Exposition. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « Energie et ville durable : comment contribuer à Rennes aux engagements de Kyoto. ». Les liens entre les comportements en matière de choix et de consommation d'énergie et l'effet de serre, la pollution de l'air et l'épuisement des ressources dans l'habitat, les déplacement, l'organisation et la gestion de la ville ».
- Formation. Conservatoire international des parcs et jardins et du paysage. « Les éoliennes dans le paysage ». 12 et 13 mars 2005.
- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-La-Villette. « Durabilité, précaution, responsabilité ». Par Françis Guery (philosophe). 20 janvier 2005.
- Conférence. ENSA Nancy. Organisé par l'école du Louvre. « Architecture contemporaine et développement durable dans le Vorarlberg ». Par Dominique Gauzin-Muller. 19 janvier 2005.
- Conférence. ENSA Strasbourg. CAUE. « Conditions d'une architecture et d'un développement durable ? ». 25 février 2005.
- Conférence. Cité de l'architecture. Porte dorée. « Villes et développement durable : l'urgence de penser et d'agir ». 24 mars 2005, dans le cadre de l'exposition « Métamorphoses durables ».
- Conférence. Cité de l'architecture. Porte dorée. « Projet ou le rôle de l'architecture dans la pensée du développement durable ». 11 mai 2005, dans le cadre de l'exposition « Métamorphoses durables ».
- Conférence. Cité de l'architecture. Porte dorée. « Villes et développement durable : l'urgence de penser et d'agir ». 24 mars 2005, dans le cadre de l'exposition « Métamorphoses
- Conférence. Centre culturel Suisse. « Architecture, climat et développement durable ». par Vivianne Keller. 14 avril 2005.
- Conférence. CAUE Cergy Pontoise. « Les échelles du développement durable : un équipement, un territoire ». Le lycée Maryse-Bastié à Limoges. Avec Christian Binetruy et Franck Bouttet architecte. 13 avril 2005.
- Conférence. CAUE de Laval. « « Une provocation constructive : architecture et developpement durable au Vorarlberg ». Avec Jean-Yves Riault et Marika Frenette sur l'utilisation du bois et ses techniques dans l'architecture. 07 avril 2005.
- Conférence. ENSA Versailles. « Manège numéro 10 : développement durable, utopie et nécessité ». Avec Didier Courbot, Anne-Marie Ducroux, Philippe Madec et Catherine Pierre. 22 novembre 2005.
- Conférence. Marison de l'architecture de Besançon. « Architecture et développement durable ». Dans le cadre des 4e rencontre « la démarche de l'habitat 25 ». Avec Frédéric Pothin et Michel Cottet 'Fédération Nature et environnement). 23 novembre 2005.
- Conférence. Toulouse. Centre Méridionale de l'architecture et de la ville. « AZF, 4 ans après, quelles conséquences sur le développement durable ». 08 novembre 2005.
- Conférence. Brest. Cours publique « Lumière sur la ville ». « ville, architecture et développement durable ». 06 décembre 2005
- Conférence. Café patrimoine et architectures. Montpellier. « Développement durable, un enjeu pour la génération montante ? ». 14 décembre 2005.
- Colloque. Sorbonne, Université Paris 1. « Techniques durables pour le renouvellement urbain ». « Les dispositifs de maitrise de l'énergie dans les interventions urbains : comment les choix et les arbitrages s'opèrent-ils ? ». Organisé par le GIS. 10 mars 2005.
- Colloque. Sorbonne, université Paris 1. « Techniques durables pour le renouvellement urbain ». Par Taoufik Souami. 10 mars 2005.
- Colloque. Brest. « Ecologie de l'habitat ancien ». Aspect techniques, de santé et de formation ; responsabilité juridique de l'ensemble des acteurs concernés par le fonctionnement, ka gestion, la réhabilitation du bâti ancien. 24 et 25 mars 2005.
- Colloque. Reims. « La HQE, instrument du développement durable ». 10 et 11 mars 2005.
- Colloque. Paris-La-Défense. « Le principe de développement durable : approche juridique dans le cadre d'opération d'aménagement ». 06 avril 2005.
- Colloque. CAUE Val d'Oise. CAUE. « Habitat durable ». Du 18 mai au 10 juin 2005
- Colloque. Ecole nationale des ponts et chaussées. « Fabriquer la ville durable au croisement de la recherche et de l'action. Avec Larence Tubina, Paul Koch, Claude Nahon. 22 et 23 juin 2005.

- Colloque. CAUE Anse. « Développement durable et aménagement, quelle responsabilité pour les élus ». Dans le cadre de la semaine du développement durable. 30 mai 2005.
- Colloque. Nancy. Musée des Beaux-arts. « La nature citadine : promenade urbaines et villégiature au siècle des Lumières ». Du 24 au 26 juin 2005.
- Colloque. Montpellier. CAUE. « Habiter sans d'étaler ». Le sud de la France est confronté à la production de paysages urbains indifférenciés et sans qualité consommant espace et énergie. 25 octobre 2005.
- Colloque. Maison de l'architecture. Le plan urbanisme construction architecture. « Villa urbaine durable. Premiers enseignements et perspectives ». Appel à proposition lancé en 2001 visant à promouvoir un habitat alliant qualité d'usage, insertion urbaine, mixité sociale et architecture durable. Michel Allex, Jacotte Bobroff, Thierru Barbier et autre.
- Colloque. Montpellier. CAUE. « Habiter sans s'étaler. Vers un nouvel habitat. Enjeu des prochaines décennies ». Cherche à sensibiliser élus et professionnels de l'aménagement à cette problématique et aux nouvelles typologies plus écologiques. 25 octobre 2005.
- Colloque. ENSA Grenoble. « De l'environnement au développement durable. ». Dans le cadre de la préfiguration de la biennale de l'habitat durable » avec Pierre Mahey, Yann Nussaume, Jean-Pierre Campredon. 10 novembre 2005.
- Colloque Ollioules. CAUE. « Le développement durable ». La prise en compte de l'environnement dans les documents d'urbanisme, la mise en œuvre du développement durable dans les actions d'aménagement du territoire. 16 décembre 2005.
- Exposition. ENSA Nancy. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Du 05 au 25 janvier 2005.
- Exposition. IFA. « Métamorphoses durable ». Commissariat Françoise Hélène Jourda. 09 mars au 15 mai (reprise de Biennale de Venise). Jeu prospectif pour un projet de ville durable (2014-2034-2064), « métamorphose durable » veut témoigner sous une nouvelle forme d'exposition-debat des transformations considérables que doivent subir les villes pour remplir les conditions d'un développement durable.
- Exposition. Pavillon de l'Arsenal. « Les nouveaux Paris. La ville et ses possibles ». Les possibilités d'évolution de Paris au regard des enjeux du développement durable et des nouvelles pratiques citadine ». Jusqu'au 21 aout 2005.
- Exposition. Lempdes. « L'architecture bois…comme une évidence ». 31 juillet 2005.
- Exposition. Nantes Métropole. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Jusqu'au 24 juin 2005.
- Exposition. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « Energie et ville durable : comment contribuer à Rennes aux engagements de Kyoto. ». Les liens entre les comportements en matière de choix et de consommation d'énergie et l'effet de serre, la pollution de l'air et l'épuisement des ressources dans l'habitat, les déplacement, l'organisation et la gestion de la ville ».
- Exposition. Musée d'architecture de Munich. « Frei Otto ». Jusqu'au 28 aout 2005.
- Exposition. Vienne. Archikturzentrum Wien. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Du 30 juin au 29 aout 2005.
- Exposition. Maison de l'architecture de Marseille. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Jusqu'au 10 octobre 2005.
- Exposition. Centre Méridional de l'architecture et de la ville. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». Du 03 décembre 2005 au 02 janvier 2006.

- Formation. L'ENSA Lille. « Architecture, territoire et développement durable ». 2 jours par semaine en octobre 2005. 900 euros.
- Formation. Pôle formation continue de Languedoc Roussillon. « Management environnemental pour l'architecture et le développement durable des territoires méditerranéens ». 10 sessions de deux ou trois jours. 2500 ou 1900 euros. Fin 2005.

- Concours. Prix Philippe Rotthier 2005 (liée à la question de l'écologie). 15 avril 2005.
- Concours. L'observatoire des énergies renouvelables. 10e Edition du concours « Habitat solaire habitat d'aujourd'hui ». vise à récompenser des réalisations remarquables dans trois catégories : maisons individuelles, habitat collectif, tertiaire. 15 septembre 2005.
- Média. Radio. France Culture. Métropolitain. « Ville française, ville durable ». 09 avril 2005.
- Média. France Culture. Métropolitain. « Le développement urbain soutenable ». Thierry Paquot et Nicole Mathieu.

2006

- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Souci de la nature, écologie du paysage, éthique environnementale ». 24 octobre 2006.
- Conférence. École d'architecture de Paris-Belleville. « Sustainability climate and bio-architecture ». 21 décembre 2006.
- Colloque. CAUE Créteil. « L'énergie solaire : aspects techniques et application en Île-de-France ». 27 juin 2006.
- Exposition. Catalogue, Béziers. « Harmoniques solaires ». jusqu'au 15 septembre 2006.
- Colloque. Lycée agricole régional d'Hyères. « Climat, climatisme et acclimatation ». 29 et 30 septembre 2006.
- Formation. Institut national de l'énergie solaire. « Soleil et discours architectural. Principe, outils, expériences internationales ». du 16 au 18 octobre 2006.
- Formation. Institut national de l'énergie solaire. « Le soleil en habitat collectif. Eau chaude solaire ». 14 novembre 2006.
- Formation. Institut national de l'énergie solaire. « Confort d'été et climatisation solaire dans les bâtiments tertiaires ». 16 et 17 novembre 2006.
- Exposition. Centre canadien d'architecture, Montréal. « Cornelia Hahn Oberlander : paysages écologiques ». du 11 mai au 30 juillet 2006
- Exposition. Venise. « 10ème Biennale d'architecture de Venise : Villes, architecture et société », pavillon français « Métavilla » conçu par Bouchain, Kroll, Onfray, collectif EXYZT… du 10 septembre au 19 novembre 2006.
- Exposition. Cité des Sciences et de l'Industrie. « Bâtir écologique ». du 1er au 3 décembre 2006.
- Exposition. École d'architecture de Nancy. « Made in Germany. Architecture + Écologie ». jusqu'au 24 novembre 2006.
-
- Radio. Métropolitains. « Y a-t-il une sociologie de l'environnement ? ». le 1er mars 2006
-
- Cinéma. Maison de l'architecture de l'Isère, Grenoble. « Images et transformation : tout se transforme… ». 29 mars 2006.
- Conférence. École d'architecture de Nancy. « Entre l'abstraction et la nature : l'architecture espagnole ». le 30 mai 2006.
- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Souci de la nature, écologie du paysage, éthique environnementale ». 24 octobre 2006.
- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Les éthiques de l'environnement, entre nature et technique ». 28 novembre 2006.
- Exposition. Espace EDF Electra. « L'eau, source d'architecture ». jusqu'au 29 octobre 2006.
- Exposition. Espace EDF Electra. « Bourses des Jeunes Architectes de la Fondation EDF, 2004 ». jusqu'au 29 octobre 2006.
- Conférence. Maison de l'architecture, Besançon. « Les approches de la qualité architecturale et environnementale ». 30 novembre 2006.
- Formation. ENSA Lyon. « L'architecture à haute qualité environnementale » avec l'Agence locale pour l'énergie. 10 sessions de 3 à 5 jours
- Concours. CAUE 75. « Habiter Paris. Logement, densité, qualité environnementale ». 1 décembre 2006
- Conférence. École d'architecture de Nancy. « Structures en bois ». 24 janvier 2006.
- Conférence. École d'architecture et de paysage de Lille. « Le bois, l'architecture et le développement durable ». 23 mars 2006.
- Conférence. École d'architecture et de paysage de Lille. « Le bois, l'architecture et le développement durable ». 23 mars 2006.
- Conférence. Mairie du 12ème arrondissement, Paris. « Le *Paris* des économies d'énergies : le bois, énergie et matériau d'avenir ? ». 26 avril 2006
- Conférence. École d'architecture et du paysage, Bordeaux. « Constructions écologiques en paille ». 2 mai 2006.
- Conférence. Plate-forme, Grenoble. « La construction bois ». 11 mai 2006
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Penser global, agir local. L'aménagement durable, de l'Île-de-France à l'Europe ». 30 mai 2006.
- Conférence. Terre vivante, Mens. « Construire, rénover et aménager avec le bois » dans le cadre du cycle « Les samedis de l'habitat écologique ». 24 juin 2006.

- Conférence. Terre vivante, Mens. « La paille, un matériau d'avenir » dans le cadre du cycle « Les samedis de l'habitat écologique ». 26 août 2006.
- Conférence. Terre vivante, Mens. « «Se chauffer avec les énergies renouvelables » dans le cadre du cycle « Les samedis de l'habitat écologique ». 30 septembre 2006.
- Conférence. Partout en France. « Énergies renouvelables : rendez-vous avec les pionniers ! », organisé par le Comité de liaison énergies renouvelables (CLER). 14 et 15 octobre 2006.
- Conférence. Musée des Arts et Métiers. « La maison économe ». jusqu'au 5 novembre 2006.
- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Les matériaux naturels du futur » avec Gilles Perraudin. 21 novembre 2006.
- Colloque. Alpexpo, Grenoble. « Salon européen du bois ». du 6 au 9 avril 2006.
- Exposition. Plate-forme, Grenoble. « Au fil du bois ». du 12 avril au 27 mai 2006.
- Exposition. Scène nationale Le Channel, Calais. « Le bois, une leçon de choses », travaux de Patrick Bouchain. 2 juin 2006.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Architecture bois en Europe ». jusqu'au 23 mai 2006.
- Exposition. Maison de l'architecture, Reims. « Architecture & bois en Champagne-Ardenne ». jusqu'au 28 février 2006.
- Exposition. Berne, Suisse. « Neue Horizontes, pool d'idées bois 21 ». du 25 octobre au 4 novembre 2006.
- Colloque. Parc naturel régional des marais du Cotentin et du Bessin, Isigny-sur-Mer. « L'architecture en bauge en Europe. Archéologie, histoire et devenir d'une technique de terre crue ». du 12 au 14 octobre 2006.
- Colloque. Parc Floral. « Osez construire en bois ». 24 novembre 2006.
- Formation. CRATERRE. « Construction en Terre ». du 16 au 31 octobre 2006.
- Concours international. Bamboo Technologies. « Construire en bambou ». Date limite d'inscription : 31 décembre 2006
- Formation. Matériaux selon Matério. « Le bois ». 28 et 29 novembre 2006.
- Concours. Région Centre. « Maisons en bois ». du 28 février au 12 juin 2006.
- Conférence. Maison de l'Architecture en Île-de-France, Paris. « La tribunes des enseignants » par Françoise-Hélène Jourda. 24 avril 2006.
- Conférence. Plate-forme, Grenoble. « Le double enjeu de l'isolation par l'extérieur : une nouvelle esthétique, une forte économie d'énergie ». 26 avril 2006
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « Visites d'installations utilisant des énergies renouvelables (patrimoine de la Ville de Rennes) » dans le cadre du cycle « Énergies chèr(i)es ». 2 juin 2006.
- Conférence. Terre vivante, Mens. « La rénovation écologique » dans le cadre du cycle « Les samedis de l'habitat écologique ». 29 juillet 2006.
- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Sans nucléaire ni énergie fossile : une révolution urbaine » avec Alain Lipietz. 7 novembre 2006
- Conférence. CAUE 57. « La route des énergies renouvelables ». 27 octobre 2006..
- Colloque. Communauté urbaine de Dunkerque. « 7èmes Assises nationales de l'énergie ». du 24 au 26 janvier 2006.
- Exposition. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « Énergies chèr(i)es : agir à Rennes contre l'effet de serre ». jusqu'au 11 mars 2006. Prolongée jusqu'au 14 juin 2006.
- Exposition. Plate-forme, Grenoble. « Des immeubles au soleil ! Exemples de rénovation énergétique de bâtiments existants ». du 15 mars au 15 avril 2006.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Architecture bois en Europe ». jusqu'au 23 mai 2006.
- Exposition. Maison folie de Wazemmes, Lille. « La maison de l'énergie vitale ». du 14 octobre 2006 au 14 janvier 2007.
- Concours. Université de Technologie de Lisbonne. « Utilisation de la photovoltaïque en milieu urbain ». jusqu'au 15 juillet 2006.
- Conférence. Maison de l'architecture, Amiens. « Architecture et développement durable » par Jacques Ferrier. 9 mars 2006.
- Conférence. Centre méridional de l'architecture et de la ville. « Mixité sociale et développement durable : quelle architecture pour l'habitat collectif ? ». 8 mars 2006
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Normandie, Val-de-Reuil. « Architecture et développement durable ». 30 mars 2006.

- Conférence. École d'architecture et de paysage de Lille. « Le bois, l'architecture et le développement durable ». 23 mars 2006.
- Conférence. École d'architecture de Paris-La Ville. « Habitat durable en Inde : approches et pratiques ». 25 et 26 avril 2006.
- Conférence. CAUE, Cergy-Pontoise. « Le jardin écologique du Moulin de la Couleuvre ». 3 juin 2006.
- Conférence. Maison de l'architecture de Franche-Comté, Besançon. « Méthodes pour l'évaluation des projets dans une approche de développement durable ». 29 mai 2006.
- Conférence. École d'architecture de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée. « Défis environnementaux, écologie, développement durable : les nouveaux territoires de l'architecture ». 17 octobre 2006.
- Conférence. CAUE Rodez. « Journée départementale élu/architecte » sur le thème du développement durable. 25 octobre 2006.
- Conférence. Palais de Chaillot. « Centre de la Mer et du Développement durable, projet d'aménagement du port du Havre ». 25 octobre 2006.
- Conférence. Maison de l'architecture en Île-de-France. « Lycées, architecture et développement durable ». 5 décembre 2006.
- Conférence. École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée. « L'aménagement 'durable' d'un territoire communal ». 5 décembre 2006.
- Colloque. Lyon. « Global City. Construire la ville durable ». du 17 au 19 mai 2006.
- Colloque. École d'Architecture de Nancy. « Enseigner l'architecture et l'urbanisme à l'ère du développement durable. Rencontre pédagogique ». 18 mai 2006.
- Colloque. CAUE, Évry. « Les quartiers durables ? Prévoir et anticiper ». 8 juin 2006.
- Colloque. Maison de l'éducation permanente, Lille. « Du rêve écologique et culturel à la réalisation de la ville durable ». du 29 mai au 4 juin 2006
- Colloque. École d'architecture, Saint-Étienne. « Semaine de l'écologie et du développement durable ». 29 mai au 3 juin 2006.
- Colloque. Maison départementale de l'habitat, CAUE Évry. « Les quartiers durables ? Ressources naturelles et aménagement ». 29 juin 2006
- Colloque. École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée. « Défis environnementaux… : les nouveaux territoires de l'architecture ». décembre 2006.
- Colloque. École d'architecture de la ville et des territoires Marne-la-Vallée. « La ville durable sera-t-elle dense ? ». 8 décembre 2006.
- Colloque. Plan urbanisme construction architecture, Grenoble. « Quartiers durables, pour une ville viable ». 7 et 8 décembre 2006.
- Exposition. Forum d'urbanisme et d'architecture de Nice. « Le PADD. Projet d'aménagement de développement durable ». du 20 janvier au 18 février 2006.
- Exposition. CAUE Rodez. « Une provocation constructive, architecture et développement durable au Vorarlberg ». Du 9 au 25 janvier 2006.
- Exposition. Fondation pour l'architecture / CIVA, Bruxelles. « Alter architecture ». jusqu'au 31 mars 2006.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Une provocation constructive. Architecture et développement durable au Vorarlberg ». du 3 au 17 mars 2006.
- Exposition. Place de Verdun, Grenoble. « Maison du développement durable » avec la Fondation Nicolas Hulot. du 16 mars au 1er avril 2006.
- Exposition. École d'architecture de Grenoble. « Réemploi – relation ». du 6 au 21 avril 2006.
- Exposition. Maison d'architecture de l'Isère, Grenoble. « Architecture et transformation. Tout se transforme ». du 15 mars au 21 avril 2006.
- Formation. Paris. « Aménagement et architecture durable ». 3jours par mois, de mai à octobre 2006.
- Formation. CAUE 57. « Le développement durable en milieu rural – Luxembourg ». 17 novembre 2006.
- Formation. Écosphère. « Paris : Aménagement et architecture durable, méthodes et techniques ». à partir de janvier 2007.
- Concours. Mondial Living Steel. « Logement durable. 2ème concours international ». Inscriptions avant le 12 janvier 2007.
-
- Appels à propositions. Organisé par le PUCA. « Villa urbaine Durable – VUD² », thème : Pour un habitat urbain, mixte et écologique. Dossiers à déposer avant le 30 juin 2006.
-

- Voyage. Proposé par l'URCAUE des Pays de Loire. En Angleterre. « Architecture et développement durable ». du 23 au 27 avril 2006

2007

- Conférence. CAUE Alpes-Maritimes, Nice. « L'eau, gérer la pénurie » avec David Bonnotte, Mr Hennique. 23 novembre 2007.
- Conférence. Centre méridional de l'architecture et de la ville. Toulouse. « Construire et habiter naturellement ! ». Par Patrick Hernandez. 16 janvier 2007.
- Exposition. Musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires. Yverdon, Suisse. « Archiborescence. Architecture organique et visions utopiques ». De Luc Schuiten. Jusqu'au 11 mars 2007
- Exposition. Maison du Limousin, Paris. « Vassivière, territoire d'écologie humaniste ». Jusqu'au 21 avril 2007. Comm. Gilles Clément, Coloco, SYMIVA.
- Exposition. Ecole d'architecture de Grenoble. « Made in Germany. Architecture + écologie ». Architecture contemporaine en Allemagne. Projets de Banz+Riecks, Rolf Disch, D'Inka+Scheible, Herzog+Partner. Du 12 mars au 27 avril 2007.
- Exposition. Museum für Gestaltung, Zurich. « Nature Design. De l'inspiration à l'innovation ». Jusqu'au 2 décembre 2007.
- Conférence. CAUE Lille. « Made in Germany / Made in France : architecture + écologie = nouvelles créativités ? ». 8 et 20 février 2007.
- Exposition. Galerie d'architecture, Paris. « Nouvelles écologies urbaines » (sur le processus créatif de l'agence hollandaise S333). Du 10 mars au 13 avril 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Les apports solaires en architecture ». Jérôme Henriot. 3 décembre 2007.
- Conférence. Académie d'architecture. « On remet le couvert ». Françoise-Hélène Jourda, Philippe Madec et Dominique Gauzin-Müller. 20 décembre 2007.
- Colloque / Cycle de conférences. Centre scientifique et technique du bâtiment. « Architecture et effet de serre. Vers une architecture de bio-logiques ». 2007
- Colloque. Conseil général de l'Hérault, Montpellier. « Habiter sans s'étaler 3 ». par le CAUE. 4 décembre 2007. Rencontre axée sur la qualité environnementale de l'habitat, et en particulier sur la production de logements bioclimatiques et innovants en Méditerranée.
- Colloque. Ecole d'architecture de Paris-Belleville. « Climats et saisons de la ville ». Avec Martin de la soudière et Martine Tabeaud. 23 octobre 2007
- Colloque. Objectif Science, Saint-Anthème. « Approche scientifique de l'architecture bioclimatique ». Du 13 au 15 décembre 2007.
- Exposition. Centre canadien d'architecture. Montréal. « Gilles clément et Philippe Rahm. Environnement : mode d'emploi ». Deux approches prenant en compte les effets des éléments invisibles (climat…) sur notre perception des paysages et de l'architecture. Jusqu'au 24 avril 2007.
- Exposition. Frac Centre, Orléans. « laN+. Nouvelle écologie des systèmes vivants ». Jusqu'au 6 mai 2007.
- Concours. Chambre technique de Grèce et programme de l'UIA. « Architecture bioclimatique et sources d'énergies renouvelables au service des populations sinistrées, après des destructions naturelles… » : conception innovante d'abris et de structures d'accueil d'urgence. Inscrit. Avant le 31 janvier 2007.
- Concours. Observatoire des énergies renouvelables (Observ'er). « Habitat solaire habitat d'aujourd'hui ». Avant le 15 septembre 2007.
- Conférence. Sénat, Paris. « Durées de vie et coût global ». Performances d'exploitation d'un bâtiment, dans les domaines de l'environnement et de l'énergie. 12 mars 2007. Org par le CSTB
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne. « Environnement et architecture : à quelles échelles ? ». Michel Desvigne. 17 avril 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-Belleville. « Structures bois et logique environnementale ». Jean-Luc Sandoz. 13 décembre 2007.
- Colloque. Institut National d'histoire de l'Art. « L'expérience du ministère de l'Environnement et du cadre de vie (1978-1981). Sous la dir. De Michel d'Ornano. 15 février 2007.
- Colloque / cycle. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne. « Défis environnementaux : les nouveaux territoires de l'architecture ». 2007

- Colloque. Conseil général de l'Hérault, Montpellier. « Habiter sans s'étaler 3 ». par le CAUE. 4 décembre 2007. Rencontre axée sur la qualité environnementale de l'habitat, et en particulier sur la production de logements bioclimatiques et innovants en Méditerranée.
- Exposition. CAUE du Bas-Rhin. Strasbourg. « Made in Germany : architecture et écologie ». Architecture contemporaine en Allemagne. Projets de Banz+Riecks, Rolf Disch, D'Inka+Scheible, Herzog+Partner. Jusqu'au 26 janvier 2007.
- Exposition. Pavillon de l'Arsenal. « Habiter Paris. Logement, densité, qualité environnementale ». réponse au concours d'idées du CAUE 75. Jusqu'au 20 mai 2007.
- Conférence. Maison de l'Architecture IDF. Paris. « Atelier technique CNDB : construire et transformer avec le bois. Surélévation et extension ». 31 janvier 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne. « Matière, invention, recyclage ». 3 avril 2007 2007.
- Conférence. Pavillon de l'Arsenal, Paris. « Quels matériaux pour demain ? ». avec Quentin Hirsinger (matério), Patrick Jouin designer et Françoise-Hélène Jourda. 10 mai 2007.
- Conférence. Comité national pour le développement du bois (Rouen, Besançon, Dijon, Nancy, Colmar, St-Brieuc, Nantes, Niort, Toulouse, Bordeaux, Périgueux, Lille, Orléans, Châlons en Champagne). « Logements collectifs et performances énergétiques : des solutions constructives en bois ». Jusqu'au 18 décembre 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux. « Logements collectifs et performances énergétiques : des solutions constructives bois ». Avec Michel Perrin, Jean-Marc Pauget, Jean-Luc Lajous et Dominique Gorse. 6 décembre 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-Malaquais. « L'architecture contemporaine en bois, une réponse au développement durable ». Jean Claude Bignon. 5 décembre 2007
- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-Belleville. « Structures bois et logique environnementale ». Jean-Luc Sandoz. 13 décembre 2007.
- Colloque. Namur Expo. « Bois et habitat ». Salon portant sur la construction en bois et sur les énergies nouvelles. Du 23 au 26 mars 2007.
- Exposition. Maison de l'architecture, Bordeaux. « Langues de bois, paroles d'avenir ». Sélection de réalisations dans la région utilisant le bois et des techniques bioclimatiques. Jusqu'au 31 juillet 2007.
- Exposition. Musée d'architecture de Finlande, Helsinki. « Wood Works ». Du 20 juin au 2 septembre 2007.
- Exposition. Ecole d'architecture de Paris-Val-de-Seine. « Parcours bois ». Du 14 novembre au 7 décembre 2007.
- Exposition. Kornhausforum, Berne. « Nouveaux horizons – pool d'idées Bois 21 ». Jusqu'au 10 octobre 2007.
- Concours. Salon européen du bois, Grenoble. Les lauriers de la construction Bois. Avant le 9 mars 2007.
- Conférence. CAUE Val de Marne. Rungis. « Nouvelles énergies dans l'architecture ». Par Richard Wissler et Philippe Vail. 10 janvier 2007.
- Conférence. Sénat, Paris. « Durées de vie et coût global ». Performances d'exploitation d'un bâtiment, dans les domaines de l'environnement et de l'énergie. 12 mars 2007. Org par le CSTB
- Conférence. Bibliothèque de la part Dieu, Lyon. « La Maison écologique ». Par Jérône Houyez. Org par CAUE Rhône. 9 mars 2007.
- Conférence. Moulin de la couleuvre, Cergy-Pontoise. « Energies renouvelables ». CAUE Val d'Oise. 13 et 14 octobre 2007.
- Colloque. Organ. Energieinstitut Vorarlberg. Bregenz, Autriche. « 11th international conference on passive houses ». 13 et 14 avril 2007.
- Conférence. CAUE Alpes-maritimes, Nice. « La maison autonome ». 18 octobre 2007.
- Colloque. Hotel de ville, Sceaux. « Les économies d'énergie dans le bâtiment ». Org par CAUE Hauts de Seine. 13 mars 2007.
- Colloque. Parc des expositions, Lanester. « Salon Terre ! ». Développement durable dans l'habitat et énergies renouvelables. Du 24 au 26 mars 2007.
- Colloque. Parc des expositions, Mulhouse. « Rencontres Energivie 2007 ». Du 27 au 30 mars 2007. Org. Région Alace, ADEME, CSTB.
- Colloque. Namur Expo. « Bois et habitat ». Salon portant sur la construction en bois et sur les énergies nouvelles. Du 23 au 26 mars 2007.
- Colloque. Parc des expositions, Paris. « Ecobuilding performance ». Innovations pour la construction, la rénovation et la gestion durable des bâtiments. Du 18 au 20 septembre 2007.

- Exposition. Maison folie de Wazemmes. Lille. « La maison de l'énergie vitale ». Jusqu'au 14 janvier 2007.
- Exposition. Musée d'architecture de Finlande. Helsinki. « New, old, green ». De la maison au territoire, des pratiques traditionnelles aux nouvelles technologies : le développement durable en architecture. Jusqu'au 28 janvier 2007.
- .
- Exposition. Alpexpo, Grenoble. « Salon européen du bois ». Avec les 1ères assises de la construction passive. Du 19 au 22 avril 2007.
- Exposition. Karlsruhe. « Architecture écologique ». par le groupe de travail de l'Architecktenkammer sur les économies d'énergie en architecture. Du 13 au 28 octobre 2007.
- Concours. Chambre technique de Grèce et programme de l'UIA. « Architecture bioclimatique et sources d'énergies renouvelables au service des populations sinistrées, après des destructions naturelles… » : conception innovante d'abris et de structures d'accueil d'urgence. Inscrit. Avant le 31 janvier 2007.
- Concours / appel à idées. « PUCA : concept qualité habitat énergie ». concepts d'habitat à très haute performance énergétique. Avant le 6 juillet 2007.
- Conférence. CAUE 93, Aubervilliers. « La Haute Qualité Environnementale aux EMGP». Visite du bâtiment 270, Brenac et Gonzalez. 10 février 2007. Par le CG 93.
- Conférence. Cité universitaire de Paris. « Faire la ville sur la ville. Renouvellement urbain et développement durable ». Avec Hans-Joachim Kruse, Jaques Lévy, Georges Benko, Michael Reibenbach. Cycle « Villes d'aujourd'hui, sens et défis de l'urbain en Europe ». 10 janvier 2007.
- Conférence. Maison de banlieue et de l'architecture. Athis-Mons. « Le triangle vert : un projet agri-urbain pour un développement durable du territoire ». Avec Thierry Laverne et Christel Stachetti. 1 février 2007
- Conférence. Maison de l'architecture. Bordeaux. « Lancement du centre de ressources Construction et aménagement durables en Aquitaine ». (Par le conseil régional, l'ADEME). 16 janvier 2007.
- Conférence. CAUE 93, Aubervilliers. « Les bâtiments publics et le développement durable ». 5 février 2007. Par le CG 93.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne. « La ville durable sera-t-elle dense ? ». Org. Par CAUE 77. 8 février 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Champs-sur-Marne. « Urbanisme et construction : une contribution essentielle au développement durable». Christian Brodhag. 24 avril 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Rennes. « Sustainable design in architectural pratice in North-America » par Neil Munro. 25 avril 2007
- Conférence. Maison de l'architecture idf. « Développement durable en Essonne ». par l'Ordre des architectes + CAUE 91. 10 mai 2007
- Conférence. Ecole d'architecture Paris-Belleville. « Qu'est-ce qu'une ville durable ? ». par Marc Wiel. 6 juin 2007
- Conférence. Centre scientifique et technique du bâtiment. « Vers un urbanisme durable ? ». par François Grether. 24 mai 2007
- Conférence. CAUE Seine St Denis, Bobigny. « L'urbanisme de recyclage ». AUC – Djamel Klouche. 12 juin 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Innovations durables ». Jacques Ferrier. 18 octobre 2007.
- Conférence. Ecole d'architecture de Paris-Malaquais. « L'architecture contemporaine en bois, une réponse au développement durable ». Jean Claude Bignon. 5 décembre 2007
- Conférence. Au Quai, Paris. « Une métropole durable de 10 millions d'habitants. Une utopie ? ». Avec Thierry Paquot et Thierry Gaudin. 4 décembre 2007
- Conférence. Ecole d'architecture de Rennes. « Du modernisme au durable » par Philippe Madec. 12 décembre 2007.
- Colloque. Centre de conférences et d'exposition FIBES, Séville. « 5e Conférence européenne des villes durables ». Par la Campagne européenne des villes durables. Du 21 au 24 mars 2007.
- Colloque. Parc des expositions, Lanester. « Salon Terre ! ». Développement durable dans l'habitat et énergies renouvelables. Du 24 au 26 mars 2007.
- Colloque. Paris-La Défense. « Villes durables en Europe » par le PUCA. 27 avril 2007.

- Colloque. Chambre de métiers, Cergy Pontoise. « Architecture et urbanisme durables : intégration dans les pratiques professionnelles ». Réglementation, évaluation et évolution de la HQE. 25 avril 2007.
- Colloque. Ecole d'architecture de Marne-la-Vallée, Champs sur Marne. « La ville durable sera-t-elle dense ? » avec le CAUE 77. Matin : quartiers durables, après-midi : architecture économe. 7 juin 2007.
- Colloque. Centre aéré communal, Ramatuelle. « Territoires économes ». visite d'opérations de construction durable récentes… 23 octobre 2007.
- Colloque. Usine TASE, Carré de soie, Vaulx-en-velin. « Recyclopolis ». par les Robins des villes. Du 25 au 28 octobre 2007. .
- Colloque. Parc floral de Paris. « Toitures végétalisées : une contribution au développement durable ». 5 décembre 2007.
- Exposition. Ecole d'architecture de Grenoble. « Villes consolidées, villes durables – grenoble secteur Sud ». Du 15 au 31 mai 2007.
- Radio. Métropolitains. « Echirolles, 33 000 habitants, 1ère commune « durable » ». Avec Renzo Sulli (maire) et Jérôme Houyez arch.). 4 mars 2007
- Cinéma. Maison de l'architecture de Franche Comté. « Festival Cinéma et architecture sur 4 thèmes : développement durable, animation et courts métrages, Moyen et Porche Orient, maisons modernes ». week-ends des 17, 24 et 31 mars et 7 avril 2007
- Formation. « Développement durable : solutions concrètes pour le bâtiment ». thèmes abordés : bioclimatique, intégration optimale du batiment dans son environnement, gestion des eaux. 26 avril 2007. Org. Par le CSTB et le Moniteur, avec Alto Ingénierie, agence Jacques Ferrier, Ecol'Eau.
- Formation. Pole Atlantique de Formation, Nantes. « Le développement durable à l'échelle des opérations d'urbanisme ». 25 et 26 octobre 2007.
- Formation. Pole Atlantique de Formation, Nantes. « Le développement durable intégré au projet d'urbanisme à l'échelle des territoires». 22 et 23 novembre 2007.
- Formation. CSTB. HQE, développement durable, normalisation européenne, réhabilitation, contrats et marché.
-
- Concours. «Un pôle scientifique mondial au Sud-Ouest de Paris : Urbanisme et développement durable ». Avant le 15 mars 2007.
- Concours Europan 9. « Urbanité européenne, ville durable et nouveaux espaces publics ». Inscription avant le 31 mai 2007.
- Concours. Société Central Glass. « Japon : parc zoologique et verre ». conception d'un zoo écologique. Avant le 25 juillet 2007.
- Concours Bostik art trophy 2007 : le développement durable, la maison et le bois, l'économie d'énergie, les nouveaux matériaux. Jusqu'au 15 octobre 2007.
- Télévision. «Une HLM écolo. Le pari de Karlsruhe». Par Rolf Schlenker et Detlev Kossman. 2 octobre 2007

2008

- Conférence. Maison de l'architecture de Franche-Comté. « Architecture contemporaine et rénovations favorables à la biodiversité ». Dans le cadre du cycle « Les approche de la qualité architecturale et environnementale ». 06 février 2008.
- Conférence. SFA. « Qui construira l'arche ? L'architecture à l'heure de la convergence des catastrophe ». Par Mike Davis. 03 juin 2008.
- Conférence. ENSA Saint-Etienne. « Ecologie ou écosophie ? Anthropologie de l'habiter » par Eric Furnemont. Courant 2008.
- Conférence. ENSA Versailles. « recyclage ». 02 juin 2008
- Conférence. ENSA Versailles. « Le projet de réhabilitation de la tour Bois-le-Prêtre (Paris 17e)» Par Jean-Philippe Vassal. 03 juin 2008.
- Conférence. ENSA Marseille. « Recyclage ou réemploi ? ». Par Patrick Bouchain avec Jean-Marc Huygen (auteur de « La poubelle et l'architecte »). 05 juin 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture de Poitiers. « Architecture contemporaine et rénovations favorables à la biodiversité ». 24 juin 2008.
- Conférence. CAUE Hauts-de-Seine. « Visite de l'appartement témoin de la tour Bois-le-Pretre ». Avec Frédéric Druot. 21 novembre 2008.
- Conférence. ENSA Clermont-Ferrand. « Situations du recyclage ». Par François Decoster. 04 décembre 2008.

- Exposition. Banque CIC. Strasbourg. « Transformation de la Tour Bois-le-Pretre , 1959-2006, Porte Pouchet, Paris 17e ». Du 04 au 21 octobre 2008.

- Conférence Centre parisien de l'université de Chicago. « La nature et la ville ». dans le cadre d'un colloque « Paris-Chicago : urban cultures in comparative Historical Perspective ». 08 et 09 février 2008.
- Conférence. Académie de l'architecture. « Le retour sur terre ». Jean-Philippe Le Dantec. 21 février 2008.
- Conférence. Café patrimoine et architectures. « Les parcs naturels urbains : nouveaux modèles, nouvelles attentes ». Par Emmanuel Boutefeux. 16 avril 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture de Poitiers. « Architecture contemporaine et rénovations favorables à la biodiversité ». 24 juin 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. « Envie de Nature et de densité ». 11 septembre 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « Préserver la biodiversité et créer du lien social grâce aux jardins résidentiels ». Avec Laurent Pétremant, jardinier journaliste. 13 novembre 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « La nature dans la ville dense ». rencontre avec Dominique Brard et Bernard Cavalié. (Atelier de l'Ile). 27 novembre 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « protéger la biodiversité ». Par Yves-Marie Allain. 20 novembre 2008.
- Exposition. Munich. Musée d'architecture de l'Université technique de Munique. « L'architecture, l'homme et les ressources ». Jusqu'au 13 janvier 2008.
- Exposition. Bordeaux. « Agora 2008 : Alerte ! ». Evocation de la planète terre, panorama d'architecte ayant marqué le XXe siècle (Buckminster Fuller, Woods, Otto). Plaidoyer pour une architecture et un urbanisme durale à travers 6 thématiques : le contexte, la légereté, l'économie d'énergie, la Haute qualité d'usage, les espaces partagés, la nature en ville. Commissariat : Nicolas Michelin. Du 11 au 13 avril 2008.
- Conférence. ENSA Versailles. « Slow architecture ». Par Laurent Beaudouin. 17 janvier 2008.
- Conférence. ENSA Rouen. « Architecture et paysage ». Par Patrick Bouchain. 18 février 2008.
- Conférence. Institut d'urbanisme. « Autour du mot environnement ». 09 et 10 juin 2008.
- Conférence. Center Technique du batiment. « Vers une exigence environnementale ». Par Alain Bornarel et Edith Akiki. 10 avril 2008.
- Conférence. ENSA Strasbourg. « Une démarche environnementale ». Par Régis Mury. 02 avril 2008.
- Conférence. Centre Scientifique et technique du batiment. « Vers le partage d'une culture architecturale et environnementale ». Par Pierre Paulot. 09 juin 2008.
- Colloque. ENSA Marnes. « La possibilité d'une tour écologique ». Coordonné par Jean-François Blassel. Avec Ken Yeang, Guy Nordensen, Benjamin Cimmerman et autre. 26 septembre 2008.
- Colloque. Berlin. « La place de la ville dans l'histoire evironnemental ». Du 03 au 06 juillet 2008.
- Colloque. Musée du Louvre. « Devenir des paysages miniers en Europe : architecture, environnement, paysage ». 08 octobre 2008.
- Exposition. Ecole d'architecture de Nancy. « La ferme environnementale ». Du 07 avril au 09 mai 2008.
- Exposition. Devant la foire de Paris. « Une maison éco-responsable ». conçue par Eric Wuilmot. Evenement organisé par « Architecture à vivre » et « EcologiK » Jusqu'au 12 mai 2008.
- Formation. « Villes durables : urgences et utopies ». deux cycle « La ville et les risques environnementaux ». et « rénovation et utopies urbaines ». 300 à 2 000 euros. Du 25 aout au 05 septembre 2008.
- Concours. Recherche ? « Villes durables ». L'agence nationale de recherche lance un appel à projet projetant sur les villes européennes avec pour bit de mieux connaître et de réduire ou de maitriser les naissances environnementales des villes. Seront privilégiées les approches systémiques, intégrées dans des projets pluridisciplinaires. Jusqu'au 09 avril 2008
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « La nature dans la ville dense ». rencontre avec Dominique Brard et Bernard Cavalié. (Atelier de l'Ile). 27 novembre 2008.

- Colloque. Siège du CNRS. « Nord-Sud : regards croisés sur le développement urbain durable ». Nouvelles approches de projets urbains, services urbains à fort impact environnemental. Du 23 au 25 janvier 2008.
- Colloque. Ecole du paysage de Versailles. « Urbanisme paysagiste et ville écologiques ». Avec Claude Eveno, Jean-Paul Dollé, Bernardo Secchi, Paola Vigano, Alexandre Chemetoff, Michel Desvigne, Gille Vexlard. 14 février 2008.
- Colloque. ESA. « Ecologie urbaines. Pour un urbanisme performatif ». Avec Chris Younès, Michael Hensel, Paolo Cascone et autre. 12 décembre 2008.
- Colloque. ESA. « Urbanisme durable ». Avec les agences In Situ et OBras. 03 octobre 2008.
- Conférence. Centre Scientifique et technique du batiment. « Carte blanche à Philippe Madec. Vers un autre usage du monde ». Dans le cadre du cyce « architecture et effet de serre. Vers une architecture de bio-logiques ». 07 février 2008.
- Conférence. Mérignac. « L'australien Glenn Murcutt. Le fonctionnalisme écologique ». Par Caroline Mazet. 18 mars 2008.
- Conférence. ENSA Saint-Etienne. « Glenn Murcutt. Vers une architecture bien tempérée ? ». 25 mars 2008.
- Conférence. Espace info énergie 49 d'Anger. « Habitat bioclimatique ». Visite d'un atelier de peintre réalisé essentiellement en paille et en terre. 08 novembre 2008.
- Conférence. Choisy-le-Roi. « qualité de l'air à l'intérieur et à l'extérieur de nos logements ». 20 novembre 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « L'adaptation du végétal au changement climatique ». Avec Michel Danais. 11 décembre 2008.
- Colloque. Avignon. « Vivre, rêver, créer la ville et les paysages avec le changement climatique ». 20 et 21 novembre 2009.
- Colloque. Maison de la Culture du Japon. « Alternatives pour la planète : architecture, urbanisme et changement climatique ». Avec Kengo Kuma, Yves Lion et autre. 19 novembre 2008.
- Exposition. Salon de l'IFA. « Jakob et MacFarlane. Blown Data House ». Installation architecturale évoluant en fonction de la collecte d'information climatiques ». Jusqu'au 27 janvier 2008.
- Exposition. Banque CIC. Strasbourg. « Transformation de la Tour Bois-le-Pretre , 1959-2006, Porte Pouchet, Paris 17e ». Du 04 au 21 octobre 2008.

- Conférence. Maison de l'architecture de Franche-Comté. « Architecture contemporaine et rénovations favorables à la biodiversité ». Dans le cadre du cycle « Les approche de la qualité architecturale et environnementale ». 06 février 2008.
- Conférence. Lilas. CAUE Seine-Saint-Denis. « Ecole HQE aux Lilas ». L'école maternelle et élémentaire Victor Hugo et l'école maternelle Calmette ». 26 mars 2008.
- Conférence. Maisons régionales de l'achitecture des pays de la Loire. « Haute Qualité Environnementale ». Atelier Technique avec Technal et VM Zinc Umicore. 22 mai 2008.
- Colloque. CAUE Seine Saint Denis. « 4 maisons à Haute qualité durable à Saint Denis ». exemple qui constituent un droit au logement et un droit à l'énergie. 19 mai 2008.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Architecture en terre ». Par Marcelo Cortès. 03 avril 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Bois, cout et maintenance ». 26 mai 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture. Angers. « Le bois dans l'architecture de la Pré-histoire à nos jours ». Par Roland Schweitzer. 22 mai 2008.
- Conférence. CAUE du Val-de-Marne. « Les applications du bois dans la construction : une réponse environnementale pour le bati ». Avec Alain Costes. 17 juin 2008.
- Conférence. Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « Promenons-nous dans les bois ». 10 juillet 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture en ile-de-Farnce. « Les rendez-vous du bois et de l'architecture : les opérations bois en Ile-de-France ». 21 octobre 2008.
- Conférence. ENSA Toulouse. « Conférence sur le bois ». Par Jacques Anglade. 27 mai 2008.
- Conférence. ENSA Nantes. « Le bois au cœur du développement durable. » Par Jacques Anglade. 05 novembre 2008.
- Colloque. Evry. CAUE Essone. « Le bois : une ressource en developpement ». 22 mai 2008.
- Exposition. Parc des expositions de Grenoble. « Salon européen du bois ». Dans le cadre des 2e assises nationale de la construction passisve et des 1ere assises nationale de la construction en terre. Du 03 au 06 avril 2008.

- Exposition. Maison de l'architecture et de la ville de Lille. « De l'arbre au système constructif ». Avec le CNDB. Du 14 avril au 17 mai 2008.
- Exposition. ESA. « La terre, un matériau contemporain : l'exemple de la voûte nubienne ». Jusqu'au 24 octobre 2008.
- Conférence. Limeil-Brévannes. CAUE Val-de-Marne. « Une école zéro énergie ». Agence Lipa et Serge Goldstein. 09 janvier 2008.
- Conférence. ENSA Strasbourg. « Françoise-Hélène Jourda ». 03 juin 2008.
- Conférence. Choisy-Le-Roi. CAUE Val de Marne « Consommation d'énergie et impact environnemental. Par Guillaume Clouard. 16 octobre 2008.
- Conférence. Espace info énergie 49 d'Anger. « Grande éoliennes ». Visite du parc écolien de Freigné ». 11 octobre 2008.
- Conférence. Centre méridional de Toulouse. « Eco-quartier, qu'es aqo ? ». Débat public. 16 décembre 2008.
- Exposition. Centre Canadien d'architecture. « 1973, désolé, plus d'essence ». L'analyse de l'impact de la crise pétrolière de 1973 sur l'architecture. Jusqu'au 20 avril 2008
- Exposition. Maison des Barthes de Bayonne. « Ecoconstruire ». Axée sur l'habitat, cette exposition cherche à sensibiliser le public aux principes et aux enjeux d'une construction écologique et présente des solutions concrètes à travers les modules matériaux, cycle de l'eau, et énergie. Jusqu'au 24 juillet 2008.
- Formation. CAUE 69. « Comment concilier réhabilitation et efficacité énergetique ? » 22 et 23 octobre 2008.
- Formation. CAUE 78. « Eco-conception, eco-construction et projets de territoire ». « Energie, qualité de vie et projets d'architecture, « matérieux filiere et innovation ». « isolation, métier et innovation », « du global au détail et onception intégrée ». jusq'au décembre 2008.
- Conférence. Centre méridional de Toulouse. « Eco-quartier, qu'es aqo ? ». Débat public. 16 décembre 2008.
- Exposition. Maison des Barthes de Bayonne. « Ecoconstruire ». Axée sur l'habitat, cette exposition cherche à sensibiliser le public aux principes et aux enjeux d'une construction écologique et présente des solutions concrètes à travers les modules matériaux, cycle de l'eau, et énergie. Jusqu'au 24 juillet 2008.
- Formation. CAUE 78. « Eco-conception, eco-construction et projets de territoire ». « Energie, qualité de vie et projets d'architecture, « matérieux filiere et innovation ». « isolation, métier et innovation », « du global au détail et onception intégrée ». jusq'au décembre 2008.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Innovation durable ». Par Jacques Ferrier. 31 janvier 2008.
- Conférence. ENSA Nancy. « Développement durable : faut-il revoir la loi sur l'architecture ». Par Michel Delaporte et Joseph Bremont. 30 janvier 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Les Hauts-de-Seine, un département durable ? ». 04 février 2008.
- Conférence. Besançon et Lons-le-Saunier. Maison de l'architecture de Franche Comté.Visite d'une opération HQE d'habitat groupé de 25 logements à Lons-le-Saunier». 08 mars 2008
- Conférence. Ecole d'architecture de Montpellier. « Après le Grenelle, quel avenir pour la construction durable ». par Daniel Faure. 06 février 2008.
-
- Conférence. Collectif OOB. « Paradoxes de la norme et architecture du durable ». Par 1+1 philosophes (Chris Younes et S. Bonzani). 24 avril 2008.
- Conférence. Pavillon de l'arsenal. « Architecture = durable ». Avec Jacques Ferrier. 25 juin 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture de Lille. « Retours d'expériences sur l'habitat passif et les conditions de financement de l'habitat durable, Ville de Lille ». 27 juin 2008.
- Conférence. Maison de l'architecture de Lille. « Archilecture. Ville :1 – Homme : 0 ». Une lecture décalée sur le thème du développement durable. Du 27 au 29 juin 2008.
- Conférence. Mérignac. « Les grandes tendances de l'architecture écologique ». Par Caroline Mazel. 18 novembre 2008.
- Conférence. ENSA Nantes. « Le bois au cœur du développement durable. » Par Jacques Anglade. 05 novembre 2008.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. Rennes. « L'aménagement durable ». Par Philippe Madec. 06 novembre 200
- Conférence. Cergy Pontoise. « Voyages dans l'Europe des villes durables ». Par Pierre Lefèvre. 08 décembre 2008.

- Colloque. Siège du CNRS. « Nord-Sud : regards croisés sur le développement urbain durable ». Nouvelles approches de projets urbains, services urbains à fort impact environnemental. Du 23 au 25 janvier 2008.
- Colloque. Arbresle. « Les enjeux du développement durable ». Autour des concepts de la décroissance et du développement durable. Avec Jean-Claude Lavigne et Nicolas Ridoux. Cycle : les rencontres de Thomas Moore.
- Colloque. Cité de l'archietcture. « Global Award for sustainable architecture ». 03 mars 2008
- Colloque. Partout en France. « Semaine du développement durable 2008 : la production et la consommation durables ». Lancée par le ministère de l'Ecologie, du développement et de l'aménagement durables ». Du 01 au 07 avril 2008.
- Colloque. Bobigny. CAUE Seine-Saint-Denis. « Bilan Carbone ». Outils d'accompagnement des collectivités dans leur projet territorial de développement durable. 15 avril 2008.
- Colloque. Partout en France. « Vivre les villes » sur le thème du développement durable. Cette 4e édition de cette opération de sensibilisatio à l'architecture et à l'urbanisme, menée sous l'égide de trois ministères « Ecologie, logement, culture) est mis en œuvre par les CAUE. Du 27 au 29 juin 2008.
- Colloque. Université de Lausanne. « Projets de quartiers durable : de l'intention à la réalisation ». Opportunité et limites de tels projets envirsagées dans leur rapports avec les tissus urbains et politiques urbaines préexistants. 04 et 05 septembre 2008.
- Colloque. ESA. « Urbanisme durable ». Avec les agences In Situ et OBras. 03 octobre 2008.
- Colloque. Arc en rêve. « Forum européen des politiques architecturales architecture et développement durable ». Organisé sous l'égide du Ministère de la Culture. Ambation d'engager une dynamique d'échanges des savoirs et savoir-faire en matière d'architecture articulée à l'objectif de développement durable. 09 et 10 octobre 2008.
- Colloque. Théâtre national des Bordeaux. « Aménagement durable et patrimoine : pratique européenne ». Du 13 au 15 novembre 2008.
- Colloque. Metz. CAUE de la Moselle. « Urbanisme durable ». Pour sensibiliser les élus. 18 novembre 2008.
- Colloque. UNSFA. Toulouse. « Vous avez dit développement durable ? ». 20 et 21 novembre 2008.
- Colloque. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Peut-on faire du développement durable un levier d'attractivité pour la région capitale ? ». 15 décembre 2008.

.

- Exposition. Bibliothèque d'Amiens. « Villes en mouvement – vers une ville durable ». Theme : la construction urbaine, le batiment durable, les projets innovants ». Du 03 au 12 avril 2008.
- Exposition. Bordeaux. « Agora 2008 : Alerte ! ». Evocation de la planète terre, panorama d'architecte ayant marqué le XXe siècle (Buckminster Fuller, Woods, Otto). Plaidoyer pour une architecture et un urbanisme durale à travers 6 thématiques : le contexte, la légereté, l'économie d'énergie, la Haute qualité d'usage, les espaces partagés, la nature en ville. Commissariat : Nicolas Michelin. Du 11 au 13 avril 2008.
- Exposition. Maison de l'architecture de la Haute-Savoie. Annecy. « Lumière durables ». Du 14 au 18 mai 2008.
- Exposition. Pavillon de l'arsenal. « Architecture = durable. 30 architectes, 30 projets en Ile-de-France ». Commissariat : Jacques Ferrier. Développement durable : une « formidable opportunité de renouvellement de l'architecture et de sa place dans la société. 24 juin au 30 septembre 2008.
- Exposition. Agence d'urbanisme de ka région de Grenoble. « Graine de quartiers ». Exposition sur le développement durable appliqué à l'échelle de la ville et du quartier. Jusqu'au 28 juin 2008.
- Exposition. Ambassade du Danemark. « Sust-Dane-able ». Projets écologiquement responsables par 18 agences danoises. Du 20 juin au 12 juillet 2008.
- Exposition. Saragose. « L'eau internationnale : l'eau et le developpement durable ». Jusqu'au 14 septembre 2008.
- Exposition. ENSA Paris-Val-de-Seine. « Green Building Design Competition, 2008Shenzen, Chine ». Du 02 au 05 octobre 2008.
- Formation. ENSA Marseille. « Développement durable en méditerranéen ». 2 287 euros. Avant le 18 févier 2008.

- Formation. CAUE 78. « Eco-conception, eco-construction et projets de territoire ». « Energie, qualité de vie et projets d'architecture, « matérieux filiere et innovation ». « isolation, métier et innovation », « du global au détail et onception intégrée ». jusq'au décembre 2008.
- Formation. ENACT-ESA. « Démarche HQE, ingénierie et manageent de la qualité environnementale ». S'adresse aux architectes et aux cadresA des collectivités territoriales et de l'état. 4 200 euros. 2008.
- Formation. ENSA Marseille. « Qualité environnemental du projet architectural et urbain en régions méditerranéennes à l'heure du développement durable ». 2008.

- Concours. « développement durable. Holcim Awards récompense les projets écologiquement responsables dont le chantier a commencé après le 01 juin 2007.
- Concours. Cité de l'archietcture. Global Award for sustainable architecture. 2008.

2009

- Média. Radio. France Culture. Métropolitain. « Architecture et écologie ». Avec Augustin Berque, Dominique Gauzin Müller, Paul-Emmanuel Loiret et Serge Joly. Dans le cadre de l'exposition « Habiter écologique ». 08 octobre 2009.
- Concours. GAU : DI. Architecture durable 2009-2010 : Urban Loft. Projets à rendre en septembre.
- Concours. « architecture durable 2009-10 : urba, loft ». 19 mai 2009.
- Média. Cinéma. Cité Chaillot. « Global Award for Sustainable Architecture. Collection manifeste d'architecture au XXIème siècle en Seine Aval » de Rebecca Levin avec un portrait de Françoise-Hélène Jourda. 30 mai 2009
- Concours. Entreprises pour l'environnement. « La ville durable sera-t-elle dense ? ». 16 mars 2009.
- Concours. EUROPAN. « Urbanité européenne. Vie résidentielle, distance et proximité, durabilité ». courant 2009.
- Formation. Le Moniteur. « Développement durable et Grenelle de l'environnement, quels impacts pour vos projets ? ». 1 jours, 700 euros. 2009.
- Formation. Le Moniteur. « Concepteur et opérateur de projets et construction durable ». 17 jours, 5 500 euros. 2009.
- Formation. EKOPOLIS. Pôle de ressource pour l'aménagement et la construction durable en Ile-de-France. Cycle « concevoir et construire durable du territoire au bâtiment ». De 100 à 1 600 euros. Courant 2009.
- Formation. CAUE Rhône. « Responsabilité des élus et enjeux de l'aménagement durable ». Du 16 janvier au 06 mars 2009.
- Formation. CSTB. « Du bâtiment à l'aménagement durable ». 05 et 06 mai, 08 et 09 décembre 2009.
- Exposition. Lyon. Archipel centre de culture urbaine. « Global Award for sustainable architecture. 2007, 2008, 2009 ». Du 09 octobre au 31 décembre 2009.
- Exposition. Centre administratif de Strasbourg. « Développement durable et progrès : nouveaux bâtiments publics » Du 02 au 30 octobre 2009.
- Exposition. Cité Chaillot. « Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable ? ». du 13 mai au 1er novembre 2009.
- Exposition. Cité Chaillot. « N'en jeter plus… Et habitez écologique ». du 13 mai au 4 novembre 2009.
- Exposition. École d'Architecture et du paysage de Lille. « Architecture = durable. 30 architectes, 30 projet en Île-de-France ». du 14 au 19 mai 2009.
- Exposition. Cité de l'architecture. « Gaudi : un habitat minimum pour le loisir au XXe siècle ». Les dix projets finalistes du concours étudiant européen d'architecture durable lancé en 2006 dans el cadre du programme européen Gau:di. Du 30 avril au 31 mai 2009.
- Exposition. Comité économique et social des Communautés européennes. « Architecture durable ». Jusqu'au 13 mars 2009.
- Exposition. CAUE Somme. « Habiter en Somme ! Une vision renouvelée de l'habitat à l'heure du développement durable ». Du 17 janvier au 02 février 2009.
- Colloque. ENS Lettres et sciences humaines. Lyon. « Habitat partagé, un enjeu pour la ville durable ». 17 et 18 novembre 2009.
- Colloque. Dans le cadre des XXIIe entretiens du centre Jacques Cartier. « Transport et développement durable ». 30 novembre, 01 et 02 décembre 2009.

- Colloque. La Rochelle. Dans le cadre du mois de l'architecture. « Penser et produire la ville durable ». Au croisement des politiques publiques, du Livre vert européen sur l'environnement urbain, des recherches technologiques… réflexion sur les disciplines mise en jeu, les modes de penser et de cocnevoir l'espace urbain à reconsiderer. Avec Robert Levesque, Anne Grenier, Gilles Clément et autre. 03 avril 2009.
- Conférence. Cité de l'architecture. Observatoire de la ville. « Immobilier durable : l'innovation en marche ». Débat et présentation des conclusions des travvaux du comité d'experts dont font partie, notamment Alain Sallez, Christian Devillers, Françoise Helène Jourda. 14 décembre 2009.
- Conférence. ENSA Nancy. Cartherine charlot-Valdieu, spécialiste du développement urbain durable. 08 décembre 2009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « Urbanisme et développement durable ». Par Robert Lion. 10 décembre 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture de l'Isère. « Architecture et réemploi. De la question du patrimoine à celle du développement durable ». Par Florian Golay. 03 novembre 2009.
- Conférence. Club Ville Aménagement. Paris La Défense. « La durabilité sera urbaine ou ne sera pas ». 16 novembre 2009.
- Conférence. Fondation Suisse. « Développement durable : vers une nouvelle éthique de l'architecture et de l'urbanisme ». Présentation du Global Award d'architecture durable par Java Revedin. 26 novembre 2009.
- Conférence. ENSA Montpellier. « 30 ans d'urbanisme : la construction de la ville durable ». Par Philippe Saurel et Raymond Dugrand. 15 octobre 2009.
- Conférence. Cité de l'architecture. « Carin Smuts ». 05 octobre 2009.
- Conférence. Cité de l'architecture. « A la recherche de nouveaux modes d'habiter ». Débat animé par Rafaël Magrou. 08 octobre 2009.
- Conférence. Cité de l'architecture. « Developpement durable : l'approche française ». Avec Marie-Hélène Contal et Dominique Gauzin-Müller. 15 octobre 2009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « Bauart, architecture et développement durable ». Par Willin Frei. 12 novembre 2009.
- Conférence. ENSAPM. « Beyond Green ». 8 octobre 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Les écoles et le développement durable ». 06 octobre 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. Organisé par CROAIF. « La Seine-Saint-Denis, un département durable ? ». Organisé aussi avec le CAUE 93. 22 octobre 2009.
- Conférence. Le Havre. « Le havre : métropole maritime et durable, ses enjeux en matièred'urbanisme et de developpemnt ». 07 avril 2009.
- Conférence. ENSA Saint-Etienne. « Habitat et eau ». Par Alexandre Servais Barnavol. Dans le cadre de la semaine du développement durable. Avec l'Espace info énergie Loire.
- Conférence. Centre méridional de l'architecture et de la ville. Montpellier. « De l'ère des ZUP à l'ère des ZAC ». Les zones d'aménagement concerté font-elles la ville durable ? 7 avril 2009
- Conférence. Goethe Institut. CAUE Val d'Oise. « Quartier durable ». 06 avril 2009.
- Conférence. Beaumont sur Loire. « L'aménagement et la gestion des espaces verts : une entrée pour la prise en compte du développement durable ». Par Sylvie Cachin et Christine Walter.
- Conférence. ENSA Rennes. « architecture bois et développement durable ». 12 mars 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « La Seine et Marne, un département durable ? ». 05 Mars 2009.
- Conférence théâtre du rond point. « Quel contrat éducatif et social pour un développement durable ». Avec Bettina Laville, Michel Péna, Jean-François Capeille . 09 février 2009
- Conférence. Choisy-le-roi. CAUE Val de Marne. « Gérer durablement l'eau à l'échelle du territoire ». 22 janvier 2009.
- Conférence. Théâtre du rond-point. « Quel projet de civilisation pour le développement durable ». Avec Bernard Perret, Jean Attali et autres. 26 janvier 2009.
- Conférence. Sénat. « Bâtiment écologique : quelles solutions concrètes ? ». Avec Dominique Bidou, Didier Ridoret, Jean-Louis Borloo. 27 janvier 2009.
- Conférence. Club Ville Aménagement de Paris-la-Défense. « Le monde agricole est-il un levier d'avenir de la ville durable ? » 04 décembre 2009.

- Concours. EDF. « Bas carbone EDF ». Sur la rénovation énergétique des bâtiments tertiaires. 16 janvier 2009.

- Formation. Le Moniteur. « Améliorer les performances énergétiques des bâtiments de logement social». 2 jours, 1 260 euros. 2009.
- Formation. Strasbourg. « Basse énergie ». 25 et 26 juin 2009
- Formation. CSTB. « Piloter une opération de construction basse consommation d'énergie ». 07 et 08 juillet 2009.
- Exposition. Maison de l'architecture de Franche-Comté. « Ecologique Cité ». Expérience réalisées notamment à Fribourg, Malmö, Copenhague et Kalundborg. Dessins, fiolm, entetien (avec Françoise Hélène Jourda, Philippe Madec et autres). Jusqu'au 18 décembre 2009
- Exposition. CROA. Colmar. « BBC : bâtiment basse consommation en Alsace ». Du 09 au 30 octobre 2009.
- Exposition. Centre culturel suédois. « Archi durable. D'un modèle à une vision ». Du 13 février au 19 avril 2009.
- Colloque. Centre des affaires de Nice. « Le photovoltaïque ». Divers aspects : les perspectives et les incidences des Grenelle de l'environnement 1 et 2, les offres du marché, les contraintes technique, les spécificités des Alpes Maritimes ». 17 décembre 2009.
- Colloque. Fribourg-en-brisgau. « Energie renouvelables au niveau local ». Du 27 au 29 avril 2009.
- Conférence. Vitry-sur-Seine. CAUE Val de Marne. « Les réseaux de chaleur et la géothermie dans les nouveaux quartiers urbains ». 15 octobre 2009.
- Conférence. Lyon. ENS. « La ville de l'après pétrole ». Par Cyria Emelianoff. 05 mars 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage. « Energie et territoires : quels enjeux pour demain ? ». 15 janvier 2009.
- Conférence. ENSA Montpellier. « Territoires_matières_climats_énergie, une architecture des ressources territoriales ». Par Jean-Gilles Decosterd. 14 janvier 2009.

- Concours. MEEDDAT. « éco quartier : concours annuel ». 16 février 2009.
- Formation. Le Moniteur. « Eco-conception et bâtiments ». 2 jours, 1 260 euros. 2009.
- Formation. CAUE 95. « Eco-quartiers, de l'intention à la réalisation ». Question d'échelle et de maitrise des impacts environnementaux et les notions techniques et humaines liées au concept. 18 et 19 mars 2009.
- Exposition. Centre administratif de Strasbourg. « Construire les (éco)-quartiers de demain» Du 02 au 30 octobre 2009.
- Exposition. ENSA Grenoble. « Un habitat éco-responsable ». Du 20 au 30 avril 2009.
- Exposition. Maison de l'architecture de Rouen. « Le futur éco-quartier du Pont Flaubert ». Du 06 mars au 30 avril 2009.
- Colloque. ENSA Versailles. « Eco-quartier, enjeux architecturaux et urbains ». Avec Christine Baue, Madeleine Maaskant et autre. 11 mars 2009.
- Conférence. Arc-en-rêve. « Eco-critique, littérature d'environnement et construction de l'espace aux Etats-Unis ». Par Yves Charles Grandjeat (équipe Climas). 03 décembre 2009.
- Conférence. ENSA Nantes. « La qualité environnementale des bâtiments et les éco-quartiers ». 19 novembre 009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « High-Eco-Tech ». Par Werner Sobek. 19 novembre 2009.
- Conférence. Bordeaux. MALTAE. « Les démarches d'éco-quartier à Bordeaux ». 25 avril 2009.
- Conférence. Maison de banlieue et de l'architecture. « Un éco-quartier sur un site industriel : les docks de Ris Orangis ». 14 mars 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage. « Permis de construire ». Cycle « Rencontre de l'éco-construction ». 13 janvier 2009.

- Concours. Association AMO. « Habitat, architecture, environnement ». Avant 24 février 2009.
- Formation. Le Moniteur. « Développement durable et Grenelle de l'environnement, quels impacts pour vos projets ? ». 1 jours, 700 euros. 2009.
- Exposition. Maison de l'architecture d'Amiens. « Architecture + écologie ». Neuf projets d'architecture présentant la diversité des concepts de construction écologique développement en Allemagne ces dernières années.
- Colloque. Centre des affaires de Nice. « Le photovoltaïque ». Divers aspects : les perspectives et les incidences des Grenelle de l'environnement 1 et 2, les offres du marché, les contraintes technique, les spécificités des Alpes Maritimes ». 17 décembre 2009.

- Colloque. Ministère de l'agriculture. « Agricultures & paysages. Paradoxes et dynamiques ». 15 mai 2009.
- Conférence. ENSA Rouen. « L'Homme et son environnement ». Par Albert Jacquard. Dans le cadre du cycle « Des énergies dans l'architecture ».10 décembre 2009.
- Conférence. ENSA Nantes. « La qualité environnementale des bâtiments et les éco-quartiers ». 19 novembre 009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « A science of the environnement ». Par Sanford Kwinter. 03 décembre 2009.
- Conférence. Cité Chaillot. « Lancement d'Ekopolis ». 17 juin 2009.
- Conférence. ENSAPM. « Reyner Banham : l'environnement comme question architecturale » par Virginie Lefebvre. 24 septembre 2009.
- Conférence. ENSAPM. « Woodworks » par Hermann Kaufmann. 14 mai 2009.
- Conférence. CSTB. « Vers une architecture de l'environnement bien tempéré ». Par Nasrine Seraji. 07 avril 2009.
- Exposition. Amsterdam. A l'ARCAM. « La ville de demain : une métropole climat friendly ». Du 14 mars au 23 mai 2009.
- Exposition. Musée municipal de Hyère. « Climat, climatisme et acclimatation, quatre siècles d'expérimentations à Hyères ». Commissariat : O. Jacquemin. Du 20 mars au 21 juin 2009.
- Exposition. Life de Saint-Nazaire. « Plage d'hiver » par Philippe Rahm. Jusqu'au 11 janvier 2009.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Leçon inaugurale de Françoise-Hélène Jourda ». 05 octobre 2009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « Ambiances et climats » par Jean-Philippe Vassal. 22 octobre 2009.
- Conférence. ENSAPM. « Effets de serres, effet théorique » 11 juin 2009.
- Conférence. ENSA Pairs-Malaquais. « Deuxième peau ». Hans Walter Müller. 30 avril 2009.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « Une architecture responsable ». Par Françoise Hélène Jourda. 07 mai 2009.
- Conférence. ENSA Paris–Malaquais. « Climat contre architecture ». Dominique Rouillard. 02 avril 2009.
- Conférence. Cité de l'architecture. Entretien de Chaillot. « Architecture météorologique ». Philippe Rahm. 02 février 2009.
- Conférence. ENSA Lille. « Les acteurs du BTP face au changement climatique ». 15 janvier 2009.
- Conférence. ENSA Montpellier. « Territoires_matières_climats_énergie, une architecture des ressources territoriales ». Par Jean-Gilles Decosterd. 14 janvier 2009.
- Exposition. Palais de la découverte. « Le bois, du cœur à l'ouvrage ». jusqu'au 30 août 2009.
- Exposition. Mairie du 03e arrondissement. « Vive le bois. Marianne Ström ». Jusqu'au 10 octobre 2009.
- Exposition. CAUE Strasbourg. « 38 maisons en bois ». du 19 mai au 30 juin 2009.
- Exposition. ENSA Paris-Val de Sein. « Toitures et façades : du matériau naturel au matériau transformé ». Du 16 au 20 mars 2009.
- Conférence. Toulouse. . « Bois et cité ». Organisé par le Comité national pour le développement du bois. 14 décembre 2009.
- Conférence. Nantes. « Bois et cité ». Organisé par le Comité national pour le développement du bois. 11 décembre 2009.
- Conférence. Montpellier. Comité national pour le développement du bois. « Bois et cité ». 24 novembre 2009.
- Conférence. Palais des Congrès de Nancy. Comité national pour le développement du bois. « Bois et cité ». 13 novembre 2009.
- Conférence. Comité national pour le développement du bois. « Bois et cité ». 01 décembre 2009.
- Conférence. ENSA-Versailles. « Visites des grandes écuries de Versailles et de l'académie équestre Bartabas, avec Patrick Bouchain, Martine Poncet ». 10 octobre 2009.
- Conférence. CAUE Yvelines. « Commande publique en Île-de-France – réalisations en bois ». 19 mai 2009.
- Conférence. Maison de l'Architecture en Île-de-France. « Cycle 'Les Rendez-vous du bois et de l'architecture' ». du 4 mai au 8 juin 2009
- Conférence. ENSA Grenoble. « Construire en bois ». 18 mars 2009.
- Conférence. ENSA Rennes. « architecture bois et développement durable ». 12 mars 2009.

- Conférence. CAUE Paris. « La construction bois à Paris ». 26 mars 2009.

- Exposition. Maison de l'architecture de l'Isère. « Ne Pas jeter sur la voie publique. Réemploi et architecture ». Démarche de ré-utilisation, de la conception architecturale aux techniques de construction. Du 06 octobre au 13 novembre 2009.
- Exposition. Cité Chaillot. « N'en jeter plus… Et habitez écologique ». du 13 mai au 4 novembre 2009.
- Colloque. CAUE Sceaux. « Friches industrielles : recyclage, reconversion, nouveaux usages ». 25 juin 2009.
- Conférence. Atelier Electrique de Tourcoing. « Conserver ou restaurer ». Avec Patrick Bouchain et Bernard Reichen. 17 novembre 2009.
- Conférence. Maison de l'architecture de l'Isère. « Architecture et réemploi. De la question du patrimoine à celle du développement durable ». Par Florian Golay. 03 novembre 2009.
- Conférence. ENSAM. « L'Atelier Provisoire ». 06 octobre 2009.
- Conférence. ENSAM. « Patrick Bouchain et Alexandre Chemetoff ». 07 octobre 2009.
- Conférence. ENSA-Versailles. « Visites des grandes écuries de Versailles et de l'académie équestre Bartabas, avec Patrick Bouchain, Martine Poncet ». 10 octobre 2009.
- Conférence. Choisy-le-Roi. « La réduction et la gestion des déchets : un enjeu de société ? ». 19 mars 2009.

- Conférence. Café patrimoine et architecture. Montpellier. « Grand Site, éloge ordinaire du contexte ». Par Jean-Louis Knidel. 02 décembre 2009.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Architecture et contexte ». Par Bruno Mader. 22 octobre 2009.
- Formation. CAUE 95. « Evaluation de la qualité environnementale des projets de construction. ». 03 juin 2009.
- Formation. CAUE 95. « Qualité environnementale ». 3 juin 2009
- Formation. Le Moniteur. « Qualité environnementale des bâtiments, fondamentaux et mode d'emploi». 17 jours, 5 500 euros. 2009.
- Colloque. ENSA Paris-la-Villette. « Haute qualité environnementale, maitrise d'ouvrage, maitrise d'œuvre : quelles responsabilités ? ». Deux tables rondes « Ethique et responsabilité » avec Philippe Peletier, Chris Younès, Pierre Liochon, Sylvie Chambre, et « Les engagements contractuels » avec Alain Bornarel, Guy Lemée, Michel Ducroux et Michel Le Sommer. 18 novembre 2009.
- Conférence. CAUE Seine Saint Denis. « Visite de la médiathèque Persépolis, batiment HQE ». Avec Jean-Pierre Lott. 10 février 2009.
- Exposition. Musée du cinquantenaire, Bruxelles. « Vegetal City. La vision d'un futur durable de Luc Schuiten ». jusqu'au 30 août 2009
- Conférence. ENSA Lille. « La ville arable : ferme urbaine et tours vivantes ». Par SOA. 5 novembre 2009.
- Conférence. ENSA Clermont Ferrand. « Serres reconverties dans un parc public cultivé à Vitry sur Seine ». Par Bruno Rollet. 04 mars 2009.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. « La Courrouze : ville dans la nature ou nature dans la ville ? » Par Bernardo Secchi. 22 janvier 2009.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. « Mais qu'est-ce qu'ils veulent, ces citadins en quête de nature ? ». Avec Emmanuel Boutefeu. 08 janvier 2009.
- Média. France Culture. Métropolitain. « Rencontre avec Edouard François ». 03 décembre 2009.
- Colloque. ENSA Marne-la-Vallée. « Des espace ouverts pour la ville : quelles campagnes pour la métropole ? ». 03 décembre 2009.
- Conférence. Arc-en-Rêve. « L'Arche et les coquillages. Eléments d'histoire de l'écologie scientifique ». Par Pascal Acot. 17 décembre 2009.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme. « Habitats, couleurs, enfants et nature. Balade d'une Renno-Berlinoise à travers le nouveau Berlin ». Par Hélène Bernard. 03 novembre 2009.
- Conférence. Maison de l 'habitat. CAUE du Val de Marne. Créteil. « AirParif : pour un air de meilleur qualité en Ile-de-France ». Avec Arthur de Pas. 02 mars 2009
- Conférence. Cité de l'architecture. Entretien de Chaillot. « Mur végétaux : quand le béton devient un refuge pour la biodiversité ». Par Patrick Blanc. 19 janvier 2009.

- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. « La Courrouze : ville dans la nature ou nature dans la ville ? » Par Bernardo Secchi. 22 janvier 2009.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme de Rennes. « Mais qu'est-ce qu'ils veulent, ces citadins en quête de nature ? ». Avec Emmanuel Boutefeu. 08 janvier 2009.

2010

- Conférence. Ecole d'architecture de Marseille. « Ameublir la terre en ville. Nano hectares et poésie végétale ». Avec Jean-Pierre Ives. 20 mars 2010.
- Conférence. Ordre des architectes PACA, Marseille. « Lecture d'extraits de HQE. Les renards du temple ». et débat avec Rudy Ricciotti et Pascal Urbain. 7 janvier 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Versailles. « HQE : the new religion ». Par Rudy Ricciotti, Emmanuel Combarel, Franck Boutté. 4 février 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture, Nantes. « La qualité environnementale des bâtiments et les éco-quartiers ». Avec Pascale Chiron et David Guglielmetti. 3 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Saint-Etienne. « HQE. Les renards du temple ». Avec Rudy Ricciotti et Daniel Fanzutti. 19 mai 2010.
- Formation. Pôle de formation IDF. « MO et Maitrise d'œuvre de la qualité environnementale ». A partir du 1er décembre 2010.
-
- Conférence. CAUE Gard, Nîmes. « Le paradoxe environnement-écologie ». Par Gilles Clément. 11 février 2010.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « Les PLU et autres règlementations d'urbanisme sont-ils adaptés au Grenelle de l'environnement ? ». 4 février 2010
- Conférence. Musée d'art contemporain, Marseille. « Franck Boutté, consultant en ingénierie environnementale ». 31 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nantes. « L'innovation environnementale pour la recherche ». Avec AIA Architecture, CERMA, promoteur GIBOIRE. 25 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture Languedoc-Roussillon, Prades-le-lez. « Comment penser la ville à l'heure des enjeux environnementaux ? ». Avec Marie-Hélène Contal, Patrice Genet, François Fontès, Cyril Outrebon. 10 février 2010.
- Conférence. Hôtel de ville, Saint-Herblain. « Urbanisme et préservation de l'environnement : quelle définition doit-on donner au cadre de vie ? ». 25 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nantes. « L'innovation environnementale par le mode participatif ». Par Karine Olivier et Frédéric Péchereau. 22 avril 2010.
- Conférence. Auditorium du Monde, Paris. « L'esquisse verte ». Avec Andreas Höfer, Hans-Ullrich Grassmann, K Kowalski. Par ARENE et ADEME. 18 mai 2010.
- Conférences. Ecole d'architecture de Nantes. « L'innovation environnementale par l'invention constructive ». 20 mai 2010.
- Conférences. Ecole d'architecture de Nantes. « L'innovation environnementale pour des villes solidaires ». 10 juin 2010.
- Colloque. Cité internationale universitaire, Paris. « Réhabilitation de l'habitat collectif à l'heure du grenelle de l'environnement ». 15 juin 2010.
- Colloque. Cerisy la salle. « Villes et territoires réversibles ». Par Martin Vanier, Franck Scherrer. Avec Sylvie Fol, Philippe Panerai, François Grether, Alain Bourdin, Vincent Kaufmann. 20 au 27 septembre 2010.
- Exposition. Galerie Aedes, Berlin. « La construction de logements à Vienne : innovante, sociale et écologique ». 5 mai au 10 juin 2010.
- Exposition. Museum Modern of Art, New York. « Rising currents : Projetcs for New York waterfront ». Jusqu'au 9 août 2010.
- Formation continue. Ecole des Ponts. « L'étude d'impacts sur l'environnement. Du cahier des charges à l'évaluation ». Comm. D. Gauzin-Muller et M-H. Contal. Du 26 avril au 7 mai 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Marseille. « Ameublir la terre en ville. Nano hectares et poésie végétale ». Avec Jean-Pierre Ives. 20 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture et de la ville PACA, Marseille. « Biodiversité et paysage urbain ». Philippe Clergeau. 28 avril 2010.
- Conférence. Auditorium du Monde, Paris. « L'esquisse verte ». Avec Rob Delius, Emmanuel Rey, François Gillard. Par ARENE et ADEME. 13 avril 2010.

- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage de Lille, Villeneuve d'Ascq. « La métropole agricole ». Par Dominique Rouillard. 6 mai 2010.
- Conférence. Centre Georges Pompidou. « L'homme symbiotique». Joël de Rosnay, Patrick Viveret. 15 décembre 2010.
- Conférence. Forum d'urbanisme et d'architecture, Nice. « L'architecture bionique, vers une architecture en relation avec le vivant ». Agence X-TU. 10 décembre 2010.
- Colloque. Base nautique de l'Île Monsieur, Sèvres. « De l'échelle architecturale à la dimension urbaine, l'eau comme matière du projet ». Ou comment intégrer une gestion économe de l'eau dans toutes les phases d'un projet … Avec Jean-Sébastien Soulé, Pascal Chombart de Lauwe, Serge Renaudie, Ah-Ah paysagistes, Tectône. Par CAUE Hauts-de-Seine. 18 février 2010.
- Exposition. Caue Nord, Lille. « Ville-nature : interpréter les territoires du Nord ». Jusqu'au 31 mars 2010.
- Colloque. Hotel de ville, Paris. « Nature et culture ». Par CAUE Paris. 31 mai 2010.
- Formation. Domaine du Rayol : Paysage-jardin. « Lecture naturaliste ». Avec Denis Huin. 3 mars 2010.
-

- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « L'habitat écologique ». Par Françoise-Hélène Jourda. 10 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage de Lille, Villeneuve d'asq. « Du désir de campagne urbaine à l'agriurbanisme ». Par Pierre Donadieu et Roland Vidal. 4 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage, Angers. « Ecologie de la couleur et stratégie environnementale : analyse chromatique dans l'architecture et l'urbanisme ». Par Larissa Noury. 18 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Marseille. « Ameublir la terre en ville. Nano hectares et poésie végétale ». Avec Jean-Pierre Ives. 20 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Nantes. « Ecologie industrielle : une autre organisation possible ». Avec Benoit Duret et Jean-François Vallès. 18 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture Languedoc-Roussillon, Prades-le-lez. « Comment penser la ville à l'heure des enjeux environnementaux ? ». Avec Marie-Hélène Contal, Patrice Genet, François Fontès, Cyril Outrebon. 10 février 2010.
- Conférence. Hôtel de ville, Saint-Herblain. « Urbanisme et préservation de l'environnement : quelle définition doit-on donner au cadre de vie ? ». 25 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture et de la ville PACA, Marseille. « Biodiversité et paysage urbain ». Philippe Clergeau. 28 avril 2010.
- Conférence. Palais de Chaillot, Paris. « La ville écologique. Contributions pour une architecture durable. AS Architecture Studio ». 11 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage de lille, Villeneuve d'asq. « Le triangle vert et autres projets agri-urbains ». Thierry Laverne. 3 juin 2010.
- Colloque. Ecole d'architecture de la ville et des territoires, Marne-la-Vallée. « Agricultures urbaines ». Org. CAUE 77, IFU. 11 mars 2010.
- Colloque. Lyon. « Ville et environnement ». Par le programme interdisciplinaire Ville et environnement. 11 mars 2010.
- Colloque. Ecole d'architecture de Nantes. « Archicult(ure)». 6 mars 2010.
- Colloque. Moissy-Cramayel. « Agriculture et métropole : la question de l'interface rural/urbain ». Avec élus, représentants collectivités et services de l'Etat, Thomas Sieverts, Michel Desvigne, Bertrand Warnier… 29 avril 2010
- Exposition. Ecole d'architecture de Nantes. « Nantes St Nazaire / Petite planète ». Sur l'éco-métropole et son projet. Du 2 avril au 6 juin 2010.
- Télévision. « Le dessous des cartes ». « Villes d'avenir ? » De l'urbanisme durable. 3 février 2010.
- Concours. Programme interdisciplinaire de recherche ville et environnement. Sur les processus et dynamiques des villes existantes, leur adaptabilité, en particulier dans le contexte du changement climatique. 14 mars 2010
- Conférence. Palais de Chaillot, Paris. « A Green new deal (from geopolitics to biosphere politics) ». 15 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Le changement climatique : réalités et aspects économiques ». Par Christian de Perthuis. 5 janvier 2010.

- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Architecture et enjeux climatiques ». Par Jean-Pierre Traisnel. 14 janvier 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Form and function follow climate». Par Philippe Rahm. 1 avril 2010.
- Conférence. Institut national des sciences appliquées, Strasbourg. « Architecture météorologique ». Par Philippe Rahm. 24 mars 2010.
- Conférence. Librairie Le Moniteur. Rencontre avec Laetitia Fontaine et Romain Anger autour du « Bâtir en terre. De la physique des grains à l'architecture ». 21 janvier 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Strasbourg. « Autour des habitats intermédiaires et des matériaux naturels ». Par Hervé Potin. 23 février 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture Languedoc-Roussillon, Montpellier. « Construction bois ». 13 avril 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture Rhônes-Alpes, Villeurbanne. « Architecture bois en milieu urbain ». Par Tectoniques architecture. 8 avril 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture IDF, Paris. « Architecture et développement local ». Avec Patrice Doat (CRAterre), Atilla Cheyssial, Mustoihi Mari, Vincent Liétar, Dominique Tessier. 4 mai 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture de Franche-Comté, Besançon. « Visite d'une maison à ossature bois et bottes de paille ». Avec Emilie Devillers et Florent Timal. 5 juin 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Construire en terre mahoraise ». Vincent Lietar. 16 novembre 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Grenoble. « Lutte contre la déforestation et la désertification ». Emmanuelle Grundmann. 9 décembre 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture, Lyon. « Architecture bois en milieu urbain ». 18 novembre 2010.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « Sensibilisation des étudiants en architecture à l'utilisation du bois légal et certifié ». Emmanuelle Grudmann. 2 décembre 2010
- Exposition. Cité des Sciences, Paris. « Ma terre première, pour construire demain ». Org. Labo CRAterre. Jusqu'au 1 juin 2010.
- Colloque. Centre Scientifique et technique du bâtiment, Paris. « Prescrire le bois dans les constructions de demain ». 29 juin 2010.
- Colloque. Institut finlandais, Paris. « Architecture écologique en bois ». Avec Petri Vuojala, Kimmo Kuismanen, Markku Karjalainen, Fabienne Bulle. 2 décembre 2010.
- Exposition. EPFL, Lausanne. « Timber project. Nouvelles formes d'architectures en bois ». Jusqu'au 30 mai 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture en IDF, Paris. « Construire en terre mahoraise. Architecture et développement local ». Du 4 mai au 4 juin 2010.
- Exposition. La Plomberie, Epinal. « Défis du bois ». 21 au 30 mai 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Matière bois ». Jusqu'au 14 décembre 2010
- Exposition. Maison de l'architecture, Toulouse. « Maisons individuelles, constructions bois ». Novembre 2010.
- Formation. Ateliers de l'Isle d'Abeau. « Architectures en terre ». Labo CRAterre-ENSAG. 17 au 29 mai 2010.
- Formation. URCAUE IDF. « Ekopolis 2010 ». « Du territoire au matériau, changer d'optique pour concevoir durable ».18 et 19 octobre, 16 et 25 novembre, 10 décembre 2010.
- Conférence. Maison des projets, Vitry-sur-Seine. « Réduire les charges d'électricité et de chauffage dans le logement social». Par Tony Ferreira. 19 janvier 2010.
- Conférence. Agence de l'énergie, Val de Marne, Arcueil. « Olympe-de-Gouge, l'école énergie zéro à Arcueil ». Avec Corinne Sayous. Par CAUE Val de Marne. 12 janvier 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture de Franche Comté, Besançon. « Bâtiment basse consommation et santé : des nécessités à concilier ». Avec Suzanne Déoux. 11 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « L'espace et l'énergie ». Par Christophe Kuhn. 9 mars 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture IDF, Paris. « ICEB Café » : la fiche de déclaration environnementale et sanitaire (FDES) du CSTB ». Avec Rolf Frischknecht, Philippe Osset et Pierre Troadec. 29 mars 2010.
- Conférence. CAUE Val de Marne, Arcueil. « Réalisation d'une maison basse consommation à Arcueil ». 18 mars 2010
- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Habitat passif et éco-conception». Par Pascal Gontier. 22 mars 2010.

- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Plus de confort et moins d'énergie». Par Mario Cucinella. 6 avril 2010.
- Conférence. Cycle Urbanisme, Sciences Po. « Susumu Shingu ». Artiste éolien japonais, sur « Breathing Wind », village autosuffisant. 8 avril 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Low impact architecture ». Joan Sabaté. 7 avril 2010.
- Conférence. Centre méridional de l'architecture et de la ville, Toulouse. « Habitat coopératif : entre soi écolo-bobo, ou nouvel 'habitat social' ? ». 4 mai 2010.
- Conférence. Pantin. « Visite d'une école 'zéro énergie' ». Avec Emmanuelle Patte. 19 juin 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage, Angers. « Les bâtiments économes en énergie diminueront ils aussi les dépenses de santé ?». Par Suzanne Déoux. 17 juin 2010.
- Conférence. La Sucrière, Lyon. «Villes en transition ». Luc Semal. Mathilde Szuba. 27 mai 2010.
- Conférence. Café Riche, Montpellier. « Concevoir un éco-quartier ». Par Catherine Charlot-Valdieu. 19 mai 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture en IDF. « ICEB Café : les certificats d'économie d'énergie ». 26 juillet 2010.
- Conférence. Institut national des sciences appliquées, Strasbourg. « Rien ne se perd, tout se transforme… ». Karine Dupré et Franck Guéné. 2 novembre 2010.
- Exposition. Lighthouse, Glasgow. « New, Old, Green ». Ou comment l'architecture cherche à minimiser son impact sur l'environnement à travers l'emploi de matériaux et de techniques appropriées et techniques astucieuses. Jusqu'au 31 janvier 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage, Angers. « Ca va barder ou comment rhabiller sa maison pour l'hiver ». Par le CAUE 72. Sur l'amélioration thermique et esthétique d'une maison des années 1970. Du 4 février au 21 mars 2010.
- Exposition. Alpexpo, Grenoble. « Biennale de l'habitat durable de Grenoble : la rénovation énergétique ». Comm. F-H. Jourda. Du 18 au 23 mars 2010.
- Exposition. Pavillon de l'Arsenal. « Concours en conception, écoquartier Clause-Bois Badeau, Brétigny-sur-Orge ». Lipa&Serge Goldstein, Christian Devillers, Arc/Pôle Architectes, Atelier Pierre Dubus, Jean&Aline Harari, Ateliers Lion, Pascal Chombart de Lauwe. Du 8 avril au 2 mai 2010.
- Exposition. Pl. Teilhard de Chardin, Paris. « Maisons Be-Green ». Par Architectures à vivre. Jusqu'au 29 août 2010.
- Exposition. IFA Galerie, Berlin. « Post-Oil City. La ville de l'après pétrole. L'histoire du futur de la ville ». Jusqu'au 18 juillet 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Ca va barder ou comment rhabiller sa maison pour l'hiver ». Par le CAUE Sarthe. Jusqu'au 5 octobre 2010.
- Exposition. Forum d'architecture, Lausanne. « Lausavenir I. Métamorphose : un éco-quartier aux Plaines-du-Loup ». Jusqu'au 10 octobre 2010.
- Exposition. Grande Halle de la Villette. « 7e salon Bâtir écologique ». 26 au 28 novembre 2010.
- Formation continue. « Architecture contemporaine et éco-construction ». 17 au 19 novembre 2010.
- Radio. « Métropolitains ». « Rencontre avec Anna Heringer, 'spécialiste de la construction frugale' ». 4 mars 2010.
- Radio. « Métropolitains ». « Rencontre avec Anna Heringer, 'spécialiste de la construction frugale' ». 22 avril 2010.
- Radio. « Métropolitains ». « Villes inondables». 24 juin 2010.
- Formation. CAUE Rhône. « Amélioration énergétique du patrimoine des collectivités ». 11 mai 2010.
- Formation. Université de Cergy-Pontoise. Master Professionnel « Bâtiment intelligent ». rentrée 2010-2011
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage, Bordeaux. « Paysage, écologie et développement durable ». Par Yves Luginbül. 7 janvier 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture IDF. « Iceb Café. Développement durable et résistances au changement : les neurosciences peuvent-elles résoudre l'équation ? ». Avec Jacques Fradin et Mireille Ferri. 25 janvier 2010.

- Conférence. Librairie Le Moniteur. Rencontre avec Françoise-Hélène Jourda autour du « Petit manuel de la conception durable ». 14 janvier 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture, Grenoble. « Construction en terre : beauté durable, savoir-faire et éthique des architectes ». Par Anna Heringer et Martin Rauch. 11 février 2010.
- Conférence. Grand Palais, Paris. « Quels défis pour une architecture durable ? ». 9 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de Rennes. « Wood works ». Par Hermann Kaufmann. 10 mars 2010.
- Conférence. CAUE du Rhône, Lyon. « Les tours : le grand défi de la construction et de l'aménagement durables ». Jean-Marc Charpentier et Antonio Frausto. 18 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires de Marne la Vallée, Champs sur Marne. « Quelles campagnes pour la métropole ? Agricultures urbaines ». 11 mars 2010.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires de Marne la Vallée, Champs sur Marne. « La ville du risque». Par Paul Landauer, Rémy Baudouï, Jean-Pierre Galland, Valérie November, Bertrand Vallet. 1 avril 2010.
- Conférence. Palais de Chaillot, Paris. « La ville écologique. Contributions pour une architecture durable. AS Architecture Studio ». 11 mars 2010.
- Conférence. Centre Scientifique et technique du bâtiment, Paris. « Les échelles du développement durable ». Par Christian Devillers. 6 avril 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture, Amiens. « Le développement durable ». Par Franck Boutté. 11 mai 2010.
- Conférence. Cité internationale Universitaire de Paris. « Développement durable et architecture emblématique : collision ou collusion ? ». Avec Marie-Hélène Contal, Luis Fernandez Galiano, Patrick Schmacher. 9 juin 2010.
- Conférence. Palais de Chaillot. « Architectures durables. Une nouvelle éthique pour l'architecture et la ville ». Marie-Hélène Contal et Jana Revedin. 17 juin 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture en IDF. « ICEB Café : réhabilitation durable en Chine à travers différentes réalisations ». Avec Michel Raoust. 28 juin 2010.
- Conférence. Centre scientifique et technique du bâtiment, Paris. « Débat autour de Regard sur la ville durable. Vers de nouveaux modes de vie ». Alain Maugard et Jean-Pierre Cuisinier. 14 juin 2010.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Savoie, Annecy. « En Afrique… Des écoles comme concept de développement ». Claire Olivier. 16 juin 2010.
- Conférence. De part et d'autre du Rhin, Alsace, Bâle-Campagne et Land de Bade-Wurtemberg. « L'architecture c'est durable ». Du 1 octobre au 5 novembre 2010.
- Conférence. CAUE Seine St Denis. « Les clés de l'habitat durable ». 9 décembre 2010.
- Conférence. Centre d'information sur l'urbanisme, Rennes. « Développement durable et techniques de réhabilitation en centre ancien ». 16 décembre 2010.
- Colloque. Ecole des Ponts Paris-Tech, Cité Descartes, Champs-sur-Marne. « Les assises du développement durable de Marne-la-Vallée ». Avec Sylvie Allemand, Vincent Graffin, André Fleury, Thierry Laverne. 7 janvier 2010.
- Colloque. Palais des congrès, Paris. « Projets urbains n°38 : laboratoires du durable ». Par la dir. Générale de l'Aménagement du Logement et de la Nature. Avec Ariella Masbunghi, Philippe Madec, Finn Geipel, Bernard Secchi, Michel Desvigne, David Mangin, Christian Devillers et J-M. Duthilleul. 26 avril 2010.
- .
- Colloque. Palais de Chaillot, Paris. « Symposium de la 4e session – Global Award for Sustainable Architecture ». 11 mai 2010.
-
- Colloque. Lille Grand Palais. « Les villes se bougent, le développement durable en situation ». 22 et 23 juin 2010.
- Colloque. ENA, Paris. « Le patrimoine, un modèle pour le développement durable ». 4 et 5 octobre 2010.
- Colloque. Avignon. « 9e rencontres euro-méditerranéennes de Volubilis ». Thème : « Vivre, rêver, créer la ville et les paysages avec la biodiversité ». 17 au 20 novembre.
- Colloque. CUS, Strasbourg. « Forum des écoquartiers ». 17 au 21 novembre 2010.
- Colloque. Centre culturel les colonnes, Blanquefort. « Qualité de l'air intérieur. Croiser les perspectives Santé-Bâtiment ». 7 décembre 2010.
- Exposition. Espace de la Fondation EDF. « Villes rêvées, villes durables ? ». Comm. E. Charmes et T.Souami. Jusqu'au 7 janvier 2010.

- Exposition. Maison de l'architecture et de la ville, Marseille. « Habiter écologique. Séquence 6 ». Jusqu'au 22 janvier 2010.
- Exposition. Forum d'urbanisme et d'architecture, Nice. « Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable ? ». Jusqu'au 28 février 2010.
- Exposition. Villa Noailles, Hyères. « TYIN + Anna Heringer. Construire ailleurs ». Du 14 février au 28 mars 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture Languedoc-Roussillon, Montpellier. « Habiter écologique. Séquence 1 et 6 ». Du 9 février au 7 mars 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture Languedoc-Roussillon, Prades-le-lez. « Dans le mur ? ». Présentation ludique des grands principes du développement durable appliqués à l'architecture. Jusqu'au 6 juin 2010.
- Exposition. La Plateforme, Grenoble. « Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable ? ». Du 10 avril au 20 mai 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture 129, La Souterraine. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». du 19 au 24 avril 2010.
- Exposition. Ecole d'architecture de Normandie, Rouen. « Ecospace. Imaginer et créer un projet destiné à accueillir les locaux étudiants de l'école ». Du 1er au 7 avril 2010.
- Exposition. Parc de la Villette, Paris. « Cité Bâtisseur ». sur le développement durable. Du 6 au 8 mai 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture, Amiens. « Architecture = durable ». Comm. Jacques Ferrier. Du 11 mai au 17 juillet 2010.
- Exposition. Bibliothèque francophone, Limoges. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». Par Maison de l'architecture 129. 24 mai au 12 juin 2010.
- Exposition. La Sucrière, Lyon. « Cités végétales, un autre possible ». Jusqu'au 27 juin 2010.
- Exposition. Pavillon d'About, Paris. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». 11 mai au 5 septembre 2010.
- Exposition. Cité IFA-Bordeaux. « Global Award for Sustainable architecture ». Du 7 au 9 mai 2010.
- Exposition. Maison de l'architecture de Poitou-Charentes, Poitiers. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». 16 septembre au 2 octobre 2010.
- Exposition. Institut héllénique d'architecture, Athènes. « Building Sustainable Communities. Des architectes danois ». Du 16 septembre au 10 octobre 2010.
- Exposition. AUT. Architekyur und tirol, Innsbruck. « Diébédo Francis Kéré. Une architecture durable pour l'Afrique ». Jusqu'au 4 septembre 2010.
- Exposition. Centre d'exposition dans le Ringturm, Vienne. « Form & Energy. Architecture in_from Austria ». Jusqu'au 2 juillet 2010.
- Exposition. CAUE du Bas-Rhin, Strasbourg. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». 4 octobre au 5 novembre 2010.
- Exposition. Musée d'Architecture, Helsinki. « Global Award for Sustainable Architecture 2007-2008-2009 ». 6 octobre au 21 novembre 2010.
- Formation. Pole de formation continue Massif Central. « Développement durable dans les constructions neuves et les bâtiments existants ». Octobre 2010.
- Formation. URCAUE IDF. « Ekopolis 2010 ». « Du territoire au matériau, changer d'optique pour concevoir durable ».18 et 19 octobre, 16 et 25 novembre, 10 décembre 2010.
- Formation. Montreuil et Strasbourg. Europe & environnement. « Développement durable et qualité environnementale en aménagement du territoire, urbanisme, architecture et construction ». Novembre 2010 à décembre 2011.
- Formation continue. « Réhabilitation du patrimoine bâti et développement durable ». Sébastien Marot, Emmanuel Etienne, Lorenzo Diez, Nathalie Tchang et Tony Marchal. 7 et 8 octobre 2010.

2011

- Conférence. CAUE Agen. « L'architecture au cœur des enjeux du développement durable ». 8 janvier 2011.
- Conférence. CAUE Agen. « À quoi servent les architectes dans la ville post-carbone ? » par Françoise-Hélène Jourda. 5 février 2011.
- Conférence. École d'architecture de Clermont-Ferrand. « Grenelle de l'environnement : les réponses de l'acier ». 12 janvier 2011.
- Conférence. École d'architecture de Rennes. « Sensibilisation à l'utilisation du bois légal et certifié » avec Philippe Madec et Emmanuelle Grundman. 13 janvier 2011.

- Conférence. École d'architecture de Rouen. « Culture et développement durable. Travaux récents. » par Philippe Madec dans le cadre du cycle « Des énergies dans l'architecture. Comment penser le bois à l'ère du développement durable ? ». 11 janvier 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture en Île-de-France. « ICEB Café : ventilation naturelle ». 28 février 2011.
- Conférence. CAUE Agen. « L'habitat coopératif, entre soi écolo-bobo ou nouvel 'habitat social' ? ». 10 février 2011.
- Conférence. CAUE Lot-et-Garonne, Bon-Encontre. « La ville durable, la ville en pantoufles » par Philippe Madec. 5 mars 2011.
- Conférence. A'urba, Bordeaux. « Ville et énergie : nouveaux territoires, nouvelles gouvernances ». 10 février 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture en Île-de-France. « Lancement du concours A'Bois ». 8 mars 2011.
- Conférence. École d'architecture de Paris-Val de Seine. « Logement et consommation énergétique ». 5 avril 2011.
- Conférence. CAUE Cergy-Pontoise. « L'agriculture périurbaine et ses enjeux ». 5 avril 2011.
- Conférence. CAUE Agen. « Le logement : simple marchandise BBC ? » par Emmanuelle Colboc. 26 mars 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Savoie, Annecy. « Construire en bois aujourd'hui ? ». 16 mars 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Savoir, Annecy. « Écocités ». 28 mars 2011.
- Conférence. A'urba, Bordeaux. « Le recyclage des eaux pluviales : un levier de recomposition urbaine et territoriale ? ». 22 mars 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture et de la ville, Lille. « Lille : des écoquartiers à la ville durable et solidaire ». 7 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Lyon. « Sensibilisation des architectes à l'utilisation du bois légal et certifié ». 17 mars 2011.
- Conférence. Café Riche, Montpellier. « Le bâti ancien est-il durable ? ». 23 mars 2011.
- Conférence. École d'architecture de Nantes. « Pour une architecture qui crée un environnement plutôt qu'elle n'en consomme » par Raphaëlle Hondelatte. 24 mars 2011.
- Conférence. École d'architecture de Nantes. « Biodiversité urbaine : problématique, questions, solutions ». 5 avril 2011.
- Conférence. Hanger H20, Rouen. « L'écoquartier Flaubert à Rouen et à Petit-Quevilly ». Avec Laurent Fabius. 15 mars 2011.
- Conférence. Cité Chaillot. « L'éco-village des Noës » avec Philippe Madec. 15 mars 2011.
- Conférence. Partout en France, sous l'égide du ministère de l'Écologie. « Semaine du développement durable : changeons nos comportements ». du 1er au 7 avril 2011.
- Conférence. Pavillon de l'Arsenal. « Ville & fleuve : la berge, ou comment le cours des rivières a-t-il articulé nos places urbaines ? ». 5 mai 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture en Île-de-France. « ICEB Café : les travaux de normalisation en cours relatifs à la démarche environnementale ». 18 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Paris-Belleville. « Les approches écologiques de l'architecture, le concept d'une 'architecture lente' ». 8 avril 2011
- Conférence. École d'architecture de Paris-Val de Seine. « Logement et consommation énergétique ». 5 avril 2011.
- Conférence. Archinov, Paris. « Étude de cas : 1er immeuble de l'écoquartier Fréquel-Fontarabie ». 5 avril 2011
- Conférence. CAUE Cergy-Pontoise. « L'agriculture périurbaine et ses enjeux ». 5 avril 2011.
- Conférence. CAUE Créteil. « Parcours 'développement durable' ». 7 mai 2011.
- Conférence. Maison départementale de l'habitat, Évry. « Rendez-vous du logement social durable ». 8 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Clermont-Ferrand. « Sensibilisation au bois certifié ». 13 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Grenoble. « Les villes face à la transition énergétique : quelles politiques locales ? ». 14 avril 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture et de la ville, Lille. « Lille : des écoquartiers à la ville durable et solidaire ». 7 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Marseille. « L'urbanisme écologique ». 11 mai 2011.
- Conférence. École d'architecture de Nantes. « Droit de cité pour l'agriculture ? ». 21 avril 2011.

- Conférence. École d'architecture de Nantes. « Le mur végétal a-t-il un sens ? Du microscopique au territoire, les défis et enjeux du végétal ». 5 mai 2011.
- Conférence. Forum d'urbanisme et d'architecture, Nice. « Renouvellement urbain : transformation urbaine pour une ville durable » avec David Mangin. 5 mai 2011.
- Conférence. CAUE Nîmes. « Le développement durable : vers une architecture globale et locale » par Françoise-Hélène Jourda. 14 avril 2011
- Conférence. Quimper. « De Bonne à Grenoble. 1er écoquartier de France ». 12 avril 2011
- Conférence. Quimper. « Rénovation énergétique du bâti ». 14 avril 2011
- Conférence. Quimper. « Quimper, ville durable : les projets ». 15 avril 2011.
- Conférence. École d'architecture de Toulouse. « L'utilisation du bois légal et certifié ». 6 avril 2011.
- Conférence. Partout en France, 28 CAUE organisent « Agricultures & paysages ». Du 9 au 15 mai 2011.
- Conférence. Partout en France. Organisé par Énerplan. « 4ème journées européennes du Solaire 2011 ». du 9 au 15 mai 2011.
- Conférence. Maison de l'Architecture en Île-de-France. « ICEB Café : les certificats verts ». 30 mai 2011.
- Conférence. Maison de l'Architecture en Île-de-France. « La Fabrique de l'entreprise d'architecture : les enjeux de la simulation énergétique au sein des équipes de la maîtrise d'œuvre ». 31 mai 2011.
- Conférence. École d'architecture de Paris-Val de Seine. « Les matériaux de l'éco-construction ». 6 mai 2011.
- Conférence. École d'architecture de Versailles. « Le bois certifié ». 3 mai 2010.
- Conférence. Forum d'urbanisme, Nice. « Habitat écologique » par François-Hélène Jourda. 16 juin 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture en Île-de-France. « Zéro énergie et architecture contemporaine » avec Françoise-Hélène Jourda. 28 septembre 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture de Rennes. « La maison passive ». 24 juin 2011.
- Conférence. CAUE 94. « L'école « zéro énergie » à Arcueil ». 19 octobre 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage, Angers. « Rénovation énergétique performante ». 21 et 22 octobre 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture de Poitou-Charentes, Poitiers. « De la nature au bâtiment : l'usage du bois chez Alvar Aalto ». 11 octobre 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture, Rouen. « La pompe à chaleur, oui mais… ». 6 octobre 2011.
- Conférence. Maison de l'architecture, Rouen. « Les solutions VMZinc au service de la construction durable ». 20 octobre 2011.
- Conférence. Vannes. « Conception économe et recherche de performance, un modèle autrichien du Vorarlberg ». 13 octobre 2011.
- Conférence. Société Française des Architectes, Paris. « Radiographie. Le premier immeuble à façade photovoltaïque, Paris 10ème arr » avec Emmanuel Saadi. 16 novembre 2011.
- Conférence. École d'Architecture de Paris-Belleville. « From Smart Growth to Sustainable Communities : Instituations, Politics, Sciences and Technology ». 3 novembre 2011.
- Conférence. École d'Architecture de Paris-Belleville. « Le Grand Paris, métropole agricole ». 15 décembre 2011.
- Conférence. CAUE Cergy-Pontoise. « La filière bois : projets locaux, filière globale ? ». 14 novembre 2011.
- Conférence. École d'architecture de la ville et des territoires. « De la maison autonome à la cité auto-énergétique : le rêve d'une déconnexion » par Fanny Lopez. 15 novembre 2011.
- Conférence. CAUE Chevilly-Larue. « Le lycée intercommunal de Chevilly-Larue, écologique et sculptural ». 29 novembre 2011.
- Conférence. École d'architecture de Clermont-Ferrand. « Conception urbaine et architecturale et changement climatique ». 16 novembre 2011.
- Conférence. École d'architecture de Nantes. « Le bois ». 6 décembre 2011.
- Conférence. Vannes. « Approche holistique de l'architecture et de l'urbanisme éco-responsables ». 25 novembre 2011.
- Conférence. École d'architecture de Grenoble. « Coopérative d'habitants, des outils pour refonder la ville durable ». 8 décembre 2011.
- Conférence. CAUE Héry-sur-Alby. « Conception et construction bois ». 6 décembre 2011.

Colloque : 15

- Colloque. Ministère du développement durable, Noisy-le-Grand. « Faire la ville durable. Inventer une nouvelle urbanité ». 21 et 22 janvier 2011.
- Colloque. Centre scientifique et technique du bâtiment, Angers. « Évaluer les performances des bâtiments basse consommation ». 18 janvier 2011.
- Colloque. Building Centre, Londres. « Adaptive architecture ». du 3 au 5 mars 2011.
- Colloque. École d'architecture de Paris-Belleville. « Le 'climat', un nouveau paradigme ? Théorie, projet, enseignement » par Caroline Maniaque et Thierry Mandoul. 29 mars 2011.
- Colloque. CAUE Mont-de-Marsan. « Forum éco-construire ». 7 avril 2011.
- Colloque. Passivhaus Institut, Innsbruck – Autriche, « 15ème conférence internationale de la Maison passive ». 27 et 28 avril 2011.
- Colloque. Cité Chaillot. « Du rêve à l'écologie urbaine » avec Nicolas Gilsoul et Gilles Clément. 5 et 6 mai 2011.
- Colloque. École des Hautes Études en Sciences Sociales. « Architecture de demain : la planète Terre est-elle encore constructible ? » avec Dominique Alba, Roland Castro… 26 mai 2011.
- Colloque. École d'architecture de la ville et des territoires de Marne la Vallée. « Le bois légal et certifié ». 16 mai 2011
- Colloque. Plan urbanisme construction architecture, Rennes. « Vers des réhabilitations à très basse consommation ». 24 juin 2011.
- Colloque. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Marseille. « D'une ville à l'autre : expériences écologiques en Europe et en Méditerranée ». 17 et 18 octobre 2011.
- Colloque. Cité Universitaire Internationale. « Patrimoines et architectures des métropoles durables ». 9 et 10 novembre 2011.
- Colloque. Hôtel de Ville de Paris. « Paris 2030. Des recherches au service de la métropole durable… ». 18 novembre 2011.
- Colloque. École d'architecture de la ville et des territoires, Marne la Vallée. « Ignis mutat res, penser l'architecture, la ville et les paysages au prisme de l'énergie ». 24 et 25 novembre 2011.
- Colloque. Aix-en-Provence. « Les quartiers durables en Méditerranée : pourquoi et comment faire ? ». 8 et 9 décembre 2011.

Exposition : 26

- Exposition. École Spéciale d'Architecture, Paris. « 2ème concours d'architecture en pierre naturelle ». du 10 au 17 janvier 2011.
- Exposition. Institut Finlandais, Paris. « Architecture écologique en bois ». jusqu'au 12 janvier 2011.
- Exposition. Église des Jacobins, Agen. «Habiter écologique. Quelles architectures pour une ville durable ? ». du 8 janvier au 26 mars 2011.
- Exposition. Centre Jacques-Prévert, Bon-Encontre. « N'en jetez plus ! Et habitez écologique ». du 24 janvier au 4 mars 2011.
- Exposition. Musée EDF, Mulhouse. « Villes rêvées, villes durables ? ». jusqu'au 27 février 2011.
- Exposition. CAUE Strasbourg. « 35 maisons bois en France ». du 20 janvier au 4 avril 2011.
- Exposition. Galerie AEDES, Berlin. « Cradle to Cradle – Festival. The Next Industrial Revolution, Blueprint Netherlands ». du 26 janvier au 16 mars 2011.
- Exposition. Musée d'architecture, Munich. « Construire avec du bois. Voies d'avenir ». jusqu'au 5 février 2011.
- Exposition. Centre d'architecture danois, Copenhague. « Manmade Environment ». à partir du 11 février 2011.
- Exposition. Maison de l'architecture de Haute-Savoie, Annecy. « Parcours Bois 2011 ». du 23 mars au 9 avril 2011.
- Exposition. Maison de l'architecture, Bordeaux. « De l'éphémère au durable ». du 16 mars au 1er avril 2011.
- Exposition. Agence Archipel, Le Havre. « Global Award for Sustainable Architecture ». du 1er au 31 mars 2011.
- Exposition. Archipel, Lyon. « Global Award for Sustainable Architecture. 2007 – 2008 – 2009 – 2010 ». jusqu'au 17 avril 2011.
- Exposition. École d'architecture de Rouen. « Les sens du bois ». du 1er au 18 mars 2011.
- Exposition. École d'architecture de Rouen. « Parcours bois ». du 1er au 18 mars 2011.

- Exposition. ARCAM, Amsterdam. « Farming the City ». du 23 mars au 7 mai 2011.
- Exposition. Alpexpo, Grenoble. « 10ème biennale de la passion du bois » ; du 14 au 17 avril 2011.
- Exposition. Alpexpo, Grenoble. « 1ères Assises nationales de l'énergie grise ». 15 avril 2011.
- Exposition. Maison de l'architecture et de la ville, Lille. « Global Award for Sustainable Architecture. 2007-2010 ». du 7 avril au 21 mai 2011.
- Exposition. Bordeaux. « S'adapter pour durer : les Vivres de l'art ». du 10 juin au 8 juillet 2011.
- Exposition. Espace Bazacle, Toulouse. « Villes rêvées, villes durables ? ». jusqu'au 12 juin 2011.
- Exposition. Cité Chaillot. « Global Award for Sustainable Architecture 2010 ». jusqu'au 3 juillet 2011.
- Exposition. École d'architecture de Paris-Belleville. « Parcours bois » à partir du 17 octobre 2011.
- Exposition. CAUE Angoulême. « Global Award for Sustainable Architecture ». jusqu'au 28 octobre 2011.
- Exposition. Musée de l'architecture finlandaise, Helsinki. « Manmade Environment ». du 7 octobre au 4 décembre 2011.
- Exposition. Galerie Aedes, Berlin. « Cultural Ecologies : Texcoco Lake Ecological Park, Mexico ». jusqu'au 4 décembre 2011.

Formation : 4
- Formation. Les écoles de la rénovation urbaine et de la gestion des quartiers. « Réaliser un écoquartier certifié ». du 5 au 7 décembre 2011.
- Formation. « Solutions constructives bois & béton ». 16 novembre 2011.
- Formation. « Architecture, développement durable et processus HQE ». à partir du 6 décembre 2011.
- Formation. « Réhabilitation thermique en milieu urbain ». 21 au 23 novembre 2011.

Média : 3
- Cinéma. Aix-en-Provence. « Les journées du film sur l'environnement ». du 20 mai au 1er juin 2011.
- Cinéma. CAUE Agen. « Éco-habitat : l'urbanisme du futur » de Laurent Lutaud. 4 mars 2011.
- Cinéma. Forum d'urbanisme et d'architecture, Nice. « Rétrospective du film sur l'environnement 2011 ». jusqu'au 13 octobre 2011.

Concours : 7
- Concours. « L'aluminium pour l'éco-design ». Dossiers à déposer avant le 17 avril 2011.
- Concours. « Holcim Award for Sustainable Construction ». Dossiers à déposer avant le 23 mars 2011.
- Concours. L'assaut. « Concours A'bois ». Dépôt des dossiers avant le 26 avril 2011.
- Concours. « Gau :di 3 : Market Hall ». rendu des projets le 30 octobre 2011.
- Concours. Prix. AMO 2011. « Habitat architecture environnement ». Dossiers à déposer avant 3 novembre 2011.
- Voyages. CAUE 92. « Bordeaux : développement durable et mixité sociale ». 27 et 28 mai 2011.
- Voyages. CAUE 92. « Hambourg : intensification urbaine et développement durable ». du 6 au 10 juillet 2011.

2012

Conférence : 75
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Louvres et Puiseux-en-France, un éco quartier pour le bassin d'emploi de Roissy ». Avec notamment Hervé Dupont et Roland Castro. 06 février 2012.
- Conférence. Collège de France. « Nature à lire. La classification, mise en ordre logique ; la communication, choix culturel». 26 janvier 2012
- Conférence. Gaité Lyrique. « Cradle to cradle ». Par Christine Guinebretière. Methode de production écologique du « berceau au berceau ». Organisation tmp/lab. 12 janvier 2012
- Conférence. Paris-La-Défense. Cycle « Les matinées du CGEDD ». « Conjuguer ville et énergies durables ». Conférence-débat avec Ron Dembo, Jacques Ferrier, Philippe Labro, Christian Leyrit, et Ariella Masboungi. 24 janvier 2012.

- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Savoie. « Construire en verre aujourd'hui ». Quelle qualité environementale ? Quels usages ? Table ronde avec Chantal Sergent et Gilles de Gavre. 19 janvier 2012.
- Conférence. ENSA Paris Belleville. « Round I. Réemploi : objets / espaces » avec Rotor, Michael Evrad, Jean-Marc Huygen, la réserve des arts dans le cadre du festival Bellastock. 29 février 2012.
- Conférence. Collège de France. « Economie et paysage. Du génie naturel à la ville recyclable : le paysage comme reflet d'un modèle économique ». 02 février 2012.
- Conférence. Gaité lyrique. « Balades physiques et virtuelles, dans la ville et sur le web ». Trois promenades à la découverte des utopies, du gout et de la nature dans l'environnement parisien urbain. 11 février 2012.
- Conférence. Librairie le Moniteur. Rencontre autour de l'ouvrage « Le Developpement durable, intelligence du XXIe siècle ». avec son auteur Dominique Bidou. 02 février 2012.
- Conférence. ENSA Clermont Ferrand. « Construire en terre ». Par Samuel Dugelay (agence Makjo). 01 mars 2012.
- Conférence. Café Riche. Montpellier. « L'agriculture en ville, est-ce bien réaliste ? ». 15 février 2012.
- Conférence. Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « Utiliser des essences feuillues dans la construction ». Trois causeries : usages oubliés, usages détournés, conception en fonction de la ressource, innovation. 07 février 2012.
- Conférence. Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « Les énergies ». Avec David Thomas. 28 février 2012.
- Conférence. ENSA Rouen. « Analyse comparée des stratégies énergétiques dans les projets urbains et l'incidence sur la forme urbaine et l'architecture du projet ». Par Yves Trolet et Brice Febvre. 06 mars 2012.
- Conférence. Forum départemental des sciences de Villeneuve d'Ascq. « La terre crue : un matériau d'avenir pour la construction ». 06 mars 2012.
- Conférence. Chaillot. « Strasbourg : l'écoquartier Danube ». Avec Roland Ries, sénateur et maire, Christian Devillers, architecte. 14 février 2012.
- Conférence. Cité de l'architecture. « Recycler l'architecture industrielle ». Par Philippe Prost. 02 février 2012.
- Conférence. Pavillon de l'arsenal. Cycle « Université populaire ». organisé par Richard Scoffier. « Le milieu ». 31 mars 2012.
- Conférence. ENSA Val de Seine. « Round II. Et si le réemploi pouvait aussi s'appliquer aux lieux ? » avec EXYZT, Stefan Shankland, Bruit du frigo. Organisé par Bellastock. 07 mars 2012.
- Conférence. Conférence. ENSA Val de Seine. « Round III. Et si mettre la main à la poubelle et à la matière était une forme d'apprentissage pour l'architecte ? » avec Frederic Tabary, Encore Heureux, compagnie KMK. Organisé par Bellastock. 14 mars 2012.
- Conférence. CAUE Val de Marne. Créteil. « Les clefs de la réussite d'une opération à basse consommation ». Avec L'agence qualité construction, l'association Solidarité nouvelle pour le logement et la ville de Limeil-Brévannes. 15 mars 2012.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute Savoie. « Eau, paysage et biodiversité ». 29 mars 2012.
- Conférence. ENSA Clermont Ferrand. « Matériaux de site et label ». Julien Hosta. 29 mars 2012.
- Conférence. Université Catholique de Lille. « L'après pétrole et les villes en transition ». Par Luc Semal. Et Mathilde Szuba. 19 mars 2012.
- Conférence. Université Catholique de Lille. « La tentation du bitume. Où s'arretera l'étalement urbain ? ». Avec Fondation Veolia. 26 mars 2012.
- Conférence. DRAC. Orléans. « Architecture. Architecture à vivre bioclimatique et génie du lieu ». Par Christian Gimonet. 15 mars 2012.
- Conférence. DRAC. Orléans. « Architecture ». Par Edouard François. 16 ars 2012.
- Conférence. ENSA Rouen. Analyse comparée des stratégies énergétiques dans les projets urbains et incidence sur la forme urbaine et l'architecture du projet. » Par Yves Trolet. 06 mars 2012.
- Conférence. CAUE du Val de Marne. Créteil. « Les économies d'énergie dans le logement collectif ». 05 avril 2012.
- Conférence. CAUE du Gard. « Bâtir en terre ». par Romain Anger. 05 avril 2012.

- Conférence. Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « La peau ». Avec Jean-Louis Violeau. 03 avril 2012. Dans le cadre du cycle « Les architectes face à l'environnement. 03 avril 2012.
- Conférence. ENSA Nantes. « La cité en 2030 : et l'humain dans cette histoire ? » avec Edgard Morin dans le cadre du cycle « Imaginons Nantes 2030 : développement durable. ». 04 avril 2012.
- Conférence. Palais de Chaillot. « Rencontre avec Didier Lourdin, directeur du developpement durable et des transports ».
- Conférence. Palais de Chaillot. « Rencontre avec Bernanrd Emsellem, directeur général délégué à l'écomobilité et Jean Viard, sociologue ». 16 mai 2012.
- Conférence. CAUE Paris. Avec le Pavillon de l'Arsenal. « Ville et paysage ». Ou comment l'espace public met-il en scène le végétal ? Avec Elisabetta Cereghini. Etienne Voiriot et Laure Boudès. 31 mai 2012.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « Un engagement ». Par Françoise-Hélène Jourda. 10 mai 2012.
- Conférence. Ekopolis. « La première école zéro énergie, le groupe scolaire Jean-Louis-Marquèze à Limeil-Brevannes ». 25 mai 2012.
- Conférence. Ecole d'architecture de la ville et des territoires. Marne. « Construire ensemble le grand ensemble ». 15 mai 2012.
- Conférence. CAUE Val-de-Marne. Chevilly-Largue. « Réseau de chaleur et géothermie, situation, problèmatiques et perspectives ». Organisé par l'agence de l'énergie Val de Marne Vitry et l'ADEME. 14 juin 2012.
- Conférence. CAUE de haute Savoie. Annecy. Chaleur en ville, air et santé ». Le concept des ilots de chaleur. 05 juin 2012.
- Conférence. Hyère. Maltae. « Ville climatique et ville de villégiature : Hyère ». 10 juin 2012.
- Conférence. Maison de l'architecture du Centre. « Architecture et efficacité énergétique ». avec Patrice Debaque. 24 mai 2012.
- Conférence. Maison de l'architecture du Centre. « Ecoquartier, un levier vers la ville durable ». avec Franck Faucheux. 14 juin 2012.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Rencontre, partage et débat sur le développement durable ». 24 juin 2012.
- Conférence. EKOPOLIS. « Le 156 durable, à Paris 19e ». Renovation énergétique menée par l'association Energies durables. 22 juin 2012.
- Conférence. CAUE Hauts-de-Seine. Nanterre. « Visite de l'écoquartier Hoche sur les bords de la Seine à Nanterre. 05 juillet 2012.
- Conférence. CAUE de l'Essonne. « Aménager durablement les espaces publics des petites communes ». 21 juin 2012.
- Conférence. Pôle des arts urbains. Saint-Pierre-des-Corps. « Patrick Bouchain ». 22 juin 2012.
- Conférence. CAUE Saint Denis. Fontenay-sous-Bois. « Visite de l'écoparc des Carrières, nouveau maillon de la coulée verte de Fontenay, avec Olivier Le Moal ». 09 octobre 2012.
- Conférence. Archipel centre de culture urbaine. Lyon. « Rencontre signature avec Gilles Perraudin ». 04 octobre 2012.
- Conférence. ENSA Marseille. Atelier intensif visant à construire des habitable (réemploi ; terre, bois) en bordure de la Friche. 14 octobre 2012.
- Conférence. Maison régionale de l'architecture de Nantes. « Historique : le réemploi et/ou la reconversion des bâtiments dans l'histoire ». Avec Jean Blaise et F. Lelièvre. 23 octobre 2012.
- Conférence Pavillon de l'architecture de Pau. « Impact de la RT 2012 sur l'éclairage ». Par Xavier Laubert. 25 octobre 2012.
- Conférence. ENSA Rouen. « Ciné-débat autour du documentaire Eco-habitat, l'urbanisme du futur ». 18 octobre 2012.
- Conférence. ENSA Rouen. « Visite de treize maisons individuelles performantes sous la conduite de conseillers Espace info énergie et d'étudiants en architecture ». 18 octobre 2012.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Histoire des architectures paysannes, modernités du paysage rural ». 22 novembre 2012.
- Conférence. CAUE Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne. « L'offre de la SEM Energies POSIT'IF ». 06 décembre 2012.
- Conférence. ENS Ingénieur de Bourges. « La réhabilitation thermique du bâti existant, le challenge du siècle ». 15 novembre 2012.

- Conférence. ENSA Grenoble. « Milieux ? « Boris Bouchet. 08 novembre 2012.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Le biomimétisme dans l'architecture ». Nicolas Bel. 15 novembre 2012.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage. Lille. « Le goût du paysage dans l'architecture de Tadao Ando. Tadao Ando et la question du milieu ». Par Yann Nussaume. 15 novembre 2012.
- Conférence. Ecole d'architecture et de paysage. Lille. « Le goût du paysage dans l'oevre de Robert Auzelle ». Par Frédéric Bertrand. 29 novembre 2012.
- Conférence. CAUE de la Haute-Vienne. Limoges. « Ecoconstruire en Limousin : une action de terrain ». 15 novembre 2012.
- Conférence. CAUE de la Haute-Vienne. Limoges. « La pierre : actualité de ce mode de construction » 22 novembre 2012.
- Conférence. CAUE de la Haute-Vienne. Limoges. « La terre dans tous ses états ». 29 novembre 2012.
- Conférence. CAUE de la Haute-Vienne. Limoges. « La filière bois ». 06 décembre 2012.
- Conférence. Archipel centre de culture urbaine. Lyon. « Développement durable et économie des ressources dans les projets urbains ». Par Christian Deviller. 13 novembre 2012.
- Conférence. Bibliothèque de l'Alcazar. Marseille. « Cotonou au défi du developpement durable ». Par Elisabeth Dorier. 10 novembre 2012.
- Conférence. Palais de Tokyo. « La création d'un paradis sur terre ». « Art architecture vie et nature ». Avec Lacaton Vassal, Sejima. 10 décembre 2012.
- Conférence. Paris la Défense. « Proteger exige du tableau ». Dans le cadre du cycle « les matinée du CGEDD. Avec Michel Brodovitch, inspecteur général du Developpement durable. 19 décembre 2012.
- Conférence. Arc-en-rêve. « Diébédo Francis Kéré. 13 décembre 2012.
- Conférence. Bourges. « Les écomatériaux dans l'architectr et leur mise en œuvre ». Avec Dominique Gauzin Müller. 13 décembre 2012.
- Conférence. AGAM. Marseille. « Les stratégies métropolitaines et les enjeux de la ville durable ». Avec Jean Haetjens. 13 décembre 2012.
- Conférence. ENSA Nantes. « Dominique Gauzin Müller ». 03 décembre 2012.

Colloque : 17

- Colloque. ENSA Belleville. « Recherche pour une architecture de la ville durable ». Séminaire en liaison avec l'exposition « Les ressources de l'architecture pour une ville durable ». Organisé par le Réseau thématique pluridisciplinaire « Ville durable ». 23 mars 2012.
- Colloque. ENSa Paris-Malaquais. «Ville et architecture après le 11 mars. Comment les architectes regénérent-ils le local ? ». Du 29 au 31 mars 2012.
- Colloque. ENSA Clermont Ferrand. « Architecture symbolique et renouveau d'espces marginalisés ». « Réinterroger l'architecture symbolique, réinterroger les lieux ». Du 20 au 22 mars 2012.
- Colloque. Palais de Chaillot. Les rendez-vous « Metropolis ». « La logique de transformation ». Les débats porteront sur la réutilisation du patrimoine urbain construit depuis les années 1960, comme la mutation de la Tour Bois le Prêtre. 17 février 2012.
- Colloque. Ecole d'architecture de la ville et des territoires. « 4^{E}. Echange énergétiques, échange économiques ». Thèmes : « Préserver l'énergie, moins consommer »., « Energie et réhabilitation ». Avec Mireille Ferri, Chantal Derkenne, Marc Bénard. 08 mars 2012.
- Colloque. Institut d'urbanisme. Organisé par le Gerphau. « Séminaire « Habiter : questions/objections ». Avec Patrick Bouchain, Stéphane Bonzani, Philippe Madec, Frederic Bonnet. 03 avril et 02 juin 2012.
- Colloque. Hanovre. « 16th international Passive House Conférence ». 650 euros. Visite le 06 mai 2012.
- Colloque. Ile-Saint-Denis. « Festival Bellastock 2012 : le grand détournement ». 19 mai 2012.
- Colloque. Villefontaine. « Science de la matière : atelier matière à construire (amàco) ». Organisé par CRATerre. 29 mai 2012.
- Colloque. Villefontaine. « Patrimoine : 40 ans de patrimoine mondial et architecture de terre. » Organisation par CRATerre. 01 juin 2012.
- Colloque. Villefontaine. « Habitat : vers la nouvelle stratégie de UN-habitat sur l'habitat durable » Organisation par CRATerre. 31 mai 2012.
- Colloque. CAUE Haute Savoie. « Construire un bâtiment basse consommation, et après ? ». 24 octobre 2012.

- Colloque. ENSA Nancy. « Urbanité et biodiversité. Entre ville « fertiles » et campagne « urbaines », quelle place pour la biodiversité ? ». 30 novembre 2012.
- Colloque. Cité de la musique et de la danse de Strasbourg. « Villes jardinées et initiatives citoyennes ». 11 et 12 octobre 2012.
- Colloque. Cité des sciences. « Culture et developpement durable ». Organisé par les Minitères de la Culture français et Canadien. 22 et 23 novembre 2012
- Colloque. Faculté d'architecture de Munich. « Desining nature as infrastructure ». 29 et 30 novembre 2012.
- Colloque. Villeurbanne et Firminy. « Réhabilitation du patrimoine du XXIs ». Comment faire face aux impératifs de développement durable et aux enjeux du XXIe siècle ? » 04 et 05 décembre 2012.

Exposition : 19

- Exposition. ENSA Paris-Belleville. « Les ressources de l'architecture pour une ville durable ». conçue par Pierre Lefèvre sur une idée de Pierre Clément, ambition de montrer la ville durable comme résultante d'une mutation des pratiques d'aménagement et d'architecture, à mettre en synergie le monde de la recherche et le monde opérationnel, à substituer à l'image bucolique à l'image de l'éco-quartier, l'image urbaine de la ville durable, à faire un bilan des prises en compte de ces préoccupations dans l'enseignement de l'architecture. Du 12 janvier au 10 février 2012.
- Exposition. ENSA Grenoble. « Eco-quartier Flaubert, construire l'utile et l'agréable » ; jusqu'au 14 janvier 2012.
- Exposition. CAUE des Côtes-D'Armor. Saint-Brieuc. « Réemploithèque ». Dans une scénographie faite de cagettes, présentation de projet de construction ou d'aménagement, en France et à l'étranger, conçus à partir de matériaux de récupération. Du 12 janvier au 17 février 2012.
- Exposition. CAUE du Bas-Rhin. Strasbourg. « Architectures contemporaines finlandaises en bois ». Parmi les thèmes : « les quartiers écologiques en bois et leur urbanisme ». 13 janvier 2012.
- Exposition. Villeneuve d'Ascq. « Ma terre première, pour construire demain ». Potentiel et vertus de ce matériau. Organisé par CRATerre. 24 mars 2012.
- Exposition. Galerie Aedes. Berlin. « Form Follows Nature ». Panorama hisrotique de la fascination des hommes pour la atures et ses formes. Jusqu'au 26 janvier 2012.
- Exposition. Rome. Maxxi. « Re-cycle. Stratégies pour l'architecture, la ville et la planète ». Réemploi, réutilisation, reconversion. Regard historique, projets emblématiques ou utopiques, travaux d'architectes dont Lacaton Vassal, James Corner et DS+R, LIN. Jusqu'au 29 avril 2012.
- Exposition. Villeponte. « Expobois ». Du 08 au 11 février 2012.
- Exposition. Privas. CAUE ARdeche. « Rural et durable ». Jusqu'au 10 février 2012.
- Exposition. Place de l'hotel de Ville de Rouen. «
- Exposition. Pavillon de l'Arsenal. « Re-architecture. Re-cycler, ré-utiliser, ré-investir, re-construire ». Du 12 avril au 31 aout 2012.
- Exposition. . Muttersholtz. « Festival Archi >20 ». 20 projets de 20m2 mélangeant land art, art contemporain et recherches sur les matériaux naturels. Jury : Françoise Hélène Jourda, Paul Quintrand et autres.
- Exposition. Villeneuve d'Ascq. Ecole d'architecture et de paysage. « Ressources de l'architecture pour une ville durable ». Du 09 au 30 mai 2012.
- Exposition. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Identités remarquables, architecture et urbanisme durables, une collection d'exemples franciliens ». Exposition présentée par l'URCAUE d'Ile-de-France, avec Ekopolis et l'Observatoire de la qualité architecturale du logement.
- Exposition. Gaillac. « La ville fertile ». Place de la nature en ville. Commissariat : Nicolas Gilsoul. Jusq'au 28 juillet 2012.
- Exposition. Saint-Quentin-en-Yveline. « Global Award for Sustainable Architecture ». Du 27 juin au 20 juillet 2012.
- Exposition. Venise. « La ville fertile ». Du 28 aout au 05 septembre 2012.
- Exposition. Ecole d'architecture de la ville et des territoires. Champs-sur-Marne. « Timber project ». Exploration du matériau bois. Du 25 octobre au 14 décembre 2012.
- Formation. Centre de formation des architectes d'Aquitaine. « Approche carbone des projets de bâtiment ». 350-175 euros. 14 mai 2012.

- Formation. Centre de formation des architectes d'Aquitaine. « Conception et construction des bâtiments résidentiels », de la RT2005 à la RT2012, vers le BBC et l'énergie positive. 1100-550 euros. Du 04 au 06 juin 2012.
- Formation. Grenoble. CRATerre. « Conservation et réhabilitation du patrimoine en terre crue ». Avec notamment Christof Ziegert. 1 076,40 euros. Du 09 au 11 mai 2012.
- Formation. Grenoble. CRATerre. « Batir en terre aujourd'hui, architecture contemporaine ». Processus de conception d'un projet en terre crue, technique de mise en œuvre. Du 24 au 26 octobre 2012.
- Formation. CAUE 92. Journée d'information. « PLU et documents d'urbanisme ». Adéquation avec les Grenelle 1 et 2. 15 novembre 2012.
- Formation. Architectes de l'urgence. « La réglementation thermiques 2012 » 500 euros. Du 28 au 30 novembre 2012.
- Formation. CAUE 74. « Ville-paysage, nature et trame verte et bleue ». Exigences réglementaires récentes, continuités écologuqyes, leviers pour agir. Annecy. 06 décembre 2012.
- Formation. Nantes. GEP'Atlantique. « Initiation à la construction paille avec ossature bois ». 320 euros. 13 novembre 2012.
- Formation. Nantes. GEP'Atlantique. « Ecologie urbaine, droit de l'environnement et techniques de l'aménagement durable ». 11 décembre 2012.
- Média : 2
- Média. Radio. France Culture. Métropolitain. « La géographie, la ville et la matérialité des choses et des lieux ». Avec Marcel Roncayolo et Isabelle Chesneau. 08 janvier 2012.
- Média. Radio Protestante. Regard sur l'architecture. « Global Award for Sustainable Architecture 2012, avec Philippe Madec ». 14 mai 2012.
- Concours : 2
- Concours. EDF. « Les 5e concours d'architecture bas carbone ». 23 mars 2012.
- Concours. Prix AMO « lieux de travail, architecture environnement ». Jusqu'au 26 octobre 2012.

2013

Conférence : 78

- Conférence. CAUE du Rhône. Lyon. « Usage, contexte, économie d'énergie, moteurs de l'innovation dans le logement ». Par Edouard François. 14 janvier 2013.
- Conférence. CAUE Gard. « Vers des quartiers résilients à Barcelone ». Par Rafael Balanzo. 17 janvier 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture de haute Normandie. « Architecture et développement soutenable ». par Christophe Parrington. 06 février.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Construire en Pierre ». Par Gilles Perraudin. 07 janvier 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « ICEB Café avec l'agence parisienne du climat ». le 18 février 2013.
- Conférence. Maison de la culture du Japon à Paris. « Climat, architecture et nature. L'architecte Atonin Raymond (1888-1976) et les métissages de l'architecture japonaises ». 14 février 2013.
- Conférence. Maison de banlieue et de l'architecture. « Le bocage pavillonnaire : biodiversité et pratiques jardinières en banlieue » par Pauline Frileux. 19 février 2013.
- Conférence. CAUE Seine-Saint –Denis. « Visite de 106 logements sociaux écologique à Vitry-sur-Seine » avec Françoise Hélène Jourda. 05 février 2013.
- Conférence. Vélizy-Villacoublay. « Ville biomimétique, ville de demain ». 21 février 2012.
- Conférence. Vélizy-Villacoublay. « Villes végétale, ville comestible ». Nicolas Bel. 23 février 213.
- Conférence. AGAM. Marseille. « L'écologie urbaine peut-elle sauver la ville…(et réciproquement) ? « Par Thierry Pacquot. 21 février 2013.
- Conférence. ENSA Normandie. « Analyse comparée des stratégies énergétiques dans les projets urbains et incidence sur la forme urbaine et l'architecture du projet ». Par Yves Trolet. 06 mars 2013.
- Conférence. CSTB. « Carte blanche à Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal ». 19 mars 2013.
- Conférence Ecole du Louvre. « Jardin et nature à Paris du temps des rois ». Mars et avril 2013.

- Conférence. Paris la Défense. « La ville diffuse peut elle être durable ? » avec Francis Beaucire, Daniel Delaveau, Paola Vigano et Ariella Masboungi.11 avril 2013.
- Conférence. Draveil. Maison de banlieue et de l'architecture. « Paris-jardins : une cité-jardin à Draveil (1911) ». 23 mars 2013.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Une architecture adaptative (AA). De l'occupant à l'habitant d'une architecture durable ». Par André Potvin et Claude Demers. 14 mars 2013.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Nature, paysage et architecture du paysage en Suisse ». Par Michael Jakob. 28 mars 2013.
- Conférence. ENSA Marseille. « L'appropriation ». Par Patrick Bouchain. 03 avril 2013.
- Conférence. Café Patrimoine et architecture. « Le domaine des possibles ». Avec Patrick Bouchain. 20 mars 2013.
- Conférence. CAUE Gard. Nîmes/ « La transition écologique dans le bâtiment, c'est déjà commencé ! ». 14 mars 2013.
- Conférence. ENSA Strasbourg. « Béton environnementale ». Par Nicolas Roussel. 18 mars 2013.
- Conférence. Villeurbanne. « Vers un logement social et écologique » Rencontre avec l'association coopérative Village vertical autour de son projet d'habitat collectif. 23 mars 2013.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « L'alimentation. Produire pour nourrir ». Avec Alexis Lefebvre, Margaux Pibarot et Damien Chivialle. 10 avril 2013.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Terre et territoire. Ville et agriculture, un paradoxe ? » Avec Clinamen, Atelier Roberta, Pierre Donadieu.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Conception. Les architectes se mettent-ils au vert utile ? » avec Augustin Rosensthiel, Nicolas Bonnenfant et Nicolas Bel. 24 avril 2013.
- Conférence. ENSA Lille. « L'invention du territoire durable ». Par Philippe Madec. 02 avril 2013.
- Conférence. Montpellier. « R-Urban (rural, recyclage, résilience urbain ». Par Constantin Petcou et Doina Petrescu. 5AAA° 18 avril 2013.
- Conférence. Pavillon de l'architecture. Pau. L'eau, au cœur d'un urbanisme durable ». 04 avril 2013.
- Conférence. Pré-en-Pail. « Construire autrement » par Loic Julienne (co-fondateur avec Patrick Bouchain de Construire). 20 avril 2013.
- Conférence. L'ensemble des CAUE. Partout en France. « 3e semaine Agriculture et Paysages ». thème : biodiversité, sécurité alimentaire, maitrise du foncier, image des terroirs, développement local, devenir des paysages agricole.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « ICEB café. BEPOS : de la théorie à la pratique ». 27 mai 2013.
- Conférence. Maison de banlieu. « Territoire et biodiversité : les lacs de l'Essone ». Avec Anne Sophie Carnuccini. 25 mai 2013.
- Conférence. Maison de banlieu et de l'architecture. « Espaces sensiblement naturels en Essone ». 15 juin 2013.
- Conférence. ENSA Marne-la-Vallée. « Horizon, sol, matière ». Par Frédéric Bonnet. 16 mai 2013.
- Conférence. CAUE du Nord. « Evolution du projet Agriurbain de Lille Métorpole ». Avec Nicolas Rouget. 14 mai 2013.
- Conférence. Pierres vives. Montpellier. « De l'architecture solaire au développement durable ». Par Françoise-Hélène Jourda. 16 mai 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « Matière / Milieu ». Par Julien Perraud. Organisation par la Maison régionale de l'architecture. 23 mai 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « Re-architecture : les démarches émergentes ». Avec Alexandre Labasse et le collectif « Les bruits du rfigo ». 11 juin 2013.
- Conférence. CAUE Gard. « Inspired by nature ». Par Elodie Ternaux, ingénieur et designer. Avec l'association « Etant donné ». 16 mai 2013.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Construire dans les paysages aujourd'hui, local ou environnemental ? ». Table ronde avec Pierre Diener, Philippe Madec, Vincent Bradel, Alexandre Gady. 16 mai 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Production du durable : Marne-la-Vallée, fabrique des loisirs ». 11 février 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Le Prieuré – 8 rie Général L'Héritier à Conflans-Sainte-Honorine (78) ». 11 logement BBC en bois massif avec Samuel Rémi ».

- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « La Maison passive Gaîta à Issy-les-Moulineaux (92) ». 30 septembre 2013.
- Conférence. CAUE Seine-Seine Denis et du Val de Marne. « Le quartier des temps durable ». 20 juin 2013.
- Conférence. Printemps de l'architecure. Angers. « Les excursions des(calés). Le paysage végétal réinvente la ville ». 22 juin 2013.
- Conférence. ENSA Clermont Ferrand. « Conférence d'Anne Lacaton ». 16 septembre 2013.
- Conférence Montpellier. Pierres vives. « Réutilisation et transformation ». par Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal. 20 juin 2013.
- Conférence Pantin. CAUE Seine-Saint-Denis et Val-de-Marne. « L'écoquartier : sur les trace de la gare de marchandises ». Promenade avec Guillaume Kozubski. 20 octobre 2013.
- Conférence. CAUE Val-de-Marne. Vincennes. « La brique, trait d'union entre l'homme et la nature ». 15 octobre 2013.
- Conférence. Caen. « 3e biennale de l'architecture et de l'urbanisme ». « Eco-conception, eco-quartier : quelles réalités, quel avenir ? » Avec Philippe Madec. 25 octobre 2013.
- Conférence. Café Patrimoine et architectures. « Nicolas Delon du collectif Encore heureux ». 09 octobre 2013.
- Conférence. Le lieu unique. Nantes. « Rencontre avec Simone et Lucien Kroll et Patrick Bouchain ». 03 octobre 2013.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Les ressources de l'architecture pour une ville durable ». Commissaire : P. Lefèvre. (réalisation ENSA Paris Belleville)Du 03 au 30 octobre 2013.
- Conférence. Partout en France. « Maisons passives. Journée portes ouvertes 2013 ». Du 08 au 10 novembre 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « L'immeuble BBC en chanvre projeté (Paris 13) ». organisé par Ekopolis. 25 novembre 2013.
- Conférence. ECM. Mantes la Jolie. « Higt Tech : les nouvelles technologies au service de l'écologie ». par Elène Thévenot. Cycle « architecture et développement durable ».
- Conférence. Versailles. La Maréchalerie. « Esthétique et éthique de l'environnement ». Avec Elise Morin, Fabrice Flipo.
- Conférence. CAUE Val-de-Marne. « Le bois, matéirau ancien, valeur d'avenir ? ». 19 novembre 2013.
- Conférence. CAUE Haute-Savoie. Annecy. « Les bâtiments performants, c'est maintenant ». 08 novembre 2013.
- Conférence. ENSA Lyon. « Patrick Bouchain ». 22 novembre 2013.
- Conférence. Archipel, centre de culture urbaine. Lyon. « Le futur des villes est dans leur passé ». Par Gilles Perraudin. 09 novembre 2013.
- Conférence. Petit théatre de Gadagne. « Lyon Saint-Georges : archéologie, histoire et environnement d'un espace fluvial en bord de Saône ». Par Grégoire Ayala. 13 novembre 2013.
- Conférence. Café Patrimoine et architectures de Montpellier. « La puissance exclusive du lieu ». Par Alain Moatti. 20 novembre 2013.
- Conférence. Le lieu unique de Nantes. « La nouvelle architecture vernaculaire ». Patrick Bouchain et Pierre Frey. 07 novembre 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « Ville durable, ville aimable ». par Denis Martouzet. 21 novembre 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « Les controverses de la ville durable ». par Chérif Hanna. 28 novembre 2013.
- Conférence. ENSA Toulouse. « Nature domestiquée en bord de route ». Par Magali Paris. 14 novembre 2013.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Transition Architecture ». Lauréat des Global Award. 13 novembre 2013.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « La reconversion du château du Chapitre en mairie (label BBC 2011) ». Cycle « Retour sur le durable ». Organisé par Ekopolis. 09 décembre 2013.
- Conférence. Archistorm. « Le concept Cradle to cradle ». dans le processus industriel de fabrication des matériaux et son utilisation dans la construction. 10 décembre 2013.
- Conférence. CAUE Val-d'oise. Cergy Pontoise. « La prise en compte du développement durable dans les opérations d'aménagement ». avec Thomas Philippon (Ekopolis). Patrick Gauthier, Marc Giroud. 04 décembre 2013.

- Conférence. Mantes-la-Jolie. « Low Tech : les traditions constructives revisitées » par Elène Thévenot. 17 décembre 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. Cycle « Aire du temps : imaginaire de la ville durable ». « Mythe et réalité ». 12 décembre 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « Construire en terre crue au Nord comme au Sud : réalisation de Martin Rauch et Anna Heringer ». Par Dominique Gauzin-Müller. 16 décembre 2013.
- Conférence. ENSA Nantes. « L'architecture du Vorarlberg : un modèle économique, social et culturel » par Dominique Gauzin-Müller. 17 décembre 2013.
- Conférence. ENSA Saint-Etienne. « Eaux pluviales et paysage, promenade au fil de l'eau dans des écoquartiers européens ». Par Frédéric Dellinger. 10 décembre 2013.
- Conférence. Cité de l'architecture. « Philippe Madec ». Dans le cadre des Global Award. 12 décembre 2013.

Colloque : 13

- Colloque. Maison de l'architecture en Ile-de-France. Organisé par l'école nationale supérieure de paysage. « Nature urbaine en projets. Vers une alliance entre nature et ville ». 07 et 08 février 2013.
- Colloque. Nanterre. CIMbéton. « La ville durable. NEjeux, état de l'art , prospective et solutions béton en batiment, génie civil et infrastructures de mobilité. » 28 mars 2013.
- Colloque. Cité de l'architecture et du ptrimoine. « Lancement d'Europan : la ville adaptable ». 05 avril 2013.
- Colloque. ENSA La Villette. « Habiter ensemble pour un urbanisme vivant, durable, et humaniste ». Quartiers soutenables en Europe, urbanisme participatif. Avec Thomas Scheck, Marteen Kaptein, Lucien Kroll et autre. 20 avril 2013.
- Colloque. ENSA Lille. « L'eau, la ville, la transition énergétique ». 05 avril 2013.
- Colloque. Paris, Lyon, Marseilles et Saint-Denis. « Le off du developpement durable 2013 ». 23 septembre 2013.
- Colloque. FRAC Centre. « Architecture et sciences. Une nouvelle naturalité ». Sur la mutation du concept même d'écologie. Avec Alisa Andrasek, ecoLogixStudio, Philippe Morel, Anouk Legendre et autre. 24 octobre 2013.
- Colloque. Nantes. « 10e Ecocity. Sommet mondial de la ville dirable ». Du 25 au 27 septembre 2013.
- Colloque. Filière bois. « Bâtir responsable. Construire la ville de demain autrement ». Atelier « La mixité des matériaux avec Michel Le Sommer et Philippe Pascal. Avec aussi Françoise-Hélène Jourda. 16 octobre 2013.
- Colloque. ENSa Paris-Val-de-Seine. « Les rencontres RAMAU 2013. Savoirs et modèles de l'urbanisme et de l'architecture durables ». 14 et 15 novembre 2013.
- Colloque. EKOPOLIS. « Réhabi(li)ter ». La question de la réhabilitation massive des logements franciliens pour répondre aux exigences énergétiques définies par le SRCAE. 12 décembre 2013.
- Colloque. Comité national pour le dévéloppement du bois. « Réhabilitation. Solutions bois ». 10 décembre 2013.
- Colloque. CAUE de Loire-Atlantique. Nantes. Dans le cadre des rencontre « urbanisme et environnement ». « Renouvellement urbain et requlification des centres-bourgs ». 09 décembre 2013.

Exposition : 16

- Exposition. CAUE du Bas-Rhin. « Consom'attitudes ». Exposition sur les incidences des modes de vie sur l'environnement et la sociéé. Réalisée par l'ADEME. Jusqu'au 27 janvier 2013.
- Exposition. Maison de l'architecture de Toulouse. « Choisir le bois pour construire ». Jusqu'au 02 février 2013.
- Exposition. Cité internationale universitaire de Paris. « Swiss positions. 33 takes on sustainable approaches to building ». Jusqu'au 24 février 2013.
- Exposition. Maison de banlieue et de l'architecture. Athis-Mons. « La vraie nature de la banlieue. Exemple essonniens ». Jusqu'au 13 juillet 2013.
- Exposition. Vélizy-Villacoublay. « Ville biomimétique. Quand la ville s'inspire de la nature… ». Du 21 au 28 février 2013.
- Exposition. Arc-en-Rêve. « Diébédo Francis Kéré. Jeter un pont ». Jusqu'au 28 avril 2013.
- Exposition. ENSA Grenoble. 3épiderme ». Empreinte du vent, de l'eau et des ommes sur l'épiderme terrestre. Jean-Luc Bourreau.

- Exposition. CAUE Rhône. « Habiter un immeuble dans le Rhône ». L'immeuble face aux défis contemporains : étalement urbain, densification, rénivation des quartiers, mixité sociale, performance énergétique. Du 22 février au 04 mai 2013.
- Exposition. Maison de l'architecture PACA. Marseille. « Concours Architecture bas Carbone ». Organisée par EDF. Du 05 au 08 février.
- Exposition. Pavillon de l'architecture. Pau. « Urbanisme durable, villes et territoires ruraux en Aquitaine ». CAUE 64. Du 07 au 28 février 2013.
- Exposition. Pierres vives. Montpellier. « RE-cycle. Stratégies pour l'architecture, la ville et la planète ». 40 projets d'architectures et d'artistes interrogeant la relation entre espaces et déchets dont ceux de Reinier de Graaf/OMA, Michel Devigne, Diller Scofidio, avec Rendro, Franck Gehry, Grasso Cannizzo, Bernad Tschumi, MVRDV. Jusqu'au 31 juillet 2013.
- Exposition. Negrepellisse. « Marchérama » par Encore Heueux. DU 13 avril au 01 juin 2013.
- Exposition. Angers. Maisons de l'architecture, des territoires et du paysage. « Quand la ville pousse… ». Le rôle des différents usages du végétal dans la ville. Jusqu'au 02 juin 2013.
- Exposition. Forum d'urbanisme et d'architecture de Nice. « Habiter la ville durable. Une nouvelle architecture bas carbone ». Jusqu'au 24 mai 2013.
- Exposition. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Global Award for Sustainable architecture 2012 ». Salma Samar, Philippe Madec et autre. Du 06 mai au 01 juillet.
- Exposition. Parc Floral. « Passi'Bat ». Les journées de la construction passive ». Du 03 au 05 décembre 2013.
- Exposition. Muséum. Orléans. « Nature et architecture ». avecles maquette du FRAC centre. Jakob Mac Farlane, James Rottier, R&Sie(n), Guy Rottier) inspiré des processus naturels. Jusqu'au 13 octobre 2013.
- Exposition. FRAC Centre. « 9e Archilab. Naturaliser l'architecture ». L'interaction entre architecture numérique et sciences, explorant les enjeux de la simulation du monde vivant, intégrant les champs de la biotechnologie, de la robotique, de la génétique. (biothing, MAD architects, Matsys, Jenny Sabin, X-u et autre).
- Exposition. Bellastock. « Made in Vitrolle ». Atelier de construction collective et expérimentale utilisant notamment des matériaux de récupération. Du 18 au 21 juillet 2013.
- Exposition. Le lieu unique. Nantes. « Simone et Lucien Kroll : une architecture habitée ». Jusqu'au 01 décembre 2013.

Formation : 14

- Formation. Orsay. « Coordinateur éco quartiers ». 560 heures entre le 25 mars et le 19 juillet 2013.
- Formation. Rhône. « Bâti ancien en pisé ». Les 07 et 08 février 2013.
- Formation. Vorarlberg ; « Concevoir autrement pour construire durable aujourd'hui ». CAUE 78 et 9, stratégie en faveur de l'efficacité énergétique. Avril 2013.
- Formation. CRATerre. « Conservation et réhabilitation du patrimoine en terre ». Du 29 au 31 mai 2013.
- Formation. CSTB. « Les réglementations thermiques dans le batiment : RT 2012, RT existante » 25 et 26 mars ou 29 et 30 mars 2013.
- Formation. CSTB. « Concevoir un batiment selon les exigences de la RT 2012 : approche architecturale, technique et économique ». Du 21 au 23 juin 2013.
- Formation. Régelemntation thermique Europe et Environnement. « La RT 2012 : Objectifs mis en œuvre et points clés. Analyse et retour d'expérience de réalisation BBC et passives. » 850 euros. 21 et 22 mars 2013.
- Formation. ENSA Marseille et Envirobat méditerranée. « 09e session de la formation sur la quaité environnemental du projet architectural et urbain en régions méditerranéennes ». 4 000 euros. Inscription avant le 03 mai 2013.
- Formation. Pôle EVA. « Gestion de l'air, de l'eau, du végétal dans le projet urbain et architectural ». 30 et 31 mai 2013.
- Formation. Pôle EVA. « Projet urbain durable : l'exemple de l'écoquartier ». 800 euros. 20 et 21 juin 2013.
- Formation. Association « Habitat et énergies naturels ». « Terre Crue ». Formation aux différentes techniques de construction en terre crue avec Ricardo de Paoli, Bruno Suner, Bettina Horsch. 08 et 09 juin et 22 et 23 juin 2013.
- Formation. ESA. « HQE aménagement » à Paris. 12 septembre et 07 novembre 2013.
- Formation. ESA. « Ingénierie et management de la qualité environnementale ». 5 000 euros. 2013.

- Formation. PAU. CFAA. « Réglementation thermique 2012 dans les bâtiments neufs et existants ». 700 ou 350 euros. 16 et 17 décembre 2013.

Concours : 3

- Concours. « Pierre de France et Book storming. « La pierre, alternative performante ». jusqu'au 28 février 2013.
- « Le OFF du développement durable. Candidature à transmettre avant le 30 avril 2013.
- Concours. « Prix AMO Habitat architecture environnement 2013 ». thème : l'Age 03 du logement. 2013.

2014

Conférence : 36

- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. ICEB Café. Mobilité durable à l'échelle des quartiers ». 27 janvier 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Malaquais. « La biosphère dans le collimateur ». Par Irénée Scalbert. 30 janvier 2014.
- Conférence. Mantes la Jolie. « Nature et architecture ». Par Hélène Thévenot. Dans le cycle « Architecture et développement durable ». 21 janvier 2014.
- Conférence. CAUE de l'Oise. « Pour une ville appropriée ». Par Loic Julienne. (Agence Construire avec Patrick Bouchain). 07 janvier 2014.
- Conférence. CAUE de la Somme. « La ville durable en Picardie. ». 18 février 2014.
- Conférence. CAUE du Gard. « Maasaî, une spiritualité qui agit écologiquement ». 13 février 2014.
- Conférence. Maison de l'architecture des territoires et du paysage. « Berlin, un archipel vert et ouvert ». 23 janvier 2014.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Between Nature and Architecture ». Par Sou Fujimoto ». 03 mars 2014.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « ICEB café : l'énergie, usages et comportements ». Avec Jacques Fradin. 31 mars 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Autour de la question des métabolismes urbains de l'écologie territoriale ». Par Sabine Barles. 28 mars 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « L'eau ressource ». avec Marie Pire. Organisé par Bellastock.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « L'eau : un risque ?». avec Thierry Maytraud, Jacques Rougerie et Christian Weiss. Organisé par Bellastock.12 mars 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Vivre sur l'eau ». avec Jean-Louis Achart et Gérard Ronzatti. Organisé par Bellastock. 19 mars 2014.
- Conférence. Mantes-la-Jolie. « L'urbanisme durable ». Par Hélène Thevenot. 18 mars 2014.
- Conférence. Elbeuf-sur-Seine. « Réhabiliter plutôt que démolir, un acte de développement durable, des chiffres qui parlent ». Avec Jean-Bernard Cremnitzer. 27 mars 2014.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Développement durable, l'architecture comme réponse ». Par Felipe Pich-Aguilera.
- Conférence. Partout en France. « La semaine du developpement durable ». « Consommer autrement, oui mais comment ? ». Du 01 au 07 avril 2014.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « ICEB Café. La performance HQE ». 28 avril 2014.
- Conférence. ESA. « Bellastock 2014 : Waterworld ». Avec Jacques Rougerie et Antoine Aubinais. 03 avril 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. Autour de la question des territoires et du carbone ». Avec Mathieu Saujot. 11 avril 2014.
- Conférence. Institut suédois. « Eco-quartier Alidhem à Umeâ, une collaboration gagnante ». 08 avril 2014.
- Conférence. CAUE de Haute-Savoie. « Do it yourself ». Par Edouard François. 10 avril 2014.
- Conférence. CROA. « La réhabilitation des Courtillères à Pantin ». dans le cadre du cycle « Retours sur le durable ». Organisé par Ekopolis. 02 juin 2014.
- Conférence. ENSA Paris-Belleville. « Autour de la question des paysage et de la biodiversité ». Par Cyrille Marlin. 16 mai 2014.
- Conférence. ENSA Paris Belleville. « Autour de la question de l'agriculture urbaine ». Par Markéta Braine-Supkova. 30 mai 2014.
- Conférence. Mantes-la-Jolie. « L'architecture éphémère ». Par Hélène Thevenot. Cycle » architecture et développement durable ». 20 mai 2014.

- Conférence. Maréchalerie. Versailles. « Construire ensemble le grand ensemble ». Par Patrick Bouchain. 06 mai 2014.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Normandie. « Environnement et santé ». Comment remettre la nature au cœur de la ville ? Avec Sandrine Manusset. 06 juin 2014.
- Conférence. Pavillon de l'Arsenal. « Agritectures ». Par SOA. 17 juin 2014.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. Organisé par le CORA. « Retour sur le durable ». Organisé aussi par Ekopolis. 08 septembre 2014.
- Conférence. EVRY. CAUE de l'Essone. « La Mairie du XXIe siècle, patrimoine et développement durable ». 24 juin 2014.
- Conférence. Angers. Maison de l'architecture, des territoires et du paysage. « Petites combines et bons tuyaux ». Une architecture de détournement, de recyclage et de débrouillardise au profit d'une micro entreprise. Thème du 6e appel à idée « petite machine à habiter ». Du 19 juin au 29 aout 2014.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Diébédo Francis Kéré ». 23 septembre 2014. (les rendez-vous du global Award).
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Giancarlo Mazzanti ». 01 juillet 2014. (Les rendez-vous du global Award).
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Du régionalisme critique à l'architecture durable». Table ronde avec Kennept Frampton, Philippe Madec, Marie-Hélène contal et Jana Revedin. 24 septembre 2014. (les rendez-vous du global Award). Conférence annulée.
- Conférence. Strasbourg. Conseil de l'Europe. « Glenn Murcutt ». 03 octobre 2014.
- Conférence. Pavillon de l'arsenal. « James Wines ». 09 octobre 2014.

Colloque : 13

- Colloque. ENSA Paris-Malaquais. « Ville et architecture après le 11 mars. Comment les architectes régénèrent-ils le local ? ». Du 13 au 15 mars 2014.
- Colloque. CAUE du Rhône. « Forum. Quel projet local pour la trame verte et bleue (TVB) ? » 06 février 2014.
- Colloque. Maison du Japon à Paris. « Ville et architecture après le 11 mars. Vers la reconstruction durable d'une région ». 15 mars 2014.
- Colloque. Comité national pour le développement du bois. « Logements collectifs : solutions bois ». Retours d'expériences sur quatre réalisations de type R+2 à R+4 par leur maitre d'ouvrage ou maitre d'œuvre. 18 mars 2014
- Colloque. AC/DD. Approche critique du développement durable. « De la conception de projets soucieux des « milieux » urbains ». En quoi l'écologie modifie-t-elle la manière de faire de l'architecture ? Avec Xavier Bonnaud, Frédéric Bonnet, Patrick Bouchain, Marie-Hélène Contal et Thierry Pacquot et Chris Younès. 08 avril 2014.
- Colloque. Paris-la-Défense. « L'urbanité de l'agriculture ». L'espace rural ne doit pas être considéré comme une variable d'ajustement de la ville. Comment inventer une ville fertile et solidaire ? Avec Theirry Laverne, Nicole Surchat, Emmanuel Couet et Ariellea Masboungi. 25 juin 2014.
- Colloque. Versailles. Cité du Soleil. « Le Solar Decathlon ». recherche dans l'architecture durable et l'énergie solaire. Du 28 juin au 14 juillet 2014.
- Colloque. ENSA Versailles. « Ville, énergie et transition énergétique : quelles inovoations architecturales, urbaines et paysagères ». Organisé par Ignis Mutat Res. Avec Sébastien Marot, Paola Vigano, Werner Sobek, Dominique Rouillard, Diébédo Francis Kéré. 10 et 11 juillet 2014.
- Colloque. ENSA Grenoble. « Conservation des architectures de terre sur les sites archéologiques. Nouvelles pratiques et perspectives ». Organisé par CRATerre. Du 26 au 28 mai 2014.
- Colloque. ENSA Grenoble. « Patrimoine bâti en pisé en Rhône-Alpes : quelles propositions d'actions opur répondre aux enjeux des acteurs de la réhabilitation ». Avec Sébastien Moriset, Léa Génis et autres. Organisé par CRATerre. Du 26 au 28 mai 2014.
- Colloque. Centre technique de matériaux naturels de construction. « La construction parasismique en pierre naturelle ». 25 juin 2014.
- Colloque. Durban. Afrique du sud. « XXVe congrès UIA Architecture otherwhere ». Résilience, écologie, valeur. Rahul Mehrotra, Joe Noero, Francis Kéré, Fanuel Motsepe, Wang Shu, Susannah Drake et autre. 250 à 700 euros. Du 03 au 07 aout 2014.

- Colloque. Abbatoir de Toulouse. « Anthropocène Monument ». Avec Pierre Chabard, Emilie Hache, Christophe Bonneuil, Bruno Latour. Organisé par Bruno Latour. Du 10 au 12 octobre 2014.

Exposition : 10

- Exposition. Pavillon de l'arsenal. « Algocultures ». Protype de façade opérationnelle d'Algoculture urbaine par agence X-Tu et Algo source Technologie. D'autres porjets « verts » sont montrés. Jusq'au 09 février 2014.
- Exposition. Rotterdame. Nieuwe Instituut. « Biodesign » . Où comment des systèmes vivants participent à des process de conception. Jusqu'au 26 janvier 2014.
- Exposition. ENSA Lyon. « Le batiment de l'ENSA Lyon ». Par Françoise Hélène Jourd aet Gilles Perraudin vu et exposé par les étudiants de l'école. Du 10 février au 14 mars 2014.
- Exposition. ENSA Grenoble. « Reconstruire Haiti. Du 27 mras au 18 avril 2014.
- Exposition. Maison de l'architecture Midi-Pyrénée. « Maisons induviduelles/ construction bois ». Jusqu'au 28 mars 2014.
- Exposition. Cité de l'architecture et du Patrimoine. « Réenchanter le monde. Architecture, ville, transitions ». Du 21 mai au 06 octobre 2014. Exposition manifeste conçue avec les 40 lauréats du Global Award for Sustainable Architecture (2007-2014) interroge la mission de l'architecte à l'ère des grande transtiion (démographique, urbaine, écologique, énergétique, industrielle). Commissariat : Marie-Hélène Contal. Du 21 mai au 06 octobre 2014.
- Exposition. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Toit sur toit. La surélévation à Paris : une question urbaine, écologique, énergétique, architecturale, économique et sociale ». Commissariat : Sabri Bénditmérad, Carla Deshaes, Léa Mosconi, Philippe Simon. Du 17 juillet au 14 aout 2014.
- Exposition. Pavillon de l'arsenal. « Re-architecture. Recycke, réutiliser, réinvestir, reconstruire ». Jusqu'au 13 septembre 2014.
- Exposition. Parvis de l'hotel des Arts. Toulon. « Envies d'architecture, 22 réalisations varoises, contemporaines, durables ». Du 03 au 12 octobre 2014.
- Exposition. Maison de l'architecture de Grenoble. « Reconstruire Haïti, après le séisme de janvier 2010 ». Retour sur le travail de CRATerre. Jusqu'au 21 novembre 2014.

Formation : 15

- Formation. Atelier de Cergy. « Territorialiser la transition énergétique, écologique, urbaine et rurale : le sud francilien comme laboratoire ». Du 01 au 26 septembre 2014.
- Formation. CAUE 95. « Prendre en compte et valoriser la nature : éléments de méthode ». Dans le cadre de « Valorisation de la nature dans les villes et villages ». 11 février 2014
- Formation. CAUE 95. « Gestion rationnelle des arbustes d'ornement ». Dans le cadre de « Valorisation de la nature dans les villes et villages ». 28 mars 2014
- Formation. CAUE 95. « Gestion des plantes envahissantes en Ile-de-France : bonnes pratiques ». Dans le cadre de « Valorisation de la nature dans les villes et villages ». 03 avril 2014
- Formation. CAUE 95. « Gestion durable des espaces verts et approche zéro phyto ». Dans le cadre de « Valorisation de la nature dans les villes et villages ». 15 mai 2014
- Formation. Formation continue diplômante. « Maitrise d'ouvrage et maitrise d'œuvre de la qualité environnementale ». Du 05 mars au 31 octobre 2014.
- Formation. Nantes. GEP'Atlantique. « Enveloppe et conception de bâtiment étanche à l'air ». Dans le cadre du cycle. « Développement durable et qualité environnementale ». 10 et 13 mars 2014.
- Formation. Nantes. GEP'Atlantique. «Confort acoustique thermique et visuel dans les batiments ». Dans le cadre du cycle. « Développement durable et qualité environnementale ». 22 et 23 mai 2014
- Formation. Nantes. GEP'Atlantique. «L'approche systémique dans la réhabilitation thermique des bâtiments existants ». Dans le cadre du cycle. « Développement durable et qualité environnementale ». Du 11 au 13 juin 2014
- Formation. FIBRA : bois construction. « Perspirance des murs en construction bois. » 24 avril 2014.
- Formation. FIBRA : bois construction. « gestion d'un opération de construction bois ». 13 mai 2014
- Formation. FIBRA : bois construction. « bâtiment à ossature bois perméable à la vapeur d'eau et étanche à l'air ». 19 mai 2014.
- Formation. FIBRA : bois construction. « Thermique dans les menuiseries ». 11 juin 2014.

- Formation. CAUE 74. « Conception et gestion des espaces publics paysagers ». Avec Marie et Alain Biset paysagistes et Sylvie Burnier. 150 euros la journée. 24 juin 2014.
- Formation. ENSA Paris Belleville. « Développement durable et rénovation énergétique dans le bâti ancien et le patrimoine domestique ». 800 euros. Du 15 au 17 octobre 2014.w

- Concours. Holcim award. 4e concours sur le thème de la construction durable. 5 critères : écriture architecturale et inscription dans la mise en œuvre du projet dans son environnement, innovation dans la mise en œuvre de matière, maitrise des besoins énergétique, amélioration de la qualité de vie, faisabilité économique du projet. 2014.

- Média. Télévision. Arte. « Naturopolis ». « Rio, du chaos à la ville durable ». 02 mai 2014.
- Média. Télévision. Arte. « Naturopolis ». « New-York, la révolution verte ». 09 mai 2014.
- Média. Télévision. Arte. « Naturopolis ». « Et si Paris se mettait au vert ». 16 mai 2014.
- Média. Télévision. Arte. « Naturopolis ». « Tokyo, de la mégalopole à la ville jardin». 23 mai 2014.

2015

- Conférence. MATP. « Architecture et nature ». Par Ducan Lewis. 05 février 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Retour sur le durable ». Organisé avec Ekopolis. « Réhabilitation d'une résidence social, le foyer des mûriers : agence Daufresne, Le Garrec et Associés ». 19 janvier 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Retour sur le durable ». Organisé avec Ekopolis. « cycle de débat ». 19 janvier 2015.
- Conférence. Mois de l'architecture contemporaine. Rouen. « L'architecture écologique du Vorarlberg : un modèle économique, social et culturel ». Par Dominique Gauzin-Müller ». 25 mars 2015.
- Conférence. CAUE Haute Savoie. « Vers une cité végétale. Luc Schuiten, architecte-artiste ». 14 avril 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture de Haute-Normandie. « Concevoir durable, espaces mutualisables ». 19 mai 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Pratiques sociales d'uages des batiment et leurs impacts sur les consommations énergétiques ». Avec La participation de christophe Beslay. 18 mai 2015.
- Conférence. CAUE 41. « Territoires en projets. Architecture et filière bois ». 17 septembre 2015.
- Conférence. ENSA Nantes, Lieu unique, Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « L'architecture face aux enjeux du « climat » ». « Smart City 2050 ou les cités bioniques », par Vincent Callebaut. 10 novembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXIe siècle ». « Dans le climat que j'habite… » par Philippe Madec. 05 novembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXIe siècle ». « Climats et milieux, variables et permanence de l'architecture ». par Dominique Gauzin Müller. 12 novembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « L'habitat écologique : frein ou moteur face à la crise du logement ». Souvent considérée comme un frein à la production de logement, la prise en compte des aspects liés au développement durable ne serait-il pas au contraire un moyen efficace et innovant de combattre la crise du logement ? 23 octobre 2015.
- Conférence. ENSA Grenoble. « Paysage et énergie : concevoir la transition ». Conférence de Dirk Sijmons, cofondateur de H+N+S. 19 novembre 2015.
- Conférence. Université populaire. « Ode à une écologie festive ». Par Alfred Peter. 14 novembre 2015.
- Conférence. Université populaire. « Ville et réchauffement climatique ». Avec Florence Lipsky. 21 novembre 2015.
- Conférence. Le lieu unique. « Low cost housing ». Conférence de Carin Smuts. 08 décembre 2015.
- Conférence. ENSA-V. « Débat manèges 2015 : Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction de climats ». Sur une proposition de Philippe Rahm, trois

table rondes qui abordent les liens entre art, architecture et climat en écho à la COP21. « AIR (le chauffage comme nouveau formalisme architectonique) ». Avec Philippe Rahm, Berdaguer et Péjus (sous réserve), Cyrille Simonnet, Matthias Schuler. 19 novembre 2015.

- Conférence. ENSA-V. « Débat manèges 2015 : Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction de climats ». Sur une proposition de Philippe Rahm, trois table rondes qui abordent les liens entre art, architecture et climat en écho à la COP21. « LUMIERE (l'éclairage comme astronomie domestique) ». Avec Berger et Berger, Laurent Grasso, Bruno Latour, Matthieu Poirier, Mathieu Lehanneur. 26 novembre 2015.
- Conférence. ENSA-V. « Débat manèges 2015 : Climats construits – construire des climats – l'architecture comme construction de climats ». Sur une proposition de Philippe Rahm, trois table rondes qui abordent les liens entre art, architecture et climat en écho à la COP21. « VAPEUR- (le batiment comme construction d'une brise d'intérieur ». Avec Nicolas Dorval-Bory, Anouska Vasak, Dominique Gonzalez-Foerster, Carlo Ratti. 03 décembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Julien Choppin et Nicolas Delon, collectif Encore Heureux ». 07 décembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXIe siècle ». Dans la perspective de l'accueil à Paris de la 21e conférence internationale sur le climat, les Cours Publics proposent de s'intéresser aux effets induits sur le patrimoine, bâti ou non bâti, protégé ou non. En partant de la permanence du climat dans l'histoire de l'architecture, le cycle aborde les questions liées à l'adaptation de nos modes de vie, de consommation et d'organisation collective sur les territoires. Un jeudi sur deux du 05 novembre 205 au 07 avril 2016. « L'eau, l'air, le vent, le soleil dans les villes historiques en Europe ». 19 novembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXIe siècle ». « Construire et utiliser l'énergie au XIXe siècle ». Par Emmanuel Gallo. 26 novembre 2015.
- Conférence. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Patrimoine(s) et territoire. Agir pour le climat au XXIe siècle ». « Un siècle d'architecture climatique dans les collonies ». Par Tristant Guilloux. 03 décembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « L'architecture durable en Catalogne ». 26 novembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Le foyer à l'ère de l'anthropocène ». Avec Philippe Chiambaretta, Nicolas Bourriaud, Françoise fromonot, Fanny Lopez, Jean-Philippe Vassal et Hans Walter Müller. 09 décembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « La place à l'ère de l'anthropocène ». Avec Patrick Bouchain, Rotor, Catherine Jacquot, Caroline Maniaque, Mathieu Mercuriali, Jean-Louis Violeau. 10 décembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « La limite à l'ère de l'anthropocène ». Avec Christophe Bonneuil, Sébastien Marot, Djamel Klouche, Catherine Larrère, Dominique Rouillard, Nasrine Seraji. 11 décembre 2015.
- Conférence. CAUE Haute Savoie. « Conserver, reconvertir ou détruire : comment est abordée aujourd'hui l'architecture du XXe siècle ? Des exemples en Rhône-Alpes ». Par Dominique Amouroux. 15 septembre 2015.
- Conférence. CGEDD. Puteaux. « L'inondabilité comme moteur de projet urbain ». 29 septembre 2015.
- Conférence. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Climax ». Décembre 2015.
- Conférence. Lyon. « Le végétal dans la ville ». 10 octobre 2015.
- Conférence. Royan. Dans le cadre du séminaire « Parler d'architecture moderne et contemporaine ». « Penser le patrimoine moderne à l'ère de l'anthropocène. Retour sur la transformation de la tour bois-le-pretre à Paris ». Par Léa Mosconi. 07 octobre 2015
- Conférence. EHESS. « Emergence de l'architecture bioclimatique à la fin des années 1960 : résilience ou adaptation ? ». Par Léa Mosconi. 11 mai 2015

Colloque : 12

- Colloque. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Transformation versus conservation ». 04 février 2015.
- Colloque. ENSA Paris-Belleville. « La mobilité en milieu urbain. Architectures mobiles ». Organisé par Bellastock. 18 mars 2015.
- Colloque. Halle Pajol. « La solution bois. Construction tridimentionnelle en bois ». 26 mars 2015.

- Colloque. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Transformer, c'est expérimenter ». 16 mars 2015.
- Colloque. Paris, Lyon, Marseille, Saint-Denis, La réunion. « Le OFF du développement durable ». 31 mars 2015.
- Colloque. Brest et Quimper. « Semaine de l'architecture et de l'habitat durable ». Comment la ville se réinvente ? ». Comment est-il possible de faire évoluer nos habitats pour les rendre plus compatible à la notion de « développement durable » et tout particulièrement l'habitat existant qu'il soit individuel ou collectif ? Du 26 au 30 mai 2015.
- Colloque. CAUE 41. « Territoires en projets. Architecture et filière bois ». 17 septembre 2015.
- Colloque. ENSA Nantes, Lieu unique, Maison régionale de l'architecture des Pays de la Loire. « L'architecture face aux enjeux du « climat » ». Jusqu'au 08 décembre 2015.
- Colloque. La Maréchalerie. « Ackroyd et Harvey : Trees on tour – Beuy's acorn ». Rencotnre axée sur les problématiques environnementales. 01 décembre 2015.
- Colloque. Cité de l'architecture et du patimoine. « Architecture, le climat de l'avenir ». Architectes, militants, décideurs politiques locaux, nationnaux, internationnaux, sont invités à échanger et à débattre des soluations concretes qui s'imposent aujourd'hui à l'échelle de la ville et du bati et à construire un modele sociétal permettant de répondre aux besoins des populations, tout en préservant l'environnement. Dans le cadre de la COP21. 30 novembre 2015.
- Colloque. Paris-le-Bourget. COP21. Du 30 novembre au 11 décembre 2015.
- Colloque. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Hommage à Françoise-Hélène Jourda (1955-2015) ». 10 octobre 2015.
  Exposition : 19
- Exposition. Arc en rêve. « Studio Mumbai, between the sun and the moon ». Jusqu'au 31 mai 2015.
- Colloque. Maison de l'architecture en Ile-de-France. « Se mettre hors la loi, ça veut dire quoi ? » Avec Rémi Marcus, Bernard Blanc et Patrick Bouchain. Organisé par l'ICEB et le CO2D.
- Colloque. ENSA Nancy. « Vers un urbanisme rural durable ». Du 14 au 16 octobre 2015.
- Colloque. Centre Pompidou. « Stream : Habiter l'anthropocène, parole à l'architecture ». 29 janvier 2015.

- Exposition. Briey-en-fôret. « Entre terre et acier : RCR architectes ». Jusqu'au 08 février 2015.
- Exposition. Cité de l'architecture et du patrimoine. « Un bâtiment, combien de vie ? la transformation comme acte de création ». Jusqu'au 28 septembre 2015.
- Exposition. Pavillon de l'Arsenal. « Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture ». Jusqu'au 30 janvier 2015.
- Exposition. Biennale du design de Saint-Etienne. « Collectif Noème ». Présentation d'objets du quotidien aux approche éclectiques : usage, économie d'énergie, processus collacboratif, matière. Jusqu'au 14 mars 2015.
- Exposition. Maison de l'architecture de L'Isère. « La voix des milieux ». Le travail de l'agence Joly-Loiret (qui revendique une architecture de la mesologie ». Du 24 septembre au 20 novembre 2015.
- Exposition. Maison de l'architecture et de la ville PACA. « Ville et nature ». Penser l'avenir écologique de nos villes. Du 18 septembre au 20 novembre 2015.
- Exposition. Liège. « Destruction ». Pratique de déconstruction des batiment et rémploi des matériaux. Commissariat : Rotor. Jusqu'au 01 novembre 2015.
- Exposition. Nègrepelisse. « Jeux de briques ». Par olivier Vardrot. A partir du 10 octobre 2015.
- Exposition. Maison de l'architecture en Ile de France. « Villes potentielles, architecture et anthropocène ». Commissariat : Henri Bony et Léa Mosconi. A partir du 25 novembre 2015.
- Exposition. CAUE du Bas Rhin. « Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture ». Commissariat : Encore Heureux. A partir du 12 novembre 2015
- Exposition. Forum d'urbanisme et d'architecture de Nice. « Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture ». Commissariat : Encore Heureux. A partir du 05 novembre 2015.
- Exposition. Cité de la mode et du design. « Living Roof. Résidence d'agriculture urbaine de Vergers urbains et du collectif Babylone ». Première résidence d'agriculture urbaine métamorphose le rooftop de la Cité en laboratoire de nature en ville. A partir du 24 juin 2015.
- Exposition. « Matière grise. Matériaux, réemploi, architecture ». Commissariat : Encore Heureux. A partir du 03 décembre 2015.

- Exposition. Cité de la Mode et du design. « Le dragon à deux têtes. Installation du desginer végétal Alexis Tricoire ». Du 24 juin au 20 septembre 2015.
- Exposition. Institut culturel italien. « Futurs durables pour la ville méditerranéenne ». Du 10 septembre au 09 octobre 2015.
- Exposition. Abattoir de Toulouse. « Anthropocène monument ». Du 03 octobre 2014 au 04 janvier 2015.

  Formation : 2
- Formation. Pavillon de l'arsenal. « Ateliers chutes libres ». Avec le designers du collectif Premice pour fabriquer des éléments de mobilier en bois en réemployant des chute de la scénographie de « Matière grise » et autres expositions. Jusqu'au 03 mai 2015.
- Formation. Hotel de Ville. « Pavillon du réemploi ». Avec le Pavilon de l'arsenal. Fin 2015.